REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXIV[e] ANNÉE. — CINQUIÈME PÉRIODE

TOME DIX-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1904

VERS ISPAHAN

DEUXIÈME PARTIE (1)

Mercredi 25 avril. — Le soleil baissait déjà quand nous avons fait précipitamment notre première course en ville, aux bazars, pour acheter des coussins et des tapis. (Dans cette maison d'Hadji-Abbas, les chambres, il va sans dire, n'avaient rien que leurs quatre murs.)

On circule dans cette ville comme dans un dédale souterrain. Les ruelles couvertes, semées d'immondices et de pourritures, se contournent et se croisent avec une fantaisie déroutante; par endroits, elles se resserrent tellement que, si l'on rencontre un cavalier, ou même un petit âne, il faut se plaquer des deux épaules aux parois pour n'être point frôlé. Les hommes, en robe sombre, coiffés du haut bonnet d'astrakan, vous dévisagent sans malveillance. Les femmes glissent et s'écartent comme de silencieux fantômes, enveloppées toutes, de la tête aux pieds, dans un voile noir, et la figure cachée par un loup blanc avec deux trous ronds, pour les yeux; mais les petites filles que l'on ne voile pas encore, très peintes et la chevelure rougie de henneh, sont presque toutes adorables de beauté fine et de sourire, même les plus pauvres, qui vont pieds nus et dépenaillées, sous des haillons charmans. Dans ces mornes et longues murailles, en briques grises ou en terre grise, jamais ne s'ouvre une fenêtre. Rien que des portes, et encore y a-t-il un second mur bâti derrière pour les masquer, leur faire un éternel écran; quelques-unes s'encadrent de vieilles faïences précieuses, repré-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

sentant des branches d'iris, des branches de roses, dont le coloris, avivé par le contraste avec toutes les grisailles d'alentour, éclate encore de fraîcheur au milieu de tant de vétusté et de ruines. Oh! les femmes drapées de noir, qui entrent par ces portes-là, contournent le vieux pan de mur intérieur, et disparaissent au fond de la maison cachée!...

Dans ma rue en tunnel, qui est la voie par où pénètrent en ville les caravanes de Bouchir, il y a un petit bazar de juifs, où l'on vend surtout des légumes et des graines. Mais il faut faire un assez long chemin dans le labyrinthe pour rencontrer le vrai bazar de Chiraz, qui est un lieu immense et plein de surprises. Cela commence par des rues étroites, tortueuses, obscures, où, devant les mille petites échoppes, il faut se défier des trous et des cloaques. Ensuite viennent de vastes avenues droites, régulières, voûtées de coupoles rondes qui se succèdent en séries sans fin, et là, pour la première fois, on se dit que c'est vraiment une grande ville, celle où l'on est entré comme par des égouts, sans rien voir. Le long de ces avenues, les marchands sont réunis par groupes de même métier, ainsi que le veut l'usage oriental. — Et on devine qu'à Chiraz, la rue des tapis, où nous avions affaire, est un enchantement pour les yeux! — Dans la rue, plus en pénombre, des marteleurs de cuivre, où l'on entend le bruit incessant des marteaux, nous nous sommes ensuite arrêtés pour acheter des buires à notre usage, des buires ici très communes, mais d'une grâce incomparable, d'une forme inventée dans les temps très anciens et jamais changée. On vendait aussi partout des paquets de ces roses roses très odorantes que l'on appelle chez nous « *roses de tous les mois,* » et des branches d'oranger. Des cavaliers armés obstruaient souvent le chemin, surtout dans le quartier des harnais, qui est l'un des plus étendus; en ce pays où les voyages et les transports ne se font que par caravanes, les harnais prennent une importance capitale, et ils sont de la fantaisie la plus diverse : selles brodées de soie et d'or, bissacs en laine, brides pour les chevaux ou les mulets, houssines de velours à paillettes pour les petits ânes que montent les dames de qualité, coiffures de plumes pour les chameaux. Dans la rue des marchands de soie, il y avait affluence de ces fantômes noirs qui représentent ici les femmes, avec beaucoup de petits bébés comiques et jolis, les yeux allongés jusqu'aux cheveux par des peintures.

Nous avions fait notre visite au bazar à une heure un peu tardive; des échoppes se fermaient, le jour baissait sous les voûtes de briques ou de terre battue. Et, après avoir tant tourné et retourné dans ces passages couverts qui s'assombrissaient, ç'a été une joie de rencontrer enfin une place à air libre, éclairée par le beau soleil du soir, le seul coin de Chiraz peut-être où la vie soit un peu extérieure et gaie sans mystère.

C'est près des remparts de la ville, cette place, et, au fond, il y a une mosquée dont l'immense portique est entièrement rose, sous son revêtement de vieil émail. Çà et là, des tendelets pour les marchands de fruits, de fleurs et de gâteaux. Et, juste en face de ces belles portes si roses, que je ne puis espérer franchir jamais, un vieux petit café, délabré et charmant, devant lequel nous nous sommes assis, sous des arbres, pour fumer en plein air le dernier kalyan du jour. (Le nom de *café* est du reste impropre, puisque le thé, dans des tasses en miniature, est seul d'usage à Chiraz.) Un cercle s'est aussitôt formé autour de nous, mais ces curieux étaient courtois et discrets, répondant par de jolis sourires un peu félins lorsqu'on les regardait en face. Tous ces gens d'ici ont l'air accueillant et doux, la figure fine, les yeux grands, le regard à la fois vif et rêveur.

Et je suis rentré chez moi, pour procéder avant la nuit à mon installation éphémère, dans le corps de logis tout neuf, derrière la cour : au rez-de-chaussée, mes domestiques; au premier, ma chambre; et, au second étage, mon salon. Partout des murs bien blancs, où des séries d'ogives sont ménagées en creux, formant des niches où l'on pose les objets. Et, pour soutenir les plafonds en terre battue, un alignement de jeunes troncs de peupliers, soigneusement équarris et bien égaux.

Mon salon, en dix minutes, s'est organisé, avec des tapis, des coussins jetés par terre, des tentures accrochées à la muraille par de vieux clous, et, à la place d'honneur, les belles armes que me donna l'Imam de Mascate, le jour de mon récent passage, son poignard à fourreau d'argent et son sabre à gaine d'or.

Mais la nuit, qui arrivait dans son grand suaire de silence, a eu tôt fait d'interrompre notre puéril amusement d'installation, et de rendre sinistre ma demeure, trop enclose au milieu de si inconnaissables entours.

En entrant, nous avons tiré les lourds verrous de la porte qui donne sur les dehors noirs; mais nous ignorons encore tous

les quartiers, recoins et dépendances de la vaste maison; nul de nous n'a exploré le vieux corps de logis à deux étages qui est adossé à la rue, ni les immenses greniers à foin, chais et souterrains qui s'ouvrent derrière nos chambres...

Quant aux autres logis humains qui nous enserrent, il va sans dire que tout est combiné pour qu'il nous soit impossible d'y plonger un regard. Qui habite là, et que s'y passe-t-il? Nous ne saurons jamais. Par nos fenêtres, qui ont vue sur notre cour très haut murée, on n'apercevait, quand il faisait clair, rien de ces maisons voisines; rien que la tête des peupliers qui ombragent les petits jardins, et les toits en terre battue où l'herbe pousse, où les chats se promènent; — ensuite, dans le lointain, par-dessus le faîte des vieilles constructions couleur de poussière, la ligne de ces montagnes nues qui enferment de toutes parts la verte plaine.

A présent donc, il fait nuit. Mes serviteurs, après tant de fatigantes veilles, dorment profondément, dans la bonne quiétude d'un voyage accompli et l'assurance de ne pas recommencer demain les chevauchées nocturnes.

Belle nuit d'étoiles, qui va se refroidissant très vite et que ne trouble aucun bruit humain. On n'entend que la voix douce et retenue des chouettes, qui s'appellent et se répondent de différens côtés, au-dessus de l'inquiétante torpeur de Chiraz...

Jeudi 26 avril. — « Allah ou Akbar!... Allah ou Akbar!... » C'est l'éternelle psalmodie de l'Islam qui m'éveille avant jour; la voix du muezzin de mon quartier, du haut de quelque toit proche, chante éperdument dans la pâleur de l'aube.

Et, aussitôt après, des sonnailles, très argentines et charmantes, commencent à monter jusqu'à moi, de la petite ruelle noire : l'entrée des caravanes. Grosses cloches au son grave, pendues au poitrail des mules, petites clochettes passées en guirlande autour de leur cou, carillonnent ensemble, et ce bruit joyeux, tantôt assourdi, tantôt amplifié par la résonance des voûtes, s'infiltre peu à peu dans tout le labyrinthe souterrain de Chiraz, chassant le sommeil et le silence de la nuit. Cela dure très longtemps; des centaines de mules doivent défiler devant ma porte, — et défileront sans doute ainsi chaque matin, pour m'annoncer le jour, car l'heure des caravanes est immuable. Et c'est par mon quartier qu'elles entrent en ville, toutes celles qui arrivent

d'en bas, des bords du golfe Persique, de la région torride située au niveau normal de la Terre.

Cette première matinée se passe pour moi en vaines conférences avec des tcharvadars, des muletiers, des loueurs de chevaux, dans l'espoir d'organiser déjà le départ, car il faut s'y prendre plusieurs jours à l'avance, et les voyageurs ici sont parfois indéfiniment retardés. Mais rien ne se conclut, et même rien d'acceptable ne m'est offert. Le proverbe semble se vérifier : il est plus facile d'entrer à Chiraz que d'en sortir.

L'après-midi, je vais rendre au prévôt des marchands sa visite. Il demeure dans mon quartier, et, pour se rendre chez lui, tout le temps on est dans l'ombre et la tristesse de ces grands murs penchés, qui le plus souvent se rejoignent en voûte. Une vieille porte de prison, que masque un écran intérieur en maçonnerie croulante : c'est chez lui. Ensuite un petit jardin plein de roses, avec des allées droites à la mode d'autrefois, un bassin, un jet d'eau; et la maison s'ouvre au fond, très ancienne et très orientale.

Le salon d'Hadji-Abbas : plafond en arabesques bleu et or, avec des branches de roses aux nuances effacées par les ans; murs extrêmement travaillés, divisés en petites facettes, creusés en petites grottes avec des retombées de stalactites, tout cela devenu d'une couleur de vieil ivoire, que rehaussent des filets d'or terni; par terre, des coussins et d'épais tapis merveilleux. Et les fenêtres découpées donnent sur les roses du jardin très caché et sans vue, où le jet d'eau mène son bruit tranquille.

Il y a deux tabourets au milieu du salon, un pour Hadji-Abbas, qui depuis hier a teint sa barbe blanche en rouge ardent; l'autre pour moi. Les fils de mon hôte, des voisins, des notables, tous gens en longue robe et haut bonnet noir comme en portaient les magiciens, arrivent successivement, très silencieux, et forment cercle le long des jolies murailles fanées, en s'asseyant sur les tapis; les serviteurs apportent du thé, dans de très anciennes petites tasses de Chine, et puis des sorbets à la neige de montagne, et enfin les inévitables kalyans, où tous nous devons fumer à la ronde. On m'interroge sur Stamboul, où l'on sait que j'ai habité. Ensuite, sur l'Europe, et, tour à tour, la naïveté ou la profondeur imprévue des questions me donne plus que jamais à entendre combien ces gens-là sont loin de nous. La conversation, à la fin, dévie vers la politique et les dernières menées anglaises autour de Koueït : — « S'il faut, disent-ils, que

notre pays soit asservi un jour, au moins que ce ne soit pas par ceux-là! Nous n'avons, hélas! que cent mille soldats en Perse; mais tous les nomades sont armés; et moi-même, mes fils, mes serviteurs, tout ce qu'il y a d'hommes valides dans les villes ou les campagnes, prendrons des fusils quand il s'agira des Anglais! »

Le bon Hadji-Abbas me conduit ensuite chez deux ou trois notables, qui ont des maisons plus belles que la sienne, et de plus beaux jardins, avec des allées d'orangers, de cyprès et de roses. Mais combien ici la vie est cachée, défiante, secrète! Ils seraient charmans, ces jardins, s'ils n'étaient si jalousement enfermés et sans vue; pour que les femmes puissent s'y promener dévoilées, on les entoure de trop grands murs, que l'on essaie vainement d'égayer en y dessinant des ogives, en les ornant de céramiques : ce sont toujours des murs de prison.

Le gouverneur de la province, que je comptais voir aujourd'hui et prier de me faciliter la route d'Ispahan, est absent pour quelques jours.

Et je garde pour la fin ma visite à un jeune ménage hollandais, les van L..., qui vivent ici dans un isolement de Robinson. Ils habitent une ancienne maison de pacha, — au fond d'un vieux jardin très muré, il va sans dire; — et c'est tellement imprévu d'y retrouver tout à coup un petit coin d'Europe, d'aimables gens qui parlent votre langue! Ils sont d'ailleurs si accueillans que, dès la première minute, une gentille intimité de bon aloi s'établit entre les exilés que nous sommes. Depuis deux ou trois ans, ils résident à Chiraz, où M. van L... dirige la Banque impériale persane. Ils me confient leurs difficultés de chaque jour, que je n'imaginais pas, dans cette ville où sont inconnues les choses les plus utiles à l'existence telle que nous l'entendons, et où il faut prévoir deux mois à l'avance ce dont on aura besoin, pour le faire venir par la voie de Russie ou la voie des Indes; ce qu'ils me disent est pour augmenter le sentiment que j'avais déjà, d'être ici dans un monde quasi lunaire.

Le reste de l'après-midi se passe pour moi en promenade errante dans le labyrinthe, avec mes trois serviteurs, le Français et les deux Persans, à la recherche des introuvables mosquées. Je n'ai aucun espoir d'y entrer; mais au moins je voudrais, du dehors, voir les portiques, les belles ogives et les précieuses faïences.

Oh! les étonnantes petites rues, semées d'embûches même

en plein jour; quelquefois, en leur milieu, s'ouvre un puits profond, sans la moindre margelle au bord; ou bien, à la base d'un mur, c'est un soupirail béant qui donne dans des oubliettes noires. Et partout traînent des loques, des ordures, des chiens crevés que dévorent les mouches.

Je sais qu'elles existent, ces mosquées, qu'il en est même de célèbres; et l'on dirait vraiment qu'elles nous fuient, ou qu'il y a des ensorcellemens dans leurs entours. Parfois, regardant en l'air, on aperçoit, par quelque trou dans la voûte des rues, un admirable dôme vert et bleu, là tout près, qui monte et brille dans le ciel pur. Alors on se précipite par un couloir d'ombre qui semble y conduire : il est muré, ce couloir; ou bien il finit en amas de terre éboulée. On revient sur ses pas, on en prend un autre : il vous éloigne et vous égare. On ne retrouve même plus l'échappée d'air libre où vous était apparu ce dôme d'émail, on ne sait plus où l'on est... Ces mosquées, décidément, n'ont pas d'abords, tant elles sont enclavées dans les vieilles maisons en terre battue, dans les taupinières humaines; on ne doit y arriver que par des détours sournois, connus des seuls initiés. Et cela rappelle ces mauvais rêves où, lorsqu'on veut atteindre un but, les difficultés augmentent à mesure que l'on approche, et les passages se resserrent.

De guerre lasse, nous revenons, sur le soir, au petit café d'hier, que vraisemblablement nous adopterons. Là, au moins, on respire, on sent de l'espace devant soi, et il y a, — un peu en recul, il est vrai, — une mosquée rose qui se laisse regarder. Les gens nous reconnaissent, se hâtent de nous apporter des tabourets, sous les platanes, des kalyans et du thé. Des bergers viennent nous vendre des peaux de ces panthères qui pullulent dans la montagne voisine. Mais l'attroupement pour nous voir est moindre que la première fois : demain ou après-demain, nous n'étonnerons plus personne.

Les remparts de Chiraz forment un côté de cette place ; élégans et délabrés comme toutes les choses persanes : hautes murailles droites, flanquées d'énormes tours rondes, et ornées d'une suite sans fin d'ogives, qui s'y dessinent en creux; les matériaux qui les composent, terres cuites grises, relevées d'émail jaune et vert, leur donnent encore l'aspect un peu assyrien; au bout de deux cents mètres, on les voit mourir en un amas de briques éboulées, que sans doute personne ne relèvera jamais.

Il y a un va-et-vient continuel devant ce petit café, au déclin du jour : personnages de toute qualité qui rentrent de la campagne, nobles cavaliers sur des chevaux fringans, bons petits bourgeois sur des mulets tout garnis de franges, ou sur de plus modestes ânons. Passent aussi les lents chameaux qui arrivent de Yezd, de Kerman, du désert oriental. Les kalyans s'allument de tous côtés autour de nous, et nos voisins de rêverie, assis sous le même platane, se décident gentiment à causer. L'un d'eux, auquel je conte alors ma course aux mosquées, s'engage à me les montrer toutes demain soir, en me faisant faire une excursion *sur les toits* de la ville, qui constituent, à ce qu'il paraît, un promenoir très bien fréquenté, le seul d'où l'on ait une vue d'ensemble.

Tranquillement le jour s'en va, et le crépuscule ramène par degrés sa tristesse sur ce haut plateau si isolé du monde. Les couleurs s'éteignent au revêtement d'émail de la belle mosquée d'en face ; les faïences dont elle est couverte représentent des profusions de roses, des branches de roses, des buissons de roses, que traversent quelques iris à longues tiges ; mais tout cela maintenant se confond en un violet adorable, et le dôme seul brille encore. Dans l'air presque trop pur, les martinets noirs tourbillonnent en jetant des cris aigus, comme chez nous les soirs de printemps : le soleil à peine couché, tout à coup il fait froid, à cause de l'altitude.

Par les petites ruelles déjà ténébreuses, semées de puits et d'oubliettes, rentrons chez nous.

Là, une fois la porte barrée, c'est l'enfermement, la solitude, le silence d'un cloître. Et les chouettes commencent de chanter.

Vendredi 27. — Dig ding dong, dig ding dong, drelin, drelin. ... L'entrée des caravanes !... Le carillon, qui est ici la musique habituelle de l'aube, me réveille encore à moitié cette fois ; demain sans doute j'y serai fait, comme les gens de Chiraz, et ne l'entendrai plus.

Vendredi aujourd'hui, c'est-à-dire dimanche à la musulmane ; donc, rien à tenter pour l'organisation du départ, et tout sera fermé.

Un incident de cette matinée vient prendre de l'importance dans notre vie austère : mon serviteur m'annonce que, sur un toit de la maison proche, un toit en terrasse où nous n'avions

jamais vu que des chats pensifs, il y a deux paires de bas en soie verte et de longs pantalons de dame, étendus à sécher; avant la nuit, quelqu'un remontera bien pour les enlever, c'est certain, et peut-être, en y veillant, aurons-nous l'occasion d'apercevoir une de nos mystérieuses voisines...

Pour faire comme les bonnes gens de Chiraz, le vendredi, prenons ce matin la route de la campagne. (On sort de la ville par les grandes ogives des portes, ou, si l'on préfère, par les nombreuses brèches des remparts, où le passage continuel des mules a tracé de vrais sentiers.) Et alors c'est la plaine, la très vaste plaine entourée de farouches montagnes de pierre, murée de toutes parts, comme si elle n'était que l'immense jardin d'un Persan jaloux. Le vert des foins et des blés, le vert tout frais des peupliers en rideau, tranchent çà et là sur les grisailles de la campagne; mais on peut dire que ces grisailles, très douces, très nuancées de rose, dominent dans toute la région de Chiraz, sur la terre des champs, sur la terre ou sur les briques des murs. Au-dessus des vieux remparts presque en ruines, qui se reculent peu à peu derrière nous, de tout petits obélisques fuselés s'élèvent de distance en distance, revêtus d'émail bleu et vert; et, à mesure qu'on s'éloigne, les grands dômes des mosquées, émaillés aussi dans les mêmes couleurs, bleu et vert toujours, commencent d'apparaître et de monter au-dessus de la ville en terre grise. Dans le ciel pâle et pur, des nuages blancs s'étirent comme des queues de chat, en gardant des transparences de mousseline. Vraiment les teintes des choses, en ce pays aérien, sont parfois tellement délicates que les noms habituels ne conviennent plus; et la lumière, le calme de cette matinée ont je ne sais quoi de tendre et de paradisiaque. Cependant tout cela est triste, — et c'est toujours cet isolement du monde qui en est cause; c'est cette chaîne de montagnes emprisonnantes, c'est ce mystère des longs murs, et c'est l'éternel voile noir, l'éternelle cagoule sur le visage des femmes.

Donc c'est dimanche à la musulmane aujourd'hui, et elles se répandent toutes dans la plaine claire, ces femmes de Chiraz, qui ressemblent à des fantômes en deuil; elles s'acheminent toutes, dès le matin, vers les immenses jardins murés, édens impénétrables pour nous, où elles enlèvent leur voile et leur masque, pour se promener libres dans les allées d'orangers, de cyprès et de roses; mais nous ne les verrons point. Sur le sentier que

nous suivons, passent aussi, au carillon de leur mille petites cloches, quelques tardives caravanes de mules, qui rentrent en ville après l'heure. Et dans le lointain on aperçoit la route d'Ispahan, avec l'habituel cortège des ânons et des chameaux qui font communiquer ce pays avec la Perse du Nord.

Elles sont de diverses conditions, ces femmes qui se promènent et s'en vont à la cueillette des roses; mais le voile noir, l'aspect funéraire est le même pour toutes. De près seulement, les différences s'indiquent, si l'on observe la main, la babouche, les bas plus ou moins fins et bien tirés. Parfois une plus noble dame, aux bas de soie verte, aux doigts chargés de bagues, est assise sur une mule blanche, ou une ânesse blanche, qu'un serviteur tient par la bride et qui est recouverte d'une houssine frangée d'or. Les enfans de l'invisible belle suivent à pied; les petits garçons, même les plus bébés, très importans, avec leur bonnet haut de forme en astrakan et leur robe trop longue; les petites filles, presque toujours ravissantes, surtout celles d'une douzaine d'années, que l'on ne masque pas encore, mais qui portent déjà le voile noir et, dès qu'on les regarde, le ramènent sur leur visage, dans un effarouchement comique.

Tout ce beau monde disparaît, par les portes ogivales, au fond des jardins murés où l'on passera le reste du jour. Bientôt nous sommes seuls avec les gens du commun, dans la campagne gris rose et vert tendre, sous le ciel exquis. Plus rien à voir; revenons donc vers la vieille ville de terre et d'émail, où nous pénétrerons par quelque brèche des remparts.

Il fait tout de suite sombre et étouffant, lorsque l'on rentre dans le labyrinthe voûté, qui est aujourd'hui presque désert. Une tristesse de dimanche pèse sur Chiraz, tristesse encore plus sensible ici que sur nos villes occidentales. Le grand bazar surtout est lugubre, dans l'obscurité de ses voûtes de briques; les longues avenues où l'on ne rencontre plus âme qui vive, où toutes les échoppes sont bouchées avec de vieux panneaux de bois, fermées avec de gros verrous centenaires, ont un silence et un effroi de catacombe. L'oppression de Chiraz devient angoissante par une telle journée, et nous sentons l'envie de nous en aller, coûte que coûte, de reprendre la vie errante, au grand air, dans beaucoup d'espace...

Aujourd'hui, que faire? Après le repos méridien, allons fumer un kalyan et prendre un sorbet à la neige chez le bon Hadji-

Abbas, qui a promis de nous conduire un de ces jours au tombeau du poète Saadi et à celui du noble Hafiz.

Et puis, chez les van L..., où j'ai presque une joie, ce soir, à retrouver des gens de mon espèce, autour d'une table où fume le thé de cinq heures. Ils m'apprennent cette fois qu'il y a trois autres Européens à Chiraz, là-bas dans les jardins de la banlieue : un missionnaire auglican et sa femme; un jeune médecin anglais, qui vit solitaire, charitable aux déshérités. — Ensuite Mme van L... me confie son rêve de faire venir un piano; on lui en promis un démontable, qui pourrait se charger par fragmens sur des mules de caravane !... Un piano à Chiraz, quelle incohérence! D'ailleurs, non, je ne vois pas cela, ce piano, même démonté, chevauchant la nuit dans les escaliers chaotiques de l'Iran.

Au logis, où nous rentrons nous barricader à l'heure du Moghreb, deux incidens marquent la soirée. Les muezzins, au-dessus de la ville, finissaient à peine de chanter la prière du soleil couchant, quand mon serviteur accourt tout ému dans ma chambre : « La dame est là sur le toit, qui ramasse ses chaussettes vertes ! » Et je me précipite avec lui... La dame est là en effet, plutôt décevante à voir de dos, empaquetée dans des indiennes communes, et les cheveux couverts d'un foulard... Elle se retourne et nous regarde, l'œil narquois, comme pour dire : « Mes voisins, ne vous gênez donc point ! » Elle est septuagénaire et sans dents; c'est quelque vieille servante... Étions-nous assez naïfs de croire qu'une belle monterait sur ce toit, au risque d'être vue !

Deux heures plus tard; la nuit est close et la chanson des chouettes commencée sur tous les vieux murs d'alentour. A la lumière des bougies, fenêtres ouvertes sur de l'obscurité diaphane, je prends le frugal repas du soir, en compagnie de mon serviteur français, qui est resté mon commensal par habitude contractée dans les caravansérails du chemin. Un pauvre moineau, d'une allure affolée, entre tout à coup et vient se jeter sur un bouquet de ces roses-de-tous-les-mois, si communes à Chiraz, qui ornait le très modeste couvert. Atteint de quelque blessure qui ne se voit pas, il a l'air de beaucoup souffrir, et tout son petit corps tremble. N'y pouvant rien, nous nous contentons de ne plus bouger, pour au moins ne pas lui faire peur. Et l'instant d'après, voici qu'il râle, à cette même place, là sous nos yeux; il est fini, sa tête retombe dans les roses. « C'est quelque *mauvaise bête* qui

'aura piqué, » conclut mon brave compagnon de table. Peut-être, ou bien quelque chat, en maraude nocturne, aura commis ce crime. Mais je ne sais dire pourquoi cette toute petite agonie, sur ces fleurs, a été si triste à regarder, et mes deux Persans, qui nous servaient, y voient un présage funeste.

Samedi 28 avril. — Le vizir de Chiraz ne revient toujours pas, et cela encore est pour retarder mon départ, car j'ai besoin de causer avec lui, et qu'il me fournisse des soldats, une escorte de route.

Cependant, grâce à M. van L..., je réussis ce matin à traiter avec un loueur de chevaux pour continuer le voyage. Long et pénible contrat, qui finit par être signé et paraphé au bout d'une heure. Ce serait pour mardi prochain, le départ, et en douze ou treize journées, inch'Allah! nous arriverions à Ispahan. Mais j'ai trop de monde, trop de bagages pour le nombre de bêtes que l'on doit me fournir, et qu'il est, paraît-il, impossible d'augmenter. Cela m'oblige donc à congédier l'un de mes domestiques persans. Et j'envoie revendre au bazar mille choses achetées à Bouchir : vaisselle, lits de sangle, etc. Tant pis, on s'arrangera toujours pour manger et dormir; il faut conclure, et que ça finisse!

C'est aujourd'hui mon rendez-vous avec l'aimable Chirazien qui m'a proposé une promenade aux mosquées, par les toits. Après que nous avons fait ensemble un long trajet dans le dédale obscur, les escaliers intérieurs d'une maison en ruines nous donnent accès sur une région de la ville où des centaines de toits en terre communiquent ensemble, forment une sorte de vaste et triste promenoir, dévoré de lumière et tout bossué comme par le travail d'énormes taupes; l'herbe jaunie, pelée par endroits, y est semée de fientes, d'immondices et de carcasses, plus encore que n'était le sol des rues. En ce moment où le soleil du soir brûle encore, on aperçoit à peine, dans les lointains de cet étrange petit désert, deux ou trois chats qui maraudent, deux ou trois Persans en longue robe qui observent ou qui rêvent. Mais tous les dômes des mosquées sont là; précieusement émaillés de bleu et de vert, ils semblent des joyaux émergeant de cet amas de boue séchée qui est la ville de Chiraz. Il y a aussi, par endroits, de larges excavations carrées, d'où monte la verdure des orangers et des platanes, et qui sont les cours très encloses, les petits jardins des maisons de riches.

Ce lieu, solitaire dans le jour, doit être fréquenté aux heures discrètes du crépuscule et de la nuit, car des pas nombreux ont foulé le sol, et des sentiers battus s'en vont dans tous les sens. Les Chiraziens se promènent sur les maisons, sur les rues, sur la ville, et ils se servent de leurs toits comme de dépotoirs; on y trouve de tout, — même un cheval mort que voici, déjà vidé par les corbeaux. C'est au-dessous de cette croûte de terre, de cette espèce de carapace où nous sommes, que se déploie toute l'activité de Chiraz; la vie y est souterraine, un peu étouffée, mais ombreuse et fraîche, d'ailleurs très abritée des averses, tandis qu'ici, en haut, on est exposé, comme dans nos villes d'Occident, aux fantaisies du ciel.

Tous les monumens de vieille faïence, que d'en bas l'on apercevait si mal, — grands dômes arrondis et renflés en forme d'œuf, tours carrées, ou petits obélisques imitant des colonnes torses et des fuseaux, — se dressent dégagés et éclatans, au loin ou auprès, sur cette espèce de prairie factice. Prairie du reste malpropre et râpée, dans les entrailles de laquelle on entend comme le bourdonnement d'une ruche humaine; des galops de chevaux, des sonneries de caravanes, des cris de marchands, des voix confuses, vous arrivent d'en dessous, des rues couvertes, des tunnels qui s'entre-croisent dans l'immense taupinière. Ces toits qui communiquent ensemble sont souvent d'inégale hauteur, et alors il y a des montées, des descentes, de dangereuses glissades; il y a des trous aussi, nombre de crevasses et d'éboulemens dans les quartiers en ruines; mais les longues avenues droites des bazars fournissent des chemins faciles, où chacune des ouvertures, par où les gens d'en dessous respirent, vous envoie au passage une clameur imprévue. Pour nous rapprocher d'une grande mosquée toute bleue, la plus ancienne et la plus vénérée de Chiraz, nous cheminons en ce moment au-dessus du bazar des cuivres, entendant, comme dans les profondeurs du sol, un extraordinaire tapage, le bruit d'un millier de marteaux.

De temps à autre, la vue plonge dans quelque cour, où il serait impoli de beaucoup regarder; les murs de terre, croulans comme partout, y sont ornés de faïences anciennes aux nuances rares, et on y aperçoit des orangers, des rosiers couverts de fleurs. Mais le soleil de Perse darde un peu trop sur ces toits semés de détritus, où l'herbe est roussie comme en automne, et vraiment on envie la foule d'en dessous, qui circule à l'ombre.

Vue de près, elle n'est plus qu'une ruine, la belle mosquée sainte, devant laquelle nous voici arrivés; sous son étourdissant luxe d'émail, elle croule, elle s'en va, — et, bien entendu, jamais ne sera réparée. Aux différens bleus qui dominent dans son revêtement de faïence, un peu de jaune, un peu de vert se mêlent, juste assez pour produire de loin une teinte générale de vieille turquoise. Quelques branches d'iris et quelques branches de roses éclatent aussi, çà et là, dans cet ensemble; les maîtres émailleurs les ont jetées, comme par hasard, au travers des grandes inscriptions religieuses, en lettres blanches sur fond bleu de roi, qui encadrent les portes et courent tout le long des frises. Mais par où peut-on bien y entrer, dans cette mosquée? D'où nous sommes, les portiques, toute la base, semblent disparaître dans des amas de terre et de décombres; les maisons centenaires d'alentour, ébranlées aux trois quarts, ont commencé de l'ensevelir.

Quand je rentre chez moi, passant par le petit bazar juif de mon quartier, toutes les échoppes sont fermées, et les marchands se tiennent assis devant les portes, quelque livre mosaïque à la main: c'est le jour du sabbat; je n'y pensais plus. Ici, les gens d'Israël se reconnaissent à une tonsure obligée, derrière, depuis la nuque jusqu'au sommet de la tête.

Dimanche 29 avril. — De bon matin dans la campagne, avec Hadji-Abbas, pour aller avant l'ardeur du soleil visiter le tombeau du poète Saadi et le tombeau du poète Hafiz.

D'abord nous suivons cette route d'Ispahan, que sans doute, dans deux ou trois jours, nous prendrons pour ne plus jamais revenir; elle est large et droite, entre des mosquées, de paisibles cimetières aux cyprès noirs, et des jardins d'orangers dont les longs murs en terre sont ornés d'interminables séries d'ogives; quantité de ruisseaux et de fossés la traversent, mais cela est sans importance, puisqu'il n'y a point à y faire passer de voitures. Les oiseaux chantent le printemps et, comme toujours, il fait adorablement beau sous un ciel d'une limpidité rare. Au pied des énormes montagnes de pierre qui limitent de tous côtés la vue, on aperçoit, sur de plus proches collines, une mince couche de verdure, et ce sont les vignes qui produisent le célèbre vin de Chiraz, — dont les Iraniens, en cachette,

abusent quelquefois malgré le Coran. Cette route du Nord est beaucoup plus fréquentée que celle de Bouchir, par où nous sommes venus; aussi voyons-nous, dans les champs, des centaines de chameaux entravés, debout ou accroupis au milieu d'innombrables ballots de caravane : cela remplace, en ce pays d'immobilité heureuse, les ferrailles et les monceaux de charbon aux abords de nos grandes villes.

Ensuite, par des sentiers de traverse, nous chevauchons vers le parc funéraire où repose, depuis tantôt six cents ans, le poète anacréontique de la Perse. On sait la destinée de cet Hafiz, qui commença par humblement pétrir du pain, dans quelque masure en terre de la Chiraz du xiv[e] siècle, mais qui chantait d'intuition, comme les oiseaux; rapidement il fut célèbre, ami des vizirs et des princes, et charma le farouche Tamerlan lui-même. Le temps n'a pu jeter sur lui aucune cendre; de nos jours encore ses sonnets, populaires à l'égal de ceux de Saadi, font la joie des lettrés de l'Iran aussi bien que des plus obscurs tcharvadars, qui les redisent en menant leur caravane.

Il dort, le poète, sous une tombe en agate gravée, au milieu d'un grand enclos exquis, où nous trouvons des allées d'orangers en fleurs, des plates-bandes de roses, des bassins et de frais jets d'eau. Et ce jardin, d'abord réservé à lui seul, est devenu, avec les siècles, un idéal cimetière; car ses admirateurs de marque ont été, les uns après les autres, admis sur leur demande à dormir auprès de lui, et leurs tombes blanches se lèvent partout au milieu des fleurs. Les rossignols, qui abondent par ici, doivent chaque soir accorder leurs petites voix de cristal en l'honneur de ces heureux morts, des différentes époques, réunis dans une commune adoration pour l'harmonieux Hafiz, et couchés en sa compagnie.

Il y a aussi, dans le jardin, des kiosques à coupole, pour prier ou rêver. Les parois en sont entièrement revêtues d'émaux de toutes les nuances de bleu, depuis l'indigo sombre jusqu'à la turquoise pâle, formant des dessins comme ceux des vieilles broderies; de précieux tapis anciens y sont étendus par terre, et les plafonds, ouvragés en mille facettes, en mille petits compartimens géométriques, ont l'air d'avoir été composés par des abeilles. On entretient là, dans une quantité de vases, d'éternels bouquets, et, ce matin, de pieux personnages sont occupés à les renouveler : des roses, des gueules-de-lion, des lys, toutes les

fleurs d'autrefois dans nos climats, celles que connaissaient nos pères; mais surtout des roses, d'énormes touffes de roses.

Et enfin, au point d'où l'on a plus agréablement vue sur cette Chiraz, la « reine de l'Iran, » une grande salle, ouverte de tous côtés, a été jadis construite pour abriter du soleil les visiteurs contemplatifs; ce n'est rien qu'un toit plat, très peinturluré, soutenu à une excessive hauteur par quatre de ces colonnes persanes, si sveltes et si longues, dont le chapiteau ressemble lui aussi aux ruches des abeilles ou des frelons. Sur des tapis de prière, deux ou trois vieillards se tiennent là, qui font vignette du temps passé, au pied de ces étranges colonnes; leurs bonnets d'astrakan sont hauts comme des tiares, et ils fument des kalyans dont la carafe ciselée pose sur un trépied de métal. Devant eux, le pays qui fut chanté par Hafiz resplendit, inchangeable, dans la lumière du matin. Entre les flèches sombres des cyprès d'alentour, et au delà des champs de pavots blancs, des champs de pavots violets, qui mêlent leurs teintes en marbrures douces, dans le clair lointain, la ville de boue séchée déploie ses grisailles molles et roses, fait luire au soleil ses mosquées de faïence, ses dômes renflés comme des turbans et diaprés de bleus incomparables. Tout ce que l'on voit est idéalement oriental, ces jardins, ces kiosques d'émail; au premier plan, ces colonnes, ces vieillards à silhouette de mage, et là-bas, derrière les cyprès noirs, cette ville telle qu'il n'en existe plus. On est comme dans le cadre d'une ancienne miniature persane, agrandie jusqu'à l'immense et devenue à peu près réelle. Une odeur suave s'exhale des orangers et des roses; l'heure a je ne sais quoi d'arrêté et d'immobile, le temps n'a plus l'air de fuir... Oh! être venu là, avoir vu cela par un pareil matin!... On oublie tout ce qu'il a fallu endurer pendant le voyage, les grimpades nocturnes, les veilles, la poussière et la vermine; on est payé de tout... Il y a vraiment quelque chose, dans ce pays de Chiraz, un mystère, un sortilège, indicible pour nous et qui s'échappe entre nos phrases occidentales. Je conçois en ce moment l'enthousiasme des poètes de la Perse, et l'excès de leurs images, qui seules, pour rendre un peu cet enchantement des yeux, avaient à la fois assez d'imprécision et assez de couleur.

Plus loin est le tombeau de ce Saadi, qui naquit à Chiraz vers l'année 1194 de notre ère, environ deux siècles avant Hafiz,

et qui guerroya en Palestine contre les croisés. Plus simple, avec plus de souffle et moins d'hyperboles que son successeur, il a davantage pénétré dans notre Occident, et je me rappelle avoir été charmé, en ma prime jeunesse, par quelques passages traduits de son « Pays des roses. » Ici, les petits enfans mêmes redisent encore ses vers. — Patrie enviable pour tous les poètes, cette Perse où rien ne change, ni les formes de la pensée ni le langage, et où rien ne s'oublie! Chez nous, à part des lettrés, qui se souvient de nos trouvères, contemporains de Saadi; qui se souvient seulement de notre merveilleux Ronsard?

Toutefois le cheik Saadi ne possède qu'un tombeau modeste; il n'a point, comme Hafiz, une dalle en agate, mais rien qu'une pierre blanche, dans un humble kiosque funéraire, et tout cela, qui fut cependant réparé au siècle dernier, sent déjà la vétusté et l'abandon. Mais il y a tant de roses dans le bocage alentour, tant de buissons de roses! En plus de celles qui furent plantées pour le poète, il y en a aussi de sauvages, formant une haie le long du sentier délaissé qui mène chez lui. Et les arbres de son petit bois sont pleins de nids de rossignols.

Quand nous rentrons dans Chiraz, après la pure lumière et la grande paix, c'est brusquement la pénombre et l'animation souterraines; l'odeur de moisissure, de fiente et de souris morte, succédant au parfum des jardins. Les yeux encore emplis de soleil, on y voit mal, au premier moment, pour se garer des chevaux et des mules.

Nous arrivons par le bazar des selliers, qui est le plus luxueux de la ville et ressemble à une interminable nef d'église. — Il fut construit à l'époque de la dernière splendeur de Chiraz, au milieu du XVIIIe siècle, par un régent de la Perse appelé Kerim-Khan, qui avait établi sa capitale ici même, ramenant le faste et la prospérité d'autrefois dans ces vieux murs. — C'est une longue avenue, tout en briques d'un gris d'ardoise, très haute de plafond et voûtée en série sans fin de petites coupoles; un peu de lumière y descend par des ogives ajourées; un rayon de soleil quelquefois y tombe comme une flèche d'or, tantôt sur un tapis soyeux et rare, tantôt sur une selle merveilleusement brodée, ou bien sur un groupe de femmes, — toujours fantômes noirs au petit masque blanc, — qui marchandent à voix basse des bouquets de roses.

L'après-midi, par spéciale et grande faveur, je suis admis à pénétrer dans la cour de la mosquée de Kerim-Khan. De jour en jour je vois tomber autour de moi les méfiances ; si je restais, sans doute finirais-je par visiter les lieux les plus défendus, tant les gens ici me semblent aimables et débonnaires.

D'un bout à l'autre de l'Iran, la conception des portiques de mosquées ou d'écoles est invariable ; toujours une gigantesque ogive, ouverte dans toute la hauteur d'un carré de maçonnerie dont aucune moulure, aucune frise ne vient rompre les lignes simples et sévères, mais dont toute la surface unie est, du haut en bas, revêtue d'émaux admirables, diaprée, chamarrée comme un merveilleux brocart.

Le grand portique de Kerim-Khan est conçu dans ce style. Il accuse déjà une vétusté extrême, bien qu'il n'ait pas encore deux siècles d'existence, et son revêtement d'émail, d'une fraîcheur à peine ternie, est tombé par places, laissant des trous pour les fleurettes sauvages et l'herbe verte. Les quelques Chiraziens, qui ont pris sur eux de m'amener devant le vénérable seuil, tremblent un peu de me le faire franchir. Leur hésitation, et le silence de cette mosquée à l'heure qu'ils ont choisie, rendent plus charmante mon impression d'entrer dans ce lieu resplendissant et tranquille qui est la sainte cour...

Des lignes architecturales d'une austérité et d'un calme absolus, mais partout un luxe fou d'émail bleu et d'émail rose, pas une parcelle de mur qui ne soit minutieusement émaillée ; on est dans un mélancolique palais de lapis et de turquoise, que, çà et là, des panneaux à fleurs roses viennent éclaircir. La cour immense est presque déserte ; dans ses parois droites et lisses, des séries d'ogives parfaites s'ouvrent pour former, sur tout le pourtour, des galeries voûtées, des cloîtres, où des émaux luisent du fond de l'ombre ; et au milieu, là-bas, en face de nous qui arrivons, se dresse, plus haut que tout, un bloc de maçonnerie grandiosement carré, dans lequel est percée une autre ogive, unique, celle-ci, et colossale : la porte même du sanctuaire, où l'on n'osera cependant pas me faire pénétrer.

Deux ou trois vieillards, qui étaient prosternés dans des coins, lèvent la tête vers l'intrus que je suis, et, me voyant en bonne compagnie musulmane, retournent à leur prière sans mot dire. Des mendians, qui gisaient au soleil, s'approchent, et puis se retirent en me bénissant, après que je leur ai remis, ainsi qu'on

me l'a recommandé, de larges aumônes. Tout va bien; et nous pouvons nous avancer encore, sur les vieilles dalles brisées et disjointes où l'herbe pousse, nous aventurer jusqu'à la piscine des ablutions, au centre de la cour. Ces mille dessins, si compliqués et pourtant si harmonieux, si reposans à voir, que les Persans reproduisent depuis des siècles pour leurs velours de laine ou de soie, ont été prodigués ici, sous l'inaltérable vernis des faïences ; ils recouvrent du haut en bas toutes les murailles; quant à ces grands panneaux de fleurs, qui par endroits viennent rompre la monotonie des arabesques, chacun d'eux est une merveille de coloris et de grâce naïve. On dirait que toutes les murailles du vaste enclos ont été tendues de tapis de Perse aux nuances changeantes. Et les lézardes profondes, qu'ont faites les tremblemens de terre en secouant la vieille mosquée, simulent des déchirures dans les tissus précieux.

Quand les vieillards qui priaient se sont replongés dans leur rêve, et quand les mendians se sont effondrés à nouveau sur les dalles, le silence, la paix suprême reviennent dans le palais de lapis et de turquoise. Ce soleil du soir qui rayonne, déjà oblique et rougi, sur la profusion des émaux à reflets bleus, me fait tout à coup l'effet d'un très vieux soleil, au déclin de son âge incalculable ; et je goûte âprement le charme d'être, à une heure exquise, dans un lieu lointain, mystérieux et interdit...

Je ne crois pas que beaucoup d'Européens soient entrés avant moi dans la cour d'une mosquée de Chiraz.

Notre départ était fixé à demain, mais il paraît que rien ne tient plus ; le tcharvadar, après avoir mieux examiné mes bagages, déclare qu'il y en a trop et se récuse. Tout est à refaire.

Et je commence à prendre mes habitudes dans cette ville, à sortir seul, à me reconnaître dans le dédale des ruelles sombres. Là-bas, sur la place, entre la mosquée rose et les remparts croulans, au petit café où je me rends chaque soir, on me reçoit en familier; on m'apporte « mon » kalyan, après avoir mis dans la carafe, pour en parfumer l'eau claire, des fleurs d'oranger et deux ou trois roses rouges. Je m'en reviens au logis dès que tombent ces crépuscules d'avril, tout de suite froids à cause de l'altitude, et toujours mélancoliques, malgré la joie délirante des martinets en tourbillon, dont les cris se mêlent au chant des muezzins dans l'air.

Ce soir, pendant que je chemine solitairement pour rentrer chez moi, un mince croissant de lune, dans un coin de ciel tout en nacre verte, m'apparaît là-haut entre deux faîtes de murs; la lune nouvelle, la première lune du carême persan. Je croise en route une foule inusitée de fantômes noirs au masque impénétrable, qui passent furtifs à mes côtés dans la pénombre: il faut avoir séjourné en ces villes d'islamisme sévère pour comprendre combien cela assombrit la vie de n'entrevoir jamais, jamais un visage, jamais un sourire de jeune femme ou de jeune fille... Au petit bazar d'Israël qui avoisine ma demeure, les hautes lampes à trois flammes sont déjà allumées dans les niches des marchands. Les juives, qui n'ont pas le droit de porter le petit loup blanc des musulmanes, mais qui cependant ne doivent pas montrer leur figure, referment plus hermétiquement, sur mon passage, leur voile noir; celles-là encore me resteront toutes inconnues. Et je trouve enfin ma porte, aussi sournoise, délabrée et garnie de fer que toutes celles d'alentour, pareille à tant d'autres, mais dont le heurtoir, dans l'obscurité et le silence, résonne à mes oreilles avec un bruit maintenant coutumier.

Mardi 1er mai. — Nous étions à cheval avant la pointe de l'aube, et le soleil levant nous trouve dans les ruines d'un palais des vieux temps obscurs, parmi d'informes bas-reliefs éternisant des attitudes, des gestes, des combats, des agonies d'hommes et d'animaux disparus depuis des millénaires. C'est au pied des montagnes qui ferment au Nord la plaine de Chiraz; cela achève de crouler et de s'émietter sur une sorte de plateau aride, poudreux, brûlé de soleil; on voit qu'il y a eu de vastes colonnades et de puissantes murailles, mais tout est si effondré qu'aucun plan d'ensemble ne se démêle plus; ce qui fut construction humaine se confond avec le rocher primitif; sous l'amas des éboulis et de la poussière, on distingue encore çà et là des scènes de chasse ou de bataille, sculptées sur des pans de mur; l'ornementation des frises rappelle, en plus grossier, les monumens de Thèbes: on dirait des dessins égyptiens naïvement reproduits par des barbares. Le palais, aujourd'hui sans nom, domine une fraîche vallée où l'eau des montagnes court parmi des roseaux et des saules, et, sur l'autre bord de la petite rivière, en face de ces ruines où nous sommes, un rocher vertical se dresse, orné de figures à même la paroi: personnages coiffés de tiares, qui lèvent

des bras mutilés, appellent, font d'incompréhensibles signes.. Quel monarque habitait donc ici, qui a pu disparaître sans laisser de trace dans l'histoire? Je m'imaginais que ces ruines, presque inconnues, à moi signalées hier par Hadji-Abbas, dataient des Achéménides; mais ces maîtres du monde se seraient-ils contentés de si rudes et primitives demeures? Non, tout cela doit remonter à des époques plus ténébreuses. Il n'y a du reste aucune inscription nulle part, et des fouilles pourraient seules révéler le secret de ces pierres. Mais de tels débris suffisent à prouver que les plateaux de Chiraz, dès les origines, ont été un centre d'activité humaine. Au dire de mes amis chiraziens, il y aurait aussi, au cœur de certaines mosquées, de mystérieux soubassemens antérieurs à toute histoire, de vénérables porphyres taillés dont personne ne sait plus l'âge; et cela semblerait indiquer que la fondation de la ville remonte bien avant l'année 695 de notre ère, date assignée par les chronologies musulmanes.

Nous avons visité ces palais en courant, et nous rentrons bride abattue, pour conférer encore avec des loueurs de chevaux, tâcher d'organiser quand même le départ.

A l'instant où les muezzins chantent la prière de midi, nous sommes de retour chez nous. Un midi plus chaud que de coutume : c'est aujourd'hui le 1er mai, et on sent l'été venir. « Allah ou Akbar ! » De ma fenêtre, j'aperçois le chanteur de la mosquée voisine, dont l'aspect m'est déjà connu ; un homme en robe verte et barbe grise, un peu vieux pour un muezzin, mais dont la voix mordante charme encore. Haut perché sur sa terrasse d'herbes, il se détache, non pas devant le ciel, mais devant cette muraille de montagnes cendrées qui enferme ici toutes choses. En plein soleil, la tête levée vers le zénith bleu, il jette son long cri mélancolique dans le silence et la lumière, et ses vocalises couvrent pour moi toutes celles qui s'élancent à la même heure des différens points de Chiraz. Quand il a fini, une autre voix plus éloignée, celle-ci tout à fait fraîche et enfantine, psalmodie encore, traîne quelques secondes de plus dans l'air, et puis tout se tait, et c'est la torpeur méridienne. Sur le ciel magnifique, de minces flocons blancs s'enfuient comme des oiseaux, chassés par un vent qui brûle...

Après une heure et demie de pourparlers, mon nouveau contrat de voyage, comportant deux chevaux de plus, est enfin écrit, condensé en une feuille de grimoire persan, signé et

paraphé. Ce serait demain le départ, et, bien que je n'y croie guère, il faut vite aller au bazar des tapis, acheter pour la route quelques-uns de ces bissacs de Chiraz, en beau tissu de laine coloriée, indispensables à tout voyageur qui se respecte. Dans les longues nefs semi-obscures, où des rayons de soleil, criblés par les trous de la voûte, font chatoyer çà et là quelque tapis de prière aux nuances de colibri, rencontré Hadji-Abbas avec deux ou trois notables ; on s'arrête pour se faire de grandes politesses ; même, comme c'est le dernier jour, on fumera ensemble un kalyan d'adieu, en buvant une minuscule tasse de thé. — Et le lieu choisi pour cette fumerie, près du quartier des ciseleurs d'argent, est l'une de ces très petites places à ciel ouvert qui de loin en loin, au milieu de la ville d'oppression et d'ombre, vous réservent la surprise d'un flot de lumière et d'une fontaine jaillissante au milieu d'orangers en fleurs ou de buissons de roses.

Le vizir de Chiraz, rentré enfin dans sa bonne ville, m'a fait dire ce matin qu'il me recevrait aujourd'hui même, *deux heures avant le coucher du soleil*, ce qui signifie vers cinq heures du soir. Il habite très loin de chez moi, dans un quartier de dignitaires. Au milieu d'un long mur gris, l'ogive qui sert de première entrée à son palais est gardée par beaucoup de soldats et de domestiques, assis sur des bancs que recouvrent des tapis. D'abord un jardin, avec des allées d'orangers. Au fond, une demeure entièrement revêtue de faïence : grands panneaux à personnages de toutes couleurs, alternant avec des panneaux plus petits qui représentent des buissons de roses. Des gardes, des serviteurs de toute classe, en haut bonnet d'astrakan noir, encombrent la porte de la belle maison d'émail, et une quantité extraordinaire de babouches traînent sur le pavage des vestibules, qui est en carreaux de faïence représentant des bouquets de roses, toujours des roses. Un salon voûté en stalactites de grotte, des divans de brocart rouge, et par terre des tapis fins comme du velours. Quand j'ai pris place à côté de l'aimable vizir, on apporte pour chacun de nous un kalyan comme pour Aladin, tout en or ciselé, et un sorbet à la neige, dans un verre en or qui pose sur une petite table en mosaïque de Chiraz. De nombreux personnages arrivent ensuite, qui saluent sans mot dire et forment cercle, accroupis sur leurs talons. L'étiquette orientale exige que la visite soit un peu longue, et il n'y a pas à

s'en plaindre quand l'hôte est, comme celui-ci, intelligent et distingué. On cause de l'Inde, que je viens de quitter; le vizir m'interroge sur la famine, qui le révolte, et sur la peste, dont le voisinage l'inquiète. — « Est-il vrai, me demande-t-il, que les Anglais aient sournoisement envoyé des pesteux en Arabie pour y propager la contagion? » — Là, je ne sais quoi répondre; c'était la rumeur courante à Mascate lorsque j'y suis passé, mais l'accusation est bien excessive. Il déplore ensuite l'effacement progressif de l'influence française dans le golfe Persique, où ne paraît presque plus notre pavillon. Et rien n'atteste plus péniblement pour moi notre décadence aux yeux des étrangers que l'air de commisération avec lequel il me demande : « Avez-vous encore un consul à Mascate? »

En ce qui concerne la continuation de ma route vers Ispahan, le vizir est tout disposé à me donner des cavaliers d'escorte; mais seront-ils dès demain prêts au départ, Allah seul pourrait le dire...

Le soir, de longs cris répondent au chant des muezzins, de puissantes clameurs humaines, parties d'en dessous, de l'ombre des mosquées. Le carême est commencé et l'exaltation religieuse ira croissant, jusqu'au jour du grand délire final, où l'on se meurtrira la poitrine et où l'on s'entaillera le crâne. Depuis que le babisme, clandestin et persécuté, envahit la Perse, il y a recrudescence de fanatisme chez ceux qui sont restés musulmans chiites, et surtout chez ceux qui feignent de l'être encore.

Cependant c'est peut-être mon dernier soir de Chiraz, et je sors seul à nuit close, contre l'avis de mes prudens serviteurs. L'enfermement et la tristesse de ma maison, à la fin, m'énervent, et la fantaisie me vient d'aller demander « mon » kalyan, là-bas, au petit café en dehors des murs, devant la mosquée aux faïences roses.

L'aspect de ce lieu, que je n'avais jamais vu aux lanternes, dès le premier abord me déconcerte. Il est bondé de monde, gens du peuple ou de la campagne, assis à tout touche. A peine puis-je trouver place près de la porte, au coin d'un banc, à côté d'un habitué qui, en temps ordinaire, me faisait beaucoup d'accueil, mais qui, cette fois, répond tout juste à mon bonsoir. Au milieu de l'assemblée, un vieux derviche au regard d'illuminé est debout qui parle, qui prêche d'abondance, avec des gestes outrés, mais quelquefois superbes. Personne ne fume, personne

ne boit; on écoute, en soulignant d'une rumeur gémissante certains passages plus touchans ou plus terribles. Et, de temps à autre, des cris poussés par des centaines de voix viennent à nous de la mosquée proche. Le vieillard, évidemment, conte les douleurs et la mort de ce Hussein (1), dont il redit le nom sans cesse : c'est comme si chez nous un prêtre contait la Passion du Christ.

Et, tout à coup, mon voisin, mon ami de la veille, à voix basse, dédaignant presque de tourner la tête vers moi, me dit en langue turque : « Va-t'en ! »

« Va-t'en ! » Il serait ridicule et lamentable de persister; ces gens, d'ailleurs, ont bien le droit de ne vouloir point d'infidèle à leur pieuse veillée.

Donc, je m'en vais. Me revoici dans le silence et la nuit noire, au milieu des vieux remparts éboulés et dans le labyrinthe des ruelles voûtées. Attentif, comme le petit Poucet en forêt, aux points de repère que j'ai pris pour éviter les oubliettes béantes sous mes pas, pour tourner quand il faut aux carrefours des couloirs, je m'en vais lentement, les bras étendus à la manière des aveugles, ne percevant d'autres indices de vie sur mon chemin que des fuites prudentes de chats en maraude.

Et jamais encore, dans un pays d'Islam, je n'avais eu le sentiment d'être si *étranger* et si seul.

Mercredi 2 mai. — Il semble vraiment que ce sera aujourd'hui, le départ; cela paraît s'organiser pour tout de bon, cela prend dès le matin un air réel. A midi, les deux cavaliers fournis par le gouverneur entrent se présenter à moi, tandis que leurs chevaux, attachés au frappoir de ma porte, font tapage dans la rue. Et, à une heure, nos bagages, après avoir traversé à dos de juifs le petit bazar du quartier, se hissent et s'attachent sur la croupe des bêtes de charge.

C'est à n'en plus douter : voici que l'on apprête nos chevaux. Il y a beaucoup de monde assemblé pour assister à notre départ, devant ces murailles de brique et ces éboulis de terre qui sont l'enceinte de Chiraz. Il y a aussi affluence de mendians, qui nous offrent des petits bouquets de roses, avec leurs souhaits de bon voyage.

(1) Hussein, martyr très vénéré en Perse, fils d'Ali et petit-fils du prophète Mahomet.

A deux heures, nous sortons de la ville par ce passage que l'on appelle « route d'Ispahan, » et qui, en effet, pendant la première demi-lieue, ressemble assez à une large route; mais, après les longs faubourgs, les mosquées, les jardins, les cimetières, ce n'est plus rien, que l'habituel réseau de sentes tracé par le passage des caravanes.

Nous nous acheminons vers une percée, une sortie dans la chaîne des sommets qui entourent le haut plateau de Chiraz, et, à une lieue à peine des murs, du côté du Nord, nous voici déjà rendus aux steppes désolés, hors de la zone verte, hors de l'oasis où la ville sommeille.

Une porte monumentale, construite il y a un siècle par le vizir de Chiraz, est à l'entrée du défilé : une sorte d'arc de triomphe qui s'ouvre sur les solitudes, sur le chaos des pierres, les horreurs de la montagne. Avant de nous engager là, nous faisons halte pour regarder en arrière, dire adieu à cette ville qui va disparaître pour jamais... Et sous quel aspect idéal et charmeur elle se montre à nous une dernière fois !... De nulle part, jusqu'à cette soirée, nous ne l'avions ainsi vue d'ensemble, dans le recul favorable aux enchantemens de la lumière. Comme on la dirait agrandie et devenue étrange ! Ses milliers de maisons de terre, de murailles de terre, toutes choses aux contours mous et presque sans formes, se mêlent, s'étagent, se fondent en un groupe imprécis, d'une même nuance grise finement rosée, d'une même teinte nuage de matin. Et, au-dessus de tout cela, les dômes des inapprochables mosquées resplendissent très nets, brillent au soleil comme des joyaux ; leurs faïences bleues, leurs faïences vertes, — dont l'éclat ne s'imite plus de nos jours, — sont à cette heure en pleine gloire ; avec leurs contours renflés, leurs silhouettes rondes, ils ressemblent à des œufs géans, les uns en turquoise vive, les autres en turquoise mourante, qui seraient posés sur on ne sait quoi de chimérique, sur on ne sait quelle vague ébauche de grande cité, moulée dans une argile couleur tourterelle...

A une descente brusque du chemin, cela s'évanouit sans retour, et, le défilé franchi, nous voici de nouveau seuls, dans le monde tourmenté des pierres. Huit hommes et huit chevaux, c'est tout mon cortège, et il paraît bien peu de chose, perdu à présent au milieu des sites immenses et vides... Des pierres, des pierres à l'infini. Sur ces étendues désertes, déployées à

2 000 mètres de haut, on voit passer les ombres de quelques petits nuages voyageurs qui se hâtent de traverser le ciel. Les sommets d'alentour, où aucune herbe n'a pu prendre, sont tels encore que les laissa jadis quelque suprême tempête géologique; leurs différentes couches, bouleversées, soulevées en cyclone du temps des grandes ébullitions minérales, se dessinent partout, dans ces poses convulsives qui furent celles de la dernière fois, et qu'elles conserveront sans doute jusqu'à la fin des âges.

Notre marche est lente et difficile; il faut à tout instant mettre pied à terre et prendre les chevaux par la bride, dans les descentes trop roides ou sur les éboulis trop dangereux.

Le soir, une nouvelle petite oasis, là-bas, bien isolée dans ce royaume des pierres, dessine la ligne verte de ses prairies; elle alimente un village dont les maisonnettes en terre se tiennent collées à la base d'un rocher majestueux et ressemblent dans le lointain à d'humbles nids d'hirondelles. C'est Zargoun, où nous passerons la nuit. Nous mettons en émoi son tout petit bazar, que nous traversons au crépuscule. Les chambres de son caravansérail ont les murs crevés, et le plafond tapissé de chauves-souris; nous nous endormons là, dans un air très frais qui passe sur nous, et bercés par le concert nocturne des grenouilles qui pullulent sous les herbages de cette plaine suspendue.

Jeudi 3 mai. — Notre manière de voyager est définitivement changée, depuis que le soleil n'est plus mortel comme en bas. Jusqu'à Ispahan, nous ferons chaque jour deux marches, de quatre ou cinq heures l'une, séparées par un repos à midi dans quelque caravansérail du chemin. Donc, il faut se lever tôt, et le soleil n'est pas encore sur l'horizon quand on nous éveille ce matin à Zargoun.

Première image de cette journée, prise du haut de l'inévitable petite terrasse, au sortir du gîte en terre battue, dans la fraîcheur de l'aube. D'abord, au premier plan, la cour du caravansérail, toute de terre et de poussière; mes chevaux, au milieu; le long des murs, mes gens, et d'autres qui passaient, fument le kalyan et prennent le thé du matin, étendus sur une profusion de tapis, de couvertures, de bissacs, — toutes inusables choses, en laine rudement tissée, qui sont le grand luxe de ce pays. Au delà commence la plaine unie de l'oasis, au delà s'étendent les champs de pavots blancs, qui, d'un côté, vont se perdre à l'infini, de

l'autre, viennent mourir devant une chaîne de sommets rocheux aux grands aspects terribles. Comme ils ont l'air virginal et pur, dans leur blancheur au lever du jour, tous ces pavots, — qui sont destinés pourtant à composer un poison subtil, vendu très cher pour les fumeries d'Extrême-Orient!... Pas d'arbres nulle part; mais une mer de fleurs blanches, qui, dirait-on, s'est avancée comme pour former un golfe, entre des rives de montagnes énormes et chaotiques. Et des vapeurs d'aube, des vapeurs d'un violet diaphane traînent sur les lointains, embrouillent l'horizon libre, du côté où le soleil va surgir, confondent là-bas ces nappes uniformément fleuries, ces champs étranges, avec le ciel.

Maintenant le soleil monte; ce qui restait d'ombre nocturne fuit peu à peu devant lui sur les champs de fleurs, comme un voile de gaze brune qui s'enroulerait lentement. Et des jeunes filles sortent en troupe du village, pour quelques travaux de la campagne, s'en vont par les petits sentiers, joyeuses, avec des rires, enfouies dans les pavots blancs jusqu'à la ceinture.

C'est l'heure aussi pour nous de partir. Allons-nous-en, par les mêmes sentiers que viennent de suivre les jeunes filles, et où les mêmes fleurs, les mêmes longues herbes nous frôleront...

Mais notre étape d'aujourd'hui sera de courte durée, car, au bout de quatre heures, nous devons rencontrer les grands palais du silence, les palais de Darius et de Xerxès, qui valent bien que l'on s'arrête.

Après avoir franchi deux lieues de pavots blancs, et ensuite d'interminables prairies mouillées, et des ruisseaux et des torrens profonds, nous faisons halte devant un hameau bien humble et bien perdu, qu'entourent une dizaine de peupliers. Nous passerons là deux nuits, dans le plus délabré et le plus sauvage des caravansérails, qui n'a plus ni portes ni fenêtres, mais dont le vieux jardin à l'abandon est exquis, avec ses rosiers en broussailles, ses allées d'abricotiers et ses herbes folles. Des petits enfans viennent, en faisant des révérences, nous apporter des roses, de modestes roses-de-tous-les-mois, presque simples. Prairies désertes alentour; paix et silence partout. Le ciel se couvre, et il fait frais. On se croirait dans nos campagnes françaises, mais jadis, au vieux temps...

Cependant, là-bas, à deux lieues de nous peut-être, au bout d'une plaine d'herbages et au pied de l'une de ces chaînes de

rochers qui de tous côtés partagent le pays comme des murailles, il y a une chose solitaire, indifférente au premier coup d'œil, et de plus en plus difficile à définir si l'on s'attache à la regarder. . Un village, ou un caravansérail, semblait-il d'abord; des murs ou des terrasses qui ont l'air d'être en terre grise, comme partout ailleurs, mais avec une quantité de mâts très longs, plantés au-dessus en désordre. L'extrême limpidité de l'air trompe sur les distances, et il faut observer un peu attentivement pour se rendre compte que cela est loin, que ces terrasses seraient tout à fait hors de proportion avec celles du pays, et que ces mâtures seraient géantes. Plus on examine, et plus cela se révèle singulier... Et c'est en effet l'une des grandes merveilles classiques de la Terre, à l'égal des pyramides d'Égypte; — mais on y est beaucoup moins venu qu'à Memphis, et l'énigme en est bien moins éclaircie. Des rois qui faisaient trembler le monde, Xerxès, Darius, y ont tenu leur inimaginable cour, embellissant ce lieu de statues, de bas-reliefs, sur lesquels le temps n'a pas eu de prise. Depuis un peu plus de deux mille ans, depuis que le passage des armées du Macédonien en a révélé l'existence aux nations occidentales, cela porte un nom qui est devenu à lui seul imposant et évocateur : Persépolis. Mais, aux origines, comment cela s'appelait-il, et quels souverains de légende en avaient jeté les bases? Les historiens, les érudits, à commencer par Hérodote pour finir aux contemporains, ont émis tant d'opinions contradictoires! Au cours des siècles, tant de savans, attirés par ces ruines, ont bravé mille dangers pour camper dans les solitudes alentour, scruter les inscriptions, fouiller les tombeaux, sans arriver à conclure! Et combien de laborieux volumes ont été écrits à propos de ce recoin de l'Asie, où la moindre pierre est gardienne d'antiques secrets!

Du reste, peu importe, pour un simple passant comme moi, l'absolue précision des données historiques; que tel monarque ou tel autre dorme au fond de tel sépulcre; que ce soit bien ce palais, ou celui de Pasargadé, qu'incendièrent les soldats d'Alexandre. Il me suffit que ces ruines soient les plus grandioses de leur temps et les moins détruites, éternisant pour nos yeux le génie de toute une époque et de toute une race.

Mais quel mystère que cette sorte de malédiction, toujours jetée sur les lieux qui furent dans l'antiquité particulièrement splendides!... Ici, par exemple, pourquoi les hommes ont-ils

délaissé un tel pays, si fertile et si beau sous un ciel si pur? Pourquoi jadis tant de magnificences accumulées à Persépolis, et aujourd'hui plus rien, qu'un désert de fleurs?...

Laissant nos bagages et notre suite au pauvre caravansérail où nous passerons la nuit, nous montons à cheval après le repos méridien, escortés de deux jeunes hommes du hameau qui ont voulu nous guider vers ces grandes ruines. Pendant la première lieue, nous sommes dans une véritable mer de pavots blancs et d'orges vertes; ensuite vient la prairie sauvage, tapissée de menthes et d'immortelles jaunes. Et là-bas au fond, derrière Persépolis qui se rapproche et se dessine, la plaine est barrée par des montagnes funèbres, d'une couleur de basane, où s'ouvrent des trous et des lézardes. Du reste, depuis Chiraz, tout ce pays sans arbres est ainsi : des plateaux unis comme de l'eau tranquille, et séparés les uns des autres par des amas de roches dénudées, aux aspects effroyables.

Mais nulle part encore ces fantaisies de la pierre, toujours inattendues, ne nous avaient montré quelque chose de pareil à ce qui surgit en ce moment sur notre gauche, dans le clair lointain. C'est beaucoup trop immense pour être de construction humaine, et alors cela inquiète par son arrangement si cherché : au centre, une masse absolument carrée, de cinq ou six cents mètres de haut, qui semble une forteresse de Dieux, ou bien la base de quelque tour de Babel interrompue; et, de chaque côté, posés en symétrie comme des gardes, deux blocs géans, tout à fait réguliers et pareils, qui imitent des monstres assis. Depuis le commencement des temps, les hommes avaient été frappés par la physionomie de ces trois montagnes, bien capables d'inspirer l'effroi du surnaturel; elles ne sont pas étrangères sans doute au choix qui a été fait de ce lieu pour y construire la demeure terrible des souverains; vues de ces palais où nous arrivons, elles doivent produire leur effet le plus intense, assez proches pour être imposantes, et juste assez lointaines pour rester indéfinissables.

Les sentiers que nous suivons, au milieu de tant de solitude et de silence, dans les fleurs, sont coupés de temps à autre par des ruisseaux limpides, qui continuent de répandre l'inutile fertilité autour de ces ruines.

Maintenant qu'il est près de nous, ce semblant de village mort, au pied de sa montagne morte, il ne laisse plus de doutes sur ses proportions colossales; ses terrasses, qui dépassent cinq

ou six fois la hauteur coutumière, au lieu d'être, comme partout ailleurs, en terre battue que les pluies ne tarderont pas à détruire, sont faites en blocs cyclopéens, d'une durée éternelle ; et ces longues choses, qui de loin nous faisaient l'effet de mâts de navire, sont des colonnes monolithes, étonnamment sveltes et hardies, — qui devaient supporter jadis les plafonds en bois de cèdre, la charpente des prodigieux palais.

Nous arrivons maintenant à des escaliers en pierre dure et luisante, assez larges pour faire passer de front toute une armée ; là, nous mettons pied à terre, pour monter à ces terrasses d'où les colonnes s'élancent. Je ne sais quelle idée vient à nos Persans de faire monter aussi derrière nous les chevaux, qui d'abord ne veulent pas, qui se débattent, meurtrissant à coups de sabots les marches magnifiques, et notre entrée est bruyante, au milieu de ce recueillement infini.

Nous voici sur ces terrasses, qui nous réservaient la surprise d'être beaucoup plus immenses qu'elles ne le paraissaient d'en bas. C'est une esplanade assez étendue pour supporter une ville, et sur laquelle, en son temps, les grandes colonnes monolithes étaient multipliées comme les arbres d'une forêt. Il n'en reste plus debout qu'une vingtaine, de ces colonnes dont chacune était une merveille, et les autres, en tombant, ont jonché les dalles de leurs tronçons ; quantité de débris superbes se dressent aussi, en mêlée confuse, dans cette solitude pavée de larges pierres : des pylônes sculptés minutieusement, des pans de murs couverts d'inscriptions et de bas-reliefs. Et tout cela est d'un gris foncé, uniforme, étrange, inusité dans les ruines, d'un gris que la patine des siècles ne saurait produire, mais qui est dû évidemment à la couleur même d'on ne sait quelle matière rare en laquelle ces palais étaient construits.

On est dominé de près, ici, par cette chaîne d'énormes rochers couleur de basane, que, depuis notre départ du village, nous apercevions comme une muraille ; mais on domine, de l'autre côté, toutes ces plaines d'herbes et de fleurs, au fond desquelles se dessine l'inquiétante montagne carrée, avec ses deux gardiens accroupis ; deux ou trois petits hameaux, bien humbles, chacun dans son bouquet de peupliers, apparaissent aussi au loin, sortes d'îlots perdus dans cette mer de foins odorans et d'orges vertes ; et la paix suprême, la paix des mondes à jamais abandonnés. plane sur ces prairies d'avril, — qui ont connu,

dans les temps, des somptuosités sardanapalesques, puis des incendies, des massacres, le déploiement des grandes armées, le tourbillon des grandes batailles.

Quant à l'esplanade où nous venons de monter, elle est un lieu d'adorable mélancolie, à cette heure, à cette approche du soir; il y souffle un vent suave et léger, il y tombe une lumière à la fois très nette et très douce; on dirait que les deux mille mètres d'altitude, plus encore sur ces terrasses que dans la plaine alentour, nous sont rendus sensibles par la fraîcheur de l'air, par la pureté et l'éclat discret des rayons, par la transparence des ombres. Entre ces dalles, qui furent couvertes de tapis de pourpre au passage des rois, croissent à présent les très fines graminées, amies des lieux secs et tranquilles, fleurissent le serpolet et la menthe sauvage; et des chèvres, qui paissent sur l'emplacement des salles de trône, avivent et répandent, en broutant, le parfum des aromates champêtres. — Mais c'est surtout cette lumière, qui ne ressemble pas à la lumière d'ailleurs; l'éclairage de ce soir est comme un reflet d'apothéose sur tant de vieux bas-reliefs, et d'antiques silhouettes humaines, éternisées là dans les pierres...

Oh! mon saisissement d'être accueilli, dès l'entrée, par deux de ces mornes géans dont l'aspect, à moi connu de très bonne heure, avait hanté mon enfance: corps de taureau ailé, et tête d'homme à longue barbe frisée, sous une tiare de roi mage! — Je me complais trop sans doute à revenir sur mes impressions d'enfant; mais c'est qu'elles ont été les plus mystérieuses, en même temps que les plus vives. — Donc, je les avais rencontrés pour la première fois vers ma douzième année, ces géans gardiens de tous les palais d'Assyrie, et c'était dans les images de certaine partition de *Sémiramis*, très souvent ouverte en ce temps-là sur mon piano; tout de suite ils avaient symbolisé à mes yeux la lourde magnificence de Ninive ou de Babylone. Quant à ceux de leurs pareils qui, de nos jours, restaient peut-être encore debout là-bas dans les ruines, je me les représentais entourés de ces fleurettes délicates, particulières au sol pierreux d'un domaine de campagne appelé « la Limoise, » lequel, à la même époque, jouait un grand rôle dans mes rêveries d'exotisme... Et voici précisément que je retrouve aujourd'hui, aux pieds de ceux qui m'accueillent, le thym, la menthe et la marjolaine, toute la petite flore de mes bois, sous ce climat semblable au nôtre.

Les deux géans ailés, qui me reçoivent au seuil de ces palais, c'est Xerxès qui eut la fantaisie de les poster ici en vedette. — Et ils me révèlent sur leur souverain des choses intimes que je ne m'attendais point à jamais surprendre; en les contemplant, mieux qu'en lisant dix volumes d'histoire, je conçois peu à peu combien fut majestueuse, hiératique et superbe, la vision de la vie dans les yeux de cet homme à demi légendaire.

Mais les immenses salles dont ils gardaient les abords n'existent plus depuis tantôt vingt-trois siècles, et on ne peut qu'idéalement les reconstituer. En beaucoup plus grandiose, elles devaient ressembler à ce que l'on voit encore dans les vieilles demeures princières du moyen âge persan : une profusion de colonnes, d'une finesse extrême en comparaison de leur longueur, des espèces de grandes tiges de roseau, soutenant très haut en l'air un toit plat. — Les hommes d'ici furent, je crois, les seuls à imaginer la colonne élancée, la sveltesse des formes, dans cette antiquité où l'on faisait partout massif et puissamment trapu. — Toujours suivis de nos chevaux, dont les pas résonnent trop sur les dalles, nous nous avançons au cœur des palais, vers les quartiers magnifiques de Darius. Les colonnes brisées jonchent le sol; il en reste debout une vingtaine peut-être, qui de loin en loin s'élèvent solitairement, toutes droites et toutes minces, dans le ciel pur; elles sont cannelées du haut en bas; leur socle est taillé en monstrueux calice de fleur, et leur chapiteau très débordant, qui paraît en équilibre instable dans l'air, représente, sur chacune de ses quatre faces, la tête et le poitrail d'un bœuf. Comment tiennent-elles encore, si audacieuses et si longues, depuis deux mille ans que les charpentes de cèdre ne sont plus là-haut pour les relier les unes aux autres?

Les esplanades se superposent, les escaliers se succèdent à mesure que l'on approche des salles où trôna le roi Darius. Et la face de chaque assise nouvelle est toujours couverte de patiens bas-reliefs, représentant des centaines de personnages, aux nobles roideurs, aux barbes et aux chevelures frisées en petites boucles : des phalanges d'archers, tous pareils et inscrits de profil; des défilés rituels, des monarques s'avançant sous de grands parasols que tiennent des esclaves; des taureaux, des dromadaires, des monstres. En quelle pierre merveilleuse tout cela a-t-il été ciselé, pour que tant de siècles n'aient même pu rien dépolir? Les plus durs granits de nos églises, après trois

ou quatre cents ans, n'ont plus une arête vive; les porphyres byzantins, les marbres grecs exposés au grand air sont usés et frustes; ici, toutes ces étranges figures, on dirait qu'elles sortent à peine de la main des sculpteurs. Les archéologues ont discuté, sans tomber d'accord sur la provenance de cette matière très spéciale, qui est d'un grain si fin, et d'une si monotone couleur de souris; qui ressemble à une sorte de silex, de pierre à fusil d'une nuance très foncée; les ciseaux devaient s'y émousser comme sur du métal; de plus, c'était aussi cassant que du jade, car on voit de grands bas-reliefs qui ont éclaté du haut en bas, — sous l'action indéfinie des soleils d'été peut-être, ou bien, dans les temps, sous le heurt des machines de guerre.

Et ces ruines muettes racontent leur histoire par d'innombrables inscriptions, leur histoire et celle du monde; le moindre bloc voudrait parler, à qui saurait lire les primitives écritures. Il y a d'abord les mystérieux caractères cunéiformes, qui faisaient partie de l'ornementation initiale; ils alignent partout leurs milliers de petits dessins serrés et précis, sur les socles, sur les frises, entre les moulures parfaites qui leur servent de cadre. Et puis, semées au hasard, il y a les réflexions de tous ceux qui sont venus, au cours des âges, attirés ici par ce grand nom de Persépolis; de simples notes, ou bien des sentences, des poésies anciennes sur la vanité des choses de ce monde, en grec, en koufique, en syriaque, en persan, en indoustani, ou même en chinois. « *Où sont-ils les souverains qui régnèrent dans ces palais jusqu'au jour où la Mort les invita à boire à sa coupe? Combien de cités furent bâties le matin, qui tombèrent en ruines le soir?* » écrivait là, en arabe, il y a environ trois siècles, un poète passant, qui signait: « *Ali, fils de sultan Khaled...* » Quelquefois, rien qu'un millésime, avec un nom; et voici des signatures d'explorateurs français de 1826 et de 1830, — dates qui nous semblent déjà presque lointaines, et qui cependant sont d'hier, en comparaison de celles gravées sur tous ces cartouches de rois...

Le pavage sur lequel on marche est particulièrement exquis; chaque brisure, chaque joint des pierres est devenu un minuscule jardin de ces toutes petites plantes qu'affectionnent les chèvres, et qui embaument la main lorsqu'on les froisse.

Derrière les salles d'apparat, aux colonnades ouvertes, on arrive à des constructions plus compliquées, plus enchevêtrées, qui couvent plus de mystère; ce devaient être des chambres, des

appartemens profonds; les fragmens de murs se multiplient et aussi les pylônes aux contours un peu égyptiens, qui ont pour architrave des feuilles de fleurs. On se sent là plus entouré, plus enclos, et, si l'on peut dire, plus dans l'ombre de tout ce colossal passé. Ces quartiers abondent en admirables grands bas-reliefs, d'une conservation stupéfiante. Les personnages ont gardé, sur leurs robes assyriennes ou sur leurs chevelures soigneusement calamistrées, le luisant des marbres neufs ; les uns se tiennent assis, dans des attitudes de dignité impérative, d'autres tirent de l'arc, ou luttent avec des monstres. Ils sont de taille humaine, le profil régulier et le visage noble. On en voit partout, sur des pans de muraille qui semblent aujourd'hui plantés sans ordre ; on les a tout autour de soi, en groupes intimidans ; et cette couleur de la pierre, toujours ce même gris sombre, donne quelque chose de funèbre à leur compagnie. Des cartouches, criblés de petites légendes en cunéiformes, présentent des surfaces tellement lisses que l'on y aperçoit sa propre silhouette, réfléchie comme sur un miroir d'étain. Et on est confondu de savoir l'âge de ces ciselures si fraîches, de se dire que ces plaques polies sont les mêmes qui, à cette même place, reflétèrent des figures, des beautés, des magnificences évanouies depuis plus de deux mille ans. Un fragment quelconque de telles pierres, que l'on emporterait avec soi, deviendrait une pièce incomparable pour un musée; et tout cela est à la merci du premier ravisseur qui pénétrerait dans ces vastes solitudes, tout cela n'est gardé que par les deux géans pensifs, en sentinelle là-bas sur le seuil.

Plus loin, Persépolis se continue vaguement, en sculptures plus détruites, en débris plus éboulés et plus informes, jusqu'au pied de la triste montagne couleur de cuir, qui doit être elle-même forée et travaillée jusqu'en ses tréfonds les plus secrets, car on y aperçoit çà et là de grands trous noirs, d'une forme régulière, avec frontons et pilastres taillés à même le roc, qui bâillent à différentes hauteurs et qui sont des bouches de sépulcre. Dans les souterrains d'alentour sommeillent sans doute tant de richesses ou de reliques étranges !

Le soleil baisse, allongeant les ombres des colonnes et des géans, sur ce sol qui fut un pavé royal; ces choses, lasses de durer, lasses de se fendiller au souffle des siècles, voient encore un soir...

Ils observent toujours avec attention, les deux géans à barbe

frisée, l'un tournant sa large face meurtrie vers la nécropole de la montagne ; l'autre sondant les lointains de cette plaine, par où arrivèrent jadis les guerriers, les conquérans, arbitres du monde. Mais, à présent, aucune armée ne viendra plus dans ce lieu délaissé, devant ces hautains palais ; cette région de la terre est rendue pour jamais au calme pastoral et au silence.

Les chèvres, qui broutaient dans les ruines, rappelées par leur pâtre en armes, se rassemblent et vont s'en aller, car voici bientôt l'heure dangereuse pour les troupeaux, l'heure des panthères. Je désirerais rester, moi, jusqu'à la nuit close, au moins jusqu'au lever de la lune ; mais les deux bergers mes guides refusent absolument ; ils ont peur, peur des brigands ou des fantômes, on ne sait de quoi, et ils tiennent à être rentrés avant la fin du jour dans leur petit hameau, derrière leurs murs en terre, cependant crevés de toutes parts. Donc, nous reviendrons demain, et pour cette fois il faut partir, à la suite des chèvres qui déjà s'éloignent dans les prairies sans fin. Nous repassons entre les deux géans, qui virent jadis entrer et sortir tant de rois et de cortèges. Mais nos chevaux, qui déjà n'avaient pas voulu monter les escaliers de Xerxès et de Dariùs, naturellement veulent encore moins les redescendre ; ils se défendent, essayent de s'échapper ; et c'est tout à coup, pour finir, une belle scène de vie, de lutte et de muscles tendus, au milieu du silence de ces colossales choses mortes, — tandis que se lève un grand vent frais, un vent de soir de mai, qui nous amène, des prairies d'en bas, une suave odeur d'herbes.

Ayant retraversé la longue plaine unie, les foins, les orges, les champs de pavots, nous rentrons au crépuscule dans les ruelles du hameau perdu, et enfin dans notre gîte de terre, sans portes ni fenêtres. Un vent vraiment très froid agite les peupliers du dehors et les abricotiers du jardinet sauvage ; le jour meurt dans un admirable ciel bleu vert, où s'effiloquent des petits nuages d'un rose de corail, et on entend des vocalises de bergers qui appellent à la prière du soir.

P. LOTI.

L'ÉCRAN BRISÉ

I. — UNE VISITE DE CONDOLÉANCES

La rue Octave-Feuillet est une rue nouvelle de Passy qui longe le parc de la Muette et se jette dans l'avenue Henri-Martin à l'endroit où celle-ci, déjà vaste et riante dans tout son parcours avec sa quadruple rangée de marronniers et son allée cavalière, s'élargit encore et semble mêler ses feuillages à ceux du Bois comme un fleuve apporte ses eaux à la mer.

Ce coin de Paris, presque une solitude, est d'une grâce charmante. L'industrie des hommes ne s'y fait sentir que par un heureux choix des agrémens de la nature. Les maisons, que dissimulent à demi leurs jardins, se dressent à peine au-dessus de la verdure qui les entoure. La campagne même est plus bruyante : il ne passe guère sur le chemin que de rares équipages, et des cavaliers qui font jaillir la terre insuffisamment battue et se perdent bientôt dans la direction des lacs.

Le petit hôtel qui fait l'angle de la rue et de l'avenue dont il est la dernière habitation, jouit par toutes ses fenêtres de la vue des arbres. D'un côté, c'est le commencement du Bois ou la fin de l'avenue, — premiers flots de la mer ou embouchure du fleuve. De l'autre, c'est le parc de la Muette, mélancolique et attrayant derrière ses grilles hautes qui laissent apercevoir, après une bordure de sapins chétifs, le jet des tilleuls, l'épaisseur des platanes, et, dans l'ombre des feuilles, le sable d'une allée qui passe devant un banc. C'est un lieu de calme et de

paix. Si les passans ne le remarquent pas, c'est que, dans ce quartier, ils sont presque tous gâtés par la fortune...

Mme Chenevray, qui se penchait de temps à autre à une fenêtre du premier étage, ne regardait qu'au-dessous d'elle, indifférente au lent mouvement de l'avenue, au vert paysage, à la tiédeur même de cette après-midi de juin. Elle surveillait trois enfans, deux garçons et une fillette, qui jouaient dans le jardinet au pied du perron de pierre. De temps à autre elle jetait un nom — Jean, Philippe, Juliette — pour leur rappeler sa présence et suspendre leurs ardeurs trop grandes. Car les petits, vêtus de deuil comme elle-même, riaient aux éclats, sans prendre garde à la tendre figure douloureuse qu'elle leur montrait. La vie continuait après la visite de la mort.

Et quelle visite soudaine, foudroyante, terrible! Mme Chenevray avait perdu sa sœur, Mme Monrevel, en des circonstances tragiques qui retinrent un instant la pitié rapide de Paris. La jeune femme avait été projetée par ses chevaux emballés contre un tramway en marche. La mort ne respecta même pas son joli visage si gai, si sympathique, qui portait naturellement le sourire comme un rosier porte des roses. D'une destinée enviée, quelques secondes firent un sort misérable.

Une étroite amitié unissait les deux sœurs. Jeunes filles privées de mère, elles s'étaient promis de ne jamais se quitter et, amoureuses de la campagne, de ne jamais abandonner leur pays d'origine, ce Dauphiné qui sait prendre le cœur par les lignes fières et âpres de ses horizons. Mais nous tenons mal les sermens que nous faisons aux choses. Une part de leurs vœux, et la préférée, fut seule exaucée. Elles se marièrent toutes deux à Paris, et à peu d'intervalle. Marthe, l'aînée, épousa M. Étienne Chenevray, ingénieur-conseil et administrateur de diverses sociétés minières. Elle ne consentit à avouer son bonheur qui était grand, que lorsque Mathilde devint la femme de Jacques Monrevel qui, après un secrétariat d'ambassade, avait embrassé la carrière politique et conquis à la Chambre une place importante dans un groupe aujourd'hui plus intelligent qu'influent, le groupe libéral.

Leurs maris, par tendresse pour elles, se lièrent, et dans ces relations trouvèrent leur compte. M. Chenevray qui ne goûtait que le travail et la vie de famille, et que sa robuste santé et son caractère simple inclinaient à la gaieté, exerçait par son heureux

équilibre un empire bienfaisant sur son beau-frère qui, l'esprit avide d'inquiétude, après avoir rencontré l'amour, se tourmentait d'ambition. Longtemps les deux ménages habitèrent porte à porte, et se virent chaque jour. Mathilde avait loué un hôtel de l'autre côté de l'avenue, pour se rapprocher de sa sœur. Depuis un an seulement, malgré les instances de Marthe, elle avait émigré dans un quartier plus animé, celui du parc Monceau, en invoquant la nécessité problématique d'une installation au centre de Paris, à cause de la situation politique de M. Monrevel qui ne pouvait se retirer, comme un ancien ministre, dans le voisinage du Bois de Boulogne.

Cet éloignement fut pour Marthe une occasion de chagrin. Elle ressentait pour sa sœur cadette un mélange d'affection maternelle et d'adoration. De quatre ans plus âgée, elle l'avait soulevée, toute petite, par manière de jeu, dans ses bras débiles, et dès lors n'avait point cessé de veiller sur elle. Mais, en même temps, elle subissait jusqu'à la fascination la séduction originale de Mathilde qui tirait un merveilleux parti d'un frais visage de blonde et d'un esprit aussi avisé dans l'observation des ridicules que vif dans la repartie, au point d'éclipser dans le monde son aînée, douée de plus de beauté et de raison. Mme Chenevray, satisfaite de plaire à son mari et de gouverner doucement ses enfans, n'eût convenu d'aucune supériorité. Ni ses yeux veloutés, ni ses cheveux châtains, ni sa taille haute et bien prise ne pouvaient à son goût entrer en comparaison avec la grâce de corps, les frisons dorés, les yeux clairs et malicieux de Mme Monrevel. Pour en être plus certaine, elle ne cherchait qu'à s'effacer. Qui l'eût louée l'eût fait rougir et penser : « Le sot personnage ! Il n'a jamais regardé Mathilde. » Pour cette petite sœur, toujours en mouvement, et comparable à un tourbillon de rires, elle commettait chaque jour des péchés d'orgueil. Elle accueillait avec indulgence ses fantaisies les plus extravagantes, et s'excusait quand elle la devait gronder un peu pour quelque liberté d'allures ou de paroles que sa propre réserve accentuait.

Ainsi elle se contentait du second rang dans l'estime du monde. Elle était de ces femmes discrètes qui ne donnent toute leur mesure que lorsque la vie le réclame absolument. Dans l'épouvantable tragédie de famille, elle sut se montrer courageuse, et contraindre son désespoir pour soutenir le mari de sa sœur et servir de mère à la petite Juliette. M. Monrevel avait

été appelé à la Chambre, comme il descendait de la tribune. Devant ces pauvres restes qu'il ne reconnaissait pas, il prétendit nier son malheur. — Vous vous trompez, assurait-il. Elle va revenir. Elle riait en montant dans sa voiture. — Et il donnait d'autres raisons aussi convaincantes. Il était précipité sans préparation dans une douleur sans fond, et il tentait de s'y soustraire en refusant d'y croire. Sans Mme Chenevray, ce désastre l'eût anéanti. Elle calma ses révoltes en l'entretenant sans cesse de la morte.

— Parlez-moi d'elle encore, lui disait-il quand elle se taisait pour se livrer à sa propre affliction.

Et souvent il ajoutait, non sans amertume :

— Vous la connaissiez avant moi. Vous la connaissiez mieux que moi.

Elle lui racontait principalement l'enfance de Mathilde à Grenoble. Il l'écoutait avec avidité, comme s'il voulait arracher aux ténèbres du passé ce qui se pouvait sauver d'elle.

D'autres fois il lui posait cette question presque sur un ton de violence :

— Croyez-vous qu'elle ait été heureuse?

Et il n'attendait pas la réponse :

— Sans doute elle le paraissait. Elle riait toujours. Pourtant, dans mon souvenir, ce rire sonne faux... Cette dernière année surtout... C'était un rire fêlé. Je n'y prenais pas garde, mais j'en suis sûr aujourd'hui. Je pensais à mes affaires, à mes succès de tribune, à toutes sortes de petites choses, au lieu de la regarder vivre. J'étais absurde... On croit toujours avoir le temps de donner et de recevoir le bonheur, et la mort vient...

Et quand sa belle-sœur le quittait, il ne manquait pas de lui dire :

— Comme elle vous aimait! Lorsqu'on parlait de vous, elle devenait sérieuse et gardait le silence : vous étiez son sentiment le plus profond.

Cependant, incapable de reprendre aucun travail, il s'absorbait dans sa peine et dépérissait. Elle finit par obtenir de lui qu'il accompagnât son mari, obligé de visiter le nord de l'Espagne au point de vue minier. Il se laissa faire. Mais, le matin du départ, il murmura :

— Je voudrais partir pour toujours.

— Et votre fille? dit-elle en pressant Juliette dans ses bras.

— Voyez : ne la confondez-vous pas déjà avec vos enfans?

C'était vrai : elle la confondait avec ses fils dans son affection, cette fillette qui ressemblait à sa mère, dont elle avait déjà la grâce vive et plaisante et le rire facile...

Mme Chenevray, se penchant à la fenêtre, la regarda jouer : l'enfant commandait aux deux garçons qui se disputaient ses ordres et qu'elle traitait sans ménagement, comme si elle connaissait par avance le pouvoir de la femme. Mais Mme Chenevray ne vit là qu'un tableau de bonne harmonie.

— Elle sera séduisante comme ma chère Mathilde, conclut-elle simplement, — et n'était-ce point la chose la plus naturelle du monde?

Comme elle laissait errer ainsi sa surveillance, elle vit la porte du jardin s'ouvrir. Un jeune homme entra qui s'arrêta un instant devant le petit groupe, et même souleva Juliette de terre pour l'embrasser. Mme Chenevray, avant de se rejeter en arrière pour ne pas être aperçue, reconnut M. Pierre Emagny, et en ressentit, avant de se l'expliquer, une impression pénible. Pierre Emagny avait été l'occasion de l'une des rares discussions qui eussent éclaté entre les deux sœurs : comme il avait dansé toute une soirée avec Mathilde, Marthe crut devoir avertir sa cadette de l'excès de cette préférence, et celle-ci, qui d'habitude prenait avec gentillesse ces observations amicales, s'était révoltée et l'avait accusée d'être jalouse. Deux ans avaient passé depuis cette petite scène sans importance, mais elle ne l'avait pas oubliée.

Elle pensa :

« Il vient faire sa visite de condoléances. Voici près d'un mois que Mathilde est morte. Ces gens de plaisir redoutent les maisons de deuil. Qu'il se rassure : je ne reçois pas aujourd'hui. »

Quelques minutes s'écoulèrent. Revenue près de la fenêtre, elle s'étonna de ne pas voir le jeune homme s'éloigner.

« Il ne s'en va pas, » songea-t-elle.

Le valet de chambre frappa, entra et lui remit une carte non cornée :

Pierre Emagny.

2, avenue Hoche.

A sa grande surprise il ajouta cette explication :

— M. Emagny insiste pour être reçu.

— Vous avez répondu que j'étais sortie?

— J'ai répondu selon les instructions de Madame.

— Quelles instructions?

— En l'absence de Monsieur, Madame m'a donné l'ordre de la prévenir si l'on avait une communication urgente à faire à Monsieur.

M. Chenevray n'avait confiance que dans sa femme pour l'avertir de l'état de ses affaires dans le cas où elles réclameraient sa présence immédiate et l'obligeraient à raccourcir ses voyages.

— M. Emagny a demandé Monsieur?

— Oui, madame. Il a paru très contrarié de ne pas le rencontrer. Il a dit : « C'est impossible, il faut que je lui parle. » Il le croyait à Paris, et il voulait l'attendre. Il ne s'en allait pas. Il a répété : « C'est une chose très importante pour M. Chenevray. » Alors je lui ai proposé de parler à Madame. Il a voulu partir, puis il s'est ravisé.

Un peu étonnée, Mme Chenevray renvoya le zélé domestique :

— C'est bien. J'y vais.

Pierre Emagny n'avait, ne pouvait avoir aucunes relations d'affaires avec M. Chenevray. Il s'agissait donc d'autre chose. Agitée d'un sombre pressentiment et, d'instinct, songeant à la morte, comme si le tombeau ne la protégeait pas assez, elle rejoignit le jeune homme au salon.

II. — LE SECRET DE LA MORTE

Pierre Emagny était de ces jeunes gens dont le monde déclare la présence indispensable à toute fête pour en compléter l'agrément. Ils apportent, dans un milieu blasé par la coutume du plaisir, leur entrain et leur gaieté inaltérable, et restaurent le goût de la joie, même de la joie enfantine, dans les cœurs les plus fatigués. Pour exercer d'aussi considérables fonctions, ils n'ont la plupart du temps à leur service qu'un cerveau banal et une santé solide. Quelques-uns ont plus de valeur qu'il n'y parait et leur saine jeunesse réserve à leur avenir une force de résistance et un esprit de ressources qui trouveront à s'utiliser. Mais il n'est pas toujours facile de les distinguer.

Adossé à la cheminée, absorbé et immobile, le jeune homme n'entendit pas entrer Mme Chenevray, et celle-ci, qui le vit au

repos, fut surprise de l'altération et de la tristesse de son visage. Elle n'avait gardé le souvenir que d'un danseur brillant et futile, trop empressé auprès des femmes, et ne lui prêtait ni sensibilité, ni intelligence. Elle se trouvait comme devant un inconnu et s'en alarma davantage.

Il l'aperçut et parut effrayé. Il se hâta de s'excuser :

— Pardonnez-moi, madame, le dérangement que je vous cause. Je ne voulais pas...

Il balbutiait, cherchait vainement ses mots. Défiante, elle voulut tout de suite s'abriter derrière son mari :

— M. Chenevray est en voyage. Il revient demain. Vous avez quelque chose à lui communiquer?

Il répondit très vite, et son air grave était plein de menace.

— Oui, madame, c'est bien à M. Chenevray que je dois parler.

— Il ne rentre à Paris que demain avec M. Monrevel. Je puis le prévenir dès son retour.

Le jeune homme répéta :

— Avec M. Monrevel... Demain.

Et il laissa échapper :

— Ce sera trop tard.

Visiblement une grande émotion le dominait, gouvernait plus que lui ses paroles. Bien qu'un peu inquiète elle-même, elle s'efforça de le rassurer :

— S'il est trop tard demain, vous pouvez me parler. Je sais remplacer mon mari quand il le faut... Je vous écoute.

Mais Pierre Emagny gardait toujours le silence. Et ce fut un instant d'angoisse.

— Dites vite, reprit-elle, les enfans m'attendent.

Il eut une expression de découragement :

— Ce n'est pas commode.

Et il reprit :

— C'est impossible... A vous...

Puis, brusquement, livré par son trouble à toutes les contradictions, il ajouta les mots que, dès la première minute, par un singulier pressentiment, elle avait redoutés :

— Il s'agit de M[me] Monrevel.

Elle l'avait deviné, et qu'un danger pesait sur la morte. De nouveau il se tut, comme effaré de ce qu'il avait dit. Elle regardait le bellâtre avec terreur, et aussi, presque involontairement, avec mépris, et ce regard le gênait.

— Puisqu'il s'agit de Mme Monrevel, j'ai le droit de vous interroger. Parlez vite.

Il tenta de se défendre encore :

— Non, non, je ne puis pas.

— Ah! maintenant il est trop tard, je veux savoir.

— Eh bien...

— Eh bien?

Elle le pressait sans répit.

— Il faut lui éviter un nouveau malheur.

— Quel malheur peut encore la frapper?

Elle le fixait de ses yeux profonds, de ses yeux purs où se lisaient la fidélité et l'honneur. Depuis son adolescence il avait entendu tenir, dans le monde, tant de méchans propos sur les femmes, qu'il en avait retiré ce scepticisme puéril que les Parisiens prennent pour de l'esprit. La mission pénible qu'il venait remplir, dont il avait retardé jusqu'au dernier jour l'accomplissement, il en comprenait seulement à cette heure, devant cette femme, l'inconvenance. Cependant il fallait bien se décider. Déjà il n'avait que trop temporisé. Presque à voix basse, les yeux à terre, comme un coupable, il murmura :

— Il y a dans *son* secrétaire un paquet de lettres qu'il faut absolument détruire avant le retour de son mari.

— Ah! dit simplement Mme Chenevray.

A cette révélation elle n'avait pas bougé. Son visage n'avait pas tressailli. Lui, qui tremblait comme un coupable, s'attendait à des reproches, à des larmes. D'avance il courbait la tête sous l'orage, et l'orage n'éclatait pas. Tout à coup, rigide, impérieuse, elle se leva et lui montra la porte :

— Allez-vous-en, monsieur.

Elle avait devant elle l'amant de sa sœur, et cette pensée lui était insupportable. Elle était de ces femmes à la destinée heureuse, ou tout au moins sans complications, dont le cœur simple ne comprend pas, n'excuse pas les passions, et qui, même, demeurent mal averties de leur réalité, car elles tiennent leur expression dans les livres, au théâtre, dans les conversations et jusque dans les confidences, pour des amplifications de littérature ou de langage.

Surpris, il se leva à son tour. Mais, oublieux de l'injure, il se souvint de la morte. Ces mots lui montèrent aux lèvres :

— Vous ne pensez pas à *elle*.

Avant qu'il ne les eût prononcés, elle y avait pensé justement, et le retenait d'un geste aussi impérieux que celui qui le chassait :

— Restez, dit-elle.

Dans un éclair elle avait évoqué sa pauvre Mathilde, atteinte jusque dans la mort d'une souillure ineffaçable, et pire même que la mort à ses yeux. Ne devait-elle pas la protéger, la sauver, ce qu'elle n'avait pas su faire durant cette courte vie? Épuisée par la contrainte qu'elle s'imposait, elle se rassit, et, se cachant la tête dans les mains, elle pleura.

Pierre Emagny considéra sans amertume cette douleur qui l'accusait. En quelques jours, il avait touché le fond de la misère humaine, et connu que la mort donne à nos sentimens leur valeur définitive. Doucement, il tenta de l'apitoyer :

— Je vous fais du mal. Pardonnez-moi. Vous pouvez avoir pitié de moi. J'ai tant souffert. Vous la pleurez, vous, librement. Moi, je n'ai pas cette consolation. Je vais dans le monde tous les soirs. Je prends part aux dernières fêtes. Partout où l'on me voyait, je continue de me rendre. Personne, comprenez-vous, ne doit la soupçonner. Quelquefois on me parle d'elle, et je réponds, quand j'étouffe. Et lorsque je sors enfin dans la nuit, je sanglote tout haut, le long des rues. C'est mon seul bonheur.

Trop jeune pour supporter facilement le poids du silence, il sollicitait presque inconsciemment un peu de commisération. Elle ne s'occupa pas de lui, et répondit :

— C'était une enfant. Vous êtes bien coupable.

— Je l'aimais.

— Elle était heureuse avant de vous connaître. Et puis, elle avait une fille : vous n'y avez pas pensé?

— Quand on aime, on ne pense qu'à son amour.

— C'est aimer bien mal.

— C'est aimer.

— Oh! non. Aimer, c'est donner la paix, et vous troublez la sienne jusque dans la tombe.

Ils se turent tous deux, le cœur lourd. Elle finit par demander, comme une complice effrayée :

— Que faut-il faire ?

Très vite il expliqua :

— Depuis trois semaines, depuis qu'elle est morte, je cherche un moyen. Les premiers jours, effondré, je ne songeais plus à

ces lettres. Puis je m'attendais à la catastrophe qui suivrait leur découverte. Enfin j'ai su l'absence de M. Monrevel.

— Il revient demain avec mon mari.

— Je sais, je me suis renseigné. Mais je ne savais pas que M. Chenevray se fût absenté aussi. Je venais pour me confier à lui. C'est un homme d'honneur. Il m'est si pénible de vous torturer, vous, de vous blesser dans vos plus chères affections. Pardonnez-moi.

D'un geste elle arrêta ces vaines excuses :

— Alors?

— Il faut que les lettres disparaissent ce soir. Ne pouvez-vous entrer dans l'appartement?

— Il est ouvert, le personnel est resté.

Après sa dure confidence, il retrouvait la volonté d'agir et la résolution.

— Il faut y aller... Tout de suite... Vous le voyez : j'ai attendu le dernier jour. J'ai respecté votre douleur. Mais le temps presse... Je n'avais plus le droit de me taire... Vous seule pouvez sauver sa mémoire.

Après un silence, pleine de honte, elle le questionna :

— Où sont-elles?

— Dans sa chambre.

— Vous en êtes sûr?

Il hésita une seconde :

— Un jour qu'elle était fatiguée, elle m'a reçu au coin de son feu. Elle me les a montrées... Elles sont dans son secrétaire. Il faut ouvrir la tablette... Elles sont dans un tiroir intérieur, à gauche.

— Elles y sont toutes?

— Toutes.

— Il y en a beaucoup?

— Oui, une liasse que retient une faveur.

Mme Chenevray rougit pour demander encore :

— Elles sont... elles sont compromettantes?

Il fit un signe de tête. Elle se leva :

— J'y vais, dit-elle.

A son tour, il osa l'interroger :

— Avez-vous la clef?

Elle le quitta un instant et revint avec un trousseau. Mais sa figure avait pris une expression découragée.

— Les clefs des meubles m'ont toutes été remises...

— Bien.

— Pourtant je ne vois pas celle du secrétaire. Il a une serrure spéciale, je me rappelle...

Il donna ce détail :

— C'était une clef toute petite qu'elle portait toujours sur elle.

— Alors, nous ne la trouverons pas.

Ils se regardèrent, et leurs yeux s'abaissèrent très vite : tous deux songeaient à la dépouille de Mathilde, — triste amas de chairs, de sang et de boue, — que l'on avait couchée telle quelle au tombeau. Pour la seconde fois elle murmura :

— Que faire?

Il lui tendit un petit paquet :

— J'y ai pensé... Toutes ces clefs se rapprochent du modèle de celle qui est perdue. Sûrement l'une ou l'autre s'adaptera à la serrure.

Elle prit le trousseau avec répugnance. Ne semblaient-ils pas préparer ensemble quelque abominable cambriolage; et par quelle cruauté du destin se trouvait-elle amenée à comploter ainsi avec le séducteur de sa chère Mathilde?

— Et si je ne puis ouvrir? Il faut tout prévoir.

— Vous dévisserez la serrure.

— Je ne sais pas.

— Je vous expliquerai... Mais vous pourrez ouvrir.

Elle le congédia :

— C'est bien. Je pars.

Il se retourna sur le seuil de la porte :

— A quelle heure ces messieurs arrivent-ils demain ?

— A midi.

— Vous allez maintenant rue Murillo?

— Tout de suite.

— Il est trois heures. Permettez-moi de vous attendre à cinq heures au parc Monceau, vers la statue de Maupassant?

— Pourquoi? C'est inutile.

Humblement, sur un ton de prière, il insista :

— Ne faut-il pas que je sois tranquillisé sur elle? Vous ne me direz qu'un mot, en passant.

Elle ne promit rien, mais il interpréta son silence comme un acquiescement. Quand il fut sorti, avant d'agir elle pleura la

honte de Mathilde, et ses larmes étaient plus amères que celles qu'elle avait répandues sur la morte.

III. — A LA RECHERCHE DU SALUT

« Mathilde a besoin de moi. »

Avec cette pensée, Mme Chenevray domina sa peine. Elle se hâta de se laver les yeux, de s'habiller, prit une voiture et se rendit rue Murillo. Les Monrevel occupaient un de ces hôtels qui donnent sur le parc Monceau comme sur un jardin privé, et empruntent à ce cadre de verdure un charme de campagne au cœur même de Paris. Elle n'y trouva qu'une femme de chambre qui travaillait pour son propre compte et qui voulut par esprit de solidarité justifier longuement l'absence des autres domestiques :

— C'est bien, approuva rapidement la jeune femme pour couper court à ces explications. Ils sont prévenus, n'est-ce pas, que M. Monrevel revient demain?

— Oui, madame. Demain après-midi.

— Tout est prêt pour le recevoir?

— Oui, madame.

— Je vais m'en assurer. Vous pouvez continuer votre travail.

Elle monta directement au premier étage. Pour atteindre la chambre de Mathilde, il fallait traverser un boudoir dont elle ferma soigneusement la porte, tandis qu'elle laissait entr'ouverte celle de la chambre. Ainsi elle serait prévenue à temps si quelqu'un la venait déranger, et même elle pourrait s'avancer à sa rencontre jusqu'à la première pièce. Ayant pris ces précautions, avant de se mettre à la tâche, elle regarda antour d'elle. A travers les persiennes closes, le jour d'été pénétrait furtivement, comme un voleur, comme elle-même. Pour se donner du courage, elle ouvrit les fenêtres et appela à son aide la pleine lumière du soleil que tamisaient légèrement les feuillages des arbres rapprochés. Mais, à la lumière du soleil, elle distingua plus nettement l'aspect de cette chambre où elle n'était pas entrée depuis la mort de sa sœur. Tant de souvenirs envahirent sa mémoire qu'elle comprima des deux mains son cœur qui battait trop vite.

Par un grand effort, elle se maîtrisa. Elle sortit de son réticule, qu'elle avait posé sur une chaise, le trousseau de clefs remis par Pierre Emagny, et s'approcha du secrétaire. Au hasard elle

essaya d'ouvrir, pensant terminer vite cette douteuse besogne. Sa main droite, qui tâtait la serrure, tremblait. Les premières fois elle dut l'affermir en la tenant avec la gauche. De temps à autre, elle suspendait son travail, prêtant l'oreille, croyant entendre marcher dans le corridor, tenaillée par la peur d'être surprise dans cette situation équivoque.

Le hasard ne la servant pas, elle recommença ses essais avec méthode. Une à une, elle tenta d'introduire chaque clef du trousseau. Presque toutes étaient trop grandes, et celles qui entraient dans la serrure ne tournaient pas ou bien tournaient à vide, sans exercer d'action sur le pène.

Découragée, épouvantée, Marthe Chenevray examina le meuble qui contenait le secret de la morte et refusait de le rendre. C'était un bijou un peu extravagant d'art moderne, juché sur des pieds si minces qu'ils ne paraissaient point en pouvoir supporter le poids. Cette tablette de bureau, qu'il fallait rabattre à tout prix pour découvrir les tiroirs intérieurs, était ornée d'ouvrages de marqueterie qui dissimulaient à demi la serrure minuscule dont le palastre invisible s'incrustait dans le bois.

De cet examen minutieux elle conclut :

« Pour la dévisser, il faut un homme du métier. Moi, je ne saurai pas. »

Fiévreusement elle reprit les clefs et introduisit de nouveau les plus petites.

« Elles doivent ouvrir, » se disait-elle pour s'encourager dans ses essais.

Ce fut en vain... La sueur au front, elle s'arrêta. Sur le secrétaire, en face d'elle, une photographie de Mathilde lui souriait. Ainsi l'infortunée avait souri à la vie, à l'amour, au bonheur, à tout et à tous. A cette heure pathétique où son honneur était en jeu, son image souriait encore.

Marthe la considéra, suppliante, comme si elle pouvait s'adresser réellement à sa sœur cadette et lui dire : « Ne ris pas, je t'en prie, et aide-moi. » Impuissante, elle ne savait que faire, et demeurait là, immobile, devant ce meuble qui lui résistait. Elle eut envie de le briser : ses frêles poings en fussent difficilement venus à bout. Et puis, comment expliquer plus tard cette effraction? Un projet plus pratique lui vint à l'esprit : prendre avec de la cire ou même avec du papier l'empreinte de la ser-

rure, commander immédiatement une clef qui s'y adaptât et revenir le lendemain matin avant l'arrivée de son beau-frère. Ayant trouvé cette solution, elle respira mieux.

Elle en était là de ses nouvelles espérances lorsqu'on frappa à la porte du boudoir. Bien qu'elle n'eût plus rien à redouter, elle tressaillit comme un malfaiteur qu'on surprend. La femme de chambre entra : elle tenait à la main un télégramme ouvert.

— Je cherche Madame. Je pensais bien que Madame serait ici. On apporte cette dépêche de Monsieur.

— Qu'est-ce que c'est?

Mme Chenevray prit le papier bleu et lut : *Arriverai ce soir six heures, préparez appartement. Monrevel.*

Elle murmura à mi-voix :

— Ce soir.

Elle regarda sa montre qui marquait quatre heures et demie.

— Dans moins de deux heures.

Elle relut le télégramme, et vit qu'il était adressé de Tours-gare. Son mari et son beau-frère revenaient d'Espagne d'une seule traite : ils avaient brûlé Bordeaux où ils devaient se reposer une demi-journée.

Elle n'avait plus le temps matériel d'exécuter son plan. Néanmoins elle demanda de la cire. Il n'y en avait pas dans l'hôtel en désarroi. Elle pensa y suppléer tant bien que mal avec un fragment de journal, mais elle fut entravée par les allées et venues des domestiques qui venaient de rentrer et désiraient lui montrer leur zèle, et d'ailleurs la serrure trop petite se dérobait à ses investigations. Toutes les circonstances tournaient contre elle et contre la morte. Elle s'en irait, comme elle était venue, laissant au secrétaire son horrible secret qui, tôt ou tard, frapperait au cœur M. Monrevel.

Non, cela ne se pouvait pas : elle n'abandonnerait pas sa sœur ainsi. Résolument elle rappela la femme de chambre et de son ton le plus naturel elle lui dit :

— Monsieur m'avait prié en partant de commander une clef du secrétaire de Madame. Je l'avais oubliée. Voulez-vous, je vous prie, m'envoyer chercher le serrurier?

La réponse lui vint sous une forme inattendue : — M. Monrevel a déjà fait la commande lui-même, et la clef lui a été remise en mains propres le jour de son départ.

— Il ne s'en souvenait pas, dit-elle évasivement, en sentant qu'elle perdait son dernier espoir.

Pensant gagner du temps, elle eut assez de présence d'esprit pour ajouter :

— M. Monrevel dînera ce soir chez moi. Peut-être le garderons-nous jusqu'à demain.

Puis elle sortit. Au parc Monceau, elle suivit une des petites allées interdites aux voitures, passa entre deux haies de nourrices bavardes et de bébés qui s'enivraient de soleil comme de petits Bacchus, et de son pas rapide atteignit bientôt le tertre où se dresse le buste de Maupassant. Pierre Emagny l'attendait, la guettait. Il la vit venir, toute frémissante, et devina qu'elle apportait de mauvaises nouvelles. Il la salua humblement, avec inquiétude ; elle répondit à peine à son salut. Des passans qui les observaient, en quête des aventures des autres, et imaginaient déjà quelque rendez-vous d'une liaison à son début, remarquèrent l'air dédaigneux et douloureux de la jeune femme.

— Par ici, lui jeta-t-elle comme à un laquais.

Il obéit. L'amour n'est-il pas une servitude jusque dans ses conséquences lointaines? Ils firent quelques pas dans l'allée qu'elle désignait et qui menait au boulevard de Courcelles. Reprenant quelque assurance, il lui montra un coin du parc qui a la réputation d'être humide et qui est presque toujours désert :

— Là, nous serions mieux, dit-il.

Il en connaissait la solitude favorable, pour y être venu souvent en compagnie de Mathilde. Mais Mme Chenevray refusa d'aller plus loin. Et devant la grille, à chaque instant coudoyés par les promeneurs, ils échangèrent à mi-voix leurs tristes réflexions. En quelques mots, elle le mit au courant :

— Il est trop tard. M. Monrevel arrive dans une heure. Voici vos clefs : elles n'ouvrent pas.

— Aucune?

— Aucune.

— Vous les avez toutes essayées?

— Toutes.

Il n'avait prononcé cette dernière question inutile que pour se donner le temps d'examiner le danger.

— Nous sommes perdus, soupira-t-elle. Malheureuse Mathilde!

Ils reprirent leur promenade côte à côte, en silence, et d'ins-

tinct, ils cherchèrent la retraite que le jeune homme avait conseillée. On les prenait pour des amans qui se hâtent de fuir la foule afin d'échanger à l'abri leurs aveux, et seule, leur commune détresse les retenait ensemble. Ils avaient peur de se perdre l'un l'autre, comme si chacun attendait son salut de son compagnon. Ils parvinrent ainsi près d'un portique en ruines qu'ombrageaient à demi les branches d'un tilleul. Là elle s'arrêta. Il n'y avait personne dans le voisinage. Comme il se taisait toujours, elle s'irrita contre lui :

— Mais trouvez donc quelque chose pour la sauver, vous qui l'avez perdue !

A sa grande surprise, il répliqua :

— J'ai trouvé.

— Alors dites vite.

— C'est inutile

— Comment, inutile !

— Mon moyen dépend de vous uniquement, et vous n'accepterez pas de vous en servir.

— S'il dépend de moi, comment ne l'emploierais-je pas?

— Je le crains.

— Parlez donc.

Elle continuait de le traiter avec hauteur, et il acceptait ses mépris sans protestation. Cependant il hésita une seconde encore avant de lui obéir, et ses hésitations témoignaient de son respect.

— Dites à M. Monrevel que vous aviez confié ces lettres à votre sœur, et que vous venez les réclamer.

— Je ne comprends pas.

Elle avait compris immédiatement, et le sang avait afflué aussitôt à ses joues pâlies par le chagrin et la crainte. Toute sa pudeur se révoltait à la pensée de paraître coupable, fût-ce aux yeux d'un seul. Elle avait un mari, des enfans. Elle leur devait non seulement son honnêteté véritable, celle des actes et de la conscience, mais encore cette fleur d'honnêteté dont tant de femmes se font un jeu de dédaigner l'apparence, s'imaginant qu'elles peuvent la sacrifier impunément, pourvu qu'elles sauvegardent le for intérieur. Elle ne voulait pas être soupçonnée, et par qui le serait-elle? Par le mari de sa sœur qu'elle aimait comme un frère et qui, depuis son malheur, n'avait confiance qu'en elle, par le père de cette petite Juliette qu'elle mettait

dans son cœur au rang de ses enfans et dont elle s'était promis d'être la seconde mère.

— Je ne veux pas, reprit-elle très vite.

Pierre Emagny la regarda avec étonnement, puis avec respect. Le monde qu'il avait fréquenté, sa liaison même avec Mme Monrevel ne l'avaient point préparé à tant de révolte vertueuse. L'infidélité des femmes lui paraissait une chose banale, et leur pudeur une hypocrisie. Mais sa jeunesse et son amour luttaient contre son scepticisme. Devant cette attitude de la sœur aînée, il s'expliqua certaines expressions de visage, certaines mélancolies subites, certains effrois de celle qu'il avait tant aimée. Sa passion s'éclaira brusquement d'un nouveau jour. Cette Mathilde, si prompte à la joie, si insouciante et légère, qu'il avait traitée quelquefois en femme trop facile, lui avait caché par tendresse ses remords, ses tristesses, sa honte. Il en était sûr maintenant : il se souvenait avec une netteté singulière de crises de larmes inexplicables, de peurs obscures, de mots de douleur dont il n'avait point approfondi le sens mystérieux et que des fusées de rires ou des caresses étouffaient aussitôt. Et, l'irréparable étant survenu, il aima davantage, surtout il aima mieux l'âme délicate de la disparue.

Sur le portique en ruines un pigeon se posa. Immobile, il couronnait la pierre. D'un homme et d'une femme il n'avait point de crainte. Ne les avait-il pas frôlés sans même attirer leur attention?

Mme Chenevray fit un mouvement de retraite, et dit à son interlocuteur :

— Adieu, monsieur. Vous nous avez fait bien du mal, et vous continuez de nous en faire.

Elle ajouta très bas, pour elle-même :

— Mathilde aussi a été bien coupable.

Mais il l'avait entendue.

— Attendez, dit-il impérieusement, comme elle s'éloignait.

Elle s'arrêta, surprise de son accent. Il reprit :

— N'accusez pas Mathilde. Elle a tant résisté à notre amour.

Et sans prendre garde à la répulsion de Mme Chenevray pour le secret de leur liaison, poussé par un besoin de sacrifice et de confidence, il se chargea sans mesure et défendit sa maîtresse contre tout reproche. Tout ce qui pouvait atténuer la faute de Mathilde, il le montra, et sa vie incomplète auprès d'un ambi-

tieux, qui l'oubliait pour un discours, et son besoin d'épanouissement et de tendresse, et les longs combats de son honnêteté contre la passion, et sa douleur.

— Continuez de l'aimer, madame, ajouta-t-il. Si vous saviez comme elle vous adorait!

— Pauvre Mathilde! murmura Mme Chenevray, sans comprendre la générosité du jeune homme, pour qui elle sentait croître son éloignement, car le récit qu'il avait fait spontanément le condamnait.

Il profita de cet attendrissement pour tenter un dernier effort :

— Je suis le seul coupable, madame. Vous le voyez. Sauvez d'elle, je vous en supplie, ce qui peut encore être sauvé.

— Je tâcherai, dit-elle. Adieu, monsieur.

Comme ils se séparaient, l'oiseau, quittant l'arcade où il s'était posé, prit son vol vers le ciel. Pierre y voulut voir un heureux présage, comme un message adressé à Mathilde là-haut, vers l'Inconnaissable, vers la région incertaine où rien ne meurt plus, que son amour appelait...

Mme Chenevray trouva chez elle, en rentrant, un télégramme de son mari qui confirmait celui de M. Monrevel. Dans une heure au plus tard, elle recevrait les deux voyageurs.

— Ce soir même, si je ne réussis pas à le garder chez moi, pensait-elle, il couchera dans son hôtel. Comment ne visiterait-il pas la chambre de sa femme? Elle doit l'attirer; il doit éprouver le désir d'y savourer sa douleur. Il a sur lui la clef du secrétaire, puisqu'elle lui fut remise à l'heure du départ. Jusques à quand différera-t-il d'ouvrir ce meuble qui contient sans doute à son idée les objets préférés de Mathilde?

Elle appela la petite Juliette et la prit sur ses genoux. L'enfant riait et la caressait.

— Comme tu ressembles à ta mère! dit Mme Chenevray.

Un instant elle se tourmenta des paroles qu'elle venait de prononcer naturellement, puis elle reprit avec plus de calme :

— Aime-la bien, ma chérie.

— C'est toi, dit l'enfant.

— Que veux-tu dire?

— C'est toi qui es maman.

Elle embrassa la fillette, mais ce mot d'oubli l'attrista. Elle était décidée à sauver sa sœur. Mais ne l'était-elle pas déjà, sans se l'avouer encore, avant même que Pierre Emagny n'eût parlé?

IV. — L'ÉCRAN

Marthe Chenevray avait cherché vainement le sommeil. Elle n'avait pas réussi à retenir son beau-frère jusqu'au lendemain. Après avoir accepté de dîner en famille, et porté lui-même Juliette dans son petit lit, M. Monrevel avait regagné à onze heures du soir l'hôtel de la rue Murillo :

— Je serai plus près d'*elle*, expliquait-il à Marthe qui le suppliait de rester. Ce voyage qui devait m'apporter un peu de paix a contribué à me torturer. Il me semblait que j'ajoutais la distance au temps, et que l'horrible séparation que chaque jour augmente s'accélérait.

Presque bas il ajouta :

— Il n'y a qu'un mois et j'ai oublié déjà le son de sa voix. Je la revois dans sa jeune grâce et je ne l'entends plus. Et tous les efforts de ma volonté et de ma mémoire n'y peuvent rien.

Toute la soirée, il avait parlé d'elle. Comme avant son voyage, il s'accusait à son sujet et s'adressait d'inutiles reproches. Marthe pouvait croire qu'il n'avait pas quitté son salon, et que la mort de Mathilde ne datait que de quelques jours.

— Oui, lui disait-il, cette dernière année elle avait changé de caractère... Vous ne le savez pas, et je le sais. Elle trouvait peut-être auprès de vous une paix que mes inquiétudes ne lui donnaient pas... Sa gaieté naturelle s'était changée en un besoin de mouvement, de distraction. Elle ne demeurait plus jamais en place, vous souvenez-vous? Elle fuyait son cœur peut-être... Ou bien c'était le bonheur qu'elle poursuivait avec cette fièvre. Ses rires cachaient sa mélancolie. Je crois l'avoir deviné maintenant, et c'est trop tard... Un jour que je lui parlai d'une chute possible du ministère, et d'une combinaison où mon nom figurait à certaines conditions; elle m'a dit simplement : Et moi? Je me suis mis à rire, quand elle me demandait sa part dans ma vie. Ainsi je m'absorbais dans mes pauvres travaux, et je ne savais pas jouir de sa grâce limpide, de toute la belle lumière de sa jeunesse.

Autant que de l'avoir perdue, il se désolait de ne l'avoir point comblée de joie...

Que s'était-il passé cette nuit là-bas, dans l'hôtel? La fatigue du voyage avait-elle eu raison de l'émotion et de la curiosité

de M. Monrevel? Le sommeil lui avait-il apporté l'oubli et le repos? Ou bien avait-il veillé dans la chambre de la morte, ouvert son secrétaire, pénétré son secret? Que restait-il à cette heure de l'honneur de Mathilde et de l'amour de son mari?

De bonne heure, Marthe se rendit rue Murillo. Elle avait prévenu son beau-frère de sa visite matinale.

Il la reçut dans le petit boudoir. Elle faisait bonne contenance quand le doute la dévorait. Dès les premiers mots qu'il lui adressa, elle comprit qu'il ne savait rien encore. Ils s'entretinrent longuement de l'absente, et chacun d'eux gardait sa peine. Leurs peines étaient différentes et ne pouvaient s'échanger. Il attendait d'elle l'expression d'une sympathie que M. Chenevray ressentait sans la pouvoir dire. Attentive, elle guettait l'occasion d'agir. Sauver Mathilde, jouer le rôle que sa tendresse lui avait assigné avant Pierre Emagny et quand sa conscience y répugnait encore, elle y était bien décidée. Mais elle redoutait d'y être malhabile. Comment saurait-elle prendre un air de femme coupable et passionnée, elle qui ne comprenait même point la trahison du devoir, et tenait les récits enflammés des romanciers et des poètes pour de sottes imaginations? Cela seul la tourmentait à l'instant décisif.

— Quel souvenir voulez-vous d'elle? lui demanda M. Monrevel. Il faut que vous choisissiez.

Elle réfléchit quelques secondes. On lui offrait le salut. Elle répondit :

— Une bague que je porterai toujours. Ces perles que vous lui aviez offertes. Ne sont-elles pas le signe des larmes?

Et très vite, avant de lui laisser le temps de la devancer, elle ajouta :

— Je connais le tiroir où sont renfermés ses bijoux. Je vais vous les apporter et vous choisirez vous-même ici. Donnez-moi la clef de son secrétaire. Voulez-vous?

Il se leva pour la chercher, puis se ravisa :

— Mais je dois l'avoir sur moi. Cette nuit je la cherchais et ne la trouvais pas.

— Cette nuit?

— Oui. Je n'ai guère dormi, ma chère Marthe. J'ai veillé tard dans *sa* chambre. Toutes ses affaires sont demeurées à leur place. Il y a des épingles à chapeaux sur la cheminée. Il y a des fleurs fanées dans un vase. Je les ai laissées. Une photogra-

phie d'elle sourit sur le secrétaire. C'est une photographie qui date de quelques années, et que je préfère aux plus récentes : Mathilde y rayonne de gaieté. Je voulais ouvrir le petit bureau.

— Ah !

— Tenez, ouvrez-le. Voici la clef. Elle est si petite que je l'avais mise dans mon porte-monnaie.

Marthe se crut sauvée. Doucement, sans hâte apparente elle s'empara du précieux objet :

— Merci, dit-elle. Je reviens avec les bijoux. Attendez-moi.

Elle tenait à la main son réticule, pour y cacher les lettres. Comme elle s'éloignait discrètement, il voulut la suivre :

— Je vous accompagnerai.

— C'est inutile. Je reviens.

Tournée vers lui, elle ajouta sur un ton de prière :

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

Il ne prêta pas d'attention à cette supplication prononcée humblement. Mais occupé de ses tristes pensées, il laissa fuir Mme Chenevray sans y prendre garde. Comme elle atteignait la chambre de Mathilde, elle le vit qui se rasseyait sur un fauteuil du boudoir. Par la porte ouverte elle pouvait l'apercevoir, le surveiller. Avec cette sûreté de mouvemens que donne le péril aux gens courageux, elle ouvrit sans hésiter le secrétaire. Ses mains, qui tremblaient la veille quand elle était seule et n'avait rien à redouter, lui obéissaient maintenant avec promptitude et sans nervosité.

Le secrétaire ouvert, elle se rappela les renseignemens de Pierre Emagny.

— Dans le tiroir de gauche.

Mais il y avait de chaque côté trois petits tiroirs superposés. Elle fouilla au hasard du côté indiqué : c'était le tiroir des bijoux. Elle le referma, et comme elle en tirait un autre et qu'elle découvrait enfin le paquet des lettres, avec cette acuité des sens que nous donne la tension de notre esprit, elle devina la présence de quelqu'un derrière elle. Les lettres se fussent trouvées dans le premier tiroir, elles disparaissaient à jamais. M. Monrevel était venu, tout naturellement, après un instant d'attente, tandis qu'elle était absorbée par ses recherches, et le tapis épais de la chambre étouffait son pas.

Elle se retourna vers lui. Mais il ne remarqua point sa pâleur.

— C'est la correspondance de Mathilde, dit-il tranquillement. Les bijoux ne sont pas là.

Elle poussa vivement le tiroir.

— Les voici, dit-elle en ouvrant l'autre.

Il regardait par-dessus son épaule.

— Il n'y a que les bagues.

- Je n'aime que les bagues.

— Choisissez.

— Vous le voulez, vraiment?

— Vous avez été pour elle une tendre sœur, Marthe, et vous l'êtes pour moi. Sans vous, que serais-je devenu? Surtout que deviendrait Juliette?

Ému, il s'inclina et lui baisa la main. Elle murmura :

— Nous nous aimions tant, Mathilde et moi.

Ils examinèrent les écrins.

— Oui, dit-il. Prenez ces perles. Elles vous rappelleront notre douleur.

— Et la petite Juliette?

— Je lui donnerai plus tard les bijoux de sa mère, ces rubis, ces turquoises, cette émeraude, toutes ces pierres de couleur qui réjouissent les yeux et semblent présager une destinée heureuse.

Marthe, qui s'était assise, se leva lentement après avoir mis les perles à son doigt :

— Merci, Jacques, dit-elle, je les porterai toujours.

Ses mouvemens moelleux ne trahissaient aucune gêne. Elle referma le tiroir, et voulut relever la tablette du secrétaire. Le péril immédiat était conjuré, mais il renaîtrait demain, dans une heure, dans un instant peut-être. Sans l'attendrissement de son beau-frère, elle n'eût pas hésité à s'accuser pour réclamer le précieux dépôt. La confiance que lui témoignait le mari de Mathilde, le nom de l'enfant jeté dans leur conversation, lui rendaient des scrupules qu'elle croyait vaincus. Ne pouvait-elle parvenir au même résultat sans porter atteinte à sa réputation?

— Laissez-moi, dit-elle, disposer des fleurs fraîches devant sa photographie. Je les mettrai là, sur cette commode qui est plus grande.

— C'est cela. Il y a des roses au jardin.

— Voulez-vous me les faire cueillir?

— J'y vais.

Elle s'assura d'un coup d'œil que la clef était restée à la ser-

rure du secrétaire. Mais avant de sortir, il s'approcha du meuble pour le fermer. Puis, au lieu de le fermer, il baissa de nouveau la tablette. Retenant son souffle, dominant sa peur, elle suivait les gestes dangereux. Elle le vit avec épouvante prendre dans le tiroir la liasse des lettres.

— Que faites-vous? eut-elle la force de demander.

— Je vais chercher les roses. Et j'emporte dans mon cabinet ces papiers de Mathilde. J'y trouverai peut-être quelque recommandation...

Il parlait sans défiance, en toute simplicité. Le moment était venu : Marthe n'hésita pas. Elle s'approcha de son beau-frère, lui prit le bras et lui dit en face avec autorité :

— Laissez cela... Ne lisez pas.

Étonné, il la regarda, et la vit pâle et résolue. Ne comprenant pas, il baissa les yeux sur le paquet de lettres. Pourquoi cette défense? Pourquoi cette intervention singulière?

Elle répéta avec le même calme et la même fermeté :

— Ne lisez pas.

Mais elle faisait sur elle-même un tel effort qu'elle craignait de ne pouvoir desserrer les dents, et ne prononçait que peu de mots à la suite.

Vaguement inquiet, il demanda :

— Pourquoi? Puisque c'est à Mathilde?

— Ce n'est pas à Mathilde.

Interdit, il répliqua :

— Comment le savez-vous ?

— Ce n'est pas à Mathilde, parce que ces lettres m'appartiennent.

— A vous?

— Oui.

Elle tremblait un peu en faisant cet aveu, mais ce tremblement ne convenait-il pas à son rôle?

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je les avais confiées à Mathilde. Je venais ce matin vous les réclamer.

Cependant il tenait toujours le paquet à la main. Hypnotisée, elle ne quittait pas des yeux cette main immobile. Ému malgré lui, pressentant quelque chose de secret et d'équivoque, il lui parla gravement :

— Vous êtes toute frissonnante, Marthe. Qu'avez-vous? De-

puis que je vous connais, j'ai appris à vous estimer, à vous aimer comme une sœur. Ma chère Mathilde vous adorait. Mais je ne comprends pas ce mystère... Si ces lettres vous appartiennent, comment sont-elles ici ? Vous n'avez rien à cacher, je suppose.

Elle baissa la tête comme accablée, et des larmes tombèrent de ses yeux. Elle pleurait son mensonge, et paraissait pleurer sa faute. Elle n'avait pas cru que ce fût si difficile. La pensée de son mari, de ses enfans, lui revenait avec précision, lui adressait des reproches. Elle se souvint de la petite Juliette et se tut. Son silence la condamnait.

Jacques Monrevel, surpris et attristé, répéta, en la changeant à peine, sa dernière phrase :

— Vous avez quelque chose à cacher.

Elle ne releva pas la tête. Le jour qui venait du parc Monceau éclairait sa nuque blanche, ses cheveux châtains. Parce qu'elle s'accusait d'une faute d'amour, il remarqua sa beauté que l'habitude et les liens de famille lui avaient rendue indifférente.

— Oh ! Marthe, c'est mal. Moi qui vous plaçais si haut dans mon estime, moi qui vous supposais tant de sagesse et de raison ! Qu'aurait pensé Mathilde ?

D'une voix timide et faible comme un souffle, la pauvre femme murmura :

— Elle savait.

— C'est juste. Elle devait savoir. Vos lettres sont là.

Il ne les avait pas lâchées. Elle tendit la main pour les prendre.

— Rendez-les-moi. Elles m'appartiennent.

Comme il rapportait toutes choses à la morte, il lui demanda presque durement avant de les lui donner :

— Pourquoi les avez-vous confiées à Mathilde? Pourquoi l'avoir mêlée à votre... à votre amour ?

— Elle ne s'en est mêlée que pour le combattre.

Il eut un mouvement de joie qu'elle surprit.

— Ah ! dit-il.

Aussitôt elle insista, étonnée de sa facilité dans le mensonge.

— Oui, elle me pressait de me libérer. Elle me suppliait de détruire ces lettres dont la lecture m'empoisonnait. Je me décidai à les lui remettre en dépôt. Je pensais les détruire moi-même un jour.

De nouveau elle tendit la main :

— Rendez-les-moi.

— Il faut les détruire, Marthe.

— Oui, il faut les détruire. Rendez-les-moi. Je vais tout de suite les brûler, là, dans la cheminée.

Avec un douloureux sourire, elle ajouta :

— Vous voyez ; je vous écoute.

Mais de la savoir coupable, Jacques Monrevel demeurait stupide. Jamais il n'eût imaginé qu'une femme aussi vertueuse d'apparence, aussi chaste de tenue, de visage, de parole, que la sœur de Mathilde enfin, se fût ainsi compromise. Le pessimisme des années orageuses de sa jeunesse lui revenait avec un goût amer. Il songeait : « Fiez-vous à ces figures de madones ! » Et il avait envie de crier à cette sœur qu'il aimait : « Ce n'est pas vrai. Dites que ce n'est pas vrai ! » Néanmoins, sans se l'avouer, il éprouvait tout au fond du cœur un sentiment de triomphe en comparant Mathilde à son aînée, Mathilde gaie, ardente, presque effrontée comme un page quelquefois, et cependant autrement sûre et sérieuse que celle-ci avec son air virginal et la réserve de son maintien. En même temps, il découvrait en Marthe une femme nouvelle. Il lui trouvait une séduction que sa tendresse fraternelle avait ignorée, cette séduction changeante et enveloppante qui naît de l'harmonie des mouvemens lorsqu'ils ne déplacent les lignes que pour varier les aspects de la perfection. Ainsi elle l'éloignait et l'attirait ensemble, mais il subissait inconsciemment cet attrait. L'amour, même supposé, semble jeter de l'éclat sur un jeune visage, et donner tout son prix à la beauté.

Cependant il changea de ton vis-à-vis de Marthe, comme s'il lui en voulait du respect que trop longtemps elle lui avait inspiré. Avec une indulgence supérieure et même un peu méprisante, il fit de nouveau intervenir la morte, et ce fut pour rappeler sa belle-sœur au devoir.

— Mathilde vous adjurait de rompre, n'est-ce pas?

— Oui.

— Ne l'écouterez-vous pas, Marthe? La parole des morts est sacrée.

— Je vous le promets.

Au moment de lui rendre le dépôt qu'elle attendait, il se ravisa :

— Ces lettres, vous y avez répondu?

— Oui, dit-elle, un peu surprise, et comme si elle prenait effectivement la place de sa sœur.

— Avez-vous réclamé vos réponses? demanda-t-il, continuant son interrogatoire.

Où voulait-il en venir? Machinalement elle murmura :

— Je n'y ai pas songé.

— Il faut les réclamer. Savez-vous ce qu'elles deviendront? Le plus galant homme peut les égarer. Parfois la mort vient si brusquement. Faites-moi une promesse.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Réclamez-les, et apportez-les ici. Nous les brûlerons toutes ensemble, les vôtres et celles qui sont là. Voyez : je les remets dans leur tiroir. Nous les brûlerons toutes ensemble.

Il replaça le paquet avec soin et ferma le bureau. Interdite, elle le laissait faire... Elle n'avait pas imaginé ce délai... Mais n'avait-il pas raison? Les lettres de Mathilde existaient. Elles étaient aux mains de Pierre Emagny. Il fallait les lui reprendre, les détruire. Aucune trace ne devait demeurer de ce passé qui pesait encore sur la morte.

— Vous ne les lirez pas, supplia-t-elle humblement en désignant le secrétaire.

Il s'étonna.

— Puisqu'elles sont à vous... D'ailleurs, voici la clef.

— C'est inutile.

— Je le veux.

Elle prit la clef. Prête à partir, elle s'engagea pour Mathilde.

— Vous avez raison. Je vous rapporterai les lettres.

— Voulez-vous que j'aille de votre part les réclamer?

— Oh! non.

— Je sais garder un secret, Marthe. Ayez confiance en moi. Je sais aussi être indulgent.

— Il faut l'être.

— Cependant mieux vaudrait ne pas *le* revoir.

— J'écrirai.

— J'ai peur pour vous, Marthe.

Il lui parlait avec un air de commisération et de condescendance qui la blessait profondément. Elle releva la tête et se défendit :

— Je ne suis pas si faible que vous pensez. Et puis, j'ai promis à ma chère Mathilde. Vous l'avez dit : c'est sacré.

Mais en la reconduisant, il continuait de répandre sur elle son injurieuse bonté.

— Je vous attends... Soyez courageuse... Mathilde vous assistera.

— J'ai besoin de son secours, dit Marthe simplement

V. — PIERRE EMAGNY

Quand la porte de l'hôtel se fut refermée, Marthe Chenevray aspira avec avidité l'air de la rue. Son mensonge l étouffait. Elle crut retrouver dehors son honnêteté perdue, sa franchise, sa pudeur, tout ce qu'elle préférait d'elle-même.

Elle marcha au hasard et se trouva en face de la grille du parc Monceau. Elle n'avait qu'à traverser le parc pour se rendre chez Pierre Emagny. Lui fallait-il reprendre si tôt sa pénible tâche? Devait-elle dompter encore ses répugnances, et rendre visite à l'amant de sa sœur? Elle connut un instant de lâcheté et s'assit à l'écart sur un banc désert.

A cette heure matinale le parc était presque abandonné. Elle pouvait jouir en paix de la solitude, de la fraîcheur, de l'ombre des feuillages. Un promeneur distribuait du pain aux moineaux qui battaient des ailes autour de lui, émus de crainte et de convoitise ensemble. Un jardinier disposait sur les pelouses les tuyaux d'arrosage d'où s'échappaient de fins jets d'eau que doraient les rayons du jour. Mais dans cette douceur environnante Marthe ne puisait aucun réconfort. Elle avait honte d'elle-même comme si elle avait effectivement dans son passé la faute qu'elle revendiquait, et, par une étrange contradiction, elle cherchait des excuses à Mathilde afin de l'honorer et de la chérir dans sa mémoire sans contrainte, comme auparavant. Elle s'engourdissait dans le calme du jardin, et regardait sans penser l'eau qui montait et retombait en rosée sur les verdures claires. Elle eût voulu demeurer là longtemps, immobile, oubliée. Elle savait qu'elle n'avait pas encore droit à ce repos qu'elle goûtait si passionnément; mais à sa conscience qui la tourmentait elle murmurait ce mot des faibles : « Plus tard!... tout à l'heure... »

Pour secouer sa torpeur elle fit un grand effort. Oui, Jacques avait raison dans son aveuglement. Rien ne devait demeurer de ces tristes amours. Les lettres de Mathilde devaient disparaître. Elle irait donc les réclamer au nom de la morte. Elle se leva.

Ses hésitations, sa lassitude, s'enfuirent loin d'elle comme les oiseaux que son pas décidé sur le sable de l'allée effaroucha.

— 2, avenue Hoche, se souvint-elle.

La maison qui porte le numéro 2 touche au parc. Marthe Chenevray y fut en peu d'instans. Sur les lèvres du concierge indifférent et blasé à qui elle demanda de lui indiquer l'appartement de M. Emagny, elle crut surprendre un sourire d'ironie. Cette démarche coûtait cher à sa dignité.

C'était à l'entresol. Elle pressa le bouton de la sonnette électrique. Un peu surpris de cette visite matinale, un valet de chambre l'introduisit dans un petit salon qui tenait du boudoir et du cabinet de travail et qui, meublé en clair, avait ce charme intime et discret, cet art de disposer le désordre où se révèle une main de femme. Mais toute la pièce portait des traces d'abandon, un air mélancolique, inhabité. Il y faisait une chaleur étouffante. Les persiennes étaient closes ; les vases vides attendaient vainement des fleurs ; la table s'encombrait de lettres, de paquets, de livres, le tout jeté pêle-mêle. Là, peut-être, là sûrement, Mathilde était venue avant elle. Et même n'était-ce point son départ, — son départ définitif, — qui donnait à ces choses, faites pour servir de décor à la joie, un tel aspect de délaissement et de tristesse ?

A cette évocation qui s'imposait à son esprit, Marthe eut un serrement de cœur. Elle demeurait debout, immobile, craignant de toucher aux objets qui l'entouraient, s'efforçant de fuir leur contact.

Elle n'attendit pas longtemps Pierre Emagny. Celui-ci eut un geste de surprise en la reconnaissant. Il ne s'attendait pas à sa venue, et cherchait vainement, avant de la voir, quelle femme pouvait bien lui rendre visite à cette heure et insister pour être reçue sans retard.

— Vous, madame, murmura-t-il.

Son teint fatigué, ses yeux cernés, une expression d'immense découragement répandue sur sa figure si jeune, révélaient sa double vie de deuil et de fête, sa douleur persistante et cette pénible existence mondaine qui lui servait de paravent.

Il voulut la faire asseoir. Elle refusa, et commença aussitôt de lui expliquer le motif de sa présence chez lui.

— Donnez-moi les lettres de Mathilde, conclut-elle. Je n'vais pas pensé à vous les réclamer. Il me les faut.

Pierre Emagny se troubla. Ce fut à peine si elle l'entendit répondre :

— Vous me demandez l'impossible.

— L'impossible ! Pourquoi ?

Il la regarda avec étonnement et même avec crainte. Elle ne comprenait pas, elle ne comprendrait jamais... Tant de distance séparait son amour de cette rigide fidélité.

— C'est tout ce qui me reste d'elle, lui expliqua-t-il doucement... Je les lis, je les relis chaque jour... Elles sont maintenant ma vie.

Elle détourna la tête, comme si elle voulait écarter ce rappel trop précis d'une réalité qui la remplissait de confusion, et répéta de son ton autoritaire :

— Donnez-les-moi.

— Mais je ne peux pas. Je l'aimais... Ne comprenez-vous pas? Maintenant surtout, maintenant plus qu'*avant*, je sais à quel point je l'aimais...

Elle fit un geste pour arrêter ses confidences, et il devina combien peu ses objections passionnées pèseraient en face de l'honneur de Mathilde, en face de la vie régulière. Cependant il reprit avec une animation croissante :

— Ah ! vous ne pouvez pas savoir. Notre amour, c'est à vos yeux quelque chose d'avilissant, de méprisable. Notre amour! Mais c'était la flamme de nos deux vies, la beauté de nos jours, la meilleure part de nos deux cœurs. Nous nous sommes aimés si spontanément, nous nous sommes aimés si franchement. Si nous nous sommes rencontrés trop tard, qu'y pouvions-nous faire? Nous nous appartenions par notre libre choix, par l'accord de nos âmes. Rien, entendez-vous, rien ne pouvait nous séparer, rien, excepté la mort.

Vainement elle avait tenté de l'interrompre, de lui imposer silence. Elle dut subir ce plaidoyer qu'elle ne voulait pas écouter.

— Taisez-vous ! dit-elle enfin. Vous offensez sa mémoire. Oui, la mort vous a séparés... Maintenant elle ne vous appartient plus. Elle est à nous... Rendez-moi ses lettres.

Elle ne parlait plus de *donner*, mais de *rendre*.

Découragé, il s'assit devant sa table, et se prit la tête dans les mains. Sa colère était tombée. Espérant l'attendrir, il la supplia, des larmes dans la voix :

— Ne l'exigez pas, madame, je vous en prie. Ayez pitié, ayez

pitié de moi. Je n'ai personne, moi, personne à qui parler d'elle. Je suis tout seul pour souffrir, et je souffre tant.

Bien qu'elle fût plus sensible à l'expression de sa douleur, elle lui répondit durement, encore sous l'impression de ses revendications amoureuses :

— Vous ne parlez que de vous, et je vous parle d'elle. Vous ne plaignez que vous-même. Pensez à elle. Pensez à sa réputation qui doit être intacte.

— Je pense à notre amour.

Elle le pressentit ébranlé et poursuivit :

— Mathilde a une fille. Pour un enfant, une mère doit être sacrée. Essayez de justifier aux yeux d'un enfant les... erreurs maternelles. Il faut que rien ne demeure de la faute de Mathilde. Il faut absolument que ces lettres disparaissent.

Faiblement il soupira :

— Je les garderai comme un trésor.

— Sait-on ce que la destinée peut faire de nous, de nos objets ? Souvenez-vous de la mort de Mathilde.

— Dans quelque temps, plus tard, je les détruirai moi-même. Je vous le promets... Je vous le jure.

— Non, donnez-les-moi tout de suite.

— Sans les relire ?

— A quoi bon ?

Les relire, c'était les refuser.

Il se leva pour les aller prendre, et tandis qu'elle se croyait assurée de la victoire, il se ravisa :

— Non, dit-il, c'est un sacrifice au-dessus de mes forces.

— Ah !

Il baissa la tête :

— Je ne peux pas... Non, je ne peux pas.

Méprisante, elle répliqua :

— Et vous dites l'aimer ! Je lui sacrifie, moi, mon honneur.

— Aux yeux d'un seul.

— C'est déjà trop. En ai-je le droit ?

Vaincu par cette obstination et par le désir qui le tenaillait de sauvegarder la mémoire de Mathilde, il sortit et revint de sa chambre avec le précieux dépôt.

— Tenez, dit-il. Vous m'arrachez le cœur.

Il avait pris le paquet sans le regarder, comme on ferme les yeux devant le supplice. Il s'aperçut, en le remettant, qu'avec

les lettres il donnait une photographie. Il voulut la reprendre.

— Non, tout, ordonna-t-elle impérieusement.

Il murmura :

— Vous êtes cruelle.

Et des larmes jaillirent de ses yeux. Cette fois elle eut pitié de lui, mais n'en laissa rien voir et ne céda qu'à regret lorsqu'il demanda comme une suprême faveur :

— Montrez-la-moi une dernière fois.

La photographie représentait Mathilde en toilette de bal. Une bordure de cygne longeait le décolletage en pointe. L'épaule charnue, la rondeur de la gorge laissait deviner une grande beauté du corps qu'un léger embonpoint commençait d'envahir, parvenu seulement à ce point de maturité qui donne à la chair un attrait plus savoureux. Le fin visage de blonde, qui se creusait aux joues de deux fossettes, souriait, de ce frais sourire qui ne quittait guère les lèvres de la jeune femme, et dont elle accueillait la vie, dont elle dut accueillir l'amour. C'était une image de jeunesse, de santé, de plaisir, propre à exciter la joie et la convoitise. Dans les yeux brillaient cette flamme qui, dans certains regards, semble éclairer au lieu de naître du jour.

Marthe ne connaissait pas ce portrait de sa sœur. Elle ne l'avait point vu chez les Monrevel. Le cliché sans doute avait été brisé après le tirage de cette unique épreuve réservée à l'amant. Une date toute récente et le nom de Mathilde se lisaient au bas.

Cependant Pierre Emagny s'attardait à sa contemplation. Il ne pouvait s'en détacher, il s'enivrait de la vision trop aimée. Marthe étendit la main. Il recula.

— Comme elle est belle ! soupira-t-il.

— Je vous en prie, monsieur. Donnez-moi ce portrait. Je vous le demande en son nom.

— Il a été fait pour moi seul. Il m'a été donné pour toujours.

— C'est un sacrifice que vous devez à une morte.

Brusquement il lui remit la photographie :

— Tenez, dit-il, emportez-la.

Et laissant tomber les deux bras le long du corps, il ajouta d'un ton désespéré :

— Maintenant, il ne me reste plus rien d'elle.

Elle pensa :

« Votre amour. »

Mais elle ne répondit pas. Que ne pouvait-elle avec ces

lettres, avec cette image, emporter le passé, et les souvenirs que Mathilde avait laissés ici même, dans ces lieux, dans ce cœur d'homme! Mais les souvenirs, bientôt, s'affaibliraient, s'effaceraient, Cet homme était bien jeune pour lutter contre l'oubli. Du moins, tout vestige matériel de la faute disparaîtrait: ni Jacques Monrevel, ni la petite Juliette ne sauraient jamais rien, ne pourraient jamais rien connaître de ce qu'elle tenait là, dans ses mains, et qui lui brûlait les doigts après avoir brûlé de désir ces amans dont ses yeux prévenus ne voyaient que l'égarement et non point la félicité perdue.

Dans cet instant qu'il perdait tous ses gages de tendresse, Pierre Emagny se rendait compte du travail souterrain qu'opère le temps dans notre mémoire. Un mois à peine s'était écoulé depuis qu'il n'avait plus revu sa maîtresse, depuis qu'elle s'était échappée de ses bras pour se jeter dans la mort comme dans un gouffre, et déjà il poursuivait en vain certaines expressions de visage, certaines grâces de geste qu'il préférait en elle. Avec épouvante il dit tout haut:

— J'ai oublié le son de sa voix.

C'étaient les paroles mêmes que Marthe avait entendu prononcer par le mari de Mathilde. La voix des chères bouches qui se sont tues à jamais est-elle donc la première à s'évader de notre souvenir, elle qui est la manifestation ailée et intelligente de la vie?

Après la voix ce serait le regard, le regard changeant, le regard divin, reflet dans une âme mobile du monde visible et du monde invisible. Et ce serait le sourire, les traits, la démarche, tout. Tout s'effondrerait, tout ce qui avait été la beauté, la jeunesse, le charme, l'amour, s'en irait dans la nuit, mourrait petit à petit, et lambeaux par lambeaux, une seconde fois. Ne rencontrait-il pas quelque difficulté, certains jours, à la revoir dans sa vérité, avec précision, quand il ne voulait point se contenter de ces images vagues que ses appels suffisaient encore à suggérer? N'avait-il pas eu déjà recours à cette photographie que par un excès de générosité il abandonnait? Et ne retrouvait-il pas mieux sa douleur, cette douleur précieuse qu'il ne voulait point perdre, en relisant ces lettres rieuses et légères qu'on venait de lui arracher? Par quelle faiblesse inconcevable se laissait-il ainsi dépouiller? Tant il est vrai que l'homme est si faible devant l'oubli, devant la mort, devant la vie qui passe et

qui l'emporte, qu'il éprouve le besoin de rattacher ses pauvres sentimens à de petites choses, à des vestiges eux-mêmes fragiles, susceptibles d'en prolonger un temps la durée.

— Rendez-moi cela ! lui cria-t-il.

Elle mit à l'abri son bien, prête à le défendre contre cette agression imprévue. Face à face, comme deux ennemis, ils se regardèrent. Le jeune homme avait la figure si bouleversée qu'elle fut touchée enfin jusqu'au cœur, et comprit l'étendue de son sacrifice.

— Laissez-le-moi, monsieur, dit-elle d'une voix changée et pleine de douceur. Vous avez bien agi. Pour *elle*, soyez remercié.

Il ne résista plus. Il ne chercha pas à la retenir.

— Quelle pitié que l'amour ! songeait-elle en s'en allant.

Demeuré seul il soupira :

— Mon Dieu ! que vais-je devenir ? Elle m'a tout emporté.

Tout ? Mesurant la force de son amour, il eut un sourire de défi. Le temps pouvait accomplir son œuvre, étendre ses voiles sur le visage, sur le corps, sur les souvenirs de la bien-aimée. Son cœur même, trop faible, pouvait la trahir un jour, — un jour sans doute éloigné, — et renaître à d'autres désirs. Rien ni personne ne lui apporterait jamais, dans sa magnifique nouveauté, ce charme de vivre que la première elle avait répandu en lui, dans ses veines et jusque dans ses fibres les plus secrètes. Par elle il avait connu le prix des jours, et que des heures, des mois, des années, peuvent tenir dans une caresse ou dans un mot, comme toute la beauté éparse dans l'univers paraît descendre en nous avec un baiser.

C'était le talisman qu'en mourant elle lui avait légué pour se garantir contre le cours de sa jeunesse et contre l'éternel oubli.

VI. — ÉTIENNE CHENEVRAY

De nouveau Marthe Chenevray traversa le parc Monceau. Les promeneurs, déjà plus nombreux, qui dévisageaient en passant cette jeune femme en deuil, lui virent un air presque joyeux, et firent sans doute cette réflexion :

« A cet âge on oublie vite. »

Depuis la mort de Mathilde, elle n'avait point marché aussi allégrement, ni respiré le vent du matin avec un tel plaisir. Ces

arbres, ces pelouses, ces jeux de la lumière sur les jets d'eau qui jaillissaient des tuyaux d'arrosage, elle n'en avait point tout à l'heure apprécié l'agrément. Le souvenir de sa sœur perdait même son amertume : en s'occupant d'elle, ne lui restituait-elle pas un peu de vie ? Portée à l'indulgence par ce goût renouvelé du mouvement, semblable aux convalescens qui se sentent renaître et sont incapables de s'intéresser à autre chose, elle oubliait la faute de Mathilde et évoquait son clair sourire. Ainsi nous trouvons la meilleure consolation à nos peines morales dans l'accomplissement de quelque tâche difficile qui accapare nos forces et barre l'horizon de nos pensées avec un obstacle immédiat qu'il faut franchir

A la grille, elle s'arrêta. Irait-elle immédiatement rue Murillo ? Ne valait-il pas mieux détruire sans retard ces papiers compromettans, supprimer le passé en supprimant ses preuves? Elle entr'ouvrit son réticule, et toucha le paquet des lettres comme pour s'assurer qu'il y était encore. Déjà elle prenait le chemin de l'hôtel, quand elle réfléchit qu'à la lueur de la flamme Jacques pourrait reconnaître l'écriture de Mathilde. Il fallait donc substituer d'autres lettres à celles-ci, d'autres lettres qu'elle écrirait elle-même, afin de rendre son mensonge plus vraisemblable. Elle fit signe à une victoria qui passait à vide, et rentra chez elle.

Dans le jardinet qui donnait sur l'avenue, elle trouva Juliette gravement occupée à vider un petit arrosoir sur des amours de chats tout récemment mis au monde et que l'office élevait avec soin.

— Que fais-tu là ? demanda-t-elle, surprise, à l'enfant.

— Je les arrose. Là, c'est fini.

— Tu es folle. Pourquoi les arroses-tu ?

— Pour les faire pousser.

— Pour les faire pousser ?

— Ils sont à moi.

— Ce n'est pas une raison.

— Tu arroses tes fleurs pour qu'elles grandissent. Je fais comme toi.

Marthe souleva la petite en l'air et l'embrassa :

— Chère chérie !

Câline, Juliette pencha la tête sur l'épaule de sa tante et l'appela :

— Maman.

Posée à terre, elle critiqua résolument la toilette de M[me] Chenevray :

— Je n'aime pas ce chapeau. Je n'aime pas cette robe.

— Et pourquoi donc ?

— C'est noir. C'est laid. Je ne veux plus être en noir.

De cette parole enfantine, Marthe s'attrista avec exagération :

— Séduisante et légère : n'était-ce point sa mère ?

Cependant les petits chats grouillaient sous la douche, et étiraient leurs membres mouillés. Juliette, avertie de son erreur et active dans le repentir, voulut les exposer elle-même au feu de la cuisine afin de les sécher. Ils manquèrent de brûler. Leur destin s'annonçait agité et contradictoire...

Tout le reste du jour, M[me] Chenevray chercha en vain l'isolement nécessaire à l'exécution de son projet. Ses enfans l'accaparaient ; son mari, qui avait confiance dans son jugement et qui rédigeait à la maison un rapport sur les mines d'Espagne, sortait souvent du cabinet de travail pour la venir consulter et lui montrer des plans, des profils, des analyses auxquels elle ne comprenait goutte. Peu sentimental, il lui témoignait de cette façon le plaisir qu'il ressentait à la revoir après une absence de quinze jours, et il multipliait les visites. Elle l'accueillait en souriant, contente de l'empire qu'elle exerçait sur cet homme calme, énergique et loyal, et triste en même temps de ne pouvoir, pour la première fois, s'appuyer sur lui en toute sécurité comme elle en avait l'habitude. Son secret lui pesait, qui les séparait. Elle n'était pas sans remords à son endroit, dans le rôle qu'elle se donnait pour sauver Mathilde. Elle n'était pas sans crainte sur sa propre imprudence, bien que ses craintes fussent évidemment chimériques, et qu'elle ne pût douter du silence de Jacques Monrevel. Elle avait hâte que cette douloureuse affaire fût enfin terminée, effacée, oubliée, et de ses vœux elle appelait la chute du jour qui lui rendrait un peu de liberté.

Le soir vint, puis le crépuscule, — interminable au mois de juin, — puis la nuit. M. Chenevray, après avoir fumé un cigare sur le perron pour mieux goûter la fraîcheur de l'air, souhaita le bonsoir à sa femme et l'embrassa :

— Je suis fatigué, dit-il, j'ai beaucoup travaillé, je vais me coucher.

Les enfans dormaient déjà Elle-même se retira peu après

dans sa chambre. En attendant que le sommeil se fût emparé de toute la maison, elle vint à la croisée ouverte et s'accouda au fer du balcon.

La fenêtre donnait sur le parc de la Muette. La nuit était claire. La lune, à demi cachée par les arbres, versait timidement, à travers l'ombre, ses clartés bleues qui précisaient çà et là un massif de fleurs, une pelouse, révélaient l'allée fuyante, se reposaient sur le vieux banc. Peu à peu elle atteignit le faîte des tilleuls, puis le dépassa. Et le parc apparut presque sans ombre, dans un jour mystérieux et doux, tandis que les cimes du Bois de Boulogne moutonnaient comme les vagues de la mer.

La bonne odeur qui sourd de l'herbe avec la fraîcheur montait jusqu'à Mme Chenevray. Autour d'elle, dans la rue, dans l'avenue, c'était le silence. Du fond du parc, ou du fond du Bois, lui venait seulement, par intervalles, atténuée par la distance, l'émouvante chanson d'un rossignol. Elle aurait pu se croire au bord d'une forêt, dans la paix de la nature. De ce côté, elle n'apercevait rien de Paris dont la rumeur s'assoupissait.

Elle s'arracha non sans peine au sortilège nocturne, ferma les persiennes à cause des insectes que la lumière attire, et alluma sa lampe. Avant de commencer, elle ouvrit prudemment sa porte, et sur le palier elle écouta. Aucun bruit ne parvint à son oreille attentive : les enfans étaient sages, la maison dormait tranquillement. Elle chercha du papier à lettres sans bordure noire, disposa sur sa table la correspondance livrée par Pierre Emagny, et se mit en devoir de substituer sa propre écriture à celle de sa sœur.

Machinalement, ne sachant qu'inventer, elle copia des fragmens des lettres de Mathilde. C'étaient des mots qu'elle alignait sans prendre garde à leur sens. C'était, d'ailleurs, une page insignifiante de bavardage mondain. Une expression plus vive l'arrêta. Elle se leva, les joues en feu. Ne violait-elle pas des secrets amoureux qui ne lui étaient point confiés ? Quelle maladresse, quelle indélicatesse elle mêlait à son intervention ! Elle faillit en pleurer de dépit et s'adressa des reproches :

« Je ne sais pas me cacher. Je ne sais pas me tirer d'affaire. »

Elle se louait ainsi sans le savoir. Retrouvant son courage et sa décision, elle rassembla les lettres éparses de Mathilde, contempla une dernière fois avec admiration sa photographie, et jeta le tout dans la cheminée. Elle y mit le feu, et regarda brûler.

Quand les derniers chiffons noircis, après s'être tordus sous l'action de la flamme, se furent couchés, puis changés en cendres, elle revint à sa table. Mais qu'allait-elle écrire ?

Elle prit un livre dans la petite bibliothèque de sa chambre, afin de suppléer à son manque d'imagination. Peu importaient les phrases, pourvu qu'elles fussent écrites de sa main. « J'aime pour vivre, et je vis pour aimer... » écrivit-elle. Pour la seconde fois elle s'arrêta. Quel était ce langage inusité ? Elle copiait les lettres de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert. D'instinct, elle avait choisi pour la circonstance l'ouvrage le plus amoureux de sa bibliothèque presque rose.

Comme elle s'absorbait dans son travail, substituant une écriture régulière, correcte, appliquée aux caractères disloqués et sautillans des lettres de Mathilde, elle crut entendre un peu de bruit qui venait de la chambre voisine, celle de son mari. Elle écouta : M. Chenevray se levait. Deux secondes suffisaient pour éteindre la lampe, ouvrir les persiennes, et prendre la pose d'une rêveuse à la lune par cette belle nuit d'été. Elle n'y songea même pas. Son mari la trouva assise à sa table, le regard plein d'effroi. D'un coup d'œil circulaire, il vit son expression de visage, le tas des lettres déjà écrites, et, dans la cheminée, la cendre noire des papiers carbonisés. Méthodique jusque dans ses inquiétudes, il commença par justifier sa venue :

— Il n'y a pas de clef à la serrure. J'ai vu de la lumière. Il est déjà deux heures du matin. Que fais-tu donc là, si tard, Marthe ?

— Rien, balbutia-t-elle... Je copie... Tiens, je copie les lettres de Mlle de Lespinasse.

Il prit le volume, la lettre commencée et compara. C'était étrange, mais exact. Cependant il ne pouvait s'en tenir à cette explication. Il considéra sa femme avec sévérité : elle lui cachait quelque chose. Mais elle ne supporta pas plus longtemps cet examen. Toute rougissante, elle se leva de sa chaise, vint à lui, et s'empara de ses deux mains :

— Écoute, dit-elle, en le fixant dans les yeux, nous sommes mariés depuis sept ans : ai-je trahi jamais ta confiance ? T'ai-je jamais donné l'occasion de me soupçonner ?

— Non, Marthe, jamais.

— Si je t'ai caché ce soir quelque chose, me crois-tu coupable envers toi ?

Il avait l'habitude de peser ses paroles. Il attendit un instant avant de répondre :

— Non, Marthe, je ne le crois pas.

Dans la bouche de cet homme droit et déterminé, qui ne se décidait qu'à la réflexion, mais ne revenait pas en arrière, c'était le gage d'une estime absolue.

Elle lui jeta ses bras autour du cou :

— Je suis contente, mon ami. Je n'aurais pu supporter tes doutes.

— Tu ne les mérites pas.

— Oh ! non.

Il posa une main sur son front et lui renversa légèrement la tête en arrière. Ainsi il vit mieux son âme au fond de ses yeux purs.

— Ma femme, dit-il simplement. — Et ce mot signifiait sa tendresse et sa confiance emmêlées qui ne pouvaient se séparer l'une de l'autre.

Elle l'embrassa :

— Maintenant laisse-moi finir. Ne me demande rien.

Sans inquiétude il sourit à cette objurgation :

— Tu dois tout me dire, Marthe.

— Ce n'est pas mon secret.

Il avait bien deviné qu'il ne s'agissait pas d'elle. Mais il rangeait sa femme parmi ces personnes trop généreuses, trop portées à se créer des devoirs inutiles, à s'employer à de vains essais de rédemption, dont il est prudent de surveiller le zèle.

— Une honnête femme, dit-il péremptoirement, peut accepter des confidences, mais ne doit pas s'occuper activement des secrets des autres.

— Et si c'est pour sauver quelqu'un ?

— Pas même en ce cas.

Il redoutait précisément ces tentatives périlleuses de salut. Sous l'arrêt de son mari, elle courba la tête. Comment abandonner Mathilde à cette heure ? De quel droit révéler sa faute ?

— Tu pleures, Marthe ? dit-il en voyant des larmes couler le long de ses joues.

Elle soupira :

— Ce que tu me dis, je me le suis déjà dit moi-même.

— Et cependant tu persistais.

— Oui.

— C'est donc bien grave?

— Oui, très grave.

Il réfléchit un instant et reprit d'un ton ferme :

— Je suis seul juge. Il faut tout me confier.

— Si tu l'exiges, répondit-elle, je te confierai tout. Cela, tu le sais bien. Mais ne préfères-tu pas m'accorder toute ta confiance? Ce serait une grande preuve de ton affection... La plus grande que je t'aurais demandée... Je t'en supplie, fais cela pour moi.

De nouveau il regarda jusqu'au fond les yeux purs qui le regardaient.

— Je préfère, dit-il enfin.

Et il la pressa sur son cœur. Il ajouta seulement :

— Sois prudente.

Et il se retira.

VII. — L'ÉCRAN BRISÉ

Marthe Chenevray courut le lendemain matin rue Murillo. La joie de sauver Mathilde et le vent qu'elle recevait au visage dans sa voiture chassaient la fatigue de sa nuit presque sans sommeil. Elle apportait le paquet de lettres qu'elle avait substituées aux véritables. Dans quelques instans, il ne resterait rien de cette triste aventure, rien qu'un souvenir de cauchemar qu'elle se hâterait d'oublier. Ses deux garçons, bruyans et gais, la petite Juliette, déjà si drôle dans ses réflexions enfantines et qu'elle se promettait d'élever comme sa fille, auraient bientôt fait de lui restituer cette foi un peu candide dans l'honnêteté publique à quoi sa nature droite la prédisposait.

Comme la veille, Jacques Monrevel la reçut dans le boudoir de sa femme.

— Les voici, dit-elle, presque triomphante, en lui montrant les lettres qu'elle n'avait point pliées, afin qu'il pût au besoin reconnaître son écriture.

Cependant il la considérait avec le même étonnement douloureux. En vingt-quatre heures, son esprit ne s'était pas encore accoutumé à admettre la faute inattendue, inexplicable, de cette femme que jusqu'alors il vénérait, qu'il raillait même, du vivant de Mathilde, sur son ingénuité. Elle vit et comprit ce regard de doute, qui peu à peu se chargea d'ironie. Jacques, maintenant, songeait en effet :

« Il n'est, dit-on, pire eau que l'eau qui dort. Il est des eaux limpides qui ne paraissent refléter que le ciel, et des bêtes impures s'agitent tout au fond, tandis que ces hardis torrens dont on s'effraie à tort font la joie des prairies et l'orgueil de la terre. »

Il comparait ainsi les deux sœurs. Il emmena Marthe dans la chambre de Mathilde.

— Venez, lui dit-il. Vous prendrez les autres lettres dans le secrétaire.

Elle le suivit, ouvrit le tiroir, et, tandis qu'il allumait du feu dans la cheminée, elle confondit les deux paquets. Cette fois elle atteignait le terme de l'épreuve : rien n'était plus à craindre. Les flammes attendaient de dévorer ces carrés de papier qui, après avoir porté le bonheur, pouvaient encore provoquer le désespoir.

Elle leur jeta leur proie d'un geste rapide, et les vit un instant hésiter sous le poids, se coucher, ramper jusqu'à n'être plus qu'une frêle lueur mourante, pour se redresser bientôt avec colère, lécher les bords de leurs langues fauves comme afin d'affirmer leur droit de possession, et attaquer enfin résolument l'amas de lettres trop compact qui leur résistait. Pour activer leur œuvre, du bout du pied elle dispersa le tas. Jacques surprit ce mouvement et l'approuva :

— C'est bien, Marthe, dit-il. Mathilde serait contente de vous.

Sans quitter des yeux le foyer, elle répéta :

— Oui, Mathilde serait contente de moi.

Les flammes montaient avec un léger crépitement. Des morceaux de papier carbonisé s'envolèrent dans la cheminée. Jacques prit la pelle et voulut se baisser pour contenir le feu. Mais elle intervint :

— Laissez-moi faire, demanda-t-elle.

On pouvait encore lire, en se rapprochant, des fragmens intacts. Il crut qu'elle désirait achever seule la ruine de son amour :

— C'est juste, fit-il.

Cependant elle avait épuisé tout son courage dans cet effort de deux jours. La sensation de la sécurité enfin retrouvée provoqua chez elle une réaction nerveuse qui se manifesta par une crise de larmes. Jacques l'interpréta autrement. D'un geste protecteur et indulgent, il prit la main de sa belle-sœur :

— Pauvre Marthe ! Ne regrettez rien. Vous pouvez encore

être heureuse. Ce passé qui vous tourmente, vous pouvez l'oublier, le racheter. Pensez à votre mari, à vos enfans. Qu'ils soient toute votre vie désormais, Vous avez de grands devoirs envers eux. Je suis sûr que vous saurez les remplir, afin de mériter votre propre pardon qui remplacera le leur.

— Ils pardonneront, murmura-t-elle.

Elle songeait à Mathilde.

Il dit tout bas, comme pour lui-même :

— Ils ne sauront pas.

Elle avait entendu. Elle reprit d'une voix plus assurée :

— Le pardon ! Il n'est rien de plus beau que le pardon.

Peu à peu elle dominait son énervement. Ses larmes avaient cessé de couler. Une troisième fois elle insista :

— Le pardon nous rapproche de Dieu.

La croyant lasse, il la fit asseoir :

— Vous ne pouvez partir maintenant, Marthe. Reposez-vous. Remettez-vous.

Mais il continuait de la traiter avec cette condescendance affectueuse qui est la politesse du mépris. Il lui apprit négligemment qu'il attendait la petite Juliette dans la matinée.

— Vous ne le saviez pas? ajouta-t-il. Je l'ai envoyé chercher tout à l'heure. Je croyais vous avoir avertie.

Elle s'étonna et protesta :

— Juliette? Vous l'avez envoyé chercher? Vous deviez me la laisser quelque temps... Elle est bien petite pour se passer de mère... Et moi j'aurais tâché de remplacer Mathilde, de la remplacer de mon mieux.

Il parut embarrassé. Elle ne comprenait donc pas?

— Elle me distraira de ma peine, dit-il.

Enfin elle comprit, et tressaillit toute d'un frisson de honte. Est-ce que l'on confie sa fille, pour l'élever, à une femme coupable, à une femme adultère?

— Vous êtes dur pour moi, murmura-t-elle faiblement.

Elle n'avait point envisagé cette conséquence de son aveu, et cette peine imméritée la touchait en plein cœur. Elle ne pleura pas, mais ses joues empourprées et ses yeux purs, toute son attitude de dignité et de vertu offensée protestaient pour elle. De cette révolte de son être elle ne fut pas maîtresse et ne s'aperçut pas elle-même. Assis de l'autre côté de la cheminée, Jacques qui la regardait, qui la regardait fixement, se leva tout à coup. Une

pensée terrible venait de se faire jour dans son cerveau. Violemment, il prit les deux mains de la malheureuse, la fit lever, et les yeux dans ses yeux limpides qui la révélaient malgré elle, il cria :

— Marthe, vous m'avez menti ! Ce n'est pas vous, c'est elle !

Elle poussa un râle de détresse, comme un cerf épuisé qui sent la meute le gagner et ses forces le trahir, Avec des hoquets dans la voix, elle jeta dans un hurlement de douleur :

— Ce n'est pas vrai. Je vous jure que ce n'est pas vrai. Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Inexorable, il répéta sans la lâcher :

— C'est elle, n'est-ce pas? Avouez-le.

— Non, non, non ! Vous insultez sa mémoire. Elle est innocente. J'en fais le serment. Vous n'avez donc pas vu mes lettres?

Elle s'arracha à son étreinte, regarda le foyer et se précipita sur un dernier vestige de papier qu'avait épargné la flamme. Le hasard, qui pouvait lui être contraire, favorisa son inspiration. Triomphante, elle brandit le fragment à demi consumé :

— Tenez... Regardez... Lisez. C'est mon écriture.

Il reconnut en effet son écriture, et put lire, en devinant certains mots : « ... *Je ne sais par quelle fatalité j'ai été susceptible d'une affection nouvelle: en me cherchant, je ne saurais trouver ni expliquer la cause...* » Mlle de Lespinasse s'excusait de renaître à l'amour.

Néanmoins il garda le silence.

— Ah! vous voyez! reprit-elle fiévreusement de cette voix rauque et brisée que lui donnait l'épouvante. Vous ne doutez plus. Vous ne pouvez plus douter. C'est moi qui suis coupable, c'est bien moi. J'étais heureuse, pourtant. Mais sait-on pourquoi l'on aime? C'est la fatalité : vous l'avez lu, c'est écrit. Ah! nous sommes si faibles, si flattées, si adulées et guettées ! Et vous, les hommes, vous ne voyez rien. Vous êtes occupés de vos intérêts, de vos ambitions, de votre vanité. Nous avons besoin de votre force et aussi d'un peu de tendresse : peu vous importe, vous n'avez pas le temps. Et plus notre cœur est tendre, plus vite il se donne. Ce sont les meilleures d'entre nous, entendez-vous, que prend trop souvent l'amour, et par votre aveuglement. Vous ne savez pas nous aimer, vous ne savez pas nous garder. Vous mesurez nos fautes, quand c'est vous qui les causez. Oui, je suis coupable. Mais j'ai bien des excuses. Je ne demandais

qu'à aimer ma vie. Je réparerai le mal que j'ai fait, je vous le jure. Jacques, vous qui connaissez ma faute, pardonnez-moi, dites que vous me pardonnez...

Elle avait mis dans ce plaidoyer que le silence de Jacques prolongeait, tout ce qu'elle avait retenu des protestations de Pierre Emagny défendant sa maîtresse, et tout ce qui, derrière elle, servait encore la cause de Mathilde. Elle suppliait ainsi le mari de sa sœur, et, quand elle en vint à implorer son pardon, elle se traîna à ses genoux. Lui, se taisait toujours, mais son visage livide trahissait la lutte qui se livrait en lui. Absorbé, il ne la voyait pas à ses pieds. Quand il l'aperçut :

— Non, pas cela, dit-il. Relevez-vous.

Il lui prit la main pour l'aider, et, gardant cette main, il s'inclina et la baisa. Elle sentit une larme lui mouiller la paume et l'entendit qui disait presque avec solennité :

— Je pardonne, Marthe. Allez en paix.

— Merci, Jacques, murmura-t-elle, interdite, n'osant pas se demander si ce pardon s'adressait à elle ou s'adressait à l'autre.

Sur le secrétaire, le portrait de Mathilde souriait.

— Adieu, Marthe, reprit Jacques plus faiblement. Laissez-moi... Je désire être seul... N'ayez pas d'inquiétude.

Et il ajouta d'une voix raffermie :

— Gardez Juliette. Inspirez-lui le culte de sa mère. Je le veux...

HENRY BORDEAUX.

LETTRES DE H. TAINE

A F. GUIZOT ET A SA FAMILLE

DEUXIÈME PARTIE (1)

A Guillaume Guizot.

Paris, mardi 18, 19 ou 20 juin 1854.

Je commence par votre fin, mon cher Guillaume : *Rouge et Noir* s'appelle ainsi parce qu'il devrait s'appeler autrement.

Pour l'autre question : « Referai-je mon mémoire ? » vous êtes si aimable que j'en passerai par où il vous plaira. M. Guizot, dites-vous, me marquerait mes fautes ? Ce serait double profit, et je ferais le travail pour obtenir les corrections. Ne croyez point que j'aie hésité par tendresse paternelle. Je sais trop que mon pauvre enfant est boiteux ; mais, si j'ai bien compris les objections, il faudrait lui casser l'autre jambe. Je vous fais, je vous jure, ma confession en toute bonne foi. Je l'ai relu et trouvé ennuyeux ; je tournais les pages par volonté, non par attrait. Le plan seul est bon, le reste est de cette médiocrité honnête qui me déplaît dans les autres et que je déteste en moi. Sauf quelques phrases et une ou deux pages entières où le diable m'a poussé, la verve manque ; il n'y a pas d'entrain, l'œuvre n'est pas vivante ; les idées n'intéressent point, l'expression n'est pas frappante. On dit : « Bien, régulier, convenable, bon devoir, passons à un autre. »

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1903.

Voilà mon impression sincère. Jugez si j'ai envie de le corriger à rebours. Je le trouve terne, ordinaire, monotone, et l'on me dit qu'il est brutal, rempli de singularités, de paradoxes, d'idées choquantes, qu'il faut l'adoucir, le tempérer, changer les couleurs en nuances. Cela est vrai, peut-être. J'ai eu si souvent tort que je n'ose plus me donner raison; mais je sens ainsi; vous savez comme on est maladroit quand on va contre son sens intime. Imaginez un pauvre animal qui se brosserait lui-même à rebrousse-poils.

About achève son *Voyage en Grèce*, ce sera très joli. Prévost, que vous avez connu au collège, vient de publier une *Revue de l'histoire universelle*, excellent livre, d'un beau style quoiqu'un peu noble, très modéré, très bien composé et éloquent.

Nous sommes donc en guerre sur Beyle? Eh bien, faisons un traité. En voici les conditions, dites-moi si elles vous déplaisent: je vous accorde qu'on écrit pour être compris; m'accordez-vous qu'on écrit pour faire une belle chose? — Maintenant lequel des deux buts est le principal ? C'est le second, selon moi. Avant tout, la beauté; aussitôt après, la clarté. Que l'artiste tâche d'avoir les deux mérites: mais s'il faut sacrifier l'un, que ce ne soit pas la beauté; il vaut mieux bien faire qu'être populaire. La statue parfaite enfermée dans l'atelier est préférable à la statue ordinaire exposée au grand jour. Vous direz que je ne donne pas mes preuves; c'est que telle est la définition même de l'art. Mais peut-être j'invente un cas impossible? Non, car vingt exemples prouvent qu'il faut souvent choisir entre la beauté et la clarté. D'abord certains sentimens sont si élevés ou si singuliers qu'ils sont fort difficiles à entendre et que des hommes même supérieurs doivent au préalable les étudier longtemps. Il y avait bien des gens d'esprit au XVIII[e] siècle : Voltaire, Montesquieu, par exemple. Qui d'eux a compris Hamlet? De nos jours, on l'a beaucoup loué. Si vous avez lu la critique de Gœthe (*Wilhelm Meister*), vous savez combien peu de ces louanges ont été intelligentes. Il n'y a pas de meilleurs dessinateurs que Léonard et Raphaël. Saisit-on du premier coup d'œil la divine beauté des Madones, par exemple de *la Belle Jardinière* ou du Jésus de *la Cène*, etc.? Je conclus que certaines œuvres, soit par leur forme propre, soit par la nature de leur sujet, sont difficiles à entendre, sans qu'on puisse faire un crime à l'auteur de cette difficulté.

Appliquons ceci à Julien (1). Julien est Beyle: je le prouverais par mille traits du roman, de la biographie, par dix anecdotes que j'ai recueillies ailleurs. Seulement il s'est peint en laid et a supposé les circonstances qui révoltent l'homme contre la société, et lui font considérer la vie comme une guerre. Or, Beyle est un esprit supérieur et original, c'est-à-dire très élevé au-dessus de l'ordinaire et très éloigné de l'ordinaire. Ce sont donc toutes les difficultés réunies. Une preuve qu'elles sont énormes, c'est que Beyle lui-même a passé pour une énigme. Je connais un de ses amis, homme distingué, j'ai lu l'écrit de M. Colomb ; aucun d'eux ne le comprend le moins du monde, et ils l'ont vu dix ans tous les jours. Donc Julien-Beyle doit être longtemps étudié avant d'être compris.

Autre excuse : Beyle raconte, or un récit doit noter les faits, tous les faits, en détail, mais les montrer tout nus. Il ne faut pas que l'auteur intervienne et lance toutes les vingt lignes une tirade comme Balzac. Il doit disparaître ; je déteste un peintre qui se tient toujours devant son tableau. Beyle évite donc les réflexions, les commentaires. Ce mérite produit de l'obscurité. Le lecteur doit saisir, sans qu'on les lui explique, les liaisons et contrecoups de sentimens si délicats, si forts, dans des caractères si originaux et si grands. Quand il ne les saisit pas, doit-on blâmer l'auteur? Il est artiste et non cicerone; ne demandez pas à un écrivain d'être commentateur. Un seul exemple : Chapitre 46, Julien imite le parler créole : « Ah ! que cet homme est digne de mon amour, pensa Mathilde. » Mettez là une explication et tout languira. Ce récit nu, cette absence perpétuelle de l'auteur, donne au style une force et une rapidité incroyables. Chaque mot porte coup, et les coups tombent comme la grêle. Je conclus que pour donner de la clarté, il faudrait ôter au caractère de Julien sa profondeur et son originalité, ou ajouter des dissertations au sujet, bref gâter les idées ou la forme. J'aime mieux me condamner à relire l'ouvrage deux fois.

Encore un mot : une preuve qu'il a songé à la clarté, c'est sa réponse à Balzac à la fin de *la Chartreuse*. Il parle des obscurités du style de Mme Sand, etc., et ajoute : « Si je ne suis pas clair, tout mon monde est anéanti. »

Je suis bien entêté, n'est-ce pas? mais j'ai lu les romans

(1) Dans *Rouge et Noir*.

soixante à quatre-vingts fois chacun et je les relis. Prenons un arbitre. Cet arbitre sera vous-même, mais quand vous aurez lu le livre trois fois.

Je serre la main à notre ami le maçon (1). Ne lui dites pas que je suis si fort épris de Beyle. Il dirait que j'ai sucé le venin du XIX[e] siècle; c'est son mot sur moi; dites-lui, pour m'excuser, que je lis en ce moment sainte Thérèse, pour prendre le goût des quatre espèces d'oraison et des calembours.

A Monsieur Cornélis de Witt

9 octobre 1854.

Rose, l'intention de la présente
Est pour s'informer d' ta santé.

La jolie chose que la poésie, qui me permet de te faire des complimens, et de t'appeler Rose! Pour ma question, cher ami, elle est très sincère; depuis que je suis malade, j'imagine que tout le monde l'est ou doit l'être, et quand quelqu'un parle haut, j'ai toujours envie de lui demander grâce pour son gosier. Le mien va mieux, et si j'en crois les médecins, race peu croyable, il ira mieux encore dans un mois, les eaux n'agissant qu'à distance. Pendant que tu pâturais en plein bonheur de Normandie, j'ai mené la vie d'une chèvre pythagoricienne. Je suis devenu l'animal le plus muet et le plus grimpant des Pyrénées. J'ai vu des rocs rouges, gris, noirs, jaunes, en profusion; je me suis trouvé l'ami des lézards et des chèvres; j'ai fait des études sur les cochons roses et noirs. O heureuses bêtes, Épicuriens à quatre pattes, que votre béatitude insouciante fait honte à l'homme, et que je suis de l'avis de l'oie de Montaigne, lorsqu'elle prétend être le but de la création! De toutes ces liaisons et pérégrinations va naître un petit livre qu'Hachette me demande sur les Pyrénées. Je referai le voyage de souvenir, et j'aurai encore plus de plaisir à celui-ci qu'à l'autre.

Quand reviens-tu? Il me semble avoir écrit en août une petite lettre à Guillaume, mais il voyageait sans doute en Bretagne, et ne m'a pas répondu, de sorte que, depuis trois mois, je suis sans nouvelles de toi. A ton retour, j'irai te serrer la main, et demander à M. Guizot les conseils et les corrections que

(1) M. de Witt.

Guillaume m'a fait espérer. Je vais rhabiller mon pauvre enfant tombé et le redresser tant bien que mal. Souhaite au fils un destin plus heureux et conserve au père ta vieille amitié de collège. C'est ce que je puis demander de mieux pour lui.

A Monsieur Cornélis de Witt.

Paris, 1er novembre 1854.

Mon cher de Witt, nous voilà donc tous enfoncés dans le métier littéraire ! Mais tes œuvres, cher ami, sont des actions et de la politique. Je te félicite bien de ce beau sujet. Mais pourquoi veux-tu commencer si tard? Il n'y a rien d'admirable comme le commencement de la Réforme en France; Jeanne d'Albret, Coligny, d'Aubigné, La Noue, la fière noblesse calviniste. C'est l'époque des martyrs, des héros et des bandits, ajoute que c'est au xvie siècle, le plus original, le plus énergique et le plus vivant de tous. J'ai lu l'an dernier toutes sortes d'histoires et de mémoires de ce temps-là, je t'assure qu'il n'y a rien de plus dramatique, ce sont les plus belles mœurs que puisse trouver un historien. Ils jouaient une grande partie, il s'agissait de gagner la France; après l'Édit de Nantes, ils ne peuvent plus songer qu'à vivre. Tu couperas la plus belle page de ton livre, si tu mets celle-là en introduction. Note bien que ces mœurs-là ne sont pas connues, que les maudits romans de M. Dumas les ont défigurées dans l'esprit du public, que si on sait les faits, on ignore les âmes, que les sentimens qu'il faudrait interpréter sont les plus grands et les plus éloignés de nous. Je t'en prie, au nom de ton plaisir, de ton succès et de l'histoire, lis les actions de ces gens-là, et tu voudras les mettre dans ton récit.

J'imagine que tu as des documens curieux sur la révocation de l'Édit de Nantes. M. Depping vient de publier un volume qui en contient beaucoup, et de si forts, dit-on, que le Gouvernement interdirait la publication s'il les voyait.

Pour ce qui est du dogme, il me semble qu'il fait partie des mœurs; la terrible théologie de Calvin a trempé des âmes comme celle de Jeanne d'Albret, et les théories sur la grâce sont très intéressantes ; peu de livres m'ont fait plus de plaisir que la *Prédestination* de saint Augustin. Les idées font les passions, et par conséquent les actions. Est-ce qu'il ne faut pas aussi que tu apprennes, aux Français catholiques, que Jarrige répondait fort

bien à Bossuet, qu'on pourrait rétorquer contre notre Église l'histoire des Variations, et qu'à un point de vue, il y a autant de stabilité et un dogme aussi fixe chez vous que chez nous?

Tu as beau dire, tu vas devenir théologien et romancier, confrère de saint Paul et de Walter Scott. Voilà ce que c'est que l'histoire.

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour...

ainsi parle M. Scribe, autre théologien.

Pour moi, mon cher, je continue à tirer des descriptions de ma cervelle malade; j'attends ton retour et les lumières que tu me promets pour purger Tite-Live, et je serre la main à Guillaume, à toi et à Chambolle, s'il est encore au Val-Richer.

A Guillaume Guizot.

Les Eaux-Bonnes, 5 août 1855.

Bonjour, mon cher Guillaume, comment vous portez-vous? Voilà à peu près ce que j'ai de plus neuf et de plus intéressant à vous dire. Vous décrire des effets de ciel bleu et de nuages roses, ce serait outrer la cruauté littéraire et vous traiter comme le public. Vous faire le portrait des bonshommes avec qui je viens de voyager, ce serait pis encore; d'ailleurs c'est empiéter sur Henri Monnier. Vous raconter le nombre de verres d'eau que je bois, le nombre de poulets que je démembre, le nombre d'excursions que je fais ou que je médite, ce serait vous faire bâiller affreusement et j'ai pitié de votre mâchoire. Je n'ose pas trop vous envoyer une dissertation sur les cours de chimie et de folie que j'ai suivis cet été et qui, pendant mes deux jours de voyage, m'ont trotté dans la cervelle. Cela ne serait bon qu'un jour de pluie, et encore? Pluie sur pluie, n'est-ce pas? Que diable reste-t-il donc?

Un peu de politique, si vous voulez. Il y a quatre jours, lorsqu'on ouvrit le dernier emprunt, il y avait queue dès huit heures du soir à la porte des mairies. Les gens apportaient des chaises et passaient la nuit, pour arriver les premiers le lendemain matin aux bureaux. J'ai vu les queues : pour la plupart pauvres gens, ouvriers assez déguenillés; — je suppose (chose peu probable) qu'ils venaient là pour eux-mêmes, afin d'avoir une inscription de 10 francs de rente et de 200 francs de capital; en

revendant le lendemain leur coupon au cours de la Bourse, cela leur fera un bénéfice de 4 francs au maximum. Passer une nuit et un demi-jour, faire cent courses et le métier d'agent de change, courir la chance d'être éliminé s'il y a trop de souscriptions, est-ce assez, pour expliquer cela, d'un espoir de 4 francs? — Je suppose maintenant qu'ils venaient pour d'autres. Confierait-on à ces pauvres diables le premier dixième du capital qu'on doit verser aux bureaux pour recevoir son coupon? Je livre ce dilemme à votre sagacité. Y a-t-il là-dessous quelque imitation en grand des procédés Barnum? Dans l'Exposition de l'Industrie, celle-là manquait. A-t-on voulu ajouter une machine à tant de machines? Si cela est, la plante américaine aura richement fleuri et fructifié en touchant le sol français.

Un peu de peinture, s'il vous plaît. Un peintre de mes amis, revenant de sa première visite aux Beaux-Arts, me dit que le Salon n'était qu'un long cri d'impuissance et de douleur. Selon lui, le genre d'imagination propre à la peinture a péri. Il y a des gens qui essayent de le retrouver en copiant, par exemple M. Ingres; — d'autres, comme Delacroix, qui essayent de le remplacer par l'imagination poétique, etc. Il voit des musiciens, des hommes d'esprit, des historiens, des élégiaques, des raisonneurs, des systématiques, mais plus de peintres. Je m'explique son idée de la façon que voici : depuis deux cents ans, une quantité effrayante d'idées abstraites, de formules générales, d'analyses psychologiques, s'est accumulée dans la tête des hommes. Lisez par exemple la vie de Benvenuto Cellini, celle de Michel-Ange ou des peintres flamands. Vous verrez le contraste de ces cervelles et des nôtres. Or l'imagination du peintre consiste à posséder intérieurement une sorte de toile où, à chaque instant, se dessinent avec tous leurs détails des paysages, des hommes, des corps, des formes et des couleurs. Par exemple, vous lui dites le mot « grande maison. » Immédiatement il a la vision de l'édifice, avec ses colonnes, ses portes, les ornemens des fenêtres, les découpures d'ombres et de lumières, etc. De cette vision il passe involontairement à une autre et ainsi de suite. Mettez un cerveau ainsi organisé sous la discipline de notre éducation. Nous lui apprendrons à analyser ses impressions, à découper parcelle par parcelle les tableaux qui naissaient dans son esprit, à noter par des mots exacts les différentes émotions que chacune d'elles lui faisait éprouver tour à tour, à remonter à

la formule abstraite qui classe et explique ses émotions, à raisonner, à prouver, c'est-à-dire à déchirer la toile intérieure qui le faisait peintre. Michel-Ange voulut écrire un livre sur la statuaire et ne put pas. Il ne savait pas analyser ses idées. Comparez le *Jugement dernier* de Martyn et le sien. Martyn part d'une idée religieuse abstraite : le Dieu immense, inconnu, perdu dans l'infini, avec les myriades de damnés et d'élus, dans une plaine sans fin, sous des échappées de lumière flamboyante. Son tableau n'est que la traduction d'une idée, d'une formule psychologique, d'une phrase générale qu'il a entendue au dernier sermon, celle-ci si vous voulez : « Le Dieu terrible environné d'éclairs viendra avec la multitude de ses anges séparer la race des Élus du peuple innombrable des damnés. » Vous voyez la prédominance de l'éducation psychologique moderne.

Regardez au contraire la copie de Sigalon, ou plutôt pensez à l'original que vous avez vu, homme heureux ! Le fond de l'esprit de Michel-Ange, c'est la vision incessante du corps humain. Pendant que nous vivions dans des livres, il vivait devant des formes. Enfant, il habitait chez un sculpteur, il assistait à des mascarades, il passait ses journées chez Médicis devant des collections d'antiques ; il façonnait des statues de neige ; il passait douze ans sur des cadavres, amoureux du muscle, pour apprendre l'anatomie. Aussi son *Jugement dernier* ne correspond nullement à l'idée que nous nous faisons d'une pareille scène. Son Christ est si réel, si bien membré, d'un corps si solide et si terrestre, que nous ne voudrions pas mieux pour un portefaix. Il n'y a rien d'infini ni de vague dans ses fonds. Il n'a voulu faire qu'une masse de corps puissans et terribles ; la terreur et la colère qu'il ressentait en composant n'ont passé que dans les torsions des muscles et dans les contractions des visages.

... J'entends à table des dissertations les plus complètes sur la médecine, les médecins, etc. On se croirait dans le cabinet de M. Purgon. Il y a des scènes de mœurs assez plaisantes ; par exemple, j'ai retrouvé ici le chevalier de Beauvoisis.

Ne croyez pas que je vous marque ce nom pour recommencer notre guerre. La paix soit avec Beyle et entre nous ! Quelqu'un qui a lu *Julien* dernièrement m'a dit que c'est le livre le plus faux, le plus immoral, le plus misanthrope, le plus capable de détruire toutes les bonnes croyances ; ce quelqu'un a vécu et a beaucoup d'esprit. Mes admirations me sont renvoyées en malédictions.

Bonsoir, cher touriste bretonnant, revenez avec des longs cheveux, des sabots et des mains noires, et dites-moi si, au fond, la civilisation vaut mieux que la barbarie. Un Espagnol qui a six sous dans sa poche refuse de l'ouvrage et va danser, dormir ou faire l'amour; un Anglais riche vient faire respirer à son spleen le brouillard des Eaux-Bonnes. — Lequel vaut-il mieux être, et un Breton est-il plus heureux qu'un Parisien?

A bientôt, n'est-ce pas? Guéri ou non guéri, j'irai serrer la main de Cornélis et la vôtre.

A Guillaume Guizot.

Paris, 19 octobre 1855.

« Madame, un déménagement, la philosophie, M. Cousin, M. Hachette, les astres et diverses autres choses sont les causes de mon silence et de mon embarras. »

Sganarelle a répondu pour moi, mon cher Guillaume. Je suis allé chez vous en arrivant : maison vide, j'apprends que vous ne reviendrez ici qu'au 1er novembre. J'habite présentement une rue qui donne dans celle du Four-Saint-Germain, 5, rue du Sabot, triste nom s'il en fut. Ma troisième disgrâce est M. Cousin; je me suis enterré dans cet homme depuis le 1er octobre, et j'ai écrit cinq articles énormes, qui paraîtront dans la *Revue de l'Instruction*. On m'avait donné liberté entière, et j'en ai usé. Les leçons que j'allais reprendre se sont trouvées malades de la poitrine, et M. Andral vient de les envoyer à Pau. J'ai couru les toits et les gouttières pour en trouver d'autres, et sans en trouver d'autres.

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames!

M. Hachette a lu mon manuscrit de *Tite-Live*, et me demande des corrections que je ne sais pas trop comment faire. Il s'agirait de l'écrire dans le style de mon voyage aux Pyrénées, ce qui n'est pas très commode. Enfin M. Buloz m'a demandé un gros article sur Dickens. Vous voyez que l'occupation ne m'a pas manqué, heureux artiste, heureux lettré, qui regardez les vaches de Normandie, et cette belle herbe fraîche dont on aurait envie de manger! J'en ai mangé, j'en mangeais, de cœur du moins et d'imagination, à Fontainebleau quand j'ai reçu votre

lettre. Depuis dix ans, je n'ai pas passé de quinzaine aussi heureuse. Je partais tous les jours le matin à 8 heures avec un sac de provisions sur le dos, et je rentrais à 7 heures du soir, ayant fait six lieues, et les yeux remplis de paysages (1). J'étais seul, je ne connaissais personne, je ne prononçais pas six mots par jour; jugez de ma félicité. Il y a là des graminées hautes de cinq pieds, qui partent par bottes de vingt-cinq d'une touffe d'herbes; il y a des chênes de quinze pieds de tour, qui montent de cent pieds avant de s'étaler en branches. C'est un fond de mer, dévasté par les courans, jonché de blocs énormes, avec un sol de sable couvert partout de bruyères rousses et rouges qui sont d'une teinte sublime au coucher du soleil. Et personne, songez bien à ce mot, personne! Cela faisait pousser des symphonies dans ma tête, j'écoutais intérieurement la pastorale de Beethoven, je sentais vivre la Grande bête éternelle, je songeais qu'un jour mon hydrogène, mon carbone et mon oxygène deviendraient graminées ou bruyères, et que j'aurais le bonheur d'être vert, luisant, splendide, lustré, tranquille, comme ces charmantes plantes sur lesquelles je me couchais. Que le rouge est beau! Que la lumière est belle! Que Decamps est un grand homme! Qu'il est vrai que les pierres, les arbres et les bêtes valent mieux que l'homme! Je me tais, si je continuais, je reverrais intérieurement le soleil entre les feuillées et les pieds noirs des chênes; je vous ferais un dithyrambe, c'est-à-dire une divagation; j'oublierais que ma lettre est toute positive, utilitaire, et que j'ai un service à vous demander.

Ce service, le voici : savez-vous si quelque livre ou quelque revue anglaise a publié la biographie de Dickens ou quelque chose d'approchant? Indiquez-les-moi, et ajoutez un petit mot sur le genre d'effet que vous a fait Dickens.

J'ai quelque plaisir à préparer cet article. L'homme en question est un type et nous apprend une infinité de choses sur le goût anglais. Une sensibilité souffrante, jamais le ton du récit simple, partout des élégies ou des satires. Les personnages ne sont point aimés pour eux-mêmes, par goût pour la logique, par plaisir de développer une force, comme dans Balzac. Il ne fait jamais abstraction de la morale; il blesse, it loue, il raille,

(1) M. Taine a conservé jusqu'à la fin ce goût très vif pour la forêt de Fontainebleau et, chaque année, il faisait un séjour plus ou moins long à Barbizon ou à Marlotte

il attendrit, il admire ; il ne peint pas. Il n'a pas cette indifférence de l'artiste, qui produit le bien et le mal comme la nature et ne se soucie que de produire, de produire beaucoup, de produire de grandes choses ; il n'aime pas les passions en elles-mêmes ; il s'attache uniquement à développer les émotions du cœur, à rendre aimables la vie et les sentimens de famille ; il fait, mais mieux, ce que font les tableaux anglais de l'Exposition. Ces gens ne se doutent pas que la peinture consiste uniquement dans l'amour du bleu et du rouge, de la ligne droite et de la ligne courbe, dans le bonheur de voir exister et vivre de grandes choses corporelles ; et ils font de petits logogriphes moraux ingénieux comme le Loup et l'Agneau, ou des vignettes froides comme Obéron et Titania. Ils blessent les yeux avec une cruauté atroce, et se croient agréables avec un charivari de couleurs. Ce genre est moins choquant en psychologie et en littérature, mais pourtant, en sortant de Dickens, on a les nerfs agacés ; et l'on se repose avec Balzac ou George Sand, comme on se repose avec Rousseau et Decamps, en quittant les baigneuses chlorotiques de Mulready et les tableaux cadavéreux de M. Millais.

Aix-la-Chapelle vous a-t-elle guéri, et la baignoire de Charlemagne a-t-elle été une compensation suffisante pour les derrières proéminens des cordonniers prussiens, vos chers amis ? Il paraît qu'ils n'ont pas tous l'air de cordonniers, plusieurs ressemblent à des perruquiers : témoin Hegel. Vous connaissez l'histoire : trompé par sa mine, un élégant pressé le raccroche : « Vite, coupez mes cheveux, je vais au bal. » — « Mais, je ne suis pas... » — « Allons donc, vous dis-je, montez. » — « Mais je n'ai pas... » — « Montez, j'ai des fers chez moi. » — Hegel se résigne, prend des ciseaux et opère sur la tête qui lui est livrée, d'une façon toute philosophique. L'autre regarde à la fin et, tout éperdu, découvre que sa chevelure avec ses hauts, ses bas, ses cavités et ses touffes, ressemble à la mer agitée. « Je suis le professeur Hegel, répond son coiffeur, et je coupe aujourd'hui les cheveux pour la première fois de ma vie. » — J'ai appris l'allemand exprès pour lire ce coiffeur-là et je ne m'en repens pas.

Les Eaux-Bonnes m'ont laissé dans le *statu quo*. La foi m'a manqué, ici comme ailleurs, et je suis puni. Bonsoir, cher ami, je vous serre la main, puisque vous voulez bien accepter celle d'un sceptique. Je serre celle de de Witt, qui est aussi tolérant

que vous. Je ne vous ai point porté mon petit livre, cela vous fournira une raison, ou un prétexte, pour venir causer dans mon trou.

A Guillaume Guizot.

Paris, 25 octobre 1855.

Vous vous moquez de moi, mon cher Guillaume, et vous avez raison. Je m'en doutais un peu, c'est pourquoi j'ai coupé les ailes à mon dithyrambe. Du reste, un dithyrambe n'est pas une profession de foi. Distinguez, je vous prie, le *moi* scientifique, analyste, raisonneur de l'année scolaire et le *moi* sentant des vacances. Prenez mes folies pour ce qu'elles sont. Un instant j'ai senti tout haut, et je vous ai raconté les songes plus ou moins creux que me suggéraient les arbres. Je ne les impose à personne, et je ne les conseille à personne. A la réflexion, je trouve que, s'ils me plaisent, probablement ils doivent déplaire aux autres. Le fond en est triste, et je l'avais oublié en vous les écrivant. Entre vingt et vingt-cinq ans, une corde s'est cassée dans ma machine; j'ai essayé en vain de la raccommoder. Elle est restée pendante, entortillée aux autres; et quand j'essaye de jouer de mon instrument, elle le fait détonner. Pardonnez-moi les sons désagréables. Ils me sont si naturels qu'ils sont involontaires; et quand vous les entendrez, songez à la maudite corde qui traîne et que je n'ai pu rattacher. Le moi scientifique accorde de tout son cœur que l'homme vaut mieux que la plante; et il explique au moi sentant pourquoi les songes creux dont je vous parle lui font plaisir. Quand on se transporte ainsi et qu'on s'incarne dans une pierre ou dans une bruyère, on y transporte et l'on y incarne un animal sentant et pensant. Celui-ci jouit de la tranquillité du nouvel être qu'il habite, il est heureux par contraste et la sérénité de la nature pacifie ses idées et ses passions. C'est une illusion, je l'avoue, mais pourquoi la détruire? Je n'ai pas le courage de réfuter mon plaisir, et j'éprouve un contentement extrême en sentant le logicien que j'ai nourri en moi-même s'en aller, s'effacer, disparaître, et laisser la place à l'enfant.

Ne me croyez pas non plus aussi inconséquent que vous le dites. De ce que j'aime les plantes et les grands horizons, on ne peut pas trop conclure que je dois aimer le vin de Champagne. Les sensations qu'elles donnent ne ressemblent guère aux sensa-

tions qu'il fournit. J'aime la philosophie, la musique et la peinture de la même manière et pour la même raison que les teintes rouges des bruyères lointaines. Hegel, Decamps, Beethoven et les Pyrénées ne sont pour moi que des moyens de produire en moi un même effet, que j'appelle sensation faute d'un autre mot, que j'appellerai excitation ou émotion si vous voulez; il s'agit pour moi dans tous ces cas d'arriver à un certain état dans lequel, par exemple, lorsque je marche dans les rues, je n'aperçois ni les maisons ni les voitures, et qui me rendrait capable de faire six lieues en trois heures sans sentir mes jarrets raidis. Vous voyez tout de suite pourquoi je reste dans ma chambre et pourquoi je ne bois guère de vin de Champagne. J'ai un piano, j'ai des dessins, le gardien du Louvre me laisse entrer au Louvre, j'ai des livres, je suis des dissections à l'École pratique ou des réactions chimiques à la Sorbonne. Cela me met dans l'état en question. Le vin ne m'y met pas. C'est pourquoi, quand j'en bois, je m'amuse à penser à autre chose. Je conclus contre vous que je puis concilier un grand amour des pierres et un médiocre amour du vin de Champagne, et que vous devez m'accorder le droit de rester chez moi.

Maintenant je me tâte la conscience et je me demande si je suis aussi immoral que vous le croyez. Pas tout à fait, et grâce encore à un *distinguo*. Chacun chez soi, c'est ma grande thèse. Dans la vie pratique, la morale est reine; je pense comme vous qu'il n'y a rien de plus beau que la justice; j'aime l'histoire parce qu'elle me fait assister à sa naissance et à son progrès; je la trouve d'autant plus belle qu'elle me semble le dernier développement de la nature. Partout, au-dessus et en dessous de nous, est la force; des lois aveugles s'accomplissent dans un ordre fixé, et leur système inflexible construit le monde avec les misères et la mort des individus. Cette lumière du droit et de la justice, c'est nous qui l'allumons et la promenons à travers l'immoralité de la nature et les violences de l'histoire, et ce ne serait pas la peine d'être homme que d'être réduit à ne pas la voir et à ne pas l'aimer. Mais, si je la vois et si je l'aime dans son domaine, je la repousse du domaine des autres. L'art et la science sont indépendans. Elle ne doit avoir aucune prise sur eux; jamais l'artiste avant de faire une statue, jamais le philosophe avant d'établir une loi, ne doivent se demander si cette statue sera utile aux mœurs, si cette loi portera les hommes à la

vertu. L'artiste n'a pour but que de produire le beau, le savant n'a pour but que de trouver le vrai. Les changer en prédicateurs, c'est les détruire. Il n'y a plus ni science, ni art, dès que l'art et la science deviennent des instrumens de pédagogie et de gouvernement. Voilà pourquoi vous me voyez si mal disposé contre les littératures qui s'érigent en institutrices et contre les philosophies qui s'érigent en gardiennes de l'ordre public. Je suis choqué de voir des romans parens des histoires de miss Edgeworth, des *Lettres édifiantes*, de *la Morale en action* et des beaux traits des chiens fidèles et célèbres; et il me semble que M. Cousin ferait mieux de ne pas se poser en gendarme intellectuel. La gendarmerie n'est bonne que dans les casernes, et quand je le lis, je crois entendre le plaidoyer suivant d'un procureur général :

« Messieurs les jurés,

« L'accusé qui est devant vous est convaincu par des témoignages irrécusables et par son propre aveu d'avoir assassiné et volé son ami. Il semble donc que je devrais arrêter ici mon discours, et vous laisser prononcer la sentence que l'évidence vous impose et le châtiment que la loi lui a réservé. Il n'en sera pas ainsi. Mon devoir est de vous faire remarquer le caractère scientifique du meurtre que je dénonce et les dispositions d'artiste du meurtrier que j'accuse. Ce meurtre, messieurs les jurés, a été commis avec un poignard triangulaire, aiguisé exprès le matin même, selon toutes les règles de la science, avec un soin dont un chirurgien serait jaloux. Il a été enfoncé dans le ventricule gauche du cœur, place qui, comme chacun sait, est la plus favorable. Il a traversé ce ventricule de part en part, ouvrant au sang un double écoulement et à la mort une double route. Le poignard était si aigu et le coup si sûr, que l'épanchement s'est fait à l'intérieur et que la victime n'a pas poussé un cri. Vous voyez, messieurs, que la Société de chirurgie protesterait tout entière si vous osiez condamner l'auteur d'une opération si parfaite. — D'autre part, regardez l'accusé. Cette noble tête, cette fière assurance, ce corps si agile, offrent un digne modèle à nos sculpteurs. Il n'a pas témoigné un seul remords. Avant l'action, il n'a pas ressenti une minute d'hésitation. Comme cet homme était depuis dix ans son ami, il a conclu avec une logique parfaite, mais malheureusement démentie par

l'événement, qu'on ne l'accuserait pas de sa mort. Les témoignages vous ont prouvé qu'il a mené une vie aventureuse, que ses besoins ont été extrêmes, que ses passions sont excessives, que son avidité et sa haine sont sans frein. Vous êtes convaincus maintenant que jamais plus beau type ne fut offert à un romancier; au nom de l'art et de la science, au nom des chirurgiens, des romanciers et des sculpteurs, j'abandonne l'accusation et je demande à la cour de rendre à la société un homme qui en est le plus bel ornement. »

Vous voyez, cher ami, que je vous envoie une apologie en règle. Quand vous viendrez rue du Sabot, je vous ferai celle de mes opinions en peinture, et nous nous contredirons. Il n'y a rien de plus amusant.

Merci de votre offre si aimable aux *Débats*. On ne commencera à m'imprimer qu'en janvier. Croyez que je n'écouterai pas Hachette. Je changerai tout au plus la table, et le premier chapitre sur le critique idéal...

A Guillaume Guizot.

Paris, 3 juin 1856.

Mon cher Guillaume, l'article sur *Richard Cromwell* et la Révolution d'Angleterre (1) a été retardé pour des raisons typographiques, vous le verrez jeudi. J'ai appliqué ma méthode fausse ou vraie. Il s'agissait d'un monument. Je l'ai trouvé trop grand pour le louer simplement, j'ai essayé de le définir. Vous savez notre traité. Accomplissez vos engagemens là-dessus, et franchement, à brûle-pourpoint, sans mettre de gants ni de manchettes. Je vous en promets autant à l'occasion.

Me voici peut-être votre collaborateur aux *Débats*. Un tiers m'a proposé de me proposer à M. de Sacy, qui m'a demandé trois articles sur Saint-Simon. Ils sont livrés, passeront-ils ? Si oui, j'en serai enchanté, ce sera une camaraderie de plus entre nous. M. Buloz m'a accusé à ce sujet de concubinage. J'étais déjà ajourné, quoique imprimé, avec épreuves corrigées (2). Je ne sais pas si je le serai indéfiniment.

Vous voyez un malade qui vous dit vite adieu et vous serre la main. J'ai de grands maux de tête, je ne puis plus travailler,

(1) De M. F. Guïzot.
(2) Il s'agit de l'article sur Shakspeare.

je vais dans un village quelconque aux environs de Fontainebleau ; je passerai un mois à marcher et à ne rien faire. Je vous invite.

Gardez votre tête mieux que je n'ai fait la mienne, et écrivez-moi, si vous pouvez; d'ici on m'enverra vos lettres.

A Guillaume Guizot.

Paris, 25 juillet 1856.

Je vous remercie, mon cher Guillaume, de votre *Alfred*. Je l'ai lu avec soin; et, selon le traité, je vais vous dire exactement ce que j'en pense.

Je le trouve grave, sérieux, solide, savant, bien composé. Il a ce qui manquait à *Ménandre*, l'ordre, la division régulière, le mouvement continu, l'entraînement logique, plus de précision et de vigueur. Vous me disiez que sur Alfred vous me réfutiez d'un bout à l'autre. Je ne le crois pas. Nos deux points de vue diffèrent, voilà tout; vous dites : à considérer les barbares parmi lesquels Alfred avait été élevé, on doit le tenir pour un homme très réfléchi, très sensé, inventif et lettré. — J'essayais de dire : quoiqu'il soit le Charlemagne de son siècle, on trouve dans ses écrits et dans sa vie les traces de la barbarie qui l'entourait. — Selon vous il est civilisé par rapport aux barbares, selon moi il est barbare par rapport aux civilisés. Les deux jugemens peuvent très bien aller ensemble et, pour moi, j'accepte le vôtre de bon cœur.

J'arrive aux reproches. Je vous avoue que le livre me paraît inférieur à *Ménandre*. Vous avez retranché la jeunesse qu'on voyait dans votre premier ouvrage, l'abondance, le luxe d'érudition et d'idées, le ravissement d'apprendre, de trouver, de penser, les mille finesses et délicatesses qui s'entre-croisaient et se surchargeaient les unes les autres, en un mot le genre d'excès et de force qui mettaient le livre hors ligne. Le bon raisonnement et le plan exact d'Alfred ne remplacent pas cela. Ils ne sont pas poussés assez loin dans leur genre pour faire saillie, pour vous constituer une originalité, un caractère personnel et tranché. Il me semble que vous vous êtes tenu en bride pendant deux cent cinquante pages, que vous n'avez pas osé suivre votre allure, vous lancer.

Je crois qu'un talent consiste dans un ensemble de qualités

ordinaires, plus une ou deux facultés énormément développées. Vous en avez deux : l'une que montre votre *Ménandre*, la grâce, la finesse, la multitude des idées, le sourire, tout ce que je disais à la fin de mon article sur la vieille Indienne ; l'autre que vos lettres attestent, qui me semble la plus puissante et que vous n'avez pas encore employée : le plaisir et la faculté de développer avec acharnement, de démontrer avec excès, d'entrer bon gré mal gré dans l'intelligence et dans la conviction que vous attaquez, la multitude des formes servant à expliquer la même idée, l'art de retourner une idée sous toutes ses faces, bien plus le talent de la présenter à la fin sous une forme paradoxale et piquante. Vous ferez quelque chose de supérieur quand vous vous servirez de ce don-là. Je vois d'avance mon Guillaume ; j'aperçois la formule que j'aurai à trouver sur son compte : art oratoire au service de la finesse et de la grâce d'esprit.

Pour achever, certaines phrases me paraissent embarrassées. La gravité en est cause. Par exemple, 84 : « Ils lui devaient et ils savaient lui devoir... »

J'espère que j'accomplis le traité à la lettre. Vous me devez paiement et depuis longtemps, entre autres au sujet de l'article sur Richard Cromwell. J'y compte.

Si vous jetez les yeux sur mon Shakspeare de la *Revue des Deux Mondes*, passez l'exorde qu'ils m'ont forcé à mettre, qu'ils ont remanié, transformé trois ou quatre fois, et lisez en tête de la deuxième page : *Je vais décrire* au lieu de *c'était*. Ils font des corrections de leur autorité privée et ajoutent leurs sottises à celles qu'on fait déjà.

J'ai appris chez Hachette qu'About écrit votre article. Je me serais proposé, mais comme j'ai fait *Ménandre*, il vaut mieux qu'il ait *Alfred*.

Que faites-vous ? Vous êtes venu à Paris sans doute, je ne vous ai point vu. J'ai passé *juin* dans la forêt de Fontainebleau. Depuis le 1er juillet je travaille ferme, et j'achève mes *Philosophes classiques contemporains*, Maine de Biran, M. Jouffroy, un article sur les causes du spiritualisme, plus deux articles de conclusion sur la méthode.

A Guillaume Guizot.

Manchester, 15 juillet 1860.

Mon cher Guillaume,

Je viens de passer un mois à Londres de la manière la plus agréable et la plus utile, grâce aux lettres de M. Guizot, de Cornélis, et aux vôtres. M. Clark (1) surtout a été admirable pour moi ; il m'a plu infiniment, et, si je veux l'en croire, je ne lui ai pas déplu. Il veut que j'aille le retrouver en Écosse. M. Milman (2) et M. Stanley m'ont montré Oxford, et m'ont donné tous les renseignemens possibles sur l'Université et la théologie. M. Milnes (3) m'a patronné, et piloté ensuite, depuis le Parlement et la maison de lord Palmerston jusqu'aux *Ragged schools*. J'ai lu, j'ai regardé, j'ai écouté de mon mieux; j'ai vu la Chambre des lords et la Chambre des communes, Harrow-school et Eton, des prisons et des hôpitaux, des meetings religieux et charitables, des salons bourgeois et aristocratiques, des presbytères et des musées, des clubs et des bibliothèques, quatre ou cinq villages et villes aux environs de Londres, toutes sortes de gens et surtout des gens distingués. Je vous dois tout cela, mon cher ami, et je vous remercie sans compter.

Je ne vous parlerai guère de mes conclusions; je laisse mes idées au fond de ma mémoire, se clarifier, déposer et cristalliser. J'ai tenu un petit journal, que vous feuilleterez, si cela vous amuse, plein d'impressions prises à la volée. En ce moment, je suis à Manchester où l'un de mes camarades (4) me montre les classes ouvrières. Tout ce que je vous dirai, c'est que j'ai pris de l'estime pour la littérature et les renseignemens qu'elle peut donner ; il me semble que les jugemens qu'elle me suggérait à Paris n'étaient point faux; la vue des choses n'a point démenti les prévisions du cabinet; elle les a confirmées, précisées, développées ; mais les formules générales restent, à mon avis, entièrement vraies. J'en conclus que les opinions que nous pouvons nous former sur la Grèce et la Rome antiques, sur l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre de la Renaissance, sont exactes, et qu'un

(1) Sir John Clark, ancien diplomate, fils de sir James Clark, médecin de la reine Victoria.
(2) Milman (Le *dean* Henry-Hart), littérateur, 1791-1868.
(3) Milnes (Richard-Monckton), poète et homme politique, 1809-1885.
(4) Son cousin, M. Aimé Seillière.

historien possède dans les livres un instrument très puissant, une sorte de photographie très fidèle, capable de suppléer presque toujours à la vue physique des objets.

Il y a un point sur lequel j'essaierai de vous contredire; votre article des *Débats* parlait de la raideur des Anglais. Vous disiez, ce me semble, que chacun d'eux marche entouré d'une sorte de barrière qui le rend inaccessible à tous ses voisins. Eh bien, pour mon compte, j'ai trouvé en eux des gens aussi affables, aussi communicatifs que les Français. Je ne parle pas seulement des personnes à qui vous m'aviez adressé. La bonne éducation et l'envie de vous faire plaisir a pu les rendre aimables. Mais partout, en voiture, en bateau à vapeur, à la ville, à la campagne, les gens m'ont paru complaisans et accueillans; j'ai demandé cinq cents renseignemens dans les rues, toujours les gens me les ont donnés, se sont dérangés pour me les donner; j'entends des gens de toute condition, en habit ou en blouse, gentlemen ou pauvres diables, vingt fois, trente fois ils ont engagé la conversation avec moi, sur la pluie, le beau temps, l'empereur Napoléon, les orphéonistes et autres sujets; il m'a semblé encore qu'ils causaient et riaient entre eux, inconnus avec inconnus, et de fort bon cœur. Je ne les trouve pas plus tristes que les Français; ils sont certainement aussi *civils*. Au total, ils me semblent avoir des nerfs plus rudes que nous, plus difficiles à émouvoir, plus amateurs de gros plaisirs, de hourras et de joie physique. Mais la *Merry England* dont parlent les écrivains du XVIe siècle subsiste encore, et nous avons tort de croire que les affaires et le protestantisme l'ont submergée.

Je ne sais, mon cher ami, si je pourrai, comme je l'espérais, aller vous remercier au Val-Richer cette année. Je serai à Paris vers la fin de juillet, et ma mère doit faire à cette époque un voyage dans les Ardennes, pour lequel ma présence lui sera utile. Si vous avez du loisir, répondez-moi un mot, ne serait-ce que pour me dire comment vous passez cette heureuse année, et me donner des nouvelles de Cornélis et de tous les vôtres. Mon adresse est, pour cette semaine, à Manchester, 5, Beaufort Terrace, Cecil Street, chez M. Seillière; mais si votre lettre arrivait plus tard, on aurait soin de me l'envoyer.

Offrez, je vous prie, mon respect et mes remerciemens à M. Guizot, et acceptez pour vous et pour Cornélis une cordiale poignée de main.

A M. Cornélis de Witt.

Orsay, Vendredi, 20 septembre 1861 (1).

Mon cher ami,

Je te remercie des lettres que tu m'as renvoyées. Il y en a une de M. Duruy; il paraît qu'on n'était pas encore absolument décidé à faire une vacance à Saint-Cyr. Il pousse vigoureusement à la roue, et le général Blondel aussi. L'affaire va se décider, je pense que la lettre de M. Guizot sera d'un grand poids.

Je vous suis bien obligé, mes chers amis, de votre accueil si franc; je vous dois encore autre chose; il me semble que j'ai appris chez vous ce que c'est que la famille, la maison et l'héritage; je n'avais encore vu que des rassemblemens, des logemens, et des successions; j'ai vu pourtant déjà bien des intérieurs; mais la vraie concorde, le vrai bon sens, la vraie autorité y manquent. Ce qu'il y a de mieux, c'est que je vous crois capables de subir le malheur, sans vous désorganiser ni vous troubler.

Veux-tu rappeler à Guillaume sa promesse pour octobre? Je resterai probablement ici jusqu'au 15 ou au 20; s'il me donne un bout d'après-midi, je lui montrerai un paysage bien fin et bien gracieux.

Je suis allé à la *Revue de l'Instruction*. Ton *Jefferson* y était. J'ai parcouru la liste des rédacteurs; d'après mon avis, on priera M. Dreyss de faire l'article : c'est un homme réfléchi et instruit.

Il y aura peut-être des tiraillemens pour mes articles à la *Revue des Deux Mondes*. M. de Mars a ouvert des yeux grands comme des coquilles de noix, quand je lui ai dit que ma demande était une condition *sine qua non*. Il en référera au grand souverain, qui maintenant ne revient à Paris que la veille du numéro, et trône dans sa terre de Savoie.

Mon respect à ces dames et à M. Guizot; une bonne poignée de main à toi et à tes frères.

(1) Écrit en revenant d'un séjour au Val-Richer, chez M. Guizot.

A M. Cornélis de Witt.

Paris, 18 octobre 1861.

Mon cher ami,

J'ai eu hier une audience de M. Rouland qui s'est montré fort aimable.

Il m'a d'abord répété les objections contenues dans sa réponse à M. Guizot. J'ai vu qu'il considérait le nouveau cours comme un cours de collège et je l'ai détrompé. Je lui ai expliqué qu'il était analogue à celui de l'École polytechnique, qu'il s'agissait d'ouvrir et d'exciter des esprits, etc. Là-dessus, il a changé entièrement de ton, il a déclaré qu'il ne s'opposait plus à ma candidature, que même il l'acceptait, qu'il était heureux de me voir rentrer dans l'Enseignement, que plus tard même il pourrait se présenter quelque chose à l'École normale ou ailleurs; de sorte que je regarde la nomination comme presque absolument certaine.

La seule objection est contre la trop grande étendue du cours, et mon avis est un peu le même.

Je n'ai pas besoin, je crois, d'abuser une seconde fois de la bienveillance de M. Guizot. Je n'ai plus qu'à le remercier; son obligeance est égale à son accueil.

Les professions de foi et le ton de la conversation de M. Rouland m'ont paru beaucoup plus libéraux et plus aimables pour moi que le ton de sa lettre. Il n'y avait plus la moindre nuance de blâme, il exprimait simplement un dissentiment personnel, et approuvait les investigations libres et même hardies de l'esprit scientifique.

J'ai vu Guillaume ici. Il abonde dans le sens du Casaubon.

A M. Cornélis de Witt.

Paris, 31 octobre 1861.

Mon cher Cornélis,

Au dernier moment mon affaire de Saint-Cyr a manqué. Le maréchal a conservé le titulaire.

Le général directeur de l'École, le général inspecteur, et l'inspecteur d'Académie ont alors fait une charge d'ensemble qui n'a pas abouti non plus. M. B... a eu un frère tué en Crimée,

ce qui milite en sa faveur; d'ailleurs il est plus difficile à la Guerre que dans l'Université de mettre un homme en retrait d'emploi. En attendant, il reste, branlant dans le manche. Il n'y a plus rien à faire de ce côté.

Je travaille sur les poètes du XVIIIe siècle, Pope et Burns. Je me rappelle que tu souhaitais un sujet, assez français et sur la Révolution. Pourquoi ne prendrais-tu pas Fox? Il ne nous est pas hostile, et il est très éloquent. Un travail très intéressant serait : « De l'attitude de l'Angleterre en face de la France pendant la Révolution française. »

Qu'est-ce donc que ce livre de M. Guizot que je vois annoncé : « Trois rois, trois peuples, trois siècles? » Son dernier ouvrage me paraît très élevé et bien beau de style; sur plusieurs points que tu devines je n'ai pas été convaincu.

Quand tu reviendras à Paris, voudras-tu me rapporter le 1er et le 2e volume du *Pictorial history?*

Mille respects et amitiés chez toi; je te serre la main bien affectueusement.

A M. F. Guizot.

Paris, 4 janvier 1863.

Monsieur,

Vous avez eu la bonté, l'an dernier, de présenter à M. le maréchal Randon ma candidature pour la chaire de littérature de Saint-Cyr (1); il l'avait acceptée et la nomination était presque faite, lorsqu'on s'est aperçu que le titulaire n'avait pas l'âge de la retraite; en sorte que, s'il n'y a pas eu de nomination, c'est seulement parce qu'il n'y a pas eu de vacance. Je tiens tous ces faits de M. Duruy, inspecteur général, et de M. le général Blondel, chef du personnel.

Cette année, ces Messieurs, dont la bienveillance pour moi est extrême, ont d'eux-mêmes pensé à moi pour une autre place actuellement vacante, celle d'examinateur d'histoire et d'allemand pour l'entrée de Saint-Cyr. Ils ont présenté mon nom au maréchal, qui ne lui a point fait le même accueil que l'an dernier. Il paraît que, dans ces derniers temps, quelques personnes fort passionnées ou médiocrement sincères m'ont représenté

(1) Voir les lettres précédentes.

comme un homme dangereux et imbu d'opinions perverses. Quoique l'emploi vacant soit simplement une vérification toute matérielle de l'instruction acquise, le maréchal s'est inquiété, et ma candidature est compromise.

Vous me connaissez, Monsieur, j'ai pensé tout haut devant vous dans la conversation familière; j'ose dire que j'ai toujours pensé aussi loyalement, la plume à la main, et devant le public; je persiste à croire que les écrits sont libres, et que c'est faire une action honorable que de chercher, de toute sa force et n'importe où, la vérité. Mais je comprends les convenances d'un cours, à plus forte raison celles d'un examen, et il me semble qu'il faudrait être bien sot pour faire de la propagande ou afficher du scepticisme dans un interrogatoire sur les dates de l'histoire de France, ou sur les règles de la grammaire allemande.

Si vous croyiez à propos de présenter ces raisons au maréchal, et si vous jugiez, comme je l'espère, que la libre recherche historique et philosophique n'est pas incompatible avec un emploi public, ce serait, Monsieur, un nouveau service ajouté aux obligations que je vous ai déjà, et que je suis heureux de vous avoir.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de mon attachement et de mon respect.

A M. Cornélis de Witt.

Paris, 17 mai 1864.

Mon cher Cornélis,

J'arrive à point d'Italie pour recevoir la petite leçon de tolérance que Mgr l'Évêque d'Orléans et ses amis ont bien voulu me donner (1). De cet accident, il me reste beaucoup de reconnaissance pour M. Guizot; c'est à peu près l'issue ordinaire de mes candidatures : j'espère que tu le lui diras de ma part.

Tu comprends bien que si les théories morales avaient été en cause, je ne me serais pas présenté; mais d'après les paroles de M. Bordin, le prix était uniquement et expressément réservé à l'ouvrage qui réunissait « les connaissances les plus étendues, et le mérite de style. » Cela posé, comme j'avais lu la plus

(1) Le refus du prix Bordin à l'Académie française.

vaste littérature de l'Europe, passé sept ans dessus, et qu'on ne disait point mon livre ennuyeux, j'étais excusable d'envoyer mon livre au concours.

Quant aux phrases que tu blâmes, mon cher ami, considère seulement une chose : crois-tu qu'on ferait le métier que je fais, si l'on ne croyait son idée vraie? Non, cent fois non. Mieux vaudrait mille fois être banquier, épicier; au moins on gagnerait de l'argent, on aurait une maison, une famille, le teint frais, et le plaisir de digérer pacifiquement au dessert. Nous n'avons qu'une seule compensation, la croyance intime que nous sommes tombés sur quelque idée générale très large, très puissante, et qui d'ici à un siècle gouvernera une province entière des études et des connaissances humaines. Autrement ce serait faire un métier d'oie que de juger pour la centième fois Shakspeare, ou d'aller ramasser d'illustres inconnus comme Barrow ou Sidney pour les déterrer et les mettre en file. Nous ne valons, nous ne vivons, nous ne travaillons, nous ne résistons que grâce à notre idée philosophique. Or la mienne est que tous les sentimens, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois, et que tout l'avenir de l'histoire consiste dans la recherche de ces causes et de ces lois. L'assimilation des recherches historiques et psychologiques aux recherches physiologiques et chimiques, voilà mon objet et mon idée maîtresse; que les deux classes de faits soient de dignité et d'ordre différens, je n'y contredis pas; mais quant au mode de génération, j'ai passé dix ans à prouver la ressemblance; je te donne ma parole que je n'ai jamais songé en écrivant à faire du scandale; j'ai toujours cherché l'expression la plus exacte, la plus nette, bref la formule; je n'ai jamais cherché autre chose; et je crois que le droit et le devoir d'un écrivain est, coûte que coûte, lorsqu'il a bien réfléchi, d'exprimer sa pensée avec toute la précision et toute la force possible, sans songer aux atermoiemens et aux compromis.

J'ai trouvé à mon retour la petite lettre de Mme de Witt; je l'en remercie et je profiterai de ses remarques (1).

J'ai passé trois mois en Italie, voyant et interrogeant le plus possible, je complète en ce moment mon voyage par mes lectures; je tâcherai d'en tirer quelque chose. Cela va me retenir à

(1) Sur l'*Histoire de la littérature anglaise.*

Paris tout le mois de juin et, cet été du moins, je ne pourrai avoir le plaisir d'aller vous voir et de te serrer la main. D'ailleurs, j'ai promis mon quatrième volume (1) et mes examens commencent le 1er juillet. Garderai-je cette place? A la première recrudescence cléricale, au premier livre que j'écrirai, au premier changement de ministre, on pourra fort bien ne pas me renommer. Je me prépare.

A Monsieur Cornélis de Witt.

Paris, juillet 1864.

Mon cher Cornélis,

Je suis allé quatre ou cinq fois au Journal, sans rencontrer John Lemoinne. On dit qu'il n'y paraît pas trois fois par an. C'est à toi de lui écrire directement.

Je te proposerais bien de le remplacer. Mais j'entre dans mes examens, et j'y suis tenu assis de huit heures du matin à six heures du soir. — De plus ce serait traiter un sujet que j'ai déjà rebattu. Mon troisième volume est sur le même sujet que le tien.

J'ai lu ton livre (2), et plusieurs choses m'ont fait un vif plaisir, par exemple l'ironie grave avec laquelle tu décris d'Argenson. Pour le fond, tu sais nos différences ; ce n'est pas seulement au gouvernement libre que j'attribue l'amélioration des mœurs anglaises au XVIIIe siècle, c'est à tout un ensemble de causes, notamment au caractère national, et à la religion. De même en France, la dégradation des mœurs. Je pourrais m'appuyer à cet égard sur l'exemple de l'ancienne Rome ; ce n'est pas seulement la ruine de la liberté qui l'a gâtée ; c'est un ensemble de causes, en premier lieu la conquête et la destruction de la classe moyenne ; la ruine de la liberté et la corruption des mœurs sont deux effets d'une même cause, et non la cause l'une de l'autre.

On pourrait aussi te discuter sur Voltaire ; il a des méchancetés, des imprudences, des gamineries, toutes les violences et tous les excès du tempérament nerveux, c'est souvent un singe. Mais il n'a pas été bon seulement en paroles : vois ses établissemens à Ferney : c'est la conduite d'un grand seigneur anglais humanitaire qui fait du bien autour de lui et gratuitement. —

(1) Le dernier volume de la Littérature anglaise, *les Contemporains*.
(2) *La Société française et la Société anglaise au XVIIIe siècle.*

De même la vie de Diderot : il a fait beaucoup d'actions généreuses; ce sont des polissons et des enthousiastes, mais est-ce que la générosité pratique a manqué en 89 ?

Pour la forme, il me semble que tu l'acquiers chaque jour davantage. Cela est tout à fait solide et serré. Regarde cependant si, en vertu du principe qui ordonne de grouper par masses, il n'aurait pas mieux valu mettre d'un côté toute la France en bloc et de l'autre toute l'Angleterre en bloc. L'impression est alors plus nette.

Voici un service que je te prie de me rendre. Quel est le nom de l'éditeur de Londres qui fait traduire les livres de M. Guizot? Quel est le nom du traducteur? — Il s'agit de faire traduire mon gros livre je n'ai pas le temps en ce moment d'aller en Angleterre; je n'y ai qu'une relation très légère avec M. Murray; je serai obligé d'écrire. D'après mon traité avec Hachette, c'est moi seul qui dois me charger de ce soin.

Du reste les choses ont bien marché en France ; l'édition est presque vendue; il y a eu beaucoup d'articles partout. La *Westminster Review* a publié une longue analyse avec les conclusions les plus aimables. Le quatrième volume (*Les Contemporains*) va s'imprimer.

J'ai rapporté quantité de notes d'Italie ; je pense écrire un voyage, demi-descriptif, demi-historique.

A Monsieur Cornélis de Witt.

Paris, juillet 1864.

Mon cher Cornélis,

Je te remercie beaucoup de ton intervention présente et future auprès de M. Reeves. A défaut de traduction, un article sera très utile.

Émile Boutmy fera dans la *Presse* un article sur le livre de M. Guizot (1). Je pense que tu n'as pas oublié M. Levallois, de l'*Opinion nationale*.

Je viens d'achever le livre; tu ne t'étonneras pas, je pense, si je garde l'opinion que j'avais auparavant. Le raisonnement fondamental qui se trouvait déjà dans *l'Église et l'État* ne me paraît pas suffisant. Dire, comme M. Guizot, que l'homme a été

(1) *Méditations sur l'état actuel de la Religion chrétienne.*

créé tout d'un coup complet, à la vérité par miracle, c'est, à mon sens, contredire toutes les analogies, et dans les sciences positives on ne procède que par analogie. Le corps du premier homme se composait, j'imagine, comme le nôtre, de carbone, d'oxygène, d'azote, d'hydrogène, de phosphates, etc. Il faut bien admettre que les élémens se trouvaient dans le milieu ambiant, à moins de prétendre qu'ils ont été tout d'un coup surajoutés à la matière ou descendus d'en haut dans une cloche. Représentons-nous alors l'événement, tel qu'il a dû se passer. Il a donc fallu que tout d'un coup, comme par un coup de baguette magique, ces divers élémens se soient rapprochés, combinés, proportionnés, que les tissus, les organes se soient construits, disposés balancés, etc. Se figurer un monde comme le nôtre, ou analogue au nôtre, avec des plantes, des animaux et le reste de ce qu'il faut pour la nourriture de l'homme, avec des rivières, une atmosphère, un soleil et le reste, et croire que tout d'un coup une pareille transformation et production se soient opérées dans un pareil monde, cela est inouï. Dès qu'on a vu fumer une cornue, ou disséquer une articulation, la conception même en devient impossible. Il n'y a plus de lois dans la nature, s'il y a eu jamais un tel renversement des lois de la nature. — Ici, comme ailleurs, il y a eu des transitions, des préparations, des progrès ; là intervient l'explication de Lyell et de Darwin, fondée sur l'incommensurable longueur et la prodigieuse durée des périodes géologiques, sur les milliers de milliards de siècles, tels que l'étude de la croûte terrestre les constate aujourd'hui.

De même pour la persistance des espèces. Je crois que M. Guizot n'a consulté qu'un groupe d'avocats; M. Flourens est un si pauvre homme, si peu considéré dans la science que les hommes spéciaux en font des gorges chaudes. Les naturalistes éminens considèrent aujourd'hui les classifications et les espèces, non comme des données primitives, mais comme des produits. J'indiquerai seulement sur cette question deux mémoires de M. Broca, un des fondateurs de la Société d'anthropologie : 1° *Rapport à la Société de biologie sur les animaux ressuscitans*, et partant sur la nature de la vie; 2° *Mémoires sur l'hybridité*. Entre autres réfutations de la séparation radicale des espèces, il y a ce fait : un spéculateur d'Angoulême fabrique depuis plusieurs années des métis de lièvre et de lapin, trois quarts lièvre, un quart lapin, lesquels se reproduisent indéfiniment, quoique

le lièvre et le lapin soient des genres tout à fait différens, bien plus que le loup et le renard, le cheval et l'âne. — Bref les idées actuelles viennent de tout un ensemble de recherches de physiologie et de zoologie que les réfutations du livre ne me semblent point toucher.

Je n'ai pas besoin de demander pardon de ces objections; je sais que M. Guizot et toi vous êtes franchement et foncièrement libéraux, et que vous admettez la contradiction.

A Monsieur F. Guizot.

Paris, 19 décembre 1871.

Monsieur,

MM. Hachette m'envoient votre volume sur le *Duc de Broglie;* n'étant point abonné à la *Revue des Deux Mondes,* je n'en avais lu que des extraits, et je me proposais d'acheter les numéros. Je vais lire et étudier l'ouvrage; il y en a peu qui, en ce moment, puissent m'être aussi profitables. Aujourd'hui tous, jusqu'aux hommes incompétens, sont obligés de s'occuper de politique; j'ai analysé la plume à la main les *Vues sur le gouvernement de la France;* depuis six mois j'étudie à la Bibliothèque les sources originales de notre histoire depuis 1789; j'ai dépouillé aux Archives la correspondance des préfets de 1814 à 1830; je vais tâcher d'avoir celle des années suivantes; je suis donc particulièrement heureux d'avoir votre livre, et (laissez-moi l'espérer) de croire qu'il me vient de vous.

MM. Hachette ont dû vous adresser les *Notes sur l'Angleterre* et la brochure sur le *Suffrage universel;* permettez-moi de vous les offrir. Je vous dois les amis que j'ai encore en Angleterre; c'est vous qui m'avez ouvert ce pays, et ce que je puis y avoir appris d'utile vous appartient. Je vous dois encore bien d'autres choses : l'*Histoire de la civilisation en Europe et en France* est encore aujourd'hui le fonds commun d'après lequel s'élaborent les idées historiques, et les *Mémoires* sur la monarchie de Juillet ont dit d'avance ce que l'expérience commence à faire comprendre, à savoir que, dans le conflit de la nation et du gouvernement, c'est la nation qui avait tort. Les documens de toute sorte que j'ai lus cet été concluent dans le même sens; quand on regarde le passé de près et de sang-froid, on trouve qu'en général les Français depuis 1789 ont agi et pensé en partie comme des fous, en partie comme des enfans.

Je n'ai pas eu le plaisir de rencontrer Guillaume depuis mon retour. Des affaires domestiques, mon cours qui va m'occuper deux fois par semaine, l'École libre des sciences politiques ne me laissent pas autant de loisirs que je le voudrais. Je n'ose vous parler de l'Académie : M. de Loménie est votre ami et M. About est le mien; s'il succombe, l'honneur en sera plus grand pour le vainqueur, puisque le vaincu sera l'un des plus vifs, des plus fins, des plus spirituels, des plus sensés parmi les écrivains de notre temps, peut-être l'esprit le plus français qu'il y ait en ce moment en France; on mettrait ensemble vingt talens allemands ou anglais qu'on n'en tirerait pas *la Grèce contemporaine*, *Trente et Quarante*, *le Progrès*, *le Turco*, *le Mari imprévu*, et même le petit volume des *Assurances sur la vie*. Vous ne m'en voudrez pas de louer un ami; en ceci, comme dans toutes les choses d'esprit, j'ai toujours trouvé auprès de vous une tolérance extrême, et en outre un degré de bienveillance personnelle dont je vous suis profondément reconnaissant.

A Monsieur F. Guizot.

Chatenay, 12 juillet 1873.

Monsieur,

J'ai vu les personnes que vous m'indiquez et avec la nuance que vous avez bien voulu me marquer. Elles m'ont paru fort bienveillantes, et je dois sans doute à votre appui une partie de leur aimable accueil.

Il va sans dire que, pour le fauteuil à occuper, je suivrai vos directions et celles de l'Académie. Néanmoins, permettez-moi de vous rappeler que, lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir, il s'agissait de celui de M. Saint-Marc Girardin; j'ai été son élève; il a protégé mes débuts aux *Débats*, et corrigé mon premier article (sur Saint-Simon); j'y ai été vingt ans son collègue; je l'ai beaucoup connu personnellement; ma famille est liée presque intimement à la sienne; et pour ce qui est des opinions philosophiques, c'est de lui que je suis le plus voisin, ou si vous préférez ce mot, le moins éloigné. Au contraire j'ai vu M. Vitet deux fois dans ma vie, et la ferveur finale de sa croyance catholique appelle, si je ne me trompe, un panégyriste qui soit de la même opinion; ceci n'est pas pour lui marchander le respect et l'admiration que commandent son talent et son caractère; à cet

égard tout le monde est unanime; mais il y a là une question de convenance académique que je dois remettre à votre jugement. Quoi qu'il en soit, si, grâce à vous, je réussis, M. Vitet et M. Saint-Marc Girardin sont deux hommes dont il est agréable de faire l'éloge; seulement, pour M. Saint-Marc Girardin, j'ai les matériaux sans consulter personne; pour M. Vitet, je serai obligé de vous les demander.

Vous êtes mille fois bon de souhaiter que Chatenay soit plus près du Val-Richer; pour moi, j'en aurais grand besoin, surtout à présent. J'ai achevé presque toutes mes lectures sur la Révolution française; je serais bien heureux d'en soumettre les conclusions à un politique qui a pratiqué. Ce qu'il y a de plus étonnant, à mon sens, c'est l'idée qu'on se faisait alors de l'homme et de la société; elle est d'une fausseté prodigieuse, et de plus en parfait désaccord avec ce qu'enseignaient les premiers esprits du temps, Voltaire, Montesquieu, Buffon. On admet que l'homme en soi, l'homme abstrait, l'homme primitif et naturel est essentiellement bon et surtout raisonnable; là-dessus on fabrique une idylle. En général cette conclusion passe pour être une conséquence rigoureuse de la philosophie du XVIIIe siècle; tout ce que je puis dire, c'est que la raison, même laïque et purement laïque, ne l'accepte pas. Du moins la science, dès qu'elle est précise et solide, cesse d'être révolutionnaire, et même devient antirévolutionnaire. La zoologie nous montre que l'homme a des canines; prenons garde de réveiller en lui l'instinct carnassier et féroce. La psychologie nous montre que la raison dans l'homme a pour supports les mots et les images; prenons garde de provoquer en lui l'halluciné et le fou. L'économie politique nous montre qu'il y a toujours disproportion entre la population et les subsistances, n'oublions jamais que, même pendant la prospérité et la paix, le *struggle for life* persiste, et prenons garde de l'exaspérer en augmentant les défiances réciproques des concurrens. L'histoire montre que les États, les gouvernemens, les religions, les Églises, toutes les grandes institutions sont les seuls moyens par lesquels l'homme animal et sauvage acquiert sa petite part de raison et de justice; prenons garde de détruire la fleur en tranchant la racine. Bref, il me semble que la science laïque conduit à l'esprit de prudence et de conservation, non à l'esprit de révolution et de renversement; il lui suffit pour cela de nous faire voir la complication et la délicatesse du corps

social; tout de suite nous voilà en défiance des charlatans, des panacées, des remèdes universels, radicaux et simples; un savant comme Claude Bernard se met à rire quand Raspail lui propose de tout guérir avec du camphre et de l'alcool.

Pardon, Monsieur, de cette dissertation; je suis trop rempli de mon étude; tout ce que je voulais dire, c'est que nos méthodes, bien loin de nous éloigner de vous, nous en rapprochent. Je l'ai toujours souhaité, et je vous prie d'en agréer l'assurance comme un nouveau témoignage de mon attachement et de mon respect.

A Monsieur F. Guizot.

Paris, 20 décembre 1873.

Monsieur,

On m'apprend que dans la discussion des titres du 23 décembre, chaque candidature doit être présentée et défendue par un académicien; on me nomme les académiciens qui rendront ce bon office à mes compétiteurs. Est-ce trop vous demander que de vous prier de me le rendre? Je ne pourrais être dans des mains plus autorisées et plus compétentes. Depuis vingt ans mon travail littéraire et scientifique s'est fait sous vos yeux et en partie sous vos auspices; je pourrais prendre pour devise de mes vingt-trois volumes l'épigraphe que j'ai empruntée à l'*Histoire de la civilisation* et que j'ai mise à l'*Histoire de la littérature anglaise;* j'ai fait de la psychologie pure et de la psychologie appliquée à l'histoire, voilà tout, et vous êtes peut-être la seule personne qui, ayant employé une méthode heureuse, puissiez admettre qu'une autre méthode peut aussi donner de bons résultats.

Agréez, Monsieur, les assurances de mon attachement et de mon respect.

H. Taine.

L'ENTRÉE DES ALLIÉS A PÉKIN

(14, 15 AOUT 1900)

I

Dans la nuit du 14 août 1900, la petite armée internationale qui s'était portée, de Tien-Tsin, au secours des Légations assiégées dans Pékin, avait pénétré dans la capitale chinoise. L'objectif principal que s'étaient assigné les Alliés, était ainsi atteint : il avait été obtenu grâce à une vigoureuse offensive et au prix de persévérans efforts. On peut ajouter, sans amoindrir l'importance du résultat acquis, qu'il avait été singulièrement facilité par l'état de désorganisation dans lequel se trouvait l'armée chinoise, qui, désorientée, sans commandement, tout au moins sans direction, sans plan général de défense, et manquant totalement d'initiative, au lieu de harceler les troupes alliées dans leur marche, de leur disputer les abords de la capitale, c'est-à-dire d'appliquer les règles les plus élémentaires de la tactique et de faire preuve de quelque virilité, s'était bornée à attendre le choc de l'ennemi derrière de hautes murailles. Bien plus, les défenseurs n'avaient pris ni la précaution d'accumuler, en avant des points les plus exposés aux attaques, des mines, des fougasses et autres défenses accessoires dont les Chinois excellent d'ordinaire à faire emploi, ni de renforcer, à l'intérieur, les portes les plus menacées, au moyen de madriers, de sacs de terre, etc., afin de les mettre à même de résister à l'explosion d'une charge de dynamite ou de projectiles d'artillerie; enfin, ils n'avaient même pas eu le souci d'assurer, d'une manière convenable, la garde des

rares portes qui pouvaient donner accès dans l'intérieur de la place. Cependant, le seul fait de la présence, dans la ville, de ce groupe d'assiégés, si peu nombreux qu'il fût, occupant, sur ce monumental rempart qui divise Pékin en deux immenses cités, un point, une brèche en quelque sorte, par laquelle celui-ci était susceptible de pouvoir donner la main aux assaillans, constituait, pour les Chinois, une cause très grande de faiblesse, un réel danger qui eût dû, davantage encore, les pousser à tenter la fortune des armes, hors de la zone d'action possible de ce petit groupe, en réservant, pour la défense même de la place, le suprême effort.

Il fut loin d'en être ainsi, et l'armée chinoise chargée de la défense de Pékin, forte d'une trentaine de mille hommes, composée en majeure partie de Mandchous, de soldats musulmans des corps de Tong-Fuh-Sian, et de Boxeurs, et de quelques unités seulement des troupes de Tien-Tsin et de Peitzang, dont la plus grande partie se reformait sur différens points du Pé-tchi-li, attendant l'ordre de leur Gouvernement de reprendre la lutte, semble avoir eu pour principale préoccupation de concentrer tous ses moyens pour chercher à interdire aux Alliés l'entrée de la Cité Impériale et celle du Palais Impérial, et pour protéger la fuite de la Cour, opérations dont le succès devait, sans doute, sauvegarder, à ses yeux, les plus grands intérêts dynastiques et nationaux en jeu.

Pour tout dire, il faut rappeler que des négociations étaient engagées depuis une vingtaine de jours avec les Grandes Puissances par Li-Hung-Chang, certainement avec l'entière approbation de la Cour, — avec laquelle ce haut mandarin était resté en communications suivies, par Shang-Haï, — en vue d'obtenir que l'armée alliée ne dépassât point Tong-Tchéou. De cette localité, un détachement international devait se rendre sous les murs de Pékin, ou même dans l'intérieur de la capitale, pour recueillir les Ministres, le personnel des Légations et, en général, les Européens et les escorter jusqu'à Tien-Tsin. Ces propositions étaient examinées non sans quelque bienveillance par certaines Puissances (1); quelques-unes de ces dernières acceptaient même vo-

(1) Numéros 188, 239, 246 et 250 du *Livre Jaune* de 1900-1901.

Le 23 juillet, le président Mac-Kinley, notamment, écrivait à l'Empereur de Chine de se mettre en communication avec l'armée internationale de secours, de façon à coopérer avec elle à la délivrance des Légations, à la protection des étrangers et au rétablissement de l'ordre.

lontiers le principe d'une suspension d'armes, pour en faciliter l'exécution. En tout cas, dans les réponses qui furent faites à ces propositions, toutes les Puissances exigeaient expressément que, pour être autorisé à poursuivre les négociations qu'il venait d'entamer, le Gouvernement de l'Empire du Milieu donnât, au préalable, et d'urgence, aux autorités et aux troupes chinoises l'ordre de « cesser immédiatement les hostilités contre les étrangers; — de se mettre en communications amicales avec les forces internationales; — de s'effacer devant ces forces dans leur marche sur Pékin. »

On conçoit aisément que les ordres et les contre-ordres qui furent vraisemblablement la conséquence, de la part de la Cour de Chine, de ces énergiques injonctions des Puissances durent avoir leur contre-coup dans l'élaboration et encore plus dans l'exécution des plans des généraux chinois, notamment dans les dispositions prises par les commandans des troupes chargées de s'opposer à la marche des Alliés, de Tien-Tsin à Pékin, et d'assurer la défense de la capitale chinoise; ils ont dû également exercer une influence désastreuse sur le moral de ces troupes. Le peu de hâte que mit la Cour elle-même à fuir de Pékin, où elle faillit être capturée par les Alliés, paraît être une preuve frappante de sa confiance dans une heureuse issue des négociations qu'elle venait d'engager (1).

(1) Ce court exposé rétrospectif des circonstances qui ont accompagné la prise de la capitale du Céleste Empire, des causes et des mobiles qui ont pu peser sur les déterminations de la Cour — et dont le résultat, à n'en point douter, fut de favoriser, directement ou indirectement, les opérations de l'armée internationale pendant cette période de la campagne du Pé-tchi-li, — nous semble fournir une explication plausible de la facilité avec laquelle cette armée de 14000 hommes a pu s'avancer jusqu'à Tong-Tchéou, contrairement à toutes les prévisions, au moment même où un accord venait d'être concerté entre les Russes et les Japonais, aux termes duquel la deuxième quinzaine du mois d'août était fixée comme l'époque la plus propice pour l'entreprise de cette marche; où l'on estimait communément que le corps d'opérations devait compter de 60000 à 80000 hommes. On y trouve l'explication de cet abandon précipité, par l'armée chinoise, des deux places d'Ho-Si-Vou et de Tong-Tchéou, dont la défense s'imposait, et, aussi, de l'absence complète de résistance des troupes ennemies, entre Tong-Tchéou et Pékin, dans ces mêmes plaines de Pa-li-kao où les hordes tartares tentèrent, en 1860, d'arrêter le corps expéditionnaire franco-anglais. L'état de désorganisation dans lequel devait sans doute se trouver l'armée chinoise, comme conséquence de l'impuissance où était tombée l'autorité impériale, à Pékin et sur tous les points où les Boxeurs étaient les maîtres; la démoralisation dont elle pouvait avoir été frappée à la suite de la prise de la Cité Murée de Tien-Tsin et des combats de Peitzang et de Yang-Tsoun, ne suffisent pas, à notre avis, à donner la raison du peu de résistance que les Alliés ont rencontré dans leur marche et dans l'attaque

Nous pensons qu'au point de vue militaire, comme aussi à un point de vue plus général, qui permettra de dégager des sentimens qui ont guidé ses actes dans cette circonstance d'un ordre, il est vrai, particulièrement délicat, le trait caractéristique, la mentalité, en quelque sorte, de chacun des corps alliés en présence, il ne sera pas sans intérêt, de tenter de reconstituer, au moyen des documens jusqu'ici connus et, aussi, au moyen de renseignemens personnels, les principaux incidens de cette journée historique de la prise de Pékin, dont la nouvelle eut un si grand retentissement dans le monde entier, où elle fut, universellement accueillie avec des transports d'allégresse, comme un nouveau triomphe de la civilisation sur la barbarie.

Afin de ne point être entraîné à se départir de la correction qui doit régler les rapports de soldats ayant combattu côte à côte, — en formulant des appréciations qui pourraient paraître désobligeantes, et que l'on ne manquerait point de mettre sur le compte d'un désappointement, prenant son origine dans le rôle, trop effacé à son gré, joué dans cette journée, par le corps français, qui revendiquait le droit de prendre une part plus active aux opérations qui se préparaient, — il convient de ne point trop s'attarder à rechercher les mobiles qui ont pu pousser les commandans de certains contingens à contrevenir, d'une manière aussi flagrante, et non, vraisemblablement, sans quelque préméditation, aux conventions arrêtées, le 12 août, à Tong-Tchéou, en Conseil des généraux, relativement aux dispositions qui devaient être concertées, le 14 au soir, en vue de l'attaque générale de Pékin par tous les corps alliés, à la suite de leur concentration, laquelle devait s'opérer, dans le cours de cette même journée du 14, sous les murs de la capitale chinoise. La possibilité survenant, pour l'un des contingens, par suite d'une circonstance imprévue, d'avancer, ne fût-ce que d'une heure, le moment de la délivrance des Légations, sans se croire astreint à respecter scrupuleusement la ligne de conduite commune que l'on s'était tracée, était, certes, de nature à légitimer toute action

de la capitale chinoise. Il sera peut-être bon de tenir un certain compte de ces observations dans le jugement qui sera émis sur la valeur générale des élémens qui composaient l'armée du Céleste Empire, en 1900. Ajoutons que des documens récemment parus tendent à établir qu'en diverses circonstances de la seconde période de cette campagne de Chine, l'inaction dont on a fait un reproche aux généraux chinois était raisonnée, systématique, et se trouvait justifiée par les ordres formels que ces généraux avaient reçus de leur gouvernement.

susceptible de procurer ce résultat, alors même, comme on le savait par les renseignemens qui venaient de parvenir, le 12 août, à Tong-Tchéou, aux corps alliés, par des émissaires des Légations, que les assiégés étaient en état de continuer leur résistance, au moins jusqu'au 20 août.

Le désir non avoué, de la part de l'un des chefs, d'atteindre ce résultat avec ses seules ressources, à l'insu des autres, soit en utilisant des renseignemens secrets, soit en brusquant les événemens, et uniquement dans le dessein d'en revendiquer tout l'honneur pour son pays, était moins facile à justifier : tous les contingens alliés ayant, en effet, contribué, dans la mesure de leurs moyens, et grâce à une entente, jusqu'à ce jour aussi complète qu'il était permis de l'espérer, à la réalisation de l'œuvre commune, — œuvre qui n'a pu, en fait, être accomplie que par suite de cette heureuse coopération, — tous, au même titre, avaient droit à participer à cet honneur. Enfin, les reconnaissances des 12 et 13 août ayant constaté que les approches de Pékin n'étaient point défendues, il y avait ainsi, à tous les points de vue, pour les Alliés, un intérêt de premier ordre, avant de se ruer pour ainsi dire à l'intérieur de la capitale chinoise, à en concerter tout au moins un plan rationnel d'occupation. Pour présenter de ce drame militaire, dont les phases constituent comme autant d'actions partielles qui se sont déroulées sur des points distans les uns des autres de plusieurs kilomètres, un aperçu se rapprochant le plus possible des conditions de la réalité, — malgré l'inconvénient de quelques redites et au risque d'accentuer davantage encore le décousu de ces opérations, — nous donnerons successivement la parole, pour relater la part qui y a été prise par chaque contingent, à l'un des acteurs ou des témoins de ce drame. Nous croyons devoir, toutefois, dès à présent, signaler l'incohérence qui a présidé aux dispositions générales qui ont amené la chute des remparts de la capitale chinoise; l'absence, là, comme ailleurs, d'une direction supérieure, le manque absolu de liaison entre les différens corps : on y voit deux contingens qui avaient négligé de s'éclairer sur leurs flancs, se fusiller à petite distance, pendant dix minutes, avant de reconnaître leur méprise; un chef n'hésitant pas à refuser son concours, d'autres à reconquérir leur indépendance, au moment où la solidarité s'imposait le plus, etc. Par bonheur, l'on était en Chine, et une *chinoiserie*, comme on l'a dit souvent, au cours

de cette campagne, en des circonstances analogues, une chinoiserie de plus ne devait pas, cette fois encore, amener de fâcheuses conséquences pour ceux qui l'avaient commise!

Nous nous bornerons, dans les pages qui suivent, extraites d'un récit plus étendu (1), à relater en particulier le rôle joué par le corps français dans cette journée, après avoir donné, au préalable, un résumé succinct des opérations de chacun des contingens alliés.

Japonais. — Les Japonais, qui avaient poussé leurs avant-postes, dès le 12, au pont de Pa-li-kao, demandèrent, dans une conférence des généraux ordonnée, puis contremandée, puis reprise le 12 août au soir, à marcher sur la capitale par la grande route dallée, c'est-à-dire dans la direction des portes Est de la Cité tartare : Tchi-Houa-Men et Toung-Tche-Men. Le mobile qui guidait les soldats des Iles du Soleil-Levant ne doit point être uniquement attribué, comme on l'a écrit, au seul désir que ceux-ci avaient de se réserver, dans cette attaque, la tâche la plus difficile et par conséquent la plus glorieuse, mais aussi, — un coup d'œil jeté sur le plan de Pékin le démontre, — aux avantages que leur procurait la prise de l'une de ces portes, en leur donnant immédiatement et directement accès dans les quartiers les plus riches de la Ville tartare, et en les menant rapidement aux portes du Palais Impérial.

Partis, dans l'après-midi du 13, de Tong-Tchéou, les Japonais allèrent bivouaquer à mi-chemin de Pékin et poussèrent leurs avant-postes jusqu'à proximité du faubourg qui précède la porte de Tchi-Houa. Le 14, à la nouvelle, connue par eux dans la nuit même, que les Russes avaient procédé à l'attaque de Toung-Pien-Men, ils tentèrent, vers neuf heures du matin, de s'emparer de Tchi-Houa-Men. Mais ce ne fut que le soir, vers huit heures, alors que les défenseurs de cette porte avaient déjà eu connaissance de l'arrivée des détachemens alliés aux Légations, c'est-à-dire sur leur ligne même de retraite, qu'ils parvinrent à faire sauter cette porte et à pénétrer dans la Ville tartare. Entre temps, deux bataillons japonais avaient été dirigés, vers cinq heures du soir, par un chemin de traverse, de Tchi-Houa-Men à Toung-Pien-Men; ils entrèrent dans la Cité chinoise, puis sur le terrain des Légations, à la suite des bataillons

(1) Ce récit paraîtra prochainement à la librairie Hachette.

du général Linéwitch, vers sept heures trente du soir. Deux autres bataillons japonais, marchant par le haut des remparts, y arrivèrent vers deux heures du matin.

Russes. — Le 13 août, le général Linéwitch était renseigné sur les deux points ci-après, par une reconnaissance faite, la veille, par son chef d'état-major : les chemins vers Pékin étaient libres ; et les Chinois, d'après les rapports des habitans des villages traversés, avaient concentré tous leurs moyens pour la défense de la Ville tartare.

Informé que les Japonais se proposaient d'attaquer Pékin avec leurs seules forces, avant le jour qui avait été fixé, d'un commun accord, par les alliés, le général Linéwitch charge le général Wassilewsky, le 13, à deux heures du soir, de diriger une forte reconnaissance offensive vers Toung-Pien-Men, avec mission de chercher à s'emparer de cette porte, si les circonstances le permettent. A deux heures du matin, le général Wassilewsky est maître de cette porte. Le reste du contingent russe, qui s'était mis en mouvement dans la soirée et avait bivouaqué, la nuit, sur la rive nord du Canal Impérial, à hauteur du corps américain, se présenta devant Toung-Pien-Men, vers huit heures du matin ; à midi seulement, deux bataillons russes, sous les ordres du général Linéwitch, pénétraient dans la Cité chinoise : le soir, vers sept heures, ils arrivaient aux Légations.

Américains. — Le contingent américain avait quitté Tong-Tchéou, dans l'après-midi du 13 août, par la route qui suit la rive sud du Canal Impérial et était venu bivouaquer au deuxième barrage. Une reconnaissance de cavalerie poussée, le même jour, dans la direction de Toung-Pien-Men, avait signalé que la route de Pékin n'était point défendue. Le contingent américain avait perdu, le 14, dès le matin, le contact avec le corps principal russe qui avait passé la nuit, sur l'autre rive de ce canal, à sa hauteur. De concert avec le corps français, avec lequel il entrait en relations, ce même jour, vers cinq heures du matin, le contingent américain occupait, vers neuf heures, le village situé près du premier barrage, à 2 500 mètres environ de Toung-Pien-Men. Entraîné par les troupes qu'il avait lancées, de ce point, en avant pour reconnaître les villages situés sur son front et sur son flanc gauche, le général américain poussa progressivement jusqu'à Toung-Pien-Men, avec toutes ses forces, oubliant d'aviser

le corps français, avec lequel il coopérait, de fait, depuis le matin, des modifications qu'il apportait aux dispositions qui venaient d'être convenues entre les chefs de ces deux contingens. Il pénétra dans la Cité chinoise, par cette porte, un peu après les premières troupes russes dn général Linéwitch. Une grande partie du contingent américain, prenant alors l'avance sur ces troupes, arriva, vers cinq heures du soir, sur le terrain des Légations.

Anglais. — Le contingent anglais, resté, le 13 au soir, au bivouac de Tong-Tchéou, se mit en mouvement dans la nuit, dans la direction de Tcha-Houo-Men, « Porte Sud-Est » de la Cité chinoise, par un chemin courant, à un kilomètre environ, parallèlement au Canal Impérial. Il se présenta, vers midi, devant cette porte, qui avait été signalée par le colonel japonais Shiba au ministre d'Angleterre à Pékin, et par ce dernier au général en chef Gaselee, comme devant se trouver sans défense et où il n'éprouva, en effet, aucune résistance. Tout le contingent anglais s'engagea dans la Cité chinoise; une partie alla occuper le Temple du Ciel comme point d'appui de gauche et futur lieu de cantonnement de ce contingent; le reste, avec le général en chef Gaselee, se dirigea sur la porte d'égout qui avait été, de même, signalée, par le ministre d'Angleterre à Pékin, — par le moyen des émissaires chinois expédiés pendant le siège, — comme devant lui procurer un accès facile sur le terrain des Légations. A trois heures trente, le général pénétrait sur ce terrain et faisait sa jonction avec les défenseurs des Légations.

II

Rôle particulier du corps expéditionnaire français. — Le 12 août, à six heures du matin, le petit corps français, fidèle au rendez-vous, s'était établi en grande halte à l'entrée du petit faubourg qui précède Tong-Tchéou au sud, prêt à coopérer à l'attaque de cette place au cas où l'ennemi aurait tenté quelque résistance. Mais, dans la nuit, les six cents soldats chinois préposés à sa défense, — peut-être en vue d'éviter à la ville les conséquences d'une prise de vive force, et, selon toute probabilité, en exécution des ordres de la Cour, — s'étaient retirés par la Porte Nord, pendant que les Japonais se présentaient à la porte opposée. Celle-ci était simplement barricadée au moyen de sacs

remplis de terre; l'emploi de quelques cartouches de dynamite suffit à y créer un passage. Selon les prévisions du câblogramme adressé par le général Frey à la date du 9 août, au Gouvernement français, les Alliés étaient ainsi arrivés à 25 kilomètres de Pékin, sans autre combat, après ceux de Peitzang et de Yang-Tsoun, que des engagemens insignifians à Ho-Si-Wou et à Chang-Chia-Wan, entre des partis chinois et les cavaleries russe et japonaise, soutenues par l'avant-garde japonaise.

Tong-Tchéou, sur la rive droite d'un affluent du Peï-Ho, grâce à sa situation de point terminus de la navigation fluviale, possède une très grande importance, aux points de vue militaire et commercial.

C'était, de temps immémorial, l'entrepôt de tous les produits dirigés du sud ou de l'est sur la capitale chinoise, et qui n'empruntaient point la voie directe, par terre, de Tien-Tsin à Pékin, transformée depuis quelques années seulement en voie ferrée. De Tong-Tchéou, ces produits s'acheminaient soit par le Canal Impérial, aux cinq biefs, qui passe à Tong-Pien-Men (Porte de Tong-Pien), où se trouve le point formant en quelque sorte la soudure sur les faces Est, des remparts de la Cité tartare et de la Cité chinoise de Pékin; soit par la large route dallée qui, du faubourg Nord, se dirige sur la porte de Tchi-Houa, ou Tchi-Koua, ou Tchao-Yang.

La ville de Tong-Tchéou, comme la plupart des grandes cités indigènes, est enserrée dans un polygone de murailles, brisé en forme de tenaille, et ayant environ 5000 mètres de développement : l'une des grandes faces s'allonge parallèlement à la rivière et à quelques centaines de mètres de la berge. Ces murailles, dont la teinte noirâtre atteste l'antiquité, hautes de dix à douze mètres, épaisses, solides, surmontées de donjons, percées d'embrasures et de meurtrières, sont non seulement susceptibles de tenir la place à l'abri d'une surprise mais aussi de permettre une défense honorable aux mains d'hommes bien déterminés.

Pendant que les officiers d'état-major procèdent à la reconnaissance détaillée du cantonnement, le général Frey pénètre dans Tong-Tchéou. Les Japonais en occupent déjà les rues principales; on eût dit que leur venue y était attendue, car dès que leur présence fut signalée, les devantures des magasins se garnirent presque aussitôt de petits pavillons formés d'un carré de

calicot blanc portant, au milieu, un cercle rouge, emblème du « Soleil Levant. » Sur les indications amicales du général japonais Fukushima, connaissant à merveille cette contrée et qui, avec le général Yamaguchi, a établi son quartier général dans un confortable « yamen, » au centre de la ville, le général Frey choisit pour cantonnement le faubourg Nord, réputé pour sa salubrité et pour sa fraîcheur. L'ordre de cantonnement est donné, et des mesures sérieuses de sûreté sont prises. Un pont, jeté à quelques centaines de mètres en amont, sur la rivière, et par lequel quelques heures auparavant les 600 réguliers de Tong-Tchéou sont allés rejoindre un corps chinois signalé à cinq lieues dans le nord, est occupé par une section d'infanterie; le commandant du gîte d'étapes est désigné et les dispositions de défense, en prévision d'un retour offensif qui pourrait être tenté par l'ennemi, après le départ de la colonne, sont arrêtées.

Autant par un motif d'humanité que par raison d'intérêt, — en vue de se ménager, pour la période de ravitaillement qui va commencer, des ressources en bétail et en denrées, ainsi que le recrutement des nombreux coolies qui seront bientôt nécessaires pour les différens transports, — le général Frey renouvelle aux troupes les prescriptions des ordres qu'il avait fait paraître, dès son arrivée à Tien-Tsin, relativement à l'interdiction de tout acte de pillage et de tout mauvais traitement à l'égard des habitans comme aussi des prisonniers et des blessés ennemis. Il ajoute qu'aucune réquisition ne devra être faite par d'autres que par les officiers désignés à cet effet, et qui en paieront immédiatement la valeur en espèces ou en bons réguliers. Il fait informer de ces dispositions les quelques notables qu'il a pu convoquer et qui s'empressent d'apporter au quartier général quelques approvisionnemens, notamment un stock important de riz et de blé, dont la valeur est scrupuleusement soldée aux propriétaires. Des sauvegardes sont en même temps fournies pour les immeubles les plus importans, et de petits pavillons tricolores distribués aux commerçans pour leur permettre de se prévaloir de la protection française. Des sentinelles ou des plantons sont disposés à la croisée des rues les plus fréquentées, avec ordre d'assurer la sécurité des habitans, de veiller à leur libre circulation, etc. Ces derniers reprennent peu à peu confiance : un certain nombre de ceux qui s'étaient enfuis à notre approche,

rentrent dans leurs demeures. Cependant, dans l'après-midi, commence, à travers le faubourg, un lamentable exode qui se continuera pendant toute la matinée du lendemain. Ce sont d'interminables théories de milliers et de milliers de gens, de toute condition et de tout âge, qui, pressentant que la sécurité dans leurs habitations deviendra très précaire, après le départ des colonnes, abandonnent Tong-Tchéou et s'écoulent par familles entières, par le pont, dans la direction du nord : bourgeois reconnaissables à la richesse de leurs vêtemens; vieillards conduits, par la main, par des enfans, pressant de l'autre main contre leur poitrine les tablettes des Ancêtres qui ornaient l'autel domestique, le plus cher trésor de la famille, et ne s'éloignant qu avec douleur de la demeure où vécurent leurs pères et où ils aspiraient au bonheur de finir en paix leurs jours; femmes aux pieds déformés, trébuchant à chaque pas et se traînant péniblement, et dont un certain nombre se sont couvert de cendres le visage et les mains, en signe de deuil, dans le dessein de faire naître quelque pitié dans le cœur de ces étrangers et de pouvoir, à la faveur de ce sentiment, s'enfuir sans être inquiétées; jeunes filles aux vêtemens de couleur voyante, aux joues rouges de fard, avec des touffes de fleurs encore piquées dans les cheveux; les unes et les autres, surprises, effarées et comme brusquement éveillées par un horrible cauchemar, — ayant été tenues jusqu'au dernier moment, selon l'usage des Chinois, dans l'ignorance complète, au fond du gynécée où elles vivent confinées, des malheurs dont elles étaient menacées, comme elles sont d'ordinaire tenues éloignées de tous les bruits de la vie publique; — des serviteurs accompagnant leurs maîtres et chargés d'énormes ballots dans lesquels ont été pêle-mêle entassés à la hâte, les objets les plus précieux; des malades, de pauvres infirmes que des coolies emportent sur des brouettes chinoises, des loqueteux, des miséreux; en un mot c'est le défilé, dans le plus lamentable désarroi, de toute une population affolée, de la classe riche comme de la pouillerie d'une grande cité chinoise.

Tout ce monde se hâte, se presse, se bouscule, se dépasse, sans souci des règles protocolaires que, seule, une catastrophe publique est susceptible de faire ainsi oublier : quelques-uns, les plus hardis, jettent furtivement, de temps à autre, en s'éloignant, un regard en arrière vers Tong-Tchéou, que, dans leur imagination, ils voient déjà livrée aux flammes et réduite en cendres.

« Pou haï raï! » crient, au passage de la foule, les soldats français auxquels cette expression, souvent employée par leur général, est devenue familière : « N'ayez aucune crainte! » « Pou haï raï! » répètent, avec une exclamation rauque en s'arrêtant, hésitans, indécis, quelques hommes, comme pour bien se rendre compte que c'est à eux que cette apostrophe s'adresse; et aussitôt après, rassurés, de se remettre en marche en s'inclinant bas, très bas, devant les soldats, comme devant de très hauts personnages, tandis que d'autres se croient obligés de sourire, mais d'un sourire empreint d'une inexprimable tristesse, et que d'autres, enfin, les femmes surtout, la poitrine oppressée, tremblantes de terreur, hâtent encore le pas davantage pour s'éloigner au plus tôt de ces « faces blêmes, » de ces « diables étrangers » dont, il y a juste quarante ans, les armées sont déjà une fois venues envahir et bouleverser cette paisible contrée, et que les traditions, les livres, les images populaires représentaient, depuis lors, comme des « barbares, » des gens féroces et cruels, capables de tous les crimes, des pires atrocités!

Hélas! cette réputation de sauvages et de cruels, sous laquelle, depuis cette époque, étaient connus les « diables occidentaux » servira pendant de bien longues années encore à les désigner aux générations futures, dans cette partie du Pé-tchi-li où les calamités sont venues cette fois s'abattre plus nombreuses, plus épouvantables encore que par le passé! Ces temps de désolation et d'abomination, ainsi qu'on ne manquera point de qualifier ces journées de deuil public, dans les récits imagés, chargés de terrifiantes visions, dont les Chinois se plaisent à bercer l'enfance, ces malheureuses populations en évoqueront bien souvent le souvenir abhorré! La ville de Tong-Tchéou, en effet, que les sages mesures des chefs alliés ont pu préserver pendant quelque temps du désastre, ne tarda pas à être pillée, saccagée, incendiée au point qu'aujourd'hui une très grande partie ne forme plus qu'un amas de ruines et de décombres.

Certes, la guerre est et sera toujours la guerre, le terrible fléau avec son cortège de dévastations, de tueries et de massacres, et quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, de même qu'elle sera pendant bien longtemps encore l'*ultima ratio* des nations, de même la défaite continuera à entraîner à sa suite le fardeau inéluctable des horreurs et des deuils que caractérise d'une manière si frappante l'impitoyable *Væ victis!* des Anciens. A bon

droit, parmi les peuples civilisés, des voix s'élèvent sans répit pour stigmatiser, à cette occasion, avec toute l'indignation dont elles sont capables, les destructions, les violences inutiles et l'abus brutal ou cruel de la force sous toutes ses formes. De leur côté, les chefs qui ont la mission de donner aux soldats qu'ils conduisent au feu l'exemple de la bravoure et du mépris de la mort, savent aussi qu'il leur incombe d'autres devoirs, et que l'une de leurs principales préoccupations, dans la victoire, doit être de veiller à réprimer les instincts bestiaux ou sanguinaires qui sommeillent au fond de l'âme humaine, et que peuvent réveiller l'excitation d'un combat acharné ou le spectacle, le simple récit même, de quelques-unes de ces atrocités, dont les Orientaux sont coutumiers, commises sur des Européens ou sur des camarades tombés entre leurs mains. Dans cette campagne de Chine, autant que cela a été en son pouvoir, le commandement n'a jamais failli à ce devoir, et par leur attitude, par leur modération, par les ordres répétés prescrivant le respect des propriétés privées, recommandant la générosité et la clémence envers les vaincus, les officiers français ont prouvé qu'ils avaient conscience de sa haute portée morale.

Et, en effet, grâce à ces dispositions, la discipline a pu être toujours maintenue dans des conditions satisfaisantes. Que, dans quelques circonstances, par exemple dans les premiers momens qui suivirent les prises d'assaut de certaines localités, comme à Tien-Tsin, comme dans certains quartiers de Pékin, quelques excès aient pu être commis par des groupes dispersés, aux prises encore avec l'ennemi et sur lesquels l'autorité perd momentanément son action directe; que quelques Chinois en fuite, pris pour des Boxers, aient été passés au fil de l'épée; que quelques déprédations aient été commises dans des maisons abandonnées, il serait puéril d'y contredire : l'excitation du combat, la nécessité de mettre l'ennemi rapidement hors d'état de nuire, pour s'assurer le succès, suffisent à expliquer ces excès. La liste serait autrement longue de faits plus répréhensibles, accomplis froidement, systématiquement, que l'on pourrait relever à la charge du vainqueur, dans chacune de ces guerres entreprises entre les nations qui ont la prétention de marcher à la tête de la civilisation.

Sans doute, dans cette multitude hétérogène d'une centaine de mille de soldats ou coolies appartenant à huit nationalités qui n'ont ni les mêmes sentimens ni les mêmes mœurs, et que les Puis-

sances ont pour ainsi dire déversée à la fois dans le Pé-tchi-li, comme un fleuve débordé, il a pu s'en trouver d'assez lâches et d'assez misérables pour consommer contre d'inoffensifs habitans ou contre de faibles êtres quelques-uns de ces épouvantables forfaits qui relèveraient du bagne ou de la potence. Des gens qui se sont donné pour tâche de chercher à détruire, dans l'armée, l'esprit de discipline, et d'y semer la désaffection des chefs, travaillant ainsi, sciemment ou non, à préparer ces défaites dont ils nous dépeignent, dans toute leur atrocité, les terribles conséquences, se sont ingéniés à recueillir, pour s'en servir comme d'une arme contre une institution à laquelle la France doit la plus belle part de son prestige, de sa prospérité et de sa gloire, le récit de crimes de toute nature, attribués aux divers corps expéditionnaires, — pour la plupart, élucubrations fantaisistes de romanciers, ou propos de Tartarins de chambrées, qu'ils se sont plu à vulgariser en en amplifiant encore l'horreur. Ce qu'ils n'ajoutent point, c'est que de semblables infamies, si elles se sont réellement produites, n'ont pu être le fait que de très rares exceptions et n'ont été perpétrées que dans l'ombre, loin des regards des officiers comme aussi des autres soldats; qu'elles ne sont point imputables à des Français, auxquels il est arrivé, au contraire, en maintes circonstances, agissant sans ordres, sous l'impulsion spontanée des sentimens de générosité inhérens à notre race, de chasser, de leurs cantonnemens, des suspects, errant en quête de pillage ou surpris en flagrant délit de brutalité envers des indigènes; et qu'enfin, aucun cas ne pourrait être cité où un de ces actes flétrissans ait pu être accompli à la connaissance ou sous les yeux d'un gradé, sans que son énergique intervention se soit interposée en faveur de ceux qui en étaient victimes, et qu'une répression rigoureuse s'en soit suivie.

Les auteurs des incendies qui ont dévoré des villes entières, de ces rapines et de ces crimes qui ont terrorisé les populations et soulevé tant de justes réprobations, il faut les chercher dans la tourbe des Chinois dont regorgent les grandes cités : escarpes, malandrins, malfaiteurs et vagabonds de tout acabit, faux mendians, coolies fuyant le travail, engeance de tous les temps et de tous les pays, pour lesquels toute occasion est bonne d'assouvir leurs passions et de donner libre cours à leurs instincts de rapine aux dépens des étrangers comme de leurs compatriotes. Ce sont eux qui, les premiers, accoururent pour former la clien-

tèle de ces Boxeurs qui, dans une explosion de fanatisme, se sont levés, sur différens points de la Chine, résolus à mettre un terme à l'invasion commerciale, industrielle et politique des Occidentaux, et à les chasser du territoire national. Ce sont eux qui, une fois armés et organisés en grandes bandes, ont, sous le couvert de ce sentiment de patriotisme, entretenu l'agitation dans ces populations, pour la plus grande part pacifiques, dociles, résignées, y ont jeté la terreur et perpétué un désordre dont ils tiraient le plus grand profit. Déjà, sur la fin de l'exode des habitans de Tong-Tchéou, l'on signalait des types sinistres, misérables vêtus de haillons, marchant par petits groupes, affairés, multipliant les allées et venues et s'éloignant, chargés de butin, dans des directions opposées au reste de la foule. Dès que, sur certains indices, et sur la dénonciation prudente de quelques indigènes, leur manège fut éventé, ils disparurent dans la ville. Ils commencèrent par y dévaliser les maisons abandonnées; bientôt, ils porteront le feu dans celles qui sont encore occupées, pour en chasser les habitans et exercer leur industrie à la faveur des incendies, n'hésitant pas à livrer ainsi à la flamme des quartiers entiers de la ville. On les a vus, quelques jours après le départ de la colonne pour Pékin, promener, chaque nuit, la torche dans les rues de Tong-Tchéou puis, quand le quartier nord fut tout entier saccagé, continuer leurs exploits d'incendiaires dans le faubourg et jusque dans les environs mêmes du poste, qu'ils ont, à diverses reprises, tenté de livrer aux flammes.

Ces scènes de brigandage et de dévastation se renouvelleront à Pékin et sur tous les points du Pé-tchi-li où, à l'approche des colonnes alliées, l'autorité indigène sera désorganisée ou en fuite et où ces élémens de désordre pourront alors donner un libre cours à leurs pires instincts (1).

(1) Dans une entrevue que le général Frey eut, à Tien-Tsin, au mois de septembre 1900, chez le général Linéwitch, avec Li-Hung-Chang, ce haut mandarin se lamentait sur les irréparables malheurs qui s'étaient abattus sur son pays, et déplorait la perte des richesses de toute nature renfermées dans les nombreux établissemens de la capitale chinoise.

Le général Linéwitch ne lui cacha point que la plus grande partie des déprédations qui avaient été commises à Pékin, et que l'on ne manquerait point d'imputer aux troupes internationales, était le fait de ses compatriotes, Boxers ou autres, qui, maîtres de la capitale, s'étaient livrés, sur tous les points, à un pillage effréné. Les deux généraux lui donnèrent l'assurance, qu'en ce qui les concernait, ils avaient fait tous leurs efforts pour s'opposer aux exactions de tout ordre qui sont fatalement la conséquence de toute prise d'assaut d'une ville. Le noble exemple

Dans les journées des 12 et 13 août, les différentes unités françaises qui avaient été mises en route, de Tien-Tsin et de Yang-Tsoun, aux dates des 9 et 10 août, achevèrent de se concentrer à Tong-Tchéou, où le général Frey disposait, le 13 août au soir, d'environ 450 fusils et de ses trois batteries d'artillerie. Il comptait sur l'arrivée, dans la nuit du 13 août ou dans la journée du lendemain, à Tong-Tchéou : 1° d'un détachement d'environ 300 hommes provenant du renfort de 180 hommes envoyé de Saïgon, et d'un complément de soldats valides recrutés encore sur les garnisons de Tien-Tsin et de Yang-Tsoun; ce qui lui eût permis de marcher sur Pékin avec des effectifs respectables, eu égard aux faibles ressources dont il disposait; 2° d'une petite colonne, composée de marins allemands, autrichiens et italiens, qui, sur les conseils du général Frey, avait été constituée à la hâte, à Tien-Tsin, après le départ des Alliés, et s'avançait à marches forcées avec le dessein de coopérer à l'attaque de Pékin aux côtés du corps français.

La petite colonne internationale s'était mise en route, le 9 août au soir, de Tien-Tsin, avec la ferme résolution de faire tous ses efforts pour atteindre le résultat désiré. A son passage à Matou, à Chang-Chia-Wan, à Tong-Tchéou, pressentant que le manque de résistance de l'armée chinoise, qui se dérobait ainsi, successivement, devant les Alliés, aurait pour conséquence de hâter l'heure de la chute de la capitale, le général Frey, — qui avait reçu lui-même, en route, du général Linéwitch, par une fraternelle prévenance, une estafette lui confirmant ces prévisions, — fit parvenir avis sur avis au capitaine de vaisseau Pohl, de la marine allemande, commandant cette colonne, pour l'exhorter à presser très vivement sa marche, s'il voulait arriver devant Pékin en temps opportun. Il lui conseillait en outre, — en même temps qu'il en faisait une prescription aux commandans des détachemens français, également attendus, — de brûler l'étape de Tong-Tchéou, de manière à rejoindre sans retard le corps français, au bivouac, sous les murs de Pékin.

donné par ce vénérable vieillard, âgé de près de quatre-vingts ans, qui, comblé d'honneurs et de richesses, n'aspirant qu'au repos et usé, malade au point de ne pouvoir marcher que soutenu par deux de ses serviteurs, n'hésita point à braver les fatigues et les dangers de toutes sortes qui l'attendaient, et à dépenser ce qui lui restait d'intelligence, d'énergie et de vie pour chercher à arracher son pays aux calamités dont il était accablé, est le meilleur témoignage que l'esprit de patriotisme et de sacrifice ne constitue point l'apanage exclusif des races occidentales.

Le général Frey recommandait, d'autre part, aux commandans des détachemens français en route, qui ne pourraient pas le rejoindre, au plus tard le 15 août au matin, sous les murs de Pékin, pour entrer avec lui dans la capitale chinoise, de régler désormais leur marche de manière à ne point fatiguer les hommes et à ne lui amener ainsi, à Pékin, que des troupes fraîches, immédiatement disponibles pour les opérations qui pouvaient devenir nécessaires. Cette prescription, dans la réalité, s'appliquait particulièrement aux bataillons venus de France, car, n'ayant reçu aucune communication de l'arrière, il comptait jusqu'au dernier moment, avant d'entrer à Pékin, sur l'arrivée de tous les détachemens qui avaient reçu l'ordre de rallier, à marches forcées, *en doublant les étapes*, la tête de la colonne et qui, pour faciliter ces marches, trouvaient des vivres et leur cantonnement préparé dans les différens gîtes d'étapes. Mais, par suite de retards, — provenant de causes diverses, — apportés à la mise en route ou à la conduite des détachemens qui quittèrent Tien-Tsin ou Yang-Tsoun après son départ, les seules troupes placées directement sous ses ordres arrivèrent devant Pékin en temps utile pour prendre part à l'opération (1).

(1) Tous les élémens mis en route, de Tien-Tsin, avant le 10, et de Yang-Tsoun, avant les 8 et 9 août, y compris la compagnie Jagniatkowski, qui partit de Tien-Tsin, le 9 au matin, se trouvaient, ainsi qu'il a été déjà dit, le 14, à sept heures du matin, sous les murs de Pékin. La marche des autres détachemens fut la suivante :

11 août, à 6 heures du soir, départ, de Yang-Tsoun, d'un détachement (lieutenans Pol et Timonier) à l'effectif de 80 hommes, qui n'a pas été mis en route, le matin même, pour lui permettre d'emmener avec lui une section (sous-lieutenant Martin), à l'effectif de 27 hommes, arrivée à Yang-Tsoun dans la matinée. Le 12 août, arrivée à Ho-Si-Vou ; et, le 13 au soir, à Matou, du même détachement, qui y séjourne pour attendre du matériel d'artillerie qui remontait le Peï-Ho par jonques. Arrivée, le 18 août, à Pékin, de ce détachement complété à 100 hommes, avec le commandant Brénot qui avait dû, le 12, pour cause de maladie, quitter le commandemeut de son groupe, et gagner Tong-Tchéou par jonque.

10 août, dans la matinée, arrivée, à Tien-Tsin, du détachement Vincent. Départ, le soir, pour Yang-Tsoun. Le 12, seulement, à 6 heures du soir, arrivée, à Yang-Tsoun, de ce détachement. Départ de cette localité, le 13 août, au soir, sous les ordres du colonel de Pélacot. Arrivée, à Ho-Si-Vou, le 14 au matin. Le commandant du détachement, se rendant compte, à ce point, qu'il ne pourra pas rallier le général Frey, dans la matinée du 15, sous les murs de Pékin, ralentit sa marche et atteint Tong-Tchéou, le 17, et Pékin, le 20 août.

Quelques enseignemens sont à tirer de l'examen des faits qui précèdent :

1° Pour pouvoir obtenir d'une troupe un effort exceptionnel, qu'il s'agisse de grandes comme de petites unités, il faut, chez le chef, une foi entière dans le succès : ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra communiquer les mêmes sentimens à ses subordonnés et réciproquement obtenir d'eux le concours le plus absolu.

2° En Europe, de petits détachemens et, parfois aussi, d'assez grandes unités

Le 13 au soir, en prévision de l'arrivée de ces différens détachemens, il invitait, par un ordre général, les officiers et soldats à préparer le cantonnement et la « soupe » pour les officiers et soldats allemands, autrichiens et italiens, attendus à Tong-Tchéou, dans la nuit même, et à faire aux étrangers l'accueil fraternel qui est dû à des camarades de combat.

Malheureusement, des difficultés de toute sorte s'opposèrent à la réalisation complète du plan qui avait été combiné à Tien-Tsin : mauvais état des chemins, aggravé encore par les pluies dues à plusieurs orages; défaut d'entraînement à la marche des marins composant la presque-totalité des détachemens alliés, qui, au dernier moment, s'étaient embarrassés de quelques voitures de vivres, ce qui eut pour conséquence de diminuer encore leur mobilité; grande fatigue des hommes; grand nombre de malades, d'éclopés, etc., et ce n'est qu'au prix d'un effort considérable et grâce à la grande énergie qui fut déployée par les chefs des trois détachemens alliés que la petite « Triplice, » comme nos soldats avaient dénommé cette colonne, put arriver à Pékin le 18 août, dans la matinée.

III

Le 12 août, les généraux commandant les contingens alliés reçurent du général Linéwitch une convocation à une conférence qui devait avoir lieu, le même jour, à six heures du

obtiennent, dans l'exécution de marches d'épreuves ou d'entraînement, des résultats surprenans. Lorsque ces mêmes élémens se trouvent, dans une campagne hors d'Europe, en présence de difficultés provenant surtout de l'inclémence du climat, les résultats sur lesquels il est permis de compter sont tout différens, quelque bonne volonté, d'ailleurs, que le soldat apporte à satisfaire ses chefs. Ainsi, les distances qu'il s'agissait de franchir, dans ces marches forcées, n'étaient, entre Tien-Tsin et Pékin, que de 130 kilomètres, et que d'environ 100 kilomètres, entre Yang-Tsoun et la capitale. On sait avec quelles difficultés ces distances ont été couvertes par les différens contingens alliés.

L'exécution des marches de cette nature ne peut guère être obtenue, dans nos colonies, qu'au moyen de troupes indigènes encadrées par des officiers et par des sous-officiers européens montés. Nos annales coloniales abondent en prouesses accomplies par des colonnes ainsi constituées. Nous citerons, entre autres exemples, parce qu'elle présente quelque analogie avec le cas qui nous occupe, la marche forcée de la colonne française qui opéra, en 1885, sur la rive gauche du Haut-Niger, contre l'armée de Samory et qui, pour atteindre cette armée, puis dans la poursuite de cette dernière, parcourut près de 200 kilomètres en quatre jours, dans une région très difficile.

soir, au quartier général russe. Le général Frey, en se rendant à cette réunion, reçut un nouvel avis priant les généraux en chef de remettre cette conférence au lendemain 13 août, à neuf heures du matin, la journée du 13 paraissant au général russe devoir être consacrée à donner du repos aux troupes exténuées par les fatigues des jours précédens. Les généraux japonais, anglais et américains, dont les camps se trouvaient à proximité du camp russe, se réunirent et, après s'être concertés, allèrent trouver le général Linéwitch, pour lui déclarer que leur avis était de poursuivre, dès le lendemain même, 13 août, la marche sur Pékin. Le général japonais fit savoir en même temps qu'il avait poussé un fort détachement au delà du pont de Palikao, au tiers de la distance de Tong-Tchéou à Pékin.

En définitive, il fut arrêté dans cette conférence que la journée du 13 serait employée par les alliés à effectuer des reconnaissances dans la direction de Pékin : les Japonais, par les chemins qui sont au nord de la voie dallée ; les Russes, par cette voie même ; les Américains, par le chemin qui longe la rive sud du Canal Impérial ; enfin, les Anglais, par une route parallèle et qui passe à un kilomètre, environ, au sud de cette dernière. Dans la journée du 14, les corps d'opérations devront se porter en avant et prendre une formation de rassemblement sur les deux rives du Canal Impérial, sur un front marqué par une ligne qui serait tracée à trois milles, environ, à l'est des murailles de Pékin, les Français établis à hauteur et à la gauche des Russes. Dans une conférence qui devra avoir lieu dans l'après-midi de ce même jour, au bivouac russe, les dispositions seront arrêtées en vue de l'attaque générale, pour la nuit du 14 au 15 août ou pour la matinée du 15, des murailles de Pékin, et de l'occupation de cette capitale.

Le 13 août, à dix heures du matin, le général Frey eut, au quartier général russe, avec le général Linéwitch et avec son chef d'état-major, le général Wassilewsky, un long entretien, rendu laborieux par l'absence des officiers russes qui leur servaient habituellement d'interprètes. Le général Linéwitch lui fit connaître que, dans l'après-midi de la veille, pendant la conférence des généraux, son chef d'état-major, avec un escadron de cavalerie, avait poussé, par le chemin qui suit la rive *sud* du Canal Impérial, une reconnaissance qui avait constaté que la route de Pékin était libre. Dans le cours de cette reconnaissance, un inter-

prête de langue chinoise, du nom de Yantchewietsky, était même parvenu à se glisser jusque près du pont situé à quelques centaines de mètres de la porte de Toung-Pien-Men, et avait signalé que cette porte n'était point sérieusement occupée.

Le général russe donna au général français communication des décisions prises, la veille, au cours de la conférence, et lui annonça que les Légations venaient de faire savoir, par des émissaires, aux généraux japonais et anglais, qu'elles étaient largement approvisionnées en viande sur pied jusqu'au 20 août et, en farine, jusqu'au 30. Dans ces conditions, la marche en avant semblait pouvoir être retardée d'un jour, sans inconvéniens, pour permettre à l'armée internationale de disposer de troupes fraîches pour l'attaque de Pékin. Il fut convenu entre les généraux français et russe que, dans la nouvelle conférence qui devait avoir lieu le lendemain, au bivouac, devant Pékin, en vue de déterminer le plan de cette attaque, une motion serait faite par ces officiers généraux pour obtenir que le Palais impérial fût respecté par les Alliés; que la Cour, si elle était capturée, fût l'objet des plus grands égards; et qu'enfin des mesures fussent concertées, au plus tôt, pour la répartition de la capitale en secteurs, afin de permettre de purger rapidement la ville des Réguliers et Boxeurs qui s'y trouveraient, d'y rétablir l'ordre, et d'assurer la sécurité des habitans qui n'auraient pas abandonné leurs demeures.

Le général Linéwitch fit encore part au général français de l'intention où il était de proposer de procéder à l'attaque des remparts de Pékin par la prise de la porte de Toung-Pien-Men, située au point de jonction de la muraille de la Cité tartare et de celle de la Cité chinoise. La possession de ce point paraissait avoir, pour le général russe, une importance tactique considérable, en ce qu'elle devait donner immédiatement un facile accès, à la fois, dans l'intérieur de la Ville chinoise et dans l'intérieur de la Ville tartare.

Le général Frey exposa, de son côté, qu'il avait fait confectionner, au moyen de très longues perches trouvées en grand nombre dans Tong-Tchéou, une dizaine d'échelles dont il comptait se servir pour faire effectuer l'escalade de la muraille chinoise, haute de 9 à 10 mètres. De là, on pourrait sans doute, au point de soudure des remparts, passer, par une opération analogue, sur la muraille tartare, haute de 16 mètres.

Sur la demande du général Linéwitch, un officier, suivi d'une section de soldats du génie russe, se rendit aussitôt au cantonnement français avec mission de procéder d'urgence, au moyen de perches mises à sa disposition, à la confection, pour en munir son corps, d'une vingtaine d'échelles du même modèle.

Le général commandant corps français, dès son retour au camp, donne ses ordres pour se conformer aux dispositions arrêtées par les chefs alliés. Une centaine d'hommes, pris parmi les plus fatigués, sont laissés pour la défense du poste de Tong-Tchéou, la situation du cantonnement français, en flèche vers le nord, exigeant au minimum cet effectif. Une escouade est détachée à la sortie du faubourg sud pour guider les fractions attendues et qui ont ordre de rallier la colonne sous les murs de Pékin. Les troupes désignées pour marcher comprennent : un chef de bataillon, le commandant Feldmann, 15 officiers et 350 soldats d'infanterie de marine; un chef d'escadron, le commandant Faniard, deux batteries de 80 de montagne et une batterie de 80 de campagne servies par 9 officiers et 250 artilleurs, dont une centaine de canonniers auxiliaires annamites.

La force principale du corps français consiste, ainsi, dans ces trois batteries, qui représentent, surtout eu égard à l'instruction supérieure du personnel qui les servait et à la puissance de la batterie de 80 de campagne, un élément important de la force d'artillerie de l'armée internationale.

La colonne, pour la commodité de la marche, est fractionnée en trois groupes, se suivant à une demi-heure d'intervalle :

1er groupe. — Deux compagnies d'infanterie de marine;

2e groupe. — Deux compagnies d'infanterie de marine, avec les deux batteries de montagne ;

3e groupe. — Deux compagnies d'infanterie de marine, avec la batterie de campagne.

Le premier groupe se mit en marche à onze heures trente du soir. L'obscurité de la nuit, le mauvais état des chemins défoncés par une pluie diluvienne tombée dans la journée, puis dans la soirée, rendirent la marche lente et pénible.

Le 14, à une heure trente du matin, le premier groupe franchit le pont de Palikao pour s'engager sur le chemin qui longe, à une distance de 100 à 150 mètres, la rive sud (rive droite) du Canal Impérial. Vers quatre heures trente du matin, la colonne dépasse un cantonnement-bivouac comprenant quelques cen

taines d'hommes, couchés de chaque côté de la route, à proximité d'une petite agglomération de maisons constituant le hameau de Kao-Pei-Tien et occupées par d'autres groupes. Point de dispositif de sûreté bien compliqué : deux sentinelles gardent les issues, et une vedette est postée à deux cents mètres, dans la direction de Pékin ; c'est le bivouac du corps expéditionnaire américain. Un officier de ce contingent, auquel le général Frey fait demander où est le corps russe, qui, d'après ses renseignemens et les conventions arrêtées, devrait se trouver, à cette place, sur la rive *droite* du canal, répond qu'aucune troupe internationale n'a encore dépassé ce point, et qu'il pense que les Russes sont bivouaqués à la hauteur du contingent américain, sur l'autre rive de ce canal.

La marche de la colonne est continuée pendant encore quelques centaines de mètres, pour dégager les abords du bivouac. Arrivée à hauteur d'un petit groupe de maisons que les éclaireurs viennent de signaler comme étant inoccupées, la colonne est arrêtée et disposée en formation préparatoire de combat, à cheval sur la route, la droite au canal. Le doute n'est plus possible ; une erreur, probablement une confusion de mots dans la dénomination des rives — rive droite au lieu de rive nord — ou une erreur d'interprète, a dû être faite au sujet des renseignemens donnés par l'état-major russe, renseignemens que ne put contrôler un officier envoyé la veille, pour cet objet, par le général, à l'état-major japonais, par suite du départ inopiné de ce contingent.

Il importait de parer au plus tôt aux conséquences que pouvait entraîner cette erreur de direction. Deux solutions se présentaient : 1° Faire rétrograder la colonne pour la porter, en repassant par le pont de Palikao, sur la rive nord. Le résultat eût été une grande perte de temps, et un supplément de fatigues pour la troupe ; 2° Faire franchir le canal à la colonne, par un moyen quelconque, à proximité du point où elle était arrêtée. Le général n'hésita point à choisir cette dernière solution, d'autant plus que, l'attaque générale par les Alliés contre la capitale chinoise n'étant prévue que pour le cours de la nuit suivante, si ce n'est même pour la matinée du lendemain, 15 août, la colonne disposait de toute la journée pour effectuer ce passage et rallier le bivouac russe. La carte, à grands points, du Pé-tchi-li, la seule que possédait l'état-major, malgré toutes les démarches et les

recherches faites par le général Frey à Saïgon, puis à son passage à Shang-haï et à Nagasaki, pour se procurer des documens de cette nature, ne donnait aucune indication sur la topographie de la contrée. Le général envoya M. d'Anthouard et un officier d'état-major pour explorer les environs et pour rechercher l'emplacement de l'écluse du canal la plus voisine. Sur l'affirmation donnée par M. d'Anthouard et par un guide, qu'une écluse, ou plutôt un barrage, pouvant livrer passage à une charrette chinoise, se trouvait à deux kilomètres environ, en avant de la colonne, et à 2500 mètres environ de la porte de Toung-Pien-Men, le général envoya une petite section d'infanterie, sous les ordres d'un officier d'état-major, pour reconnaître ce barrage et savoir s'il était occupé par l'ennemi. Sur ces entrefaites, un officier américain vint dire au général, de la part du général Chaffee, commandant le corps de cette Puissance, qu'il avait dû se tromper de direction; qu'aucune troupe alliée ne se trouvait en avant, et qu'il était, par suite, en l'air, bien exposé, vu le faible effectif de sa colonne.

Le général Frey mit en quelques mots cet officier au courant de son projet et l'invita à aller en faire part à son général. A ce moment, vers six heures du matin, un peloton de cavaliers du Bengale, puis un peloton de cavalerie américaine, dépassèrent la colonne et se portèrent en avant, en fouillant le terrain.

Vers six heures quinze, les deux premiers groupes de marche du corps français étaient réunis; le troisième groupe, comprenant l'artillerie de campagne, retardé dans sa marche par des difficultés de diverses sortes qu'il avait rencontrées, suivait à 1500 mètres environ de distance. Le général, suffisamment éclairé sur son front, remit la colonne en route, lentement, pour la rapprocher du barrage.

Le pays, plat et uni, depuis Tong-Tchéou, change un peu d'aspect à partir de cet endroit. On y rencontre quelques ondulations, quelques plis de terrain; mais la vue reste toujours très bornée, en raison des vergers qui se multiplient à mesure que l'on approche de Pékin, et des maïs, sorghos et autres cultures qui, en pleine maturité, à cette époque de l'année, atteignent plusieurs mètres de hauteur. Aussi, du sommet des arbres sur lesquels grimpent quelques officiers pour interroger l'horizon, n'aperçoit-on de tous côtés que des fourrés inextricables de verdure. Au loin, dans l'est, par intervalles, apparaissent quelques

crêtes dentelées bleuissantes : ce sont les montagnes de Mongolie. Le chemin, défoncé, souvent encaissé, formé, aux passages difficiles, de quatre à cinq pistes parallèles, court, comme en un long défilé, à travers ces haies de hautes cultures.

La colonne avait parcouru à peine un kilomètre, lorsque quelques coups de feu isolés, suivis de deux à trois salves, se firent entendre. C'était la section française détachée en reconnaissance, qui, avant de pénétrer dans un petit village, situé près du barrage, répondait à une dizaine de coups de fusil par lesquels quelques Boxeurs l'avaient accueillie, ainsi que les deux pelotons de cavalerie alliée. Une fraction de cette cavalerie se replia précipitamment derrière la section et mit pied à terre; une autre, dépassant la colonne à une vive allure, rallia le campement américain. La section française avait pris immédiatement position au débouché est du village. L'officier commandant avait l'ordre formel de ne pas s'engager à fond, et, en cas de rencontre de forces supérieures, de se replier sur la colonne. Une section de *repli* lui fut aussitôt envoyée pour le cas où cette éventualité se produirait.

Le général fit continuer la marche pendant encore quelques centaines de mètres pour gagner un emplacement qui lui paraissait constituer une excellente position d'attente.

Son faible effectif en infanterie, à peine suffisant pour constituer le soutien de son artillerie, ne permettait pas au petit corps français, isolé, en pointe, sans cavalerie pour explorer les environs, sans nouvelles de ce qui se passait à sa droite et à sa gauche, de prendre à ce moment une offensive, — qui, d'ailleurs, eût été absolument contraire aux conventions arrêtées entre les chefs alliés, — et de s'engager ainsi davantage dans une action prématurée, sur un terrain pouvant être battu par les feux de l'artillerie des murailles de la capitale, et, en tout cas, dans une zone située dans le rayon d'action des troupes qui, virtuellement, avaient dû être chargées de barrer les routes conduisant aux portes de Pékin ou, tout au moins, de défendre les abords de ces dernières.

L'emplacement choisi se prête, d'ailleurs, pour la colonne, à la bonne organisation d'une position de halte gardée, dans l'attente des événemens : c'est un petit plateau s'étendant de la route au canal, sur un front de deux à trois cents mètres, avec deux pagodes précédées de terrasses et entourées de murs,

comme points d'appui. Tous les coolies de la colonne, dont la plupart proviennent de volontaires recrutés à Tong-Tchéou, sous la direction de quelques soldats, sont aussitôt employés à abattre les sorghos au moyen de leurs « coupe-coupe, » pour créer un champ de tir en avant. En même temps, rapidement, les troupes prennent leurs positions de combat. A ce moment, quelques lanciers du Bengale, sans doute égarés à la suite de l'escarmouche, se rabattant, au galop, à travers les sorghos, passent à quelques centaines de mètres de la fraction postée à l'aile gauche de la ligne, qui, croyant avoir affaire à des Chinois, s'apprête à les accueillir à coups de fusil. Grâce au sang-froid des chefs, une fâcheuse méprise est évitée à temps. Quelques-uns des coolies, pressentant du danger, profitent de l'incident pour s'enfuir.

Vers sept heures trente, le général est informé que les quelques Boxers qui se trouvaient près du barrage et qui avaient sans doute pour mission de signaler, par les coups de feu qui avaient été entendus, l'approche des Alliés, ont disparu; et que la section d'éclaireurs occupe le débouché ouest du village. Il envoie aussitôt son officier d'ordonnance, le capitaine Bobo, en arrière, auprès du général américain, pour l'informer de la situation et lui faire savoir, notamment, que l'incident qui vient d'avoir lieu se réduit à une escarmouche sans importance; enfin, qu'il va aller occuper le village du barrage.

Cet officier trouve le général Chaffee au bivouac, au milieu des troupes américaines qui faisaient leurs préparatifs de départ. « Répétez à votre général, lui répondit-il, que les Russes sont à trois kilomètres en arrière de nous, sur l'autre rive du canal, et que sa colonne est en ce moment très en l'air, très exposée. » Vers huit heures, au moment où la petite colonne française allait se remettre en mouvement, le général Chaffee, avec un nombreux état-major et toute sa cavalerie, rejoint la colonne française et demande au général Frey à la dépasser pour se porter au secours de sa cavalerie; la plus grande partie de son infanterie le suit, à une vive allure, à cinq ou six cents mètres en arrière. Le général français, qui lui avait déjà fait connaître que l'escarmouche était terminée, lui répond que, par suite de la disposition de ses troupes, la route était libre et qu'il lui était loisible de le dépasser. Pendant une petite halte de la colonne française, effectuée à proximité du barrage, une fraction du

contingent américain est portée en avant. Dans un échange rapide d'observations et de renseignemens qu'il fait, à cheval, avec le général Chaffee, le général Frey croit deviner chez cet officier général la crainte de voir les troupes françaises continuer leur mouvement pour tenter d'entrer les premières dans Pékin; il lui donne l'assurance formelle qu'il n'a nullement le dessein de chercher à enfreindre les conventions arrêtées la veille; qu'il va passer sur la rive nord du canal et que, respectant scrupuleusement ces dernières, il ne poussera pas plus loin dans la direction de Pékin jusqu'à la décision qui sera prise dans la conférence des généraux qui doit avoir lieu dans l'après-midi. Il prie en même temps le général américain de lui faire connaître quelles sont, de son côté, ses intentions. Le général Chaffee déclara qu'il allait occuper, avec ses troupes, le petit village du barrage, et que, suivant les conventions que le général venait de lui rappeler, il bornerait là ses opérations pour la journée.

De neuf heures à dix heures, le passage du barrage s'effectue, non sans les plus grandes difficultés pour l'artillerie. Le commandant Feldmann est cantonné avec deux compagnies, dans le village, avec ordre de conserver la liaison avec le contingent américain : le reste des troupes bivouaque sur l'autre rive, moins la batterie de campagne, qui est laissée avec une compagnie, sur la rive sud. Du haut du toit d'une pagode, l'on pouvait apercevoir, par une échappée au milieu des arbres, très nombreux dans cette région, quelques mètres des murailles de la Ville tartare, qui se profilaient, comme barrant l'horizon, à une distance d'environ 2 500 mètres.

Dans la nuit, vers deux heures du matin, pendant que la colonne française était en marche de Tong-Tchéou sur Pékin, une fusillade très vive, entremêlée de coups de canon, s'était fait entendre, en avant, dans le lointain, dans la direction de la capitale chinoise; elle continua, avec de très longues interruptions, jusqu'à dix heures et demie ou onze heures environ du matin, puis cessa complètement. Étant données les conventions de la veille, et ce qui avait transpiré du résultat des reconnaissances des différens contingens qui avaient signalé que la route de Pékin était libre, il paraissait inadmissible que cette fusillade et cette canonnade indiquassent d'ores et déjà une action engagée par des corps alliés contre les défenseurs de la capitale. C'était

l'opinion des deux généraux français et américain, qui l'attribuaient à une attaque des Légations par les Chinois. Un indigène que la colonne française fit prisonnier, vers dix heures du matin, confirma cette hypothèse par sa déclaration. Tout au plus, enfin, pouvait-on présumer que cette fusillade provenait de quelque démonstration effectuée par les détachemens avancés du contingent japonais, contre l'une des portes Est de la Ville tartare, en vue d'attirer les défenseurs de Pékin de ce côté et de faciliter le franchissement ultérieur des murailles de la Cité chinoise, en exécution de l'un des nombreux plans ébauchés, dans des conversations particulières, entre quelques chefs alliés. En tout cas, aussitôt les dispositions pour le bivouac arrêtées, le général pria un capitaine attaché à la Légation de Russie en Chine, qui avait marché depuis Tong-Tchéou avec la colonne française, de chercher à se mettre en relations avec le quartier général de son corps d'opérations, afin d'informer le général Linéwitch que la colonne française était concentrée tout entière au premier barrage du Canal Impérial. Cet officier rentra, une demi-heure après, sans avoir trouvé trace du passage du corps russe, et en déclarant qu'il lui paraissait très imprudent de s'aventurer, sans être en forces, dans l'immense trouée qui existait entre les corps français et russe. De petites patrouilles d'infanterie envoyées en avant, et sur le flanc droit, — les seules que la colonne pût, à ce moment, affecter au service des reconnaissances, en raison de son très faible effectif, — ne signalèrent, de leur côté, la présence d'aucune troupe ni d'aucun indigène dans un rayon de 600 à 800 mètres autour du barrage. Quant à sa cavalerie, le corps français ne disposait que de quelques hommes dont les chevaux, comme les petites montures annamites des officiers, étaient exténués de fatigue. Hommes et animaux furent mis au repos.

Entre temps, vers dix heures, puis vers dix heures trente du matin, des coups de canon furent tirés par la batterie américaine qui s'était établie à hauteur du village du barrage, sur une faible élévation de terrain. Le capitaine Bobo et l'enseigne de vaisseau de Grancey furent aussitôt envoyés auprès du général Chaffee pour s'enquérir du but de cette action d'artillerie. Ils trouvèrent cet officier général, monté, avec quelques autres officiers, sur le toit d'une case, la jumelle à la main, en train d'observer les points de chute des projectiles tirés par sa batterie

Le général leur répondit : « Dites au général français que je fais canonner les deux villages situés en avant et sur ma gauche, et où sont quelques Boxeurs; qu'une fois ces villages occupés, j'arrêterai là mes troupes, ainsi qu'il a été entendu à la conférence. »

Vers trois heures du soir, M. d'Anthouard et le capitaine attaché russe furent envoyés à la recherche de renseignemens. Vers quatre heures trente, de son côté, le général Frey, accompagné du capitaine Bobo, son officier d'ordonnance, de l'interprète M. Wilden, du Chinois prisonnier, et escorté de deux cavaliers, se mit lui-même en route, à travers champs, dans la direction où il supposait que devaient être établis les camps russe et japonais, et où devait se tenir la nouvelle conférence des chefs alliés.

Vers six heures du soir seulement, le général trouva un groupe de soldats japonais, qui le conduisirent, par la route dallée, auprès de leur général en chef. Entouré d'une vingtaine d'officiers, tous irréprochablement gantés de blanc et avec de grandes cartes déployées sous les yeux, le général Yamaguchi donnait ses ordres sur le terrain : c'étaient sans doute ses dernières instructions pour diriger la marche de ses troupes à l'intérieur de la capitale chinoise. Il apprit au général Frey que les Russes avaient, vers quatre heures de l'après-midi, lancé dans la Cité chinoise, par la porte de Toung-Pien-Men, deux bataillons et une batterie; que le corps russe devait à cette heure s'y trouver tout entier; qu'il venait de donner, de son côté, à deux de ses bataillons l'ordre de se jeter dans Pékin, à la suite des Russes; qu'enfin, il se proposait de renverser, à la tombée de la nuit, au moyen de la dynamite, la porte de Tchi-Koua-Men, devant laquelle il se trouvait arrêté par une vigoureuse résistance de l'ennemi, puis de pénétrer dans la Ville tartare avec la plus grande partie de ses troupes. Aucun des officiers japonais présens ne comprenant le français, c'est avec la plus grande difficulté que ces renseignemens sont obtenus. Il était inutile de prolonger un entretien dans d'aussi pénibles conditions. Devant l'urgence qu'il y avait à se rendre compte le plus exactement possible de la situation générale avant d'ordonner lui-même ses mouvemens, le général Frey pria le général Yamaguchi de le faire conduire au camp russe et, au préalable auprès de son chef d'état-major, le général Fukushima, qui possède quelque

connaissance de notre langue et qui, en tout cas, parle parfaitement l'anglais. Celui-ci est aux avancées, à la porte même de Tchi-Koua-Men; un officier d'état-major y accompagne le général. Après une très longue attente, à proximité de cette porte, cet officier vient lui rendre compte que le général Fukushima est parti avec les deux bataillons japonais pour la porte de Toung-Pien-Men.

Il est huit heures du soir: après force pourparlers et force gestes, le général finit par faire comprendre à l'officier japonais qu'il veut se rendre le plus rapidement possible au quartier général russe, à cette porte de Toung-Pien-Men. Six soldats lui sont adjoints pour lui servir de guides par le chemin de traverse suivi par les deux bataillons japonais; il est impossible de prendre la route qui y mène directement, en longeant le pied des remparts, comme le général Frey en manifesta le désir, ceux-ci étant encore occupés par les Chinois qui tirent sur tout ce qui se présente à proximité de la muraille.

C'est ici le lieu de répondre à quelques critiques qui ont été formulées, — non à l'étranger, mais en France, — au sujet du rôle joué par le général Frey, dans cette journée du 14 août, et où il lui est reproché d'avoir cru devoir se conformer à la décision qui avait été prise, le 12, en conseil, à Tong-Tchéou, par les généraux alliés, de tenir une nouvelle conférence le 14, dans l'après-midi, sous les murs de Pékin, pour régler les conditions de l'attaque de la capitale chinoise; d'avoir perdu la plus grande partie de la journée du 14 à la recherche du camp russe où devait avoir lieu cette réunion; de n'être par suite arrivé dans le quartier des Légations que *quinze heures* après les troupes alliées.

1° La décision, prise par le général Frey, d'établir ses troupes au bivouac du premier barrage, était rationnelle à plus d'un titre, si même elle ne s'imposait pas d'une manière absolue et d'abord, en ce qu'elle était dictée par des sentimens de loyauté et de confraternité militaire dont on ne saurait faire un grief à un chef qui mettait un point d'honneur à respecter scrupuleusement les conventions arrêtées entre les commandans des contingens, à la suite des renseignemens que ceux-ci avaient reçus sur la situation des Légations. Le général prenait ainsi position, à l'heure fixée, sur le point assigné comme lieu de rendez-vous aux corps alliés.

2° En raison de la grande fatigue éprouvée par la plupart des troupes dont était composé le petit corps français que le général était parvenu à amener sous les murs de Pékin (1), il était indispensable, — au cas même où, contrairement aux conventions arrêtées, une action immédiate se trouverait nécessitée par une circonstance imprévue, — d'accorder à ces troupes quelques heures de repos avant de les faire entrer en ligne, afin de ne pas être conduit à exiger de leur part un nouvel effort, peut-être considérable, et qui n'eût pu être alors accompli que dans de très mauvaises conditions.

3° Le général Frey avait la conviction, que si, comme rien ne le faisait prévoir, et ce qui n'eut pas lieu, en réalité, — les combats livrés par les Russes et par les Japonais pouvant être considérés comme des engagemens d'avant-gardes ou de fortes reconnaissances, — une action générale sérieuse venait à se dérouler sous les murs de la capitale chinoise, les contingens aux prises avec l'ennemi ne manqueraient point de faire appel au concours des trois belles batteries d'artillerie et de la petite poignée de troupes d'élite qui composaient le petit corps français.

4° En vue d'une pareille éventualité, le choix du village du premier barrage, comme position d'attente ou comme position de réserve générale, à cheval sur un canal, infranchissable en toute autre partie qu'à ces barrages, et qui divisait en deux groupes les forces alliées réparties au nord et au sud de ce canal, permettait au corps français de manœuvrer, le cas échéant, sur l'une ou sur l'autre rive et de se porter rapidement sur tous les points où son intervention pouvait devenir nécessaire.

D'autre part, dès que le général Frey eut connaissance des événemens de la matinée, il eut pour principale préoccupation de faire en sorte que le corps français fût représenté au nombre des troupes qui, ce même jour, allaient effectuer leur entrée dans Pékin. L'attente de deux longues heures, indépendante de sa volonté, qu'il dut faire dans le camp japonais, près de la porte de Tchi-Koua-Men, fut cause que les troupes françaises ne pénétrèrent pas dans Pékin en même temps que les premiers détachemens russes et japonais; mais encore en cette circonstance, l'amour-propre national put être sauvegardé, car le général et un petit corps français, composé d'infanterie et d'ar-

(1) Des fractions arrivées, à Tien-Tsin, à marches forcées, la veille, à neuf heures du soir à Tong-Tchéou, avaient dû se remettre en route à minuit.

tillerie, avaient franchi la porte de Toung-Pien-Men, c'est-à-dire étaient entrés dans Pékin, dans la même journée que les autres alliés, — le 14 août, avant minuit.

Enfin, ce qui est une assertion matériellement inexacte, ce n'est point *quinze heures après les autres troupes alliées* que les troupes françaises pénétrèrent dans le quartier des Légations. Quelques heures seulement après l'arrivée des premiers détachemens russes et japonais, — le reste de ces contingens ne devant entrer dans Pékin que le lendemain, — nos troupes étaient établies devant la porte Ha-Ta-Men, à proximité et presque en face des Légations et, vers quatre heures du matin, c'est-à-dire, huit heures environ après les premières troupes russes, et deux à trois heures, seulement, après les bataillons du général japonais Manabé, qui avaient suivi le haut des remparts, le corps français s'engageait lui-même dans la rue des Légations.

Ce sont là, sans doute, de petits faits, sans grande importance, et d'ordre sentimental plus encore, peut-être, que d'ordre militaire; mais, pour des considérations qui n'échapperont à personne, leur mise au point a paru nécessaire.

Pour continuer le récit de cet épisode qui empruntait, aux circonstances à la fois graves et singulières au milieu desquelles il se déroulait, un intérêt si saisissant, nous laissons, pour quelques instans, la parole à l'un des jeunes acteurs de cette randonnée nocturne : la vivacité des impressions qu'il en a rapportées prouve que, si le corps était à bout de forces, l'esprit et le cœur restaient toujours en éveil.

« Nous repartons, tout rêveurs, sur nos chevaux qui ont la plus grande peine à marcher. En route donc pour le camp russe! Nos guides ne paraissent pas très bien connaître le chemin; un des soldats japonais se trouve mal; on le laisse avec un de ses camarades qui le ramènera à son camp. Nous étions en marche depuis une demi-heure environ, lorsque, en arrière, sur notre droite, deux fortes détonations se firent entendre : nous présumâmes qu'elles provenaient de l'explosion des charges de dynamite au moyen desquelles les Japonais s'étaient proposé de renverser Tchi-Koua-Men.

« Enfin, après bien des détours, nous tombons, vers neuf heures, sur un poste russe. Le capitaine, dès que notre arrivée lui est signalée, se porte au-devant de nous; il nous offre un peu de raisin qui nous paraît d'une fraîcheur et d'une saveur

exquises, et nous donne deux cosaques pour nous accompagner, après nous avoir confirmé, par signes, l'entrée des Russes dans Pékin. Un peu après neuf heures du soir, nous arrivons enfin à la porte de Toung-Pien-Men. Une batterie de campagne russe est campée à 300 mètres des murailles; elle s'était engagée dans l'intérieur de la Cité chinoise, un moment après le passage des Japonais. Retardée dans sa marche, ayant reçu quelques coups de feu, et se trouvant sans soutien d'infanterie, son commandant a jugé prudent, avec raison, de faire demi-tour et de venir bivouaquer hors de la ville. De grands feux sont allumés, autour desquels quelques soldats, les cuisiniers de la batterie sans doute, sont déjà occupés à plumer quantité de poulets et de canards.

« Le général me dicte rapidement quelques instructions, que j'écris à la lueur de ces feux. Sur le conseil du général, le commandant de la batterie fait éteindre ceux de ces derniers qui se trouvent les plus rapprochés des remparts. Il était temps; une vingtaine de balles sifflent au-dessus de nos têtes: ce sont les souhaits de bienvenue des Chinois qui occupent encore la muraille tartare à proximité.

« Je reçois, aussitôt après, l'ordre de me rendre, avec un cavalier, M. Wilden et le Chinois, à notre bivouac du barrage, pour en ramener le plus tôt possible deux compagnies et une section d'artillerie, avec lesquelles le général veut entrer sans tarder dans Pékin. Le reste de la colonne, moins la batterie de campagne, qui sera laissée provisoirement au barrage, avec un soutien d'infanterie, suivra le mouvement, dans la nuit même. En route, veillons à nos sentinelles, pour qu'elles ne nous prennent pas pour des Chinois. De temps en temps, en longeant la berge du canal, où nous risquons, dans l'obscurité d'une nuit à peine étoilée, de rouler avec notre monture, je fais siffler ma « sirène; » nous l'avons déjà quelque peu employée ces jours derniers dans nos marches de nuit, et nos sentinelles la reconnaîtront bien. En effet, nous atteignons les avant-postes sans encombre; nous nous faisons reconnaître d'assez loin, et l'on déblaie, pour nous laisser passer, le chemin que l'on avait barré pour la nuit. Au camp, tout le monde se reposait déjà; mais, la nouvelle de l'entrée des Russes dans Pékin venant d'y être connue, — apportée par M. d'Anthouard, qui, de son côté, était également parvenu à se mettre en relations avec des officiers japonais et russes, — l'on s'attendait d'un moment à l'autre à suivre

le mouvement. Aussi les fractions désignées furent-elles rapidement prêtes. Sur l'ordre du général, une bonne gratification est donnée au pauvre Chinois capturé qui nous a servi de guide, quelque Boxeur peut-être, que les émotions de la journée et le manque de son opium habituel ont rendu plus mort que vif, et qui est dans l'impossibilité de continuer à marcher.

« En route pour Pékin ! La lune nous éclaire maintenant, et semble, de son sourire moqueur, narguer le désappointement que nous éprouvons, notre général plus encore que nous-mêmes, de ne point être des premiers à apporter, aux assiégés de la Légation de France, des nouvelles de la mère patrie. Il est dix heures et demie quand nous arrivons à 200 mètres de la porte Toung-Pien-Men; la petite colonne est arrêtée, un moment, et massée, à proximité, derrière un groupe de maisons.

« Deux ponts, à peu de distance l'un de l'autre, très bien balayés par la mitraille (les Russes l'ont appris le matin à leurs dépens), nous séparent de la porte. Un poste français est laissé à l'entrée du premier, pour concourir à la garde du passage et donner en même temps des indications aux troupes françaises qui vont suivre. Quelques minutes après, la colonne s'enfonce, sous une voûte longue, contournée, percée dans l'épaisseur de la muraille : c'est Toung-Pien-Men; un poste russe y est installé. Le brave général Wassilewsky, chef d'état-major des troupes russes, la poitrine traversée par une balle, râle sur une civière, dans une sorte de corps de garde; à ses côtés, une rangée d'officiers et de soldats russes, blessés, sont encore étendus sur de la paille, le long des murs; de nombreux cadavres d'officiers et de soldats tués ont été en outre réunis à proximité et gisent là, recouverts de leurs manteaux en guise de suaires. Le général s'arrête un moment pour s'informer de l'état des blessés, et, en particulier, de celui du général, avec lequel il entretenait les relations les plus sympathiques.

« Pendant ce temps, la petite colonne, prévenue d'avoir à effectuer la traversée de ce passage en évitant de troubler le repos de nos frères d'armes blessés, s'écoule sans bruit, sous la voûte, et s'engage dans la Cité chinoise. Des troupes alliées ont pénétré dans Pékin, mais la majeure partie des hautes murailles de la Cité tartare est encore occupée par des Chinois. Guidés par MM. de Grancey et d'Anthouard, qui connaissent très bien la capitale, nous suivons une rue de la ville dont les constructions

nous défileront des coups de ces murailles. La colonne marche avec prudence, car on n'est pas sûr que tout à l'heure, du haut des maisons qui bordent le chemin, ne s'abattra pas sur nous une grêle de balles. Une bonne partie du terrain traversé, d'ailleurs, ressemble plutôt à la brousse qu'à une ville; de temps en temps, un groupe d'habitations, au milieu des herbes, nous rappelle seul que nous ne sommes pas en rase campagne; aucune trace des détachemens qui nous ont précédés. La petite troupe s'avance ainsi, silencieuse, toujours dans cette même rue qui paraît sans fin. Défense de fumer et de parler; les hommes reçoivent l'ordre de maintenir de leur main gauche leur baïonnette et leur quart, pour éviter tout cliquetis. Enfin la voie s'élargit: nous venons d'entrer dans l'une des grandes rues de la ville. Cette dernière semble déserte: tout y est morne et lugubre: un silence de mort pèse sur tout ce quartier: les maisons ont leurs portes et fenêtres closes; on passe, sans chercher à savoir si elles sont occupées ou non; ce qu'il faut, c'est arriver le plus vite possible aux Légations. Il est minuit environ: la colonne est arrêtée; elle serre sur un détachement japonais, laissé à la garde de voitures appartenant, sans doute, aux deux bataillons de ce contingent qui, d'après les renseignemens recueillis, nous ont précédés d'une heure ou deux, à peine. Ces voitures n'avaient pu pousser plus loin, en raison des travaux de défense qui encombraient le chemin près de la porte Ha-Ta-Men, voisine des Légations. En effet, Ha-Ta-Men est là; elle nous permettra de passer de la ville chinoise dans la ville tartare et de pénétrer sur le terrain de ces Légations. MM. de Grancey et d'Anthouard vont reconnaître les abords: ils rendent compte que la porte est fermée; que le plus grand désordre règne aux alentours, provoqué notamment par de nombreux groupes de Chinois fuyant dans tous les sens. Il est inutile, et il n'y a aucune urgence à chercher à franchir cette porte à cette heure, où des méprises sont à craindre.

« Des dispositions sont prescrites pour attendre le jour en ce point. La rue est assez large; des sections d'infanterie sont déployées de manière à leur permettre de tirer, le cas échéant, sur les toits des maisons qui la bordent, ainsi qu'en avant et en arrière; les deux pièces de la section d'artillerie (lieutenant Lefèvre) sont mises en batterie dans une position où elles puissent répondre à toute attaque imprévue qui viendrait d'une direc-

tion quelconque. Les autres troupes se couchent sur place, chaque homme gardant son fusil à portée de la main.

« Les portes des maisons près desquelles la colonne s'est établie, pour la plupart des boutiques ou des restaurans, restent hermétiquement closes. Du dehors, cependant, l'on perçoit, par momens, à travers les cloisons, des bruits divers : déplacemens de meubles, mots échangés à voix basse, accès de toux, avec peine contenus, de quelque vieillard ou d'un malade, et autres indices attestant que toutes ces maisons sont occupées. Et, à la vérité, si le regard pouvait pénétrer à l'intérieur, l'on y verrait des familles entières, tremblantes, apeurées, prosternées devant l'autel dont chaque foyer est orné et, — telles de pieuses mères chrétiennes offrent des cierges à la Vierge en l'invoquant pour préserver leurs enfans d'un danger, — tels ces pauvres gens brûlent nombre de bâtonnets d'encens, en implorant les mânes tutélaires de leurs ancêtres, les génies du lieu et Bouddha lui-même, pour qu'ils étendent sur eux, en cette heure si critique, leur toute-puissante protection. La plupart maudissent, au fond de leur cœur, ces Boxeurs, cause de leurs terreurs et dont ils ont eu, sans doute, déjà à subir les exactions si l'on en juge par le nombre des maisons incendiées que la colonne, dans sa marche, a rencontrées dans cette partie de la Ville chinoise. Quelques-uns, même, pour s'attirer les bonnes grâces des vainqueurs, ne vont pas tarder à sortir de leurs cachettes et à offrir aux soldats des tasses de leur meilleur thé et des cigarettes.

« Le général a choisi, pour s'y reposer, au milieu des troupes, un coin de trottoir un peu plus large, que surplombe un petit balcon en bois. Le revolver me servant d'oreiller, mon casque par-dessus les yeux, pour les garantir de la fraîcheur de la nuit, je m'étends à terre et m'apprête à jouir des douceurs d'un sommeil bien gagné. Le général, à côté de moi, ne me laisse malheureusement pas encore libre : « Il faudra prendre note de ceci... Est-ce que vous avez fait cela? » Je ne sais plus ce que je réponds; un besoin impérieux de dormir s'est emparé de moi; j'y cède. Je dors ainsi pendant quelques heures. A un moment, je rêve qu'une main amie répand sur moi les parfums les plus suaves. Je me réveille, les membres endoloris, les vêtemens tout trempés par une pluie fine qui doit tomber déjà depuis quelque temps et qui se termine par un violent orage. Il est près de quatre heures : le jour commence à poindre; on se lève, on

se secoue un peu, et on s'apprête à reprendre la marche. Nous gagnons aussitôt la porte Ha-Ta-Men, qui est, à ce moment, grande ouverte. En route, nous croisons quelques soldats étrangers qui frappent sur les portes des maisons ayant quelque apparence, pour se faire ouvrir et demander du thé; à travers les battans entre-bâillés, des têtes apparaissent apeurées; des mains tendent un plateau chargé de tasses remplies de ce liquide. Nous voilà dans la ville tartare, dont nous longeons un moment la muraille pour arriver bientôt dans la rue des Légations.

« D'après les renseignemens que nous possédions, ce quartier des Légations se distinguait, par un aspect particulier, du reste de la capitale chinoise. La rue des Nations-Étrangères qui le traversait dans toute sa longueur, formait une large artère, propre, très bien entretenue, avec des constructions bien alignées, etc. En y arrivant, on avait là l'illusion d'un quartier de ville européenne. Hélas ! que de changemens en peu de temps ! Il est impossible de reconnaître son chemin au milieu des obstacles accumulés et des ruines que nous traversons ! Partout des pans de mur léchés par les flammes et noircis par le feu ! Quelques-uns sont percés de milliers et de milliers de trous, montrant que, parmi ces ennemis qui disposaient de tant de moyens de destruction, il en est qui n'hésitaient pas à employer les procédés les plus primitifs pour produire un résultat qu'ils eussent facilement obtenu avec quelques coups de pioche. Partout, des décombres entassés les uns sur les autres ! Dans la rue principale et dans les ruelles adjacentes, s'élèvent de toutes parts des barricades en briques ; par-ci, par-là, des coupures sur la route, des tranchées, des passages ouverts dans les murs, pour faire communiquer les maisons entre elles. Quelques cadavres de Célestes, presque en putréfaction, jonchent le sol. C'est vraiment un spectacle de désolation et d'horreur ! L'acharnement des Chinois à tout détruire dans ce qui fut le quartier européen, l'effort inouï fait par une poignée de braves pour résister aux attaques furieuses et continues de cette horde de forcenés, sont autant d'énigmes. Comment reste-t-il encore un Européen debout ? Comment s'expliquer que ces Chinois, après avoir défié toute l'Europe, en massacrant l'un de ses représentans, et après avoir persisté depuis deux mois dans ces sentimens de haine, n'aient pas pu venir à bout, avec l'armement dont ils disposaient et leur nombre, qui pouvait toujours grossir, de quelques marins et de quelques

volontaires qui étaient loin d'être préparés à soutenir un siège de cette violence et de cette durée !

« La porte Ha-Ta-Men passée, les premiers obstacles franchis, la tête de colonne s'est arrêtée pour permettre aux unités de se grouper. Nos clairons font retentir, dans le calme sinistre qui nous enveloppe, leurs notes claires et vibrantes. On se sent remué, on est fier de fouler enfin le sol de cette capitale. Les vœux que nous avions tous formés, au départ de Tien-Tsin, sont enfin exaucés ! Nos hommes ont, il est vrai, leurs vêtemens en loques, mais ils n'ont point à en rougir : tout au contraire, ils peuvent s'en faire gloire.

« Partis de Tien-Tsin anémiés et fatigués, n'ayant, pour tous vêtemens, que la seule tenue, en étoffe d'un bleu sale, emportée à la hâte d'Indo-Chine, avec trois jours de vivres sur eux, sans convoi de ravitaillement, marchant, pour la plupart, nuit et jour, sur des routes poussiéreuses ou défoncées ; couchant n'importe où et n'importe comment, ils ont fourni le maximum d'efforts qu'on puisse demander à une troupe. C'est qu'ils étaient « marsouins » d'abord, et aussi qu'ils étaient soutenus par les paroles de notre général, qui de temps en temps stimulait leur ardeur, en leur faisant entrevoir la perspective de l'entrée dans Pékin. « Allons, mes amis, encore un effort : montrez que vous êtes dignes de l'infanterie et de l'artillerie de marine ! Pékin est là ! Qui de vous ne sera pas fier de dire plus tard : J'ai assisté à la prise de Pékin ? » (*Notes d'un officier d'ordonnance. — Capitaine Bobo.*)

Quelques volontaires des Légations ont reconnu les sonneries françaises et accourent à la rencontre de la colonne : officiers et soldats saluent bientôt, en passant, le drapeau aux trois couleurs qui flotte crânement sur ce qui fut la Légation de France ! Là, sont réunis les marins français, italiens et autrichiens, héros survivans d'un bien glorieux épisode, et qui, la joie dans les yeux, nous accueillent aux cris répétés de « Vive les marsouins ! Vive la France ! » La colonne fait halte sur ce point ; les hommes vont pouvoir, enfin, se reposer sur un sol français !

Le général, avec quelques officiers, se rend, sans retard, à la Légation d'Angleterre où tous les ministres, sans aucune exception, et leur personnel se sont transportés, dès le début des hostilités, avec les femmes et les enfans, selon un plan arrêté d'un commun accord, dans les premiers jours de juin, entre les

représentans des Puissances et tous les commandans des détachemens des Légations, en prévision d'un siège. Le ministre de France s'y était rendu le dernier, le 20 juin, à neuf heures du soir, accompagné du ministre d'Espagne, de Mme Pichon et de Mme de Rosthorn, femme du chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie (1). Leur place était là, en effet, où ils pouvaient délibérer, le cas échéant, et agir encore en représentans des Puissances, plutôt que, dispersés sur différens points, aux avancées, dans une tranchée, le fusil à la main, recevant les ordres d'un capitaine ou d'un lieutenant, et au milieu des soldats dont ils auraient pu gêner la défense (2). A la Légation d'Angleterre, au reste, le danger était le même que dans les autres Légations, et l'on s'y trouvait aussi à un poste d'honneur. Les bâtimens y sont moins éprouvés, il est vrai, qu'aux Légations d'Autriche, d'Italie et de France, mais, partout, on n'observe que traces d'obus et de balles. Les portes extérieures sont doublées par des tambours en briques; toutes les ouvertures des bâtimens sont, sur la plus grande partie de leur hauteur, fermées par des matériaux de toute sorte, notamment, par des sacs à terre. Pour la confection de ces derniers, tout a été mis à contribution : couvertures, draps de lit, coussins en toile et en soie, effets d'hommes et de femmes; il en est même qui sont faits avec des robes de soie ! C'est le triomphe de la « barbette, » s'écrie un officier, enthousiasmé à la vue de ces défenses improvisées et, de fait, il faut reconnaître que les pionniers qui ont présidé à leur organisation, et dont quelques-uns ont échangé la plume qu'ils tenaient, la veille, pour la pelle, la pioche et le fusil, ne le cèdent en rien à bien des techniciens qui ont pâli sur les savans traités de fortification et sur l'étude des défenses accessoires !

(1) Ce ne fut que quelques jours plus tard que Mme de Rosthorn, à la suite d'incidens d'ordre privé survenus entre M. de Rosthorn et un membre de la Légation d'Angleterre, quitta cette Légation. Après avoir résidé pendant quelques jours dans un Pavillon de la Légation de France, resté encore debout, et où ils se trouvèrent juste au moment d'une des plus rudes attaques dirigées contre cette Légation, M. et Mme de Rosthorn se rendirent à la Légation d'Allemagne, qui ne comptait aucun représentant accrédité du chef de cet État, par suite de l'assassinat du baron Ketteler, mais seulement deux secrétaires, MM. de Below et de Bergen.

(2) Les Ministres qui avaient remis la défense de leur Légation au commandant de leur détachement prenaient le soin, le Ministre de France le premier, de visiter presque chaque jour leur Légation, autant pour encourager les défenseurs que pour connaître leurs besoins, afin de demander, au cours de leurs réunions en conseil, les moyens d'y faire droit.

Après avoir traversé plusieurs grandes cours, le général et les officiers arrivent enfin dans la partie du bâtiment réservée à la Légation de France. Le ministre de France, M. Pichon, prévenu, se porte rapidement au-devant d'eux. Malgré l'heure matinale, Mme Pichon, Mmes Berteaux, Saussine, Filippini, apparaissent bientôt à leur tour, tenant par la main de frêles et gracieux enfans, les joues pâlies par les privations, et ouvrant de grands yeux, tout étonnés de voir ces Européens qu'ils ne connaissent point, ces militaires accoutrés comme des « bandits, » si chaleureusement fêtés par tous ! Toute la Légation de France et le lieutenant de vaisseau Darcy, à la tête de son détachement de vaillans matelots, sont là réunis ! On s'embrasse ; on étreint les mains amies ; la joie est peinte sur tous les visages. L'émotion fait couler quelques larmes. Enfin, cette fois, c'est bien la délivrance ! Cette obsession de chaque instant sur le sort qui était réservé aux assiégés, cet affreux cauchemar qui les poursuivait nuit et jour ont cessé ! Les pensées se reportent vers ceux qui, loin, bien loin, en France, attendent depuis longtemps, avec une angoissante anxiété, cette heure bénie ! et du fond des cœurs monte vers le ciel un élan de profonde reconnaissance ! Quelques regrets se mêlent à ces expansions, car l'on songe avec tristesse aux braves qui reposent dans un petit coin de jardin où l'on conduit les arrivans, comme à un lieu de pèlerinage, cimetière improvisé sous le feu de l'ennemi, et dont le terrain fut longtemps disputé pied à pied par les assiégés aux assaillans. Là dorment leur dernier sommeil, côte à côte, unis dans le même sort, fauchés en pleine force, en pleine jeunesse, tous ceux — chefs, marins et volontaires — qui ont payé de leur vie le dévouement au salut commun ! Leur vaillance, leur fin héroïque, comme celle des braves qui sont tombés dans la défense du Pétang, auront leur page glorieuse dans les annales militaires de notre chère France. « Il faudrait graver quelque part en lettres d'or leur histoire d'un été, de peur qu'on ne l'oublie trop vite, et la faire certifier telle, parce que bientôt on n'y croirait plus. » (P. Loti.)

Les troupes de secours semblent aussi hâves et aussi fatiguées que les assiégés ! C'est que l'objectif qui leur était imposé n'a pas été atteint sans de rudes épreuves : chaleur, manque de sommeil, rapidité de la marche, et aussi, parfois, manque de nourriture ; mais, devant le résultat obtenu et devant les témoi-

gnages de gratitude qui lui sont prodigués, chacun se sent largement récompensé de toutes ses peines !

Mme Pichon, aidée des autres dames françaises, les premiers momens passés, n'oublie pas, même en ces circonstances, ses devoirs de maîtresse de maison et fait l'honneur aux nouveaux venus d'une collation qui prend pour eux les proportions d'un véritable festin. Une tranche de pain, — depuis dix jours la colonne en avait été complètement privée, — du pâté de foie gras, du beurre, de la mortadelle ! Mais, vraiment, ils n'étaient pas encore aussi à plaindre qu'on le craignait, ces revenans qui, à en croire les journaux d'Europe, avaient subi depuis longtemps les pires supplices ! Il restait en effet encore quelques provisions, qu'en ménagères économes, nos héroïnes avaient soigneusement réservées pour les jours d'extrême disette. On avait d'abord mangé le bétail, le riz et le blé qu'on avait pu enfermer en toute hâte, quand les hostilités avaient commencé et n'avaient plus laissé de doute sur les intentions des Chinois ; les mulets, les chevaux avaient suivi ; ces quelques conserves constituaient les dernières cartouches. Une coupe de champagne fut la dernière surprise offerte aux arrivans. On but à la délivrance des assiégés, à leurs héroïques défenseurs, aux braves qui étaient tombés sous les balles chinoises ; on but à l'armée, à la marine, à la République, à la France, à tout ce qui nous devient si cher à l'étranger, où, loin des dissensions intestines, des querelles de partis, on n'entrevoit la Patrie que dans une auréole de grandeur, de beauté et de gloire !

La colonne, une fois rassemblée, traverse, clairons en tête, tout le quartier des Légations pour y montrer les couleurs françaises et y faire entendre les sonneries aimées de nos marches guerrières. La colonne s'allonge bien un peu, obligée de traverser barricades, tranchées et autres obstacles, témoins indiscutables de la noble lutte qui venait de finir. Et puis, officiers et soldats ne sont-ils pas heureux de serrer les mains qui se tendent vers eux, à leur passage ? La colonne est ensuite arrêtée, les faisceaux sont formés, et les hommes mis au repos en attendant de nouveaux ordres.

IV

Il reste encore aux Alliés un devoir impérieux à accomplir : la délivrance de la mission catholique du Pétang, dont les Légations sont sans nouvelles depuis soixante jours, bien que cet établissement soit distant de 3 000 mètres à peine de ces dernières. Mais cette action militaire nécessite une préparation sérieuse en même temps qu'elle intéresse la direction générale des opérations des Alliés, car elle doit conduire les troupes à l'occupation de la ville et des jardins impériaux, qui sont encore entièrement aux mains des Réguliers. En effet, le contingent américain qui, dans la journée du 15 août, tente de pénétrer dans le Palais impérial par la porte Sud, compte 6 tués, dont un capitaine, et 19 blessés. D'autre part, les Japonais ne parviennent que le soir de ce même jour, après avoir eu 8 tués et 89 blessés, à s'établir devant les portes Nord et Est de la Ville impériale, qu'ils ne réussiront à forcer que le lendemain. En ce qui le concerne, avec les 350 fantassins qui constituaient ses effectifs, le corps français ne peut songer, sous peine de courir au-devant d'un insuccès, à entreprendre la délivrance du Pétang, le général commandant le contingent américain, qui devait concourir à cette opération avec 500 à 600 hommes, venant de l'aviser que toutes ses troupes sont engagées dans une action contre le Palais impérial et qu'il lui est impossible de se démunir d'une fraction quelconque de ces dernières. De concert avec le ministre de France, le général Frey remet en conséquence l'opération au lendemain. Le soir même, à la conférence des généraux, il fait part de ses projets aux chefs des contingens, et demande la coopération d'un bataillon russe et d'un bataillon anglais, coopération qui lui est accordée avec empressement. Le 16 août, le général Frey marche sur le Pétang avec le contingent français, renforcé par 30 cosaques et 350 pionniers ou tirailleurs sibériens ; par 350 Anglais ou Sikhs ; par les trois petits détachemens de marins français, autrichiens et italiens, qui venaient de défendre les Légations d'une manière si brillante, et enfin par un groupe de combattans, de composition peu banale, ayant à sa tête le Ministre de France et formé par les volontaires et par le personnel de la Légation : MM. d'Anthouard, Morisse, Berteaux, Filippini, les médecins-majors Matignon et de Talayrach, Feit, Saussine, Pelliot, interprète de

l'Indo-Chine, Bouillard et Wilden, agens du chemin de fer Hankéou-Pékin, Picard-Destelan, employé des douanes, Bartholin, représentant du Crédit Lyonnais, Merghelynck, premier secrétaire de la Légation de Belgique; petite escorte d'élite, composée de gens aguerris par les épreuves du siège, au cœur chaud, revendiquant tous l'honneur de prendre part à une opération qui a pour objet la délivrance de compatriotes, et dont le général a eu l'occasion, comme il s'est plu à le proclamer en toute circonstance, d'apprécier le calme au feu, et l'intrépidité.

La colonne se grossira encore, au cours de l'action, de 250 Japonais qu'elle trouvera devant la porte Jaune de la Ville impériale. Commencée à sept heures du matin, l'opération prend fin à deux heures de l'après-midi. Vers dix heures, la route du Pétang était ouverte : Mgr Favier, les missionnaires, tout un peuple de chrétiens indigènes et les petits détachemens français et italiens affectés à la défense du Pétang, accueillaient leurs libérateurs avec des transports d'inexprimable allégresse.

Enfin, à la suite d'un combat de rues opiniâtre, dans lequel 600 Réguliers ou Boxeurs trouvent la mort, la colonne force l'entrée de la ville interdite et s'empare de la Colline-au-Charbon ou Mée-Shan. De ce point d'appui de premier ordre, dominant la ville de Pékin d'une soixantaine de mètres, la petite colonne internationale tient sous la menace des feux des pièces d'artillerie françaises, qui y sont aussitôt hissées, les palais et la Ville impériale, affirmant ainsi de la manière la plus éclatante la prise de possession, par les Alliés, de la capitale chinoise.

GÉNÉRAL H. FREY.

LA RELIGION IMPÉRIALISTE

III[1]

LE CHRISTIANISME GERMANIQUE

Nous avons mis de notre mieux en lumière, dans *les Assises du XIXe siècle*, les indications assez disséminées que ce long poème lyrique nous fournit sur les capacités religieuses des races et sur les dons éminens qui sont le privilège de la famille slavo-celto-germanique en ce domaine, aussi bien que dans tous les autres, d'ailleurs. Avant de donner les conclusions provisoires du kantisme rajeuni par l'infusion du gobinisme et du wagnérisme, avant d'esquisser la silhouette lointaine encore, estompée jusqu'ici par la brume opaque du devenir, que profilera quelque jour sur l'horizon moral de l'humanité l'édifice grandiose de la religion du Germain, il nous faut, de l'ensemble des doctrines reconnues suffisamment aryennes dans le passé, distiller par une opération délicate de chimie psychologique, les caractères qui semblent destinés à demeurer fondamentaux dans les créations métaphysiques futures de la race du Nord.

I

C'est encore une fois Schopenhauer dont nous percevrons le plus souvent la voix tranchante et dogmatique à travers les va-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1903.

riations ingénieuses que son disciple brode à profusion sur les thèmes favoris du virtuose de la spéculation mystique. Et, tout d'abord, l'aryanisme religieux est amené à prendre position dans la grande et antique querelle de la foi et des œuvres, des mystiques et des politiques, de la révolution et de l'évolution. L'homme doit-il se transformer radicalement ou plutôt s'améliorer insensiblement ? Chez M. Chamberlain, comme chez Schopenhauer, la disposition interne a décidé de l'interprétation philosophique du passé; mystiques par tempérament, tous deux font de leurs Aryens de décidés mystiques ; la justification par la foi sera donc une conviction aryenne, la justification par les œuvres une opinion sémitique. Et ce point de repère se montrera même décisif quand il s'agira d'opposer par la race un saint Paul à un saint Jacques, un Origène à un Augustin ; Scot Erigène, Abélard, Occam, à Anselme de Canterbury, Thomas d'Aquin, Raymond Lulle ; Luther, enfin, à Loyola. Nous verrons bientôt la future religion germanique prendre en effet son point d'appui sur une transformation radicale, sur une révolution de l'être intime, dont les conséquences seront plus ou moins durables, mais dont le caractère catastrophique demeure nettement indiqué.

Observons que le mot de foi doit être pris dans une acception assez particulière pour être applicable à cette disposition mentale, car il s'agit ici d'une sorte de soumission extatique à une influence externe mystérieuse, et non point d'une adhésion raisonnée qui serait accordée de sang-froid à un corps de doctrines nettement délimité. Dans ce dernier sens, en effet, la foi, appuyée sur le rationalisme, et facilement exaltée jusqu'au fanatisme durable qu'apporte la conviction intellectuelle, paraît spécifiquement juive à M. Chamberlain. Il proclamera même, avec Gœthe, que la religion germanique de l'avenir n'aura pas besoin de foi chez ses adeptes ; bien plus, que « la foi et la religion s'excluent (1). » Contradiction plus apparente que réelle pour quiconque a pénétré sa pensée, et compris ce que l'école mystique cherche et trouve sous le nom de foi dans ses exercices religieux favoris.

L'expression la plus adéquate dans le passé de cet état d'âme, c'est l'illumination de la « grâce. » Aussi la préoccupation de la grâce nous est-elle donnée pour l'un des signes caractéristiques

(1) Page 414.

de l'aryanisme religieux, pour le point sympathique dans la personnalité de saint Augustin, son plus ingénieux analyste, pour le trait germanique par excellence dans le jansénisme, qui en montre tant d'autres d'ailleurs. A ce titre, elle sera conservée, sous des noms différens dans le christianisme de l'avenir, et la Régénération de Wagner apparaissait déjà comme une simple transposition de ce concept à M. Chamberlain (1) lors de sa collaboration à la Revue de Bayreuth. Ne pourrait-on d'ailleurs, dès qu'elle est exagérée, rapprocher l'idée de grâce de tous les phénomènes pseudo-extatiques du mysticisme à travers les âges?

De telles tendances ne sont pas sans danger, ainsi que l'a prouvé mainte expérience dans le passé. Faut-il prétendre cependant que, à soutenir la foi contre les œuvres, on mériterait de tomber sous le coup du code criminel, ainsi que l'écrivait jadis ce Méditerranéen de Stendhal, à propos des protestans des Cévennes? M. Chamberlain échapperait en tous cas à ce sort rigoureux, car il ne professe pas l'indifférence des actes chez le régénéré par la foi, ou même, comme l'ont fait quelques égarés, la recherche de l'humiliation méritoire par la pratique voulue du péché : ces aberrations sont loin de sa pensée. Les bonnes œuvres, dit-il (2), sont le fruit commun de toutes les religions : le problème qui se pose devant un réformateur religieux, c'est de décider si nous exécuterons plus sûrement le bien par l'impulsion d'un ferme propos d'ensemble, formé une fois pour toutes, sous le coup de l'émotion métaphysique, par la grâce d'une conversion en un mot; ou bien par l'action stimulante de petites tentatives calculées et additionnées entre elles à la fin du jour, ainsi qu'on règle un compte de commerce; cette dernière doctrine étant celle que ses adversaires prêtent à la Compagnie de Jésus. Nous l'avons dit, les esprits pratiques, les politiques pencheront pour le second procédé : les enthousiastes, les cœurs chaleureux inclinent vers le premier. *Adhuc sub judice lis est!*

Il ne resterait donc guère à trancher entre la foi et les œuvres qu'un simple différend de préséance. Le pas doit-il appartenir à la casuistique morale ou au sentiment religieux dans l'effort de l'humanité vers le mieux? Pour sa part, M. Chamberlain n'hésite pas entre ces deux mobiles et la morale est mise au second rang

(1) Voir l'article de M. H. S. Chamberlain dans les *Bayreuther Blaetter* de juin 1895.

(2) Page 625.

dans son règlement protocolaire. Non seulement la religion « n'a rien à faire en principe avec la morale (1), » mais il est même permis d'identifier tout bonnement les deux adjectifs « moral » et « anti-religieux (2). » Certes il y a place, malgré tout, dans cette doctrine tranchante pour des inspirations morales, mais il leur faut préalablement revêtir, à l'exemple de la foi germanique, un uniforme tout mystique. « La moralité est une intuition exclusivement intérieure, c'est-à-dire transcendantale; de là l'absurdité de toute Éthique inductive et empirique (3). » Cette conviction kantienne explique le dédain de notre auteur pour le Talmud, dont l'inspiration n'est que pratiquement « morale; » son animosité contre l'Éthique rationaliste de Spinoza; et ses réserves sur l'enseignement des Prophètes, parce que c'est la moralité qu'ils opposaient sans cesse au culte matériel, au lieu de détourner les âmes hautes des pratiques superstitieuses, par l'appel à l'intuition religieuse ou par le mythe poétique, à l'exemple des Aryens.

II

Tout cela est bien subtil, et parfois contradictoire, n'est-il pas vrai ? Pour employer un germanisme, qui exprime par un souvenir de la Mignon de Gœthe, un mouvement embarrassé et difficile, nous dirons qu'on croirait contempler une véritable « danse des œufs » dans le domaine psychologique ! Pouvons-nous espérer un commencement de lumière de la définition que nous apportent *les Assises du XIXe siècle* sur la religion en général, avant de nous dévoiler de leur mieux les secrets de la future religion germanique? La religion n'est pas, dit M. Chamberlain, une tradition du passé, une chronique, une suite de récits historiques, tels qu'Israël en a consigné quelques-uns dans sa Bible : pas davantage une vue d'avenir, une espérance de salut, l'attente d'un bonheur futur. Elle réside tout entière dans le présent; c'est une inspiration actuelle, une conviction vivante et personnelle, que chacun doit créer de toutes pièces pour son propre usage : un phénomène effectif, un état immédiat du sentiment. Notre auteur est inépuisable en formules diverses pour

(1) Page 222.
(2) Page 836 (*note*).
(3) Page 831.

exprimer ce caractère subjectif, instantané, de l'émotion religieuse et il répète à satiété la parole du Christ : « Le royaume de Dieu est intérieurement en vous-même (*inwendig in euch*). » Il ajoute enfin que la religion, sorte de pont jeté entre l'homme et le Dieu-nature, est « ce que l'homme donne de sa propre essence au monde extérieur, » en opposition avec la science, qui serait « ce que le monde dévoile à l'homme de son être intime. » Nous essaierons d'éclaircir ces définitions un peu brumeuses par l'unique exemple qui nous soit fourni d'une religion véritablement digne de ce nom : à savoir le futur christianisme germanique. Mais nous pouvons dès à présent prévoir que la religion ainsi conçue prendra facilement la forme d'une sorte de révélation intérieure, d'une illumination de la grâce : ce sera quelque chose comme l'aventure de Saul sur le chemin de Damas ou comme les conversions, soudaines et « catholiques, » du XVIIe siècle, si fort admirées par Schopenhauer.

En attendant de voir sa prédication porter des fruits si consolans, M. Chamberlain s'efforce sans relâche d'inculquer à ses frères de race la conviction qu'une telle religion est indispensable au Germain; qu'il ne la possède pas encore, sinon dans d'incomplètes et plutôt fallacieuses ébauches; et qu'il est menacé de périr, s'il ne tire pas au plutôt de ces esquisses avortées un éclatant chef-d'œuvre. Ce sont les pages les plus émouvantes des *Assises du XIXe siècle* que ces cris de passion qui en traversent sans cesse le murmure d'exposition didactique. L'auteur a des accens d'une pénétrante éloquence pour réclamer ce couronnement du passé et ce palladium d'avenir en faveur du Germanisme. Tel, jadis, Carlyle, son compatriote, se déchaînait contre l'athéisme dévastateur et en préparait l'antidote dans son culte des Héros! Mais, au lendemain des anathèmes de son *Past and Present*, l'un des créateurs du matérialisme historique, Frédéric Engels, lui signifiait déjà que toute voie est désormais close vers des paradis peuplés de saints nouveaux, Feuerbach ayant scellé dans sa tombe la philosophie allemande classique, à l'aurore de laquelle Carlyle s'attardait à chercher ses inspirations vieillies. L'heure présente répondra-t-elle dans les mêmes termes à M. Chamberlain, qui retourne, lui aussi, aux sources épuisées du kantisme, et nous offre, au total, la fleur suprême de l'arbre métaphysique grandi depuis deux siècles au delà du Rhin? Il faudrait pourtant posséder un cœur de pierre pour résister aux

appels émouvans qui se pressent dans son livre. « Notre culture (germanique) n'atteindra jamais une maturité véritable si elle n'est éclairée par le soleil sans nuages d'une religion pure et définie. » Au sein des Églises actuellement constituées, les ennemis du germanisme seuls peuvent être « sincères et par conséquent forts, » tandis que le Germain attend toujours qu'un Dieu descende pour lui du ciel. Il devra donc se façonner enfin une doctrine dont l'essor le dégage des vaines apparences sensibles, en l'élevant au-dessus des étoiles; dont l'inspiration lui permette de braver en souriant la mort la plus terrible : qui soit « capable d'évoquer l'éternité dans un baiser et d'apporter la Rédemption dans l'espace d'un éclair. » Et les comparaisons amoureuses reviennent encore dans ce couplet décisif : « Si une vigoureuse Renaissance d'idéalisme, à la fois créatrice et spécifiquement religieuse ne se produit pas parmi nous autres Germains, si nous ne possédons plus la force plastique nécessaire pour tirer des paroles et de l'aspect du Fils de l'Homme crucifié, une religion complète, vivante, adaptée à notre caractère, à nos dispositions, à l'état actuel de notre culture : une religion si immédiatement convaincante, d'une beauté si entraînante, si présente, si plastiquement mobile, si éternellement vraie et cependant si neuve que nous devions nous abandonner à elle sans résistance, comme la maîtresse aux bras de son amant, sans paroles, sans hésitation, le cœur plein d'enthousiasme : une religion si bien modelée sur notre essence germanique [particulière (que nous savons hautement douée, mais facile à la chute) qu'elle soit enfin capable de s'emparer de nous, de nous ennoblir, de nous fortifier jusqu'au fond de l'âme... (1) » nous reverrons une série de fléaux judaïques et romains que décrit complaisamment notre auteur, et, en un mot, toutes les maladies contagieuses qui ont rongé jusqu'ici l'âme des races pures.

Les couleurs de cette peinture passionnée peuvent surprendre au premier abord, mais on en comprendra mieux la teinte presque sensuelle quand nous aurons pénétré un peu plus avant dans le sanctuaire de la future religion germanique.

(1) Page 645.

III

Le Chaos des peuples est d'avance écarté, comme on le sait, non seulement de la préparation, mais encore de la participation de cette foi épurée : car il n'est pas mauvais que ce groupe dégradé conserve des croyances adaptées à ses besoins inférieurs, et c'est surtout au point de vue religieux que l'universalisme a été proscrit sous nos yeux tout à l'heure, par un impérialisme encore mal assuré de sa puissance d'expansion intellectuelle, tout meurtri de ses précédens contacts philosophiques avec le dehors. Toutefois, en dépit de cette rude excommunication de Rome et de ses suppôts, il ne faudrait pas croire que les inspirations catholiques dans leur ensemble soient exclues des matériaux propres à ériger le temple de l'avenir, ni que le protestantisme en doive fournir à lui seul les fondations préalables. Non pas; M. Chamberlain est, au point de vue moral, trop près du mysticisme d'un Schopenhauer, au point de vue ethnique, trop voisin peut-être des inspirations du celtisme, et en général trop ami de l'archaïsme dans les manifestations du sentiment religieux pour ne pas ressentir de profondes sympathies quand il contemple le catholicisme celto-germanique, élaboré par des cœurs aryens. La foi de nos Bretons par exemple le captive étrangement, autant que le séduirait sans doute celle de ses voisins montagnards de la Styrie (1), si son attention s'était portée de ce côté. Au contraire, la doctrine de la Réforme ne lui plaît guère : assurément, Luther est à ses yeux un héros germanique, mais surtout par le côté mystique de sa personnalité, pour sa fidélité à la justification par la Foi. L'œuvre religieuse du Réformateur reste lamentablement incomplète, puisqu'il a nié en partie seulement les dogmes plus ou moins magiques du Chaos et qu'il a conservé dans sa doctrine mainte superstition matérialiste du passé. Voyez Erasme et Morus, ces deux grands Germains : ils se sont refusés à embrasser le protestantisme parce qu'ils avaient trop devancé leur temps pour en approuver les hésitations et les demi-mesures. Sans doute, derrière l'incomplète protestation luthérienne se cachait une force incommensurable, celle de l'âme germanique : mais, cette fois encore, la rechute devait venir bien

(1) M. Chamberlain habite Vienne. (Voyez nos études sur le catholicisme styrien dans la *Revue* des 15 nov., 1er et 15 déc. 1903.)

prompte après l'insuffisant essor. Aujourd'hui, le monde irait encore plus volontiers à l'esclavage romain qu'à une doctrine abstraite, casuistique, dogmatique, infectée de superstitions malsaines, telles que la Réforme nous l'a transmise dans ses diverses sectes. « Ce n'est pas là une force vivante ! »

Bien plus, dans son dernier manifeste (1), M. Chamberlain va jusqu'à écrire qu'il serait insensé de vouloir détruire l'édifice religieux du catholicisme, à la fois si large et si plastique, malgré l'entrave de ses dogmes. En dépit des apparences, la Confession romaine se montre bien moins étroitement bornée, plus élastique et plus capable de s'adapter aux transformations historiques que la luthérienne. Le catholicisme, qui, moralement parlant, représente un moins haut idéal que le protestantisme, est en revanche bien moins judaïsé, plus près de la Nature, et par là de la Vérité vivante : il n'exclut pas totalement l'intelligence du mythe, cet indispensable aliment du sentiment religieux. Enfin il ne pense ni ne cherche moins librement dans les sciences que les confessions réformées. « Je crois que nous autres protestans devons entretenir estime et amour pour la catholicité dans nos cœurs, » conclut M. Chamberlain, pénétré de la conviction que le protestantisme ne pourrait, par ses propres forces, mener à bien la rénovation religieuse qu'il médite. « Le protestantisme a quelque chose de spécifiquement masculin : nous l'en aimons et l'apprécions davantage ; mais le féminin seul engendre, et le catholicisme est féminin, nul ne le niera ! » Voilà un argument bien fantaisiste, mais cette conclusion est significative : si le catholicisme n'existait pas « le monde serait plus pauvre en espoir d'avenir ! »

Il semble que les adeptes d'une foi si doucement traitée par intervalles dans les *Assises du XIXe siècle* aient le sentiment des liens cachés qui les unissent à l'auteur de ce livre, car la riposte la plus modérée et la plus sympathique qu'ait suscitée l'ouvrage est sortie de la plume du distingué professeur Ehrhardt, l'apôtre du catholicisme réformiste. De plus, la préface des *Paroles du Christ* insinue que ce dernier travail fut entrepris sous l'inspiration d'un catholique, à qui le grand ouvrage de M. Chamberlain avait révélé tout le charme mystérieux qui se dégage de la personne et de la familiarité intime

(1) Préface de la 4e édition des *Assises*. Munich, 1903.

de Jésus. Enfin, le chapitre des *Assises*, qui est consacré à la religion en général, et renferme une critique passionnée des dogmes romains, se termine par une anecdote inattendue. « J'ai, pour mon bonheur, écrit notre philosophe, beaucoup de bons et fidèles amis dans le clergé catholique et, jusqu'ici, je n'en ai perdu aucun. Je me souviens qu'un Dominicain très distingué, qui discutait volontiers avec moi et à qui je dois beaucoup de lumières sur les questions théologiques, poussa un jour en ma présence ce cri de désespoir : « Mais vous êtes un homme terrible. Saint Thomas d'Aquin lui-même ne viendrait pas à bout de vous. » Et, cependant, le très respectable prêtre ne me retira pas sa bienveillance, ni moi, ma vénération. Ce qui nous unissait n'était-il pas bien plus grand et plus puissant que ce qui pouvait nous séparer? Chacun de nous était si persuadé des pernicieuses erreurs de son interlocuteur que, transporté dans l'arène du monde, il n'aurait pas hésité à l'attaquer sans ménagemens. Mais, dans le silence du cloître, où j'avais coutume de visiter le Père, nous nous sentions portés vers cet état d'âme que saint Augustin a si admirablement décrit; nous goûtions l'une de ces minutes précieuses où il semble que tout autour de nous fasse silence, jusqu'à la voix des anges, tandis qu'un Seul porte la parole. En ces dispositions du moins nous nous sentions unis, et tous deux, avec une égale conviction, nous confessions : « Le ciel et la terre passeront, mais Ses paroles ne passeront point ! »

Le Père Dominicain était sans doute un bon psychologue, et son interlocuteur, comme plus d'un parmi les fervens de Bayreuth, ne serait-il pas de ceux que touchera quelque jour la grâce de la conversion?

IV

Ce sont toutefois d'ordinaire des convertis peu maniables que ceux-là et nous en avons en France un exemple éminent avec l'auteur, mystique, wagnérien et schopenhauerien, lui aussi, de *En route*. De plus, M. Chamberlain, qui trahit d'ailleurs un tout autre caractère, n'a pas été conduit aussi loin jusqu'ici par son évolution intellectuelle. Il lui suffit à l'heure présente de nous guider vers le sanctuaire toujours voilé de la religion de l'avenir.

Et d'abord, le prophète de cette religion étant un savant de profession, la base en sera toute mécaniste et positiviste, d'inten-

tions tout au moins, ainsi qu'elle le fut dans la physique du cartésianisme, dans la critique du kantisme, dans le *Monde comme représentation* chez Schopenhauer. Mais, comme en tous ces systèmes, cette restriction préliminaire sur le terrain de la connaissance logique n'a d'autre but que d'assurer un essor plus libre à l'instinct métaphysique au sein du domaine moral. Elle rend impossible, dit M. Chamberlain, toute religion matérialiste ou magique car, une fois la nature expliquée mécaniquement jusqu'en son fond, il reste à découvrir une religion purement transcendante ou pas de religion du tout. C'est à la première alternative que se rallie l'auteur des *Assises*, et voici par quel chemin déjà singulièrement fréquenté, il faut l'avouer, nous parviendrons une fois de plus en sa compagnie dans le monde de la Chose en soi. A côté de la Nature où règne le mécanisme, l'homme découvre en son cœur, un autre monde, non mécanique, idéal si l'on veut, en ce sens qu'il s'exprime par des idées, mais plus réel en fait que le monde extérieur, plus assuré, plus immédiatement donné par la conscience. Ce monde-là, « projeté avec précaution dans l'univers mécanique, » y éclaire soudain les difficiles problèmes de la liberté, de la moralité, de la divinité. Sans doute les premiers pas sont difficiles dans cette atmosphère éthérée où M. Chamberlain nous engage à le suivre; mais, à mesure que nous y acclimaterons nos facultés morales, nous sentirons plus vivement, il nous l'affirme du moins, la liberté pourvue de toute la certitude d'une donnée de l'expérience; nous percevrons la voix de la conscience, celle du remords, l'Impératif du devoir édictant des prescriptions qui deviendront pour nous « des maîtres plus despotiques que la faim. » Tout cela nous ramène à Kant, sans nous avancer beaucoup dans le discernement des secrets religieux du futur.

Pourtant M. Chamberlain ne se contente pas de suivre l'auteur de *la Religion dans les bornes de la seule Raison* sur la voie de ses tardives et subtiles excursions mystiques, car son originalité est précisément d'être un kantiste gobinien, de rajeunir la vieille morale de Kœnigsberg par l'infusion du sang nouveau de la philosophie des races. C'est le Germain et non pas l'Homme abstrait qui flotte, à titre d'idéal, devant son imagination émue. Or pour nous éclairer quelque peu sur les dispositions religieuses propres à ses frères de race, il ne croit pouvoir mieux faire que de rechercher comment elles se sont satisfaites à l'heure

fortunée où nulle influence délétère du dehors n'avait encore altéré l'originalité de ces âmes si pures. A cet effet, il évoque devant nos yeux le contemporain d'Arminius, ce barbare joyeux, ivre de vie, querelleur, joueur, buveur, pillard, et il nous assure que l'on voyait parfois ce fils insouciant de la Nature tomber soudain dans un recueillement mystérieux. La grande énigme de l'être le captivait tout entier, non pas à la façon d'un problème rationaliste : « D'où vient le monde? D'où suis-je né? » mais comme un besoin vital, immédiat et pressant. Il se sentait « uni avec la Nature; » il écoutait la musique obscure de la vie. Pour mieux rencontrer l'accord qu'il souhaitait avec les choses, il s'essayait lui-même à chanter; puis il écoutait de nouveau dans le recueillement. Son appel ne demeurait pas sans écho; les voix de la nature lui répondaient; alors, il tombait à genoux, en adoration. D'ailleurs, par la vertu de cette effusion, il ne se croyait pas devenu plus savant; il ne s'imaginait pas avoir découvert l'origine et la destinée du monde; mais il possédait dès lors l'instinct d'une mission plus haute; il découvrait en soi le germe d'un destin sans mesure, et la « semence de l'immortalité. » Il demeurait pénétré d'une conviction vivante qui, à la ressemblance de toute vie, engendrait de nouveau la vie. Les héros de sa race lui apparaissaient sous des traits surhumains, et il s'efforçait de leur ressembler (1). Tel est le schéma le plus précis que nous offrent les *Assises* pour nous faire pressentir le caractère du culte et de la prière germanique.

Avouons-le, le premier souvenir qui nous fut suggéré par cette profession de foi panthéiste, et par cette effusion poétique, c'est celui du théâtre de Bayreuth; telle se déroule la mimique du jeune Siegfried sous le grand tilleul dans la forêt enchantée. Le héros écoute la musique obscure de l'orchestre souterrain; les voix de la Nature lui répondent par le soprano de l'oiseau parleur; il s'essaye lui-même à moduler sur un roseau; puis il écoute de nouveau dans le recueillement; c'est tout le scénario du deuxième acte de la troisième journée, dans la tétralogie.

Toutefois, à y regarder de plus près, d'autres précurseurs ont annoncé la religion germanique et nous avons entendu cette cantilène exécutée par des gosiers plus assouplis que celui de Richard Wagner, librettiste et philosophe. Sans remonter jus-

(1) Page 221.

qu'aux fakirs et aux voyans de l'Orient, jusqu'aux Quakers attendant la Lumière intérieure et l'inspiration de l'Esprit, écoutons seulement Jean-Jacques Rousseau, le maître de la pensée moderne, dans sa troisième lettre au président de Malesherbes. « J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la Nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur : la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressans qui se disputaient mon attention m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux...

« Bientôt, de la surface de la terre, j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace. Mon cœur, resserré dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit. J'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'Infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand Être, O grand Être ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus ! »

Écoutons maintenant un des fils intellectuels de Jean-Jacques, le comte Tolstoï dans ses premiers souvenirs de jeunesse (1).

(1) *Mémoires*, édit. Perrin, p. 362. Ces lignes sont de 1855.

L'adolescent, pleure, étendu seul sur son lit, en regardant la lune : « Et toujours j'étais seul, et toujours il me semblait que cette grande et mystérieuse Nature qui attirait vers elle ; ce cercle lumineux formé par la lune, arrêtée on ne sait pourquoi dans cet endroit indéfini du ciel pâli, et qui en même temps se trouvait partout, comme remplissant d'elle tout l'espace indéfini ; et moi, ver méprisable, déjà corrompu par toutes les passions viles de notre misérable humanité, mais armé de toute la force d'un amour sans limites ; il me semblait toujours qu'à ce moment, la Nature, la lune et moi, nous ne faisions qu'un. »

Renan a donné à son tour dans ses *Dialogues philosophiques* (1) une autre formule à cette conception émotive du sentiment religieux. « Un instinct s'élève tout à coup mystérieusement chez un être qui ne l'avait pas senti jusque-là. L'homme allait inattentif; soudain, un silence se fait, comme un temps d'arrêt, une lacune de la sensation. « Oh Dieu, se dit-il, alors, que ma destinée est étrange. Est-il bien vrai que j'existe ? Qu'est-ce que ce monde ? ce soleil est-ce moi ? Rayonne-t-il de mon cœur ? O Père, je te vois par delà les nuages. Puis le bruit du monde extérieur recommence, mais, à partir de ce moment, un être en apparence égoïste fera des actes inexplicables, agira contre son intérêt évident. »

Essayons enfin de pénétrer encore plus avant dans le secret de la prière germanique et adressons-nous pour cela à Dostoïewsky. Voici comment il décrit, dans *l'Idiot* (qui à ses yeux est aussi le « Saint »), des impressions évidemment personnelles. Quand on est touché par le « mal sacré » on se sent plongé dans « une lumière de l'au-delà, dans un ravissement infini, dans un sentiment de bonheur qui n'existe pas en l'état ordinaire et dont on ne peut se faire aucune idée. » On éprouve une harmonie complète en soi et dans le monde entier, et ce sentiment est « si doux et si fort, que, pour quelques secondes de cette félicité, on peut donner dix ans de sa vie, voire même sa vie entière. » Il semble, à lire ces aveux, que plus l'homme est malade, plus il sent la contiguïté de notre monde avec un autre mystérieux domaine. Détaillons en effet davantage les sensations du « Saint » prince Michkine : « Au milieu de l'abaissement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des momens

(1) Page 38.

où l'on eût dit que son cerveau s'enflammât tout à coup, et où toutes ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. Pendant ces instans rapides comme l'éclair la sensation de la vie, la conscience du moi disparaissait presque... minute de sensation qui se trouve être au plus haut degré l'harmonie, la beauté, qui apporte un sentiment inouï, auparavant insoupçonné, de plénitude, de mesure, de réconciliation, de fusion émue, comme dans la prière, une *synthèse* supérieure de la vie... On peut donner son existence entière pour un instant pareil. »

En somme, sans exagérer, sans confondre l'excès avec la mesure, et sans nier ce que peut avoir de salutaire une concentration modérée des forces de l'être, une méditation émue sur les mystérieux liens métaphysiques des choses, il est permis de dire que la prière germaniste est un phénomène extatique et épileptiforme. C'est à peu de chose près ce qu'a signifié à M. Chamberlain l'un de ses contradicteurs israélites; trop brutalement sans doute, mais n'avait-il pas l'excuse du cas de légitime défense, après la lecture de certains passages excessifs des *Assises!* L'ivrogne, lui aussi, écrit ce publiciste, devient transcendant par un procédé fort simple, car peu importe que l'action nécessaire sur le système nerveux soit initialement produite par l'alcool, par l'opium, par la musique ou par les pirouettes du derviche. Et M. Chamberlain, ayant proclamé que ses jugemens ethniques étaient non seulement mûris dans son intelligence, mais en quelque sorte vécus par lui, au prix d'une expérience de chaque jour, son adversaire riposte avec une imperturbable ironie : Un malade qui se croit empereur de la Chine a bien davantage encore vécu son idée fixe que l'auteur des *Assises* n'a pu vivre ses convictions exclusives.

V

Il nous reste à examiner la série des excitans qui apportent à notre penseur les sensations de demi-extase qu'il considère comme la manifestation par excellence du sentiment religieux, et qui, en faveur de leur efficacité sur ses facultés imaginatives, sont élevés par lui au rang d'élémens essentiels de la future révélation germanique.

Nous devons proclamer tout d'abord qu'ils sont de la plus

noble sorte. En effet, après ses maîtres en philosophie, Platon, Kant et Schopenhauer, M. Chamberlain érige, à la limite des deux domaines réciproquement impénétrables de la Nature mécaniste, et de la Liberté transcendante une troisième sphère intermédiaire, qui permet aux deux autres de communiquer entre elles et de se sentir mystérieusement en contact. C'est le royaume de l'Art. Puisque, dit-il, la conception germanique du monde est transcendante, et sa religion idéale, elles demeureraient inexprimées, incommunicables, invisibles à la plupart des yeux, peu convaincantes à la plupart des cœurs, si l'Art, avec sa libre et créatrice activité plastique n'intervenait en ceci comme médiateur. Par le moyen de l'Art, l'homme devient apte à concilier sa liberté intérieure, indiscutablement révélée dans la conscience, avec le non moins évident déterminisme du monde extérieur. L'Art, né de l'expérience interne de la Liberté, en est aussi la seule affirmation possible. Par lui transparaît de façon immédiate dans le monde des phénomènes, cette Liberté si difficile à saisir, et qui resterait sans son secours une idée pure, une constatation toujours intérieure et invisible. Issu de la nécessité libre et interne que nous nommons le génie, l'art transfigure la nécessité donnée, déterminée, mécanique du monde extérieur et révèle dans les choses une âme que l'observation scientifique serait incapable d'y discerner pour sa part !

Ces ingénieuses déductions kantiennes ne doivent pas voiler au lecteur le véritable service que l'école mystique réclame de l'Art : à savoir la satisfaction que nous avons dite tout à l'heure : la préparation de la demi-extase. C'est un bienfait qui est prodigué à pleines mains aux âmes bien préparées : et elles s'en proclament redevables tout d'abord au génie en général, devant lequel M. Chamberlain s'incline plus dévotement encore que Carlyle ou Schopenhauer : puis au génie poétique et plastique à l'occasion ; mais, par-dessus tout, au génie germanique par excellence, à celui de la Musique, qui tient le premier rang, dans la hiérarchie des véhicules vers l'au-delà. Et comment un fidèle du *Monde comme Volonté*, et du théâtre de Bayreuth en jugerait-il autrement ? Il considère même le génie musical spontané, sans culture, tout instinctif des races primitives, comme doué de la plus grande efficacité de transcendance, et la musique des tziganes (Aryens très vraisemblables à ses yeux) semble avoir fourni parfois à M. Chamberlain ses plus enivrantes conversations avec la Liberté

métaphysique ! Néanmoins, à côté de ces virtuoses de l'archet, Richard Wagner, qui, nous l'avons dit, ne tient qu'une place très secondaire dans la philosophie des *Assises*, en occupe en revanche une fort considérable dans leurs suggestions artistico-religieuses. Au cours de la préface de la troisième édition du livre, l'auteur a acquitté sa dette en ces termes à l'égard du grand compositeur : « Je ne voudrais pas vivre, et, certes, je ne pourrais produire si cet homme incomparable n'avait passé dans le monde, éclairant toutes choses autour de lui. Son art est le plus haut et le plus accompli que l'humanité possède, apportant mieux que l'art du passé ce que réclamait Gœthe, une *révélation instantanée et vivante* de l'Inconnaissable. Quiconque a une fois vraiment éprouvé son action, croit désormais. Et, à mon avis, la personnalité de Wagner est aussi haute que son art : non pas aussi accomplie sans doute, car il était tout humanité : mais son application à un but idéal, son oubli de lui-même (1), sa confiance hardie dans la noblesse foncière de notre nature humaine, l'entière harmonie qu'il sut établir entre son vouloir et son pouvoir, en font une figure à peu près unique dans l'Histoire du monde. Un tel homme agit sur autrui comme une Force de la Nature : il donne la confiance en soi-même, il suscite ce qui sommeillait inconscient dans les profondeurs des âmes ! » Et M. Chamberlain ajoute, en songeant à Nietzsche sans le nommer, que l'ingratitude envers le dieu de Bayreuth ne peut être que folie. Il est donc permis de fixer exactement par ce criterium la date du naufrage des facultés mentales chez l'auteur du « Cas Wagner ; » l'infortuné a perdu l'esprit à l'heure précise où il s'est séparé de son maître. Et ce jugement nous explique pourquoi les *Assises* paraissent souvent continuer sans lacune la première période nietzschéenne.

Si la musique ne venait à son aide, notre penseur avoue qu'il ne saurait faire comprendre ce qu'est la Religion comme expérience personnelle et actuelle. Il nous engage donc à nous remémorer nos sensations musicales, ainsi que l'impression immédiate, écrasante, inextinguible que le sentiment reçoit d'une musique digne de ce nom, afin d'entrevoir, par ce détour, l'essence de la religion véritable. A cet égard, le théâtre de Bayreuth est donc bien le temple de la foi future, ainsi que l'espérait

(1) Ce dernier compliment nous paraît un peu excessif, appliqué au plus habile metteur en scène de sa propre personne qui fut jamais.

son créateur (1). Pourtant les *Assises du XIXe siècle* semblent parfois égaler, préférer presque à la musique de Wagner, pour sa puissance suggestive, la mélodie de Sébastien Bach. Avec ce dernier maître, le sentiment religieux, si profondément lié à l'art pour les adeptes du néo-mysticisme germanique, se précise davantage encore parce qu'il s'allie au plus pur christisme, à la révélation par Jésus, dont nous avons dit les attraits pour M. Chamberlain. Bach partage à ses yeux, avec Vinci, la gloire d'avoir prêté la vie et la réalité aux paroles et à l'aspect même du Sauveur du monde. Or, pour éprouver les bienfaits de l'enseignement du Christ, M. Chamberlain a besoin, nous le savons, de la familiarité intime de Jésus, de sa présence hallucinatoire pourrait-on dire avec un peu d'exagération, et c'est donc la plus haute investiture religieuse de l'Art, que la puissance d'évoquer le Maître vivant devant ses disciples. Sans ce secours, l'Homme-Dieu n'existerait plus pour nous. Il demeurerait figé, immobilisé, privé d'action persuasive, au sein de poudreux documens historiques. Afin que la religion germano-chrétienne ne perde pas son caractère de réelle actualité, d'effective expérience, il importe que la figure du Christ renaisse sans cesse au milieu du cénacle de ses fidèles, en de nouvelles Pentecôtes. S'il en est autrement, la personnalité de Jésus, source efficace du lien mystique entre nous et Lui, se congèle en une représentation abstraite, dont le double écueil sera d'une part l'idolâtrie, adoratrice des images, de l'autre, le rationalisme, plus ou moins piétiste, avec son incapacité de conquête et son défaut de séduction.

Une seule puissance humaine est capable de sauver la religion de ces périls alternés. L'Art, en vertu de l'actualité immé-

(1) La parenté est frappante entre ces vues et celle de Nietzsche lors de ses wagnériens débuts. L'auteur de l'*Origine de la tragédie* espérait déjà le retour de l'âme allemande vers l'esprit extatique et mythique, en vertu des grâces dionysiaques de la philosophie kantienne ou schopenhauerienne, de la musique d'un Bach, d'un Beethoven, d'un Wagner. Mais, Nietzsche était loin de conclure au christianisme germanique. (*Werke* XI, 321). « Il faut, dit-il, une bonne dose d'impudence pour soutenir que les Germains aient été préparés et prédestinés au christianisme. » Comment l'invention du péché, le sentiment déterministe, le désir de la Rédemption, l'ascétisme populaire, toutes créations qui sentent le voisinage du désert et non celui de la forêt polaire, s'accorderaient-elles avec les instincts de « ces Germains paresseux, mais guerriers et pillards, de ces chasseurs et buveurs de bière aux sens froids qui n'ont pas été plus loin qu'une vilaine religion de Peaux-Rouges et n'avaient pas renoncé, il y a mille ans, aux sacrifices humains? » Voilà du moins un philosophe qui n'a pas rayé l'Edda du passé germanique.

diate de son action, nous fournira le contenu véritable du christianisme, c'est-à-dire la présence de Jésus, et nous permettra de renouveler incessamment le bienfait, une première fois goûté, de la communion esthétique avec l'Homme-Dieu. Pour qui sait voir, en effet, toute noble manifestation artistique contribue, de façon plus ou moins apparente, à la révélation de Jésus : c'est non seulement le visage humain, image directe de la divinité, qui possède cette efficacité ; mais ce sont encore tous les êtres de la nature, lorsque, façonnés par le génie, ils nous ouvrent la porte de la révélation instantanée. Nous plaçant en effet face à face avec l'artiste créateur, ils nous apportent le spectacle « de ce monde à la fois transcendant et réel dont le Christ, parle quand il dit que le royaume du ciel est caché dans la vie terrestre comme un trésor dans un champ. » Éclairons par un exemple ces subtiles déductions. Si nous contemplons d'abord, dit M. Chamberlain, l'un des nombreux Christs dessinés par Rembrandt, puis, après un moment de repos, le « paysage avec trois arbres » du même maître, nous reconnaîtrons la parenté intime de ces deux manifestations d'un même pouvoir, par l'émotion religieuse qu'elles nous apporteront avec une égale intensité. En sorte que le christisme et l'esthétisme se confondent si parfaitement dans la religion germanique que, la figure du Christ fournissant la suprême impression de l'art, réciproquement, toute impression d'art évoque la figure du Christ (1).

Telle sera donc cette religion, sublimée jusqu'à la quintessence : christisme avant toutes choses, et christisme artistique de toute nécessité. En ceci du moins, elle est profondément wagnérienne. Et l'on ne peut nier que ce ne soit une assez haute et noble conception du culte de l'idéal ; on concédera même qu'il est difficile de s'élever davantage dans les régions éthérées de la mystique, tout en gardant de souples et spécieux contacts avec le monde actuel des faits ! Toutefois, ces séductions ne doivent pas aveugler les esprits de sang-froid sur les dangers qu'une pareille doctrine partage avec toute conception trop

(1) Voyez p. 952 et suiv. On trouverait un témoignage de la popularité que les idées de M. Chamberlain sont en voie de conquérir dans une récente publication dont le succès rappelle celui des *Assises*. « *Von der Renaissance bis zu Jesus. Bekenntnisse eines modernen Studenten*. Stuttgart, Steinkopf, 1903, 3ᵉ édit. » Bach et la figure du Christ y jouent le même rôle que dans l'œuvre dont nous achevons en ce moment l'étude.

exaltée du monde et de l'homme, et c'est avec réserve que nous accueillerons les recettes transcendantes de M. Chamberlain, aussi bien que ses avances ethniques.

VI

Il trouve en ce moment plus près de lui de quoi le consoler de nos timidités rationalistes. Nous avons indiqué déjà que l'auteur des *Assises* nous paraissait avoir enrôlé sous ses étendards une recrue d'importance dans la personne du brillant souverain de l'Allemagne confédérée.

Guillaume II ne semble-t-il pas prédisposé d'ailleurs à accepter quelque chose des idées de M. Chamberlain par une tournure d'esprit toute parente, à la fois mystique et autoritaire, religieuse et combative! Lorsqu'il visita, l'an dernier, Aix-la-Chapelle, la vieille cité impériale, l'Empereur fut amené à proposer ses vues sur la mission de l'Empire allemand, et il s'exprima à peu près de la sorte : Ce fut certes le témoignage d'une haute confiance dans les destinées de notre race germanique, à peine apparue au seuil de l'histoire, que l'acte papal qui conféra à Charlemagne la couronne et l'héritage des Césars. L'édifice romain vacillait sur ses bases, et seule l'apparition du victorieux et vivant Germain fut capable d'imposer un nouveau cours aux destinées du monde. Pourtant, l'alliance des devoirs impériaux à ceux de la royauté germanique, était un trop lourd fardeau! Charles le Grand put le porter encore, mais non point ses successeurs. Le souci de l'empire du monde leur fit perdre trop souvent de vue le peuple et le pays germains. Ils regardaient vers le Sud, et, cependant, leur héritage propre souffrait. Aujourd'hui, s'est constitué un Empire nouveau dont les devoirs sont différens. Réservés vers l'extérieur, recueillis dans les limites de notre patrie, nous nous bronzons à l'intérieur pour nous préparer aux travaux qui ne furent pas accomplis par le moyen âge. Conformément au caractère germanique, restreignons-nous vis-à-vis du dehors, afin de demeurer sans bornes vers le dedans. (Ici les mots mêmes semblent empruntés à M. Chamberlain). L'essor de notre langue, de notre science et de notre érudition s'étend partout au loin, poursuivit l'impérial orateur : il n'est pas une œuvre dans le domaine des découvertes nouvelles qui n'ait été composée dans notre langage, et nulle pensée n'est conçue dans

le domaine scientifique qu'elle ne soit aussitôt mise en œuvre par nos soins, pour être ensuite adoptée dans les autres pays. Tel est l'empire du monde que l'esprit germain réclame!

Ne croirait-on pas lire le chapitre des *Assises du XIXe siècle* qui est consacré à la réfutation de l'universalisme romain et à la délimitation de l'impérialisme germanique, dont le devoir est de conquérir tout d'abord le monde par la pensée, en attendant qu'il ait trouvé le moyen de l'englober physiquement, sans se gâter à son contact. Lorsque l'Empereur prononçait ces paroles caractéristiques, il avait à son côté le vieux général de Loé, catholique convaincu, auquel il s'adressa directement pour affirmer sa sollicitude à l'égard de ses sujets non-réformés, pour exprimer ses vœux en faveur de l'action parallèle des deux communions chrétiennes, dans l'œuvre morale et patriotique précédemment définie.

L'effort personnel de Guillaume pour rapprocher son peuple de l'Angleterre et des États-Unis, bien que mal couronné jusqu'ici par le succès, parce que les intérêts matériels semblent s'opposer actuellement aux prétendues suggestions du sang, témoigne encore de ses convictions germanistes au sens large du mot. Une récente manifestation de l'Empereur l'a montré, plus encore que son discours d'Aix-la-Chapelle, engagé dans les voies du mysticisme aryaniste. Nous voulons dire sa lettre ouverte à l'amiral de Hollmann au sujet des idées religieuses développées devant lui par le professeur Delitzsch, dans la célèbre conférence *Babel und Bibel*. On a surtout relevé dans cette lettre les avertissemens qu'elle renferme à l'adresse de la science profane, trop prompte à ébranler, sur de vagues conjectures érudites, l'édifice dogmatique traditionnel dont le peuple ne saurait se passer. Mais les familiers de la pensée théologique d'avant-garde, dans l'Allemagne contemporaine, y ont lu tout autre chose : c'est-à-dire une adhésion à peine voilée du *Summus episcopus* des églises protestantes au christianisme germanique. Comment interpréter autrement la confiance qui y est professée dans la révélation par les grands hommes; Hammurabi, Moïse, Abraham, Homère, Charlemagne, Luther, Shakspeare, Gœthe, Kant, Guillaume Ier? A part quelques additions bibliques et familiales, ce sont là les saints des *Assises*. Italiens et Français se sont étonnés à l'envi de se voir exclus de cette liste toute septentrionale, et il est certain que M. Chamberlain s'était montré plus libéral que

l'Empereur; car François d'Assise, Dante, Crispi même pour la part de la péninsule transalpine, Abélard, Pascal, Racine, Voltaire et autres, pour celle de notre pays, ont reçu de ses mains leur brevet de germanisme. Mais Guillaume parlait pour son peuple, et s'est tenu cette fois au germanisme restreint, sans addition de Celtes ni de Slaves. Quant aux Sémites acceptés comme révélateurs dans le document impérial, il faut observer que M. Chamberlain tend lui-même de plus en plus à réserver au seul judaïsme proprement dit, à l'œuvre ecclésiastique et factice d'un Esdras, les foudres de ses excommunications aryennes. La plus grande partie de la récente préface destinée à la quatrième édition des *Assises* est en effet consacrée à *Babel et Bibel*, et, tout en accablant le professeur Delitzsch des témoignages de son indignation pour son dangereux philosémitisme en religion (1), notre penseur déclare attendre, lui aussi, des progrès de l'assyriologie un éminent résultat cultural : à savoir la preuve de l'aryanisme latent dans les parties vraiment antiques de l'Ancien Testament.

Quoi qu'il en soit du germanisme d'Hammurabi, c'est par l'action accumulée de semblables génies religieux que l'Empereur, comme M. Chamberlain, conçoit une évolution continuée (Weiterbildung) de la religion chrétienne. Et, éprouvant à son tour le besoin d'une forme, d'une enveloppe plastique pour son rêve transcendant, il la demande aux paroles du Christ, auxquelles il adjoint les récits de la Bible. « Jamais, conclut-il, la religion n'a été un résultat de la science, mais seulement l'effusion qui déborda du cœur et de l'essence de l'homme, au cours de ses relations avec Dieu ! » M. Chamberlain signerait des deux mains cette définition.

Enfin, le discours du 17 octobre 1903, prononcé au dîner de famille qui suivit la confirmation des jeunes princes Oscar et Auguste-Guillaume, rapproche tout d'abord cette cérémonie pieuse de celle qui apporte l'uniforme d'officier aux membres de la maison de Hohenzollern, lors de leur dixième année. « Je parle à dessein dans un sens militaire, a dit l'Empereur, parce que je suppose que vous connaissez la belle allégorie dans

(1) Cependant, dans la préface qu'il vient d'écrire de son côté pour l'édition du 20 au 30ᵉ mille de sa deuxième conférence, le professeur Delitzsch se proclame aussi germaniste que possible en religion, et proteste contre tout soupçon de philosémitisme, par son attitude sévère à l'égard des prophètes.

laquelle le chrétien est comparé à un guerrier, tandis que sont énumérées les armes mises à sa disposition par le Seigneur. » Le Christ fut « la personnalité la plus personnelle » qui soit jamais apparue sur la terre. Par un véritable miracle, ses paroles resteront vivantes des milliers d'années après que seront oubliés les discours des sages. Et c'est avec la personnalité du sauveur qu'un chrétien et un bon Allemand doit demeurer en intime communion, au cours de cette existence d'activité incessante qui est commandée par la doctrine du maître. — Voilà qui sonne encore comme une paraphrase des *Assises*. Que d'ailleurs Guillaume II ait simplement puisé aux sources exploitées par notre auteur, qu'il ait, lui aussi, fréquenté l'œuvre de Gœthe, subi peut-être l'influence parallèle du professeur Harnack, cela est possible, puisque le souverain n'a pas indiqué l'origine de ses idées. Il n'en reste pas moins une coïncidence bien frappante dans les résultats obtenus de part et d'autre, et une utile indication sur les possibles échos du christianisme germanique dans la réalité prochaine.

Vers les derniers temps de sa vie, Renan exposa un jour de façon fort spirituelle les raisons qui lui faisaient voir avec regret l'approche de la mort, et il en fournit une, entre autres, qui sembla fort inattendue. Il eût aimé, disait-il, à connaître les avatars futurs de la captivante personnalité qu'il pressentait dès lors chez le jeune évocateur de la Conférence ouvrière de Berlin. Or, dix années de survie lui auraient montré Guillaume II adepte d'une conception du monde par plus d'un côté voisine de celle qui fut la sienne, tout au moins en ces heures de sincérité où il daigna donner quelque corps à cette philosophie flottante, et l'exposer ouvertement dans ses germanistes tendances.

VII

Par bonheur pour M. Chamberlain, son aryanisme et son impérialisme mystique ne sont pas près de descendre, tels qu'il les a conçus, dans l'arène politique, et de collaborer directement à la tâche difficile du gouvernement des hommes (1). Après

(1) La question de la « religion germanique » est devenue si actuelle en Allemagne, grâce aux *Assises*, qu'elle a été récemment l'objet d'une de ces enquêtes de presse dont nous avons fréquemment le spectacle. (Voir la Revue *der Tuermer*, de Stuttgart. — V. 7, 102.)

tout, à les regarder de près chez ceux de leurs adeptes qui sont comme lui des hommes de valeur et de bonne volonté, ces tendances particularistes, souvent choquantes par leur exclusivisme tranchant, ne sont guère autre chose qu'un déguisement à la mode du jour de l'antique et universel effort moral qui se poursuit dans le sein de l'humanité progressive. C'est le vocabulaire de l'ethnologie gobinienne ou wagnérienne, appliqué aux conceptions du kantisme et de la morale rationnelle en général.

Le plus récent biographe de Gobineau en Allemagne, le docteur Kretzer, qui connaît et apprécie les *Assises du XIXe siècle*, autant que l'*Essai sur l'inégalité des races*, présente sous une forme singulière les conclusions qu'il a tirées de ses lectures historiques. On assiste actuellement, dit-il, à un regrettable recul des institutions et des notions aryennes en Europe; les peuples latins subissent la dégénérescence nègre, sensuelle et fétichiste; les nations anglo-saxonnes sont la proie d'une régression jaune, matérialiste et utilitaire. Le véritable Aryen possède seul le culte de la liberté corrigée par la notion de l'honneur et c'est donc là l'étiquette ethnique que devrait se réserver l'Allemagne en adoptant cette règle de conduite toute kantienne dans sa formule : « Rends vainqueur, en toi et autour de toi, l'Aryen. »

Pour notre part, nous préciserions de la sorte l'allégorie qui nous est offerte ici : chacun de nous loge en soi un Aryen (c'est l'homme social parfait), un nègre (c'est la passion aveugle) et un jaune (c'est l'égoïsme dépourvu de larges horizons). Il s'agit de faire triompher, dans ce trio, le généreux Aryen, afin de préparer le progrès sans recul et le bonheur des générations à venir, d'assurer la victoire de cet ange gardien. qui est la race pure, sur ces démons tentateurs, à faces diversement colorées, dont la voix nous conduit au mal. Or, c'est là précisément le conseil qui est inscrit, en termes exprès, dans les premières pages des *Assises du XIXe siècle* et qui en inspire la morale tout entière. Si, arrêtant nos regards sur la seule Europe, au lieu d'embrasser comme Gobineau l'humanité entière dans notre allégorie ethnique, nous écrivions dans le schéma tracé par le docteur Kretzer : Chaos des peuples au lieu de latinité noire, Juif au lieu de Yankee jaune, Germain au lieu d'Allemand aryen, nous aurions le résumé de la discussion religieuse de M. Chamberlain. Il proclame,

lui aussi, que nous devons vaincre en nous le Juif ou le Romain, pour y réaliser l'Aryen, le Germain conscient.

Soit ! une fois bien défini le sens du mot Aryen (et M. Chamberlain ne l'a-t-il pas proclamé lui-même une pure hypothèse en ses momens lucides), nul ne se refusera sans doute à laisser les aryanistes exprimer de la sorte leurs aspirations vers le mieux, à espérer même avec eux que les Slavo-Celto-Germains créeront quelque jour une société harmonique où l'individu sera meilleur et plus heureux. Au surplus, si les *Assises du XIXe siècle* semblent parfois brutalement exclusives par la faute de leur vocabulaire ethnique, nous avons signalé les heureuses inconséquences qui fleurissent dans le cœur généreux de leur architecte. Il a écrit en propres termes : « C'est un crime contre nature que d'enseigner l'orgueil, la haine, l'exclusivisme comme fondemens de rapports moraux avec ses frères en humanité et encore : « Les Aryens sont-ils tous de même sang? Je n'en sais rien, et cela m'est égal. Nulle parenté ne lie plus intimement que la parenté élective et, en ce sens, les Indo-Européens forment sûrement une seule famille. » Enfin : « Quiconque se montre et se prouve Germain par ses actes, quel que soit son arbre généalogique, est un Germain. » Voilà qui est plus près de Kant que de Gobineau et, sur ces trois maximes-là, les esprits prudens, effrayés par les exagérations des fervens de la race, rebâtiraient sans peine, comme sur des assises éprouvées durant le cours des siècles, tout l'édifice de la morale humanitaire, de la politique égalitaire, et de la religion universelle.

ERNEST SEILLIÈRE.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

AURORES POLAIRES

ET

ORAGES MAGNÉTIQUES

Le 31 octobre dernier une aurore boréale de grande envergure s'étendait sur une partie de notre hémisphère. Elle n'a été visible que pendant peu de temps : apparue au matin, elle a été bientôt noyée dans la clarté du jour. Il faut aux aurores polaires le fond obscur de la nuit ou, tout au moins, du crépuscule. Si brillans qu'ils paraissent leurs jeux de lumière ne soutiennent pas la concurrence des rayons du soleil, ni même, seulement, de la clarté lunaire. L'illumination du ciel a donc échappé à la vue; mais des particularités d'un autre ordre, et qui sont des élémens essentiels de ce phénomène de la nature, en ont révélé l'existence. Nous voulons parler des perturbations électriques et magnétiques.

Pendant la journée du 31 octobre, Paris et la France entière ont été coupés de leurs communications télégraphiques avec presque tout le reste du monde. Cet isolement traduisait un événement, assez fréquent en lui-même, mais rare et exceptionnel par le degré d'ampleur qu'il a atteint cette fois : un orage électrique tellurique. — Tout le monde connaît les orages atmosphériques : on est habitué aux perturbations et à la désorga-

nisation plus ou moins passagère qu'ils apportent dans le fonctionnement du télégraphe. Toutefois, dans ce cas, les fils aériens sont seuls affectés. Les câbles sous-marins et les conducteurs profondément enterrés dans le sol échappent à l'influence orageuse. — Dans les tempêtes telluriques, au contraire, rien de ce qui touche au sol n'est épargné : les communications souterraines et marines participent au désordre universel. Seuls, les fils téléphoniques qu'un double enroulement protège contre l'induction électro-magnétique restent imperturbables (1).

Une tempête magnétique a accompagné la tempête électrique intra-terrestre. Les livres de bord des capitaines de navires signalent l'affolement des boussoles pendant la crise. Dans les Observatoires, on a vu l'aiguille aimantée, habituellement dardée vers le Nord magnétique, cesser de tenir l'arrêt et se mettre en mouvement plus ou moins rapide. A un certain moment, elle a subi, en moins de trois minutes, une déviation de près de deux degrés. Les lignes tracées sur le papier photographique par les diverses espèces de magnétographes, au lieu de conserver leur aspect habituel, onduleux et à peine tremblé, ont présenté des zigzags désordonnés.

Pour compléter le tableau de cette journée révolutionnaire, ajoutons qu'au cours de ces orages électrique et magnétique qui ont duré de neuf heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit, les astronomes ont signalé sur le soleil une tache d'une grandeur exceptionnelle, placée près de son bord oriental.

Ces coïncidences ne sont pas fortuites. L'association des taches

(1) Le système télégraphique du monde entier s'est trouvé bouleversé, le 31 octobre, pendant quelques heures. — En Angleterre, cette tempête a été, — au dire de l'ingénieur électricien du Post-Office, M. Gavey, — la plus violente qui ait été observée depuis douze ans. Elle a commencé à Londres à 6 h. 45 du matin et a duré jusqu'à 5 heures de l'après-midi : elle n'a complètement disparu qu'à 8 heures du soir. — Aux États-Unis, la perturbation n'a pas été moindre : elle a duré huit heures, et pendant ce temps, le travail télégraphique a été gêné ou rendu impossible sur beaucoup de lignes : des courans parasites venaient contrarier les courans de fonctionnement. On en a noté quelques-uns d'une extrême énergie — de 675 volts, au moment du summum — parfaitement capables de foudroyer un homme. — En Espagne, les employés du câble de Cadix à Ténériffe ont été obligés de multiplier les contacts avec la terre afin de se protéger. Dans toute la péninsule ibérique, les communications ont été interrompues sur toutes les lignes qui courent du nord au sud. Il est remarquable, au contraire, qu'elles aient été très peu troublées sur les lignes transversales de l'est à l'ouest : rien d'anormal n'a été observé sur la ligne de Malaga à Almeria; peu de chose en Vieille-Castille, de Aranda à Valladolid, non plus que dans les provinces de Cuença et d'Estramadure où la direction générale des lignes est de l'est à l'ouest.

solaires, et des perturbations électro-magnétiques avec les aurores boréales est habituelle. Il y a entre elles un lien plus ou moins étroit, qui a été soupçonné depuis longtemps, mais que la science contemporaine a essayé de mieux préciser. L'examen de ces mystérieux rapports est rattaché par les astronomes, les physiciens et les météorologistes à l'histoire des aurores boréales et au problème de leur origine. — L'événement du mois d'octobre dernier nous offre une occasion d'exposer l'état de nos connaissances sur ces questions.

I

Les *aurores polaires* sont mal nommées. C'est un spectacle qui n'a que bien rarement quelque ressemblance avec le lever du soleil. Il n'est pas auroral et il n'est point polaire : car, d'après ce que l'on peut savoir, il fait défaut au pôle même et dans les régions circonvoisines. Mais les autres noms proposés ne valant pas mieux, on peut garder celui-ci. A défaut d'autres avantages, il offre celui d'une ancienneté respectable. Il fut employé pour la première fois par Grégoire de Tours ; il a été repris, en 1621, par Gassendi, et depuis lors il est resté en usage en France et en Angleterre.

Les marins et les explorateurs des contrées septentrionales ont très fréquemment décrit les aurores polaires. La variété de ces descriptions est infinie : elle correspond à la variété des objets. Le phénomène revêt des formes particulières innombrables : de plus, — et c'est là un de ses caractères essentiels, — il n'offre pas de fixité. Les aurores sont des feux mobiles : leur configuration varie d'un cas à l'autre, d'un moment à l'autre ; et, lorsque la forme ne varie pas, c'est l'illumination qui change, de telle sorte que ces jeux de lumière pourraient être comparés à ces pièces d'artifice dont le dessin se maintient par un flux de particules embrasées qui se succèdent, ou encore aux figures lumineuses obtenues par de petites flammes gazeuses que le souffle du vent couche, fait courir, éteint et rallume successivement. « Un rayon chasse l'autre, » a dit Nordenskiöld à propos de ces météores.

Cette mobilité lumineuse est évidente dans les aurores bien caractérisées, c'est-à-dire dans les *aurores à rayons* que l'on observe dans les régions septentrionales et qui forment un spec-

tacle d'une netteté et d'une magnificence incomparables. Elle est moins apparente dans ces formes vagues que le météore affecte quelquefois dans nos pays, et qu'on appelle des *aurores à lueurs*. Celles-ci se montrent, en effet, comme un simple voile laiteux sur le ciel, comme une faible nuée lumineuse.

On a vu que les aurores faisaient défaut au voisinage immédiat du pôle. Elles deviennent abondantes au-dessous du cercle polaire. Mais il ne faudrait pas les croire spéciales à ces régions. Il n'en est rien. On les observe partout, sous toutes les latitudes. Il n'y a d'exception que pour la zone torride ou, plus exactement, pour une bande d'une vingtaine de degrés de part et d'autre de l'équateur. A la vérité, les aurores sont plus fréquentes à mesure que l'on s'élève en latitude. En Europe, elles sont rares au sud, plus fréquentes au nord; leur nombre moyen est de 28 par an. Elles deviennent presque quotidiennes dans une région plus septentrionale, comprise entre les latitudes de 60° et de 80°: — mais, au delà, c'est-à-dire dans la région polaire ou glaciale proprement dite, elles se montrent de plus en plus rares. — En prenant les mots dans leur sens précis, on devrait dire que la *zone des aurores* est la zone tempérée (latitudes 23°-67°), et, pour préciser davantage, la partie la plus septentrionale de la zone tempérée.

Voilà pour l'hémisphère Nord. Pour l'hémisphère Sud, la zone des aurores est encore bien plus éloignée de la zone polaire. — Il en est ainsi, comme l'on sait, pour tous les élémens météorologiques, comparés dans les deux moitiés australe et boréale de la sphère terrestre. Les glaces flottantes, les lignes d'égale température, descendent bien plus près de l'équateur, dans la partie méridionale du globe que dans la partie septentrionale.

Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, on ne connaissait pas les aurores australes, ou du moins, l'attention des savans ne s'y était pas fixée. Elle ne s'y attacha qu'après le voyage de la Commission envoyée par l'Académie des sciences au Pérou pour la mesure d'un arc de méridien, en 1745. Antonio de Ulloa, qui accompagnait la mission française, fut témoin, en doublant le cap Horn, de spectacles de ce genre. On a retrouvé plus tard des mentions plus anciennes datant de 1640, 1708 et 1712. W. Boller, qui a relevé toutes les observations faites dans l'hémisphère austral, en a trouvé 1 582 se rapportant à 791 aurores.

La discussion savante à laquelle il s'est livré lui a permis de conclure que les aurores étaient aussi fréquentes dans l'hémisphère Sud que dans l'hémisphère Nord.

Depuis ce temps, on distingue donc les aurores polaires en *boréales* et en *australes*, suivant qu'elles sont observées dans l'une ou l'autre moitié du globe. Les Allemands emploient pour les désigner le nom de « lumière polaire » (Polarlicht) et ils disent « lumière du Nord » et « lumière du Sud » (Nordlicht, Südlicht) pour l'un ou l'autre hémisphère. Les Américains disent, de même, « Northernlights » ou encore « Streamers. »

D'une façon générale, l'aurore polaire est un phénomène nocturne. On ne peut l'apercevoir pendant la durée du jour. Les catalogues en citent à peine sept ou huit qui auraient été observées entre le lever et le coucher du soleil, et encore, était-ce dans des pays septentrionaux, pendant l'hiver, dans une période de faible clarté. Les aurores ne s'accommodent même pas de la concurrence de la lumière lunaire : les plus brillantes sont noyées par l'éclat de la pleine lune ou seulement du premier quartier. — Il y en a donc fatalement un très grand nombre qui échappent à l'observation. Les répertoires, quoique déjà très riches, sont nécessairement incomplets. En un mot, les phénomènes auroraux atteignent un degré de fréquence tel que leur étude s'impose, non pas seulement à titre de jeux de la nature exceptionnels, mais à titre d'élémens météorologiques habituels et normaux.

Les aurores polaires ont donné lieu à un nombre infini de publications, notes, communications de toute espèce : chaque jour en apporte de nouvelles. Parmi les traités généraux qui ont résumé, aux diverses époques, l'état de nos connaissances sur cet objet, le plus ancien est celui de de Mairan, qui a été publié en 1731 dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et qui a paru, en ouvrage à part, en 1733. Ce « Traité physique et historique de l'aurore boréale » est un document fondamental. — Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos* et Fr. Arago dans son *Astronomie populaire* ont fourni le résumé des notions que l'on possédait à leur époque, sur ce sujet. — Un document très important, intitulé : *Aurores boréales*, fait partie de la collection des voyages exécutés par la commission scientifique du Nord sur la corvette la *Recherche*. Il contient les observations,

magnifiquement illustrées, de Bravais et de ses compagnons, sur les aurores boréales qui se sont produites à Bossekop, en Laponie, pendant l'hiver de 1838 à 1839. — L'ouvrage de Hermann Fritz de Zurich, paru en 1881 à Leipzig, est le plus complet des traités sur la matière : il offre le tableau fidèle de nos connaissances sur les aurores à la date d'une vingtaine d'années. — Enfin, nous devons à un savant très compétent en tout ce qui touche à la météorologie, M. A. Angot, un livre sur « les Aurores polaires, » qui expose, avec une méthode et une clarté parfaites, tous les faits relatifs à l'histoire de ces phénomènes jusqu'à la date de 1895, et qui contient une critique très pénétrante des diverses explications proposées pour leur origine.

Il faut ajouter aujourd'hui, aux renseignemens donnés par M. Angot, ceux qui ont été fournis par quelques publications plus récentes. Nous citerons, en particulier, l'étude de W. Boller sur les aurores australes, qui a paru en 1898; celles de H. Stassano (1902) relatives à l'influence de la pression barométrique sur la fréquence des phénomènes auroraux; et, enfin, diverses études relatives à l'analyse spectrale de ces météores. Ce sont là des complémens qui ne sont point négligeables pour l'histoire naturelle des aurores polaires.

Une seconde catégorie de publications récentes est relative au grave problème de l'origine de ces phénomènes. Elles intéressent la physique générale et l'astronomie, autant que la géophysique. Un savant dont la réputation est universelle, S. Arrhenius, proposait, l'an dernier, à l'attention des astronomes et des physiciens, des considérations tirées de la mécanique céleste et de la science électrique, qui lui semblaient propres à éclairer les causes de ces grandes manifestations naturelles. M. Deslandres, dont le nom fait autorité en astronomie physique, avait émis précédemment une hypothèse analogue à celle du savant suédois, et qui faisait intervenir l'émission cathodique solaire dans la production directe ou indirecte du phénomène auroral. — D'un autre côté, M. Nordmann en a attribué la genèse aux ondulations hertziennes.

Il nous a paru opportun de présenter à nos lecteurs, d'après les guides précédens, un tableau de nos connaissances, et du mouvement des idées dans ce domaine de la physique du globe.

II

L'histoire naturelle des aurores polaires envisage toutes les particularités de leur histoire : leur distribution géographique, leur position dans le ciel, leurs formes, leur étendue, leur éclat plus ou moins intense, leurs couleurs plus ou moins variées, les odeurs et les bruits qu'on a voulu rattacher à leur apparition, leur fréquence dans les différens lieux du globe, leur périodicité, les phénomènes de nature électrique et magnétique qui les accompagnent, et enfin, les manifestations cosmiques dont elles semblent dépendre, telles que les taches solaires. L'examen de toutes ces particularités dépasserait le cadre d'une simple revue et ferait d'ailleurs double emploi avec des ouvrages fort bien informés, et d'une lecture attachante, comme est celui de M. Angot. Nous devons nous borner à signaler les acquisitions récentes de la science sur tel ou tel de ces différens détails, et les conclusions auxquelles elles conduisent.

La plus générale de ces conclusions, c'est qu'il n'est pas certain que tous les phénomènes classés sous le nom d'aurores, soient de même nature. On est irrésistiblement conduit à admettre, avec M. Angot, que les météorologistes ont confondu, à tort, sous cette appellation univoque, deux espèces de manifestations différentes, et presque hétérogènes. Tout au moins, faut-il distinguer deux catégories d'aurores polaires : les *aurores à grande extension* propres aux régions tempérées de notre hémisphère ; et les *aurores locales* qui sont particulières aux régions hyperboréennes. Ces deux sortes de manifestations naturelles ne sont comparables à aucun point de vue, sauf peut-être sous le rapport de leur cause prochaine, qui serait, dans les deux cas, une décharge électrique à travers des gaz raréfiés.

III

La première catégorie comprend les *aurores polaires à grande extension*. Ce sont des manifestations météoriques visibles sur d'immenses espaces ; elles couvrent une grande partie de l'hémisphère où elles apparaissent et quelquefois cet hémisphère tout entier. Il arrive même qu'elles s'étendent aux deux hémisphères et qu'elles enveloppent le globe dans sa totalité, à l'exception,

cependant, de la ceinture équatoriale ou zone torride. C'est, en effet, une règle sans exception, que la zone de l'équateur est indemne de toute apparition aurorale.

Il y a des exemples célèbres de ces vastes phénomènes, apparus de notre temps. Quelques-uns de nos contemporains ont peut-être gardé le souvenir des magnifiques aurores qui ont marqué l'été de 1859. Dans la nuit du 28 au 29 août de cette année une immense radiation aurorale, dont le centre paraissait être sur l Atlantique, couvrit l'Europe et l'Amérique, jusqu'à la zone équatoriale interdite.

Quatre jours plus tard, dans la nuit du 1er au 2 septembre 1859, une aurore semblable, formant un immense rayonnement, s'étendait à partir de l'Amérique, où elle avait son centre apparent, sur les Océans Pacifique et Atlantique. Au moment de son apparition, le jour avait déjà paru sur notre continent et cette circonstance la rendit invisible à nos yeux. Mais on eut des preuves certaines de son existence par les perturbations de la boussole et par l'orage tellurique qui aux mêmes heures désorganisèrent les réseaux électriques et suspendirent les communications télégraphiques dans presque toute l'Europe.

Il y a plus : simultanément au phénomène boréal on constatait, dans cette même journée du 2 septembre, une magnifique aurore australe. Elle était notée à Melbourne, en Australie, où elle apparaissait sous l'aspect d'un arc surbaissé assez large, appuyé de chaque côté sur l'horizon ; autour de ce pont lumineux se dessinait une série d'arcs circulaires concentriques, dont le dernier, très élevé dans le ciel, portait en son milieu une sorte de gloire. Du côté du continent américain, à Santiago, du Chili, on notait au même moment des manifestations phénoménales analogues... Il y avait eu simultanéité des aurores dans les deux hémisphères; ou, plutôt on avait assisté dans le monde entier à une unique manifestation météorique d'une étendue immense qui avait englobé la totalité du la terre. — On a eu un autre exemple, tout aussi remarquable, d'une aurore universelle, le 4 février 1872.

Il est permis d'affirmer, d'après la comparaison des documens rassemblés à l'Observatoire de Hobarttown en Tasmanie avec ceux des Observatoires d'Europe, que les aurores boréales, même moins étendues que les précédentes, se correspondent exactement dans les deux hémisphères. Les trente-quatre aurores

polaires enregistrées à Hobarttown, de 1841 à 1848, ont eu leurs correspondantes simultanément en Europe et en Amérique, soit sous la forme véritable des apparitions météoriques habituelles, soit sous la forme des phénomènes connexes, perturbations électriques et orages magnétiques.

Ces aurores de la première catégorie, à grande étendue et à correspondance d'un hémisphère à l'autre, offrent un ensemble de caractères qui leur donnent une physionomie à part.

Le premier de ces caractères est relatif à la situation géographique des pays où on les observe. Elles sont propres aux régions tempérées, de latitude moyenne, inférieure à 55°.

Le second caractère est tiré de leur position dans l'espace au-dessus de l'horizon. Le phénomène lumineux a son siège dans les couches les plus élevées et les plus raréfiées de l'atmosphère terrestre. On les croyait près du sol, à cause de la rapidité des déplacemens qu'exécutent souvent les différentes parties de la figure aurorale, rapidité qui semblait inconciliable avec un grand éloignement. Mais des mesures précises ont fait revenir sur cette manière de voir. On a mesuré la hauteur des arcs auroraux au-dessus de l'horizon, en employant les méthodes géométriques et trigonométriques qui servent à mesurer les distances et les hauteurs de points inaccessibles. Les déterminations exécutées par Mairan, ont fourni à cet observateur des nombres compris entre 160 et 266 lieues. Les mesures de Bravais ont assigné à ces arcs d'aurore des hauteurs de 100 à 200 kilomètres au-dessus du sol ; celles de Nordenskiöld ont donné 200 kilomètres pour l'élévation du bord inférieur des bandes arquées qu'il observait à bord de la *Vega*, à l'entrée du détroit de Behring. En Angleterre, Dalton, Cavendish, Airy ont trouvé des chiffres de 80 à 160 kilomètres. — Loomis a calculé des hauteurs de 23 à 75 kilomètres pour la fameuse aurore du 2 septembre 1859. Et encore, ne s'agit-il ici que du bord inférieur de cette espèce d'arc-en-ciel. Pour le bord supérieur les chiffres deviennent formidables : c'est, par exemple, 730 kilomètres, pour le point culminant de ce dernier météore. — Quelque incertitude que comportent les mesures de ce genre, il est indubitable que les particules lumineuses, qui sont le siège du rayonnement auroral, sont situées à une très grande hauteur au-dessus de la surface de la terre. Elles sont aux limites de l'atmosphère, dans une région où la pression barométrique est infiniment faible, et où les gaz raréfiés se prêtent aux

différens modes d'illumination que le passage de l'électricité provoque dans les tubes de Geissler ou de Crookes. L'extension du phénomène auroral, qui était déjà en rapport avec la latitude du lieu favorable à l'observation, est donc en rapport aussi avec la hauteur du météore au-dessus du sol. Tous ces traits sont connexes.

Un troisième caractère est tiré de l'époque d'apparition du phénomène. Ces aurores, généralement étendues, des pays de la zone tempérée se montrent au moment des équinoxes, en avril et en octobre, ou plus ou moins près de ces époques. C'est une loi qui avait déjà été aperçue par Mairan.

Il ne reste plus qu'à mentionner les deux derniers traits qui complètent le signalement de ces aurores à vaste envergure. C'est d'abord qu'elles sont dans un rapport étroit, quant à leur nombre et à leur importance, avec les périodes du maximum des taches qui se montrent sur le soleil. Les époques des maxima et des minima concordent pour les deux ordres de phénomènes. — Enfin, la coïncidence de la manifestation météorologique avec la perturbation magnétique est à peu près parfaite pour les aurores de cette catégorie.

IV

Les aurores polaires de la seconde catégorie offrent à peu près à tous les points de vue la contre-partie des faits précédens. Ce sont des phénomènes locaux qui s'étendent à peine à quelques centaines de kilomètres et souvent à des distances beaucoup moindres de leur lieu d'origine. — Ils sont particuliers aux latitudes élevées supérieures à 55°, c'est-à-dire aux stations plus septentrionales que l'Écosse et le Danemark, en Europe, la Sibérie méridionale en Asie, la Colombie britannique et le Labrador en Amérique.

Des expériences convaincantes ont montré le faible rayon d'extension de la plupart des aurores qui se manifestent dans ces régions. — Pendant l'hiver de l'année 1872-1873, trois expéditions scientifiques explorèrent les mers polaires. L'expédition suédoise commandée par Palander et Vijkander se fixa dans la baie Mossel, au Nord du Spitzberg; — à 300 lieues à l'Est, Payer et Weyprecht qui dirigeaient l'expédition austro-hongroise étaient prisonniers des glaces à bord du *Tegethof;* — enfin, l'expédition

scandinave, avec Tobiésen, hibernait dans l'archipel de la Nouvelle-Zemble, à une soixante de lieues plus au Sud. Or, sans parler de quelques aurores communes, chacune de ces expéditions en observa un certain nombre qui ne dépassèrent point leur lieu d'origine et échappèrent aux deux missions voisines.

Pour beaucoup de ces météores, la hauteur au-dessus de la surface du globe fut trouvée très minime. L'aurore observée par Parry, le 27 janvier 1825, était à 210 mètres d'altitude; une autre, signalée par S. Fritz, le 26 février 1872, était située à environ 55 mètres du sol. Trevelyan a noté, aux îles Shetland et Féroë, une lueur aurorale qui n'était qu'à 15 mètres au-dessus du niveau de la mer. Lemström, enfin, en 1871, a prétendu s'être trouvé engagé au sein même du phénomène, en pleine masse aurorale : il constatait, de tous côtés, autour de lui, une luminosité spéciale, et le spectroscope donnait, dans tous les sens, la raie jaune brillante caractéristique du spectre des aurores.

Il n'est donc pas douteux que les *aurores locales*, qui se manifestent dans les contrées les plus septentrionales du globe, à une latitude toujours supérieure à 55 degrés, sont des manifestations voisines du sol — infiniment plus voisines, en tous cas, que les aurores de la zone tempérée. Il faut ajouter, pour en compléter la physionomie, qu'elles ne suivent pas exactement les lois de périodicité auxquelles sont soumises les aurores à grande extension. Elles n'apparaissent pas, comme le voudrait la loi de Mairan, aux époques des équinoxes de printemps et d'automne. Au contraire, il semble que leur maximum de fréquence coïncide avec le solstice d'hiver.

Une autre opposition entre ces petites aurores et les autres résulte de ce qu'elles sont très nombreuses, à toute époque, et presque quotidiennes, en certains endroits. — A Bossekop, par exemple, sur les côtes de Laponie, sur 201 jours qu'y séjourna Bravais, 151 furent marqués par des aurores.

Autres différences. Les aurores locales des régions très septentrionales étant solstitielles tandis que les grandes aurores sont équinoxiales, ne peuvent montrer la coïncidence avec les taches solaires qui est le fait de celles-ci. Elles échappent, en un mot, aux causes générales, extra-terrestres, solaires ou cosmiques. Elles sont d'origine confinée. Ce sont des circonstances locales, topographiques, ayant leur point de départ dans l'atmosphère circonvoisine ou dans le sol, qui en règlent l'apparition et l'am-

pleur. Les autres, au contraire, par leur extension universelle, échappent aux contingences locales : on conçoit qu'elles ne soient soumises qu'aux agens terrestres les plus généraux ou aux causes cosmiques et par exemple à l'influence exercée par les taches solaires.

Si ces vues sont fondées, comme il semble bien qu'elles le soient, il faudra pour les deux espèces d'aurores polaires deux systèmes d'explications différentes. Il faudra deux théories, et non pas une seule, pour rendre compte de leur formation. Les unes et les autres, à la vérité, seront produites, selon la doctrine d'Edlund, par le retour à la terre de l'électricité engendrée à l'équateur. Mais, dans l'une, les causes locales (pression, température, humidité, nébulosité) auront une influence prédominante : ce seront elles qui régleront l'écoulement de l'électricité de la zone équatoriale vers les zones tempérées et glaciales. — Dans l'autre, ces contingences disparaîtront; le phénomène de l'écoulement électrique sera gouverné par des causes plus générales, plus dignes de recherche. C'est cet ordre de phénomènes, ce sont ces aurores polaires, à grande extension, particulières aux pays de latitude septentrionale moyenne, d'altitude zénithale considérable, en rapport étroit avec les variations du magnétisme terrestre, qui occupent surtout l'attention des météorologistes et des physiciens.

V

Les figures des aurores, les formes qu'elles revêtent sont très variables suivant les lieux et les époques. Les couleurs, au contraire, présentent une assez grande uniformité : celle qui domine est le blanc légèrement teinté de jaune: le vert et le rouge s'y ajoutent suivant des règles très précises.

Tandis que les voyageurs n'ont vu dans la description des diverses formes d'aurores qu'une occasion d'exercer leur talent littéraire, les savans se sont efforcés de les rattacher à une classification méthodique. Ils ont ramené l'infinie variété des aspects à quatre : la *nuée*, l'*arc*, la *draperie*, la *couronne*.

Une des formes les plus communes des aurores boréales est celle de simples nuées lumineuses. Elles ne sont pas toujours faciles à distinguer des nuages légers qui circulent dans le ciel à une assez grande hauteur et que l'on appelle des cirrus. Les

nuages de cette sorte ressemblent assez fréquemment à des touffes de coton cardé, ou à des barbelures de plume d'oiseau : ils sont constitués par des amas de petites aiguilles de glace sur lesquelles les jeux de lumière des rayons de soleil ou de la lune produisent les halos. Lorsqu'ils sont éclairés d'une certaine façon ils ressemblent déjà par eux-mêmes aux véritables nuées aurorales; et ce qui ajoute à la confusion, c'est qu'ils coexistent souvent avec elles ou qu'ils leur succèdent. De là des erreurs, même de la part d'observateurs très expérimentés. Bravais a confessé l'embarras qu'il avait éprouvé plusieurs fois à cet égard. — Les nuées aurorales sont les formes incertaines, rudimentaires ou exceptionnelles des aurores polaires.

Passons maintenant aux aurores normales, bien définies. Celles-ci se signalent précisément par le caractère vacillant de leur luminosité. Elles se distinguent, par leur tremblotement et leur texture, de tous les autres météores qui apparaissent dans le ciel tels que les halos, les couronnes et les arcs-en-ciel qui sont des feux fixes. L'aurore est un feu mobile : mobile dans sa forme et mobile dans sa texture. Elle est, en quelque sorte, taillée dans une espèce de passementerie lumineuse : c'est une frange formée de rayons juxtaposés. Les voyageurs la comparent encore à une étoffe réduite à sa trame longitudinale, ou à des rideaux de bambous japonais. Ce voile léger et brillant présente assez de transparence pour que l'on puisse apercevoir au travers les étoiles qui scintillent à la voûte céleste. Sa blancheur habituelle se teint souvent d'une nuance de jaune; exceptionnellement elle se revêt de rouge éclatant et de vert. — Que l'on découpe maintenant cette étoffe plus ou moins frangée en forme d'arc, ou de rubans reployés sur eux-mêmes, et l'on aura les deux formes d'aurores polaires les plus habituelles : les *aurores en arc* et les *aurores en draperies*. Si, enfin, l'on distend la bande de tissu en tirant sur l'un de ses bords, on détruira le parallélisme des rayons qui en font la trame, on en fera une sorte d'éventail, de roue, ou de couronne radiée qui constituera la troisième et dernière forme des aurores polaires, les *aurores en couronne*.

Si, comme dans les théâtres de féerie, on projetait les rayons d'une lampe électrique sur le tissu auroral que nous venons d'imaginer, on verrait s'éclairer de reflets successifs ses diverses

parties. Il semblerait que l'arc, le ruban ou la draperie sont parcourus d'une extrémité à l'autre par une ondulation brillante. Et c'est bien là aussi ce que l'on aperçoit dans la réalité. Mais ce n'est pas tout. La mobilité de ce feu changeant est poussée plus loin. Les rayons eux-mêmes qui forment la trame de cette étoffe ondulante sont animés d'une sorte de frémissement ; ils sont parcourus par une vibration lumineuse dans le sens de leur longueur; ils donnent l'impression des filets d'eau d'une cascade éclairée par le soleil.

Il faut ajouter qu'une loi très simple préside aux colorations des rayons auroraux et par conséquent des arcs, des draperies ou des couronnes ; les rayons se teignent en vert à leur extrémité supérieure et en rouge au bord inférieur de la draperie. Cette loi très simple est connue sous le nom de loi de Bravais. Mais, c'est seulement dans les pays très septentrionaux que les aurores revêtent ces brillantes couleurs qui font de ce spectacle une sorte de merveille de la nature. Ailleurs c'est la teinte blanche nuancée de jaune ou de rose qui seule subsiste.

Les aurores que nous avons l'occasion d'observer en France sont de cette sorte. Elles ont cette teinte blanche ou jaune. Et quant aux figures qu'elles affectent, ou bien ce sont les simples nuées lumineuses rangées tout à l'heure parmi les formes incertaines et rudimentaires de ce genre de phénomènes; ou bien, lorsque la manifestation atteint son plus haut degré de perfection, c'est une couronne rayonnante qui n'est pas sans ressemblance avec le spectacle qu'offre un beau lever de soleil. Et c'est cette analogie, qui ne vaut que pour l'infime minorité des aurores, qui pourrait justifier le nom adopté depuis Gassendi. Une aurore de ce genre, consistant en un arc voisin de l'horizon d'où émanaient des rayons de grande longueur, a été observée à Paris, dans la soirée du 24 octobre 1870, pendant le siège de la ville par l'armée allemande.

VI

Une particularité très importante est relative à l'orientation des diverses figures d'aurores et des rayons qui en forment la trame. Cette orientation est, en effet, sous la dépendance plus ou moins rigoureuse du magnétisme terrestre. C'est l'aiguille aimantée qui semble diriger les rayons auroraux et les situer

dans l'espace. — Lorsque l'aurore polaire présente la forme d'un arc, ou, comme dit Maupertuis, « d'une grande écharpe d'une lumière claire et mobile, » le point culminant de cet arc se trouve placé dans le méridien magnétique, et l'arc lui-même est coupé en deux moitiés symétriques par ce méridien. — Quant aux rayons qui constituent la trame des arcs et des draperies aurorales, ils sont très sensiblement parallèles à l'aimant terrestre. Leur direction est celle que prendrait l'aiguille aimantée libre de ses mouvemens, suspendue par son centre de gravité. C'est la même force qui se fait obéir ici et là. L'aimant terrestre ou l'aiguille d'inclinaison, si on les suppose indéfiniment prolongés, rencontrent la voûte céleste en un point qui est le zénith magnétique. C'est vers ce point du ciel que, d'après les règles de la perspective, se fait le concours des rayons auroraux pour l'œil de l'observateur. Dans les aurores en couronne, c'est donc du zénith magnétique que semblent diverger les rayons comme autant de fusées lumineuses.

Le magnétisme terrestre a des relations encore plus étroites avec les aurores polaires. Il ne borne pas son action à orienter les figures des aurores avec symétrie autour de l'axe aimanté du globe; il annonce leur apparition et intervient dans leur genèse. Les physiciens du XVIII[e] siècle connaissaient déjà ces deux formes sous lesquelles s'exerce son influence. Wilcke savait, dès 1771, que les rayons des couronnes concourent au zénith magnétique. Celsius, à Upsal, en 1741, avait noté la coïncidence des aurores boréales avec les orages magnétiques. Il avait vu que les deux phénomènes se produisaient aux mêmes jours et aux mêmes heures. Ce parallélisme remarquable fut bientôt confirmé par les observations de Hiorter, de Graham, de Wargentin, de Canton et de Wilcke, si bien que ce dernier, en 1774, a pu le formuler en loi : « Tous les orages magnétiques s'accompagnent d'aurores boréales. » Il n'y a qu'un mot à ajouter à cet énoncé : il faut dire, comme l'abbé Cotte (de Montmorency) en 1780, que l'orage magnétique précède et annonce toujours l'aurore. — Depuis ce temps, les météorologistes n'ont fait qu'analyser le phénomène dans le plus extrême détail. Ils ont étudié les variations de tous les élémens magnétiques, de l'intensité, de la déclinaison (composante horizontale) et de l'inclinaison (composante verticale).

Des exceptions nombreuses à la règle se sont révélées. On a vu que le centre des couronnes aurorales ne se confond pas tou-

jours avec le zénith magnétique; que le sommet des arcs n'est pas toujours dans le méridien. Bravais et Nordenskiöld ont trouvé des écarts considérables. La loi d'orientation n'est pas observée. La loi de coïncidence des orages magnétiques avec les aurores ne l'est pas davantage : il y a des perturbations magnétiques sans aurores, et *vice versa*. — Mais, toutes ces exceptions sont relatives aux aurores locales des régions arctiques : elles n'affectent pas les grandes aurores européennes. Pour les aurores étendues qui forment la catégorie la plus intéressante, les lois conservent leur vigueur.

On a essayé d'expliquer ces aberrations par diverses hypothèses. Le plus simple est de reconnaître que les forces magnétiques du globe jouent le rôle principal dans la production et l'orientation des aurores polaires à grande envergure; mais que, dans le cas des aurores locales, leur action peut être troublée par des causes accessoires qui tiennent au lieu et au moment.

Des orages électriques telluriques accompagnent les orages magnétiques. Il y a, à la vérité, en tout temps, des courans électriques identiques aux courans de pile, qui circulent dans le sous-sol de notre planète. Pour manifester ces courans, il suffit d'un fil isolé qui réunisse deux points de la terre suffisamment éloignés. C'est ce que font précisément les fils du télégraphe. Aussi nous révèlent-ils les courans telluriques. En temps ordinaire, les courans sont faibles. Il arrive qu'ils s'amplifient tout à coup : c'est un orage tellurique. Celui-ci trouble le fonctionnement du télégraphe comme l'orage magnétique trouble les boussoles et les compas de navire. Des courans circulent alors dans la ligne, s'opposent à ceux que l'on veut y lancer ou les renforcent, mettent en mouvement les sonneries, font éclater des décharges et, en définitive, paralysent le fonctionnement du télégraphe (1).

L'orage électrique coïncide toujours avec l'orage magnétique, et très souvent il le précède. Les deux phénomènes sont la con-

(1) Le premier orage tellurique qui ait été observé l'a été par Matteucci lors de l'aurore boréale du 27 octobre 1848. Un autre, qui a laissé un souvenir dans les annales télégraphiques du monde entier, — Europe, Amérique, Australie, — est celui qui coïncida avec la grande aurore du 1er au 2 septembre 1859. Il y en eut d'autres, en rapport avec les aurores du 13 mai 1869, du 2 avril 1870, du 24 octobre 1870, du 4 février 1872 (ce fut l'un des plus violens), enfin du 19 novembre 1882. Celui du 31 octobre 1903 mérite une place d'honneur dans la série.

séquence l'un de l'autre, — ou l'un et l'autre sont la conséquence d'une même cause qui reste à préciser.

VII

On vient de voir que l'observateur doit se placer dans la direction du méridien magnétique pour avoir devant les yeux le sommet des figures des aurores en arc, ou le centre des aurores en couronne. Mais de quel côté de l'horizon doit-il se tourner? Est-ce vers le Sud? Est-ce vers le Nord? Dans nos pays de basse latitude, en France et dans l'Europe centrale, c'est ordinairement du côté du Nord qu'il faut diriger les yeux pour avoir le spectacle complet du phénomène. Mais cette règle n'est pas absolue. Le plan de la couronne aurorale doit être perpendiculaire à la direction de l'aimant terrestre; le centre est astreint à se trouver sur le rayon terrestre qui passe au zénith magnétique. Mais ces obligations peuvent être remplies aussi bien par des figures placées d'un côté ou de l'autre de la verticale du lieu d'observation, du côté du Nord ou du côté du Midi. — C'est à l'expérience de décider entre elles. Et, en effet, elle a appris que c'était tantôt dans l'une des directions et tantôt dans l'autre qu'apparaissent les figures aurorales.

On distingue les deux cas. On dit, en décrivant une aurore boréale, si elle était tournée vers le Nord ou vers le Sud, si elle appartenait à la classe des aurores boréales septentrionales ou à celle des aurores boréales méridionales. Ces dernières ont été quelquefois confondues et bien à tort avec des aurores australes. C'est ce qui est arrivé à J. Schmidt pour celle qui s'est produite à Athènes le 11 septembre 1860.

Les aurores que l'on aperçoit en tournant le visage du côté du Sud ne sont donc pas sans exemple dans l'Europe méridionale : elles sont encore rares dans l'Europe centrale; elles deviennent fréquentes en Suède et en Norvège. Une sorte de loi préside à leur distribution. A mesure que l'on s'élève vers le pôle, le nombre des aurores visibles au Midi tend à augmenter. Il y a sur chaque méridien un point, à une certaine latitude, où l'on observe annuellement autant d'aurores tournées au Sud et au Nord. Si l'on dépasse ce point neutre, la proportion se renverse. Et c'est ce qui arrive au Spitzberg, au Groenland et dans toutes les terres arctiques. A Upernavik, par exemple, sur

100 aurores il y en a 81 tournées vers le Sud. En réunissant sur la mappemonde les points neutres des divers méridiens par une ligne continue, on a ce que l'on nomme la *ligne de direction neutre* ou la *zone de direction neutre*. Elle est indiquée sur les cartes géophysiques.

Toutes ces particularités de l'histoire des aurores polaires se complètent et se confirment d'année en année grâce aux matériaux que fournit une observation attentive. Il en est d'autres, — et ce sont les plus importantes, — que les physiciens oublient trop souvent dans les essais d'explication qu'ils proposent de la cause des aurores boréales. Elles sont relatives à la fréquence et à la périodicité des aurores polaires et à leurs rapports avec les latitudes. Il nous faut rappeler quelques-unes de ces notions.

VIII

On a relevé assez exactement toutes les aurores qui ont apparu en Europe depuis environ deux siècles, plus particulièrement dans le laps de temps qui s'est écoulé de 1700 à 1872. Leur nombre s'élève à 4 834 pour ces 172 années. C'est une moyenne de 28 par an. Ce chiffre donne une sorte de mesure de l'activité aurorale dans les pays dont la latitude est comprise entre 46° et 55°. L'ouvrage d'Hermann Fritz donne le catalogue de tous ces phénomènes : celui de M. Angot le reproduit et le complète jusqu'à l'année 1891.

Pour les autres parties de l'hémisphère boréal, les observations ont porté sur des périodes beaucoup plus courtes. Ces documens peuvent être utilisés, pourtant, pour calculer par la méthode d'extrapolation la fréquence séculaire ou bi-séculaire des aurores en chaque lieu. Ajoutons qu'il est légitime d'employer cette méthode de calcul, parce qu'il s'agit ici d'un ordre de faits naturels qui se reproduisent avec une régularité à peu près parfaite.

On a donc déterminé, pour les différentes parties de l'hémisphère Nord, le nombre total des aurores boréales qui s'y sont produites dans le laps des 172 années écoulées entre 1700 et 1872. On a obtenu, pour chaque localité choisie, le nombre moyen annuel des manifestations aurorales pendant cette période biséculaire, c'est-à-dire le chiffre de la fréquence moyenne. Il suffit alors, sur la mappemonde, de relier par un trait les

localités pour lesquelles le nombre moyen annuel est le même, et l'on trace ainsi *les courbes d'égale fréquence aurorale;* elles sont désignées en géophysique par le nom quelque peu barbare d'isochasmes.

La courbe de fréquence 1 passe par les lieux où il se produit, en moyenne, une aurore par an : c'est une sorte de cercle ou d'ovale qui traverse San-Francisco, la Nouvelle-Orléans, Santander, Bordeaux, Lyon, Vienne et Tobolsk. Ce pseudo-cercle coupe le méridien central de l'Asie, assez haut dans le Nord, vers le 57e degré de latitude; il coupe le méridien central de l'Amérique beaucoup plus bas, aux environs du 30e degré de latitude. Il se différencie donc des parallèles géographiques en ce qu'il est notablement déplacé vers le Sud et empiète sur le continent américain. Son centre, au lieu de se trouver au pôle géographique, se trouve descendu dans le détroit de Smith, au nord de la mer de Baffin, environ par 80° de latitude Nord et 75° de longitude Ouest (de Paris).

H. Fritz a tracé de même les isochasmes ou courbes de fréquence aurorale 5, 10, 30, 100, etc., c'est-à-dire les lignes qui relient les points du globe où le nombre moyen annuel des aurores est de 5, de 10, de 30, de 100. Toutes ces lignes sont grossièrement circulaires et concentriques entre elles. Elles ont leur centre commun dans le même point du détroit de Smith dont il a été parlé plus haut et que l'on peut appeler le *pôle des aurores* (80° lat. N., 75° long. O.). Paris et Berlin se trouvent un peu au-dessous de la courbe 5, c'est-à-dire que le nombre annuel des aurores y est un peu inférieur à 5. Liverpool et Copenhague se placent sur la courbe de fréquence 10. La courbe de 30 aurores par an passe au Nord de l'Irlande, au milieu de l'Écosse, à Christiania. La ligne de fréquence 100 passe aux îles Feroë, à Trontheim (Norvège), à la Nouvelle-Zemble, longe la côte septentrionale de la Sibérie, puis s'abaisse, comme les autres, vers le continent américain pour traverser au Sud la baie d'Hudson.

Jusque-là, la fréquence des aurores avait augmenté à mesure qu'on se rapprochait du pôle. Si l'on continue de monter, la fréquence s'accroît encore, et l'on peut tracer à l'intérieur de la courbe 100 une autre courbe qui va être la *courbe de fréquence maxima*. Celle-ci touche le cap Nord de Norvège, remonte au Nord de la Nouvelle-Zemble, atteint au cap Nord-Est de Si-

bérie le point le plus septentrional de sa course, redescend en Amérique, coupe la baie d'Hudson et le Labrador, et se ferme sur elle-même bien au-dessous du Groenland et de l'Islande. C'est là, sur les bords de ce vaste cercle, que l'activité aurorale atteint son plus haut degré de fréquence et d'éclat. — A l'intérieur de cette circonférence, le nombre des aurores va en diminuant de plus en plus. Au pôle des aurores, il atteindrait sa plus faible valeur. Tous les explorateurs qui ont cherché à atteindre le pôle par l'île Melville et le détroit de Smith, ont vu, en effet, les aurores devenir plus rares et plus faibles à mesure qu'ils s'élevaient en latitude. Il en est de même tout le long de la côte groenlandaise.

Il n'est donc pas vrai d'admettre, comme l'ont fait quelques physiciens pour la plus grande commodité de leurs vues théoriques, que la fréquence des aurores s'accroît d'une manière continue avec la latitude. Elle s'accroît bien jusqu'à un certain degré; mais elle diminue ensuite. Il y a une courbe du maximum de fréquence, à partir de laquelle, sur chaque méridien, le nombre des aurores diminue, de quelque côté que l'on marche, vers le Nord ou vers le Sud. — Toute tentative d'explication de la cause des aurores boréales doit compter avec cette loi de fait.

En ce qui concerne les *aurores australes*, M. Angot n'a rien dit de leur répartition géographique en fonction de leur fréquence. Il considérait les documens comme insuffisans, les observations comme trop peu nombreuses et faites en des stations trop éloignées. — Quelques années plus tard, en 1898, W. Boller est revenu sur cette question. En réunissant tous les documens recueillis par Neumayer à l'Observatoire de Melbourne, par Sabine à Hobarttown, les observations faites à Sydney, celles des navigateurs, de Dumont d'Urville, de Ross, et des simples baleiniers, il a pu constituer un dossier comprenant 1 582 observations qui se rapportent à 791 aurores, notées dans un espace de temps qui commence à 1640 pour finir à 1895. W. Boller a pu, ainsi, tracer sur la partie australe de la mappemonde les lignes de fréquence, comme Fritz l'avait fait dans l'hémisphère boréal. La rareté des documens ne permettait pas, à la vérité, d'exécuter ce travail avec le même degré de fini que le précédent. Néanmoins, il a été possible de dessiner, sans incertitude, trois lignes de fréquence : faible, moyenne, forte. correspondant environ à 30,

à 60, à 100 aurores par an. — Ces courbes sont encore des cercles grossièrement concentriques.

Ces isochasmes se différencient des parallèles centrés sur le pôle antarctique en ce qu'ils sont déplacés vers le continent australien. Il y a un pôle des aurores australes dévié vers l'Australie, comme il y a un pôle des aurores boréales et des cercles de fréquence dévié vers l'Amérique. Seulement l'inflexion est beaucoup plus marquée du côté du pôle Sud. La courbe de fréquence 30, qui est une fréquence moyenne, coupe le continent australien à la latitude de 30°, tandis que la courbe analogue dans l'hémisphère Nord ne descend pas au-dessous de la latitude 45°. — Le pôle Sud est un centre de répulsion : tout le fuit. Les lignes de fréquence aurorale suivent le mouvement général qui, dans l'hémisphère Sud, fait déserter les régions polaires, et qui entraîne les glaces flottantes, les hêtres et les drimys de la flore antarctique, très avant dans les latitudes moyennes et presque jusqu'à la lisière de la forêt tropicale.

IX

Les lois de périodicité des apparitions aurorales sont un des élémens les mieux connus de leur histoire. Elles ont une importance particulière au point de vue de l'origine de ces météores, et l'on sait que ce problème est un objet de préoccupation constante de la part des astronomes et des physiciens.

On distingue, pour chaque localité, plusieurs espèces de périodicité, selon que l'on considère l'heure du jour, le jour du mois, la saison de l'année, ou les années du siècle où les aurores apparaissent avec plus ou moins de régularité. — Les aurores peuvent apparaître à des heures différentes de la journée; mais, en chaque lieu, il y a un moment choisi où elles se montrent en plus grand nombre: c'est l'heure du maximum de fréquence; et un autre où elles sont le plus rares (heure du minimum). Cette heure du maximum est de 8 h. 45 du soir à Prague, de 9 h. 30 à Upsal, de 10 heures et demie à Bossekop en Laponie, de 1 heure et demie à la pointe Barrow, dans l'Alaska, de 5 heures du matin à Godthaab dans le Groenland.

Dans un lieu déterminé, l'heure du maximum de fréquence est aussi l'heure du maximum d'intensité. On voit, enfin, à la simple inspection des chiffres, que l'heure du maximum du

nombre des aurores dans une localité donnée retarde davantage à mesure que celle-ci s'élève davantage vers le Nord.

Il faut signaler un fait qui mérite la plus grande attention. Lorsqu'il s'agit d'aurores à grande envergure, on remarque qu'elles présentent leur maximum d'éclat, dans les différens pays où elles s'étendent, non pas au même instant physique, mais à la même heure locale. C'est, par exemple, à 9 heures du soir que la grande aurore du 4 février 1872 s'est montrée le plus brillante, à Berlin, à Paris, à New-York, c'est-à-dire aux momens, nullement contemporains, où les horloges de ces différentes villes marquèrent neuf heures. Les choses se passent donc comme si le spectacle auroral défilait avec la voûte céleste ou avec le soleil devant les divers méridiens, — et aucun argument ne paraît plaider plus fortement en faveur d'une influence extra-terrestre, sidérale ou solaire, présidant au phénomène des aurores.

Comment les aurores se distribuent au cours de l'année pendant les différens mois, c'est ce qu'exprime la *loi de périodicité annuelle*. La répartition n'est pas uniforme ; le nombre n'est pas le même dans tous les mois ou toutes les saisons : il y a des mois favorisés : il y en a de sacrifiés. La plus simple statistique montra à Mairan qu'en France les aurores étaient les plus nombreuses dans les mois de septembre et d'octobre, aux environs de l'équinoxe d'automne, et les plus rares au mois de janvier. Ce qui est vrai de la France et de Paris l'est de la Suède et des États-Unis dans l'hémisphère Nord ; la même loi s'applique à l'hémisphère Sud. Elle est générale. Pour toutes les stations de latitude moyenne, dans les deux hémisphères, les aurores atteignent leur maximum de fréquence aux environs des équinoxes de printemps et d'automne et leur minimum en janvier et en juin. Il y a donc deux maxima et deux minima. Le maximum principal pour les aurores boréales a lieu à l'automne ; le minimum principal en été, en juin.

La loi de Mairan ne vaut que pour les latitudes moyennes : elle se modifie à mesure que l'on passe des régions tempérées aux régions polaires. Le maximum de l'automne retarde : celui du printemps avance : finalement ils se rejoignent. Il n'y a plus, selon la remarque de Lovering, qu'un unique maximum, en hiver ; et, de même, un seul minimum, en été. Déjà à Hammerfest, au Nord de la Norvège, la majorité des aurores se presse autour du solstice d'hiver.

En définitive, il y a une sorte d'opposition, au point de vue de la répartition annuelle des aurores entre les régions moyennes et les régions circumpolaires. Cette opposition a reçu, il y a quelques années, une explication très simple de la part du savant météorologiste danois M. Paulsen. Au moment où les manifestations aurorales sont actives aux latitudes basses, elles sont rares aux latitudes plus élevées, en vertu d'une sorte de compensation. Ce jeu de bascule est facile à concevoir si l'on veut bien se reporter aux causes de la production de ces phénomènes. On admet généralement que les aurores sont des décharges électriques; qu'elles sont dues à un flux d'électricité engendrée à l'équateur, qui s'élève très haut pour se déverser successivement sur la terre le long de chaque méridien, en remontant vers le pôle. C'est la théorie admise depuis Volta jusqu'à Edlund. Dans cette manière de voir, la production équatoriale restant constante, le déversement aux latitudes basses réduit évidemment la part des latitudes hautes.

X

La *loi de périodicité séculaire* exprime la répartition des aurores au cours des années successives. Cette répartition non plus n'est pas uniforme; il y a des années favorisées; il y en a de sacrifiées. — Les années favorisées paraissent être celles où les taches solaires sont le plus abondantes. La périodicité des aurores se rattacherait ainsi à la périodicité des taches du soleil. L'idée est assez ancienne. La coïncidence avait été signalée déjà par Mairan, en 1745. En compulsant les documens fournis par les historiens et les chroniqueurs, il avait noté une reprise des apparitions aurorales en rapport avec le retour des taches. Depuis lors, l'existence d'une relation de ce genre entre les deux sortes de phénomènes n'a pas cessé de préoccuper les savans. Stevenson, R. Wolf, Secchi, Hansteen, Loomis, Lovering, H. Fritz, ont essayé de la justifier. Ils y ont réussi. C'est une loi de fait, désormais hors de discussion. H. Fritz l'a formulée ainsi : « Le nombre et l'importance des aurores polaires suivent exactement les mêmes variations que les taches solaires : les époques des maxima et des minima coïncident presque exactement pour les deux ordres de phénomènes. »

Ce n'est pas à dire que leur relation, très réelle, soit néces-

sairement directe. Toute la météorologie est plus ou moins tributaire du soleil et de ses taches : mais elle ne l'est pas directement. Il n'y a pas de phénomène de physique terrestre que l'on n'ait essayé de rattacher à leur présence et à leurs changemens : mais, sauf pour le magnétisme terrestre et les aurores, les tentatives de ce genre sont restées illusoires.

La découverte de taches sur le soleil date de 1610 ; elle est contemporaine de l'invention des lunettes. Elle heurtait trop de préjugés pour n'avoir point soulevé, au début, un grand étonnement et des protestations : mais la contestation n'était point possible. On voyait les taches. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'elles étaient sujettes à des variations : elles disparaissaient, elles reparaissaient. La périodicité de leurs retours fut soupçonnée, dès le premier moment, par Fabricius, mais elle ne fut mise hors de doute que deux siècles plus tard, par l'astronome physicien Schwab (1826) et par ses successeurs Carrington, Warren de la Rue, Secchi, Spœrer, R. Wolf (de Zurich). Ce dernier assigna à la période une durée de onze ans et deux mois.

Parmi les premiers phénomènes qui furent rattachés aux variations périodiques des taches, il faut signaler les variations du magnétisme terrestre, ou, plutôt, de la déclinaison magnétique. Cette relation fut mise en évidence par Sabine, R. Wolf et Gauthier en 1852. — D'autre part, les relations du magnétisme terrestre avec les aurores polaires sont très étroites, et l'on a vu qu'elles se manifestaient, entre autres faits, par l'orientation des arcs et des rayons auroraux et par la coïncidence chronologique des deux espèces de phénomènes. Il est donc possible et vraisemblable que l'influence incontestable des taches solaires sur l'apparition des aurores s'exerce par l'intermédiaire des forces magnétiques ou électro-magnétiques.

De quelque manière qu'elle s'exerce, sa réalité n'est pas contestable. A une condition pourtant : c'est que l'on ne fasse entrer en ligne de compte que les aurores qui forment notre première catégorie et qui se caractérisent par leur éloignement relatif des régions polaires, par leur large envergure, leur grande hauteur au-dessus de l'horizon et l'importance des perturbations magnétiques qui les accompagnent. — Au contraire, les aurores circumpolaires, qui sont en même temps localisées, basses sur l'horizon et faiblement magnétiques, introduisent des écarts qui faussent la loi de coïncidence. Au Groenland, par

exemple, la relation est renversée : le plus grand nombre des aurores boréales correspond à la période du minimum des taches solaires.

Le parallélisme entre les taches et les aurores s'est manifesté nettement, pour ne parler que du dernier siècle, dans les hivers de 1859-1860 et de 1870-1871, signalés à la fois par l'ampleur des taches et par la fréquence et l'étendue des manifestations aurorales.

On a un autre exemple de ce parallélisme remarquable des deux ordres de phénomènes. Les taches présentent une période courte, d'environ vingt-huit jours (27,7) correspondant à la rotation apparente du soleil. Une période identique ou très voisine a été notée dans le retour des aurores. C'est ainsi qu'en 1859 deux aurores étendues se sont suivies à trente jours d'intervalle, le 1er septembre et le 1er octobre. De même, en 1870, deux autres se succèdent à vingt-neuf jours d'intervalle le 3 janvier et le 1er février ; et à trente jours, le 24 septembre et le 24 octobre. Aux États-Unis, Veeder a retrouvé exactement les intervalles de 27 jours, 7. Cet observateur était parti de l'idée que, si une aurore se produit pour une certaine disposition des taches, il y a tendance au retour du phénomène quand le disque solaire se représente à la terre de la même manière. Une étude récente de T. W. Backhouse sur les aurores observées de 1860 à 1900 à Sunderland, dans le nord-est de l'Angleterre, a fourni des résultats favorables à cette vue. Mais Veeder est allé plus loin. Ce ne sont pas, selon lui, des taches placées d'une manière quelconque qui peuvent exercer une action : ce sont celles seulement qui sont accumulées sur le bord oriental du disque solaire (1).

XI

L'examen de la lumière aurorale a fourni sur son origine les renseignemens les plus précieux. On s'est demandé d'abord si c'est une lumière propre que les arcs d'aurore ou les couronnes

(1) La perturbation magnétique du 31 octobre dernier s'est produite en conformité avec ces règles. Elle a coïncidé avec une forte apparition de taches solaires. Nous approchons de l'époque du maximum de ces taches qui revient tous les onze ans (onze ans et deux mois d'après Rudolf Wolf). Les taches du soleil ont été

envoient à l'œil de l'observateur, ou si c'est une lumière réfléchie ou réfractée émanée d'ailleurs. Dans ce dernier cas, elle sera partiellement polarisée. Toute réflexion ou réfraction polarise en effet quelques rayons. Or Biot, en 1817, et plus tard Macquorn Rankine, Nordenskiöld et d'autres observateurs ont vu des lueurs aurorales sans trace de polarisation. La substance de l'aurore est donc lumineuse par elle-même.

De quelle nature est cette substance? Elle est de nature gazeuse. On le sait depuis l'examen spectroscopique qu'en fit Angström en 1866. Des particules solides ou liquides qui émettent de la lumière par elles-mêmes, fournissent un spectre continu; les gaz, au contraire, donnent un spectre de raies brillantes séparées par des plages obscures. Ce dernier cas est précisément celui de la lueur aurorale. Elle provient donc d'un gaz ou d'un mélange de gaz existant dans l'atmosphère. L'analyse spectrale permet d'aller plus loin. Le nombre, la position, et l'éclat des raies brillantes permettent d'identifier le gaz lumineux : c'est un signalement veritable, tout au moins lorsque les circonstances ambiantes sont déterminées.

Un très grand nombre de physiciens ont donc étudié le spectre des aurores polaires. Ils y ont signalé beaucoup de raies brillantes. Il y en a une qui est plus brillante que les autres. On la voit seule lorsque l'on emploie un spectroscope peu sensible. C'est une raie jaune verdâtre, située entre les raies D et E du spectre solaire : sa longueur d'onde est de 557 millionièmes de millimètre. Elle est absolument caractéristique de l'aurore polaire. Elle a été longtemps impossible à identifier. Elle n'appartenait à aucun corps connu. On n'avait pu la reproduire avec aucun d'entre eux. On sait depuis un an ou deux qu'elle appartient au groupe de l'hélium.

Avec des instrumens plus sensibles, on aperçoit beaucoup d'autres raies à côté de celle-là.

Paulsen qui, pendant l'hiver 1899-1900, a étudié au nord de l'Islande de grandes aurores situées à des hauteurs de 400 kilomètres, a trouvé un accord intime entre leurs spectres et ceux

à leur minimum en 1893 : elles atteindront leur plus grand développement en 1904-1905. On verra alors une recrudescence d'orages magnétiques et d'aurores polaires. Les phénomènes du 31 octobre se sont produits, conformément aux idées de Veeder, au moment où de très grandes taches solaires, déjà aperçues au commencement du mois, sont revenues tangentes au bord oriental du disque.

qui entourent la cathode d'un tube à oxygène et azote. Mais cet accord ne porte pas sur toutes les raies. L'identification n'est que partielle entre le spectre des aurores et celui que l'on obtient en faisant passer des décharges électriques à travers l'air raréfié. On a cherché la cause de ces divergences : elle est fort simple. C'est que dans son laboratoire le physicien opère sur l'air pris à la surface du sol, tandis que le météore auroral opère sur l'air des couches supérieures de l'atmosphère. Et ces deux gaz sont fort différens : leur composition n'est pas du tout la même.

A mesure que l'on s'élève en hauteur, la masse atmosphérique, en même temps qu'elle se raréfie, se refroidit. Au niveau du sol, c'est un mélange où dominent l'oxygène, l'azote, la vapeur d'eau, l'acide carbonique, et où existent en faibles proportions l'argon, le crypton, le néon et, en quantités plus minimes encore, l'hydrogène, l'hélium et le groupe des gaz plus volatils. Les proportions de ce mélange, brassé par les vents, restent constantes dans le voisinage du sol, et jusqu'à une altitude de 15 kilomètres. Mais le refroidissement ne permet pas à cette fixité de se maintenir plus haut. C'est d'abord la vapeur d'eau qui disparaît. Moins volatile que les autres élémens, elle se condense la première : elle se dépose en neige sur les montagnes, ou circule à l'état de nuages. Mais la zone des nuages est très basse et c'est un ciel toujours radieux que l'on trouve au delà. C'est ensuite l'acide carbonique qui disparaît : à 60 kilomètres vers le zénith, ce gaz n'existe déjà plus en quantité sensible. Puis, c'est le tour de l'azote et de l'oxygène. D'après J. Dewar, à 75 kilomètres il est vraisemblable que la température tombe au voisinage de 132° au-dessous de zéro et que l'azote et l'oxygène, réduits, font place à l'hydrogène et aux gaz moins liquéfiables de la série de l'hélium dont on soupçonne l'existence, tels que le coronium et le nébulium.

La décharge électrique dans l'air supérieur ne peut donc pas avoir les mêmes effets que dans l'air inférieur. Les spectres changent avec la composition du milieu. Mais celle-ci même restant fixe, ils changent encore avec les conditions et, par exemple, avec le degré du vide. Dans l'air atmosphérique normal, lorsque la pression tombe à un dixième de millimètre, Moissan et Deslandres ont vu les lignes de l'azote et de l'oxygène s'éteindre et faire place à celles de l'argon et des gaz volatils.

Si l'on reprend la comparaison des spectres à la clarté de ces principes, on trouve, cette fois, une coïncidence suffisante. — Au total, on compte plus d'une centaine de raies aurorales. H. Stassano a pris la peine de les confronter à celles des divers gaz volatils que Liveing et J. Dewar ont examinés isolément. L'accord est saisissant. L'absence des raies de l'azote s'explique par l'observation de Deslandres et Moissan, rappelée plus haut. La présence des raies dans le rouge et l'orangé est due au *néon* qui donne fréquemment aux aurores une teinte rosée : une trentaine d'autres coïncident avec celles de l'argon, du crypton et du xenon. Presque toutes les autres correspondent aux rayons émis par les gaz les plus volatils de l'air qui subsistent après condensation de l'hydrogène liquide, c'est-à-dire par le groupe de l'hélium.

Il résulte, de cet accord remarquable, une nouvelle démonstration de l'origine électrique des aurores. L'aurore polaire est bien une décharge électrique produite dans les gaz raréfiés des couches supérieures de l'atmosphère.

Il reste à indiquer la source de cette électricité. C'était, croyait-on jusqu'ici, une source terrestre. L'électricité positive des régions supérieures de l'atmosphère, transportée par les alizés de l'équateur vers les pôles, s'y déchargeait en produisant l'illumination aurorale. Telle était la théorie de A. de la Rive, en faveur vers 1862. Quant à l'origine du fluide positif de l'atmosphère, le physicien genevois l'attribuait, comme Volta, à l'évaporation puissante des eaux équatoriales.

En 1878, la théorie de la Rive avait fait place à celle d'Edlund. Pour ce physicien, l'aurore était bien toujours constituée par le retour régulier vers la terre de l'électricité qui, dans les régions équatoriales, a été poussée vers les hautes régions de l'atmosphère; mais ce n'était plus l'évaporation de l'eau qui l'avait engendrée, ni les vents alizés qui la poussaient, c'était un mécanisme plus compliqué, celui de l'induction unipolaire. — Aujourd'hui, c'est un nouveau changement. Les travaux de MM. Elster et Geitle et de P. Lenard tendent à attribuer à la décharge aurorale, et à l'électricité atmosphérique elle-même une origine extérieure au globe terrestre, une origine solaire. Nous aurons l'occasion d'examiner prochainement ces théories.

A. Dastre.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *le Dédale*, pièce en cinq actes, par M. Paul Hervieu. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *la Sorcière*, pièce en cinq actes, par M. Victorien Sardou.

Le Dédale est-il une pièce à thèse? Cette question ne manquera pas de paraître ingénue à la plupart des spectateurs qui ont vu la nouvelle pièce de M. Hervieu, et des critiques qui en ont rendu compte, puisque les uns et les autres ont à l'envi discuté la thèse de l'auteur et les moyens par lesquels il l'a défendue. Ces discussions à perte d'haleine sont pour une œuvre de théâtre ce qu'il y a de plus honorable; cette fois encore, elles sont pour l'écrivain la meilleure récompense de la probité de son art, de son consciencieux et laborieux effort : elles valent mieux cent fois que certaines unanimités dans l'acquiescement; et c'est pourquoi il est juste d'y prêter l'oreille. Généralement, donc, on a trouvé piquant que l'auteur des *Tenailles* et de *la Loi de l'Homme*, devenu celui du *Dédale*, y présentât une thèse en contradiction avec celles dont il s'était fait jusqu'alors l'avocat attitré. Il avait jusqu'ici appelé de tous ses vœux, réclamé de toute son âpreté un élargissement du divorce qui tendait à faire du mariage quelque chose d'assez analogue à l'union libre. Mais à force de creuser un problème toujours le même, il aurait retrouvé les assises solides sur lesquelles se fonde la doctrine du mariage indissoluble. On a célébré la grande conversion de M. Hervieu. Plusieurs s'en sont réjouis, non sans faire des réserves sur la nature de certains argumens et sur la valeur des moyens scéniques employés par l'auteur... Je crains que se placer à ce point de vue ne soit le bon moyen pour ne pas comprendre la conception dramatique très particulière qui est celle de M. Hervieu.

Apparemment, celui-ci ne songe guère à réclamer qu'on raye de de nos lois le divorce, et on aurait tort de voir dans *le Dédale* un

signe du curieux mouvement qui, depuis quelque temps, se dessine en ce sens dans la littérature et dans l'opinion. L'écrivain à thèse, poursuivant par le théâtre la réforme de la législation, comme faisaient Dumas fils et Émile Augier, est un optimiste. Il croit que la nature humaine est bonne et que la vie peut le devenir. Tout le mal, selon le dogme de Rousseau, ne procède que de la société et du désaccord qui existe accidentellement entre les institutions que l'homme a établies et les tendances de sa nature. Réformez donc les institutions, amendez les lois, et vous aurez amené l'avènement du bonheur universel par la justice universelle. M. Hervieu ne donne pas dans la chimère de cet optimisme. Il se place justement à l'opposé. Pour lui, la vie est foncièrement mauvaise. Ce rêve de bonheur que fait l'humanité lui apparaît comme une de ces trames qui se défont sur un point à mesure qu'on les répare sur un autre. Tourmentés par ce désir de mieux qui nous vient de la sensation toujours éprouvée du malaise présent, nous nous efforçons de changer sans cesse; nous aménageons d'une façon un peu différente les institutions où s'abrite notre faiblesse; nous rejetons une loi dont nous avons éprouvé qu'elle froisse un de nos instincts et lèse un de nos droits; avant qu'il se soit passé longtemps, nous nous apercevons que la loi par laquelle nous l'avons remplacée nous heurte à un endroit qui n'est pas moins sensible, et que comme l'autre elle fait blessure. On déplace la souffrance, on ne la supprime pas. Dégager la somme de tragique que contient toujours la condition humaine, à quelque stratagème que nous ayons recours, c'est ce que s'est proposé M. Hervieu dans chacune de ses œuvres, roman ou pièce de théâtre. Quel supplice entraîne la situation de deux êtres retenus malgré eux dans les liens du mariage, il l'avait montré dans ses premières pièces. Mais que ces deux êtres reprennent leur liberté, ils sentiront bientôt qu'ils restent attachés quand même par le lien qu'ils ont cru briser : ils se trouveront à la fois unis et séparés; situation paradoxale, inextricable, sans solution : c'est le *Dédale*.

Car du jour où l'homme et la femme ont mêlé leur âme dans celle de l'enfant né de leur amour, chacun d'eux cesse d'être un individu tout à fait distinct et indépendant de l'autre. Ils se confondent et s'unissent dans cet enfant qui les continue tous les deux. Désormais ils peuvent se faire souffrir, se détester, se meurtrir; mais ce qui n'est plus possible, c'est qu'ils deviennent l'un pour l'autre des étrangers. Quelque chose est en eux de plus durable et de plus profond que leurs caprices, leurs querelles et leurs rancunes. Ils forment avec l'enfant

l'unique groupe naturel. Quiconque se met entre eux est un intrus, il sépare ce qui devrait être uni; il s'expose à de terribles représailles. Cette unité entre les époux, qui n'est nullement l'expression arbitraire d'une convention législative, mais qui est l'expression d'un fait, puisqu'elle résulte de l'existence de l'enfant, voilà ce que méconnait le divorce; c'est par là qu'il peut nous faire souffrir et par là qu'il peut prendre le caractère tragique.

Pour rendre le drame plus intense et pour donner à son idée l'expression la plus saisissante, M. Hervieu a élevé entre les deux époux divorcés le plus d'obstacles qu'il lui a été possible. Marianne a été trompée par son premier mari Max de Pogis. Elle a surpris les coupables, et Max a épousé sa complice. Elle reste donc humiliée, ulcérée. Alors se présente un homme qui est la loyauté et la bonté mêmes, qui l'aime d'un amour ardent, respectueux, chevaleresque. Guillaume Le Breuil lui offre de l'épouser, de lui refaire un foyer. N'est-ce pas une réparation que lui apporte la destinée? La refuser, ne serait-ce pas pour Marianne manquer en quelque manière à un devoir envers elle-même? Au nom de quel principe abstrait, cruel et vain, empêcherait-on un être vivant de se reprendre à la vie? Par cette revendication de son droit individuel, Marianne est bien une sœur des précédentes héroïnes de M. Hervieu. Elle part du point où celles-ci s'étaient arrêtées. Ajoutez que, pour épouser Guillaume, Marianne est obligée de passer outre aux objections, à la résistance de sa mère, catholique intransigeante et qui n'admet pas le divorce. Ce second mariage est pour elle un acte d'autant plus réfléchi et volontaire. Marianne semble donc aussi complètement séparée qu'il se puisse imaginer de son premier mari; l'expérience qu'elle a maintenant de la vie est bien faite pour l'aider à apprécier comme il convient ce calme absolu qu'elle goûte auprès de Guillaume, cette certitude qu'elle a de pouvoir se fier à lui et s'appuyer sur un bras qui ne faiblira pas. Elle a pris le bon parti. Elle a pour elle la raison.

Elle a pour elle la raison; seulement, elle a contre elle la passion. Car, à son insu, elle n'a pas cessé d'aimer celui par qui elle a souffert. Nous en avons l'impression très nette au cours de ce premier acte. Elle ne parle pas avec assez de calme de ce mari infidèle et nous nous apercevons bien qu'elle n'a pas réussi à le chasser de son cœur. Et l'espèce de fièvre que fait courir en elle le souvenir de Max de Pogis contraste trop violemment avec le sentiment paisible que lui inspire Guillaume, un sentiment où il n'entre que beaucoup d'estime jointe à beaucoup de reconnaissance. A vrai dire, en se remariant,

elle cède à un mobile dont elle aurait honte si elle pouvait en prendre conscience. Ce second mariage est un acte de représailles, c'est un défi porté au premier mari, avec un secret désir et un espoir inavoué de le faire souffrir.

Et Marianne a contre elle la présence de son enfant. Tout le second acte est consacré à nous faire souvenir que cet enfant existe, et que, puisqu'il existe, la séparation entre les deux êtres qu'il résume en lui n'est qu'illusoire. Guillaume a beau se montrer pour lui plein de bonté, cette bonté n'est ni adroite ni clairvoyante. Il y manque cette espèce de divination que peut seule donner la parenté du sang. De plus, en se remariant, Marianne a cessé d'avoir sur son enfant des droits exclusifs; elle a subi dans son autorité de mère une diminution. Même la situation s'est retournée, M. de Pogis étant devenu veuf de sa seconde femme. Il est décidé à ne plus se contenter des deux courtes visites que l'enfant lui fait chaque semaine. Il fera valoir ses droits devant les tribunaux, et entamera un procès, si Marianne ne consent pas à un arrangement amiable. Marianne et Max se trouvent ainsi remis l'un en face de l'autre. Et la conversation où ils ne parlent que de l'enfant, nous renseigne sur l'état de l'âme de Max. Car, sans doute, en lui, c'est le père qui souffre de trouver chez son fils des idées, des sentimens qu'un autre que lui y a mis. Mais en outre nous nous rendons bien compte que, lui non plus, il n'a pas cessé d'aimer Marianne, et qu'il en veut à Guillaume non pas seulement de lui voler une partie de la confiance de son enfant, mais aussi et peut-être d'abord de posséder celle qui a été à lui. Ainsi un attrait ramène l'un vers l'autre les deux êtres qui se sont aimés. Pour les réunir, il ne faudra qu'une occasion.

Les anciens qui avaient une imagination toute neuve et chez qui ne s'était pas usée la faculté poétique de l'étonnement, avaient traduit par d'effrayans symboles le pouvoir magnifique de la fatalité. Nous nous sommes habitués à rencontrer sur notre chemin cette ennemie et son visage nous est devenu familier. Ses coups n'en sont pas moins terribles. Elle peut, cette fatalité, résider en dehors de nous dans quelque accident absurde et foudroyant, une maladie, une mort, une catastrophe; elle peut résider en nous et se traduire par un de ces coups de passion par lesquels nous semblons démentir toute une vie. Sous cette double forme, la fatalité sévit à travers tout le troisième acte du *Dédale*. C'est ici, à tous les points de vue, l'acte essentiel de la pièce, celui qui en contient la signification, et qui porte le drame à son paroxysme. M. de Pogis a obtenu d'emmener son enfant passer

quelques semaines chez lui, dans son domaine de Mérange. La diphtérie sévit dans le pays : elle s'abat sur l'enfant. Marianne, prévenue, accourt en toute hâte. Voilà ce père et cette mère installés au chevet de leur enfant; ils le disputent à la mort, ils le sauvent. Mais pendant qu'ils le veillaient et qu'ils avaient l'un et l'autre même inquiétude, ils se sont remis à n'avoir à eux deux qu'une seule âme. Ils ont senti qu'il y avait en eux quelque chose qui leur était commun et qui les différenciait du reste du monde. Cette impression s'est manifestée à eux de façon visible le jour où le petit convalescent, de ses mains amaigries, cherchait à faire se joindre leurs deux mains. Le père et la mère indissolublement unis dans l'enfant, c'est ce qu'a voulu montrer M. Hervieu. Et pour qu'on ne pût se méprendre sur son idée, il a usé du procédé qui consiste à en mettre sous nos yeux une seconde traduction, une réplique et une contre-épreuve. C'est à quoi sert dans la pièce la présence du ménage d'Hubert et de Paulette; elle ne sert pas à autre chose, et cela même fait que jusqu'alors elle nous avait semblé assez inutile. Hubert et Paulette font un ménage bien parisien, c'est-à-dire un fort mauvais ménage. Hubert trompe sa femme gaiement et sans y entendre malice; Paulette trompe son mari ardemment, avec une jouissance de perversité. Or ils habitent un château voisin de celui de M. de Pogis. La diphtérie y a fait aussi son apparition, et, plus cruelle, elle a tué leur enfant. Sous ce coup effroyable ils se sont sentis pareillement frappés, et la communion dans la souffrance les a réconciliés. Désormais, il est de toute évidence que Marianne appartient de nouveau à son premier mari. Aussi lorsque celui-ci, sous prétexte d'avoir avec elle une explication, et de se justifier de sa conduite passée, s'introduit auprès d'elle la nuit et force sa porte, nous n'avons aucune espèce de doute sur l'issue de cette scabreuse entrevue. Ce cri de passion qui emporte toutes les pudeurs, tous les scrupules d'honnêteté, ce cri : « Je suis à toi, » nous ne pouvons en être surpris, si nous en sommes malgré tout choqués, car nous l'attendions; et il ne fait qu'exprimer une révolution et des sentimens que, depuis le début de l'acte, nous lisions clairement dans l'âme de Marianne.

Dans une minute d'affolement, Marianne est revenue à son premier mari. Que peut-il advenir maintenant? Car Marianne est trop foncièrement honnête pour se prêter ni à une comédie, ni à un partage. Elle nous l'a répété maintes fois, et nous ne supposons pas un seul instant qu'elle puisse, reprenant la vie auprès de Guillaume, garder Max comme amant. Tout le quatrième acte sera consacré aux efforts impuissans et condamnés d'avance que font les divers personnages du

drame pour chercher la solution de cette situation insoluble. C'est par là même que les discussions qui l'emplissent nous imposent à nous-mêmes une espèce de torture et nous plongent dans un état voisin de l'affolement. Marianne s'est sauvée de chez M. de Pogis; elle n'a pas voulu rentrer chez Guillaume; elle s'est réfugiée chez ses parens; elle leur a avoué sa faute. Quel parti prendre? retourner auprès de Guillaume, chasser jusqu'au souvenir de Max? Ce serait le parti le plus en accord avec les exigences sociales, et c'est celui que conseille discrètement le père de Marianne, M. Vilard-Duval. Donner son congé à Guillaume, qui, aux yeux d'une bonne catholique, n'a jamais été le mari de Marianne? C'est le parti extrême auquel ne répugnerait pas l'intransigeance de Mme Vilard-Duval. Pour elle, Marianne n'aperçoit d'issue que dans le suicide. Pourtant Guillaume averti du retour de sa femme accourt auprès d'elle. Il apprend de la bouche même de Marianne l'outrage qu'elle lui a fait. Nature violente, impétueuse, brutale, il voit rouge, et sort pour aller tuer M. de Pogis. La honte, le suicide, le meurtre, voilà les diverses solutions proposées.

Quelle va être celle de l'auteur ? Il imagine que Marianne avec son enfant s'est retirée chez ses parens dans leur château de province. M. de Pogis s'est installé dans une auberge du pays; il envoie à Marianne lettres sur lettres pour la supplier de le revoir. De son côté Guillaume vient offrir à Marianne son pardon. Les deux hommes se rencontrent : Guillaume précipite M. de Pogis dans un torrent où ils disparaissent tous deux. Cette solution n'a contenté personne.

Il nous reste à voir quels sont les personnages engagés dans cette action. Ce sont personnages de tragédie. La psychologie de l'auteur excelle à montrer de façon impitoyable tout ce qu'il tient dans le cœur de l'homme de pouvoir pour créer du malheur. Il y a d'abord des êtres qui, par définition, sont malfaisans. Max de Pogis en est un. Au dénouement l'auteur lui donne son véritable nom : il l'appelle Don Juan. Celui-ci a de son ancêtre littéraire l'égoïsme, la légèreté et la méchanceté. Il a trompé sa femme par libertinage. Il a épousé sa maîtresse par bravade. Il a dans la suite parfaitement oublié son fils et ne s'en est ressouvenu que le jour où, en le réclamant, il trouvait un moyen de se venger de celle dont il avait fait le malheur. Un autre aurait considéré que Marianne, appelée sous son toit par la maladie de son enfant, devait lui être sacrée : lui, la considère comme une proie. Ce joli homme n'est pas un très joli monsieur. — Mais ce n'est pas seulement par nos vices, c'est aussi bien par nos vertus que nous pouvons semer des ruines autour de nous. C'est le cas de Marianne.

Trompée par son mari, elle était capable de pardonner; mais la fierté même de sa nature a fait qu'elle a laissé le malentendu s'aggraver entre eux et devenir irrémédiable. Elle a été victime ensuite de la profondeur de son affection maternelle qui l'a livrée sans défense au père de son enfant. Et c'est enfin la franchise, la sincérité de son caractère qui l'empêchera plus tard de se prêter à aucun compromis, qui lui fera désoler le cœur de Guillaume, qui la rendra en partie responsable de la mort des deux hommes. — Ici-bas ce sont les innocens qui paient pour les coupables. L'aventure de Guillaume en est la preuve éclatante. En vérité, celui-là, quel reproche peut-on lui faire ? Qu'y a-t-il dans toute sa conduite qui ne soit noblesse, désintéressement, loyauté? C'est vraiment un jeu de la destinée qui l'a jeté sur ce chemin où son malheur allait passer. Cet athlète joue le rôle de victime. Il est celui dont on ne se soucie pas, qu'on traite comme quantité négligeable. Trop est trop : il a semblé qu'on en usait vis-à-vis de lui avec trop de désinvolture, que les choses comme les gens étaient pour lui trop dénués de justice et de pitié. Et une des plus fortes objections qu'on puisse adresser au rôle de Marianne, est justement qu'elle semble ne voir en lui qu'un comparse et oublier avec un excès de facilité son existence même. — Enfin quel que puisse être le travail par lequel la civilisation depuis tant de siècles a tâché d'adoucir notre sauvagerie native, la férocité première subsiste quand même, toujours près d'affleurer, et à certains momens elle éclate et fait craquer tout le vernis superficiel. Ces deux rivaux qui au dénouement s'épient à travers un buisson et qui en viennent aux mains, c'est un spectacle dont ne s'accommode guère le train ordinaire des convenances modernes; mais c'est qu'il nous donne assez bien une vision de forêt primitive où deux hommes luttent à mort pour la possession de la femme convoitée, devant la nature impassible.

On voit assez maintenant pourquoi nous pensons que, si l'on veut juger équitablement la pièce de M. Paul Hervieu, il ne faut pas la rattacher au genre de la comédie à thèse de Dumas fils. Aussi bien l'auteur, par certaines phrases semées dans le dialogue et qui y sonnent comme des réminiscences de notre théâtre classique, a pris soin de nous avertir qu'il souhaite de se rattacher à la tradition de notre tragédie. Seulement la tragédie avait pour elle le recul du temps où l'action était reléguée, le costume antique des acteurs, le prestige du vers; la tragédie moderne nous montre des contemporains en redingote; c'est la grande différence, et la difficulté essentielle dont on ne peut dire que cette fois M. Hervieu ait entièrement triomphé. Il y

a d'ailleurs dans la conduite de la pièce des incertitudes, des longueurs de préparations, un embarras qui se traduit à l'occasion par celui du style. Aussi *le Dédale*, où abondent les traits de hardiesse et d'originalité, où éclatent des scènes d'une remarquable intensité dramatique, et qui fait souvent grand honneur à la maîtrise de M. Hervieu, ne donne-t-il pourtant pas l'impression de plénitude et d'harmonie dans la vigueur que nous avions si fort admirée dans la *Course du Flambeau*.

Le Dédale est très inégalement joué et plusieurs rôles nous y ont semblé tenus à contresens. M. Le Bargy est excellent dans le rôle de M. de Pogis. Il y est élégant comme à son ordinaire et il a plus d'émotion et de chaleur que nous ne lui en avions encore vu. M. Paul Mounet joue au naturel le rôle de bon sauvage qui est celui de Guillaume. M. Louis Delaunay a donné au personnage du père une physionomie des plus conventionnelles. Mlle Leconte a joué avec beaucoup de tact et de souplesse le rôle double de Paulette, tantôt femme évaporée et tantôt mère touchante. Mais M. Mayer est chargé d'incarner un personnage jovial : et nous sommes prêts à reconnaître à cet excellent comédien toutes les qualités, sauf pourtant la jovialité. Mme Pierson a atténué, arrondi, adouci, attendri et mouillé de larmes le rôle de Mme Vilard-Duval, auquel il eût fallu au contraire donner beaucoup d'âpreté. Et c'est à Mme Bartet que nous ferons notre principale querelle. Il va sans dire que, dans l'ensemble du rôle, elle a été exquise et nous a donné à admirer toutes ses qualités habituelles de distinction, de justesse et d'émotion vraie. Mais elle a introduit dans son jeu quelques notes des plus fâcheuses. Rien de plus pénible que l'espèce de tremblement nerveux qu'elle a cru devoir affecter au quatrième acte lors de sa rencontre avec Guillaume. Et rien de plus franchement regrettable que le hoquet dans lequel elle jette, à ce même acte, le mot de la fin : « Arêtez-le ! » Mme Bartet doit laisser à des comédiennes de moins de style ces effets d'un réalisme facile qui mettent une fausse note dans un jeu dont nous retrouverons sans doute par la suite la souveraine et délicieuse harmonie.

La *Sorcière* est une pièce composée à souhait pour ceux qui, au théâtre, recherchent proprement le plaisir du « théâtre. » C'est d'abord un plaisir des yeux. L'époque choisie étant le XVIe siècle espagnol, on devine aussitôt quelle occasion ce pouvait être de beaux décors, de riches costumes et d'ingénieuse restitution archéologique. Le goût de M. Sardou pour les curiosités de l'érudition, secondé par celui de

Mme Sarah Bernhardt pour les splendides mises en scène, ne pouvait manquer ici de faire merveille. Les tableaux éclatans, variés, séduisans se succèdent à l'envi. C'est d'abord la campagne où Zoraya, la sorcière, vient chercher les simples dont elle compose ses breuvages, puis la maison de Zoraya dans le vieux goût musulman, puis une noce espagnole, puis le tribunal de l'Inquisition, enfin le bûcher dressé devant le porche de l'église. Mais pourquoi n'a t-on pas fait flamber ce bûcher? Qu'est-ce qu'un bûcher qui ne flambe pas? Nous en avons tous éprouvé une déception.

Ensuite M. Sardou est incomparable pour tenir l'attention en éveil, renouveler sans cesse l'intérêt de curiosité et frapper soudain de grands coups. Dès le premier acte, nous avons vu le noble Espagnol Don Enrique s'éprendre de la musulmane Zoraya. Ils sont tous deux jeunes, beaux; ils s'aiment, et nous les aimons. Mais les lois les plus sévères défendant l'union d'un chrétien avec une musulmane, il faut avouer que Don Enrique s'est engagé dans une liaison toute pleine de périls. Nous retrouvons au second acte nos deux jeunes gens en train de filer le parfait amour. Cependant, à la tristesse de Don Enrique, à certaines paroles vagues qui lui échappent, nous devinons qu'un danger plane sur les amoureux. Les cloches de la ville sonnent à toute volée. Nous apprenons en fin d'acte qu'elles sonnent pour le mariage de Don Enrique : le traître épouse la fille du gouverneur de Tolède, Doña Juana. Voilà un coup de théâtre. En voici un autre à l'acte suivant. Zoraya s'est introduite au palais où se célèbrent les noces. Elle s'est présentée à son infidèle comme une statue du remords. Une explication a eu lieu, d'où il résulte que le mariage de Don Enrique avec Doña Juana n'altère en rien les sentimens du jeune homme pour sa maîtresse. Celle-ci a endormi d'un sommeil hypnotique la jeune épousée : elle va se sauver avec Don Enrique; mais le Saint-Office a été prévenu : l'alarme a été donnée : les issues du palais sont gardées. Le fait est qu'à l'acte suivant nous apprenons que les deux fugitifs ont été rattrapés et qu'on instruit leur procès. L'interrogatoire de Zoraya devant le tribunal de l'Inquisition est le morceau principal, le passage le plus pathétique de la pièce, celui où l'angoisse est portée à son comble. Car pour sauver Don Enrique, Zoraya accepte de déclarer qu'elle a surpris son amour par des philtres, et qu'elle est sorcière, ce qui est de tous points inexact. Le dernier acte se passe dans un décor magnifique et terrible avec grand déploiement de peuple et de moines en cagoules. La logique veut que Don Enrique et Zoraya soient unis dans la mort, et telle est la conclusion que M. Sardou a donnée à son drame.

Dans ce genre de drame historique à grand spectacle, il faut encore une attraction nouvelle, inédite, sensationnelle, et, comme on dit, un clou. C'est ici l'hypnotisme, dont M. Sardou a tiré le parti le plus ingénieux. Les prétendus crimes de sorcellerie qui ont effrayé le moyen âge et même des siècles plus éclairés n'étaient, paraît-il, que d'honnêtes phénomènes d'hypnotisme. Nous avons ainsi au deuxième et au cinquième acte des séances d'hypnotisme qui pourront très bien faire courir tout Paris. J'aime moins la séance d'hystérie ou d'épilepsie par laquelle commence le quatrième acte. Elle plaira à ceux des spectateurs qui aiment les impressions pénibles : mais elle chagrinera le public des familles.

Mme Sarah Bernhardt a été très belle d'attitudes et a eu de beaux cris dans le rôle de Zoraya. M. de Max réalise le type lui-même du Grand Inquisiteur pour mélodrames. Mlles Moréno et Dufrène se sont consciencieusement appliquées à faire courir dans la salle un petit frisson de Salpêtrière.

Je me garderai bien d'insister sur la dernière production de M. Brieux, et je suis heureux que le genre même auquel l'auteur se consacre maintenant me dispense d'en rien dire. Le fait d'être rédigé en dialogue et en tirades et d'avoir été débité en scène ne suffit pas pour qu'un ouvrage relève de la critique dramatique. Depuis *les Remplaçantes*, M. Brieux s'éloigne de plus en plus de la littérature de théâtre et d'ailleurs de toute espèce de littérature. *Maternité* est une sorte de tract dialogué sur la question de la repopulation. Le bon moyen pour amener nos contemporains à repeupler est-il de réhabiliter la fille-mère? Est-il vrai que de l'état actuel de nos institutions résulte une espèce de droit à l'avortement et de devoir de stérilité?... Ce sont des questions dont je m'empresse de laisser la discussion aux spécialistes, en regrettant que les qualités fort appréciables de dramaturge dont M. Brieux avait fait preuve dans quelques-unes de ses pièces sombrent aujourd'hui dans cet océan de déclamation.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *L'Étranger*, action musicale en deux actes; paroles et musique de M. Vincent d'Indy. — *L'Enlèvement au sérail*, opéra-bouffe en trois actes, de Mozart. — Nouveau-Théâtre : Trois auditions de *Don Giovanni*. — Opéra-Comique : *La Reine Fiammette*, conte dramatique en quatre actes et six tableaux; paroles de M. Catulle Mendès, musique de M. Xavier Leroux,

Par la noblesse et la pureté de son idéal, par la valeur technique et morale d'un art qu'il pratique à la fois comme une science et comme une vertu : science profonde et souvent cachée, vertu sévère et même farouche, l'auteur du *Chant de la Cloche*, de *Wallenstein*, de *Fervaal* et de *l'Étranger*, mérite nos respects. Il est juste de lui rendre sinon tous les honneurs, au moins tous les devoirs. C'était un devoir — qu'il eût fallu plus tôt remplir — de représenter à Paris *l'Étranger;* c'est un devoir de l'écouter (je ne dis pas seulement de l'entendre) et de l'étudier avec soin. Il semble même que ce soit un devoir, encore plus qu'une joie, de créer des œuvres comme celle-là et que dans une telle musique la nature ou le génie ait moins de part que la volonté.

Les admirateurs enthousiastes de M. d'Indy, — leur qualité comme leur nombre est loin d'être négligeable, — aiment à le nommer le chef de l'école française. Auber a gardé ce titre autrefois, et longtemps. Il est permis de douter si M. d'Indy le mérite davantage; mais, à coup sûr, il le porte autrement. Le nouveau chef est impérieux; il manque d'indulgence. Il nous régit avec un sceptre de fer et, quoi qu'on nous eût promis de son œuvre nouvelle, son joug, depuis sa dernière œuvre, ne s'est point allégé.

Fervaal, il vous en souvient, était fils des nuées. En cela l'Étran-

ger est bien son frère. Les nuées d'où Fervaal descendait s'étaient formées dans la montagne; celles à qui l'Étranger doit le jour, — un jour pâle et voilé, — viennent de l'Océan. Le brouillard s'étend sur notre pays de France. Des Cévennes, où se passait le premier drame, il a gagné le pays basque, où le second se déroule. Et cela d'ailleurs ne fait qu'une différence de latitude entre deux poèmes également vagues, obscurs et nébuleux également.

A Biarritz, de nos jours, — et cette détermination de temps et de lieu messied en un sujet surnaturel, — parmi les pêcheurs de la côte, vit un pêcheur mystérieux. Le hasard, ou le ciel, ou peut-être l'enfer protège l'inconnu. Seul, chaque matin, il ramène au rivage sa barque chargée de poissons. Il a même de plus rares privilèges. A son bonnet luit une émeraude magique, dont on a vu parfois les feux apaiser la tempête et sauver les marins en danger. La bonté de cet homme égale sa puissance : il donne aux pauvres et partage sa pêche avec eux, à moins qu'il ne la leur abandonne tout entière. Mais pour lui sa puissance et sa bonté n'ont porté que des fruits amers. On l'envie, on l'accuse; sous ses bienfaits on ne soupçonne que des maléfices; l'apôtre est traité de sorcier par le peuple et la haine de chacun répond à son amour pour tous.

Un seul être, une jeune fille, Vita, va l'aimer. Elle l'aime déjà. Elle l'aime pour le bien qu'il fait et le mal qu'on lui rend, pour sa charité, pour sa douceur, pour le charme sérieux de sa parole, pour le mystère enfin qu'il porte en lui et qu'elle devine profond, sacré, peut-être divin. Elle l'aime, oublieuse de tout ce qui n'est pas lui, de tout et de tous, y compris André, le beau douanier, son fiancé d'hier. Et voici que l'Étranger, qui n'aime pas moins Vita qu'il n'est chéri par elle, qui l'aimait avant de la connaitre, qui sur terre et sur mer n'a cherché qu'elle seule, sa sœur prédestinée, l'âme éternellement promise à son âme, l'Étranger la repousse et veut la fuir. Les raisons qu'il donne de ses refus sont diverses. La plus forte, — si nous avons bien compris ces choses subtiles, — n'est autre que son amour même. L'Étranger se reproche et se punit, quitte à frapper avec lui la jeune fille, d'avoir aimé d'un amour égoïste, d'avoir détourné sur un être particulier et pour son propre bonheur, une tendresse générale et désintéressée, dont la félicité des autres devait être seule et l'objet et la récompense.

Il s'éloigne donc, laissant à Vita l'émeraude, la rayonnante ouvrière de grâce et de salut. Mais la jeune fille, enflammée de dépit, jette le talisman dans les flots. Alors, par un retour funeste, la pierre

qui jadis apaisait l'Océan, maintenant le soulève. En vue de la côte, une barque est surprise par la tempête. Qui donc osera la secourir? L'Étranger, revenu soudain, aura seul ce courage. Mais non, il ne l'aura pas seul. Vita, qu'il ne repousse plus, s'élance avec lui et l'Océan les engloutit ensemble, unis par l'amour et la mort.

Si le symbolisme de ce poème, j'entends l'idée morale qu'il exprime et qui le dépasse, peut échapper d'abord, une chose du moins apparaît tout de suite : c'est que ce poème est symbolique. Ayant M. d'Indy pour auteur, il ne pouvait pas ne pas l'être. Et l'on ne songe point à s'en plaindre; on aimerait seulement qu'il le fût d'une façon plus claire, plus originale aussi.

L'exégèse actuelle est assez partagée sur le sens « esotérique » de l'aventure. D'aucuns, — nous citons à peu près et de mémoire, — ont cru découvrir en Vita la jeunesse en fleur échappant aux médiocres contingences quotidiennes, que synthétise la séduction charnelle du beau douanier, par l'aspiration vers l'au-delà, que l'Étranger symbolise. Mais selon d'autres interprètes, l'Étranger représenterait l'Artiste, Vita figurant la minorité intelligente qui, attirée vers le Beau, souffre des brutalités de la foule. Rien de tout cela n'est impossible. Il se pourrait aussi, plus simplement, que *l'Étranger* fût un souvenir du *Vaisseau fantôme*, une variante moins claire et moins forte que le thème, sur le sujet wagnérien de la pitié.

Vita ne ressemble pas seulement par le nom à Senta, mais par le sentiment, par l'amour étrange, idéal, auquel elle sacrifie l'amour humain d'André le douanier, parent celui là, par la malechance et la médiocrité, du jeune chasseur Eric. Des rapports analogues se rencontrent jusque dans les dehors naturels ou pittoresques. L'Océan, sauvage et meurtrier, environne, domine l'un et l'autre drame, servant à tous deux de fond et de fin, de décor et de dénouement. Qui donc enfin ne reconnaîtrait dans l'Étranger un sombre fils du Hollandais volant? Mais le fils a dégénéré de la grandeur et surtout de l'humanité du père. Il nous est moins intelligible et partant il nous intéresse et nous touche moins. Si légendaire que soit le personnage du Hollandais, la loi de son être nous est connue; rien de lui ne nous échappe ou ne nous étonne : ni sa faute, ni son châtiment, ni son inquiétude et son espérance d'amour. Autrement obscur est le caractère de l'Étranger, et son destin. Cet homme qui veut le bien de tous, et qui le peut, — nous savons de quel prodigieux pouvoir, — d'où vient qu'il ne réussit pas à l'accomplir? Pourquoi ses filets à lui seul toujours pleins, et vides ceux de ses compagnons? Autour de lui, malgré

lui, pourquoi la misère? Et pourquoi même en lui, surtout en lui? Pas plus qu'au bonheur des autres, nous ne voyons d'obstacle à son bonheur, à son amour. Une méprise du Hollandais, son injuste soupçon, diffère son salut et crée naturellement cette péripétie morale et cette faute du doute, chère à Wagner, et que la souffrance, la mort même peut seule racheter. Ici rien de semblable; rien qu'une série d'effets dont les causes nous échappent. D'où l'incertitude, l'obscurité, la faiblesse dramatique d'un symbolisme sous lequel la base humaine et logique se dérobe. A force de prétendre signifier, — et signifier des choses vagues, flottantes, — les personnages finissent par ne plus être. Des deux *Vaisseaux-fantômes*, le plus fantôme n'est pas l'allemand, et le poème de M. d'Indy, épreuve d'un original de Wagner, en est une épreuve atténuée et pâlie.

« Action musicale, » disent la partition et l'affiche. Il semble qu'elles disent mal. L'action, bien entendu l'action intérieure, la seule dont la musique aujourd'hui se soucie, languit et traîne dans une œuvre où le sentiment revient sur soi-même et tourne beaucoup plus qu'il ne s'accroît. *Fervaal* avait plus de mouvement. Le progrès dramatique y était autrement sensible. Le sujet et le héros s'élevaient ensemble jusqu'aux cimes finales, très hautes et très pures. Ici, des deux duos qui font toute la matière psychologique de l'ouvrage, le second est la répétition plutôt que le développement ou l'exaltation du premier; analogues, identiques même par nature, en degré du moins ils devraient différer davantage.

Avec plus d'intérêt dramatique, on voudrait plus de lyrisme aussi. « Drame lyrique; » de ce titre, que prend l'opéra contemporain, l'épithète, comme le nom, se trouve rarement justifiée.

Ils ne sont pas nombreux dans *l'Étranger*, les passages que, dans l'opéra de jadis, le président de Brosses appelait « les endroits forts » et dont le récitatif emplissait les intervalles. C'était des airs alors; ils pourraient aujourd'hui recevoir une autre forme et Wagner la leur a souvent donnée. Je veux parler de ces momens où la musique, de chant ou d'orchestre, au besoin de l'un et de l'autre à la fois, au contact d'une idée claire, surtout d'une passion vive, s'anime, s'échauffe, se développe avec abondance pour s'épanouir avec splendeur. Les « Adieux de Wotan » à la fin de la *Walkyrie;* le chant de la forge (premier acte de *Siegfried*); au second acte de *Tristan et Yseult*, le nocturne à deux voix, sont parmi les chefs-d'œuvre de ce lyrisme, que l'évolution de l'art moderne a pu renouveler, mais qu'elle ne saurait abolir. Et cette beauté nécessaire, éternelle, avait

trouvé dans la dernière scène de *Fervaal* même une magnifique expression. Alors elle fut lyrique, l'inspiration de M. d'Indy. Elle le fut longtemps et non seulement sans faiblir, mais en se fortifiant jusqu'au bout. Alors, malgré le sujet funèbre et le paysage glacé, le chant du héros portant en ses bras sa douce morte, et la symphonie escortant la montée douloureuse, et toute la musique enfin rayonnait d'émotion et de vie.

Nulle page de *l'Étranger* ne vaut celle-là. Quelques-unes, dans le premier duo, surtout dans le second, la rappellent avec moins de grandeur esthétique et morale, par des traits épars de ce lyrisme que nous cherchons à définir. Dès le premier acte, des éclairs de beauté traversent les discours du héros sombre. Et cette beauté, c'est l'honneur de M. d'Indy de ne jamais la concevoir et la réaliser que sérieuse, haute et pure, infiniment supérieure au charme superficiel et à l'agrément passager. Certaines « ritournelles, » — excusez le mot, — où l'orchestre expose, reprend, transforme et surtout développe à l'aise, avec un trop rare loisir, le thème de l'Étranger, sont véritablement admirables. Elles le sont par le sentiment, où la mélancolie se mêle à la bonté; elles ne le sont pas moins par la forme : par l'harmonie, par les sonorités et par la mélodie; oui, par la mélodie même, où se révèlent et se rencontrent souvent les plus nobles influences, depuis celle de Bach ou de Beethoven, jusqu'à celles de la chanson populaire et de l'art religieux.

Une fois, une seule fois peut-être, la beauté de cette musique dure plus d'un moment : c'est au second acte, lorsque l'Étranger donne à Vita qui l'interroge, non pas la définition, mais la notion, mystérieuse et mystique, de son être. « *Je suis celui qui rêve; je suis celui qui aime.* » Tout fait émouvante et vraiment grandiose la confidence, même obscure, de ce destin de rêverie et d'amour. C'est ici le centre ou le sommet de l'œuvre; c'en est le mouvement, le transport unique, mais irrésistible. L'invention, ou peut-être l'adaptation de la mélodie (qui semble d'église), ne pouvait être plus heureuse. Le thème fort et doux, en se développant, accroît sa force et ne perd rien de sa douceur. Les motifs secondaires qui l'accompagnent, le haussent et le grandissent encore; toujours mêlés à lui, il les domine toujours. L'orchestre lui donne en même temps la puissance et la lumière. Enfin il n'y a pas jusqu'à la voix qui, dans certain passage : « *J'ai longtemps navigué, et sur toutes les mers!* » n'achève ou ne couronne cette progression par un accent de pathétique et poignante humanité. « Action musicale, » « drame lyrique, » en ces pages seules peut-

être, mais en celles-là sûrement, l'œuvre de M. d'Indy mérite de porter de tels noms.

Ailleurs on la définirait plutôt par le terme d'opéra symphonique. De la symphonie, de cette puissance redoutable qui fait aujourd'hui parmi les musiciens tant de victimes, ou du moins tant d'esclaves, M. d'Indy, mieux que pas un autre, sait être et rester le maître. Il en connaît, il en possède et, pour ainsi dire, il en manie les deux élémens, ou les deux forces. L'une, plus matérielle, consiste dans l'instrumentation : dans la quantité des sons et dans leur qualité, dans le choix et la combinaison des timbres, qui sont comme la couleur de la musique, ses lumières et ses ombres. De la science ou de l'art instrumental, rien n'est étranger à M. d'Indy. Son orchestre, dans la tempête finale, atteint au paroxysme de la puissance, et cela sans lourdeur et sans brutalité. Partout ailleurs, il réunit des qualités non moins précieuses : la plénitude avec l'équilibre, autant de liberté que de souplesse. Tantôt il agit par l'association des sonorités; tantôt c'est par leur partage et par l'effet isolé d'un instrument à découvert. Loin de jamais blesser l'oreille, il sauve au contraire ce que pourrait avoir pour elle de trop dur l'aspérité des harmonies ou la brusquerie des modulations. Tout se fond en cet orchestre, sans que rien s'y confonde.

Le second principe de la symphonie, peut-être plus idéal, n'est autre chose que le développement d'une ou de plusieurs pensées musicales; c'est l'art de connaître et de régler les rapports que les thèmes divers doivent soutenir entre eux pour s'opposer ou se réunir. Et de cet art encore, il semble que le musicien qu'est M. d'Indy sache tous les secrets. Mais au fond il n'en possède qu'un secret unique : le dernier, celui qu'a trouvé le maître de Bayreuth. La loi de *l'Étranger* comme de *Fervaal* est le *leitmotiv*. Personne en France n'applique le procédé wagnérien avec autant de fidélité que M. d'Indy. Mais, comme il en use avec moins de naturel et de liberté, moins d'abondance, d'ampleur, de génie enfin que Wagner, l'artifice et je dirai presque le mécanisme, la monotonie, l'étroitesse et déjà peut-être un peu l'usure du système commence de paraître. Que le motif lent de *l'Étranger*, qui signifie la charité mélancolique du héros, n'ait qu'à prendre un ton plus vif, un rythme plus piquant pour exprimer la malveillance de la foule, c'est un de ces jeux, une de ces gentillesses où l'on finit par se demander si peut-être il n'y aurait pas moins d'adresse que de pauvreté. Et puis, et surtout, comme elle tarde, la conciliation depuis si longtemps promise entre l'orchestre et la

voix! Comme décidément la symphonie, telle que le drame lyrique la comporte ou la supporte, est forcément restreinte en ses thèmes, entravée en ses développemens! Elle, qu'on a cru faire souveraine, que de fois elle obéit et sert! Si peu qu'elle respecte la voix et la parole, elle doit néanmoins en tenir quelque compte. Pour ne la point écraser, il faut à chaque instant qu'elle se détourne, ou s'interrompe, enfin qu'elle se sacrifie. Qu'arrive-t-il alors? Fût-ce au moment où elle peut se déployer seule, elle paraît encore se ménager se retenir, et jusque dans l'entracte, — une des fortes pages pourtant, — de *l'Étranger*, on trouve la restriction et la contrainte, quelque chose de haché, de fragmentaire et d'éparpillé, qui n'est pas la symphonie véritable.

Rarement lyrique, symphonique seulement à demi, l'œuvre est encore moins vocale et verbale : j'entends qu'il n'y faut chercher ni la beauté du chant ni la vérité de la déclamation. Lorsque, au second acte, la jeune fille adjure l'Océan, des voix s'élèvent au loin, qui semblent celles de la mer, et la partition porte ceci : « Ces voix ne constituent pas une *partie* vocale; mais un *appoint instrumental* à l'orchestre. » Dans le reste de l'ouvrage, il n'en va même pas ainsi. Non seulement la voix, humaine alors, ou qui devrait l'être, des personnages, ne constitue pas une partie vocale, mais le plus souvent elle constitue, au lieu d'un appoint, un accroc à l'orchestre. Et pas plus qu'avec l'orchestre, elle ne s'accorde avec les mots; loin d'en éclairer et d'en fortifier le sens, elle ne cesse de l'offusquer et de le contredire.

Ce manquement à la verbalité de la musique est un des principaux points où M. d'Indy s'éloigne du génie de notre pays. Il y en a bien d'autres, qu'on aura notés au passage; ou plutôt je n'en vois pas un seul par où des œuvres comme celle-ci pourraient se rattacher à l'une quelconque de nos traditions nationales. Ici rien n'est à nous, ou de nous, et plus encore que son héros, c'est M. d'Indy lui-même qui est l'Étranger.

C'est un étranger de distinction, de haute culture et de grande race, mais d'une race lointaine. Il semble venir de plus haut que l'Allemagne. Auprès de M. d'Indy, Bach, Beethoven, Wagner feront bientôt l'effet d'Italiens frivoles et légers. A peine osons-nous encore nous souvenir de Weber et le rappeler. De celui-là pourtant il reste une œuvre, marine aussi par quelque endroit; on y entend aussi gronder la tempête, mais on y voit le soleil rayonner sur les flots. Dans *Obéron* une jeune fille aussi, comme la Vita de *l'Étranger*, « aime à *causer* avec la verte mer. » Mais il y a causerie et causerie. Après avoir

entendu *l'Étranger* tout entier, relisez seulement l'air de Rezia. Vous sentirez ce que peut être dans la nature et dans une âme, je ne dis pas la joie, que ne comportait pas le sujet de *l'Étranger*, mais la vie, dont aucun sujet, aucun art ne se passe. L'art de M. d'Indy ne la possède ni ne la donne. Un jour, ayant reçu je ne sais quelle composition de Hans de Bülow, Liszt lui écrivait : « C'est une œuvre d'un caractère impitoyablement morose et sombre. Il faudrait presque un parterre de suicidés pour l'applaudir. » L'œuvre de Bülow devait avoir quelque ressemblance avec *l'Étranger*.

Les premières représentations à l'Opéra sont quelquefois près d'être excellentes. Telle fut la « première » de *l'Étranger*. L'orchestre de M. Paul Vidal a fort bien joué cette fort difficile musique. M. Delmas l'a chantée admirablement. Voix, intelligence et sentiment ; soin, conscience et zèle, ce grand artiste a tous les mérites : ceux qui font la beauté comme ceux qui font la probité de l'art.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, *l'Enlèvement au sérail*, à l'Opéra, donne un peu l'impression que pourrait produire une statuette de Tanagra dans la Galerie des Machines.

La pièce est du genre turc et Berlioz l'a contée ainsi : « Il y a l'éternelle esclave européenne qui résiste à l'éternel pacha. Cette esclave a une jolie suivante : elles ont l'une et l'autre de jeunes amans. Ces malheureux s'exposent à se faire empaler pour délivrer leurs belles. Ils s'introduisent dans le sérail, ils y apportent une échelle, voire même deux échelles. Mais Osmin, un magot turc, homme de confiance du pacha, déjoue leurs projets, enlève une des échelles et va les livrer à la fureur du pal, quand le pacha, qui est un faux Turc d'origine espagnole, apprenant que Belmont, l'amant de Constance, est le fils d'un Espagnol de ses amis qui, jadis, lui sauva la vie, se hâte de délivrer nos amoureux et de les renvoyer en Europe, où il est probable qu'ils ont ensuite beaucoup d'enfans.

« C'est aussi fort que cela. »

Mais cela suffit à Mozart, et lui parut même charmant. Il écrivait de Vienne à son père, le 1er août 1781 : « Voilà que Stéphanie le jeune m'a donné avant-hier un livret à composer. Je dois reconnaître que, quelque méchant qu'il puisse être à cause de moi vis-à-vis des autres, — ce que j'ignore, — il se montre pour moi un excellent ami. Le livret est tout à fait bon. Le sujet est turc et la pièce s'appelle « Belmont et Constance » ou *l'Enlèvement au sérail*... « Je me réjouis tant de composer sur ce livret, que déjà le premier air de la

Cavalieri, celui d'Adamberger et le trio qui termine le premier acte sont achevés. »

Le reste ne lui coûta ni plus de temps ni plus de peine, et ce ne fut pas sa faute, mais celle des circonstances et de la cabale, si l'opéra ne fut joué qu'en juillet 1782, avec un succès éclatant.

En 1781, Mozart a vingt-cinq ans. Il vient de se fixer à Vienne pour toujours et de quitter le service humiliant de son indigne maître, l'archevêque de Salzbourg. Ses lettres d'alors sont pleines de détails sur son ouvrage et sur sa vie. Elle était faite, cette vie, de travail et d'amour, déjà de soucis et d'inquiétude matérielle, sinon de misère encore, mais aussi de la joie idéale, de l'innocente et vraiment divine joie qui fut le génie même de Mozart et que la douleur humaine ne put jamais détruire ou seulement altérer.

« Dès six heures du matin, en tout temps, on me frise, et à sept heures je suis complètement habillé. Alors je compose jusqu'à neuf heures. De neuf heures à une heure, j'ai mes leçons; puis je mange, quand je ne suis pas invité quelque part, où on dîne à deux et même à trois heures... Je ne puis pas travailler avant cinq ou six heures du soir et souvent j'en suis empêché par un concert, sinon je compose jusqu'à neuf heures. Je vais alors chez ma chère Constance... où le plaisir de nous voir est généralement empoisonné par les aigres discours de sa mère... A dix heures et demie ou onze heures, je rentre chez moi; cela dépend de l'impétuosité de sa mère et de mes forces à l'endurer (1). » Quant à sa « chère Constance, » Mozart fait d'elle à chaque instant des portraits délicieux. Il aime tout en elle, ou si, par hasard, il lui reproche la moindre chose, comme de s'être, en jouant aux petits jeux, laissé mesurer le mollet avec un ruban, rien n'est plus délicat, plus touchant que sa manière de la reprendre, hormis sa façon de lui pardonner.

Le père de Mozart s'opposa longtemps au mariage. Il céda pourtant, ému par des lettres vraiment admirables, qui révèlent chez Mozart une âme aussi pure que son génie, et peu de semaines après la première représentation de *l'Enlèvement au sérail*, Mozart et Constance furent unis.

On s'accorde à reconnaître dans *l'Enlèvement au sérail* le premier des vrais opéras allemands. Il l'est par le texte, ou la lettre, et quelquefois par l'esprit. Si *l'Enlèvement au sérail* se partage en morceaux détachés, airs, duos, ensembles, comme feront plus tard *le Nozze* et

(1) *Lettres de Mozart*, traduction de M. de Curzon, chez Hachette.

Don Giovanni, ces chefs-d'œuvre de Mozart qu'on pourrait appeler italiens; si l'ouvrage n'approche pas, pour l'élévation des idées, pour la liberté du style, pour la variété des formes et leur mélange, de *la Flûte enchantée*, le chef-d'œuvre allemand du maître, il n'en est pas moins vrai qu'entre les pages de cette partition, la petite fleur bleue dont parle Henri Heine a commencé de fleurir. Elle embaume, au premier acte, les délicieux couplets d'Osmin. Joyeux et pourtant mélancoliques, légers en même temps que profonds, ils expriment le même sentiment, la même tendresse, que chanteront plus tard, sur un ton plus relevé, les strophes alternées de Papageno et de Pamina; plus tard encore, sur le mode sublime, les mélodies de Léonore et de Florestan. *L'Enlèvement au sérail*, *la Flûte enchantée*, *Fidelio*, marquent trois degrés dans l'histoire de l'opéra allemand. Grillparzer, je crois, aimait à se représenter Mozart comme un bel adolescent gracieusement couché entre l'Allemagne et l'Italie. Pour la première fois dans *l'Enlèvement au sérail*, Mozart a regardé et soupiré du côté de l'Allemagne.

Enfin c'est à propos de *l'Enlèvement au sérail* que Mozart a défini son idéal de musicien dramatique en ces mots bien connus : « Dans un opéra il faut absolument que la poésie soit la fille obéissante de la musique. » Dans un opéra tel que *l'Enlèvement au sérail*, la poésie fait plus qu'obéir : elle s'abaisse, elle s'efface, elle disparaît. La musique agit seule. Seule, — je songe surtout au quatuor, à quelques airs de ténor, qui sont exquis, — seule, en dehors ou plutôt au-dessus des situations banales, des personnages insignifians et des inutiles discours, elle crée l'ordre ou le monde infini des sentimens, et, parlant de Mozart, on dirait presque des vertus : de la douceur, de la tendresse et de la pureté. La musique est admirable quand elle coopère avec le verbe au miracle de la beauté; mais je doute s'il ne faut pas l'admirer davantage quand elle accomplit ce même prodige toute seule et tout entier.

Deux jeunes cantatrices, M[lles] Lindsay et Verlet, ont débuté dans *l'Enlèvement au sérail*. Elles ont toutes les deux — surtout la première — un peu de la voix et du style qu'il faut pour chanter Mozart. De l'un et de l'autre, au contraire, M. Affre est totalement dépourvu.

Don Juan a besoin, plus que *l'Enlèvement au sérail*, de la parole, ou de la poésie. Mais il peut, sans trop de dommage, se passer de la représentation théâtrale. Il gagne même, infiniment, à n'être pas représenté sur la théâtre de l'Opéra. C'est ce qu'on savait depuis

longtemps et ce qu'une expérience heureuse vient, encore une fois, de démontrer.

M. Reynaldo Hahn a dirigé, d'une main souple et légère, au Nouveau-Théâtre, trois charmantes exécutions « en concert » de *Don Giovanni*. Leur charme tint à beaucoup de choses : à la beauté sonore comme à la vérité dramatique de l'idiome italien; à la coupe originale en deux actes grandioses et non point en cinq, tout petits; au rétablissement du second finale, inédit en France, et que Mozart ne croyait pas inutile à l'équilibre, peut-être même à la signification morale de son œuvre. Mais surtout le style ou l'esprit de ces trois exécutions fut parfait. Les dimensions de la salle, la réduction de l'orchestre et des chœurs, la finesse, l'aisance, la liberté, je dirais volontiers la familiarité de l'interprétation générale, voilà ce qui ramena le chef-d'œuvre à ses justes proportions et nous en fit goûter, comme jamais, le sens intime, exquis, l'idéal en même temps supérieur et prochain.

Don Juan et Leporello, Doña Elvire, Mazetto, Zerline et jusqu'au Commandeur s'acquittèrent convenablement de leur tâche. Un ténor italien, M. Bonci, n'a pas soupiré, ni crié, mais chanté Don Ottavio d'une voix pure, facile, et musicale plutôt que dramatique, ainsi qu'il convient. Enfin, Doña Anna, c'était Mme Lili Lehmann. Ou plutôt, sans le secours du théâtre, du costume et de l'action, sans un mouvement, sans un geste, rien que par la puissance, la grandeur, la noblesse et la sûreté de son art, l'admirable cantatrice a été Doña Anna elle-même et tout entière.

La Reine Fiammette (à l'Opéra-Comique) est un mélodrame où l'affectation de la forme n'est pas inégale à la vulgarité du fond. La musique a paru posséder surtout le dernier de ces deux caractères. Mais dans le rôle de la jeune reine, Mlle Garden a charmé les yeux et les oreilles par la grâce de ses gestes, de ses attitudes et même de son chant.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre.

Il faut confesser notre erreur : nous avions cru que l'application de la loi du 1er juillet 1901, même avec les développemens et les excroissances qu'on y avait apportés, touchait à son terme, et que le gouvernement serait amené bientôt à chercher un autre champ d'exercice pour son exubérante activité. Nous nous trompions, et M. Combes ne devait pas tarder à le prouver. Peut-être n'est-il pas suffisamment préparé à traiter d'autres problèmes que les problèmes théologiques : aussi n'en sort-il pas. Il n'a d'ailleurs pas tardé à s'apercevoir que, grâce aux principes de liberté ou aux habitudes de tolérance qui ont été, en somme, la marque distinctive du siècle dernier, l'Église avait été, comme il dit, très envahissante. On la retrouve un peu partout sous une forme ou sous une autre, et c'est dès lors une œuvre de très longue haleine que de l'en chasser. Avec cela un gouvernement a, — qu'on nous pardonne la vulgarité du terme, — du pain sur la planche pour très longtemps, et, aussi longtemps qu'il mangera chaque jour un morceau de ce pain, peu nutritif sans doute mais presque inépuisable, il sera dispensé de chercher autre chose. La guerre religieuse suffit en ce moment à tous les besoins de l'esprit public, et M. Combes espère bien qu'il en sera encore ainsi pendant plusieurs années. Peut-être ne se trompe-t-il pas. Son œuvre, qui paraissait presque finie, vient de prendre un essor nouveau, et ce ne sera certainement pas le dernier. On a admiré la longévité du ministère Waldeck-Rousseau, qui a duré trois ans ; il n'y a plus aujourd'hui aucune raison pour que le ministère Combes ne dure pas davantage encore. Il a su trouver dans l'exploitation rationnelle de l'anti-

cléricalisme, ou plutôt dans la mise en coupe réglée de toutes nos institutions religieuses, un véritable élixir de longue vie.

Puisque nous avons prononcé le nom de M. Waldeck-Rousseau, on nous permettra de signaler l'illusion fondamentale qui a vicié la politique de son dernier ministère. M. Waldeck-Rousseau s'élève par son intelligence et par son talent fort au-dessus de la moyenne parlementaire; mais il est un légiste plus qu'un homme d'État, et sa pensée, qui s'est formée dans l'étude et dans la pratique du droit écrit, s'est rarement mise en contact direct avec les réalités présentes. Dans les discours qu'il a prononcés en défendant la loi de 1901, les autorités qu'il citait de préférence étaient les politiciens libéraux du temps de Louis-Philippe, quand ce n'étaient pas nos vieux rois eux-mêmes ou les légistes qui écrivaient pour eux. Que de citations n'a-t-il pas faites de Dupin aîné, le personnage le plus représentatif de cet ordre d'idées vers le milieu du dernier siècle! Il n'a pas suffisamment songé que notre société actuelle diffère profondément de celle d'autrefois, aristocratique ou féodale sous l'ancienne monarchie, bourgeoise sous la monarchie de Juillet, mais toujours religieuse. On a beaucoup parlé du voltairianisme de la société de 1830, en quoi il y a quelque exagération ou quelque méprise. Les hommes de cette époque avaient sans doute un esprit très libre et n'aimaient pas les jésuites; mais ils étaient profondément respectueux de la religion et le plus grand nombre étaient restés chrétiens. Nos institutions reposant alors sur le suffrage restreint, la vie politique s'étendait moins loin qu'aujourd'hui. Il en résultait que, lorsqu'on lançait du haut de la tribune ou qu'on propageait dans la presse certaines attaques, parfois très vives, contre les empiétemens du cléricalisme, il était beaucoup plus facile d'en limiter les effets au point qu'on se proposait d'atteindre, et qu'on était à peu près sûr de ne pas dépasser. N'ayant plus les mêmes garanties, il est prudent de prendre d'autres précautions. Lorsque certaines paroles tombent maintenant dans les milieux démocratiques que le suffrage universel a rendus tout-puissans, l'effet produit est beaucoup plus brutal et il est impossible d'en restreindre les conséquences. M. Waldeck-Rousseau a pu s'en apercevoir. Il n'était pas nécessaire d'avoir une perspicacité d'esprit bien profonde pour deviner ce qui allait se produire. L'erreur était de croire qu'après avoir fait appel aux passions populaires, on pourrait les apaiser aussi aisément qu'on les aurait excitées, et qu'elles se contenteraient d'un anticléricalisme de juriste ou même de libéral de 1840, alors que des tribuns plus en mesure de se faire comprendre d'elles les pous-

saient à la guerre religieuse, et proclamaient bien haut que l'Église était l'ennemie. Bientôt la presse est venue en aide à la propagande déchaînée. Des journaux se sont expressément fondés en haine de la religion, et ils ont déjà remplacé dans beaucoup de mains ceux qui, en d'autres temps, prêchaient le radicalisme ou le socialisme. Le radicalisme semble désormais bien pâle; aussi les radicaux s'intitulent-ils volontiers radicaux-socialistes afin de se barioler d'une couleur plus à la mode. Mais la couleur socialiste elle-même commence à être démodée, et nous voyons les congrès de la Libre-pensée remplacer, ou sur le point de remplacer les congrès socialistes autrefois remplis par le bruyant et interminable duel de M. Jaurès et de M. Guesde. La Libre-pensée seule est à l'ordre du jour, plus hardie, plus audacieuse, plus impérieuse que jamais. Elle vient de tenir à Paris un congrès « national, » qui ne se contente pas de réclamer la séparation de l'Église et de l'État, mais qui poursuit la destruction de l'Église. Elle sera d'ailleurs avantageusement remplacée par la Libre-pensée elle-même. La Libre-pensée demande qu'on ferme nos vieilles églises, mais qu'on construise des salles dans les mairies pour y célébrer ses propres fêtes; qu'on lui donne des permis de chemin de fer pour se rendre aux congrès futurs; enfin qu'on la favorise et qu'on la subventionne sous une forme indirecte en attendant qu'on le fasse ouvertement. On aurait tort de croire qu'elle soit vraiment favorable à la séparation de l'Église et de l'État. Ce n'est pour elle qu'une forme transitoire en vue d'arriver le plus tôt possible à l'union intime de la nouvelle Église et de l'État, ou plutôt à la subordination de celui-ci à celle-là : théocratie à rebours, aussi excessive dans ses prétentions dominatrices qu'a pu l'être jamais celle d'autrefois.

M. Combes a beaucoup de chemin à faire pour atteindre le but final qu'on lui propose, ou qu'on lui impose. Nous ne savons pas s'il le parcourra tout entier, et ce n'est pas à lui qu'il faut le demander, car il ne le sait pas davantage. Il va comme on le pousse. Il ira aussi longtemps et aussi loin qu'on le poussera. Mais il opère par étapes, jugeant avec raison que c'est pour lui le meilleur moyen de durer. Son art, d'ailleurs assez facile, est d'avoir toujours quelque chose à promettre, et surtout de ne s'opposer jamais à rien. — Tout vient à point, dit-il, à qui sait attendre : attendez donc; et comptez sur moi pour aller jusqu'au bout. — L'exemple de M. Waldeck-Rousseau lui a profité : il a compris très vite que c'était un exemple à ne pas suivre M. Waldeck-Rousseau s'était fixé à lui-même un point d'arrêt et il a

essayé, timidement et tardivement, de le faire respecter par les autres. Il y a perdu en quelques jours sa fragile popularité. Pour vivre aujourd'hui, il faut céder, toujours céder, ne manifester sur aucun point la moindre velléité de résistance, enfin se laisser aller au courant sans se préoccuper de savoir où il vous portera. Cette conception du pouvoir est d'ailleurs à la portée de toutes les intelligences : il faut croire que les gouvernemens antérieurs en ont pourtant eu une autre, puisqu'ils sont tombés. Cela doit étonner beaucoup M. Combes. Il se dit sans doute que son procédé est bien simple, mais qu'il fallait encore le trouver, comme Christophe Colomb a trouvé le moyen de faire tenir un œuf debout. La vérité est que les autres avant lui, et y compris M. Waldeck-Rousseau lui-même, avaient une notion différente du gouvernement et de la dignité de ceux qui l'exercent. Le liège flottant sur l'eau serait une fidèle image de M. Combes, si le liège pouvait parler, car M. Combes parle, et la preuve en est que M. Anatole France vient d'écrire une préface pour ses discours. Un bouquet d'orchidées qui aurait fleuri sur une caisse d'emballage serait un emblème assez exact de cette aventure.

La dernière œuvre de notre ministre est un projet de loi « relatif à la suppression de l'enseignement congréganiste. » En le déposant, M. Combes a réalisé une promesse qu'il avait faite devant le Sénat, au cours d'une séance et conformément à l'inspiration du moment. Lorsque M. Combes est venu au Luxembourg ce jour-là, il ne savait très probablement pas qu'il serait amené à prendre cet engagement. On discutait la loi de M. Chaumié sur l'enseignement secondaire : tout d'un coup un sénateur, M. Girard, a proposé d'interdire l'enseignement à tous ceux qui auraient fait les vœux d'obéissance et de célibat, ce qui comprenait les prêtres séculiers aussi bien que les congréganistes. Nous avons relaté l'incident, et nos lecteurs ne l'ont sans doute pas oublié. M. Chaumié a dit que, le gouvernement n'ayant pas délibéré sur l'amendement, il lui était impossible à lui, simple ministre de l'Instruction publique, de se prononcer, et l'affaire a été remise au lendemain. M. Combes a été alors entendu. Il s'était rendu compte, en y réfléchissant pendant la nuit, qu'adopter l'amendement Girard serait en quelque sorte manger son blé en herbe : l'idée de M. Girard était bonne, si bonne même qu'il fallait la garder pour plus tard. On a pu surprendre, en cette occasion, un des procédés de M. Combes pour faire durer son ministère. Il s'est contenté de promettre avant la clôture de la session le dépôt d'un projet de loi qui supprimerait complètement l'enseignement des congréganistes, en

ayant soin de faire remarquer que, s'il ne prononçait pas tout de suite la même exclusion contre les prêtres séculiers et si sur ce point il restait en deçà de M. Girard, il allait d'autre part fort au delà en étendant l'interdiction d'enseigner à tous les ordres d'enseignement : primaire, secondaire et supérieur. L'amendement Girard ne s'appliquait qu'à l'enseignement secondaire, le seul qui était en discussion avec la loi Chaumié. Donc, si l'on perdait d'un côté, on gagnait de l'autre, et M. Combes n'a pas eu de peine à faire entendre qu'on gagnait beaucoup.

Les laïcisateurs à outrance gagnaient en effet beaucoup, et plus même peut-être qu'ils n'auraient osé espérer. L'amendement Girard, ne s'appliquant qu'à l'enseignement secondaire, ne pouvait pas avoir de grandes conséquences, puisqu'il y a peu de prêtres séculiers qui s'adonnent à l'enseignement secondaire et que toutes les congrégations qui le faisaient avaient déjà été dissoutes. Mais il n'en est pas de même dans l'enseignement primaire. Il y a là, encore aujourd'hui, un nombre considérable d'établissemens congréganistes, et l'espérance de les frapper tous d'un seul coup devait flatter les imaginations de nos libres penseurs. On verra effectivement bientôt qu'il s'agit d'un vrai massacre. Mais pourquoi M. le président du Conseil a-t-il déposé son projet de loi à la Chambre et non pas au Sénat? Il y avait là une réelle injustice, presque une ingratitude : n'est-ce pas au milieu d'une discussion du Sénat qu'avait poussé du soir au matin ce champignon malsain ? Le budget étant voté à la fin de l'année, le Sénat n'aura pas grand'chose à faire dans la session prochaine, tandis que la Chambre a beaucoup de projets de loi dont la discussion est prête. Faut-il croire que M. le président du Conseil redoute cette discussion et qu'il ait voulu l'écarter, ou l'ajourner? Faut-il croire qu'il aime mieux maintenir la Chambre sur le terrain anticlérical que de la laisser vagabonder sur le terrain social ou financier? C'est bien possible. Le fait, en tout cas, méritait d'être signalé : il est conforme à la politique que nous avons indiquée plus haut, et qui consiste à occuper le tapis le plus longtemps et le plus exclusivement possible avec la question religieuse et ses succédanés.

Une fois de plus, nous voilà bien loin de la loi de 1901. Cette loi, en obligeant toutes les congrégations religieuses non autorisées à demander à l'être, avait eu une double intention : d'abord, de consacrer l'existence des congrégations autorisées; ensuite, d'en autoriser un certain nombre d'autres. Sur ce second point, on sait ce qui est arrivé : les autorisations sollicitées par des congrégations d'hommes ont été

refusées en bloc. Quant aux demandes présentées par les congrégations de femmes vouées à l'enseignement, M. le président du Conseil a rejeté lui-même toutes celles qu'il a pu ; mais il s'est trouvé désarmé lorsqu'il y avait autorisation préexistante, et les congrégations de femmes autorisées à enseigner ont continué de le faire. A dire vrai, il n'y a qu'une congrégation d'hommes dont l'enseignement soit très répandu; c'est celle des frères des Écoles chrétiennes. Elle a 1 452 établissemens disséminés sur tout le territoire. Ce sont ces frères qui, fondés autrefois par le vénérable de la Salle, ont renouvelé sur certains points les méthodes de l'enseignement primaire, ont créé un enseignement plus pratique, et ont rendu par là des services reconnus et loués par M. Ferdinand Buisson lui-même dans un document qui a été beaucoup cité depuis quelque temps. Le projet de M. Combes, en n'établissant aucune distinction entre les congrégations enseignantes autorisées et les autres, n'atteint plus que les premières, les secondes ayant déjà disparu. Aux 1 452 établissemens des frères des Écoles chrétiennes, il faut ajouter 2 817 établissemens de femmes, ce qui fait en tout 4 269 maisons d'enseignement qui devront être fermées. M. Combes aura ainsi complété son œuvre, et l'enseignement congréganiste aura disparu en France; on en aura extirpé les dernières racines. Mais il y a 323 congrégations de femmes qui sont à la fois hospitalières et enseignantes, et elles ont 2 343 établissemens : quel en sera le sort? « Les parties enseignantes » de ces établissemens mixtes, comme s'exprime le projet de loi, sont supprimées : toutefois, les congrégations peuvent continuer jusqu'à nouvel ordre leurs œuvres hospitalières et charitables ; et un article du projet dit même que « la partie des biens à l'usage d'école dans les établissemens mixtes accroîtra à la partie de l'œuvre statutaire n'ayant pas le caractère scolaire. » On a pensé sans doute que la distinction ou ventilation serait trop difficile à faire, et qu'après tout les biens momentanément abandonnés ne seraient pas perdus si on opère un jour la liquidation des congrégations charitables. Tel est, dans son ensemble, le projet de loi déposé par le gouvernement, et tels en sont les résultats principaux. Comme on ne peut pas terminer cette grande réforme en un jour, M. Combes accorde cinq ans pour cela à lui-même ou à ses successeurs, s'il en a pendant cette période de temps. Il compte que cette transformation ne coûtera à l'État que 25 millions, soit 5 millions par an pendant les cinq ans prévus ci-dessus, ou mieux qu'elle ne coûtera rien. Nous parlons sans ironie. M. Combes a expliqué, en effet, que ces millions seraient pris sur un crédit déjà ouvert pour la construc-

tion ou l'entretien des bâtimens du ministère de l'Instruction publique. Faut-il donc croire qu'il y avait 5 millions de reste, ou de trop dans ce crédit? Non, le crédit n'était pas excessif; mais M. Combes aime à présenter ainsi les choses pour pouvoir conclure que l'exécution de son projet de loi n'augmentera pas d'un centime les dépenses de l'État. Quant aux communes, une note officieuse qui a paru dans les journaux dit expressément que le surcroît de charge qui leur incombera ne regarde qu'elles, et qu'il n'y a pas lieu de s'en occuper.

Il est à peu près certain que le projet de loi dont nous venons de parler sera voté pendant la session ordinaire de 1904 : nous ne voyons pas, étant donné le vent qui souffle, ce qui pourrait empêcher ce dénouement soit à la Chambre, soit au Sénat. Cela permettra au ministère de passer l'année, à moins d'accidens imprévus, et d'atteindre la session d'automne où l'on aura un nouveau budget à discuter. Et ensuite? Ensuite, comme nous l'avons dit en commençant, une matière législative très abondante restera encore à la disposition de M. Combes. D'abord, on pourra reprendre l'amendement Girard qui interdit l'enseignement aux prêtres séculiers. Rien ne sera plus logique. Les moines ont été proscrits parce qu'ils faisaient les vœux d'obéissance et de célibat; les prêtres ordinaires font au moins le second, et dès lors on nous a fort bien expliqué qu'ils s'étaient mis eux-mêmes en dehors de l'humanité. Qu'y a-t-il d'excessif à interdire l'enseignement à des gens qui sont en dehors de l'humanité? Rien, n'est-ce pas? C'est même les traiter avec ménagement. Et d'ailleurs ne sont-ils pas animés du même esprit que les moines? Ne propagent-ils pas les mêmes superstitions? N'est-il pas aussi dangereux de leur laisser mettre la main sur la tête des enfans, qui contient un cerveau encore si malléable? Mais on s'apercevra peut-être que les prêtres séculiers ne s'adonnent à l'enseignement que par exception, et qu'en le leur interdisant on donnerait un coup d'épée dans l'eau. Nous souhaitons que cela les sauve de l'interdiction. On aura d'ailleurs bien d'autres choses à faire, soit qu'on veuille préparer, ce qui ne peut avoir lieu que pas à pas, la suppression des congrégations charitables, soit qu'on préfère s'en prendre tout de suite à l'énorme problème de la séparation de l'Église et de l'État.

Il s'est fait à ce sujet un progrès rapide dans les idées de beaucoup de personnes; mais ce progrès ne s'est pas encore manifesté d'une manière très sensible dans les majorités parlementaires. Celle de la Chambre des députés est troublée, elle hésite, elle tâtonne; néanmoins, toutes les fois qu'elle a été amenée à se prononcer nettement, elle l'a fait

en faveur du maintien du Concordat et du budget des cultes. Une de ses commissions étudie tous les projets relatifs à la séparation, et prépare un texte définitif à lui soumettre : dans cette commission elle-même, la majorité tient à une voix. Il semble donc qu'à la Chambre, l'opinion du ministère fera pencher la balance dans un sens ou dans l'autre, et jamais responsabilité plus écrasante n'aura incombé à un gouvernement moins capable d'en comprendre la gravité et d'en mesurer l'étendue. Quant au Sénat, on a vu tout récemment encore quelle était sa pensée propre. Appelé par les radicaux à se prononcer sur le passage à la discussion des articles du budget des cultes, il l'a voté par 200 voix contre 73, ce qui est une belle majorité. On peut dire sans doute que quelques partisans de la séparation ont voté le budget des cultes, le jugeant indispensable jusqu'à ce que la séparation soit faite; mais cette interprétation du vote ne serait pas exacte, car il s'agissait de faire une manifestation dont tout le monde savait bien qu'elle n'aurait pas de conséquences immédiates : on voulait seulement se compter. Les partisans de la séparation étaient donc bien à l'aise, et ceux qui n'ont pas profité de l'occasion qui leur était offerte sont pour le moins des tièdes. Le gouvernement n'a rien dit, pas plus d'ailleurs que les partisans ou que les adversaires de la mesure. A quoi bon des discours? Chacun n'a-t-il pas son opinion faite? Il n'y a pas eu même un simulacre de débat. On a voté en silence, et le résultat du scrutin a été celui que nous avons fait connaître : d'où il faut conclure que le Sénat est hostile à la séparation de l'Église et de l'État, et qu'il la verrait se produire avec la plus grande inquiétude. Mais il n'est pas probable que ceux qui la veulent d'une volonté forte s'arrêtent à cette considération. Ils agissent en ce moment sur M. le président du Conseil. De discours en discours, on a vu sa pensée, d'abord très flottante, se préciser davantage, et toujours dans le sens de la séparation. Il a accusé l'Église d'avoir violé le contrat qui la lie à l'État, et la dénonciation du Concordat a pris dans sa bouche la forme d'une menace. Le seul signe que donne M. Combes de la conscience qu'il a, au moins d'une manière intermittente, de ce qu'aura de redoutable devant l'histoire la responsabilité à encourir, est qu'il voudrait bien la rejeter sur l'Église. Il ferait volontiers passer Léon XIII pour un pape intransigeant, qui aurait accumulé contre la République française les actes de maladresse ou même de malveillance. Ce travestissement de la vérité ne lui coûte rien pour arriver à dire que ce n'est pas lui qui a fait la séparation, mais le pape, mais l'Église, mais le clergé! En même temps il s'efforce, par les mesures qu'il prend et par le langage qu'il tient, de

faire perdre au clergé, à l'Église et au pape leur prudence, leur sang-froid et leur modération. On voit que la séparation mûrit dans son esprit. Il est à l'affût du moindre incident qui lui permettrait de l'en faire sortir comme une représaille légitime ou un acte de réparation. S'il reste à la tête du gouvernement pendant une durée assez prolongée, — et rien ne permet de croire qu'il en tombera prochainement, — nous nous trouverons donc un beau matin en présence d'une proposition de dénonciation du Concordat; et si la Chambre la vote sous la pression du ministère, celui-ci, armé du vote de la Chambre, sera bien fort sur le Sénat pour vaincre ses hésitations, ou même pour étouffer ses angoisses. Le scrutin final peut être enlevé de haute lutte, et la procédure de dénonciation commencera tout de suite auprès du Vatican.

Nous sommes en un temps où tout arrive : il faut remonter, chez nous, à la fin du XVIIIe siècle pour en trouver un autre aussi révolutionnaire. Nous reconnaissons, d'ailleurs, que les choses se passent, non pas toujours légalement, mais enfin sans violences matérielles, ce qui est d'autant plus facile que le pays semble indifférent à ce qui arrive et que les intérêts lésés ne songent même pas à se défendre. M. Combes n'a-t-il pas dit un jour à ses adversaires : — De quoi vous plaignez-vous? Vous parlez de révolution, et il n'y a pas de guillotine! — Nous lui en savons, certes, beaucoup de gré, et nous apprécions comme il convient cette différence entre ce qui s'est passé il y a cent dix ans et ce qui se passe aujourd'hui. Mais la guillotine n'est pas le fond de la Révolution, elle n'en est qu'un des instrumens, et nous venons de dire pourquoi cet instrument est aujourd'hui inutile. Le gouvernement peut tout se permettre, car on le laisse tout faire. Il rencontre sans doute de l'opposition, une opposition correcte et bien sage, bien impuissante aussi, mais pas la moindre résistance. Combien de temps les choses dureront-elles ainsi? Qui le sait? Cela ne paraît pas près de finir; il n'y a aucune raison pour que M. Combes ne reste pas longtemps encore maître de nos destinées. Il était, semble-t-il, le ministre ignoré que cherchait la troisième République pour s'incarner en lui. Nous ne l'aurions pas cru, mais il faut bien se rendre à l'évidence. Son habileté consiste à engager continuellement des affaires nouvelles que lui seul peut conduire à terme, comme il lui a plu de s'en vanter un jour où il avait oublié sa modestie. — Je vous défie, a-t-il dit, de me trouver un successeur. — C'est vrai; il serait difficile d'en trouver un autre pour faire ce qu'il fait; et pourtant on a vu combien cela est facile, puisqu'il suffit, n'ayant aucune volonté

personnelle, d'exécuter docilement celle des autres. Mais tout le monde ne voudrait pas s'y prêter. Pour tous ces motifs, M. Combes a des chances sérieuses de durer plus que tous les ministres qui l'ont précédé. Quand on demandera plus tard, dans l'histoire, ce qui s'est passé en France en 1903, la réponse sera : On a fermé des couvens et des écoles. Et en 1904? On a fermé des écoles et des couvens. Et après? Il ne restera plus qu'à séparer l'Église de l'État. Cette œuvre, d'abord si monotone, et finalement si effrayante, restera attachée au nom de M. Combes sans qu'on puisse dire qu'elle a été faite spontanément par lui; mais elle l'aura été sous lui, et peut-être, car il faut être juste, n'aurait-elle pas pu l'être sans lui.

Les nouvelles d'Extrême-Orient ont, depuis quelques semaines, assez vivement préoccupé les esprits : aussi avons-nous enregistré avec satisfaction les paroles très brèves, mais très rassurantes, que M. le ministre des Affaires étrangères a prononcées à ce sujet devant le Sénat dans la discussion générale de son budget. M. Delcassé, comme il y avait été invité par le rapporteur, M. Édouard Millaud, a passé après lui en revue les principales questions actuellement posées en Europe ou plutôt dans le monde, car l'Europe n'est plus qu'une petite partie du champ d'action de la diplomatie. Lorsqu'il en est venu aux affaires d'Extrême-Orient, il a dit qu'il ne lui appartenait pas d'émettre des appréciations sur les négociations qui s'y poursuivent. « Mais, d'une part, a-t-il ajouté, les dispositions pacifiques des gouvernemens ne sont pas douteuses, et, d'autre part, je ne vois pas qui voudrait prendre la responsabilité d'y faire obstacle, au lieu de les favoriser dans la mesure où il le peut utilement. En tout cas, rien, à ma connaissance, ne permet jusqu'ici d'ajouter foi aux nouvelles alarmistes qu'on répand depuis quelque temps. » Il faut souhaiter que ce langage ne soit pas trop optimiste. Nous sommes bien sûr que M. le ministre des Affaires étrangères en a pesé les termes et ne les a prononcés qu'à bon escient. Tout danger immédiat de conflit paraît donc écarté. Mais nul ne peut répondre de l'avenir, et M. Delcassé n'a parlé que du présent. Nous croyons, comme lui, que personne en Europe n'a intérêt à ce qu'un conflit éclate entre la Russie et le Japon en Extrême-Orient, et, quant à nous, Français, nous en avons un très évident à ce que les difficultés pendantes se résolvent à l'amiable entre un pays qui est notre allié et un autre qui est notre ami. Nous n'avons jamais eu que de bons sentimens pour le Japon, et nous souhaitons en toute sincérité qu'il poursuive son développement dans la paix; malgré la valeur

militaire dont il a donné des preuves si remarquables, il est le premier à en avoir besoin. Le gouvernement du Mikado le comprend fort bien, mais il a affaire à une opinion publique qui s'en rend moins compte. L'opinion est extrêmement surexcitée au Japon : si le gouvernement se laissait conduire par elle, on en viendrait vite aux dernières extrémités. Nos journaux démocratiques aiment à répéter que les peuples sont toujours pacifiques et que les gouvernemens seuls sont belliqueux. Il est douteux que ce soit une vérité en Europe, où l'esprit des gouvernemens est fort changé, mais sûrement ce n'en est pas une au Japon. Le peuple n'y rêve que guerre et conquête, tandis que le gouvernement, plus sage parce qu'il est plus éclairé et mieux renseigné, recherche et poursuit les solutions pacifiques avec une bonne foi qui, nous l'espérons, sera récompensée.

Il y a trois semaines environ, le parlement japonais s'est réuni, et a eu à répondre à un discours du trône prudent et circonspect comme les discours du trône le sont habituellement. La réponse de la Chambre des représentans a résonné comme une fanfare guerrière. Après la dénonciation qu'elle a dirigée contre la politique des ministres, il ne restait plus qu'à mettre ceux-ci en accusation. Mais le gouvernement a pris un autre parti : il a dissous la Chambre elle-même. A partir de ce moment, on a été convaincu que, s'il était parfaitement résolu à ne compromettre ni les intérêts ni la dignité du pays, il ne l'était pas moins à ne pas les risquer dans une aventure. L'incident a prouvé aussi, d'abord, que le parlement n'avait pas encore au Japon l'influence prépondérante qu'il exerce dans certains pays européens, et qu'il était heureux qu'il ne l'eût pas. Il serait prématuré de la lui laisser prendre : son éducation politique n'est évidemment pas achevée. Si la Chambre japonaise avait été réunie au moment où est arrivée la réponse de la Russie aux demandes du cabinet de Tokio, il aurait pu en résulter des conséquences fâcheuses. Cette réponse, qui n'a pas été jugée satisfaisante par le gouvernement, aurait encore contribué à l'exaltation des esprits, et le gouvernement aurait éprouvé une difficulté de plus à conserver le calme et la modération qui lui étaient devenus plus que jamais nécessaires. Il les a conservés. On affirme que sa réponse à la note russe, bien loin d'être la préface d'une rupture, a au contraire pour objet d'ouvrir un nouveau terrain de conciliation. Nous avouons toutefois notre ignorance sur le fond des choses. Les détails de la négociation n'ont pas été publiés; ceux qu'on a cru connaître et que les journaux ont reproduits, vraisemblables sans doute, conservent un caractère hypothétique. Ne pouvant parler

que sur ces données incertaines, nous ne dirons que peu de chose.

S'il est vrai que le gouvernement japonais ait fait des observations au gouvernement russe au sujet de sa situation en Mandchourie, c'est probablement parce qu'il a voulu se donner une entrée de jeu pour parler de la situation qu'il désire avoir lui-même en Corée. Nous l'avons dit souvent: depuis que la Russie a fait de Port-Arthur le principal débouché de son chemin de fer transsibérien, elle n'a plus les mêmes intérêts en Corée et elle peut se montrer plus coulante à l'égard de ceux du Japon. Cependant il est naturel qu'elle désire avoir certaines garanties au sujet d'un territoire qui, par sa configuration géographique, peut servir à fermer l'accès du golfe de Petchili, et il est à croire que c'est sur ces garanties qu'on discute. Nous n'avons pas à en rechercher la nature : il faut évidemment qu'elles soient sérieuses et efficaces en ce qui concerne la Russie, sans avoir rien de vexatoire ou de menaçant pour le Japon. Le problème est délicat, mais non pas insoluble. Est-il vrai que la Russie ait demandé à occuper deux points, Masampho et Mokpo, au sud de la Corée? Est-il vrai qu'elle ait revendiqué, non seulement les droits commerciaux qu'auraient les autres puissances en Corée, mais une liberté absolue? On le saura un jour; on n'en sait rien encore. Il y a seulement lieu de croire que c'est bien sur des questions de cet ordre qu'on cherche à s'entendre. Les dernières nouvelles sont que, des troubles ayant éclaté en Corée dans les environs de la capitale, le gouvernement russe ne s'oppose pas à ce que le Japon envoie des troupes pour rétablir l'ordre. La nouvelle ne peut être reproduite que sous les plus expresses réserves; mais, si elle est vraie, le gouvernement russe donne par là une preuve aussi éclatante de ses dispositions conciliantes à l'égard du Japon que celui-ci a pu en donner des siennes par la dissolution de la Chambre des représentans à Tokio. Et dès lors, quelque incertitude qui reste sur l'avenir, il est permis de partager les espérances pacifiques que M. Delcassé n'a pas hésité à exprimer dans un discours public, avec l'autorité de sa situation.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

VERS ISPAHAN

TROISIÈME PARTIE (1)

Vendredi 4 mai. — Départ à l'aube pure et froide, à travers les grandes fleurs blanches des pavots, qui sont tout humides de la rosée de Mai. Pour la première fois depuis Chiraz, mes Persans ont mis leur burnous et enfoncé jusqu'aux oreilles leur bonnet de Mage.

Ayant retraversé la plaine, nous montons en passant faire nos adieux aux grands palais du silence. Mais la lumière du matin, qui ne manque jamais d'accentuer toutes les vétustés, toutes les décrépitudes, nous montre, plus anéanties que la veille, les splendeurs de Darius et de Xercès; plus détruits, les majestueux escaliers; plus lamentable, par terre, la jonchée des colonnes. Seuls, les étonnans bas-reliefs, en ce silex gris que n'éraillent point les siècles, supportent sans broncher l'éclairage du soleil levant : princes aux barbes bouclées, guerriers ou prêtres, en pleine lumière crue, luisent d'un poli aussi neuf que le jour où parut comme un ouragan la horde macédonienne.

En foulant ce vieux sol de mystère, mon pied heurte un morceau de bois à demi enfoui, que je fais dégager pour le voir; c'est un fragment de quelque poutre qui a dû être énorme, en cèdre indestructible du Liban, et, — il n'y a pas à en douter, — cela vient de la charpente de Darius... Je le soulève et le retourne. Un des côtés est noirci, s'émiette carbonisé : le

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre et du 1er janvier.

feu mis par la torche d'Alexandre!... La trace en subsiste, de ce feu légendaire, elle est là entre mes mains, encore visible après plus de vingt-deux siècles!... Pendant un instant, les durées antérieures s'évanouissent pour moi; il me semble que c'était hier, cet incendie; on dirait qu'un sortilège d'évocation dormait dans ce bloc de cèdre; beaucoup mieux que la veille, presque en une sorte de vision, je perçois la splendeur de ces palais, l'éclat des émaux, des ors et des tapis de pourpre, le faste de ces inimaginables salles, qui étaient plus hautes que la nef de la Madeleine et dont les enfilades de colonnes, comme des allées d'arbres géans, s'enfuyaient dans une pénombre de forêt. Un passage de Plutarque me revient aussi en mémoire; un passage traduit jadis, au temps de mes études, avec un maussade ennui, sous la férule d'un professeur, mais qui tout à coup s'anime et s'éclaire; la description d'une nuit d'orgie, dans la ville qui s'étendait ici autour de ces esplanades, à la place où sont à présent ces champs de fleurs sauvages : le Macédonien déséquilibré par un trop long séjour au milieu de ce luxe à lui si inconnu, le Macédonien ivre et couronné de roses, ayant à ses côtés la belle Thaïs, conseillère d'extravagances, et, sur la fin d'un repas, empressé à satisfaire un caprice de la courtisane, se levant avec une torche à la main pour aller commettre l'irrémédiable sacrilège, allumer l'incendie, faire un feu de joie de la demeure des Achéménides. Et alors, les immenses cris d'ivresse et d'horreur, la flambée soudaine des charpentes de cèdre, le crépitement des émaux sur la muraille, et la déroute enfin des gigantesques colonnes, se renversant les unes sur les autres, rebondissant contre le sol avec un bruit d'orage... Sur le morceau de poutre qui existe encore et que mes mains touchent, cette partie noirâtre, c'est pendant cette nuit-là qu'elle fut carbonisée...

L'étape d'aujourd'hui sera de neuf heures, et nous l'allongeons encore d'un détour, afin de voir de plus près la montagne couleur de basane, qui se lève derrière Persépolis comme un grand mur en cuir gondolé, et dans laquelle s'ouvrent les trous noirs, les hypogées des rois Achéménides.

Pour arriver au pied de ces roches, il faut cheminer à travers des éboulis sans fin de pierres sculptées, des amas de ruines; les passés prodigieux ont imprégné ce sol, qui doit être plein de trésors ensevelis et plein d'ossemens.

Il y a trois immenses hypogées, espacés et en ligne, au flanc de la montagne brune; pour rendre inaccessibles ces tombeaux de Darius et des princes de sa famille, on a placé la bouche des souterrains à mi-hauteur de la paroi abrupte, et nous ne pourrions monter là qu'avec des échelles, des cordes, tout un matériel de siège et d'escalade. L'entrée monumentale de chacun de ces souterrains est entourée de colonnes et surmontée de bas-reliefs à personnages, le tout taillé à même le roc; la décoration paraît inspirée à la fois de l'Égypte et de la Grèce; les colonnes, les entablemens sont ioniens, mais l'aspect d'ensemble rappelle la lourdeur superbe des portiques de Thèbes.

Au-dessous de ces tombeaux, à la base même de la montagne funéraire, dans des carrés taillés en creux, d'autres bas-reliefs gigantesques ont l'air de tableaux dans leur cadre, posés çà et là sans ordre. Ils sont postérieurs aux hypogées et datent des rois Sassanides; les personnages, de quinze ou vingt pieds de haut, ont eu presque tous la figure mutilée par les Musulmans, mais différentes scènes de bataille ou de triomphe imposent encore. On voit surtout un roi Sassanide, l'attitude orgueilleuse sur son cheval de guerre, et, devant lui, un empereur romain, reconnaissable à sa toge, un vaincu sans doute, qui s'agenouille et s'humilie; c'est le plus saisissant et aussi le plus énorme de tous ces groupes, encadrés par la roche primitive.

Les conquérans d'autrefois s'y entendaient à détruire! et on est confondu aujourd'hui en présence du néant dans lequel tant de villes fameuses ont pu être d'un seul coup replongées : Carthage par exemple, et, ici même, au pied de ces palais, cette Istakhar qui avait tant duré, qui avait été une des gloires du monde et qui, au VIIe siècle de notre ère, sous le dernier roi Sassanide, continuait d'être une grande capitale : un jour, passa le Khalife Omar, qui ordonna de la supprimer et de transporter ses habitans à Chiraz; ce fut fait comme il l'avait dit, et il n'en reste rien, à peine une jonchée de pierres dans l'herbe; on hésite à en reconnaître la trace.

Je cherchais des yeux, parmi tant d'informes débris, un monument plus ancien que les autres et plus étrange, que des Zoroastriens émigrés dans l'Inde m'avaient signalé comme existant toujours. Et voici qu'il m'apparaît, très proche, farouche et morne sur un bloc de rochers en piédestal. D'après la description qui m'en avait été faite, je le reconnais au premier abord, et

son identité m'est d'ailleurs confirmée par la désignation du tcharvadar : « Ateuchka ! » — où je retrouve le mot turc *ateuch* qui signifie le *feu*. Deux lourdes et naïves pyramides tronquées, que couronne une dentelure barbare ; deux autels jumeaux pour le culte du feu, qui datent des premiers Mages, qui ont précédé de plusieurs siècles tout le colossal travail de Persépolis et de la montagne sculptée; ils étaient déjà des choses très antiques et vénérables quand les Achéménides firent choix de ce lieu pour y bâtir leurs palais, leur ville et leurs tombeaux ; ils se dressaient là dans les temps obscurs où les roches aux hypogées étaient encore intactes et vierges, et où de tranquilles plaines s'étendaient à la place de tant d'immenses esplanades de pierre; ils ont vu croître et passer des civilisations magnifiques, et ils demeurent toujours à peu près les mêmes, sur leur socle, les deux Ateuchkas, inusables et quasi éternels dans leur solide rudesse. Aujourd'hui les adorateurs du feu, comme on le sait, disparaissent de plus en plus de leur pays d'origine, et même du monde ; ceux qui restent sont disséminés, un peu comme le peuple d'Israël; à Yezd, cependant, ville de désert que je laisserai sur la droite de ma route, ils persistent en groupe assez compact encore; on en trouve quelques-uns en Arabie, d'autres à Téhéran ; et enfin, ils forment une colonie importante et riche à Bombay, où ils ont installé leurs grandes tours macabres. Mais, de tous les points de la Terre où leur destinée les a conduits, ils ne cessent de revenir ici même, en pèlerinage, devant ces deux pyramides effroyablement vieilles, qui sont leurs autels les plus sacrés.

A mesure que nous nous éloignons, les trous noirs des hypogées semblent nous poursuivre comme des regards de mort. Les rois qui avaient imaginé de placer si haut leur sépulture, voulaient sans doute que leur fantôme, du seuil de la porte sombre, pût promener encore sur le pays des yeux dominateurs, continuer d'inspirer la crainte aux vivans.

Pour nous en aller, nous suivons d'abord une mince rivière qui court sur des cailloux, encaissée et profonde, entre des roseaux et des saules; c'est une traînée de verdure à demi enfouie dans un repli du terrain, au milieu d'une si funèbre région de pierres. Et bientôt, perdant de vue tout cet ossuaire des antiques magnificences, perdant de vue aussi l'ombreuse petite vallée, nous retrouvons l'habituelle et monotone solitude : la

plaine sans arbres, tapissée d'herbes courtes et de fleurs pâles, qui se déroule à deux mille mètres de haut, unie comme l'eau d'un fleuve, entre deux chaînes de montagnes chaotiques, couleur de cendre, ou bien couleur de cuir et de bête morte.

Nous cheminons là jusqu'à l'heure tout à coup froide du crépuscule.

Et cependant le soleil est encore très haut et brûlant quand nous commençons d'apercevoir, au bout de cette nappe verte, le village d'Ali-Abad qui sera notre étape de nuit. Mais quantité de ravins sournois coupent de place en place la plaine qui semblait si facile; de dangereuses gerçures du sol, infranchissables pour des cavaliers, nous obligent à de continuels détours; pris comme dans un labyrinthe, nous n'avançons pas; et, au fond de ces creux, des cadavres de chevaux, d'ânes ou de mulets, semés par le passage incessant des caravanes, sont des rendez-vous d'oiseaux noirs. Ali-Abad reste toujours lointain, et on dirait un château fort du moyen âge : des murs de trente pieds de haut, crénelés et flanqués de tours, l'enferment par crainte des nomades et des panthères.

Voici maintenant, dans un ravin, un torrent qu'il nous faut franchir. Des paysans, accourus à notre aide, pour nous montrer le gué, retroussent au dessus de la ceinture leurs longues robes de coton bleu, entrent dans l'eau bouillonnante, et nous les suivons, mouillés nous-mêmes jusqu'au poitrail des chevaux. Ali-Abad, enfin, se rapproche; encore une demi-lieue de cimetières, de tombes effondrées; ensuite des clôtures de jardins, murailles en terre battue, au-dessus desquelles frissonnent des arbres de nos climats, cerisiers, amandiers ou mûriers, chargés de petits fruits verts; et enfin nous arrivons à la porte des remparts, une immense ogive sous laquelle, pour nous voir défiler, toutes les femmes se sont groupées. Ces donjons, ces murs, ces créneaux, ce terrifiant appareil de défense, tout cela, de près, fait l'effet d'un simulacre de forteresse; tout cela n'est qu'en terre battue, tient debout par miracle, suffit peut-être contre les fusils des nomades, mais, au premier coup de canon, s'effondrerait comme un château de cartes.

Au milieu de ces femmes qui regardent en silence, plaquées contre les battans des portes aux énormes clous de fer, nous entrons pêle-mêle avec un troupeau de bœufs. Ici, nous ne retrouvons plus les fantômes noirs à cagoule blanche qui endeuil-

laient les rues de Chiraz; les longs voiles sont en étoffe claire, semés de palmes ou de fleurs anciennes, et forment un harmonieux ensemble de nuances fanées; on les retient avec la main contre la bouche pour ne montrer que les yeux, mais le vent du soir, qui s'engouffre avec nous sous l'ogive, les relève, et nous apercevons plus d'un visage et plus d'un naïf sourire.

Le caravansérail est à la porte même, et ces trous à peu près réguliers, au-dessous des créneaux dont l'ogive se couronne, sont les fenêtres de notre logis. Nous grimpons par des escaliers de terre, suivis de la foule obligeante qui nous apporte nos bagages, qui nous monte des cruches d'eau, des jattes de lait, des faisceaux de ramilles pour faire du feu. Et bientôt nous nous chauffons délicieusement, devant une flambée qui répand une senteur d'aromates.

Nous avons aussi une terrasse intérieure, pour dominer le village, l'amas des toits en terre pressés entre les remparts. Et maintenant toutes les femmes, tous les humbles voiles à fleurs déteintes, sont sur ces toits, leur promenoir habituel; elles ne voient pas au loin, les dames d'Ali-Abad, puisque les très hautes murailles d'enceinte les tiennent là comme en prison, mais elles se regardent entre elles et bavardent d'une maison à l'autre; dans ce village emmuré et perdu, c'est l'heure de la flânerie du soir, qui serait douce et que l'on prolongerait s'il faisait moins froid.

Le muezzin chante. Et voici la rentrée des troupeaux; nous l'avons déjà tant vue partout, cette rentrée compacte et bêlante, que nous ne devrions plus nous y complaire; mais ici, dans ce lieu resserré, vraiment elle est spéciale. Par l'ogive d'entrée, le vivant flot noir fait irruption, déborde comme un fleuve après les pluies. Et, tout de suite, il se divise en une quantité de branches, de petits ruisseaux qui coulent dans les ruelles étroites; chaque troupeau connaît sa maison, se trie de lui-même et n'hésite pas; les chevreaux, les agnelets suivent leur maman qui sait où elle va; personne ne se trompe, et très vite c'est fini, les bêlemens font silence, le fleuve de toisons noires s'est absorbé, laissant dans l'air l'odeur des pâturages; toutes les dociles petites bêtes sont rentrées.

Alors, nous rentrons nous-mêmes, impatiens de nous étendre et de dormir, sous le vent glacé qui souffle par les trous de nos murs.

Samedi 5 mai. — Les mêmes voiles à fleurs, dès le soleil levé, sont à la porte du village pour nous voir partir, et les hommes s'assemblent aussi, tous en robe bleue, en bonnet noir. De longs rayons roses, traversant l'air limpide et froid, font resplendir les créneaux, le faîte des tours, tandis qu'en bas l'ombre matinale demeure sur ces groupes immobiles, tassés au pied des remparts, qui nous suivent des yeux jusqu'à l'instant où nous disparaissons, dans un repli de la très proche montagne.

Tout de suite nous voici engagés dans des gorges sauvages, étroites et profondes, que surplombent des roches penchées, des cimes menaçantes. Chose rare en Perse, il y a là des broussailles, des aubépines fleuries qui embaument le printemps, et même des arbres, de grands chênes; cela nous change pour une heure de nos éternelles solitudes d'herbages et de pierres. Comme le lieu, paraît-il, est un repaire de brigands, mes cavaliers de Chiraz ont jugé bon de s'adjoindre trois vigoureux jeunes hommes d'Ali-Abad. Ils vont à pied, ceux-ci, chargés de longs fusils à silex, de poires à poudre, de coutelas et d'amulettes; cependant ils retardent à peine notre marche, tant ils sont alertes et bons coureurs. « Allez, allez, — nous disent-ils tout le temps, — trottez, ne vous gênez en rien, cela ne nous fatigue pas. » Pour courir mieux, ils ont relevé, dans une lanière de cuir qui leur serre les reins, les deux pans de leur robe bleue, mettant à nu leurs cuisses brunes et musclées; ainsi ils ressemblent aux princes en chasse des bas-reliefs de Persépolis, qui arrangeaient exactement de la même manière leur robe dans leur ceinture, pour aller combattre les lions ou les monstres.

Et ils gambadent en route, trouvant le moyen de poursuivre les cailles, les perdrix qui se lèvent de tous côtés, — et encore de nous apporter en courant des brins de basilic, des petits bouquets d'aromates, présentés avec des sourires à belles dents blanches. C'est à peine si la sueur perle sous leurs bonnets lourds.

Brusquement les gorges s'ouvrent, et le désert se déploie devant nous, lumineux, immense, infini. Le danger, nous dit-on, est passé, les détrousseurs n'opérant que dans les ravins de la montagne. Nous pouvons donc ici remercier nos trois gardes d'Ali-Abad, et prendre le galop dans l'espace; nos chevaux d'ailleurs ne demandent pas mieux, agacés qu'ils étaient de se sentir retenus à cause de ces piétons, coureurs à deux jambes seule-

ment; ils partent comme pour une fantasia; ceux que montent mes cavaliers de Chiraz, moins rapides et plus capricieux, ont l'air de galoper voluptueusement et recourbent leur cou très long avec la grâce des cygnes. Pas de routes tracées, pas de clôtures, pas de limites, rien d'humain nulle part; vive l'espace libre qui est à tout le monde et n'est à personne! Le désert, que bordent au loin, très au loin, de droite et de gauche, des cimes neigeuses, s'en va devant nous, s'en va comme vers des horizons fuyans que l'on n'atteindra jamais. Le désert est traversé d'ondulations douces, pareilles aux longues houles de l'Océan quand il fait calme. Le désert est d'une pâle nuance verte, qui semble çà et là saupoudrée d'une cendre un peu violette; — et cette cendre est la floraison d'étranges et tristes petites plantes qui, au soleil trop brûlant et au vent trop froid, ouvrent des calices décolorés, presque gris, mais qui embaument, dont la sève même est un parfum. Le désert est attirant, le désert est charmeur, le désert sent bon; son sol ferme et sec est tout feutré d'aromates.

L'air est si vivifiant que l'on dirait nos chevaux infatigables; ils galopent ce matin, légers et joyeux, avec un cliquetis d'ornemens de cuivre et avec de fantasques envolées de crinière. Nos cavaliers de Chiraz ne peuvent pas suivre ; les voilà distancés, bientôt invisibles derrière nous, dans les lointains de l'étendue pâlement verte et pâlement irisée qui n'a pas l'air de finir. Tant pis! On voit si loin de tous côtés, et le vide est si profond, quelle surprise pourrions-nous bien craindre?...

Rencontré une nombreuse compagnie de taureaux noirs et de vaches noires, qu'aucun berger ne surveille; quelques-uns des jeunes mâles, en nous voyant approcher, commencent à sauter et à décrire des courbes folles, mais rien que par gaieté et pour faire parade, sans la moindre idée de foncer sur nous, qui ne leur en voulons pas.

Vers neuf heures du matin, à une lieue peut-être sur la gauche, dans une plaine en contre-bas, de grandes ruines surgissent; des ruines Achéménides sans doute, car les colonnes encore debout, sur les éboulis de pierres, sont fines et sveltes comme à Persépolis. Qu'est-ce que ce palais, et quel prince magnifique habitait là, dans les temps? Les connaît-on, ces ruines, quelqu'un les a-t-il explorées? Nous dédaignons de faire le détour et de nous arrêter; ce matin, il nous faut fournir une rapide étape

de cinq heures, et nous sommes tout à l'ivresse physique d'aller en avant dans l'espace. Le soleil qui monte brûle un peu nos têtes; mais, pour nous rafraîchir, un vent souffle, qui a passé sur les neiges; des cimes blanches continuent de nous suivre des deux côtés de ces plaines, qui sont comme une sorte d'avenue mondiale, large de plusieurs lieues, et longue, on ne sait combien...

A onze heures, une tache plus franchement verte se dessine là-bas, et vite grandit: pour nos yeux, déjà habitués aux oasis de l'Iran, cela indique un coin où passe un ruisseau, un coin que l'on cultive, un groupement humain. En effet, des remparts, des créneaux se mêlent à ces verdures toutes fraîches et frileuses; c'est un pauvre hameau, qui s'appelle Kader-Abad, et qui se donne des airs de citadelle avec ses murailles en terre croulante. Là, nous prenons le repas de midi, sur des tapis de Chiraz, dans le jardinet de l'humble caravansérail, à l'ombre de mûriers grêles, effeuillés par les gelées de printemps. Et le mur, derrière nous, se garnit peu à peu de têtes de femmes et de petites filles, qui émergent timidement une à une, pour nous regarder.

Nous allions repartir, quand une rumeur emplit le village; tout le monde court; il se passe quelque chose... C'est, nous dit-on, une grande dame qui arrive, une très grande dame, même une princesse, avec sa suite. Elle voyage depuis une semaine, elle se rend à Ispahan, et, pour cette nuit, elle compte demander à Kader-Abad la protection de ses murs.

En effet, voici une troupe de cavaliers, ses gardes, qui la précèdent, montés sur de beaux chevaux, avec des selles brodées, frangées d'or. Et, dans la porte à donjon du rempart, une chose tout à fait extraordinaire s'encadre : un carrosse! Un carrosse à rideaux de soie pourpre, qui roule dételé, traîné par une équipe de bergers; il est venu de Chiraz, paraît-il, par des chemins plus longs mais moins dangereux que les nôtres; cependant une roue s'est rompue, il a fallu renforcer tous les ressorts avec des cordes, le trajet n'a pas été sans peine. Et, derrière la voiture endommagée, la belle mystérieuse s'avance d'un pas tranquille. Jeune ou vieille, qui pourrait le dire? Bien entendu, c'est un fantôme, mais un fantôme qui a de la grâce; elle est tout enveloppée de soie noire, avec un loup blanc sur le visage, mais ses petits pieds sont élégamment chaussés, et sa main fine, qui retient le voile, est gantée de gris perle. Pour mieux voir, toutes les

femmes de Kader-Abad viennent de monter sur les toits, et les filles brunes d'une tribu nomade, par là campée, accourent à toutes jambes. Après la dame, ses suivantes, voilées aussi impénétrablement, arrivent deux par deux sur des mules blanches, dans des espèces de grandes cages à rideaux rouges. Et enfin une vingtaine de mulets ferment la marche, portant des ballots ou des coffres que recouvrent d'anciens et somptueux tissus aux reflets de velours.

Nous repartons, nous, tout de suite replongés dans le vaste désert. Du haut de chacune de ces ondulations, qu'il nous faut constamment gravir et redescendre, nous apercevons toujours des étendues nouvelles, aussi vides, aussi inviolées et sauvages, dans une clarté aussi magnifique. On respire un air suave, froid sous un soleil de splendeur. Le ciel méridien est d'un bleu violent, et les quelques nuages nacrés qui passent promènent leurs ombres précises sur le tapis sans fin qui recouvre ici la terre, un tapis fait de graminées délicates, de basilics, de serpolets, de petites orchidées rares dont la fleur ressemble à une mouche grise... Nous cheminons entre deux et trois mille mètres de haut. Pas une caravane, ce soir, pas une rencontre.

Sur la fin du jour, les deux chaînes de montagnes qui nous suivaient depuis le matin se rapprochent; avec une netteté qui déroute les yeux, elles nous montrent la tourmente de leurs sommets, dans des bleus sombres et des violets admirables passant au rose; on dirait des châteaux pour les génies, des tours de Babel, des temples, des cités apocalyptiques, les ruines d'un monde; et les neiges, qui dorment là dans tous les replis des abîmes, nous envoient du vrai froid.

Cependant une nouvelle tache verte, dans le lointain, nous appelle, nous indique le gîte du soir : la toujours pareille petite oasis, les blés, les quelques peupliers, et, au milieu, les créneaux d'un rempart.

C'est Abas-Abad. Mais le caravansérail est plein, il abrite une riche caravane de marchands, et, à prix d'or, nous n'y trouverions pas place. Il faut donc chercher asile chez de très humbles gens, qui possèdent deux chambres en terre au-dessus d'une étable, et consentent à nous en céder une; la famille, qui est nombreuse, les garçons, les filles, se transporteront dans l'autre, abandonnée à cause d'un trou dans le toit, qui laisse entrer la froidure. Par un escalier usé où l'on glisse, nous montons à ce

gîte sauvage, enfumé et noir; on s empresse d'enlever les pauvres matelas, les cruches, les jarres, les gâteaux de froment, les fusils à pierre, les vieux sabres, et de chasser les poules avec leurs petits. Ensuite, il s'agit de nous faire du feu, car l'air est glacé. En ce pays sans forêts, sans broussailles, on se chauffe avec une espèce de chardon, qui pousse comme les madrépores en forme de galette épineuse; les femmes vont le ramasser dans la montagne et le font sécher pour l'hiver. Dans l'âtre, on en jette plusieurs pieds, qui pétillent et brûlent avec mille petites flammes gaies. Le chat de la maison, qui d'abord avait déménagé avec ses maîtres, prend le parti de revenir se chauffer à notre feu et accepte de souper avec nous. Les deux plus jeunes filles, de douze à quinze ans, que notre déballage avait rendues muettes de stupeur, arrivent aussi sur la pointe des pieds et ne peuvent plus s'arracher à la contemplation de notre repas. D'ailleurs si drôles, toutes deux, qu'il n'y a pas moyen de leur en vouloir, et si impeccablement jolies, sous leurs voiles de perse aux dessins surannés, avec leurs joues rouges et veloutées comme des pêches de septembre, leurs yeux presque trop longs et trop grands, dont les coins se perdent dans leurs noirs bandeaux à la Vierge, — et surtout leur mine honnête, chaste et naïve. Au moment de notre coucher seulement elles se retirent, après avoir jeté de nouveaux pieds de chardon dans le feu; alors le froid et le solennel silence, qui émanent des cimes proches et de leurs neiges, s'épandent avec la nuit sur les solitudes alentour, enveloppent bientôt le petit village de terre, notre chambrette misérable, et notre bon sommeil sans rêves.

Dimanche 6 mai. — Dès le matin, nous retrouvons la joie de la vitesse et de l'espace, dans le désert toujours pareil, entre les deux chaînes de hauts sommets garnis de neiges. Le désert est comme marbré par ses différentes zones de fleurs. Mais ce n'est plus l'éclat des plaines du Maroc ou de la Palestine, qui, au printemps, se couvrent de glaïeuls roses, de liserons bleus, d'anémones rouges. Il semble qu'ici tout se décolore, sous les rayons d'un soleil trop rapproché et trop clair : des serpolets d'une nuance indécise, des pâquerettes d'un jaune atténué, de pâles iris dont le violet tourne au gris perle, des orchidées à fleurs grises, et mille petites plantes inconnues, que l'on dirait passées dans la cendre.

Nous avons pris le parti de laisser derrière nous nos bêtes de charge, avec nos inutiles et flâneurs cavaliers de Chiraz; la confiance entière nous est venue, et nous allons de l'avant.

Voici cependant là-bas une multitude en marche, qui va croiser notre route; ce sont des nomades, gens de mauvais renom, c'est une tribu qui change de pâturage. En tête s'avancent les hommes armés, qui ont de belles allures de bandits; nos Persans imaginent de passer ventre à terre au milieu d'eux, en jetant de grands cris sauvages pour exciter les chevaux; et on se range, on nous fait place. En traversant la cohue du bétail qui vient ensuite, nous reprenons le trot tranquille. Au petit pas, enfin, nous croisons l'arrière-garde, composée des femmes et des petits, — petits enfans, petits chameaux, petits cabris, pêle-mêle dans une promiscuité comique et gentille; — d'un même panier, sur le dos d'une mule, nous voyons sortir la tête d'un bébé et celle d'un ânon qui vient de naître, et on ne sait qui est le plus joli, du petit nomade qui roule ses yeux noirs, ou du petit âne au poil encore tout frisé qui remue ses grandes oreilles, l'un et l'autre du reste nous regardant avec la même candeur étonnée.

Après quatre heures de route, halte au village désolé de Dehbid (deux mille six cents mètres d'altitude). Au milieu de la plaine grise, une lourde forteresse antique, datant des rois Sassanides, contre laquelle de misérables huttes en terre se tiennent blotties, comme par crainte de rafales qui balayent ces hauts plateaux. Un vent glacé, des neiges proches, et une étincelante lumière.

Cependant nos bêtes de charge, distancées depuis le matin, ne nous rejoignent point, non plus que nos cavaliers de Chiraz. Tout le jour, nous les attendons comme sœur Anne, montés sur le toit du caravansérail, interrogeant l'horizon : des caravanes apparaissent, des mules, des chameaux, des ânes, des bêtes et des gens de toute espèce, mais les nôtres point. A l'heure où les ombres des grandes montagnes s'allongent démesurément sur le désert, l'un des cavaliers enfin arrive : « Ne vous inquiétez pas, dit-il, ils ont pris un autre chemin, de nous connu; dormez ici, comme je vais faire moi-même; demain vous les retrouverez, à quatre heures plus loin, au caravansérail de Khan-Korrah. »

Donc, dormons à Dehbid ; il n'y a que ce parti à prendre, en effet, car voici bientôt l'enveloppement solennel de la nuit. Mais

qu'on apporte beaucoup de chardons secs, dans l'âtre où nous allumerons notre feu.

La muezzin jette ses longs appels chantés. Les oiseaux, cessant de tournoyer, se couchent dans les branches de quelques peupliers rabougris, qui sont les seuls arbres à bien des lieues alentour. Et des petites filles d'une douzaine d'années se mettent à danser en rond, comme celles de chez nous les soirs de mai; petites beautés persanes que l'on voilera bientôt, petites fleurs d'oasis destinées à se faner dans ce village perdu. Elles dansent, elles chantent; tant que dure le transparent crépuscule, elles continuent leur ronde, et leur gaieté détonne, dans l'âpre tristesse de Dehbid...

Lundi 7 mai. — Le soleil va se lever quand nous jetons notre premier regard au dehors, par les trous de notre mur de terre. Une immense caravane, qui vient d'arriver, est au repos sur l'herbe toute brillante de gelée blanche; les dos bossus des chameaux, les pointes de leurs selles se détachent sur l'Orient clair, sur le ciel idéalement pur du matin, et, pour nos yeux mal éveillés, tout cela d'abord se confond avec les montagnes pointues qui sont pourtant si loin, là-bas, au bout des vastes plaines.

Nous repartons dans le désert monotone, où quelques asphodèles commencent d'apparaître, dressant leurs quenouilles blanches au-dessus des petites floraisons grisâtres ou violacées que nous avions coutume de voir.

A midi, sous un soleil devenu tout à coup torride, nous retrouvons au point indiqué nos bêtes et nos gens qui étaient perdus. Mais quel sinistre lieu de rendez-vous que ce caravansérail de Khan-Korrah! Pas le moindre village dans les environs. Au milieu d'une absolue solitude et d'un steppe de pierre, ce n'est qu'une haute enceinte crénelée, une place où l'on peut dormir à l'abri des attaques nocturnes, derrière des murs. Aux abords, gisent une douzaine de squelettes, carcasses de cheval ou de chameau, et quelques bêtes plus fraîchement mortes, sur lesquelles des vautours sont posés. D'énormes molosses et trois hommes à figure farouche, armés jusqu'aux dents, gardent cette forteresse, où nous entrons pour un temps de repos à l'ombre. Intérieurement la cour est jonchée d'immondices, et des carcasses de mule achèvent d'y pourrir : les bêtes avaient agonisé là, après quelque étape forcée, et on n'a pas pris la peine de les jeter

dehors, s'en remettant aux soins des vautours; à cette heure brûlante, un essaim de mouches les enveloppe.

Il gèlera sans doute cette nuit, mais la chaleur en ce moment est à peine tolérable, et notre sommeil méridien est troublé par ces mêmes mouches bleues qui, avant notre venue, étaient assemblées sur les pourritures.

Cinq heures de route l'après-midi, à travers les solitudes grises, sous un soleil de plomb, pour aller coucher au caravansérail de Surmah, près d'une antique forteresse sassanide, au pied des neiges.

Mardi 8 mai. — Les taches vertes des petites oasis aujourd'hui se font plus nombreuses, des deux côtés de notre chemin. Sur le sol aride, une quantité de ruisseaux de cristal, issus de la fonte des neiges, et canalisés, divisés jalousement par la main des hommes, s'en vont çà et là porter la vie aux quelques défrichemens épars dans ces hautes plaines.

Vers dix heures du matin, nous arrivons dans une ville, la première depuis Chiraz. Elle s'appelle Abadeh. Ses triples remparts, en terre cuite et en terre battue, qui commencent de crouler par endroits, sont d'une hauteur excessive, surmontés de créneaux féroces et ornés de briques d'émail bleu qui dessinent des arcades. Ses portes s'agrémentent de cornes de gazelle, disposées en couronne au-dessus de l'ogive. Il y a un grand bazar couvert, où l'animation est extrême; on y vend des tapis, des laines tissées et en écheveaux, des cuirs travaillés, des fusils à pierre, des grains, des épices venues de l'Inde. Aujourd'hui se tient aussi, dans les rues étroites, une foire au bétail; tout est encombré de moutons et de chèvres. Les femmes d'Abadeh ne portent point le petit masque blanc percé de trous, mais leur voile est on ne peut plus dissimulateur : il n'est pas noir comme à Chiraz, ni à bouquets et à ramages comme dans les campagnes, mais toujours bleu, très long, s'élargissant vers le sol et formant traîne; pour se conduire, on risque un coup d'œil, de temps à autre, entre les plis discrets. Les belles ainsi voilées ressemblent à de gracieuses madones n'ayant pas de figure. On nous regarde naturellement beaucoup dans cette ville, mais sans malveillance, et les enfans nous suivent en troupe, avec de jolis yeux de curiosité contenue.

Nous pensions repartir après une halte de deux heures, mais

le maître de nos chevaux s'y refuse, déclarant que ses bêtes sont trop fatiguées et qu'il faut coucher ici.

Donc, le mélancolique soir nous trouve au caravansérail d'Abadeh, assis devant la porte que surmonte une rangée de cornes de gazelle. Derrière nous, les grands murs crénelés qui s'assombrissent découpent leurs dents sur le ciel d'or vert. Et nous avons vue sur la plaine des sépultures : un sol gris où aucune herbe ne pousse; d'humbles mausolées en brique grise, petites coupoles ou simples tables funéraires; jusqu'au lointain, toujours des tombes, pour la plupart si vieilles que personne sans doute ne les connaît plus. Des madones bleues au voile traînant se promènent là par groupes; dans le crépuscule qui vient, elles prennent plus que jamais leurs airs de fantôme. L'horizon est fermé là-bas par des cimes de quatre ou cinq mille mètres de haut, dont les neiges, à cette heure, bleuissent et donnent froid à regarder.

Dès que la première étoile s'allume au ciel limpide, les madones se dispersent lentement vers la ville, et les portes, derrière elles, se ferment. En ces pays, quand la nuit approche, la vie se glace; tout de suite on sent rôder la tristesse et l'indéfinissable peur.,.

Mercredi 9 mai. — Nos chevaux reposés reprennent dès le matin leur vitesse, dans l'étendue toujours morne et claire. La floraison des asphodèles et des acanthes donne par instans à ces solitudes des aspects de jardin; jardin funèbre et décoloré, qui se prolonge pendant des lieues sans que jamais rien ne change. A droite et à gauche, infiniment loin, les deux chaînes de montagnes continuent de nous suivre; elles forment à la surface de la terre comme une sorte de double arête, qui est l'une des plus hautes du monde. Mais aujourd'hui, dans la chaîne de l'Est, parfois des brèches nous laissent apercevoir l'entrée de ces immenses déserts de sable et de sel qui ont deux cents lieues de profondeur, et s'en vont jusqu'à la frontière afghane.

Après quatre heures de route, dans les chaudes grisailles de l'horizon plein d'éblouissemens, apparaît une chose bleue, d'un bleu tellement bleu que c'est tout à fait anormal; vraiment cela rayonne et cela fascine; quelque énorme pierre précieuse, dirait-on, quelque turquoise géante... Et ce n'est que le dôme émaillé d'une vieille petite mosquée en ruines, dans un lugubre

hameau à l'abandon, où les huttes ressemblent à d'anciens terriers de bête fauve. A l'ombre d'une voûte de boue séchée, nous nous arrêtons là, pour le repos de midi.

Comme il est long et austère, ce chemin d'Ispahan! Le soir, nos sept ou huit lieues d'étape se font à travers le silence, et nulle part nous n'apercevons trace humaine. Deux fois, il y a un nuage de poussière qui passe très vite devant nous, qui court sur le pâle tapis des basilics et des serpolets : des gazelles en fuite! A peine reconnues, aussitôt invisibles, elles ont détalé comme le vent. Et c'est tout jusqu'à la fin du jour.

Mais, au coucher du soleil, nous arrivons au bord d'une gigantesque coupure dans nos plateaux désolés, et, au fond, c'est la surprise d'une fertile plaine où une rivière passe, où des caravanes sont assemblées, mules et chameaux sans nombre, où une espèce de cité fantastique trône en l'air, sur un rocher comme on n'en voit nulle part.

Elle n'a qu'une demi-lieue de large, cette vallée en contre-bas, mais elle paraît indéfiniment longue entre les parois verticales qui, de chaque côté, l'enferment et la dissimulent.

Tout en y descendant, par de dangereux lacets, on est dans la stupeur de cette ville perchée. Une ville qui n'a pas besoin de murailles, celle-là; mais ses habitans, comment peuvent-ils bien s'y introduire?... Un grand rocher solitaire, qui se lève à plus de 60 mètres de hauteur, lui sert de base; il a la forme exacte du cimier d'un casque, très évidé par le bas, très creusé de ravines et de grottes, mais si élargi par le haut qu'il en est déjà inquiétant; et là-dessus les hommes ont édifié une incroyable superposition de boue séchée au soleil, qui semble une gageure contre l'équilibre et le sens commun, des maisons, qui grimpent les unes sur les autres, qui toutes, comme le rocher, s'élargissent par le haut, s'épanouissant au-dessus de l'abîme en balcons avancés et en terrasses. Cela s'appelle Yezdi-Khast, et on dirait une de ces invraisemblables villes d'oiseaux marins, accrochées en surplomb aux falaises d'un rivage. Tout cela est si téméraire, et d'ailleurs si desséché et si vieux, que la chute ne peut manquer d'être prochaine. Cependant, à chaque balcon, à chacune des petites fenêtres en pisé ou des simples meurtrières, on voit du monde, des enfans, des femmes, qui se penchent et regardent tranquillement ce qui se passe en bas.

Au pied de la vieille cité fantastique, prête a crouler en

cendre, il y a des cavernes, des souterrains, des trous profonds et béans, d'où l'on a tiré jadis cette prodigieuse quantité de terre pour l'échafauder si follement là-haut. Il y a aussi une mosquée, un monumental caravansérail aux murs décorés d'arceaux en faïence bleue; il y a la rivière, avec son pont courbé en arc de cercle; il y a la fraîcheur des ruisseaux, des blés, des jeunes arbres; il y a la vie des caravanes, le gai remuement des chameliers et des muletiers, l'amas sur l'herbe des ballots de marchandises, toute l'animation d'un lieu de grand passage. Voici même, dans un champ, quelques centaines de pains de sucre qui se reposent par terre, et remonteront ce soir à dos de chameau pour se répandre dans les villages les plus reculés des oasis, — de très vulgaires pains de sucre enveloppés de papier bleu comme ceux de chez nous; les Persans en font une consommation considérable, pour ces petites tasses de thé très sucré qu'ils s'offrent les uns aux autres du matin au soir. — (Et ces pains, qui, jusqu'à ces dernières années, étaient fournis par la France, viennent maintenant tous de l'Allemagne et de la Russie : j'apprends cela en causant avec des tcharvadars, qui ne me cachent pas leur pitié un peu dédaigneuse pour notre décadence commerciale.)

Des groupes compacts de chameaux entourent notre caravansérail, et c'est l'instant où ils jettent ces affreux cris de fureur ou de souffrance, qui ont l'air de passer à travers de l'eau, qui ressemblent à des gargouillemens de noyé : nous soupons dans ce vacarme, comme au milieu d'une ménagerie.

Cependant le silence revient à l'heure de la lune, de la pleine lune, coutumière de fantasmagories et d'éclairages trompeurs, qui magnifie étrangement la vieille cité saugrenue juchée là-haut dans notre ciel, et la fait paraître toute rose, mais rigide et glacée.

Jeudi 10 mai. — Le matin, pour sortir de la grande oasis en contre-bas du désert, il nous faut cheminer au milieu des trous et des cavernes, au pied même de la ville perchée, presque dessous, tant elle surplombe; la retombée du rocher qui la supporte nous maintient là dans une ombre froide, quand le beau soleil levant rayonne déjà partout. Au-dessus de nos têtes, beaucoup de ces gens, qui nichent comme les aigles, sont au bord de leurs terrasses menaçantes, ou bien se penchent à leurs fe-

nêtres avancées, et laissent tomber à pic leurs regards sur nous.

Contre l'autre paroi de la vallée, l'étroit sentier qui remonte vers les solitudes est encombré par quelques centaines d'indolens bourriquots qui ne se garent pas. Nos Persans, en cette occurrence et comme chaque fois qu'il y a obstacle, nous font prendre le galop en jetant de grands cris. Effroi et déroute alors parmi les âniers, et, avec tapage, nous arrivons en haut, dans la plaine aride et grisâtre, au niveau ordinaire de nos chevauchées.

C'est aujourd'hui la matinée des ânes, car nous en croisons des milliers, des cortèges d'une lieue de long, qui s'en reviennent d'Ispahan où ils avaient charroyé des marchandises, et s'en reviennent en flâneurs, n'ayant plus sur le dos que leur couverture rayée de Chiraz. Quelques-uns, il est vrai, portent aussi leur maître, qui continue son somme de la nuit, enveloppé dans son caftan de feutre, étendu à plat ventre sur le dos de la bonne bête, et les bras noués autour de son cou. Il y a aussi des mamans bourriques, chargées d'un panier dans lequel on a mis leur petit, né de la veille. Et enfin d'autres ânons, déjà en état de suivre, gambadent espièglement derrière leur mère.

Pas trop déserte, la région d'aujourd'hui. Pas trop espacées, les vertes petites oasis, ayant chacune son hameau à donjons crénelés, au milieu de quelques peupliers longs et frêles.

La halte de midi est au grand village de Makandbey, où plusieurs dames-fantômes, perchées au faîte des remparts, regardent dans la triste plaine, entre les créneaux pointus. Sous les arceaux du caravansérail, dans la cour, il y a quantité de beaux voyageurs en turban et robe de cachemire, avec lesquels il faut échanger de cérémonieux saluts; sur des coussins, des tapis aux couleurs exquises, ils sont assis par groupes autour des samovars et cuisinent leur thé en fumant leur kalyan.

Nous sommes à l'avant-dernier jour du carême de la Perse, et ce sera demain l'anniversaire de la mort d'Ali (1); aussi l'enthousiasme religieux est-il extrême à Makandbey. Sur la place, devant l'humble mosquée aux ogives de terre battue, une centaine d'hommes, rangés en cercle autour d'un derviche qui psalmodie, poussent des gémissemens et se frappent la poitrine. Ils ont tous mis à nu leur épaule et leur sein gauches; ils se

(1) Ali, Khalife de l'Islam, le quatrième en date après Mahomet, particulièrement vénéré en Perse. Ali tomba sous le poignard d'un assassin et ses deux fils, Hassan et Hussein, furent massacrés.

frappent si fort que la chair est tuméfiée et la peau presque sanglante; on entend les coups résonner creux dans leur thorax profond. Le vieil homme qu'ils écoutent leur raconte, en couplets presque chantés, la Passion de leur prophète, et ils soulignent les phrases plus poignantes de la mélopée en jetant des cris de désespoir ou en simulant des sanglots. De plus en plus il s'exalte, le vieux derviche au regard de fou; voici qu'il se met à chanter comme les muezzins, d'une voix fêlée qui chevrote, et les coups redoublent contre les poitrines nues. Toutes les dames-fantômes maintenant sont arrivées sur les toits alentour; elles couronnent les terrasses et les murs branlans. Le cercle des hommes se resserre, pour une sorte de danse terrible, avec des bonds sur place, des trépignemens de frénésie. Et tout à coup, ils s'étreignent les uns les autres, pour former une compacte chaîne ronde, chacun enlaçant du bras gauche son voisin le plus proche, mais continuant à se meurtrir furieusement de la main droite, dans une croissante ivresse de douleur. Il en est dont le délire est hideux à faire pitié; d'autres, qui arrivent au summum de la beauté humaine, tous les muscles en paroxysme d'action, et les yeux enflammés pour la tuerie ou le martyre. Des cris aigus et de caverneux rauquemens de bête sortent ensemble de cet amas de corps emmêlés; la sueur et les gouttes de sang coulent sur les torses fauves. La poussière se lève du sol et enveloppe de son nuage ce lieu où darde un cuisant soleil. Sur les murs de la petite place sauvage, les femmes à cagoule sont comme pétrifiées. Et, au-dessus de tout, les cimes des montagnes, les neiges montent dans le ciel idéalement bleu.

Durant l'après-midi, nous voyageons à travers un pays de moins en moins désolé, rencontrant des villages, des champs de blé et d'orge, des vergers enclos de murs. Le soir, enfin, nous apercevons une grande ville, dans un simulacre d'enceintes formidables, et c'est Koumichah, qui n'est plus qu'à huit ou neuf heures d'Ispahan.

En Perse, les abords d'une ville sont toujours plus difficiles et dangereux pour les chevaux que la rase campagne. Et, avant d'arriver à la porte des remparts, nous peinons une demi-heure dans des sentiers à se rompre le cou, semés de carcasses de chameaux ou de mulets; c'est au milieu des ruines, des éboulis, des détritus; et, toujours, à droite ou à gauche, nous guettent ces

trous béans d'où l'on a retiré la terre à bâtir, pour les forteresses, les maisons et les mosquées.

Le soleil est couché lorsque nous passons cette porte ogivale, qui semblait tout le temps se dérober devant nous. La ville, alors, que ses murailles dissimulaient presque, enchante soudainement nos yeux. Elle est de ce même gris rose que nous avions déjà vu à Chiraz, à Abadeh, et aussi dans chacun des villages du chemin, puisque c'est toujours la même terre argileuse qui sert à tout construire, mais elle se développe et s'étage sur les ondulations du sol à la manière d'un décor de féerie. Et comment peut-on oser, avec de la terre, édifier tant de petits dômes, et les enchevêtrer, les surperposer en pyramides? Comment tiennent debout, et résistent aux pluies, tant d'arcades, de grandes ogives élégantes, qui ne sont que de la boue séchée, et tant de minarets, avec leurs galeries comme frangées de stalactites? Tout cela, bien entendu, est sans arêtes vives, sans contours précis; l'ombre et la lumière s'y fondent doucement, parmi des formes toujours molles et rondes. Sur les monumens, pas de faïences bleues, pas d'arbres dans les jardins, rien pour rompre la teinte uniforme de ce déploiement de choses, toutes pétries de la même argile rosée. Mais le jeu des nuances est en bas, dans les rues pleines de monde : des hommes en robe bleue, des hommes en robe verte; des groupes de femmes voilées, groupes intensément noirs, avec ces taches d'un blanc violent que font les masques cachant les visages. Et il est surtout en haut, le jeu magnifique, le heurt des couleurs, il est au-dessus de l'amas des coupoles grises et des arcades grises : à ce crépuscule, les inaccessibles montagnes alentour étalent des violets somptueux de robe d'évêque, des violets zébrés d'argent par des coulées de neige; et, sur le ciel qui devient vert, des petits nuages orange semblent prendre feu, se mettent à éclairer comme des flammes... Nous sommes toujours à près de 2000 mètres d'altitude, dans l'atmosphère pure des sommets, et le voisinage des grands déserts sans vapeur d'eau augmente encore les transparences, avive fantastiquement l'éclat des soirs.

C'est donc aujourd'hui la grande solennité religieuse des Persans, l'anniversaire du martyre de leur khalife. Dans les mosquées, des milliers d'hommes gémissent ensemble ; on entend de loin leurs voix, en un murmure confus qui imite le bruit de la mer.

Aussitôt l'arrivée au caravansérail, il faut se hâter vers le lieu saint, pour voir encore un peu de cette fête, qui doit se terminer avant la nuit close. Personne, d'abord, ne veut me conduire. Deux hommes, de figure énergique et d'épaules solides, longtemps indécis, consentent cependant à prix d'or. Mais l'un estime que je dois prendre une robe à lui et un de ses bonnets d'astrakan; l'autre déclare que ce sera plus périlleux, et qu'il faut bravement garder mon costume d'Europe. Après tout, je reste comme je suis, et nous partons ensemble pour la grande mosquée, marchant vite, car il se fait tard. Nous voici, à la nuit tombante, dans le dédale sinistre dont j'avais prévu les aspects: murs sans fenêtres, murs de hautes prisons, avec, de loin en loin seulement, quelque porte bardée de fer; murs qui de temps à autre se rejoignent par le haut, vous plongeant dans cette obscurité souterraine si chère aux villes persanes. Montées, descentes, puits sans margelle, précipices et oubliettes. Aux premiers momens, nous ne rencontrons personne, et c'est comme une course crépusculaire dans des catacombes abandonnées. Et puis, approchant du foyer d'une de ces clameurs, semblables au bruit des plages, dont la ville ce soir est remplie, nous commençons de croiser des groupes d'hommes, qui viennent tous du même côté, et dont la rencontre est presque terrible. Ils sortent de la grande mosquée, principal centre des cris et des lamentations, où la fête de deuil va bientôt finir; par dix, par vingt ou trente, ils s'avancent en masse compacte, enlacés et courant, tête renversée en arrière, ne regardant rien; on voit le blanc de leurs yeux, ouverts démesurément, dont la prunelle trop levée semble entrer dans le front. Les bouches aussi sont ouvertes et exhalent un rugissement continu; toutes les mains droites frappent à grands coups les poitrines sanglantes. On a beau se ranger le long des murs, ou dans les portes si l'on en trouve, on est lourdement frôlé. Ils sentent la sueur et le fauve; ils passent d'un élan irrésistible et aveugle comme la poussée de la houle.

Après les ruelles étroites, lorsqu'un arceau ogival nous donne accès dans la cour de la mosquée, ce lieu nous paraît immense. Deux ou trois mille hommes sont là, pressés les uns contre les autres et donnant de la voix : « Hassan, Hussein ! Hassan, Hussein (1) ! » hurlent-ils tous ensemble, avec une sorte de cadence

(1) Hassan, Hussein, les deux fils du khalife Ali.

formidable. Au fond, dominant tout, la seconde grande ogive, ornée des inévitables faïences bleues, s'ouvre sur le sanctuaire obscur. Au faîte des murailles d'enceinte et au bord de toutes les terrasses d'alentour, les femmes perchées, immobiles et muettes, semblent un vol d'oiseaux noirs qui se serait abattu sur la ville. Dans un coin, un vieillard, abrité du remous humain par le tronc d'un mûrier centenaire, frappe comme un possédé sur un monstrueux tambour : trois par trois, des coups assourdissans, et battus très vite comme pour faire danser on ne sait quoi d'énorme ; — or, la chose qui danse en mesure est une sorte de maison soutenue en l'air, au bout de longs madriers, par des centaines de bras, et agitée frénétiquement malgré sa lourdeur. La maison dansante est toute recouverte de vieux velours de Damas et de soies aux broderies archaïques ; elle oscille à dix pieds au-dessus de la foule, au-dessus des têtes levées, des yeux égarés, et par instans elle tourne, les fidèles qui la portent se mettant à courir en cercle dans la mêlée compacte, elle tourne, elle tourbillonne à donner le vertige. Dedans, il y a un muezzin en délire, qui se cramponne pour ne pas tomber et dont les vocalises aiguës percent tout le fracas d'en dessous ; chaque fois qu'il prononce le nom du prophète de l'Iran, un cri plus affreux s'échappe de toutes les gorges, et des poings cruels s'abattent sur toutes les poitrines, d'un heurt caverneux qui couvre le son du tambour. Des hommes, qui ont jeté leur bonnet, se sont fait au milieu de la chevelure des entailles saignantes ; la sueur et les gouttes de sang ruissellent sur toutes les épaules ; près de moi, un jeune garçon, pour s'être frappé trop fort, vomit une bave rouge dont je suis éclaboussé.

D'abord on n'avait pas pris garde à ma présence, et je m'étais plaqué contre le mur, derrière mes deux guides inquiets. Mais un enfant lève par hasard les yeux vers moi, devine un étranger et donne l'alarme ; d'autres visages aussitôt se retournent, il y a une minute d'arrêt dans les plus proches lamentations, une minute de silence et de stupeur... « Viens ! » disent mes deux hommes, m'entourant de leurs bras pour m'entraîner dehors, et nous sortons à reculons, face à la foule, comme les dompteurs, lorsqu'ils sortent des cages, font face aux bêtes... Dans la rue, on ne nous poursuit pas...

Le soir, vers neuf heures, quand un silence de cimetière est

retombé sur la ville, épuisée par tant de cris et de lamentations, je sors à nouveau du caravansérail, ayant obtenu d'être convié, chez un notable bourgeois, à une veillée religieuse très fermée.

Koumichah, muette et toute rose sous la lune, est devenue solennelle comme une immense nécropole. Personne nulle part; c'est la lune seule qui est maîtresse de la ville en terre séchée, c'est la lune qui est reine sur les mille petites coupoles aux contours amollis, sur le labyrinthe des passages étroits, sur les amas de ruines et sur les fondrières.

Mais, si les rues sont désertes, on veille dans toutes les maisons, derrière les doubles portes closes; on veille, on se lamente, et on prie.

Après un long trajet dans le silence, entre deux porteurs de lanterne, j'arrive à la porte mystérieuse de mon hôte. C'est dans son petit jardin muré que se tient la veillée de deuil, à la lueur de la lune et de quelques lampes suspendues aux branches des jasmins ou de treilles. Devant la maison cachée, par terre, on a étendu des tapis, sur lesquels vingt ou trente personnages, coiffés du haut bonnet noir, fument leur kalyan, assis en cercle; au milieu d'eux, un large plateau, contenant une montagne de roses sans tige, — roses persanes, toujours délicieusement odorantes, — et un samovar, pour le thé que des serviteurs renouvellent sans cesse, dans les tasses en miniature. Vu le caractère religieux de cette soirée, ma présence directe au jardin serait une inconvenance; aussi m'installe-t-on seul, avec mon kalyan, dans l'appartement d'honneur, d'où je puis tout voir et tout entendre par la porte laissée ouverte.

L'un des invités monte sur un banc de pierre, au milieu des rosiers tout roses de fleurs, et raconte avec des larmes dans la voix la mort de cet Ali, khalife vénéré des Persans, en mémoire duquel nous voici assemblés. Les assistans, il va sans dire, soulignent son récit par des plaintes et des sanglots, mais surtout par des exclamations de stupeur incrédule; ils ont entendu cela mille fois, et cependant ils ont l'air de s'écrier : « En croirai-je mes oreilles ? Une telle abomination, vraiment est-ce possible ? » Le conteur, quand il a fini, se rassied près du samovar, et, tandis qu'on renouvelle le feu des kalyans, un autre prend sa place sur le banc du prêche, pour recommencer dans tous ses détails l'histoire de l'inoubliable crime.

Le petit salon, où je veille à l'écart, est exquis d'archaïsme

non voulu; si on l'a ainsi arrangé, tout comme on aurait pu le faire il y a cinq cents ans, c'est qu'on ne connaît pas, à Koumichah, de mode plus récente; aucun objet de notre camelote occidentale n'est encore entré dans cette demeure, et on n'y voit pas trace de ces cotonnades imprimées dont l'Angleterre a commencé d'inonder l'Asie ; les yeux peuvent s'amuser à inventorier toutes choses sans y rencontrer un indice de nos temps. Par terre, ce sont les vieux tapis de Perse ; pour meubles, des coussins, et de grands coffres en cèdre, incrustés de cuivre ou de nacre. Dans l'épaisseur des murs, blanchis à la chaux, ces espèces de petites niches, de petites grottes à cintre ogival ou frangé, qui remplacent en ce pays les armoires, sont garnies de coffrets d'argent, d'aiguières, de coupes ; tout cela ancien, tout cela posant sur des carrés de satin aux broderies surannées. Les portes intérieures, qui me sont défendues, ont des rideaux baissés, en ces soies persanes si étranges et si harmonieuses, dont les dessins, volontairement estompés, troubles comme des cernes, ne ressemblent d'abord qu'à de grandes taches fantasques, mais finissent par vous représenter, à la façon impressionniste, des cyprés funéraires.

Dans le jardin, où la veillée se continue, des narrateurs de plus en plus habiles, ou plus pénétrés, se succèdent sur le banc de pierre; ceux qui déclament à présent ont des attitudes, des gestes de vraie douleur. A certains passages, les assistans, avec un cri désolé, se jettent en avant et heurtent le sol de leur front; ou bien ils découvrent tous ensemble leur poitrine, déjà meurtrie à la mosquée, et recommencent à se frapper, en clamant toujours les deux mêmes noms : « Hassan ! Hussein !... Hassan ! Hussein ! » d'une voix qui s'angoisse. Quelques-uns, une fois prosternés, ne se relèvent plus. Dans l'allée du fond, sous la retombée des jasmins du mur, se tiennent les dames-fantômes toutes noires, que l'on aperçoit à peine, qui jamais ne s'approchent, mais que l'on sait là, et dont les lamentations prolongent en écho le concert lugubre. Comme pour les chanteurs du jardin, on a apporté pour moi des roses dans un plateau, et elles débordent sur les vieux tapis précieux; les jasmins du dehors aussi embaument, malgré le froid de cette nuit de mai, trop limpide, avec des étoiles trop brillantes... Et c'est une scène de très vieux passé oriental, dans un décor intact, défendu par tant de murs, aux portes verrouillées à cette heure : murs doubles et con-

tournés de cette maison; murs plus hauts qui enferment le quartier et l'isolent; murs plus hauts encore qui enveloppent toute cette ville et son immobilité séculaire, — au milieu des solitudes ambiantes, sans doute abîmées en ce moment dans l'infini silence et où les neiges doivent être livides sous la lune...

Vendredi 11 mai. — Il fait un froid à donner l'onglée, quand notre départ s'organise, au lever d'un soleil de fête. C'est sur une place, d'où l'on voit les mille petites coupoles de terre rosée s'arranger en amphithéâtre, avec les minarets, les ruines, et, tout en haut, les âpres montagnes violettes.

La ville, qui vibrait hier du délire des cris et des lamentations, se repose à présent dans le frais silence du matin. Un derviche exalté prêche encore, au coin d'une rue, s'efforçant d'attrouper les quelques laboureurs qui s'en vont aux champs, la pelle sur le dos, suivis de leurs ânes. Mais non, personne ne s'arrête plus : il y a temps pour tout, et aujourd'hui c'est fini.

Les belles dames de Koumichah sont vraiment bien matineuses; en voici déjà de très élégantes qui commencent à sortir, chacune montée sur son ânesse blanche, et chacune enveloppant de son voile noir un bébé à califourchon sur le devant de la selle, qui ne montre que son bout de nez au petit vent frisquet. C'est vendredi, et on s'en va prendre la rosée de mai hors de la ville, dans les jardins frissonnans, entourés de hauts murs dissimulateurs.

Nos chevaux sont fatigués, bien qu'on ait passé la nuit à leur frictionner les pattes, et surtout à leur étirer les oreilles, — ce qui est, paraît-il, l'opération la plus réconfortante du monde. Aussi partons-nous d'une allure indolente, le long de ces jardins clos, dont les murs de terre sont flanqués à tous les angles d'une tourelle d'émail bleu. A la limite des solitudes, une mosquée très sainte mire dans un étang son merveilleux dôme, qui, auprès des constructions en terre battue, semble une pièce de fine joaillerie; il luit au soleil d'un éclat poli d'agate; l'émail dont il est revêtu représente un fol enchevêtrement d'arabesques bleues, parmi lesquelles s'enlacent des fleurs jaunes à cœur noir.

Et puis, derrière une colline aride, ce prodigieux ouvrage de terre qu'est Koumichah disparaît d'un coup, avec ses tours, ses cinquante minarets, ses mille petites coupoles bossues; voici encore devant nous l'espace vide, et le tapis sans fin des fleurettes

incolores, qui s'écrasent sous nos pas en répandant leur parfum. Nous pensions en avoir fini avec le désert triste et suave; nous le retrouvons plus monotone que jamais, pendant nos sept ou huit heures de route, avec une chaleur croissante et de continuels mirages.

On aurait pu, en forçant un peu l'étape, arriver enfin ce soir à Ispahan; mais la tombée de la nuit nous a paru un mauvais moment pour aborder une ville où l'hospitalité est problématique, et nous avons décidé de nous arrêter dans un caravansérail, à trois lieues des murs.

Des mirages, des mirages partout: on se croirait dans les plaines mortes de l'Arabie. Un continuel tremblement agite les horizons, qui se déforment et changent. De différens côtés, des petits lacs, d'un bleu exquis, reflétant des rochers ou des ruines, vous appellent et puis s'évanouissent, reparaissent ailleurs et s'en vont encore... Une caravane d'animaux étranges s'avance vers nous; des chameaux qui ont deux têtes, mais qui n'ont pas de jambes, qui sont dédoublés par le milieu, comme les rois et les reines des jeux de cartes... De plus près, cependant, ils redeviennent tout à coup des bêtes normales, d'ordinaires et braves chameaux qui marchent tranquillement vers cette Chiraz, déjà lointaine derrière nous. Et ce qu'ils portent, en ballots cordés suspendus à leurs flancs, c'est de l'opium, qui s'en ira ensuite très loin vers l'Orient extrême; c'est une ample provision de rêve et de mort, qui a poussé dans les champs de la Perse sous forme de fleurs blanches, et qui est destinée aux hommes à petits yeux du Céleste-Empire.

Sur le soir, ayant traversé des défilés rugueux, entre des montagnes pointues et noirâtres comme des tentes bédouines, nous retombons dans une Perse plus heureuse; au loin reparaissent partout les taches vertes des blés et des peupliers.

Notre gîte pour la nuit est cependant un assez farouche petit château fort, isolé au milieu des landes stériles. D'innombrables ballots de marchandises et quelques centaines de chameaux accroupis entourent ce caravansérail, quand nous y arrivons au déclin rouge du soleil; c'est une de ces immenses caravanes, plus lentes que les files de mulets ou d'ânons, qui font les gros transports et mettent de cinquante à cinquante-cinq jours entre Téhéran et Chiraz. Comme d'habitude, nous occupons le logis des hôtes de marque, au-dessus de l'ogive d'entrée : une chambre

aux murs de terre, perchée en vedette, avec promenoir sur les toits et sur le faîte crénelé du rempart. — Ispahan, la désirée, n'est plus qu'à trois heures de marche, mais des replis du terrain nous la cachent encore.

Aussitôt le soleil couché, la grande caravane s'ébranle sous nos murs, pour faire son étape de nuit, à la belle lune, aux belles étoiles. Le vent nous apporte la puanteur musquée des chameaux et les horribles cris de malice ou de souffrance qu'ils jettent chaque fois qu'il s'agit de les charger; nous sommes au milieu d'une ménagerie en fureur, on ne s'entend plus.

La clarté rouge et or, au couchant, s'éteint devant la lune ronde, qui commence de dessiner sur le sol les ombres de nos murs crénelés et de nos tours. Peu à peu, ces amas d'objets qui étaient par terre se hissent et s'équilibrent sur le dos des chameaux, qui cessent de crier; redevenus des bêtes dociles, à présent ils sont tous debout, agitant leurs clochettes. La caravane va partir.

Ils ne crient plus, les chameaux, et les voilà qui s'éloignent à la queue leu leu, avec un carillon de sonnailles douces. Vers les pays du Sud, d'où nous venons, ils s'en retournent lentement; toutes les fondrières, tous les gouffres d'où nous sommes sortis, ils vont les retraverser; étape par étape, caillou par caillou, refaire le même pénible chemin. Et ils recommenceront indéfiniment, jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue et que sur place les vautours les mangent. Le vent n'apporte plus leur puanteur, mais le parfum des herbes. A la file, ils s'éloignent, petits riens maintenant, qui se traînent sur l'étendue obscure; le bruit de leurs sonnailles est bientôt perdu. — C'est du haut de nos remparts, entre nos créneaux, que nous regardons la plaine, comme des châtelains du moyen âge. — La fuite de cette caravane a fait la solitude absolue dans nos profonds entours. Toutes les dents de notre petit rempart sont maintenant dessinées sur la lande, en ombres lunaires, précises et dures. Au-dessous de nous, on verrouille avec fracas la porte ferrée qui nous protégera des surprises nocturnes. Au chant des grillons, la nuit de plus en plus s'établit en souveraine, mais il y a de telles transparences que l'on continue de voir infiniment loin de tous côtés. On sent de temps à autre un souffle encore chaud, qui promène l'odeur des serpolets et des basilics. Et puis, sous la lumière spectrale de la lune, un frisson passe; tout à coup il fait très froid.

Samedi 12 mai. — Départ au lever du jour, enfin pour Ispahan !

Une heure de route, dans un sinistre petit désert, aux ondulations d'argile brune, — qui sans doute est placé là pour préparer l'apparition de la ville d'émail bleu, et de sa fraîche oasis.

Et puis, avec un effet de rideau qui se lève au théâtre, deux collines désolées s'écartent devant nous et se séparent; alors un éden, qui était derrière, se révèle avec lenteur. D'abord des champs de larges fleurs blanches qui, après la monotonie terreuse du désert, semblent éclatans comme de la neige. Ensuite une puissante mêlée d'arbres, — des peupliers, des saules, des yeuses, des platanes, — d'où émergent tous les dômes bleus et tous les minarets bleus d'Ispahan !... C'est un bois et c'est une ville; cette verdure de mai, plus exubérante encore que chez nous, est étonnamment verte; mais surtout cette ville bleue, cette ville de turquoise et de lapis, dans la lumière du matin, s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental.

Les myriades de petites coupoles en terre rosée sont là aussi parmi les branches. Mais tout ce qui monte un peu haut dans le ciel, minarets sveltes et tournés comme des fuseaux, dômes tout ronds, ou dômes renflés comme des turbans et terminés en pointe, portiques majestueux des mosquées, carrés de muraille qui se dressent percés d'une ogive colossale, tout cela brille, étincelle dans des tons bleus, si puissans et si rares que l'on songe à des pierres fines, à des palais en saphir, à d'irréalisables splendeurs de féerie. Et au loin, une ceinture de montagnes neigeuses enveloppe et défend toute cette haute oasis, aujourd'hui délaissée, qui fut en son temps un des centres de la magnificence et du luxe sur la Terre.

Ispahan !... Mais quel silence aux abords !... Chez nous, autour d'une grande ville, il y a toujours des kilomètres de gâchis enfumé, des charbons, de tapageuses machines en fonte, et surtout des réseaux de ces lignes de fer qui établissent la communication affolée avec le reste du monde. — Ispahan, seule et lointaine dans son oasis, semble n'avoir même pas de routes. De grands cimetières abandonnés où paissent des chèvres, de limpides ruisseaux qui courent librement partout et sur lesquels on n'a même pas fait de pont, des ruines d'anciennes enceintes crénelées, et rien de plus. Longtemps nous cherchons un passage,

parmi les débris de remparts et les eaux vives, pour ensuite nous engager entre des murs de vingt pieds de haut, dans un chemin étroit et sans vue, creusé en son milieu par un petit torrent. C'est comme une longue souricière, et cela débouche enfin sur une place où bourdonne la foule. Des marchands, des acheteurs, des dames-fantômes, des Circassiens en tunique serrée, des Bédouins de Syrie venus avec les caravanes de l'Ouest (têtes énormes, enroulées de foulards), des Arméniens, des Juifs... Par terre, à l'ombre des platanes, les tapis gisent par monceaux, les couvertures, les selles, les vieux burnous ou les vieux bonnets; des ânons, en passant, les piétinent, — et nos chevaux aussi, qui prennent peur. Cependant, ce n'est pas encore la ville aux minarets bleus. Ce n'est pas la vraie Ispahan, que nous avions aperçue en sortant du désert, et qui nous avait semblé si proche dans la limpidité du matin; elle est à une lieue plus loin, au delà de plusieurs champs de pavots et d'une rivière très large. Ici, ce n'est que le faubourg arménien, le faubourg profane où les étrangers à l'Islam ont le droit d'habiter. Et ces humbles quartiers, pour la plupart en ruines, où grouille une population pauvre, représentent les restes de la Djoulfa qui connut tant d'opulence à la fin du XVIe siècle, sous Chah Abhas. (On sait comment ce grand empereur, — par des procédés un peu violens, il est vrai, — avait fait venir de ses frontières du Nord toute une colonie arménienne pour l'implanter aux portes de la capitale, mais l'avait ensuite comblée de privilèges, si bien que ce faubourg commerçant devint une source de richesse pour l'Empire. Aux siècles d'après, sous d'autres Chahs, les Arméniens, qui s'étaient rendus encombrans, se virent pressurés, persécutés, amoindris de toutes les manières (1). De nos jours, sous le Vizir actuel de l'Irak, ils ont cependant recouvré le droit d'ouvrir leurs églises et de vivre en paix.)

On nous presse de rester à Djoulfa : les chrétiens, nous dit-on, ne sont pas admis à loger dans la sainte Ispahan. Nos chevaux, d'ailleurs, ne nous y conduiront point, leur maître s'y refuse ; ça n'est pas dans le contrat, et puis ça ne se fait jamais. Des Arméniens s'avancent pour nous offrir de nous louer des

(1) A côté des exactions et des violences qu'ils avaient à subir, des édits très comiques étaient lancés contre eux, entre autres la défense de venir en ville quand il pleuvait et qu'ils étaient crottés, parce que, dans le bazar, le frôlement de leurs habits pouvait alors souiller les robes des Musulmans.

chambres dans leurs maisons. Nous sommes là, nos bagages et nos armes par terre, au milieu de la foule, qui de plus en plus nous cerne et s'intéresse. — Non; moi, je tiens à habiter la belle ville bleue; je suis venu exprès; en dehors de cela, je ne veux rien entendre! Qu'on me procure des mules, des ânes, n'importe quoi, et allons-nous-en de ce mercantile faubourg, digne tout au plus des infidèles.

Les mules qu'on m'amène sont de vilaines bêtes rétives, je l'avais prévu, qui jettent deux ou trois fois leur charge par terre. Les gens, du reste, regardent nos préparatifs de départ avec des airs narquois, des airs de dire : On les mettra à la porte et ils nous reviendront. Ça ne fait rien! En route, par les petits sentiers, les petites ruelles, où passe toujours quelque ruisseau d'eau vive, issu des neiges voisines. Bientôt nous nous retrouvons dans les blés ou les pavots en fleurs. Et la voici, cette rivière d'Ispahan, qui coule peu profonde sur un lit de galets; elle pourrait cependant servir de voie de communication, si, au lieu de se rendre à la mer, elle n'allait s'infiltrer dans les couches souterraines et finir par se jeter dans ce lac, perdu au milieu des solitudes, que nous avons aperçu au commencement du voyage; sur ses bords, sèchent au soleil des centaines de ces toiles murales, qui s'impriment ici de dessins en forme de porte de mosquée et puis qui se répandent dans toute la Perse et jusqu'en Turquie.

C'est un pont magnifique et singulier qui nous donne accès dans la ville; il date de Chah Abhas, comme tout le luxe d'Ispahan; il a près de 300 mètres de longueur et se compose de deux séries superposées d'arcades ogivales, en briques grises, rehaussées de bel émail bleu. En même temps que nous, une caravane fait son entrée, une très longue caravane, qui arrive des déserts de l'Est et dont les chameaux sont tous coiffés de plumets barbares. Des deux côtés de la voie qui occupe le milieu du pont, des passages, pour les gens à pied, s'abritent sous de gracieuses arcades ornées de faïences, et ressemblent à des cloîtres gothiques.

Toutes les dames-fantômes noires, qui cheminent dans ces promenoirs couverts, ont un bouquet de roses à la main. Des roses, partout des roses. Tous les petits marchands de thé ou de sucreries postés sur la route ont des roses plein leurs plateaux, des roses piquées dans la ceinture, et les mendians pouilleux

accroupis sous les ogives tourmentent des roses dans leurs doigts.

Les dômes bleus, les minarets bleus, les donjons bleus commencent de nous montrer le détail de leurs arabesques, pareilles aux dessins des vieux tapis de prière. Et, dans le ciel merveilleux, des vols de pigeons s'ébattent de tous côtés au-dessus d'Ispahan, se lèvent, tourbillonnent, puis se posent à nouveau sur les tours de faïence.

Le pont franchi, nous trouvons une avenue large et droite, qui est pour confondre toutes nos données sur les villes orientales. De chaque côté de la voie, d'épais buissons de roses forment bordure; derrière, ce sont des jardins où l'on aperçoit, parmi les arbres centenaires, des maisons ou des palais, en ruines peut-être, mais on ne sait trop, tant la feuillée est épaisse. Ces massifs de rosiers en pleine rue, que les passans peuvent fourrager, ont fleuri avec une exubérance folle, et, comme c'est l'époque de la cueillette pour composer les parfums, des dames voilées sont là dedans, ciseaux en main, qui coupent, qui coupent, qui font tomber une pluie de pétales; il y a de pleines corbeilles de roses posées de côté et d'autre, et des montagnes de roses par terre... Qu'est-ce qu'on nous racontait donc à Djoulfa, et comment serions-nous mal accueillis, dans cette ville des grands arbres et des fleurs, qui est si ouverte et où les gens nous laissent si tranquillement arriver?

Mais l'enfermement, l'oppression des ruines et du mystère nous attendaient au premier détour du chemin; tout à coup nous nous retrouvons, comme à Chiraz, dans le labyrinthe des ruelles désertes, sombres entre de grands murs sans fenêtres, avec des immondices par terre, des carcasses, des chiens morts. Tout est inhabité, caduc et funèbre; çà et là, des parois éventrées nous laissent voir des maisons, bonnes tout au plus pour les revenans ou les hiboux. Et, dans l'éternelle uniformité grise des murailles, les vieilles portes toujours charmantes, aux cadres finement émaillés, sèment en petites parcelles bleues leurs mosaïques sur le sol, comme les arbres sèment leurs feuilles en automne. Il fait chaud et on manque d'air, dans ces ruines où nous marchons à la débandade, perdant de vue plus d'une fois nos bêtes entêtées qui ne veulent pas suivre. Nous marchons, nous marchons, sans trop savoir nous-mêmes où nous pourrons bien faire tête, notre guide à présent n'ayant pas l'air beaucoup plus ras-

suré que les Arméniens de Djoulfa sur l'accueil que l'on nous réserve. Essayons dans les caravansérails d'abord, et, si l'on nous refuse, nous verrons ensuite chez les habitans!...

Sans transition, nous voici au milieu de la foule, dans la pénombre et la fraîcheur ; nous venons d'entrer sous les grandes nefs voûtées des bazars. La ville n'est donc pas morte dans tous ses quartiers, puisqu'on peut y rencontrer encore un grouillement pareil. Mais il fait presque noir, et toute cette agitation de marchands en burnous, de dames-fantômes, de cavaliers, de caravanes, qui se révèle ainsi d'un seul coup, après tant de ruines et de silence, au premier abord paraît à moitié fantastique.

C'est un monde, ces bazars d'Ispahan, qui furent à leur époque les plus riches marchés de l'Asie. Leurs nefs de briques, leurs séries de hautes coupoles, se prolongent à l'infini, se croisent en des carrefours réguliers, ornés de fontaines, et, dans leur délabrement, restent grandioses. Des trous, des cloaques, des pavés pointus où l'on glisse; péniblement nous avançons, bousculés par les gens, par les bêtes, et sans cesse préoccupés de nos mules de charge, qui se laissent distancer dans la mêlée étrange

Les caravansérails s'ouvrent le long de ces avenues obscures, et y jettent chacun son flot de lumière. Ils ont tous leur cour à ciel libre, où les voyageurs fument le kalyan à l'ombre de quelque vieux platane, auprès d'une fontaine jaillissante, parmi des buissons de roses roses et d'églantines blanches; sur ces jardins intérieurs, deux ou trois étages de petites chambres pareilles prennent jour par des ogives d'émail bleu.

Nous nous présentons à la porte de trois, quatre, cinq caravansérails, où la réponse invariable nous est faite, que tout est plein.

En voici un cependant où il n'y a visiblement personne; mais quel bouge sombre et sinistre, au fond d'un quartier abandonné qui s'écroule! — Tant pis! Il est midi passé, nous mourons de faim, nous n'en pouvons plus, entrons là. — D'ailleurs, nos mules et nos muletiers de Djoulfa, refusant d'aller plus loin, jettent tout sur le pavé, devant la porte, dans la rue déserte et de mauvaise mine où il fait presque nuit sous l'épaisseur des voûtes. — « Tout est plein, » nous répond l'hôte avec un mielleux sourire... Alors, que faire?...

Un vieil homme à figure futée, qui depuis un instant nous

suivait, s'approche pour me parler en confidence : « Un seigneur, qui se trouve dans la gêne, me dit-il à l'oreille, l'a chargé de louer sa maison. Un peu cher peut-être, cinquante tomans (250 fr.) par mois; cependant, si je veux voir... » Et il m'emmène loin, très loin, à travers une demi-lieue de ruines et de décombres, pour m'ouvrir enfin, au bout d'une impasse, une porte vermoulue qui a l'air de donner dans un caveau de cimetière...

Oh ! l'idéale demeure! Un jardin, ou plutôt un nid de roses : des rosiers élancés et hauts comme des arbres; des rosiers grimpans qui cachent les murailles sous un réseau de fleurs. Et, au fond, un petit palais des Mille et une Nuits, avec une rangée de colonnes longues et frêles, en ce vieux style persan qui s'inspire encore de l'architecture achéménide et des élégances du roi Darius. A l'intérieur, c'est de l'Orient ancien et très pur; une salle élevée, qui jadis fut blanche et or, aujourd'hui d'un ton d'ivoire rehaussé de vermeil mourant; au plafond, des mosaïques en très petites parcelles de miroir, d'un éclat d'argent terni, et puis des retombées de ces inévitables ornemens des palais de la Perse, qui sont comme des grappes de stalactites ou des amas d'alvéoles d'abeilles. Des divans garnis d'une soie vert jade, aux dessins d'autrefois imitant des flammes roses. Des coussins, des tapis de Kerman et de Chiraz. Dans les fonds, des portes, au cintre comme frangé de stalactites, donnant sur de petits lointains où il fait noir. En tout cela, un inquiétant charme de vétusté, de mystère et d'aventure. Et le parfum des roses du jardin, mêlé aux senteurs d'on ne sait quelles essences de harem, dont les tentures sont imprégnées...

Vite, que je retourne chercher mes gens et mes bagages, pendant que le bonhomme futé préviendra son seigneur que le marché est conclu à n'importe quel prix. Pour moi, étranger qui passe, quel amusement rêvé d'habiter une telle maison, cachée parmi les ruines et enveloppée de silence, au cœur d'une ville comme Ispahan !

Mais, hélas! bientôt j'entends courir derrière moi dans la rue, et c'est le bonhomme qui me rappelle effaré : le seigneur dans la gêne refuse avec indignation. « Des chrétiens ! a-t-il répondu, non pas même pour mille tomans la journée; qu'ils s'en aillent à Djoulfa ou au diable ! »

Il est une heure et demie. A toute extrémité, nous accep-

terions n'importe quel gîte, pour nous reposer à l'ombre et en finir.

Dans une maison de pauvres, au-dessus d'une cour où grouillent des enfans loqueteux, une vieille femme consent à nous louer un taudis, quatre murs en pisé et un toit de branches, rien de plus; encore désire-t-elle l'autorisation de son père, fort longue à obtenir, car le vieillard est en enfance sénile, aveugle et sourd, et il faut lui hurler longtemps la chose, dans les deux oreilles l'une après l'autre.

A peine étions-nous là, étendus pour un peu de repos, une clameur monte et commence à nous troubler : la cour est pleine de monde, la rue aussi; et nous apercevons la vieille femme en sanglots, au milieu de gens qui vocifèrent et la menacent du poing.

— Qu'est-ce que c'est? lui dit-on, loger des chrétiens! Qu'elle rende l'argent! Dehors, leurs bagages! Et qu'ils sortent sur l'heure!

— Ça, non, par exemple, nous ne sortirons pas!

Je fais barricader la porte et informer la foule, par la voix d'un héraut, que je suis prêt à subir toutes les horreurs d'un siège plutôt que de descendre; ensuite, aux deux lucarnes de la fenêtre, mon serviteur français et moi, nous montrons braqués nos revolvers, — après avoir eu soin d'enlever les cartouches pour éviter tous risques d'accident.

P. Loti.

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE

ENTRE 1800 ET 1848

II [1]

ROMANTISME ET CATHOLICISME

Les influences indigènes et les influences exotiques, le prestige de la Réforme germanique et le prestige du « philosophisme » français, conspiraient à l'envi, dans l'Allemagne du XVIIIe siècle, contre le crédit intellectuel de l'Église romaine. Quelle que fût l'âpreté du duel entre ceux qui voulaient que la littérature allemande se mît à l'école de la nôtre et ceux qui la prétendaient au contraire émanciper, ils étaient d'accord entre eux, tacitement, sur la stérile vétusté de l'idée catholique et sur l'insignifiant effacement où elle méritait d'être reléguée. Leur commune arrogance à l'endroit de la vieille religion était d'autant plus frappante qu'elle n'avait rien de concerté ni de volontairement insolent : ils étaient très sincères lorsqu'ils attribuaient à l'Église romaine, dans le monde réel, la place qu'elle tenait en leur propre estime; à peine parlaient-ils d'elle comme d'une force ennemie, mais bien plutôt comme d'une ruine.

A vrai dire, les propos et les écrits de plusieurs personnages catholiques de l'Allemagne étaient de nature à justifier cette

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1903.

sorte de dépréciation. Lorsqu'une Église assise sur le principe d'autorité se laisse aller à rougir de son intransigeance dogmatique; lorsqu'elle dissimule avec un pudique embarras une partie des dogmes qui sont, tout à la fois, son patrimoine et sa raison d'exister, on peut dire que volontairement elle s'anémie, et qu'en présence de l'auguste et décisif dilemme : être ou n'être point, elle prend le parti de n'être point. C'est vers ce cruel parti qu'inclinaient, dans l'Allemagne du XVIII[e] siècle finissant, un certain nombre de théologiens catholiques. Leurs catéchismes en font foi : le christianisme y devenait une sorte de morale supérieure, à peu près indépendante du dogme; on eût dit que le prêtre éprouvait quelque gêne à prêcher le message d'un Dieu révélateur; il aimait mieux être l'interprète, toujours banal lors même qu'élégant, de l'expérience morale quotidienne et d'une certaine « éthique » naturelle, à demi rationaliste, à demi parfumée d'encens. Mais l'Incarnation, mais la Rédemption, mais la faute originelle, mystères fondamentaux du christianisme, étaient, dans ces catéchismes « éclairés, » condamnées à la pénombre; car ces doctrines avaient deux torts, d'abord d'être inaccessibles à la raison raisonnante; et puis, surtout, d'avoir provoqué des conflits théologiques entre les diverses confessions chrétiennes; et certains théologiens d'État, qui n'étaient plus catholiques que d'étiquette, avaient découvert une merveilleuse façon d'unifier le christianisme : c'était de supprimer ou de voiler ce qu'il y avait d'essentiel en lui. S'ils croyaient rendre service au catholicisme en le diminuant au lieu de le définir, en le cachant au lieu de l'affirmer, leur erreur était lourde : ils laissaient s'effriter la synthèse dogmatique dont ils auraient dû être les gardiens, et craignaient si fort de la faire paraître encombrante qu'ils ne lui permettaient même plus de faire figure. Quelques fragmens d'affirmations, interrompues et incohérentes, timidement baptisées du nom de dogmes; et quelques survivances de pratiques, qui, faute d'être rattachées à ces dogmes, paraissaient superstitieuses et bonnes pour l'enfance, ou bien bonnes pour la plèbe : voilà ce qu'était le catholicisme pour la plupart des compatriotes de Gœthe.

Pour qu'il gardât l'adhésion des consciences et qu'il gagnât le respect des intelligences d'alentour, il fallait qu'il se révélât aux hommes de lettres et aux artistes comme une source d'inspirations et comme un épanchement précieux de l'âme nationale;

et il fallait que, recouvrant le sentiment de ses ressources dogmatiques et de sa vertu morale et sociale, il trouvât des interprètes actifs, audacieux, décidés à l'exposer, — et à l'exposer au soleil. Littérateurs et artistes romantiques furent les ouvriers de la première tâche; la seconde fut remplie par des théologiens comme Mœhler et Dœllinger, avec le concours de publicistes formellement passés du service du romantisme au service de l'Église, comme Gœrres et Frédéric Schlegel. Comment les romantiques disposèrent l'opinion publique en faveur des théologiens; comment des littérateurs laïques, dont la conscience, même, gardait le plus souvent des attaches protestantes, se trouvèrent être les précurseurs et comme les introducteurs de la rentrée du catholicisme dans la pensée germanique : c'est là une surprise d'histoire, — jeu du hasard, diront les uns; jeu de la grâce, diront les autres; — elle vaut en tout cas la peine, en ses complexes anomalies, d'être étudiée avec quelque minutie.

I

Il y eut des heures où Gœthe comprit le christianisme, voire même le catholicisme; il n'y en eut aucune où il les aimât. Dans ce Panthéon qu'était son cerveau, Jupiter Capitolin avait préséance sur le Christ. Le passage de *Poésie et Vérité* sur les sacremens catholiques dénote une sorte d'effort pour reconstituer les sensations que doivent éprouver les fidèles au frôlement de ces rites divins; mais on devine que cet effort est une fatigue, que Gœthe se dépayse, — nous allions dire : il se déclasse, — lorsqu'il s'improvise chrétien. Durant le peu de jours qu'en 1792 il passa chez la princesse Galitzin, la paix des visages le frappa : il y lut la sérénité des âmes, en rapporta le mérite au catholicisme; et, toujours préoccupé d'aménager pour les énergies de son génie le plus propice terrain de culture qui fût possible, il se demanda peut-être, fugitivement, si la foi catholique n'offrait pas à ses adeptes l'avantage d'une hôtellerie tranquille et confortable.

Mais, outre qu'il partageait les défiances et les susceptibilités de la Réforme à l'endroit de l'Église romaine, il se trouvait plus aisément de plain-pied, lui Gœthe, avec les divinités païennes, incarnations luxuriantes de la joie de vivre, qu'avec le Christ souffrant et pantelant; or, pour que Gœthe reconnût un dieu

il devait se trouver de plain-pied avec lui. « Il me paraît surprenant, à moi vieux païen, écrivait-il à Jacobi, de voir la croix plantée sur mon propre sol, et d'entendre prêcher poétiquement le sang et les plaies du Christ sans que je m'y sente formellement hostile. » Mais, en un accès de mauvaise humeur, l'hostilité débordait, et passait outre à la décence : Gœthe, alors, trouvait la croix « aussi désagréable que les punaises, que l'ail ou que la fumée de tabac ; » il applaudissait à l'orgueil des vieux Saxons qui avaient su résister au Christ ; et ce qu'il admirait en Luther, ce n'était point l'agenouillement du mystique, mais le soubresaut du révolté. Son tempérament, comme sa culture, faisait de l'ascétisme l'ennemi personnel de Gœthe. Jouir tour à tour de tout pour mieux jouir de lui-même continûment, c'est à quoi visait cet immense thésauriseur d'impressions : les dieux et les hommes étaient ses pourvoyeurs, accueillis ou évincés selon ses besoins.

Le poème de Schiller sur les dieux de la Grèce, la prière de Herder à Vénus Anadyomène, témoignaient chez leurs auteurs d'une sympathie fervente pour le paganisme. « Plus les dieux sont humains, plus les hommes sont divins, » versifiait Schiller. Il prétendait, en ce distique, glorifier l'Olympe. L'hommage se fût appliqué, beaucoup plus rigoureusement, à cet Homme-Dieu dont certains pasteurs arriérés osaient encore, du haut des chaires, affirmer et définir les deux natures, humaine et divine ; mais l'idée de l'Incarnation, dans l'Allemagne du XVIIIe siècle, était à ce point vidée de son contenu, que les dieux de pierre ou de marbre dont parle le Psalmiste apparaissaient à Schiller comme les vrais Dieux humains.

A païen, païen et demi : Frédéric Schlegel était, à ses débuts littéraires, un tel dévot de l'hellénisme, que Schiller le réputait compromettant et se moquait de lui. La femme grecque était, pour Schlegel, un idéal insurpassable d'humanité supérieure ; les cités grecques lui semblaient offrir une culture politique en comparaison de laquelle les modernes étaient dans un état d'enfance ; il saluait le drame grec comme « un *maximum* absolu de poésie ; » et s'il rêvait, à l'image de ce que Winckelmann avait fait pour l'art, d'écrire une histoire de la poésie grecque, c'est parce qu'il concevait cette histoire comme « une histoire naturelle du beau se développant en vertu de sa logique interne, » et parce qu'à son regard, l'évolution historique de l'hellénisme

s'identifiait avec le développement rationnel du beau absolu. Hors de la Grèce, point de poésie. Frédéric Schlegel ne faisait qu'une exception : c'était en faveur de Gœthe. Il voyait en lui le représentant de la pure grécité, l'émule par excellence des classiques hellènes, le messager d'un « art authentique » et de la « pure beauté. » Il y avait là comme un système clos d'admirations : Frédéric s'y engonçait, avec une solennelle intransigeance, lorsqu'il officiait dans la petite chapelle berlinoise où des femmes de la haute société juive avaient institué le culte de Gœthe. Une d'elles, Dorothée Veit, prit congé de son mari, un banquier qui ne lisait pas Gœthe, pour convoler avec Frédéric : on ne pouvait avoir le cœur à hauteur, pour aimer Dorothée, si l'on n'avait pas l'intelligence à hauteur, pour comprendre Gœthe ; et c'est ainsi qu'à son insu le patriarche de Weimar rendait infidèles à leurs maris les femmes mêmes qu'il ne séduisait pas. Schlegel, parce que païen, avait mérité Dorothée, qu'il devait plus tard rendre chrétienne ; et les dieux de la lumineuse Grèce surgissaient en vainqueurs sur les ternes horizons du Brandebourg, pour y bénir le faux ménage.

Il y eut attente, puis effarouchement, puis scandale, dans les cercles intellectuels, lorsqu'on apprit, en l'année 1800, l'étrange démarche qu'accomplissait à Münster un aristocrate de naissance, qui par surcroît occupait un rang d'élite dans l'aristocratie des hellénisans, le comte Léopold de Stolberg. Il avait habitué ses contemporains à s'étonner de lui. Jeune, il les déconcertait par ses mystifications ou les inquiétait par ses exubérances, soit qu'attablé chez la mère de Gœthe, il demandât à boire du sang des tyrans, soit qu'il affectât, en ses baignades, de se mettre à l'état de nature, pour gêner, à la façon d'un demi-dieu d'autrefois, les naïades des lacs suisses. Des fonctions d'État et d'Église, jointes aux progrès de l'âge, rendirent Stolberg plus sérieux : il devint président de gouvernement et de consistoire dans la petite ville d'Eutin, qui avait pour souverain le grand-duc d'Oldenbourg, prince-évêque de Lubeck ; il était une manière de préfet dans un État ecclésiastique luthérien. Les théologiens qui relevaient de lui se distinguaient par un « mic-mac de foi et d'incroyance » dont il fut choqué ; et, comme il avait besoin d'une religion pour lui-même et non pas seulement pour ses administrés, il se mit en quête d'une église. Son intelligence se plaisait sur l'Acropole, mais sa conscience réclamait le Christ.

A Münster vivait à cette date une femme d'esprit affiné, portant un nom illustre en Europe; c'était la princesse Galitzin. Elle avait promené son âme à travers les diverses confessions chrétiennes, et même en dehors de toutes confessions; elle était devenue femme philosophe, en France, pour avoir les leçons de Diderot; et puis, en Allemagne, elle s'était refaite petite fille, pour entendre les catéchismes que prêchait aux enfans de Munster le pieux pédagogue Overberg; et comme elle avait, depuis 1786, retrouvé la foi catholique en la rapprenant, son salon de Münster était en quelque sorte un vestibule de l'Église romaine, en un siècle où les salons remplissaient peu cet office. Stolberg la connut, et par elle il connut Overberg, homme de labeur et de sainteté, grâce à qui le territoire épiscopal de Münster, au déclin du XVIIIe siècle, était renommé dans toute l'Allemagne pour ses institutions d'enseignement primaire. Ces deux amitiés, et les impressions qu'il avait ressenties à Rome, inclinaient Stolberg vers la vieille Église; et déjà d'inquiètes aspirations le tracassaient, lorsque survint une émigrée française, qui devait exercer l'action décisive.

Elle s'appelait Anne-Paule Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Elle venait de fonder, en Allemagne, l'Œuvre des Émigrés, pour procurer quelques tricots, quelque argent et quelques vivres, à ces hommes sans terre que les cours et les aristocraties européennes traitaient en parens pauvres, malheureux déracinés à qui leurs titres et même leurs noms devaient paraître ironiques, puisque ces noms et ces titres, empruntés à leurs domaines, étaient l'unique et platonique survivance de leur fortune passée. Mme de Montagu implorait l'Europe pour eux; Stolberg, en Allemagne et en Danemark, lui servit d'écho. Entre elle et le ménage des Stolberg, une intimité très étroite se noua; et la charité laborieuse, parfois héroïque, de Mme de Montagu, resplendissait aux yeux de Stolberg comme un fruit de l'arbre catholique, un de ces fruits auxquels l'arbre se juge. « S'il était permis de dire : je crois, lorsqu'on n'a encore que la foi du cœur, lui écrivait-il un jour, je vous dirais à l'instant: Je suis de votre église. » C'était le moment où le traité de Campo-Formio arrachait aux cachots d'Olmütz le général La Fayette : il vint en Holstein avec sa femme, sœur de Mme de Montagu. Mme de La Fayette vit Stolberg; elle observa, dans cette illustre conscience, les vibrations qu'il appelait « la foi du cœur; » et elle lança des

appels à M. de La Luzerne, évêque de Langres, et à M. Asseline, évêque de Boulogne, pour qu'ils l'aidassent à vaincre, chez Stolberg, les dernières résistances de la pensée. La réponse aux « seize doutes » de Stolberg remplit tout un volume des œuvres d'Asseline : soit qu'elle fût décisive, soit qu'une surabondance de la « foi du cœur » la rendît superflue, Stolberg écrivait à M[me] de Montagu, le 16 mai 1800 : « Dieu m'a fait miséricorde, à moi et à Sophie, et il fera miséricorde à mes enfans. Il a regardé avec une complaisance indulgente le désir de connaître la vérité, désir que lui-même avait fait naître. » Au jour de la Pentecôte, Stolberg s'agenouillait devant Overberg, dans la chapelle de la princesse Galitzin, et récitait avec sa femme le *Credo* de l'Église romaine.

L'émoi produit fut immense. Gœthe marqua beaucoup d'âpreté, mais point de surprise ; il avait, peu de temps auparavant, qualifié d'abominable et de monstrueuse, parce que trop imprégnée de christianisme, la préface qu'avait mise Stolberg en tête de sa traduction de Platon : transfuge du paganisme, le comte de Stolberg était peut-être logique en se faisant catholique ; Gœthe ne s'étonnait point. Le philosophe Jacobi fut moins résigné, et mit deux ans à se consoler : qu'un personnage sur qui l'Allemagne pensante avait les yeux s'encombrât désormais d'un rosaire et d'un cierge, il y avait là de quoi « faire ricaner l'enfer ; » et Jacobi, même, dans des lettres publiques, mit en doute la loyauté de cette conversion ; puis il finit par se calmer et par publier une explication qui équivalait à une moitié d'excuse. Il y eut des colères plus tenaces ; dix-huit ans s'étaient écoulés lorsque le poète Voss fit imprimer une brochure sous le titre : *Comment Stolberg devint un servile*. Voss se donnait l'air de poursuivre, en ce pamphlet, la vengeance de la Réforme ; mais il voulait venger, bien plutôt, le paganisme et le rationalisme, offusqués l'un et l'autre par le comte de Stolberg.

En venant à l'Église romaine, l'illustre néophyte avait témoigné qu'il prenait le christianisme au sérieux : c'est ce que Voss, et plus tard Henri Heine, ne lui pouvaient pardonner ; et c'est ce qui valut à Stolberg, inversement, l'indulgence de Klopstock et de Herder, dont la religiosité naturelle amnistiait cette fantaisie d'une âme religieuse ; c'est ce qui lui assura, surtout, la demi-approbation de certains protestans mystiques, comme Matthias Claudius ou comme Lavater. La théologie ra-

tionaliste des églises d'État avait anémié l'idée chrétienne au sein de la Réforme : ces mystiques souffraient. Le nouveau fidèle de Rome était peut-être un paradoxal, mais il n'était un paradoxal que parce que, comme eux, il avait souffert, et parce que sa foi chrétienne s'était sentie lésée. « Deviens l'honneur de l'Église catholique, lui écrivait Lavater. Je vénère l'Église catholique comme un antique et majestueux édifice, qui conserve de vieux documens aimés. La chute de cet édifice serait la chute de tout christianisme ecclésiastique. » On eût dit que Lavater, découragé par l'impossibilité d'asseoir sur les maximes de la Réforme un « christianisme ecclésiastique, » savait gré à Stolberg d'avoir rendu quelque prestige à une confession religieuse susceptible encore d'encadrer les âmes chrétiennes.

Stolberg, au lendemain de sa conversion, offrait l'exemple, unique dans l'Allemagne d'alors, d'une intelligence armée de toutes les ressources de la culture hellénique, et prête à dépenser ces ressources au service de la pensée catholique. Ayant du grec une connaissance que Gœthe et Schiller lui pouvaient envier, et plus digne dès lors que l'un et que l'autre de prier Pallas Athéné, puisqu'il l'eût pu prier dans sa propre langue, il désertait la radieuse Acropole et s'orientait vers le Calvaire. Platon, en des pages mystérieuses, s'était fait le prophète du Juste souffrant; Stolberg, son traducteur, allait s'en faire l'apôtre. Il écrivit les quinze premiers volumes d'une *Histoire de la Religion de Jésus-Christ,* dans laquelle il mettait le monde antique au pied de la croix.

II

Dans la lutte entre les dieux de la Grèce et l'idée chrétienne, — lutte à laquelle assistaient, en témoins à peu près indifférens, les églises officielles de la Réforme, — un second épisode se préparait, dont Frédéric Schlegel allait être le héros. Il développait avec une enthousiaste sécurité ses théories sur la littérature grecque, lorsque surgit à la façon d'un météore, sur l'horizon qui d'ailleurs demeurait nébuleux, le *Système de la Science,* de Fichte; et ce livre força Schlegel de s'amender. Car s'il était vrai, comme l'affirmait Fichte, que le monde extérieur, le Non-moi, n'est qu'une création de la liberté du Moi, il devenait assez étrange de réclamer de l'artiste, qui imagine des

fictions, cette « objectivité, » tant vantée chez les Grecs et tant vantée chez Gœthe, et qui pourtant est métaphysiquement impossible. L'unanimité des hommes, pauvres et nobles dupes, ne font qu'imaginer le monde extérieur alors qu'ils croient le regarder; à leur insu, ils créent le Non-moi, alors qu'ils pensent le constater et le saisir; la vie est un perpétuel « subjectivisme; » pourquoi l'art serait-il un « objectivisme? » Frédéric Schlegel, engoué désormais de la philosophie de Fichte, ne pouvait plus maintenir en toute sa rigueur l'esthétique « objectiviste » que la veille il professait, et au nom de laquelle il excommuniait du Parnasse tous les modernes, Gœthe excepté. Il se débrouilla de son mieux parmi ces antinomies; et, Dorothée Veit aidant, il garda son culte à Gœthe, tout en changeant de théorie.

Il professa, désormais, qu'il devait y avoir un art moderne, distinct de l'art ancien, et ayant son *maximum*, non point dans le drame, mais dans le roman, et que ce *maximum* était atteint. Ce point culminant s'appelait *Wilhelm Meister*. Gœthe, en ce roman, se tient au-dessus de ses personnages; il garde une ironie supérieure; c'est un créateur qui n'est pas dupe de ses créations; et il y a quelque chose de supérieur encore au roman de Gœthe, c'est le Moi de l'écrivain, pertinemment convaincu qu'il ne s'exprimera jamais d'une façon adéquate dans aucune œuvre d'art, si parfaite soit-elle. De même que le Moi absolu de Fichte est en perpétuel devenir et qu'il *doit être* plutôt qu'il n'*est*, de même le Moi de l'écrivain ne conserve son beau caractère de transcendance qu'à la condition que ses œuvres aient quelque chose d'inachevé, et qu'il en ait conscience, et qu'il s'en réjouisse, et qu'il s'en moque. Ainsi se développait, dans les *Fragmens* de Schlegel, à l'abri du grand nom de Gœthe, la théorie de l'ironie romantique; et l'on devine tout de suite que cette théorie d'une suprême perfection servira de passeport à des imperfections innombrables, et qu'elle permettra à de médiocres plumes de s'admirer comme transcendantes parce qu'elles esquisseront, d'une encre volontairement pâle, des traits volontairement indécis dans un cadre volontairement indéfini. Mais l'ironie finira par avoir un terme; un objet subsistera, que ces auteurs prendront au sérieux; ce sera leur propre Moi : avec une complaisance quintessenciée, ils réfléchiront sur le jeu même de leurs fictions; ils analyseront leurs poésies ou leurs romans au moment même où ils les dérouleront; ils se décriront eux-mêmes en tant que

poètes ou que romanciers; ils s'étaleront; et Frédéric Schlegel, qui avait débuté par le culte d'une impassible « objectivité, » aboutit à donner, tout à la fois, la définition et l'exemple, dans sa *Lucinde*, d'un subjectivisme intempérant, insolent, voire même impudique. De cette définition et de cet exemple, le romantisme allait naître.

Quelque temps auparavant, Schlegel s'affichait comme un dévot exclusif de la poésie antique; et le voilà qui, par un phénomène à peu près unique de conversion littéraire, s'érigeait en évangéliste de la poésie nouvelle. Il fallait du nouveau : pour cette poésie, une religion nouvelle était nécessaire. Les anciens avaient été poètes, parce qu'ils possédaient dans leur mythologie un certain nombre de représentations du « divin; » les modernes à leur tour se devaient créer une mythologie, et Frédéric Schlegel se proposait d'être l'auguste pourvoyeur de symboles, qui rendrait à la poésie moderne les secrets d'une langue divine. Il voulait instituer une religion pour donner au romantisme son *Thesaurus*, un *Thesaurus* de belles expressions du « divin; » et, tandis que son frère Auguste-Guillaume, l'ami de Mme de Staël, se faisait, en ses vastes travaux de critique, l'historien de la poésie moderne, Frédéric, lui, aspirait à en être le Mage.

C'est parmi ses méandres d'esthéticien qu'il rencontra le catholicisme. L'étude approfondie qu'il fit des religions orientales et qui lui a conquis, parmi les philologues, une réputation d'initiateur, le conduisit à pressentir, puis à constater le fait d'une révélation divine primitive : il en salua l'héritage dans l'Église romaine, et il en revendiqua sa part, comme fidèle. C'est le 16 avril 1808, à Cologne, que Frédéric Schlegel et Dorothée, devenue sa femme, donnèrent formellement leur âme à la vieille Église. Ayant rêvé de créer une religion, ils en recevaient une toute faite. S'étant mis en quête du divin pour l'installer à la cime d'un édifice esthétique, Frédéric Schlegel, à l'issue de sa découverte, ne songeait plus aux fictions de l'art, mais aux réalités de la vie, et désormais il allait s'occuper, dans son existence longue encore, d'installer le divin à la cime de l'édifice social. Aux théories philosophiques sur la poésie succédèrent des théories philosophiques sur l'histoire; nous les rencontrerons plus tard, en leur temps; et, dans cet émule des Bonald ou des Blanc-Saint-Bonnet, on aura peine à retrouver le « grécomane » de jadis.

III

Le romantisme allemand fut longtemps ignoré en France. Mme de Staël le connut peu ; nos romantiques à nous ne le soupçonnèrent point. Le livre de *l'Allemagne*, d'Henri Heine, sous l'apparence de tracer un tableau de ce mouvement, nous en donne une caricature, fort amusante d'ailleurs. Les historiens contemporains de la littérature allemande ont hérité de la malveillance de Heine : on dirait qu'ils ne pardonnent point au romantisme d'avoir acheminé vers l'obédience catholique un groupe d'intelligences allemandes ; et la colère mal dissimulée qu'ils ressentent leur cache l'intérêt psychologique de ces évolutions religieuses.

Vous trouvez, à l'origine de cette école, — et Frédéric Schlegel en est à cet égard un exemplaire accompli, — l'individualisme le plus débridé, le plus anarchique, qui fut jamais. Les mœurs des romantiques n'ont même point l'excuse de se présenter au public comme une sorte de laisser aller de la bonne nature ; elles affectent, avec audace, d'être une déclaration de guerre à la société ; et, comme l'Allemand, même en ses débauches, a besoin d'érudition, la philosophie de Rousseau fournit le théorème dont ils déduisent leurs dévergondages. Schlegel lit la *Stella* de Gœthe, où s'étale une bigamie toute sereine et toute cordiale ; et cela paraît à Schlegel d'une « haute moralité. »

Les romantiques avaient beaucoup appris à l'école de Gœthe, et ils avaient beaucoup retenu. Ils se pouvaient demander, même, si la « liberté » de mœurs dont Gœthe avait donné l'exemple n'avait point fécondé son génie. Ses aventures de cœur, en effet, étaient comme les brouillons de ses livres : une fois la mise au net achevée, il faisait avec son sentiment comme on fait avec un brouillon ; il le supprimait. Immortaliser les femmes qu'il avait aimées était son moyen, à lui, de prendre congé d'elles ; c'est en prolongeant leur nom sur les lèvres des hommes qu'il déshabituait ses propres lèvres de le murmurer et son propre cœur d'y trouver attrait ; et, comme dommages-intérêts pour la confiance qu'elles avaient mise en lui, il leur jetait, superbe, quelque part de sa gloire littéraire. Les pages qu'il leur consacrait étaient vraiment des délivrances ; et l'on pourrait, reprenant ici le mot d'Aristote sur le sens duquel les esthéticiens disputeront à

jamais, dire qu'en racontant ses passions, Gœthe s'en « purgeait. » Il abolissait le passé de son âme par là même qu'il le fixait en chefs-d'œuvre. Comme, dans le développement d'un Moi si sagement économisé, rien ne devait être perdu, il importait que le public eût le bilan successif de ses expériences sentimentales; ces bilans étaient souvent d'inoubliables livres; et, pareil à Jupiter qui savait bien que les mortelles de son choix ne manqueraient point à ses caprices, cet autre Olympien, qui faisait sur Dorothée Veit l'impression d'un dieu, avait confiance, lui aussi, que toujours des femmes se rencontreraient pour être les esclaves de son génie. C'était ériger l'inconstance du cœur en un moyen de production littéraire. Pauvres âmes désertées, hier choyées comme des idoles, et froissées aujourd'hui comme des épreuves d'imprimerie, de quoi se seraient-elles plaintes ? Gœthe ne se dispensait de leur continuer son propre culte qu'en les proposant au culte de la postérité.

Mesurez l'effet de ce magnifique « égotisme » sur des âmes de jeunes gens qui peuvent se donner l'illusion que leurs infidélités mêmes attesteront en eux, non point seulement la « liberté » de l'homme, mais le droit souverain du génie. Par surcroît, assez frottés de philosophie pour savoir que le Moi s'affirmait en reconnaissant sa suprématie sur le Non-moi, les éphèbes du romantisme conviaient la métaphysique elle-même à rassurer leurs consciences : changer de maîtresses ou bien, pour les femmes, changer d'amans, c'était, à chaque vicissitude des cœurs ou des sens, élargir, étendre, amplifier la souveraineté du Moi sur le Non-moi; il semblait que les fantaisies de la chair rendissent plus intense la conscience du Moi; c'est ainsi que don Juan se mettait à l'école de Fichte pour faire taire ses derniers scrupules.

Frédéric Schlegel, en signalant dans *Wilhelm Meister* l'œuvre par excellence des temps modernes et en faisant de ce roman une sorte de Bible, acheva de déranger les imaginations juvéniles. Car, tandis que Schiller félicitait Gœthe de n'avoir point attardé dans le » fantaisisme » cet aventureux Wilhelm et de l'avoir, pourtant, préservé du « philistinisme, » les jeunes romantiques, qui prenaient dans *Wilhelm Meister*, tout ensemble, des leçons de conduite et des leçons de littérature, eurent une façon romantique de lire leur Bible. *Lucinde*, de Schlegel; *Florentin*, de Dorothée Veit; *Sternbald*, de Tieck; *Henri d'Ofter-*

dingen, de Novalis ; les *Épisodes de la vie d'un fainéant*, d'Eichendorff, sont des imitations de *Wilhelm Meister*, dans lesquelles le « fantaisisme » déborde ; et les romantiques copiaient le héros de Gœthe, non seulement dans leur littérature, mais dans leur propre vie.

De là leur curiosité morbide, parfois essoufflée, le plus souvent languissante, mais inquiète toujours; de là leur mélancolie, d'autant plus prolixe en ses plaintes qu'elle s'essaie plus vainement à verser de vraies larmes; de là, enfin, l'aspect spécial qu'affectait en eux le sentiment de la perfectibilité indéfinie, héritage du XVIII[e] siècle. Ce sentiment ne mettait point en branle leurs énergies, mais seulement leurs rêveries; il ne devenait point, pour eux, un maître d'optimisme, mais une source de déceptions. Un perpétuel mirage de l'antique âge d'or flottait à l'ombre de leurs cils, et il leur plaisait que ce ne fût qu'un mirage; ils aimaient mieux avoir à désirer que d'être admis à posséder; ils se complaisaient à aspirer, et semblaient détester de respirer. Voguer sans but, voguer encore et toujours, vers quelque chose d'encore et toujours vagu c'était là leur rêve, c'était là leur vie. Ils ne songeaient qu'au bonheur et ne cessaient de jouer à cache-cache avec lui; et la Fortune ne pouvait leur faire plus de plaisir qu'en se comportant à leur endroit comme une de ces coquettes qui lutinent sans trêve et qui ne cèdent jamais. « Telle est la destinée de l'homme, lit-on dans *Sternbald :* si l'objet dont il se réjouit s'approche de lui et lui saisit la main, il lui arrive souvent de s'effondrer comme s'il prenait la main de la mort. » Ainsi raisonnaient les romantiques : ils mettaient leur contentement à être de perpétuels mécontens.

Sternbald, le héros de Tieck, oriente toute son existence, comme vers une « lune, » vers une fillette inconnue qui certain jour lui demanda des fleurs et qui disparut brusquement, tandis que résonnait un mystérieux cor de chasse; et, tout le long du livre, les résonances de l'invisible cor de chasse scanderont les vagabondes rencontres du rêveur avec la fillette inconnue. Et c'est étrange à dessein, bizarre avec méthode, et systématiquement mythique : cela se passe entre ciel et terre. Et il faut que le rêveur soit toujours inassouvi, qu'il aille d'insuccès en insuccès; car l'Infini ne saurait se fixer : l'Infini, pourchassé par la rêverie romantique qui serait désolée de l'attraper, vagabonde par devant elle, toujours plus loin qu'elle et toujours plus vite qu'elle; c'est

un Infini qui multiplie les manèges et nous dirions presque les niches, qui s'avance et puis qui s'évade, qui laisse croire qu'il est tout et qui s'amuse à jouer au Néant.

Mais, à vrai dire, était-ce bien l'Infini? Les romantiques croyaient le chercher, tout au moins le concevoir; ils ne concevaient que l'indéfini, ils ne trouvaient que l'inachevé. Métaphysiquement parlant, il n'y avait pour eux que deux attitudes : ou bien admettre, finalement, une démarche de l'Infini à l'endroit de leurs âmes, c'est-à-dire la révélation chrétienne, et saluer, dans leur course vers l'inconnu, cette messagère accourue au-devant d'eux, et qui ne demandait qu'à leur être familière; ou bien passer outre, continuer à courir, et s'enlizer dans le nihilisme. Et de même, moralement parlant, il n'y avait pour eux que deux attitudes : ou bien ériger en souverain le Moi individuel, dont Fichte faisait le créateur du Non-moi, c'est-à-dire la seule réalité; ou bien accepter, pour ce Moi qu'exaltait leur emphase, un guide et un juge qui lui fût supérieur, et ce serait l'Église romaine. Car, en dépit des admirables efforts de Schleiermacher pour créer avec la poussière rationaliste un protestantisme nouveau, c'était sous sa forme catholique que le christianisme, en cette époque de transition, semblait encore digne de quelque maîtrise et susceptible de quelque prestige.

Henri de Kleist et Zacharias Werner symbolisent à souhait, par leurs deux carrières, cette sorte d'oscillation du romantisme entre l'Église romaine et le néant. Ils étaient, tous deux, protestans d'origine.

Kleist eut toujours une tendresse pour l'esthétique catholique : à la chapelle de la Cour, à Dresde, il avait admiré les pompes du culte. « Notre service divin est nul, écrivait-il, il ne parle qu'à la froide raison; une fête catholique parle à tous les sens. » Il allait même, dans sa *Penthésilée*, jusqu'à s'abandonner à la contemplation du mystère eucharistique. Mais il demeura pour l'Église un spectateur du dehors : les émotions qu'il y trouvait ou qu'il y pressentait ne faisaient qu'exciter encore, sans le satisfaire, son rêve maladif de jouissances qui ne conservaient à ses yeux tout leur prix que si elles se refusaient à lui. Il en vint à se tuer avec sa maîtresse. « Nous rêvons à des prairies célestes, à des soleils à la lueur desquels, avec de longues ailes à nos épaules, nous nous promènerons : » voilà l'adieu de Kleist à la vie. Sa maîtresse de faire écho : « Souvenez-vous, écrit-elle, des

deux êtres étranges qui bientôt vont commencer leur grand voyage de découvertes. » Henri de Kleist et Henriette Vogel, en se tuant, ne font point une malhonnêteté au monde dans lequel ils vivent, ils affirment leur foi dans la pluralité des mondes. Ils ne se suppriment point, ils changent d'air. Ils s'éloignent de cette terre comme on s'écarte de son clocher natal, pour voir du pays. Le suicide de Werther était une défaillance : « La nature a ses bornes, gémissait-il. Elle peut jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur; ce point passé, elle succombe. » Werther voulait n'être plus; Kleist et son amie veulent élargir l'horizon de leur vie. Le suicide de Werther était un appel à la mort; leur suicide, à eux, est un saut dans l'indéfini, dans un indéfini où ils seraient fort marris de ne point revivre.

Cela se passait en 1813. A peu près à cette même date, ces mêmes aspirations romantiques qui avaient engagé Kleist dans le chemin de la mort engageaient Zacharias Werner dans le chemin de la cléricature. Tout jeune, Werner priait Rousseau; il rêvait de substituer à l'année chrétienne un calendrier nouveau, dont le point de départ serait le 2 juillet, date de la mort du philosophe; et ses premières poésies, fourmillantes d'impiétés, étaient affublées d'une vignette à la mode du temps, représentant le Deuil qui s'accoudait sur l'urne tombale de Rousseau. Mais, pour cette « religion de la Nature » qu'il aspirait à fonder, il jugeait une symbolique nécessaire : il la construisait tant bien que mal; il en prenait certains élémens à la maçonnerie, certains autres au catholicisme; et c'est ainsi qu'au moment même où dans son drame sur Luther il jetait le gant à l'Église, Werner admettait le catholicisme à lui procurer des plaisirs d'imagination, ou plus simplement des sensations. C'étaient les heures pieuses de ce libertin; elles ne semblaient pas annoncer une conversion. La réputation de Werner le préservait à cet égard de tout soupçon : il avait fait l'essai de trois femmes légitimes, sans parler des « péripatéticiennes du Palais-Royal, » par lesquelles, s'il en faut croire Henri Heine, il se laissait volontiers « faire la chasse » lorsqu'il séjournait à Paris. « Je suis la seule loi dans la nature entière : à cette loi, tout obéit. Tout se soumet à mon caprice; le monde vivant et le monde inanimé sont suspendus aux chaînes que mon esprit gouverne. C'est de moi que tombe la lumière dans la nuit ténébreuse : la vertu n'existe que parce que je l'ai pensée. » Ainsi parle William Lovell, dans

un roman de Tieck. Assurément Zacharias Werner, entre 1800 et 1810, eût volontiers signé cette déclaration; il eût même pu ajouter que la vertu n'existait pas, puisqu'il ne la « pensait » point. Il n'y a d'ailleurs qu'à lire, sur ses péchés, ses déclarations ultérieures, si l'on se sent, pour l'en absoudre, une indulgence de confesseur : autrement, mieux vaut les ignorer. Werner s'en fut à Rome et continua ses exubérantes fredaines : « Même sur les saintes collines, écrivait-il plus tard, j'ai été criminel : j'ai déshonoré Rome et me suis déshonoré moi-même. »

Subitement, en 1810, le monde diplomatique, où Werner était légendaire, apprit qu'il se faisait catholique; en 1811 et en 1812, qu'il suscitait des conversions; en 1813, que, revenu en Allemagne, il entrait au séminaire. Et les uns parlaient d'un coup de la grâce, les autres d'un coup de folie. L'an 1815 trancha la question. La diplomatie européenne, réunie à Vienne en Congrès, se pressait aux sermons enflammés d'un prêtre qui s'accusait de ses propres péchés avant de dénoncer ceux des autres, et qui parlait tellement en prophète que parfois il prêchait en vers : cet Augustin doublé d'un Savonarole n'était autre que Werner. « Les chantres du Christ n'ont jamais été des fats, » criait-il à ses anciens amis romantiques; et il leur demandait de ne se point borner à conter fleurette à l'Église, et de se conduire en vaillans chrétiens. Mais, romantique toujours, et cédant à cette humeur inquiète qui était la marque de l'école, Werner émigrait bientôt dans le clergé régulier, et s'en allait se faire novice chez les Rédemptoristes de Vienne, sous la direction du célèbre Père Hofbauer. Au cours de cette étape, il fut surpris par la mort. La vie des romantiques laïques était une série d'essais; la vie de ce romantique ecclésiastique s'achevait en une suite de noviciats.

Kleist et Werner sont aux deux pôles du romantisme. La plupart de leurs coreligionnaires littéraires n'avaient point assez de logique pour atteindre à l'un ou à l'autre de ces pôles : ils restaient plutôt à mi-chemin, entre l'un et l'autre. Mais rester à mi-chemin, c'était déjà avoir fait une moitié de route vers le catholicisme. Car, dans cette crise, — crise morale non moins que littéraire, — que traversait l'élite de l'intelligence allemande, l'alternative se dessinait entre l'obédience romaine et l'agnosticisme absolu. Les romantiques étaient des incroyans, ou des demi-catholiques, ou même des catholiques pour tout de

bon; mais ils ne voulaient point être des protestans. Ces licencieuses consciences, lasses d'elles-mêmes jusqu'à la nausée, s'en prenaient à la Réforme, coupable d'après elles d'avoir, trois siècles plus tôt, donné le premier branle à certaines licences.

Tieck, dans *Franz Sternbald*, reprochait au protestantisme de n'avoir produit qu'un intellectualisme vide; et il montra bientôt de si vives sympathies à l'idée catholique, qu'on a pu se demander s'il n'était pas mort en fidèle de Rome. Tout au début du romantisme, Novalis, en ses griefs contre la Réforme, était plus décisif encore : le fragment qu'il écrivait sur la chrétienté est l'un des hommages les plus formels rendus à l'idée d'autorité religieuse et d'unité religieuse (1). Le protestantisme, pour Novalis, n'aurait dû être qu'un régime passager, un épisode révolutionnaire : la Réforme a eu tort de vouloir se perpétuer. Puis la philosophie est venue, qui a rabaissé l'homme dans l'échelle des êtres, en prodiguant, sous le prétexte de diffusion des lumières, ses sarcasmes salissans. Mais l'anarchie où l'esprit humain s'effondre présage une prochaine renaissance de la religion; l'esprit de Dieu va recommencer de planer sur les eaux. Et Novalis rêve d'une Europe ressuscitée, réconciliée derechef dans la foi en Jésus. Il esquissait ce beau songe au début de 1800, au moment où l'Église catholique allemande était en pleine dislocation : le renouveau de l'idée catholique semblait coïncider, en Allemagne, avec l'effritement de l'organisme catholique. En France, au contraire, vers la même époque, la publication du *Génie du Christianisme* et la conclusion du Concordat étaient deux faits contemporains l'un de l'autre : le renouveau de l'idée, en France, coïncidait avec la réviviscence de l'organisme.

IV

Évoquer à l'occasion du romantisme germanique la mémoire de Chateaubriand n'est point s'aventurer en un rapprochement arbitraire. Les romantiques allemands constatèrent, par leur propre expérience, le « génie » du catholicisme, en empruntant à la vieille religion leurs inspirations et en acclimatant leurs âmes en plein moyen âge. Sans oublier, comme on l'a fait trop souvent, les nécessités philosophiques qui inclinaient vers

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 novembre 1900, l'étude de M. T. de Wyzewa.

l'Église romaine la juvénilité romantique, sans prétendre que le catholicisme n'ait été rien de plus, pour les hommes de cette génération, qu'un caprice d'artistes, il faut reconnaître que c'est dans leurs rêveries d'esthètes et dans l'exercice de leur métier littéraire qu'ils entrevirent, en faveur de l'ancienne foi, ces « raisons du cœur, » que la raison ne soupçonne point. Le cœur d'ailleurs, chez beaucoup, s'arrêtait en route, comme la raison même; et l'un des derniers d'entre eux, — catholique de naissance, celui-là, et catholique de pratique, — Joseph de Eichendorff, put déplorer, plus tard, que l'école romantique, en son ensemble, se fût trop contentée d'une « nouvelle mythologie chrétienne. »

Un étrange petit récit, qu'il intitula : *la Statue de marbre*, semble symboliser, sous les voiles dont l'imagination romantique aimait la parure, le retour de la poésie vers les sources chrétiennes. Florio, épris de l'Olympe et spécialement de Vénus, est entraîné par une dame, qui ressemble à Vénus, dans les splendeurs païennes d'un beau château : l'art antique y prodigue ses charmes, et semble les y prostituer. Mais des changemens de décor surviennent : par la vertu d'un coup de baguette, voici que Florio, ayant à côté de lui le poète chrétien Fortunato, n'aperçoit plus qu'un amoncellement de ruines. Florio avait assisté à la descente annuelle de Vénus; mais Fortunato chante la victoire d'une autre image de femme, « qui tient, la prestigieuse, un enfant dans ses bras : et une pitié céleste pénètre le monde entier. » Florio, c'est le classique; Fortunato, c'est le romantique. Dès le lendemain du poème de Schiller sur *les Dieux de la Grèce* et des *Élégies romaines* de Gœthe, un Fortunato s'était rencontré, pour saluer comme une Muse, et même comme quelque chose de plus, « la femme qui tient, la prestigieuse, un enfant dans ses bras. » Les *Hymnes à la Vierge*, de Novalis, étaient beaucoup mieux qu'un jeu de symbolisme, et les *Hymnes au Christ*, chantés par le même poète, exprimaient avec une profondeur toute nouvelle, comme l'écrivait naguère le romancier Théodore Fontane, l' « aspiration des âmes vers la Croix. »

Novalis, d'ailleurs, fut une exception d'élite : en général, les romantiques, pour trouver la Vierge et les saints, remontent dans le moyen âge plutôt qu'ils ne montent au ciel; et c'est un caractère de ce réveil catholique, d'avoir été en quelque mesure une tentative archéologique. Gœthe avait eu plus d'intelligence

du passé que les écrivains de notre XVIIIe siècle classique : il avait, dans *les Affinités électives*, introduit un décor gothique ; la cathédrale de Strasbourg lui avait inspiré une belle page ; la féodalité lui avait paru digne d'un beau drame. Trop aristocrate, cependant, pour apprécier tout ce qui s'épanouit de l'âme populaire dans les œuvres poétiques ou architecturales du moyen âge et pour aimer ce que cet art et cette littérature eurent, si l'on ose dire, de démocratique, il laissait beaucoup à faire au romantisme. Arnim, Brentano, Gœrres, révélèrent au XIXe siècle naissant l'Allemagne littéraire d'antan ; les frères Boisserée, de leur côté, révélèrent l'Allemagne artistique.

D'Heidelberg, en 1804, le mythologue Creuzer écrivait à Clément Brentano : « Si maintenant, dans mes solitaires promenades au milieu des grandioses ruines du château, je sens la petitesse de notre moderne Allemagne, j'ai l'impression très vive que cette ville est le site propice pour des hommes qui portent dans leur cœur la grande Allemagne de jadis, qui peuvent concevoir en sa profondeur la vieille poésie romantique et la faire revivre d'une façon digne d'elle. » Creuzer ne parla pas en vain : la ville devint, trois ans durant, l'élue du romantisme, et ces rapides années furent fécondes. C'est à Heidelberg qu'Arnim et Brentano achevèrent, en 1805, la composition d'un livre révélateur, qui porte un titre bien romantique : *l'Enfant au cor enchanté*. Les poésies populaires où l'Allemagne du moyen âge avait tout à la fois épanché son imagination et affiné sa conscience étaient soigneusement recueillies par les deux chercheurs, poètes eux-mêmes ; et c'était, grâce à eux, une Allemagne morte qui recommençait de parler. Sortie d'un silence séculaire, cette morte ne se lassait plus d'être éloquente : elle parlait par les lèvres de Gœrres, du haut de la chaire universitaire d'Heidelberg ; elle parlait par sa plume, dans l'écrit qu'en 1806 il intitulait : *les Livres populaires allemands*. Elle continuait de s'épancher, en 1808, dans le journal l'*Einsiedlerzeitung*, que publiaient, à Heidelberg encore, Arnim et Brentano.

Arnim était protestant ; Gœrres et Brentano, catholiques d'origine, étaient à cette date éloignés de l'Église, le premier par les synthèses philosophiques où se complaisait sa pensée, le second par l'indolence de son vouloir et le laisser aller de ses mœurs. Mais, comme si c'était retrouver le catholicisme que de retrouver la vieille Allemagne, Voss les pourchassa de ses polé-

miques et les força de quitter le terrain : ils furent accusés de jésuitisme; c'étaient « des natures de singes, habituées de Lorette; » qu'avaient-ils à faire à Heidelberg? « C'est une peine inutile, écrivait tristement Gœrres, de planter des fleurs avant que vienne le printemps : le rigoureux hiver possède aussi sur les esprits une sorte de droit! » Le bruit que faisait Voss n'était point stérile : Schelling, alors plus éloigné du catholicisme qu'il ne le devait être en sa vieillesse, prenait parti contre ces jeunes médiévistes; Gœthe, qui d'abord les avait encouragés dans un retentissant compte rendu, s'attiédissait à vue d'œil. Et, si peu catholique que fût Arnim, si peu dévots que fussent alors Gœrres et Brentano, l'âme germanique était invitée à rentrer dans sa tombe, de peur que l'Église, cette autre morte, ne ressuscitât avec elle.

Mais, à ce moment même, dans leur commun sépulcre, une autre brèche s'ouvrait. Deux collectionneurs, les frères Boisserée, encouragés et parfois accompagnés par Frédéric Schlegel, avaient commencé, en 1803, à parcourir la France, la Belgique, l'Allemagne, pour rechercher, dans les boutiques de bric-à-brac, dans les cloîtres où il n'y avait plus de moines, dans les églises où Dieu n'était plus, de vieilles peintures, de vieilles statues, de vieux émaux. Ils glanaient, à travers tant de ruines, les trésors dont l'art germanique avait jadis fait hommage au catholicisme. Cologne devint leur centre : ils exhumèrent le fameux tableau dont aujourd'hui s'enorgueillit la cathédrale, le *Dombild*, et le firent installer, dès 1810, dans une chapelle de l'édifice inachevé, comme un gage d'avenir. Ils ne travaillaient point pour une gloriole d'amateurs, mais pour la gloire de Dieu et de l'Allemagne. Sulpice Boisserée, en 1810, risqua le voyage d'Heidelberg avec sa collection. Voss avait imposé silence aux antiques chansons : mais, lorsque les antiques madones se présentèrent, on leur fit fête. Cela pourtant ne suffisait pas à Sulpice : il briguait pour elles une génuflexion de l'Olympien qui, dans sa tour d'ivoire de Weimar, régentait le goût public. Gœthe se fit longtemps prier, puis accepta d'accueillir Boisserée; il ne parla d'abord que par monosyllabes, se fit ensuite complaisant, introduisit à la Cour ce pèlerin de l'art religieux; et une correspondance s'engagea, plusieurs années durant, entre Gœthe et les Boisserée. Ils firent ensemble, en 1815, un voyage sur le Rhin : Gœthe en rendit compte, dans un article où il traitait le christianisme avec assez d'irrévérence. Les bonnes Vierges qui parlaient au cœur des

Boisserée ne faisaient que piquer le dilettantisme de Gœthe ; et Sulpice, un peu déçu, se put souvenir de ce que lui écrivait jadis Dorothée Schlegel : « Rien de ce que pourront dire les connaisseurs et les gens distingués, lui déclarait-elle, ne vaudra l'impression de ces simples qui, à Cologne, récitent devant le *Dombild* un *Pater Noster* pour l'artiste et aussi, certainement, pour les fidèles lutteurs qui ont arraché cette image à la poussière et à l'oubli. » Les madones dont les Boisserée s'étaient faits protecteurs n'étaient-elles pas, à charge de revanche, leurs protectrices? Et les ambitions des Boisserée, sereines comme leur foi, s'exaltaient avec le succès : tandis qu'ils promenaient en Allemagne, pour les offrir à la vénération de ceux qui avaient des yeux pour voir, les saintes richesses par eux exhumées, ils rêvaient qu'un jour le peuple allemand, à son tour, se fît pèlerin, pour aller admirer, dans les villes où les futaies gothiques avaient pris racine, ces merveilles d'une architecture méconnue.

Les Boisserée, dès 1810, voulaient l'achèvement de la cathédrale de Cologne : les générations successives s'attachèrent à ce beau songe, aujourd'hui réalisé. L'Allemagne ignorait, à cette époque, — ne l'ignorions-nous pas nous-mêmes? — que l'art gothique est d'origine française : il apparaissait comme un produit indigène de la vieille terre germanique ; et s'agenouiller dans ces augustes édifices, c'était faire acte de piété filiale envers les ancêtres. Or, c'était, en même temps, faire acte de catholicisme. Les Boisserée donnaient à leurs compatriotes une leçon vivante d'apologétique catholique.

C'est de quoi Gœthe finit par se fâcher : du haut de son piédestal, il prononça une sentence de condamnation ; son écrit sur l' « art moderne allemand, chrétien et patriotique, » apparaît à Henri Heine comme la revanche des dieux païens, dont la colère se réveillait. Devant cette colère, continue Heine, « les fantômes du moyen âge s'enfuirent ; les hiboux se cachèrent de nouveau dans les ruines des vieux châteaux ; les corbeaux s'envolèrent à tire-d'aile dans les tours des églises gothiques. » Lorsqu'en 1835 Henri Heine écrivait ces lignes, il prenait ses désirs pour la réalité. Les « fantômes du moyen âge » avaient au contraire la vie dure ; et nous verrons, dans la suite de cette histoire, comment Joseph Gœrres, et puis Auguste Reichensperger, firent mentir les espérances d'Henri Heine et couronnèrent l'œuvre des Boisserée.

V

Quelque attirés que fussent les romantiques par les vestiges de l'Allemagne d'autrefois, ils ne pouvaient résister, cependant, aux appels enchanteurs de l'Italie. Lucas de Leyde. dans le roman de Tieck, dissuade Sternbald de descendre au delà des Alpes: « Vous ne deviendrez pas un Italien, lui dit-il, et vous ne resterez pas un Allemand. Nous ne sommes pas faits pour les antiques; nous ne les comprenons même pas; notre domaine, c'est la vraie nature du Nord; et plus nous la saisissons, plus nous sommes artistes. » Mais Sternbald, passant outre, prend la route du Midi. « L'Italie est un beau pays où le bon Dieu prend soin de tout, dira plus tard l'un des personnages d'Eichendorff: on n'a qu'à s'étendre sur le dos pour se réchauffer aux rayons du soleil; les raisins vous poussent dans la bouche. » Le *lazzarone* insouciant et paresseux, qu'il y avait au fond de tout romantique et qui affectait d'aller tout droit devant lui, ne détestait pas que la surprise d'un vagabondage rêveur l'amenât en Italie. Et puis, là-bas, il y avait la musique, non pas une musique guerrière comme celle qui se jouait, au témoignage de Mme de Staël, dans l'église catholique de Dresde, mais une musique vraiment religieuse; et les romantiques, qui aimaient tout ce que l'art musical recèle d'indéfini, d'inachevé, et, si l'on peut ainsi dire, de romantique en son essence même, aspiraient aux émotions des beaux *Miserere* romains.

Ainsi balançait leur cœur entre l'Allemagne et l'Italie : l'oscillation se perçoit dans un curieux écrit que publiait en 1797 un tout jeune homme, lié d'amitié avec Tieck, sous le titre : *Épanchemens de cœur d'un moine ami des arts.* L'auteur, qui rendit bientôt à Dieu sa belle âme d'artiste, s'appelait Wackenroder. Sans préférence d'école et de patrie, il encensait avec la même ferveur Dürer et Raphaël; il aimait l'art populaire des petites villes allemandes, et l'art plus savant de la Renaissance italienne: car le gothique révélait Dieu, et Raphaël, de son côté, au bas de la petite vignette qui servait de frontispice au livre, était qualifié de divin. Ces confidences d'art étaient une prédication de sainteté. C'en était fait de l'esthétique rationaliste, qui vivait de formules et de conventions : Wackenroder s'agenouillait devant la conception de la beauté comme devant un mystère, et devant

l'éclosion de la beauté comme devant un miracle ; son esthétique planait dans le surnaturel, et dans un surnaturel précis, où « la Mère de Dieu et les augustes Apôtres » voisinaient intimement avec l'âme contemplative de l'écrivain. Wackenroder, — à moins peut-être que ce ne fût Tieck, qui collaborait à ce petit livre, — imaginait une lettre d'un jeune élève d'Albert Dürer, émigré dans la Ville Éternelle : au cours d'une visite à Saint-Pierre, ce touriste de l'art se faisait catholique, et racontait pourquoi ; les effluves de la musique l'avaient circonvenu, l'élévation de l'hostie sainte l'avait fait s'agenouiller, et il lui avait semblé que tous ces catholiques, hommes et femmes, qui étaient là, à genoux, priaient le Père du ciel pour le salut de son âme et que leurs calmes oraisons l'attiraient à leur foi avec une irrésistible violence. La page est fort belle ; elle racontait à l'avance l'histoire de cette colonie romaine de peintres allemands, qui s'appelèrent les Nazaréens.

Trois ans après les *Épanchemens de cœur* de Wackenroder, un personnage de tragédie, sur la scène de Weimar, risquait des confessions analogues. « Que se passa-t-il en moi, s'écriait-il, lorsque là-bas, à Rome, j'entrais dans l'intérieur des églises, lorsque s'abaissait la musique des cieux, lorsque jaillissait, des parois et des plafonds, une profusion d'apparitions, lorsque s'offraient à mes sens étonnés les plus somptueux et les plus sublimes cortèges, lorsque moi-même je voyais les choses divines, lorsque je voyais le Pape en ses pompes, le Pape officier et bénir les peuples !... Oui, c'est lui seulement qui est entouré de divin. Sa demeure est vraiment un royaume des cieux, car ces formes-là ne sont pas de ce monde. » Ainsi parlait Mortimer, dans la *Marie Stuart* de Schiller. On était en l'année 1800 : l'ancien chantre des dieux de la Grèce faisait, sans le savoir, une apologétique catholique qui fut féconde ; au cours du siècle nouveau, plusieurs convertis nous diront en leurs Mémoires que ces vers donnèrent à leurs âmes le premier branle ; et l'on ne pourrait trouver une plus opportune épigraphe pour l'histoire de l'évolution religieuse qui, sous l'impulsion d'Overbeck, détacha de la Réforme un long cortège d'artistes allemands, hôtes momentanés ou définitifs de la Ville Éternelle.

La villa de Malte d'abord, puis le petit cloître de Saint-Isidore, abritèrent, à partir de 1810, une « fraternité » d'artistes qui vivaient comme des anachorètes, d'un peu de riz et de quelques

citrons, qui demandaient à Raphaël le secret de ses Vierges, et qui parfois peut-être, tout protestans qu'ils fussent encore, priaient ces encourageantes madones pour les péchés de leur auteur. Saint Luc était leur patron : et, comme économe de leur frugal régime, ils avaient choisi l'un d'entre eux, Frédéric Overbeck. Chaque soir, ils quittaient leurs cellules pour se montrer entre eux leurs dessins ; le samedi, les propos étaient plus longs, roulaient sur la nature de l'art ; on concluait, fort avant dans la nuit, que l'art était une prière ; et Overbeck s'en allait prier, le lendemain matin, en quelque église catholique. Son père, un imposant sénateur de Lubeck, se reprocha bientôt amèrement d'avoir permis au jeune homme de se faire peintre, puisque la peinture le rendait papiste. Et, dès 1813 en effet, Overbeck fit acte formel de « papisme, » entre les mains du futur cardinal Ostini. Il avait encore cinquante-trois ans à vivre ; sauf deux échappées rapides en Allemagne, il les devait passer à Rome. Cornelius, le seul membre du petit groupe qui fût par sa naissance un fidèle de l'Église romaine, écrivait de lui : « Overbeck est peut-être le plus grand artiste qui vive ici. Il est en outre l'humilité, la modestie même. » Cet humble, ce modeste, qui rappelait à ses visiteurs les figures les plus émaciées des peintres de Sienne, et qui semblait descendre d'un vieux tableau de sainteté, ouvrit à Rome un baptistère, en même temps qu'il fut chef d'école.

On avait pu soupçonner Winckelmann, — et Gœthe répéta le reproche dans un assez perfide écrit, — de ne s'être converti, un demi-siècle auparavant, que pour s'assurer à Rome de plus grandes facilités de travail : l'hospitalité païenne des musées du Vatican ne valait-elle pas une messe? Mais, quoi qu'il en fût de Winckelmann, il était impossible d'imaginer, à l'origine des conversions d'Overbeck et de ses amis, le moindre mobile d'intérêt. Dans la Rome papale, ils n'eurent absolument aucune commande, si ce n'est de la part de leurs compatriotes allemands ; le Vatican les connut à peine ; et Montalembert pouvait écrire, en 1832 : « Les Italiens ne comprennent pas Overbeck le moins du monde. » Mais qu'importait à ces artistes que Rome sourît à leur métier? Rome plaisait à leurs âmes, et cela suffisait pour que le même séjour qui, trois cents ans plus tôt, avait fait de Luther un protestant, les rendît, eux, catholiques.

On avait perdu l'habitude, à l'école des théologiens rationa-

listes, de considérer la conscience chrétienne comme susceptible de devenir, par sa propre vertu, une ouvrière de beauté; on avait perdu l'habitude, à l'école des pseudo-classiques, de chercher dans les monumens du moyen âge, parure du sol germanique, l'épanouissement architectural d'une intense religiosité. A l'issue de cette mauvaise éducation, les artistes qui descendaient vers la Ville Éternelle sentaient leurs yeux se dessiller; Rome leur révélait, à eux, comme Chateaubriand le révélait aux Français, que le christianisme recélait, pour la création de l'œuvre d'art, un « génie » insoupçonné. Pour que ces surprises d'esthètes devinssent des secousses de consciences, pour que tôt ou tard ils fissent bénéficier l'Église romaine elle-même des hommages qu'ils rendaient à la beauté chrétienne enfin retrouvée, ce serait assez qu'une influence amicale s'exerçât, celle d'un Overbeck par exemple, ou celle d'un Zacharias Werner. Aussi la conversion au catholicisme, pendant près de trente ans, sera-t-elle, dans la colonie allemande de Rome, une sorte de phénomène contagieux.

Interminable serait la liste de ces néophytes, et nous ne pouvons ici que l'effleurer. Avant Overbeck, c'étaient, en 1807, les frères Riepenhausen, graveurs de talent; en 1811, le peintre Friedrich Cramer. En même temps qu'Overbeck, en 1813, c'étaient Vogel, directeur de l'Académie de Dresde, et le peintre Louis Schnorr de Carolsfeld, et l'archéologue Platner. Après Overbeck, en 1814, c'étaient les deux Schadow, l'un peintre, et futur directeur de l'Académie de Dusseldorf, et l'autre sculpteur; ils disaient adieu à Luther à l'instant même où leur père, sculpteur aussi, achevait, là-bas en Allemagne, un monument du Réformateur. En 1814 encore, c'était le peintre Klinkowström, qui ne rentrait de Rome à Vienne que pour se convertir et traduire Frayssinous. Et ce seront encore, en 1823, Frédéric Muller, qui pendant près d'un demi-siècle enseignera à l'Académie de Cassel; en 1835, le peintre hambourgeois Frédéric Wassmann; en 1838, le peintre Ahlborn; en 1843, le peintre Andreas Achenbach et l'artiste bâloise Émilie Linder; en 1844, le peintre Lasinsky. Overbeck fut parrain de plusieurs de ces néophytes; ses lettres à Émilie Linder forment une sorte de démonstration de la foi. La conversion, pour la plupart de ces âmes, n'était pas un changement d'atmosphère; elle était, bien plutôt, un témoignage rendu à l'atmosphère où depuis longtemps elles se

baignaient. Émilie Linder n'était-elle pas déjà catholique en son for intime, lorsqu'en 1825, elle avisait à la restauration du petit cloître allemand d'Assise, et s'efforçait ainsi de mettre l'âme germanique en prières, sur un coin de terre où la beauté est comme une fleur de piété?

Un sculpteur de méchante langue, du nom de Wagner, avait, par dérision, affublé Overbeck et ses premiers élèves du sobriquet de Nazaréens : l'appellation leur est restée. Ils n'étaient point, d'ailleurs, gens à en rougir; et cette épigramme d'atelier leur fût plutôt apparue comme une définition imagée, mais exacte, de leur tempérament et de leur doctrine.

« Parmi les chrétiens, exercé par des chrétiens, l'art ne peut être conçu que comme chrétien. » Cette maxime, qui résume la pensée d'Overbeck, fut une grande ouvrière de nouveautés. Elle modifiait tout ensemble les sujets de tableaux, la technique de l'art, les âmes mêmes des artistes. Une semence païenne ne peut produire une moisson chrétienne; donc il fallait, avec mépris, laisser le paganisme en sa tombe et se garder de lui rendre une vie posthume par les prodiges de l'art : les dieux d'antan, qui n'avaient cessé d'être propriétaires de l'Olympe que pour devenir locataires des ateliers de peintres, devaient recevoir leur congé. La technique des anciens, elle, méritait peut-être plus de respect : on en pouvait tirer profit, « ainsi que firent les enfans d'Israël lorsqu'ils dérobèrent à l'Égypte les vases précieux pour les affecter au service du vrai Dieu; » mais l'emploi du nu dans l'art devait être proscrit; et, comme de simples dieux de l'Olympe, les modèles, à leur tour, étaient mis à la porte des ateliers. Le vide, ainsi, semblait s'y faire; mais qu'importaient ces émigrations successives, puisqu'il restait, dans ces laboratoires du beau, ainsi transformés en cellules désertes, quelques âmes d'artistes, et puisque l'art nouveau devait être l'émanation de ces âmes et le resplendissement de leur propre sainteté? En vain le sénateur Overbeck avertissait-il son fils de « peindre de la chair. » Frédéric était une âme qui voulait, avec le pinceau, incarner aussi immatériellement que possible les âmes du paradis. Enfin la vie même des artistes devait changer : le vieil homme, en eux, était indigne de manier la palette; il fallait qu'un homme nouveau se créât, et que cet homme nouveau, dans la lutte interne et quotidienne contre les puissances du Mal, fût sans cesse vainqueur : à ce prix, il demeurerait artiste, et

d'autant plus vraiment artiste que plus profondément pieux. Et si, de pieux, il pouvait devenir saint; de converti, apôtre; et d'apôtre, thaumaturge, quelles merveilles d'art, alors, ne pourrait-il enfanter? Un pâtre, du nom d'Andreas Achtermann, s'en fut à Rome, sur le tard, pour manier l'ébauchoir; il y fit des conversions, puis fut réputé, même, faire des miracles : comment la *Descente de Croix* dont il orna la cathédrale de Münster ne serait-elle pas un miracle d'expression?

« Seule, la prière ininterrompue du cœur, écrivait Overbeck, est capable de maintenir l'enthousiasme de l'artiste; seule, une vie réglée, pure, irréprochable, lui donne cette paix de l'esprit et du cœur, absolument nécessaire pour produire des œuvres vraiment pures. » Ainsi l'art devenait une méditation, une mystique jouissance succédant à de mystiques renoncemens, et les couronnant. Il ne cherchait plus à traduire ni à susciter des sensations; il aspirait à ne plus compter avec la matière, avec cette matière même dont pourtant il avait besoin. Arrière donc, et pour toujours, ces artistes luxurians et luxurieux, qui courtisaient l'opulence ou les morbidesses de la chair! « Art chrétien, expliquait Overbeck, ne veut rien dire autre chose que l'expression pleine et appropriée, par les formes, les couleurs ou les tons, d'une foi vivante, dont l'artiste doit être rempli; et le but de l'art chrétien ne peut être que d'éveiller ou d'entretenir cette foi chez d'autres, ou de gagner des cœurs à la vérité par la beauté. »

Une oraison au point de départ, une apologétique au point d'arrivée; ainsi se résumait cette conception nouvelle. L'art devenait « une harpe de David, sur laquelle Overbeck voulait chaque jour entonner des psaumes à la louange du Seigneur. » Gœthe, en 1814, saluait avec quelque bienveillance cet effort des Nazaréens; et puis il les traita de « bigots, » de « fanatiques. » Mais les Nazaréens laissaient dire; ils professaient, avec le romantique Zacharias Werner, qu' « art et religion sont synonymes... » Il advenait, parfois, que dans ce *Caffe Greco* où s'attardaient de temps à autre leurs sobres libations, quelque visiteur leur apportât des théories qui leur paraissaient des blasphèmes. Schopenhauer, un jour, leur vint développer cette idée, que le cercle des dieux de l'Olympe, grâce à son infinie variété, était pour les artistes le meilleur des cénacles, puisqu'en gardant sous les yeux des modèles aussi divers, et d'une physionomie aussi nettement

accusée, ils prenaient l'habitude de marquer fortement, sur leurs toiles, l'individualité de leurs personnages. « Pour cela, nous avons les douze apôtres, » objecta l'un des Nazaréens. Et Schopenhauer de riposter : « Sortez-moi donc de Jérusalem, avec vos douze Philistins. » Mais les Nazaréens restaient dans Jérusalem; et, malgré leurs défauts, dont quelques-uns étaient voulus comme le sont des mortifications, ils eurent une influence et marquèrent une époque.

Ils installèrent à Rome une sorte de petite « république » allemande: quiconque émigrait du Nord au Midi les venait visiter : Louis de Bavière, en 1818, fut, durant son séjour sur les sept collines, leur commensal familier. On donnait bien pieusement des fêtes d'art, où l'on s'habillait en vieux costumes allemands; Dorothée Schlegel, l'ancienne prêtresse du culte de Gœthe, se plaisait en cette société, dont son fils le peintre Philippe Veit, converti comme elle, était l'une des gloires; et l'on applaudissait à un transparent rapidement brossé par Schadow, qui représentait le balayage des écuries d'Augias... On signifiait ainsi le balayage du paganisme!

Ce fut, pour la cohésion des Nazaréens, l'un des derniers beaux jours. Rome peu à peu les rendit à l'Allemagne. Il fallait, — c'est une loi des choses, — que l'école nazaréenne mourût, pour que s'essaimassent et se développassent, à travers la patrie allemande, les germes de vie qu'elle réchauffait. Fidèle à la Ville Éternelle, Overbeck n'assistait pas sans tristesse à cette fatale dispersion : une telle tristesse était humaine. Mais, lorsqu'il voyait le catholique Cornelius diriger tour à tour les écoles artistiques de Dusseldorf et de Munich, et puis exécuter des commandes pour la maison de Hohenzollern, et même pour la cathédrale protestante de Berlin, le catholique Schadow succéder à Cornelius dans la direction de l'école de Dusseldorf et en assurer la longue prospérité; lorsqu'il voyait le catholique Philippe Veit sacré comme une autorité artistique dans l'incroyante ville de Francfort et chargé de retracer dans le *Roemer* les gloires du vieil Empire; et lorsqu'il voyait, plus tard, Deger, Itenbach, les deux Muller surtout, tous peintres de Dusseldorf, renouveler l'imagerie religieuse en Allemagne et même en France, et, suivant le mot du cardinal Wiseman, restaurer le goût chrétien en Europe; Frédéric Overbeck, qui glissait solitaire parmi les ruines de Rome, se pouvait dire que son œuvre n'avait pas été vaine;

que son grand tableau du *Triomphe de la Religion dans les Arts* recevait de l'histoire contemporaine une justification propice; et qu'après s'être convertis au catholicisme, les héritiers des Nazaréens réussissaient à convertir l'Église allemande aux saines traditions de l'art chrétien. Le temps n'était plus où, pour décorer son palais, un prince-évêque de Wurzbourg invoquait le somptueux et profane pinceau de Tiepolo; le temps n'était plus où le prince-primat Dalberg et le peintre Cornelius ne s'accordaient point sur la fourniture d'une Sainte-Famille, parce que le primat voulait des anges de boudoir, et que le peintre esquissait des anges du ciel. Et, tout au contraire, c'étaient l'Allemagne protestante et l'Allemagne indifférente qui, pour éveiller ou restaurer le sentiment de la beauté, faisaient appel à un art issu du catholicisme.

VI

Les surprises dont le romantisme était prodigue, — surprises de poésie, surprises d'archéologie, surprises d'art, — ranimèrent et relevèrent la fierté allemande : elle y cherchait cette revanche qu'exigeaient les accablemens de l'histoire présente et qu'elle n'osait point encore attendre de l'avenir. Satellites malgré elles de l'astre napoléonien, dont l'éclat les offusquait lors même qu'il les fascinait, les populations allemandes retrouvaient, dans le double exode des imaginations vers le passé et vers la beauté, quelque conscience de leur valeur et quelque confiance en l'avenir. « C'était pour nous une grande joie, écrivait plus tard Ringseis, médecin de Louis de Bavière, de pouvoir, en de nombreux domaines, nous si longuement humiliés, nous vanter d'une supériorité sur nos orgueilleux ennemis. » Philologues et littérateurs prenaient l'histoire du moyen âge pour consolatrice, moins en y cherchant des leçons sur les vicissitudes des choses humaines, qu'en constatant qu'il y avait eu une époque où le peuple germanique avait été l'artisan d'œuvres grandioses. Les artistes à leur tour, laissant aux Gœthe et aux Schiller la coquetterie d'être des « citoyens du monde, » aspiraient à être, tout à la fois, « intimement chrétiens et intimement allemands; » le mot est encore de Ringseis. « On revient de Rome plus alle mand qu'on n'y était arrivé, ajoutait-il; et cela résulte, en partie, de ce qu'on vit, là-bas, dans un cercle de compatriotes

recueillis et pieux. » Parce que pieux, on se sentait plus allemand ; parce que catholique, on se sentait plus germanique. La première exposition nationale d'art allemand, organisée à Rome, en 1819, par Frédéric Overbeck et ses disciples, étalait en une place d'honneur un tableau de Veit : *Le Triomphe de la Religion.*

« Le peuple allemand a succombé parce qu'il a oublié son caractère, sa finalité, son histoire, parce qu'il s'est oublié lui-même, il ne peut renaître que si, reconnaissant de nouveau son caractère et sa finalité, il retourne à son histoire et reprend conscience d'être une nation. » Ces lignes sont signées de Gœrres et datées de 1810; elles étaient comme un programme, que Gœrres et ses amis réalisaient. C'était en l'année d'Austerlitz que l'Allemagne, avec Brentano pour maître, réapprenait à chanter comme elle l'avait fait au moyen âge; c'était en l'année d'Iéna, au moment où se fermait la tombe du Saint-Empire, que le romantisme historique et littéraire, réfugié à Heidelberg, s'essayait à rouvrir la tombe du vieux peuple allemand; c'était enfin parmi les décombres accumulés par les guerres que les inoffensifs Boisserée recueillaient les élémens d'une puissante résurrection. Tandis que le rationalisme protestant, dont Voss était l'interprète, s'acharnait contre ces initiatives, et tandis que « l'esprit artiste de Gœthe, » suivant les mots de Henri Heine, « engourdissait la jeunesse et s'opposait à la régénération politique de la patrie, » il semblait que, sous la bannière du christianisme, — et du christianisme catholique, — se préparât à longue échéance une reviviscence de l'âme allemande.

Et si quelque prophète, en 1815, eût prédit qu'un jour une Allemagne unifiée profiterait sans délai de sa grandeur reconquise pour engager une lutte contre l'Église romaine, ni les romantiques du pinceau, auxiliaires toujours consciens de l'idée germanique, ni les romantiques de la plume, auxiliaires parfois inconsciens de l'idée catholique, n'eussent rien compris à ce futur caprice de la destinée.

GEORGES GOYAU.

MÉLODRAME OU TRAGÉDIE?

A PROPOS DU *DÉDALE*

Nos lecteurs connaissent tous *le Dédale*, et ceux d'entre eux qui ne l'auraient ni vu jouer ni lu ont pu s'en former, par l'article de M. René Doumic, l'idée la plus précise et la plus juste. Mais, à propos du cinquième acte, — qui n'est pas je l'avoue, le meilleur de la pièce, — on a parlé de « mélodrame; » et « mélodrame, » on le sait, est de nos jours le « tarte à la crème » de la critique dramatique. « Mélodrame ! » cela se sent et ne s'explique point ! Que voulez-vous qu'on dise à « mélodrame ? » « Mélodrame » n'a point d'excuse ! Et si vous demandez, avec un peu de curiosité, ce que c'est donc que « mélodrame, » on vous regarde, par-dessus l'épaule, d'un air à vous ôter l'envie d'en demander davantage. C'est cependant cette envie que je voudrais aujourd'hui satisfaire ; j'aimerais une fois savoir ce que c'est qu'un « mélodrame ; » et, n'imaginant pas de meilleure occasion de m'en enquérir que celle du *Dédale*, je la saisis.

Il semble, en vérité, que, pour le public de nos jours, et même pour la critique, toute action dramatique dont le dénouement est sanglant, — assassinat, meurtre ou suicide, — soit, de ce fait même, et de ce fait seul, digne du nom de « mélodrame. » On ne prend pas garde qu'à ce compte, les drames de Shakspeare, *Otello*, *Roméo*, *Macbeth*, et les plus tragiques d'entre les

tragédies de Racine, *Andromaque*, *Bajazet*, *Athalie*, ne seraient donc que des mélodrames; et quels chefs-d'œuvre, en ce cas, mériteraient le nom de tragédie? *Marie Tudor*, peut-être, ou *Christine à Fontainebleau?* Mais, à vrai dire, — et quelques exceptions que l'on puisse produire, de la nature de *Cinna*, par exemple, ou de *Bérénice*, qui se dénouent plus pacifiquement, — il est de l'essence de la tragédie de finir dans le sang; et, bien loin que le caractère sanglant du dénouement la dégrade, ou la « disqualifie, » la fasse descendre de ses hauteurs au rang de mélodrame, c'est, au contraire, l'horreur de la catastrophe qui élève parfois le mélodrame à la dignité de la tragédie. *Ruy Blas* est-il un mélodrame ou une tragédie?

La « condition » des personnages est-elle plus caractéristique du mélodrame; et, peut-être, tandis que la tragédie ne se jouerait qu'entre princesses et grandes dames, empereurs, consuls, gouverneurs de province ou généraux d'armée, conquérans ou prophètes, le mélodrame ne se nouerait-il qu'entre « petites gens, » filles de ferme ou porteuses de pain, instituteurs et sous-officiers, étudians en médecine et demoiselles de magasin, professeurs, notaires et magistrats? Je serais tenté de le croire ! et, de fait, c'est bien ce que croient la plupart de nos critiques. Mais ce n'est encore là pourtant qu'une apparence. Ni les noms de Rhadamiste et de Zénobie, ni ceux d'Orosmane et de Zaïre, ni ceux même du roi de France et de Marguerite de Bourgogne, ne sauraient empêcher les tragédies de Crébillon, celles de Voltaire, *la Tour de Nesle*, d'être de purs mélodrames, et, inversement, si l'on veut faire figurer les « petites gens » dans la tragédie, ne voyons-nous pas qu'il suffit de les affubler d'un déguisement convenable? La tragédie classique est pleine de valets de chambre, et de filles suivantes, sous le nom de confidens.

C'est d'ailleurs ici qu'on aurait besoin d'un livre, qui n'existe pas, et que je suis étonné que personne encore n'ait écrit, sur l'emploi de l'histoire au théâtre. Car il y a manifestement plus d'une manière de s'en servir, et, — pour nous contenter d'exemples tout récens, — M. Victorien Sardou, dans *la Sorcière*, n'en a pas fait le même usage que M. Paul Hervieu dans *Théroigne de Méricourt*. Mais ce qui est bien certain, c'est que, toutes les fois qu'un auteur dramatique encadre dans un décor historique, ou soi-disant tel, l'intrigue à la fois la plus vulgaire et la plus sanglante, ni cette vulgarité ni ce sang répandu ne suffisent plus à en faire

un « mélodrame » pour nous ; le prestige de la « couleur locale » et du costume opèrent, et l'emportent; et, tout de suite, nous parlons de drame, quand ce n'est pas de tragédie. Est-ce que tous les morts seraient censés du monde? et du grand monde? ou bien deux cent cinquante ans de distance donneraient-ils à toutes les figures comme un air d'aristocratie?

Il y a fort heureusement d'autres raisons de ce prestige; il y en a plusieurs; il y en a même tant que, si je voulais les donner toutes, c'est un autre article qu'il me faudrait écrire; et c'est pourquoi je me borne à constater que l'illusion n'en est presque pas une. A quoi tient-elle? *Historia quoquo modo scripta...* L'ai-je assez souvent cité, ce mot qui devrait servir d'épigraphe au livre que je voudrais lire sur l'emploi de l'histoire dans le drame! Oui, l'histoire plaît toujours, de quelque manière, à quelque fin et sur quelque ton qu'elle soit écrite, *quoquo modo*. Nous ne nous lassons pas d'explorer le passé! On lui sait gré d'avoir été. Ce sentiment est général. Mais les dramaturges, en particulier, lui sont reconnaissans de ce qu'il « authentique, » en les leur transmettant, les pires abominations, les forfaits de la Terreur, les horreurs de l'Inquisition, les crimes de ces guerres que le poète appelait « plus que civiles; » et nous, spectateurs, ces abominations, elles nous paraissent nobles, si je puis ainsi dire, de leur seule authenticité. Jupillon ou Germinie Lacerteux ne sont bons qu'à mettre en mélodrame: Messaline ou Néron sont « tragiques » d'avoir existé.

Ce n'est donc pas, à proprement parler, la « condition » des personnages, comme telle, qui distingue extérieurement le mélodrame d'avec la tragédie, mais il semble que ce soit le fait d'appartenir à l'histoire. Fausse ou vraie, la « couleur locale » nous procure des « sensations d'histoire. » Il est vrai qu'elles sont quelquefois étrangement trompeuses, et rien n'est plus déconcertant que d'en éprouver que l'on croit du XVI[e] siècle, en voyant jouer, par exemple, *Hamlet*, dont les héros vivaient aux environs du dixième, s'ils ont vécu. Mais ce n'est là qu'un détail. Ce qui semble faire le caractère éminemment tragique des personnages de l'histoire, c'est de n'être pas nos contemporains. Ils furent! et ils ne sont plus! Dans les perspectives lointaines du passé la réalité, la gravité, l'énormité de leurs actions s'atténue. Les dilettantes, comme Renan, jouissent de l' « artiste » qu'ils ont découvert en Néron. Nous admirons, en sécurité, ce qu'il

y avait d'« énergie, » de tempérament, de beauté même, diraient quelques-uns, dans les crimes de Cléopâtre, la Cléopâtre de *Rodogune*. En d'autres personnages, plus voisins de nous, tels que les hommes de la Révolution ou de l'Empire, nous pouvons même saisir le passage, la transition du mélodrame à la tragédie. Du temps de Ponsard, de *Charlotte Corday* et du *Lion Amoureux*, Marat ou Robespierre ne relevaient encore que du mélodrame : ils deviendront bientôt héros de tragédie.

Qu'est-ce donc à dire? et, si ces réflexions sont justes, la « tragédie moderne » ou pour mieux dire encore, la « tragédie contemporaine » est-elle donc impossible à réaliser? Tous nos auteurs dramatiques, ou presque tous, l'ont cru depuis cent ans; et quand par hasard ils ont rencontré « sous leur main » de vrais sujets de tragédie, ou bien ils les ont déguisés en sujets historiques, ou ils les ont énervés, ou bien ils ont enfin donné, dans leurs pièces, à la peinture et à la satire plutôt encore qu'à la peinture des mœurs, une importance qui réduisait le sujet à n'être plus que le prétexte timide, la circonstance atténuante, et l'excuse de lui-même. Allez voir jouer là-dessus, si du moins on les joue encore quelque part, *le Mariage d'Olympe*, *les Lionnes Pauvres*, ou *l'Étrangère*.

Mais, précisément, je crois, avec l'auteur du *Dédale*, et je le croyais avant qu'il ne fût l'auteur du *Dédale*, et de *l'Énigme* et de *la Course du flambeau*; je le croyais, et, — je le lui disais quand j'avais l'honneur de le recevoir à l'Académie française, — je crois qu'il ne s'agit que de savoir s'y prendre. Dans la vie moderne, la vie que nous vivons tous les jours, et au jour le jour, la matière tragique est diffuse, comme dans l'histoire; et il ne s'agit que de la reconnaître. Si l'histoire est un moyen merveilleux de la mettre en valeur et en œuvre, je crois pourtant qu'il y en a d'autres. Le décor, le « milieu, » le costume, le recul du temps, la « condition » des personnages, toutes ces distinctions ne sont qu'à la surface : elles n'atteignent pas le fond de la chose. Nos passions, plus civilisées, et plus savamment contenues et tenues d'ordinaire en bride, que celles de nos pères, n'ont pas pour cela d'explosions moins violentes. Je le constate en témoin des mœurs de mon temps, si je le regrette comme moraliste! Cela suffit à la tragédie. Et je sais parfaitement qu'en le disant je ne fais que redire ce qu'ont dit en leur temps les Diderot et les Beaumarchais; et on ne me fera pas, je l'espère, ce tort de

croire que je recommande à l'imitation de personne *le Père de Famille* ou *la Mère coupable;* — je ne recommande même pas *le Philosophe sans le savoir ;* — mais je fais observer que ces grands réformateurs n'ont pas eu jusqu'au bout le courage de leur esthétique ; j'ajoute que, s'ils l'avaient eu, leurs « mélodrames » n'en vaudraient pas mieux, n'en seraient pas plus des « tragédies, » parce que la société de leur temps ressemblait beaucoup trop encore à celle dont les conditions d'existence avaient déterminé la forme de la tragédie classique; et je dis enfin que depuis eux, cent vingt-cinq ans d'écoulés, cent vingt-cinq ans d'expérience littéraire, de critique et d'analyse, nous ont mis en état de distinguer, plus nettement qu'ils ne le pouvaient faire, le « mélodrame » d'avec le « drame, » et tous les deux d'avec la « tragédie. »

C'est ainsi que, brouillant assez confusément les époques et les œuvres, dont ils ne faisaient qu'un « bloc, » ils ne distinguaient qu'à peine la tragédie de Voltaire d'avec celle de Racine et celle de Corneille; ou, quand ils les distinguaient, c'était, en général, pour donner la préférence à Crébillon. Nous savons, nous, qu'il y a, dans notre théâtre classique, des tragédies qui n'en sont point, qui ne sont même, en dépit du décor historique, du costume, et de la réalité des événemens, que de purs « mélodrames. » Il y en a également dans le théâtre de Shakspeare, et davantage encore dans celui de ses contemporains : Ben Jonson, Ford ou Webster. Ce sont celles dont les événemens ne sont pas régis par une logique intérieure, et dont les péripéties ne dépendent pas tant d'aucune « nécessité, » que du caprice ou de la fantaisie de l'auteur.

Toutes les tragédies de Crébillon et la plupart de celles de Voltaire, les meilleures ou les moins illisibles, sont de cette espèce. Elles sont « romanesques, » et ce mot ne veut pas dire qu'elles sont invraisemblables; que les événemens en sont extraordinaires; que les rencontres en sont singulières et rares! Elles sont tout cela, mais ce n'est pas en cela ni pour cela qu'elles sont romanesques. Ou du moins, en ce sens, il n'y aurait donc rien de plus romanesque que l'*Œdipe Roi,* auquel tout le respect que j'ai pour la mémoire de Sophocle ne saurait m'empêcher de trouver quelques rapports avec un mélodrame. Mais « romanesque » veut dire que, dans ces « tragédies, » les événemens ne s'engendrent point les uns des autres; que la succession en

pourrait être autrement conçue ; qu'elle est donc arbitraire, plus personnelle à l'auteur qu'intérieure au sujet ; — et, pour en faire en passant la remarque, c'est justement ce genre de reproche que les classiques évitaient en se conformant plus ou moins à l'histoire.

Alexandre Dumas fils, dans une de ces *Préfaces* qu'au temps de ma jeunesse on appelait « étincelantes, » a essayé de définir le genre de nécessité qui s'oppose à ce « romanesque. » Il y disait qu'au théâtre « la vérité pouvait être absolue ou relative, selon l'importance du sujet et le milieu qu'il occupe, » — et je suppose qu'il s'entendait lui-même en écrivant ces choses, — « mais il y faut, continuait-il, une logique implacable entre le point de départ et le point d'arrivée,... une progression mathématique, inexorable, fatale, qui multiplie la scène par la scène, l'événement par l'événement, l'acte par l'acte, jusqu'au dénouement, lequel doit être le total, et la preuve. »

La « preuve » et le « total » de quoi ? C'est ce qu'on ne voit pas très bien : mais on comprend ce qu'il voulait dire ; et il ne se trompait que d'étendre à l'art dramatique tout entier ce qui n'est vrai que de la forme tragique. *La Dame aux Camélias* n'est, à ma connaissance, le « total » ou la « preuve » de quoi que ce soit ; et on serait fort embarrassé de trouver dans *le Demi-Monde* rien qui ressemble à « une progression mathématique, inexorable, et fatale. » Le caprice a d'ailleurs, comme la fantaisie, son rôle et sa place au théâtre. On ne s'est jamais plaint qu'il y eût trop de « romanesque » dans les comédies de Musset ou dans celles de Marivaux : *les Fausses Confidences, le Jeu de l'Amour et du Hasard* ; et, plutôt, si quelqu'un s'avisait de trouver qu'il y en eût trop dans les comédies de Shakspeare : *le Marchand de Venise* ou *Beaucoup de bruit pour rien*, ce serait lui qu'il faudrait plaindre. En revanche, il y a des sujets, dont la donnée même exige en son développement cette rigueur et cette logique ; il y en a dont l'auteur lui-même n'est plus le maître, dès qu'il en a posé les conditions ; il y en a qu'on ne saurait enfin traiter que d'une seule manière, qui est la bonne, toutes les autres n'en étant que l'ébauche ou la contrefaçon ; — et ce sont les sujets tragiques. Le premier caractère de la tragédie, et on entend bien que je ne dis pas *en soi*, ni d'après moi, mais dans l'histoire, et dans l'histoire de toutes les littératures, est d'être « nécessaire. »

Cette « nécessité » s'appelait ordinairement le Destin ou la Fatalité chez les Grecs, quelquefois Némésis, et on la concevait sous la forme obscure d'une Puissance aveugle contre les décrets de laquelle se heurtaient inutilement les efforts de la volonté de l'homme. Nous la concevons aujourd'hui sous la forme plus précise, et quasi scientifique, du « déterminisme, » c'est-à-dire de l'inéluctable enchaînement des effets et des causes. *Volens quo nollem perveneram.* L'exercice même de notre liberté nous soumet à ce « déterminisme, » et notre volonté, s'enveloppant dans son propre ouvrage, en devient la servante ou l'esclave. C'est alors proprement le dédale, et c'est la pièce de M. Paul Hervieu.

Que si maintenant vous y ajoutez la fatalité passionnelle, nous atteignons à des effets « tragiques » d'une intensité extraordinaire, et, précisément, c'est ce que nous voyons au troisième acte du *Dédale*. Rappelez-vous ce troisième acte. Il est très fort, et parfaitement beau. Les effets qui en font la beauté tiennent essentiellement à ceci qu'ayant gardé tout au fond d'elle-même, et pour ainsi parler, dans cette partie de nous, — profonde et reculée, — qui nous demeure toujours inconnue, la mémoire ineffaçable de son premier amour et du mystère de sa maternité, l'héroïne du *Dédale*, Marianne de Pogis, a vu se fermer une à une toutes les issues par lesquelles elle s'était flattée d'échapper à cette fatalité dont elle sentait confusément la menace; et la plus forte impression qu'elle éprouve en retombant aux bras de son premier mari, c'est manifestement celle de l'inévitable. Ce n'est pas elle qui l'a voulu, c'est une autre! Sa faute n'est qu'à peine la sienne. Elle n'est pas l'ouvrière de sa chute! Et nous, spectateurs attentifs, nous rendant compte avec elle que quelque chose de plus fort qu'elle a passé dans sa vie, pour la dévaster, l'impression que nous en ressentons est proprement celle de l'horreur tragique.

Remarquez tout de suite que nous ne l'éprouverions pas, si Marianne de Pogis n'était pas d'ailleurs l'honnête femme qu'elle est, une « conscience » et une « volonté, » qui, tout en subissant l'ascendant de la fatalité, n'y souscrivent point. Elle pourrait y souscrire, et, à défaut de la « société, » le théâtre contemporain est plein d'héroïnes qui ne s'en feraient pas un scrupule. Nous-mêmes, que l'on appelle en quelque sorte à la juger, lui en voudrions-nous beaucoup, et, au contraire, ne l'absoudrions-

nous pas d'ensevelir au fond d'elle son remords d'une aventure qu'avec un peu de complaisance elle pourrait qualifier d'attentat? Mais elle a beau n'être pas l'ouvrière de sa chute, elle sent bien, elle sait, elle se rend compte qu'elle n'en a pas moins été la complice un moment volontaire ; que, de cette complicité, de nouvelles obligations, un autre devoir est né pour elle ; qu'elle achèverait, en les niant, de se dégrader à ses propres yeux ; — et ceci encore est éminemment « tragique. » Un second caractère de la tragédie est la claire conscience que les personnages y ont de la valeur morale et objective de leurs actes.

Les personnages du mélodrame, à l'exemple de l'Hernani d'Hugo, ou des « grandes dames » du vieux Dumas, sont des « forces qui vont. » Où vont-elles? Elles vont où leur instinct les pousse. Ont-elles conscience de leurs mobiles ou de leurs motifs d'agir? C'est ce qu'il est difficile de croire quand on admire leur surprise devant les conséquences de leurs propres actions. Ils ne les avaient point prévues, ni à plus forte raison calculées. Leur étonnement est extrême de tomber dans le piège qu'ils avaient tendu. Triboulet n'en revient pas, et don Salluste en perd jusqu'à la faculté de se défendre. C'est ce qu'on exprime en disant que l'un des caractères du mélodrame est de « manquer de psychologie. » Le mélodrame, le bon mélodrame, — le drame romantique, si vous voulez, — consiste en une succession de scènes fortes, violentes et horribles, touchantes ou sentimentales, dont les acteurs qui en sont les instrumens ou les victimes ne comprennent pas généralement le sens. Mais, inversement, dans la tragédie, selon le mot d'Hermione, « on veut tout ce qu'on fait, » et comme le dit Polyeucte :

On le ferait encor s'il fallait le refaire.

Le sentiment d'une fatalité, toujours présente et toujours menaçante, non seulement n'atténue pas celui de la responsabilité, mais encore il l'exalte. En subissant les arrêts du destin on n'impute qu'à soi-même de ne les avoir pas évités. Dans la course à la fortune, au pouvoir, à l'amour, on n'est pas étonné de rencontrer la mort : on savait qu'elle fait partie des conditions du jeu. Les personnages de la tragédie sont des volontés qui s'analysent en s'exprimant, qui se connaissent en agissant, et qui se jugent en succombant.

C'est pourquoi, dans *le Dédale*, avec autant de soin qu'il a fermé l'une après l'autre toutes les issues par où son héroïne eût pu se dérober à son destin, l'une après l'autre aussi, M. Paul Hervieu lui a comme enlevé toutes les excuses qu'elle eût pu invoquer. M. de Pogis n'a rien pour lui que d'avoir été le premier mari de sa femme. La mère de Marianne lui a remontré ce qu'il y avait encore d'amour ou de passion dans les accens de haine que lui arrache le souvenir d'une union, à vrai dire, non moins regrettée qu'abhorrée. Le second mari, avec toutes les qualités que l'autre n'avait pas, n'a aucun des défauts dont Mme de Pogis a souffert. Paulette, son amie — dans une admirable scène, où les répliques se croisent, se répondent, et se pressent comme dans un dialogue de Corneille — lui a dénoncé le danger qu'elle courait, ou pour mieux dire, et sans le savoir, sans se douter de ce qu'elle faisait, elle l'a obligée d'en reconnaître l'imminence. Et rien de tout cela ne l'empêche, non plus que les femmes de Racine, de courir où son destin l'appelle! mais cela fait qu'elle ne se paie d'aucune vaine raison pour étouffer en elle ses remords, ou pour éviter les conséquences de son acte; cela fait qu'elle en accepte ou qu'elle en prend la responsabilité tout entière; et encore une fois cela fait d'elle un personnage « tragique. »

Ajoutons, pour finir, une dernière condition. Pourquoi telles pièces de Dumas ou d'Augier, qui se terminent elles aussi dans le sang, *le Mariage d'Olympe* ou *l'Étrangère*, ne sont-elles pourtant que des mélodrames? C'est qu'après tout le sujet n'en est qu'une anecdote, ou, si l'on le veut, et en d'autres termes, la signification n'en dépasse pas la donnée. Beaumarchais écrivait, dans son *Essai sur le drame sérieux:* « Que me font à moi, sujet paisible d'un État monarchique du XVIIIe siècle, les révolutions de la Grèce et de Rome? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponnèse? au sacrifice d'une jeune princesse en Aulide? Il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. » On pourrait dire pareillement: « Que nous importe à nous que le noble sang des Puygiron se mêle à celui d'Olympe Taverny? ou qu'un brasseur d'affaires accoure du fond du Dakota pour rendre à Mlle Mauriceau la liberté d'épouser l'ingénieur Gérard? » Ce ne sont là que des faits divers, de l'espèce la plus commune et toutefois de nulle portée.

Mais, au contraire, comme dans *le Dédale*, — et je dirai,

comme dans *le Passé* de M. de Porto-Riche, — la question de savoir ce qu'un premier amour a noué de liens indestructibles entre deux êtres humains, ou encore ce que la maternité crée de nouveaux devoirs à une femme envers le père de son enfant, et dans quelle mesure cette maternité même lui enlève le droit de disposer désormais de sa personne, voilà qui nous importe à tous, et, la réponse variant selon les circonstances et selon les personnes, voilà qui ne cessera jamais de nous intéresser. Seulement, et tandis que l'auteur du *Passé*, pour des raisons d'art que l'on pourrait donner, avait fait tout ce qu'il fallait pour « particulariser » sa thèse, la déguiser ou la dissimuler, l'auteur du *Dédale* a cru devoir, lui, dans son troisième acte, notamment, nous la proposer selon toute son ampleur, et c'est ce qui fait l'originalité de sa pièce. La thèse est devenue sienne, et elle est tragique pour l'audace tranquille avec laquelle il en a lui-même souligné la signification. Et, en effet, dans le théâtre ancien ou moderne, dans le théâtre de Shakspeare comme dans celui de Corneille ou de Racine, quelle est la tragédie, vraiment digne de ce nom, qui ne pose pas un de ces problèmes que l'on croyait depuis longtemps résolus? et, tout à coup, voici qu'on s'aperçoit que la solution généralement adoptée n'en avait pas prévu tous les cas.

Or, il peut y avoir des vaudevilles sans importance, et des mélodrames sans portée : *le Mariage d'Olympe* en est un, *la Femme de Claude* en est un autre. Il n'y a pas de véritable « comédie » sans thèse; et on ne me citera pas une véritable tragédie qui ne pose la thèse sous la forme d'un cas de conscience. « Que peut-on faire? Que doit-on faire? Que faut-il faire? » C'est ce que se demandent Oreste et Antigone, Hamlet et Chimène, Andromaque et Titus; et c'est ce que nous nous demandons avec eux. La deuxième de ces questions : « Que *doit-on* faire? » est la question tragique par excellence. Elle l'est à ce point que, de toute pièce où elle ne se pose pas, ni le prestige de l'histoire, ni l'horreur de la catastrophe, ni la beauté de la déclamation ne sauraient faire des tragédies. *Le Roi s'amuse* et *Ruy Blas*, en dépit d'Hugo, ne seront toujours que des « mélodrames. » En revanche, des pièces bourgeoises, telles que par exemple *le Supplice d'une femme*, ou la *Julie* de Feuillet, et généralement le théâtre de l'auteur de *Monsieur de Camors*, étaient en route vers la tragédie. Étonnerai-je beaucoup de gens, en disant qu'autant

que de Dumas fils, c'est, littérairement, de Feuillet que procède M. Paul Hervieu? Mais ce n'est pas aujourd'hui le temps d'insister sur cette comparaison.

Si maintenant l'observation de ces trois conditions suffit à distinguer, — et je crois qu'elle y suffit, — le « mélodrame » d'avec la « tragédie, » suffit-elle d'autre part à rendre possible une « tragédie moderne » et « contemporaine? » L'auteur des *Tenailles*, de *la Loi de l'homme*, de la *Course du flambeau*, de *l'Énigme* l'a cru, et l'auteur du *Dédale* ne le croit pas d'une foi moins robuste. Nulle autre intention, plus apparente, n'est aussi marquée plus profondément dans son œuvre. Elle l'est dans le choix des sujets; — où ce n'est pas seulement de la situation et de la fortune des personnages qu'il y va, mais de leur honneur et même de leur vie. Elle l'est dans le choix des moyens; — auxquels ce qu'on a pu le plus souvent et le plus justement reprocher, c'est de courir à leur but avec une rigueur et une hâte mathématiques. Elle l'est dans la disposition de l'intrigue; — où la probité de l'auteur n'a point ménagé d'occasions de rire à la frivolité des publics « bien parisiens. » Je ne dis rien du vaudeville classique, pour ainsi parler, celui de Labiche ou de Gondinet; mais *les Tenailles, la Loi de l'homme, l'Énigme, le Dédale*, ont mis en déroute le vaudeville « sérieux, » celui de Dumas et d'Augier, de l'espèce de *Denise* ou des *Fourchambault*, mélange équivoque du mélodrame, de la comédie de mœurs, et de la satire sociale. On ne rit pas d'un œil en pleurant de l'autre, et ce n'est pas le moment à un auteur d'étaler son esprit, entre deux scènes qu'il destine à nous émouvoir. Elle se marque encore, l'intention tragique, dans la gravité de l'accent, dans la qualité du dialogue, dans le pessimisme de l'observation. Mais, avec tout cela, puisque M. Paul Hervieu lui-même les appelle toujours des « pièces, » *la Loi de l'homme* ou *le Dédale*, sont-ce enfin de vraies tragédies? et s'il y manque encore quelque chose de ce qui leur en ferait universellement reconnaître le caractère, donnent-elles du moins l'idée qu' « *une* » tragédie moderne, que « *la* » tragédie moderne soit possible, et prochaine?

Nous n'hésitons pas à répondre affirmativement, et si la réalisation de cette forme dramatique nouvelle rencontre quelque obstacle, nous avons essayé de montrer que ce ne serait ni dans la tradition, ni même dans l'habitude que nous avons contractée de lier en quelque manière l'idée même de la tragédie à l'en-

cadrement du décor historique. Ce qui l'entravera plutôt dans la liberté de son développement, — oserai-je me servir de ce mot savant et barbare? — c'est la raréfaction de la matière tragique, à la suite, et comme conséquence, d'une évolution de nos idées morales.

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

C'est ainsi qu'on pensait, qu'on sentait au temps de Corneille. On n'en voulait guère à un prince des moyens qu'il avait pris pour se frayer un chemin au trône et — mieux encore, ou pis que cela! — si les crimes des rois ne perdaient pas leur nom de crimes, on n'en parlait pourtant toujours qu'avec une sévérité... respectueuse et presque admirative. La sensualité féroce et sanguinaire d'un Henri VIII d'Angleterre ne le « disqualifiait » pas; et, d'avoir les mains teintes du sang de ses femmes, cela ne l'empêchait pas d'être un « héros de tragédie. » C'est ainsi que le théâtre de Corneille est plein de criminels, de la force de sa Cléopâtre, en laquelle il ne peut se défendre d'admirer « quelque grandeur d'âme, » et, — dans l'histoire, — il n'a pas tort.

Mais je dis : « dans l'histoire, » et dans l'histoire seulement! Nous n'admettrions pas aujourd'hui qu'une ambition, tendue vers la conquête du pouvoir actuel, y allât par de semblables moyens, par l'empoisonnement ou par l'assassinat. En d'autres termes encore : il y a pour nous des crimes, toute une catégorie de crimes, auxquels l'ambition, qui, dans l'histoire, les a souvent « justifiés » au regard des contemporains, ne saurait servir aujourd'hui d'excuse. Il y en a d'autres qu'un manteau royal ne saurait ni cacher ni couvrir de sa splendeur. Ceci ne revient-il pas à dire que tout un ordre de passions qui se satisfaisait autrefois d'une manière, ne va plus de nos jours à son assouvissement par les mêmes moyens? De nos jours, les « tragédies » de l'ambition ne peuvent être situées que dans l'histoire; et la réalité de la vie contemporaine ne saurait guère nous en donner que le « mélodrame » ou la « comédie. » Et, comme on en peut dire presque autant des « tragédies de la famille; » comme il y a, — et heureusement! — peu de fils parmi nous qui combinent de venger le meurtre de leur père par celui de leur mère, ce qui est la situation d'Oreste et d'Hamlet; et comme

nous ne supporterions pas, s'il y en avait, qu'on les représentât sur la scène en redingote ou en veston court, la tragédie moderne se trouve ainsi privée de ce qui faisait l'un des alimens de l'ancienne, et réduite aux tragédies de l'amour ou de la haine. Il y a peut-être aussi les tragédies de l'honneur; et la race n'est pas tout à fait morte, — espérons-le du moins, — de ceux « à qui l'honneur est plus cher que le jour. »

On fera donc moins de tragédies « modernes » que l'on n'en a fait autrefois d' « historiques ; » mais on en pourra faire ; et déjà je ne crains pas de dire qu'il s'en faut de bien peu que *la Course du flambeau*, que *l'Énigme*, que *le Dédale* n'en méritent le nom. Il ne s'en faut, dans *le Dédale*, que de la qualité du dénouement, trop mélodramatique, si l'on le veut, mais surtout trop romantique, trop analogue au dénouement des premiers romans de George Sand : *Indiana*, *Valentine* ou *Jacques*. Deux choses surtout nous le gâtent, qui sont le décor et le corps à corps. Mais, dans *l'Énigme*, il ne s'en fallait que d'un peu plus d'ampleur dans le développement, et cette observation, si le lecteur ou le spectateur ne la trouvent pas injustifiée, nous mettra sur la trace d'une dernière distinction.

Il y a, dans l'histoire du théâtre, plusieurs sortes de tragique; et, particulièrement, il y en a deux que l'on ne saurait trop souhaiter de voir unies ensemble, mais qui, dans la réalité, se sont moins souvent confondues qu'elles ne se sont opposées l'une à l'autre. On pourrait appeler l'une le « tragique de situations; » et l'autre le « tragique de caractères. » Si le premier consiste dans la force des situations, et de situations que les héros de la tragédie ne se sont point faites à eux-mêmes, — comme dans *le Cid* de Corneille, et généralement, je crois que l'on peut dire comme dans le théâtre espagnol, — on voit sans doute qu'il confine encore au mélodrame. Il aspire à s'en dégager; il n'en est pas encore entièrement affranchi! C'est le cas de ces « tragédies » dont nous parlions tout à l'heure, qui ne se sont sauvées d'être traitées du nom fâcheux de « mélodrame » qu'en se déguisant à la grecque ou à la romaine, à la babylonienne, ou à la chinoise. On les reconnaît à ce signe que, si la situation qui en fait le fond ne s'était pas produite, il n'y aurait plus de pièce. Que resterait-il du *Cid* même, si Rodrigue n'était le meurtrier du père de Chimène, ou d'*Horace*, si le lien de famille ne joignait le mari de Sabine au fiancé de Camille?

Mais si Phèdre n'aimait pas Hippolyte, elle en aimerait un autre, puisque son amour n'est en elle qu'un effet de la vengeance de Vénus, — entendez un effet de la fatalité passionnelle; — et la même pièce en ressortirait, puisqu'elle est tout entière dans la personne de Phèdre. C'est ce que j'appelle le « tragique de caractère. » Il ne dépend pas tant de la rencontre ou de la circonstance que de la psychologie des personnages. Encore qu'ils n'en soient pas les maîtres, leur destin est cependant en eux, et ils le créent, pour ainsi dire, du fond de leur passion, à mesure qu'ils en subissent la loi. C'est le cas de Polyeucte et c'est le cas de Bérénice. Les situations où ils s'embarrassent, pour finir par y succomber, ne sont pas l'œuvre du hasard, ou de la fortune, mais uniquement de leur caractère. Quand ils seraient en toute sécurité du côté des choses ou des autres hommes, ils seraient encore pour eux-mêmes, et eux-mêmes, par leurs qualités ou par leurs défauts, une perpétuelle menace. Et, au lieu que leur situation détermine enfin leur caractère, c'est leur caractère qui, d'une situation commune et ordinaire, leur fait une situation singulière, extraordinaire et tragique.

Il n'y avait guère que du « tragique de situation » dans *l'Énigme:* il y en a peut-être encore plus que de « tragique de caractères » dans *le Dédale*.

M. Brisson, dans *le Temps*, a trouvé que Marianne de Pogis était une « nature exceptionnelle ; » M. Faguet, dans le *Journal des Débats*, l'a trouvée, lui, « moyenne » et quelconque : M. Faguet a raison ; mais M. Brisson n'a pas tort. C'est la situation qui est « exceptionnelle, » et dont le caractère d'exception se communique à Marianne, pour la rendre capable d'un acte qu'elle n'eût jamais cru d'elle-même. Mais, cependant, on ne saurait dire ce qui distingue Marianne un peu profondément d'une autre femme qu'aurait surprise l'imprévu de la même situation; et son caractère, en ce sens, manque d'individualité. N'en pourrait-on pas dire autant de son premier mari, M. de Pogis, et du second, M. Le Breuil? Je me suis laissé conter que, de son troisième ou de son quatrième acte, l'auteur du *Dédale* ne savait pas lui-même lequel il préférait. Son hésitation paternelle ne me surprendrait pas. Au troisième acte, c'est la situation qui domine les caractères. Au quatrième acte, c'est le caractère qui domine ou qui *devrait* dominer la situation.

En ne s'attachant qu'au tragique de caractère, M. Paul

Hervieu, de ce quatrième acte, eût pu tirer une pièce entière. Il y a une première pièce dans les trois premiers actes : il y en a une seconde, il pouvait y en avoir une dans le quatrième. La situation de Marianne entre M. Le Breuil et M. de Pogis était, à elle seule, toute une tragédie. Car, au fond, que pense-t-elle d'elle-même, la malheureuse femme? — et je ne veux pas dire, s'absout-elle ou se condamne-t-elle? A la question ainsi posée, la réponse est très simple, et nous la connaissons; — mais comment, par quelles raisons, à elle, s'explique-t-elle sa chute? qu'y trouve-t-elle quand elle s'examine? quelle surprise des sens? quel ressouvenir du passé? quels sentimens à l'égard de M. de Pogis? Quelles raisons encore a-t-elle de faire à M. Le Breuil le tragique aveu que l'on sait? est-ce un effet comme involontaire du dégoût qu'elle éprouve d'elle-même? ou l'impossibilité de garder pour elle ce douloureux et honteux secret? ou une manière de se délivrer du remords de sa faute en courant au-devant de l'expiation? ou une hâte d'élever une infranchissable barrière entre elle et ce second mari? Mais, si c'est peut-être à la fois tout cela; si ce l'est même certainement; si sa conscience est le lieu d'angoisse où tous ces sentimens tumultueux et confus se heurtent et, alternativement, se contrarient ou se confondent, l'analyse de ces sentimens et leur traduction scénique, ne serait-ce pas toute une tragédie, et une tragédie de « caractères? » Il y aurait renversement des rapports; la situation ne serait plus qu'un prétexte, une convention initiale nécessaire; la crise d'âme ferait le principal intérêt de la pièce; et c'est alors sans doute que, le dénouement du *Dédale* soulevât-il encore plus de critiques qu'il n'a soulevées, il ne viendrait plus à l'idée de personne de lui reprocher d'être « mélodramatique. » Si l'on peut constituer la « tragédie moderne » ce sera surtout par le moyen de ce « tragique de caractères. » Pour le réaliser, le dramaturge de *l'Énigme* et du *Dédale* n'aura qu'à se souvenir du romancier de *l'Armature* et de *Peints par eux-mêmes*.

Quant à l'utilité de ressusciter ou de restaurer dans notre littérature contemporaine une forme dramatique abolie, dont on n'aperçoit pas très bien la convenance avec nos mœurs, si quelque sceptique la mettait en doute, on pourrait aisément lui répondre.

Et d'abord, si le théâtre est quelque imitation ou représentation de la vie, les événemens tragiques ne sont pas plus rares,

on veut dire ici moins fréquens, de nos jours qu'autrefois. L'art, en général, et l'art dramatique, en particulier, n'est-il qu'une forme du jeu? C'est ce que prétendent quelques philosophes; et on sait que de nombreux journalistes, sans compter la foule des « mondains, » s'accordent volontiers avec eux pour ne voir dans le théâtre qu'un « divertissement. » Mais encore y a-t-il « divertissement » et « divertissement; » et n'est-il pas permis d'en rêver de plus nobles ou de moins vulgaires que le vaudeville ou l'opérette? Il convient d'ajouter que, notre expérience à chacun étant toujours très courte, nous avons besoin de la vérifier, de la contrôler, de l'étendre, de la fortifier, de la rectifier au moyen de l'expérience des autres, et peut-être la littérature n'a-t-elle pas de fonction plus haute, ni plus « sociale » surtout, que d'être ainsi, d'un homme aux autres hommes, cette communication de l'expérience. A ce titre, en ce sens, la tragédie, comme genre littéraire, a sa raison d'être ou sa justification dans la réalité du drame de la vie commune; et il serait assurément regrettable que, pour ne pas troubler la digestion de quelques épicuriens, ou ne pas s'exposer aux railleries de quelques dilettantes, on en vînt à exclure de la représentation de la vie tout ce qui fait qu'elle n'est pas un jeu. Il est bon de rappeler aux hommes « qu'on ne badine pas avec l'amour, » par exemple, ou généralement avec les passions; et que, si les suites en sont quelquefois comiques, et quelquefois indifférentes ou inoffensives, elles en sont aussi quelquefois honteuses ou sanglantes. Vous en douteriez-vous, à voir les peintures ou plutôt les caricatures qu'on en donne sur nos théâtres?

Nous sommes très fiers en France de ce que nous appelons la « continuité » de notre production dramatique, et, en effet, depuis deux cent cinquante ans, il semble que nos théâtres n'aient jamais chômé de « pièces » à représenter. Mais ces « pièces, » que valent-elles? et si je prenais, au hasard, ou à peu près, la liste de celles qui, dans un temps donné, — de 1750 à 1800, par exemple, ou de 1800 à 1850, — ont vu les feux de la rampe, combien en nommerais-je qui survivent, qui se jouent encore sur nos scènes, ou seulement que l'on lise? Dieu sait pourtant quels applaudissemens accueillirent, en leur nouveauté, quelques-unes d'entre elles; et la réputation qu'elles valurent à leurs auteurs; et même la louange que ne leur ménagea pas la critique! Croirons-nous donc avec Dumas « qu'un homme sans

aucune valeur comme *penseur*, comme *moraliste*, comme *philosophe*, comme *écrivain*, — c'est nous qui soulignons, — puisse être un homme de premier ordre comme auteur dramatique? » Ce serait une explication; et le théâtre de Scribe ou celui de Labiche, à cet égard, ne nous en donnerait pas le démenti. Mais ce qui est encore plus vrai, c'est que, l'industrie dramatique subordonnant nécessairement la question d'art à... d'autres, peu d'auteurs ont le courage de sacrifier le succès d'un jour à la réalisation d'un idéal littéraire. Ce courage, l'auteur du *Dédale* est au premier rang de ceux qui l'ont parmi nous; il le doit à la préoccupation d'art dont son œuvre est l'éloquent, décisif et un peu hautain témoignage; et quand cette préoccupation d'art l'incite à faire revivre, de toutes les formes dramatiques, celle qui peut-être a le plus honoré le théâtre français, voilà pourquoi nous souhaitons ardemment qu'il y réussisse, et qu'il nous rende, avec les moyens d'aujourd'hui, la tragédie d'autrefois. L'objet de cet article n'était que de montrer qu'un semblable dessein n'a rien de chimérique; et que déjà l'auteur des *Tenailles*, de *la Loi de l'homme*, de *la Course du flambeau*, de *l'Énigme*, et du *Dédale*, peut se flatter, sans présomption, de l'avoir en quatre pas plus d'à moitié réalisé.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LE

MÉCANISME DE LA VIE MODERNE[1]

LES GRANDES HÔTELLERIES

La plus vieille hôtellerie parisienne, c'est l'Hôtel-Dieu; la plus récente, c'est l' « Élysée Palace » des Champs-Élysées. De l'une à l'autre fondation, les rites de l'hospitalité ont changé, et aussi sa forme et ses prix.

L'hôte, sacré pour les peuples antiques, n'est plus regardé de nos jours comme « envoyé des dieux, » si ce n'est par les aubergistes qui comptent sur lui pour alimenter leur commerce. Car si, comme le chante un opéra-comique :

> Chez les montagnards écossais,
> L'hospitalité se donne et ne se vend jamais,
> Non, jamais, jamais, jamais;

l'étranger n'est vraiment accueilli gratis que dans les pays où il en vient peu ou point; et c'était peut-être parce qu'il ne s'en voyait guère qu'on les recevait si bien jadis.

Chez quelques nations, où les mœurs primitives se sont conservées, le voyageur trouve encore des caravansérails, — abris dénués d'ailleurs de toute commodité, — où il peut gîter sans payer; dans la plupart des États civilisés, les nomades se divisent en deux catégories : ceux qui ont de l'argent s'appellent des « touristes, » ceux qui n'en ont pas se nomment des « vagabonds. » Si la charité n'a plus de lit à leur aumôner dans ses asiles, —

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1903.

— « hospitalité de nuit, » — la police leur en impose un dans ses prisons. C'est désobéir à la loi que de ne pas demeurer quelque part.

I

« Béni soit Dieu qui a placé les tunnels là où passent les chemins de fer! » disait un vaudeville du siècle dernier. Des voyageurs et des auberges, il semble banal de dire que les premiers précèdent les secondes, que l'affluence des uns détermine la création des autres, et quoique le fait, aujourd'hui, ne soit plus toujours vrai. Souvent, dans nos centres urbains et nos stations estivales d'Europe, mieux encore dans les embryons de villes du Nouveau Monde, la fondation de vastes hôtels a pour but d'attirer une population, flottante ou stable, et y réussit. Ce sont les logis, en ce cas, qui suscitent les habitans.

Encore faut-il que les logis ainsi offerts soient d'un accès facile, grâce aux chemins de fer, qui sont *à la fois* une route et un moyen de transport. N'ayant ni l'un ni l'autre, nos pères ne se déplaçaient guère et voyageaient d'autant plus mal qu'ils voyageaient peu : le mouvement normal, constaté par le bureau de péage à la frontière de Provence, au milieu du XIVe siècle, est au maximum d'une douzaine de personnes par jour.

Les grands de la terre déployaient plus de luxe dans leurs pérégrinations, mais ne jouissaient pas d'un bien haut degré de confort. La duchesse de Bourgogne, mère de Jean sans Peur, part de Conflans en 1384 : sa garde-robe et celle de sa fille emplissent quatorze chars; son train était de 367 chevaux, attelés par 4 ou par 8 à des chariots dont la file interminable portait les bagages des femmes, des enfans, des fous, des bâtards et des domestiques. Les fourriers prenaient les devans et, après avoir nettoyé l'auberge où la princesse devait coucher le soir, déployaient ses tapisseries, les suspendaient aux murs et fixaient au plafond les ciels de lit et les rideaux.

Elle emportait ses vivres, en partie, son vin du moins, dans des barils « bien étoupés, » sa batterie de cuisine, son matériel de paneterie, de chapelle, son horloge, quoique le régime des voyages ne convienne guère à la fragile machine, qui supporte mal ces épreuves quotidiennes; aussi faut-il la « rappareiller » bien souvent. Tout cela sans doute était utile, mais n'empêchait pas que l'on manquât du nécessaire : les chariots embourbés

restent en arrière et le linge fait défaut : on en est réduit à en louer le long de la route.

En 1361, le duc de Bretagne paie 1000 francs *de notre monnaie* dans un hôtel de Saint-Omer, pour une semaine de séjour avec sa suite composée de vingt personnes. A l'autre bout de l'échelle, le chevaucheur isolé, qui portait les messages de son maître, le « haut-menestrel, » le procureur et son clerc, voyagent plus simplement. Reçus chez l'aubergiste qui « logeait à pied et à cheval, » ils dépensaient journellement en moyenne, pour le dîner, le souper et le gîte de leur personne et de leur monture, une dizaine de francs *actuels*. Le piéton s'en tirait à moitié prix, mais il n'avançait pas vite.

La comtesse d'Artois ne met que trois jours pour aller de Paris à Arras, en 1319; un messager se rend de Montbard (Bourgogne) à Paris en huit jours; ce sont des allures très rapides. Un architecte met dix jours de Beauvais à Troyes et cinq jours de Troyes à Sens. De Rouen à Grenoble, aller et retour, un « maçon » — sculpteur sur pierre — emploie cinquante-deux jours et un marchand se rend en vingt-trois journées de Montauban à Rome, par Avignon, Embrun, Plaisance et Pise.

« Le royaume de France, disait un guide du XVIe siècle, a 22 journées de large et 19 de long; » mais cela dépendait de l'état des chemins que l'on devait prendre.

Il y en avait où l'on ne pouvait passer que l'été; « le plus plaisant et sûr » n'était pas toujours le droit chemin. On lit, de fois à autre, sur les itinéraires de l'époque, cet avis peu rassurant imprimé en italique : entre telle et telle ville « brigandage; » et, sans cesse, ces indications : « méchant chemin, » « rue fâcheuse, » « passe par les prés, » « impétueuse rivière, » « forêt dangereuse pendant deux, trois ou quatre lieues. » De Paris à Fontainebleau la forêt était alors si peu sûre que l'on prenait presque toujours par Corbeil, quoique ce fût beaucoup plus long.

Le voyageur, au début du règne de Louis XIV, sait que certains passages en France sont infestés de brigands; qu'il faut éviter de les traverser la nuit. Il en prend philosophiquement son parti; heureux se juge-t-il, « quand la belle hôtesse n'a pas pratique avec des garnemens » qui, la nuit, dévalisent les voyageurs. Cette insécurité sévissait encore à la fin de la monarchie, puisqu'un arrêt du Conseil de 1771 ordonne l'arrachage sur une

largeur de 36 pieds, de tous les bois et broussailles bordant les routes, « pour empêcher les voleurs d'y prendre leur retraite. »

Ce qu'on nommait des « routes, » hormis celles des environs de Paris et quelques voies privilégiées dotées en leur milieu d'une bande de pavé, — « le pavé du roi, » — n'étaient sous Louis XV que des sentiers battus, de très larges sentiers, dont le sol naturel, durci par le soleil en été, se trouait en hiver, avec les pluies et les neiges, d'ornières et de crevasses. Les riverains, lorsqu'elles devenaient impraticables, les « rhabillaient » tant bien que mal. Aussi, le soir, quand venait la fin de l'étape, « avec quelle joie ne découvre-t-on point les hôtelleries, et comme on admire, dit un bourgeois du temps de Richelieu, la prudence et humanité de celui qui, premier, inventa de bâtir semblables lieux sur les grands chemins, où un homme harassé, mouillé et fatigué, quoique étranger et inconnu, est aussi bien traité qu'en sa maison ! »

« Bien traité, » il ne l'était pas partout également, si l'on en croit les voyageurs du passé. Érasme constate qu'en Allemagne, les « hôtes, » parfois gens de qualité, se montrent fort arrogans vis-à-vis de la clientèle et lui mettent volontiers le marché à la main : « Si vous n'êtes pas content, vous tenez le remède, allez ailleurs. » Il se plaint d'être obligé de changer de chemise et de souliers dans la salle commune et de coucher à Munich entre deux « couetes, » — ou édredons, — de cuir, boursouflées, renflées vers le milieu, minces et plates sur le pied. A Lyon, au contraire, il ne comprend pas comment l'hôtelier traite avec cette abondance et pour un prix si médiocre : « On croirait qu'ils y mettent du leur, plutôt que de chercher à amasser du bien. » Peut-être son humeur ici fut-elle influencée par « les jolies blanchisseuses à qui l'on donne les hardes à laver et qui vous les rapportent dans toute la propreté souhaitable. » Montaigne ne se montre pas moins satisfait des hôtels de la Suisse, où l'on jouait de l'orgue, de la viole et de l'épinette dans des salons, — appelés « poêles, » — tendus de cuir gaufré, garnis de vitraux, de plafonds lambrissés et ornés de volières pleines d'oiseaux.

Nous devons à Locke, cent ans plus tard, une description moins séduisante des auberges de Boulogne et d'Abbeville, qui, dit-il, « ne suffiraient pas à garantir un berger d'Écosse contre les atteintes de l'air » et offrent, quoique mal closes, un assemblage d'odeurs nauséabondes. M[me] de Sévigné, aux portes de Nantes, ne trouvait pour lit à l'auberge que de la paille fraîche,

« sur quoi, raconte-t-elle, nous avons tous couché sans nous déshabiller. » Ces contrastes entre les hôtelleries n'ont pas de quoi nous surprendre; nous les trouverions tout pareils dans le temps présent, d'une ville à l'autre, et parfois à quelques lieues de distance.

Le coût des voyages, au commencement du XVIIe siècle, se composait surtout des frais d'hôtel et de la location du cheval de selle, qui constituait le véhicule à peu près unique. Le gouvernement voulait-il suspendre, par mesure politique, toute communication dans le royaume, il lui suffisait d'envoyer défense à toutes les postes de « donner des chevaux sans billet, » c'est-à-dire sans une permission écrite des autorités. Rossés de coups, les flancs labourés de coups d'éperon, maltraités de toutes manières, les premiers chevaux de poste, — l'invention était récente alors, — fournissaient, sous Henri IV et Louis XIII, un bien mauvais service. Les coches venaient à peine de naître et ne marchaient pas régulièrement; mieux valait partir en caravane « avec le messager; » c'était le système le plus pratique, « pour l'adresse des chemins, pour les voleurs aussi bien que pour l'épargne, n'étant point sujet ainsi aux rançonnemens des hôtes, ni aux soins des chevaux. » Bien qu'il fût interdit aux messagers de « mener avec eux plus de trois personnes, prises aux lieux de leur partement ou par rencontre, » leur intérêt était d'accueillir tous les cliens qui se présentaient, auxquels ils fournissaient à forfait le cheval et les frais d'auberge. De Paris à Lyon, il en coûtait, par cette voie, 225 francs *de notre monnaie*, en 1630, plus 25 francs pour 50 livres de hardes. Pour ce trajet, le coche demandait 95 francs par place et 38 francs pour le même poids de bagage; mais il fallait payer en outre les notes d'hôtel, ce qui revenait au même : un voyageur ne dépensait pas moins de 10 francs par jour dans les auberges, et l'on mettait une dizaine de jours de Paris à Lyon, en marchant à la vitesse moyenne de treize lieues par jour.

Le messager ne mettait que huit jours; sa compagnie convenait donc aux gens pressés, point à ceux qui voyageaient « par plaisir et curiosité; puisqu'on ne peut rien voir des lieux où l'on séjourne, n'arrivant qu'à la nuit et partant devant le jour; outre la fatigue qu'apportent ces longues traites. » Partie de Paris à onze heures du matin, une troupe de ce genre s'arrête à trois heures après minuit à Milly-en-Gâtinais, après avoir chevauché

seize heures durant pour faire quatorze lieues. Elle se composait de deux gentilshommes, dont un « sortait de page, » d'un Polonais, d'un mercier de Lyon. et d'un avocat du roi de Draguignan, soit sept personnes, avec le messager qui la dirigeait et le chanoine parisien à qui nous devons ce récit et qui nous confie une grave incommodité de cette locomotion : la vie commune avec des gens « ramassés un peu partout, lesquels sont d'ordinaires ou plaideurs, ou marchands, ou nobles errans ; de sorte qu'un honnête homme est exposé à l'humeur barbare et rustique des uns ou bien à l'insolence des autres. » Le souper, les lits, étaient chaque soir autant d'occasions d'ennuis, de querelles et de farces singulières. Si les lits manquaient, il fallait coucher avec un de ses compagnons de route ou avec des inconnus.

De jeunes Hollandais venant, avec le messager aussi, de Calais à Paris, sous Colbert, entrent dans les mêmes détails et se plaignent de la saleté des draps donnés par les hôtes, des bourbiers où l'on tombe en chemin et où l'on est « amplement mouillé jusqu'à la chemise. »

De Colbert à la Révolution, les moyens de transport s'étaient améliorés : on ne mettait plus, dans les « turgotines, » que six jours de Paris à Lyon. Ils s'étaient multipliés aussi, et toutes ces entreprises, plus ou moins privilégiées, se contrecarraient et plaidaient beaucoup les unes contre les autres : pataches, carrosses, diligences, cabriolets et fourgons, nous prouvent, par la hausse du prix de leurs redevances au Trésor, à chaque renouvellement de bail, que le trafic des voyageurs dut s'accroître au XVIII[e] siècle. Les transports publics, à l'usage des citoyens qui n'étaient pas assez riches pour courir la poste en chaise privée, laissaient à désirer cependant, puisqu'on lit souvent, dans les « Annonces-Affiches » de 1788, des avis de cette sorte : « Une dame très honnête voudrait trouver une place dans une voiture pour aller ces jours-ci, à frais communs, à Poitiers ou à La Rochelle. »

C'était l'époque où Arthur Young pérégrinait à travers le continent en prenant des notes. Il vante la bonne chère et le bon marché de nos hôtelleries, trouve les lits meilleurs que ceux des auberges de son pays ; mais se plaint qu'il n'y ait pas de salle à manger, que les repas soient servis dans des chambres où il y avait trois ou quatre lits, que les fenêtres ne soient pas faciles à ouvrir quand elles sont fermées, ni à fermer quand elles sont ouvertes. « Les meubles, dit-il, sont si mauvais qu'un aubergiste

anglais en ferait du feu; » il n'y a ni balais, ni sonnette; les domestiques sont sales, la cuisine est noire de fumée et les murs des autres pièces blanchis à la chaux, ou couverts de vieilles étoffes qui sont « nids à teignes et à araignées. »

Un autre Anglais, venu à Paris sous Louis XV, nous a laissé le récit de son voyage (1754). Après avoir mis trois jours pour passer le détroit, il débarque à Calais, où quatre soldats et un caporal le conduisent aussitôt chez le gouverneur, qui le fait attendre quelque temps à la cuisine et lui fait dire qu'il est encore couché, qu'il le félicite de son arrivée dans le royaume, et lui souhaite un bon voyage, s'il veut pousser plus loin son excursion. La diligence de Calais à Paris se mettait en route le lundi matin et arrivait dans la capitale le dimanche soir. C'était une immense tapissière, que traînaient, avec une extrême lenteur, huit chevaux attelés deux à deux et conduits par des postillons. Sur l'impériale s'entassait une montagne de bagages. A droite et à gauche, rien ne protégeait les voyageurs contre les intempéries; les derniers arrivés surtout, obligés de se contenter des places latérales ménagées entre les deux roues, avaient le front à la hauteur des genoux de leurs compagnons et leurs pieds sans appui oscillaient aux cahots du chemin. Pendant toute la seconde journée, le malheureux enfant d'Albion reçoit des flocons de neige en plein visage et le soir, en arrivant à Montreuil, il accepte une invitation à un bal de noces. Mœurs aimables du XVIIIe siècle, où les étrangers sont conviés en soirée à la descente d'une voiture publique ! A son entrée dans la salle, l'Anglais est aussitôt prié de danser.

Les hôtels sont mal installés, mais les repas, — 6 fr. 50 d'aujourd'hui, — ne semblent pas trop chers à notre touriste. Il recommande à ses compatriotes de se munir de couteaux de poche, les couteaux de table étant un luxe inconnu des hôteliers, qui fournissent seulement des cuillers et des fourchettes.

Cinquante ans plus tard, en 1802, une riche famille britannique de cinq personnes, accompagnée de trois domestiques, nous a conservé quelques notes d'auberge. La première fut soldée à Calais chez Dessein, l'honnête traiteur célébré par Sterne dans le *Voyage sentimental*. Elle montait à 89 *livres*, dont 15 pour le logement des maîtres, autant pour leur dîner, plus 14 livres pour trois bouteilles de vin fin — Champagne, Côte-Rôtie et Chablis, — et 8 sous pour une bouteille de bière. Quatre

bougies sont cotées 4 livres, le thé 6 livres, le service 9 livres. Comme il faut doubler les chiffres du Consulat pour avoir leur équivalence en 1904, ils se trouvent supérieurs à ceux qu'un hôtelier de province réclamerait aujourd'hui.

A Paris, les cinq étrangers et leur suite descendent dans un hôtel de la rue Richelieu, où leur appartement coûte 480 francs *de notre monnaie* par semaine ; moyennant pareille somme, il leur est fourni deux repas « appétissans et variés. » Ils prennent à leur service un « laquais de place » à 8 francs par jour et la location d'un carrosse de remise leur revient à 1 300 francs par mois.

II

Il ne suffirait pas, pour apprécier ces chiffres, de les rapprocher du tarif des hôtels dans le Paris contemporain. Il faudrait aussi comparer les logis qui passaient, en 1802, pour des hôtels de premier ordre, avec les édifices qui, de nos jours, ont pris leur place.

Comparaison difficile ; autrefois les exigences des hôteliers variaient suivant le rang des cliens. Chacun connaît la réponse faite au roi George d'Angleterre par l'aubergiste de Hollande qui lui comptait 50 florins pour 3 œufs. « Les œufs sont donc bien rares ici ! fait observer le prince. — Non, les œufs n'y sont pas rares, lui est-il répliqué, mais ce sont les rois qui n'y sont pas communs. » L'hospitalité de nos luxueux palais, de nos confortables casernes à voyageurs est marquée en chiffres connus ; mais la splendeur et les agrémens que l'on y rencontre n'avaient point d'analogues dans les meilleures maisons d'il y a un siècle, et celles même qui, parmi les plus anciennes, ont subsisté, ne conservent que leur enseigne. Leur intérieur s'est totalement transformé.

« L'hôtel Meurice, dit un Guide de 1830, est le plus recommandable de Paris parce que le propriétaire y parle anglais. » Il n'était pas seul dans ce cas, sans doute, puisqu'en 1816 s'était fondée, place Vendôme, une hôtellerie à laquelle le marquis de Bristol avait donné son nom, et dont la clientèle se recrutait, en majeure partie, dans l'aristocratie britannique. Cet hôtel, fréquenté par les familles régnantes d'Europe, n'était pas difficile à remplir. Maintenant que sa superficie a doublé par l'acquisition d'un immeuble contigu, il ne compte que 25 ap-

partemens, du prix de 60 à 300 francs par jour, composés, les uns de 2 ou 3 pièces, les plus grands de 5 chambres avec salon et salle à manger. Il n'existe là aucun restaurant, aucune salle commune, tout voyageur prenant ses repas chez lui, à son heure, et le personnel étant toujours en nombre pour servir chacun à sa guise, aussi rapidement qu'il le souhaite; — le roi Édouard VII, quand il dînait à l'hôtel, tenait à ne pas rester à table plus de 35 ou 40 minutes. — Or, un détail montre combien certains progrès sont récens : dans cette maison renommée, pas un appartement n'avait de salle de bains, il y a douze ans; depuis, il en a été aménagé quarante. Le luxe, bien qu'il remonte à peine à une cinquantaine d'années, avait précédé le confort.

L'idée de fonder à Paris un hôtel « monstre, » — on le trouva tel en 1855, — revient à Napoléon III, qui, dans ses fréquens séjours à Londres, y avait vu des spécimens du genre. L'empereur suggéra le projet à M. Pereire, au moment où les concessions nouvelles de chemins de fer qui allaient rayonner sur la France et l'annonce de la première Exposition universelle assuraient des conditions favorables de début. Le prolongement de la rue de Rivoli fournit un terrain propice pour édifier au « cœur de Paris, » que l'on plaçait alors au Palais-Royal, le vaste *Hôtel du Louvre*. Disparu aujourd'hui, graduellement rongé, réduit, absorbé enfin par le magasin du même nom, dont j'ai naguère ici conté l'histoire (1), il fit sensation à l'époque et fournit une brillante carrière, sous un directeur ami et compagnon de jeunesse des Pereire, aux temps du saint-simonisme, Émile Pasquier, demeuré leur lieutenant intègre, actif et sûr.

C'était un métier sans précédent que l'administration d'une aussi complexe machine; il fallait créer une comptabilité embrassant dans tous leurs détails des fournitures et des recettes d'une extrême minutie. L'expérience, ayant bien réussi, fut renouvelée douze ans plus tard (1867) sous la même direction, au sein d'un quartier dont le nouvel Opéra devait être le centre.

En façade sur le boulevard des Capucines, encadré de tous les autres côtés par des rues à peine tracées, le Grand-Hôtel fut construit sur le sol d'un ancien domaine rural, qui avait appartenu durant quatre cents ans (1380-1780) à l'Hôtel-Dieu et avait

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 juillet 1894, *les Magasins de nouveautés*.

valu 9 centimes le mètre au XIVe siècle, 1 centime et demi au XVIe, 64 centimes au XVIIe, enfin 6 fr. 40 le mètre en 1775, lorsque l'hospice aliéna ce fonds à un entrepreneur des Bâtimens du Roi, Charles Sandrié. Les maisons élevées par ce dernier, en bordure du passage auquel il donna son nom et qui fut exproprié par M. Haussmann, avaient une valeur bien différente; et bien différente encore est celle du Grand-Hôtel, dont le loyer annuel est supérieur à 1400000 francs.

Quoiqu'il ait été fort dépassé depuis par des hôtelleries plus modernes, dont la vogue a fait pâlir son lustre primitif, le Grand-Hôtel demeure, avec ses 750 chambres, le plus vaste de l'Europe. Seules quelques ruches humaines de 15 étages, aux États-Unis, offrent des types plus hauts, sinon plus larges. A Paris, l'hôtel Continental qui, sous le rapport des dimensions, occupe le second rang, contient 485 chambres, le Terminus en possède à peu près le même chiffre, et le Palais d'Orsay 400.

Veut-on savoir le *prix de revient* de chaque chambre, en moyenne? ce qu'elle coûte à l'hôtelier en divisant entre toutes le loyer total payé aux propriétaires des immeubles par les exploitans? La société fermière du Grand-Hôtel a, de ce chef, une dette quotidienne de 4 fr. 85 par chambre, celle du Continental porte une charge de 5 fr. 35, celle du Palais d'Orsay de 1 fr. 45 seulement. C'est que le loyer du Continental est de 950000 francs et que celui du Palais d'Orsay n'est que de 260000, dont 50000 pour le buffet de la gare. Et la différence de location ne tient pas tant à la surface, respectivement occupée par les deux hôtels, qu'à la qualité de leurs propriétaires. Le Continental eut pour fondateurs, en 1876, trois aubergistes audacieux comme trois mousquetaires et, comme des héros de romans, peu munis de capitaux. Avec 360000 francs qu'ils possédaient ensemble, ils se mirent bravement en route, acquirent 5500 mètres de terrain « à proximité des ruines du palais de nos rois, » disait un prospectus littéraire, et construisirent un logis superbe qui, tout aménagé, revenait à 22 millions. La société financière qu'ils avaient constituée se trouva trop faible, même avec l'assistance du Crédit Foncier, pour assumer une telle charge; elle passa la main à de nouveaux actionnaires et fit avec eux un bail de 60 années.

L'hôtel d'Orsay, au contraire, bâti par le chemin de fer d'Orléans, ne représenta qu'une dépense modeste, parce qu'il

n'eut à payer ni sa façade, ni son terrain, compris pour 10 500 000 francs dans le compte de premier établissement de la gare. L'État, garant du revenu de la compagnie, se félicite de la voir tirer 7 à 8 pour 100 d'intérêt des sommes affectées par elle à cette construction accessoire. Quant aux Magasins du Louvre, locataires et exploitans du Palais d'Orsay, comme ils l'étaient déjà de l'hôtel Terminus, propriété du chemin de fer de l'Ouest, ils trouvent dans ces concessions nouvelles, adjointes à leur commerce principal, une source de bénéfices supplémentaires.

La combinaison parut donc avantageuse à tout le monde, sauf au syndicat des hôteliers parisiens. Ceux-ci, lésés par ce qu'ils estimaient une concurrence abusive au commerce privé, en appelèrent aux tribunaux, qui leur ont donné tort. En pareil cas, les tribunaux de l'ancien régime jugeaient copieusement; ceux d'aujourd'hui tranchent plus net. Nous avons un arrêt du Parlement de Paris, au XVIIe siècle, rendu dans l'instance introduite par les maîtres-cuisiniers contre les maîtres-rôtisseurs, qui prétendaient vendre toutes espèces de viandes et même *entreprendre des banquets*, à la condition de s'adjoindre un maître-cuisinier. On permit aux rôtisseurs de servir seulement en leurs boutiques « jusques à trois plats de fricassées, » sans pouvoir « se transporter ès salles publiques ni maisons particulières. »

C'étaient aussi des banquets et des fêtes, que prétendaient entreprendre les hôtels bâtis sur les fonds garantis par le Trésor, et que prétendaient leur interdire les hôtels bâtis aux risques et périls des particuliers. La Compagnie des chemins de fer d'Orléans était parfaitement désintéressée dans la querelle; elle avait prévu l'objection, une clause spéciale du bail portant que, si défense était faite à son locataire de donner des banquets, il en supporterait seul les conséquences et ne pourrait demander aucune diminution de loyer.

Or, les banquets et les fêtes fournissent aux grandes hôtelleries un appoint sérieux de recettes : l'usage, pendant un soir, de leurs salles illuminées, décorées et servies par un personnel spécial, se paie, suivant l'espace offert et l'élégance du lieu, depuis 3 100 francs au Continental jusqu'à 700 francs au Palais d'Orsay. Le produit, de 4 à 600 000 francs, que chacun de ces établissemens en retire, était un objet intéressant de litige. L'une des parties faisait valoir que ces fêtes « rendaient plus facile et plus agréable l'arrivée de groupes nombreux de cliens, dési-

reux de demeurer ensemble et de réunir leurs amis; » à quoi l'autre partie répliquait que « les repas de noces, les bals de l'Épicerie française ou de l'Association amicale des électriciens, n'étaient d'aucune utilité aux voyageurs arrivés par le chemin de fer et les privaient même de la jouissance des salles qui semblaient leur être destinées. »

Les magistrats donnèrent gain de cause aux hôtels annexes des gares par ce motif que leurs plans, approuvés de l'administration supérieure, contenaient un local désigné sous la rubrique de « grande salle des fêtes, » et que, si le coût de l'hôtel avait été compris dans les frais d'établissement des lignes concédées, c'était afin de diminuer d'autant le jeu de la garantie d'intérêt.

III

Ainsi adjointe à l'industrie des transports par voie ferrée, l'industrie du logement des voyageurs sera, dans un avenir prochain, appelée à porter sa juste part des obligations du monopole dont elle profite. Le tarif de ses chambres et de ses repas se trouvera légitimement déterminé par l'État au même titre que celui des billets de chemin de fer. Marseille et Bordeaux ont déjà leur Terminus; Paris ne compte jusqu'ici que deux hôtels de ce genre : au quai d'Orsay et à la gare Saint-Lazare; ce dernier, bâti par la compagnie de l'Ouest avec ses propres fonds, sur un terrain acquis avec ses réserves, mais entré depuis dans le domaine national de l'avenir.

Notre capitale manque totalement d'hôtels populaires et n'a pas, à beaucoup près, le chiffre de bons hôtels bourgeois qui s'y pourraient établir et prospérer. Les États-Unis nous offrent des modèles de ce type, qu'il serait très désirable de voir imiter chez nous. La vie, à New-York, est meilleur marché qu'en France pour les classes modestes, — quoique beaucoup de nos concitoyens s'imaginent le contraire; — la nourriture, l'éclairage, le chauffage, y coûtent moins cher qu'à Paris; les vêtemens confectionnés ne s'y vendent pas à plus haut prix. Seuls, les loyers sont trois ou quatre fois plus onéreux que les nôtres.

Mais il n'existe pas, à Paris, d'organisation analogue à celle des « Mills Hotels, » où l'on peut se loger pour 20 sous par jour. M. Ogden Mills, leur fondateur, appartient à l'espèce intéressante de ces richissimes Américains qui, après avoir gagné leur for-

tune, ne s'ankylosent pas dans la jouissance d'un faste stérile. Leur unique objectif n'est pas d'accroître leurs millions. En eussent-ils, suivant la locution courante, « à ne savoir qu'en faire, » ils s'ingénient à en faire quelque chose : quelque chose de neuf, de puissant et d'utile. Ils se trompent parfois dans leurs créations, parfois ils dépassent le but; mais le but est toujours noble. Et quand ils réussissent, quand les millions ont bien travaillé, leur propriétaire se trouve avoir honoré son nom en justifiant sa chance.

A trois minutes de Broadway, la longue artère qui correspond à nos grands boulevards, entre la 6e Avenue et Bleecker street, dans le quartier des affaires, s'élève une masse architecturale de neuf étages, — un « building, » — dont les deux ailes sont séparées par une vaste cour vitrée. C'est l'un des deux Mills Hotels, jusqu'ici réservés aux hommes. — Des établissemens analogues seront plus tard mis à la disposition du sexe faible. — Celui-ci renferme 1554 chambres. Le jour même de l'ouverture, il y a environ six ans, 500 d'entre elles furent occupées; quelques semaines après, elles l'étaient toutes. La moyenne de la location quotidienne est de 1526 chambres. Moyennant un franc payé à l'entrée, à partir de cinq heures du soir, les cliens reçoivent leur clef et sont chez eux. Ils peuvent à leur gré, après avoir traversé le large vestibule de marbre blanc, se rendre, par un des trois ascenseurs, au numéro qui leur appartient, ou s'installer dans une des salles de lecture, de jeux, de conversation, au fumoir, dont l'atmosphère est incessamment renouvelée par un système excellent de ventilation. Ils peuvent aussi prendre leur bain, — *gratis;* — le bain à discrétion, ce raffinement d'hier... renouvelé des Grecs, est encore à Paris le privilège des résidences de grand luxe : le Ritz ou l'Élysée-Palace. Ailleurs, dans des hôtels où les chambres se louent 12 et 15 francs par jour, le bain se paie à part et représente, à lui seul, une dépense supplémentaire de 1 fr. 50. Quant à nos auberges parisiennes à « vingt sous » par jour, ce sont des taudis sordides où l'idée de prendre un bain ne vient pas à un homme bien portant et où il n'existe sans doute aucune baignoire.

Il en était de même aux États-Unis, avant la création des Mills Hotels, dans ces garnis de dernière classe que les Américains nomment en argot des « morgues, » et le tenancier d'une des sinistres demeures ainsi baptisées se moquait d'avance,

dans une interview publiée par un journal new-yorkais, de l'idée burlesque d'offrir un bain à des gens qui, disait-il, ne se soucieraient guère, en hiver surtout, d'une pareille attraction. Il ajoutait que, sans doute, le bain serait obligatoire à l'entrée; en quoi ce logeur se trompait. L'usage n'en est imposé à personne, mais il est si apprécié par les hôtes de l'endroit que, même dans la saison froide, il n'y est jamais pris moins de 300 bains par jour.

Le Mills Hotel comporte un restaurant où les femmes sont admises, et où l'on mange à son choix à la carte ou à prix fixe, depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Le dîner ordinaire coûte 0 fr. 75 centimes et se compose d'un potage, — le jour de ma visite, « soupe au poulet et tomate » ou « consommé jardinière, » — d'un plat de viande ou de poisson, de deux plats de légumes, d'un dessert, — tarte ou pudding, — et de thé, lait ou café. Les boissons alcooliques sont, sans exception aucune, prohibées dans l'hôtel. Ceci semblera dur à nos compatriotes accoutumés à boire du vin, du cidre ou de la bière, mais n'a rien d'extraordinaire dans un pays où la carafe d'eau figure seule, le plus souvent, sur la table des familles moyennes. Ajoutez à ce dîner de 0 fr. 75 un déjeuner du matin de 0 fr. 25 et un souper de 0 fr. 50, — dépenses généralement constatées, — vous remarquerez que, pour 2 fr. 50 par jour, le voyageur ou l'habitué du Mills Hotel est logé, nourri, chauffé et éclairé, dans une ville où le simple manœuvre est payé de 9 à 10 francs et où l'ouvrier de métier gagne de 12 à 18 francs, suivant les professions.

La clientèle ici vient à la fois d'en haut et d'en bas, de la « bourgeoisie, » — si ce mot avait un sens aux États-Unis, — et du peuple. Des prolétaires qui s'affinent et grandissent y coudoient des spéculateurs qui sont tombés et luttent pour se relever : employés, étudians, quelques compagnons au rude maintien à côté de gentlemen un peu fanés mais cravatés de blanc, individus mêlés, appartenant à tous les milieux, point sales ni vulgaires et qui ne sentent pas le logis à bon marché.

Ce qui caractérise cette œuvre d'excellente démocratie, qui hausse le niveau des uns et maintient la dignité des autres, c'est de ne pas être une institution « charitable, » ni même « philanthropique, » où le pauvre se sent plus ou moins entretenu par l'argent du riche. L'argent ici ne s'aumône point, il rapporte. Le taux est modeste, mais il y a un revenu, et l'idée par là est vraiment féconde. M. Mills a voulu que ses locataires

s'estimassent « cliens » d'un patron, et non point « obligés » d'un bienfaiteur. Il a déguisé son bienfait sous l'apparence d'un placement. Les 5 millions de francs, que représentent ensemble le terrain, la construction et l'ameublement de l'hôtel, produisent un intérêt annuel de 3 pour 100, tous frais payés.

Ces frais d'exploitation se trouvent réduits au minimum par le machinisme, où les Américains sont passés maîtres : 150 employés suffisent à la besogne, depuis 40 garçons de restaurant et 20 femmes de chambre, jusqu'aux électriciens, comptables, ingénieurs, y compris deux surveillans assermentés, investis par l'État d'une autorité officielle de police dans l'immeuble, pour y maintenir le bon ordre. Le salaire de ce personnel, nourri et logé, coûte 300 000 fr. par an, la viande et les provisions journalières 420 000 fr., les impôts et la concession d'eau 75 000 francs. Les 48 000 francs dépensés en charbon représentent à la fois la cuisson des alimens, le chauffage des calorifères à vapeur dans tout l'hôtel, son éclairage à l'électricité abondamment fournie et sa ventilation. Ce sont les principaux frais.

Détail à noter : la literie est d'une propreté méticuleuse, les chambres sont lavées du haut en bas presque chaque jour. Leur défaut est d'être un peu exiguës : $2^{m},66$ de long sur 2 mètres de large. Aussi n'ont-elles d'autre meuble qu'une chaise, une table et une planche disposée pour recevoir la petite malle du locataire. Chacun, pour ses habits et son linge, a la jouissance d'une armoire privée... au sous-sol, et doit aller aux lavatorys pour faire sa toilette, comme s'il voyageait en sleeping-car. Le Mills Hotel ne prétend pas être un foyer,... si ce n'est pour les gens sans foyer. Il ne se pique pas d'offrir tous les avantages du Waldorf-Astoria; mais il en offre un, inestimable pour sa clientèle : il coûte 20 sous, au lieu de 20 francs. Il est à souhaiter que l'exemple de M. Mills soit suivi dans notre capitale, où les garnis sont si misérables, où les hôtels de petit prix sont si sales et si laids.

IV

Paris héberge deux sortes d'étrangers : ceux qui ne vivent pas à l'hôtel, et qui, au nombre de 300 000, ont élu domicile chez nous pour y gagner de l'argent ou en dépenser; parce que l'argent y est pour eux moins dur à gagner ou plus doux à dé-

penser qu'ailleurs. Rentiers ou commerçans, employés ou domestiques, ceux-là forment une population stable. Parmi la population instable de Paris qu'abritent les hôtels, l'étranger n'est pas en majorité, si l'on donne le nom d'hôtel à tout local meublé, loué à la journée ou à la semaine.

Le 1er juin 1903, il est entré dans les « auberges » parisiennes 5350 Français et 2430 étrangers; soit un mouvement de 7780 personnes. En un mois — du 1er au 31 mai — les arrivées constatées accusaient un chiffre de 139000 personnes, dont 101000 Français et 38000 étrangers. Enfin, dans tout le cours de l'année dernière, les entrées se seraient élevées à 1544000 « voyageurs, » si ce nom n'était pas tout à fait impropre à désigner la masse des individus qui couchent dans un lit dont ils ne sont pas propriétaires.

En effet, dans ce million et demi de nomades, il y a 529000 Français, *venant de Paris*. Ces Parisiens qui passent ainsi d'un hôtel à l'autre sont, pour la plupart, des malheureux gîtant à la nuit, moyennant 0 fr. 30, en des galetas pitoyables, en des chambrées où les couchettes s'alignent côte à côte. C'est pour eux que sont faits les règlemens de police défendant de placer un lit dans un local cubant moins de 14 mètres.

Sur le million qui représente les hôtes venus du dehors, 650000 sont des provinciaux ou *soi-disant tels;* car l'article 154 du Code pénal, qui punit l'hôtelier coupable d'inscrire sciemment un voyageur sous un faux nom, ne saurait lui prescrire de vérifier l'identité des gens qu'il abrite chaque soir sous son toit. Il ne manque point, dans une cité populeuse, de ces refuges temporaires qu'un vaudeville intitulait « hôtels du libre-échange, » où des Parisiens authentiques se donnent pour habitans d'un département éloigné. Telle grande hôtellerie du centre, où les entrées atteignent l'effectif annuel de 55000 individus des deux sexes, réserve le même accueil aux couples qui s'installent pour trois mois et à ceux qui n'y passent que deux heures.

L'affluence de ces derniers, pour fructueuse qu'elle soit, est cependant préjudiciable aux maisons trop indulgentes qui ne savent pas s'en garantir. Cette source de gain tarit les autres, en écartant la clientèle sérieuse. Et, faute de pouvoir exiger, des arrivans, la production d'un acte de mariage en règle, les hôtels soucieux de leur bonne renommée ne reçoivent pas ceux qui se

présentent sans être munis d'un minimum de bagages, capables de justifier leur qualité de voyageurs.

Paris comptait, au 31 décembre dernier, 11 650 « logeurs » — en statistique officielle un hôtelier s'appelle un logeur, — depuis l'hôtel Ritz ou l'Élysée-Palace jusqu'aux 345 garnis des faubourgs, où 5 600 lits sont entassés en 1 150 « chambrées. » Les locataires des uns et des autres se trouvaient, ce jour-là, au nombre de 181 000. Les gens qui boivent dans un « assommoir » de la Villette une « paire d'absinthes » pour 5 sous, sont des « consommateurs » au même titre que ceux qui s'attablent dans un café du boulevard Montmartre; mais les personnes qui peuplent les « hôtels » proprement dits et les taudis où l'on couche à la gamelle ne peuvent être également nommés des « voyageurs; » parce que les derniers, comme on l'a vu tout à l'heure, sont des Parisiens permanens.

Les hôtelleries de premier ordre, — à 15 francs par jour et au-dessus, — contiennent 3 500 chambres, dont les plus grandes et les mieux situées vont jusqu'à 50 francs. Les maisons de deuxième ordre, — 8 à 15 francs par jour, — disposent de 5 300 chambres. Le troisième rang est représenté par les 11 500 chambres des hôtels de 4 à 8 francs. Enfin, les hôtels dont les prix vont de 2 à 4 francs par jour, offrent ensemble 21 000 chambres. Ils occupent le quatrième rang dans la hiérarchie dressée, à la Préfecture, par le service des garnis.

Il existe en outre 10 400 appartemens meublés, loués sans titre ni enseigne. Suivant le taux des loyers, ils se divisent en trois catégories : ceux de 1 500 francs par mois et au-dessus, au nombre de 280; ceux de 500 à 1 500 francs, au nombre de 1 130; ceux enfin de 40 à 500 francs, simples chambres pour la plupart, comprenant à eux seuls 9 000 logis, les neuf dixièmes du total.

A Londres, depuis un quart de siècle, il s'est créé une vingtaine d'hôtels, de prix variés et de dimensions énormes. Paris, où, durant le même laps de temps, il s'en est fondé quatre fois moins, n'est pas suffisamment pourvu. Les nouveaux ont réussi très vite, ce qui démontre leur utilité; bien que leur luxe ne soit à la portée que d'un public restreint. Le plus récent, l'Élysée-Palace, servait l'an dernier 118 000 repas et comptait 77 000 *journées* de chambres occupées par 15 000 personnes; ce qui n'empêchait pas le Grand-Hôtel et le Continental de recevoir, l'un 30 000, l'autre 20 000 voyageurs.

Dans ces grandes maisons, ce sont les étrangers qui dominent : 5 000 Français seulement contre 6 500 Anglais, 5000 Américains du Nord, 1 140 Allemands, 663 Russes, 400 Espagnols et Portugais, 300 Autrichiens, 250 Hollandais, 200 Italiens, une centaine de Suisses et autant d'Américains du Sud. Cette proportion des nationalités varie, d'une année à l'autre, sous diverses influences : Brésiliens, Argentins, Péruviens, nous viennent plus volontiers quand le change leur est moins défavorable. Lors de la discussion du bill Mac-Kinley, des milliers de négocians ou courtiers des États-Unis vinrent passer chez nous des marchés *à condition*, pour profiter, en cas d'adoption des tarifs protectionnistes, du court intervalle qui s'écoulerait avant leur mise en vigueur. La guerre du Transvaal fit baisser de moitié l'effectif des visiteurs anglais; de là des fluctuations importantes de bénéfices.

Ces entreprises trouvaient dans les Expositions universelles, une manne périodique. Les deux dernières fournirent au Grand-Hôtel un profit de 1 500 000 francs, tandis que le rendement des exercices ordinaires oscillait entre 800 000 et 400 000 francs.

V

La clientèle ayant des prétentions sans cesse croissantes, le maintien de ces auberges monumentales n'est pas chose aisée. Pour s'être endormie sur sa vogue primitive, telle ancienne maison s'est vue peu à peu démodée, abandonnée, contrainte à disparaître. Tel établissement grandiose, après avoir négligé de se tenir au courant du progrès, a dû faire d'un seul coup deux millions et demi de travaux pour se remettre au niveau. Aussi rien n'est-il plus aléatoire qu'un bilan d'hôtel ; il faut, pour l'apprécier, connaître l'état du mobilier et des approvisionnemens. Les mêmes vins en cave, portés pour une valeur de 1 100 000 francs, se trouvent réduits l'année suivante à 400 000 francs après une estimation plus sévère.

Plusieurs grandes hôtelleries ne sont pas la propriété de la société qui les exploite. Celle-ci, simple locataire, est alors exclusivement commerciale : son loyer absorbe le quart, le tiers parfois, de son chiffre d'affaires ; une fois son loyer payé, ses gains rémunèrent plus largement le groupe restreint des actionnaires qui assument tous les risques. Mais, avec ce système, les exploi-

tans, n'étant pas chez eux, répugnent à améliorer par des travaux coûteux un immeuble qui ne leur appartient pas; les propriétaires de leur côté, n'ayant point de part au profit, se soucient peu d'amoindrir leur revenu en contribuant à des embellissemens qui n'augmenteront pas la sécurité de leur gage.

Une nouvelle création, l'Élysée-Palace des Champs-Élysées, est maîtresse de son local. Aujourd'hui possédé par une société anglaise, à la tête de laquelle se trouvent sir John B. Maple, le chevalier du « modern style, » et M. Nagelmackers, le très habile et actif directeur des Wagons-Lits, l'Élysée-Palace a été fondé par cette intelligente compagnie à laquelle les voyageurs européens sont redevables aussi des hôtels roulans qu'on nomme les « trains de luxe. » Le terrain a coûté 4 millions; les constructions, d'une superficie de 3 700 mètres, 7 millions de francs; le mobilier et le matériel d'exploitation reviennent à 3 millions et demi

Ici, comme au Ritz, les organisateurs se sont peu souciés d'introduire la simplification mécanique du service, à l'américaine. Le voyageur s'y montrait rebelle et préférait payer plus cher l'illusion de n'être pas « à l'hôtel. » Il refusait de donner ses ordres au moyen de cadrans électriques, portant l'indication imprimée des différens objets dont il peut avoir besoin, et l'on finit par enlever des chambres ces instrumens inutilisés. Mais il tenait aux détails artistiques de la décoration et des bronzes, à la fraîcheur des tentures fréquemment renouvelées, à la présence, dans son cabinet de toilette, d'une vaste baignoire de porcelaine, et généralement, à toutes ces inventions, où le confort se dissimule discrètement sous les apparences du luxe.

L'Élysée-Palace a, dans ses sous-sols, les ateliers de vingt corps d'état; il a ses menuisiers, ses plombiers, ses teinturiers, qui nettoient, détachent et recolorent, ses tapissiers qui refont les matelas, passés à l'étuve, regarnissent les sièges et puisent dans les réserves du garde-meuble de quoi transformer en cinq minutes un salon en chambre ou une chambre en salon. Le matériel de 400 chambres, le linge, — 3 500 paires de draps et 50 000 serviettes, — dont l'achat primitif a coûté 230 000 francs, l'argenterie, les ustensiles divers de cave et de cuisine, — ces derniers payés 28 000 francs, — tout cela est inventorié chaque mois.

L'introduction de tout objet, de toute marchandise, comporte un sérieux examen à son passage par l'économat. On y pèse les couvertures et le linge, vérifié au compte-fils; on y mesure la

hauteur de laine des tapis. Pas de commerce où les « fuites » soient aussi nombreuses et aussi faciles ; il faut que chaque matin, levé à six heures, l'hôtelier s'assure *de visu* que le pain, la volaille, le beurre, sont sincèrement livrés : c'est là son premier bénéfice. Il mesure le lait au densimètre, ouvre au hasard quelques sacs de charbon, et fait retourner devant lui les bachots de glace, à la sortie, pour s'assurer qu'ils sont bien vides.

Il est plus aisé de se défendre contre le coulage et les « chiperies » domestiques que de prévenir les escroqueries du dehors. Dans les auberges de petite qualité se présentent maints filous munis d'une valise vide et d'un carton à chapeau, où il n'y a pas de chapeau. Ils prennent possession de leur chambre à la nuit tombante et s'esquivent, de grand matin, en emportant les draps et les couvertures de leur lit dans la valise et, dans le carton à chapeau, la pendule qui décorait leur cheminée. D'autres se glissent, à l'aurore, dans les maisons imparfaitement surveillées et font, le long des couloirs, une rafle des chaussures qui stationnent aux portes closes des voyageurs endormis. Ces larcins effrontés n'atteignent que les garnis modestes. Quant aux cliens, aux clientes surtout, qui partent sans acquitter leur note, il n'en manque pas dans les plus beaux quartiers.

Plus graves sont les pertes qui peuvent incomber aux patrons d'hôtels, par suite des vols commis sous leur toit au préjudice des voyageurs. La législation à cet égard n'a pas varié depuis l'ère chrétienne, depuis les Césars ; car c'est le vieux droit romain qui, en ces temps de billets Cook et d'Orient-Express, régit encore la matière. Notre Code civil a traduit le Digeste, les jurisconsultes n'ont rien innové là-dessus depuis la Révolution. Qu'il s'agisse d'un barbare arrivant en litière par la porte Esquiline, ou d'un banquier d'Australie descendant de wagon avec une fortune en portefeuille, la loi est la même : les aubergistes ou hôteliers, — *nautæ, caupones, stabularii,* disaient les Pandectes, — sont responsables comme dépositaires, en vertu de l'article 1952, des effets apportés par le voyageur qui loge chez eux.

Ils essaient bien de se dégager, par un petit avis apposé dans tous les appartemens, en prévenant le locataire « qu'ils ne garantissent d'autres valeurs que celles qui leur ont été personnellement confiées ; » leur garantie légale n'en est pas moins illimitée en principe, sauf le cas de force majeure, c'est-à-dire de vol à main armée.

Toutefois, bien qu'en certaines occurrences, cette obligation ait entraîné pour les hôteliers des condamnations ruineuses, et que leur syndicat n'ait pas réussi dans ses tentatives pour faire limiter, par la loi, le risque qui leur incombe *en théorie*, leur charge est réduite *en pratique* par l'arbitrage des tribunaux ; et les voyageurs, le plus souvent incapables de faire la preuve des vols dont ils seraient victimes, font bien de se protéger eux-mêmes. Pour leur donner toute sécurité, tout en leur laissant la libre disposition de leur bien, la plupart des hôtels nouveaux installent au sous-sol une « salle de coffres-forts » semblable à celles des établissemens de crédit, gratuitement prêtés aux voyageurs.

La probité du personnel est d'ailleurs très remarquable. Aux âges d'innocence, dans l'antiquité, le monde des aubergistes était fort suspect : les Hébreux n'avaient qu'un même mot pour désigner « hôtesse « et « courtisane ; » ce qui laisse supposer que les hôtelleries n'étaient pas bien famées. Platon exclut les hôteliers de la république idéale, ostracisme peut-être injuste, puisqu'il frappe aussi les poètes. Mais, à l'origine, en Grèce, les personnages chargés d'organiser l'hospitalité, de guider les étrangers dans leurs affaires et leurs achats, se nommaient des « proxènes ; » ces intermédiaires firent sans doute d'autres besognes obligeantes, à en juger par l'idée moderne qui s'attache à cet emploi. Le code Théodosien dispensait les maîtresses ou servantes d'hôtellerie des peines portées contre les femmes adultères et les récits des voyageurs nous font augurer que la profession d'aubergiste n'était pas un fier métier au moyen âge. Cette réputation légendaire a disparu, et ce métier, aussi respectable aujourd'hui que tout autre, est fort lucratif pour les subalternes qui y coopèrent : dans les bonnes maisons, les valets ou femmes de chambre ont 35 francs de fixe et gagnent 150 francs avec les pourboires ; les garçons ou sommeliers, en habit noir, souvent Allemands ou Suisses, arrivent à 250 francs, — dont 75 francs de gages et le surplus en gratifications de la clientèle. — Les tarifs ont beau stipuler le « service compris » dans la location des chambres, l'usage des pourboires a persisté dans les hôtels, comme dans les cafés et restaurans, grands ou petits.

Quelques administrations ont cherché à l'abolir, le public s'y est obstinément refusé. Lorsque les « bonnes » des Bouillons Duval eurent défense d'accepter, sous peine de renvoi, les 15 cen-

times que leur laisse en moyenne chaque consommateur, ceux-ci glissèrent leurs sous dans des croûtes de pain ou des épluchures de fruits; ils les dissimulèrent au fond d'un verre ou sous une assiette. Les patrons n'insistèrent pas : ils réduisirent proportionnellement le salaire qui sortait de leur poche, ou, au contraire encaissèrent eux-mêmes les pourboires. On sait que les cafés en vogue reçoivent de leurs garçons une redevance de 6, 8 et 10 pour 100 du montant des consommations servies; ce qui laisse encore à chacun de ces employés une dizaine de francs par jour.

A côté d'un syndicat spécial qui se charge du recrutement, il existe, entre tous les hôtels, une sorte de confraternité pour le placement mutuel des sujets, dont cet échange de renseignemens garantit la bonne qualité.

La cuisine a son organisation distincte sous la haute surveillance du « chef. » A l'Élysée-Palace, ce gentleman-directeur, — nos pères le nommaient « écuyer de cuisine, » — commande à 43 personnes, réparties en 7 brigades, sous les ordres immédiats de « chefs de parties, » appointés chacun de 300 à 350 francs par mois. Potagers, sauciers, rôtisseurs, entremetiers, pâtissiers et glaciers évoluent, chacun dans son domaine ; les uns, autour des broches de deux mètres de long, des marmites profondes et des bassins à friture bouillonnante, où plongèrent, jusqu'à 300 truites en un jour; les autres, modelant des sirops coloriés qui se figent sous leurs doigts en fleurs et en fruits, ou puisant dans leurs huit parfums de vanille, chocolat, orange, praliné, etc, la matière des bonbons et des petits fours.

Tous ces comestibles viennent des salles du « garde-manger, » soumises à un contrôle sévère : de là sortent la viande, la charcuterie, la volaille, expédiée par les marchands de Bresse et de Houdan ; le beurre, dont il est employé souvent 100 kilos par jour; les écrevisses s'y promènent dans des viviers d'eau courante ; les homards vivans sont enterrés dans la glace ; il entre ici chaque année 500 000 kilos de glace, destinée à des usages divers.

Une dépendance de la cuisine est la caféterie. Les professionnels qui versent goutte à goutte l'eau bouillante sur la poudre de moka font aussi mousser le chocolat et infuser le thé. Le thé, belle source de profit : 0 fr. 20 de feuilles procurent une recette de 1 fr. 50. Mais tous les chapitres ne sont pas à l'avenant. Le patron « limonadier, » qui tire 6 bocks d'un litre de

bière et 30 petits verres d'un litre de chartreuse, gagne aisément 70 pour 100, net, de son chiffre d'affaires. Le bénéfice *moyen* du café de la Paix figure au bilan du Grand-Hôtel pour 160 000 francs; en certaines années, il a été de plus du double. Le restaurateur est loin d'être aussi privilégié. La clientèle est, pour diverses causes, devenue plus rare, plus économe, sans cesser d'être difficile. Aux temps épiques de Very, de Véfour, des Frères Provençaux; plus tard, à l'ancien Café de Paris du boulevard de Gand, à la Maison d'or, au Café Anglais, il se trouvait, dans le Paris de 1815, de 1835 et de 1865, un assez grand nombre de Parisiens gastronomes qui consentaient à « manger un napoléon » à leur dîner. Ces Parisiens aujourd'hui dînent au cercle pour 8 fr. 50. Cependant les denrées ont augmenté dans notre capitale plus qu'ailleurs, et il est à noter, par exemple, que, depuis l'allumette avec laquelle le Français allume son feu le matin, à son lever, en passant par le charbon, le pain, le beurre, le lait, le café, le sucre, la viande, le poisson, les fruits et les légumes, les fleurs même, jusqu'au gaz et à la lumière électrique qu'il éteint le soir, à son coucher, la vie est plus chère à Paris qu'à Londres.

On reprochait à ces illustres traiteurs de majorer les prix à leur gré, suivant la physionomie et le sexe de leurs convives, de commettre des « erreurs » dans les additions hiéroglyphiques que la patronne expédiait elle-même du comptoir. L'un d'eux, que nous appellerons Beauvilliers pour n'offenser aucun vivant, répondait avec ingénuité à qui l'engageait à mieux surveiller l'arithmétique de son épouse : « Ah ! monsieur, je ne donnerais pas pour 30 000 francs par an les erreurs de Mme Beauvilliers ! » Sans être tout à fait passés, ces « beaux temps » sont moins beaux qu'autrefois. Les restaurans qui font les plus grosses recettes, aux Champs-Élysées, au Bois de Boulogne, ne les font que peu de jours par an. Ils sont toujours à la merci d'un orage. Les entreprises « saisonnières » sont, en fait d'hôtel aussi, les plus aléatoires de toutes : le Palace-Hotel de Monte-Carlo, ouvert du 1er décembre au 1er mai, perd de l'argent pendant deux mois sur cinq ; tel autre, le plus achalandé de tous, à Trouville, doit faire assez de bénéfices en quinze jours pour combler ses pertes pendant deux mois et distribuer à ses actionnaires 4 pour 100 de dividende.

La cave est, partout, d'un rendement meilleur que la cuisine

Elle exige des immobilisations de 300 et 400 000 francs, par conséquent des soins incessans. Au deuxième sous-sol, loin des variations atmosphériques, les pyramides de bouteilles reposent sur un lit de fin gravier que l'on arrose chaque jour d'été, dans les caves à champagne et à vin blanc, pour en rafraîchir la température.

Cuisine et cave réunies sont d'ailleurs une grosse recette pour les maisons qui, par leur savoir-faire, attirent les dîneurs. On a calculé qu'il n'y avait pas 50 pour 100 des voyageurs à prendre leurs repas dans les hôtels où ils habitent. Ceci est vrai en général, là où la table est médiocre, et où l'aubergiste se flatte vainement de la rendre obligatoire, en menaçant d'une amende ceux qui vont porter leur appétit ailleurs. Il est des hôtels d'où l'on sort pour manger, bien que l'on y loge, et d'autres où l'on vient dîner du dehors. L'hôtel Ritz atteint un chiffre d'affaires égal au Palais d'Orsay, qui a 400 chambres, bien qu'il n'en ait lui-même que 130, — 2 millions et demi de francs, — mais, chez lui, le restaurant figure dans le total pour 1 million et demi.

VI

Seulement Ritz n'est pas un hôtelier ordinaire; c'est l'hôtelier-type, l'hôtelier mondial, le génie de l'hôtellerie moderne. Il incarne cette branche de négoce, comme Boucicaut ou Hériot personnifient le magasin de nouveautés, Potin l'épicerie ou Worth la grande couture. Ses créations d'hôtel ont influé sur les mœurs ; à Londres et à Rome, comme à Paris, il a déterminé de nouveaux usages et de nouvelles habitudes.

Les directeurs des grandes hôtelleries actuelles, fonctionnaires fort bien rentés, dont quelques-uns sont parvenus à la fortune en achetant, ou en gérant pour leur compte, les établissemens où ils étaient d'abord simples employés, ont eu presque tous d'humbles débuts : tel est Luigi auquel la Société des Wagons-Lits confie ses hôtels du Caire et qui, avec Thomas Cook, lord Cromer, représentant de Sa Majesté Britannique, et... le khédive, est le personnage le plus important de l'Égypte. Tel est Mahault, qui commande à 1 500 personnes, comme directeur du Terminus, du Palais d'Orsay, de cinq grands cafés ou restaurans-annexes. Il entra comme groom, à 13 ans, en 1856, à l'hôtel du Louvre, où il apprit l'anglais et l'orthographe, passa employé au bureau,

de réception, en devint le chef en 1867 et, en 1876, fut promu au poste d'administrateur. Tel est aussi, en Amérique, Boldt, ancien garçon d'office, aujourd'hui l'un des notables opulens de New-York, à la tête du Waldorf-Astoria, la plus grande auberge du monde.

Mais Ritz est l'individualité la plus originale en cette profession, parce qu'il a innové et qu'il a fait école. Originaire de Suisse, terre classique des hôtelleries, fils de fermiers du Valais, il partit à quinze ans pour Paris et débuta, comme « garçon de salle, » dans un petit hôtel de la place de la République. Il entra ensuite chez Voisin et y demeura huit ans, jusqu'en 1873, où il fut engagé, en qualité de maître d'hôtel, par un restaurateur français à l'Exposition de Vienne. Apprécié de ses patrons, il devint alors chef de restaurant au « Grand Hôtel » de Nice et le quitta, pour prendre à son tour la gérance d'un hôtel à San Remo. Sa gestion ayant été heureuse, on lui en offrit de plus importantes : à Paris, celle du « Splendide Hôtel » de l'avenue de l'Opéra ; celle des « Roches-Noires » à Trouville, enfin, en 1880 ; celle de l' « Hôtel National, » à Lucerne, dont il est demeuré l'un des principaux actionnaires.

Ici Ritz se révéla à ses concitoyens et à la foule cosmopolite, qui allait désormais apprendre son nom, dans sa vocation de fondateur et lanceur d'hôtels. Ces hôtels ne dépassèrent pas en dimension, en importance, en richesse, ceux que l'on possédait déjà : ils furent autres.

« Il n'est point de commerce, observe Ritz, où l'acheteur ait avec le vendeur des rapports aussi étroits, aussi intimes, que sont, dans un hôtel, ceux de la clientèle avec le patron. L'hôtelier est un maître de maison chez lequel on s'invite, chez qui l'on demeure sans le connaître, mais c'est un maître de maison. Et l'on est bien ou mal, dans une maison, suivant que le maître la dirige bien ou mal. » L'idée n'était pas neuve, si l'on veut, mais Ritz s'en pénétra mieux que ses confrères. Il en tira tout un programme : celui de logis moins banals, meublés avec plus de recherche que de gros luxe, reproduisant mieux, dans les détails de leur aménagement, l'élégance tranquille d'un « home » de bon goût que les déploiemens d'ors d'un kursaal. A Paris, dans l'hôtel qui porte son nom, pour atteindre plus sûrement son rêve d'avoir la maison la plus propre du monde, il a choisi intentionnellement, pour les tapis et les meubles, les nuances les

plus claires et, pour les boiseries et les murs, la couleur la plus salissante et qui ne supporte pas la saleté : le blanc. Et cette adoption de la peinture blanche, — à l'exclusion du papier, — téméraire, parce qu'elle rompt avec les vieilles habitudes, l'oblige à entretenir une équipe de peintres qui lessivent chaque mois tous les murs.

A Baden-Baden, à Cannes, au Grand-Hôtel de Monte-Carlo, Ritz perfectionna graduellement ses plans ; il réalisa son idéal à Londres, au « Savoy. » Ce fut le point de départ de modes nouvelles parmi la société anglaise qui, au lieu de passer la *season* en *apartments*, dans des maisons meublées, louées aux propriétaires absens, préféra descendre à l'hôtel et y donna des dîners. Les femmes du meilleur monde vinrent, en toilettes décolletées, s'attabler à l'hôtel, en public, comme en un logis privé. Et cela, non dans une ville d'eaux ou de bains de mer, où, personne n'étant censé chez soi, chacun peut trouver naturel de s'installer au casino ; mais dans une capitale et dans un pays où les lois d'une étiquette traditionnelle sont religieusement observées.

Encouragé par son succès, Ritz acquit un terrain à Rome au haut de la via Nazionale, près des thermes de Dioclétien. La vogue du « Grand-Hôtel » qu'il y fit construire a transformé, depuis quelques années, la Ville Éternelle en une station d'hiver. De toutes les parties du monde, et plus spécialement d'Amérique, grâce aux lignes de paquebots directs récemment créées de New-York-Gênes et de New-York-Naples, afflue, de fin décembre à fin avril, cette « aristocratie » mêlée, mi-partie grands seigneurs et plurimillionnaires, mi-partie chevaliers d'industrie et pécheresses à tarifs conventionnels. Par eux, à la Rome des Césars, des Papes, du roi d'Italie, s'ajoute et s'agrège une quatrième Rome : celle de la colonie dorée des nomades, la *Cosmopolis* du romancier, qui a son palais et son centre au Grand-Hôtel, comme les autres Romes ont les leurs au Forum, au Vatican ou au Quirinal. Et, de toutes, c'est naturellement la Rome du Grand-Hôtel qui est la plus en vue, la plus remuante ; elle répand sur toutes les autres sa poussière de fêtes et de gaîté. Car elle fusionne avec toutes et mêle à ses *luncheons*, à ses parties *extra-muros*, à ses bals et à ses « cotillons, » payés en dollars d'outre-mer, les artistes et les diplomates, le monde « noir » et le monde officiel, le vieux patriciat indigène et les « belles d'hôtel » de toutes les nations.

Les nouveaux envahisseurs ne viennent pas dans le Latium, comme les anciens, pour ruiner, mais, au contraire, pour enrichir. Ils apportent du dehors, dans leurs valises, *panem et circenses*, et admirent les objets exposés par les siècles, dans cette ville-musée, sans y toucher. Bien loin sont les temps où la France des Valois prétendait dominer l'Italie par ses armes, où les régimens suisses à notre solde bataillaient pour nous la conquérir. C'est aujourd'hui la France qui est ici à la solde d'un Suisse, en la personne d'un de nos compatriotes armé, non de la pique, mais de la broche et du hachoir; puisque c'est désormais par la cuisine que nous nous imposons au monde civilisé.

Par son contact prolongé avec la population flottante qu'il fallait séduire, entraîner, fixer enfin dans les résidences qu'il lui préparait, Ritz avait appris qu'une table sincèrement bonne était indispensable. Il s'attacha à rendre la sienne telle et à la maintenir sur un bon pied. Sa force était de connaître personnellement la cuisine, de pouvoir diriger son chef et donner un avis compétent sur les plats. Mais il lui fallait un artiste, capable d'exécuter ses vues. Escoffier fut ce lieutenant culinaire. Partout où Ritz fondait un hôtel, Escoffier présidait aux fourneaux. Du Savoy de Londres, il suivit son patron au Grand-Hôtel de Rome et à l'hôtel Ritz de Paris. Maintenant il est de retour à Londres, au Carlton-Hotel, — le dernier en date, — où 120 subalternes conditionnent sur ses données une chère honnête pour 1 000 couverts chaque soir. Demain il remplira le même office au nouveau Ritz-Hotel de Londres, qu'un architecte français est en train de construire au coin de Piccadilly et de Green Park. C'est un personnage; il jouit d'un traitement de ministre, et sa place est bien plus sûre.

VII

Les Européens prétendent trouver un hôtel à l'image de leur foyer; les Américains se font plus simplement un foyer de leur hôtel. Beaucoup habitent des villes nées d'hier, dont les premières maisons furent des auberges; auberges où les colons avaient même des habitudes un peu rudes, si l'on en juge par cette recommandation, clouée encore aux murs des chambres, en certaines localités de l'Ouest: « Les gentlemen sont priés d'enlever leurs bottes, avant de se mettre au lit. » Ils ont plus

d'exigences que nous sur certains chapitres et sont, sur d'autres, plus faciles à satisfaire.

C'est aux États-Unis que se trouve actuellement l'hôtel-géant, auquel le chef de la riche famille Astor, parti naguère simple colporteur de Waldorf en Hollande, a donné pour enseigne le nom combiné de ce village et de cet aïeul : Waldorf-Astoria.

Cent dix-sept mètres de long, quatre-vingt-trois mètres de haut, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux jardins suspendus des toits en terrasse; seize étages visibles, plus deux étages souterrains, enfoncés de onze mètres sous la rue jusqu'au rocher; une architecture de brique rouge, armaturée d'un corset d'acier, plaquée de pierre et de marbre, telle est la carcasse de cette boîte, — de ce « plot » disent les New-Yorkais — où le service de 1 500 chambres privées et de 40 salles publiques, à écrire ou à manger ou à danser, salles de théâtre et de concerts, est fait par 1 470 paires de bras humains, assistés de 3 200 chevaux-vapeur. Le tout a coûté soixante-quinze millions de francs de première mise et coûte chaque matin 25 000 francs à faire marcher. Il est vrai que les jours de grandes recettes montent à 100 000 francs.

Remarquons, en passant, que les maisons de New-York à quinze, dix-huit et vingt et un étages, — les « buildings, » — ont amené les architectes à créer un art nouveau.

Les premières construites furent d'une laideur inouïe : elles ressemblaient à ces tours en dominos qu'élèvent les enfans. Seulement les dominos ici ne variaient pas du double-blanc au double-six; ils marquaient tous du haut en bas, de long en large, le même point moyen, quelque chose comme un double-quatre, répété à l'infini; les fenêtres, régulièrement espacées sur la muraille claire, imitant les ronds noirs creusés dans l'ivoire blanc.

On s'attacha peu à peu à rompre ces lignes monotones, en rassemblant et en coupant les étages par séries inégales de deux, trois ou quatre, au moyen d'arcades et d'ogives, d'entablemens et de frontons, de saillies et de retraits simulés par d'habiles artifices. De progrès en progrès, il advient que les derniers *buildings* charment l'œil, tandis que les premiers l'offensaient très fort. Ce sont les dômes, les flèches, les minarets laïques et industriels d'une ville sans passé, que des siècles d'idéal n'ont point dotée de ces hardis élancemens de pierre, inutilités indis-

pensables à la cité. Qu'on se figure les tours Notre-Dame, plus larges et aussi hautes, peuplées de la cave au grenier par des notaires et des avoués, pleines de bureaux et de comptoirs; — ce ne serait pas néanmoins une vilaine chose.

Le Waldorf-Astoria s'inspire pieusement, à l'extérieur, du style de la Renaissance germanique, et l'intérieur offre un assemblage éclectique de toutes les copies imaginables. Mais ce qui nous intéresse en lui, ce n'est pas l'effort artistique; ce ne sont pas les peintures ou les bronzes du meilleur faiseur, les marbres venus de Sienne, de Pavonazzo ou de la Russie du Nord, les pilastres et les colonnes, et les mobiliers, plus beaux que nature; ce ne sont ni la salle de bal à l'instar de Versailles, ni la galerie, « genre hôtel Soubise, » ni le « salon Pompéien, » ni la « cour des Palmiers » ou la « chambre des Myrtes. » Tout cela est venu d'ailleurs; leçon apprise, prétention touchante, importation digne d'encouragement, dont le bon goût n'est pas toujours garanti sur facture.

Ce qui mérite l'attention, ce ne sont pas non plus les gros chiffres; les kilomètres de corridors, les 300 têtes de bétail par semaine, ou les 5 000 carafes frappées par jour; les 260 000 francs d'eau payée chaque année ou les 1 500 000 francs de cigares et de tabac, conservés dans un dépôt spécial. Il va de soi que tout sera proportionné à la taille d'un consommateur qui mange et boit par 4 000 bouches, — y compris le personnel de service; — d'un consommateur qui vaut à lui seul un chef-lieu d'arrondissement; un chef-lieu où la moitié de la population serait millionnaire; car les chambres, au Waldorf, coûtent 20 francs, le blanchissage d'une chemise vaut 1 fr. 25, les repas à la carte, — il n'en existe pas à prix fixe, — reviennent à une douzaine de francs par tête, sans le vin, et l'on n'y vit guère à moins de 50 francs par jour.

La chambre du Waldorf est du reste, si on la compare à celle du vieux continent, beaucoup meilleur marché, parce que l'habitant y est bien mieux traité pour le même prix. Elle est plus grande — 7 mètres sur 5 — éclairée par dix lampes électriques — au plafond, sur la table de nuit, près de la commode à psyché, dans le vestiaire et dans la salle de bain. Le lit, très large, est suffisant pour deux personnes; les draps sont du linge le plus fin, comme les douze serviettes pendues aux murs de faïence du *dressing-room*, remplacées aussitôt qu'elles ont été froissées par

la main du voyageur. Ici la baignoire, selon l'usage américain, se remplit d'eau chaude ou froide en une minute, comme la chambre à coucher se réchauffe ou se rafraîchit en un clin d'œil, suivant que l'on ouvre la manette du calorifère à vapeur ou le robinet d'air froid.

Mais ce qui vraiment est propre à l'unique génie local, ce en quoi les Américains donnent des leçons et n'en reçoivent pas, ce qui par conséquent est tout à fait digne d'étude pour le visiteur, c'est la simplification de l'effort par le machinisme de ce phalanstère. C'est dans les premier et deuxième dessous — *basement* et *sub-basement* — qu'il le faut aller voir.

Jeté de la rue dans une bascule, le charbon y est saisi par une chaîne à godets, qui le distribue tout au long de la chambre des chaudières et le livre à des chargeurs automatiques; tandis que les cendres, automatiquement aussi, sont rejetées dans des camions sur les trottoirs. La vapeur, au sortir des cylindres, monte dans un condenseur où elle est filtrée au coke, rebouillie, écrémée, pour se purger de l'huile dont elle a pu s'imprégner. Eau distillée désormais, cette ancienne vapeur se filtre à nouveau au charbon de bois, puis au noir animal, et va se transformer en pain de glace, dans les machines ammoniacales. Ces pains, de 150 kilos chacun, sont saisis par un treuil roulant, plongés un instant dans l'eau chaude, pour être détachés de leur moule. Ils en sortent lentement, jusqu'à concurrence de 50 000 kilos par jour et se rendent, seuls toujours, dans un local maintenu à la température de 0° centigrade.

Nulle part, je pense, on n'a fait un emploi plus varié de la force électrique. C'est elle qui imprime le mouvement aux 700 horloges, fait briller les 25 000 lampes, donne la sensibilité aux 130 téléphones et aux 4 000 sonnettes, aspire l'air vicié, le rejette au dehors et envoie dans les ventilateurs 47 000 mètres cubes d'air pur par minute.

C'est par elle que tournent et s'échauffent, à la blanchisserie, les rouleaux repasseurs du linge et que les brosses frottent et cirent les parquets ou lavent les dalles de marbre. C'est à l'électricité que le café se moud et que se hache la viande. Dans 500 chambres, elle chauffe les fers à friser; à l'office, elle polit l'argenterie; dans les appareils galvanoplastiques elle redore ou réargente le service de table; à la cuisine, elle lave et rince les piles d'assiettes sales. Un moteur les plonge et les retire alterna-

tivement de trois ou quatre bassins d'eau bouillante, incessamment renouvelée; au sortir du dernier bain, la porcelaine est parfaitement nette, sa propre chaleur la sèche et rend à l'émail son brillant, sans qu'aucune main ait à l'essuyer.

Dans un bâtiment de 16 étages, l'ascenseur devient un objet de première nécessité; sans lui, l'existence des hôtes et le service du personnel seraient presque impraticables; avec lui — avec eux, devrais-je dire, car ils sont au nombre de 35 — la distance est détruite; les locataires, superposés en apparence, se trouvent pratiquement sur le même plan. Ceux qui habitent le plus haut sont plus favorisés sous le rapport de l'air et de la lumière, mais ils mettent beaucoup moins de temps à monter ou à descendre que s'ils logeaient au troisième ou même au second dans un de nos grands hôtels parisiens.

Une partie des 35 *elevators* du Waldorf servent de monte-charges ou de passe-plats; quelques-uns sont utilisés dans les caves, pour les marchandises, et mus par la force hydraulique. Mais il en reste assez d'électriques, répartis par groupes de trois sur les différens points de l'hôtel, pour que chaque voyageur trouve, à quelques pas de sa chambre, une boîte aérienne à ses ordres. S'il est pressé, — et il l'est toujours, — il pousse les boutons d'appel de deux ascenseurs à la fois et donne la préférence au premier arrivé. Un boy surgit et ouvre la porte; à peine êtes-vous entré qu'elle se referme, le sol manque sous vos pieds, vous voilà au rez-de-chaussée.

Si le câble venait à se rompre, si la vitesse normale de deux mètres et demi par seconde, — 150 mètres par minute, — était dépassée, un frein se décrocherait et se braquerait contre les rails; mais ces ascenseurs sont méticuleusement entretenus et inspectés et l'on n'y a jamais d'accroc à signaler. Nous sommes si accoutumés, en France, à la marche ridiculement somnolente des nôtres, que la rapidité américaine nous est pénible. Tel de nos meilleurs hôtels, qui avait récemment installé un ascenseur de même allure que ceux des États-Unis, a dû, sur la demande de ses cliens, ralentir de moitié le mouvement.

Nous sommes donc, sur ce chapitre, volontairement arriérés; sur celui de l'éclairage et du chauffage, notre infériorité tient au prix élevé de notre charbon, et à la situation précaire des compagnies chargées par la ville de ces services publics. A New-York, les particuliers paient le gaz 12 centimes le mètre cube, —

au lieu de 20, — et l'électricité 5 centimes l'hectowatt, — au lieu de 15 centimes à Paris. Un consommateur de deux millions et demi d'hectowatts, comme l'Élysée-Palace, qui achète la sienne 5 centimes par contrat spécial au secteur des Champs-Élysées, aurait avantage à la fabriquer lui-même.

Cela ne l'empêche pas de distribuer à ses actionnaires 440 000 francs de profit, — 7 pour 100 de leur capital, — tout en servant, à ses créanciers hypothécaires ou autres, un intérêt de 6 pour 100, — 475 000 francs, — avec un chiffre d'affaires de 3 millions et demi. Les trois hôtels des Magasins du Louvre rapportent ensemble près de 1 400 000 francs; l'hôtel Continental, 400 000 francs. La plupart des grandes hôtelleries parisiennes, bien gérées, sont prospères, et leur nombre pourrait s'accroître sans que leur situation financière s'en ressentît. Seulement la capitale en profiterait dans une large mesure; les quelques millions encaissés par les hôteliers sont peu de chose, comparés au trésor inappréciable que les citoyens de tout l'univers apportent régulièrement chaque année à Paris et qu'ils y laissent.

Vte G. d'Avenel.

L'ART FRANÇAIS A ROME

I

DE LOUIS XIV A LA RÉVOLUTION

I

Lorsque Colbert, en 1666, envoya à Rome le peintre Charles Errard pour y fonder l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture, il y avait près de deux siècles que l'influence artistique de l'Italie était prépondérante en France. Le monument érigé à Milan, non loin du Dôme, à la mémoire de Léonard de Vinci, mort à Vernou, près Amboise, alors qu'il était l'hôte de François Ier, suffirait à évoquer le souvenir de ce lien étroit entre la Renaissance italienne et la Renaissance française, que symbolise, presque à un égal degré, dans l'histoire de chacune des deux grandes nations latines, le nom des Médicis inscrit au fronton de tant d'édifices et sur le socle de tant de chefs-d'œuvre, à Florence et à Rome, à Blois et à Paris, sur les bords de l'Arno et du Tibre comme sur les rives de la Loire et de la Seine.

Pendant cette longue période, peintres, sculpteurs, hommes de lettres furent sans cesse sur les chemins de l'Italie. Rome était, autant et plus qu'elle le fut jamais, la capitale intellectuelle et artistique du monde, laissant alors, comme en tous temps d'ailleurs, les plus fortes, les plus persistantes impressions à tous ceux qui sont capables d'en comprendre la grandeur. N'est-ce point l'Italie, dont Rome ne cessa jamais d'être la tête et l'âme,

qui rendit à la civilisation l'inoubliable service de lui conserver les vestiges et le culte, qu'elle devait ranimer d'une vie nouvelle, des arts, des lettres, de toutes les belles et nobles choses qui ornent et qui réjouissent la pensée humaine? Même pendant les plus sombres siècles du moyen âge, elles ne furent pas bannies de la terre sacrée. A elle seule, la page où Dante, s'adressant à Virgile, le salue, avec une confiance attendrie, comme un guide et un maître, montrerait le prestige inhérent au souvenir de la prépondérance romaine resté vivant, à toutes les époques, au delà des Alpes. Pénétrer « dans ce lieu ouvert, lumineux et élevé, d'où l'on peut voir ces personnages aux yeux lents et graves, de grande autorité dans leur aspect, qui parlent rarement et d'une voix suave, » se trouver en face de ces rares esprits que rappelait le divin poète, des princes de la poésie, de l'éloquence, de la science, de l'art, ce ne fut pas seulement le rêve de Dante; ce fut celui d'une foule de ses compatriotes, pour lesquels ces hauts et puissans génies d'autrefois demeuraient, en quelque sorte, des *Dî patrii indigetes*, qu'ils continuaient, malgré les siècles écoulés, à aimer, presque comme des contemporains, de toute la ferveur de l'amour du sol natal.

L'influence de l'Italie en France, si forte sous les Valois, depuis l'expédition de Charles VIII, ne le fut guère moins dans la première moitié du XVIIe siècle, avec Marie de Médicis, Concini, Mazarin. Aujourd'hui même, les noms des résidences affectées à deux de nos plus puissantes et plus durables institutions artistiques se rattachent à l'Italie : à Paris, c'est le Palais Mazarin ; à Rome, la Villa Médicis.

Au grand ministre, auquel les Parisiens, au temps de la Fronde, firent un si bruyant grief de son origine étrangère, mais qui, par les traités de Westphalie, prouva combien il avait « le cœur plus français que le langage, » on ne saurait contester, non plus que les fines et souples qualités dont il fit bénéficier la politique de son pays d'adoption, ce goût des arts et des lettres qu'il semble avoir légué, en même temps que ses collections de livres et d'objets précieux, au gouvernement de Louis XIV.

Colbert, après Fouquet, prit quelque chose de cet esprit de Mazarin, ne fût-ce que la pensée, dont il ne cessa de s'inspirer et qu'il exprime souvent, de faire largement contribuer les beaux-arts à la gloire du Roi. Aussi, lorsque à toutes ses autres charges Colbert eut joint la surintendance des bâtimens il la dirigea avec

cette supériorité dont furent empreints tous ses actes. Sans négliger de s'éclairer des conseils d'artistes éminens, entre autres de Lebrun et de Perrault, il se réserva en toutes choses la décision. Il en fut ainsi pour l'Académie de France à Rome.

Charles Errard, peintre du Roi, dont Colbert fit choix pour l'organiser, était un administrateur habile, capable de seconder ses projets, mais surtout de se conformer entièrement à ses instructions et de lui rendre un compte exact de leur exécution.

Plus d'une fois, même avant cette époque, il avait été question de la création, à Rome, d'une École française de peinture, de sculpture et d'architecture ; récemment, on avait parlé de l'illustre Poussin pour la diriger et, sous Richelieu, le surintendant des bâtimens, Sublet des Noyers, avait envoyé en Italie Fréart de Chanteloup, son premier commis, et le frère de ce dernier, Fréart, abbé de Chambray, ami de Poussin, non seulement pour ramener en France d'habiles artistes, mais pour recueillir « les plus excellens antiques d'architecture et de sculpture. » Gratifié d'une pension du roi, Charles Errard, à la fois peintre et architecte, comme l'avait été son père, avait, au temps de sa jeunesse, résidé à Rome pendant seize années consécutives. Il s'y était pénétré, pour les monumens et les chefs-d'œuvre de la Ville Éternelle, d'une admiration profonde. Dès ce moment, il avait estimé que, nulle part plus qu'à Rome, un artiste ne peut trouver le complément d'éducation de l'esprit et du goût qui lui est indispensable, s'il aspire à se rapprocher des maîtres. C'est ce sentiment persistant dont, bien des années après, on retrouve l'expression dans une lettre adressée par Errard à Colbert, à l'occasion du voyage en Italie du sculpteur Girardon, le futur auteur de l'*Enlèvement de Proserpine :* « Je crois, écrivait Errard, qu'il aura beaucoup profité, ayant vu et examiné les belles choses avec plaisir et étonnement ; ces grands et magnifiques restes de l'antique Rome lui auront assurément inspiré de haultes pensées. Le voïant dans la passion, si Votre Excellence lui commande de mettre la main à l'œuvre et de s'efforcer d'en produire quelqu'une, je lui ai conseillé de remarquer, dans ces fragmens antiques, que le tout et les parties sont grandes et simples, et que ces beaux esprits ont fui la confusion des choses petites et tristes, tant dans leurs ouvrages d'architecture que de sculpture, ce qui leur donne la grandeur, netteté et harmonie, avec la résistance aux injures du temps, et qui diminue beaucoup la dépense, ces

grands génies n'ayant mis les ornemens que dans les lieux propres à les recevoir, ne s'estant servi de cette délicatesse que pour faire paraître leurs ouvrages plus grands et magnifiques. » Taine, avec plus de concision, exprimait une pensée analogue lorsqu'il disait : « Tandis qu'avec de petits moyens l'antique fait de grands effets, le moderne fait de petits effets avec de grands moyens. »

Ce fut en avril 1666 qu'Errard partit pour Rome, accompagné de plusieurs jeunes gens, — Du Vivier, architecte, Bonnemaire et Corneille, peintres, Nicolas Rahon, Lespingola et Clérion, sculpteurs, — qui furent les premiers pensionnaires de l'Académie. D'autres devaient bientôt les rejoindre ou les remplacer. Avant leur départ, Colbert avait arrêté, suivant les pouvoirs « à lui donnés par Sa Majesté, » les « statuts et règlement de l'Académie de peinture, sculpture et architecture, que le Roi avait résolu d'établir dans la ville de Rome. »

Cette Académie devait être composée de douze jeunes hommes « françois, de religion catholique, apostolique et romaine, sçavoir six peintres, quatre sculpteurs et deux architectes, sous la direction d'un peintre du Roy, qui sera establi recteur de ladite Académie, auquel ils seront obligez d'obéir avec toute sorte de soumissions et de respects. »

Pour quelque raison que ce fût, ce chiffre de douze pensionnaires ne pourrait être augmenté, mais, disait l'article 6 des statuts, « lorsqu'il viendra à vacquer quelque place, le surintendant des Bastimens, Arts et Manufactures de France, à qui il appartient d'y pourvoir, en sera averti par le peintre de Sa Majesté ayant la direction de ladite Académie et sera très humblement supplié de préférer ceux qui auront remporté les prix de l'Académie, en conformité de ses statuts. »

Les autres clauses, d'accord avec les idées et les usages du temps, édictaient des prescriptions très minutieuses concernant la discipline intérieure de l'Académie, les mœurs, les pratiques religieuses, les cours que les élèves auraient à suivre, et au nombre desquels il y en avait un d'anatomie et un autre de mathématiques.

L'article suivant mérite une mention particulière, car il précise nettement le but de l'Académie de France dont il ne cessa de rester une des règles essentielles : « Sa Majesté défend absolument à tous ceux qui auront l'honneur d'être entretenus dans ladite Académie de travailler pour qui que ce soit que pour Sa

Majesté, voulant que les peintres fassent des copies de tous les beaux tableaux qui seront à Rome, les sculpteurs des statues d'après l'Antique, les architectes les plans et élévations de tous les beaux palais et édifices, tant de Rome que des environs, le tout suivant les ordres du Recteur de ladite Académie. »

Pendant toute la direction d'Errard, les règles, établies par Colbert, furent exactement observées. Le surintendant, d'ailleurs, n'eût pas souffert qu'on s'en écartât. Très vite, l'activité des pensionnaires de l'Académie devint aussi laborieuse que féconde. Dès le mois d'avril 1667, Errard envoyait en France des travaux exécutés par ses élèves, dont Colbert ne cessait de l'inviter à stimuler le zèle.

De toutes parts, alors, s'élevaient des palais, des monumens. On finissait le Louvre ; on créait Versailles ; on construisait quantité de châteaux, tout aussitôt décorés et meublés avec magnificence. A défaut de statues et de tableaux originaux que les agens du Roi recherchaient activement à Rome, à Venise, à Milan, à Naples, dans toute l'Italie, on commandait des copies des plus célèbres ouvrages de peinture et de sculpture que renfermait la Ville Éternelle. Louis XIV n'aimait pas attendre. Aussi combien d'efforts pour lui donner une satisfaction immédiate !

Sans cesse des navires arrivaient à Civita-Vecchia pour transporter à Marseille ou au Havre ces tableaux, ces statues, ces copies des principaux chefs-d'œuvre du Vatican ou des villas romaines, destinées à orner les résidences royales ou à servir de modèles pour les admirables tapisseries qui sont restées, — une exposition récente a mis en pleine lumière la vérité de cette assertion, — au premier rang des richesses artistiques de la France. « Envoyez-les sitôt qu'ils seront achevez... Faites exécuter promptement... Préparez le plus d'ouvrages que vous pourrez... » Ces phrases reviennent, à tout instant, sous la plume de Colbert, dur aux autres comme à lui-même, dans son incessant souci de plaire au maître, pour qui rien ne valait autant que d'avoir été obéi avant même qu'il n'eût commandé.

Colbert, d'ailleurs, pourvoit largement aux besoins de l'Académie, mais il tient toujours à ce que la dépense soit raisonnable et les prix bien faits. A ses yeux, aucun détail n'est insignifiant. « Il sera nécessaire, écrit-il à Errard, que vous preniez le soin vous-mesme de faire emballer et encaisser tout ce que vous enverrez. » Il ne souffre aucun retard dans l'exécution de ses

ordres. « Je m'étonne, remarque-t-il plus d'une fois, que vous ne m'écriviez rien des vases que je vous ay ordonné de faire. » Mais sa principale préoccupation, c'est que l'on n'envoie à Rome que des artistes habiles et bien doués, afin qu'il n'y ait à l'Académie que d'excellens sujets; toujours prêt à récompenser ceux qui travaillent et qui réussissent, il est impitoyable pour les autres. « Prenez garde, dit-il, de me faire connaître le caractère des esprits des élèves que je vous envoye pour oster entièrement les factieux et incapables d'en profiter. » Enjoignant de mettre hors de l'Académie un sculpteur dont la conduite avait causé quelque scandale, il ajoute : « Faites en sorte que ces exemples d'autorité que je vous donne obligent les élèves d'estre obéissans, sages, modestes et appliquez à leur travail. »

Dans l'art comme en toutes choses, Colbert n'admet pas le caprice ; il veut l'exactitude, la correction : « Prenez garde, mande-t-il à Errard, que les sculpteurs copient purement l'Antiquité sans y rien adjouter. »

Colbert estimait que, même pour les hommes bien doués, de bonnes écoles sont nécessaires. Il n'avait nullement l'illusion de croire que, pour susciter de grands artistes, il suffit d'institutions bien administrées ou d'encouragemens aux arts.

Malgré les guerres, de plus en plus onéreuses, qui marquèrent la période de 1670 à 1680, Colbert, jusqu'à la fin de sa surintendance, réussit à accroître la prospérité et l'éclat de l'Académie ; il s'en préoccupait sans cesse : « Il me semble, écrivait-il à Errard, le 23 juillet 1672, que le nombre des académistes diminue ; j'auray soin de vous en envoyer de nouveaux. Vous voyez bien par là que le Roy n'est pas résolu de discontinuer le soin des arts, nonobstant les grandes guerres auxquelles Sa Majesté est à présent appliquée. Et pouvez estre assuré que Sa Majesté, aimant autant les Beaux-Arts qu'elle fait, les cultivera avec d'autant plus de soin qu'ils pourront servir à éterniser ses grandes et glorieuses actions... En un mot, redoublez vostre chaleur et vostre application plus que jamais et entreprenez hardiment de faire copier tout ce qu'il y a de beau. Surtout pensez à conserver votre santé parce qu'elle est nécessaire pour bien establir cette Académie qui sera éternelle dans Rome, si Dieu donne aux Roys, successeurs de Sa Majesté, le mesme amour qu'elle a pour les Beaux-Arts. »

C'est presque au lendemain de cette lettre, qui fait allusion

à l'état de santé d'Errard, que celui-ci demanda à Colbert l'autorisation de rentrer en France. Il quitta Rome, comblé de témoignages d'estime et de sympathie, et fut remplacé à la tête de l'Académie par Noël Coypel, peintre du Roi, l'un des principaux élèves et amis de Lebrun. Coypel partit pour Rome avec son fils, Antoine Coypel, qui devait lui-même être un peintre distingué, et dix autres jeunes artistes, au nombre desquels il faut noter Jouvenet, qui peignit le plafond de la chapelle de Versailles, et Charles Poërson, qui devint plus tard directeur de l'Académie de France. Mais, à vrai dire, le directorat de Coypel ne fut qu'un intérim. Sous Coypel comme sous Errard, la pensée directrice de l'Académie ne varia pas. Les instructions envoyées à Coypel, pendant les deux années de son séjour à Rome, sont de la même plume et de la même inspiration que celles qu'avait reçues Errard.

« Il importe, écrit Colbert à Coypel, dès l'arrivée de celui-ci à Rome (14 avril 1673), de vous bien appliquer à l'instruction des jeunes peintres, sculpteurs et architectes que Sa Majesté entretient dans cette Académie. Outre cette application que vous devez avoir comme la principale et la plus importante, vous devez encore rechercher avec soin tout ce que vous pourrez trouver de beau en bustes, figures, bas-reliefs et autres beaux ouvrages de l'ancienne Rome et, en cas que vous en trouviez à bon marché, les acheter ; mais prenez bien garde de ne vous en déclarer à personne et d'exécuter avec adresse et secret l'ordre que je vous donne en cela, n'estant pas à propos d'en faire aucun éclat et ne voulant pas mesme y mettre beaucoup d'argent... Mais surtout ayez soin de me rendre compte, tous les mois, de ce qui se fera dans l'Académie et envoyez-moi un mémoire de ce que vous y avez à présent. » Tout Colbert est dans cette lettre.

Ce fut pendant le passage de Coypel à Rome, que l'Académie quitta une installation, qui avait été toute provisoire, pour s'établir au palais Capranica ; ce fut sa seconde étape ; la troisième devrait être le palais Mancini, dans le Corso ; la quatrième, la Villa Médicis.

En mai 1675, Errard, qui, plus que sexagénaire, venait d'épouser en secondes noces, une jeune fille de dix-huit ans, Marguerite-Catherine Goy, fille de Claude Goy, peintre ordinaire du Roi, revint reprendre la direction de l'Académie. Il la conserva jusqu'après la mort de Colbert, en 1683.

Il semble toutefois qu'à son retour à Rome, Errard ait trouvé un certain relâchement au palais Capranica. Les notes qu'il donne aux nouveaux pensionnaires sont rigoureuses. Il n'accorde d'éloges qu'au jeune peintre Louis de Boullongne, qui devait justifier ses favorables appréciations. C'est alors que cet artiste fit les copies de *l'École d'Athènes* et de *la Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël, d'après lesquelles furent exécutées deux des chefs-d'œuvre de la Manufacture des Gobelins.

Peu à peu, à l'Académie, pendant ce second directorat d'Errard, les choses reprirent leur ancien cours. Prévoyant les difficultés politiques par lesquelles son œuvre pourrait être entravée, Colbert presse de plus en plus les travaux qui s'exécutent pour le compte du Roi; il congédie les pensionnaires signalés comme médiocres ou peu disciplinés; il continue à faire relever non seulement à Rome, mais dans toute l'Italie, les plans ou documens qui doivent concourir à la construction ou à l'embellissement de Versailles : « Faites-moi savoir, écrit-il, à ce propos, si Davillers travaille à ce que je lui ai ordonné et tenez la main à ce qu'il ayt visité généralement toutes les conduites des eaux et fontaines d'Italie et qu'il m'en envoye les mémoires auparavant que de revenir. »

C'est vers ce moment qu'ayant envoyé Le Nostre à Rome pour le même objet, Colbert lui écrivait de Saint-Germain, le 2 août 1679 : « Je suis bien ayse d'apprendre, par la lettre que j'ay reçue de vous, que vous voyez à Rome des beautés qui pourront vous servir à l'ornement et embellissement des maisons du Roy. Appliquez-vous aussy à bien connoistre tout ce qui regarde nostre Académie, pour me donner, à vostre retour, vos avis sur tout ce qu'il y aura à faire pour la faire réussir. »

Ainsi, jusqu'au bout, Colbert s'occupa avec le même zèle, la même intelligente ardeur, de notre École de Rome, écrivant à Errard, presque à la veille de sa mort : « Excitez les élèves à bien faire et travaillez à leur donner toutes les assistances et toutes les instructions dont ils pourront avoir besoin pour leur avancement. Envoyez-moy la liste des peintres qui sont présens à l'Académie, afin que je puisse vous en envoyer de nouveaux, au cas qu'il en manque, et faites travailler continuellement ceux qui y sont à copier toujours ce qu'il y aura de beau à Rome en peinture et en sculpture. »

On le voit par cet aperçu de son œuvre, par ces extraits de

ses lettres, Colbert ne fut pas seulement en nom, il fut en fait le véritable créateur de notre Académie de Rome; il l'anima de son esprit et, dès l'origine, lui marqua dans l'avenir le but qu'elle eut la gloire d'atteindre.

Ce fut Louvois qui, à la surintendance des Bâtimens, qu'il avait dès longtemps ambitionnée, succéda à Colbert. A Rome, comme ailleurs, il tint à être le maître. A peine nommé, il remplaça Errard par un homme à lui, La Teulière (11 septembre 1683). Errard resta à Rome. Il y mourut six ans après et fut enterré dans le cloître de Saint-Louis-des-Français. Contrairement aux statuts de 1666, La Teulière n'était pas un peintre du Roi : c'était un simple amateur doublé d'un homme de lettres; aujourd'hui on l'appellerait un critique d'art. Les artistes le voyaient d'un mauvais œil parce qu'il n'était pas un d'eux. Il prit cependant leurs intérêts fort à cœur.

A ce moment, la situation des représentans et des agens français à l'étranger était devenue délicate. Les difficultés qui surgissaient n'étaient plus aplanies par la toute-puissance de Louis XIV. Les ennemis du Grand Roi, si profondément humiliés, reprenaient courage et formaient une redoutable coalition. A Rome, la Déclaration de 1682, relative aux libertés ou aux privilèges de l'Église gallicane, avait fort irrité le Saint-Siège, dès lors assez enclin à faire cause commune avec Guillaume d'Orange et ses alliés. Jusque dans les tableaux qu'on fait copier au Vatican, on cherche, à cette heure-là, des argumens favorables à la suprématie du Roi : « Le *Serment de Léon III*, lit-on dans un mémoire adressé à Villacerf, en septembre 1691, n'est pas moins important que le *Couronnement de Charlemagne*, parce qu'il fait voir que les rois de France estaient souverains dans Rome et que ce Pape, estant accusé par les seigneurs et barons romains, fut obligé de se purger par serment public devant Charlemagne, qu'il nomme son souverain Seigneur. On a fait copier tant de tableaux indifférens et même inutiles; il est donc à souhaiter que l'on copie ces deux-là au plus tôt et que l'on exécute la pensée que Mgr de Louvois en avait conçue, après en avoir connu l'importance. »

De septembre 1683 jusqu'à sa mort, en juillet 1691, Louvois conserva la surintendance des Bâtimens. Si absorbé qu'il fût par l'écrasante besogne que lui imposaient les opérations militaires engagées sur toutes nos frontières, il ne se désintéressa,

à aucun instant, de l'embellissement des maisons du Roi et de la prospérité de l'Académie de Rome.

Louvois ne manquait ni de goût, ni de connaissances artistiques. C'est ainsi que, dans une lettre à La Teulière, du 2 août 1688, il critique d'une manière très judicieuse le tableau d'un élève de l'Académie : « La Cléopâtre, dit-il, ne m'a pas semblé bien dessignée, particulièrement le col, qui est plus long qu'il ne devrait être. La teste de la suivante n'est point d'aplomb sur son col, ni sa gorge sur ses jambes... Son visage a un mauvais coloris. »

Assez fréquemment Louvois invite La Teulière à le renseigner sur les acquisitions qu'il est possible de faire en Italie et il en ordonne d'importantes, bien que le Trésor royal soit très obéré par les dépenses de guerre. A l'exemple de Colbert, qu'il imite en cela, Louvois s'informe souvent des travaux exécutés par les pensionnaires, de l'assiduité de ceux-ci, de leurs qualités artistiques. Donnent-ils prise à son mécontentement, il l'exprime en termes impérieux, conformes à son caractère. « Si cela ne les corrige pas et qu'ils ne s'appliquent pas uniquement à travailler, je vous ordonne de les renvoyer tous, les uns après les autres, sans rien leur donner pour leur voyage, et ils peuvent être assurés qu'en arrivant, je les ferai mettre à Saint-Lazare pour un an. »

II

La période qui suivit la surintendance de Louvois, auquel succéda Édouard Colbert, marquis de Villacerf (juillet 1691-octobre 1699), — qui eut lui-même comme successeur Jules Hardouin Mansart (janvier 1699 à mai 1708), — fut moins brillante que la précédente. Les difficultés pécuniaires allaient croissant et les nouvelles de l'Académie n'offraient plus qu'un intérêt très secondaire pour ceux que rendait anxieux l'issue de la lutte engagée contre la coalition européenne.

Déjà vieux, n'ayant plus Louvois pour le diriger, en butte à l'hostilité des peintres et des sculpteurs qui ne lui pardonnaient point de n'être pas des leurs, allant même jusqu'à s'imaginer qu'un des anciens élèves de l'Académie, Théodose, avait voulu l'empoisonner, La Teulière, qui sentait sa faveur faiblir, envoya à Paris un projet de médaille destinée à célébrer les victoires du Roi, mais l'inscription de cette médaille, maladroitement conçue, déplut fort et acheva sa disgrâce.

Il faut ajouter que, sur les questions d'art elles-mêmes, La Teulière n'était point d'accord avec Villacerf non plus qu'avec Mignard, le conseiller et l'inspirateur du surintendant. Partisan des traditions classiques, dissertant volontiers et longuement sur la beauté des œuvres d'art que nous a léguées l'antiquité, La Teulière se montrait fort sévère pour les Italiens de son époque, Bernin, Pietro de Cortone, Borromini, « qui, dit-il, négligeaient fort l'anatomie jusqu'à la mépriser et la blâmer même indirectement parce qu'ils l'ignoraient et étaient naturellement fort paresseux. » Il les accusait encore « d'avoir ruiné les beaux-arts par les libertés qu'ils avaient prises tous trois de donner beaucoup à leur goût particulier ou, pour mieux dire à leur caprice, chacun dans leur art. » Mignard, au contraire, était beaucoup plus indulgent pour les maîtres italiens d'alors, dont il se rapprochait à plusieurs égards. Tandis que La Teulière demandait, conformément à la tradition de Colbert, que, pour les travaux destinés au Roi, l'on n'employât que des artistes français, Mignard préférait « qu'à Rome, on se servît d'autres peintres que les Français, qui sont des jeunes gens qui ne s'attachent pas à des ouvrages de longue haleine. » Quant à Villacerf, il n'était pas l'ennemi des interprétations de l'Antique, que réprouvait La Teulière, mais qui étaient alors si fort à la mode chez la plupart des peintres et des sculpteurs. « Il ne faut pas, écrivait Villacerf, le 11 mai 1693, vous arrêter autant à l'Antique que vous faites, c'est-à-dire le copier de point en point, parce qu'autrefois on pouvait faillir, comme on le fait à présent; et, quand vous trouvez quelque chose qui n'est pas bien dans une figure antique, il le faut corriger avec connoissance de cause, estant une méchante excuse à l'ouvrier de dire qu'il a suivi l'Antique. »

A diverses reprises, dès cette époque, on fit courir à Rome le bruit de la suppression de l'Académie de France. Ce qui y donnait lieu, c'étaient les retranchemens successifs qui avaient été opérés sur le nombre des élèves et sur le personnel auxiliaire, la suppression des professeurs d'anatomie et de mathématiques, la réduction de l'allocation accordée aux pensionnaires. Ces mesures étaient fort commentées, mais, comme l'écrivait Villacerf, qui, lui-même, dans une lettre du 3 mai 1694, parle de l'éventualité de la fermeture de l'Académie, « tous les raisonnemens ne tiennent rien contre le manque d'argent. »

La Teulière cependant ne cessait d'en présenter de fort

beaux, et même de très justes en faveur du maintien de l'Académie : « Il est à considérer, répondait-il à Villacerf, le 24 mai 1694, que Rome est un théâtre exposé à la veue de tout l'univers, où l'on ne saurait rien faire qui ne devienne public en moins de vingt-quatre heures, parce qu'il n'y a point de lieu où les espions soient en plus grand nombre... Le Roy a icy très peu de partisans en comparaison de ses ennemis, par une fatalité difficile à comprendre. De manière qu'on y est plus disposé qu'ailleurs à porter un jugement peu favorable sur tout ce qui regarde la France, pour ce qui peut souffrir une mauvaise interprétation, et tous les jugemens que l'on se forme icy, bien ou mal fondés, se respandent ensuite dans tout l'Univers en moins de temps qu'ailleurs parce que cette ville a commerce avec tout le reste du monde... »

Tout cela était vrai, mais une phrase de Villacerf montre à quel point la situation de l'Académie avait changé depuis la surintendance de Colbert : « J'ay assez d'amitié, écrit Villacerf, pour le sieur Lepaultre, pour luy conseiller moi-même de venir à Paris, s'il y avait du travail pour l'occuper et s'il pouvait y gagner sa vie; mais l'on n'y fait rien présentement et tous les sculpteurs sont inutiles. »

Malgré les obstacles de plus en plus nombreux auxquels il se heurtait, La Teulière continua à diriger l'Académie jusqu'au moment où Villacerf fut remplacé à la surintendance par Jules Hardouin Mansart. Quoique La Teulière, en apprenant le choix de Mansart, lui eût adressé les lettres les plus obséquieuses, ces protestations « de docilité, de soumission et de zèle » ne touchèrent apparemment pas beaucoup le nouveau surintendant, qui, quelques jours après, l'informait, par une lettre du 4 mars 1699, qu'il était « très fasché et bien mortifié d'être dans la nécessité de lui apprendre que le Roy avait disposé de sa place en faveur de M. Houasse, Sa Majesté désirant que ce soit un habile peintre qui ayt la direction de l'Académie. » Dans cette lettre, Mansart faisait allusion à d'autres raisons que La Teulière pourrait apprendre après son retour et qui semblent avoir trait à sa gestion financière. Cette brusque disgrâce mit le pauvre La Teulière, comme il l'écrit lui-même, dans un pitoyable état. Il mourut à Rome peu de temps après.

Houasse, qui remplaça La Teulière, informe Mansart, dans ses premières lettres, non sans quelque malicieuse intention à

l'égard de son prédécesseur, qu'un très grand désarroi régnait, lors de son arrivée, parmi les élèves de l'Académie. De son côté, Mansart lui adresse, pour que tout rentre dans l'ordre, de sévères instructions, à l'observation desquelles il ne paraît pas, d'ailleurs, avoir beaucoup tenu la main, si l'on en juge par ce fait qu'il envoya, comme pensionnaire à l'Académie, un de ses neveux, jeune abbé, qui n'était ni peintre, ni sculpteur. Ces infractions au règlement n'empêchaient pas Mansart de recommander de ne dépenser que le strict nécessaire et de ne pas augmenter le nombre des pensionnaires, déjà très restreint. C'est ainsi que, trois places étant devenues vacantes, Mansart ne désigna d'abord, pour ces vacances, qu'un seul titulaire; pour celui-ci, il eut la main heureuse : ce pensionnaire n'était autre que Jean-Baptiste de Troy, qui devait se distinguer par un réel talent et devenir ultérieurement directeur de l'Académie de France.

Ce fut à partir du directorat de Houasse que les directeurs, tout au moins pendant la première partie du XVIII[e] siècle, prirent l'habitude d'adresser au surintendant des informations nombreuses sur tout ce qui se passait à Rome et sur les nouvelles qui y parvenaient des divers points du monde. Ces renseignements offraient, à cette heure-là, d'autant plus d'intérêt qu'on était à la veille de l'ouverture de la succession d'Espagne; plus que jamais s'accentuait la lutte d'influences qui se poursuivait depuis si longtemps entre la maison d'Autriche et la maison de France. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, Houasse se croit obligé d'envoyer à Versailles de nombreux détails sur l'état de santé du Pape, les nominations ou les décès des cardinaux, les voyages princiers, les intrigues de l'ambassadeur d'Allemagne, la mort d'Innocent XII, le conclave, l'insulte faite au prince de Monaco, ambassadeur de France, par les soldats de la garde du Pape et les sbires, l'élection de Clément XI, bref une vraie chronique de Rome durant toute cette période, qui fut particulièrement agitée.

Entre temps, Houasse demande à Mansart d'autoriser quelques achats de livres ou d'objets mobiliers tout à fait indispensables. Mansart y consent, mais c'est en recommandant, toujours et sans cesse, « l'économie nécessitée par les circonstances. » La misère de la dernière partie du règne de Louis XIV, naguère si magnifique, apparaît jusque dans les moindres choses. C'est à peine si l'on constate une légère détente entre la paix de Ryswick et le

début de la guerre de la succession d'Espagne, et si, à ce moment, l'Académie put profiter de la venue à Civita-Vecchia de deux ou trois bâtimens marchands pour faire en France quelques-uns de ces envois d'objets d'art ou de travaux de ses pensionnaires, naguère si nombreux et désormais si rares.

Durant quelque temps, sous le nouveau pape Clément XI, après la proclamation du Duc d'Anjou comme roi d'Espagne, le crédit de la France parut se raffermir à Rome. De nouveaux élèves arrivent à l'Académie et les dépenses sont moins irrégulièrement payées. En août 1702, on voit même Mansart, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, réclamer à Houasse un mémoire exact « des ouvrages que chacun des pensionnaires ont faits depuis qu'ils sont à l'Académie, afin qu'il puisse rendre compte au Roy et prendre les ordres de Sa Majesté pour les transporter en France. » Le rapport envoyé par Houasse à Mansart ne donne qu'une idée assez peu satisfaisante de ces travaux. En marge de ce rapport, Mansart écrit : « Je suis surpris que les Escoliez aient fait si peu d'ouvrage. J'espère qu'à l'avenir vous tiendrez la main à ce que cela aille mieux. »

Il n'en fut pas ainsi. Une nouvelle crise ayant éclaté à l'Académie, Houasse s'en plaint à Mansart, qui répond : « Tenez la main que chacun fasse mieux son devoir et soyez sévère à leur conduite. S'ils continuent, je les chasseray honteusement de l'Académie et ils seront notez pour toute la vie comme indignes d'exercer un art à la perfection duquel on ne parvient que par un grand amour de l'estude, dont ils ne sont point capables quand ils ont un esprit si dérangé. » Houasse se lassa-t-il d'un tel état de choses? Toujours est-il que, le poste de garde des tableaux du Roi et trésorier de l'Académie de peinture, qu'il occupait avant son départ pour l'Italie, étant devenu vacant, il fit demander par son gendre, le sculpteur Coustou, d'en venir reprendre possession. Mansart déféra à ce désir et, pour remplacer Houasse à Rome, désigna le peintre Charles Poërson, qui, nous l'avons vu, avait été, au temps de Colbert et d'Errard, l'un des premiers pensionnaires de l'Académie.

Lorsque Poërson arriva à Rome, en décembre 1704, Houasse lui apprit « qu'il y avait six semaines qu'il manquait d'argent et qu'il fallait payer dans trois semaines le loyer. » Le mobilier de l'Académie était alors dans un si piteux état, aucun achat n'ayant été fait depuis nombre d'années, que Poërson écrit :

« C'est une pitié de voir ce qu'on nomme draps, serviettes, nappes et autres ustancils. » Loin de prendre fin, comme l'espérait Poërson, cette gêne ne fit qu'empirer. Sans argent, presque sans élèves, contraint de quitter la résidence habituelle de l'Académie où il n'était plus en sûreté, forcé de « louer des lits aux Juifs » pour ses derniers pensionnaires et pour lui-même, isolé au milieu d'une population hostile, Poërson, tout autour de lui, ne cessait de voir se déchaîner contre le Roi, dont il avait le culte, des haines furieuses auxquelles la défaite des armées françaises enlevait toute retenue.

« On n'oserait, écrit-il en juin 1706, après la levée du siège de Barcelone, quasi se montrer. Les Allemands, les Anglais et presque tous les Italiens en témoignent une joie insultante à laquelle on ne peut résister. » Cette animosité s'accentue encore après la déroute « de l'armée commandée par M. de Villeroy, avec tout le canon, le bagage, les villes de Louvain et de Bruxelles, et la descouverte que l'on a faite des intelligences que M. de Bavière avait avec les ennemis. » A ce moment, Poërson est désespéré : « Pardonnez-moi, écrit-il au surintendant, le grand nombre de lettres dont je vous importune ; mais c'est une triste situation que d'estre à quatre cents lieues de chez soy, sans argent et sans nouvelles des personnes que l'on honore et que l'on chérit le plus. » L'Académie et son directeur ne vivent plus que d'expédiens et d'emprunts singulièrement difficiles « parmi des gens qui nous haïssaient et qui se réjouissaient de nos malheurs. » Poërson ne sait plus à quel saint se vouer pour se tirer d'intrigue. « A tout instant, nous apprend-il effrayé, l'on parlait de l'entrée de l'armée allemande et la canaille n'attendait que ce moment pour saccager Rome. » Dégoûté, harassé de préoccupations et d'angoisses, l'infortuné directeur se résolut alors à prendre un parti extrême. Lui, le défenseur attitré de l'école de Rome, l'un de ses premiers élèves, il écrit au surintendant Mansart une lettre dans laquelle il réclame la suppression de l'Académie. Il y donne contre son maintien de prétendus argumens, depuis lors souvent réédités, qu'on pourrait, sous une forme à peine rajeunie, trouver reproduits dans nombre d'articles de journaux, et même dans quelques documens parlementaires. Poërson, dans cette lettre, déclare sans détour que Sa Majesté pourrait s'épargner la dépense d'une Académie qui ne peut répondre à l'idée que l'on avait eue « de former d'habiles gens

et d'en tirer de belles copies tant d'architectures que de peintures et sculptures. » Pour l'architecture, « excepté le Panthéon ou Rotonde, le Colysée et quelques colonnes (*sic*), » il ne voit « rien de considérable de l'Antiquité qui puisse instruire les estudians » et, parmi les monumens modernes, à peine est-il d'avis que « la grande église Saint-Pierre et peu d'autres peuvent fournir à nos voyageurs prévenus de quoy se récrier. »

Toujours courtisan, Poërson, qui, plus que jamais, a besoin des bonnes grâces du surintendant, ne néglige pas d'ajouter que « les excélans et admirables ouvrages dont Mansart a orné la France sont des moyens plus sures pour faire de bons architectes que tout ce que l'on voit dans Rome. » Quant aux chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture, que renferme la Ville Éternelle, Poërson affecte de ne leur attribuer guère plus d'importance qu'à ceux de l'architecture. « A l'égard de la peinture, dit-il, les lieux où sont les belles choses qui ont acquis tant de réputation à cette Ville sont quazi toutes ruinées et de plus fermées aux estudians, de manière qu'il y a peu de fruit à en espérer et beaucoup à craindre de l'oisiveté que les jeunes gens contractent aisément en ce païs. Et, quant à la sculpture, ce qui est moderne donne assez générallement dans un goût faux et bizarre. Pour les antiques, ayant les figures moullez en France, il n'est pas absolument nécessaire de venir icy. La preuve est que, depuis que je suis à Rome, je n'ay veu ni Italiens ni aucun estranger copier les marbres. L'on se contente de dessiner ou modeler d'après les plastres, dans lesquelles on trouve plus de facilitez. Toutes ces considérations, jointes à ce que vous pourriez, monseigneur, employer ces sommes plus utilement en France, me forcent de prendre la liberté de vous remontrer très respectueusement que le Roy pourrait esviter cette dépense. »

On en était là; et Poërson semblait sur le point de quitter Rome et de fermer l'Académie, lorsque, Mansart étant mort subitement le 11 mai 1708, le marquis d'Antin brigua sa succession et l'obtint, encore qu'il y parût peu préparé par le métier des armes qu'il avait longtemps suivi, sans grand bonheur.

III

Quoiqu'il se piquât « de s'être toujours mêlé de jardinage et d'avoir du goût pour les maisons, » il est probable que tel n'était

point, pour le nouveau titulaire, le principal attrait de la Direction générale des bâtimens, qu'il conserva pendant près de trente ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, en 1736. L'avantage que d'Antin voyait dans cette charge était apparemment la facilité qu'elle lui assurait d'approcher plus souvent le Roi, dont la froideur, voire la disgrâce, avait été pour lui le pire des supplices. Avec quelle amertume rappelle-t-il dans ses *Mémoires* que « c'est un état trop douloureux de ne jamais plaire à quelqu'un à qui vous êtes uniquement attaché, que vous servez avec dévouement, auprès duquel vous passez votre vie dans un abandon total de vous-même ! »

Seul fils légitime de Mme de Montespan et ne dissimulant point son regret du hasard d'une légitimité qui le privait des honneurs quasi royaux accordés à ses demi-frères, le duc du Maine et le comte de Toulouse, Louis-Antoine Pardailhan de Gondrin, marquis, puis duc d'Antin, n'était pas seulement le parfait courtisan qui a dit de lui-même « qu'il avait cru voir les cieux s'ouvrir, lorsqu'il s'était vu à la Cour. » Dans l'exercice des fonctions qui lui furent confiées, il se révéla un administrateur remarquable : ses actes, comme ses lettres, témoignent de son esprit d'ordre et de régularité, de la sûreté de son goût, de la supériorité de son jugement. Ennemi de l'emphase, il ne dit que ce qu'il faut, d'une plume sobre et prompte, sachant d'un mot rectifier une erreur ou refréner la flatterie, dont il connaît à la fois la puissance et la vanité. S'il se préoccupe, avant tout, de la gloire du Roi, laquelle, dans le langage du temps, équivaut presque toujours au bon renom de la France, il ne cesse de montrer un constant souci du bon emploi des deniers de l'État Joignez à cela une sorte de sérénité, imperturbable et superbe, dont, comme Louis XIV, son maître et son modèle, il ne se départit jamais. Dans sa vie, tant publique que privée, d'Antin avait connu des heures pénibles; mais, quels que fussent les événemens, il les vit toujours « comme dans un tableau, » conservant immuable son attachement « pour les mêmes choses, pour la Cour et pour tous les objets qui l'avaient enivré dans son enfance et dont rien n'avait pu le guérir. »

A cette Cour, dont il avait la passion, les bâtimens du Roi, alors si nombreux et si importans, se rattachaient comme le cadre même du tableau cher à d'Antin. Lorsqu'il prit possession de la charge que s'étaient disputée Colbert et Louvois, la période

des fastueuses dépenses était passée; on touchait aux heures les plus sombres, les plus cruelles, de la guerre de la succession d'Espagne; aux yeux de l'Europe, presque tout entière coalisée contre le monarque dont elle avait si longtemps et si impatiemment subi l'omnipotence, il s'agissait de voiler le plus possible l'étendue de notre défaite et l'épuisement de nos ressources. D'Antin, avec une habileté extrême, s'acquitta de cette tâche difficile.

A Rome plus qu'ailleurs, comme le mandait Torcy à l'abbé de Polignac, notre chargé d'affaires, « il estait de la gloire et de l'intérest du Roy de soutenir l'Académie dans un pays où l'on croirait la France absolument ruinée, si l'on négligeait la dépense d'un aussi modique entretien. » Pour cela, d'Antin fit l'impossible. Dans la lettre même par laquelle il avisa Poërson de sa nomination, le nouveau directeur général déclarait que « son premier soin avait été de songer à l'Académie royale de Rome, « désirant fort qu'elle soit dans l'estat qui convient. » En même temps qu'il prescrivait « de ne rien négliger pour soutenir et relever cette Académie, » d'Antin faisait parvenir à Poërson des lettres de change impatiemment attendues. Ainsi réconforté, Poërson ne parla plus de sa démission, ni de l'inutilité de l'Académie. Peu de jours après, Polignac pouvait écrire à Torcy : « Je suis fort aise que M. le marquis d'Antin prenne un peu à cœur notre Académie de Rome ; il a très bien commencé pour la remettre en Europe. Poërson gémissait depuis longtemps de l'estat où ce bel établissement tombait malgré tous ses efforts. Il ne songe plus à quitter son emploi ; au contraire, il est plus que jamais animé à le remplir dignement... Je ne crois pas que M. Mansart fût si touché de la raison qui fait souhaiter que l'Académie se maintienne. » Mais on avait beau faire, la misère persistait. C'est ainsi que, d'Antin l'invitant à préciser « ce que l'on pourrait tenter pour rétablir l'Académie dans son ancien lustre, » Poërson raconte qu'on en était venu à ne plus pouvoir fournir, pour leurs travaux, aux pensionnaires peintres des toiles et des couleurs, aux sculpteurs du marbre et des outils.

Au cours de cette même lettre, après avoir tracé du parfait directeur de l'Académie de France à Rome un portrait qui ressemble beaucoup au sien et quelque peu daubé sur son prédécesseur, La Teulière, « qui, n'était ni peintre, ni sculpteur, et dont le choix avait été cause du dérangement de l'Académie, » Poërson

se plaint, non sans vivacité, du relâchement des règles précédemment fixées, la plupart des pensionnaires entrant par faveur et sans beaucoup de choix. Tout naturellement aussi, il profite de l'occasion pour faire, dans le style adulateur et pompeux qui lui était habituel, l'apologie de d'Antin. Ce n'est pas, cependant, sans quelque vérité qu'il écrit : « Ce bel établissement, si glorieux au Roy et si utile à la nation, serait tombé si le Ciel, qui veut que le règne de notre grand Monarque ne souffre aucune diminution, ne lui avait inspiré, Monseigneur, de vous choisir pour être l'illustre restaurateur des Beaux-Arts. »

Poërson propose ensuite diverses modifications à apporter dans le fonctionnement de l'Académie. Il demande que les maîtres d'anatomie et de mathématiques, qui avaient été supprimés, soient rétablis, et que les élèves travaillent de nouveau pour le Roi, « parce qu'il est constant qu'ils en sont plus apliquez » et que « la pluspart des belles peintures qui se font en France, aux Gobelins, viennent d'après les copies que nous avons faites icy. » Avec plus d'insistance encore, Poërson souhaite que les jeunes peintres, sculpteurs, architectes et graveurs soient recrutés avec soin en raison de leur capacité et de leurs mœurs. « Outre, dit-il, que l'air de ce pays et les fréquentations y sont très dangereux, l'honneur de notre nation y est fort intéressé,... les égaremens de ces jeunes Français de tous rangs qui viennent à Rome étant en partie cause du mépris et de la haine que ces peuples, en général, ont contre nous et qu'ils ont fait paraître depuis sept années environ. » Poërson n'exagérait-il pas quelque peu l'importance de ces incartades déjà signalées par Houasse, son prédécesseur, et qui avaient provoqué l'irritation de Mansart qui, dans une de ses lettres, allait jusqu'à dire « qu'on serait bien heureux si l'on pouvait espérer une saison où ils puissent mourir? » A cette heure-là, ces turbulens étaient en très petit nombre à l'Académie. On n'y comptait plus, lorsque d'Antin fut appelé à la direction des bâtimens, que deux peintres, un sculpteur et un neveu du feu surintendant Mansart, « le sieur abbé Hardouin, qui ne dessinait, ni ne peignait, et qui, outre la pension ordinaire, touchait 500 livres par année. »

Poërson se plaint également des refus auxquels il se heurte pour faire travailler ses élèves au Vatican et dans les palais des princes et cardinaux. Il est vrai que cette difficulté lui paraît devoir être passagère, étant persuadé, dit-il, « que, si le bon

Dieu bénit les armes de notre grand monarque et que Philippe cinquième soit maître de l'Espagne, nous serons receus à bras ouverts, car j'ai remarqué que les difficultés sont devenues insurmontables depuis les disgrâces de Barcelone et de Turin. »

Dans sa réponse, sans s'occuper autrement des digressions de son correspondant, d'Antin, après avoir rappelé qu'il est, comme feu M. Colbert, persuadé que, « pour achever de rendre un règne illustre, il faut faire fleurir les arts et les sciences et qu'il lui semble que le Roy n'a rien oublié pour cela, » prescrit ce qu'il veut qu'on fasse « afin de réparer ce qui a été négligé. » Le nouveau directeur général confirme les pouvoirs de Poërson, en l'assurant que le directeur de l'Académie recevra désormais de l'ambassadeur de France toute la protection et tous les secours dont il aura besoin. Le maître de mathématiques sera rétabli et l'on aura soin de prendre le meilleur. On choisira les futurs élèves parmi ceux qui auront le plus de talens. Il appartiendra au directeur de régler leurs mœurs et de les tenir dans une exacte discipline. « On est toujours le maître quand on veut, » dit d'Antin, qui se peint tout entier par ce mot. « Envoyez-moi le nom de vos élèves, leurs talens, qui ils sont, d'où ils viennent, car je veux que dorénavant tout soit comme il doit être. Envoyez-moi au bout de l'année un état en détail de toutes vos dépenses pour que je puisse en être informé au juste et pour voir si elles sont conformes au fonds que Sa Majesté y destine. Je vous prie, en attendant, de m'écrire tous les ordinaires; nous ne saurions avoir trop de commerce ensemble. »

Ayant tracé ces règles, sages et précises, d'Antin, pendant sa longue surintendance, ne s'en écarta jamais. Quelques jours après, il adressait à Poërson le règlement qui assurait de nouveau, dans les conditions les meilleures, le fonctionnement de l'Académie. Même aux temps les plus durs, au lendemain des plus cruelles défaites, jusqu'au jour où la victoire de Denain libéra la France, et alors que c'était déjà beaucoup de vivre ou d'avoir l'air de vivre, d'Antin ne négligea jamais de pourvoir exactement aux besoins de l'Académie. Il ne cesse de se renseigner sur les travaux des élèves, de rappeler à Poërson qu'il ne prise guère les louanges exagérées ou ridicules; de mettre fin par des ordres précis à ses tergiversations incessantes; de lui répéter que, « quand on est chargé des affaires des autres, l'épargne est une vertu. »

Avec un zèle et une constance qui ne se démentent point, d'Antin s'occupe aussi de chercher des pensionnaires dignes d'être envoyés à Rome, ne ménageant pas les éloges et les encouragemens à ceux qu'il en croit dignes, ne détestant rien tant que la médiocrité et le mauvais goût : « Ne souffrez jamais, écrit-il, pour quelque considération que ce soit, que les travaux mauvais de vos élèves paraissent en public. »

A dire vrai, pendant toute la durée de sa surintendance, le duc d'Antin fut, comme l'avait été Colbert, le véritable directeur de l'Académie de Rome. Poërson était pour lui un médiocre collaborateur dont la principale occupation, à cette heure de crise, et même plus tard, était d'écrire d'interminables lettres bien moins sur l'Académie, sauf pour ce qui concernait ses besoins d'argent, à l'endroit desquels il est toujours très loquace, que sur les incidens, quels qu'ils fussent, qui se succédaient à Rome. Nouvelles ou rumeurs de tout ordre mises en circulation dans les couloirs du Vatican ou des ambassades, maladies, décès, fêtes, repas, mariages, entrées solennelles de personnages étrangers, aventures plus ou moins romanesques, affaires ecclésiastiques, rixes fréquentes des sbires de la police romaine avec le personnel des légations, propos de cours ou de boudoirs, variations atmosphériques, — tout est noté pêle-mêle dans cette correspondance de Poërson, qui rapporte tout ce qu'on lui raconte. Parfois tout ce verbiage lasse d'Antin, qui ne peut s'empêcher d'écrire : « Je suis fort aise de savoir des nouvelles du Pape et des cardinaux; mais je suis bien plus curieux d'en savoir de votre Académie dont vous ne me dites jamais un mot. Je vous ay déjà mandé de me faire sçavoir si vos élèves promettent ou s'ils font usage de leur temps et si l'argent qu'ils coûtent est bien employé. »

Il y eut une heure toutefois où la situation de la France devint si grave que, même sous d'Antin, l'Académie de Rome en subit le contre-coup à un point jusqu'alors inconnu. Les communications par mer sont coupées; les postes sont interrompues; plus d'une fois les lettres, y compris les lettres de change, sont perdues ou volées; lorsqu'elles arrivent à leur adresse, elles n'y apportent que de lugubres nouvelles. « Que j'aurais de plaisir, monseigneur, écrit Poërson, le 11 mai 1709, de recevoir de votre part ces douces paroles : la paix est faite! » Longtemps encore les plus douloureux événemens, aussi bien que les pires exigences

de l'ennemi, « ses extravagances, » comme l'écrivait d'Antin, devaient se succéder avant que ce vœu, qui était celui de la France entière, fût exaucé. Villars, enfin, le réalisa à Denain.

Jusqu'au moment où la fortune redevint plus favorable aux armes de Louis XIV, la correspondance de d'Antin avec le directeur de l'Académie n'a guère trait qu'à des échanges de vues ou à des encouragemens accordés à Poërson, nommé, à sa grande joie, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare. Comme Poërson, fidèle à son habitude, se confond, à ce sujet, en remerciemens interminables, d'Antin lui fait cette brève et caractéristique réponse : « J'avais bien compté que la grâce que le Roy vous a faite ferait bon effet à Rome. Il n'y a rien qui fasse plus d'honneur que de recevoir les récompenses de son maître. » Quant aux innombrables rumeurs dont Poërson lui transmet l'écho, le duc s'en soucie peu : « Laissez dire vos politiques romains. Vous saurez avant peu à quoi vous en tenir. »

Ce qui préoccupe d'Antin, ce sont les malheurs de la France, les revers de nos armées, les deuils qui, coup sur coup, frappent la famille royale. Aussi se fait-il envoyer des détails très précis sur les services célébrés à Rome après la mort du Grand Dauphin, du Duc et de la Duchesse de Bourgogne et de leurs enfans, et que le représentant de la France, le cardinal de la Trémouille, avec le concours de l'Académie, s'appliqua à rendre aussi solennels que possible.

Même sur ce terrain funéraire, il s'agissait de dissimuler une détresse qui réjouissait nos ennemis. « La peste peut venir en Italie, écrit d'Antin; ils ont mérité pis, par la manière dont on s'est gouverné dans ce pays-là depuis 1701. » A Poërson qui relate complaisamment les fêtes dont il est témoin, il réplique : « Nous ne sommes point comme à Rome, où tout paraît en gayeté; nous sommes pénétrés de la plus vive douleur que l'on puisse ressentir de toutes les pertes que nous venons de faire, et nous avons bien raison. »

Après le traité d'Utrecht, la situation changea. La période de paix qui s'ouvrit alors pour la France fut très propice à l'Académie. Poërson, toutefois, a pris un tel goût à son rôle de chroniqueur que sa correspondance continue à être une gazette. Il ne tarit point sur les victoires du prince Eugène, sur la défaite des Ottomans, sur la levée du siège de Corfou, « qu'on tient pour un vrai miracle, » et à l'occasion de laquelle, le peuple de

Rome ne cesse de faire des feux d'artifice et de courir, toutes les nuits, avec des vizirs en carton, auxquels ils disent force injure, les brûlant et criant : « Vive l'Empereur ! »

Entre temps, d'Antin, fidèle à son habitude, rappelle son subordonné au principal devoir de sa charge : « Une chose dont vous ne me parlez jamais, lui écrit-il le 25 juin 1717, et qui m'est moins indifférente (que toutes vos nouvelles), c'est de vos élèves. Votre silence me fait craindre que vous n'ayez rien de bon à en dire ; mais, quoi qu'il en soit, je vous prie de me marquer ceux qui font bien ou qui font mal, les différens talens où ils s'adonnent et les succès qu'ils y font. Il faut au moins que la dépense qu'ils coûtent au Roy ne soit pas inutile, et vous devez vous faire honneur de nous envoyer de bons sujets. »

Il est des cas, pourtant, où d'Antin ne se montre pas aussi dédaigneux des nouvelles que lui envoie Poërson. S'il est excellent administrateur, il est aussi homme de cour. Au moment, par exemple, où les intrigues d'Alberoni prennent à Rome de l'importance, d'Antin, sachant combien le Régent s'en préoccupe, mande à Poërson : « Continuez à me faire part de tout ce qui vient à votre connaissance. Ce n'est pas à vous de garantir la vérité de ce qu'on débite. Il suffit que vous rendiez les choses comme on vous les donne. » Le reportage, on le voit, ne date pas d'hier. L'observation suivante suffirait, elle aussi, à en témoigner : « Si j'étais mieux en argent comptant, je pourrais encore mieux servir Votre Grandeur, parce qu'avec cette clef on entre dans bien des cabinets. » Mais d'Antin n'entend pas payer trop cher ce que lui envoie son correspondant : « Continuez toujours de même, il ne m'en faut pas pour plus d'argent. »

Entre toutes autres, les informations relatives aux conclaves, qui se succédèrent assez fréquemment à cette époque, eurent le don d'intéresser d'Antin. Il s'en avoue curieux ; mais ce qu'il veut, ce sont de vraies nouvelles, et non pas des récits de cérémonies, si communs, dit-il, qu'il fait savoir à Poërson qu'il l'en dispense. Le conclave de 1724, qui dura plus de deux mois (Benoît XIII ne remplaça que le 27 mai Innocent XIII décédé le 7 mars), donna notamment à la plume de Poërson tout loisir de s'exercer. Il ne s'en fit pas faute. Il semble que, pour lui, le conclave n'ait guère de secrets. Il va jusqu'à raconter par le menu les altercations qui se seraient élevées entre les chefs de « factions, » leurs négo-

ciations, leurs rapprochemens, le nombre des voix dont disposent les candidats, celui des *nemini*. Il se demande si les cardinaux allemands ou espagnols débarqueront à temps; — à quelles manœuvres se livre le comte de Kaunitz, ambassadeur de l'Empereur; — quels sont ceux des cardinaux qu'atteindra l'*exclusive* de l'Empereur ou celle du roi d'Espagne. On parle beaucoup de Paulucci, de Piazza, « qu'on dit élu, » de Ruffo, d'autres encore. Mais, finalement, tous ces *papabili* échouent, et c'est la sainteté qui paraît à Poërson avoir triomphé dans la personne d'un dominicain (qui était, en réalité, un jacobin), Pietro-Francesco Orsini. « Chauvin, écrit-il le 6 juin 1724, dit que le Pape est un saint homme envoyé de Dieu pour gouverner pieusement son Église. En effet, cette élection s'est faite par inspiration et non par cabales des hommes, ce qui apparut bien évidemment, puisque, le dimanche matin, vingt-cinq cardinaux furent dans la cellule du cardinal Albano et dirent, tous d'une voix, qu'ils voulaient faire le Pape. Les ministres des couronnes y ayant consenti, ils élurent le cardinal des Ursins, lequel refusa et versa des larmes pendant du temps, mais, pressé par les cardinaux, et inspiré du ciel, il se rendit avec beaucoup de modestie, en se disant indigne de cet honneur. » Apparemment, d'Antin dut être satisfait de cette nouvelle, lui qui souhaitait, avant tout, que « le futur pape eût la douceur et le caractère d'esprit qu'il faut pour maintenir la chrétienté en tranquillité et paix. » Il est vrai qu'en bon Français, il désirait aussi que l'élu du Sacré Collège « fût de nos amis. »

Les fonds, à ce moment, ne manquent pas à l'Académie de France, car d'Antin, plus que tout autre, accorde une aveugle confiance à la banque de Law, qui a « plus de crédit que celle de l'Europe entière. » Puisant largement dans les flots du Pactole ou du Mississipi, le Régent multiplie ses commandes de statues, de médailles, de tableaux; il acquiert la fameuse *Vierge*, de Raphaël, qui devint la gloire de la galerie de la maison d'Orléans. Poërson passe son temps à faire encaisser et emballer des objets d'art. Le duc d'Antin l'y stimule de son mieux, « Mgr le Régent estant notre maître à tous. »

Mais, bientôt, survient la banqueroute de Law et sa répercussion est des plus pénibles: « Le dernier édit qui retranche les trois quarts des billets, écrit Poërson le 17 octobre 1720, met plus que jamais dans l'impossibilité de trouver à Rome de

l'argent pour subsister ; l'on y croit la France fort dérangée et les Italiens ne veulent pas faire de crédit. » Poërson en est d'autant plus affecté que sa femme est très malade et que les médecins, chirurgiens et autres lui réclament leur dû avec insistance. D'Antin, lui, qui a traversé bien d'autres épreuves, ne se trouble pas. « Je vous prie d'être persuadé, répond-il, que je suis plus occupé que vous ne sauriez l'être de tout ce qui regarde l'Académie et de ses besoins. Ainsi employez toute votre industrie à passer ce temps fâcheux, et vous verrez que vous n'y perdrez rien et, dès que le change sera revenu, vous serez des premiers servis. » Dans une autre lettre du 5 juillet 1721, il dit encore : « Je ne suis occupé qu'à chercher de l'argent pour votre Académie et j'espère vous en envoyer assez incessamment pour vous mettre en état de rendre votre compte de l'année dernière et remettre toutes choses dans la décence où elles doivent être, car on me mande que l'Académie dépérit, ce qui me fâcherait fort, à tous les soins que j'en prends. »

Cette « décence, » chère à d'Antin, lui tient d'autant plus à cœur que la France est alors somptueusement représentée auprès du Saint-Siège par le cardinal de Rohan, qui éblouit de son luxe les Romains s'exclamant sur son passage : « Vive le beau cardinal ! Que ses jours soient longs et bénis ! » et qui comble aussi de ses présens la cour pontificale, envoyant « une berline superbe au cardinal Ottobon, un carrosse et six chevaux au cardinal Conti, frère du pape ; deux chevaux gris pommellez au cardinal camerlingue ; deux au gouverneur de Rome ; et à plusieurs autres des tabatières d'or et autres galanteries. »

Toutes ces descriptions de cérémonies, toutes ces nouvelles dont d'Antin estime « que l'Italie fertilise beaucoup, » non plus que les interminables complimens qu'il reçoit de Poërson sur le mariage de son petit-fils, le duc d'Épernon, avec M[lle] de Montmorency, n'empêchent pas le surintendant de continuer à se plaindre que le directeur de l'Académie « ne lui parle jamais de ses élèves. » Aussi, le 7 juin 1722, l'invite-t-il de nouveau à lui adresser tous les mois, à Paris, un état l'informant de la conduite qu'ils tiennent, de leurs talens différens et du progrès qu'ils y font. « Vous ne sçauriez, ajoute-t-il, être trop attentif à piquer d'émulation des jeunes gens destinez à devenir illustres dans les arts et à employer utilement pour la gloire du royaume une dépense qui n'a d'autre objet. »

Peu satisfait des pensionnaires arrivés à Rome « par la dernière voiture, » d'Antin se promet de faire examiner avec beaucoup d'attention ceux qu'il y enverra dorénavant : « Outre, écrit-il, que c'est une dépense perdue, ils tiennent la place de bons sujets qui parviendraient, s'ils avaient les mêmes secours qu'eux... Je vous ordonne donc de me mander, vers la fin de l'année, votre avis sur lesdits élèves, pour que je prenne le parti de faire revenir ceux qui ne donnent aucune espérance de leur talent. » Ailleurs, d'Antindit encore : « Il ne faut pas augmenter le nombre des sujets médiocres qui ne sçauraient faire honneur à notre Académie. »

A ce propos, Poërson, dans sa réponse, qui parle, une fois par hasard, de ses pensionnaires, fait, non sans raison, remarquer que la faiblesse de plusieurs d'entre eux « vient de ce qu'ils n'estoient pas assez avancez dans leurs études lorsqu'on les a envoyez à l'Académie, ce qui doit se connaître par les épreuves qu'on leur fait faire, lorsqu'ils concourent aux prix de l'Académie; mais quelqu'uns n'avoient pas seulement fait choix du party entre la peinture, la sculpture ou architecture. » D'Antin fut loin de négliger cette indication : « J'ai pris, écrit-il, toutes les précautions pour que vous trouviez vos nouveaux élèves tels qu'il les faut pour faire honneur à vostre Académie. »

Ce soin ne fut pas superflu; au nombre des élèves expédiés à Rome par « la nouvelle voiture, » comme disait d'Antin, on comptait les peintres Natoire, Lobel, Bailly, le sculpteur Bouchardon, le futur auteur de l'*Amour*, et Adam, qui devait se distinguer dans la construction de l'escalier de la Trinité des Monts. Aussi d'Antin se reprend-il, pour notre École de Rome, qui recommence à participer, dans une large mesure, à la décoration de Versailles où est revenu Louis XV et des autres châteaux royaux, d'un surcroît de goût et de zèle. « Une fois pour toutes, écrit-il le 8 août 1723, qu'il ne manque rien à notre Académie, tant pour ceux qui y sont que pour le décorum des étrangers. »

Dès lors Poërson, tout zélé qu'il soit, paraît à d'Antin insuffisant pour la tâche qui incombe au directeur de l'Académie. Avec tous les ménagemens convenables, car il n'est pas ingrat, il désigne, à la date du 18 avril 1724, le sieur Nicolas Wleughels, peintre ordinaire du Roy et professeur honoraire de son Académie royale de peinture et sculpture à Paris, « pour adjoint-

directeur, tant que ledit sieur Poërson exercera son employ et pour le remplacer en qualité de directeur de l'Académie royale établie à Rome, dès le moment même que ledit sieur Poërson n'exercera plus, soit par démission, soit par mort. » C'était un mandataire jouissant de toute sa confiance que d'Antin envoyait à Rome. Il le marque assez en écrivant à Wleughels, aussitôt après sa nomination : « Écrivez-moy librement tant sur les élèves que sur toutes autres choses qui peuvent être à l'Académie que j'ai toujours eu au cœur ; vous pouvez le faire hardiment, car je ne commets jamais personne. »

Wleughels se conforma fidèlement à ces instructions. Les renseignemens qu'il adresse à son chef sur les travaux des élèves, sur leurs aptitudes, sur les conseils qu'il leur donne, sont aussi nombreux que précis : « Je croirais, écrit-il le 8 août 1724, — reprenant ainsi la tradition d'Errard, fondateur de l'Académie, au temps de Colbert, — qu'on devrait donner à copier, surtout aux peintres, les plus beaux tableaux de ce pays et puis, après, leur laisser faire quelque chose d'invention, car ce n'est pas pour en faire des copistes qu'on les a envoyés icy, mais bien pour en faire des grands hommes qui remplissent à leur tour la place des habiles gens. »

Wleughels s'appliqua sincèrement à ménager l'amour-propre de Poërson, « lui faisant mille civilités qu'il aime. » Il n'y avait cependant qu'assez peu réussi, lorsque Poërson mourut le 2 septembre 1725. Bien que ce dernier eût été, pendant vingt et un ans, directeur de l'Académie, d'Antin, tout en assurant à sa veuve, à laquelle il laissa son logement au palais Mancini, une pension suffisante, fit au défunt cette oraison funèbre dénuée d'émotion : « Je suis fâché, écrit-il à Wleughels, que le sieur Poërson soit mort; mais je suis bien aise que son employ soit vacant, car le bonhomme ne faisait que radoter depuis du temps. »

Désormais, seul directeur, Wleughels s'appliqua, comme il le dit lui-même, à remettre l'Académie dans tout son lustre : « On travaille toujours chez nous, écrit-il le 25 octobre 1725, même les festes et dimanches ; on se délasse en étudiant, soit en allant voir les belles choses dont le païs abonde, soit en dessinant quelques veuës, quelqu'idée de tableau ou quelque antique qu'on rapporte à la maison ; ainsi les campagnes, les églises, les palais, tout concourt à notre éducation ; et le soir on fait reveuë

de ce que l'on a fait, où chacun est libre de dire sa pensée et de proposer ses idées pour parvenir à la perfection. » N'est-ce pas là un judicieux aperçu de ce qu'était, de ce que doit être l'Académie de France?

Aussi d'Antin se montre satisfait. « On ne peut, écrit-il à Wleughels, être plus content que je le suis de tout ce que vous dites de vos élèves et de la manière dont vous leur faites employer leur temps... » Un peu plus tard, il ajoute : « Je suis éloigné de penser à faire revenir de Rome les élèves qui se distinguent par leurs travaux et leur talent à devenir des illustres ; le temps n'est limité que pour ceux qui, par la médiocrité de leur génie et leur peu d'émulation, ne font qu'occuper des places que d'autres emploieraient mieux; aussi c'est à vous de juger du temps qu'il faut laisser à Rome les uns et les autres... » Une telle règle, même aujourd'hui, ne serait-elle pas excellente?

Ayant un collaborateur tel qu'il l'avait désiré, à peu près délivré des soucis pécuniaires qui longtemps avaient été une entrave, à la fois plus puissant et plus libre, d'Antin entreprend résolument de remettre l'Académie sur un pied digne de la France. S'étant fait envoyer un plan exact du palais Mancini où elle vient de s'installer, il décide d'en orner les appartemens de réception de meubles de prix et de tapisseries des Gobelins choisies parmi les plus belles. Avec autant de goût que de compétence, d'Antin discute tous les détails de cet aménagement : « Il ne faut pas, écrit-il par exemple, le 19 mai 1726, s'imaginer de mettre des tableaux sur des tapisseries; rien ne fait plus mal; il faut un beau blanc... ou du damas cramoisy qui rejette parfaitement bien les tableaux comme vous avez pu voir chez moi à Paris. Suivant le plan, il me paraît qu'on pourrait boucher les portes qui entrent dans le double et interrompent les tapisseries... Je vous envoie tout ce qu'il faut pour meubler le grand appartement et j'ose dire qu'il y a longtemps qu'on a fait un si bel envoi à Rome. » L'état joint à cette lettre, du 2 août 1726, montre l'exactitude de cette assertion; l'on y voit notamment la tenture de l'*Histoire du Roy*, en basse lice, faite aux Gobelins, composée de huit pièces, la tenture des *Animaux des Indes* de basse lice, de trois aunes et demie de haut, faite de même aux Gobelins et composée de huit pièces, nombre d'autres tapisseries, des portières, des banquettes, des sièges de la manu-

facture de la Savonnerie, de grands portraits du Roy et de la Reine (1).

De leur côté, Wleughels et ses élèves travaillent sans relâche à la décoration de leur résidence qui, de tous points, justifie les éloges des nombreux visiteurs qu'elle reçoit, notamment à l'époque du Carnaval, où tout ce qu'il y a de marquant à Rome vient, des fenêtres du palais Mancini, assister aux réjouissances du Corso. D'Antin s'en félicite : « Je suis fort aise que votre maison, écrit-il le 21 juin 1727, ait acquis assez de réputation pour piquer de curiosité les dames et les Anglais, qui ne sont ordinairement pas de grands admirateurs des choses qui leur sont étrangères. » Il n'oublie pas, au surplus, le côté pratique que peut avoir ce succès : « Si, dit-il, dans les admirations qu'on fait de nos ouvrages, il y a quelque grand seigneur qui désire quelque chose de nos manufactures des Gobelins ou de la Savonnerie, soit canapés, chaises, portières ou tapis, offrés-leur de ma part. Je les feray bien servir et vous envoyerais les desseins auparavant pour qu'ils choisissent à leur fantaisie. »

Quel que soit le penchant de d'Antin pour la magnificence, il aime l'ordre; il ne veut pas qu'on prête à personne, même à l'ambassadeur, les tapisseries de l'Académie, dans la crainte qu'on ne les détériore; ses lettres à Wleughels abondent de recommandations telles que celle-ci, qui serait encore d'actualité dans bon nombre de nos administrations publiques : « Voyez à vous contenir dans vos fonds. Après la fidélité, l'économie est la chose la plus désirable dans ceux qui sont chargés de la dépense. »

La vogue obtenue par l'installation de l'Académie devient si grande, les visites y sont si fréquentes, que d'Antin, tout en se réjouissant d'apprendre que les cardinaux et les grands seigneurs demandent des travaux à ses élèves et que l'un d'eux, Bouchardon a reçu la commande du tombeau de Clément XI, — les Italiens, jaloux, l'empêchèrent de l'exécuter, — mande à Wleughels qu'il ne voudrait pas « que l'Académie dégénérât en hôtel garni. »

Jusqu'à la fin, d'Antin tint fermement la main à l'observation des règles qu'il avait établies. Dans sa dernière lettre, datée du 21 octobre 1736, — il devait succomber à un érysipèle le 3 no-

(1) Plusieurs des tapisseries envoyées à l'Académie par d'Antin décorent aujourd'hui encore les appartemens et la bibliothèque de la Villa Médicis, si bien restaurée par M. Eugène Guillaume.

vembre suivant, — il dit encore : « Puisque le sieur Franque est aussi médiocre que vous me le marquez, je suis bien aise qu'il ne soit plus à l'Académie, et il fera mieux de s'établir en province qu'à Paris; la recommandation, dont vous me parlez, d'un évêque qui vous écrivit à son sujet doit vous faire connaître que pour l'ordinaire les recommandations servent à couvrir l'incapacité. » Et d'Antin, désireux de tenir Wleughels en haleine, ajoute, dans un post-scriptum quelque peu sévère : « Je ne peux pas prendre confiance en ce que vous me mandez, puisque vous ne me dites la vérité que lorsque les élèves sont partis. Qu'avez-vous à ménager ou de qui avez-vous peur avec un homme tel que moy? » D'Antin ne se trompait pas. Non seulement pour Poërson et pour Wleughels, mais aussi pour l'Académie, qui longtemps devait s'en ressentir, ce fut une rare fortune d'avoir pour chef pendant vingt-huit ans, surtout au moment critique où elle était menacée de disparaître, un homme tel que d'Antin, indépendant, grand seigneur, jugeant de haut toutes choses, d'un goût éclairé, pénétrant jusque dans le moindre détail des affaires qui lui étaient confiées, ne craignant personne, si ce n'est le Roi, dont il s'appliquait sans cesse à justifier la faveur.

Aussi, lorsque l'on compare l'Académie, telle que d'Antin l'avait recueillie des mains de Mansart, à ce qu'elle était redevenue à la fin de son directorat, il n'est guère possible de ne pas rendre hommage à l'excellence de son œuvre. Brillamment installée, richement meublée, objet d'admiration pour ses visiteurs et d'envie pour les Puissances rivales, l'Académie de France à Rome comptait alors des élèves tels que G. Coustou, Pigalle, Natoire, Slodtz, Soufflot, dont Wleughels venait d'écrire que, « tout jeune, il a beaucoup de mérite et qu'il y a lieu de croire qu'il ne fera pas déshonneur à l'Académie. » Ils devaient jusqu'à la Révolution, pour ne parler que de cette période, être suivis de beaucoup d'autres, — les plus célèbres furent Louis David et Houdon, — qui allaient répandre sur l'École française le plus vif éclat. A la mort de d'Antin, la direction des Bâtimens fut confiée à Orry, contrôleur général des finances, bon administrateur, plus fait pour les chiffres que pour les arts. Si Orry fut loin d'attacher à la gestion de l'Académie de France la même importance que son prédécesseur, il eut du moins le mérite d'exécuter fidèlement ses dernières volontés. C'est ainsi que l'instruction pour l'Académie de Rome, au mois d'août 1737,

est l'exact résumé des vues exprimées dans la correspondance de d'Antin. Ce fut aussi sous l'administration d'Orry que fut signé l'acte de vente au Roi du palais Mancini, loué à la France depuis 1725. D'Antin, qui attachait grand prix à ce que l'Académie eût une installation définitive, en avait préparé l'acquisition, après avoir pendant un moment songé soit au Palais Farnèse, soit à la Villa Médicis. Wleughels eut la satisfaction de mener à bien cette négociation. A peine venait-il de la terminer qu'il fut emporté par une attaque d'apoplexie, suivant ainsi de très près dans la tombe celui dont il avait été le collaborateur.

L'ambassadeur de France, qui était alors le duc de Saint-Aignan, confia provisoirement la direction de l'Académie au sculpteur Lestache. Cet intérim fut de courte durée. De Troy, peintre ordinaire du Roy, professeur à l'Académie royale de peinture et sculpture à Paris, fut, dès le 22 janvier 1738, désigné comme directeur de l'Académie de France, dont il avait été, au temps de Poërson, un des pensionnaires.

C'est à Rome que de Troy, qui avait à un haut degré le sentiment de l'art décoratif et qu'on alla jusqu'à appeler le Tiepolo français, termina pour les Gobelins la belle suite de l'*Histoire d'Esther*, naguère encore si justement admirée au Grand Palais des Champs-Élysées, et qu'il entreprit celle de *Médée et Jason.*

Très bien accueilli à Rome où, peu de temps après son arrivée, il perdit sa femme, qui s'y était fait beaucoup aimer, et son dernier fils, de Troy resta pendant quatorze ans à la tête de l'Académie. Son directorat fut brillant; sa correspondance, toutefois, n'offre pas un très vif intérêt; il y est beaucoup question de ces minces incidens dont le récit se reproduit fort souvent dans les lettres des directeurs de l'Académie : démêlés avec les sbires pontificaux, incartades des pensionnaires, difficultés de divers genres avec les autorités romaines. De Troy signale de temps en temps les œuvres de ses élèves, parmi lesquels figurent Fragonard et Vien, qui plus tard devint directeur de l'École de Rome.

Comme pensionnaire de l'Académie, Vien ne se distingua pas seulement par des travaux qui témoignent d'une sérieuse tendance vers l'étude de la nature, alors abandonnée; il fit beaucoup parler de lui par l'organisation d'une mascarade qui obtint auprès des Romains un si vif succès que le pape Benoît XIV lui-même aurait voulu, dit-on, en être un des spectateurs et, pour

la voir, se serait caché derrière une tapisserie. C'est aussi sous le directorat de Troy que le président de Brosses visita l'Académie de France ; il en a laissé une intéressante description.

Une période nouvelle s'ouvrit avec le règne de Mme de Pompadour, qui, en décembre 1745, fit donner à son oncle Lenormant de Tournehem la charge de directeur des Bâtimens, en remplacement d'Orry, en attendant qu'elle pût en assurer la possession à son jeune frère Abel-François Poisson, marquis de Vandières en 1746, de Marigny en 1755, et de Ménars en 1764.

De Troy, à la suite de divers mécomptes, s'étant démis de ses fonctions de directeur de l'Académie, Charles Natoire fut appelé en septembre 1751 à lui succéder. A peine venait-il d'arriver à Rome, que son prédécesseur de Troy y mourut d'une fluxion de poitrine, le 26 décembre 1752. Peu de jours auparavant, le 19 novembre 1751, Tournehem était décédé et Vandières lui avait succédé.

La nomination du nouveau directeur coïncidait avec celle du nouveau surintendant. Tout les rapprochait. Natoire était un des peintres favoris de Mme de Pompadour, qui goûtait fort le talent de l'auteur de *Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée*. Quant à Vandières, bientôt Marigny, qui, pendant un récent voyage en Italie, très profitable à son éducation d'homme de goût et d'amateur distingué, venait de visiter Rome, — où, étant l'hôte de l'Académie, il avait eu avec de Troy un démêlé à l'occasion d'une rivalité galante, — il arrivait à la direction des Bâtimens avec des idées personnelles, nettes et judicieuses, concernant l'École du palais Mancini.

« Je vous avouerai confidemment, écrit-il à Natoire le 30 janvier 1752, presque aussitôt après avoir pris possession de sa charge, que j'ai vu pendant mon séjour à l'Académie de Rome une infinité d'abus en gardant néanmoins un profond silence; mais j'en informay mon prédécesseur en arrivant à Paris. Il était sur le point d'y remédier par des ordres qui étaient prêts à partir lorsque la mort nous l'a enlevé et, comme ils avaient été délibérés avec moy, les voicy :

« Vous aurez agréable, je vous prie, de marquer à chacun des élèves, suivant le genre auquel il se destine et pour lequel vous luy trouverez le plus de disposition, l'étude qu'il doit faire. Vous luy prescrirés les lieux où il doit aller étudier et travailler; vous l'obligerés tous les huit jours de vous présenter les études qu'il

aura faites, que vous corrigerés avec bonté en leur disant votre sentiment, et comme les talens arrivés à un certain genre de perfection mettent infailliblement à portée de la bonne compagnie ceux qui y atteignent, je désirerais un air d'éducation dans les élèves, qu'ils prendront nécessairement avec vous et mademoiselle votre sœur, au souvenir de laquelle je suis très sensible... Le ton, le maintien, les propos seront très différens lorsque vous les y aurez sous vos yeux; par là, vous leur donnerés non seulement le moyen de réussir dans la partie qu'ils ont embrassée, vous les mettrez même à portée de montrer que le pinceau, le cizeau et le crayon savent les lois de l'urbanité et de la politesse et, en cela, vous remplirés les vues de l'établissement auguste de l'Académie dont Louis XIV a jetté les fondemens et dont le Roy fait un des objets de son attention. »

Marigny fut, comme on le sait, un remarquable surintendant des Beaux-Arts, de tous points attaché aux devoirs d'une charge qu'il devait remplir, pendant vingt ans, jusqu'à la fin du règne de Louis XV. A maints égards, le frère de Mme de Pompadour offre donc avec le fils de Mme de Montespan, qui avait si longtemps été directeur des Bâtimens, plus d'un trait d'heureuse ressemblance. Comme d'Antin, qu'il prit pour modèle, Marigny, dans ses instructions, se montre très précis en même temps que très libéral en matière d'art.

A Natoire, qui fut un directeur à l'esprit quelque peu étroit, plus préoccupé de ses commandes et de ses succès personnels que de l'intérêt et des progrès de ses pensionnaires, avec lesquels il est souvent aux prises, Marigny donne sans cesse des conseils discrets, mais fort justes, « pour ne pas les gesner, écrit-il par exemple, le 30 mai 1762, dans des idées heureuses et qui pourroient devenir ingrates, s'ils n'avoient la liberté de s'y livrer. » Il va jusqu'à exprimer le vœu que « nos jeunes architectes s'occupent plus des choses relatives à nos mœurs que des temples de la Grèce. »

Marigny, cependant, n'en tenait pas moins strictement la main à l'observation des règlemens de l'Académie, ne négligeant jamais de se faire périodiquement envoyer des études et des croquis des élèves, sur chacun desquels il porte un jugement motivé, où l'on sent plus d'une fois l'inspiration de Charles-Nicolas Cochin, qui, pendant trente-cinq ans, resta secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts.

Avec l'avènement de Louis XVI prirent fin la surintendance de Marigny et la direction de Natoire. Après un court intérim fait par Noël Hallé en qualité de commissaire du Roi, le nouveau surintendant, Charles-Claude de Flahaut de la Billarderie, comte d'Angivilliers, désigna, en septembre 1775, comme directeur de l'Académie de France, Joseph-Marie Vien, qui, vingt-sept ans auparavant, sous le directorat de Troy, en avait été un des élèves les plus distingués. En commençant à rompre avec la manière des Boucher et des Watteau, qui avait son très grand charme, mais qui entraînait la peinture française vers une décadence de plus en plus accentuée; en revenant à l'étude de la nature; en restituant au dessin l'importance qu'il ne devrait jamais perdre, Vien, malgré ses hésitations, avait acquis la réputation d'un réformateur. Il la mérita surtout par son principal élève, Louis David, qui, après s'être vu trois fois refuser le premier grand prix de l'Académie, venait enfin de l'obtenir.

L'arrivée de Vien et de David au palais Mancini marqua une date décisive. Lorsque David quitta Rome, après y avoir résidé pendant six ans, s'y livrant à un acharné labeur, la révolution qui allait changer la face du monde politique et social était déjà dans les arts un fait accompli. Si l'éloquence des tribuns de la Constituante et de la Convention fut fille de la Grèce et de Rome, tant ils usèrent, tant ils abusèrent de l'évocation des souvenirs antiques, combien davantage encore cela est-il vrai pour la peinture et la sculpture! Entre l'ancien régime et le nouveau, la différence, certes, ne fut pas plus profonde qu'entre l'époque des de Troy et des Natoire et l'ère de David et de son école.

Ce fut à Rome, au contact des chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance, dans leur contemplation, dans leur admiration fervente, que l'esprit ardent et enthousiaste de David sentit croître en lui, en même temps que le culte de la forme humaine ramenée à ses lignes et à ses proportions vraies, l'énergie d'accomplir la réforme artistique dont il fut le promoteur avec son *Bélisaire*, ce tableau, romain entre tous, qui rendit éclatante la réputation de son auteur. Ce fut à Rome que David, en 1784, revint composer, sur le vieux sol latin, le *Serment des Horaces*, qui mit le sceau à sa réputation, à la veille de 1789, dont il salua l'aurore, de cet éclair fameux qui traverse un ciel gros d'orages, dans l'immortelle ébauche d'un autre Serment, celui du Jeu de Paume.

Chez David, durant toute sa carrière, le souvenir de Rome persista toujours, et dans les toiles de combat que peignit le montagnard de la Convention, et dans le portrait de *Bonaparte franchissant les Alpes* sur un cheval fougueux se dressant sur le roc où sont inscrits les noms rivaux d'Annibal et de César, et même dans cet admirable tableau du *Sacre* dont la religieuse grandeur éveille, sous les voûtes de Notre-Dame, le souvenir des solennités de Saint-Pierre.

A la veille de la Révolution, avec laquelle finit, lors du pillage du palais Mancini et du meurtre de Basseville, assassiné dans le Corso par la populace, le 13 janvier 1793, la première période de l'histoire de l'Académie de France, l'influence de Rome était donc plus grande, plus puissante qu'elle ne l'avait été depuis Colbert et avant lui. Dans l'art antique, alors plus honoré, plus imité, plus admiré qu'il ne le fut jamais, l'art moderne pouvait saluer le précurseur auquel il devait sa transformation, sinon sa résurrection, après en avoir reçu la naissance et la vie. Empruntant à Lucrèce, un des poètes qu'il aimait, une invocation célèbre, Louis David, à la pensée de Rome, eût pu répéter en regardant son œuvre :

per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque, exortum, lumina solis.

Et s'il nous fallait, en la résumant, caractériser l'évolution qui, dans l'histoire de notre Académie, au cours des cent cinquante années écoulées, sépare Poussin de David, nous serions tenté de dire que, parti des temples et des ruines de Rome pour aboutir aux appartemens et aux jardins de Versailles, l'art français quitta, dès avant des journées de tragique mémoire, les boudoirs de Louis XV, pour retourner se rajeunir et se revivifier dans l'étude des chefs-d'œuvre de la Ville Éternelle.

ALPHONSE BERTRAND.

LA MATIÈRE PONDÉRABLE

ET SA

STRUCTURE INTIME

Si tout ce qui affecte nos sens est de la matière, deux sortes de matière forment l'Univers : l'*éther* et la *matière proprement dite*, la première insaisissable, impondérable, qui remplit toute l'étendue et, par conséquent, est énorme dans sa masse ; la seconde, saisissable, pondérable, mais qui ne remplit dans l'immensité qu'un espace très restreint, bien qu'elle forme l'universalité des mondes.

C'est de la matière pondérable et saisissable, de sa structure intime, telle qu'on la conçoit au début du XXe siècle, que nous nous occuperons dans cette étude.

I

Quand il s'agit de science pure, c'est uniquement chez les Grecs que l'on doit s'attendre à trouver des idées générales et bien fondées, car, des peuples qui les avaient précédés en civilisation, ils n'avaient recueilli qu'un ensemble de faits et de connaissances purement pratiques. Certes, il n'est pas douteux qu'on fait la science avec des faits comme une maison avec des pierres ; mais « une accumulation de faits n'est pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison. » C'est dire que, sans la collaboration du génie hellène, les recettes d'arithmétique des marchands phéniciens et les procédés géométriques des Égyptiens, arpenteurs et tailleurs de pierres, n'auraient pas plus con-

stitué la science des mathématiques que les observations des Chaldéens l'astronomie. Comme le fait remarquer Taine, tout ce qui est technique, routine, observations sans portée, n'avait que peu d'intérêt pour les Grecs. Leur génie était curieux, spéculatif; il voulait savoir le pourquoi, la raison des choses; il cherchait la preuve abstraite; il suivait la délicate filière des idées qui conduisent d'un théorème à un autre : c'est la vérité pure qui l'intéressait, et, ce qui le prouve, c'est qu'en géométrie, par exemple, les recherches des géomètres grecs sur les propriétés des sections du cône n'ont trouvé d'emploi que dix-sept siècles plus tard, lorsque Képler chercha les lois qui régissent le mouvement des planètes. Non seulement on doit aux Grecs la fondation des mathématiques et de l'astronomie, mais, en physique, ils ont établi les bases de l'acoustique, de l'optique, de la mécanique, de la théorie des gaz et des vapeurs. Dans les sciences naturelles, leur génie a laissé aussi une large trace, même en physiologie, car Galien savait distinguer les nerfs sensitifs des nerfs moteurs. Quant à la méthode dont ils se sont inspirés, c'est, au fond, celle qui nous sert encore de guide, car elle est fondée sur l'*hypothèse* et sur ce principe, trop souvent oublié, qu'il n'est pas un phénomène naturel qui n'ait ses *lois* et ne puisse, dès lors, être étudié avec fruit. Si, en effet, tout ce qui se passe était dû au hasard ou, ce qui revient au même, aux volontés de quelque divinité capricieuse, ne serait-ce pas folie que de vouloir pénétrer par l'étude les secrets de la Nature? Rien d'étonnant, par suite, que ce soit l'énorme dépôt d'idées philosophiques que nous a laissé la Grèce antique, « ce miracle de l'histoire, » qui nous fournisse encore nos hypothèses les plus fécondes.

De nos jours, où l'expérimentation est la base de toute recherche scientifique, on a reproché aux philosophes grecs, et souvent en termes assez durs, de ne pas y avoir eu suffisamment recours. Remarquons d'abord que c'est en s'appuyant sur l'observation et l'expérience qu'ils ont établi les fondemens des branches de la physique citées plus haut. Et puis, était-il si indispensable, à leur époque, sous le beau ciel de l'Ionie et de l'Attique, de s'enfermer dans des laboratoires de recherches? Une multitude de phénomènes ne tombaient-ils pas à chaque instant sous leurs sens? Il est vrai qu'ils ont, parfois, voulu violenter la nature en méconnaissant la réalité des choses. Mais, dit Lange, on doit plutôt leur en être reconnaissant, car, bien souvent, ce refus de

l'esprit de se laisser enchaîner par les faits positivement connus est un ferment puissant qui pousse la science toujours plus haut. D'ailleurs, que l'on étudie attentivement les progrès de la science grecque et on s'apercevra bientôt qu'elle n'a pas eu le temps de mûrir, mais que cependant cette maturité s'accentuait peu à peu. Assez rares, en somme, étaient les philosophes de l'ancienne Grèce qui, n'acceptant comme donnée scientifique que ce qui pouvait rentrer dans l'ordre immuable des choses tel qu'ils le concevaient *a priori*, s'écriaient comme Parménide : « Vous voyez tourner le monde, n'en croyez rien; je suis sûr, par des raisons logiques, qu'il ne tourne pas. »

En ce qui a trait à la structure intime de la matière pondérable, c'est à Leucippe d'abord, à Démocrite ensuite, que l'on doit l'hypothèse dite *atomique*. Pour eux, tous les corps sont des agrégats de particules pesantes, impénétrables, tellement petites que nos sens sont impuissans à les saisir, formées d'une même substance, — ce qui implique l'hypothèse d'une matière fondamentale unique, — insécables, — ce qui est le sens littéral du mot *atome*, — séparées, enfin, les unes des autres par des intervalles, très petits aussi, vides de toute matière pondérable. Repoussant comme imaginaire ou inutile toute intervention d'une divinité quelconque, Leucippe et Démocrite expliquent par la seule action des forces physiques tous les phénomènes de l'Univers, sans exception, idée reproduite depuis par toutes les écoles matérialistes. Pour ces deux philosophes, les atomes sont en nombre infini ; infinie aussi est leur diversité, quant à la forme et au poids. Toujours en mouvement, lancés dans l'espace dans toutes les directions, les atomes se heurtent les uns les autres, et de leurs chocs répétés naissent des tourbillons qui sont le commencement de la formation du monde. Mais le monde n'est pas éternel : il est appelé à périr un jour par suite de la désagrégation des parties constituantes, les atomes, seuls, étant éternels et immuables, incréés et impérissables, — ce qui implique l'hypothèse de la conservation de la matière, un des principes fondamentaux de la physique au XIXe siècle.

Avec Épicure et son disciple Lucrèce, l'hypothèse atomique se modifie dans le sens des idées admises depuis Lavoisier. Ils admettent la diversité des atomes, non seulement au point de vue de la forme et du poids, — car ils peuvent être ronds, carrés, anguleux, crochus, — mais aussi au point de vue de leur

nature; seulement, le nombre de leurs espèces n'est pas illimité. Parmi les corps, les uns résultent de combinaisons, les autres sont des élémens indivisibles et immuables : c'est la division des corps en corps simples et corps composés, et l'impossibilité de la transmutation d'un corps simple en un autre constitué par des atomes différens.

L'effondrement de la civilisation grecque, le triomphe de l'idée chrétienne devaient fatalement entraîner l'abandon de l'hypothèse atomique, hypothèse combattue, d'ailleurs, avec acharnement par tous les philosophes idéalistes. Mais, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, la renaissance des sciences entraîne un retour aux opinions matérialistes : Gassendi, Hobbes, Locke, Boyle, Diderot, etc., la reprennent, la développent, et Newton, quoique idéaliste en religion, lui apporte le secours de son imposante autorité. Une révolution scientifique, profonde et durable, se préparait, qui devait assurer son triomphe.

II

Vous voyez cette chandelle allumée, disaient, en substance, les matérialistes du XVIII[e] siècle. Vos yeux, vos sens, tout vous montre qu'elle se consume, que la matière dont elle est formée disparaît et s'anéantit. N'en croyez rien : nous sommes sûrs, pour des raisons logiques, que cette matière ne se perd pas, car *rien ne se perd, rien ne se crée!* — C'était, il semble, nier l'évidence. Mais lorsque Lavoisier eut démontré, par l'emploi de la balance, que la combustion ne paraît entraîner aucune perte de matière, puisqu'on retrouve dans le poids des produits de la combustion le poids du combustible, il fallut bien admettre, au moins sur ce point, l'exactitude des conjectures de Leucippe et de Démocrite. Il en fut de même en ce qui a trait aux atomes. Si, en effet, la matière des corps simples est formée de petites particules absolument insécables, possédant un poids invariable pour chaque espèce de corps simple, et si la combinaison entre divers corps simples résulte, non pas de la pénétration de leur substance, mais de la *juxtaposition* de leurs atomes, il tombe sous le sens que les rapports pondéraux suivant lesquels deux corps simples se combinent pour former un même composé, doivent être absolument fixes, ce raisonnement s'appliquant évidemment aux corps composés eux-mêmes. Or, c'est ce que Proust, à la

suite d'une innombrable série d'expériences, parvint à démontrer et à faire accepter par tous les chimistes du commencement du XIX[e] siècle. On peut même, en s'appuyant sur la loi ainsi trouvée par Proust, prévoir, ce qui est encore en conformité avec la notion d'atome, que, lorsqu'un corps, simple ou composé, forme avec un autre, simple ou composé, plusieurs combinaisons, le poids de l'un d'eux étant considéré comme constant, les poids de l'autre doivent varier entre eux proportionnellement aux nombres naturels 1, 2, 3, 4, 5, 6... L'expérience confirme cette prévision et, de là, une nouvelle loi, énoncée et démontrée par Dalton, loi qui a donné à cet esprit éminent l'idée d'établir les bases de la chimie sur l'hypothèse de Démocrite.

Ce progrès devait en amener un autre : Dans la première moitié du XVIII[e] siècle, D. Bernouilli, pour expliquer les propriétés spéciales des gaz et, en particulier, leur égale compressibilité, démontrée par les expériences de Mariotte et de Boyle, avait émis l'hypothèse, connue sous le nom de *constitution cinétique des gaz*, que les particules qui forment ces corps sont animées de mouvemens rectilignes, très rapides, dirigés dans tous les sens, et dont la vitesse varie avec la nature du gaz. En s'entrechoquant et en rebondissant les unes contre les autres, ces particules tendent à s'épandre indéfiniment, leurs chocs réitérés et simultanés contre un obstacle produisant ce qu'on appelle la pression du gaz, pression qui est continue à cause de leur grand nombre. Quelques années après les découvertes de Proust et de Dalton, un physicien italien, Avogadro, eut l'idée de compléter l'hypothèse de Bernouilli en proposant : d'abord, de considérer ces particules, qu'on appelle aujourd'hui *molécules*, comme ne pouvant être divisées par les forces physiques, les forces chimiques, seules, étant capables de les dissocier; ensuite, d'admettre que leur nombre est le même pour des volumes égaux de gaz ou de vapeurs, simples ou composées, ces volumes étant mesurés à la même pression et à la même température.

L'hypothèse ainsi complétée, non seulement il devient aisé d'expliquer pourquoi tous les gaz, d'après une loi découverte par Gay-Lussac, possèdent la même dilatabilité pour la même élévation de température, mais, de plus, il est à prévoir que leurs combinaisons doivent, conformément à la loi de Dalton énoncée plus haut, s'opérer comme il suit : 1, 2, 3,... molécules d'un gaz avec 1, 2, 3, 4,... molécules d'un autre, ou, comme

le veut l'hypothèse d'Avogadro, — qui revient à admettre que les nombres de molécules contenues dans deux volumes de gaz sont proportionnels à ces volumes, — 1, 2, 3,... volumes d'un gaz avec 1, 2, 3, 4,... volumes d'un autre. Or, cette prévision logique fut vérifiée par Gay-Lussac et Humboldt, et il importe de remarquer que cette loi volumétrique des combinaisons découlant naturellement, grâce à l'hypothèse d'Avogadro, de la loi de Dalton, cette dernière et la loi plus importante encore de Proust se trouvent admirablement confirmées.

Mais ce qu'il est le plus essentiel, ici, de mettre en lumière, c'est l'introduction dans la science de cette nouvelle hypothèse, dite *hypothèse moléculaire*, qui se greffe sur l'hypothèse atomique, la complète, la fortifie, en même temps qu'à l'ancienne notion d'atome elle ajoute celle, plus récente, de molécule.

Tous les corps sont, en effet, considérés aujourd'hui comme des agrégats de molécules, c'est-à-dire de particules excessivement petites, physiquement insécables, séparées les unes des autres par des intervalles excessivement petits, vides de toute matière pondérable. Différentes si le corps est hétérogène, elles sont identiques entre elles s'il est homogène, c'est-à-dire s'il constitue une espèce chimique définie. Quant aux molécules elles-mêmes, on doit se les représenter comme des agrégats d'atomes, c'est-à-dire de particules excessivement petites, insécables et que l'affinité maintient réunies, ces atomes étant identiques ou non entre eux, suivant que la molécule appartient à un corps simple ou à un corps composé. Des intervalles excessivement petits aussi, vides de toute matière pondérable, — que l'éther seul pénètre, comme il pénètre les intervalles moléculaires, — séparent les uns des autres les atomes d'une même molécule.

Non seulement l'hypothèse d'Avogadro a l'avantage, en reliant entre elles les lois, physiques et chimiques, auxquelles obéissent les gaz, de nous faire pénétrer plus avant dans la connaissance de la structure intime de la matière pondérable, mais elle permet encore de fixer les poids des molécules et des atomes, les poids relatifs seulement, car, en ce qui concerne les valeurs absolues de ces masses infimes, la science ne peut fournir actuellement que des données assez incertaines. Par cela même, en effet, que l'on admet que des volumes égaux de gaz ou de vapeurs contiennent le même nombre de molécules, il est clair que les

poids de deux molécules appartenant à des gaz différens sont proportionnels aux densités de ces gaz. Or, la mesure de la densité d'un gaz est une opération courante en physique. Par suite, rien de plus facile que de rapporter les poids moléculaires des corps à un poids moléculaire quelconque, celui de l'hydrogène, par exemple.

Pour les poids atomiques, le calcul en est tout aussi aisé. La constitution des molécules, en effet, est parfaitement connue, puisqu'une molécule n'est, en somme, qu'une image réduite du corps qu'elle forme, et que la constitution de ce corps est donnée par l'analyse chimique. Cherchons, alors, dans toutes les molécules qui contiennent un même corps simple, le plus petit poids de ce corps qui y entre : nous obtiendrons ainsi, évidemment, le poids de l'atome de ce corps rapporté à celui de la molécule d'hydrogène. Tout d'abord, en appliquant cette méthode à l'hydrogène lui-même, on trouve que, parmi le nombre immense de molécules différentes qui contiennent ce corps simple, il n'en existe aucune qui en contienne un poids inférieur à la moitié du poids de la molécule d'hydrogène elle-même. Donc, le poids de l'atome d'hydrogène est égal à la moitié de celui de la molécule de ce corps, et on comprend qu'afin d'éviter l'emploi de nombres fractionnaires, on ait pris pour unité le poids de l'atome d'hydrogène, ce qui force à donner à sa molécule un poids égal à 2. Appliquons maintenant cette méthode de raisonnement à l'oxygène, par exemple, et nous trouverons 16 pour son poids atomique, 32 pour son poids moléculaire. De la même façon, on a pu fixer les poids moléculaires et atomiques de la plupart des principaux corps simples.

Remarquons immédiatement que le poids des molécules d'hydrogène et d'oxygène est le double de leur poids atomique, ce qui prouve que chacune de ces molécules est formée de la juxtaposition de deux atomes. Ainsi se trouve démontré ce fait, annoncé plus haut, que la molécule d'un corps simple peut être formée de plusieurs atomes. D'ailleurs, presque toutes les molécules des corps simples sont, comme les molécules d'hydrogène et d'oxygène, biatomiques, c'est-à-dire formées de deux atomes. Comme le montre l'expérience, l'action dissolvante des hautes températures est à peu près seule capable de provoquer la séparation directe des atomes de même espèce ainsi juxtaposés. Fait de la plus haute importance, puisqu'il fournit une sorte de

preuve, presque matérielle, de l'existence de la molécule, telle que l'a conçue Avogadro.

Reste à exposer, avant d'aller plus loin, ce que l'on sait des dimensions et des poids réels de ces particules, molécules ou atomes, que Démocrite regardait comme à tout jamais insaisissables et qu'Épicure proclamait plus petites que toute quantité donnée. Si la divinité nous a permis de sonder du regard les espaces immenses de cet univers dont on dit que « son centre est partout et sa périphérie nulle part, » il semble qu'en revanche elle se soit attachée, avec un soin jaloux, à nous dérober le monde, infini aussi, de l'infiniment petit. Nos télescopes nous permettent d'apercevoir des étoiles dont la lumière met 150 siècles à nous parvenir et qui, par suite, sont à une distance d'environ 10^{20} mètres, soit 100 milliards de milliards de mètres; mais le *minimum visible*, c'est-à-dire la plus petite particule de matière qu'on puisse discerner à l'aide de nos plus puissans microscopes, ne descend pas au-dessous d'un vingtième de *micron* de diamètre, c'est-à-dire un vingt-millième de millimètre ou un vingt-millionième de mètre, soit $\frac{1}{20 \times 10^6}$ mètre.

Or, le calcul et l'expérience, appliqués à certains phénomènes tels que l'écoulement des gaz à travers un tube de très petit diamètre, la minceur des pellicules liquides qui forment les parois des bulles de savon, etc., permettent de se faire une idée du diamètre, très variable suivant leur espèce, des molécules. On a ainsi trouvé que la valeur moyenne de ce diamètre est un peu inférieure à 3/4000 de micron, c'est-à-dire à 3/4 de milliardième de mètre, de sorte que quatre milliards de molécules placées bout à bout occuperaient, environ, une longueur de 3 mètres. Aussi faudrait-il, si l'on voulait pouvoir discerner les molécules et acquérir ainsi une preuve indiscutable de leur existence, disposer de moyens de pénétration visuelle d'une puissance au moins 60 fois plus grande que celle des meilleurs instrumens actuels.

Quant aux volumes des molécules, leur valeur moyenne est d'environ $\frac{1}{3 \times 10^{18}}$ millimètre cube, soit un trois-millième de quatrillionième de millimètre cube, c'est-à-dire que 3000 quatrillions de molécules entassées les unes contre les autres occuperaient un volume d'un millimètre cube à peu près, et que 200000 de ces molécules, placées dans les mêmes condi-

tions, formeraient un cube d'un vingtième de micron de côté. Mais, en réalité, les molécules d'un corps ne se touchent pas et sont séparées par des intervalles relativement assez considérables. D'après Würtz, pour les gaz, la valeur moyenne de ces intervalles, à 0° et à la pression atmosphérique, est d'environ 9/100 de micron, c'est-à-dire 120 fois, à peu près, le diamètre des molécules. Quant au nombre de molécules contenues dans un centimètre cube de gaz, toujours à la pression et à la température que nous venons d'indiquer, on l'évalue à 21×10^{18}, c'est-à-dire à 21000 quatrillions (en comptant à la française), ce nombre, d'après l'hypothèse d'Avogadro, devant être le même pour tous les gaz. Comme, à l'état solide ou liquide, les intervalles moléculaires sont beaucoup plus petits qu'à l'état gazeux, 30 fois environ, le nombre de molécules contenues dans un centimètre cube serait certainement, pour un solide ou un liquide, plusieurs milliers de fois plus considérable que celui qui vient d'être donné.

On peut, d'ailleurs, se faire une idée plus saisissante des dimensions de ces infimes particules de matière en imaginant, comme le fait lord Kelvin, « une sphère d'eau ou de gaz, de la grosseur d'un ballon de barette (16 centimètres de diamètre), qui serait agrandie jusqu'à avoir la dimension de la Terre, chacune des molécules qui la constituent étant amplifiée dans la même proportion. La sphère ainsi amplifiée aurait une structure intermédiaire, très probablement, entre celle d'un amas de grains de plomb et celle d'un amas de ballons de barette. »

Inutile de se préoccuper des dimensions des atomes, qui sont, évidemment, du même ordre de grandeur que celles des molécules. Mais, en ce qui concerne les poids absolus de ces particules, poids qui, d'après ce que nous avons dit plus haut, sont tous des multiples du poids de l'atome d'hydrogène, il est intéressant d'en avoir une idée :

On admet généralement que le poids d'une molécule d'hydrogène est de $\frac{1}{144 \times 10^{18}}$ milligramme, c'est-à-dire qu'il faut 144 quatrillions de ces molécules et, par suite, 288 quatrillions d'atomes d'hydrogène pour faire un milligramme de ce gaz. Si l'on réfléchit que nos microbalances les plus sensibles estiment à peine le dix-millième de milligramme, soit $\frac{1}{10^7}$ gramme, on voit

qu'il s'écoulera probablement un assez long temps avant qu'on puisse arriver à peser une molécule ou un atome.

III

Les premiers travaux de Lavoisier datent de 1774 ; l'hypothèse d'Avogadro, de 1811. Désormais, la tâche de la science, pendant le reste du XIXe siècle, sera de pénétrer l'organisme de la molécule, de se faire une idée aussi exacte que possible de sa forme, et d'établir les conditions nécessaires pour maintenir l'équilibre entre les différentes parties qui la constituent.

Tout d'abord, l'examen attentif des réactions les plus simples montre que les molécules des corps composés, — et il en est de même pour certains corps simples, — ne sont pas formées d'atomes juxtaposés au hasard, mais d'agrégats distincts, constitués par un ou plusieurs atomes. Faisons réagir, par exemple, un métal tel que le potassium, sur l'eau. L'expérience montre que la molécule d'eau est, dans ces conditions, scindée en deux parties qui diffèrent de constitution : l'une, formée d'un atome d'hydrogène, qui fournira l'hydrogène, premier produit de cette réaction ; l'autre, formée d'un atome d'oxygène et d'un atome d'hydrogène, qui s'unit à un atome de potassium pour donner une molécule de potasse caustique, second produit de la réaction. Donc, dans toute molécule d'eau existe un groupe particulier, appelé *oxhydryle* par les chimistes, qui est constitué par un atome d'oxygène et un atome d'hydrogène, et ce groupe se retrouve dans la molécule de potasse caustique : celle-ci ne diffère, en effet, de la molécule d'eau que par la substitution d'un atome de potassium à cet atome d'hydrogène qui, dans l'eau, est en dehors du groupe oxhydryle.

Inutile d'insister davantage. On conçoit, désormais, qu'une molécule n'est pas plus constituée par un amas inorganisé d'atomes qu'un régiment par une cohue d'hommes : la molécule est, en général, formée de groupes et même de sous-groupes d'atomes, groupes et sous-groupes que l'on appelle *radicaux*, absolument comme un régiment est formé de bataillons, réunions eux-mêmes d'un certain nombre de compagnies constituées, à leur tour, par un certain nombre d'escouades. Dans certains cas, très rares d'ailleurs, ces groupes peuvent varier de nature, pour une même molécule, suivant les conditions dans lesquelles elle

se trouve, ce qui ne laisse pas d'embarrasser le chimiste, comme on le verra plus loin. En tout cas, ces phénomènes de *tautomérie*, comme on les appelle, entraînent fatalement l'esprit à admettre, pour la molécule, une sorte de vie, d'instinct si l'on veut, d'un ordre sans doute très inférieur. Après tout, pourquoi pas? Les physiciens admettent bien, aujourd'hui, le principe de moindre action, c'est-à-dire qu'une molécule matérielle, assujettie à se mouvoir sur une surface, prend d'elle-même, pour se rendre d'un point à un autre, le chemin le plus court, comme un être animé et libre!

On l'a dit depuis longtemps : toute molécule est un véritable organisme, et les groupes d'atomes qui la composent, — groupes qui, comme on vient de le voir à propos de l'eau et de la potasse caustique, peuvent n'être formés que d'un seul et unique atome —, jouent, ainsi que l'ont prouvé les travaux des Dumas, des Ghérardt, des Laurent, etc., le rôle de véritables organes. De même que la denture d'un animal nous révèle s'il est carnivore ou frugivore, de même la présence, dans une molécule, de certains groupes ou sous-groupes d'atomes, nous permet de prévoir ses réactions : tel groupe caractérise un alcool, tel autre un phénol, un acide, etc., et lorsqu'une molécule contient, à la fois, tel et tel de ces *groupemens fonctionnels*, on peut prévoir qu'elle sera, à la fois, alcool et phénol, alcool et acide, etc.

Examinons maintenant comment on a pu arriver à se rendre compte des conditions qui assurent la stabilité de cet édifice que l'on appelle une molécule et, par suite, lui permettent d'exister à l'état libre. On constate, en chimie, que des atomes de nature différente se combinent, les uns avec 1, les autres avec 2, ou 3 ou 4, etc., atomes d'hydrogène. Considérons la faculté de se combiner avec un atome d'hydrogène comme une valeur de combinaison et appelons *valence* d'un atome sa capacité de combinaison rapportée à l'hydrogène : on arrive alors à classer les atomes en atomes monovalens, bivalens, trivalens, etc. Examinons alors attentivement la nature des atomes juxtaposés dans une molécule : nous constaterons que, dans toute molécule, quelle qu'elle soit, les valences des atomes sont toujours satisfaites, car, identiques ou non, ils sont toujours reliés invariablement par l'échange réciproque des valences qui leur correspondent. Ainsi, dans la molécule d'hydrogène, formée de deux atomes monovalens, l'équilibre est assuré par l'échange réciproque, entre ces

deux atomes, de leur valence unique ; dans la molécule de méthane (protocarbure d'hydrogène), il en est de même, l'atome de carbone tétravalent échangeant ses quatre valences avec les quatre atomes d'hydrogène de la molécule ; de même, encore, dans la molécule de potasse caustique, où l'atome d'oxygène, bivalent, échange ses deux valences, d'un côté avec un atome d'hydrogène, de l'autre avec un atome de potassium monovalent.

D'autre part, tout groupe dans lequel les atomes ne sont pas, pour ainsi dire, rivés les uns aux autres par un échange convenable de valences, constitue un édifice instable, incapable d'exister à l'état de liberté, c'est-à-dire à l'état de molécule. C'est le cas de l'oxhydryle, dans lequel l'atome d'oxygène n'a qu'une seule valence satisfaite, puisque ce groupe ne comprend, uni à l'atome d'oxygène bivalent, qu'un seul atome d'hydrogène monovalent ; c'est aussi le cas d'un atome isolé, l'atome d'hydrogène, par exemple, qui, à lui seul, est incapable de constituer une molécule, puisque son unique valence ne peut être satisfaite. Aussi peut-on affirmer que les atomes, en raison même de leur valence, ne peuvent pas exister à l'état de liberté.

N'exagérons pas, cependant, la portée de cette assertion. D'abord, quelques gaz, comme l'argon, ont, à la température ordinaire, une molécule monoatomique, c'est-à-dire formée d'un seul et unique atome dont la valence n'est évidemment pas satisfaite. De plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, aux hautes températures, les molécules polyatomiques, qu'elles appartiennent à un corps simple ou à un corps composé, tendent à se dissocier, d'où résulte encore l'existence, à l'état libre, de molécules monoatomiques, c'est-à-dire d'atomes. Enfin, dans les solutions étendues d'un sel, d'un acide ou d'une base, des atomes et des groupes d'atomes à valence non satisfaite nagent, au sein du liquide dissolvant, dans un état de liberté relative, puisque la plupart des molécules du corps dissous sont séparées chacune en deux *ions* qui portent des charges égales et relativement énormes d'électricité, positive pour l'un, négative pour l'autre.

C'est à Kékulé et à Couper qu'on doit cette notion si importante de la valence et, en même temps, l'idée ingénieuse et féconde de représenter les échanges de valence par des traits qui relient les symboles, connus de tous, que les chimistes emploient pour figurer les atomes, chaque trait correspondant à l'échange d'une valence. Remarquons que ces symboles hérissés de traits.

que l'on aperçoit en ouvrant n'importe quel traité de chimie, rappellent singulièrement les atomes crochus d'Épicure.

Si la valence était toujours la même pour la même espèce d'atome, on pourrait, à l'avance, établir toutes les combinaisons d'atomes capables de constituer des molécules. Malheureusement, il n'en est rien : la valence d'un atome est sujette à varier; seulement, en général, elle ne change pas de parité, en ce sens qu'un atome trivalent ne peut que devenir mono ou pentavalent, tandis qu'un atome bivalent ne peut que devenir tétra ou hexavalent. Toutefois, si les considérations sur la valence n'ont qu'une valeur relative, elles n'en ont pas moins rendu et n'en rendent pas moins encore les plus grands services, car c'est à la notion de la valence en général, et de la tétravalence du carbone en particulier, que la chimie organique doit les immenses progrès qu'elle a accomplis depuis un demi-siècle.

Ces considérations, en effet, ont donné aux chimistes la possibilité d'établir d'une façon rationnelle, en s'aidant, d'ailleurs, de la notation de Kékulé, les *formules de constitution* des corps, formules qui, en mettant en évidence les groupemens fonctionnels de leurs molécules, permettent de prévoir leurs réactions, et, par suite, de créer, pour ainsi dire à volonté, une multitude de corps que l'on ne rencontre pas dans la nature. Ces mêmes formules fournissent, de plus, dans un grand nombre de cas, l'explication de phénomènes qui échappaient autrefois à toute interprétation, à savoir les phénomènes d'*isomérie*.

On s'était contenté, pendant longtemps, de supposer que la dissemblance entre deux corps dont la molécule renferme les mêmes atomes et en même nombre était due à l'arrangement différent des atomes dans l'espace, sans pouvoir rien préciser à cet égard. Grâce aux formules dites de constitution, on est parvenu à déterminer les rapports de position des différens groupes ou sous-groupes d'atomes que contient la molécule. On a constaté ainsi qu'il y a différentes sortes d'isomérie : dans certains cas, deux corps ne diffèrent que par la position relative de leurs groupemens fonctionnels, et alors il y a analogie dans les propriétés chimiques; dans d'autres, ils difffèrent par la nature même de ces groupemens, ce qui entraîne de profondes différences dans ces mêmes propriétés. On a même pu fixer exactement, à l'avance, le nombre d'isomères, chimiquement analogues, que peut posséder un corps, mieux encore, réussir

à les obtenir, ce qui, comme le fait remarquer Béhal, a été pour la théorie atomique, en général, et la théorie de la valence, en particulier, une pierre de touche sérieuse. Mais, aussi, il est arrivé un jour que le nombre d'isomères connus a dépassé le nombre d'isomères calculés, en ce sens qu'à ces derniers s'en ajoutaient d'autre, chimiquement analogues, mais qui en différaient par leurs propriétés optiques, c'est-à-dire par leur action sur la lumière polarisée.

Que conclure de ce dernier fait? Évidemment : que les formules de constitution jusqu'alors employées, et qui étaient développées dans un plan, ne donnaient pas une idée suffisamment exacte de la molécule, et qu'en dehors des isomères qui dépendent seulement de la façon dont sont reliés ses groupes et ses sous-groupes d'atomes, il en existe d'autres qui dépendent essentiellement de sa *forme*, ce qui n'a rien qui puisse étonner ceux qui savent que l'action d'un corps sur la lumière polarisée est intimement liée à la forme de sa molécule. C'est ainsi que, dans ces dernières années, Van't Hoff et Lebel ont été amenés à aborder avec succès le difficile et intéressant problème de la position absolue des atomes dans l'espace, au moins pour les corps de la chimie organique, et ont été conduits de la sorte à l'emploi de formules développées dans l'espace. La résolution de ce problème suppose que les atomes d'une molécule sont toujours, dans l'espace, les uns par rapport aux autres, dans des positions rigoureusement fixes, — ce qui, dans quelques cas exceptionnels, peut ne pas être vrai, comme nous l'avons vu plus haut à propos de la tautomérie. — Mais enfin, cela admis, Van't Hoff et Lebel, par des considérations purement chimiques, fondées sur l'isomérie, ont démontré presque mathématiquement que la forme d'une molécule comme celle du méthane, c'est-à-dire la forme de l'édifice créé autour d'un seul atome de carbone, ne peut être qu'un tétraèdre régulier dont l'atome de carbone occupe le centre et les quatre atomes d'hydrogène les sommets, les formes moléculaires les plus compliquées pouvant, en général, se ramener à des assemblages de tétraèdres.

Or, pour le méthane et ses dérivés, on arrive encore, par des considérations purement optiques, à cette structure tétraédrique de la molécule et, avec les nouvelles formules de constitution, on peut reconnaître, à première vue, si un corps possède ou non le pouvoir rotatoire, tandis qu'autrefois l'expérience seule

pouvait nous renseigner à cet égard. De plus, toujours à l'aide de ces nouvelles formules, il est possible, actuellement, de calculer à l'avance le nombre exact des isomères d'un corps, qu'ils soient chimiques ou optiques, et, en même temps, d'établir leurs formules, ce qui était impossible quand on ne répartissait les atomes que dans un seul plan. On commence donc à entrevoir la mystérieuse architecture du monde des atomes et peut-être, un jour, sera-t-elle connue dans tous ses détails.

IV

Les découvertes extraordinaires qui ont si dignement clôturé le XIX[e] siècle en nous faisant entrevoir, à côté du monde que nous connaissons ou que nous croyons connaître, des terres nouvelles sur lesquelles, comme l'a dit Friedel, nous faisons, un peu au hasard, les premiers pas, ont permis à la science d'aborder un nouveau problème, tout aussi ardu, tout aussi intéressant que les précédens, celui de la *constitution de l'atome.*

L'atome dont nous parlons ici, c'est l'atome tel que le concevait Dalton, qui, avec les chimistes de son époque, croyait avoir touché le roc dans l'antique question de la divisibilité de la matière. Malgré la grande autorité du chimiste anglais, on ne fut pas longtemps sans reconnaître que l'insécabilité absolue des particules, auxquelles il avait attribué les propriétés des atomes de Démocrite et d'Épicure, soulevait de sérieuses objections. Des discussions interminables s'élevèrent, nombre d'hypothèses furent imaginées pour y mettre fin : rappelons, en passant, l'*atome-tourbillon* de lord Kelvin. Actuellement, toutes ces hypothèses, toutes ces discussions n'ont plus de raison d'être. On sait que l'atome de Dalton est, comme on le soupçonnait, un microcosme; on sait qu'il est divisible; on l'a divisé. Aussi le mot atome, appliqué aux plus petites particules capables d'entrer dans les combinaisons chimiques telles que nous les connaissons, paraît-il maintenant une expression malheureuse et surannée, qu'il faudra abandonner et remplacer par une autre, *granule*, *particule*, peu importe.

Les lecteurs de la *Revue* ont déjà une idée des voies et moyens à l'aide desquels la science est arrivée à ce résultat que laissaient prévoir, d'ailleurs, les belles études de spectroscopie de Lockyer et autres savans éminens. Mais la question est

assez intéressante pour que nous jugions utile d'y revenir.

On sait que, dans une solution étendue d'un sel, d'un acide ou d'une base, le courant électrique qui la traverse est créé par les mouvemens que prennent, sous l'influence des électrodes, les ions séparés par l'action dissociatrice du liquide. Il doit en être de même, évidemment, lorsqu'un gaz, que sa molécule soit monoatomique ou polyatomique, est *ionisé*, c'est-à-dire rendu conducteur de l'électricité d'une façon quelconque, par l'action des rayons Rœntgen, par exemple : or, il est impossible d'expliquer ce changement dans les propriétés des gaz, en général, des gaz monoatomiques, en particulier, sans admettre qu'une partie des atomes contenus dans les molécules gazeuses sont alors divisés en fragmens qui, comme les ions, portent les uns des charges positives, les autres des charges négatives, se meuvent dans des directions opposées et sont épars au milieu des atomes non altérés. On dira que l'existence des ions, dans les liquides électrolysés, étant une hypothèse — très vraisemblable, assurément, mais enfin une hypothèse — rien ne prouve que les choses se passent ainsi dans les gaz ionisés. Eh bien! il est possible de montrer, dans l'air ionisé, la présence de fragmens d'atomes.

Il est relativement difficile, en effet, de produire un brouillard dans l'air, même très humide, lorsque cet air n'est formé seulement que d'un mélange d'air et de vapeur d'eau; mais la présence de particules de poussières très fines suffit pour provoquer le phénomène, la vapeur se condensant sur ces particules, dont chacune constitue un noyau absolument nécessaire à la formation de chaque goutte d'eau. Or, les particules électrisées qui s'échappent d'une pointe provoquent, elles aussi, quelle que soit l'origine de la décharge électrique, la formation d'un brouillard, et la seule explication possible est que chacune de ces particules, jouant le rôle de noyau, attire et condense les molécules de vapeur voisines, comme un bâton de résine électrisé attire les corps légers environnans. Mais l'air ionisé possède la même propriété, car on voit, dans l'air amené à cet état, le brouillard se former comme si des noyaux électrisés étaient présens. L'existence, dans cet air, de fragmens d'atomes est donc indubitable.

Quel est le poids, — la masse, si l'on préfère, — de ces sous-atomes? On arrive à la solution de ce problème à l'aide des rayons cathodiques. Chacun de ces rayons est assimilable, on le sait, à une véritable pluie de projectiles matériels, élec-

trisés négativement, que la cathode de l'ampoule de verre à l'intérieur de laquelle on les produit chasse en ligne droite, et chacun de ces projectiles ou *corpuscules* a, nécessairement, une charge électrique, un poids et un volume, que l'on a pu mesurer ou évaluer. La charge est relativement considérable : c'est celle d'un ion-hydrogène, c'est-à-dire d'un atome d'hydrogène. Le poids qui porte cette charge est, pour ainsi dire, infiniment petit : c'est, d'après Lodge, le millième, environ, du poids, déjà si infime, de l'atome hydrogène. Quant au volume qui correspond à ce poids, Lodge s'exprime ainsi : « Imaginons qu'un corpuscule ait la grandeur d'un point d'imprimerie : celle d'un atome sera représentée par un édifice d'environ 53 mètres de long, 27 mètres de large et 13 mètres de haut; de plus, comme, dans un atome d'hydrogène, il y a environ 1 000 corpuscules, imaginons ces 1 000 points jetés dans cet édifice et nous aurons une idée de la relation du corpuscule avec l'atome. »

D'un autre côté, tous les corpuscules cathodiques, quelle que soit la nature de l'atome dont on les détache, sont identiques entre eux. Si, en effet, on éclaire avec de la lumière ultra-violette la surface de métaux tels que le fer, le zinc, l'aluminium, etc., on constate que tous ces métaux émettent de véritables rayons cathodiques qui ne diffèrent des rayons cathodiques ordinaires que par une vitesse moindre. Or, cette nouvelle sorte de rayons cathodiques provoque, dans l'air humide, la formation d'un brouillard. Donc les sous-atomes électrisés négativement qui flottent dans les gaz, dans l'air ionisé, sont, certainement, des corpuscules cathodiques, et, par suite, leur poids est à peu près le millième de celui de l'atome d'hydrogène.

Quant aux sous-atomes électrisés positivement, dont on a pu, aussi, mettre hors de doute l'existence, leur poids est sensiblement égal à celui de l'atome à peine diminué par le départ du corpuscule, tandis que leur charge, conformément à un principe connu d'électricité, est égale, en valeur absolue, à celle d'un corpuscule. En somme, l'atome est divisible, et, pour expliquer sa constitution, J.-J. Thomson et J. Perrin, s'appuyant sur la grande autorité de Cauchy, ont proposé, parmi les hypothèses possibles, la suivante, que nos lecteurs connaissent déjà, au moins en partie : Tout atome peut être regardé comme constitué, d'un côté, par une ou plusieurs masses chargées d'électricité positive, sortes de soleils positifs dont la charge serait très

supérieure à celle d'un corpuscule, et, d'un autre côté, par une multitude de corpuscules, sorte de petites planètes négatives, l'ensemble de ces masses, soleils positifs et planètes négatives, gravitant sous l'action des forces électriques et la charge négative totale équivalent exactement à la charge positive totale, l'atome étant ainsi électriquement neutre. Les planètes négatives qui appartiennent à deux atomes différens sont identiques. S'il arrivait que les soleils positifs fussent, aussi, identiques entre eux, la totalité de l'Univers matériel serait formée par le groupement de deux espèces, seulement, d'élémens primordiaux...

Si une force électrique ou chimique suffisante agit sur un atome, elle pourra détacher une des petites planètes, un corpuscule (formation de rayons cathodiques). Mais il sera deux fois plus difficile d'arracher un deuxième corpuscule, en raison de l'excès de la charge positive totale, non altérée, sur la charge négative restante. Il sera trois fois plus difficile d'arracher un troisième corpuscule, et, lorsque nos moyens d'action seront épuisés, nous n'aurons encore presque rien arraché de l'atome, dont l'*insécabilité apparente* se trouve ainsi expliquée. L'atome apparaît ainsi comme un tout gigantesque, dont la mécanique intérieure aurait pour base les lois fondamentales des actions électriques. J. Perrin, allant encore plus loin, a essayé de calculer la durée, presque infiniment petite, de la révolution d'un corpuscule autour de son soleil positif.

Les rayons cathodiques détachés de l'aluminium par la lumière ultra-violette ayant une vitesse d'environ 1 000 kilomètres par seconde, admettons, dit-il, que les corpuscules qui forment ces rayons possédaient cette vitesse dans les atomes d'où la lumière les a détachés, et cherchons le temps que devait mettre l'un d'eux pour décrire, avec cette vitesse, la circonférence de l'atome d'aluminium, circonférence que l'on peut évaluer à $1/10^3$ micron, c'est-à-dire à un millième de micron ou un millionième de millimètre, environ. Nous trouverons que la durée de cette révolution, l'année de cette planète, si l'on veut, est d'environ $1/10^{15}$ secondes, soit un quatrillionième de seconde.

Si l'atome est très lourd, c'est-à-dire probablement très grand, les corpuscules les plus éloignés du centre seront mal retenus dans leur orbite par l'attraction électrique du reste de l'atome, la moindre cause les en détachera, et la formation de rayons cathodiques, la dislocation complète même de l'atome pourra

en résulter. C'est le cas de l'uranium, du thorium, du radium, etc., dont les poids atomiques sont considérables, et l'hypothèse de J. Perrin explique parfaitement, en gros, la radioactivité de ces corps. Quant à la radio-activité considérée comme une propriété générale de la matière, elle n'infirme pas cette hypothèse : la vitesse vertigineuse des corpuscules de l'aluminium, dont l'atome est très léger et, par suite, probablement très petit, doit entraîner facilement la dislocation, au moins partielle, du microcosme.

On peut, enfin, concevoir que, pour les masses qui forment l'atome, il y ait plusieurs configurations stables possibles, plusieurs régimes permanens de gravitation possibles. A ces différens régimes correspondraient les différens types chimiques possibles pour un même atome, ce qui permettrait de s'expliquer les variations de valences de certains corps tels que l'azote qui, ordinairement trivalent, peut devenir pentavalent et même bivalent.

Résumons-nous : 1° La constitution de la matière pondérable est *granuleuse*; ce qui fait que cette matière est essentiellement discontinue et hétérogène; 2° tout corps est une agglutination de molécules, formées elles-mêmes d'atomes (ou de granules) agglutinés, et tout atome est une agglutination de sous-atomes, c'est-à-dire de masses infimes fortement électrisées, les unes positivement, les autres négativement; 3° des mouvemens rapides, une énergie intense animent toutes ces particules qui s'élancent, vibrent et tourbillonnent dans l'éther.

Maintenant, ces hypothèses représentent-elles bien l'absolue réalité? En d'autres termes, doit-on envisager tout ce qui précède comme une description exacte de la constitution intime de la matière pondérable et, par suite, d'une partie de l'Univers, ou comme une image plus ou moins grossière de ce qui est?

La réponse est difficile, car si, aujourd'hui que l'expérimentation, comme nous l'avons déjà dit, est la base de nos conceptions scientifiques, les théories précédentes reposent, conformément à cette règle, sur un nombre immense d'expériences, il s'agit de savoir ce que valent ces expériences et, par conséquent, les lois qui en découlent. Il y a longtemps qu'on l'a fait remarquer : si l'on n'admettait, comme lois physiques, que des lois absolument démontrées, il n'en subsisterait guère : aujourd'hui, en effet, les lois fondamentales de la chimie sont de plus en plus discutées.

ne sont plus regardées comme intangibles; et le principe de la conservation de la matière lui-même est fortement ébranlé. Une certaine réserve est devenue la règle : on ne regarde plus comme un axiome l'uniformité de durée du jour sidéral, et Voltaire s'étonnerait de voir les mathématiciens eux-mêmes ne plus être absolument sûrs que la somme des trois angles d'un triangle est égale à deux angles droits. Faut-il, pour cela, s'abandonner à un scepticisme stérile et décevant? Non certes! Le physicien Rücker, rajeunissant une célèbre allégorie de Platon, disait récemment à ce sujet : « Un homme regardant dans une chambre obscure et décrivant ce qu'il croit y voir, peut voir juste quant au contour général des objets qu'il discerne et se tromper à l'égard de leur nature et de leurs formes précises. Dans sa description, réalité et illusion peuvent se mêler et il peut être difficile de dire où finit l'une et où commence l'autre; mais ces illusions elles-mêmes ne seront pas inutiles si elles sont fondées sur un fragment de vérité qui empêchera l'explorateur de marcher dans une glace ou de trébucher dans les meubles. » C'est le cas de l'hypothèse atomique ou, plutôt, de l'*hypothèse granulaire:* elle unifie tant de faits, elle simplifie tellement ce qui est compliqué; elle a rendu et elle rend encore, comme nous venons de l'établir, de si grands services, — qu'il s'agisse de la compréhension des phénomènes chimiques ou de ceux qui nous ont occupés dans la dernière partie de cette étude, — que l'on est en droit de soutenir que la structure essentielle de cette théorie est vraie, et que molécules, atomes, corpuscules doivent être considérés comme de véritables réalités physiques, sur la nature intime desquelles il vaut mieux, d'ailleurs, renoncer à se prononcer trop catégoriquement. Que si, plus tard, une hypothèse rivale vient à se produire et se montre plus rapprochée de la vérité, plus féconde, il sera toujours temps de l'adopter, en se rappelant cette maxime, profondément et éternellement vraie, que « c'est parce qu'elle n'est sûre de rien que la Science avance. »

P. Banet-Rivet.

UNE ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

EN 1903

JOURNAL D'UNE ÉLÈVE

Octobre 1902. — Depuis longtemps, l'hôpital m'attire. Je voudrais voir de près le malade pauvre, comprendre pourquoi, si souvent, l'hospitalisation lui est un cauchemar.

La répugnance qu'il en ressent est-elle uniquement due à l'éloignement du foyer familial, ou bien existe-t-il réellement une cause inhérente aux conditions elles-mêmes du régime hospitalier. On médit du personnel, on critique l'administration, on accuse les étudians, voire les médecins. Quoi de vrai dans tout cela?

Il faut voir de près, observer soi-même, pour se faire une opinion indépendante de tout parti pris. Je me décide à suivre les cours professés aux infirmiers et infirmières de la Ville de Paris, — seul moyen à ma portée de pénétrer dans cette vie des hôpitaux, si diversement appréciée.

2 novembre. — Je me suis procuré le *Manuel pratique de la garde-malade et de l'infirmière*, publié en cinq volumes, sous la direction du docteur Bourneville. Le programme des cours y est exposé en détail et les professeurs sont priés de s'y conformer étroitement. Sept matières différentes sont traitées pendant l'année : *Anatomie*, *Physiologie*, *Administration*, *Hygiène*,

Pharmacie, Pansemens, Soins aux femmes et aux nouveau-nés. A ces leçons théoriques s'ajoutent des exercices pratiques : Petite chirurgie et Médecine élémentaire avec notions de thérapeutique usuelle. Un stage facultatif peut être accompli par les élèves, dans un service de chirurgie.

Trois compositions sont données au cours de l'année par chacun des professeurs. Les candidates ayant obtenu la note suffisante pour l'une au moins de ces trois épreuves sont admissibles à un examen oral qui donne droit au diplôme. Une distribution de prix clôt en juillet l'année d'études.

Les cours sont organisés simultanément dans trois établissemens : la Salpêtrière, la Pitié et Lariboisière. Demain, je me ferai inscrire à la Pitié. Puis, je tenterai d'enregistrer, en témoin fidèle, les impressions de chaque jour.

3 novembre. — Un quartier tranquille du vieux Paris, dont les espaces verts du Jardin des Plantes ne parviennent pas à purifier l'air, tant est forte l'âcre odeur des tanneries qui peuplent les rues avoisinantes. En haut d'une voie large et calme, animée seulement par le passage des étudians qui se rendent aux cours du Muséum, la façade de l'hôpital de la Pitié se dresse, noire et rébarbative.

On passe sous une voûte, devant l'œil inquiétant d'un concierge solennel. Une porte vitrée, un guichet, un fonctionnaire à l'affût. Je décline mes nom et âge. « Avez-vous le certificat d'études? » Un instant d'hésitation. « Non, mais le brevet supérieur peut-il remplacer? » Pas de réponse; — le fonctionnaire griffonne. « Je n'ai pas apporté le diplôme. Désirez-vous le voir? — Inutile, vous êtes inscrite. Numéro 116. » Rassurée, je m'éloigne. Il est d'usage de soumettre à l'épreuve d'une dictée les candidates qui ne peuvent justifier d'un diplôme d'études primaires.

Je m'arrête dans la cour de l'hôpital. Il est six heures. Le soleil des beaux jours de novembre chauffe encore les grands murs lézardés. Dans cette première cour, des bancs le long du mur de gauche. Celui de droite est coupé de caisses vertes d'où montent de grêles arbustes. Végétation de terrasses de café. Au-dessus, la muraille se troue de grillages qui semblent recouvrir des vitraux.

En effet, en face des bureaux, une porte s'entr'ouvre. C'est la

chapelle, et l'on me dit que les heures des leçons s'y trouvent affichées. J'entre. Une haute nef obscure. Au fond, un rideau tendu. Sur les murs, quelques cadres que l'ombre laisse vides. En face de la porte, une petite pancarte, et je lis : « École d'Infirmiers et d'Infirmières de la Pitié. Mardi, 8 novembre, Cours d'anatomie. Jeudi, 7ᵉ et dernier Cours d'administration, Samedi, 1ᵉʳ Cours de physiologie. » J'arrive donc trop tard pour les cours d'administration, mais j'entendrai du moins le dernier. D'ici là, je comblerai les lacunes par la lecture du Manuel.

9 novembre. — Lu les six premiers cours d'administration, — prose étrange ; — on constate que la première préoccupation de l'auteur a été de repousser le spectre de la Congrégation. Je transcris : ces lignes sont à conserver.

... « Il est certain que la question politique n'a pas été étrangère à l'événement (la création des écoles municipales d'Infirmiers et d'Infirmières)... Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! Ce cri de ralliement, si vibrant et si clair, nul groupe politique ne l'a mieux entendu, adopté, suivi, que le Conseil municipal de Paris. Dans le discours qu'il a prononcé le 20 octobre 1885 à l'hospice de la Salpêtrière, M. Bourneville traitait la question en ces termes :

« La société civile, si elle ne veut être sans cesse en lutte contre les envahissemens perpétuels de la société religieuse, doit enlever aux congrégations tous leurs moyens d'action, toutes leurs ressources officielles. Tout congréganiste, quelle que soit sa robe ou sa coiffe, est d'ores et déjà un ennemi irréconciliable de la société civile. En l'éliminant, en lui enlevant traitement et moyen de propagande, on rend service à la société civile sans lui créer un ennemi de plus. Et, chaque fois au contraire qu'on remplace une *sœur* par une *laïque*, un *frère* par un *laïque*, on rend service à la société civile sans lui causer de tort. Loin de là : c'est qu'en effet on attache à la société civile non seulement la personne qui remplace la religieuse, mais sa famille tout entière, solidaire dans ses intérêts. La religieuse, elle, a renié sa famille (1). »

Ainsi l'enseignement professionnel de l'Assistance publique est d'abord une œuvre politique !

Et, plus loin (2), ces lignes suggestives : « En second lieu, la

(1) *Manuel de la garde-malade*, t. III, p. 3.
(2) *Ibid.*, p. 9.

substitution des laïques aux religieuses a pour effet de relever la condition des infirmiers et des infirmières... La création des écoles professionnelles a été une véritable révolution dans la société hospitalière. Elle a appelé tout le monde aux emplois supérieurs. Autrefois, les hauts grades dans l'armée et même dans les administrations n'étaient dévolus qu'aux fils de famille, aux courtisans titrés, aux bâtards de rois ou de princes. La grande Révolution est survenue qui a balayé tous ces privilèges et adjugé les places au seul mérite. Aujourd'hui, vous connaissez le dicton : tout soldat a dans sa giberne le bâton de maréchal.

« La laïcisation et la création des écoles ont fait de même dans les hôpitaux. L'ordre privilégié des religieuses disparaît et vous pouvez tous et toutes prétendre, par le travail et l'assiduité, au grade de surveillant et de surveillante. »

D'où il suit que le dévouement est au nombre des privilèges abolis. Je verrai demain entre quelles mains se trouve actuellement cette antique prérogative.

Lundi 10 novembre. — Assisté au cours pratique de petite médecine. Deux heures moins cinq. Il pleut. Devant la porte de l'hôpital, des groupes stationnent, patiemment. En passant, je remarque l'anxiété des visages. Le concierge m'arrête : — « Je vais au cours. » — « C'est bien, vous pouvez entrer. » Je comprends que ceux qui attendent là sont les parens privilégiés admis à voir leurs malades aujourd'hui. L'usage, motivé d'ailleurs, ne permet l'entrée des salles que le dimanche et le jeudi. Exception est faite pour certains, compris sous la triste rubrique de « grands malades. » Ceux-là, on peut les visiter chaque jour, de deux à trois heures. De là l'expression que j'ai saisie sur les figures.

Les cours pratiques sont faits par des surveillantes, spécialement appointées. Salle Trousseau. Au fond de la deuxième cour, deuxième étage. Je suis quelques infirmières qui me paraissent avoir la même destination que moi. Nous entrons dans une petite pièce, meublée d'une table et de quelques chaises. Fenêtres closes, l'atmosphère est étouffante. Assise derrière la table, la surveillante chargée du cours attend que les élèves se trouvent en nombre suffisant. Cependant, je regarde les arrivantes.

A première vue, elles se classent en deux catégories : les infirmières en blouse et en bonnet, — une dizaine environ, —

les élèves libres, — sept ou huit. Celles-ci viennent du dehors comme moi. Nous nous groupons autour de la table, nos parapluies ruisselans serrés contre nous. Chacune prépare, qui un cahier, qui une feuille de papier. Les petites en bonnet ne préparent rien, leur premier soin est d'aller signer sur un registre ouvert qui sert de contrôle aux présences. Nous y passons à notre tour.

Deux heures un quart. Le cours commence : « Mesdames, nous parlerons aujourd'hui des différens emplâtres et onguens d'usage courant... » Ici, interruption : — « Mademoiselle, est-ce que je peux m'en aller? j'ai deux opérées, je n'ai pas le temps de rester au cours. » — Sans attendre la réponse, une petite infirmière sort, suivie de trois ou quatre autres, causant et riant. La surveillante en rappelle une : « Élise, tâchez de venir vendredi. » — Mais la réponse est donnée d'un ton bourru : — « Vendredi, pas moyen, c'est le tour d'Adèle. » — En effet, le même cours est répété deux fois par semaine pour les infirmières, qui pourraient ainsi se relayer de même que les élèves libres. Une troisième séance donne la même leçon aux infirmiers et élèves surveillans.

Le cours se poursuit, intéressant et pratique, bien professé par une femme intelligente. Mlle J... a quitté la carrière de l'enseignement pour entrer à l'hôpital. Exemple assez rare. A présent elle est surveillante de première classe, ainsi qu'en atteste sa coiffe de tulle noir aux rubans de taffetas. Les médicamens désignés nous sont présentés successivement, avec une explication claire, à la portée de toutes, sur leurs propriétés et leur mode d'emploi. Les mots difficiles sont écrits au tableau noir. Manifestement, cet enseignement est bon et doit porter fruit. Mais pourquoi les infirmières ne le suivent-elles pas plus régulièrement?

13 novembre. — Il est huit heures du soir. Je me hâte vers le guichet vitré contre lequel se pressent déjà mes camarades d'école. Des jeunes filles, chapeaux pimpans qu'on devine sous le faible luminaire; des infirmières, aisément reconnues à l'obligatoire blouse de toile, mal cachée sous le châle et le manteau; des femmes, plus mûres, figures lasses et vêtemens fatigués, les unes pourtant, jouant des coudes pour avoir place les premières, les autres, portant en tous leurs gestes cette résignation morne des accablées de la vie. Celles-là, ou je me trompe fort, sont

candidates au poste de » dame déléguée » de l'Assistance publique.

Et tout ce monde, soixante personnes peut-être, défile en criant son numéro au surveillant de service. Sans lever la tête, l'homme effeuille le paquet de cartes qu'il maintient d'une main et sort à mesure le numéro de chacune. Quelquefois, il s'arrête un instant, agacé par le cri simultané de plusieurs chiffres et, avec un juron, décoche une phrase brève : « Ne vous bousculez donc pas tant, tout le monde aura la sienne. »

Une à une, rapidement, les élèves sortent du bureau, traversent la cour, heurtant leurs pieds aux pavés, et pénètrent dans la chapelle. Quelques hommes sont venus grossir le groupe et, sous le gaz de la nef, je m'aperçois qu'ils sont assez nombreux déjà, assis en rang du côté gauche. Nous glissons nos cartes, à l'entrée, dans une tirelire de fer-blanc, gardée par un employé chargé du contrôle. Et je m'oriente.

En face, une estrade en planches, un tableau noir appuyé sur le fond blanc d'un rideau. Tout le côté droit de la nef, garni de chaises serrées, est réservé aux « élèves libres. » Du côté gauche, en avant des élèves infirmiers, leurs compagnes en bonnet blanc. Singulier petit chiffon que ce bonnet, fait de bandes empesées dont les bouts s'allongent, striant le dos d'une double raie.

Tout le monde est assis. Huit heures sonnent. Au milieu des conversations bruyantes, des applaudissemens éclatent : le professeur fait son entrée. Tandis qu'il monte sur l'estrade, un surveillant en blouse malpropre essaie vainement de faire faire silence. La leçon commence cependant, leçon supplémentaire, explique le professeur, mais leçon importante, puisqu'elle va traiter des devoirs de l'infirmier et de l'infirmière. Pendant une heure, on nous entretient de ces devoirs.

Ils se décomposent en diverses rubriques, nettement délimitées par le *Manuel :* 1° Devoirs moraux. Envers soi-même : bonne tenue des salles, toilette réglementaire de l'infirmière, persévérance dans le service. Envers les collègues : appui mutuel. Envers les chefs : docilité et réserve. Envers les malades : bonté, courage, dévouement. Envers leurs familles : politesse et douceur. Envers les visiteurs, membres du conseil de surveillance ou de la police, les devoirs de l'infirmière consistent à avertir aussitôt la surveillante.

Après quelques mots sur les « devoirs intellectuels » de

l'infirmière, qui se bornent à tenir les écritures d'entrée et de sortie des salles, le professeur, suivant fidèlement son programme obligé, entre dans des vues générales sur la condition du personnel hospitalier. Et les promesses miroitent. Bientôt, on séparera les services. L'infirmière proprement dite sera chargée exclusivement des gros ouvrages et les *diplômées* n'auront plus à veiller qu'au soin des malades. Division évidemment heureuse et qui modifiera un état de choses défectueux. Actuellement, la même infirmière qui, de grand matin, a accompli les plus répugnantes besognes, qui ensuite a dû laver et le plancher de la salle et les tables à pansement, — sans compter le reste, — doit, à l'arrivée du chirurgien et des internes, aider aux soins les plus minutieux, et. souvent, faute de personnel, pratiquer elle-même des pansemens pour lesquels la plus rigoureuse asepsie serait nécessaire.

Mais depuis combien d'années est-il question de cette réforme demeurée toujours à l'état de projet!

Tandis que je songe, le professeur a continué. A présent, il s'agit de laïcisation. « La société civile a le droit et le devoir de se suffire à elle-même... » « Le dévouement n'est pas le monopole des religieuses (c'est le texte même du manuel). » Et il énumère les avantages du personnel laïque sur le personnel religieux. Désintéressement : la religieuse travaille pour le paradis, l'infirmière n'y pense même pas. Docilité : la sœur n'est pas docile, les observations du médecin ou du directeur la laissent indifférente. Il n'en est pas de même de l'infirmière laïque, dont l'intérêt est d'être bien notée. (Voilà le mobile qu'on substitue ici à celui d'une récompense future...) Assiduité : l'infirmière n'est pas éloignée du malade par l'attrait de la chapelle. (Hélas! que d'autres attraits, moins excusables, la séduisent!) Instruction professionnelle, liberté de conscience, les avantages de l'infirmière laïque sur la congréganiste nous sont successivement énumérés. Et tout cela se termine par cette encourageante péroraison : « En suivant bien ces conseils, vous vous signalerez à l'attention de vos professeurs, de vos directeurs, vous obtiendrez votre diplôme, et l'avancement auquel vous aspirez vous sera prochainement accordé. »

Cet avancement, quel est-il? En 1872, l'infirmière auxiliaire touchait 25 francs par mois; l'infirmière de 2e classe, 27 francs; l'infirmière de 1re classe, 31 francs par mois. Depuis 1897, l'auxi-

liaire touche 30 francs; la 2e classe, 34 francs; la 1re classe, 37 francs. A partir du 1er janvier 1903, ces chiffres seront élevés, paraît-il, et cette perspective brille aux yeux. Puisse-t-elle n'être pas un mirage!

Comment, avec de tels salaires, éviter l'écueil que nie, ce soir, le professeur, — espérant ainsi le supprimer, sans doute, — le pourboire obligé à l'infirmière? Dans certains services, les soins les plus indispensables sont taxés, un sou, deux sous, davantage. Et notez qu'il s'agit de malades indigens, pour lesquels ces petites sommes sont tout autre chose que de l'argent de poche. Que de fois la famille s'est refusé le nécessaire pour n'en pas priver son malade, — ou bien c'est la mince économie réservée pour une convalescence qui s'épuise à ces gratifications, données à contre-cœur...

Et cependant, comment vous condamner, pauvres filles?... On voudrait voir en vous toutes les qualités; — on les rencontre quelquefois. — Et que vous offre-t-on en échange du dévouement constant exigé par le bon service des malades? Pour un travail pénible, souvent répugnant, des appointemens insuffisans, une nourriture médiocre — et quel logement! Les dortoirs de la Pitié sont légendaires, véritables nids à rats situés sous les combles des plus vieux bâtimens de l'hôpital.

« Je connais des dortoirs, et dans ces dortoirs j'ai vu des lits où la mort guette à chaque minute l'infirmier couché : sous la fenêtre à tabatière, qui ferme mal, la pluie tombait le jour, le froid tombait la nuit. Parquets disjoints, poussières de crachats et crottins de la rue, vieilles jupes, chaussettes sales, chiques abandonnées,... on peut tout trouver, dans certains dortoirs, à certaines heures, tout, hormis la santé (1). » Dans ces greniers, les lits se touchent de si près que les pieds d'une infirmière atteignent l'oreiller d'une autre. Ce détail suffirait... J'en passe, et de plus écœurans.

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que le recrutement du personnel inférieur des hôpitaux soit aussi médiocre? Quoi d'étonnant surtout à ce que, ce personnel une fois recruté, ceux qui le composent aient pour pensée maîtresse l'allégement de leur tâche, la distraction, — l'oubli de leur misérable condition, vaille que vaille? Et ne peut-on chercher là, sans aller plus loin, une

(1) Docteur Letulle, *la Presse médicale*, n° du 8 juin 1901.

explication à l'inconduite notoire qui est fréquente dans plusieurs de nos hôpitaux? Car, j'en puis désormais croire les rapports qui m'en ont été faits, toutes les libertés ont leur cours, dans cet ordre d'idées. Qu'on entre à l'improviste dans un service d'hôpital. Sauf de rares exceptions, dues à l'autorité d'une surveillante sérieuse, on assistera à des scènes de mœurs sur lesquelles je ne veux pas appuyer ici.

26 novembre. — Le cours pratique de petite chirurgie, auquel j'assistais hier, n'est pas pour relever le niveau moral du personnel. Une surveillante de 2e classe en est chargée et sa tenue ne peut se comparer à celle de la titulaire du cours de médecine.

La leçon se donne dans un amphithéâtre, — au fond de la troisième cour de l'hôpital. Mal renseignée, j'erre d'abord dans un grand escalier. Un dialogue bruyant, une lutte, un baiser; — un petit bonnet s'enfuit et je croise un infirmier d'allure joyeuse. C'est une rencontre qui ne m'étonne plus. J'en profite pour demander mon chemin et, poussant une porte au bout d'un couloir obscur, je me trouve dans la salle désignée.

Environ quinze à vingt élèves, tant infirmières qu'externes, sont groupées là. En ce moment, l'une d'elles pratique un bandage laborieux sur un mannequin grandeur nature. Vêtue d'un maillot rose, mal campée sur la tige de fer qui lui sert de support, la bizarre forme humaine dresse au hasard des membres ankylosés. L'une après l'autre, nous devons nous essayer à tourner des bandes de toile sur des blessures supposées. Mais tout cela n'est et ne peut être que théorique : on n'emploiera pas, au lit d'un blessé, ces rouleaux de toile forte qui ne s'adaptent qu'à l'aide de « renversés » savans et qui, très tôt, auraient glissé, laissant à découvert les plaies du patient. A moins que, habilement maintenues par une héroïque compression, elles aient rendu intolérable au blessé le pansement destiné à lui apporter du soulagement.

Tandis qu'une à une, nous nous escrimons, le reste cause et rit, sous l'égide de la surveillante. Les plaisanteries courent. Aujourd'hui, les premières arrivées ont eu une grande émotion. Sur la table de l'amphithéâtre, une toile verte recouvrait une forme allongée et deux pieds apparaissaient... Un cadavre!... C'était l'inerte « Joséphine, » le mannequin, descendu de son piédestal pour servir à une farce d'étudians en médecine. Cette salle est

utilisée par eux pour quelques conférences. Mais ils seront punis : les infirmières ne sont pas à court d'idées. En ce moment, leurs petites têtes s'excitent à propos du bal des internes. Le personnel féminin de l'hôpital est invité ; — la fête prochaine va récompenser les dévouées infirmières en leur offrant une distraction gratuite. On devine si les conversations vont leur train, le thème en est facile. Des noms sont lancés, des sous-entendus échangés, qui donnent à penser combien peuvent être pernicieuses des récréations de ce genre... Et les toilettes sont décrites. Où donc vont passer les pauvres appointemens !

Décembre. — Cette semaine, commence un nouveau cours, dès longtemps annoncé et critiqué par avance. Depuis le début de l'École de la Pitié, le même professeur en est titulaire, et l'on dit volontiers qu'il est insupportable. Sans le connaître, j'ai tenté de prendre son parti contre l'opinion établie. Mais un vent de révolte soulève, à son endroit, les plus dociles.

Ce cours s'intitule : Pansemens et petite chirurgie. Il traite, en réalité, de tout un ensemble de notions pratiques dont l'emploi se trouve chaque jour auprès des malades, soit à l'hôpital, soit « en ville. » Beaucoup d'élèves se destinant à la fonction de garde-malade à domicile doivent y recevoir un enseignement précieux. Le volume du *Manuel* correspondant à ce cours est assez étendu, mais la lecture n'en peut suppléer une démonstration vivante. Tout doit dépendre là du professeur.

Mais le voici. Sourcils froncés, barbe en broussaille, il gravit l'estrade et se promène de long en large, nerveusement. Sa première phrase est pour avertir les « fraudeurs, » ceux qui copient en composition, qu'il sera contre eux impitoyable. Puis il commence, ou plutôt il annonce qu'il va commencer. Déjà les petites infirmières croisent les bras pour sommeiller à l'aise. M*** en profite pour faire cette recommandation générale : « Dormez si vous voulez, mais ne faites pas de bruit. » Cela n'empêche ni chuchotemens, ni exclamations de la part d'une moitié de l'auditoire, celle qui ne dort pas. On se passe des petits papiers, des cahiers, sur lesquels on a griffonné une phrase, un dessin burlesque, une plaisanterie anatomique du plus mauvais goût. L'heure s'écoule sans que nous ayons ajouté à notre bagage une notion utile. Le professeur se répand en incidentes, annonçant à chaque reprise le véritable sujet de sa leçon, sans par-

venir à l'aborder. On s'aperçoit que la préoccupation de ne rien omettre des détails qu'il croit nécessaires va nuire grandement à tout l'ensemble. Je comprends pourquoi ce cours occupe trente leçons et davantage, alors que d'autres, non moins importans, sont terminés en huit séances par des orateurs plus concis.

Neuf heures sonnent. — La voix de M*** est couverte par des murmures peu courtois. Il parle encore et tous se sont levés, — la péroraison se perd dans le bruit des chaises. Par déférence, je m'attarde; deux ou trois élèves restent aussi. Tandis que le professeur, sans doute accoutumé à tel succès, rassemble ses notes et s'éloigne, le surveillant de service a écarté le grand rideau du fond. Un autel apparaît, — des dorures, — une lumière. Cette chapelle n'est pas désaffectée. A côté de moi, j'entends une exclamation de surprise : « Tiens, un théâtre! » Quel monde dans ces trois mots !...

Décembre 1902. — L'autre soir, au guichet, une surprise m'attendait. Comme je demandais ma carte, on m'annonce que le cours de physiologie est remplacé par une composition. Un peu étonnée, car l'usage est de prévenir d'avance, je me rends à la chapelle où, le long de longues tables à tréteaux, des infirmières déjà sont assises. Les infirmiers composent à part, dans un des réfectoires de l'hôpital. Les élèves libres peuvent aussi se rendre dans une autre salle.

Je m'assieds en face de deux petites en bonnet, qui, leur manuel ouvert, se demandent quel sera le sujet de la composition. « Bah! dit l'une, on copiera. » Et cette perspective paraît les rassurer. On nous passe deux feuilles blanches, timbrées à la griffe de la Pitié. L'une est destinée au brouillon, qui doit être remis en même temps que la copie, dans une heure. Un surveillant dicte les questions : « 1re Que savez-vous du cœur? 2e Qu'est-ce que la respiration? » — Je n'ai pas assisté au cours qui a traité de ces sujets, mais ils sont assez élémentaires pour me donner assurance.

Tout en commençant à écrire, je m'aperçois que toutes mes voisines copient. Au bout de quelques minutes, le surveillant, moins tolérant sans doute qu'à l'ordinaire, — ou de mauvaise humeur ce soir, — passe derrière les chaises et, sans mot dire, enlève un à un les manuels ouverts sur les genoux. Consternation générale! Et, tandis que je continue d'écrire, les regards se

fixent sur moi et j'entends une voix s'écrier : « A-t-elle de la chance de savoir par cœur ! »

On peut déduire de là ce que doit être la rédaction d'une de ces pauvres filles lorsqu'il faut traiter des sujets moins élémentaires. Au cours d'anatomie, par exemple, où le professeur, savant distingué, n'a pas craint de poser cette question à la dernière composition : « Décrivez l'articulation de l'épaule avec ses ligamens. » Et, par ailleurs, je ne vois pas bien l'utilité de notions de ce genre dans l'esprit de ces malheureuses, qui, sans doute, n'en trouveront jamais l'emploi dans leur tâche quotidienne.

Il est neuf heures, je termine. Autour de moi, les feuilles sont restées blanches, depuis que les manuels ont disparu. Encore une fois, rien de surprenant à cela. Les cours de physiologie auxquels j'ai assisté, si élémentaires qu'ils fussent, n'ont pas été compris, pas même entendus, le plus souvent. A peine le professeur ouvrait-il la bouche que déjà la plupart des infirmières dormaient, invinciblement prises par le sommeil après leur fatigante journée. Et les chargés de cours ne songent pas à s'en plaindre. Ainsi que le disait l'autre soir l'un d'entre eux, ils préfèrent le silence de l'auditeur endormi aux rires et aux interruptions des autres. Je dois ajouter, d'ailleurs, que leur patience est mise à rude épreuve. C'est parfois dans cette chapelle, jadis asile recueilli, un véritable « chahut, » qui a déjà provoqué l'exclamation impatientée d'un professeur : « Si quelqu'un veut faire le cours à ma place, qu'il monte sur l'estrade ! »

Janvier 1903. — Le cycle se déroule, plusieurs compositions ont déjà été faites. J'ai constaté avec un certain étonnement que, malgré les menaces de pure forme adressées aux élèves, il est reçu, il est presque normal de copier, même parmi les élèves libres. Quelques-unes, informées sans doute par avance du sujet choisi, apportent leur rédaction toute prête et la transcrivent, en se dissimulant un peu, sur la feuille réglementaire. D'ailleurs, la majorité se contente d'un à peu près : l'important est d'obtenir le diplôme, et peu concourent pour les prix de fin d'année, ou du moins peu en conviennent. Le dernier exercice a été bon, paraît-il : quatre-vingts diplômes ont été accordés à l'École de la Pitié, c'est-à-dire que la moitié environ des élèves a réussi. La plupart des refusées sont des infirmières, qui recommencent cette année-ci leurs compositions. Pour quelques-unes, c'est

devenu une vieille habitude, on m'en cite d'arrivées à leur cinquième année d'études! Il est vrai que, jusqu'ici, elles touchaient une indemnité de trois francs par mois pour leur présence aux cours. Mais les nouveaux traitemens vont modifier cette condition. En effet, voici l'augmentation de salaire entrée en vigueur. Désormais, l'infirmière qui recevait trente francs, plus trois francs pour le diplôme, touchera régulièrement trente-trois francs par mois... Et je ne vois pas bien où se trouve l'amélioration de condition, si brillamment annoncée en de grands discours! Il est vrai que l'infirmière de première classe recevra quarante et un francs, mais, étant donné qu'elle avait depuis 1897 trente-quatre francs de salaire fixe, plus trois francs de diplôme, soit trente-sept francs, et qu'actuellement elle doit pourvoir à ses frais de blanchissage, ces quatre francs d'augmentation semblent bien illusoires.

Février 1903. — J'ai commencé mon stage dans un des services de la Pitié, salle de femmes, chirurgie; et cette initiation me paraît être le complément indispensable du cours pratique de petite chirurgie. Je m'étonnerais même que ce stage ne fût pas obligatoire, si je n'eusse constaté que, pour la plupart des élèves, toute notion pratique restera absolument inutilisée. En effet, la majeure partie des étudiantes libres travaille en vue d'obtenir, soit le poste de « dame déléguée » de l'Assistance publique, soit celui de dame visiteuse de nourrissons ou de dispensaires. Ces deux situations dépendent ou du préfet de la Seine ou du directeur de l'Assistance publique. Le diplôme est le pont à franchir pour être admise à présenter une candidature. Cette condition remplie, les places sont réparties à la faveur, fréquemment sous des influences politiques. Et ces fonctions ne donnent en réalité que de rares occasions d'exercer les connaissances acquises.

Excellente impression de ma première visite. Dans la grande salle blanche, les lits sont bien tenus, les tables à pansement, le lavabo roulant, d'une propreté absolue. La surveillante, femme d'une cinquantaine d'années, au sourire bienveillant, va et vient, attentive et discrète. On juge d'emblée que ses malades l'aiment. Quarante lits, quelques brancards supplémentaires. Mme Z... est secondée par une infirmière de première classe et deux auxiliaires. Je reconnais l'une de celles-ci pour l'avoir remarquée

aux cours, plus assidue que ses voisines. En somme, l'ensemble frappe favorablement et ce service prouverait que l'hôpital peut n'être pas pénible à ses hôtes. Il faut constater là surtout combien tout cela est variable. Beaucoup peut dépendre du médecin en chef. Ici, le professeur X... est homme à prendre à cœur le bien de ses malades. Il est aussi de ceux qui ne négligent pas, pour assurer leur diagnostic, cette condition souvent essentielle : ne pas terroriser le sujet.

9 heures. — Le chef n'arrive que plus tard dans la matinée. En ce moment, l'un des externes de service fait sa visite. Quelques pansemens, pour lesquels il est assisté par une infirmière. Et le sérieux inconvénient saute aux yeux, principalement dans cette salle de chirurgie, de n'avoir pas opéré une division dans les fonctions des filles de service. Les petites infirmières, si soigneuses qu'elles puissent être, n'en portent pas moins sur toute leur personne la trace des grossières besognes qui ont occupé leur temps depuis cinq heures ce matin. Comment concilier cela avec le soin minutieux qu'exigerait la bonne asepsie d'un service comme celui-ci? Et quelle tâche accablante que celle de veiller au matériel de pansemens, de tenir prêts les mille accessoires indispensables! La journée est dure pour ces filles. Et notez qu'elles ont leur semaine de veille à tour de rôle. Je comprends encore mieux maintenant l'irrésistible sommeil qui les prend à ces cours du soir, trop peu intéressans en eux-mêmes pour maintenir en éveil les pauvres cerveaux épuisés.

10 heures et demie. — « Le chef! » Silence complet. Le murmure des conversations entre voisines de lit s'est arrêté subitement. L'externe de service abandonne le pansement commencé et se dirige vers la porte qui vient de donner passage au professeur. Un peu courbé, plus encore par une vie de travail que par l'âge, l'œil vif sous les sourcils grisonnans, il s'avance dans la salle, suivi d'un groupe respectueux d'étudians qui viennent d'écouter sa leçon clinique à l'amphithéâtre. La surveillante s'approche de lui et fait le rapport succinct des faits marquans survenus depuis la veille. Nous restons immobiles. On subit la contagion de cette crainte salutaire qui saisit le subordonné devant un chef respecté. Si je ne savais que ma présence ici a été approuvée par lui, je sens que je disparaîtrais par l'issue la

plus proche... Mais j'ai été admise comme stagiaire, sur recommandation, et je n'ai rien à redouter. Ces admissions sont rares, soit que les élèves s'en soucient peu, soit que les chefs préfèrent ne pas recevoir des personnes étrangères au service.

Et cependant, comment avoir une idée quelconque du soin des malades si l'on n'a passé par l'école pratique de la salle d'hôpital? Je puis constater la différence totale qui existe entre les pansemens exécutés sur « Joséphine » et ceux qu'on doit appliquer aux malades... S'il s'agit d'opérations, c'est plus évident encore. Qui n'a pas assisté à une séance d'anesthésie générale doit considérer comme nulle la préparation que lui aurait donnée un cours purement théorique tel que celui qui nous est fait chaque semaine. Seule, la vue du malade endormi peut donner une idée du genre de surveillance que devrait exercer une infirmière de service assistant à une opération.

Depuis quelques semaines, au cours pratique, les instrumens ont succédé aux bandages et nous apprenons à discerner et à nommer ceux qu'emploie le chirurgien dans ses multiples interventions. Mais il faudrait de jeunes mémoires, récemment exercées, pour retenir les noms des divers professeurs qui ont doté le répertoire de telle ou telle mécanique nouvelle, destinée à perforer les os plus sûrement... Nos petites infirmières les mélangent à plaisir et les quelques élèves libres qui se destinent à des « gardes en ville » ne conserveront pas même de cet enseignement ce qui leur serait strictement nécessaire. Aussi la plupart de celles-là s'efforcent-elles d'être admises dans une salle de chirurgie et d'assister aux opérations. Déjà, paraît-il, on a chuchoté sur mon compte, et l'une des filles de service, plus hardie que les autres, m'a posé cette question : « C'est-il pour faire des gardes en ville que vous étudiez? » Ma réponse négative a mis un point d'interrogation dans ses yeux. Serais-je une concurrente pour la masseuse?...

Mars. — Les cours de « Pansement et petite Chirurgie » se succèdent et le professeur ne tente rien pour gagner les bonnes grâces de ses élèves : à l'en croire, jamais le travail n'aurait été aussi médiocre que cette année. Hélas! son auditoire lui montre trop le peu de cas qu'il fait de ses observations. On comprend là jusqu'où peut aller l'incompatibilité d'humeur...

Ce soir, « Joséphine » manquant à l'appel, il avait fallu trouver

cependant sur qui pratiquer certains bandages, — que nous connaissions déjà par les exercices du cours pratique. M*** a choisi alors une infirmière et sur elle nous a fait les plus inutiles démonstrations. La pauvre petite, toute rouge, riait gauchement. La scène s'est prolongée une heure, aux ricanemens joyeux du personnel masculin. Comme je demandais ensuite pourquoi le surveillant de service n'était pas choisi de préférence pour cet emploi de mannequin, quelqu'un d'autorisé m'a répondu avec le plus grand calme : « Il ne pourrait pas, il tremble trop... » Le brave homme est un alcoolique invétéré !

Pâques. — Quelques jours de congé. J'en profite pour fréquenter davantage mon service, où les malades, eux, n'ont pas de vacances, hélas ! — Vraiment, ce stage m'intéresse et c'est là, en réalité, là seulement, qu'est la préparation sérieuse d'une infirmière future. Chaque cas nouveau apporte sa leçon pratique, chaque malade est une expérience acquise, avec ses particularités qui peuvent, si souvent, faire de l'exception une loi. Les soins post-opératoires, d'importance si grave pour le bon succès d'une intervention chirurgicale, varient d'après les individus et leur constitution spéciale. Et rien de cela ne s'enseignera jamais ailleurs qu'au chevet même d'un opéré.

De plus en plus, je constate qu'il est impossible au personnel de répondre aux besoins des malades. La tâche est au-dessus des forces humaines, lorsqu'elles ne se renouvellent à aucune source vive, ainsi qu'il en arrive ici. Rien pour hausser le niveau, rien pour maintenir même, à la hauteur d'une morale ordinaire, ces pauvres êtres sans tutelle. Il est triste de voir combien rapidement, au contact de la salle d'hôpital, une jeune fille, malade ou infirmière, perd la notion de ce qu'elle avait pu emmagasiner de principes par son éducation première. Il est de mise de ne se choquer d'aucune indécence : ce serait ridicule ! Et la puissance du ridicule est plus grande que toutes les autorités.

On parle de neutralité, de respect de la liberté de conscience... Phrases vaines ! Qu'est devenue cette soi-disant neutralité, lorsque, pour remplir les obligations religieuses auxquelles, dans l'intime de sa conscience, elle se sent encore attachée, une fille de service est contrainte de dissimuler ses sorties sous un tout autre prétexte ? Et comment a-t-on bien le courage d'appeler liberté de conscience le système d'après lequel un malade

ne peut obtenir la visite du prêtre que moyennant un « bon de confession, » signé par la surveillante, au même titre qu'un bon de lait ou de champagne ? Il est évident, — il est normal, — que si la surveillante n'est pas elle-même ostensiblement respectueuse des croyances, le malade n'aura pas l'héroïsme voulu pour suivre son attrait religieux, en présence du ridicule qui lui paraîtra menaçant. Si l'on exagérait, jadis, dans l'autre sens, on a, depuis vingt ans, singulièrement contre-balancé les excès supposés des congréganistes honnis.

Au point de vue médical, l'impression favorable éprouvée lors de mes premières visites s'accentue davantage par l'observation journalière. Manifestement, notre malade indigent est bien soigné et c'est à son profit que sont employées d'abord les ressources nouvelles de la science. Telle opération chirurgicale, exigeant des frais considérables, un ensemble incroyable de matériel coûteux, des précautions inouïes et la plus magistrale dextérité de la part du chef, se pratique journellement dans ces services gratuits comme une chose toute simple.

Mais, d'autre part, car il faut bien, hélas ! voir tous les côtés de la question, si, dans les cas intéressans pour la science médicale, tout est vrai de ce qu'on peut dire de plus élogieux, rien ne reste ou presque rien pour le cas banal qui n'intéresse plus. Combien de fois j'ai pu assister, jour après jour, au découragement d'une malade voyant son examen toujours remis, le diagnostic non prononcé, l'opération trop facile retardée, cependant qu'en l'esprit de la malheureuse, le foyer abandonné se peuplait d'images trop probables : âtre sans feu, enfans à la rue, mari au cabaret... Étonnez-vous, après cela, qu'une mère de famille meure sur place, pour avoir négligé son mal, — parce qu'elle n'a pu se résoudre à entrer à l'hôpital, — ou, une fois entrée, à y rester le temps exigé.

Et puis, c'est encore l'insuffisance du personnel qui peut être rendue responsable de certains faits, gros d'inconvéniens, — qu'on en juge. — Le traitement spécial de telle maladie exige des soins réguliers, donnés à intervalles fixes. L'infirmière, surmenée, en bons termes d'ailleurs avec son malade, profite de l'humeur bénévole de celui-ci pour lui donner le mot d'ordre. Il dira qu'il a reçu les soins voulus et sa complaisance ne sera pas toute désintéressée si, lors des distributions de nourriture, il reçoit, au lieu et place de son voisin, la part plus déli-

cate dont il eût pu se passer plus que lui. Les [choses vont loin dans cet ordre d'idées et aucun habitué de la vie d'hôpital ne les mettra en doute.

20 avril. — Depuis les congés de Pâques, l'horaire de nos cours est modifié, pour la plus grande convenance de tous, me dit-on. « Petite Chirurgie » et « petite Médecine » sont professées désormais à six heures trois quarts du soir. Cela dure une heure, puis on se rend pour huit heures aux cours de la chapelle, comme par le passé. D'où il suit que cela peut être fort commode pour les surveillantes qui professent, puisqu'elles quittent l'hôpital à sept heures trois quarts; peut-être aussi pour les infirmières, que j'y vois, en effet, en plus grand nombre. Mais, chez les élèves habitant au dehors, l'organisation nouvelle provoque d'assez sérieuses objections. Sans compter qu'il faut renoncer à dîner, détail, à la rigueur, négligeable, on conviendra qu'il est difficile, pour une personne occupée, de se dégager de tout ce qui l'entoure, trois fois par semaine, de six heures à neuf.

Pourtant le nombre des candidates augmente chaque jour. Il a doublé depuis un mois. Il en est qui s'inscrivent encore actuellement pour l'obtention du diplôme. Et plus de la moitié des cours sont terminés. Cela seul montrerait les lacunes d'un enseignement dont on peut recevoir aussi superficiellement le brevet. Cependant, pour ce qui est du moins des cours dénommés, à tort ou à raison, pratiques, il peut n'y avoir pas lacune, car les deux titulaires ont recommencé leur programme, une fois déjà parcouru avant Pâques. Désormais nous connaissons d'avance le sujet des leçons, les ayant suivies déjà. Et cela ne serait pas une mesure défectueuse, car ces choses gagnent à être répétées, si la plupart des élèves n'en devaient profiter pour n'assister aux cours qu'à partir du mois d'avril.

Mai. — Le professeur de massage a commencé ses leçons. Un Suédois, à l'accent emphatique, peu clair d'ailleurs et de style décousu. Son début faisait augurer de la suite. Le premier cours, après quelques minutes d'allées et venues sur les planches de l'estrade, s'est ouvert par ce mot, prononcé avec conviction : « Alors... » puis, un silence. On juge de l'effet d'hilarité. Sur quoi le professeur, après quelques mots embarrassés, s'est écrié avec indignation : « Pourquoi rire comme ça? C'est pas beau (*sic*)! »

A présent, ses cours prennent deux heures, de six à huit. Et l'impression dominante, lorsqu'on en sort, peut se traduire par cette réflexion entendue : « Jusqu'où peut aller la patience humaine ! » Le pire est qu'on n'en sait guère plus, après qu'avant, sur le massage pratique. On s'explique pourquoi la composition finale de ce cours n'est pas obligatoire.

Juin. — Bizarre convocation ce soir. Les élèves libres de la Pitié sont priées de se rendre à l'hospice de Bicêtre pour des leçons de douche, les vendredis 19 et 26 juin à neuf heures et demie du matin. Cet appel est signé du docteur Bourneville en personne. Obligation, me dit-on, d'y répondre, sous peine d'être fort mal notée. Je pense qu'une séance peut suffire et j'irai donc à Bicêtre dans huit jours.

En attendant, nos présences sont exigées de plus en plus souvent. Je continue mon stage du matin, plusieurs fois par semaine. L'après-midi, on nous convoque pour différentes leçons : emmaillotage, soins spéciaux aux femmes, etc. Le soir, à six heures trois quarts, cours pratiques, au moins tous les deux jours, et, six fois par semaine, cours théoriques ou composition de huit à neuf.

26 juin au soir. — Dure journée. Bicêtre à neuf heures et demie. Présence à deux heures à la Pitié ; six heures trois quarts, cours pratique ; huit heures, composition de prix.

L'excursion de ce matin me laisse par-dessus tout un souvenir pénible. En route pour Bicêtre à huit heures, par un temps radieux, j'y suis arrivée me hâtant, en retard sur l'heure dite, grâce aux difficultés de communication. Mais, comme j'entrais, la voiture du chef m'a dépassée : je ne suis pas en faute.

Une grande cour, des plates-bandes, une autre grande cour, d'autres plates-bandes. Soleil de plomb. On marche dix minutes avant d'arriver au service des enfans où se donne la leçon de M. Bourneville. Il entre devant moi. Dans la cour fermée où nous sommes, je suis étonnée de voir de grands garçons. C'est donc un service mixte ? Mais non, seulement ma surprise devient de la consternation. On a choisi le quartier des jeunes gens pour enseigner la douche aux infirmières...

Plus exactes que moi, une vingtaine d'élèves de la Pitié sont déjà rassemblées. Je les rejoins. Nous suivons le chef dans une

salle munie d'appareils à douches. Une infirmière et un maître doucheur y sont déjà. On entend des cris, des grognemens à peine humains. Des pas bondissent, d'autres se traînent. Par la porte opposée, une troupe de jeunes gens fait irruption... Oh! les expressions de ces figures! Mâchoires d'idiots, aux muscles lâches, les lèvres tombantes. Faces bestiales d'épileptiques, masques sournois, aux yeux méchans. Une empreinte de vice les stigmatise déjà. C'est presque une terreur qui me prend, une envie de fuir avant ce qui va nous être infligé.

Sur un signal, les premiers en rang se déshabillent et M. Bourneville choisit un grand garçon, qui paraît âgé de dix-sept ans, et commence sa leçon. Mes compagnes se pressent pour entendre. Volontiers je m'efface et leur cède le pas.

Sur la chair nue du jeune homme, qu'il palpe, le chef démontre le processus à suivre. Puis, désignant une élève, il lui met en main la lance de l'appareil. Un peu hésitante, elle douche ce garçon, puis un autre. Ils sont là une centaine, nudité grouillante qui nous enserre, avec des hurlemens et des gestes de brute. Les plus petits font pitié, — il en est qui paraissent trois ans, — tremblant un peu, avec un reste de pudeur instinctive. Les autres...

Un à un, sous le jet rude, ils passent. Et, l'une après l'autre, timides apprenties, s'essaient les élèves, médusées par le regard du professeur. A mesure que mon tour approche, une résolution s'accentue : je ne doucherai pas. La plaisanterie va vraiment trop loin. Non, il n'est pas nécessaire, pour une femme, de prendre une telle leçon, pas plus qu'il n'était nécessaire, l'autre soir, de dire devant des femmes ces obscénités.

Mais le chef s'est retourné : « Tout le monde a douché? » Pas de réponse. « Que celles qui n'ont pas encore douché lèvent la main. » La mienne reste obstinément baissée. Je m'attends à être interpellée directement... Mais non; — craint-il un refus? Il passe la lance au maître doucheur et nous invite à le suivre pour une séance de vaccin.

Là encore, nudités, aussi bien inutiles. Est-il soutenable qu'on doive déshabiller un jeune garçon des pieds à la tête pour lui faire une piqûre au bras?

J'ai fui, d'ailleurs, avant la fin. Il est midi. Écœurée, la mémoire pleine d'images de cauchemar, je traverse les cours interminables. Un passant, — un aliéné évidemment, — brandit devant

moi un gourdin, avec des menaces. C'est un inoffensif, sans doute, mais les scènes de cette matinée ont tendu mes nerfs à outrance. Je cours jusqu'à la porte. Enfin me voici sur la route, je monte dans le tramway qui m'emmène vers Paris, au petit pas tranquille de ses chevaux, sous le soleil écrasant. Le conducteur, dont le front ruisselle sur la monnaie qu'il rend, me paraît une vision heureuse.

Enfin, la date de l'examen oral est fixée. C'est pour le 3 juillet. Nous avons terminé nos compositions, dont les sujets m'ont parfois surprise, tant ils ont, dans certains cas, peu de rapport avec le métier à exercer. Qu'un professeur de pharmacie nous demande de lui décrire le traitement de la gale et celui du tænia, rien de plus naturel. Mais que, sous prétexte d'hygiène, on demande à des infirmières la description des couches calcaires et du système de filtrage employé dans l'adduction des eaux, cela me paraît chercher loin les élémens de leur instruction professionnelle.

Ne serait-il pas plus important de leur enseigner, et d'abord de mettre en pratique à l'hôpital, une sage prophylaxie de la tuberculose ? Le mal envahissant n'est enrayé par aucune mesure sérieuse et le personnel hospitalier y est exposé constamment. Aussi bien les statistiques sont là pour l'attester. Sur cent infirmières examinées dans un seul hôpital de Paris en 1903, *quatre-vingt-six* ont été reconnues atteintes ou suspectes de lésions tuberculeuses par le médecin préposé. Et cependant les mesures seraient simples à prendre, le mode de propagation du mal est bien connu. Et la campagne anti-tuberculeuse va se poursuivant, sans qu'on prenne garde qu'elle aurait dû commencer par les hôpitaux. On s'occupe des malades, on néglige ceux qui les soignent...

3 juillet. — Les infirmières ont subi leurs épreuves orales il y a deux jours. Cet après-midi, c'était notre tour. Convoquées pour quatre heures, nous arrivons, plus ou moins émues, selon l'usage, à la perspective des interrogations à subir. La journée est chaude, le soleil mord. On nous range dans un enclos situé derrière le bâtiment de la chapelle, et qui constitue le jardin du directeur de l'hôpital. De là, appelées deux à deux par ordre alphabétique, nous allons comparaître devant nos juges.

A. B. C. D... les lettres successives nous égrènent. Je passe à mon tour dans une première petite salle où, d'abord, un professeur me pose quelques questions sur le nom et l'usage de six instrumens chirurgicaux. Puis, gravement, il me surveille tandis que je procède au montage d'un « aspirateur » système Potain. Bien, note maximum : 10. Ce facile succès remporté, je me trouve dans un couloir où, derrière une autre table, chargée de fioles nombreuses, siège un autre professeur. Un à un, je nomme les remèdes, leurs emplois et leurs doses, notions acquises au cours de petite médecine. Même note, aussi aisément enlevée. On nous avait tant effrayées d'avance, relativement à la sévérité des examinateurs...

Me voici enfin dans la chapelle, où se tient le reste du jury, présidé par M. Bourneville en personne. Mais. d'abord, il faut passer là un examen d'un autre genre. Près d'une table, à l'entrée, se tient un surveillant de l'hôpital. Il m'arrête : « Votre nom ? âge ? lieu de naissance ? » Je réponds. « Votre profession ? — Je n'en ai pas. — Pourquoi passez-vous cet examen ? — Parce que je m'occupe de malades. — Alors, pourquoi dites-vous que vous êtes sans profession ? — Parce que je ne suis pas rétribuée. — Pas rétribuée ! (Les sourcils se haussent.) Alors, pourquoi le faites-vous ? » Silence. Je réprime une envie de rire. Et l'excellent plumitif de reprendre : « Ah ! c'est pour pouvoir être rétribuée ensuite ? » J'ai retrouvé la parole : « Non, je n'en ai pas l'intention. — *Jamais* rétribuée !... Alors, pourquoi ? » Il faut une réponse. L'administration n'a pas prévu les blancs dans le registre... Et je hasarde : « Je passe l'examen, parce que je désire continuer à m'occuper de malades. » Alors le fonctionnaire, génial et triomphant : « Eh bien ! je vais mettre : *Désire continuer...* » Et il inscrit, avec sérénité, cette lumineuse mention. Au-dessus de ma réponse, dans le registre, mes compagnes ont dicté la leur. « Sollicite une place de l'Assistance publique, » « veut faire des gardes en ville, » « masseuse, » sont les mentions ordinaires.

En quittant la table d'inscription, je me trouve devant la sage-femme en chef, dont le rôle consiste à juger de notre habileté à emmailloter un enfant. On nous remet langes et brassières et, sur un bébé de carton, qui nous est familier déjà, nous exerçons nos instincts maternels. Là encore, rien de bien sévère. Puis j'arrive devant le chef qui, lui-même, du haut de

l'estrade, surveille tout l'ensemble. Joséphine se dresse près de lui. Je monte et j'exécute, sur l'ordre du président, le bandage dénommé « spica double de l'épaule. » Tout va bien, et cette dernière épreuve terminée, je m'attends à la note maximum, 40 pour les quatre épreuves réunies. Mais, au moment où je descendais de l'estrade, un professeur de pansemens accourt. Il avait contrôlé mes notes au passage et, d'office, il fait suivre mon nom d'un neuf et demi, en me disant, bénévole : « Voyez-vous, si on donnait la note maximum à plusieurs élèves, ce serait très embarrassant au moment de décerner les prix! »

18 juillet. — J'ai reçu une lettre ainsi libellée : « L'administration des hospices de Beaucaire (Gard) demande une sous-surveillante célibataire. Les avantages sont les suivans : appointemens 1 160 francs et prestation en nature de la nourriture, du logement et du blanchissage. Prière de m'informer d'extrême urgence si vous êtes candidate à ce poste. Signé : Le directeur de la Pitié. » Et j'ai eu le regret de refuser ! Sans doute l'Administration n'avait pas saisi le sens de la mention du registre : « désire continuer... »

25 juillet. — Aujourd'hui a eu lieu la distribution solennelle des prix aux élèves de la Pitié. Dans les jardins de l'hôpital, adossée aux salles des malades, une estrade se dresse, brillante de velours rouge, dominée par un buste de la République. Tous nos professeurs sont là, le docteur Bourneville en tête, sous la présidence d'un représentant du directeur de l'Assistance publique. Les candidates, au grand complet, infirmières coiffées du bonnet, parées du fichu de cérémonie, — élèves libres en toilettes claires, — sont rangées au pied de l'estrade sous le soleil chaud.

M. Bourneville ouvre la séance par un long discours, lu trop bas pour être apprécié à sa juste valeur. Des fragmens de phrases nous parviennent seulement. Je saisis au passage : « flétrir enfin le cléricalisme et la réaction... » Que vient faire la réaction dans cette affaire ? Je regrette d'entendre aussi peu : quelques bribes, où se distingue l'inévitable formule de « solidarité, » qui dès longtemps a remplacé dans les discours officiels le cher vieux mot de charité. On s'en consolerait plus aisément si ce n'était affaire que de mots..

Enfin, le discours se termine. D'autres personnages prennent la parole, — phrases banales, encourageant en termes nuageux les auditrices à la conquête d'un vague idéal. Puis c'est le palmarès. 97 diplômes sont accordés. Mais d'abord les lauréates défilent. Le premier prix de cours pratiques est décerné à celle d'entre nous qui s'est le plus signalée par son ignorance... partialité qui doit trouver sa raison d'être. Quoi qu'il en soit, les heureuses élues gravissent les marches pour recevoir des mains d'un monsieur solennel un livre rouge à tranche dorée. Il m'a fallu monter à mon tour et redescendre tenant entre mes bras un exemplaire, à l'usage de la jeunesse, des *Lettres de Madame de Sévigné* et un grand volume illustré : *Perdus dans les glaces*. Il ne manque que la couronne de feuilles vertes pour compléter cet ensemble naïf. Aussi bien, j'aime encore mieux, si enfantine qu'elle soit, une telle littérature, que celle qui fut, je le sais, distribuée l'an passé où chaque élève lauréate a reçu un exemplaire de *la Morale des Jésuites*, de Paul Bert. Mais pourquoi donc ne pas remettre à de futures gardes-malades quelques ouvrages capables de les conseiller utilement dans leur tâche?

Il est cinq heures et demie. La séance se termine. Et, parmi le tumulte des conversations bruyantes, le gai tapage des diplômées, on perçoit, sur l'estrade, derrière les plis de la tenture, notre professeur de pansemens qui discourt, la bouche pleine d'une sandwich...

27 juillet. — J'extrais du journal *l'Action* une partie du compte rendu de la distribution des prix : « Il est quatre heures. Il fait un temps délicieux. Les petits bonnets blancs ondulent sous l'ombre des arbres, ces petits bonnets blancs qui ont si vaillamment fait oublier la disgracieuse et méchante cornette. Ils ne s'ornent pas encore de la cocarde prescrite dernièrement par M. Mesureur et que seuls arborent les bonnets de soie noire des surveillantes. L'administration, paraît-il, n'a pas encore eu le temps de distribuer les nouvelles coiffures à toutes les infirmières. C'est regrettable...

« ... M. Gory préside. En un discours très applaudi, il a retracé les diverses améliorations, apportées par l'année 1903 et M. Mesureur (*sic*), dans le service du personnel des hôpitaux... M. Gory a conclu en recommandant aux jeunes infirmières d'avoir une haute idée de leur rôle et, puisqu'elles sont toutes solidaires,

d'accomplir avec une égale bonne volonté leurs graves fonctions. »

Fasse le ciel que de tels encouragemens soient de force à opérer la transformation qui s'imposerait là !

28 juillet. — Dernier acte. La distribution des prix à la Salpêtrière. C'est là que seront délivrés, aux élèves des trois Hôpitaux-Écoles, les diplômes de parchemin, et nous sommes toutes convoquées. Un grand amphithéâtre a peine à contenir les élèves. J'arrive trop tard pour jouir du discours de M. Bourneville, réédition exacte de celui de la Pitié, me dit-on, et je reste debout près d'une porte, faute de place. La séance est interminable. On distribue aussi les prix des cours primaires qui ont préparé les infirmières de bonne volonté au certificat d'études, et les petits bonnets défilent, innombrables. Pourquoi donc nous convoquer d'office à cette inutile parade?... C'est toujours le même système, réclame et batterie de grosse caisse pour en imposer à ceux qui ne savent pas voir. Et l'on y parvient.

Mais pour qui veut aller plus loin, cela prend la forme d'une systématique mystification. Ils ont détruit sans pouvoir rebâtir. Leur solidarité se désagrège au premier choc. On a pris de l'antique esprit de corps, en lui ôtant toute raison profonde, les inconvéniens sans les avantages. L'enseignement est défectueux, la formation en commun est fictive, car c'est contact du moment et non pas fusion en vue d'un intérêt élevé. Chacun ici a travaillé pour soi, et, si parfois l'union s'est produite, c'est, ayons le courage de le dire, « l'union libre » qui peut seule résulter d'une telle école de mœurs.

Et c'est le cœur douloureusement ému que je m'éloigne, emportant mon rouleau de parchemin. Sur mon passage, dans la cour de l'hospice, une vieille femme s'arrête : — « Sont-elles fières d'avoir leur diplôme ! — Et je ne puis me retenir de lui répondre : — Fières... hélas ! il n'y a pas de quoi ! »

***

AU SPITZBERG ET A LA BANQUISE

DERNIÈRE PARTIE (1)

V

13 août. — Il nous est donné enfin de contempler cette féerie du soleil de minuit après laquelle nous aspirons vainement depuis que nous naviguons dans le mystérieux domaine du jour éternel. Pour la première fois, le ciel est à peu près dégagé de brumes, et l'astre du jour, qui est aujourd'hui l'astre de la nuit, nous apparaît à l'heure solennelle où je l'avais contemplé dans la mer d'Islande, le 23 juin 1881. Mais là-bas, sous le cercle polaire, je ne le vis que raser les flots, tandis qu'ici, à 13 degrés plus au nord, dans la nuit du 13 au 14 août, nous le voyons planer à 5 degrés au-dessus de l'horizon. Il nous apparaît d'abord légèrement voilé par un nuage d'un jaune d'or; mais au moment où l'aiguille de nos montres s'approche de minuit, il se dégage complètement, projetant sur la nappe houleuse de l'Océan une tremblante colonne de feu, et brillant d'un éclat assez vif pour que les yeux doivent en éviter l'éblouissement. Pendant que le vaisseau marche droit vers le pôle, nous avons le soleil en face, nous indiquant le Nord à minuit comme à midi il nous indiquait le Sud. Minuit! l'heure de l'obscurité sous nos latitudes, tandis qu'ici, dans le voisinage du 80e degré, c'est l'heure des flamboiemens de lumière, des éclatantes colorations, c'est l'heure où les nuages se nimbent d'or et de pourpre, où le ciel prend des

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

aspects fériques, des tonalités merveilleuses. A voir ce soleil si haut, ce ciel si bleu, ces nuages si transparens, on se prend à douter de ce que l'on voit, et ce monde si différent du nôtre, où minuit et midi peuvent être pris l'un pour l'autre, apparaît comme un monde imaginaire, fantastique, irréel.

Tout en fêtant le soleil de minuit, nous dépassons la dernière pointe du Spitzberg, pour prendre le large et aller à la recherche du pack. Or, nous sommes beaucoup plus près du but que nous ne le pensions, car les montagnes du Spitzberg sont encore en vue que déjà, vers une heure du matin, nous voyons l'Océan blanchir au Nord; c'est le reflet de la Banquise. Cette vue nous cause des sentimens divers : à l'orgueil d'atteindre la grande barrière de glace qui s'oppose à la conquête du pôle, se mêle la déception de la rencontrer trop tôt; nous comptions sur l'inconstance de cette barrière, qui change de place d'une année à l'autre, et notre secret désir était de ne la voir apparaître que vers le 82e degré, pour nous rapprocher le plus près possible du pôle. Les plus ambitieux d'entre nous ne rêvaient rien de moins que de naviguer jusqu'au 82° 45' point extrême atteint en traîneau par Parry le 23 juillet 1827; les moins exigeans se contentaient du 81° 37', latitude atteinte par la croisière du capitaine Bade en 1896. Or, voici que la barrière de glace se dresse devant nous dès le 80e degré 3 minutes! Mais, après tout, on peut être fier d'avoir dépassé le 80e degré; n'est-ce pas le passage de ce degré que Nansen célébrait par une fête à bord du *Fram*, après six mois de blocus dans la banquise!

Pendant que nous naviguons vers le pack, la mer grossit considérablement. L'*Oihonna* bondit sur la vague, où tout est bruit et mouvement, tandis que là-bas, saisissant contraste, sur l'immense plaine glacée qui s'étend jusqu'au pôle, c'est l'immobilité et le silence éternels. Déjà nous ne sommes plus qu'à quelques encablures du bord de la banquise; nous la voyons se développer devant nous, à perte de vue, dans sa blancheur immaculée, semée de hummocks, et nous distinguons même, très loin, comme une montagne conique qui domine cette mer figée, et qui n'est qu'un de ces énormes icebergs arrachés à quelque glacier des terres voisines du pôle. Nous voudrions aller reconnaître de près le pack et pénétrer au milieu des glaçons détachés qui en défendent les abords; mais la mer est si prodigieusement enflée qu'il faut renoncer en ce moment à nous approcher de

ces masses de glace; aussi bien le capitaine Bade donne-t-il l'ordre de virer de bord pour aller nous réfugier cette nuit dans la baie de Smeerenburg, sauf à tenter demain une nouvelle reconnaissance de la banquise vers l'Est, où nous serons mieux abrités du vent par l'archipel.

Nous reprenons donc la route du Spitzberg que nous avons laissé au Sud, et dont les splendides massifs neigeux reparaissent bientôt, se profilant avec une netteté extraordinaire dans la pure atmosphère de cette nuit bleue, claire, sereine.

VI

14 août. — Après cette nuit d'émotion, nous nous réveillons dans les eaux moins courroucées de la baie de Smeerenburg, qui s'ouvre entre la pointe nord-ouest du Spitzberg, et les deux îles voisines : des Danois et d'Amsterdam. Cette baie, mal protégée contre les vents du Sud, est dominée par un imposant amphithéâtre de montagnes. De tous côtés tombent dans la mer de puissans fleuves de glace qui se terminent par des falaises à pic. Bien que nous ayons déjà admiré beaucoup de ces courans cristallins depuis la Baie de la Recherche, le grand glacier de Smeerenburg nous semble surpasser en grandeur et en éclat tous ceux que nous avons vus. Nous demeurons littéralement stupéfaits devant cette grandiose cuirasse de glace d'un bleu translucide, qui ne diffère d'une cataracte que par son immobilité, et par la verticalité de sa chute dans la mer. Combien pauvres paraîtraient nos glaciers des Alpes auprès de ces magnifiques glaciers polaires! Comme la mer est très forte jusque dans cette baie mal abritée contre la houle du large, le travail de l'atterrissage fut extrêmement laborieux. Par prudence, la chaloupe ne prit que peu de monde à la fois, en sorte qu'il fallut lui faire faire trois voyages consécutifs pour débarquer toute la caravane : et, comme je fus du troisième voyage, ce ne fut qu'au bout d'une heure et demie que mon tour vint. Notre nacelle dansait comme une coquille de noix sur la vague. Un de mes compagnons, le Genevois, n'était pas rassuré, ayant vu un jour sa barque se retourner dans les mêmes conditions sur le lac Léman ; il put s'en tirer à la nage; mais ici, si pareil accident se produisait, on ne nagerait pas longtemps dans cette eau où notre thermomètre descend à + 1°,9.

Nous atterrissons sur une plage pierreuse, grise, affreusement

déserte, semée de granits. Dans ces régions septentrionales, la roche éruptive a remplacé les sédimens du Spitzberg méridional. Il n'y a d'autre végétation que des mousses portant de petites fleurs rouges, et on ne voit d'autres traces d'êtres vivans que les empreintes des pattes d'eiders sur le sable de la grève. Les énormes ossemens de morses dont le sol est jonché attestent que ces redoutables mammifères visitent cette plage : toutefois, nous n'en voyons pas un seul, au grand désappointement de nos chasseurs, qui sont réduits à distribuer leur poudre aux phoques et aux oiseaux de mer. On n'est pas peu surpris de rencontrer, à une latitude aussi voisine du pôle, des troncs d'arbres usés par les flots, blanchis par les galets, et entièrement dépouillés de leur écorce : ils sont venus échouer dans ces froids parages après avoir vécu dans des contrées plus favorisées de la nature. D'autres sujets de surprise s'offrent à nos yeux : sur les glaciers voisins nous distinguons, çà et là, de grands amas de neige, non pas blanche, mais rouge et verte, spectacle rare dans nos Alpes et commun au Spitzberg : ces teintes étranges sont dues à d'innombrables crustacés phosphorescens et à une végétation de champignons et d'algues microscopiques. Nous trouvons, à quelques mètres du rivage, un petit étang d'eau douce, dont la nappe est soulevée en tempête par le vent furieux s'engouffrant dans cette baie trop ouverte. Les naturalistes de l'expédition se livrent ici à la pêche de certains organismes intermédiaires entre le règne animal et le règne végétal, qui pullulent dans ces parages. Quant à nos météorologistes, ils font monter à 1300 mètres de hauteur des cerfs-volans d'une construction spéciale, destinés à constater la température et l'état hygrométrique de l'atmosphère dans les hautes régions polaires.

Le principal intérêt d'une visite à Smeerenburg, ce sont les tombes des pêcheurs hollandais du XVIIe siècle, qui hivernèrent et moururent dans ce lieu de désolation. Nous errons pendant quelque temps à la recherche de ces tombes, et nous découvrons enfin, non loin de la mer, un cairn autour duquel sont éparpillés sans ordre quatorze cercueils défoncés par les ours blancs et contenant encore les squelettes exposés à toutes les intempéries et à toutes les profanations : les ossemens blanchis par les neiges et les pluies ont été bouleversés de telle sorte que j'ai vu deux crânes dans un même cercueil; un de ces crânes est encore coiffé d'une casquette dont le drap est dans un merveil-

leux état de conservation. Les planches des cercueils, grossièrement ajustées, sont intactes, bien que depuis près de trois cents ans elles soient exposées aux influences atmosphériques : ce phénomène est dû au froid continu et à l'extrême pureté de l'air de ces régions arctiques; rien ne s'y détériore; le bois et les étoffes y gardent leur aspect neuf pendant des siècles. J'ai relevé, sur la dalle de pierre bleue qui surmonte le cairn érigé au milieu de ce cimetière arctique, une inscription que j'ai lue avec d'autant plus d'intérêt qu'elle est conçue dans une de mes deux langues maternelles. Après avoir rappelé que le Spitzberg fut découvert par les Hollandais jusqu'au 79e degré 30′ de latitude, cette inscription relate en huit lignes la mort de Jacob Seegersz, de Andries Jansz, de Middelbourg, et de douze autres Hollandais, qui hivernèrent en cet endroit et y périrent de faim de 1633 à 1635. J'avoue que je me suis senti profondément remué devant cette laconique inscription funèbre, certes la plus septentrionale du monde. Ces braves pêcheurs qui vinrent mourir ici de misère et de privations, au bout du Spitzberg, à deux cents lieues du pôle, étaient pour moi presque des compatriotes, puisqu'ils parlaient la langue des Flamands. Les rires de mes compagnons devant ces pauvres tombes me faisaient mal, et quand l'un d'eux s'avisa de se servir d'une planche de cercueil en guise de passerelle pour rejoindre la chaloupe à pied sec, et qu'un autre poussa l'inconscience jusqu'à emporter à bord un crâne comme souvenir, je ne pus qu'applaudir à l'ordre que donna le comte Stenbock de réintégrer ces reliques à leur place.

Cette baie de Smeerenburg, où quatorze pêcheurs hollandais dorment depuis près de trois siècles leur dernier sommeil, porte encore sur les cartes le nom de « baie de Hollande. » Elle doit son nom, de même que l'île d'Amsterdam, la baie de Hambourg, l'île des Danois, au traité qui fut conclu au XVIIe siècle entre les nations rivales qui se disputaient la possession des pêcheries du Spitzberg. On a peine à croire que de longues et sanglantes querelles éclatèrent à diverses reprises dans cette lointaine contrée déserte. Il résulte de rapports authentiques qu'à cette époque, près de deux cents vaisseaux montés par dix ou douze mille hommes étaient engagés dans la pêche de la baleine, qui était alors beaucoup plus abondante dans les eaux du Spitzberg qu'elle ne l'est aujourd'hui. Pour mettre fin aux continuels conflits, qui aboutirent souvent à de véritables batailles navales, les nations

rivales qui exploitaient ces mers conclurent un traité qui attribuait aux Hollandais la baie de Hollande et l'île d'Amsterdam, aux Danois l'île des Danois et la Dansk Gatt ou « Chenal des Danois, » aux Hambourgeois la baie de Hambourg. Les Français se contentèrent de deux baies sur la côte septentrionale. Les Anglais eurent soin, en vertu des principes économiques qu'ils pratiquaient déjà alors, de se réserver la part du lion, la baie du Roi et la baie des Glaces, qui constituaient les plus vastes et les meilleurs parages de pêche. Ils s'attribuèrent également l'île du Prince-Charles, ainsi nommée en l'honneur du futur roi d'Angleterre qui périt sur l'échafaud.

En dépit de la houle, l'*Oihonna* reprend la mer après un demi-jour de repos. Le plan du capitaine Bade est d'aller reconnaître la banquise à l'Est, puis de pénétrer dans le Wijdefjord si l'entrée n'en est point bloquée par les glaces, comme il l'appréhende d'ailleurs. Après avoir perdu de vue les puissans glaciers de Smeerenburg, nous passons devant l'îlot de Vogelsang, qu'habitent des milliers d'oiseaux de mer, et nous contournons les Klovenkliffs, énormes rochers qui ressemblent à deux tours de cathédrale gothique. En cet endroit, nous roulons affreusement sur une mer démontée; mais à peine avons-nous doublé ce cap des tempêtes, qu'un calme relatif se fait : c'est que la côte Nord du Spitzberg nous protège contre les terribles assauts des vents du Sud. Sur cette côte, le paysage a un caractère alpestre de toute beauté : les pics, tout blancs de neige, y ont des formes hardies qui rivalisent avec les plus fiers sommets des Alpes : il y a, entre autres, une montagne qui domine tout le tableau de sa masse imposante, et qui nous rappelle absolument le Weisshorn. Mais c'est un Weisshorn blanc de la tête au pied, la limite des neiges étant ici le niveau de l'Océan.

Bientôt nous apparaît l'éclatante ligne blanche de la Banquise, que l'on n'oublie plus quand on l'a vue une fois : elle se montre à une portée de canon, en sorte que nous naviguons dans une passe à peine large d'une lieue, qui s'allonge entre l'extrémité septentrionale du Spitzberg et l'éternelle barrière de glace. Pendant que nous marchons sous petite vapeur, au milieu des glaces flottantes, le pilote grimpe au mât de misaine et braque sa jumelle dans toutes les directions : juché sur l'échelle de corde, coiffé de son bonnet de fourrure, cet homme à la carrure de géant, à la longue barbe inculte, a l'air de quelque dieu

marin. Après avoir consciencieusement scruté l'horizon, il déclare que les glaces obstruent le passage vers la Liefde Bay : ainsi se vérifie l'appréhension du capitaine Bade, et il nous faut renoncer définitivement à pénétrer dans le Wijdefjord, dont l'entrée n'est d'ailleurs que rarement libre, même en été. Avant de virer de bord, nous nous lançons à toute vapeur vers la banquise.

Oh ! l'impressionnant spectacle que cette banquise que nous n'avions fait qu'entrevoir la nuit dernière, et que nous voyons maintenant de tout près ! C'est sur cette infinie étendue de glace qui est là devant nous dans sa muette immobilité, que Nansen et Johansen s'en allèrent à la conquête du pôle ! C'est dans cette plaine de glace que fut enfermé le *Fram!* C'est sur cette banquise sans fin que trouvèrent leur tombeau l'infortuné Andrée et ses deux compagnons ! Que de poignans souvenirs, que de graves pensées se présentent à l'esprit devant cette infranchissable limite de la navigation ! Rien ne peut rendre l'émotion qui vous étreint lorsque vous pouvez toucher du doigt ce redoutable pack, en étudier de près la compacte structure, y distinguer les hummocks, les toros, le floe, les icebergs, toutes ces bizarres formations dont les langues parlées dans nos climats tempérés ne peuvent donner qu'une idée confuse. Comme toutes les notions vagues puisées dans les récits des navigateurs se précisent devant la saisissante réalité ! Quelle vue unique pour des yeux humains ! Et comme cela paraît nouveau et étrange à l'oreille, le craquement des énormes glaçons se heurtant les uns contre les autres ! Sur les bords de la banquise, en effet, la glace est toute disloquée et se soulève sous l'action du flot : ce sont des îlots de glace, qui se ruent les uns contre les autres, avec des rugissemens rauques ; leur taille dépasse de beaucoup celle de notre navire, et leur épaisseur varie de deux à sept mètres. La limite entre la banquise et la mer n'est pas précise. Mais à quelques mètres du bord, tout se solidifie, le pack devient une plaine ferme et continue, qui se poursuit, comme une mer figée, jusqu'au pôle, et du pôle jusque vers les rivages opposés de l'Alaska. C'est, à perte de vue, à l'infini, un éblouissement de bleu et de blanc sur lequel se détachent, çà et là, de grands icebergs noirs, portant les matières terreuses entraînées par les glaciers.

Comme si l'imprévu devait inévitablement surgir dans les

voyages polaires, voici que l'un de nos météorologistes, armé de son télescope, signale un navire emprisonné dans la banquise.

A cette grosse nouvelle, le télescope passe de main en main : à l'aide de l'instrument, je découvre non sans peine un mât, comme un bâton à peine perceptible, planté droit dans la plaine glacée : il est là, à trois ou quatre lieues, dans sa troublante immobilité. A cette distance, tout signal est invisible, même au télescope. Et de savoir qu'il y a là, à quelques lieues de nous, des hommes, séparés du monde, qui nous ont vus peut-être, et avec lesquels il est impossible de communiquer, cela nous cause une angoisse poignante. Déjà nous brûlons du désir de nous dévouer pour ces malheureux en organisant un sauvetage en traîneau sur la banquise. Mais tout s'explique enfin. Le pilote norvégien, qui sait tout ce qui se passe dans les régions polaires, nous apprend que le navire bloqué est la *Laura*, goélette norvégienne, récemment partie de Tromsö dans le dessein d'explorer l'archipel des Sept-Iles et d'hiverner dans la banquise pour y faire des observations scientifiques. Ce sont donc des prisonniers volontaires, outillés pour un hivernage dans les glaces. Cette nouvelle, tout en nous soulageant, nous inspire de salutaires réflexions : si nous nous attardions dans ces dangereux parages, nous nous exposerions à subir le sort de la *Laura*. Aussi bien avons-nous hâte d'achever notre reconnaissance. L'*Oihonna* pénètre en plein pack, dans sa portion disloquée, assez loin pour que nous puissions avoir l'illusion d'être prisonniers dans les glaces, car à trente mètres dans la banquise, l'action du flot est déjà nulle, le navire ne roule plus, et devant nous s'étend la glace solide, sur laquelle un phoque se livre à ses lourds ébats, tout ahuri de notre apparition. Parvenus à une centaine de mètres du bord de la banquise, nous stationnons pendant quelque temps dans une immobilité absolue, tandis que le bruit des flots soulevés et des glaçons qui s'entre-choquent arrive encore jusqu'à nous. Mais, si nous regardons vers le Nord, nous pouvons nous croire au cœur des glaces éternelles. Il est sept heures du soir. Le soleil projette des rayons d'or sur la surface mate de la mer figée. Et lorsque l'*Oihonna* vire lentement de bord pour reprendre sa route vers son élément liquide, nous emportons l'inoubliable vision de ce sublime paysage polaire.

Bientôt après, nous étions de nouveau le jouet des flots, bondissant sur les vagues d'une mer démontée. Dans ces tristes

parages, les baies où l'on peut chercher un refuge contre la tempête sont désertes et inhospitalières. Pour fuir la tourmente, où donc irons-nous ? Dans la baie la mieux abritée, celle où Andrée gonfla son fatal ballon.

VII

15 août. — A minuit, le jour de l'Assomption, nous entrons dans la baie Virgo, cette anse de l'île des Danois que l'aventure d'Andrée a rendue célèbre. La baie, en forme de cirque, est mieux protégée que celle de Smeerenburg; mais combien farouche est l'aspect des montagnes brunes, plaquées de neige, qui l'enclosent! C'est le site le plus sinistre qui se puisse imaginer, et pour qu'Andrée ait pu pendant des mois y préparer son expédition sans se laisser abattre par l'influence déprimante d'un paysage morose, il fallait qu'il fût doué d'une force d'âme peu commune, si l'on peut appeler force d'âme l'entêtement et l'obstination. M. Berson, le savant météorologiste aéronaute qui se trouve parmi nous, et qui a atteint en ballon l'altitude de 11 000 mètres, lui démontra scientifiquement l'impossibilité de gagner le pôle en ballon et lui prédit un échec certain. Ce fut aussi ma prédiction, bien que je n'aie d'autre compétence que celle du sens commun. Mais Andrée avait l'aveugle opiniâtreté des hommes qui se croiraient perdus d'honneur s'ils reculaient, même devant l'impossible. Toute la presse des deux mondes annonçait depuis des mois le départ prochain du héros dont le nom était dans des millions de bouches; le public commençait à s'impatienter de ce qu'il ne partait pas. Enfin il partit aux applaudissemens des deux mondes... Et aujourd'hui sa veuve est folle.

Du milieu de la baie où nous sommes mouillés, nous distinguons la petite cabane de bois construite par Pike, et qui a servi d'abri à beaucoup d'explorateurs polaires. C'est dans cette maison édifiée par un Anglais pratique qu'un Suédois rêveur prépara son expédition. Au sommet de la montagne brune qui domine la cabane, au Sud, on voit encore le piquet de fer sur lequel flottait le drapeau qui indiquait la direction du vent : on s'en souvient, le vent soufflait obstinément du Nord, et Andrée attendait obstinément le vent du Sud. On nous montre, à l'opposite, dans quelle direction partit le ballon : il s'éleva au-dessus de la

montagne située à gauche de l'entrée du goulet; cette direction Nord-Ouest était fâcheuse pour les débuts de l'expédition.

La chaloupe nous débarque au pied d'un cairn érigé à l'endroit même où le ballon le *Orn* (l'*Aigle*) s'éleva dans les airs. La pyramide porte cette laconique inscription en langue suédoise: « D'ici, le 11 juillet 1897, s'élevèrent sur le ballon suédois l'*Aigle*, à la recherche du pôle Nord, A. Andrée, N. Strindberg et K. Fraenkel. » A quelques pas du monument, que surmonte un drapeau suédois en métal, un énorme amoncellement de bois de charpente, dans un merveilleux état de conservation, marque la place du hangar circulaire où le ballon fut gonflé. Beaucoup de ces pièces de bois portent encore l'empreinte à demi effacée du drapeau suédois, et plusieurs de nos vandales s'offrent la satisfaction puérile de faire scier par un matelot des blocs portant cette empreinte, qu'ils emporteront comme reliques. A côté de ce hangar en ruines subsistent encore les gazomètres avec leurs escaliers croulans, et tout autour le sol est jonché des débris de tout ce qui a servi à la fabrication du gaz. Que d'argent englouti, que d'efforts perdus, que de vies sacrifiées! Tout près du cairn, nous vîmes un cercueil contenant les restes d'un des ouvriers d'Andrée: on ne peut faire un pas dans cette contrée maudite sans y être ramené à la pensée de la mort!

Bien modeste est la cabane de bois dans laquelle Andrée vécut ses quatre derniers mois : elle semble attendre son retour, et tout y est encore dans l'ordre où il la laissa. Voici la pièce qui lui servait à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher : un lit de camp, une couchette de bois suspendue au mur, deux bancs de bois, un poêle suédois, et une table de bois blanc fixée contre l'une des deux petites fenêtres : sur cette table, à côté des calendriers annotés de la main du héros et de quelques autres papiers, se trouve encore une galette de *flatbröd*, sorte de pain de seigle qui se conserve indéfiniment : elle est à demi entamée. La pièce voisine, plus étroite, contient des lits superposés et accrochés à la paroi, comme des couchettes de navire ; c'est là qu'habitaient Strindberg et Fraenkel. Sur la porte est affiché l'inventaire du mobilier, écrit de la main d'Andrée. Une petite pièce servait de cuisine. Une échelle très roide mène au grenier, tout encombré de boîtes de conserves, les unes défoncées, les autres encore intactes.

Comme nous avions parmi nous un vénérable prêtre catho-

lique, qui était le plus âgé de tous les membres de l'expédition, le capitaine Bade avait voulu, bien que protestant, que la fête de la Vierge fût célébrée dans la baie de la Vierge (*Virgo Bay*). A une heure du matin donc, à la porte de la cabane d'Andrée, le capitaine agitait une clochette, et tous, protestans et catholiques, pénétraient dans la plus grande pièce, où l'on avait transformé en un autel la petite table de travail sur laquelle Andrée rêva si souvent sa chimère du pôle Nord. L'indigente chambrette était trop étroite pour contenir tout le monde. Le vieux doyen officiait, revêtu de ses modestes habits sacerdotaux, sur son pauvre et triste autel, mais le spectacle était plus imposant que la pompe d'une cathédrale. Quand il eut fini, il fit une allocution d'une inspiration touchante, dans laquelle il célébra la grandeur des scènes de la nature arctique et opposa l'impuissance humaine à la toute-puissance divine. Il entonna ensuite un cantique auquel s'unit l'assistance entière. De tous les épisodes de notre croisière, cette première messe au Spitzberg célébrée par un vieux prêtre dans l'humble cabane d'Andrée fut, dans toute sa simplicité, le plus grand et le plus émouvant. Et, quand nous revînmes à bord de l'*Oihonna*, nous demeurâmes tous, même les plus indifférens, pensifs au souvenir de ce qui venait de se passer sous le 80e degré de latitude.

Cette même nuit, à quatre heures du matin, nous mouillons pendant une heure dans la merveilleuse Baie de la Madeleine. C'est le site classique du Spitzberg. Quatre fleuves cristallins y tombent à pic dans la mer, et leurs fronts terminaux se présentent comme de vastes murs de glace d'un bleu admirable, hauts de 20 à 30 mètres. C'est un paysage polaire d'une grandiose ampleur. Nous voudrions bien atterrir, mais par ce mauvais temps notre capitaine a hâte de gagner la Baie des Glaces, et nous devons nous borner à contempler du navire cette baie dont la beauté a ravi tous les navigateurs polaires.

La tempête s'accentue encore quand nous reprenons le large. Le navire tangue et roule de plus en plus. Nous longeons toute la journée, par une mer démontée, la côte farouche de la terre du Prince-Charles. Dans la soirée, nous pénétrons dans les eaux calmes de l'Icefjord, la Baie des Glaces. Après avoir dépassé les deux imposantes colonnes d'Hercule qui en marquent l'entrée, le Faestningen (la Forteresse) et le Dödmanden (l'Homme mort), qui doivent leurs noms à leurs formes étranges, nous entrons

dans cette profonde dépression qui coupe le Spitzberg presque de part en part, et qui n'est qu'un vaste affaissement de l'écorce terrestre, comme l'ont établi les récentes investigations du baron de Geers, et comme l'attestent les anciennes lignes de fissure et de dislocation qui avoisinent la dépression.

L'Icefjord est le plus grandiose de tous les fjords du Spitzberg. Ce magnifique bras de mer pénètre à plus de 75 kilomètres dans l'intérieur des terres, où il forme de nombreuses ramifications, le Nordfjord, la Dickson Bay, la Klaas Billen Bay, la Sassen Bay. Nous naviguons pendant trois heures entières pour parcourir le fjord dans toute sa longueur, depuis le cap Staratschin jusqu'à l'extrémité de la Sassen Bay. Et cette navigation est une des plus merveilleuses qu'on puisse faire. Sur l'eau morte du fjord, aux reflets métalliques, flottent les milliers de petits icebergs qui ont valu son nom à la baie. Ces icebergs se détachent constamment des immenses courans de glace qui, sur la rive septentrionale, submergent toutes les vallées et se précipitent dans la baie comme une marée diluvienne subitement congelée. C'est le plus extraordinaire des tableaux alpestres, transporté des hautes altitudes de la Suisse au niveau de la mer. Sur la rive opposée, le spectacle est tout différent : là, ce sont tantôt de puissantes murailles verticales auxquelles il semble qu'on ait appliqué l'équerre et le cordeau, tant leurs assises sont régulières ; tantôt de curieuses montagnes en forme de table, tantôt des forteresses de calcaire triasique et de dolomie qui donnent au fjord des Glaces un caractère tout différent des fjords du Nord. Par suite de l'action des neiges, certaines parois affectent la forme de vastes draperies qui auraient été froissées et chiffonnées. Les mousses qui tapissent les contreforts inférieurs leur donnent des tons admirables de malachite.

Il est dix heures du soir lorsque nous mouillons dans la Sassen Bay qui s'arrondit en un vaste bassin au bout du fjord, et qu'entourent ces montagnes tabulaires qui rappellent, par leur aspect bizarre, les fameux cañons du Colorado. Conway a donné à l'une d'elles le nom de *Temple Mountain*, à cause de son architecture fantastique : elle se termine, vers la mer, par une muraille à pic flanquée de bastions et hérissée de clochetons. Au bout de la baie s'ouvre la vallée de la Sassen Dal, qu'arrose la seule rivière que nous ayons vue au Spitzberg : elle ne coule point en masse compacte, mais s'éparpille en une infi-

nité de lacs. Cette absence de rivières est un des traits les plus caractéristiques du Spitzberg. Les pluies y sont rares, les chaleurs et les orages y sont inconnus. Il en résulte un régime spécial. Au lieu de rivières et de torrens, un sol spongieux, des mousses imbibées, sans écoulement. Il n'y a point, comme dans nos Alpes, de ces grosses pluies d'été qui entraînent tout sur leur passage : il n'y a guère que des tempêtes de neige et des brouillards. Aussi bien trouve-t-on de la terre végétale jusque sur les cimes des montagnes. Point de cônes d'avalanche. La décomposition des roches se fait sur place. En un mot, au phénomène d'érosion se substitue le phénomène d'imbibition, suivant la très juste expression de M. Brun, notre géologue genevois.

La vallée de la Sassen Dal, qui n'est que la continuation du fjord des Glaces, est la route que suivit, en 1892, mon ami Charles Rabot lorsqu'il tenta la traversée du Spitzberg occidental entre la Sassen Bay et l'Agardh Bay. Arrivé à moitié route, il dut, alors que le succès était certain, revenir en arrière pour obéir aux ordres du chef militaire de cette expédition. On sait que l'explorateur anglais, sir Martin Conway, reprit cette idée et exécuta, en 1896, la première traversée de la grande île polaire. Aussi bien cette traversée n'est-elle pas très longue : de la Sassen Bay à l'Agardh Bay, il n'y a qu'un isthme étroit qui ne représente que le tiers de la largeur de l'île, les deux autres tiers étant occupés par le long fjord des Glaces. Encore cet isthme est-il traversé, dans sa plus grande portion, par la vallée de la Sassen Dal, vestibule de la côte orientale. Des alpinistes déterminés peuvent, en deux jours, gagner la baie d'Agardh, qui n'est, à vol d'oiseau, qu'à 52 kilomètres de la Sassen Bay. Mais si nous étions équipés pour une semblable expédition, la saison serait trop avancée pour oser la risquer. Il faut donc nous borner à une petite excursion à terre.

La chaloupe nous dépose à minuit au fond de la baie, où nous débarquons sur des conglomérats d'un curieux aspect, profondément rongés par la mer. Nous gravissons la montagne voisine, à laquelle M. Rabot a donné le nom de l'académicien Marmier, qui prit part à l'expédition de la *Recherche*. Au pied de la montagne le sol est littéralement semé de cornes de rennes, qui attestent combien ces ruminans abondent dans la région. Sur les terres molles, nous rencontrons en maints endroits leurs traces fraîches. Pendant une heure, nous peinons sur des pentes

très roides, où les éboulis alternent avec les mousses molles et spongieuses. Nous rencontrons, çà et là, de grands amas de neige qui ont la dureté de la glace. Nous atteignons, tout en nage, à une heure du matin, un plateau de 360 mètres d'altitude, balayé par un vent glacial, sec, pénétrant, qui fige la sueur sur le corps. La température est de 1°,9. De là nous planons sur une terre de désolation, déserte et nue, d'un caractère dantesque, qui représente l'aspect du globe à l'époque glaciaire, avant que l'homme et la végétation n'y eussent fait leur apparition. Ce paysage est d'une telle grandeur qu'il nous arrache à tous des cris d'admiration. A nos pieds miroite la moire des eaux mortes du fjord, dans son cadre sévère de monts neigeux coiffés de sombres nuages : c'est le lac des Quatre-Cantons, mais sans la verdure qui en fait le charme. Au bout de la baie s'ouvre la Sassen Dal, au fond de laquelle serpente en larges méandres la rivière qui débouche dans le fjord, rappelant le Rhin à son entrée dans le lac de Constance. A une vingtaine de kilomètres de distance brille un vaste glacier, peut-être celui auquel Conway donna le nom de Rabot. A l'opposite, l'œil plonge dans une vallée affreusement sauvage et désolée, qui s'ouvre immédiatement au pied de la montagne, et dont les parois aux assises régulières rappellent les formations du Colorado : au fond de la vallée nous distinguons nos chasseurs à la poursuite des rennes qui doivent y abonder, à en juger par les coups de fusil dont le faible écho parvient jusqu'à nous.

VIII

16 août. — Au moment de quitter la Sassen Bay, un phoque est venu gentiment nous saluer, s'approchant sans méfiance, comme pour faire connaissance avec l'*Oihonna* et ses passagers. L'un d'eux, le barbare ! a tiré sur la pauvre bête qui, blessée, a fait le plongeon et n'a plus reparu. Nos chasseurs ont fait dans ce pays giboyeux un affreux massacre de rennes. Ah ! le cruel sport ! Je m'apitoie surtout sur un jeune renne, plein de grâce et de gentillesse, même inanimé : le pauvret a encore dans la bouche une touffe de mousse qu'il broutait au moment où il a trouvé la mort. Une foule d'oiseaux bizarres figurent parmi les trophées de chasse, entre autres une espèce de perroquet noir à bec rouge. Les naturalistes ont recueilli des mousses et des roches fossiles.

Nous quittons dans la matinée cette Sassen Bay, située dans la région la plus reculée du Spitzberg, et nous côtoyons la rive méridionale du fjord des Glaces. La carte marine de ces parages, dressée par l'amirauté anglaise, est fort inexacte, et les bas-fonds en rendent la navigation périlleuse, surtout en temps de brouillards. Cette côte est découpée par une série de baies, dans certaines desquelles on a trouvé des gisemens de charbon, témoignage du doux climat dont le Spitzberg a dû être favorisé anciennement. De toutes ces baies, la plus accessible aux gros navires est l'Advent Bay, bien connue de tous les voyageurs qui ont visité le Spitzberg : c'est là, en effet, que la compagnie de navigation norvégienne *Vesteraalen* avait établi, il y a quelques années, une petite hôtellerie, la *Turisthutte*, qu'un de ses navires desservait chaque semaine pendant les deux mois d'été; mais les touristes étaient rares, et la compagnie dut renoncer à entretenir des relations avec un pays inhabité. La hutte, qui contenait une vingtaine de couchettes, distribuées dans des sortes de cabines de navire, est aujourd'hui fermée à clef et abandonnée.

Nous faisons une courte relâche à Advent Bay, mais sans y débarquer, et nous nous bornons à regarder de loin la *Turisthutte*. C'est une sorte de *loghouse* couleur sang de bœuf, percé de dix petites fenêtres, établi sur une terre d'alluvion au pied d'une de ces montagnes tabulaires qui dominent la rive méridionale du fjord des Glaces. Le site n'a d'ailleurs aucun caractère bien saillant après les paysages si grandioses des fjords voisins, et il n'a été choisi que parce qu'il offre un excellent mouillage. C'est pourtant l'Advent Bay qui fut l'unique objectif des expéditions organisées vers le Spitzberg pendant les dernières années; l'on a peine à comprendre comment les voyageurs pouvaient y passer la semaine qui s'écoulait entre deux départs de bateau. Nous voyons, mouillée dans la baie, une petite barque à deux mâts : c'est celle de trois Norvégiens qui se proposent d'hiverner dans ces parages solitaires pour chasser le renne, le renard bleu et l'ours blanc : ils se sont construit, sur la rive, non loin de l'hôtellerie abandonnée, une petite hutte où ils affronteront les rigueurs du terrible hiver arctique : il faut que le métier soit lucratif pour qu'il puisse déterminer des hommes à s'exiler pendant l'éternelle nuit polaire dans une contrée déserte. Le capitaine Bade nous a raconté l'étrange aventure survenue, il y a quelques années, à un matelot norvégien de sa con-

naissance : ayant décidé de chasser le renne au Spitzberg, il eut l'incroyable audace de s'embarquer sur un simple canot, muni seulement de vingt-quatre cartouches. Il débarqua à Advent Bay, et, après avoir épuisé ses munitions en tuant quelques rennes, il se remit en route dans sa frêle embarcation. Déjà il n'était plus loin du Cap Nord, quand il rencontra des vents contraires qui l'obligèrent à regagner le Spitzberg et à se réfugier dans l'Advent Bay. Là, avec les planches de son canot, il se construisit une hutte; avec la quille, il se fit une lance qui lui servit, à défaut de munitions, à se défendre contre les ours blancs dont la chair lui permit de se nourrir. Au printemps, il reconstruisit tant bien que mal son embarcation, avec laquelle il mit quinze jours à regagner la Norvège. Il avait laissé au Spitzberg ses peaux d'ours, toute sa fortune, avec l'intention de venir les reprendre sur un baleinier où il se serait engagé comme matelot. Mais il avait compté sans de peu scrupuleux sportsmen anglais qui visitèrent ces parages à quelque temps de là et ne trouvèrent rien de mieux que de s'approprier le butin. En vain le pauvre matelot leur réclama son bien : il ne put obtenir justice qu'en les citant devant le tribunal de Tromsö.

La dernière baie dans laquelle nous relâchons est *Green Harbour*, le Havre Vert, où nous trouvons des milliers d'oies qui font un tapage assourdissant. Les botanistes appellent cette baie le *Paradis du Spitzberg*. Comme tout est relatif! Quand l'œil s'est accoutumé à l'absolue stérilité de cette terre polaire, à cette absence complète d'herbe, d'arbres et de verdure, à ce règne triomphant de la pierre et de la neige, on trouve comme une oasis dans cette baie abritée des vents froids. C'est ici que nous constatons la plus haute température au Spitzberg, 8°,5 au soleil : nous éprouvons une véritable impression de chaleur. Et pourtant, le voyageur qui viendrait en droite ligne de Hammerfest à Green Harbour, serait tenté de comparer le site à un des cercles de l'enfer du Dante, bon tout au plus pour y fonder une colonie de collectivistes où il n'y aurait ni lois ni gouvernement. A première vue, la végétation se réduit à des mousses, des champignons nains et de petits coquelicots. Mais un botaniste norvégien, M. Jörgensen, y a compté soixante espèces de plantes : il ne pouvait faire un pas sans découvrir des espèces qu'il n'avait jamais vues ailleurs. On trouve à Green Harbour presque toutes les plantes qui croissent au Spitzberg.

Une frappante particularité de la flore de cette région, c'est que les mêmes espèces se rencontrent depuis le niveau de la mer jusqu'aux neiges éternelles : le phénomène n'a rien d'anormal quand on se rappelle que, sous cette latitude, la flore du niveau de la mer correspond à celle des hautes altitudes des Alpes, à partir de la limite des saules. Au Spitzberg ne croît pas un seul arbuste; le bouleau nain, qui pousse en Laponie et en Islande, ne se trouve qu'à Green Harbour et à Advent Bay, mais si petit, que l'œil peut à peine le découvrir.

J'avais résolu d'explorer la vallée qui débouche à Green Harbour, et au fond de laquelle aboutit un superbe glacier que je voulais reconnaître. Mais je ne me doutais guère des difficultés de l'entreprise. Une excursion dans une vallée du Spitzberg ne ressemble en rien à une facile promenade dans une vallée des Alpes. C'est un effort épuisant que de marcher dans cette terre molle, tourbeuse, spongieuse, tout imprégnée d'eau, dans laquelle on enfonce à chaque pas, presque de la longueur des bottes, et qui est la caractéristique de toutes ces vallées du Spitzberg livrées à un perpétuel travail d'imbibition. J'espérais pourtant qu'en remontant la vallée, je rencontrerais un sol plus consistant, mais je me trouvai bientôt au bord d'un large et profond ravin au fond duquel serpentait un maigre torrent qui, à en juger par l'étendue de son lit, doit prendre des proportions énormes lors de la débâcle provoquée par la fonte des neiges. Le torrent coulait sous une succession de voûtes et de ponts de neige de l'aspect le plus fantastique : cette bizarre architecture subsiste encore au cœur de l'été, grâce à la facilité avec laquelle, au Spitzberg, la neige se transforme en glace bleue. Arrêté par les ravins qui s'ouvrent à pic, par les torrens qui tombent des névés, par les fondrières qui naissent au pied des pentes neigeuses, je reconnus bientôt l'impossibilité de remonter cette maudite vallée jusqu'au glacier qui en occupe le fond, et je me mis à gravir une montagne de 250 mètres, qui s'élève à gauche, et qui porte sur la carte anglaise le nom de « Mont Vésuve. » J'en atteignis la cime en une heure, et je ne fus pas peu surpris d'y trouver un bambou planté en guise de signal sur une pyramide de pierres. Pauvre bambou, qui vit le jour sur les terres ensoleillées des tropiques, et vint échouer sur cette terre polaire! La cime n'est qu'une étroite arête surplombant de chaque côté un puissant névé. De cet observatoire élevé, on

commande le magnifique panorama qui se déroule le long de la rive septentrionale de la Baie des Glaces. C'est de là que j'ai eu la vue la plus nette et la plus étendue de l'intérieur du Spitzberg. Un prodigieux paysage alpestre, un monde de glaciers, de pics escarpés, de pinacles aériens, d'aiguilles fantastiques. La nappe de glace s'étend comme une immense carapace sur toute la contrée, inondant les vallées et envahissant toutes les dépressions, depuis les limites les plus reculées de l'horizon jusqu'à la mer. Et, dans l'extraordinaire limpidité de l'air qui fait apparaître tout proches les objets les plus éloignés, l'œil s'égare au milieu de cette confusion de pics, de cette orographie compliquée et inextricable. J'aperçois des cimes neigeuses qui, à vue d'œil, sont à cinq ou six lieues de distance, et qui se profilent avec une incroyable netteté dans la claire atmosphère. Ces cimes sans nom n'ont jamais été atteintes par l'homme. Quoique la plupart aient à peine mille mètres d'altitude, elles ont très grand air, avec les grandes ombres bleues qu'elles projettent dans l'immensité blanche, et elles paraissent beaucoup plus hautes qu'elles ne sont en réalité. Comme l'a remarqué M. Rabot, ces pics produisent une sensation de grandeur aussi profonde que la vue des colosses alpins : trompé par cette impression, un œil novice leur attribuerait une hauteur triple. Devant ce tableau arctique, on croit avoir reculé jusqu'à cette époque quaternaire, relativement récente dans l'histoire du globe, où les régions les plus fertiles aujourd'hui étaient ensevelies sous d'épaisses coulées de glace du sein desquelles émergeaient les montagnes. Vu du haut du Mont Vésuve, le fjord m'a fait songer au lac de Genève, avec, en plus, les grands courans cristallins tombant à la mer, et les myriades de glaçons flottant à la surface des eaux. Ce qui complète la ressemblance, ce sont les formes aiguës des pics qui rappellent les massifs situés à l'extrémité orientale du Léman ; mais, par les contours compliqués de ses rives, le fjord rappelle moins le Léman que le lac de Lucerne.

Quel admirable champ d'exploration offrent ces terres vierges ! Depuis trois siècles que le Spitzberg fut découvert, on n'en connaît encore qu'imparfaitement le littoral. Des siècles s'écouleront encore avant que l'intérieur n'en ait été complètement exploré.

IX

L'*Oihonna* quittait la baie des Glaces dans la nuit du 16 au 17 août. La sortie du fjord est un des parages dangereux du Spitzberg, à cause des bas-fonds et des récifs qui ne sont que vaguement signalés sur la carte marine sous le nom de *Sunken Rocks*. Le cap qui forme la pointe méridionale du fjord se prolonge fort loin sous la mer, et, pour l'éviter, il faut faire un grand circuit. Au large, nous trouvons une mer écumeuse, et un violent vent de Nord-Est a succédé au vent du Sud et siffle dans les cordages comme un orchestre infernal. Nous saluons les derniers pitons qui, par leurs formes pointues, sont si caractéristiques du Spitzberg, entre autres le Staratchine Ridge, haute montagne à pic qui domine fièrement l'Océan. Elle a été gravie par Garnwood, qui lui donna le nom d'un chasseur russe célèbre par ses hivernages au Spitzberg. Tout ce littoral est semé d'écueils qui en rendent la navigation fort périlleuse aux grands navires, surtout par les brouillards.

La mer grossit pendant la nuit. Vers deux heures du matin, je suis réveillé par le bruit d'objets qui se livrent dans la cabine à une sarabande désordonnée. Le navire tremble dans toute sa membrure, roule horriblement, et il faut se cramponner au cadre de la couchette pour ne pas être précipité dehors. Tout croule, tout craque, tout mugit : c'est un désordre affreux. A l'heure du lever, le clairon jette sa note stridente au milieu de cette cacophonie. Comme le pont est balayé par la vague, j'endosse un costume de matelot, je me coiffe d'un surouet, et, me cramponnant aux appuis, je parviens non sans peine à me hisser jusqu'auprès de l'officier de quart. De ce haut poste d'observation, je contemple un ouragan sur la mer Glaciale. La scène est sublime et terrifiante. L'*Oihonna* bondit, comme un coursier au galop, à travers le champ de bataille des flots soulevés. Le vaisseau monte jusqu'au faîte de la vague, dont le vent rageur fouette et disperse l'écume, puis, d'un mouvement brusque, angoissant, s'écroule avec fracas dans la vallée qui se creuse entre deux montagnes d'eau. A chaque bond, le pont est inondé par les embruns qui remontent jusqu'à notre poste élevé et nous éclaboussent d'eau salée. Les orgues les plus puissantes ne donneraient qu'une pâle idée de la grande voix de tonnerre des élé-

mens déchaînés. Ce qui domine tous ces bruits réunis, ce sont les perpétuels sifflemens des cordages, sifflemens aigus, stridens, qui déchirent l'oreille comme les plaintes des damnés de l'enfer de Dante. Nous sommes suivis par des bandes de pétrels arctiques, cet oiseau des tempêtes, rasant sans cesse la vague, et en suivant tous les contours, toutes les sinuosités. Et comme pour nous rappeler que nous sommes en mer Glaciale, des milliers de glaçons, d'un bleu d'azur, de toutes formes et de toutes tailles, nous font cortège, bousculés par le flot courroucé : on dirait d'un troupeau de monstres apocalyptiques, que la proue aiguë de l'*Oihonna* traverse triomphalement et disperse au loin, fendant rapidement la vague en dépit du vent et de la tempête. Dans l'après-midi, nous sommes enveloppés par une brume épaisse qui accentue encore le caractère farouche de la scène : cette brume, qui annonce le voisinage de l'île des Ours, est causée par le contact des glaces avec le courant tiède du Gulf Stream, et comme elle se renouvelle constamment sous l'influence d'un phénomène continu, les vents les plus forts sont impuissans à la dissiper. Le timonier ne quitte pas de l'œil la boussole, enchâssée comme une relique sacrée sous le cuivre et le verre : il l'observe d'un regard pieux, tendre et fasciné. Dans la soirée nous dépassons la mystérieuse île des Ours qui se cache obstinément derrière son éternel voile de brouillard. Le vent saute au Sud-Est, ce qui diminue la violence de la tempête. Je me jette épuisé sur ma couchette, après douze heures de lutte, et, quand je m'éveille le lendemain matin, je constate avec joie que la mer s'est calmée. Le vent a sauté au Sud, la température s'est élevée à 8°. L'air est lourd, déprimant : ce n'est plus l'air âpre et vivifiant du Spitzberg.

Le 19 août, à cinq heures du matin, nous débarquons à Hammerfest après une navigation de cinquante-cinq heures depuis notre dernière escale à Green Harbour. Cette petite ville, le plus septentrional des points habités du globe, nous a paru belle comme un rêve. Nous y retrouvons, avec la civilisation, le splendide ciel bleu et une température estivale de 12° à l'ombre et 20° au soleil. C'est presque l'Italie après le pôle ! Quelle joie de trouver ici le télégraphe et des lettres qui n'ont que dix jours de date !

JULES LECLERCQ.

POÉSIE

BOIS SACRÉS

I

Lorsque la foi païenne occupait l'âme antique,
La Grèce et l'Italie avaient leurs bois sacrés;
Les nôtres sont les bois de ce château rustique,
Témoins, pieux aussi, de nos jours vénérés.

C'est là, dans leurs sentiers, là, sous ces mêmes branches,
Que nous avons passé, plus jeunes, moins pensifs;
Celle qui nous quitta, l'aïeule aux mèches blanches,
Savait le nombre d'ans que comptaient les vieux ifs.

Sur les piliers carrés où se scelle la grille
Les deux lions de pierre érigent leur fierté;
L'or léger des tilleuls tout autour s'éparpille
Comme jadis, aux jours déclinans de l'été.

O toi! mon cher amour et ma dernière muse,
Ma force consolante aux jours de trahison,
Si nous sommes vaincus par le nombre et la ruse,
Viens nous réfugier dans la chère maison.

Reviens vers ton enfance et ce qui t'a vu naître,
Vers ce qu'aimaient les cœurs dont ton cœur se forma...
Voici la grande salle, et le coin de fenêtre
Où, sous tes yeux ravis, le livre s'anima.

Et voici, tout auprès du manoir, l'humble temple
Où tu chantas d'abord les bienfaits de ton Dieu,
Quand, nourrie à la fois de précepte et d'exemple,
Tu croissais en sagesse aux marches du saint lieu.

II

Le toit qui fut en fête au jour de ton baptême
Et dans l'ombre duquel nous attend un tombeau,
Comment ne pas l'aimer d'être toujours le même,
Quand tout, autour de nous, se fait pire et nouveau?

Quand le Glaive et la Croix, quand tout ce que notre âge
Honorait, chérissait d'un cœur reconnaissant,
S'enfonce dans la nuit de l'exil, sous l'outrage,
Parmi les cris de joie et le rire indécent;

Quand l'homme a renié les sentimens sublimes
Pour la plus misérable entre les vanités,
La Science, qu'il suit au sang de ses victimes
Par des chemins sans but, d'âcre odeur empestés;

Quand la foule, rêvant une éternelle fête,
N'entend plus honorer ni martyr, ni héros;
Quand sont venus les jours prédits par le poète,
Où *le peuple voudra des combats de taureaux.*

Ah ! retournons mourir où nous n'avons pu vivre!
Fuyons, d'un cœur blessé par delà le pardon,
La brutale cité que son orgueil enivre,
Que Dieu frappe déjà par un juste abandon.

III

Peupliers aussi hauts que la tour de l'église,
Vieux hêtres pleins de nids et gigantesques houx,
Sapins aux rameaux droits, orme, chêne ou cytise
Les aïeux disparus vous ont plantés pour nous.

C'était lorsque au ciel pur montait l'astre des Jules!
Les coteaux verdissaient sous la vigne et les blés...
Quelques vieillards, devant les rouges crépuscules,
Seuls craignaient pour leurs fils des lendemains voilés.

Et l'orage accourut, suivi de saisons mornes.
L'eau, s'épanchant du ciel avec de longs frissons,
Nivela les talus, déracina les bornes,
Et noya tout l'espoir de nos belles moissons.

Ils ont moins résisté que le roseau fragile
Né, le pied dans la vase, au rebord du chemin,
Les poiriers que, pareils au Daphnis de Virgile,
Nos pères vigilans greffèrent de leur main.

Les épis morts, les fruits perdus jonchent la terre:
Mais vous êtes debout, dernier asile, ô bois !
Vous nous offrez encor vos arches de mystère,
Vos lents détours, peuplés des ombres d'autrefois

Sous leurs dômes flottans vos autels de verdure.
Reconnaissent les pas du pèlerin lassé,
Qui, s'échappant d'un monde où rien de bon ne dure,
Par vos sentiers secrets retourne à son passé.

IV

Entre nos jours mortels, inexplicable rêve,
Et cette éternité qui suit le Jugement,
O bois ! accordez-nous le bienfait d'une trêve,
Une heure de repos et de recueillement.

Laissez-nous, à l'abri de vos temples sévères,
Méditant des vertus que le siècle proscrit
Et qui firent l'honneur du destin de nos pères,
Une dernière fois les revivre en esprit;

Revivre les saisons divines de l'enfance,
Quand une route en fleurs sans fin se déployait,
Quand la mort, qui vers nous rapidement s'avance,
Était si loin, si loin, qu'à peine on y croyait!

Quand ceux qui nous aimaient d'une tendresse unique,
Dessus et dessous terre aujourd'hui dispersés,
Nous préparaient l'accueil du foyer domestique,
Prenant leur part des maux dont nous étions blessés.

V

Beaux arbres flagellés vainement par la pluie,
Restés droits sous l'assaut furieux des hivers,
Si l'orage s'apaise, un rayon d'or essuie
La nappe ruisselante à vos feuillages verts.

Un exemple sacré plane dans vos ramures,
Ces échelons du rêve entre la terre et Dieu :
Nulle révolte au fond de vos puissans murmures,
Nul orgueil dans l'élan qui vous porte au ciel bleu!

Déchiré sourdement de regrets et de crainte,
Vers vous, ô calmes bois! me voici revenu,
Et je m'attache à vous d'une suprême étreinte,
Dans l'effroi de partir pour un monde inconnu

Ne me refusez pas la halte sous l'ombrage;
Pareils à l'oasis qu'on trouve à mi-chemin,
Aidez-moi, vieux amis! à reprendre courage
De l'épreuve d'hier à celle de demain.

VI

Bientôt je rejoindrai ceux qui m'ont, dans la tombe,
Précédé pour dormir du sommeil de la paix,
Et c'est pourquoi mes yeux, à l'heure où le jour tombe,
Aiment l'obscurité de vos berceaux épais.

Vous savez si, longtemps, j'avais rêvé de vivre
Sur le sol nourricier, des aïeux hérité;
Mais, esclave vieilli de la plume et du livre,
Je n'ai point amassé l'or de ma liberté.

Trouvant amer le pain qu'on mange dans les villes,
Je fus un étranger parmi leurs citoyens;
Tant d'agitations frivoles et serviles
Ont accru dans mon cœur le désir des vrais biens.

Aussi, dès qu'un moment la chaîne se relâche,
Comme j'accours vers vous, mes chemins favoris!
Et comme je reprends l'utile et noble tâche
Dont tant de jours perdus me font sentir le prix!

Devant ce vieux noyer, dans ce coin où se mêle
Le frêne avec le charme et les sureaux en fleur,
Un jour j'imaginai tout le destin d'Angèle
Et, comme son amour, je vécus sa douleur.

Le long de ces ormeaux, quand Vesper illumine
Le ciel encore clair des fins de jours d'été,
Poète vieillissant qui lentement chemine,
J'ai conçu plus d'un vers où renaît ma fierté!

Mais surtout c'est ici qu'hier, ô mon amie!
(Hier, vingt ans passés), tu me donnas ton cœur,
Et qu'en ton jeune esprit ma pensée affermie
Pour un nouvel essor retrempa sa vigueur.

Pareil à l'arbrisseau qui se sèche et s'incline
Transplanté d'une serre à l'autre sans succès,
J'ai retrouvé ma force en reprenant racine,
Grâce à toi, dans ce sol catholique et français.

VII

Maintenant soyons prêts à les rendre au vrai Maître
Ces bois qu'il nous prêta pendant quelques saisons.
Que d'autres, ô Seigneur! puissent le méconnaître:
A vous seul appartient ce dont nous disposons.

Je n'ose demander que mes fils et mes filles,
Libres de fuir un monde insolent et flétri,
Abritent leur destin sous ces mêmes charmilles
Où l'œil bleu de leur mère à leurs jeux a souri.

Car seule vous savez, divine Providence,
En cette vie obscure où sont nos intérêts;
J'éviterai l'orgueil et la folle imprudence
De paraître, en priant, vous dicter vos décrets.

Je remets en vos mains ce que j'ai, ce que j'aime,
Ce qu'un jour m'a donné, ce qu'un jour me prendra,
Le passé, l'avenir, et les miens, et moi-même,
Pour en faire, ô mon Dieu! selon qu'il vous plaira.

Frédéric Plessis.

REVUES ÉTRANGERES

UNE FEMME DE LETTRES ANGLAISE DU XVIII[e] SIÈCLE

Fanny Burney, par Austin Dobson, 1 vol. Londres, 1904.

Le grand événement littéraire de l'année 1778, à Londres, fut l'apparition, chez un libraire de Fleet Street, d'un roman sous forme de lettres, en trois volumes, intitulé *Evelina* ou *les Débuts d'une jeune femme dans le monde*. Les trois volumes avaient été publiés sans nom d'auteur; et, aux curieux qui, chaque jour, entraient dans sa boutique pour le questionner, le libraire, — un personnage tout gonflé du sentiment de sa soudaine importance, — répondait que l'auteur anonyme d'*Evelina* était un gentilhomme, habitant les aristocratiques quartiers du West-End, et mieux au courant que personne des plus intimes secrets de la société, mais, avec cela, si résolu à rester caché que jamais, suivant toute apparence, le mystère de son nom ne serait dévoilé. Force était donc de s'en tenir, là-dessus, à des conjectures. Les uns attribuaient l'œuvre nouvelle à Horace Walpole, qui n'avait plus écrit de romans depuis son fameux *Château d'Otrante*, de 1764; d'autres croyaient y découvrir plutôt la main de Christophe Anstey, auteur d'un *Guide de Bath* dont l'héroïne d'*Evelina* parlait avec éloge. Sur le mérite du roman, en tout cas, l'opinion du public entier était unanime : on s'accordait à reconnaître qu'il y avait, d'un bout à l'autre des trois volumes, des scènes tour à tour très touchantes ou très amusantes, des caractères d'une observation admirable, et que, depuis de longues années, aucun roman ne s'était produit qui montrât un pareil ensemble de belles et précieuses qualités littéraires.

Le fait est que le roman anglais se trouvait alors dans une situation assez misérable, après un demi-siècle d'une richesse et d'un éclat merveilleux. Tous les maîtres de la génération précédente étaient morts : Richardson, Fielding, Smollett, Sterne, Goldsmith ; et l'on en était réduit à devoir se contenter de pauvres machines larmoyantes et prétentieuses comme la *Julia de Roubigné* d'Henri Mackenzie, *le Champion de la Vertu* de miss Clara Reeve, ou les traductions des romans français de Mme Riccoboni. De telle sorte qu'on ne pouvait manquer d'accueillir avec un extrême plaisir un auteur nouveau qui, tout en s'inspirant évidemment à la fois de Fielding et de Richardson, apportait à son art une originalité incontestable, et semblait vouloir raviver un genre dont déjà des esprits chagrins annonçaient la mort. Le plus sévère des juges lui-même, le vieux Samuel Johnson, avait été conquis. « En vérité, avait-il dit, Richardson aurait redouté l'auteur d'*Evelina;* il y a dans ce livre un mérite qui l'aurait effrayé. Et Harry Fielding, aussi, aurait eu peur : car toute son œuvre n'a rien de plus délicatement fini que certains passages de cette *Evelina.* »

L'héroïne du roman, Évelina Anville, est une jeune fille de dix-sept ans dont la mère a été séduite, puis abandonnée, — après un mariage dont les preuves ont malheureusement disparu, — par un gentilhomme riche, sir John Belmont. La pauvre femme est morte en donnant le jour à sa fille ; et celle-ci, jusqu'à dix-sept ans, a été élevée par un excellent vieux tuteur, dans la retraite paisible d'un presbytère du comté de Dorset. Mais un jour Évelina, s'étant rendue à Londres avec une amie, Mme Mirvan, femme d'un capitaine de la marine royale, rencontre, par hasard, une vieille femme extrêmement commune et ridicule, Mme Duval, Anglaise d'origine, mais qui a passé la plus grande partie de sa vie en France, et en a rapporté toute sorte d'habitudes, de sentimens, et d'expressions, dont elle fait l'emploi le plus extravagant. Cette vieille femme se trouve être la grand'mère d'Évelina ; et, bien que jusqu'alors son existence aventureuse ne lui ait pas laissé le loisir de s'occuper jamais de sa petite-fille, la voilà qui veut, à présent, contraindre celle-ci à vivre avec elle. Elle la met en rapport avec des cousins chez qui elle demeure, les Branghton, gens grossiers et cupides, qui rêvent de marier la jeune fille avec un de leurs fils, de façon à pouvoir ensuite réclamer l'héritage de sir John Belmont. Alors une longue lutte s'engage entre Mme Duval, assistée de ses Branghton, et le capitaine Mirvan, qui s'efforce généreusement d'arracher Évelina à un milieu dégradant pour elle. Et, si Mme Duval se montre constamment la fâcheuse et grotesque vieille folle qu'elle est,

le capitaine Mirvan, de son côté, ne se fait point faute de recourir contre elle à mille artifices d'une stratégie que ne tempère aucun scrupule de charité ni de galanterie : car tous les moyens sont bons à ce loup de mer en disponibilité pour vexer et humilier une femme qu'il déteste d'autant plus que, bien qu'elle soit en réalité sa compatriote, il s'obstine à la considérer comme une Française. Ainsi se poursuit, à travers une variété infinie d'épisodes, l'histoire des « débuts dans le monde » de l'infortunée Évelina. Sans cesse, à défaut du jeune Branghton, Mme Duval lui présente d'autres prétendans à sa main ; et les Mirvan, d'autre part, ne sont pas moins empressés à lui proposer des partis. On s'efforce aussi, des deux côtés, à la faire reconnaître par le père qui, autrefois, l'a lâchement délaissée : et celui-ci, que l'âge a ramené à de meilleurs sentimens, serait désormais tout à fait disposé à lui accorder sa faveur si, par suite de circonstances très habilement imaginées, il n'en était pas venu à supposer qu'Évelina n'est point sa véritable fille. Enfin, pendant un séjour que font tous les personnages du roman aux célèbres eaux de Bath, Belmont, en apercevant Évelina, reconnaît sans erreur possible qu'elle est bien sa fille ; Mme Duval et les Branghton sont décidément vaincus ; les prétendans proposés par les deux partis adverses se trouvent congédiés dos à dos ; et Évelina épouse un vertueux gentilhomme, lord Orville, qui de tout temps a été l'unique élu de son cœur.

Telle est, très brièvement résumée, l'intrigue d'*Evelina*. Elle ressemble, comme on peut voir, aux sujets ordinaires des romans de Richardson et de ses imitateurs, anglais ou français ; mais, sans être sensiblement plus vraisemblable, ni moins ennuyeuse pour notre goût d'à présent, on doit reconnaître qu'elle est présentée déjà avec plus d'adresse, développée avec plus de suite, et, en quelque sorte, prise plus au sérieux par l'auteur lui-même. Avec tous ses défauts, elle marque un progrès incontestable au point de vue de la simplification et de la concentration de l'intrigue romanesque. Les péripéties commencent déjà à y valoir par leur intérêt propre, au lieu de n'être que des prétextes à des analyses de sentimens, à des peintures de mœurs ou de caractères, ou encore à des digressions morales comme celles où se plaisaient Richardson et Rousseau. De ces digressions, *Evelina* n'offre plus aucune trace ; et il faut bien reconnaître que l'analyse des sentimens n'y tient, non plus, qu'une très faible part : Évelina et son lord Orville, les deux héros de l'histoire, s'élèvent rarement au-dessus d'une aimable banalité. Mais, en revanche, la peinture des mœurs et des caractères tient, dans le roman nouveau, une place considérable ;

et, si l'affabulation du sujet relève directement de l'auteur de *Clarisse Harlowe*, c'est au contraire l'influence de Fielding, de Smollett, et de Goldsmith, qui se retrouve dans la mise en œuvre des innombrables épisodes de la lutte entre le parti de Mme Duval et celui du capitaine Mirvan. Cette lutte tragi-comique fournit à l'auteur l'occasion de nous promener tour à tour dans les milieux les plus différens, à tous les degrés de la bourgeoisie anglaise; et sans cesse Évelina rencontre sur sa route des figures nouvelles, qui paraissent l'intéresser davantage que la sienne propre, à en juger par le soin et le talent qu'elle met à nous les décrire. Bals publics et particuliers, soirées à l'Opéra et au fameux Vauxhall, promenades dans les jardins élégans de Marylebone et de Kensington, conversations familières dans l'arrière-boutique des Branghton et dans les salons de la ville d'eaux à la mode : c'est un tableau complet de la vie anglaise de 1778 qui se déroule devant le lecteur des trois volumes d'*Evelina*; et plus vivans et plus pittoresques encore sont les types divers qui s'y montrent sans arrêt, depuis le capitaine Mirvan, avec ses jurons, ses farces de mauvais goût, sa haine bruyante des « petits-maîtres » et des Français, jusqu'à un extraordinaire gandin pour loge de concierge, M. Smith, « le *beau* de Holborn, » qui s'habille à la dernière mode, ne se montre jamais que suivi d'un groom, et, avec son mélange d'ignorance et de présomption, s'attire à tout instant les mésaventures les plus amusantes.

Le docteur Johnson disait que l'auteur d'*Evelina* était, par-dessus tout, « un fabricant de caractères. » Et, en effet les trois volumes du roman sont tout remplis de types si variés, et si naturels, et d'une observation si charmante dans sa simplicité, que cela seul suffirait à justifier l'accueil enthousiaste fait au livre nouveau à la fois par la critique et par le public du temps. Tout au plus sentons-nous que cette « fabrication de caractères » a quelque chose d'artificiel et de trop voulu, comme si l'auteur, se sachant particulièrement habile à ce genre de travail, avait multiplié à l'excès les occasions de s'y employer. Et, d'ailleurs, si agréables que soient les types d'*Evelina*, la façon de les présenter n'a rien d'original : il n'y a pas un de ces types qui, — de même que l'agencement de l'intrigue dérive en droite ligne des romans de Richardson, — n'apparaisse évidemment une adaptation des procédés descriptifs ordinaires de Fielding et de Smollett. Incontestablement *Evelina*, quand on l'analyse d'un peu près, se réduit à une très habile imitation de l'œuvre des grands romanciers qui l'ont précédée. Mais, au point de vue du développement historique du genre, cette imitation n'en a pas moins toute la valeur d'une innovation. Dans le

cadre des histoires sentimentales de Richardson, l'auteur d'*Evelina* introduit, pour la première fois, une peinture réaliste qui, jusqu'alors, ne s'était exercée que dans le cadre plus lâche du roman picaresque de l'école de Fielding, ou dans l'ovale délicat d'une comédie familière, avec l'admirable *Vicaire de Wakefield*. Et l'innovation ne laisse pas d'être assez importante, aussi bien en elle-même que dans ses conséquences. On peut dire que c'est à *Evelina* que le roman anglais doit d'être devenu le genre spécial qu'il a été au XIXe siècle, le grand genre illustré par les Dickens et les Thackeray. Cette histoire sans originalité propre est, avec cela, la première où les fortes méthodes d'observation de Fielding se trouvent appliquées non plus à l'étude d'un monde exceptionnel d'aventuriers et de filles galantes, mais simplement à l'étude des mœurs quotidiennes de la bourgeoisie anglaise. Les personnages, certes, n'y ont pas l'allure magnifique de *Tom Jones* ou d'*Humphrey Clinker ;* mais ce sont des personnages d'une réalité plus familière, plus accessible à la masse du public, et qui ne va pas manquer d'offrir dorénavant aux romanciers un champ d'observation à la fois plus large, plus facile, et plus riche. M. Smith et Mme Duval, les Branghton et le capitaine Mirvan, ce sont déjà comme de sommaires ébauches des figures inoubliables que va, bientôt, faire surgir devant nous le génie de Dickens.

Tous ces mérites, d'ailleurs, n'ont pas empêché *Evelina* de tomber vite dans un oubli dont, trois quarts de siècles plus tard, le généreux effort de Macaulay a lui-même échoué à la faire sortir. Mais sur les contemporains, comme je l'ai dit, l'effet du roman fut considérable. Les acheteurs affluaient dans la boutique de Fleet Street; les exemplaires des cabinets de lecture circulaient de main en main ; et déjà plusieurs des noms des personnages, le « *beau* de Holborn, » Polly Branghton, le lovelace Lovel, commençaient à pénétrer dans l'usage courant de la conversation : seul, le nom de l'auteur du roman continuait à être ignoré. Ce n'est que cinq ou six mois après la publication des trois volumes que le mystère de l'auteur d'*Evelina* se trouva enfin éclairci, du moins pour le petit groupe de connaisseurs qui, sous la conduite du docteur Johnson, se piquaient de présider aux destinées de la république des lettres. Et l'on doit ajouter que, pour nombre de ces connaisseurs, la révélation s'accompagna d'une nouvelle surprise. « Je connais quelqu'un, — disait la spirituelle Mme Cholmondeley, — qui a parié que l'auteur d'*Evelina* était un homme : moi, j'étais prête à parier que c'était une femme. Mais nous aurions tous deux perdu notre pari, car l'auteur d'*Evelina* est une petite fille ! »

Une « petite fille » qui, en 1778, avait ses vingt-six ans bien comptés ; mais vraiment si petite, si mince, si légère, et en même temps si timide et si douce, avec une telle apparence d'ingénuité enfantine dans le sourire limpide de ses grands yeux gris, que nous comprenons sans peine l'étonnement unanime de ceux qui avaient à reconnaître en elle le créateur du capitaine Mirvan et de Mme Duval. On s'émerveillait qu'une jeune fille aussi modeste, et que l'on voyait rougir et trembler d'émotion au moindre compliment, une jeune fille qui n'était pour ainsi dire jamais sortie de la maison paternelle, pût avoir observé les figures de toute espèce dont le livre était plein; et davantage encore que, n'ayant guère eu l'occasion de recevoir une éducation littéraire, elle fût cependant parvenue à produire une œuvre dont les critiques les plus sévères s'accordaient à louer les qualités de style. La chose avait beau être vraie : on refusait d'y croire. Et comme l'auteur d'*Evelina*, dans sa préface, célébrait à deux reprises le talent de Johnson, et que celui-ci, de son côté, allait répétant partout les louanges du livre, le bruit ne tarda pas à se répandre que le fameux docteur avait, tout au moins, aidé de ses conseils l'auteur d'*Evelina*.

Nous savons cependant aujourd'hui, de façon certaine, que le docteur Johnson n'a pas pris la plus petite part à la rédaction du roman, et n'en a connu l'auteur qu'avec tout le monde. Mais ce qui étonnait les contemporains d'*Evelina* nous est désormais devenu explicable. Deux fois au cours du XIXe siècle, en 1842 et 1889, des documens ont été publiés qui nous ont introduits dans l'intimité la plus familière de la jeune « fabricante de caractères » de 1778 ; nous apprenant, du même coup, et comment elle a eu l'occasion d'observer tous les types qu'elle nous a décrits, et pourquoi elle s'est tout de suite trouvée si adroite à nous les décrire :

Elle s'appelait Françoise (ou Fanny) Burney. Elle était la fille de l'un des hommes les plus remarquables de l'Angleterre dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et qui lui-même mériterait d'être tiré de l'oubli où il est tombé : le compositeur, professeur de musique, et musicographe Charles Burney, auteur de la pantomime *la Reine Mab*, de nombre de sonates pour le clavecin à deux et à quatre mains, d'une grande *Histoire de la Musique*, qui compte parmi les meilleures qu'on ait écrites, mais surtout de deux récits de voyages en France, en Italie, en Allemagne, et dans les Pays-Bas, trésor incomparable de renseignemens à la fois sur les mœurs et sur la musique du temps. Musicien de profession, Burney était en outre un lettré, avec

le goût et le génie de la conversation. Arrivé à Londres en 1760, il n'avait point tardé à s'y lier avec un groupe nombreux d'écrivains, d'artistes, et de beaux esprits; et lorsque, en 1774, il s'était installé dans une maison de Leicester Square où avait autrefois vécu sir Isaac Newton, son salon était devenu une des curiosités de la ville, comme aussi le lieu de rencontre habituel de tous les personnages notables qui visitaient Londres. Ainsi la petite Fanny, cachée dans un coin du salon des Burney, voyait tour à tour défiler devant elle une variété merveilleuse de figures, anglaises et étrangères, l'acteur Garrick et le peintre Reynolds, le docteur Johnson accompagné de sa fidèle élève et protectrice Mme Thrale, le prince Orloff, qui avait eu la gloire de collaborer à l'assassinat d'un tsar, et l'élégant Omiah, indigène tahitien, qui se flattait à juste titre d'être plus correctement vêtu, de saluer avec plus de grâce, et de mieux danser, que s'il avait été le fils et le disciple de lord Chesterfield. Personne, en vérité, ne la connaissait, la frêle et craintive enfant qui n'avait pas même, comme ses deux sœurs, l'avantage de savoir jouer à quatre mains un *duo* de Müthel : mais elle, de son coin, elle voyait, elle entendait, elle observait et elle notait tout.

Car dès l'enfance elle avait éprouvé un irrésistible besoin de racheter sa timidité naturelle, — qui peut-être était due en partie à la petitesse de sa taille, ou à sa myopie, — en confiant, tous les soirs, au papier le détail de ses impressions et de ses pensées. Les premières lignes de son *Journal* qui nous sont parvenues datent de sa seizième année : mais, on suppose que bien avant, déjà, elle avait commencé à tenir un journal, ou du moins à écrire une relation des principaux faits de sa vie. Et ce n'est pas tout. Elle s'était liée encore, de très bonne heure, avec un excellent vieillard ami de ses parens, un certain Samuel Crisp, dramaturge manqué, mais homme d'infiniment de goût et de savoir. Ce brave homme, dépité de l'échec misérable d'une *Virginie* de sa composition, avait quitté Londres, et s'était retiré dans une belle vieille maison de campagne aux environs de Kingston : là, il n'avait point de plus chère distraction que de recevoir de longues lettres de sa petite Fanny. C'est lui qui, de tout temps, avait engagé l'enfant à cultiver ses dons d'observation et de style : infatigable à lui vanter, et en même temps à lui expliquer, l'art avec lequel les grands écrivains classiques parvenaient à résumer en quelques traits l'ensemble d'une figure ou d'un caractère. Chaque semaine, Fanny envoyait de Londres à « l'oncle Crisp » une véritable chronique, où elle s'efforçait de mettre le plus possible de grâce et

de variété. Elle le faisait par attachement pour le vieillard, car elle avait un bon petit cœur plein de tendresse et de gratitude : mais en même temps cette correspondance, se poursuivant de pair avec son journal intime, constituait pour elle une incomparable école de littérature, dont son premier roman nous fait assez voir tout l'heureux effet. Voilà ce qu'avait été son éducation, tandis que son père, ses frères, et les amis de la maison, la tenaient pour une gentille petite demoiselle, tout à fait insignifiante et même un peu sotte. La comédie humaine qu'elle s'était efforcée d'évoquer dans *Evelina*, chaque jour elle l'avait vue se dérouler sous ses yeux, avec une diversité merveilleuse d'acteurs de tout âge et de toute condition; et, d'autre part, les sages avis de « l'oncle Crisp » n'avaient point cessé de stimuler, d'exercer, et de développer, le penchant qu'elle s'était toujours senti pour l'expression écrite de tout ce qui la frappait, en elle ou autour d'elle.

Une des conséquences principales des succès d'*Evelina* fut pour elle, naturellement, de modifier cette vie obscure et charmante, qu'elle avait menée sans interruption jusqu'à vingt-six ans. Devenue désormais l'auteur à la mode, elle se vit forcée de sortir de son coin, pour prendre une part active à la comédie qu'elle s'était jusqu'alors bornée à écouter. Le champ de son observation s'élargit de proche en proche; et le fait est que la partie de son *Journal* qui s'étend de 1778 à 1791, ainsi que ses lettres de cette période, abondent en récits, scènes et portraits, d'un incomparable intérêt historique et littéraire. Il n'y a pas un personnage de quelque importance, depuis le roi et la reine jusqu'aux acteurs de Drury Lane et aux gazetiers du *Morning Herald*, qu'elle n'ait fréquenté et connu de près. Mais surtout elle s'est trouvée en rapports incessans avec les premiers écrivains de son pays, qui tous paraissent avoir subi l'attrait de sa gentille petite âme d'enfant. A l'enseignement et aux conseils de « l'oncle Crisp » elle put joindre, désormais, ceux d'hommes autrement capables de l'aider à poursuivre avec profit la carrière des lettres : Johnson et Sheridan, Garrick et Burke, les survivans de l'ancienne génération et les jeunes hérauts des idées nouvelles. N'étaient-ce point là d'excellentes conditions pour lui permettre de produire des romans supérieurs encore à *Evelina*, d'une humanité plus profonde et d'un art plus parfait, les beaux romans qu'attendaient d'elle tous ses amis, et que vingt libraires s'offraient à lui acheter ?

Et cependant le roman qu'elle fit paraître en 1782, *Cecilia, ou les*

Mémoires d'une héritière, malgré un succès de vente considérable, ne reçut point des lettrés, ni même du public, l'accueil enthousiaste qu'avait reçu *Evelina* quatre ans auparavant. Non qu'on n'y trouvât la trace manifeste des progrès accomplis par la jeune romancière dans la pratique de son métier : l'intrigue de *Cecilia* était, assurément, plus simple à la fois et plus vigoureuse que celle d'*Evelina,* les caractères plus variés tout en étant moins nombreux. C'était l'histoire d'une « héritière » qui ne pouvait garder son héritage qu'à la condition de garder en même temps le nom de sa famille : un jeune homme s'éprenait d'elle, voulait l'épouser, et se heurtait au refus catégorique de ses parens, qui, très fiers de leur nom, n'admettaient point que leur fils pût y renoncer, ni non plus qu'il se mariât avec une fille sans dot. Il y avait une scène, — déjà toute romantique, avec son mélange de passion et de brutalité, — où la mère du jeune homme se querellait avec son fils, le maudissait, et finissait par se rompre une veine dans l'excès de sa rage. Une autre scène, non moins audacieuse, représentait le suicide d'un joueur, au cours d'une grande fête dans les jardins du Vauxhall. Harmonieux équilibre de l'ensemble, finesse et précision des moindres détails, tout indiquait le grand effort qu'avait tenté miss Burney pour tirer le meilleur parti possible de son expérience personnelle et des leçons de ses maîtres. Mais, avec tout cela, l'œuvre sentait l'effort, traînait, manquait de vie. Le vieux Johnson, tout en l'admirant bruyamment, avouait qu'il n'avait pas réussi à la lire jusqu'au bout. Un autre des admirateurs d'*Evelina,* Horace Walpole, disait que *Cecilia* était « d'une longueur interminable ; » que « la plupart des personnages étaient *outrés;* » que tous ces personnages « étaient trop des *caractères* pour traduire la complexité de la vraie vie humaine ; » enfin que l'œuvre entière avait le grave défaut d'être écrite « dans le tour de phrase affecté du docteur Johnson. » Et ce dernier reproche, — malheureusement très fondé, — de même que les précédens, contient peut-être l'explication de ce qui faisait surtout la faiblesse de *Cecilia.* La pauvre Fanny Burney s'était trop complètement livrée à l'influence du grand homme qui avait daigné devenir son ami. Malgré elle, sans doute, elle avait oublié ses modèles d'autrefois, et les sages avis de son « oncle Crisp, » pour se mettre à imiter un écrivain qui, avec sa haute valeur, était cependant un pédant, et l'homme le moins fait du monde pour servir d'exemple à la légère et innocente « petite fille » qu'elle était.

Encore l'imitation de Johnson, telle qu'elle apparaissait dans *Cecilia,* était-elle infiniment moins désastreuse pour le talent de Fanny

Burney que les influences qu'elle allait subir ensuite, après la mort de l'auteur de *Rasselas*. Et si *Cecilia* avec tous ses mérites, risque aujourd'hui de nous ennuyer plus que le roman qui l'a précédée, ce sont les contemporains eux-mêmes qui se sont accordés à juger absolument illisibles les deux autres romans de miss Burney, *Camilla ou la Peinture d'une Jeunesse* (1796), et l'*Errante, ou les Malheurs d'une Femme* (1814). L'auteur d'*Evelina* était à présent devenue romantique : elle imitait Ossian, Mme Radcliffe, et aussi notre Ducray-Duminil ; car, dans l'intervalle, elle avait épousé un émigré, le vicomte d'Arblay, et était allée avec lui demeurer en France. Rien ne survivait plus de toutes les aimables qualités qui avaient fait le succès de son premier roman. Et, par une étrange ironie de la destinée, la piquante « petite fille » de 1778 s'était transformée en une façon de Mme Duval, mêlant, dans un style d'une affectation ridicule, le mauvais goût de son pays d'adoption à celui de sa patrie.

Si bien que, ayant à nous parler d'elle dans un volume de la collection des *Écrivains anglais*, M. Austin Dobson n'a guère pu s'arrêter que sur un seul de ses romans, le seul qui justifie sa présence dans cette collection. Mais d'autant plus le savant et ingénieux critique s'est trouvé à l'aise pour faire revivre devant nous, à l'aide du *Journal* et des lettres de Fanny Burney, quelques-unes des scènes historiques où elle a assisté, et les principales de ces figures de princesses et d'actrices, d'hommes d'État et de poètes, dont, concurremment avec son vieil admirateur et ami sir Josué Reynolds, elle nous a laissé les vivans portraits : figures dont pas une, d'ailleurs, n'a de quoi nous ravir et nous toucher davantage que celle de la « petite Burney » elle-même, silencieuse et timide, promenant autour d'elle, à travers près d'un siècle, le sourire ingénument malicieux de ses grands yeux gris.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier.

La nouvelle année a commencé et elle se poursuit au milieu des inquiétudes que cause partout la situation de l'Extrême-Orient. Ce qu'est cette situation, nous l'avons déjà dit il y a quinze jours, et depuis lors elle ne s'est pas bien sensiblement modifiée. Tantôt elle a paru s'améliorer, et tantôt s'aggraver, sans qu'on puisse dire bien exactement pourquoi. Le secret des négociations pendantes entre la Russie et le Japon est, en effet, bien gardé; on en sait, au total, peu de chose ; et nous sommes réduits à éprouver des impressions que le télégraphe nous apporte toutes faites, sans nous dire exactement quel en est l'objet. Mais il n'est pas douteux que les intérêts en cause sont très sérieux, et que le conflit qui pourrait sortir de leur opposition serait très redoutable.

S'il ne s'est pas encore produit, on le doit à la diplomatie, dont il serait bien injuste de médire en ce moment. Elle prodigue ses efforts pour maintenir la paix, et elle y a réussi jusqu'à ce jour, malgré des difficultés sans cesse renaissantes. Sans elle, il est probable que la poudre aurait déjà parlé et que le sang aurait coulé. Il y a heureusement une opinion européenne et, si l'on veut, mondiale, qui est de plus en plus favorable aux solutions conciliantes, et qui regarde la guerre comme une dernière ressource à laquelle il ne faut se résigner que lorsque, décidément, on ne peut pas faire autrement. Néanmoins, tout le monde se demande si cette guerre n'éclatera pas fatalement. Nous vivons depuis quelques semaines sous le coup d'une menace continuelle; et c'est là, on nous permettra de le dire, un démenti significatif que les faits donnent eux-mêmes aux rêveurs d'une paix perpétuelle que, naguère encore, ils nous annonçaient comme déjà

réalisée. Personne, disaient-il, ne veut plus de la guerre; il n'y en aura donc plus, et il faut s'arranger en conséquence. La guerre turco-grecque, la guerre hispano-américaine, la guerre sud-africaine, qui se sont succédé sous leurs yeux en quelques années, ont à peine troublé leur quiétude. Elles n'ont été, à les entendre, que des accidens de plus en plus atténués d'un mal destiné à disparaître. Nous espérons qu'en ce qui concerne l'Extrême-Orient, nous en serons provisoirement quittes pour la peur; mais nous sommes loin d'en être assurés; et, quand bien même l'événement justifierait cet optimisme, ce serait une illusion de croire que les alarmes de ces derniers jours ne se renouvelleront pas. La guerre est dans l'air. Il ne faut rien négliger pour y échapper le plus longtemps possible, et, dans tous les cas, pour en limiter le théâtre et pour en atténuer les effets. Mais qui oserait répéter aujourd'hui que ses horreurs n'appartiennent qu'à la barbarie du passé, et que l'insondable avenir sera tout entier aux douceurs de la paix?

Nous le savons bien, il y a l'arbitrage. On en a beaucoup parlé depuis quelque temps, et ceux qui y voient une infaillible panacée contre la guerre ont fait grand bruit des deux traités que nous avons signés coup sur coup avec l'Angleterre et avec l'Italie. Il suffit pourtant de les relire pour reconnaître que, s'ils ont contribué à faire naître ou à entretenir quelques-unes des illusions dont la naïveté ou même la puérilité nous épouvante, ce n'est pas la faute de leurs rédacteurs. « Les différends, disent-ils, d'ordre juridique ou relatifs à l'interprétation des traités existant entre les Parties contractantes qui viendraient à se produire entre Elles et qui n'auraient pu être réglés par la voie diplomatique, seront soumis à la Cour permanente d'arbitrage établie par la convention du 19 juillet 1899 à La Haye, à la condition toutefois qu'elles ne mettent en cause ni les intérêts vitaux, ni l'indépendance ou l'honneur des deux États contractans et qu'ils ne touchent pas aux intérêts des tierces puissances. » Il faut une imagination singulièrement complaisante pour voir là autre chose que ce qui y est, car les expressions employées sont parfaitement claires. Les auteurs du traité ont visé tout simplement les litiges d'ordre juridique généralement relatifs à l'interprétation des traités, et non pas du tout les conflits d'intérêts qui s'élèvent entre deux nations sans avoir encore été l'objet d'aucun règlement diplomatique. Encore ont-ils pris soin d'ajouter que les différends en question devraient ne mettre en cause « ni les intérêts vitaux, ni l'indépendance ou l'honneur des États contractans, » ce qui signifie, en bon français,

que ces États restent absolument maîtres de soumettre leurs affaires contentieuses ou de ne pas les soumettre à la Cour arbitrale. Il en était déjà de même avant les traités. Autant ceux-ci sont formels et catégoriques lorsqu'il s'agit de limiter, en définissant leur caractère, les litiges à porter devant la Cour de La Haye, autant ils deviennent vagues et volontairement imprécis lorsqu'ils ouvrent le champ des exceptions. On peut y faire entrer tout ce qu'on voudra. Qui sera juge, sinon moi, de savoir si mes intérêts vitaux, mon indépendance ou mon honneur sont engagés dans l'affaire? Dès lors, je conserve ma pleine liberté d'appeler mon adversaire devant un arbitre, ou de me battre avec lui. L'arbitrage ne supprimera donc pas la guerre. Cela arrivera peut-être dans une humanité future qui sera toute différente de celle d'aujourd'hui et de celle d'hier. En attendant, l'observation la plus favorable à faire sur nos deux traités avec l'Angleterre et avec l'Italie est que nous n'aurions pu les conclure ni avec l'une, ni avec l'autre, si nos rapports avec elles ne s'étaient pas améliorés au point de devenir amicaux. Ces deux traités sont une heureuse manifestation de notre rapprochement, et rien de plus.

On nous pardonnera cette digression, si c'en est une. Dans les récentes discussions du budget des Affaires étrangères à la Chambre et au Sénat, toutes ces questions de paix, de guerre, d'arbitrage, de désarmement, — car c'est toujours au désarmement qu'on conclut d'un certain côté, — ont été traitées en termes plus discrets que les nôtres, mais pourtant explicites. Le gouvernement a dit son mot sur les idées plus ou moins confuses qui hantent les esprits, ou même les égarent, et nous lui rendons la justice qu'il a dit le mot juste. En ce qui concerne les affaires d'Extrême-Orient, il s'est montré optimiste : sa situation l'y obligeait peut-être, car, s'il avait laissé voir de l'appréhension, il en aurait fait naître une cent fois plus grande. Mais qui ne voit, en face d'une réalité concrète comme celle qui s'offre à nous dans le conflit russo-japonais, combien il serait inutile et vain, nous dirons même déplacé, de proposer aux deux parties de recourir à un arbitrage? Ni l'une ni l'autre ne voudraient en entendre parler, car il ne s'agit entre elles, ni d'un différend de l'ordre juridique, ni de l'interprétation d'un texte, mais d'un de ces intérêts vitaux dont un grand pays ne remet jamais la solution entre les mains d'un tiers. On comprendrait, si la Russie et le Japon voulaient bien s'y prêter, qu'une ou plusieurs puissances amies interposassent leurs bons offices pour les aider à sortir de la difficulté actuelle. On comprendrait même la médiation de celles de ces puissances qui tiennent le plus

fortement au maintien de la paix : — nous ne disons pas qu'elles aient la moindre idée de l'offrir, et encore moins de l'imposer, mais enfin des interventions de ce genre se sont produites dans l'histoire, et ont été parfois efficaces. L'arbitrage seul est impossible, et il n'est peut-être pas inutile d'en faire l'observation à un moment où tant de personnes en parlent comme d'une découverte nouvelle destinée à procurer au genre humain une paix que rien ne troublera plus. A la première épreuve qui se présente, on reconnaît que la tâche à accomplir et l'instrument qu'on voudrait y appliquer ne sont pas appropriés l'un à l'autre. Il faut se contenter des vieux moyens diplomatiques. On les emploie donc, mais dans des conditions qui restent assez mystérieuses. Il y a déjà eu quatre notes échangées entre le Japon et la Russie, deux d'un côté et deux de l'autre, sans qu'on sache exactement quel en est le contenu. Le Japon, qui joue le rôle de demandeur, a parlé le premier, et la Russie lui a répondu. Mais la réponse de la Russie, — nous parlons de la première, — loin de produire l'apaisement à Tokio, y a paru inadmissible. Le gouvernement japonais a demandé au gouvernement russe de vouloir bien la « reconsidérer » : c'est l'expression dont il s'est servi, et il y a lieu de croire qu'il a indiqué les points qui lui paraissent comporter le plus utilement une revision. Le gouvernement russe a accédé au désir du gouvernement japonais, et il a envoyé à Tokio une nouvelle note qui a paru y produire quelque détente, mais non pas y donner encore toute la satisfaction qu'on en attendait. Le gouvernement japonais vient, dit-on, de répliquer, et, s'il ne l'a pas encore fait, il est sur le point de le faire. Les choses en sont là.

On ne sait rien de certain sur les deux dernières notes qui ont été échangées entre Saint-Pétersbourg et Tokio, ni peut-être rien de complet sur les deux premières. Cependant quelques communications qui ont été faites à la presse permettent de reconstituer, au moins partiellement, celles-ci. Le Japon, avons-nous dit, est demandeur. La Russie, elle, n'a rien à demander ; elle occupe la Mandchourie, et ne semble nullement disposée à l'évacuer. Si elle le fait jamais, ce sera pour la forme, et en conservant un protectorat effectif sur le pays. *Beati possidentes!* disait autrefois M. de Bismarck. La Russie serait parfaitement contente de son lot, si on lui permettait d'en jouir en toute tranquillité et d'en disposer en toute liberté. Mais c'est ce que certaines nations ne la laisseraient probablement pas faire, sans avoir obtenu d'elle des garanties, ou du moins des promesses, au sujet du respect de ce principe nouveau de la porte ouverte auquel leur com-

merce est intéressé. Dans le nombre de ces nations, il en est une, le Japon, qui joint à ses préoccupations économiques des préoccupations politiques d'un ordre non moins important à ses yeux.

Le Japon prendrait son parti de voir la Russie rester maîtresse de la Mandchourie, s'il devenait lui-même, et dans les mêmes conditions, maître de la Corée. Les deux pays, Mandchourie et Corée, se touchent. Ils sont seulement séparés par deux rivières, le Yalou et le Tioumène : aussi est-il évident que, si la Russie, profitant de l'avance qu'elle a su prendre, se fortifie et se rend inexpugnable en Mandchourie, la prodigieuse force d'expansion qui est en elle deviendra bientôt une menace pour la Corée. Elle l'est déjà. Les Russes ont passé le Yalou; ils ont des intérêts sur la rive gauche du fleuve, et, dans ces pays, où les intérêts politiques suivent généralement de très près les intérêts industriels et commerciaux, leur marche en avant sera sans doute rapide, s'ils ne rencontrent pas un obstacle, ou ne s'opposent pas à eux-mêmes un point d'arrêt. Le Japon ne pouvait pas voir cette situation sans une extrême inquiétude. Sa population pullulante est à l'étroit sur son territoire : de tout temps, il a considéré la Corée comme son déversoir et son champ d'activité nécessaires. Il n'y a pas un Japonais qui n'ait cette idée profondément enfoncée dans l'esprit, et qui ne soit prêt à en poursuivre la réalisation par des moyens quelconques. Tous les pays, et surtout les pays jeunes, ont ce qu'ils appellent leurs aspirations nationales : celles du Japon sont en Corée, et on peut être sûr que ce peuple intelligent, hardi, courageux, présomptueux même, enivré de ses victoires sur la Chine dont il s'exagère le mérite, ne reculera devant rien pour empêcher un autre, quel qu'il soit, de s'emparer de ce qu'il considère comme son bien. Le Japon peut attendre, mais non pas renoncer; et il attendra d'autant plus patiemment que l'objet de ses désirs et de ses espérances ne sera menacé par personne, et paraîtra lui être réservé. S'il a eu autrefois cette impression sédative, il ne l'a plus maintenant. Les progrès de la Russie le remplissent d'anxiété. Le moment lui a donc semblé venu de s'adresser au gouvernement de Saint-Pétersbourg et de lui faire connaître ses desiderata.

Ils ont été au nombre de trois. 1° La Russie et le Japon s'engageraient réciproquement à respecter l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine. — On peut croire, aux lumières du passé, que c'est là une clause de pure forme. — 2° Le Japon reconnaîtrait les intérêts spéciaux de la Russie en Mandchourie et la Russie reconnaîtrait les intérêts spéciaux du Japon en Corée. — Inutile de dire ce que cela

signifie : les intérêts spéciaux dont il s'agit ne peuvent être que des intérêts politiques, et, en les reconnaissant à son partenaire, chacun des deux pays lui reconnaîtrait naturellement le droit, et l'autoriserait à employer le moyen de les garantir. — 3° Le Japon s'engagerait à ne porter aucune atteinte aux droits et immunités commerciaux que la Russie, en vertu des traités, possède en Corée, et la Russie prendrait le même engagement en ce qui concerne les immunités et les droits commerciaux du Japon en Chine, c'est-à-dire en Mandchourie. — Cette dernière clause est très importante. Le Japon ne pouvait pas la négliger, car il a un intérêt personnel à la faire prévaloir; mais, comme son intérêt se confond ici avec celui des autres puissances, il s'est montré habile en la mettant au nombre de ses revendications. Il est clair, en effet, que les engagemens mutuels que prendraient la Russie et le Japon pour se garantir le maintien du *statu quo* commercial, tel qu'il résulte des traités existans, s'étendraient et s'appliqueraient au commerce de toutes les puissances. C'est la consécration du principe de la porte ouverte. En demandant la liberté pour lui en Mandchourie, et en la promettant à la Russie en Corée, le Japon l'assure aux autres, et, dès lors, il les intéresse à son succès. En Angleterre, par exemple, si le gouvernement est réservé et discret, si même il est, comme nous n'en doutons pas, très sincèrement pacifique, l'opinion publique, au contraire, a témoigné au Japon une sympathie bruyante, et les journaux n'ont pas cessé de parler de la Russie avec un sentiment qui ressemblait souvent à de la malveillance. Cet état de l'opinion, dangereux par lui-même, se modifierait sans doute assez vite si la Russie annonçait la ferme intention de pratiquer en Mandchourie le principe de la porte ouverte : et ce n'est pas seulement en Angleterre qu'elle ferait naître par là de meilleures dispositions à son égard. Il semble, au surplus, que la cause soit déjà gagnée : les dernières dépêches annoncent que la Russie respectera les traités existans.

Qu'a répondu le gouvernement de Saint-Pétersbourg à celui de Tokio? Sa note est datée du 11 décembre. Il a refusé purement et simplement de traiter la question de la Mandchourie avec le Japon, sous prétexte qu'elle ne regarde que la Chine. Dans la forme, cette déclaration est parfaitement correcte : le Japon n'a aucun droit sur la Mandchourie, à l'exception toutefois de ceux que lui donnent les traités dont nous venons de parler; mais il est possible que cette fin de non-recevoir de la Russie ait été énoncée en principe, et qu'on puisse ultérieurement se mettre d'accord sur ce qui intéresse le plus le gouvernement japonais, en d'autres termes la Corée. Si le

gouvernement japonais obtient satisfaction à cet égard, il se détachera plus facilement du reste, ou y portera une moindre attention. Que la Russie reconnaisse ses intérêts spéciaux en Corée, et il sera bien près d'être satisfait. Malheureusement, dans sa note du 11 décembre, elle les reconnait dans une partie du pays seulement, c'est-à-dire au Sud, dans la partie péninsulaire de la Corée, mais non pas au Nord, dans la partie continentale; ou plutôt, dans cette dernière partie, elle ne leur reconnait pas un caractère exclusif. En conséquence, il serait créé une zone neutre, partant de la frontière mandchoue-coréenne, et s'étendant au Sud sur une largeur qui était d'abord assez considérable, mais qui, par la suite, aurait, dit-on, été réduite à cinquante kilomètres. Zone neutre, État-tampon, ce ne sont là généralement que des créations artificielles et provisoires, qui laissent d'ailleurs en suspens la question de savoir comment et par qui on y pourvoira au maintien de l'ordre. En théorie, les zones neutres se défendent très bien; en pratique, elles ont été le plus souvent des nids à conflits, où le plus fort tâche de se substituer au plus faible. On comprend que le Japon ait éprouvé quelques préoccupations à ce sujet. S'il y a, ou plutôt puisqu'il y a déjà des intérêts russes sur la rive gauche du Yalou, intérêts privés d'ailleurs et de l'ordre industriel, le Japon est certainement prêt à leur garantir une pleine sécurité; mais abandonner ses prétentions sur cette partie du pays, ou plutôt accueillir conjointement celles de la Russie, et combiner les unes et les autres dans une sorte de condominium difficile à définir, on comprend que cette idée lui répugne, et qu'il fasse son possible pour en écarter la menace. Cependant, cela ne vaut pas une rupture.

Reste une question dont on a parlé avec plus de réserve, et sur laquelle les renseignemens exacts font particulièrement défaut: celle de savoir comment serait assurée la liberté des mers qui baignent le Sud de la Corée. Il y a là, pour la Russie, un intérêt de premier ordre. Nous n'avons pas diminué l'importance de ceux que le Japon a ailleurs; il faut convenir qu'à son tour la Russie en a là sur lesquels elle ne peut pas transiger. Depuis qu'elle a choisi Port-Arthur comme point terminus de son chemin de fer, nous avons dit souvent qu'elle n'avait plus en Corée les mêmes intérêts, et qu'elle pouvait reconnaître plus facilement et ménager davantage ceux du Japon; mais c'est à la condition que rien ne gênera l'accès du grand golfe où Port-Arthur est situé, ni les communications, par la voie de mer la plus directe, entre Port-Arthur et Vladivostok. Le problème n'est pas insoluble, mais il est délicat, et a besoin d'être traité en dehors de

toutes considérations d'amour-propre, en se plaçant d'ailleurs au point de vue de l'intérêt général. Le libre accès et la libre sortie du Petchili importe effectivement à tout le monde, y compris la Chine. Nous n'avons pas ici à indiquer des solutions : c'est l'affaire de la diplomatie de les chercher et de les trouver. Elle s'y applique avec une bonne volonté évidente. Rien n'a lassé jusqu'ici la patience du gouvernement russe et du gouvernement japonais ; ils sentent l'un et l'autre que, sans même parler de la responsabilité qu'ils auraient envers le monde entier s'ils laissaient la guerre éclater, ils seraient les premières victimes du fléau qu'ils auraient déchaîné. Ils se feraient, en effet, beaucoup de mal l'un à l'autre, dépenseraient beaucoup d'argent, répandraient beaucoup de sang, et n'atteindraient probablement, au bout de leur effort, que des résultats inférieurs à ce qu'ils auraient coûté. Peut-être cela est-il vrai surtout de la Russie, qui n'a pas grand'chose à gagner à une guerre, même heureuse : aussi le gouvernement russe est-il sincèrement pacifique. Mais qui ne l'est pas en Europe ? Tous les gouvernemens le sont, les peuples aussi. Il n'en est pas tout à fait de même de ce qu'on appelle leurs « colonies, » c'est-à-dire de leurs colons en Extrême-Orient. Les Anglais de Changaï et de Hongkong, par exemple, sont très belliqueux, et ils envoient aux journaux de Londres des télégrammes qui ne contribuent pas peu à maintenir l'effervescence des esprits. Mais s'ils entraînent parfois l'opinion, ils n'ont pas encore réussi à entraîner le gouvernement.

Le gouvernement désire la paix, parce qu'il ne sait pas à quelles complications, ni peut-être à quelles obligations pour lui la guerre pourrait conduire. L'Angleterre a un traité avec le Japon, traité qui a été publié et dont les termes sont connus. L'alliance des deux pays est nettement établie : toutefois, l'Angleterre n'est obligée à donner son concours militaire au Japon que s'il se trouve engagé contre deux adversaires à la fois. Il faudrait donc qu'une autre puissance entrât en ligne à côté de la Russie pour que le *casus fœderis* s'imposât à l'Angleterre ; aussi y a-t-il peu d'apparence à ce que les choses se passent de la sorte. Dans le cas où une puissance quelconque serait tentée de prendre parti pour la Russie, elle devrait songer qu'en le faisant, elle forcerait l'Angleterre à prendre parti pour le Japon, et il est probable que cette conséquence l'arrêterait. Il est probable également qu'elle empêcherait la Russie de désirer et de demander un concours qui assurerait au Japon celui de son allié. Mais les choses peuvent se passer autrement. Il peut arriver que, sans que son traité lui en fasse

une obligation stricte, l'Angleterre intervienne en faveur du Japon. Supposons, par exemple, que celui-ci, après une lutte vaillante, soit sur le point de succomber et d'être écrasé : l'Angleterre laisserait-elle l'événement s'accomplir sans rien tenter pour l'empêcher? Il serait imprudent de le croire. L'opinion britannique, on l'a vu ces derniers jours, est extrêmement impressionnable, et elle est violente, et impérieuse dans ses impressions. Son action sur le gouvernement est finalement toute-puissante. Qu'arriverait-il en pareil cas? Quelles seraient les suites d'une intervention britannique éventuelle qui laisserait la Russie seule contre deux? La Russie, alors, n'aurait plus les mêmes motifs de ne pas désirer, de ne pas demander le concours d'une autre puissance; et on se doute bien à qui elle s'adresserait.

Ce sont là des hypothèses extrêmes qu'il est certainement prématuré d'envisager, et sur lesquelles il serait indiscret d'appuyer. Ce qui est sûr, c'est que nous ne sommes, en aucun cas, liés par des engagemens obligatoires. L'Angleterre en a; nous n'en avons pas. M. Delcassé, dans son dernier discours au Sénat, a été amené à dire, — sans faire d'ailleurs aucune allusion à la situation actuelle, — que le champ d'action politique de la double alliance était surtout en Europe. La Russie et la France doivent se témoigner toujours et partout une bonne volonté réciproque qui n'a d'autre limite que celle de leurs intérêts; mais c'est seulement en vue de l'Europe qu'elles ont contracté l'une à l'égard de l'autre des obligations plus précises. Nous n'en voulons pour preuve que la déclaration qui a été faite par les deux puissances lorsque le traité anglo-japonais a été connu. S'il y avait eu un engagement antérieur quelconque, cette déclaration aurait été superflue. On peut se demander, à la vérité, si l'engagement n'existait pas en secret, et si on n'a pas jugé l'occasion venue de le révéler; mais alors il faut s'en tenir aux termes mêmes de la Déclaration, et il est clair qu'ils ne nous obligent à rien. Dans le cas où leurs intérêts seraient compromis en Extrême-Orient, parce que l'indépendance ou l'intégrité de la Chine serait menacée, la Russie et la France « se réservent d'aviser éventuellement aux moyens d'en assurer la sauvegarde. » Rien de plus, et c'est peu. C'est assez toutefois pour que, en dehors des considérations tirées de l'humanité elle-même, nous ayons un intérêt particulier au maintien de la paix. Alliés de la Russie en Europe et ses meilleurs amis en Extrême-Orient, mais amis aussi du Japon, avec lequel nous avons toujours eu et nous désirons conserver de bons rapports, la guerre, si elle éclatait et se

prolongeait, pourrait nous mettre dans une situation fausse, où nous aurions à choisir entre des intérêts et des devoirs différens. Aussi faisons-nous les vœux les plus ardens pour la paix, et nous aimons à croire que notre gouvernement ne se borne pas à faire des vœux. Le danger immédiat, si inquiétant il y a peu de jours encore, s'est éloigné, nous ne disons pas dissipé : ce serait beaucoup trop dire. La dernière note russe a fait naître une accalmie qui permettra à la fièvre de tomber là où elle a le plus dangereusement sévi en Europe : et, certes, ce n'est pas en France. Le ton de la presse chez nous a été constamment pacifique. Nous n'avons rien fait, ni rien dit, qui pût encourager la Russie, pas plus que le Japon, à l'intransigeance dans leurs prétentions. Si la guerre avait éclaté, l'opinion française n'y aurait eu aucune responsabilité : tout le monde, peut-être, n'aurait pas pu en dire autant.

Notre gouvernement vient de commettre plus qu'une faute en expulsant de France M. l'abbé Delsor, député d'Alsace au Reichstag allemand, où il représente avec beaucoup de dignité les sentimens de ses compatriotes, qui ont été les nôtres et ne l'ont pas oublié. Nous ne l'avons pas oublié non plus; mais le gouvernement, lui, ou ne s'en est plus souvenu, ou n'en a tenu aucun compte. M. l'abbé Delsor était venu à Lunéville chez des amis, et, sur l'invitation qui lui en avait été faite, il avait accepté de prendre la parole dans une réunion. Qu'aurait-il dit? Nous n'en savons rien, et peu nous importe. Le gouvernement ne l'a peut-être pas très bien su lui-même; mais quoi! M. Delsor est un ecclésiastique; on l'a soupconné d'avoir une médiocre sympathie pour une politique dont la persécution religieuse est le pivot; on a craint qu'il ne le dît, et on l'a chassé. Quand bien même il l'aurait dit, quel mal cela aurait-il fait? Le gouvernement s'en serait-il porté plus mal? Si on le croyait, rien n'était plus simple : il fallait interdire la réunion. Mais ce n'est pas à cela que s'est borné M. le préfet de Meurthe-et-Moselle. Ce fonctionnaire a fait du zèle ministériel aux dépens du patriotisme, et il a pris contre M. Delsor un arrêté d'expulsion dans lequel il l'a expressément et lourdement qualifié de « sujet allemand » et d'« étranger. »

Hélas ! M. l'abbé Delsor est tout cela, et ce n'est pas sa faute; mais il est aussi Alsacien, et les Alsaciens restent à nos yeux des « étrangers » d'une espèce particulière. Nous leur reconnaissons volontiers droit de cité chez nous, quand il leur plaît d'y venir; nous les regardons comme des membres séparés de notre famille, et, s'ils s'inté-

ressent à nos affaires, nous n'avons garde de leur dire que cela ne les regarde pas. En expulsant M. Delsor, et en employant pour cela des termes qui nous rappellent toutes nos tristesses, le gouvernement a blessé en nous des sentimens délicats et profonds. Il ne s'agit pas ici d'un patriotisme de mauvais aloi. Nous n'aimons pas à faire du patriotisme une arme de parti. Nous n'accusons volontiers personne d'en manquer. Encore moins élevons-nous une protestation inutile, impuissante, et qui serait dès lors déplacée, contre un traité qui porte la signature de la France. Ce n'est pas ainsi qu'on déchire les traités de ce genre. Les Alsaciens ont cessé d'être Français, mais ils sont pour nous des frères. Il est pénible de penser que le sol national a été interdit à l'un d'eux, uniquement parce qu'il porte un habit ecclésiastique. L'expulsion de M. Delsor, venant après toute la campagne d'internationalisme, montre à quel point s'est oblitéré chez nous le sentiment, et même le sens de certaines choses qui étaient précieuses à nos pères et qui sont restées chères à ceux de nous qui ont vu l'Année terrible. La plupart de nos ministes l'ont pourtant vue : en auraient-ils perdu le souvenir ? Ils ont frappé au cœur l'Alsace et la France restées fidèles l'une à l'autre dans leurs regrets et leur douleur. Et pourquoi cela ? Pour rien : pour mettre un prêtre à la porte et pour s'épargner une critique qu'ils n'auraient même pas entendue. Mais l'Alsace ne s'y trompera pas ; elle ne confondra pas le ministère actuel avec la France ; elle ne doutera pas que celle-ci du moins lui reste amie et hospitalière, et que ses enfans, pour être des « sujets allemands, » comme le dit M. le préfet de Meurthe-et-Moselle, ne sont pas pour elle de simples étrangers.

Francis Charmes.

Le Directeur-Gérant,

F. Brunetière.

VERS ISPAHAN

QUATRIÈME PARTIE (1)

Sur un bout de papier, confié à mon Persan le plus fidèle, dans la première minute du siège, j'ai griffonné ma détresse à l'unique Européen qui habite Ispahan, le prince D..., consul général de Russie. Ma maison assiégée se trouve par hasard assez voisine de la sienne, et je vois arriver aussitôt deux grands diables de cosaques, vêtus de la livrée officielle russe devant quoi tous les assaillans s'inclinent. Ils me sont dépêchés en hâte, m'apportant la plus aimable invitation de venir demeurer chez le prince, et, malgré la crainte d'être indiscret, il ne me reste vraiment d'autre parti que celui d'accepter. Je consens donc à rendre la place, et à suivre tête haute mes deux libérateurs galonnés d'argent, tandis que la foule, en somme pas bien méchante, enfantine plutôt, s'emploie d'elle-même à transporter mes bagages.

Au fond d'un grand jardin, — plein de roses, il va sans dire, et haut muré, bien entendu, — se retrouver tout à coup dans un logement vaste, propre et clair, avec le confort européen dans un cadre oriental, c'est tout de même un bien-être exquis, un repos inappréciable, après tant de jours passés dans les niches en terre et la promiscuité des caravansérails. Le prince et la princesse D... sont d'ailleurs des hôtes si charmans qu'ils savent, dès la première minute, vous donner l'illusion qu'on n'est point un che-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre et des 1er et 15 janvier.

mineau recueilli par aventure, mais un ami attendu et ne gênant pas.

Dimanche 13 mai. — Je m'éveille tard, au chant des oiseaux, avec, tout de suite, avant le retour complet de la pensée, une impression de sécurité et de loisir : le tcharvadar ne viendra pas ce matin me tourmenter pour le départ; il n'y aura pas à se remettre en route, par les sentiers mauvais et les fondrières. Autour de moi, ce ne sont plus les murs troués et noirâtres, la terre et les immondices; la chambre est spacieuse et blanche, avec les divans larges et les gais tapis de l'Orient. Le jardin devant ma porte est une véritable nappe de roses, éclaircie par quelques genêts jaunes, qui jaillissent çà et là en gerbes d'or, sous un ciel de mai d'une pureté et d'une profondeur à peu près inconnues à d'autres climats. Les oiseaux, qui viennent jusqu'au seuil de ma porte faire leur tapage de fête, sont des mésanges, des bergeronnettes, des rossignols. Il y a comme un délire de renouveau dans l'air; c'est la pleine magnificence de ce printemps de la Perse, qui est si éphémère avant l'été torride; c'est la folle exaltation de cette saison des roses à Ispahan, qui se hâte d'épuiser toutes les sèves, de donner en quelques jours toutes les fleurs et tout le parfum.

Par ailleurs, j'ai le sentiment, au réveil, que la partie difficile du voyage est accomplie, que c'est presque fini pour moi, — heureusement et hélas ! — de la Perse des déserts. Ispahan est l'étape à peu près dernière de la route dangereuse, car elle a des communications établies avec le Nord, avec Téhéran et la mer Caspienne par où je m'en irai; plus de brigands sur le parcours, et les sentiers de caravane ne seront même plus tout à fait impossibles, car on cite des voyageurs ayant réussi à faire le trajet en voiture.

Quant à mon séjour ici, maintenant que je suis sous la protection du drapeau russe, il sera exempt de toute préoccupation. Mais les gens d'Ispahan, paraît-il, étant moins favorables aux étrangers que ceux de Chiraz ou de Koumichah, une garde me sera donnée chaque fois que je me promènerai, autant pour la sécurité que pour le décorum : deux soldats armés de bâtons ouvrant la marche; derrière eux, un cosaque galonné portant la livrée du prince. Et c'est dans cet équipage que je fais aujourd'hui ma première sortie, par la belle matinée de mai, pour

aller visiter d'abord la place Impériale (1), qui est la merveille de la ville, et dont s'ébahirent tant, au XVII[e] siècle, les premiers Européens admis à pénétrer ici.

Après avoir suivi plusieurs ruelles tortueuses, au milieu des trous et des ruines, nous retombons bientôt dans l'éternelle pénombre des bazars. La nef où nous voici entrés est celle des tailleurs ; les burnous, les robes bleues, les robes vertes, les robes de cachemire chamarré, se cousent et se vendent là dans une sorte de cathédrale indéfiniment longue, qui a bien trente ou quarante pieds de haut. Et une ogive tout ornée de mosaïques d'émail, une énorme ogive, ouverte depuis le sol jusqu'au sommet de la voûte, nous révèle soudain cette place d'Ispahan, qui n'a d'égale dans aucune de nos villes d'Europe, ni comme dimensions ni comme magnificence. C'est un parfait rectangle, bordé d'édifices réguliers, et si vaste que les caravanes, les files de chameaux, les cortèges, tout ce qui le traverse en ce moment, sous le beau soleil et le ciel incomparable, y semble perdu ; les longues nefs droites des bazars en forment essentiellement les quatre côtés, avec leurs deux étages de colossales ogives murées, d'un gris rose, qui se suivent en séries tristes et sans fin ; mais, pour interrompre cette rectitude trop absolue dans les lignes, des monumens étranges et superbes, émaillés de la tête au pied, resplendissent de différens côtés comme de précieuses pièces de porcelaine. D'abord, au fond là-bas, dans un recul majestueux et au centre de tout, c'est la mosquée Impériale (2) entièrement en bleu lapis et bleu turquoise, ses dômes, ses portiques, ses ogives démesurées, ses quatre minarets qui pointent dans l'air comme des fuseaux géans. Au milieu de la face de droite, c'est le palais du grand empereur, le palais du Chah-Abbas, dont la svelte colonnade, en vieux style d'Assyrie, surélevée par une sorte de piédestal de trente pieds de haut, se découpe dans le vide comme une chose aérienne et légère. Sur la face où nous sommes, ce sont les minarets et les coupoles d'émail jaune de l'antique mosquée du Vendredi (3), l'une des plus vieilles et des plus saintes de l'Iran. Ensuite, un peu partout, dans les lointains, d'autres dômes bleus se mêlent aux cimes des platanes, d'autres minarets bleus, d'autres donjons bleus, autour desquels

(1) Meïdan Chah.
(2) La Masjed Chah.
(3) La Masjed Djummah.

des vols de pigeons tourbillonnent. Et enfin, aux plans extrêmes, les montagnes entourent l'immense tableau d'une éclatante dentelure de neiges.

En Perse où, de temps immémorial, les hommes se sont livrés à de prodigieux travaux d'irrigation pour fertiliser leurs déserts, rien ne va sans eaux vives; donc, le long des côtés de cette place grandiose, dans des conduits de marbre blanc, courent de clairs ruisseaux, amenés de très loin, qui entretiennent une double allée d'arbres et de buissons de roses. Et là, sous des tendelets, quantité d'indolens rêveurs fument des kalyans et prennent du thé ; les uns accroupis sur le sol, d'autres assis sur des banquettes, qu'ils ont mises en travers par-dessus le ruisseau pour mieux sentir la fraîcheur du petit flot qui passe. Des centaines de gens et de bêtes de toute sorte circulent sur cette place, sans arriver à la remplir tant elle est grande; le centre demeure toujours une quasi-solitude, inondée de lumière. De beaux cavaliers y paradent au galop, — ce galop persan, très ramassé, qui donne au cou du cheval la courbure d'un cou de cygne. Des groupes d'hommes en turban sortent des mosquées après l'office du matin, apparaissent d'abord dans l'ombre des grands portiques follement bleus, et puis se dispersent au soleil. Des chameaux processionnent avec lenteur ; des théories de petits ânes trottinent, chargés de volumineux fardeaux. Des dames-fantômes se promènent, sur leurs ânesses blanches, qui ont des houssines tout à fait pompeuses, en velours brodé et frangé d'or. — Cependant, combien seraient pitoyables cette animation, ces costumes d'aujourd'hui, auprès de ce que l'on devait voir ici même, lorsque régnait le grand empereur, et que le faubourg de Djoulfa regorgeait de richesses! En ce temps-là, tout l'or de l'Asie affluait à Ispahan; les palais d'émail y poussaient aussi vite que l'herbe de mai; et les robes de brocart, les robes lamées se portaient couramment dans la rue, ainsi que les aigrettes de pierreries. Quand on y regarde mieux, quel délabrement dans tous ces édifices, qui, au premier aspect, jouent encore la splendeur! — Là-haut, cette belle colonnade aérienne de Chah-Abbas est toute déjetée, sous la toiture qui commence de crouler. Du côté où soufflent les vents d'hiver, tous les minarets des mosquées, tous les dômes sont à moitié dépouillés de leurs patientes mosaïques de faïence et semblent rongés d'une lèpre grise; avec l'incurie orientale, les Persans laissent la des-

truction s'accomplir; et d'ailleurs tout cela, de nos jours, serait irréparable : on n'a plus le temps ni l'argent qu'il faudrait, et le secret de ces bleus merveilleux est depuis longues années perdu. Donc, on ne répare rien, et cette place unique au monde, qui a déjà plus de trois cents ans, ne verra certainement pas finir le siècle où nous venons d'entrer.

De même que Chiraz était la ville de Kerim-Khan, Ispahan est la ville de Chah-Abbas. Avec cette facilité qu'ont eue de tout temps les souverains de la Perse à changer de capitale, ce prince, vers l'an 1565, décida d'établir ici sa cour, et de faire de cette ville, déjà si vieille et du reste à peu près anéantie depuis le passage effroyable de Tamerlan (1), quelque chose qui étonnerait le monde. A une époque où, même en Occident, nous en étions encore aux places étroites et aux ruelles contournées, un siècle avant que fussent conçues les orgueilleuses perspectives de Versailles, cet Oriental avait rêvé et créé des symétries grandioses, des déploiemens d'avenues que personne après lui n'a su égaler. L'Ispahan nouvelle qui sortit de ses mains était au rebours de toutes les idées d'alors sur le tracé des plans, et aujourd'hui ses ruines font l'effet d'une anomalie sur cette terre persane.

Il me semblerait naturel, comme j'en avais l'habitude à Chiraz, de m'asseoir à l'ombre, parmi ces gens si paisibles, qui tiennent une rose entre leurs doigts ; mais ma garde d'honneur me gêne, et puis cela ne se fait pas ici, paraît-il : on me servirait mon thé avec dédain, et le kalyan me serait refusé.

Continuons donc de marcher, puisque la douce flânerie des musulmans m'est interdite.

Rasant les bords de la place, pour éviter le petit Sahara du centre, longeant les alignemens sans fin des grandes arcades murées, que je m'approche au moins de la mosquée Impériale, dont la porte gigantesque, tout là-bas, m'attire comme l'entrée magique d'un gouffre bleu ! A mesure que nous avançons, les minarets et le dôme du sanctuaire profond, — toutes choses qui sont plus loin, derrière le parvis, dans une zone sacrée et défendue, — ont l'air de s'affaisser pour disparaître, tandis que monte toujours davantage cet arceau du porche, cette ogive aux dimensions d'arc triomphal, dans son carré de mur tout chamarré de faïences à reflets changeans. Lorsqu'on arrive sous ce

(1) Tamerlan avait fait égorger ici plus de cent mille habitans en deux journées

porche immense, on voit comme une cascade de stalactites bleues, qui tombe du haut des cintres; elle se partage en gerbes régulières, et puis en myriades symétriques de gouttelettes, pour glisser le long des murailles intérieures, qui sont merveilleusement brodées d'émaux bleus, verts, jaunes et blancs. Ces broderies d'un éclat éternel représentent des branches de fleurs, enlacées à de fines inscriptions religieuses blanches, par-dessus des fouillis d'arabesques en toutes les nuances de turquoise. Les cascades, les traînées de stalactites ou d'alvéoles, descendues de la voûte, coulent et s'allongent jusqu'à des colonnettes, sur quoi elles finissent par reposer, formant ainsi des séries de petits arceaux, dentelés délicieusement, qui s'encadrent, avec leurs harmonieuses complications, sous le gigantesque arceau principal. L'ensemble de cela, qui est indescriptible d'enchevêtrement et de magnificence, dans des couleurs de pierreries, produit une impression d'unité et de calme, en même temps qu'on se sent enveloppé là de fraîche pénombre. Et, au fond de ce péristyle, s'ouvre la porte impénétrable pour les chrétiens, la porte du saint lieu, qui est large et haute, mais que l'on dirait petite, tant sont écrasantes les proportions de l'ogive d'entrée; elle plonge dans des parois épaisses, revêtues d'émail couleur lapis; elle a l'air de s'enfoncer dans le royaume du bleu absolu et suprême.

Quand je reviens à la maison de Russie, le portique, seule entrée de l'enclos, que gardent les bons cosaques, est décoré de vieilles broderies d'or et de vieux tapis de prière, piqués au hasard sur le mur avec des épingles, comme pour un passage de procession. Et c'est pour me tenter, paraît-il; des marchands arméniens et juifs, ayant eu vent de l'arrivée d'un étranger, se sont hâtés de venir. Je demande pour eux la permission d'entrer dans le jardin aux roses, — et cela devient un des amusemens réguliers de chaque matin, sous la véranda de mon logis, le déballage des bibelots qui me sont offerts, et les marchandages en toutes sortes de langues.

L'après-midi, mon escorte à bâtons me promène dans les bazars, où règnent perpétuellement le demi-jour et l'agréable fraîcheur des souterrains. Toutes leurs avenues menacent ruine, et il en est beaucoup d'abandonnées et de sinistres; celles où les vendeurs continuent de se tenir sont bien déchues de l'opulence ancienne; cependant on y trouve encore des foules bruyantes, et

des milliers d'objets curieux ou éclatans; les places où ces avenues se croisent sont toujours recouvertes d'une large et magnifique coupole, très haut suspendue, avec une ouverture au milieu, par où tombent les rayons clairs du soleil de Perse: chacun de ces carrefours est aussi orné d'une fontaine, d'un bassin de marbre où trempent les belles gerbes des marchands de roses, et où viennent boire les gens, les ânes, les chameaux et les chiens.

Le bazar des teinturiers, monumental, obscur et lugubre, donne l'idée d'une église gothique démesurément longue et tendue de deuil, avec toutes les pièces d'étoffe ruisselantes de teinture qui s'égouttent, accrochées partout jusqu'en haut des voûtes, — bleu sombre pour les robes des hommes, noir pour les voiles des dames-fantômes.

Dans le bazar des marteleurs de cuivre, d'une demi-lieue de long et sans cesse vibrant au bruit infernal des marteaux, les plus gracieuses aiguières, les buires de cuivre des formes les plus sveltes et les plus rares, brillent toutes neuves aux devantures des échoppes, à travers la pénombre enfumée.

Comme à Chiraz, c'est le bazar des selliers qui est, dans toute son étendue, le plus miroitant de broderies, de dorures, de perles et de paillettes. Les fantaisies orientales pour voyageurs de caravane s'y étalent innombrables: sacs de cuir, chamarrés de broderies de soie; poires à poudre très dorées, gourdes surchargées de pendeloques; petites coupes de métal ciselé pour boire l'eau fraîche aux fontaines du chemin. Et puis viennent les houssines de velours et d'or, destinées aux ânesses blanches des dames; les harnais pailletés pour les chevaux ou les mules; les guirlandes de sonnettes, dont le carillon épouvante les bêtes fauves. Et enfin tout ce qui est nécessaire à la vraie élégance des chameaux: rangs de perles pour passer dans les narines, bissacs frangés de vives couleurs; têtières ornées de verroteries, de plumets et de petits miroirs où joueront pendant la marche les rayons du soleil ou les rayons de la lune.

Une des ogives immenses nous envoie tout à coup son flot de lumière, et la place Impériale nous réapparaît, toujours saisissante de proportions et de splendeur, avec ses enfilades d'arceaux réguliers, ses mosquées qui semblent se coiffer de monstrueux turbans d'émail, ses minarets fuselés, où du haut en bas s'enroulent en spirale des torsades blanches et des arabesques prodigieusement bleues.

Vite, traversons ce lieu vaste, désert à cette heure sous le soleil torride, et de l'autre côté, par une ogive semblable, abritons-nous à nouveau, reprenons la fraîcheur des voûtes.

Le bazar où nous nous retrouvons à l'ombre est celui des pâtissiers. Il y fait chaud; des fourneaux y sont allumés partout dans les échoppes; et on y sent l'odeur des bonbons qui cuisent. Beaucoup de bouquets de roses, aux petits étalages, parmi les sucres d'orge et les tartes; des sirops de toutes couleurs dans des carafes; des confitures dans de grandes vieilles potiches chinoises, arrivées ici au siècle de Chah-Abbas; une nuée de mouches. Des groupes nombreux de dames noires au masque blanc. Et surtout des enfans adorables, drôlement habillés comme de grandes personnes; petits garçons en longue robe et trop haut bonnet; petites filles aux yeux peints, jolies comme des poupées, en veste à basques retombantes, jupe courte et culotte pardessous.

Au suivant carrefour, qui montre une vétusté caduque, des groupes stationnent auprès de la fontaine : assis sur le bord de la vasque de marbre, un vieux derviche est là qui prêche, tout blanc de barbe et de cheveux dans le rayon qui tombe du haut de la coupole, l'air d'avoir cent ans, et, du bout de ses doigts décharnés, tenant une rose.

Ensuite, c'est le bazar des bijoutiers, très archaïque, très souterrain, et où ne passe personne. On y vend des objets d'argent repoussé, coffrets, coupes, miroirs, carafes pour le kalyan; dans des boîtes vitrées, aux verres ternis, qu'enveloppe toujours par surcroît de précautions un filet en mailles de soie bleue, on vend aussi des parures anciennes, en argent ou en or, en pierreries vraies ou fausses, et quantité de ces agrafes pour attacher derrière la tête le petit voile blanc percé de deux trous qui masque le visage des femmes. Les marchands, presque tous, sont des vieillards à la barbe neigeuse, accroupis dans des niches sombres, chacun tenant sa petite balance pour peser les turquoises et chacun poursuivant son rêve que les acheteurs ne viennent guère troubler. La poussière, les chauves-souris, les toiles d'araignée, les décombres noirs ont envahi ce bazar délaissé, où sommeillent pourtant d'exquises choses.

Nous finissons la journée dans un Ispahan de ruines et de mort, qui se fait de plus en plus lugubre à mesure que le soleil baisse. C'est l'immense partie de la ville qui a cessé de vivre

depuis l'invasion afghane, depuis les horreurs de ce grand siège, mis sous ses murs par le sultan Mahmoud il y aura deux cents ans bientôt. Ispahan ne s'est plus relevée après cette seconde terrible tourmente, qui réduisit ses habitans, de sept cent mille qu'ils étaient, à soixante milliers à peine; et d'ailleurs Kerim-Khan, presque aussitôt, consacra sa déchéance en transportant à Chiraz la capitale de l'Empire. Sur un parcours de plus d'une lieue, maisons, palais, bazars, tout est désert et tout s'écroule; le long des rues ou dans les mosquées, les renards et les chacals sont venus creuser leurs trous et fixer leurs demeures; et çà et là l'émiettement des belles mosaïques, des belles faïences, a saupoudré comme d'une cendre bleu céleste les éboulis de briques et de terre grise. A part un chacal, qui nous montre à la porte d'un terrier son museau pointu, nous ne rencontrons rien de vivant nulle part; nous marchons à travers le froid silence, n'entendant que nos pas et le heurt des bâtons de mes deux gardes contre les pierres. Cependant des fleurs de mai, des marguerites, des pieds-d'alouette, des coquelicots, des églantines blanches forment des petits jardins partout, sur le faîte des murs; le déclin du jour est limpide et doré; les neiges lointaines, là-bas sur les cimes, deviennent délicieusement roses; au-dessus de cette désolation, la fête de lumière bat son plein à l'approche du soir.

Il faut être rentré au plus tard pour le crépuscule, car la vieille capitale de Chah-Abbas n'a point de vie nocturne. Le portail de la maison du prince se ferme hermétiquement dès qu'il commence à faire noir. Les vieilles portes bardées de fer, qui séparent les uns des autres les différens quartiers, se ferment aussi partout; l'inextricable labyrinthe de la ville, où l'obscurité sera bientôt souveraine, se divise en une infinité de parties closes qui, jusqu'au retour du soleil, ne communiqueront plus ensemble : le suaire de plomb de l'Islam retombe sur Ispahan.

Les roses embaument dans la nuit, les roses du jardin très muré et défendu sur lequel mon logis s'ouvre. On n'entend venir aucun bruit du dehors, puisque personne ne circule plus; aucun roulement, puisqu'il n'existe point de voitures : l'air limpide et sonore ne vous apporte de temps à autre que des bruits de voix, tous glapissans, tous tristes : appels chantés des muezzins, longs cris des veilleurs de nuit qui se répondent d'un quartier fermé à

un autre, aboiemens des chiens de garde, ou plaintes lointaines des chacals. Et les étoiles scintillent étrangement clair, — car nous sommes toujours très haut, à peu près à l'altitude des sommets de nos plus grandes montagnes françaises.

Lundi 14 mai. — Le Chah Abbas voulut aussi dans sa capitale d'incomparables jardins et de majestueuses allées. L'avenue de Tscharbag, qui est l'une des voies conduisant à Djoulfa et qui fait suite à ce pont superbe par lequel nous sommes entrés le premier jour, fut en son temps une promenade unique sur la terre, quelque chose comme les Champs-Élysées d'Ispahan : une quadruple rangée de platanes, longue de plus d'une demi-lieue, formant trois allées droites ; l'allée du centre, pour les cavaliers et les caravanes, pavée de larges dalles régulières ; les allées latérales, bordées, dans toute leur étendue, de pièces d'eau, de plates-bandes fleuries, de charmilles de roses ; et, des deux côtés sur les bords, des palais ouverts (1), aux murs de faïence, aux plafonds tout en arabesques et en stalactites dorées. A l'époque où resplendissait chez nous la cour du Roi-Soleil, la cour des Chahs de Perse était sa seule rivale en magnificence ; Ispahan, près d'être investie par les barbares de l'Est, atteignait l'apogée de son luxe, de ses raffinemens de parure, et le Tscharbag était un rendez-vous d'élégances telles que Versailles même n'en dut point connaître. Aux heures de parade, les belles voilées envahissaient les balcons des palais, pour regarder les seigneurs caracoler sur les dalles blanches entre les deux haies de rosiers arborescens qui longeaient l'avenue. Les chevaux fiers, aux harnais dorés, devaient galoper avec ces attitudes précieuses, ces courbures excessives du col que les Persans de nos jours s'étudient encore à leur donner. Et les cavaliers à fine taille portaient très serrées, très collantes, leurs robes de cachemire ou de brocart d'or sur lesquelles descendaient leurs longues barbes teintes ; ils avaient des bagues, des bracelets, des aigrettes à leur haute coiffure, ils étincelaient de pierreries ; les fresques et les miniatures anciennes nous ont transmis le détail de leurs modes un peu décadentes, qui cadraient bien avec le décor du temps, avec l'ornementation exquise et frêle des palais, avec l'éternelle transparence de l'air et la profusion des fleurs.

(1) Ces palais à balcons, destinés surtout aux dames du harem, étaient au nombre de huit et s'appelaient les « Huit Paradis. »

Le Tscharbag, tel qu'il m'apparaît au soleil de ce matin de mai, est d'une indicible mélancolie, voie de communication presque abandonnée entre ces deux amas de ruines, Ispahan et Djoulfa. Les platanes, plus de trois fois centenaires, y sont devenus des géans qui se meurent, la tête découronnée; les dalles sont disjointes et envahies par une herbe funèbre. Les pièces d'eau se dessèchent ou bien se changent en mares croupissantes; les plates-bandes de fleurs ont disparu et les derniers rosiers tournent à la broussaille sauvage. Entre qui veut dans les quelques palais restés debout, dont les plafonds délicats tombent en poussière et où les Afghans, par fanatisme, ont brisé dès leur arrivée le visage de toutes les belles dames peintes sur les panneaux de faïence. Avec ses allées d'arbres qui vivent encore, ce Tscharbag, témoin du faste d'un siècle si peu distant du nôtre, est plus nostalgique cent fois que les débris des passés très lointains.

Rentrés dans Ispahan, au retour de notre visite à la grande avenue morne, nous repassons par les bazars, qui sont toujours le lieu de la fraîcheur attirante et de l'ombre. Là, mon escorte me conduit d'abord chez les gens qui tissent la soie, qui font les brocarts pour les robes de cérémonie, et les *taffetas* (1); cela se passe dans une demi-nuit, les métiers tendus au fond de tristes logis en contre-bas qui ne prennent de lumière que sur la rue voûtée et sombre. Et puis, chez ceux qui tissent le coton récolté dans l'oasis alentour, et chez ceux qui l'impriment, par des procédés séculaires, au moyen de grandes plaques de bois gravées; c'est aussi dans une quasi-obscurité souterraine que se colorient ces milliers de panneaux d'étoffe (représentant toujours des portiques de mosquée), qui, de temps immémorial, vont ensuite se laver dans la rivière, et sécher au beau soleil, sur les galets blancs des bords.

Nous terminons par le quartier des émailleurs de faïence, qui travaillent encore avec une grande activité à peinturlurer, d'après les vieux modèles inchangeables, des fleurs et des arabesques sur les briques destinées aux maisons des Persans de nos jours. Mais ni les couleurs ni l'émail ne peuvent être comparés à ceux des carreaux anciens; les bleus surtout ne se retrouvent

(1) On sait que le *taffetas* est d'origine persane, comme du reste son nom.

plus, ces bleus lumineux et profonds, presque surnaturels, qui, dans le lointain, font ressembler à des blocs de pierre précieuse les coupoles des vieilles mosquées. Le Chah Abbas, qui avait tant vulgarisé l'art des faïences, faisait venir du fond de l'Inde ou de la Chine des cobalts et des indigos rares, que l'on cuisait par des procédés aujourd'hui perdus. Il avait aussi mandé d'Europe et de Pékin des maîtres dessinateurs, qui, malgré le Coran, mêlèrent à la décoration persane des figures humaines. — Et c'est pourquoi, dans les palais de ce prince, sur les panneaux émaillés, on voit des dames de la Renaissance occidentale, portant fraise à la Médicis, et d'autres qui ont de tout petits yeux tirés vers les tempes et minaudent avec une grâce chinoise.

Mes deux soldats à bâtons et mon beau cosaque galonné m'ennuyaient vraiment beaucoup. Cet après-midi, je me décide à les remercier pour circuler seul. Et, quoi qu'on m'en ait dit, je tente de m'asseoir, maintenant que je commence à être connu dans Ispahan, sur l'une des petites banquettes des marchands de thé, au bord d'un des frais ruisseaux de la place Impériale, du côté de l'ombre. J'en étais certain : on m'apporte de très bonne grâce ma tasse de thé en miniature, mon kalyan et une rose ; avec mes amis les musulmans, si l'on s'y prend comme il faut, toujours on finit par s'entendre.

Le soleil de mai, depuis ces deux ou trois jours, devient cuisant comme du feu, rendant plus désirables la fraîcheur de cette eau courante devant les petits cafés, et le repos à l'abri des tendelets ou des jeunes arbres. Il est deux heures ; au milieu de l'immense place, dévorée de clarté blanche, restent seulement quelques ânes nonchalans étendus sur la poussière et quelques chameaux accroupis. Aux deux extrémités de ce lieu superbe et mort, se faisant face de très loin, les deux grandes mosquées d'Ispahan étincellent en pleine lumière, avec leurs dômes tout diaprés et leurs étonnans fuseaux enroulés d'arabesques : l'une, la très antique et la très sainte, la mosquée du Vendredi, habillée de jaune d'or que relève un peu de vert et un peu de noir; l'autre, la reine de tous les bleus, des bleus intenses et des pâles bleus célestes, la mosquée Impériale.

Quand commence de baisser le soleil, je prends le chemin de l'antique école de théologie musulmane, appelée l'*École de la*

Mère du Chah, le prince D... ayant eu la bonté de me donner un introducteur pour me présenter au prêtre qui la dirige.

L'avenue large et droite qui y conduit, inutile de demander qui l'a tracée : c'est le Chah Abbas, toujours le Chah Abbas ; à Ispahan, tout ce qui diffère des ruelles tortueuses coutumières aux villes de Perse, fut l'œuvre de ce prince. La belle avenue est bordée par des platanes centenaires, dont on a émondé les branches inférieures, à la mode persane, pour faire monter plus droit leurs troncs blancs comme l'ivoire, leur donner l'aspect de colonnes, épanouies et feuillues seulement vers le sommet. Et des deux côtés de la voie s'ouvrent quantité de portiques délabrés, qui eurent jadis des cadres de faïence, et que surmontent les armes de l'Iran : devant le soleil, un lion tenant un glaive.

Cette université, — qui date de trois siècles et où le programme des études n'a pas varié depuis la fondation, — a été construite avec une magnificence digne de ce peuple de penseurs et de poètes, où la culture de l'esprit fut en honneur depuis les vieux âges. On est ébloui dès l'abord par le luxe de l'entrée; dans une muraille lisse, en émail blanc et émail bleu, c'est une sorte de renfoncement gigantesque, une sorte de caverne à haute ouverture ogivale, en dedans toute frangée d'une pluie de stalactites bleues et jaunes. Quant à la porte elle-même, ses deux battans de cèdre, qui ont bien quinze ou dix-huit pieds de hauteur, sont entièrement revêtus d'un blindage d'argent fin, d'argent repoussé et ciselé, représentant des entrelacs d'arabesques et de roses, où se mêlent des inscriptions religieuses en vermeil; ces orfèvreries, bien entendu, ont subi l'injure du temps et de l'invasion afghane; usées, bossuées, arrachées par place, elles évoquent très mélancoliquement la période sans retour des luxes fous et des raffinemens exquis.

Lorsqu'on entre sous cette voûte, à franges multiples, dans cette espèce de vestibule monumental qui précède le jardin, on voit le ruissellement des stalactites se diviser en coulées régulières le long des parois intérieures, dont les émaux représentent de chimériques feuillages bleus, traversés d'inscriptions, de sentences anciennes aux lettres d'un blanc bleuâtre; le jardin apparaît aussi au fond, encadré dans l'énorme baie de faïence : un éden triste, où des buissons d'églantines et de roses fleurissent à l'ombre des platanes de trois cents ans. Le long de ce

passage qui a l'air de mener à quelque palais de féerie, les humbles petits marchands de thé, de bonbons et de fraises, ont installé leurs tables, leurs plateaux ornés de bouquets de roses. Et nous croisons un groupe d'étudians qui sortent de leur école, jeunes hommes aux regards de fanatisme et d'entêtement, aux figures sombres sous de larges turbans de prêtre.

Le jardin est carré, enclos de murs d'émail qui ont bien cinquante pieds, et maintenu dans la nuit verte par ces vénérables platanes grands comme des baobabs qui recouvrent tout de leurs ramures; au milieu, un jet d'eau dans un bassin de marbre, et partout, bordant les petites allées aux dalles verdies, ces deux sortes de fleurs qui se mêlent toujours dans les jardins de la Perse : les roses roses, doubles, très parfumées, et les simples églantines blanches. Églantiers et rosiers, sous l'oppression de ces hautes murailles bleues et de ces vieux platanes, ont allongé sans mesure leurs branches trop frêles, qui s'accrochent aux troncs géans et puis retombent comme éplorées, mais qui toutes s'épuisent à fleurir. L'accès du lieu étant permis à chaque musulman qui passe, des bonnes gens du peuple, attirés par la fraîcheur et l'ombre, sont assis ou allongés sur les dalles et fument des kalyans, dont on entend de tous côtés les petits gargouillis familiers. Tandis qu'en haut, c'est un tapage de volière; les branches sont pleines de nids; mésanges, pinsons, moineaux ont élu demeure dans cet asile du calme, et les hirondelles aussi ont accroché leurs maisons partout le long des toits. Ces murs qui enferment le jardin ne sont du haut en bas qu'une immense mosaïque de tous les bleus, et trois rangs d'ouvertures ogivales s'y étagent, donnant jour aux cellules pour la méditation solitaire des jeunes prêtres. Au milieu de chacune des faces du quadrilatère, une ogive colossale, pareille à celle de l'entrée, laisse voir une voûte qui ruisselle de gouttelettes de faïence, de glaçons couleur lapis ou couleur safran.

Et l'ogive du fond, la plus magnifique des quatre, est flanquée de deux minarets, de deux fuseaux bleus qui s'en vont pointer dans le ciel : elle mène à la mosquée de l'école, dont on aperçoit là-haut, au-dessus des antiques ramures, le dôme en forme de turban. Le long des minarets, de grandes inscriptions religieuses d'émail blanc s'enroulent en spirale, depuis la base jusqu'au sommet où elles se terminent éblouissantes, en pleine lumière; quant au dôme, il est semé de fleurs d'émail jaune et

de feuillages d'émail vert, qui brodent des complications de kaléidoscope par-dessus les arabesques bleues. Levant la tête, du fond de l'ombre où l'on est, à travers les hauts feuillages qui dissimulent la décrépitude et la ruine, on entrevoit sur le ciel limpide tout ce luxe de joaillerie, que le soleil de Perse éclaire fastueusement, à grands flots glorieux.

Décrépitude et ruine, quand on y regarde attentivement ; derniers mirages de magnificence qui ne dureront plus que quelques années ; le dôme est lézardé, les minarets se découronnent de leurs fines galeries à jours ; et le revêtement d'émail, dont la couleur demeure aussi fraîche qu'au grand siècle, est tombé en maints endroits, découvrant les grisailles de la brique, laissant voir des trous et des fissures où l'herbe, les plantes sauvages commencent de s'accrocher. On a du reste le sentiment que tout cela s'en va sans espoir, s'en va comme la Perse ancienne et charmante, est à jamais irréparable.

Par des petits escaliers roides et sombres, où manque plus d'une marche, nous montons aux cellules des étudians. La plupart sont depuis longtemps abandonnées, pleines de cendre, de fiente d'oiseau, de plumes de hibou ; dans quelques-unes seulement, un tapis de prière et de vieux manuscrits religieux témoignent que l'on vient méditer encore. Il en est qui ont vue sur le jardin ombreux, sur ses dalles verdies et ses buissons de roses, sur tout le petit bocage triste où l'on entend la chanson des oiseaux et le gargouillis tranquille des kalyans. Il en est aussi qui regardent la vaste campagne, la blancheur des champs de pavots. avec un peu de désert à l'horizon, et ces autres blancheurs là-bas, plus argentées : les neiges des sommets. Quelles retraites choisies, pour y suivre des rêves de mysticisme oriental, ces cellules, dans le calme de cette ville en ruines, et entourée de solitudes !...

Un dédale d'escaliers et de couloirs nous conduit auprès du vieux prêtre qui dirige ce fantôme d'école. Il habite la pénombre d'une grotte d'émail bleu, sorte de loggia avec un balcon d'où l'on domine tout l'intérieur de la mosquée. Et c'est une impression saisissante que de voir apparaître ce sanctuaire et ce mihrab, ces choses que je croyais interdites à mes yeux d'infidèle. Le prêtre maigre et pâle, en robe noire et turban noir, est assis sur un tapis de prière, en compagnie de son fils, enfant d'une douzaine d'années, vêtu de noir pareil, figure de petit mystique

étiolé dans l'ombre sainte; deux ou trois graves vieillards sont accroupis alentour, et chacun tient sa rose à la main, avec la même grâce un peu maniérée que les personnages des anciennes miniatures. Ils étaient là à rêver ou à deviser de choses religieuses; après de grands saluts et de longs échanges de politesse, ils nous font asseoir sur des coussins, on apporte pour nous des kalyans, des tasses de thé, et puis la conversation s'engage, lente, eux sentant leurs roses avec une affectation vieillotte, ou bien suivant d'un œil atone la descente d'un rayon de soleil le long des émaux admirables, dans le lointain du sanctuaire. Les nuances de cette mosquée et le chatoiement de ces murailles me détournent d'écouter; il me semble que je regarde, à travers une glace bleue, quelque palais du Génie des cavernes, tout en cristallisations et en stalactites. Lapis et turquoise toujours, gloire et apothéose des bleus. Les coulées de petits glaçons bleus, de petits prismes bleus affluent de la coupole, s'épandent çà et là sur les multiples broderies bleues des parois... Une complication effrénée dans le détail, arrivant à produire de la simplicité et du calme dans l'ensemble : tel est, ici comme partout, le grand mystère de l'art persan.

Mais quel délabrement funèbre! Le prêtre au turban noir se lamente de voir s'en aller en poussière sa mosquée merveilleuse. « Depuis longtemps, dit-il, j'ai défendu à mon enfant de courir, pour ne rien ébranler. Chaque jour, j'entends tomber, tomber de l'émail... Au temps où nous vivons, les grands s'en désintéressent, le peuple de même... Alors, que faire? » Et il approche sa rose de ses narines émaciées, qui sont couleur de cire.

Avec eux, on était dans un songe d'autrefois et dans une immobile paix, tellement qu'au sortir des belles portes d'argent ciselé, on trouve presque moderne et animée l'avenue de platanes, où passent des êtres vivans, quelques cavaliers, quelques files de chameaux ou d'ânons...

Avant la tombée de la nuit, un peu de temps me reste pour faire station sur la grande place, où l'heure religieuse de Moghreb s'accompagne d'un cérémonial très antérieur à l'Islam et remontant à la primitive religion des Mages. Aussitôt que la mosquée Impériale, de bleue qu'elle était tout le jour, commence à devenir, pour une minute magique, intensément violette sous les

derniers rayons du couchant, un orchestre apparaît, à l'autre bout de la place, dans une loggia au-dessus de la grande porte qui est voisine de la mosquée d'émail jaune : de monstrueux tambours, et de longues trompes comme celles des temples de l'Inde. C'est pour un salut, de tradition plusieurs fois millénaire, que l'on offre ici au soleil de Perse, à l'instant précis où il meurt. Quand les rayons s'éteignent, la musique éclate, soudaine et sauvage; grands coups caverneux, qui se précipitent, bruit d'orage prochain qui se répand sur tout ce lieu bientôt déserté où reste seulement quelque caravane accroupie, et sons de trompe qui semblent les beuglemens d'une bête primitive aux abois devant la déroute de la lumière...

Demain matin les musiciens remonteront à la même place, pour sonner une terrible aubade au soleil levant. — Et on fait ainsi au bord du Gange; le pareil salut à la naissance et à la mort de l'astre souverain retentit deux fois chaque jour au-dessus de Bénarès...

Au crépuscule, lorsqu'on est rentré dans la maison de Russie, la porte refermée, plus rien ne rappelle Ispahan, c'est fini de la Perse jusqu'au lendemain. Et l'impression est singulière, de retrouver là tout à coup un coin d'Europe, aimable et raffiné; le prince et la princesse parlent notre langue comme la leur; le soir, autour du piano, vraiment on ne sait plus qu'il y a tout près, nous séparant du monde contemporain, une ville étrange et des déserts.

Je ne reproche à cette maison, d'hospitalité si franche et gracieuse, que ses chiens de garde, une demi-douzaine de vilaines bêtes qui persistent à me traiter en chemineau, tellement qu'une fois la nuit tombée, franchir, avec cette meute à ses trousses, l'allée de jardin, les cent mètres de roses qui séparent mon logis de celui de mes hôtes, est une aventure plus périlleuse que de traverser tous les déserts du Sud par où je suis venu.

Mardi 15 mai. — C'est ce matin que le prince D... me présente à Son Altesse Zelleh-Sultan, frère de Sa Majesté le Chah, vizir d'Ispahan et de l'Irak. Des jardins en séries mènent à sa résidence, et sont naturellement remplis d'églantines blanches et de roses roses ; ils communiquent ensemble par des portiques où stationnent des gardes et qui tous sont marqués aux armes

de Perse : au-dessus du couronnement, un lion et un soleil.

J'attendais un luxe de Mille et une Nuits, chez ce puissant satrape, d'une richesse proverbiale ; mais la déception est complète, et son palais moderne paraîtrait quelconque, n'étaient les tapis merveilleux que l'on profane en marchant dessus. Dans le salon, où Son Altesse nous reçoit, des livres français encombrent la table à écrire, et des cartes géographiques françaises sont encadrées aux murs. Courtois et spirituel, Zelleh-Sultan a le regard incisif, le sourire amer. Et voici une courte appréciation, qui est textuellement de lui, sur deux peuples du voisinage : « De la part des Russes, nous n'avons jamais reçu que de bons offices. De la part des Anglais, dans le Sud de notre pays, perpétuelle tentative d'envahissement, par ces moyens que l'univers entier leur connaît. »

Dans la même zone de la ville, sont les grands jardins et le palais abandonné des anciens rois Sophis, successeurs du Chah Abbas, dont la dynastie se continua, de plus en plus élégante et raffinée, jusqu'à l'époque de l'invasion afghane (1721 de notre ère). Là encore, c'est le domaine des églantines, surtout des roses roses, et aussi de toutes ces vieilles fleurs de chez nous, que l'on appelle « fleurs de curé : » gueules-de-lion, pieds-d'alouette, soucis, jalousies et giroflées. Les rosiers y deviennent hauts comme des arbres ; les platanes géans, — émondés par le bas toujours, taillés en colonne blanche, — y forment des avenues régulières, pavées de grandes dalles un peu funèbres, le long des pièces d'eau, qui sont droites et alignées, à la mode ancienne. Le palais, qui trône au milieu de ces ombrages et de ces parterres de deux ou trois cents ans, s'appelle le *Palais des Miroirs*. Quand on l'aperçoit, c'est toujours au-dessus de sa propre image réfléchie par une pièce d'eau immobile, c'est pourquoi on l'appelle aussi le *Palais des quarante colonnes,* bien qu'il n'en ait en réalité que vingt, mais les Persans font compter ces reflets renversés qui, depuis des siècles, n'ont cessé d'apparaître dans l'espèce de grande glace mélancolique étendue devant le seuil. Pour nos yeux, ce palais a l'étrangeté de lignes et la sveltesse outrée de l'architecture achéménide : colonnades singulièrement hautes et frêles, soutenant une toiture plate ; et les longs platanes taillés qui l'entourent prolongent dans le parc la même note élancée. D'immenses draperies, qui ont disparu depuis l'invasion barbare, servaient, paraît-il, de clôture à ces salles, où la

vue plonge aujourd'huî jusqu'au fond, comme dans des espèces de hangars, prodigieusement luxueux ; au temps des réceptions magnifiques, lorsque tous les rideaux étaient ouverts, on pouvait contempler du dehors, dans un lointain miroitant et doré, le chah assis comme une idole sur son trône. La nuance générale est un mélange d'or atténué et de rouge pâli ; mais les colonnes, revêtues de mosaïques en parcelles de miroir, que le temps a oxydées, semblent être en vieil argent.

Ce palais, tout ouvert et silencieux, n'a déjà pas l'air réel ; mais l'image tristement réfléchie dans la pièce d'eau est d'une invraisemblance plus exquise encore. Sur les bords de ce bassin carré, où se mire depuis si longtemps cette demeure de rois disparus, il y a de naïves petites statues, en silex gris comme à Persépolis, soutenant des pots de fleurs ; le pourtour est pavé de larges dalles verdies, que foulèrent jadis tant de babouches perlées et dorées. Et, partout, les roses, les églantines grimpent aux troncs lisses et blancs des platanes.

Intérieurement, on est dans les ors rouges, et dans les patientes mosaïques de miroirs, qui par places étincellent encore comme des diamans ; aux petits dômes des voûtes, s'enchevêtrent des complications déroutantes d'arabesques et d'alvéoles. Tout au fond et au centre, derrière les colonnades couleur d'argent, il y a l'immense encadrement ogival qui auréolait le trône et le souverain ; il est comme tapissé de glaçons et de givre. Et de grands tableaux, d'un fini de miniature, se succèdent en séries au-dessous des corniches, représentant des scènes de fête ou de guerre ; on y voit d'anciens chahs trop jolis, aux longs yeux frangés de cils, aux longues barbes de soie noire, le corps gainé dans des brocarts d'or et des entrelacs de pierreries.

Derrière ces salles de rêve, éternellement dédoublées à la surface du bassin, d'interminables dépendances s'en vont parmi les arbres, jusqu'au palais que Zelleh-Sultan habite aujourd'hui. C'étaient les harems pour les princesses, les harems pour les dames inférieures, et enfin tous les dépôts pour les réserves amoncelées et les fantastiques richesses : dépôt des coffres, dépôt des flambeaux, dépôt des costumes, etc., et ce dépôt des vins, que Chardin, au XVII[e] siècle, nous décrivit comme tout rempli de coupes et de carafons en « cristal de Venise, en porphyre, en jade, en corail, en pierre précieuse. » — Il y a même des salles souterraines, de marbre blanc, qui étaient construites en

prévision des grandes chaleurs de l'été et où, le long des parois, ruisselaient des cascades d'eau véritable.

Après mes courses matinales, je suis toujours rentré pour l'instant où les muezzins appellent à la prière du milieu du jour (midi, ou peu s'en faut). A Ispahan, ce sont les muezzins qui donnent l'heure, comme chez nous la sonnerie des horloges, et ils chantent sur des notes graves, inusitées en tout autre pays d'Islam. Dans la plus voisine mosquée, ils sont plusieurs qui appellent ensemble, plusieurs qui répètent, en longues vocalises, le nom d'Allah, au milieu du silence, à ces midis de torpeur et de lumière, plus brûlans chaque jour. Et, en les écoutant, il semble que l'on suive la traînée de leur voix; on la sent passer au-dessus de toutes les mystérieuses demeures d'alentour, au-dessus de tous les jardins pleins de roses, où ces femmes, que l'on ne verra jamais, sont assises à l'ombre, dévoilées et démasquées, confiantes dans la hauteur des murs.

Mercredi 16 mai. — On m'emmène l'après-midi à la découverte des bibelots rares, qui ne s'étalent point dans les échoppes, mais s'enferment dans des coffres, au fond des maisons, et ne se montrent qu'à certains acheteurs privilégiés. Par de vieux escaliers étroits et noirs, dont les marches sont toujours si hautes qu'il faut lever les pieds comme pour une échelle, par de vieux couloirs contournés et resserrés en souricière, nous pénétrons dans je ne sais combien de demeures d'autrefois, aux aspects clandestins et méfians. Les chambres toutes petites, où l'on nous fait asseoir sur des coussins, ont des plafonds en arabesques et en alvéoles ; elles s'éclairent à peine, sur des cours sombres, aux murs ornés de faïences ou bizarrement peinturlurés de personnages, d'animaux et de fleurs. D'abord nous acceptons la petite tasse de thé, qu'il est de bon ton de boire en arrivant. Ensuite les coffres de cèdre, pleins de vieilleries imprévues, sont lentement ouverts devant nous, et on en tire un à un les objets à vendre, qu'il faut démailloter d'oripeaux et de guenilles. Tout cela remonte au grand siècle du Chah Abbas, ou au moins aux époques des rois Sophis qui lui succédèrent, et ces déballages, ces exhumations dans la poussière et la pénombre, vous révèlent combien fut subtil, distingué, gracieux, l'art patient de la Perse. Boîtes de toutes les formes, en vernis Martin, dont le coloris

adorable a résisté au temps, et sur lesquelles des personnages de Cour sont peints avec une grâce naïve et une minutieuse conscience, le moindre détail de leurs armes ou de leurs pierreries pouvant supporter qu'on le regarde à la loupe; toute cette partie de la population iranienne qu'il m'est interdit de voir est figurée là avec une sorte de dévotion amoureuse : belles du temps passé, dont on a visiblement exagéré la beauté, sultanes aux joues bien rondes et bien carminées, aux trop longs yeux cerclés de noir, qui penchent la tête avec excès de grâce, en tenant une rose dans leur main trop petite... Et parfois, à côté de peintures purement persanes, on en rencontre une autre qui rappelle tout à coup la Renaissance hollandaise : œuvre de quelque artiste occidental, aventureusement venu ici jadis, à l'appel du grand empereur d'Ispahan.

Des émaux délicats sur de l'argent ou de l'or, des armes d'Aladin, des brocarts lamés ayant servi à emprisonner des gorges de sultane, des parures, des broderies. De ces tapis comme on n'en trouve qu'en Perse, que composaient jadis les nomades et qui demandaient dix ans d'une vie humaine; tapis plus soyeux que la soie et plus veloutés que le velours, dont les dessins serrés, serrés, ont pour nous je ne sais quoi d'énigmatique comme les vieilles calligraphies des Corans. Et enfin de ces faïences, introuvables bientôt, dont l'émail a subi au cours des siècles cette lente décomposition qui donne des reflets d'or ou de cuivre rouge.

En sortant de ces maisons délabrées, où les restes de ce luxe mort finissent par donner je ne sais quel désir de silence et quelle nostalgie du passé, je retourne, seul aujourd'hui, à l' « École de la Mère du Chah, » me reposer à l'ombre séculaire des platanes, dans le vieux jardin cloîtré entre des murs de faïence. Et j'y trouve plus de calme encore que la veille, et plus de détachement. Devant l'entrée fabuleuse, un derviche mendie, vieillard en haillons, qui est là adossé, la tête appuyée aux orfèvreries d'argent et de vermeil, tout petit au pied de ces portes immenses, presque nu, à demi mort et tout terreux, plus effrayant sur ce fond d'une richesse ironique. Après le grand porche d'émail, voici la nuit verte du jardin, et la discrète symphonie habituelle à ce lieu : tout en haut vers le ciel et la lumière, chants d'hirondelles ou de mésanges; en bas, gargouillis léger des fumeurs couchés et bruissement du jet d'eau dans le bassin.

Les gens m'ont déjà vu et ne s'inquiètent plus; sans conteste, je m'assieds où je veux sur les dalles verdies. Devant moi, j'ai des guirlandes, des gerbes, des écroulemens d'églantines blanches le long des platanes, dont les énormes troncs, presque du même blanc que les fleurs, ressemblent aux piliers d'un temple. Et, dans la région haute où se tiennent les oiseaux, à travers les trouées des feuillages, quelques étincellemens d'émail çà et là maintiennent la notion des minarets et des dômes, de toute la magnificence éployée en l'air. Dans Ispahan, la ville de ruines bleues, je ne connais pas de retraite plus attirante que ce vieux jardin.

Quand je rentre à la maison du prince, il est l'heure par excellence du muezzin, l'heure indécise et mourante où on l'entend chanter pour la dernière fois de la journée. Chant du soir, qui traîne dans le long crépuscule de mai, en même temps que les martinets tourbillonnent en l'air; on y distingue bien toujours le nom d'Allah, tant de fois répété; mais, avec les belles sonorités de ces voix et leur diction monotone, on croirait presque entendre des cloches, l'éveil d'un carillon religieux sur les vieilles terrasses et dans les vieux minarets d'Ispahan.

Jeudi 17 mai. — Des roses, des roses; en cette courte saison qui mène si vite à l'été dévorant, on vit ici dans l'obsession des roses. Dès que j'ouvre ma porte le matin, le jardinier s'empresse de m'en apporter un bouquet, tout frais cueilli et encore humide de la rosée de mai. Dans les cafés, on vous en donne, avec la traditionnelle petite tasse de thé. Dans les rues, les mendians vous en offrent, de pauvres roses que par pitié on ne refuse pas, mais qu'on ose à peine toucher sortant de telles mains.

Aujourd'hui, dans Ispahan, pour la première fois de l'année apparition des petits ânes porteurs de glace, pour rafraîchir les boissons anodines ou l'eau claire; un garçon les conduit, les promène de porte en porte, les annonçant par un cri chanté Cette glace, on est allé la ramasser là-bas dans ces régions toutes blanches, que l'on aperçoit encore au sommet des montagnes sur le dos des ânons, les paniers dans lesquels on l'a mise sont abrités sous des feuillages, — où l'on a piqué quelques roses, il va sans dire.

Beaucoup de ces petits ânes sur ma route, quand je me rends ce matin chez un marchand de babouches, duquel j'ai obtenu, à

prix d'or, la promesse de me faire entrevoir trois dames d'Ispahan, par escalade. Nous grimpons ensemble sur des éboulis de muraille, pour regarder par un trou dans un jardin où se fait aujourd'hui la cueillette des roses. En effet, trois dames sont là, avec de grands ciseaux à la main, qui coupent les fleurs et en remplissent des corbeilles, sans doute pour composer des parfums. Je les espérais plus jolies; celles qui sont peintes sur les boîtes des antiquaires m'avaient gâté, et aussi les quelques paysannes sans voile aperçues dans les villages du chemin. Très pâles, un peu trop grasses, elles ont du charme cependant, et des yeux de naïveté ancienne. Des foulards brodés et pailletés enveloppent leur chevelure. Elles portent des vestes à longues basques et, par-dessus leurs pantalons, des jupes courtes et bouffantes, comme les jupes des ballerines; tout cela paraît être en soie, avec des broderies rappelant celles du siècle de Chah Abbas. Mon guide, d'ailleurs, se fait garant que ce sont des personnes du meilleur monde.

Vendredi 18 mai. — Vendredi aujourd'hui, Dimanche à la musulmane; il faut aller dans les champs, pour faire comme tout le monde. Dimanche de mai, toujours même fête inaltérable de printemps et de ciel bleu. Les larges avenues du Chah Abbas, bordées de platanes, de peupliers et de buissons de roses, sont pleines de promeneurs qui vont se répandre dans les jardins, ou simplement dans les blés verts. Groupes d'hommes à turbans ou à bonnets d'astrakan noir, qui cheminent, l'allure indolente et rêveuse, chacun sa rose à la main. Groupes de dames-fantômes, qui tiennent aussi des roses, bien entendu, mais qui, pour la plupart, portent au cou un bébé en calotte dorée, dont la petite tête sort à demi de leur voile entr'ouvert. Ispahan se dépeuple aujourd'hui, déverse dans son oasis tout ce qui lui reste d'êtres vivans parmi ses ruines.

En plus de tant de promeneurs qui font route avec moi, la campagne où nous arrivons bientôt est déjà envahie par des dames toutes noires, qui ont dû se mettre en route dès le frais matin. On en trouve d'assises par compagnies au milieu des pavots blancs, au milieu des blés tout fleuris de bleuets et de coquelicots. Jamais nulle part je n'ai vu si générale flânerie de dimanche, sous une lumière si radieuse, dans des champs si intensément verts.

Je suis à cheval, et je vais sans but. M'étant par hasard joint à un groupe de cavaliers persans, qui ont l'air de savoir où ils vont, me voici dans les ruines d'un palais, ruines étincelantes de mosaïques de miroir, ruines exquises et fragiles que personne ne garde. — Au siècle du grand Chah, il y en avait tant, de ces palais de féerie! — La cour d'honneur est devenue une espèce de jungle, pleine de broussailles, de fleurs sauvages; et un petit marchand de thé, en prévision de la promenade du vendredi, a installé ses fourneaux dans une salle aux fines colonnes, dont le plafond est ouvragé, compliqué, doré, avec le luxe le plus prodigue et la plus frêle délicatesse. C'était un palais impérial, une fantaisie de souverain, car l'emplacement du trône est là, facile à reconnaître : dans le recul d'une seconde salle un peu sombre, l'estrade où il reposait, et l'immense ogive destinée à lui servir d'auréole. Elle est très frangée de stalactites, il va sans dire, cette ogive, que surmontent deux chimères d'or, d'une inspiration un peu chinoise; mais le fond en est tout à fait inattendu; au lieu de se composer, comme ailleurs, d'une plus inextricable mêlée de rosaces ou d'alvéoles, aux moindres facettes serties d'or, il est vide; il est ouvert sur un tableau lointain, plus merveilleux en vérité que toutes les ciselures du monde : dans l'éclat et dans la lumière, c'est un panorama d'Ispahan, choisi avec un art consommé; c'est la ville de terre rose et de faïence bleue, déployée au-dessus de son étrange pont aux deux étages d'arceaux; coupoles, minarets et tours de la plus invraisemblable couleur, miroitant au soleil, en avant des montagnes et des neiges. Tout cela, vu de la somptueuse pénombre rouge et or où l'on est ici, et encadré dans cette ogive, a l'air d'une peinture orientale très fantastique, d'une peinture transparente, sur un vitrail.

Et il n'y a plus personne pour regarder cela, qui dut charmer jadis des yeux d'empereur; le petit marchand de thé, à l'entrée, n'a même pas de cliens. Sous les beaux plafonds prêts à tomber en poussière, je reste longuement seul, pendant qu'un berger tient mon cheval dans la cour, parmi les ronces, les coquelicots et les folles avoines.

A une demi-lieue plus loin, dans des champs de pavots blancs et violets, autre palais encore, autre fantaisie de souverain, avec encore l'emplacement d'un trône. Il s'appelle *la Maison des miroirs*, celui-ci, et, en son temps, il devait ressembler à un palais

de glaçons et de givre; son délabrement est extrême; cependant, aux parties de voûte qui ont résisté, des milliers de petits fragmens de miroir, oxydés par les années, continuent de briller comme du sel. Un humble marchand de thé et de gâteaux est venu aussi s'installer à l'ombre de cette ruine, et mon arrivée dérange une compagnie de dames-fantômes qui commençaient gaîment leur dînette sur l'herbe de la cour, mais qui font silence et se dépêchent de baisser leurs voiles dès que j'apparais.

Il faut rentrer avant le coucher du soleil, comme toujours. D'ailleurs, la soirée est maussade, après un si radieux midi; un vent s'est levé, qui a passé sur les neiges et ramène une demi-impression d'hiver, en même temps que des nuages traversent le ciel.

Dans l'étroit sentier que je prends pour revenir, au milieu des blés, des bleuets et des coquelicots, une femme arrive en face de moi, toute noire, bien entendu, avec une cagoule blanche; elle marche lentement, tête baissée, on dirait qu'elle se traîne : quelque pauvre vieille sans doute, qui voit son dernier mois de mai, et je sens la tristesse de son approche... La voici à deux pas, la traînante et solitaire promeneuse... Une rafale tourmente son long voile de deuil; son masque blanc se détache et tombe!... Oh! le sourire que j'aperçois, entre les austères plis noirs... Elle a vingt ans, elle est une petite beauté espiègle et drôle, avec des joues bien rondes, bien roses; des yeux d'onyx, entre des cils qui ont l'air faits en barbes de plume de corbeau, — absolument comme les sultanes peintes sur les boîtes anciennes... A quoi pouvait-elle bien rêver, pour avoir l'allure si dolente, cette petite personne, ou qui attendait-elle?... Moitié confuse de sa mésaventure, moitié amusée, elle m'a adressé ce gentil sourire; mais bien vite elle rattache son loup blanc, et prend sa course dans les blés, plus légère qu'une jeune chevrette de six mois.

Il y a foule sur le pont d'Ispahan, vers cinq heures du soir, lorsque j'y arrive; tous les promeneurs du vendredi rentrent chez eux sans s'attarder davantage, car en Perse on a toujours peur de la nuit; à droite et à gauche de la grande voie, dans ces deux passages couverts aux aspects de cloître gothique, c'est un défilé ininterrompu de dames noires, ramenant par la main des bébés fatigués qui se font traîner.

Dans les bazars, que je dois traverser, le retour des champs, à cette heure, met aussi du monde et de la vie, heureusement

pour moi, car je ne sais rien de lugubre comme ces trop longues nefs sombres, les jours de fête, quand elles sont désertes d'un bout à l'autre, sans l'éclat des étoffes, des harnais, des armes, toutes les échoppes fermées.

J'ai pris par les nefs les plus imposantes, celles du grand empereur; en haut de leurs voûtes, des fresques le représentent lui-même, en couleurs restées vives; aux coupoles surtout, aux larges coupoles abritant les carrefours, on voit son image multipliée : le Chah Abbas, avec sa longue barbe qui pend jusqu'à la ceinture, rendant la justice, le Chah Ablas à la chasse, le Chah Abbas à la guerre, partout le Chah Abbas. Je chemine en la mystérieuse et muette compagnie des dames voilées, qui rapportent au logis des églantines et des roses. De temps à autre, l'ogive d'une cour de caravansérail, ou l'ogive bleue d'une cour de mosquée, jette une traînée de jour, qui rend l'ombre ensuite plus crépusculaire. Voici, dans une niche, à moitié caché par une grille toute dorée, un personnage à barbe blanche et à figure de cent ans, devant lequel font cercle une douzaine de dames-fantômes ; c'est un vieux saint homme de derviche ; il est gardien d'une petite source miraculeuse, qui suinte là d'une roche, derrière cette grille si belle; il remplit d'eau des bols de bronze et, de sa main desséchée, à travers les barreaux, il les offre à tour de rôle aux dames, qui relèvent un peu leur voile et boivent par-dessous, en prenant les précautions qu'il faut pour ne point montrer leur bouche.

Tout cela se passait dans une demi-obscurité, et maintenant, au sortir des bazars, la grande place Impériale fait l'effet d'être éclairée par quelque feu de Bengale rose. Le soleil va se coucher, car les musiciens sont là, avec les longues trompes et les énormes tambours, postés à leur balcon habituel, guettant l'heure imminente, tout prêts pour le salut terrible. Mais où donc sont passés les nuages? Sans doute les temps couverts, en ce pays, ne tiennent pas; dans cette atmosphère sèche et pure les vapeurs s'absorbent. Le ciel jaune pâle est net et limpide comme une immense topaze, et toute cette débauche d'émail, de différens côtés de la place, change de couleur, rougit et se dore autant qu'aux plus magiques soirs.

Mon Dieu ! je suis en retard, car voici le grand embrasement final des minarets et des dômes, le dernier tableau de la fantasmagorie; tout est splendidement rouge, le soleil va s'éteindre...

Et, quand je traverse cette vaste solitude qui est la place, le fracas des trompes éclate là-haut, gémissant, sinistre, rythmé à grands coups d'orage par les tambours.

Afin de raccourcir la route qui me reste d'ici la maison de Russie, essayons de traverser les jardins de Zelleh-Sultan; on doit commencer à me connaître là pour l'étranger recueilli par le prince D..., et peut-être me laissera-t-on entrer.

En effet, aux portes successives, les gardiens, qui fument leur kalyan assis parmi les buissons de roses, me regardent sans rien dire. Mais je n'avais pas prévu combien l'heure était choisie, ensorcelante et rare pour pénétrer dans ces allées de fleurs, et voici que j'ai une tendance à m'y attarder. On y est grisé par ces milliers de roses, dont le parfum se concentre le soir sous les arbres. Et le chant des muezzins, qui plane tout à coup sur Ispahan, après la sonnerie des trompes, paraît doux et céleste; on croirait des orgues et des cloches, s'accordant ensemble dans l'air.

Comme c'est mon dernier soir (je pars demain), j'ai demandé exceptionnellement la permission de me promener à nuit close, et mes hôtes ont bien voulu faire prévenir les veilleurs, sur le chemin que je compte parcourir, pour qu'ils ouvrent devant moi ces lourdes portes, au milieu des rues, que l'on verrouille après le coucher du soleil et qui empêchent de communiquer d'un quartier à un autre.

Il est environ dix heures quand je quitte la maison du prince, à l'étonnement des cosaques, gardiens de la seule sortie. Et, tout de suite, c'est la plongée dans le silence et l'obscurité. Aucune nécropole ne saurait donner davantage le sentiment de la mort qu'Ispahan la nuit. Sous les voûtes, les voix vibrent trop, et les pas sonnent lugubres contre les pavés, comme dans les caveaux funéraires. Deux gardes me suivent, et un autre me précède, portant un fanal de trois pieds de haut, qu'il promène à droite ou à gauche pour me dénoncer les trous, les cloaques, les immondices ou les bêtes mortes. D'abord nous rencontrions de loin en loin quelque autre fanal pareil, éclairant soit un cavalier attardé, soit un groupe de dames à cagoule sous la conduite d'un homme en armes; et puis bientôt plus personne. D'affreux chiens jaunâtres, de ces chiens sans maître qui se nourrissent d'ordures, dorment çà et là par tas, et grognent

quand on passe; ils sont maintenant tout ce qui reste de vivant dans les rues, et ils ne se lèvent même pas, se contentent de dresser la tête et de montrer les crocs. Rien d'autre ne bouge. A part les ruines éventrées, pas une maison qui ne soit peureusement close. Armé jusqu'aux dents, le veilleur du quartier nous suit à pas de loup, en sourdes babouches. Quand on arrive à la porte cloutée de fer qui termine son domaine et barre le chemin, il appelle à longs cris le veilleur suivant, qui répond à voix d'abord lointaine, et puis se rapproche en criant toujours et finit par venir ouvrir, avec des grincemens de clefs, de verrous, et de gonds rouillés. On entre alors dans une nouvelle zone d'ombre et de ruines croulantes, tandis que la porte derrière vous se referme, vous isolant tout à coup davantage du logis dont on s'éloigne. Et ainsi de suite, chaque tranche des catacombes que l'on traverse ne communiquant plus avec la précédente d'où l'on vient de sortir. Dans les parties voûtées, où se concentrent des odeurs de moisissures, de décompositions et de fientes, il fait noir comme si on cheminait à vingt pieds sous terre. Mais, dans les parties à ciel libre, on a l'émerveillement des étoiles, qui en Perse ne sont pas comparables aux étoiles d'ailleurs, et qui paraissent plus rayonnantes encore entre ces murailles crevées et ces masures, dans ce cadre de vétusté et de ténèbres. Tout concourt à ce que cette atmosphère soit quelque chose de ténu et de translucide, où aucun scintillement n'est intercepté : l'altitude, et le voisinage de ces déserts de sable qui jamais n'exhalent de vapeur. Elles jettent les mêmes feux que les purs diamans, ces étoiles de Perse, des feux colorés si l'on y regarde bien, des feux rouges, violets ou bleuâtres. Et puis elles sont innombrables; des milliers d'univers, qui en d'autres régions de notre monde ne seraient pas visibles, brillent en ce pays pour les yeux humains, du fond de l'infini.

Mais, par contraste, quelle lamentable décrépitude ici, sur la terre! Écroulemens, décombres et pourritures, c'est en somme tout ce qui reste de cette Ispahan qui, dans le lointain et sous les rayons de son soleil, joue encore la grande ville enchantée...

Au-dessus de nos têtes, les voûtes s'élèvent, deviennent majestueuses; nous arrivons aux quartiers construits par le Chah Abbas, et nous voici arrêtés devant la porte d'une des principales artères du bazar. Là, le veilleur qui nous guide commence de héler à cris prolongés, et bientôt une voix de loin

répond, une voix traînante et sinistre, répétée par un écho sans fin, comme si on jetait un appel d'alarme la nuit dans une église. Celui qui est derrière ces battans de cèdre dit qu'il veut bien ouvrir, mais qu'il cherche la clef sans la trouver, qu'un autre l'a gardée, etc. Et les chiens des rues, que cela inquiète, s'éveillent partout, entonnent un concert d'aboiemens qui se propage au loin dans les sonorités du dédale couvert. Cependant la voix de l'homme, qui prétend chercher sa clef, va s'éloignant toujours; soit mauvaise volonté, soit frayeur, il est certain que celui-là ne nous ouvrira pas. Alors, essayons d'un grand détour, par d'autres rues, pour arriver quand même au but de notre course.

Le but, c'est la place Impériale, que je veux voir une dernière fois avant de partir, et voir en pleine nuit.

Elle nous apparaît enfin, cette place, par la haute porte du bazar des teinturiers, que l'on consent à nous ouvrir, et, sous l'éclairage discret de tous les petits diamans qui scintillent là-haut, elle paraît trois fois plus grande encore qu'à la lumière du jour. Toute une caravane de chameaux accroupis y sommeille à l'un des angles, exhalant une buée qui trouble dans ce coin la pureté de l'air, et des veilleurs armés se tiennent alentour, comme si l'on était en rase campagne. Ailleurs, deux petits cortèges de dames-fantômes traversent cette solitude, chacun précédé d'un fanal et escorté de gardes : retours de quelque fête sans doute, de quelque fête de harem, interdite aux maris et cachée au fond d'une demeure farouchement close. L'une des deux mystérieuses compagnies passe si loin, si loin, à l'autre bout de la place, que l'on dirait une promenade de pygmées. On entend des heurts et des appels, aux portes des quartiers qu'il s'agit de faire ouvrir, et puis des grincemens de verrous, et les deux groupes, l'un après l'autre, se plongent dans les couloirs voûtés; nous restons seuls avec la caravane endormie, dans ce lieu vaste, et très solennel à cette heure, entre ses alignemens symétriques d'arcades murées.

Tandis que la place semble avoir grandi, la mosquée Impériale, là-bas, en silhouette très précise sur le ciel, s'est rapetissée et abaissée, — comme il arrive toujours aux montagnes ou aux monumens lorsqu'on les regarde la nuit et dans le lointain. Mais, dès qu'on s'en rapproche, dès qu'elle reprend son importance en l'air, elle redevient une merveille plus étonnante que pendant le jour, vue à travers cette limpidité presque anormale, au

milieu de ce recueillement et de ce silence infinis. Les étoiles, les petits diamans colorés qui laissent tomber sur elle, du haut de l'incommensurable vide, leurs clartés de lucioles, font luire discrètement ses faïences, ses surfaces polies, les courbures de ses coupoles et de ses tours fuselées. Et elle trouve le moyen d'être encore bleue, alors qu'il ne reste plus de couleurs autre part sur la terre; elle s'enlève en bleu sur les profondeurs du ciel nocturne qui donnent presque du noir à côté de son émail, du noir saupoudré d'étincelles. De plus, on la dirait glacée; non seulement une paix, comme toujours, émane de ses abords, mais on a aussi l'illusion qu'elle dégage du froid.

Samedi 19 mai. — Ce matin, au soleil de sept heures, je traverse pour la dernière fois ce jardin, rempli de roses d'Ispahan, où je me suis reposé une semaine. Je pars, je continue ma route vers le Nord. Et je ne reverrai sans doute jamais les hôtes aimables avec lesquels je viens de vivre dans une presque-intimité de quelques soirs.

Bien qu'il n'y ait guère de route, c'est en voiture que je voyagerai d'ici Téhéran; du reste, mon pauvre serviteur français, très endommagé par les fatigues précédentes, ne supporterait plus une chevauchée. Devant la porte, mon singulier équipage est déjà attelé : une sorte de victoria solide, dont tous les ressorts ont été renforcés et garnis avec des cordes; en France, on y mettrait un cheval, ou au plus deux; ici, j'en ai quatre, quatre vigoureuses bêtes rangées de front, aux harnais compliqués et pailletés de cuivre à la mode persane. Sur le siège, deux hommes, le revolver à la ceinture, le cocher, et son coadjuteur, qui se tiendra toujours prêt à sauter à la tête de l'attelage dans les momens critiques. Huit chevaux suivront, pour porter mes colis et mes Persans. Pour ce qui est des menus bagages, que j'avais fait attacher derrière la voiture, le conducteur exige que j'en retire la moitié, parce que, dit-il, « *quand nous verserons...* »

Il faut presque une heure pour sortir du dédale d'Ispahan, où nos chevaux, trop vifs au départ, font pas mal de sottises le long des ruelles étroites, accrochant des devantures, ou renversant des mules chargées. Tantôt dans l'obscurité des bazars, tantôt sous le beau soleil parmi les ruines, nous allons grand train, bondissant sur les dalles, cahotés à tout rompre. Et des

mendians suivent à la course, nous jetant des roses avec leurs souhaits de bon voyage.

Après cela, commence la campagne, la verdure neuve des peupliers et des saules. la teinte fraîche des orges, fleuries de bleuets, la blancheur des champs de pavots.

A midi, nous retrouvons la poussière et le délabrement habituel du caravansérail quelconque où l'on fait halte; — dans un définitif lointain, la ville aux dômes bleus, la ville aux ruines couleur tourterelle, s'est évanouie derrière nous.

Et, pendant l'étape de la soirée, le désert nous est rendu, le désert que nous ne pensions plus revoir sur cette route de Téhéran. le vrai désert avec ses sables, ses étincellemens, ses caravanes et ses mirages, — ses jolis lacs bleus, qui durent trois minutes, vous tentent et s'évanouissent... Au milieu de tout cela, passer en voiture, rouler au grand trot sur des sentes de chameliers, c'est vraiment une incohérence tout à fait nouvelle pour mes yeux.

Dimanche 20 mai. — Murchakar est le village où nous avons dormi cette nuit, et notre voiture y a fait sensation; hier au soir, lorsqu'elle était dételée à la porte du caravansérail, les bêtes qui revenaient des champs se jetaient de côté par crainte d'en passer trop près.

Tout le jour, sans difficultés sérieuses, nous avons roulé grand train, dans un désert assez *carrossable*, sur ce vieux sol de Perse, sur cette argile dure, tapissée d'aromates, que nous avons déjà si longuement foulée depuis Chiraz. Les montagnes, qui nous suivaient de droite et de gauche avec leurs neiges, il nous semblait déjà les connaître; amas de roches tourmentées, sans jamais trace de verdure, elles rappelaient toutes celles que nous avons vues, depuis tant de jours, dérouler le long de notre route leurs chaînes monotones.

Et ce soir, dans une vallée, nous avons aperçu la fraîche petite oasis, où le village n'est plus fortifié, n'a plus l'air d'avoir peur, comme ceux des régions du Sud, s'étale au contraire tranquillement au bord d'un ruisseau, parmi les arbres fruitiers et les fleurs.

Mais quelle affluence extraordinaire aux abords, dans la prairie! Ce doit être quelque grand personnage, voyageant avec un train de satrape : six carrosses, une vingtaine de ces cages en

bois recouvertes de drap rouge où s'enferment les dames sur le dos des mules, au moins cinquante chevaux, des tentes magnifiques dressées sur l'herbe; et des draperies clouées aux arbres, enfermant tout un petit bocage, évidemment pour mettre à l'abri des regards le harem du seigneur qui passe. — C'est, nous dit-on, un nouveau vizir, qui est envoyé de Téhéran pour gouverner la province du Fars, et qui se rend à son poste. Tout le caravansérail est pris par les gens de la suite; inutile d'y chercher place.

Mais jamais villageois n'ont été plus accueillans que ceux qui viennent faire cercle autour de nous, — tous en longues robes de « perse » à fleurs, bien serrées à la taille, mancherons flottans, et hauts bonnets rejetés en arrière sur des têtes presque toujours nobles et jolies. C'est à qui nous donnera sa maison, à qui portera nos bagages.

La chambrette d'argile que nous acceptons est sur une terrasse et regarde un verger plein de cerisiers, où bruissent des eaux vives. Elle est soigneusement blanchie à la chaux, et agrémentée d'humbles petites mosaïques de miroirs, çà et là incrustées dans le mur. Sur la cheminée, parmi les aiguières orientales et les coffrets de cuivre, on a rangé en symétrie des grenades et des pommes de l'an passé, tout comme auraient fait nos paysans de France. Ici, ce n'est plus la rudesse primitive des oasis du Sud; on commence à ne plus se sentir si loin; des choses rappellent presque les villages de chez nous.

Lundi 21 mai. — Le matin, au petit vent frisquet qui agite les cerisiers et couche les blés verts, le camp du satrape s'éveille pour continuer son chemin. D'abord, les beaux cavaliers d'avant-garde, le fusil à l'épaule, montent l'un après l'autre sur leurs selles à pommeau d'argent et de nacre, frangées ou brodées d'or, et partent séparément, au galop. Ensuite on prépare les carrosses, où quatre chevaux s'attellent de front; une vingtaine de laquais s'empressent, gens tout galonnés d'argent, en bottes et tuniques longues à la mode circassienne.

Le satrape, l'air distingué et las, accroupi sur l'herbe, à côté de sa belle voiture bientôt prête, fume avec nonchalance un kalyan d'argent ciselé que deux serviteurs lui soutiennent. On l'attelle à six chevaux, son carrosse, quatre de front aux brancards, deux autres devant, sur lesquels montent des piqueurs

aux robes très argentées. Et, dès que ce seigneur est installé, seul dans le pompeux équipage, tout cela part au triple galop vers le désert, où viennent déjà de s'engouffrer les éclaireurs.

Mais ce qui surtout nous intéresse, c'est le harem, le harem qui s'équipe aussi derrière ses rideaux jaloux; nous caressons le vague espoir que quelque belle, peut-être, grâce au laisser aller du campement, nous montrera sa figure. Le petit bocage, où on les a toutes enfermées, reste entouré encore de ses draperies impénétrables; mais on s'aperçoit que l'agitation y est extrême; les eunuques, en courant, entrent et sortent, portant des sacs, des voiles, des friandises sur des plateaux dorés. Évidemment elles ne tarderont pas à paraître, les prisonnières...

Le soleil monte et commence à nous chauffer voluptueusement; autour de nous, l'herbe est semée de fleurs, on entend bruire les ruisseaux, on sent le parfum des menthes sauvages, et sur la montagne les neiges resplendissent; le lieu est adorable pour attendre, restons encore...

Les draperies, enfin, partout à la fois, sous la manœuvre combinée des eunuques, se décrochent et tombent... Déception complète, hélas! Elles sont bien là, les belles dames, une vingtaine environ, mais toutes debout, correctes, enveloppées de la tête aux pieds dans leurs housses noires, et le masque sur le visage : les mêmes éternels et exaspérans fantômes que nous avons déjà vus partout!

Au moins, regardons-les s'en aller, puisque nous avons tant fait que de perdre une heure. Dans les carrosses à quatre chevaux, celles qui montent d'abord, évidemment, sont des princesses; cela se devine aux petits pieds, aux petites mains gantées, et à ces pierreries, derrière la tête, qui agrafent le loup blanc. Tandis que ce sont des épouses inférieures ou des servantes, celles ensuite qui grimpent sur le dos des mules, deux par deux dans les cages de drap rouge. Et toutes, sous l'œil des eunuques, s'éloignent par les chemins du désert, dans la même direction que le satrape, dont les chevaux sans doute galopent toujours, car sa voiture n'est bientôt plus qu'un point perdu au fond des lointains éblouissans.

Alors nous partons nous-mêmes, en sens inverse. Et, tout de suite environnés de solitudes, nous recommençons à suivre ces sentes de caravanes, qui sont de plus en plus jalonnées de

crânes et de carcasses, qui sont les cimetières sans fin des mules et des chameaux.

Là, nous croisons l'arrière-garde attardée du vizir : encore des cavaliers armés; encore des palanquins rouges enfermant des dames, de très larges palanquins qui sont posés chacun sur deux mules accouplées et où les belles voyageuses se mettent à leur petite fenêtre pour nous regarder passer; et, en dernier lieu, une file interminable de bêtes de charge, portant des coffres incrustés ou ciselés, des paquets recouverts de somptueux tapis, et de la vaisselle de cuivre, et de la vaisselle d'argent, des aiguières d'argent, de grands plateaux d'argent.

Ensuite, dans le désert d'argile durcie, plus rien jusqu'à l'étape méridienne, un triste caravansérail solitaire, entouré de squelettes, de mâchoires et de vertèbres, et où nous ne trouvons même pas de quoi faire manger nos chevaux.

Le désert de l'après-midi devient noirâtre, entre des montagnes de même couleur dont les roches ont des cassures et des luisans de charbon de terre. Et puis, tout à coup, on croirait voir l'Océan se déployer en avant de notre route, sous d'étranges nuées obscures : ce sont des plaines en contre-bas (par rapport à nous s'entend, car elles sont encore à plus de mille mètres d'altitude); et en l'air, ce sont des masses énormes de poussière et de sable, soulevées par un vent terrible qui commence de venir jusqu'à nous.

D'habitude, lorsqu'il se présente une côte trop roide et que notre attelage risque de ne pouvoir la gravir, le cocher y lance ses quatre chevaux à une allure furieuse, les excitant par des cris, et les fouaillant à tour de bras. Dans les descentes, au contraire, on les retient comme on peut, mais cette fois ils s'emballent comme pour une montée, et nous dégringolons au fond de cette plaine avec une vitesse à donner le vertige, la respiration coupée par le vent et les yeux brûlés par une grêle de poussière. Jamais nuages réels n'ont été aussi opaques et aussi noirs que ceux qui s'avancent pour nous recouvrir; çà et là des trombes de sable montent tout droit comme des colonnes de fumée, on dirait que ces étendues brûlent sourdement sans flammes. Ce nouveau désert, où nous descendons si vite, est plein d'obscurité et de mirages, toute sa surface tremble et se déforme; il a quelque chose d'apocalyptique et d'effroyable; d'ailleurs, ce vent est trop chaud, on ne respire plus; le soleil

s'obscurcit, et on voudrait fuir; les chevaux aussi souffrent, et une vague épouvante précipite encore leur course.

En bas, où nous arrivons aveuglés, la gorge pleine de sable, voici, heureusement, le pauvre hameau sauvage qui sera notre étape de nuit; il était temps : à dix pas en avant de soi, on ne distinguait plus rien. Le soleil, encore très haut, n'est plus qu'un funèbre disque jaune, terne comme un globe de lampe vu à travers de la fumée. Une obscurité d'éclipse ou de fin de monde achève de descendre sur nous. Dans l'espèce de grotte en terre noircie, qui est la chambre du caravansérail, le sable entre en tourbillons par les trous qui servent de portes et de fenêtres; on suffoque, — et cependant il faut rester là, car dehors ce serait pire; ici, c'est le seul abri contre la tourmente chaude et obscure qui enveloppe autour de nous toutes ces vastes solitudes...

Mardi 22 mai. — Ces ténèbres d'hier au soir, cette tempête lourde qui brûlait, c'était quelque mauvais rêve sans doute. Au réveil, ce matin, tout est calme, l'air a repris sa limpidité profonde, et le jour se lève dans la splendeur. Autour du hameau, s'étend un désert de sable rose; et des montagnes, que nous n'avions pas soupçonnées en arrivant, sont là tout près, dressant leurs cimes où brille de la neige.

L'étape d'aujourd'hui promet d'être facile, car les plaines de sable font devant nous comme une espèce de route plane, — une route de cinq ou six lieues de large et s'en allant à l'infini, entre ces deux chaînes de montagnes qui encore et toujours nous suivent.

Elle sera courte aussi, l'étape, une douzaine de lieues à peine, et nous arriverons ce soir dans cette grande ville de Kachan, que fonda jadis l'épouse du khalife Haroun-al-Raschid, la sultane Zobéide, popularisée chez nous par les *Mille et une Nuits*.

Toute la matinée, nous suivons les sentes que jalonnent des ossemens, nous roulons sans bruit sur ces sables doux, qui nous changent de l'argile habituelle et des pierrailles. Un tremblement continu, précurseur de mirages, agite les lointains surchauffés; en haut, les cimes s'enlèvent sur le ciel avec une netteté impeccable et une magnifique violence de couleurs, tandis qu'en bas, au niveau de ce sol qui s'enfonce sous les roues de

notre voiture, tout est imprécision, éblouissement. Et, vers midi, commencent autour de nous les gentilles fantasmagories auxquelles nous avons fini de nous laisser prendre, le jeu de cache-cache de ces petits lacs bleus, qui sont là, qui n'y sont plus, qui s'escamotent, passent ailleurs et puis reviennent...

Mais, quand la journée s'avance, le vent s'élève comme hier et tout de suite le sable vole; les dunes autour de nous semblent fumer par la crête; des tourbillons, des trombes se forment; le soleil jaunit et s'éteint; voici de nouveau une obscurité d'éclipse, sous un ciel à faire peur. On est sur une planète morte, qui n'a plus qu'un fantôme de soleil. Le champ de la vue s'est rétréci avec une rapidité stupéfiante; à deux pas, tout est noyé dans le brouillard jaune, on distingue à peine les crinières des chevaux qui se tordent au vent comme des chevelures de furies. On ne reconnaît plus les sentes, on est aveuglé, on étouffe...

— Je ne vois pas, je ne revois pas Kachan, — nous crie le cocher, qui perd la tête, et qui d'ailleurs s'emplit la bouche de sable pour avoir voulu prononcer trois mots.

Nous le croyons sans peine, qu'il ne voit pas Kachan, car, même avant la bourrasque, on n'apercevait rien autre chose que le désert... L'attelage s'arrête. Qui nous dira où nous sommes, et que devenir?

Ce doit être une hallucination : il nous semble entendre carillonner des cloches d'église, de grosses cloches qui seraient innombrables et qui se rapprochent toujours... jusqu'à sonner presque sur nous... Et, brusquement, à nous toucher, un chameau surgit, l'air d'une bête fantastique, estompée dans la brume. Le long de ses flancs, des marmites de cuivre se balancent et se heurtent avec un bruit de gros bourdon. Un second passe ensuite, attaché à la queue du premier, et puis trois, et puis cinquante et puis cent; tous, chargés de plateaux, de marmites, de buires, d'objets de mille formes en cuivre rouge, qui mènent ce carillon d'enfer. Kachan est par excellence la ville des frappeurs de cuivre; elle approvisionne la province et les nomades d'ustensiles de ménage, martelés dans ses bazars; elle expédie journellement des caravanes pareilles, qui s'entendent ainsi fort loin à la ronde au milieu des solitudes.

— Où est Kachan? demande notre cocher à une apparition

humaine, dessinée pour un instant, sur le dos d'un chameau, au-dessus d'une pile d'aiguières.

— Droit devant vous, à peine une heure ! répond l'inconnu, d'une voix étouffée, à travers le voile dont il s'est enveloppé la figure par crainte d'avaler du sable. Et il s'évanouit pour nos yeux dans la brume sèche.

Droit devant nous... Alors, fouaillons les chevaux, pour les remettre en marche si possible, essayons d'arriver. Du reste, cela s'apaise, le vent diminue, il fait moins sombre; voici des vertèbres par terre, nous devons être en bonne direction dans les sentes.

Une demi-heure encore, à cheminer un peu à l'aveuglette Et puis, une éclaircie soudaine, et la ville de la sultane Zobéide tout à coup s'esquisse en l'air, beaucoup plus haut que nous ne la cherchions : des dômes, des dômes, des minarets, des tours Elle est très proche, et on la croirait loin, tant ses lignes restent peu accentuées. Dans le brouillard encore, et en avant d'un ciel tout noir, illuminée par le soleil couchant, elle est rouge, cette vieille cité d'argile, rouge comme ses cuivres, qui tout à l'heure faisaient tant de bruit. Et, sur la pointe de chaque minaret, sur la pointe de chaque coupole, une cigogne se tient gravement perchée, une cigogne agrandie par la brume de sable et prenant à nos yeux des proportions d'oiseau géant.

Pierre Loti.

UN VAINQUEUR

PREMIÈRE PARTIE

I

Tant que dure la journée, les convois qui s'acheminent vers le cimetière de Bagneux débouchent par la rue de Fontenoy, bordée de petites maisons, de marchands de fleurs ou d'objets funéraires, de guinguettes, de bosquets, de terrains vagues. Devant eux s'ouvre un paysage champêtre : le clocher de Gentilly dans un bouquet d'arbres, des coteaux boisés semés de petites maisons, des champs. Au haut de la rue, ils longent le mur du cimetière qui leur ferme l'horizon, passent sous la grande porte de fer ouverte comme une gueule insatiable, s'engagent dans l'avenue principale entre deux doubles rangées de grêles platanes. Des deux côtés, un rideau d'arbustes cache en partie la végétation mensongère des couronnes de celluloïd et des croix en verroterie, dont quelques débris mêlent au gravier du trottoir des syllabes dépareillées de « regrets éternels. »

Par cette belle journée d'été, où la poussière poudrait les feuilles des platanes, un corbillard de dernière classe suivait la route habituelle; derrière, à côté d'un petit garçon d'une douzaine d'années, très pâle dans ses habits noirs, Alcide Délémont paraissait s'étonner d'être là. Son énergique figure à tons de brique, traversée par une rèche moustache grisonnante coupée au ras de la lèvre, exprimait plus de contrariété que de chagrin,

plus d'orgueil que de tristesse. Sous ses épais sourcils noirs, dressés en pointes rebelles, comme des virgules retournées, ses petits yeux gris d'acier couraient de tous les côtés, pour revenir se fixer sur la pauvre bière que décoraient deux maigres bouquets et la couronne trop riche qu'il avait achetée en passant. Il serrait les dents, d'un instinctif mouvement de défense qui tirait ses joues, faisant ainsi saillir davantage son menton rasé, carré, proéminent. Sans doute, il se demandait comment un homme de son importance, propriétaire et directeur de la *Grande Bouteillerie de l'Ile Saint-Germain*, pouvait se trouver là, derrière ce corbillard misérable, qu'accompagnaient avec lui un concierge, un ouvrier typographe et deux ou trois bonnes femmes, tandis qu'un peu plus loin sa confortable victoria suivait au pas? Et cette question l'amenait à se remémorer des choses oubliées, à évoquer des figures disparues : en sorte qu'une certaine émotion, que sa figure ne trahissait pas, montait pourtant dans son esprit, pareille à ces légers brouillards qui fumaient dans le ciel.

Depuis bien des années il ignorait sa sœur Catherine, — la dernière de la nombreuse famille dont il était l'aîné. Il gagnait déjà son pain comme « gamin, » lorsqu'elle vint au monde dans une de ces maisonnettes qui dépendent de la patriarcale verrerie de Chalon-sur-Saône. Il se la rappelait enfant, parce qu'après le travail, il jouait avec elle ainsi qu'avec un petit chat, — dont elle avait les griffes promptes, les dents aiguës, les pelotonnemens gracieux. Elle pouvait avoir quatre ou cinq ans quand il quitta le pays. Il la retrouva jeune fille, lorsqu'il revint pour l'enterrement de leur père, peu de temps avant le commencement de sa fortune : elle était blonde et délurée, jolie, coquette, capricieuse. Un peu plus tard, sa mère lui apprit qu'elle était partie avec un étudiant. On ne la revit plus : quand la mère mourut à son tour, elle ne vint pas réclamer sa part de l'infime héritage. Elle restait pourtant en correspondance avec une de ses sœurs, Marianne, mariée à un facteur rural. Ce fut par Marianne qu'on sut qu'elle avait un enfant, et,dans la suite,que, son amant l'ayant abandonnée après plusieurs années de vie commune, elle tenait une petite boutique de papeterie dans le quartier de Montrouge. Marianne mourut aussi, et personne ne s'inquiéta plus de Catherine. Les membres survivans de la famille travaillaient chacun pour son compte, dans des pays différens, aux colonies, en Amérique, aussi dispersés que les graines d'une plante que le

vent a emportées, qui germent et se développent aux lieux où le sort les a déposées.

Une seule des sœurs, Claire, habitait Paris.

Entrée très tôt comme demoiselle de magasin dans un bazar de sa ville natale, elle y fit, vers sa vingtième année, la connaissance d'un jeune professeur, nommé Maximilien Romanèche, qui l'épousa. Appelé bientôt après à Paris pour enseigner l'histoire au nouveau lycée Helvétius, il fut également chargé d'un cours dans un lycée de jeunes filles. Très laborieux, il donnait en outre force répétitions pour élever ses quatre garçons, Robert, Marc, Tony et Juste. Cette famille venait de temps en temps passer le dimanche à l'usine. Délémont la trouvait trop nombreuse et bruyante : entre lui et son beau-frère, il y avait cette incompatibilité qui sépare l'homme d'action de l'homme de pensée, surtout quand l'esprit abstrait de celui-ci tourne dans le cercle étroit de la routine intellectuelle. Or, Romanèche était précisément de ces hommes qui peuvent augmenter à l'infini leurs connaissances positives sans élargir d'un point leur horizon. Avec son énorme boîte cranienne, sa calvitie, son vaste front qui s'évasait sur des tempes renfoncées, son teint couleur de plomb et sa barbe en avant, il était imprégné de certitudes, bourré de jugemens tout faits, pédant, catégorique, perpétuellement en chaire. Bien qu'il se crût l'esprit libre, il ne revisait pas un dogme de sa foi : acerbe quand elle s'exerçait sur les choses de la religion, sa critique désarmait en touchant à la Science, au Socialisme, à la Révolution, — idoles qui remplaçaient, dans son âme désaffectée, les autels dont il la croyait délivrée, abstractions qu'il décorait de majuscules théologales et sur lesquelles il reportait sa piété. Il souffrait d'être confiné dans l'enseignement alors que sa vocation le portait vers la politique, de corriger des copies en rêvant de refaire les lois; il suivait les événemens du jour avec une attention qui peut-être guettait l'occasion d'un saut dans l'inconnu, cultivait quelques relations dans la presse avancée, fréquentait les réunions publiques sans y prendre encore la parole, en homme qui sait attendre son heure. Bien qu'il invectivât volontiers la société bourgeoise, il respectait en Délémont l'être d'énergie et de conquête, qui asservit l'existence à ses besoins; peut-être même, de ce chef, lui portait-il envie : sans se l'avouer, bien entendu. En tout cas, il cherchait à l'attirer dans des discussions où il tranchait à l'emporte-pièce les questions ouvrières, réformait l'éco-

nomie du monde, prédisait le renversement prochain du régime capitaliste. En sorte que son beau-frère le tenait pour un de ces esprits fumeux dont les rêveries, disait-il, pourraient devenir dangereuses, si elle n'étaient heureusement trop absurdes.

Délémont causait quelquefois avec Mme Romanèche de leurs frères et sœurs disséminés à travers le monde, quand elle ou lui en recevait quelques nouvelles; jamais de Catherine. Très bienveillante, pourtant, Claire n'eût pas mieux demandé que de retrouver cette sœur perdue en chemin; mais elle avait trop peu d'initiative pour se mettre à la chercher, et son mari n'aurait eu garde de l'y pousser, bien que le « droit à l'amour » fût un des thèmes habituels de ses déclamations. Quant à Alcide, il ne se la rappelait qu'avec un sentiment d'humiliation, et la crainte de la voir un jour surgir en quémandeuse : jamais il ne parlait d'elle à sa seconde femme ni à ses enfans. De son côté Catherine, dont l'existence restait précaire, ne s'adressa point à ce frère enrichi, qui n'eût pu refuser de l'aider. Elle vécut pauvre, en vendant des crayons, des journaux, du papier dans sa boutique de Montrouge, avec son petit garçon qu'elle éleva comme elle put. Le jour où elle mourut subitement, de la rupture d'un anévrisme, ce fut la concierge de la maison qui se chargea d'aviser Délémont. La lettre, mal adressée, fut retardée : Alcide eut juste le temps d'accourir, après avoir lancé un télégramme aux Romanèche. Il arriva au moment où le convoi se mettait en marche, se hâta d'informer les Pompes funèbres qu'il en prenait les frais à sa charge, et exprima bruyamment le regret de n'avoir pas été averti à temps, en répétant :

— ... Car alors, j'aurais bien fait les choses!

Dans le fait, il souffrait de conduire un deuil aussi humble. Quand un passant ôtait son chapeau en croisant le cortège, il lui jetait furtivement un regard de côté, en tiraillant les poils de sa moustache, comme pour dire : « Oui, c'est vrai, je suis là, derrière ce pauvre corbillard, à côté d'un gamin sans nom qui se trouve être mon propre neveu ; je n'en suis pas fier, je l'avoue; mais je n'en suis pas moins Alcide Délémont, le maître-verrier, décoré, médaillé à plusieurs expositions; et sitôt que j'aurai terminé cette désagréable corvée, je rentrerai chez moi au grand trot de cet excellent cheval qui nous suit attelé à cette victoria, la mienne! » Positivement, ce petit discours se lisait dans ses yeux; et son importance éclatait. Le concierge, qui lui emboîtait le pas,

se redressait, fier de la compagnie d'un homme aussi considérable. Les femmes se racontaient en chuchotant la légende de sa fortune, dont elles enflaient le chiffre. Seul, l'ouvrier typographe ne s'occupait pas de lui : il marchait tête basse, les yeux à terre, sa longue barbe rousse repliée contre sa poitrine. Lui non plus, n'avait eu la triste nouvelle qu'au dernier moment, après avoir attendu la morte toute la soirée de la veille, jour de leurs habituels rendez-vous. Il était tellement étourdi par ce coup inattendu qu'il marchait comme en un rêve. De grosses larmes coulaient par momens le long de ses joues, et se perdaient dans les flots de sa barbe : depuis six ans, il connaissait Catherine ; ils venaient de décider de se marier tout de bon, parce qu'ils s'entendaient bien, et aussi pour l'amour du gamin abandonné par son vrai père. Et voilà que ces beaux projets, avec toute sa tendresse et tout son bonheur, s'en allaient ainsi, trotte-menu, vers le cimetière.

Les hommes les plus secs, les plus résolus à braver les suggestions mélancoliques des grands accidens de la vie, peuvent pourtant être atteints par cette irrésistible tristesse que dégagent la mort et les choses de la mort : c'est ainsi que, dans la détresse de la marche à travers le paysage funèbre, une émotion presque douloureuse vint peu à peu s'ajouter à l'égoïste contrariété de Delémont. Il pensa à ses autres sœurs, à ses autres frères, à ses parens morts, — au tronc et aux branches de l'ancien arbre familial. Jadis une épidémie de diphtérie, — tel un orage secoue un arbre trop chargé, — en avait emporté trois en quinze jours. Plus tard, Étienne, qui travaillait à Montceau, fut enlevé par un coup de grisou. En se souvenant d'eux, il revit leurs figures, effacées par la brume des années, comme celles de ces vieux daguerréotypes qu'on ne distingue plus que sous certains jeux de lumière. Quant aux survivans, Pierre, Jean, Marie, Barthélemy, Angélique, Dieu sait où ils se trouvaient, à cette heure! Des épisodes de leur enfance commune revinrent à sa mémoire. Il les revit, frimousses barbouillées, pieds nus, tignasses ébouriffées. Il respira l'air alourdi, il reconnut l'odeur de la chambre où ils poussaient ensemble, comme une nichée de chats serrés dans le même panier. Il se rappela la longue rue dépavée qui serpente jusqu'à l'usine, les petites maisons toutes pareilles, le canal de la Saône derrière les jardinets, le buisson de groseilles où l'on se piquait les doigts. Tout à coup sa gorge se serra : sur ce fond de grisailles, un

épisode se dessinait, tragique dans sa simplicité : c'était le père, rentrant un jour avec un masque de désespoir et criant dans la cuisine, la tête entre ses mains :

— C'est mon tour, je n'y vois plus assez... Je ne peux plus faire l'anneau... On me remet « grand garçon... » Ah! misère de nous, voici la dégringolade!...

De confus regrets se mêlèrent bientôt à ces souvenirs : comme il s'était allégrement détaché des siens, — bouture ingrate, pressée de fleurir pour son compte dans un sol meilleur! Comme il avait secoué d'un cœur léger sa part des soucis communs! Surtout, comme il avait chassé de sa mémoire cette sœur coupable, négligée impitoyablement, et qu'il ne verrait plus!... Ces regrets, qui ne l'avaient jamais effleuré, l'étonnèrent bientôt, en prenant dans son esprit une saveur amère : il ne leur laissa pas le temps de se changer en remords, et les repoussa. Pourquoi se préoccuper d'autrui? Chacun n'a-t-il pas ses fardeaux et ses peines? Lui-même n'en avait-il pas eu largement son lot? Qu'il en dressât le bilan, au lieu d'additionner ceux des autres : il y trouverait de quoi s'attendrir plus justement! Et il se prit à calculer les fatigues accumulées de son énorme travail pour relever l'usine, — pour la créer plutôt, tant elle était déchue lorsqu'il l'acquit avec si peu de ressources; — puis pour la maintenir, si souvent à deux doigts de la ruine, et relevée par un coup d'audace ou d'énergie, comme un vaisseau désemparé que sauve le sang-froid du capitaine! Ceux qui admiraient son effort en le mesurant aux résultats n'en pouvaient apprécier l'héroïsme : il fallait, pour cela, connaître les chagrins domestiques qui, en pesant sur sa vie, l'auraient entravée, si sa passion des affaires n'eût toujours refoulé tous les autres soucis : la longue maladie de sa femme, lentement dévorée par l'atroce cancer, puis, quand il eut vu partir cette chère compagne des temps difficiles, — le seul être qu'il eût jamais aimé, — son chagrin, son abandon, son désarroi, sa solitude; — bientôt après, des ennuis sans fin avec la personne choisie pour gouverner sa maison; — les tracas que donnaient ses enfans à son inexpérience de tout ce qui n'était pas la bouteillerie; — son second mariage, enfin, ce coup de dés qui l'avait tiré d'une passe difficile, mais pour installer sous son toit la discorde, la jalousie, la méfiance, tous les élémens qui peuvent empoisonner un foyer. En sorte qu'ayant atteint au delà de ses espérances ses ambitions de jeunesse, il ne jouis-

sait point de ses conquêtes : l'usine était debout, contre vents et marées; la prospérité de son industrie semblait établie; sa fortune augmentait de jour en jour; la considération, les honneurs même, — à preuve ce ruban rouge qui fleurissait sa boutonnière, — venaient avec la richesse; mais il n'avait plus une heure de joie; mille tourmens empoisonnaient sa vie; dès qu'il sortait de son bureau, il cherchait en vain la chaleur des affections naturelles, le bien-être d'une maison pleine de paix. Peut-être que, tout calculé, la misérable morte avait eu plus de bonheur que lui, avec son tempérament d'alouette, son insouciance, et sa manière de cueillir partout quelque plaisir. Tout à l'heure, pendant qu'on la clouait dans son cercueil de sapin, la grosse concierge le disait, à travers ses jérémiades :

— Elle a eu bien des traverses, la pauvre femme! Mais les chagrins n'ont jamais pu l'empêcher d'être gaie. Elle me répétait souvent : « Voyez-vous, madame Durand, tout s'arrange, dans la vie : tantôt un peu mieux, tantôt un peu plus mal, ça finit toujours par s'arranger. Alors, à quoi bon se faire de la bile, dites-moi? » C'est pourquoi, malgré tout ce qui lui est arrivé, elle n'a jamais été malheureuse...

Ayant ainsi parlé, la bonne femme réfléchit un instant et reprit :

— Peut-être que si elle s'était doutée qu'elle finirait ainsi, tout à coup, et que son petit resterait seul au monde, ça lui aurait un peu changé les idées... Elle l'adorait, ce gosse qu'elle avait eu comme ça, sans y faire attention... Ah! bon Dieu de bon sort! comment ça va-t-il s'arranger, pour celui-là?...

Était-ce vraiment bien lui, Alcide Délémont, qui s'était écrié là-dessus, comme pour donner raison à la sainte insouciance de la morte :

— L'enfant n'a rien à craindre de l'avenir, ma brave femme; je le prends avec moi.

Cette espèce d'engagement, — un acte tout impulsif, — l'étonnait et le tourmentait. En y pensant, il baissa les yeux pour examiner l'orphelin : il vit une frimousse étiolée de gamin de faubourg, pointillée d'éphélides et comme prématurément défraîchie, un front étroit, bombé sous des cheveux plats, de nuance indécise, plutôt bruns, un nez écaché, arrondi, dont la mollesse contrastait avec la carrure du menton, — le menton proéminent des

Délémont, — et de frêles épaules, et des jambes minces comme des pattes de sauterelle; dans l'ensemble, un petit être chétif, presque rabougri, fermé comme le sont si souvent ces enfans qu'oppresse dès la naissance un poids étranger, qui ont pris de bonne heure l'habitude de ne rien livrer d'eux-mêmes, se méfient obscurément de la vie et roulent dans leurs silences des idées qu'on ne lit pas dans leurs yeux.

Quelle espèce d'être pouvait être ce sauvageon sans père, poussé comme une graine égarée pour prolonger dans l'avenir la faute maternelle? Mystère! Pourtant il fallait l'emmener, lui ouvrir la maison, l'introduire dans la famille, expliquer ses origines, raconter l'histoire de sa mère à ses cousines — comment, grand Dieu? — subir les regards dédaigneux dont Mme Délémont ne manquerait pas d'illustrer cet humiliant récit. De tels soucis étaient précisément de ceux que l'usinier redoutait le plus, parce qu'ils ne rentraient point dans le cercle habituel de son activité, et représentaient des difficultés d'un autre ordre que celles qu'il dominait chaque jour.

Le convoi s'engagea parmi les tombes, puis s'arrêta. Les rites habituels s'accomplirent. De sa forte main dégantée, Alcide caressa la joue de l'enfant, qui regardait disparaître la bière dans le trou béant.

On n'avait mandé aucun prêtre, la morte ne pratiquant pas et le concierge étant libre penseur. Quand les cordes remontèrent à vide, les invités se trouvèrent au bord de la tombe, à se regarder, comme s'ils attendaient encore quelque chose. Puis, sous les regards curieux des femmes, le concierge s'approcha de Délémont, l'air important, et demanda :

— Qu'est-ce qu'il faudra faire pour la boutique?

Le maître verrier savait jouer de la bonhomie, à l'occasion; mais il crut inutile de se mettre en frais pour un si mince personnage, et répondit sèchement, de ce ton impérieux que donne l'habitude du commandement, comme s'il parlait à l'un de ses subordonnés :

— Je m'occuperai de cela, en temps utile.

Le concierge s'attendait à plus d'aménité : froissé dans ses idées égalitaires, il recula de trois pas, en grognant. Le typographe lui succéda :

— Alors... l'enfant... Qu'est-ce qu'on en fait?

La même voix brève affirma :

— Je l'emmène.

— C'est que, voilà... Si ça vous gênait, monsieur,... moi, il ne me dérangerait pas...

Délémont eut une seconde d'hésitation : que de difficultés tranchées s'il acceptait cette offre! Mais ayant deviné les relations de cet homme avec la morte, il se trouvait gêné, vis-à-vis de lui, dans sa respectabilité de bourgeois correct. Très vite, il supputa les ennuis qu'il aurait dans la suite, et refusa :

— Merci. Après tout, c'est mon neveu. Son avenir me regarde.

L'homme restait sur place, immobile et triste, comme s'il cherchait des argumens pour soutenir sa proposition. N'en trouvant aucun, il poussa un gros soupir.

— Bien sûr! fit-il enfin... Moi, il ne m'est rien... Allons, adieu, petit!

Il se pencha sur l'enfant, lui posa un baiser sur le front, et réjoignit le concierge, à côté duquel il se mit à descendre la longue avenue bordée de platanes. L'enfant le suivit d'un long regard chargé de regrets, en retenant les sanglots qui secouaient sa poitrine. Puis, dans un éperdu besoin de protection ou de tendresse, il saisit la main de l'inconnu de la veille qui désormais serait son seul appui.

— Viens, mon garçon! dit Délémont. A propos, comment t'appelles-tu?

Une voix grêle balbutia quelque chose d'inintelligible. Délémont se pencha de côté en tendant l'oreille :

— Tu dis?

Le murmure se répéta, à peine un peu plus distinct.

— Valentin?... oui?... Ah! ah!... Eh bien, Valentin, tu veux bien venir avec moi, n'est-ce pas?

L'enfant suivait des yeux, dans le rond-point de l'avenue, à deux cents pas en avant, les silhouettes du concierge et du typographe. Celui-ci se retourna pour lui adresser un dernier signe d'adieu. Il agita son mouchoir humide. Délémont tenait à obtenir une réponse :

— Tu comprends, expliqua-t-il, je suis ton oncle... le frère de ta maman!

Le petit continua de se taire, en serrant plus fort la main vigoureuse qui enfermait la sienne.

— Tu ne réponds pas?... Est-ce que je te ferais peur, par hasard? Je ne suis pas un ogre, je ne te veux que du bien.

Et il s'entêta à répéter sa question :

— Tu veux venir avec moi?... Oui?...

Les pleurs de Valentin recommencèrent, graves, silencieux, contenus, — larmes d'une douleur qui ne peut se cacher, reste pourtant discrète et n'éclate pas tout à fait. Crainte? Émotion? Désespoir? Comment le dire? Les hommes ne lisent pas dans les cœurs des enfans, où la douleur est formée d'élémens qu'ils ont oubliés; et, ne sachant ni les comprendre ni les consoler, ils n'en sont parfois que plus émus au spectacle de leurs chagrins. Troublé par ces larmes qu'il ne pouvait sécher, Délémont chercha des paroles de compassion :

— Pauvre petit!... Mon pauvre bonhomme!... Elle était donc bien bonne, ta maman? Tu l'aimais bien?...

— Oh!!!

Ce cri jaillit avec une telle ardeur, si passionnément sincère, que Délémont sentit se réveiller ses regrets : Catherine aurait-elle eu des qualités qu'aucun des siens ne soupçonnait? Le désespoir de cet enfant, le chagrin du typographe, les paroles de la concierge, tout cela rapproché de la dignité dont elle avait fait preuve en l'ignorant, — autant de signes qui contredisaient son préjugé contre elle. Peut-être que, comme tant d'autres, elle valait mieux que sa vie; peut-être qu'avec plus de pitié, moins d'égoïsme... Pour la seconde fois, il secoua ces importunes pensées, qui ne demandaient qu'à l'envahir :

— Pauvre petit! reprit-il d'un ton bienveillant... Oui, c'est un malheur... un grand malheur... Mais il faut se faire une raison!... Et tu vois qu'il faut bien que tu viennes avec moi, puisque tu n'as plus ta maman, puisque le bon Dieu te l'a prise!

Cette phrase ne sortit pas sans efforts : en fait d'idées religieuses, Délémont n'en avait que de très rudimentaires. Elles n'exerçaient aucune action sur sa vie, mais lui servaient à compléter une philosophie simple et pratique, où Dieu apparaissait au centre invisible des choses comme le moteur d'une machine compliquée dont personne excepté lui ne connaît les rouages secrets. En ce moment, il jugeait opportun de l'invoquer, pour expliquer l'inexplicable. Il ne sut jamais que ses paroles inaugurèrent un long travail dans l'âme de Valentin, où elles prirent un sens précis qu'il ne songeait guère à leur donner, et semèrent des rancunes formidables contre l'Être inconnu qui enlève leur mère aux enfans.

— Où voudrais-tu aller? poursuivit-il. Chez ce brave homme qui offre de te recueillir? Mais il ne t'est rien, et c'est un pauvre homme : que pourrait-il pour toi?... Avec moi, c'est autre chose. D'abord, je suis ton oncle, tu comprends. Et puis je peux te donner un bon métier, de bons exemples, tout ce qu'il faut pour faire ton chemin dans le monde... J'ai une jolie maison, une grande fabrique, — une bouteillerie, mon petit!... Tu auras un cousin, des cousines, tu ne seras pas seul au monde. Tu vois, c'est bien ce qu'il y a de mieux, qu'en dis-tu?

L'enfant balbutia :

— Oui... oui...

Ses larmes coulaient toujours.

— A la bonne heure!... Il paraît que tu es raisonnable!... Allons! on fera quelque chose de toi!

La victoria attendait à la sortie du cimetière. Jérôme, le cocher, — un beau cocher gras, luisant, garni de boutons dorés, — debout à côté du cheval, consulta des yeux son maître, qui lui fit signe de monter sur le siège. Mais en ce moment, Délémont remarqua que les yeux de Valentin, encore pleins de larmes, se fixaient sur un plateau de brioches étalées à la devanture d'une guinguette.

— Tu as faim, peut-être?

La petite voix grêle répondit :

— Un peu!

— Hé! pourquoi ne le disais-tu pas?... Tu n'as pas mangé, ce matin?... Non?... Ah! mon pauvre bonhomme!... Allons, viens!

Il l'emmena à grandes enjambées dans un des restaurans qui font face au cimetière, commanda des œufs, du jambon, du vin, tout un bon petit déjeuner. Valentin, qui défaillait, dévora ce qu'on lui servait; ses larmes cessèrent, son visage s'éclaira; — et son oncle lui disait en le regardant manger :

— Ça va mieux, maintenant?... Allons! bon!... Et tu n'es pas long : c'est bon signe. Moi, tu sais, je n'aime pas qu'on lambine : tout ce qu'on fait, il faut le faire bien et vite!. Il n'y a rien qui m'agace comme de voir gaspiller le temps. Le temps, vois-tu, c'est la chose la plus précieuse : on n'en a jamais assez, et je ne sais pas pourquoi les journées n'ont que vingt-quatre heures!...

Tout à coup, les Romanèche firent irruption dans le restau-

rant : le mari dans une attitude de circonstance, avec une expression calculée de sa petite figure grise et des mouvemens réglés qui devaient correspondre à la nuance exacte de son émotion; la femme pleurante, son bon visage enfantin tout bouffi et bouleversé. Elle embrassa son frère, elle embrassa son neveu, en exclamant à travers ses larmes :

— C'est toi? C'est bien toi?... le fils de Catherine?... Le fils de ma sœur... de ma pauvre sœur?... Est-ce possible!... Ah! mon pauvre petit!... Dis-moi comment elle est morte, Alcide?... A-t-elle beaucoup souffert? Notre pauvre sœur! Notre pauvre sœur!...

L'enfant recommença à pleurer en voyant des larmes, honteux d'être surpris à manger dans un tel moment, par cette dame si désolée. Quant à Romanèche, il restait debout, un mouchoir dans une de ses mains gantées de noir, son chapeau dans l'autre; les regards et les signes d'intelligence qu'il adressait à son beau-frère désapprouvaient ces manifestations de sensibilité disproportionnées aux circonstances : Claire, se disait-il, ne pensait point à sa sœur; voici qu'elle se désespère de la savoir morte, alors que vivante elle ne l'eût probablement jamais revue! Une fois de plus, l'inconséquence humaine l'étonnait, lui qui se flattait d'être logique. Et il entreprit d'expliquer à Délémont, à voix basse, qu'ils étaient accourus dès la réception de la dépêche, que ce n'était pas leur faute s'ils arrivaient trop tard, et qu'ils avaient reconnu Jérôme, et qu'ils n'avaient pas cru devoir amener leurs fils, qui ignoraient l'existence de cette tante oubliée :

— Je n'aurais pas eu le temps de leur expliquer comme il convient cette situation anormale... Je ne sais comment vous vous y prendrez avec vos filles, vous: c'est encore plus délicat. Moi, j'ai l'intention de tout dire à mes garçons. Renseignés trop sommairement, ils prendraient du fait une idée fausse : et je leur apprends à juger sainement, en pleine connaissance de cause. La science de la vie, comme les autres sciences, exige une bonne méthode, qu'on n'acquiert jamais trop tôt!

Délémont répondit en racontant les détails qu'il venait d'apprendre sur Catherine : sa mort subite, sa pauvreté, la boutique fermée qu'il faudrait liquider. Romanèche s'assombrissait, en jetant des regards inquiets sur Valentin. Une phrase le rassura :

— Quant à l'enfant, il est convenu que je m'en charge.

Aussitôt soulagé, le professeur s'écria :

— Ah! c'est très bien, c'est très beau, ce que vous faites là!... C'est généreux, c'est d'un brave cœur, c'est d'un brave homme!... D'ailleurs, vous le pouvez, mon cher, votre situation vous le permet...

Un pli d'amertume se mêlait déjà à la satisfaction de la première minute :

— Je dirai même qu'elle vous y oblige, ajouta-t-il.

Puis il se tourna vers Valentin que sa femme cajolait, lui posa la main sur la tête dans un beau geste protecteur, lui tint un petit discours rempli de bons conseils. Et l'enfant s'étonnait de cette famille inconnue, qui semblait sortir par miracle de la tombe où dormait sa mère.

II

Alcide Délémont excellait à tirer parti de toutes choses. Aucun objet ne passait sous son rayon visuel sans qu'il se demandât aussitôt : « A quoi cela peut-il servir? » Par « servir, » il entendait expressément servir à l'extension de ses affaires, à la prospérité de son usine; s'il reconnaissait que l'objet en question ne pouvait « servir à rien, » il cessait aussitôt de s'y intéresser. De même avec les gens : chaque fois qu'il rencontrait un nouveau visage, il l'examinait d'instinct à ce point de vue spécial et, s'il croyait n'en pouvoir rien attendre, s'éloignait. Aussi ne possédait-il que des relations commerciales, fournisseurs ou cliens. On ne lui connaissait pas d'amis. Jamais il n'éprouvait le besoin de causer d'autre chose que de son industrie. La règle de son intérêt servait de mesure à ses sentimens, gouvernait jusqu'à ses affections de famille : bien que sa première femme fût de complexion délicate et qu'il lui fût sincèrement attaché, il l'utilisa comme les autres, sans craindre de la fatiguer par les menus travaux qu'il ajoutait aux soins du ménage. Elle s'usa ainsi, dans une existence à la fois surmenée et monotone; mais elle n'en souffrit pas, étant de ces créatures passives qui trouvent toujours moyen de maintenir leurs désirs au niveau de leurs possibilités.

Les Délémont eurent d'abord deux filles, Alice et Estelle. Alcide les vit naître sans joie, parce que les filles, qui ne peuvent « servir à rien, » représentent plutôt d'inutiles dépenses de toilette et d'éducation. Ce fâcheux calcul ne l'empêcha point de les

aimer à sa manière, l'habitude aidant; mais elles en eurent de bonne heure la vague intuition, et ne virent guère en leur père qu'un étranger qui vous nourrit, vous gronde et vous néglige. — En revanche, la naissance du petit Bernard le remplit de joie : sur la tête de l'enfant, il échafauda les rêves spéciaux que sa fantaisie pouvait concevoir : « Toi, tu sauras tout ce que je n'ai pas su, tout ce qu'il m'aurait été si utile de savoir!... Tu seras un maître verrier dans le grand style, avec de l'instruction, de l'éducation, des manières... L'âpreté de la lutte sociale et les développemens de la concurrence préparent de mauvais jours aux industriels : ne crains rien, on te cuirassera pour la guerre, on te fournira d'armes et d'outils, — et tu seras un vainqueur, comme moi!... » — Devenu veuf, il décida d'abord qu'il ne se remarierait pas : une seconde femme lui semblait plus dangereuse que nécessaire à l'usine; en effet, il ne la concevait que jeune et jolie : telle, comment l'empêcher d'aimer le plaisir, le monde, la dépense? et que de dérangemens en perspective! Il se contenta donc d'une petite amie, de goûts modestes, à laquelle il ne demandait rien de plus que ce qu'il lui donnait, en bon comptable pour qui toutes les opérations de la vie se ramènent finalement au doit et avoir. — En même temps qu'il se casait ainsi, il engagea pour diriger son ménage la veuve d'un agent de change mort en déconfiture, Mme Mellot. Cette femme, prétentieuse, aigrie, incapable de prendre à cœur la tâche qu'elle acceptait, n'apporta dans la maison que des troubles et du malêtre. Il ne s'en soucia guère : il passait ses journées à l'usine, travaillait dans son bureau la moitié de la nuit, fermait les oreilles aux plaintes fondées de ses filles contre la gouvernante, et les yeux aux mauvais procédés dont elle se rendait chaque jour coupable, ou, forcé d'en apercevoir quelque chose, s'en allait, simplement, pour en éviter la contrariété.

C'est qu'il avait bien d'autres soucis! Partout, dans les verreries, les fours à bassin remplaçaient les fours à creusets. Par les frais qu'elle entraînait comme par les dépenses de combustible dont elle greva son budget, cette transformation de l'industrie verrière mit brusquement en question l'existence même de son usine. Il vit le moment où l'œuvre de sa vie allait s'écrouler, faute de fonds pour dominer la crise. C'est alors qu'il accepta une combinaison matrimoniale dont son beau-frère Romanèche fut la cheville ouvrière. Celle qu'il épousa ne lui inspi-

rait aucune sympathie; mais elle lui apportait un capital qui le sauvait. Il ne vit pas autre chose; le vaste monde, avec la complexité de ses intérêts, la variété de ses exigences, l'enchevêtrement de ses relations, n'existait dans l'esprit de cet homme que par rapport à l'usine où se concentraient ses forces, où s'absorbait son âme. Elle seule était sa norme en toutes choses : il ignorait tout ce qui ne la concernait pas; la politique même ne l'intéressait que si des traités de commerce ou des lois ouvrières en venaient favoriser ou gêner l'expansion; quant à ses affaires domestiques, elles restaient à l'arrière-plan : pourvu que l'usine prospérât, il faisait bon marché des lézardes de sa maison, ou des désordres de son foyer.

Il l'avait acquise peu de temps après la guerre, à vil prix, grâce à une somme de cinquante mille francs gagnée au tirage des obligations sur lesquelles il plaçait ses premières économies. (Il travaillait en ce temps-là comme « souffleur, » dans une verrerie de la banlieue, et gagnait jusqu'à douze francs par jour.) Obligé de la remettre à flot, puis de marcher au jour le jour, presque sans fonds de roulement, il accomplit pendant plusieurs années de véritables prodiges, qui recommençaient à chaque échéance. Il eût probablement sombré, malgré son intelligence, sans l'appui du banquier Davallon, ce financier généreux mêlé dans sa jeunesse au mouvement saint-simonien, qui se plaisait à venir en aide aux jeunes industriels dont les capacités lui inspiraient confiance. Aussi parlait-il volontiers de cet homme de bien, « revenu, disait-il, des plus dangereuses utopies au sens de la réalité pratique. » La reconnaissance qu'il lui gardait ne l'empêcha pourtant jamais de se déclarer « parti de rien, » d'affirmer qu'il devait « tout à son propre effort, » de répéter qu'il « avait fait son chemin tout seul, » oubliant ainsi, par un travers fréquent, l'aide inattendue du hasard et le concours salutaire du capitaliste. Quand survint la crise de la transformation des fours, vers 1884, il n'était point au terme de ses difficultés : Davallon venait de mourir; Romanèche, au courant de ses embarras, et très fier de contribuer à l'en sortir, lui parla de Mlle Aline Lanthenay : il ne songea qu'aux difficultés présentes, et se réjouit d'être agréé.

Elle était la fille unique d'un professeur de philosophie, veuf de bonne heure, qui l'avait laissée orpheline à dix-sept ans. Un oncle, enrichi dans le commerce, la recueillit, la

tyrannisa, finit par lui léguer en mourant une part de sa grosse fortune. Délivrée alors d'une oppression sous laquelle elle ployait depuis quinze années, elle ne sut que faire de son indépendance. Effacée, timide, avec des traits sans agrément, un gros grain de beauté d'où surgissait une touffe de poils jaunes au milieu de la joue gauche, une tendance à l'embonpoint, qui s'accentua bientôt, elle cachait sous une apparence ingrate des aspirations d'un romanesque un peu puéril, qui ne s'accordaient ni avec son âge, ni avec son physique. C'était un être incomplet. Le souvenir des lectures de sa première jeunesse, que dirigeait son père, l'inclinait vers les choses de l'esprit, dont les circonstances l'avaient ensuite écartée : en les regrettant, elle n'eut jamais l'initiative d'y revenir. Elle se contentait de relire sans cesse les pages retrouvées d'un volumineux *Essai d'un nouveau système social fondé sur la raison*, auquel Lanthenay avait travaillé toute sa vie sans l'achever : ainsi, des idées confuses s'ancrèrent dans son esprit moyen, que gouvernaient d'autre part des inquiétudes, des pressentimens, des craintes morbides. Sa solitude lui inspirait une sorte d'effroi : Délémont fut le premier parti qu'on lui présenta; elle l'accepta, dans la crainte de n'en pas trouver d'autre, dans l'espoir aussi qu'elle pourrait placer sur des enfans sans mère le capital de ses affections sans emploi. Mais ce rôle de belle-mère, toujours difficile, dépassait sa mesure. Les jeunes filles n'étaient pas mal disposées pour celle qui les délivrait de M[me] Mellot : elle demanda davantage, voulut exiger trop vite une affection lente à venir, se froissa de réserves légitimes, fut tantôt trop sévère et tantôt trop indulgente, en sorte qu'elle ne se fit pas aimer. Alice seule, avec sa délicate intuition, devina qu'elle cachait sous ses maladresses des intentions très bonnes, et qu'il ne fallait point la traiter en ennemie. A Bernard, si juste pourtant, elle n'inspira qu'une insurmontable antipathie. Et elle le détesta. Son mari même lui en voulut bientôt d'avoir pris la place de celle qu'il avait aimée. Après la naissance de Dorothée, que le père accueillit mal, elle devint méfiante, susceptible à l'excès, jalouse pour son enfant : ses gronderies, ses plaintes, ses vains reproches, ses colères rentrées chassèrent alors toute douceur d'un foyer qui manquait déjà de tendresse et d'intimité.

De telles conditions d'existence ne pouvaient développer la sensibilité d'Alcide Délémont. Sans doute, il n'en était pas

dépourvu, à preuve cet attachement même qu'il gardait à la mémoire de sa première femme et qui le rendait injuste pour la seconde; mais elle était rudimentaire, capricieuse, sans contrôle. D'ailleurs les rivalités parmi lesquelles il se mouvait dans sa famille l'amenèrent à en réprimer les rares manifestations : s'il sentait poindre une émotion, il s'empressait, par crainte d'en être troublé, de penser à ses affaires; et la méthode lui semblait bonne, parce qu'il lui devait de la tranquillité. — C'est ainsi que lorsqu'il se trouva dans sa voiture, à côté de Valentin posé timidement sur le bord du coussin, il examina du coin de l'œil son petit compagnon, et faillit s'attendrir. Mais aussitôt, il refoula ce périlleux sentiment en se posant la question familière : « A quoi peut-il servir? »

Pour l'heure, à coup sûr, à rien.

C'était, décidément, un enfant malingre, chétif, à la poitrine enfoncée; des yeux rougis par les larmes achevaient de lui donner un air lamentable.

Pour éviter peut-être de le plaindre, Délémont se mit à l'interroger :

— Quel âge as-tu, petit?

L'enfant leva sur son oncle un regard effaré, en balbutiant :

— Treize ans, monsieur.

Treize ans! il en paraissait onze à peine.

— Appelle-moi « mon oncle »... Treize ans?... Bien sûr?... Oui?... Hum!... Es-tu souvent malade?

La question resta sans réponse. Délémont pensa que l'enfant n'en conviendrait pas, par fierté.

— Bah! fit-il, quand j'avais ton âge, moi, j'étais plus faible qu'un poulet sans plumes. Ça ne m'empêche pas de me porter comme le Pont-Neuf, à cette heure!...

Il disait cela gentiment, par simple bienveillance. Mais telle est la force de l'habitude qu'en parlant ainsi, il établissait mentalement un rapport entre la santé de Valentin, les chances qu'elle avait de s'améliorer, la nature des services qu'il pourrait peut-être rendre un jour à l'usine; et pour réfléchir, il interrompit son interrogatoire.

Son fils, élevé à l'École centrale, voyagerait après ses études, serait un industriel de large envergure : travailleur sans doute, sachant tout ce qu'il importe de savoir, mais *gentleman* aussi,

sans l'expérience que donnent le petit apprentissage, les années de misère, les difficultés de la vie d'ouvrier. Bien qu'il eût choisi cette éducation pour Bernard, Délémont en gardait une certaine méfiance, surtout quand il songeait aux conflits de plus en plus nombreux qui surgissent entre les chefs d'industrie et leur personnel. Seuls, croyait-il, les anciens ouvriers connaissent bien les ouvriers, savent les conduire, les manier, et même, à l'occasion, les berner, les leurrer ou les dompter. Les patrons issus de la bourgeoisie les ignorent ou les méconnaissent : pénétrés de préjugés humanitaires, troublés par les revendications que soutiennent les gouvernemens mêmes, énervés par le sentimentalisme ambiant qui fait intervenir toutes sortes d'idées de justice et de solidarité dans la lutte des classes, affaiblis par l'infiltration de doctrines qui discutent jusqu'au privilège de la propriété privée, base essentielle de l'organisation sociale à laquelle ils doivent leurs avantages, ils n'ont plus l'énergie nécessaire à maintenir leurs droits, doutent de leurs forces, tremblent devant leurs adversaires, et dès qu'un conflit les menace, capitulent lâchement, tantôt devant les syndicats, tantôt entre les mains des ministres esclaves du nombre. Depuis longtemps, ils seraient annihilés comme la noblesse, s'ils n'avaient pour les renouveler les renforts qui leur viennent du peuple. Les seuls d'entre eux qui déploient encore du courage dans la résistance, ne sont-ce pas en effet ces hommes nouveaux, frais arrivés à la richesse, qui conservent assez de force, assez de sève, assez de ténacité pour défendre ce qu'ils ont acquis? Or, entre Bernard, bourgeois de seconde couche, amolli déjà par l'étude et la facilité de sa vie, et ses ouvriers dont les appétits iraient croissant toujours, le petit Valentin, de souche incertaine, tiré de la misère, ne pourrait-il pas être une sorte de trait d'union, un tampon efficace? Élevé en ouvrier parmi les ouvriers, dans une usine qui lui paraîtrait un peu sienne, puisqu'il y serait recueilli, il deviendrait contremaître, sous-directeur peut-être; son passé, la reconnaissance, son intérêt le pousseraient à défendre la cause des patrons. La bonne action devenait ainsi profitable : en arrachant à sa pauvreté ce petit être sans père, on semait une graine qui, pour peu que le terrain fût favorable, lèverait pour le mieux de l'usine... Et M. Délémont, satisfait, se sourit à lui-même et reprit la conversation :

— Hé, petit! que faisais-tu chez ta mère, dis un peu?...

L'enfant, tiré d'une rêverie, tressaillit en répondant :

— J'allais à l'école.

— Ah! tu allais à l'école!... Tu l'aimais, ton école?... Tu apprenais tes leçons?

— Oh! oui!

— Tu étudiais trop, peut-être; c'est ça qui t'a rendu si gringalet!

Le petit, qui se tenait affaissé, se redressa, en tâchant de bomber sa poitrine.

— Je me porte bien, dit-il. Je suis assez fort!

— Vraiment!

— Je suis plus fort qu'on ne croirait!

Il ferma les poings et tendit son bras pour appuyer son dire, en ajoutant :

— J'aidais maman. Pas seulement dans la boutique, à vendre : je portais l'eau. Le broc était lourd. Je ne me plaignais jamais. Je ne pliais pas le dos.

Délémont, amusé, lui caressa la joue.

— En tout cas, tu as du courage. C'est bien, ça! Quand on est faible, il faut toujours faire comme si on était fort!

Après un court silence, il reprit :

— Moi, tu sais, j'ai une fabrique, une grande fabrique... On y fait des bouteilles... Tout le monde y travaille, et dur!... Il faut ça pour réussir,... et gagner de l'argent!

Il regarda si ce terme magique « gagner de l'argent » produirait quelque impression sur son compagnon : la figure de l'enfant resta muette, comme s'il venait d'entendre parler une langue étrangère. Délémont affirma de nouveau, en coupant l'air de sa main droite :

— Oui, c'est en travaillant qu'on fait son chemin dans le monde!

Comme Valentin ne bronchait pas, il n'insista plus et se replongea dans ses réflexions.

Elles avaient abandonné le passé; elles n'agitaient plus ces regrets stériles auxquels il est malsain de s'abandonner; elles ne poursuivaient plus dans leurs ombres les figures effacées d'autrefois. Confiantes, sereines, elles voguaient vers l'avenir : le plan esquissé tout à l'heure aboutissait, comme avaient abouti tant d'autres plans d'une exécution plus difficile. Valentin s'attachait à son oncle, à ce brave homme d'oncle qui l'accueil-

lait si généreusement, dans l'oubli de la tare originelle; il s'attachait à son cousin Bernard, qu'il prenait l'habitude de regarder comme un être d'essence supérieure; surtout il s'attachait à l'usine : car, comment vivre dans l'usine sans s'y attacher? La considérant comme un bien de cette famille dont il était sans qu'elle fût à lui, il s'y donnait corps et âme, en ouvrier dévoué, de l'ancien modèle, épris du métier, fidèle au patron, exerçant sur les camarades une salutaire influence par l'exemple, par les propos, par le contentement... A ce degré d'optimisme, Délémont s'arrêta net : avant d'en arriver à cet heureux terme, il s'agissait d'introduire Valentin dans la maison, dont on approchait à chaque tour de roue, de raconter à ses filles l'histoire de Catherine, de la faire accepter par sa femme, — et cela n'irait pas tout seul !... Bah ! une fois de plus il imposerait sa volonté, en coupant court aux discussions! Alice, avec son esprit de justice et de bonté, verrait avant tout la bonne œuvre à tenter; Estelle n'était qu'une enfant; quant à Mme Délémont, l'ennemie, peut-être esquisserait-elle un simulacre de résistance : elle serait bientôt réduite, comme à l'ordinaire, et rentrerait une fois de plus les griefs imaginaires qu'elle devait ressasser dans ses insupportables silences.

Les deux hautes cheminées rouges, poudrées de suie, d'où montait un peu de fumée noire, les bâtimens gris aux toits brique apparurent au bas de la côte. Délémont les désigna d'un large geste de son bras droit, et dit :

— Voici l'usine!

Valentin, les yeux mi-clos, s'abandonnait aussi à ses pensées. Par un singulier contraste, pendant que celles de l'homme couraient avec confiance vers l'avenir, celles de l'enfant remuaient mélancoliquement les cendres d'un passé encore tout proche, déjà si loin, qui ne reviendrait plus. A la voix de son oncle, il tressaillit comme quelqu'un qui s'éveille, arraché aux chères images que son esprit ressuscitait.

— Regarde!

Son attention ne se porta pas sur les deux cheminées, avec lesquelles rivalisaient d'autres cheminées à peu près pareilles et plus lointaines, ni sur les constructions éparses dans le sol sablonneux et noirâtre, ni même sur la maison blanche, à volets verts, blottie dans un bouquet d'arbres, au bord du fleuve. Elle fut violemment saisie par la révélation d'un paysage entièrement

nouveau, tel que n'en avaient jamais contemplé ses yeux de petit faubourien accoutumés aux grêles marronniers des trottoirs, à la morne enfilade des rues, à peine égayés de temps en temps par le gazon brûlé des fortifications. D'un coup d'œil, il aperçut à la fois les deux bras de la Seine toute miroitante, les arbres feuillés du rivage, les collines à l'horizon, les prés, les ponts, les viaducs, tout l'enchantement des verdures et des ombrages, tout le mystère du ciel et de l'espace. Béant d'admiration, il s'écria :

— Oh! que c'est beau!

Délémont, qui ne connaissait pas plus la contemplation que la rêverie, le crut ébloui par l'importance de ses établissemens.

— N'est-ce pas? fit-il avec conviction. Et que diras-tu quand on t'aura montré tout ce qu'il y a là dedans : les fours, les ateliers, les ouvriers au travail, les magasins, les machines?... Pense un peu : un roulement d'affaires de six cent mille francs par année, de l'ouvrage pour plus de quatre cents hommes!... Ce sont des choses dont tu n'aurais pas même eu l'idée, hein?...

Il ne se doutait pas lui-même qu'autour de ces cheminées, de ces toits, de cet enclos, il y avait la beauté des choses, la fraîcheur des bois, les sourires du ciel et de l'eau, toutes ces magnificences dont il n'avait jamais senti le charme, et que saluait l'imagination de Valentin. La main posée sur l'épaule de l'enfant émerveillé, il continua, sans s'apercevoir du malentendu :

— Je suis content que ça te plaise au premier coup d'œil. Je vois que tu as de l'étoffe. A ton âge, moi, je travaillais déjà à la verrerie de Chalon, avec mon père. C'était un fameux souffleur, mon père! Il était là depuis des années, et moi, j'aimais l'usine comme si elle m'appartenait... Oui, les fours, les ouvreaux, les cannes, les camarades, j'aimais tout ça!... Il n'aurait pas fallu me parler d'autre chose, ah! non... Rien ne m'amusait comme de voir travailler les équipes, et de travailler moi-même... L'amour du travail, vois-tu, c'est la grande chose!... Je me disais : Un jour, j'aurai mon usine, moi aussi, et mes ouvriers, et je serai le maître!... Oui, oui, j'étais haut comme une botte et j'avais déjà cette idée-là. Et tu vois que c'est arrivé... Travaille comme j'ai travaillé, tu te feras ta place au soleil...

Valentin n'écoutait pas : ses yeux s'emplissaient de verdure, de lumière, de reflets. Il eut l'impression de se trouver tout à coup transporté très loin, dans un continent fabuleux, dans une

île de rêve, tant il lui semblait invraisemblable d'avoir vécu si près de pareilles splendeurs. Tout au spectacle qui le pénétrait, il oublia un instant son chagrin, sa timidité, ses craintes; et, d'une voix changée, vibrante de curiosité passionnée, il demanda:

— Ce grand fleuve... est-ce la Seine?

— Pardine! que veux-tu que ce soit?... le Mississipi?... C'est rudement commode de l'avoir là pour les transports!... Avec les tarifs des chemins de fer, pas moyen de marcher, tu comprends... Tandis qu'avec la Seine, on s'en tire encore!... Et puis, elle fournit le sable pour rien... Bonne affaire!...

Renseigné sur le fleuve, l'esprit de Valentin courait plus loin:

— Et ces montagnes, là-bas?

— C'est des bois... Les bois de Meudon, de Sèvres... Ça ne sert pas à grand'chose, ça: les paresseux vont s'y promener le dimanche, voilà tout!

Il s'empressa de revenir à sa marotte:

— Cette grande bâtisse derrière l'usine, c'est la Cité ouvrière... Une idée à moi!... *Ils* sont très bien là, tu verras... De l'air, de la vue, de l'espace, tout ce qu'il faut, quoi!... Ça ne *les* empêche pas de se plaindre, bien entendu, et d'écouter les charlatans qui s'engraissent en les excitant... Ah! ce sont des gaillards qu'on ne sait jamais comment satisfaire!

La voiture tourna pendant qu'il parlait ainsi. Elle entra par le grand portail, dont le concierge vint ouvrir les battans, traversa la cour en laissant à gauche l'usine et les dépendances, pour s'arrêter devant le perron de la petite maison blanche. Mme Délémont sortait justement, en toilette de ville. Un hideux bouledogue, poitrail puissant, face ridée, joues tombantes, se campait à côté d'elle, sous la marquise, dans une attitude agressive et pesante.

— Tu seras poli avec ma femme, mon garçon, souffla Délémont. Je t'avertis qu'elle tient aux manières... Allons, ôte ton chapeau!

Le bouledogue s'avança vers son maître, en remuant son tronçon de queue; Mme Délémont boutonnait ses gants.

— Il faut pourtant que je la prévienne, fit Délémont. Attends un peu, petit, reste là! Je vais lui parler.

Il gravit les six marches du perron, repoussa les caresses du chien, et se mit à expliquer à sa femme la présence de Valentin.

— C'est un neveu que je ramène... Un neveu à moi... Il a

perdu sa mère, qui était ma sœur... Subitement... Je le prends ici... Nous verrons ce qu'on en peut faire.

Il parlait d'un ton bref, comme s'il grondait. Le visage neutre de Mme Délémont, très blanc sous la voilette noire, exprimait l'étonnement, et une certaine curiosité.

— Un neveu? fit-elle... Une sœur?... à Paris!... Vous ne m'avez jamais parlé de cette sœur?

— Il y a longtemps que je ne savais rien d'elle.

La sécheresse cassante de la voix n'écarta pas les questions inévitables.

— Elle laisse un mari?... d'autres enfans?...

Il éluda la première en répondant à la seconde.

— Celui-ci seulement.

— Il s'appelle?

— Valentin.

— Valentin... et puis?

— Délémont, comme moi.

— Votre sœur avait donc épousé un cousin?

Il hésita une seconde, sentit l'impossibilité de biaiser, et répondit carrément :

— Non, cet enfant est un fils naturel.

— Ah! alors, je comprends... je comprends...

Un cri d'effroi empêcha Mme Délémont de dire ce qu'elle comprenait : le bouledogue s'était mis à tourner autour de Valentin, en le fixant de ses yeux injectés, avec des grognemens qui découvraient les crocs; l'enfant, d'abord glacé d'épouvante, venait de faire le geste de s'enfuir, et la hideuse bête se jetait sur lui.

— Ici, Step! cria M. Délémont en levant sa canne.

Le chien obéit en rechignant.

— Couche!... Dans ta niche!...

Step, grognant, reniflant, bavant, laissa son maître passer le mousqueton de sa chaîne à la boucle de son collier, hérissé de pointes. L'opération achevée, Délémont alla prendre par la main Valentin, qui tremblait de tous ses membres et qu'il tâcha de rassurer :

— Step est un chien de garde, tu comprends. Il ne te connaît pas encore : il fait son métier. Plus tard, vous serez amis. C'est un bon chien, très fidèle. Mais, par exemple, il n'aime pas les gens mal habillés, et j'ai dû payer pas mal de fonds de culottes.

J'aime mieux ça : c'est juste l'animal qu'il faut ici pour qu'on puisse dormir tranquille !

La diversion fut heureuse. Mme Délémont avait un fonds de bonté que l'hostilité de son milieu l'obligeait à cacher en la condamnant à vivre sur une perpétuelle défensive. En voyant surgir à l'improviste ce neveu, dont les origines révoltaient déjà tous ses instincts, elle l'avait pris pour un nouvel ennemi. La brutalité de Step la retourna. Elle eut pitié de l'enfant effrayé et, le saluant d'un signe presque amical, dit doucement :

— Je vais en ville pour des emplettes. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

Elle ajouta plus bas, en regardant son mari :

— Vous direz à vos filles ce que vous croirez convenable. C'est un soin qu'en tout cas je désire vous laisser.

— Comme vous voudrez, répondit Délémont, qui n'eût point avoué l'embarras où le mettait cette déclaration. Allons, Valentin, viens, rentrons.

Mais son sous-directeur, Soutre, accourait en faisant des signes. Il dut arrêter encore une fois son compagnon.

— Une minute, petit !... Reste là !

Soutre était une façon de colosse, musclé en hercule, avec une tête de gladiateur au front bas, aux traits épais et ramassés. La douceur d'un regard bénin en atténuait la rudesse brutale : au premier coup d'œil, on croyait reconnaître un de ces hommes qui mettent une vigueur primitive au service d'appétits proportionnés ; en l'examinant mieux, on pressentait qu'en cette masse puissante, la bienveillance pouvait corriger les excès de la force ; mais l'intelligence manquait en tout cas. Depuis plusieurs années, il possédait la pleine confiance de Délémont, qui lui destinait sa fille aînée. C'était lui qui traitait avec les ouvriers : ayant à deux reprises rossé des provocateurs, il croyait avoir de l'autorité ; et pour maintenir cette autorité imaginaire, il mêlait dans ses manières l'arbitraire à la familiarité, affirmait bruyamment son amour des travailleurs, son respect de leurs intérêts, son souci de leur bien-être, — son esprit borné ne pouvant rien concevoir au delà d'une diplomatie d'apparentes concessions et de creuses promesses. Mais dans la pratique, ses sautes d'humeur, ses contradictions, ses petites roublardises cousues de fil blanc, ses alternatives de bonhomie et de brutalité, semaient à profusion, sans qu'il s'en doutât, les colères, les rancunes, les haines.

Il regarda Valentin de son haut, comme un colosse regarde une fourmi, le pesa, le mesura, et dit de cette voix de crécelle qui contrastait si bizarrement avec sa stature :

— C'est un porteur que vous nous amenez là, monsieur Délémont ?

— Non, je vous expliquerai.

— Dommage ! Il ne serait pas de trop. Voilà quatre de nos petits Italiens malades, et nous n'avons rien pour les remplacer.

— Téléphonez à l'Assistance publique.

— Je viens de le faire : pas un gosse à disposition. C'est à croire qu'ils y mettent de la mauvaise volonté.

— Faites signe à Gotto ; il vous en amènera.

— C'est déjà lui qui nous a fourni les autres : il nous les livre dans un tel état, et il les nourrit si mal, que huit jours de travail les mettent à plat.

Un éclair d'indignation passa dans ses gros yeux.

— C'est vraiment barbare, ajouta-t-il, de traiter ainsi des enfans ! Sans compter que ça n'avance pas nos affaires, puisqu'ils ne peuvent bientôt plus suffire à leur ouvrage et que nous sommes forcés de les remplacer.

Délémont perdait patience :

— Que voulez-vous que je vous dise, moi ? Arrangez-vous comme vous pourrez !... Pourvu que le travail ne chôme pas !... Nous en reparlerons tout à l'heure : il faut d'abord que j'en finisse avec celui-là... Un neveu, Soutre, je vous raconterai... Allons, viens, petit, que je te montre à tes cousines !...

III

Quelque dédain qu'eût Délémont pour le jugement de ses filles, ce n'est pas sans une certaine émotion qu'il leur amenait son protégé : il aurait en effet à leur expliquer la sœur morte, l'abandon où il l'avait laissée, l'humiliante pauvreté de Valentin. Autant de sujets sur lesquels il redoutait leurs questions, peut-être dans le pressentiment qu'elles revêtiraient de formules précises celles qu'il se posait confusément à lui-même. Pour la première fois, il sentait qu'il ne lui suffirait pas de notifier, comme à l'ordinaire, le fait accompli ou la décision prise, mais qu'il aurait à subir une discussion, fût-elle très courte, un blâme, fût-il tacite ; et pour la première fois aussi, sans se l'avouer encore, il

soupçonnait la possibilité de s'être trompé en quelque chose. Guidé par les sons du piano, il se dirigea vers le salon. Les deux jeunes filles s'y trouvaient.

Alice surveillait les exercices de la petite Dolly, en battant la mesure : dans ce travail de patience, elle conservait cette possession d'elle-même qui lui permettait de voiler sous une apparente froideur le flux rapide de sentimens très vifs, et son visage, d'un ovale légèrement allongé, qui semblait brun dans la pénombre, gardait une expression soutenue de bienveillance attentive.

Estelle lisait dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle était la plus jolie, fine, de taille élégante, avec un beau teint et de beaux cheveux blonds qu'elle coiffait depuis peu à la grecque et qui dégageaient une nuque charmante. Mais sa jolie figure avait un je ne sais quoi de sombre et d'inquiétant : au fond des yeux gris, pointillés d'or, passaient des reflets presque tragiques ; les traits si juvéniles se tendaient, comme dans l'effort d'un travail intérieur trop intense ; les belles lèvres un peu sensuelles prenaient un pli d'amertume, dont la violence arrêtait toute sympathie. Elle paraissait plongée dans sa lecture, et pourtant ne perdait rien de ce qui se passait autour d'elle : son pied remuait chaque fois que son regard se levait sur le piano, à chaque fausse note elle fronçait les sourcils.

Le salon était très simple, garni d'un de ces mobiliers en gauche imitation du style Louis XV qui furent à la mode dans la petite bourgeoisie du second Empire : canapé, fauteuils et chaises à médaillons recouverts de velours grenat, table ovale, sans tapis, carpette carrée, en moquette à fleurs, garniture de cheminée en bronze doré et, contre les murs, quatre lithographies d'après des tableaux d'Horace Vernet. Sans être pauvre, cet ensemble manquait à la fois de goût, d'élégance et d'intimité. Délémont n'avait jamais eu pour son compte ni le besoin ni le désir d'un intérieur agréable. Il vivait dans son bureau, avec trois chaises cannées, des cartonniers, et pour ornemens, des échantillons de verres de diverses couleurs qui lui servaient de presse-papiers, et des diplômes d'expositions encadrés de baguettes noires : pourquoi les siens eussent-ils demandé tant de choses ? L'argent qu'on dépense pour de jolis meubles, des bibelots, des tentures, reste improductif, tandis que dans les affaires il roule en faisant pelote de neige. Sa première femme, dressée à son école, n'exigea jamais rien ; quand ses filles, plus

tard, parlèrent de renouveler le mobilier, il ne voulut pas même les écouter :

— Votre pauvre mère, leur disait-il, fut une femme laborieuse et simple ; elle se contenta de ce que nous avons, de ces meubles qui sont solides, de ce piano qui est passable. Si elle avait eu vos idées, j'aurais fait dix fois faillite.

Pour appuyer sa doctrine par un exemple, il ne manquait jamais de reprendre là-dessus le récit de ses débuts, qui cependant n'avait plus rien d'imprévu pour elles :

— C'est à force d'économies que j'ai fondé l'usine! Les premiers temps, il m'arrivait de n'avoir pas trente sous dans ma poche le samedi après la paye ; mais la paye était faite. Votre mère comprenait ça, la pauvre femme ! Jamais une dépense inutile, jamais un sou de perdu dans le ménage ! Si elle m'avait demandé de la soie et des dentelles, comment aurais-je pu m'en tirer, dites?

Alice ou Estelle répliquait :

— A présent, tu n'en es plus là !

— N'importe ! les habitudes sont les habitudes ! Nos meubles me conviennent, contentez-vous-en. D'ailleurs, vous savez bien que je travaille pour vous : quand je ne serai plus là, vous ferez ce que vous voudrez !

L'idée de jouir, de son vivant, du plaisir qu'il pouvait faire, ne lui traversait pas l'esprit; à chaque réclamation nouvelle, son égoïsme renouvelait paisiblement la traite : « Après moi, » etc. — Et le piano n'avait plus de son, les fauteuils crachaient leur crin, la moquette montrait sa corde.

La seconde femme se heurta aux mêmes refus.

— Pourquoi votre oncle ne vous a-t-il pas légué aussi son mobilier, puisqu'il vous a donné ces goûts-là ?

Elle ripostait que son capital, placé dans l'usine, lui valait peut-être quelques droits. Aussitôt il transformait la question, par une manœuvre où il y avait un peu de mauvaise foi :

— Vos droits ? disait-il en s'indignant, qui donc les menace?... Tout est en ordre ici : je peux mourir demain, vous retrouverez ce qui vous appartient jusqu'au dernier centime. En attendant, votre argent sert au développement de l'usine. Et il rapporte plus que son taux légal : cela ne vaut-il pas mieux que de le gaspiller en meubles qui s'usent, en porcelaines qui se cassent?

Les premiers temps, elle ne se rendait pas tout de suite,

étonnée d'une telle obstination chez un homme qui, d'autre part, savait ouvrir sa bourse : elle ne demandait rien qui ne fût raisonnable, désirait seulement un peu plus de bien-être dans la maison.

— Nous y gagnerions tous, expliquait-elle de son ton paisible et insistant, nos rapports en seraient plus faciles. Que de frottemens pénibles s'atténuent, dans une vie plus large ! Et nous pouvons l'avoir : à quoi donc sert l'argent, si l'on n'en jouit pas dans une mesure honnête ?

Il coupait court :

— L'argent sert à faire des affaires, et à rapporter !

Alors elle battait en retraite, d'autant plus froissée par ces refus qu'ils méconnaissaient ses droits. Elle y pensait longuement, s'aigrissait, revenait à la charge, et s'attirait ainsi des paroles impatientes, parfois brutales, dont elle souffrait en silence. Leur vie en était assombrie : il y avait dans cette maison de riches une atmosphère de malaise qui vous prenait à la gorge, en entrant, comme une odeur malsaine...

... Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Dotty s'arrêta, dans un brusque mouvement d'enfant craintif, à qui tout imprévu présage une impression pénible. Estelle posa son livre. Alice tourna vers la porte ses grands yeux foncés. Leurs figures à toutes trois prirent la même expression d'étonnement à la vue du bout d'homme introduit par leur père, qui tournait son chapeau dans ses mains en pliant les épaules pour se faire encore plus petit.

— C'est un cousin, expliqua Délémont d'un ton pressé. Il a perdu sa mère, une tante que vous ne connaissiez pas. Je vous l'amène.

Il poussa le petit devant lui, en ajoutant :

— Dans les nombreuses familles, vous savez, chacun tire de son côté sans s'occuper des autres...

En prononçant ces paroles, il sentit nettement l'insuffisance de cette explication, dont il s'était jusqu'alors contenté pour son compte. Sûrement, les jeunes filles ne l'accepteraient pas, des questions jailliraient bientôt de leur étonnement. Il voulut les prévenir, en disant tout de suite le plus indispensable et le plus facile.

— J'ai été prévenu très tard. D'ailleurs, sa mère est morte subitement. Il est épuisé de fatigue, ce petit, occupez-vous de lui ; je vous raconterai son histoire un jour que j'aurai le temps.

Estelle s'approchait, tout excitée par cet incident qui cachait un mystère, prête à laisser son imagination partir et son cœur s'émouvoir. Mais Délémont, sans la regarder, poussa l'enfant contre sa fille aînée, dont l'attitude restait pourtant plus réservée et comme expectante :

— Vois comme il est effaré, Alice ! ajouta-t-il. Tu tâcheras de l'apprivoiser, n'est-ce pas ?

La jeune fille prit les deux mains de l'enfant, en demandant :

— Et... son père ?

Délémont battait en retraite. Sur le seuil, il répondit :

— Il n'a plus ni père ni mère.

Il se hâta de sortir. Dorothée, profitant de l'occasion pour abandonner sa leçon, s'éclipsa derrière lui. Estelle regardait Valentin avec une immense envie de l'attirer aussi, de le consoler, d'avoir son premier sourire. Elle lui posa la main sur l'épaule, comme pour l'appeler. Valentin se retourna une seconde, la regarda, et aussitôt, comme si elle ne lui inspirait que de la méfiance ou de la crainte, se serra plus fort contre Alice. C'était toujours ainsi ! L'aînée appelait toutes les sympathies, accaparait toutes les affections !... Les yeux d'Estelle noircirent, sa figure s'endurcit, ses lèvres prirent leur pli d'amertume. Elle était transformée : un flux de son âme passionnée emportait sa bienveillance, la faisait tout à coup méchante et cruelle. Sans baisser la voix, elle dit durement :

— Qu'est-ce que papa veut que nous en fassions ?

Valentin l'entendit : il lui jeta un grand regard désespéré, rougit jusqu'aux oreilles et se couvrit les yeux de son bras, dans le geste effarouché d'un innocent qui ne veut rien voir pour n'être pas vu. Il avait peur, il avait honte, il aurait voulu que le plancher s'ouvrît sous ses pieds ; il songea confusément à s'enfuir dans la campagne ouverte au loin. Mais soudain, il se sentit attiré par une pression si légère qu'elle semblait une caresse, tandis qu'une voix très douce murmurait à son oreille :

— Pauvre petit !

C'était Alice, gagnée à la pitié par l'injustice de sa sœur. Un rayon de bienveillance éclairait sa figure trop sérieuse, d'une régularité trop sévère pour être belle, qui plaisait rarement au premier aspect. Penchée sur lui, elle répéta :

— Pauvre petit !

Et elle se mit à lui caresser les cheveux, en le consolant :

— Pourquoi te caches-tu?... As-tu peur de nous?... Pourquoi?... Tu es notre cousin et tu n'as plus tes parens!... Nous aussi, nous avons perdu notre mère... Veux-tu que j'essaye de te remplacer un peu la tienne?... Oh! ce ne sera pas la même chose, bien sûr!... Mais tu verras, je t'aimerai bien... Nous t'aimerons toutes!... Bernard aussi, notre frère... un gentil garçon, qui est à son lycée, aujourd'hui... Tu verras!...

Il y avait tant de tendresse maternelle dans cette voix qui le berçait ainsi! Et il y avait un autre sentiment encore, qu'il ne pouvait deviner, mais dont il sentait aussi la chaleur dans la pression des deux mains posées sur ses épaules, dans l'intensité du regard qui l'enveloppait : un sentiment profond de l'injustice des destinées, une pitié vibrante pour cette morte inconnue et si proche, tellement abandonnée des siens, et pourquoi?... Gagné par cette voix, Valentin ne craignit plus rien, ne résista plus : avec confiance, dans l'entraînement d'une affection spontanée, il appuya sa poitrine contre celle d'Alice, dont les lèvres se posèrent sur son front; et il oublia la tempête qui le ballottait depuis deux jours.

Estelle suivait la scène, avec un mauvais sourire ironique. Elle aussi, pensait à la morte, mais en brodant un roman compliqué. Ce nouveau venu, avec sa petite tête malingre et ses yeux timides, excitait ses curiosités, eût sans peine gagné sa sympathie : pourquoi, comme les autres, préférait-il Alice? Elle le connaissait depuis dix minutes, et avait déjà un grief contre lui! Elle murmura, en s'adressant à sa sœur, cette fois :

— Tu te figures qu'on te le donne pour jouer à la poupée!

Il n'entendit pas. Alice non plus. Elle continuait à le câliner, en lui disant à demi-voix des choses gentilles pour l'apprivoiser :

— Tu n'as plus peur de nous, petit?... A la bonne heure!... Tu vois, nous ne sommes pas méchantes!... Oh! nous ferons ce que nous pourrons pour toi!...

Il se laissait cajoler, comme un petit animal qui se rassure et ne demande qu'à répondre aux caresses.

— Tu nous parleras de ta maman... que nous n'avons pas connue!... A propos, dis-moi, comment t'appelles-tu?

Il sourit en se nommant à voix basse.

— Valentin!... Quel joli nom!... Valentin!... Eh bien, Valentin, tu vas rester avec nous, veux-tu?

Il leva sur la jeune fille des yeux brillans, où déjà renaissait

la joie dans un de ces reviremens d'humeur qui sont de son âge, et il s'écria :

— Oh, oui !... toujours !...

C'était toute une petite scène attendrissante, dont Estelle s'irrita. Elle retourna dans son embrasure de fenêtre, reprit son livre, ne l'ouvrit pas ; elle réfléchit un moment, en suivant des yeux, dans la cour, son père qui causait avec Soutre. Quand les deux hommes se furent éloignés, elle poussa un long soupir, puis se leva de nouveau, revint au groupe, et, debout derrière sa sœur, demanda :

— J'ai compris que c'est ta maman qui vient de mourir, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est maman.

— Et ton père ?

Il ne répondit pas. Une série de questions l'assaillirent aussitôt :

— Il est donc mort aussi, ton père ?... Quand ?... Il y a longtemps ?... Voyons, ne peux-tu pas répondre ?...

— Je... ne... sais pas...

— Tu ne sais pas !... Comment, tu ne sais pas ?... Tu ne l'as donc pas connu ?... Ta mère ne t'a jamais parlé de lui ?

Alice, inquiète, essaya de le protéger.

— Vois, comme il est fatigué, Estelle... Après tant d'émotions... Plus tard, il nous dira tout cela.

Estelle répliqua :

— Qu'y a-t-il là de fatigant ? Je lui demande des choses si simples !... Il faut bien que nous les sachions.

Elle reprit, d'un ton plus pressant :

— Voyons, que faisait-il, ton papa, dis ?... Tu ne sais pas non plus ?... Tu ne l'as jamais vu ?... jamais ?... Pas même quand tu étais tout petit ?...

Valentin avait peut-être de confus souvenirs ; mais il n'eût pas trouvé de mots pour les préciser, surtout en ce moment, dans la gêne de toutes ces questions.

— Comment s'appelait-il au moins ?... Son nom, enfin ?... Le tien !... Tu ne vas pas nous dire que tu ne sais pas comment tu t'appelles ?...

— Valentin.

Alice commençait à pressentir la vérité, que sa sœur, avec un instinct plus sûr du mal, avait déjà devinée.

— Laisse-le donc tranquille, dit-elle. Pourquoi es-tu si dure ?

Estelle, la volonté tendue dans l'effort de sa curiosité, continua sans l'écouter :

— Valentin... quoi ?...

Le petit répondit très bas :

— Délémont.

De nouveau, les deux sœurs se regardèrent, et les émotions qu'exprimaient ces regards différaient comme leurs deux âmes. Ceux d'Estelle pétillèrent, dans le triomphe malsain de voir le fait justifier un soupçon mauvais. Ses lèvres se plissèrent, elle esquissa de la main un geste de détachement dédaigneux, en murmurant :

— Je m'en doutais !

Alice, bouleversée, embrassa Valentin, en répétant son mot de tendresse et de plainte :

— Pauvre !... Pauvre petit !... Je serai ta maman... Je t'aimerai !...

IV

Le lendemain, un samedi, Bernard, sorti du lycée pour le dimanche, fut rapidement informé par Alice des événemens de la veille.

Sous des allures d'une correction un peu guindée, le fils d'Alcide Délémont cachait une sensibilité très vive. Il recherchait les cols trop hauts, les belles cravates, les fines bottines, autant du moins que le lui permettait la parcimonie paternelle. Mais en même temps, sous l'influence de sa sœur aînée, il s'ouvrait à des sentimens souvent étrangers aux jeunes hommes de son âge et de sa position. Un grand désir du bien, un souci scrupuleux de délicatesse dirigeait ses actions. Comme aucune expérience ne tempérait son zèle, il se montrait en toute chose plus rigoureux qu'Alice. Il fut plus ému qu'elle à l'histoire de Valentin, et laissa jaillir de ses lèvres les questions qu'elle se posait peut-être en son cœur, mais voilait de silence : comment une sœur de leur père avait-elle pu mourir pauvre et délaissée ? Ni l'un ni l'autre n'osa risquer une explication ; Bernard, dont la figure tourmentée prenait une expression de malaise, presque d'angoisse, demanda :

— Qu'est-ce que papa fera pour cet enfant?

— Je ne sais, répondit Alice. On en parlera ce soir, sans doute. Il a invité les Romanèche; je suppose que c'est pour cela.

Ce nom souleva de nouvelles pensées.

— Notre oncle Romanèche!... Comment a-t-il pu, lui aussi, tolérer cette injustice?

Le professeur représentait à leurs yeux, contre le positivisme utilitaire de leur père, la revendication des faibles, la révolte désintéressée contre l'iniquité sociale, l'effort vers la solidarité, en un mot, les « idées généreuses, » c'est-à-dire les sentimens confus que les premiers spectacles de la vie éveillent en de jeunes esprits. Ils l'avaient entendu défendre tant de nobles causes, avec son éloquence tiède, diserte, abondante et déclamatoire, qui rappelait celle du héros révolutionnaire dont il était fier de porter le prénom! Ils croyaient à ses phrases, comme ils croyaient aux qualités de son cœur. Pourquoi sa conduite, ici, les démentait-elle?

— Attendons pour juger, conclut Alice, nous ne sommes pas renseignés; nous ignorons ce qui s'est passé *entre eux*...

A table, une gêne inaccoutumée pesa sur les convives. On avait invité Soutre, qu'il fallait bien mettre au courant. Son mariage avec Alice devait être annoncé l'automne prochain, dès que la jeune fille atteindrait sa vingt et unième année. Or, il se trouvait toujours intimidé par la présence de sa quasi-fiancée, dont il admirait, en la redoutant un peu, la distinction naturelle et subissait le charme avec l'angoisse de ne pas plaire. Sa préoccupation principale était de cacher un formidable appétit qu'on plaisantait parfois, et ce soin négatif l'absorbait tellement qu'il ne remarqua pas le singulier regard ardent d'Estelle qui le cherchait sans cesse. A sa gauche, Mme Délémont ne mangeait pas, ne disait rien, confectionnait avec la mie de son pain des boulettes qu'elle arrangeait en figures symétriques autour de son lien de serviette. Au bout de la table, les quatre petits Romanèche épiaient en dessous leur nouveau cousin, qui faisait piteuse mine avec sa tristesse et son air pauvre. Jérôme ne lui offrait les plats qu'en pinçant les lèvres d'un air renseigné, et lui, n'osait prendre que les plus mauvais morceaux. Il fallut qu'Alice lui remplît son assiette. Mais il était gauche, emprunté : c'était pitié de le voir s'escrimer pour couper son rôti, ou laisser couler ses épinards entre les dents de sa fourchette. Sa tante, Claire

essaya de le mettre à l'aise en lui parlant : il en acheva de perdre contenance. Vers la fin du repas, quand Jérôme passa la crème au chocolat, il en fit rejaillir un gros pâté sur la nappe. Dorothée se mit à rire, avec deux des Romanèche. Alice s'efforça de réparer le désastre.

— Ce n'est rien, souffla-t-elle au petit dont les yeux se remplirent de larmes, ce n'est rien. Ne te tourmente pas pour si peu !

Oh ! qu'il aurait voulu disparaître sous la table, où depuis longtemps déjà traînaient sa serviette et son morceau de pain, sans qu'il osât les ramasser ! Son angoisse était si visible que Romanèche entreprit de le rassurer :

— Pourquoi as-tu l'air effrayé, mon garçon ? Il n'y a pas d'ogre, ici ; nous sommes tous de braves gens, tous membres d'une même famille... de ta famille, mon petit !... Un homme ne craint rien ni personne quand il n'a pas fait le mal. Tu n'as fait aucun mal, n'est-ce pas ? Donc tu n'as rien à craindre... Tu as du chagrin, je te comprends, tu serais un monstre si tu n'en avais pas ! Mais il faut se faire une raison, même à ton âge ; et puisque tu n'as rien à te reprocher, relève la tête, montre que tu es un garçon courageux !

Il parlait comme en chaire, avec un accent particulier, chantant, qui rythmait ses paroles. Chaque syllabe se détachait à merveille. Il les accompagnait d'un balancement satisfait de la tête, qui en augmentait l'autorité, et parfois d'un beau geste oratoire. Plus gêné encore, Valentin contemplait sa crème, à laquelle il ne touchait pas, dans la crainte d'un nouveau malheur.

— Montre que tu es courageux, répéta Romanèche en bombant sa poitrine. Mange malgré ton chagrin. Mange pour devenir grand et fort !... N'est-ce pas que tu veux devenir grand et fort ?... Il faut l'être au jour d'aujourd'hui, surtout quand on n'a pas comme ton cousin Bernard un père qui vous a déblayé la route... Vois mes quatre fils : ils ne sont pas plus riches que toi ; ils travailleront et l'avenir est à eux !

— Pardon, mon oncle, interrompit Bernard, je n'ai pas l'intention de me croiser les bras !

Romanèche profita de l'interruption pour vider son verre de malaga, qu'il remplit de nouveau :

— J'en suis bien sûr, répondit-il, la carafe à la main ; je te connais, je sais ce que tu vaux. Mais permets-moi de te le dire, ce n'est pas tout à fait la même chose : mes fils, comme ce jeune

homme, partiront de rien. Pour toi, le plus pénible est fait!

— Qui sait? fit Délémont. Sa tâche ne sera peut-être pas aussi simple qu'elle en a l'air! L'industrie devient de plus en plus difficile. Moi, je n'ai guère eu à compter qu'avec la concurrence, qui était moins grande qu'aujourd'hui, et avec les ouvriers, qui étaient plus raisonnables. La concurrence augmente, la main-d'œuvre renchérit et nous avons un nouvel ennemi, plus dangereux que tous les autres: l'État, avec ses lois absurdes...

Il jeta un regard malicieux à Romanèche, qui étendit la main.

— Permettez, mon cher Délémont!...

Chaque fois que son beau-frère — coutumier du fait — lançait ainsi quelque allusion irritée à cette réglementation du travail que la loi du 2 novembre 1892 venait de développer, il ripostait en s'échauffant, et dévidait jusqu'au bout l'écheveau de son système. Collectiviste fervent et féru de la continuelle intervention de l'État, il voyait le salut des sociétés modernes dans la multiplication à l'infini de lois qui enferment entre l'obligation et la prohibition les derniers privilèges de l'initiative individuelle livrée encore au jeu normal de la concurrence. Il en tenait ainsi en réserve un stock formidable, dont les incohérences ne l'inquiétaient point. Au premier signe, il les sortait comme on lâche une meute, bouleversait la propriété, supprimait la guerre, installait l'égalité, faisait allégrement le bonheur de tous avec l'oppression de chacun, en ajoutant d'un ton modeste :

— Simple ébauche, qu'il appartient au législateur de compléter.

Qu'un homme d'esprit pratique, comme Délémont, lui montrât les difficultés de ce travail d'achèvement, il ne se troublait pas pour si peu. Souriant à l'avenir, il concluait avec un geste qui écartait tous les obstacles :

— N'importe! cela se réglera tout naturellement, plus tard, par la marche des choses!

La bonde étant ouverte, les formules habituelles résonnèrent jusqu'à la fin du repas. Pour la centième fois, les mêmes affirmations contradictoires se heurtèrent par-dessus la table, la même attaque trouva la même défense, les mêmes exemples vinrent appuyer dans les deux sens les mêmes syllogismes et les mêmes déductions. Car dans ces questions si complexes, sur lesquelles s'entassent chaque jour des milliers de pages, le nombre des argumens demeure des plus limités. Les deux hommes se les

jetaient au visage avec une passion croissante, l'un congestionné, violet, repoussant tout par des boutades autoritaires, des exclamations de dédain, des rires d'ironie et de sarcasme; l'autre tout pâle, dominant sa colère froide pour pousser jusqu'à leurs extrêmes conséquences les raisonnemens abstraits, parfaitement méthodiques, qu'il remettait en ordre dès qu'un fait, crié par l'adversaire, venait de les bousculer.

Mme Délémont sortit de sa distraction pour écouter. Elle aimait ces discussions parce qu'elles lui rappelaient le grand ouvrage inachevé de son père, et peut-être aussi parce que son mari n'y avait pas toujours l'avantage. Claire souriait, de sa figure indulgente, sans comprendre qu'on s'échauffât à ce point pour « des idées, » et tout en surveillant les manœuvres de ses quatre garçons qui dévastaient les desserts. Alice et Bernard se parlaient des yeux : à défendre avec une telle chaleur la justice et la solidarité, leur oncle reconquérait son prestige. Des dessous mystérieux, qu'ils ignoraient, devaient expliquer son attitude envers la sœur abandonnée; autrement, il eût sans aucun doute appliqué ses principes. En attendant, ils se demandaient par suite de quelle aberration il y a encore au monde des malheureux et des affamés, des coupables et des victimes, puisque tout peut se régler « naturellement, par la marche des choses! » Soutre aurait bien voulu présenter quelques objections, pour montrer à sa fiancée qu'il avait aussi ses idées; mais elles se formaient lentement, arrivaient en retard, rentraient, — et, tendu dans ce vain effort, il en oubliait ses fraises. Estelle seule n'écoutait pas, et le regardait.

La bataille fut ardente et courte. Au beau milieu d'une tirade de Romanèche, le maître de la maison se leva, en jetant sa serviette sur la table.

— Assez comme ça, mes petits! Nous avons des choses plus intéressantes à nous dire, aujourd'hui. Allons prendre le café dans mon cabinet. Toi, Alice, qui es l'aînée, et toi, Bernard, venez avec nous! Vous aussi, Soutre, puisque vous êtes de la famille.

Ce cabinet ressemblait au bureau de l'usine : même indifférence au bien-être, mêmes casiers, mêmes cartons, mêmes chaises cannées. En plus, une chaise longue, garnie de moleskine usée, sur laquelle le maître verrier dormait parfois dix minutes, en homme qui commande même au sommeil; sur la cheminée une reproduction en bronze de l'Arlequin de Saint-

Marceaux, offerte par le personnel de l'usine à l'occasion des secondes noces, et vraiment, le joyeux drille, avec son masque et sa batte, devait s'étonner d'être là ! Délémont n'introduisait dans cette pièce que les rares cliens ou correspondans de province qu'il retenait parfois à déjeuner. Il montra du geste les sièges que les autres se partagèrent, s'installa lui-même sur un tabouret mobile comme s'il se préparait à une discussion d'affaires, et dit, en regardant sa femme et sa fille :

— Estelle est encore trop jeune pour qu'on lui apprenne tout. Mais il faut dès maintenant que nous soyons d'accord sur cet enfant.

Il toussa, gêné de s'expliquer devant sa fille, qu'il aimait à se figurer ignorante. Peut-être chercha-t-il des périphrases, un tour discret pour dire le nécessaire. N'en trouvant point, il fronça les sourcils et brusqua les choses :

— Cet enfant n'a jamais eu de père légitime, voilà ce que vous devez savoir. Ma sœur a vécu comme elle a voulu : il est inutile de la condamner, à cette heure.

Il regarda Soutre, qui leva la main droite et la laissa retomber sur son genou. Les autres se taisaient. Enfin, Claire prononça d'une voix égale, avec cette sérénité qui la faisait paraître détachée de ce qu'elle disait :

— Elle a durement expié sa faute : nous avons été bien sévères pour elle !

Romanèche se hâta d'ajouter :

— Pour moi, je n'ai pas eu l'occasion d'être indulgent : quand je suis entré dans la famille, elle avait déjà disparu. C'est à peine si ma femme m'a parlé d'elle. Je ne l'ai même jamais rencontrée. Nous ignorions qu'elle fût dans le besoin.

Il répondait ainsi aux doutes d'Alice et de Bernard. Les deux jeunes gens toutefois eussent préféré une explication différente : cette défaite, un peu plate, cette médiocre excuse d'ignorance les déçut, tandis qu'au contraire la nette franchise de leur père le relevait dans leur estime. Bernard, qu'un scrupule de loyauté forçait en quelque sorte à manifester toutes ses pensées, crut devoir dire :

— Alice et moi l'avions deviné.

Délémont s'étonna, en regardant Soutre, qui sourit.

— Nos enfans savent plus de choses que nous ne le croyons, dit Romanèche

Là-dessus, il se fit un silence, qui se prolongea. Tous réfléchissaient. Soutre observait sa fiancée, et, la voyant frémissante, cherchait à se représenter ses sentimens. Mme Délémont, attentive, restait indéchiffrable. Comme pour résoudre au préalable les complexes questions de responsabilités qu'il sentait posées, Délémont reprit :

— Ce n'est pas sa faute, à ce petit !

— Certes ! s'écria Bernard.

Soutre, qui connaissait la bonne entente du frère et de la sœur, approuva cette exclamation, en hochant affirmativement la tête.

Romanèche en voulut préciser et généraliser le sens, selon sa méthode :

— Sans doute. Qui oserait prétendre aujourd'hui que les enfans sont responsables des fautes de leurs parens ?

Mme Délémont rompit alors son silence et dit lentement :

— Pourtant ils échappent rarement aux conséquences de ces fautes.

— Par l'effet de nos préjugés, répliqua Romanèche ; oui, par l'effet des préjugés sans fondement sérieux dont nous nous tourmentons les uns les autres. L'avenir en fera justice. Dès aujourd'hui, les gens de cœur ont le pouvoir d'en corriger jusqu'à un certain point la rigueur, quand leur fortune leur permet d'être généreux...

Il regarda son beau-frère, qui détourna les yeux comme pour repousser l'allusion.

— ... Il advient même que ceux qu'on y croyait le plus assujettis s'en délivrent dans un bon mouvement. Voyez ce qui se passe ici : Délémont ne s'est pas demandé si cet orphelin est en règle avec l'état civil ; il l'a pris par la main et l'a amené sous son toit. Il n'a fait que son devoir. Combien n'y a-t-il pas d'hommes, même riches comme lui, qui s'y seraient soustraits !

Les jeunes gens ne s'aperçurent pas que leur oncle, en parlant ainsi, se déchargeait adroitement de sa part éventuelle du fardeau : une fois de plus, la générosité de ses paroles compensait la sagesse pratique et calculée de ses actes. Délémont ne s'y trompa pas : sa figure se rembrunit comme s'il goûtait peu l'éloge ; toutefois il garda le silence, en bon président qui résiste à la tentation de parler avant d'avoir recueilli les avis. Ce fut sa femme qui répondit :

— Qui n'aurait agi comme Alcide ? On voit un malheureux

enfant, sans asile, sans famille, on lui tend la main. C'est un geste instinctif, comme de soutenir un noyé. Quand on est lié à cet enfant par la parenté du sang, il y a là, en plus, un devoir absolu. Il faut l'accomplir...

D'habitude elle ne parlait guère que lorsqu'on l'y invitait directement. Son intervention donc étonna. Quelque arrière-pensée devait la soutenir, car elle continua, non sans émotion :

— ... Mais tout en remplissant ce devoir, il faut en examiner de sang-froid les conséquences... Elles peuvent être graves... Ces enfans de la faute ont si souvent... comment dirai-je?... le mal dans le sang!... Il y a comme une fatalité sur eux : ils ne sont pas comme les autres,.. et alors,.. alors... ils peuvent être dangereux pour ceux... qui sont auprès d'eux!...

Elle pensait à sa fille, et le montrait. Romanèche n'y prit pas garde.

— Voilà le préjugé ! s'écria-t-il en se dressant sur ses petites jambes. Le voilà, le voilà !

Le regard inquiet de Mme Délémont se posa sur lui.

— Mais l'hérédité? dit-elle. Je vous ai entendu si souvent la soutenir.

Pris en flagrant délit de contradiction, le professeur trouva bien vite une issue :

— Je n'ai jamais parlé que de l'hérédité physique ; celle-là est incontestable : la tuberculose, l'épilepsie, etc., sont des tares qui ne pardonnent pas. Dans l'ordre moral, c'est autre chose ; là, il y a l'éducation, qui peut la corriger complètement. On ne peut rien, ou presque, contre un vice du sang ; il y a des méthodes pour combattre les vices de l'âme...

— Si tant de pauvres enfans tournent mal, osa dire Alice, n'est-ce pas parce qu'ils poussent au hasard, dans des milieux corrompus? Recueillis dans une famille honnête, entourés de soins, d'affection, ils pourraient réagir contre le malheur de leur naissance.

Soutre s'empressa de l'appuyer en agitant son grand corps.

— Certainement... Certainement... Certainement...

Il aurait bien voulu déployer quelque éloquence, mais ne trouva que cet adverbe.

— Mon pauvre père avait beaucoup réfléchi à cette loi de l'hérédité, reprit Mme Délémont. Il prétendait qu'on n'y échappe guère, qu'elle est la fatalité des anciens. Il en a tiré de bien

intéressantes conséquences dans son *Système*. C'est pour cela que je me suis sentie émue et inquiète en voyant arriver ici ce malheureux enfant.

Elle dut craindre que ses paroles ne fussent mal prises; son regard vacilla et elle ajouta :

— C'est pour cela... Ce n'est pour aucune autre raison... Je n'ai point d'arrière-pensée...

Délémont haussa les épaules, soit pour montrer qu'il attachait peu d'importance aux paroles de sa femme, soit qu'il s'impatientât de voir la discussion glisser sur le terrain des généralités :

— Hé oui, c'est entendu, il a de fâcheuses origines, s'écria-t-il. Le père était un chenapan, je le sais bien; est-ce une raison pour abandonner l'enfant à la charité publique? Je ne le peux pas, ne fût-ce que par respect humain!

Pour appuyer son frère, Claire insista sur une idée pénible, qui ne semblait pourtant pas troubler son immuable sérénité :

— Nous n'avons pas fait pour notre sœur Catherine ce que nous aurions dû : cela nous oblige d'autant plus envers son enfant.

Alors M[me] Délémont découvrit ses batteries, en s'écriant avec angoisse :

— Mais nous devons penser aux intérêts des nôtres... Avant tout!... Avant tout!... Songez que ce petit n'a pas d'éducation... Et l'opinion?... Que diront les gens?... Ah! l'opinion, quand on a des filles!... Vous voyez, nos enfans, à nous, peuvent souffrir de cette bonne action... Oui, oui, ils peuvent être atteints par la présence auprès d'eux de ce... de cet...

Elle s'arrêta, troublée comme chaque fois qu'elle touchait aux affaires de cette famille qui lui demeurait étrangère. Elle sentait qu'elle ne gouvernait ni ses paroles ni sa pensée. Les moindres choses prenaient dans son esprit des proportions démesurées, les mots trahissaient ses intentions. Valentin lui semblait un danger terrible pour sa Dorothée, et elle ne savait comment le dire sans blesser les autres. Elle regarda autour d'elle : Alice et Bernard détournaient les yeux, en la condamnant; Soutre imitait leur attitude; Romanèche était prêt à s'indigner de ces scrupules :

— Mon Dieu! balbutia-t-elle, je ne veux pas dire...

Elle n'acheva pas. Romanèche commença.

— Le problème de l'hérédité...

Délémont l'interrompit :

— Ne nous y perdons pas, mon cher! Il ne s'agit pas d'une question de philosophie, que diable! Il s'agit d'un enfant qui est ici, et qui y restera. Qu'allons-nous faire de lui? Voilà ce que je vous demande!

Comme il regardait sa femme, elle crut qu'il sollicitait son avis et murmura :

— C'est une question... qu'on ne peut séparer... du reste...

— Le reste n'existe pas! s'écria Délémont en frappant du poing sur son bureau... Vous ne pensez jamais qu'à faire des théories... C'est bien le moment, ma parole!...

La terreur croissante de voir cet intrus, fils de la faute, porteur d'instincts pervers, installé à côté de Dotty, donna à la mère le courage de résister :

— Nous ne savons rien de cet enfant!... Avant-hier, vous ne le connaissiez pas!... Dans quel milieu a-t-il vécu?... Sa mère a fait de son mieux, j'en suis sûre... Mais que peut une femme seule... abandonnée... dans de telles circonstances.

Sans le vouloir, elle détacha ce mot d'*abandonnée*, qui prit un accent de reproche. Alice et Bernard rougirent comme s'il les frappait; Délémont lui-même baissa la tête; elle continua :

— ... La pauvre femme l'a nourri, c'est déjà beaucoup... Comment aurait-elle su l'élever?... Que serait-il devenu si elle avait vécu?... Qui sait!... Maintenant, voici que tout change pour lui... Il se trouve transporté dans une maison qui doit lui paraître un palais... Sur quel pied y sera-t-il?... Quel rôle y sera le sien?...

Alice s'écria :

— Il sera notre frère!

Et Bernard :

— Nous serons heureux de l'accueillir, de lui donner sa part de tout.

A ce moment, Délémont releva la tête en fronçant les sourcils.

— Cela, déclara-t-il, c'est une autre affaire... Votre frère, comme vous y allez!... D'abord, notez que c'est un cousin... tout au plus!... Je l'ai recueilli, parce qu'il le fallait. Je ferai pour lui le nécessaire. Je n'ai jamais songé à l'installer ici comme chez lui, ni à l'élever au-dessus de sa condition...

— Mais quelle est sa condition? demanda Mme Délémont qui ne se rassurait pas encore. Comment la fixer?... S'il n'est pas l'égal de vos enfans,... de ma fille... de vos garçons aussi, monsieur Romanèche... que sera-t-il ici?...

Romanèche fit un geste dont il n'eut garde de préciser le sens, bien que les regards des deux jeunes gens, fixés sur lui, l'y invitassent :

— ... Leur inférieur?...

Bernard se récria :

— Jamais !...

Son père fixa sur lui ses petits yeux despotiques, qui rabattaient si bien les enthousiasmes intempestifs, et déclara :

— Nécessairement !

Il n'avait plus besoin d'écouter personne : ce qu'il venait d'entendre consolidait sa décision. Il voulut pourtant la justifier, en se donnant en exemple, comme il faisait volontiers.

— Je suis parti de rien. Je me suis élevé par moi-même ; tout le monde peut en faire autant : voilà d'abord ce qu'il faut savoir. Mais tout le monde n'en fait pas autant : c'est pour cela que les conditions des gens sont inégales, et doivent l'être !...

Impossible à Romanèche de laisser passer une telle affirmation sans trahir son drapeau : les yeux éloquens d'Alice le lui signifièrent ; il se mit en devoir de protester :

— Nous ne devons pas oublier...

Son beau-frère lui coupa brusquement la parole

— Oh ! je connais vos idées, mon cher !... L'égalité, oui, oui, l'égalité !... Je veux bien les discuter entre la poire et le fromage, quand le pire mal qu'elles peuvent faire est de troubler la digestion. Mais ici, il s'agit d'une décision à prendre. Aussi je ne discute pas, j'affirme qu'il faut que chacun reste à son rang !

Romanèche ne se laissait pas volontiers couper la parole ; mais peut-être redoutait-il quelque surprise sur ce terrain : le fait est qu'au lieu de résister en se dressant sur ses petites jambes, il se contenta d'esquisser le geste vague d'un orateur à qui l'on coupe la parole. Bernard ouvrit la bouche : sa sœur l'encouragea d'un serrement de main. Il fut deviné, et arrêté avant d'avoir dit un mot.

— Tais-toi ! Je parle avec ma connaissance de la vie que tu ignores. Cet enfant ne peut être élevé comme toi, puisqu'il n'aura pas la même existence. Tu as un père qui t'a préparé l'avenir. Lui, n'a pas eu cette chance. Voilà le fait d'où il faut partir.

Cette fois, Romanèche oublia sa prudence :

— Quel argument contre l'héritage ! s'écria-t-il. Le hasard

de la naissance règle les destinées : l'un aura tout, quel qu'il soit; l'autre n'aura rien, même s'il vaut mieux. Devant le premier, une route unie, facile, agréable; pour le second, une montée ardue, avec des ronces...

Délémont s'impatienta :

— Ne dites pas de bêtises, mon cher! je vous en supplie! C'est ainsi depuis que le monde existe : vous figurez-vous que vos théories vont changer ça?... Tu es fils de patron, Bernard; grâce à mon travail, tu auras une belle usine, que j'ai fondée, Dieu sait au prix de quels efforts! Tu seras donc patron comme ton père, comme tes fils après toi...

Romanèche marmonna, en allongeant les lèvres :

— Féodalité !

Le mot fut aussitôt relevé :

— Féodalité? pourquoi pas?... Féodalité bourgeoise, si vous voulez! Elle a sa raison d'être, cette féodalité-là. J'ai gagné ma noblesse, je la lègue à mes enfans ; c'est mon droit.

— Droit du seigneur!

— Droit du travailleur! droit sacré!... Pour le supprimer ce droit-là, il faudrait bouleverser la société jusque dans ses assises...

— Cela pourrait arriver !

— ... Détruire non seulement la propriété, mais le sentiment de la propriété. Allez! vos phrases ne peuvent rien contre la nature!

— La nature n'est pas parfaite : l'effort de la civilisation, c'est de la corriger.

Le ton montait. Dès que la personne de Valentin disparaissait derrière les généralités, Romanèche reprenait son assurance.

Mais Délémont revint à la question :

— Encore une fois, laissez-moi tranquille!... Nous ne faisons pas de la philosophie, je vous le répète! Il s'agit de cet enfant, mille tonnerres! et non pas des réformes sociales! Il est venu au monde par raccroc; il sera ce qu'il pourra. Moi, je ferai pour lui le nécessaire, rien de plus. Si vous trouvez que ce n'est pas assez, prenez-le, je vous le cède! Emmenez-le, élevez-le comme vous voudrez! Vous en ferez un déclassé; moi, je ne me mêle plus de rien, ma parole!...

Effrayé de la menace, Romanèche baissa la tête, en murmurant juste assez haut pour que Bernard l'entendît :

— Ah ! si je pouvais !... si j'étais riche !...

Délémont, le voyant dompté, se radoucit et conclut :

— Croyez-moi, c'est encore un sort inespéré pour lui, que de devenir un bon ouvrier verrier.

Alice et Bernard se récrièrent ensemble :

— Un ouvrier, lui !...

— Pourquoi non?... Sont-ils malheureux?... Voyez ici : logemens salubres, bonne nourriture, forte paie... Et puis, on ne fait plus de lois que pour eux, maintenant, on assure leur repos, leur vieillesse, on leur donnera bientôt des rentes et des pensions... Je vous dis qu'ils sont plus heureux que nous, et plus sûrs de leur lendemain.

Soutre ne bronchait pas : il n'osait contrarier son patron, craignait, en l'approuvant, de déplaire à sa fiancée, et, du reste, n'avait pas d'opinion sur l'affaire. Mme Délémont trouvait encore, dans cette décision qui la rassurait, un dernier motif d'inquiétude.

— Ici, à l'usine ? demanda-t-elle... Mieux vaudrait peut-être l'envoyer ailleurs...

— Nous verrons... nous verrons plus tard... S'il est solide et intelligent, pourquoi ne le garderais-je pas?... On lui faciliterait la route... Il deviendrait contremaître... Qu'en dites-vous, Soutre ?

Il se leva sans attendre la réponse. On se dirigea vers le jardin, où l'on supposait que les enfans s'ébattaient dans la belle soirée. En effet, les quatre Romanèche houspillaient Valentin : sous prétexte de jouer au voleur et d'être les gendarmes, ils le passaient à tabac. Leur père leur tira les oreilles.

— Petits misérables !... Un orphelin... Que faites-vous de la solidarité ?...

Estelle rêvait à l'écart. Quand on se dispersa, elle retint la grosse main de Soutre et la serra, croyant mettre dans cette étreinte un aveu qu'il comprendrait peut-être. Mais Soutre ne pensait qu'à Alice et ne devina rien.

ÉDOUARD ROD.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA

JOURNÉE DE NERWINDE

Tout le programme de la campagne de 1693 fut exclusivement concerté entre le Roi et le maréchal de Luxembourg. Dès l'automne précédent, deux mois après Steinkerque, Louis XIV lui faisait part, dans une lettre confidentielle, de ses idées à ce sujet. Sa préoccupation essentielle était, lui disait-il, de « retirer la guerre de la province de Flandre, » pour « l'attirer dans la Herbaye et le Brabant qui avoisine cette province (1). » A ce changement de territoire, le Roi voyait deux avantages : d'une part, « inquiéter les Liégeois, les princes de la Basse-Allemagne et les Hollandais, à qui cette guerre dans leur voisinage et à leurs dépens ne peut que donner beaucoup d'ombrage et suggérer l'envie de conclure une paix séparée ; » d'autre part, manœuvrer dans de vastes plaines découvertes, où notre excellente cavalerie évoluerait tout à son aise. C'est ainsi que l'on parviendrait à abréger la guerre, « que le prince d'Orange, au contraire, prolongerait tant qu'il lui plairait, s'il avait à agir dans des pays serrés, coupés, proches de la mer, » tels que la Flandre occidentale. « Je veux, ajoutait le souverain, me donner tout entier à cette importante affaire durant l'hiver prochain et tâcher d'aplanir toutes les difficultés qui peuvent l'accompagner. Pendant que vous êtes encore sur les lieux et que les objets vous sont présens, vous pourriez l'examiner à fond, — sans en donner part à personne. — et discuter à loisir tous les moyens d'y parvenir,

(1) Le Roi à Luxembourg, sep22 tembre 1692. — Archives de la Guerre, t. 1138.

afin d'être en état de me donner vos avis, à votre retour auprès de moi. »

Le système stratégique proposé par le maréchal fut conforme, dans son ensemble à ce qu'on vient de lire et conçu d'après ces données, mais il y ajouta sa marque personnelle : l'énergie et la précision. Les Alliés, dit-il en substance (1), se fortifient, s'aguerrissent tous les jours; leur nombre leur permet de réparer aisément leurs pertes. La France risque, au contraire, de voir s'épuiser à la longue ses ressources d'hommes et d'argent. Elle a donc intérêt à mener rapidement la guerre et à brusquer le dénouement; le moyen de le faire est de frapper la coalition à la tête, en concentrant tous ses efforts contre le seul chef de la ligue. Que, dès le début du printemps, deux grandes armées, de force égale, se rassemblent aux Pays-Bas et resserrent comme dans un étau l'armée du prince d'Orange, sans lui laisser le temps d'appeler les régimens cantonnés en Allemagne. S'il cherche à résister dans ce pays ouvert, nul doute qu'il y soit écrasé; s'il se réfugie en Hollande, les deux armées l'y poursuivront, et l'on saura le forcer à combattre. On peut d'ailleurs prévoir que, dans cette seconde hypothèse, les États-Généraux, déjà bien ébranlés, se hâteront, en voyant leur contrée envahie, de demander une paix particulière, et dissoudront ainsi l'alliance européenne. Tel fut, dans ses grandes lignes, le plan, dont le succès, comme y insistait Luxembourg, dépendait de deux conditions : le renforcement de l'armée par des levées extraordinaires, une vive célérité dans la préparation. Le premier point était l'affaire du Roi; aussi fit-on le nécessaire. Le deuxième, par malheur, concernait Barbesieux; et c'est pourquoi l'exécution laissa grandement à désirer.

Les instructions de Louis XIV au maréchal de Lorge montrent avec quel empressement il était entré dans ces vues : « Ce ne sera pas, lui dit-il (2), une campagne ordinaire, mais une campagne, en quelque sorte, de décision et de crise... Vous jugerez aisément, par la manière dont je vous écris, qu'il faut que j'aie des raisons bien fortes pour m'obliger à en user ainsi. » Les dispositions prises répondaient à ce préambule. De toutes parts, les recrues affluèrent dans les régimens; on fondit des

(1) *Mémoires* de Feuquières. — Manuscrits de la maison de Luxembourg, cités par Désormeaux dans son *Histoire de la maison de Montmorency*, t. V.

(2) Lettres des 15 mai et 1er juin 1693.

canons en nombre inusité; 110 000 hommes durent, selon l'ordre royal, être réunis en avril sous les murs de Tournay, et divisés en deux armées, dont l'une serait commandée par le Roi, l'autre par Luxembourg. On fit une promotion de sept maréchaux de France, parmi lesquels Boufflers, Catinat, Noailles, Villeroy. Un ordre spécial et nouveau, l'ordre de Saint-Lazare, fut institué pour récompenser les hauts faits, les vertus guerrières. Les matériaux ainsi créés, il restait à les mettre en œuvre, et c'est là qu'éclatèrent l'infériorité du ministre et les faiblesses de l'administration. Rien ne fut prêt à temps, ni les équipemens ni les hommes, et moins encore les approvisionnemens. Avril était passé, mai s'avançait déjà, que la plupart des corps n'avaient pas joint leurs postes et que les magasins n'étaient pas terminés.

De ce retard funeste, il faut sans doute accuser avant tout l'insouciante légèreté du marquis de Barbesieux. La justice exige néanmoins que l'on tienne aussi quelque compte d'une cause dont il n'était pas responsable, la pénurie d'argent, faute duquel, comme on sait, les plus sages ordonnances ne sont que papier inutile. De plus en plus, cette longue guerre absorbait les réserves de la nation. Les subsistances faisaient défaut aussi bien que le numéraire ; depuis deux ans, la farine et le vin avaient plus que doublé de prix. Dans la capitale, il est vrai, pour éviter les séditions, on distribuait encore, au prix des plus onéreux sacrifices, du pain à bon marché; mais, dans la plupart des provinces, on le payait « sept sols la livre (1); » en Normandie et dans l'Anjou, on avait vu les paysans se nourrir de « soupe aux orties. » Le Roi, touché de cette détresse, donnait l'exemple de l'économie, diminuait graduellement les dépenses de sa table et les charges de sa vénerie, réduisait les traitemens des officiers de sa maison (2). Mais ces miettes pouvaient-elles combler le gouffre que creusaient les dépenses militaires? « La victoire définitive, avait dit jadis Louis XIV, sera pour la dernière pièce d'or. » Il commençait à éprouver durement la vérité de cette parole; et le problème des approvisionnemens, pour des armées de 100 000 hommes, s'affirmait chaque année plus complexe et plus difficile.

(1) *Mémoires* du marquis de La Fare.

(2) Lettre de Geheim, agent hollandais à Paris, à Heinsius, 27 novembre 1693. — *Archives du Grand Pensionnaire*, publiées à La Haye en 1880.

I

Vaille que vaille, au milieu de mai les préparatifs furent achevés. Le 18 de ce mois, le Roi se mit en route avec une partie de la Cour. Cette fois encore, les dames furent de la fête, mais moins nombreuses que l'année précédente : vingt-sept en tout, dont M[me] de Maintenon, avec la plupart des princesses. Luxembourg partit le même jour ; mais, cheminant plus vite, il fut convenu qu'il attendrait son maître au camp de Gembloux, près Namur, où rendez-vous fut pris pour le 28. Le rendez-vous manqua, par suite d'un fâcheux contretemps. A son arrivée au Quesnoy (1), Louis XIV dut s'aliter. La maladie n'était pas grave, — « une hypochondrie rhumatismale, » porte le *Journal* de Fagon ; — ce fut assez toutefois pour l'arrêter toute une semaine. Luxembourg vint le voir deux fois ; on tint conseil de guerre au pied du lit royal (2) ; des questions importantes y furent même agitées, ainsi qu'on verra tout à l'heure. Enfin, le mardi 2 juin, le souverain reprit son voyage et, le même soir, il débarquait au camp (3), six semaines après l'heure primitivement fixée pour l'entrée en campagne. Les deux armées, campées à une demi-lieue l'une de l'autre, comptaient ensemble 130 bataillons d'infanterie et 276 escadrons, soit au total 110000 combattans, dont beaucoup, il est vrai, étaient de jeunes recrues. Dans l'état-major des Alliés, nul ne savait de quel côté crèverait ce formidable orage, et cette incertitude ajoutait à leur anxiété.

La situation de Guillaume était en effet fort critique. La mauvaise humeur, la méfiance, le découragement de certains des confédérés, l'avaient empêché cette année de réunir des forces suffisantes. « Nous n'avons pas assez de monde pour former deux armées considérables, en Flandre et sur le Rhin, écrit-il au début de mai. Il faudra se borner à faire d'une partie de nos gens un corps de couverture. » A peine, un mois plus tard, avait-il dans les Pays-Bas un effectif de 75000 hommes, « ce qui n'approche

(1) Dans le Hainaut français, entre Valenciennes et Landrecies. Louis XIV y arriva le 25 mai.

(2) *Journal* de Dangeau, mai 1693.

(3) Les troupes de l'armée du Roi étaient à ce moment à Thieusies, et celles de Luxembourg à Felluy. Ce ne fut que le 7 juin que l'on s'établit à Gembloux.

point des forces du Roi, lequel, sans se flatter, aura 40000 hommes de plus qu'eux, » assure avec orgueil Barbesieux à Noailles (1). Les lettres du roi d'Angleterre au grand pensionnaire de Hollande ne cachent pas sa sombre inquiétude : « De multiples occupations ne m'ont pas permis jusqu'ici d'écrire, et je regrette de n'avoir rien de bon à dire... Il est incroyable de voir quelle supériorité numérique possède l'ennemi. Jusqu'à ce moment aucune de ses deux armées n'a bougé, mais nous nous y attendons sans cesse. Nous ne pouvons savoir si l'effet sera dirigé sur nous ou sur la Meuse. J'avais bien prévu toutes ces difficultés à la fin de la précédente campagne et cet hiver; c'est pourquoi j'eusse été fort heureux de pouvoir arriver à conclure la paix (2). »

Loin de s'abandonner, pourtant, il travaillait énergiquement, par tous moyens en son pouvoir, à protéger les points qu'il jugeait menacés. Le comte d'Athlone (3), avec 18000 hommes, fut porté sous les murs de Liège, avec ordre « d'élever des retranchemens alentour de la place et de s'y maintenir assez de temps pour avoir celui de recevoir du secours. » Huy, Ath et Charleroi reçurent des garnisons et furent pourvues en abondance de vivres et de munitions. Il restait encore disponibles une cinquantaine de mille hommes, avec lesquels Guillaume prit position près de Louvain, à l'abbaye de Park, « à portée de couvrir Bruxelles et de donner la main à Liège (4), » dans un poste excellent, fortement retranché, défendu de toutes parts, où l'on ne pourrait le forcer qu'au prix du plus terrible effort.

Ces dispositions, à coup sûr, étaient les meilleures qu'il pût prendre. Elles entravaient fort habilement un dessein cher au cœur du Roi. Dans les conférences du Quesnoy, le programme primitif avait effectivement subi quelque retouche : Louis XIV, voyant que, par suite de nos longs retards, l'ennemi était mieux préparé qu'on n'y avait compté d'abord, avait imposé l'adoption d'une combinaison moins hardie, — moins prompte surtout, — que celle de Luxembourg. De sa personne, il marcherait sur Liège,

(1) Lettre du 27 mai. — Archives de la Guerre, t. 1201.

(2) Lettre du 30 mai 1693. — Traduit du hollandais, *Archief den raadpensionaris Antonie Heinsius.*

(3) Godart de Reede de Guinckel, comte d'Athlone, Westphalien d'origine, mort à Utrecht en 1703.

(4) *Mémoire historique sur la campagne de Flandre.* — Archives de la Guerre, t. 1211.

qu'il pensait réduire aisément, cependant que le maréchal ferait tête à Guillaume et le contiendrait dans son camp. Après la chute de Liège, mais, à cette heure seulement, on s'occuperait à réunir les deux armées contre celle du roi d'Angleterre. C'était l'ajournement du « grand coup » d'abord résolu; mais ni les objections présentées par le maréchal, ni les précautions de l'ennemi pour protéger la grande place de la Meuse, rien ne put ébranler la volonté du Roi. Il n'y avait plus qu'à obéir. Quoi que l'on pût d'ailleurs penser de ce nouveau projet, l'issue n'en semblait pas douteuse, et Guillaume, le premier, tout disposé qu'il fût à une vigoureuse résistance, ne nourrissait guère d'illusions sur le résultat de la lutte : « Je crois probable ici le succès des Français, » mande-t-il tristement à Heinsius (1). Et en effet, confirme Saint-Hilaire, « j'ai ouï dire à des gens très instruits qu'il aurait été infailliblement battu, et que ses retranchemens n'étaient point à l'épreuve de deux armées françaises, animées par la présence de leur Roi. » Au camp français, par suite, parmi les officiers comme parmi les soldats, l'enthousiasme était général, et l'on attendait le signal avec une confiance impatiente.

Tel était l'état des affaires le 8 juin au matin. Quelques heures plus tard, ce même jour, changement à vue, coup de théâtre. De tous les projets de la veille, rien ne reste debout. Plus de siège et plus de bataille. Louis XIV retourne en France, et Guillaume d'Orange est sauvé. Ce revirement inouï, — l'une des grandes fautes du règne, — pose un problème qui passionna les historiens du temps et dont la discussion est encore à présent ouverte. Il me sera permis de mettre ici sous les yeux du lecteur, d'après les documens tirés des archives officielles, les pièces principales du procès.

Il convient tout d'abord de donner la parole à l'accusé, le Roi, qui, le jour même, dans une lettre à Monsieur, exposait comme il suit, dans une sorte de plaidoyer, la genèse et les causes d'une détermination dont il sentait la singularité. Le 28 mai, raconte-t-il à son frère, pendant le séjour au Quesnoy, un courrier de l'armée d'Allemagne lui avait annoncé la prise d'Heidelberg, capitale du Palatinat, par le maréchal de Lorge ; d'autres messages, survenant coup sur coup, insistaient sur le désarroi pro-

(1) Lettre du 30 mai, *loc. cit.*

voqué par cet événement parmi les électeurs et les princes de l'Empire : « Sur cette nouvelle, dit-il (1), je fus près de prendre la résolution d'envoyer mon fils avec une armée considérable en Allemagne pour, avec celle que commande le maréchal de Lorge, y faire un si puissant effort, que les princes de l'Empire et peut-être l'Empereur lui-même se trouvent obligés de s'accommoder avec moi. » Mais cette idée fut alors rejetée : « J'avoue que, dans l'espérance de faire quelque chose de considérable en ce pays (la Flandre), qui répondît à la grande puissance que j'y ai assemblée et aux préparatifs que j'y ai fait faire, je résistai aux instances pressantes que l'*on* me fit là-dessus et aux raisons solides et judicieuses que l'*on* m'allégua, et je poursuivis mon premier dessein, comme vous en jugerez aisément par la démarche que j'ai faite de venir jusqu'ici. » Ce fut à ce moment qu'il décida l'investissement de Liège, comme premier acte offensif. Mais, au cours du conseil de guerre tenu le 8 juin à Gembloux, les considérations écartées au Quesnoy furent produites à nouveau avec une plus forte insistance, et cette fois, hélas ! écoutées. « Je me suis enfin rendu aux remontrances vives que l'*on* m'a faites et aux mouvemens de ma propre raison, et j'ai sacrifié avec plaisir mon goût et ma satisfaction particulière, et ce qui pouvait le plus me flatter, au bien de l'État, étant convaincu que ce parti peut plus efficacement procurer le rétablissement de la paix, que tout autre que j'aurais pu prendre de ce côté-ci. »

Cet *on* malencontreux auquel, sans le désigner autrement, le Roi fait allusion à diverses reprises, nous le connaissons aujourd'hui. Ce fut le marquis de Chamlay, l'adjoint de Barbesieux au ministère de la Guerre, l'homme qui, depuis la mort de Louvois, avait le plus de part dans la confiance du Roi pour ce qui concernait l'administration militaire, et qu'il consultait également en matière de tactique. Foncièrement honnête homme, travailleur acharné, pourvu de toutes les qualités qui font un commis excellent et un précieux sous-ordre, mais esprit étroit, terre à terre et de courte portée, d'ailleurs obstiné dans ses vues et prévenu contre tout projet dont lui-même n'était pas l'auteur, Chamlay n'avait cessé, dès le début de la campagne, de critiquer plus ou moins sourdement le plan formé par Luxembourg. Aussi, lorsqu'il connut la prise d'Heidelberg, proposa-t-il l'idée « de

(1) Lettre du 8 juin 1693. — Archives de la Guerre. t. 1201.

porter le fort de la guerre en Allemagne, » avec une pressante véhémence, qu'il semble avoir regrettée par la suite. « Le Roi, lit-on dans une note de Racine (1), demanda à Chamlay un mémoire où il expliquât les raisons pour la Flandre et pour l'Allemagne. Chamlay avoue qu'il appuya un peu trop pour l'Allemagne. »

Au conseil du 8 juin, la discussion reprit sur nouveaux frais entre Chamlay et Luxembourg. Elle fut longue, parfois violente; à la fin même, la scène tourna presque au tragique. Saint-Simon, présent sur les lieux et non suspect de bienveillance envers son plus mortel ennemi, doit en être cru sur parole lorsqu'il dépeint l'opposition, la résistance patriotique du maréchal de Luxembourg au funeste parti qui semblait devoir l'emporter: « Il représenta (2) la facilité de forcer les retranchemens du prince d'Orange et de le battre entièrement avec une de ses deux armées, et de poursuivre la victoire avec l'autre, avec tout l'avantage de la saison et de n'avoir plus d'armée vis-à-vis de soi. Il combattit, par un présent si certain et si grand, l'avantage éloigné de forcer dans Heilbronn le prince de Bade... Au désespoir de se voir échapper une si glorieuse et si facile campagne, il se mit à deux genoux devant le Roi, et ne put rien obtenir. » Persuadé sincèrement sans doute que le nœud de la guerre était désormais en Allemagne, Louis XIV fut inflexible et, sa décision arrêtée, il exigea qu'elle fût exécutée sur l'heure : « Je fais partir (3) après-demain mon fils avec son armée, qui sera composée de 30 bataillons et de 60 escadrons, et je lui fais prendre le plus court chemin pour se rendre à Philisbourg. Je me séparerai de lui à Namur. Cependant je vous dirai que l'armée que je laisse ici aux ordres du maréchal de Luxembourg sera forte de près de 100 bataillons et de 200 escadrons, et par conséquent en état d'empêcher non seulement les ennemis de rien entreprendre, mais encore de remporter quelques avantages sur eux. »

L'explication qu'on vient de lire est celle de Louis XIV; reste à savoir si elle est vraie, tout au moins si elle est complète. On peut mentionner à l'appui, et pour la décharge du Roi, le passage ci-après d'une lettre de Guillaume, confessant son angoisse

(1) Notes historiques. *Œuvres de Racine*, éd. Hachette.
(2) *Mémoires*, éd. Boislisle, t. I.
(3) Lettre du 8 juin, *loc. cit.*

au sujet des affaires d'Allemagne : « La perte d'Heidelberg a causé une alarme telle en Allemagne, que je crains que beaucoup de princes en viennent à des résolutions extravagantes. Si l'ennemi pousse ses avantages jusqu'au bout, je ne vois pas quelle sera la force suffisante pour sauver Mayence et Francfort, dans le cas où l'ennemi voudrait attaquer ces places fortes... Je crains que le succès des Français en Allemagne ne retienne les Danois d'attaquer Ratzbourg d'une façon effective (1). » Mais, si Guillaume avait des craintes réelles pour le sort futur de l'Allemagne, le péril immédiat qui menaçait la Flandre le touchait davantage encore, et l'on peut tenir pour certain qu'il éprouva, de la volte-face du Roi, une joie égale à sa surprise. « On sut que le prince d'Orange avait mandé à Vaudémont qu'une main qui ne l'avait jamais trompé lui mandait la retraite du Roi, mais que cela était si fort qu'il ne le pouvait espérer ; puis, par un second billet, que sa délivrance était certaine, que c'était un miracle qui ne se pouvait imaginer, et qui était le salut de son armée et des Pays-Bas, et l'unique par quoi il pût arriver ! » Tous les historiens de l'époque, français ou étrangers, confirment sur ce point le témoignage de Saint-Simon.

Il est un autre point sur lequel ils demeurent également unanimes : c'est pour accuser de cette faute l'influence toute-puissante de Mme de Maintenon. Elle tremblait, nous dit-on, à chaque absence du Roi ; elle s'effrayait des périls de la guerre ; en outre, cette année, elle le savait malade et affaibli, ce qui redoublait ses angoisses : « Ses larmes après leur séparation (2), ses lettres après le départ, l'emportèrent sur les plus puissantes raisons d'État, de guerre et de gloire. » Telle est l'invariable version des mémorialistes du temps comme des écrivains militaires, Saint-Simon, Saint-Hilaire, La Fare, Feuquières, etc. (3). Au camp aussi bien qu'à Versailles, à la Ville autant qu'à la Cour, la marquise porta tout le poids de l'indignation générale. De nos jours, cependant, elle a trouvé de zélés défenseurs (4). On

(1) Lettre du 30 mai. — *Archief*, etc.

(2) Mme de Maintenon était restée avec les dames à Namur, lorsque le Roi se rendit au camp de Gembloux.

(3) Le seul Berwick émet un doute : « C'est ce que je ne puis, dit-il, ni affirmer ni nier. »

(4) Voir à ce propos la longue note de Lavallée dans sa publication des *Lettres historiques et édifiantes de Mme de Maintenon*, l'*Histoire de Mme de Maintenon*, par le duc de Noailles, etc.

allègue les scrupules de Mme de Maintenon à peser sur l'esprit du Roi, sa réserve habituelle en matière politique; on invoque le passage suivant d'une de ses lettres, du 12 juin: « Le Roi n'a pas pris peu sur lui en sacrifiant les desseins qu'il avait eus au bien de ses affaires, qui s'est trouvé à envoyer en Allemagne, pour profiter de l'heureux succès de la prise d'Heidelberg. » Lignes auxquelles on pourrait opposer la conclusion de cette même lettre : « Pour moi, je suis ravie que l'intérêt de l'État le force à retourner à Versailles ! »

Une fois de plus, sans doute, c'est dans une opinion moyenne qu'il faut chercher la vérité. On peut admettre que le Roi fut un moment réellement « ébloui » par la conquête de la grande place allemande, qu'il en conçut de vastes espérances, dont un prochain avenir allait d'ailleurs montrer l'inanité. Mais il est non moins vraisemblable que, souffrant, fatigué, craignant pour sa santé l'épreuve d'une rude campagne où il devrait payer de sa personne, il se laissa persuader aisément par le tableau que Chamlay lui traça des obstacles de l'entreprise et par les tendres inquiétudes qu'exprima Mme de Maintenon.

En tous cas, quelle que fût la cause, l'effet fut déplorable. Écoutons encore Saint-Simon, spectateur des scènes qu'il décrit : « Le soir de cette funeste journée, M. de Luxembourg, outré de douleur, de retour chez lui, en fit confidence au maréchal de Villeroy, à M. le Duc et à M. le prince de Conti, et à son fils, qui tous ne le pouvaient croire et s'exhalèrent en désespoirs. Le lendemain, 9 juin, qui que ce soit ne s'en doutait encore. Le hasard fit que j'allai seul à l'ordre chez M. de Luxembourg... Je fus très surpris de n'y trouver pas une âme et que tout était à l'armée du Roi. Pensif et arrêté sur mon cheval, je ruminais sur un fait si singulier, lorsque je vis venir de notre camp M. le prince de Conti, seul aussi, suivi d'un seul page et d'un palefrenier avec un cheval de main : « Qu'est-ce que vous faites là ? » me dit-il en me joignant; et, riant de ma surprise, il me dit qu'il s'en allait prendre congé du Roi et que je ferais bien d'aller avec lui en faire autant. « Que veut dire prendre congé? » lui répondis-je... Alors il me conta la retraite du Roi, mourant de rire, et, malgré ma jeunesse, la chamarra bien, parce qu'il ne se défiait pas de moi. »

La nouvelle, promptement répandue dans l'armée, fut accueillie avec la stupeur qu'on peut croire. « Arrivés chez le

Roi, poursuit le récit des *Mémoires*, nous trouvâmes la surprise peinte sur tous les visages et l'indignation sur plusieurs... L'effet de cette retraite fut incroyable, jusque parmi les soldats et même parmi les peuples. Les officiers généraux ne s'en pouvaient taire entre eux, et les officiers particuliers en parlaient tout haut avec une licence qui ne put être contenue... Tout ce qui venait des ennemis n'était guère plus scandaleux que ce qui se disait dans les armées, dans les villes, à la Cour même, par des courtisans ordinairement si aises de se retrouver à Versailles, mais qui se faisaient honneur d'en être honteux. »

Sans parler même de la blessure infligée par cette reculade à la fierté française, les conséquences de l'acte ne devaient pas tarder à justifier l'irritation publique. Les 30 000 hommes envoyés en Allemagne, la présence du Dauphin et les exhortations royales, ne suffirent point pour arracher le maréchal de Lorge à sa morne inertie. « Approchez-vous des ennemis, lui écrivait le Roi en lui annonçant ce renfort (1), et vous verrez qu'ils ne tiendront pas devant vous. La gloire de mon fils, la réputation de mes armes, le succès de la campagne, et peut-être même la paix, dépendent de cet heureux et premier événement qui est dans vos mains... Il serait, je vous assure, dommage de ne pas faire usage d'une armée aussi leste, et dont je ne doute pas que la bonté n'égale la beauté. » Vaine éloquence, encouragemens perdus. Lorge ne bougea pas; sa magnifique armée (2), impatiente et rongeant son frein, ne fit que piétiner sur place. Le prince de Bade profita de cette inaction pour fortifier son camp d'Heilbronn, le rendre inattaquable ; et le Dauphin, après quelques vaines tentatives, dut repasser le Rhin avec le triste maréchal, sans autre exploit que de misérables pillages. Ce fut pour ce beau résultat qu'on sacrifia « l'affaire de Flandre (3). »

Deux jours après les scènes que l'on a lues plus haut, tandis que le Dauphin et M. de Boufflers se rendaient sur le Rhin avec

(1) Lettres des 10 et 11 juin 1693. — Archives de la Guerre, t. 1201.

(2) L'armée d'Allemagne comptait alors soixante-dix-neuf bataillons et deux cent vingt-cinq escadrons des meilleures troupes de France.

(3) Si l'on objectait, comme l'ont fait quelques historiens modernes, que, grâce au temps perdu et aux habiles dispositions de Guillaume, la réussite du plan d'offensive n'était pas aussi assurée que l'affirment tous les contemporains, il suffirait d'alléguer pour réponse ce qui se passa quelques semaines plus tard, quand Luxembourg, avec une armée réduite d'un tiers, infligea aux Alliés une sanglante défaite, que l'adjonction de l'armée du Roi eût transformée pour eux en catastrophe.

32000 hommes, le Roi, suivi des vingt-sept dames, quittait Namur et reprenait le chemin de Versailles. Il y rentra le 26 juin, ramenant le long cortège des princesses et des courtisans, ses musiciens, ses écuyers, l'appareil pompeux de sa Cour, l'innombrable troupeau des chevaux et des bêtes de somme, les fourgons remplis d'argenterie, de tapisseries, de riches étoffes et de meubles précieux, tout ce que, le mois précédent, il avait entraîné sur ses pas à 400 milles de distance, pour aboutir, en fin de compte, à passer une semaine au milieu de sa belle armée, et revenir ensuite, tête basse et les mains vides, de cette course inutile. Trop avisé pour ne pas ressentir l'humiliation d'un tel retour, il renonça du coup à la carrière des armes; et ce fut sa dernière campagne.

II

Pour sauver l'honneur du pays, au moins laissait-il derrière soi, dans les plaines du Brabant, le meilleur de ses capitaines. Le reste de l'armée du Roi se joignit, après son départ, à celle de Luxembourg, dont l'effectif total fut porté de la sorte à 96 bataillons et 201 escadrons, environ 75000 hommes. Dans ce chiffre, il est vrai, on comptait nombre de recrues. La meilleure infanterie, les soldats de Steinkerque, étaient pour la plupart en Allemagne avec le Dauphin; de ces vieux régimens, dont Luxembourg connaissait la valeur pour l'avoir mise en œuvre, neuf seulement restaient sous ses ordres (1). Il ne doutait pas néanmoins de former rapidement les autres. Il était aidé dans sa tâche par le plus bel état-major du monde, ces princes qui, l'année précédente, avaient fait leurs preuves avec lui, le duc de Chartres, le duc de Bourbon, et surtout le prince de Conti, plus deux maréchaux de France, Joyeuse et Villeroy. Ce fut une chose nouvelle, comme le remarque Saint-Simon au sujet de ces deux derniers, de voir un maréchal commander d'autres maréchaux. Les anciens se souvenaient qu'une fois déjà, dans le passé, le Roi avait tenté une combinaison du même genre, mais qu'il s'était alors heurté à une résistance opiniâtre : trois maréchaux de France, Bellefonds, d'Humières et Créqui, avaient risqué l'exil plutôt qu'obéir à Turenne (2). En 1693, on vit la différence

(1) C'étaient les Gardes françaises et suisses, Piémont, Navarre, le Roi, Lyonnais, Provence, Chartres et Bourbonnais.

(2) Voyez à ce propos *le Maréchal de Luxembourg et le prince d'Orange*, p. 65.

des temps. Joyeuse et Villeroy acceptèrent sans murmure l'autorité de leur collègue, « ne se mêlant de rien que sous ses ordres et par ses ordres, et duquel ils étaient même fort rarement consultés, et point du tout du secret de la campagne (1). » Tant avaient assoupli les âmes vingt ans de pouvoir absolu !

Les nouvelles que l'on eut d'Allemagne peu après le retour du Roi, et l'évident échec de la stratégie de Chamlay, eurent un contre-coup immédiat sur la situation en Flandre. D'une part, ces événemens relevèrent le courage et l'espoir des Alliés, leur donnèrent des facilités pour augmenter leurs forces. « L'armée du prince d'Orange, écrit M. de Clairan à Barbesieux (2), va se trouver portée jusqu'au nombre de 90 000 hommes ; il y a de tous côtés des troupes en marche pour le joindre. » D'autre part, Louis XIV, piqué du *tolle* général et des sarcasmes des gazettes, fut pris d'une hâte fiévreuse de voir son général accomplir quelque exploit qui relevât le prestige de nos armes et coupât court aux risées de l'Europe. Ce désir est si vif qu'il en oublie sa prudence ordinaire. Tout, depuis qu'il est à Versailles, lui semble, — aussi bien qu'à Chamlay, — sinon aisé, du moins faisable : forcer Guillaume dans son camp retranché, ou bien prendre Liège « à sa barbe. » Par un curieux renversement des rôles, c'est Luxembourg maintenant qui lui prêche la sagesse et fait appel à sa patience : « Je n'ai pas moins de désir que Votre Majesté de m'avancer sur les ennemis, mais c'est une chose qu'on ne doit faire, à mon sens, qu'après avoir bien établi ses mesures. » Aussi veut-il prendre son temps et choisir l'occasion. « Votre Majesté peut se souvenir, ajoute-t-il non sans ironie, que lorsqu'Elle était à Gembloux, on trouvait le passage de la rivière de Trevüres difficile, et on me le donne à cette heure pour une chose aisée. C'est le malheur des pauvres gens éloignés des lieux d'où viennent les ordres (3). »

A dire le vrai, dans cette première période, la déception subie par Luxembourg semble avoir aigri son humeur. Mais sa bouderie ne nuit en rien à son activité. Quatre jours après le départ du Roi, il avait levé ses quartiers, pour observer Guillaume et le serrer de près avec une constante vigilance. Il s'établit d'abord au village de Meldert, à courte distance de l'abbaye de

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, t. I.
(2) 8 juillet. — Archives de la Guerre, t. 1206.
(3) 22 juin. — Archives de la Guerre, t. 1205.

Park, où campaient les Alliés. Cette position, très forte par elle-même, avait cet avantage qu'elle le plaçait entre leur armée principale et le corps de 18 000 hommes qu'ils tenaient sous les murs de Liège, les empêchant de se rejoindre et paralysant leurs mouvemens. « Il se trouva ainsi, fait observer le marquis de Feuquières, supérieur et maître de la campagne, quoique son armée fût inférieure aux forces de M. le prince d'Orange, s'il avait pu les rassembler. » Attaquer Guillaume dans son camp, au mépris des forêts, des ravins, des obstacles nombreux accumulés par l'art aussi bien que par la nature, c'eût été, à forces égales, une insigne imprudence. Il n'eut garde de la commettre. Son effort ne tendit qu'à tirer l'ennemi de ce poste, et plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il y pût parvenir.

Les opérations effectives débutèrent le 18 juillet. L'armée française décampa inopinément et marcha vers la Meuse. Nul ne savait les intentions du général en chef, et ce fut une surprise lorsqu'on vit, le lendemain, le maréchal de Villeroy, avec une quinzaine de mille hommes, se jeter sous les murs de Huy, citadelle assez proche de Liège et « vedette de cette place, » et l'assaillir avec vigueur. Le maréchal, pendant ce temps, s'établissait à Vignamont, d'où il couvrait le siège et « donnait du même coup de l'inquiétude aux ennemis pour les lignes de Liège et pour Maëstricht (1). » Le but officiel et avoué de cet acte offensif était de déférer aux recommandations du Roi, qui persistait, dans chacune de ses lettres, à réclamer « une entreprise ; » mais l'intention secrète du maréchal était de faire croire à Guillaume que le siège de cette forteresse n'était que le prélude de plus vastes desseins contre les grandes villes de la Meuse. Le mouvement réussit au delà de toute espérance. Guillaume quitta son camp fortifié de Louvain et s'avança sur Tongres, pour secourir la petite place investie : « J'espère, écrit (2) un de ses lieutenans à Heinsius, que nous pourrons encore marcher demain, de façon à atteindre la place dans deux ou trois jours. Mon avis est que l'ennemi ne restera pas dans ses positions actuelles, à moins qu'il ne veuille livrer bataille... Dieu veuille qu'à forces à peu près égales nous puissions enfin remporter un avantage ! J'espère qu'Il nous donnera la victoire. » Le sort de Huy ne laissa pas longtemps les esprits en suspens. Après trois jours de tranchée, la

(1) Mémoire sur la campagne de Flandre. — Archives de la Guerre, t. 1206.
(2) Lettre du comte d'Athlone du 20 juillet. — *Archief*, etc.

garnison capitula, sans que l'expédition eût en tout coûté cinquante hommes (1). Guillaume d'Orange s'en montra fort touché : « La perte de Huy m'est très sensible, écrit-il (2), et spécialement parce que la défense a été si infâme, alors que nous étions en marche et déjà tout près, pour secourir la place. Il est fort probable que l'ennemi attaquera Liège. Dieu veuille que cette ville se défende mieux et me donne le temps de la délivrer! Mais, pour cela, ajoutait-il, j'ai besoin du détachement qui est encore en Flandre sous les ordres du duc de Würtemberg. »

Ce corps du duc de Würtemberg dont parle le roi d'Angleterre donnait, en ce même temps, de la tablature au roi de France. Les Alliés, en effet, pour faire une diversion et distraire Luxembourg de ses intentions agressives, s'étaient imaginé d'envoyer quelques milliers d'hommes vers nos frontières du nord, momentanément dégarnies. Au pont d'Espierres, ils avaient traversé l'Escaut et forcé notre ligne. Le marquis de La Valette (3), qui commandait de ce côté, ne pouvant résister à des forces trop supérieures, se repliait derrière la Deule, et l'ennemi pénétrait dans la Flandre française, au vif émoi de Louis XIV, qui envoyait lettre sur lettre au maréchal de Luxembourg : « Vous ne doutez pas que cela ne me fasse beaucoup de peine et que je n'aie une grande impatience de les en voir sortir. C'est pourquoi mon intention est qu'aussitôt que le château d'Huy se sera rendu, vous fassiez partir un corps considérable, qui marche par le chemin le plus court pour chasser les ennemis, avec dix ou douze petites pièces bien attelées... Je vous dépêche ce courrier en toute diligence pour que vous ne perdiez pas un moment (4). »

Luxembourg était peu touché de cette agitation. L'occupation d'une bande étroite de territoire et les objurgations royales paraissaient le laisser également insensible. « Pour embrasser trop, répond-il froidement à Chamlay, les petites choses peuvent faire manquer les grandes. » La « grande chose, » à ses yeux, était de battre le roi d'Angleterre ; c'était de cette façon qu'il entendait dégager nos frontières, et, sans révéler son dessein, il en suivait l'exécution avec persévérance. Guillaume, sorti de son camp retranché, privé du détachement du duc de Würtemberg, restait,

(1) Guiscard à Barbesieux, 23 juillet. — Archives de la Guerre, t. 1206.
(2) 27 juillet. — *Archief*, etc.
(3) Louis-Félix Nogaret, marquis de La Valette, 1635-1695.
(4) 25 juillet. — Archives de la Guerre, t. 1201.

au moins en infanterie, supérieur aux forces françaises (1). Il résolut de l'affaiblir encore. A peine maître de Huy, il va s'établir à Lexhy, à trois lieues de la ville de Liège; lui-même s'avance de sa personne sous les murs de la place, il en reconnaît les abords; à la suite de cet examen, il prescrit que chaque bataillon s'emploie à fabriquer des centaines de fascines, prélude habituel d'un grand siège. Tandis qu'on vaque à cette besogne, il fait partir Joyeuse avec une division, de façon ostensible, pour la Flandre française, à dessein d'en chasser le corps de Würtemberg. Joyeuse se met effectivement en route, mais un ordre secret l'arrête à quelques milles de là, lui prescrivant de rejoindre l'armée sur le premier appel.

Guillaume fut dupe de ces démonstrations. Ne doutant pas que Liège ne fût prochainement attaquée, il se priva encore de dix bataillons d'infanterie, qu'il jeta dans la place. Puis, avec son armée, — que ces détachemens successifs avaient réduite de près de 20 000 hommes, — il alla se poster près du bourg de Landen, derrière la petite Geete (2), à portée de secourir Liège, si les Français tentaient de l'investir. Luxembourg apprit ces nouvelles le soir du 27 juillet. Elles comblaient tous ses vœux. La lettre qu'il écrit au Roi (3), pour dévoiler enfin une part de ses projets, respire la joie et la confiance : « Je me détermine à passer le Jaar et à marcher au prince d'Orange. Le voilà affaibli de ces dix bataillons; il l'est encore par le détachement du duc de Würtemberg. C'est ce qui me fait douter qu'il nous attende. Mais, pour l'approcher de plus près, je fais état de marcher à minuit avec toute la cavalerie et les dragons... Si j'apprends dans ma marche que les ennemis n'aient point décampé, je ne ferai qu'une halte pour nous remettre tous ensemble; après quoi, je marcherai au prince d'Orange. »

III

L'idée première du maréchal était, comme il le dit au Roi, de se mettre en route à minuit, car l'étape était longue : huit

(1) C'est un fait qui résulte, non seulement des évaluations françaises, mais d'une lettre du comte d'Athlone à Heinsius du 29 juillet, *Archief*, etc.

(2) Il existe, à peu de distance l'une de l'autre, deux rivières du même nom, la *petite Geete* et la *grande Geete*, toutes deux affluens du Demer, qui se jette lui-même dans la Dyle.

(3) Lettre du 27 juillet au soir. — Archives de la Guerre, t. 1206.

heures de marche pour le moins. Un violent orage, éclatant brusquement, le contraignit à différer jusqu'à la pointe du jour. Le 28 juillet, à trois heures du matin, sous une pluie torrentielle entremêlée d'éclairs, s'ébranlèrent les premières colonnes. Luxembourg prit la tête avec la cavalerie légère, allant à grandes allures. Il passa la rivière du Jaar, au moulin de Waremmes. Il y fit une courte halte, pour rallier les retardataires et pour attendre le rapport des éclaireurs chargés de surveiller l'ennemi. C'est là qu'il fut rejoint par le maréchal de Joyeuse, prévenu dans la nuit même, et qui ramenait le détachement (1) soi-disant expédié au secours de nos lignes. En même temps survenait le premier officier envoyé en reconnaissance : ce fut un sieur Le Fevre, capitaine au Royal-Roussillon, « qui, de gardeur de cochons, était parvenu là à force de mérite et de grades, et qui ne savait encore ni lire ni écrire, quoique vieux (2). » C'était d'ailleurs, malgré cette ignorance, « l'un des meilleurs *partisans* des troupes du Roi, et qui ne sortait jamais sans voir les ennemis ou en rapporter des nouvelles sûres. » Il affirma que les Alliés étaient toujours dans leur camp de la Geete et qu'ils semblaient ne se méfier de rien. D'autres partis apportèrent coup sur coup des informations analogues. Grande fut, à ces nouvelles, la joie du maréchal; il crut déjà se voir tombant à l'improviste sur le dos des confédérés et rendant à Guillaume la surprise de Steinkerque.

Quand on reprit la marche, il commanda que ce fût « en silence et à la sourdine; » les trompettes cessèrent de sonner et les tambours de battre (3). L'armée entière, sur sept colonnes, s'avança vers la Geete, par les chemins assignés à chaque corps, dans un ordre admirable. Le maréchal prit encore les devans. A trois heures de l'après-midi, il débouchait dans la plaine de Landen, à une demi-lieue de l'ennemi, dont on voyait les tentes serrées s'aligner le long de la Geete. Son premier soin fut d'envoyer saisir par les dragons les deux villages de Sainte-Gertrude et de Landen (4), vis-à-vis la droite des Alliés. Guillaume avait omis d'occuper ces points stratégiques, et Luxembourg en profita

(1) Quatorze bataillons d'infanterie et cinq régimens de cavalerie.

(2) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, t. I.

(3) Relation de Nicolas-Arnauld de Pomponne. Mss. de l'Arsenal, n° 6040.

(4) Aussi nommé Landen-Fermé, pour le distinguer de Neer-Landen, situé à deux milles de là.

pour s'assurer un espace libre, où il pût déployer ses troupes. Ces dispositions prises, il attendit son infanterie, qu'on espérait d'une heure à l'autre. Cette attente fut déçue : le sol détrempé par la pluie avait rendu la marche difficile, et les divisions n'arrivaient que lentement, à de longs intervalles. Une étrange circonstance avait encore augmenté le retard. La droite, par tradition, était le poste des « vieux corps » et leur donnait, dans les jours de bataille, le privilège d'être les premiers engagés. Comme on marchait par le flanc gauche, ils se trouvèrent à l'arrière-garde et, dès qu'ils s'aperçurent qu'on allait à l'ennemi, ils réclamèrent « le droit d'être en tête des colonnes, au lieu qu'ils étaient à la queue (1). » Le maréchal de Villeroy, qui commandait cette droite, n'osa pas résister à ces protestations. « Ainsi, rapporte Puységur, témoin oculaire de la scène, il fallut faire faire une contremarche aux deux lignes d'infanterie, pour donner la tête aux régimens qui avaient la queue, de manière qu'au lieu d'arriver trois heures avant la nuit sur le camp des ennemis, qu'on aurait attaqués d'abord, le soleil était couché quand les têtes des colonnes parurent. On dut remettre l'attaque au lendemain. »

Ce déplorable contretemps fit, comme le dit justement Puységur, échouer, sur un point capital, le premier plan de Luxembourg. S'il avait pu, ainsi qu'il y comptait, engager l'affaire le jour même, le désarroi issu de la surprise eût sans doute empêché toute résistance sérieuse, et la bataille était gagnée d'avance. Les Alliés eux-mêmes en convinrent. Ce ne fut, par malheur, que vers dix heures du soir qu'il eut ses forces sous la main. Il fallut se soumettre à la nécessité. Les corps, à mesure qu'ils se présentèrent, furent rangés en bataille, « à demi-portée de canon » des lignes des Alliés, et passèrent la nuit sous les armes. « C'était une chose charmante, rapporte Saint-Simon, que la joie des troupes, après huit lieues de marche, et leur ardeur d'aller aux ennemis, dans le camp desquels on entendit beaucoup de bruit et de mouvement toute la nuit, ce qui fit craindre qu'ils se retiraient (2). »

La sécurité de Guillaume avait été complète toute la matinée de ce jour. Il savait Luxembourg à distance respectable; il était persuadé qu'il en voulait à Liège; et la mission confiée à M. de Joyeuse avait achevé d'éloigner tout soupçon d'une agression

(1) *L'Art de la guerre*, par le maréchal de Puységur.
(2) *Mémoires*, passim.

contre l'armée alliée. A midi, cependant, deux déserteurs français arrivèrent dans son camp, disant que Luxembourg marchait depuis la pointe du jour (1). Guillaume ne s'en émut guère, et se contenta d'envoyer des pelotons en reconnaissance. L'ordre ne fut donné de monter à cheval que quand notre première colonne atteignit la plaine de Landen. L'angoisse fut vive en ce premier moment. Un grand conseil fut convoqué sous la tente du roi d'Angleterre. On y vit accourir l'électeur de Bavière et celui de Brandebourg, le prince de Vaudemont et les députés de Hollande, ainsi que plusieurs généraux. Deux partis furent examinés : profiter de la nuit pour repasser la Geete et se retirer sans combattre, ou bien relever le défi et livrer la bataille. Les délégués des États-Généraux se prononcèrent vivement pour la retraite, invoquant l'infériorité numérique des Alliés, 60 000 hommes environ contre 70 000 aux Français (2); à quoi Guillaume, non sans raison, répliqua que cette différence ne portait guère que sur la cavalerie, laquelle, dans un poste fermé, ne serait pas de grand service. Le roi d'Angleterre ajouta que l'on n'avait que sept ponts sur la Geete, que le passage, sous le feu de l'ennemi, serait dangereux et difficile, qu'on y risquait au moins de perdre l'arrière-garde, l'artillerie et le gros bagage. En revanche, il se fit fort, si l'on voulait le laisser faire, de retrancher le camp, de manière que la position, déjà bonne par elle-même, devînt inexpugnable. Bref, il se montra si confiant, il persuada si bien ses auditeurs, que l'électeur de Bavière proposa, dans son enthousiasme, de « rompre les ponts » derrière soi, pour mieux marquer combien l'on était sûrs de la victoire. La rencontre ainsi résolue, on ne s'occupa plus qu'à se mettre en défense. Là se manifesta le génie fécond de Guillaume, le don merveilleux qu'il avait de métamorphoser les hommes en instrumens dociles, de leur souffler sa farouche énergie.

Les Alliés occupaient une plaine assez spacieuse sur la rive droite de la Geete. Ils étaient adossés à cette petite rivière, aux berges escarpées, qui les protégeait par derrière ; ils avaient encore à leur droite un affluent de ce cours d'eau, à leur gauche,

(1) *Lettre d'un officier général de l'armée confédérée, sur ce qui s'est passé à la bataille de Wangen* (Nerwinde), 31 juillet 1693. (Bibl. nationale L. 37-4828. Pièce.)

(2) Ce sont en effet les chiffres qui résultent des évaluations faites dans l'une et l'autre armée avant la bataille. Un document hollandais indique pour les Alliés le chiffre précis de cinquante-huit mille hommes. On se souvient que la faute récente de Guillaume venait de le priver d'environ vingt mille combattans.

un autre ruisseau, qui venait de Landen ; en sorte qu'ils étaient comme enfermés sur trois côtés. Le front du camp, seul point qui parût vulnérable, était large d'une lieue au plus et défendu presque d'un bout à l'autre par un ravin profond. A l'extrême droite, étaient deux gros villages, le bourg de Laer et celui de Nerwinde ; ce dernier, comme écrit Berwick, « faisait un ventre » sur la ligne et, par sa position élevée, dominait toute la plaine. A gauche, se dressaient en pendant les villages de Rumsdorp et de Neerlanden. Chacune de ces quatre bourgades, suivant la coutume du pays, s'entourait d'une ceinture de fossés et de haies ; à l'intérieur de cette enceinte, chaque parcelle de terrain était enclose par « de grands murs de terre, de cinq pieds de haut et d'un pied d'épaisseur. » Ainsi se présentaient les défenses naturelles du camp, auxquelles Guillaume fit ajouter, avec une célérité surprenante, tout ce que la science de la guerre fournissait alors de ressources. « La nuit entière, dit une des relations françaises, nous entendîmes dans le camp des ennemis un bruit et un mouvement extraordinaires, dont nous cherchions à deviner la cause. » C'étaient les 60 000 soldats qui, transformés en travailleurs, faisaient des abatis, élevaient des fortifications et construisaient des barricades, avec l'ardeur fiévreuse d'un peuple d'abeilles dans sa ruche.

Lorsque le jour parut, Luxembourg, debout avant l'aube, eut sous les yeux un spectacle imprévu. L'aspect général du terrain s'était, depuis la veille au soir, modifié comme par enchantement. Une vaste forteresse avait surgi du sol et se hérissait dans la plaine. Devant le front du camp ennemi, de Nerwinde à Rumsdorp, s'élevait un immense parapet, haut de quatre pieds, percé de meurtrières et bordé d'un fossé profond ; tout du long, de petites redoutes flanquaient cette crête de distance en distance ; une centaine de canons, hissés sur ces ouvrages, luisaient dans la brume du matin. Trois des villages dont j'ai parlé plus haut étaient changés en citadelles. Nerwinde surtout, avec ses murs crénelés, les palissades qui le couvraient, les barricades qui encombraient ses rues, paraissait un fort imprenable. « Il est incroyable, — s'écrie le duc de Saint-Simon, qui visita ces retranchemens le soir de la bataille, — qu'en si peu d'heures, dont la nuit couvrit la plupart, ils aient pu leur donner l'étendue qu'ils avaient, la hauteur de quatre pieds, des fossés larges et

profonds, la régularité partout, par les flancs qu'ils y pratiquèrent et les petites redoutes qu'ils semèrent, avec des portes et des ouvertures couvertes de demi-lunes! » Ce fut, en son genre, un chef-d'œuvre d'activité et d'improvisation.

Grâce au prodige accompli par Guillaume, l'affaire avait changé de face. Ce n'était plus seulement une bataille à livrer, mais une place de guerre à forcer, des remparts à prendre d'assaut. Le maréchal n'hésita pas devant cette tâche nouvelle. Il fit, séance tenante, ses dispositions pour l'attaque. Il avait reconnu, dès le premier coup d'œil, que la clef de la position serait le village de Nerwinde : débordant en saillie sur la droite des Alliés et surplombant les campagnes voisines, son feu prendrait en écharpe tout ce qui s'approcherait du front fortifié de la ligne. C'est sur ce point, en conséquence, qu'il décida de porter son effort, en dirigeant une fausse attaque sur Rumsdorp et Neerlanden, à l'extrémité opposée. Guillaume, de son côté, et pour les mêmes raisons, mettait un prix égal à posséder Nerwinde. Ce fut le nœud de la bataille, et l'histoire est fondée à lui en conserver le nom.

Le maréchal massa vis-à-vis du village vingt-neuf bataillons d'infanterie, sous les ordres de Montchevreuil (1), de Rubentel et de Berwick (2). L'aile droite, chargée de la diversion sur Rumsdorp et sur Neerlanden, fut confiée au prince de Conti. Le centre, composé surtout de cavalerie, fut porté dans la plaine, face au grand retranchement, « par un mouvement si beau et si savant que sa marche à l'ennemi forma son ordre de bataille (3). » Le maréchal de Villeroy, qui en reçut le commandement, eut pour instruction d'attaquer aussitôt qu'il verrait Nerwinde aux mains des troupes françaises. Joyeuse eut le corps de réserve. Luxembourg ne prit point de poste, pour être prêt à se porter partout où il le jugerait nécessaire. Son fils aîné, le duc de Montmorency, lui servait d'aide de camp et transmettait ses ordres.

(1) Gaston-Jean-Marie de Mornay, comte de Montchevreuil, lieutenant général, tué à Nerwinde le 29 juillet 1693.

(2) Jacques Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et d'Arabella Churchill, né en 1661, naturalisé Français en 1703, maréchal de France en 1707, tué au siège de Philisbourg, le 12 juin 1734.

(3) *Mémoires* de Feuquières.

IV

La rouge aurore d'un matin de juillet pointait dans le ciel d'un bleu pâle ; aux pluies diluviennes de la veille succédait un soleil brillant qui promettait une chaude journée. « Dès que l'on put se distinguer, » le combat s'engagea par une violente canonnade. Les Alliés commencèrent le feu ; leurs cent pièces, bien placées et admirablement servies, firent d'assez grands ravages. L'artillerie française riposta avec la même vigueur ; mais, d'un tiers moins nombreuse (1) et disposée sur un terrain plus bas, elle eut quelques désavantages. « Les plus vieux officiers de notre armée, écrit le prince de Conti (2), disent n'avoir jamais vu une canonnade pareille, essuyée de si près, et plus semblable aux combats de mer que de terre. » Ce duel se poursuivit de quatre heures du matin jusqu'à près de huit heures, où Luxembourg donna le signal de l'attaque. Notre gauche, aussitôt, fondit sur les villages de Laer et de Nerwinde avec une ardeur endiablée. Le premier fut vite emporté ; mais, à Nerwinde, la résistance fut rude. Berwick, qui marchait en tête, enleva pourtant d'un seul élan les premières barricades et, poussant toujours devant soi, chassa l'ennemi de haie en haie, malgré « un feu épouvantable. » Les brigades dirigées par Rubentel et Montchevreuil, qui devaient assaillir la droite et la gauche du village, rencontrèrent plus d'obstacle ; rebutées dans l'attaque de biais, elles se rabattirent sur le centre et se trouvèrent ainsi derrière la brigade de Berwick, qui continuait à avancer. Pendant ce temps, Guillaume jetait de nouvelles troupes vers la position menacée ; elles pénétrèrent par les côtés, prirent nos colonnes en flanc, et, après une lutte opiniâtre, les contraignirent à reculer. Montchevreuil y fut tué ; Rubentel, accablé par le nombre, évacua le village, où Berwick resta sans soutien avec ses quelques bataillons.

Il tint bon quelque temps encore, avec une belle ténacité, espérant du renfort. Mais enfin ses troupes, décimées, l'abandonnèrent et s'enfuirent à la débandade. Il se vit seul avec un aide de camp. Sans perdre son sang-froid, il ôta sa cocarde blanche, comptant se faire passer, grâce à son accent britan-

(1) Nous avions soixante-dix canons contre cent aux Alliés.
(2) 3 août 1693. — Arch. de la Guerre, t. 1318.

nique, pour un officier des Alliés et regagner ainsi la plaine. Mais, comme il s'esquivait, George Churchill, le futur duc de Marlborough, passa par là, reconnut son neveu, et, « tout en l'embrassant, » il le fit prisonnier (1). On le conduisit à Guillaume, qui le reçut avec une froide courtoisie. Après un compliment poli : « Eh bien! monsieur, demanda-t-il, M. de Luxembourg ne se repent-il pas à cette heure de m'avoir attaqué? — Monsieur, répondit Berwick, peut-être est-ce vous qui regretterez bientôt de l'avoir attendu. »

Pendant ce temps, l'ennemi, encouragé par son succès, revenait au village de Laer, dont nous étions restés les maîtres. Deux régimens anglais y rejoignaient les troupes de Hanovre et de Brandebourg, criblaient d'une grêle de feu les bataillons français, qui commençaient à lâcher pied. Vainement le marquis de Bezons, voulant tenter une diversion, s'élançait-il avec ses cavaliers, dans une charge héroïque; les fossés et les palissades entravèrent leur élan. Fusillés presque à bout portant, deux fois nos gens furent ramenés sur l'obstacle, et deux fois repoussés. Un escadron, commandé par Maurevert, put seul franchir les lignes et pénétra dans le village; il fut cerné, massacré jusqu'au dernier homme (2). Après Nerwinde, on dut évacuer Laer. Notre gauche tout entière reprit les positions qu'elle avait avant le combat.

Nos affaires, à l'autre aile, n'étaient guère plus brillantes. L'ordre du maréchal était, nous l'avons vu, de ne faire à sa droite qu'une simple démonstration, sans pousser à fond l'offensive. Les brigades du prince de Conti se coulèrent à grand'peine à travers d'étroits défilés, cherchant à se mettre à couvert des terribles batteries qui les foudroyaient sans relâche. Elles arrivèrent au pied du village de Neerlanden, dont elles escaladèrent les haies. Les défenseurs, surpris, s'enfuirent à l'intérieur du bourg. Grisés par leur facile victoire, les dragons voulurent les poursuivre, se lancèrent en avant, sans s'inquiéter d'être soutenus, et se heurtèrent contre une grande barricade, qui les arrêta net. Les fuyards hollandais, renforcés de troupes fraîches amenées par le duc de Nassau, font maintenant tête avec vigueur, deviennent assaillans à leur tour, contraignent les dragons à se replier en désordre. Conti ne put que les rallier avec les brigades

(1) *Mémoires* de Berwick.
(2) *Lettre d'un officier général de l'armee confédérée. Passim.*

qui suivaient. On s'apprêtait à reprendre l'attaque, lorsque Luxembourg, averti, survint au galop de son cheval. Rappelant aux généraux qu'il s'agissait seulement « d'une fausse attaque, qui n'eût pas dû devenir si sérieuse, » il donna l'ordre, d'un ton sec, qu'on repassât le défilé et qu'on se bornât à soutenir les jardins et les haies du village de Rumsdorp. « Nous n'y fûmes pas longtemps sans y être accablés de canon, écrit Nicolas de Pomponne (1); mais les ennemis, y voyant un gros corps de troupes, n'osèrent entreprendre de nous attaquer; et nous demeurâmes ainsi, fort près les uns des autres, sans rien dire, l'espace de plus de deux heures, exposés à trois batteries qui nous incommodaient au dernier point. » La fermeté de ces braves gens fut telle, que Guillaume, étonné du peu d'effet de son canon, courut à ses batteries pour en savoir la cause : « Il vit que tous les boulets portaient et que les troupes du Roi essuyaient tous ces coups avec une intrépidité admirable, et ne faisaient que reformer leurs rangs. « Ah! l'insolente nation! » cria-t-il en s'en retournant (2).

L'ordre rétabli sur sa droite, le maréchal était promptement revenu vers le point dont, à ses yeux, dépendait la victoire. Nerwinde, hérissé de talus, de haies, de barricades, était toujours au pouvoir de l'ennemi. C'est Nerwinde qu'il voulait avoir. Il détacha du centre douze bataillons d'infanterie, les joignit aux brigades repoussées tout à l'heure. Il chargea le Duc de Bourbon de la nouvelle attaque; petit-fils de Condé, son impétueux courage le désignait pour cette besogne. Le succès fut d'abord le même qu'à la précédente tentative. Laer fut enlevé d'assaut par quelques régimens, pendant que le Duc de Bourbon forçait les défenses de Nerwinde. Dans son élan, il pénétra jusqu'au centre même du village; mais, plus on avançait, plus s'accumulaient les barrières. Nos troupes pourtant gagnaient constamment du terrain; elles parvinrent aux dernières haies. L'ennemi s'y cramponnait avec une vigueur opiniâtre, et l'on multipliait les charges sans l'en pouvoir déloger. Guillaume, en cet instant, sentant qu'il y allait du résultat de la partie, joua résolument son va-tout. Un gros corps d'infanterie gardait le centre de sa ligne; il le retira de ce poste, le jeta dans Nerwinde. Le grand danger

(1) Relation manuscrite, *loc. cit.* — Lettre de M. de la Taste, du 31 juillet. — Archives de la Guerre, t. 1 206.

(2) *Mémoires* de Saint-Hilaire, t. II.

était qu'il laissait de la sorte le front du camp presque sans défenseurs. Si Villeroy, à ce moment, avait, suivant la consigne prescrite, marché droit devant lui, il n'aurait sans doute éprouvé qu'une faible résistance à franchir le grand retranchement, et ce mouvement eût dès lors assuré le gain de la bataille (1). C'était, on s'en souvient, le calcul fait par Luxembourg dès le début de la journée. Mais, contre toute raison et malgré les prières de ses officiers généraux, Villeroy crut devoir attendre et se tint immobile. Les colonnes du Duc de Bourbon, débordées sur les flancs, assaillies de toutes parts, ne purent tenir contre le nombre. Une seconde fois, elles durent revenir sur leurs pas, évacuer leur conquête; une seconde fois, l'ennemi reprit possession de Nerwinde. Ce mouvement de retraite s'opéra vers midi. On se battait depuis quatre heures de temps, et tout était encore à faire.

Tandis que, des deux parts, épuisés par cette lutte sanglante, les combattans prenaient haleine, on aperçut alors, au centre de l'armée française, dans un fond abrité du feu de l'artillerie, un petit groupe se réunir et discuter avec animation. C'étaient, autour de Luxembourg, les trois princes, les deux maréchaux, avec Albergotti et le duc de Montmorency. Tous conjuraient le général en chef de ne pas s'obstiner dans une entreprise inutile. La position était, selon eux, imprenable : les soldats, deux fois rebutés, étaient près de perdre courage; mieux valait renoncer, se résigner à la retraite, plutôt que sacrifier sans fruit l'élite des troupes du Roi. Seul, dit-on, le Duc de Bourbon refusa d'appuyer ces conseils de prudence. Le maréchal écouta leurs raisons en silence; puis, en paroles rapides, il déclara son parti décidé de continuer la lutte. Si l'on avait échoué deux fois, on réussirait une troisième. Ses meilleurs régimens, jusqu'ici gardés en réserve, n'avaient pas encore combattu; il les mènerait lui-même à l'assaut de Nerwinde. D'ailleurs Harcourt, resté dans Huy avec un détachement, était mandé par estafette et ne pouvait tarder d'amener ses escadrons. Il acheva sa courte harangue en affirmant qu'il avait résolu de chasser Guillaume de son camp et qu'il le ferait coûte que coûte. Tous s'inclinèrent devant cette inflexible volonté, et l'on ne songea plus qu'à se préparer au combat.

(1) *Mémoires* de Feuquières. — *Histoire militaire de Flandre*, par le chevalier de Beaurain, etc.

Les heures étaient précieuses; l'organisation fut rapide. Rien n'égalait, en pareilles occasions, la promptitude de Luxembourg. Il envoya quérir la célèbre infanterie de la Maison du Roi, les vainqueurs de Steinkerque, ces bataillons réputés invincibles. Dès qu'il les vit paraître, il galopa vers eux et, levant son chapeau : « Messieurs, leur cria-t-il, souvenez-vous de l'honneur de la France! » Ils répondirent par des acclamations. Il se mit à leur tête et les porta au pied des hauteurs de Nerwinde, là où les défenses du village se reliaient au grand retranchement. Les brigades du Duc de Bourbon eurent ordre d'attaquer par le front de la position; les Suisses et les Gardes-Françaises, côtoyant les haies à leur gauche, se glissèrent rapidement vers la face opposée à celle où se trouvait le général en chef. Les princes et les deux maréchaux, Joyeuse et Villeroy, obtinrent, sur leur demande, permission de se joindre à ce suprême effort. A chacun, Luxembourg assigna sa tâche et précisa son rôle. Lorsqu'il en vint au Duc de Chartres : « Vous en tirerez-vous bien? lui demanda-t-il en souriant. — Non, riposta brusquement le prince; je suis un trop jeune fou. Mais donnez-moi quelque vieux routier pour me conduire, et je frapperai comme tous les diables! » On verra qu'il tint parole. Feuquières eut, en l'absence de Villeroy, le commandement du centre; il reçut les mêmes instructions, mal exécutées tout à l'heure : se porter sur le retranchement et l'aborder de face, dès qu'il le verrait dégarni. Le signal fut donné. Nos régimens, par trois côtés, se ruèrent à l'assaut de Nerwinde avec une furie sans égale (1).

L'attaque de gauche, confiée aux Suisses et aux Gardes-Françaises, réussit la première. Conti, qui les guidait, traversa haies et palissades, renversa, bouscula tout ce qui se trouvait devant lui. Sans ralentir sa course, et débusquant l'ennemi de poste en poste, il le mena battant jusqu'à la grande place du village. Là, sur une barricade, il planta de sa main l'étendard des Gardes-Françaises, fit dire au maréchal qu'il était au cœur de Nerwinde, et demanda qu'on l'y soutînt. Des régimens anglais, soutenus d'un corps nombreux de réfugiés français, se ruèrent sur lui, s'efforçant à le déloger. « Je le vis à trente pas de moi, lit-on

(1) Le récit de l'épisode qui suit est tiré des deux relations de Conti et de d'Artagnan (Archives de la Guerre, t. 1 318 et 1 206), de la relation de Nicolas de Pomponne (Manuscrit de l'Arsenal 6 040), des relations du *Mercure*, de la *Gazette*, des *Mémoires* de Feuquières, de Saint-Simon, de Saint-Hilaire, etc.

dans une des relations ennemies, combattant comme un lion, au milieu d'un tas effroyable de morts et de mourans. » Il était près d'être accablé, quand Luxembourg déboucha par la droite avec les bataillons de la Maison du Roi. Ces magnifiques soldats avaient maintenu leur renommée; leur impétuosité fougueuse avait tout emporté, balayé toutes les résistances. Les deux colonnes se rejoignirent, fraternisèrent et se donnèrent la main. Le premier soin de Luxembourg, dès qu'il fut maître du village, fut d'ordonner la destruction des talus et des murs de terre qui délimitaient chaque enclos; on avait omis de le faire aux deux premières attaques, et l'on s'en était mal trouvé; les corps, grâce à cette précaution, communiquèrent plus librement entre eux. Au cours de cette opération, le maréchal courut grand risque. Il se vit tout à coup, au détour d'une ruelle du village, en face d'un groupe d'ennemis, le mousquet en arrêt et tout prêts à faire feu. Ils le couchèrent en joue. Montmorency accompagnait son père; il se jeta rapidement devant lui, le couvrit de son corps, et tomba aussitôt frappé d'une balle à l'épaule. Sa cuirasse, amortit le coup, et la chair seule fut déchirée. Tandis que l'on pansait la plaie de son sauveur, le maréchal, à quelques pas de là, vit passer un blessé, inanimé, baigné de sang, qu'on emportait sur une civière : c'était un autre de ses fils, le comte de Luxe, grièvement atteint à la cuisse comme il forçait une barricade. On crut, les premiers jours, qu'il faudrait lui couper la jambe; on évita pourtant l'amputation, mais il ne se remit jamais et dut renoncer au service (1).

Quelles que fussent son angoisse, sa douleur paternelles, le maréchal dut passer outre; un devoir plus pressant l'appelait. On avait pris Nerwinde; il s'agissait de s'y maintenir. De toutes parts, les renforts arrivaient à l'ennemi; Guillaume reprenait la tactique qui lui avait si bien réussi tout à l'heure; il lançait coup sur coup vers cette position essentielle les bataillons détachés de son centre. Il s'y porta de sa personne. Le combat redevint plus acharné, plus furieux que jamais, les Français, à présent,

(1) « Quel spectacle, — écrit Racine à ce propos, quelques jours après la bataille, — que ce héros qui voit blesser ses deux enfans à ses côtés, et qui n'en perd pas l'action de vue, donnant toujours ses ordres avec la même tranquillité !... Je vois les gens les plus durs et les plus grossiers qui en ont été attendris, et qui se passionnent pour M. de Luxembourg, comme nous pourrions faire. » (Lettre du 5 août 1693). — *Œuvres de Racine*, éd. Hachette, t. VII.

défendant le village et les Alliés cherchant à le reprendre. Jamais, d'après les témoins oculaires, ne vit-on mêlée si ardente et si effroyable carnage. Des pentes rapides de la colline le sang coulait en longs ruisseaux; les rues étroites du bourg étaient « non pas jonchées, mais comblées » de cadavres; et çà et là l'amoncellement des morts formait comme de hautes barricades, sur le sommet desquelles se battaient les vivans. Cette lutte se poursuivait avec des chances et des alternatives diverses, quand un message pressant en arracha Guillaume d'Orange : le retranchement de face était forcé, la cavalerie française était dans le camp des Alliés!

Le marquis de Feuquières, avec un parfait à-propos, avait exécuté l'ordre du maréchal. Il avait attendu que l'infanterie du centre des Alliés eût marché vers Nerwinde à l'appel du roi d'Angleterre; lorsqu'il l'avait jugée enfin hors de portée, il avait lancé en avant le marquis de Créqui avec quelques bataillons d'infanterie. Il prit lui-même les escadrons, et les mena vers un point de l'enceinte qu'il avait remarqué n'être fermé que par des chariots d'artillerie. Avec une souplesse merveilleuse, nos cavaliers se faufilèrent, se glissèrent « deux par deux » au travers d'étroits interstices, et se formèrent « effrontément » à l'intérieur du parapet. Neuf bataillons ennemis, restés pour défendre cette ligne, accoururent précipitamment; mais ils trouvèrent l'infanterie de Créqui, qui leur barra la route et les tint en respect. A la même heure, et plus près de Nerwinde, la cavalerie de la Maison du Roi, aidée par quelques fantassins qui pratiquèrent une brèche au mur de terre, se précipitait à son tour et s'introduisait dans le camp, escaladant tous les obstacles, « Chaque escadron défila par où il put, à travers les fossés relevés, les haies, les jardins, les houblonnières, les granges, les maisons, dont on abattit tout ce que l'on put de murailles pour se faire des passages (1). »

L'irruption fut si prompte et si inattendue, qu'une sorte de stupeur paralysa, dans le premier moment, la cavalerie hanovrienne, toute proche de cet endroit. Elle esquissa un mouvement de recul, se replia au fond du camp. Mais elle se rétablit bientôt, chargea nos escadrons, encore imparfaitement formés. Les Gardes du roi d'Angleterre et deux régimens britanniques,

(1) Saint-Simon, *passim*.

appelés à la rescousse, appuyèrent cet effort, et « eurent l'honneur de faire plier des troupes d'élite jusqu'alors invincibles. » Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant; les chevau-légers de la Garde arrêtèrent le désordre, reçurent le choc des Gardes de Guillaume avec une fermeté superbe, donnèrent aux troupes rompues le temps de se rallier. Et voici que de tous côtés, par les brèches élargies, la cavalerie française accourait à toute bride, affluait en torrent, et submergeait la [illegible] enceinte du camp. En face d'elle se rangeaient, adossés à la Geete, les escadrons confédérés; et, tandis qu'à Nerwinde les bataillons étaient encore aux prises, un violent combat de cavalerie s'engageait dans la plaine.

V

Du clocher de l'église, « où il s'était grimpé » (1) depuis le début de l'action, le curé de Nerwinde eut alors sous les yeux un spectacle effrayant et splendide. Dans le quadrilatère, érigé en champ clos, qui s'étendait depuis la Geete jusqu'au niveau des bourgs de Rumsdorp et Nerwinde, une masse énorme de chevaux, — plus de quarante mille au total, — se heurtaient et s'entre-choquaient dans une galopade effrénée. Tantôt, en files serrées, d'épais groupes d'escadrons se jetaient les uns sur les autres, se joignaient un instant dans une mêlée confuse, où brillaient les éclairs des sabres et les lueurs rouges des pistolets, puis reprenaient du champ, revenaient encore à la charge; tantôt, éparpillée, toute une poussière vivante tourbillonnait au milieu de la plaine, et des duels isolés s'engageaient furieusement, sur cent points à la fois. De cette lutte acharnée, on ne saurait citer tous les traits mémorables, tous les épisodes héroïques, dont le souvenir est conservé dans les récits du temps. C'est M. de Rivarolle, mutilé depuis sa jeunesse et toujours au service, dont un boulet égaré fracasse la jambe de bois; on le relève et il éclate de rire: « Voilà de grands sots, s'exclame-t-il, et un coup de canon perdu! Ils ne savent pas que j'en ai deux autres dans ma valise. » C'est Luxembourg, interpellant un cavalier qui met pied à terre et s'éloigne : « Où vas-tu? lui crie-t-il rudement. — Où je vais? répond l'homme, ouvrant sa veste et montrant sa poi-

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, passim.

trine trouée, mourir à quatre pas d'ici, content d'avoir servi sous un général tel que vous ! » Un réfugié français, le marquis de Ruvigny (1), combattait avec rage dans les rangs des confédérés; tombé de cheval, il est pris; si on l'envoie au camp du Roi, c'est la mort assurée; sa tête paiera sa trahison. Mais quelques officiers, de ses anciens compagnons d'armes, l'aperçoivent, s'émeuvent de pitié. Sans lui adresser la parole ni faire semblant de le connaître, ils le relâchent et le font échapper.

Les princes, les maréchaux, tous ceux qui tout à l'heure étaient à l'assaut de Nerwinde, sont là maintenant et mènent les charges. Joyeuse, bien que blessé, court chercher vers Rumsdorp les escadrons de la réserve; il se met à leur tête, presse l'aile gauche des Alliés et la fait plier devant lui. Conti néglige une contusion qui lui meurtrit l'épaule; suivi de quelque cavalerie, il longe, dans un galop rapide, le grand retranchement du front, dont il balaie les derniers défenseurs. Pendant cette course, un coup de sabre l'atteignit à la tête; le « fer de son chapeau » para la violence du coup; il tua l'agresseur de sa main. Les relations ne tarissent pas sur la conduite du Duc de Chartres. Quand le corps où il se trouvait s'introduisit dans l'enceinte fortifiée, Luxembourg, qui le rencontra, craignant sa fougue irréfléchie, conseilla au marquis d'Arcy, gouverneur du jeune prince, de ne le point laisser entrer : « Et pourquoi le retenir? répondit le vieux gentilhomme. Vous y passez bien; mon prince y passera aussi. » Le maréchal céda, mais il faillit s'en repentir. Le prince, à corps perdu, se jeta sur-le-champ au plus épais de la mêlée, chargeant tantôt en tête d'un escadron, et tantôt dans le rang comme un simple soldat. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris. Un moment il se trouva seul en présence d'un peloton ennemi; appréhendé, « tiraillé par son justaucorps, » on l'entraînait déjà, quand l'escorte survint, juste à temps pour le dégager (2).

Mais, dans cette phase dernière de la bataille, celui qui surpassa, effaça tous les autres, celui dont le sang-froid, la géniale clairvoyance, la prodigieuse activité, furent l'émerveillement de l'armée, ce fut le général en chef, le duc de Luxembourg. Oublieux des soixante-cinq ans qui pesaient sur sa tête, nul ne parut, au milieu de ce tourbillon, plus vif, plus jeune et plus

(1) Henry de Massué, marquis de Ruvigny, 1648-1720. — Il fut créé par Guillaume vicomte de Galway, comte de Tyrconnel, et pair d'Irlande.

(2) D'Artagnan à Barbesieux. — Archives de la Guerre, t, 1206.

alerte. Les deux aînés de ses enfans étant tombés sur le champ de bataille, il menait avec soi le dernier de ses fils (1), presque encore un enfant, le chevalier de Luxembourg. Un page suivait, tenant en main des chevaux de rechange, qu'on lui présentait aussitôt que celui qu'il montait était tué ou blessé sous lui; le fait se produisit trois fois en moins d'une heure. On le voyait dans tous les endroits à la fois, survenant au moment précis où sa présence devenait nécessaire, indiquant à chacun sa tâche en paroles brèves et nettes, relevant par son seul exemple le courage des plus las, s'occupant des plus minces détails sans cesser d'embrasser l'ensemble. « M. de Luxembourg, s'écrie Racine (2), était, dit-on, quelque chose de plus qu'humain! » Cette exclamation du poète traduit éloquemment l'impression générale.

Au camp opposé, même spectacle. Comme son rival, Guillaume prenait part à la lutte, comme lui payait de sa personne, avec une admirable audace. Quatre fois, il chargea lui-même, en tête des escadrons. Le régiment qu'il conduisait était composé de Français, protestans réfugiés, dont Ruvigny était le colonel; Guillaume les connaissait pour les plus braves et les plus « enragés; » et c'est pour cette raison qu'il en avait fait choix. Ceux qui le virent à l'œuvre ne s'expliqnèrent jamais qu'il eût échappé à la mort. Méprisant la coutume du temps, il ne portait pas la cuirasse, dont le poids écrasait son corps frêle, aux épaules voûtées. Le ruban bleu de l'Ordre de la Jarretière, ainsi qu'une étoile de diamans suspendue à son col, le désignaient de loin, faisaient de sa poitrine une cible pour les coups. « Une balle traversa les boucles de sa perruque, une autre son habit; une troisième lui froissa le côté et mit en pièces son ruban bleu (3). » Il se tira de ce péril sans une égratignure.

L'illustre historien anglais qui me fournit ces derniers traits fait remarquer ici combien, dans cette espèce de duel entre les chefs des deux partis, éclatent la différence des temps et le progrès des mœurs. Des cent trente mille combattans assemblés au pied de Nerwinde, les deux êtres les plus chétifs, les plus faibles de corps, étaient sans contredit Guillaume et Luxembourg. On

(1) « Il combattit à Nerwinde, dira plus tard le Père de La Rüe dans son Oraison funèbre, à la manière des anciens héros de sa race, c'est-à-dire au milieu de ses enfans, dont le plus jeune, à seize ans, faisait sa seconde campagne. »

(2) Lettre du 6 août 1693. *Passim.*

(3) Macaulay, *Histoire de Guillaume III*, t. III.

les eût, aux époques barbares, regardés comme indignes du noble métier de la guerre. A Sparte, « on les eût exposés le jour de leur naissance. » Le moyen âge chrétien les eût confinés dans un cloître. Quelques siècles plus tard, cet avorton, ce valétudinaire, ce « nain bossu, » ce « squelette asthmatique, » sont l'âme de deux puissantes armées, les embrasent de leur flamme, les dominent par le seul ascendant du génie, démontrant ainsi sans réplique, par un argument saisissant, la supériorité nouvelle et légitime du cerveau sur le muscle et de l'esprit sur la matière.

Il était trois heures après midi. L'ennemi ne cédait pas encore, mais sa résistance mollissait. Malgré tous les efforts pour nous en déloger, Nerwinde demeurait dans nos mains. Dans la plaine, écrit d'Artagnan (1), « quoiqu'il y eût des charges les unes moins heureuses pour nous que les autres, nous ne laissions pas de gagner toujours du terrain... Nous nous trouvions en état de nous former devant eux sur deux lignes, et de leur présenter un front pareil au leur. » A ce moment, un remous extraordinaire se produisit sur la droite des Alliés, qui donna tout à coup des signes d'épouvante. C'était d'Harcourt (2), avec ses vingt-deux escadrons, qui entrait brusquement en scène, par une charge impétueuse sur le flanc de l'ennemi. A Huy, qu'il était chargé de garder, il avait entendu, à six lieues de distance, le bruit de la bataille; sans attendre les ordres, — qui le rejoignirent en chemin, — il s'était mis diligemment en marche (3). Arrivé sur les lieux, avec sa prompte intelligence, il s'était rendu compte du point où il fallait frapper. Franchissant le ruisseau entre Laer et Nerwinde, il lance ses escadrons sur les troupes qu'il voit devant soi, profite de leur surprise pour les renverser entièrement et les refouler sur Nerwinde. Luxembourg voit ce qui se passe; il comprend que, sur toute la ligne, l'heure a sonné de l'effort décisif. Des estafettes se précipitent dans toutes les directions, ordonnant de sa part une attaque générale. Au centre, toute la cavalerie se masse et se porte en avant, dans

(1) 3 août. — Archives de la Guerre, t. 1328.

(2) Henri d'Harcourt, marquis de Beuvron, plus tard duc d'Harcourt, né en 1654, maréchal de France en 1703, mort en 1718.

(3) « Il fit cinq lieues au grand trot », porte le rapport officiel. (Archives de la Guerre, t. 1206.)

une charge d'ensemble, tandis que, vers Nerwinde, d'Harcourt poursuit sa course victorieuse, et qu'à l'autre bout de la ligne, du côté de Neerlanden, la réserve dessine un mouvement offensif. De toutes parts, l'armée des Alliés sent se resserrer notre étreinte. Une irrésistible poussée menace de l'acculer aux bords périlleux de la Geete; et Guillaume, conscient du danger, se résigne enfin à donner l'ordre de la retraite.

Résolution tardive ! Déjà, sur ses troupes ébranlées, s'abattait la panique, plus meurtrière que la bataille. Pour s'échapper, une seule issue restait, la Geete, aux rives hautes et glissantes, et qui, grossie par l'orage de la veille, roulait des eaux limoneuses et rapides. Sept ponts seulement la traversaient, en arrière du camp retranché, sept ponts étroits, pour toute une grande armée. Pourchassés, l'épée dans les reins, par nos impétueux escadrons, fantassins, cavaliers, officiers et soldats coururent vers la rivière, dans une fuite éperdue. Guillaume, conservant son sang-froid sous le vent de folie qui soufflait en tempête, fit de son mieux pour protéger, pour couvrir la retraite, et sauver les débris de ses régimens dispersés. A la tête de ses Gardes, et soutenu par le comte d'Athlone, dont la brigade était intacte, il chargea plusieurs fois la cavalerie française et la tint un temps en échec. Mais il fut enfin entraîné dans le torrent de la déroute. Serré de près par plusieurs de nos gens, il eut grand'-peine à se frayer passage jusqu'à la Geete et ne dut son salut qu'à la sûreté du pied de son cheval, qui franchit les berges visqueuses et le porta sur l'autre bord. Le capitaine de ses Gardes fut pris : « Tenez, messieurs, — dit-il à ceux qui le terrassaient, en désignant de loin Guillaume d'Orange, — voilà celui qu'il vous fallait prendre ! »

Dans la masse confuse des fuyards, l'affolement grandissait de minute en minute. Nos troupes, exaspérées par dix heures de combat, n'accordaient guère de quartier, et massacraient ceux qu'elles pouvaient atteindre. Là succombèrent le prince de Barbançon, le comte de Solms et plusieurs autres généraux de l'état-major de Guillaume. Le duc d'Ormond (1) aurait eu le même sort, sans une bague qu'il avait au doigt; cet énorme diamant attira les regards du soldat prêt à le frapper, qui préféra garder intacte une proie devinée lucrative. Sur les rives de la Geete, la

(1) Jacques Butler, duc d'Ormond, qui fut plus tard généralissime des armées anglaises, né en 1665, mort en 1747.

scène était indescriptible. Hommes et chevaux s'y ruaient pêle-mêle, roulaient enchevêtrés sur les pentes boueuses et sanglantes, se débattaient au milieu du courant, avec des hurlemens affreux. En un moment, dit un témoin, le lit de la rivière fut tellement rempli de cadavres que « l'eau fut arrêtée » et déborda sur les prairies voisines. « Il y eut une si grande quantité de noyés, écrit aussi d'Harcourt (1), que le reste passa dessus comme sur un pont. » Le comte de Mérode-Westerloo, qui escortait Guillaume, confirme de son témoignage ces effroyables descriptions : « Quand nous fûmes culbutés, dit-il (2), le plus grand embarras fut aux ponts de la Geete, où, tout le monde voulant passer en foule, on se précipitait les uns sur les autres, et une infinité de monde s'écrasa et se tua. Ce fut là où nous perdîmes le plus d'hommes. » Pendant plusieurs journées, la Geete demeura teinte de sang.

A la gauche extrême des Alliés, du côté de Neerlanden, le désastre fut moindre. Le corps qui occupait ce poste mit le feu au village, et profita de la fumée pour s'évader sans être vu. Ils se dirigèrent vers Dormaël et passèrent la Geete en bon ordre. A l'exception de cette colonne, le reste de l'armée alliée s'éparpilla, se fondit en poussière ; « on eût eu peine, écrit d'Harcourt, à trouver vingt hommes assemblés. » Toute l'artillerie ennemie, les pontons, les chariots, un riche et immense bagage, furent abandonnés dans le camp et devinrent la proie des vainqueurs. Si les Français avaient passé la Geete, il est permis de supposer que l'armée de Guillaume eût été totalement détruite. Mais, sous une chaleur accablante, après quinze heures de marche, une longue nuit passée sous les armes, une journée entière de combat, nos troupes étaient rendues, harassées de fatigue ; mais les chevaux, à jeun depuis quarante-huit heures, se soutenaient à peine sur leurs jambes ; mais la poudre et les munitions étaient sur le point de manquer. Luxembourg ordonna d'arrêter la poursuite. Il manda d'Artagnan, major général de l'armée, qu'il chargea d'annoncer la victoire à Marly : il lui remit un billet pour le Roi, daté du champ de bataille, griffonné à la hâte « sur un méchant morceau de papier. » Voici ces lignes laconiques, dont l'apparente simplicité cache mal la hauteur orgueilleuse : « Artagnan, qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à Votre

(1) Lettre du 30 juillet. — Archives de la Guerre, t. 1206.
(2) *Mémoires, passim.*

Majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Les princes de votre sang s'y sont surpassés. Pour moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'aviez dit d'attaquer une ville et de donner une bataille. J'ai pris l'une, et j'ai gagné l'autre (1). »

Albergotti partit quelques heures après d'Artagnan, pour compléter les détails de l'affaire, apporter l'état des trophées et le chiffre des pertes. Nous avions dans les mains environ 1500 prisonniers, 84 pièces d'artillerie, 77 drapeaux, des chariots par milliers (2). Mais par quels flots de sang avait-on acheté la victoire! 10000 de nos soldats gisaient sur le champ de bataille. La perte des Alliés se montait environ au double, 18000 hommes selon certaines évaluations, et 22000 selon les autres. Les vainqueurs, qui passèrent la nuit dans le camp si chèrement conquis, durent l'abandonner le lendemain, tant l'infection était intolérable. Malgré les soins qu'on prit pour enterrer tant de cadavres, durant de longues années le terrain demeura jonché de crânes, d'ossemens blanchis, de débris de toutes sortes. L'été qui suivit la bataille, un voyageur anglais, traversant ces parages, eut la curiosité de visiter le théâtre du drame. Il gravit les pentes de Nerwinde, d'où son œil embrassait l'ensemble de la plaine. Du sol, fécondé par la mort, avait germé, dit-il (3), une floraison de pavots rouges. A ses pieds s'étendait un immense tapis écarlate, qu'on eût pris pour une nappe de sang. Un frisson, à cette vue, lui parcourut les membres; en sa mémoire de protestant, nourrie de citations bibliques, surgit ce verset d'Isaïe : « La terre épanche son sang et refuse de recouvrir les morts! »

PIERRE DE SÉGUR.

(1) Mélanges manuscrits de Guillaume de Lamoignon. (Collection de l'auteur.)

(2) Rapport officiel adressé au ministre de la Guerre. — Archives de la Guerre, t. 1206.

(3) Lettre de lord Perth à sa sœur, du 17 juin 1694, citée par Macaulay, *passim*.

L'ART FRANÇAIS A ROME

II (1)

DE LA RÉVOLUTION A NOS JOURS
LA VILLA MÉDICIS

I

Jusqu'en 1789, l'Académie de France à Rome n'avait pas été seulement une brillante institution d'arts, réalisant toutes les espérances de ceux qui l'avaient fondée. Par surcroît, elle avait apporté à notre diplomatie un concours précieux. Ses directeurs avaient souvent renseigné les ministres du Roi sur les choses romaines, et les somptueux salons du palais Mancini étaient peu à peu devenus une annexe de l'ambassade de France près le Saint-Siège, ajoutant encore au prestige de notre représentation dans une ville que le cardinal de Bernis, qui y résida longtemps, appelait la principale auberge de l'Europe.

Les événemens qui se précipitèrent après la réunion des États-Généraux, surtout la sécularisation des biens ecclésiastiques et la constitution civile du clergé, produisirent à Rome une émotion qui atteignit son paroxysme, lorsqu'on apprit que le monarque, si longtemps appelé le fils aîné de l'Église et le Roi très chrétien, était emprisonné, mis en jugement, condamné à mort. Jeunes, passionnés, les pensionnaires de l'Académie de France ne furent pas sans se mêler à cette agitation, qui suscitait, naturellement, toutes les méfiances du gouvernement pontifical. Dès le 21 juillet 1790, le directeur Ménageot traduisait

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

ainsi ses appréhensions : « Depuis quelque temps, on refuse ici les passeports à tout le monde sans distinction. Nous sommes observés plus que jamais. Malheureusement, il y a beaucoup d'imprudens, pour ne pas dire plus, qui parlent et se conduisent avec bien peu de mesure... Que je félicite mes prédécesseurs d'avoir vécu en un autre temps!... »

Ménageot les en eût encore félicités davantage, si, le 13 janvier 1793, il se fût trouvé à Rome, qu'il avait quittée dès la fin de 1792. Ce jour-là, une semaine avant l'exécution de Louis XVI, le chargé d'affaires de France, Hugon de Basseville, fut assassiné, dans le Corso, par la populace, et le palais de l'Académie envahi et mis à sac. Les pensionnaires durent quitter Rome. Ils se réfugièrent à Naples, à Florence, ou ailleurs. Tant que cela leur fut possible, ils poursuivirent leurs études dans ces diverses villes, où vinrent les rejoindre d'autres artistes que, même alors, les difficultés et les périls ne réussirent pas à détourner de l'Italie et de ses enseignemens. De ce nombre fut Gros, l'élève préféré de David. Celui-ci, en déclarant qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, avait demandé à la Convention, pour son brillant disciple, les moyens de faire le voyage d'Italie. A Gênes, le futur peintre de la *Bataille d'Eylau* fut présenté à Mme Bonaparte, qui l'emmena à Milan, et ce fut là que, dans une mémorable esquisse, il fixa les traits du vainqueur d'Arcole.

En dépit de l'émeute qui avait dispersé ses hôtes, l'Académie de France, en droit, sinon en fait, n'avait pas cessé d'exister. Jamais, à l'esprit des hommes de la Révolution, qui sans cesse évoquaient les noms et les exemples des héros de la Grèce et de Rome, il ne vint la pensée de supprimer une institution aussi étroitement rattachée à leur idéal. On ne saurait donc s'étonner, s'ils firent de l'*École française de peinture, de sculpture et d'architecture de Rome* un des complémens essentiels, ou même une partie intégrante du haut enseignement organisé par la Convention, lorsque cette toute-puissante assemblée eut, par le décret du 27 juillet 1793, fondé le Musée des Arts, tant avec les statues et tableaux du Cabinet du Roi, qui étaient déjà au Louvre, qu'avec ceux qu'on y apporta du dehors, notamment du château de Versailles, dont Barrère, en cela le précurseur du roi Louis-Philippe, avait proposé de faire ce qu'il appelait « un asile du patriotisme et des arts. » Voulant accentuer encore sa résolution de maintenir notre École de Rome, la Convention ne

s'en tint pas à son décret; elle ouvrit au Louvre, en 1795, une exposition spécialement réservée aux ouvrages des pensionnaires de cette école; les meilleurs de ces ouvrages reçurent des médailles portant les dates des années 1793, 1794, 1795, ou plutôt, pour parler exactement, des trois premières années du calendrier révolutionnaire. Au nombre des titulaires des grands prix de cette période, on en pourrait citer qui ne résidèrent jamais à Rome en qualité de pensionnaires. Tel Thévenin, qui obtint, en 1791, le premier prix et devint sous la Restauration directeur de l'Académie de France.

Pour satisfaire à un ressentiment rétrospectif de David, son inspirateur et son guide en matière d'art, la Convention supprima les fonctions de directeur, sur un rapport de Romme; véritable réquisitoire conforme à l'esprit d'un temps où il fallait toujours qu'il y eût un tyran et des victimes : « Par suite d'un régime barbare, disait-il, que vous devez vous empresser de détruire, les jeunes artistes sont mal logés, mal nourris, impitoyablement délaissés, pendant que le directeur vit somptueusement au milieu des attributs de la royauté, qu'une cour orgueilleuse a fait placer dans le palais qu'il habite, et déploie le faste insolent d'un représentant de l'ancienne diplomatie. » Ce même rapport concluait ainsi : « La place de directeur est actuellement vacante, et nous la croyons inutile, nuisible même à l'esprit de l'institution : ce n'est pas au milieu des productions des Raphaël et des Michel-Ange, que des artistes, dans la vigueur de l'âge, pourront être dirigés avec fruit par un homme inférieur à ces grands maîtres, déjà glacé par l'âge... Une surveillance trop rigoureuse ne convient pas aux élèves artistes qui sont appelés par la nature de leur art à exercer librement leur génie. Ce qu'il leur faut, c'est une surveillance morale, fraternelle et de confiance; c'est un puissant appui contre les vexations auxquelles les amis de la liberté sont exposés dans un pays où l'on s'honore encore de la servitude. »

Mais, si la Convention abolit les fonctions de directeur, elle se garda de toucher à l'institution elle-même, dont les élèves, qu'elle proclamait « dignes des regards et de l'appui de la nation, sont envoyés à Rome exercer leur crayon et dérober le secret du génie en copiant les chefs-d'œuvre échappés à la faux du temps. » La Convention substitua seulement au vocable d'Académie, entaché de monarchisme, celui d'École de Rome jugé plus répu-

blicain et plaça cette école sous la surveillance de l'agent diplomatique de la République française. A vrai dire, cette innovation n'en était pas une, les ambassadeurs du Roi s'étant précédemment, depuis la fondation de l'Académie, appliqués à être pour elle d'attentifs et dévoués protecteurs, conformément aux constantes instructions des secrétaires d'État aux Affaires étrangères.

Un autre décret, du 1er juillet 1793, décida que le traitement annuel des pensionnaires, pendant leur séjour à Rome, serait de 2 400 francs. Bien que la valeur de l'argent ait depuis lors beaucoup baissé, le chiffre de cette indemnité a été très peu augmenté. En vain a-t-on, à diverses reprises, démontré son insuffisance; c'est avec ces trop faibles moyens que les pensionnaires doivent pourvoir non seulement à leur entretien, mais aussi aux frais de tout ordre qu'exigent leurs études et le juste souci du rang qu'ils tiennent de leur qualité même.

La suppression des fonctions de directeur fut de courte durée. Le gouvernement du Directoire reconnut qu'il n'était guère possible au ministre de France de s'occuper lui-même des détails administratifs d'une aussi importante institution. Aussi la loi du 4 brumaire an IV décida-t-elle que « le palais de Rome, destiné jusqu'ici aux élèves de peinture, sculpture et architecture, conserverait sa destination et que cet établissement serait dirigé par un peintre français ayant déjà séjourné en Italie. » C'était revenir à l'ancien état de choses. Peu après, un arrêté du 11 nivôse an IV appela à ces fonctions le citoyen Suvée, professeur de peinture à l'école spéciale du Muséum central des arts. Déjà, en 1792, on avait parlé de lui pour succéder à Ménageot, quand ce dernier avait quitté Rome. Depuis lors, Suvée, qui avait dû à sa qualité d'ancien peintre du Roi d'être classé parmi les suspects, avait connu de dures épreuves. Enfermé à Sainte-Pélagie avec André Chénier, dont il a laissé un très intéressant portrait, peint dans cette prison même, Suvée, plus favorisé que l'illustre poète, avait échappé « au noir messager des ombres; » quelques heures avant le moment où il devait monter à l'échafaud, il avait été délivré par le 9 thermidor.

Comme Wleughels, l'un de ses prédécesseurs à l'Académie, comme les Coypel, les Van Loo, les Caffieri, comme beaucoup d'autres qui ont attaché leurs noms à l'histoire de l'art français, le nouveau directeur et futur réorganisateur de notre École de Rome était d'origine étrangère. En matière de naturalisation,

l'ancienne monarchie était avec raison libérale. Jugeant profitable d'accroître le nombre des Français de distinction, elle favorisait l'attrait qu'exerça de tout temps notre pays sur tant d'hommes, qui devinrent pour lui d'excellens serviteurs.

Suvée, comme François Pourbus, était né à Bruges, la patrie d'adoption du Flamand Jean van Eyck, du Mayençais Hans Memling, illustrée par leurs chefs-d'œuvre, une de ces vieilles cités qui inspirent à leurs enfans le goût des arts, de même qu'il en est d'autres qui font aimer l'histoire, en semblant rendre par leur cadre même une vie rétrospective aux événemens dont elles furent jadis le retentissant théâtre. A vingt ans, le jeune artiste vint à Paris poursuivre, dans l'atelier de Bachelier, peintre du Roi, les études qu'il avait commencées en Flandre. Au concours de 1771, dont le sujet était la *Lutte de Minerve et de Mars pendant la guerre de Troie*, il obtint le premier grand prix de Rome, l'emportant, — les concours ont de ces hasards, — sur Louis David, le futur chef de l'école française. Ce triomphe causa aux compatriotes de Suvée une grande fierté. Ayant voulu revoir sa ville natale avant son départ pour l'Italie, le jeune lauréat y fit son entrée dans un carrosse attelé de six chevaux, que suivaient vingt-sept voitures prêtées par la noblesse brugeoise : « Une troupe de musiciens et une statue de la Renommée, debout sur un char, la trompette en main, ouvrait la marche. »

Malgré l'éclat de ce début, Suvée ne dépassa pas un talent honnête et froid. De ses ouvrages on a pu dire sans injustice que, « s'ils n'offrent pas une grande beauté, du moins ils n'offensent pas le goût (1). » Le professeur était supérieur au peintre. A une connaissance approfondie du dessin, de l'anatomie, de la perspective, à une précieuse rectitude de jugement, il joignait la passion du beau et de l'antique. Née en lui pendant les huit années qu'il avait passées à Rome sous le directorat de Vien, cette passion n'avait fait que grandir, lorsqu'il fut appelé à relever de ses ruines l'œuvre d'Errard, le premier des directeurs de l'Académie de France, avec lequel il offre plus d'un trait commun. Animés du même esprit, fidèles aux mêmes traditions, tous deux, à près d'un siècle et demi d'intervalle, professèrent les mêmes doctrines et tinrent le même langage.

Renseignant Colbert sur le voyage du sculpteur Girardon en

(1) Paul Landon, *Salon de 1808*.

Italie, Errard écrivait : « Ces grands et magnifiques restes de Rome lui auront assurément inspiré de hautes pensées. Le voïant dans la passion, si Vostre Excellence lui commande de mettre la main à l'œuvre et de s'efforcer d'en produire quelqu'une, je lui ai conseillé de remarquer, dans ces fragmens antiques, que le tout et les parties sont grands et simples et que ces beaux esprits ont fui la confusion des choses petites et tristes, tant dans leurs ouvrages d'architecture que de sculpture, ce qui leur donne la grandeur, netteté, harmonie, avec la résistance aux injures du temps... » C'est en des termes presque identiques, avec le même enthousiasme, que Suvée parle « de ces grands modèles » dont la réunion « est une instruction continuelle pour ceux qui ont appris à les bien voir » et célèbre, à son tour, « ce foyer commun d'études où l'imagination s'échauffe et s'embrase, et qui est tel que, nulle part ailleurs, on ne peut trouver autant de moyens d'instruction, autant d'exemples à suivre. »

Avant que le nouveau directeur pût rejoindre son poste, plusieurs années s'écoulèrent. Il ne se découragea pas, toujours fidèle à lui-même, toujours prêt à servir ses convictions artistiques. C'est ainsi qu'estimant que « c'était une folie de s'imaginer qu'on pût jamais suppléer à l'enseignement de Rome et de l'Italie par des échantillons, réunis dans un magasin, de toutes les écoles, » il n'hésita pas à signer la lettre par laquelle Quatremère de Quincy, Vien, Girodet, Lethière, Denon, Fontaine, Percier, Lesueur, Pajou, Espercieux, Soufflot et plusieurs autres écrivains et artistes éminens protestèrent « contre le préjudice qu'occasionnerait à la science le déplacement des monumens de l'art de l'Italie. » Après la triomphale campagne de Bonaparte et la paix de Campo-Formio, un second arrêté du Directoire, confirmant la nomination de Suvée, lui prescrivit de se rendre sans délai à Rome. Ce fut seulement sous le Consulat qu'enfin il put se mettre en route.

Une lettre signée de Charles-Maurice Talleyrand, ministre des Affaires étrangères, et adressée, le 18 fructidor an IX, au citoyen Dejean, ministre de la République à Gênes, montre quel intérêt le gouvernement attachait à la mission de Suvée : « Les directeurs de l'Académie, écrit Talleyrand, étaient dans l'usage d'envoyer quelques-uns de leurs élèves dans différentes parties de l'Italie pour leur procurer les moyens de perfectionner leurs talens, de connaître tous les ouvrages des grands maîtres et tous

les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Vous voudrez bien procurer à ceux que leurs études appelleront dans l'État où vous êtes placé, toutes les facilités dont ils pourront avoir besoin pour remplir l'objet de leurs voyages. Le citoyen Suvée, directeur de l'École des Arts, à laquelle ces élèves sont attachés, mérite en particulier tout l'intérêt des agens de la République par ses qualités personnelles, par ses talens distingués et par l'importance de la place qu'il va remplir... »

Dans une lettre, du 6 vendémiaire an X, le président de l'Institut exprimait, lui aussi, à Suvée, en faisant l'éloge « de ses lumières, de ses travaux, de son expérience, » les vœux les plus sympathiques, les plus chaleureux, pour l'entier succès de sa mission. Suvée avait prévu que celle-ci serait laborieuse et délicate; il n'avait pu en mesurer toutes les difficultés. Lorsqu'il se mit à l'œuvre, il avait dépassé la soixantaine. A l'accomplissement de la tâche qu'il avait ambitionnée et qu'il réussit à mener à bien, il usa ce qui lui restait de force et de vie.

Ce n'était pas une mince affaire que de réorganiser l'Académie de France. Pour avoir une idée de l'état lamentable du palais Mancini, depuis qu'il avait été pillé par la populace, il suffirait de consulter l'inventaire dressé à Rome même, en 1797, par l'architecte Sublayras; il montre combien y subsistait peu de chose des richesses d'art qu'on y admirait naguère. On ne saurait donc s'étonner que les représentans de la France, après les victoires de l'armée commandée par Bonaparte, aient pris à cœur de doter notre école de Rome d'une résidence mieux appropriée au séjour et aux travaux de ses pensionnaires. Il en était une à laquelle, pour y installer soit l'ambassade près le Saint-Siège, soit l'Académie de France, on avait pensé dès le temps de Louis XV; c'était la Villa Médicis. Pour l'acquérir, les circonstances étaient favorables.

Située sur le Pincio, cette belle demeure, dont on a parfois assez mal indiqué les origines, avait été bâtie, en 1540, aux frais du cardinal Ricci, par l'un des plus célèbres architectes de la Renaissance, Annibale Lippi. Les bas-reliefs et autres fragmens antiques, qui décorent l'une de ses façades, proviennent de fouilles faites à Rome et dans la campagne romaine. En 1576, elle fut achetée par le cardinal Ferdinand de Médicis, neveu de Léon XI, dont, aujourd'hui encore, on peut voir l'écusson, en même temps que celui des deux autres papes de la maison de

Médicis, dans la remarquable décoration des appartemens du second étage. Agrandi, orné d'incomparables objets d'art, le palais du Pincio, après être resté pendant cent soixante ans la propriété des Médicis, passa, après leur extinction en 1737, à la maison de Lorraine, qui s'y intéressa fort peu et chercha à s'en défaire. Quand le traité de Lunéville eut érigé l'ancien grand-duché de Toscane en royaume d'Étrurie au profit d'un Bourbon de Parme, que devait, d'ailleurs, à courte échéance, remplacer Élisa Bonaparte, cet éphémère souverain consentit volontiers à l'échange de la Villa Médicis contre le palais Mancini, jusque-là occupé par l'Académie de France. La convention relative à cet échange fut signée, le 25 brumaire an XI, par le général Clarke, ministre de la République française à Florence (plus tard ministre de la Guerre et duc de Feltre) et par le chevalier Mozzi, ministre des Affaires étrangères du royaume d'Étrurie.

Il y avait longtemps, lorsque la France en prit possession, que la Villa Médicis était dépouillée des chefs-d'œuvre qui avaient été son illustre parure et qui, pour la plupart, sont maintenant à Florence, aux *Uffizi*. Dès 1685, dom Michel Germain écrivait à dom Placide Porcheron : « Les gens du Grand-Duc ont surpris le Pape, lui demandant d'emporter de la Villa Médicis quelques restes de figures anciennes gâtées. Ils ont emporté tout d'un coup ce qu'il y avait de plus beau, ce dont les Romains ne sont pas contens. » C'est même à la suite de cet enlèvement qu'un *bando* pontifical, plusieurs fois renouvelé et qui a pris place dans la législation italienne, « défendit à qui que ce fût de vendre sans la permission du Pape, de transporter, d'emballer, d'encaisser ou disposer d'autres vaisseaux pour y mettre des statues, peintures, marbres anciens, médailles, joyaux, etc. »

Toute dépouillée qu'elle fût de son ancienne splendeur, la Villa Médicis, avec ses sobres et harmonieuses façades, ses campaniles qui dominent la Ville Éternelle, ses vastes appartemens, ses fontaines aux eaux sans cesse jaillissantes, ses jardins aux allées ombragées et charmantes, évocateurs des bois sacrés chers aux Muses, restait encore une des plus belles résidences de Rome, autrement propice pour ses nouveaux habitans au recueillement de la pensée et aux longues séances laborieuses que le palais du Corso où, si longtemps et si souvent, les échos du dehors étaient venus distraire les jeunes pensionnaires de leurs études. Parmi ceux qui ont connu « ce séjour incomparable de la

Villa Médicis, » qui en ont goûté l'attrait et ressenti l'intime apaisement, il en est bien peu qui n'aiment à se rappeler l'impression dont ils furent pénétrés, quand, pour la première fois, de sa terrasse aux arbres séculaires, il leur fut donné de contempler, dans la poussière d'or du soleil couchant, comme à travers un voile transparent de lumière, l'éternelle majesté de Rome.

Ayant fait plus que tout autre pour doter l'Académie de cette nouvelle installation, et parvenu au terme de sa longue carrière, Suvée avait le droit de se déclarer fier d'avoir joint à tous ses autres titres celui « du sacrifice de dix ans entiers employé à combattre les ennemis de notre École de Rome. » Avec non moins de raison, il se félicitait d'être parvenu, à force de peine et de constance, à la relever de ses ruines » et aussi, rien n'égalant, ajoutait-il, la situation du nouveau palais de France, « d'avoir, en la réorganisant, procuré à la jeunesse qui se voue aux arts tous les moyens de perfectionner ses talens, et aussi tout cet agrément que peuvent désirer des hommes studieux pour la récréation de l'esprit (1). » Si important, toutefois, qu'il fût d'avoir assuré une aussi enviable résidence à l'Académie, ce n'était là qu'une partie de l'œuvre qu'il s'agissait de mener à bien pour rendre à notre école de Rome son ancienne supériorité. A cet égard, la tâche de Suvée fut autrement difficile que celle d'Errard, qu'avait sans cesse soutenu et encouragé la toute-puissante protection de Colbert. Suvée, au contraire, restait le plus souvent isolé, livré à lui-même, sans appui, presque délaissé. L'attention publique était loin de la Villa Médicis, à une heure où le monde entier n'avait d'yeux que pour celui

> Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
> Absorbait dans son sort le sort du genre humain.

Plus s'élevait l'astre de cette gloire, plus il semblait que ce fût exclusivement à Paris que monumens, arcs de triomphe, tableaux, statues, médailles dussent la célébrer. Le *Passage des Alpes*, le *Sacre de Notre-Dame*, la *Distribution des aigles à l'armée*, toutes ces apologies du jeune empire, auxquelles David consacrait sans relâche le pinceau qui avait peint *Brutus*, les *Horaces*, le *Serment du Jeu de Paume*, et même *Marat assassiné*, eussent suffi à prouver que Rome, qui bientôt allait être réduite

(1) Archives de l'Académie de France.

au rang de simple chef-lieu d'un département français, n'était déjà plus dans Rome, mais tout entière où résidait Napoléon.

Pour Suvée, il n'en était pas ainsi : Rome restait Rome, et rien ne la pouvait faire déchoir. Quoique aujourd'hui encore les liasses jaunies de la correspondance de l'ancien directeur soient, à la Villa Médicis, enveloppées dans des traductions italiennes des bulletins de la Grande Armée, il est facile de voir combien peu sa pensée s'éloignait des calmes et purs horizons du Pincio, demeurés pour lui, au milieu de l'universelle tourmente, le temple élevé et immuable de l'art.

A Paris, hormis son ami Joachim Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, dont les avis et les conseils, aussi éclairés qu'affectueux, furent pour Suvée infiniment précieux, on ne rendait pas toujours justice à ce serviteur si dévoué du pays. On l'oubliait, on ne lui accordait pas la croix de la Légion d'honneur qu'il ambitionnait, on négligeait même de lui payer son traitement. Pour lui faire rembourser des avances, assez considérables eu égard à ses médiocres ressources, il ne fallut rien moins que l'intervention du cardinal Fesch, oncle de l'Empereur et protecteur officiel de notre école de Rome.

Malgré cette gêne et ces déboires, dont Suvée gémit parfois en des termes qui rappellent les lamentations que son prédécesseur Poërson adressait au surintendant Mansart, son zèle redevenait inlassable, dès qu'il s'agissait de la prospérité et de l'avenir de sa chère Académie. Il n'y aimait pas les innovations. Lorsque aux peintres, aux sculpteurs, aux architectes, on décida d'adjoindre des compositeurs de musique, à titre de grands prix, comme hôtes de la Villa Médicis, Suvée regretta cette mesure. Il appréciait très peu la musique italienne et ne voyait guère de quelle utilité le séjour de Rome pourrait être à nos musiciens. Depuis lors, cette question a été souvent posée. A consulter, cependant, la liste des compositeurs qui sont passés par l'Académie de France, où l'on relève les noms d'Hérold, d'Halévy, de Berlioz, de Gounod, de Bizet, de Massenet, de Saint-Saëns, de Théodore Dubois et de tant d'autres, on peut croire que ce séjour, tout au moins, ne leur a pas nui. L'un d'eux, et non des moindres, Gounod, attribuait à ses années de Rome le plus bienfaisant effet : « Elles ont plus fait pour moi, disait-il, que toutes les études, les luttes, les succès, les expériences de l'avenir. Dans le calme et l'apaisement des campagnes romaines,

dans le recueillement où les souvenirs du passé s'évoquaient à mon esprit, je crois que l'inspiration me visita vraiment. Et jamais, dans le milieu tourmenté des villes, parmi les ambitions et les intrigues, je ne la trouvai si pénétrante. »

Quelle que fût la manière de voir de Suvée sur tel ou tel point spécial, une pensée, toujours la même, domina jusqu'à la fin son esprit : restituer à l'Académie tout son ancien éclat. La lettre que, le 8 août 1806, peu de jours avant sa mort, il adressa à Le Breton suffirait à prouver à quel point, même entre Austerlitz et Iéna, les événemens extérieurs le détournaient peu de l'objet de sa mission. Avec quelle conviction il y insiste pour que l'Institut maintienne l'exposition spéciale de notre école de Rome, « afin que le public conserve à celle-ci tout l'intérêt particulier dont elle est digne ! » Dans cette même épître, Suvée se plaint du retard que certains pensionnaires mettent à arriver à Rome ; il demande « qu'on les arrache au gouffre de Paris pour les rendre à leur devoir ; » il revient une fois de plus sur la nécessité des fortes études indispensables aux mieux doués ; il s'élève contre les petits prodiges pour lesquels « un succès éphémère fait crier au miracle » et qui « au bout de dix ans, n'ont pas fait un pas, parce qu'ils se sont dispensés de nouveaux efforts. » Peu après cette lettre dans laquelle il avait développé toutes ces idées en un style souvent plus flamand que français, mais avec un rare bon sens, Suvée mourait d'apoplexie comme Poërson, comme Wleughels, comme de Troy, ses prédécesseurs.

Entre tous les directeurs de l'Académie de France, Suvée, trop longtemps oublié, sinon méconnu, mérite une place d'honneur. En fixant le siège de notre école de Rome dans une résidence digne de son passé et de son avenir, en apportant la plus méritoire ardeur à rétablir non pas seulement ses salles de modèle et ses ateliers, mais sa tradition et son enseignement, il rendit à l'art français un service que rappelle, avec raison et avec justice, dès le seuil de la Villa Médicis, depuis la célébration du centenaire, en avril 1903, un très beau buste dû à l'un des pensionnaires de l'Académie, le sculpteur Alaphilippe. Nul hommage ne fut plus légitime. Sans les opiniâtres efforts de Suvée, en un temps où l'esprit public était absorbé par tant de préoccupations contraires, eût-on vu, au lendemain de la Révolution, se rouvrir les portes de l'Académie de France, se rallumer un foyer auquel sont liés tant de glorieux souvenirs et aussi tant de chères espérances ?

II

Les successeurs de Suvée eurent la sagesse de respecter son œuvre et de comprendre qu'il fallait non pas l'affaiblir, mais la fortifier. Le premier d'entre eux fut Guillon, dit Lethière, comme Suvée, ancien grand prix de Rome, chaleureux partisan des traditions classiques, remarquable professeur. Ce fut sous son directorat que David d'Angers fut pensionnaire de l'Académie, où il arriva en 1811, presque à l'heure où naissait le roi de Rome. Les cinq années que David d'Angers passa à la villa Médicis furent des plus laborieuses, et il les considérait comme ayant largement concouru au développement de son talent. Il s'en souvint lorsqu'en 1848, devenu représentant à l'Assemblée constituante, il défendit l'École de Rome contre les attaques dont elle était l'objet et se prononça énergiquement pour son maintien. A Lethière succéda Thévenin, élève de Vincent, dont l'atelier eut une grande vogue. C'était Thévenin qui, ayant en 1791, comme nous l'avons dit, obtenu le premier grand prix de peinture, avait dû, comme plusieurs autres, par suite des événemens qui amenèrent la fermeture du palais Mancini, renoncer à la jouissance de sa pension. Après avoir peint, en 1793, la *Prise de la Bastille*, Thévenin, dont beaucoup de toiles se retrouvent au musée de Versailles, devint un des artistes officiels de l'Empire et de la Restauration. Il mourut, en 1838, conservateur du Cabinet des estampes, laissant le souvenir d'un peintre médiocre, doué de moins de talent que de savoir-faire.

Thévenin fut remplacé par un artiste d'un réel mérite, Louis Guérin, qui avait eu un retentissant début avec un tableau qu'on célébra comme un chef-d'œuvre. Rappelant la vive impression qu'il en avait ressentie, David d'Angers, bien des années après, écrivait : « Le moral de l'art prit, ce jour-là, possession de mon esprit. » Ce tableau de Guérin représentant le *Retour Marcus Sextus*, on se plut à y voir une allégorie de la rentrée des émigrés, auxquels la France commençait à rouvrir ses portes. Dans une lettre adressée à Suvée, alors directeur de l'Académie, Le Breton disait : « Le citoyen Guérin a recueilli des applaudissemens universels; il est chéri et estimé. » Guérin ne justifia qu'une partie des espérances qu'il avait fait naître. Sa santé, qui toujours fut chétive, força le jeune pensionnaire à abréger son

séjour à Rome. Il passa quelque temps à Naples, puis revint en France. Les tableaux qu'il exposa alors, notamment *Phèdre et Hippolyte*, n'eurent guère moins de succès que *Marcus Sextus*. En 1817, Guérin, dont l'atelier était très suivi, fut désigné comme directeur de l'Académie de France. La maladie l'ayant empêché de se rendre en Italie, Thévenin fut nommé; mais, en 1822, la mission de celui-ci ayant pris fin, Guérin redemanda la place qu'il n'avait pu occuper et partit enfin pour Rome, où il compta au nombre de ses pensionnaires Pradier, Cogniet, Drölling, Alaux. Alors, cependant, comme en tous temps, même parmi les grands prix, il y avait plus d'appelés que d'élus, et Guérin pouvait écrire à Gros : « Tous les artistes semblent venir chercher à Rome leur brevet de capacité, fort étonnés, à leur retour en France, qu'on ne veuille pas toujours légaliser le certificat qu'ils sont allés chercher si loin. Ils ont peine à se persuader qu'ici, où les arts n'existent plus et n'ont laissé que leur dépouille, on ne peut recevoir que des leçons muettes qu'il faut savoir interpréter pour en recueillir le fruit. » Après avoir quitté Rome, Guérin, comme beaucoup d'autres, fut hanté de la pensée d'y retourner une fois encore. Il y revint en 1833; ce fut pour y mourir. Son tombeau est, à quelques pas de la Villa Médicis, dans l'église de la Trinité-des-Monts.

Lorsqu'en 1828 Horace Vernet succéda à Guérin, il venait, jeune encore, d'entrer à l'Institut, et sa popularité qui, pendant plus de vingt-cinq ans encore, ne devait que s'accroître, était déjà grande. Son directorat eut un rare caractère d'originalité. Après la Révolution de 1830, les troubles qui agitèrent Rome parurent un moment menacer l'Académie et ses pensionnaires; Vernet, en se déclarant prêt au combat, montra cette sorte de crânerie militaire qui était un des traits de sa physionomie. A Rome comme ailleurs, il fut très aimé. Jamais la Villa Médicis ne fut plus fréquentée qu'alors. Le compositeur Mendelssohn, qui fut son hôte, nous en a laissé une curieuse esquisse : « Dans les allées d'arbres toujours verts qui, en ce temps de floraison, répandent des parfums par trop doux, en plein fourré du jardin, se trouve une petite maison qui se révèle toujours de loin par un bruit quelconque; on y crie, on s'y chamaille, on y sonne de la trompette ou bien les chiens y aboient : c'est l'atelier. Il y règne le plus beau désordre; on y voit pêle-mêle des fusils, un cor de chasse, un singe, des palettes, deux ou trois lièvres tués

à la chasse ou quelques lapins morts; partout sont accrochés aux murs des tableaux achevés ou à moitié faits. L'*Inauguration de la cocarde nationale* (tableau bizarre qui ne me plaît pas du tout), les portraits commencés de Thorwaldsen, Aynard, La Tour-Maubourg, quelques chevaux, l'esquisse de la *Judith*, des études qui s'y rapportent, le portrait du Saint-Père, des têtes de nègres, des pifferari, des soldats du Pape, votre très humble serviteur, *Caïn et Abel*, enfin l'*Atelier* lui-même, sont suspendus dans l'atelier. Lorsqu'on voit avec quel entrain Vernet travaille, comme il se promène sur la toile, on est tenté de lui porter envie. Aussi tout le monde vient-il le voir travailler. A ma première séance, il vint au moins vingt personnes l'une après l'autre... »

Horace Vernet est tout entier dans ce croquis. Pour les pensionnaires, il fut un camarade plus qu'un directeur. C'était avec une incomparable bonne grâce qu'il faisait les honneurs de la Villa Médicis. Il y était aidé par son père, Carle Vernet, par sa femme, et aussi par la jeune fille charmante qui devint Mme Paul Delaroche et qui laissa à tous ceux qui la connurent un ineffaçable souvenir.

Entre Horace Vernet et Ingres, qui venait de peindre l'*Apothéose d'Homère* et le *Portrait de Bertin l'aîné*, et qui devint directeur de l'Académie de France en 1834, le contraste fut saisissant. Autant Vernet, enfant gâté des foules, se montrait fantaisiste, prime-sautier, cordialement accessible à tous, autant M. Ingres apparaissait comme le représentant solennel d'un dogme artistique immuable, dédaigneux du profane vulgaire, voyant presque dans la popularité le contraire de la gloire. Il était pénétré « de la haute ambition de continuer l'art au point où les peintres de la Renaissance l'avaient laissé. » Il proclamait Raphaël « un être vraiment divin descendu chez les hommes. » Il inspirait à ses élèves une vénération filiale et quasi religieuse. « Que ne lui dois-je pas? écrivait Hippolyte Flandrin... Hier, il m'a embrassé comme un père embrasse son fils. Je ne sais plus comment le remercier, mais je pleure en pensant à lui, et c'est de la reconnaissance. »

Le sentiment qu'exprimait Flandrin avec une touchante sincérité ne s'atténua jamais chez la plupart de ceux qui furent les élèves d'Ingres. L'un d'eux (1), devenu célèbre et qui, presque

(1) M. Ernest Hébert.

nonagénaire, garde de ces lointaines années de toujours jeunes souvenirs, racontait naguère qu'à peine débarqué à Rome et « malgré ses résolutions de jeune idiot, sûr de sa voie, et malgré le post-scriptum de son cousin Beyle (Stendhal), qui ne lui écrivait jamais sans ajouter : « Prenez garde à la couleur *chocolat*, » il se sentit peu à peu enveloppé par le charme de cet homme austère, de cet homme si grand par le talent, si simple dans sa vie privée. » Tous les étrangers qui venaient à Rome sollicitaient l'honneur d'aller saluer Ingres, — dévot à l'antique et à Raphaël, et qui trépigne à ce seul nom, écrivait Sainte-Beuve, en 1839, — dans ce salon sérieux et simple où, pour complaire au maître, Gounod, alors pensionnaire de l'Académie, interprétait, presque chaque soir, Haydn, Beethoven, Mozart, Glück, pour lequel ne vieillit jamais son enthousiaste admiration.

Lorsque le directorat d'Ingres prit fin, les pensionnaires reconduisirent l'illustre peintre jusqu'à Ponte-Molle : « Le pauvre homme pleurait en nous disant adieu, rapporte M. Hébert. Il jeta les yeux une dernière fois sur le dôme de Saint-Pierre et remonta en voiture. Nous autres, nous reprîmes en silence le chemin de l'Académie. En rentrant, après une heure de marche, dans notre Villa Médicis, admirable ce soir-là, un sentiment bizarre s'était emparé de nous ; nous respirions plus à l'aise ; nous sentions un air de liberté flotter autour de nous ; il nous semblait qu'un fardeau invincible ne pesait plus sur nos pensées ni sur nos actes ; nous pouvions nous jeter dans l'infini de l'avenir, à la poursuite de mirages étincelans de fraîcheur et de beauté ; nous étions libres, affranchis de toute autorité... Nous avions perdu notre guide. »

Le respect va rarement sans gêne, et, en l'absence du maître, même dans les rangs de ses élèves, on n'était point, comme on le voit, sans murmurer parfois contre l'absolutisme d'une conviction si assurée de posséder la vérité que toute velléité de transaction lui apparaissait aussi monstrueuse qu'inacceptable. Comment, de la part de jeunes et ardentes imaginations, promptes à la controverse, des axiomes tels que ceux-ci, n'eussent-ils pas soulevé quelque résistance ? « Le dessin est tout ; c'est l'art entier ; les procédés matériels de la peinture sont très faciles et peuvent être appris en huit jours. Par l'étude du dessin, par les lignes, on apprend la proportion, le caractère de toutes les natures humaines, de tous les âges, leurs types, leurs formes et le mo-

delé qui achève la beauté de l'œuvre. » Lui citait-on Rubens, Ingres répliquait : « Si ses premiers maîtres s'étaient effectivement attachés à châtier l'incorrection de son dessin et la vulgarité de ses types, ils seraient sans doute parvenus à rendre ce grand artiste plus complet par la forme sans détruire ses qualités éminentes. »

Pour Ingres, de son propre aveu, c'était le pire dans le mauvais que de sembler dire à des élèves : « Usez de votre liberté, faites ce que vous voulez, foulez aux pieds ces liens ennuyeux de sérieuses études. » Qu'était-ce donc là autre chose, remarquait-il, que « le langage destructeur du romantisme qui, sans travail, veut tout savoir et trompe la foule ignorante des belles et utiles choses, ce qui a fait que le romantisme a perdu l'art? » A ceux qui estimaient que la résidence des pensionnaires à Rome était trop prolongée et que le lieu de séjour des jeunes artistes devait varier selon le caractère de leurs talens, Ingres répondait : « Je combats cette opinion ; Rome réunit tous les caractères possibles et représente l'art dans tout son apogée, son beau ciel, la beauté de ses sites, son beau climat même, tout y est riche de poésie. Je voudrais donc que les pensionnaires y fussent comme *attachés*. D'ailleurs, dans le cours de leur séjour, ils font, avec l'agrément du directeur, des voyages de quelques mois en Toscane, à Venise et autres lieux, mais toutes leurs obligations sont à l'Académie de Rome... Et puis, tous les musées de l'Europe ne sont-ils pas représentés à Rome, dans les nombreuses galeries des princes romains ? Et les seules peintures du Vatican par Raphaël et Michel-Ange ne sont-elles pas le sublime apogée de l'art? Tout ce que cette ville renferme de richesses et de monumens d'architecture en fait comme le vestibule de la Grèce... (1) »

Ces paroles du maître, qui jusqu'à la fin de sa vie professa ces invariables doctrines, disent assez quel fut le caractère de son directorat. Administrateur scrupuleux, Ingres apporta à l'accomplissement de tout ce qu'il considérait comme son devoir un zèle incessant. Il maintint la règle de l'Académie avec une rigueur que tempérait, le cas échéant, une très grande bonté personnelle. C'est ainsi qu'on le vit solliciter l'indulgence ministérielle

(1) Réponse au rapport sur l'École impériale des Beaux-Arts adressé au maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, par M. Ingres, sénateur, membre de l'Institut, Paris, 1863.

en faveur de pensionnaires qui, contrairement au règlement, s'étaient mariés pendant leur séjour à Rome, ou pour d'autres, qui avaient commis quelques incartades.

Pendant son directorat, Ingres eut à aplanir diverses difficultés d'un autre ordre. Le gouvernement de Louis-Philippe étant, à son début, injustement d'ailleurs, soupçonné d'affinités révolutionnaires, les rapports de l'Académie de France avec les autorités pontificales furent, à certains momens, assez tendus. Tantôt la police cherchait noise aux pensionnaires au sujet de leurs cartes d'identité dont elle se refusait à reconnaître la validité pour la durée de leur séjour. Tantôt il fallait composer avec le fisc au sujet de la culture de quelques tiges de tabac que s'était permise le concierge de la Villa Médicis. Une autre fois, incident plus grave, il s'agissait de l'arrestation illégale d'un pensionnaire de l'Académie. Le 30 octobre 1836, le comte de La Tour-Maubourg, ambassadeur de France près le Saint-Siège, écrivait à Ingres (1) : « Monsieur, le sieur Moscini, gouverneur d'Anagni, celui qui avait osé attenter à la liberté de l'un de MM. les pensionnaires de l'Académie royale de France, — ainsi que Son Éminence le cardinal secrétaire d'État de Sa Sainteté était venu me l'annoncer chez moi, le jour même où je demandai satisfaction de cet outrage, et me porter, en même temps, l'expression de son indignation et de ses regrets, — a été, sur ma demande, saisi et emprisonné au fort Saint-Ange, et je fus informé alors par une note officielle qu'il y était tenu à ma disposition.

« Après une détention qui m'a paru suffisante, le sieur Moscini a été destitué de son emploi ; une seconde note officielle du secrétaire d'État m'apprend que mes vœux ont été satisfaits en ce point comme à l'égard de l'emprisonnement et m'annonce, de plus, que le gouvernement va donner connaissance du fait aux délégats de Sa Sainteté dans les provinces et aux gouverneurs des villes. Je l'avais demandé ainsi, afin que tous les agens de l'administration pontificale, informés de l'attentat et du châtiment, comprissent comment ils devaient se comporter envers nos compatriotes. »

A Rome, Ingres eut à s'occuper d'autres questions moins fastidieuses que de semblables démêlés. Ainsi lui fut-il donné de témoigner, à diverses reprises, non sans éclat, toute la ferveur

(1) Archives de l'Académie de France.

de son culte pour Raphaël, dont il a laissé quelques copies d'une telle pureté qu'on pourrait presque les comparer aux originaux eux-mêmes, tant il s'en est approprié le charme pénétrant. Ce fut grâce à l'initiative d'Ingres, qui, pour ce travail, obtint l'ouverture d'un crédit de 100000 francs, que les frères Balze, deux de ses plus fidèles disciples, entreprirent la copie des *Stanze*, de Raphaël. S'étant porté garant de leur talent et du zèle qu'ils apporteraient « à cette tâche honorable et difficile, » Ingres se fit un devoir, pour lui particulièrement doux, d'en surveiller l'exécution, réalisant ainsi le vœu de M. de Montalivet, qui, dans une lettre du 31 janvier 1839, l'invitait à suivre et à examiner de près cette importante reproduction destinée à l'École des Beaux-Arts.

La correspondance d'Ingres avec les ministres de l'Intérieur (1), qui, pendant la période antérieure au cabinet Guizot, se succédèrent, nombreux, fut très active. Thiers, notamment, s'occupa beaucoup des affaires relatives à l'Académie de France. C'est ainsi qu'on le voit, sur la demande d'Ingres, accorder à un jeune compositeur destiné à devenir célèbre, Ambroise Thomas, « une prolongation de six mois pour exécuter en Italie un travail qui lui est demandé par ce pays (2). » Cette autorisation, toutefois, était subordonnée à la condition que M. Ambroise Thomas passerait six autres mois en Allemagne. Cette circonstance ne fut vraisemblablement pas sans quelque influence sur l'avenir musical du futur auteur de *Mignon*.

Dans une autre lettre, Thiers prescrit « l'exécution d'un moulage du groupe de la *Pietà*, de Michel-Ange, par un habile praticien autrefois employé par Canova. » Très attaché aux prérogatives de l'Institut comme aux droits de l'État, Thiers, plus que personne, tint la main à la stricte exécution des règlemens de l'Académie. Le 11 décembre 1834, pour ne citer que cet exemple, sur l'avis de la section des Beaux-Arts, il décide « que les pensionnaires logés hors du palais de l'Académie de Rome y seraient rentrés avant le 31 décembre, époque où toutes les dispositions contraires aux règlemens devraient avoir cessé d'être tolérées. »

Déjà, faisant allusion au laisser aller qui s'était produit sous le directorat d'Horace Vernet, Thiers avait écrit à Ingres : « J'ai

(1) C'était au ministère de l'Intérieur qu'était alors rattachée l'Académie de France.
(2) Archives de l'Académie de France.

lieu de croire qu'au moment où votre prédécesseur vous remettra l'administration de l'Académie, l'ordre le plus parfait régnera dans ce bel établissement, et j'ai la confiance que vous ne négligerez rien pour empêcher qu'il soit troublé à l'avenir... Je crois inutile de vous rappeler que, les deux établissemens académiques de Paris et de Rome étant unis par les liens d'un règlement commun, puisque les études des pensionnaires sont la continuation de celles de Paris et qu'elles doivent être soumises à la surveillance de l'Académie, il est à désirer que les relations que vous devez entretenir avec l'Institut ne soient jamais interrompues (1). »

Il n'y avait guère de risque qu'Ingres manquât à une telle recommandation. Si jamais s'incarnèrent en un maître l'esprit et les traditions de l'Institut, c'était en celui qui, lors du très vif débat soulevé en 1863 (2) par les restrictions apportées par le maréchal Vaillant aux prérogatives de l'Académie des Beaux-Arts, retrouvait, malgré son grand âge, toute sa juvénile ardeur pour écrire au ministre de Napoléon III : « Quant à l'enseignement, je ne reconnais à personne la prétention de se connaître assez en art pour se croire plus artiste que les artistes eux-mêmes, lorsque surtout ces artistes sont des membres de l'Institut. »

En toutes circonstances, Ingres ne cessa de protester contre toute atteinte aux traditions de l'Académie de France. C'est ainsi qu'avec une vivacité très grande, excessive peut-être, il s'éleva contre l'étendue donnée par certains pensionnaires à des projets de restauration de monumens antiques. Il leur reprochait de s'écarter des prescriptions du programme en laissant trop libre cours à leur imagination. L'Académie des Beaux-Arts intervint et chargea une commission spéciale d'étudier la question. Composée de Thévenin, Huyot, Petitot, Vaudoyer, A. Leclère, Guénepin et Lebas, rapporteur, cette commission se rangea à l'avis d'Ingres. Son rapport concluait ainsi : « Effectivement, ces articles (du règlement), en imposant au pensionnaire, pour le travail de sa quatrième année, les dessins géométraux d'un monument antique de l'Italie, à son choix et avec l'approbation du directeur, plus le détail des parties les plus intéressantes au quart de l'exécution, explique clairement que c'est d'un seul monument qu'il s'agit et non de la réunion dans un même cadre d'un certain nombre de monumens d'époque et de style

(1) Archives de l'Académie de France.
(2) Décret du 15 novembre 1863.

différens... L'esprit du règlement, en limitant la restauration à un monument, a été sans contredit qu'il fût présenté sur une assez grande échelle pour que l'étude en fût profitable sous tous les rapports et particulièrement sous ceux de l'art et de la construction. Il ne faudrait pas que les pensionnaires architectes perdissent de vue que le but de leur séjour en Italie est l'étude de l'architecture proprement dite, et c'est pour le cas où ils seraient tentés de s'écarter de ce principe que le règlement a sagement exigé l'approbation du directeur dans le choix du monument que le pensionnaire se propose de restituer. »

Depuis lors, malgré des réclamations réitérées, tendant à accorder aux pensionnaires architectes plus de latitude et à leur permettre de s'inspirer davantage, même dans leurs travaux de Rome, des tendances et des besoins de la vie moderne, l'Institut n'a cessé de maintenir l'application d'un principe que, plus récemment encore, il rappelait en disant « qu'il appartient et a toujours appartenu à un petit nombre d'ouvrages d'être les modèles des générations successives, parce qu'il s'agit moins pour l'étudiant de la reproduction formelle de ces ouvrages que d'approfondir les sentimens, les raisons et le goût qui les ont jadis produits. » Est-ce à dire toutefois, qu'entre ces deux systèmes, défendus avec une égale ardeur, il n'y ait aucune transaction possible? Là comme ailleurs, tout est affaire de tact et de mesure. Cette année même, n'a-t-on pu constater à quel point l'étude approfondie de l'antiquité pourrait, jusque dans la construction et la décoration modernes, trouver des applications heureuses? Mais le point essentiel et dont dépendra toujours tout le reste pour nos pensionnaires de Rome, c'est la conscience, nous dirions volontiers la probité, avec laquelle ils comprendront leur devoir, qui est de demander aux œuvres qu'ils ont sous les yeux le secret de leur force, de leur grandeur, de leur beauté.

III

De tous les directeurs qui, depuis la Révolution, se sont succédé à la Villa Médicis, Ingres, qui si souvent se proclama fidèle au goût de l'art antique, « que notre grand et célèbre maître David, disait-il, avait fait renaître dans ses admirables ouvrages et que depuis on a tant outragé, » Ingres fut certainement celui qui exerça sur les pensionnaires de l'Académie de France l'action

la plus marquée. C'est que nul, plus que lui, ne fut un chef d'école, un maître, et que nul, non plus, n'apporta dans l'accomplissement de sa mission des idées plus personnelles, plus arrêtées. Ses successeurs ne prétendirent ni à la même autorité, ni à la même influence. Tous ou presque tous, cependant, furent des artistes d'une rare valeur : Schnetz, Alaux, Robert-Fleury, Hébert, Lenepveu, Cabat, Eugène Guillaume, qui, depuis 1891, dirige la glorieuse maison, où il vint pour la première fois, il y a près de soixante ans, en qualité de grand prix de Rome, y trouvant des maîtres dont il parle aujourd'hui encore avec tant d'aimable gratitude.

Une place spéciale appartient à Schnetz, « au bon M. Schnetz, » comme on se plaisait à l'appeler. A un talent trop oublié, à de rares qualités d'homme et d'artiste, Schnetz, moins fantaisiste que Vernet, moins olympien que M. Ingres, joignait un véritable amour de la jeunesse, qui lui rendait sa sympathie, son affection. Très simple, en son particulier, très paternel, il se montrait, dès que surgissait une question où le bon renom de la France lui semblait impliqué, très soucieux de la résoudre à son honneur. C'est là, d'ailleurs, une tradition persistante à la Villa Médicis ; on a pu le constater une fois de plus, lors du récent et solennel centenaire, si brillamment célébré par les représentans de la France et de l'Italie et qui eût en quelque sorte, si elle en avait eu besoin, donné à notre École de Rome une consécration nouvelle.

Entre les deux directorats de Schnetz, il n'est que juste de rappeler celui d'Alaux, qui notamment a contribué par de fort belles œuvres à la décoration du palais du Luxembourg et auquel, ici même (1), M. Eugène Guillaume a consacré une étude, pleine d'aperçus et de souvenirs, sur l'art de la première moitié du XIXe siècle. Il y a rendu à son prédécesseur ce touchant hommage qu'à l'évocation de sa mémoire, il avait toujours senti se fortifier en lui « deux sentimens profonds : l'amour de ses maîtres, dont la meilleure part lui revient, et l'amour de la jeunesse, qu'Alaux savait inspirer par l'exemple. » Alaux fut directeur de l'Académie de France à la veille et au lendemain de la révolution de 1848, qui, dans toute l'Italie, à Rome surtout, suscita l'agitation la plus vive. En des pages singulièrement vivantes,

(1) *Revue* du 15 septembre 1890.

M. Eugène Guillaume a dit la fermeté, habile et sage, avec laquelle Alaux dirigea l'Académie placée alors entre deux feux, ce qui ici n'est pas une figure, puisque la Villa Médicis se trouvait entre les forces insurrectionnelles de Mazzini et l'armée du général Oudinot.

Le palais de l'Académie, en ces jours troublés, était devenu le refuge de la colonie française : « M. Alaux, qui avait mis toute la maison au service de ses hôtes, veillait activement à ce qu'ils ne devinssent pas un danger pour elle. Il intervenait pour calmer les esprits surexcités et les ramener au sentiment de la situation, à l'exacte appréciation des choses. Sa raison, son patriotisme, son calme, exerçaient une influence qui fut profitable à tous. Il faut ajouter que le dévoûment de Mme Alaux inspirait à tous la confiance et le respect. » Mais bientôt la situation devint intenable. Les imprudens qui s'approchaient de la terrasse de la Villa étaient reçus par des coups de fusil. Directeur et pensionnaires durent aller chercher asile au palais Colonna, où avait résidé notre ambassade, puis réclamer des sauf-conduits pour sortir de Rome. Il ne fut pas facile de les obtenir. A M. Eugène Guillaume, choisi comme négociateur par la confiance du directeur et de ses camarades, et qui se montra, tout jeune qu'il fût, un très habile diplomate, Mazzini répliquait : « Pourquoi quitter Rome ? Vous n'y êtes pas en danger. L'Académie est une institution française, mais elle est aussi romaine, et nous nous en faisons gloire. S'il en était besoin, nous vous protégerions comme des concitoyens. En réalité, nous ne sommes pas en guerre avec la France ; nous nous défendons contre ceux qui la gouvernent. » Grâce à la ténacité de son mandataire, le personnel de l'Académie put gagner Florence. Au nombre des pensionnaires qui prirent part à cet exode étaient Cabanel, Félix Barrias, Achille et Léon Benouville, Charles Garnier, Duprato, Eugène Guillaume.

Dès que les Français furent entrés dans Rome, l'Académie fut réinstallée à la Villa Médicis, que, depuis 1803, elle n'avait jamais quittée et où depuis lors elle n'a cessé de résider. Alaux avait fait tout son devoir. Cependant, a noté M. Guillaume, ni de l'administration, ni de l'Académie, il ne reçut les témoignages publics de satisfaction qu'il avait mérités. Parfois il en est ainsi.

Un autre directeur connut à Rome des jours douloureux ; ce fut M. Ernest Hébert, qui, comme Schnetz, fut à deux reprises, à la tête de l'Académie, de 1865 à 1873 et de 1885 à 1891. Il

la dirigeait en 1870. Quand la guerre contre l'Allemagne éclata, l'Académie de France, au nombre de ses pensionnaires, comptait encore, — quoiqu'il fût, à ce moment, au Maroc, concevant les plus vastes projets, — cet admirable Henri Regnault, qui a laissé un souvenir attendri à la génération qui s'en va. Son nom a eu la gloire de rester le symbole de cette élite de la jeunesse française qui, lorsque sonna l'heure, sut se rappeler qu'en immortalisant les héros, l'art enseigne le dévoûment, le sacrifice à la patrie.

Il y a, datées de Rome, quelques très intéressantes lettres d'Henri Regnault (1), nous racontant sa vie, ses impressions, à la Villa Médicis : « J'occupe, écrivait-il, une petite chambre au bout du parc; j'ai une terrasse d'où je respire tous les parfums des bosquets qu'elle domine; à travers les pins, j'aperçois quelques silhouettes de dômes, puis les jardins du Pincio, et, au delà, le château Saint-Ange et Saint-Pierre. Quelle toile de fond ! A chaque heure, elle revêt des aspects différens et, le soir, la lune vient grandir encore ces grandes lignes. » Souvent Henri Regnault « sanctifiait sa matinée à la chapelle Sixtine, devant le dieu Michel-Ange. » Sortait-il dans Rome ou aux environs, il se sentait « marcher avec un respect religieux dans ces rues, dans ces places où chaque pierre raconte un triomphe ou un meurtre. »

Rome, cependant, n'était, ne pouvait être l'idéal, ni tout à fait l'inspiratrice de Regnault. Pour la comprendre, pour l'admirer comme elle doit être admirée, Regnault poussait un peu trop à l'excès cet amour du colossal, de l'extraordinaire, qui lui faisait se demander « comment le peuple romain, qui commandait à la moitié de la terre, pouvait se contenter de ce petit forum et comment ces conquérans, ces héros géans, passaient sans se heurter la tête sous de pareils arcs de triomphe et sans écraser contre leurs parois les trophées et les troupeaux d'esclaves attachés à leurs chars. » Le jeune maître songeait à un autre soleil que le soleil de Rome, qui, en comparaison de celui des pays africains, lui semblait, d'après son expression même, une veilleuse. « C'est l'Orient que j'appelle, que je demande, que je veux, » écrivait-il, rêvant sans cesse « des murailles de Ninive, sur lesquelles vingt-cinq chars pouvaient marcher de front, et des vieux temples indiens composés d'une quinzaine d'étages dont on n'atteignait le premier qu'après avoir gravi

(1) *Correspondance d'Henri Regnault.*

plusieurs terrasses superposées et d'interminables escaliers. »

A vrai dire, c'est par sa mort plus encore que par sa vie qu'Henri Regnault se rattache à Rome, dont les grands souvenirs ne furent pas sans imprimer à son âme élevée l'empreinte de cette vertu antique à laquelle il ne pouvait penser sans émotion et qui au soldat de Buzenval, comme jadis à celui de Marathon, inspira un héroïsme encore plus attachant dans la défaite que dans la victoire. En ses récits, M. Hébert a évoqué la mémoire d'Henri Regnault : « Quand nous apprîmes, à l'Académie, dit-il, la mort de ce jeune homme si généreux, au talent si plein de promesses, nous fûmes tous comme frappés de stupeur, et je donnai l'ordre de ceindre d'un crêpe le drapeau qui flottait sur la Villa. »

Pendant l'année terrible, l'Académie de France, si cruellement éprouvée, partagea le deuil de la patrie, ses douleurs, ses angoisses. Une crainte hantait le directeur, qui naguère nous la rappelait. Vers cette époque se présentaient souvent à l'Académie des visiteurs à l'allure militaire, à l'accent et à la mine tudesques. Dans l'état d'esprit où l'on était, on se demanda si, dans le malheur de nos armes, l'Allemagne, par une clause spéciale du traité de paix, ne réclamerait pas la Villa Médicis. Tout préoccupé de cette crainte, tout anxieux, M. Hébert vint en France et sollicita une audience de M. Thiers, qui le pria à déjeuner à Versailles et le rassura par ces mots : « Dites aux pensionnaires qu'ils n'ont rien à redouter ; que la Villa Médicis restera à la France, et qu'ils ne se préoccupent que de faire honneur à leur pays par leurs travaux. » Parmi ces pensionnaires, il y avait alors MM. Machard, Barrias, Pascal, Luc-Olivier Merson, Antonin Mercié, l'auteur de *Gloria victis*. On voit à quel point fut réalisé le vœu de celui qu'on a si justement nommé le libérateur du territoire et qui avait, à un si haut degré, en toutes choses, la passion du prestige de la France.

Depuis ces tristes jours, avec des maîtres tels qu'Hébert, Cabat, Lenepveu, Eugène Guillaume, qui, depuis plus de douze ans, consacre à l'Académie de France sa laborieuse vieillesse, la Villa Médicis a repris le cours normal de ses destinées. Ses appartemens ont été restaurés ; ses tapisseries, dont plusieurs proviennent du palais Mancini, ont été remises en lumière ; ses jardins ont recouvré leur ancienne splendeur ; sa bibliothèque, à laquelle le directeur actuel s'est consacré avec son goût de lettré si fin et si sûr, est plus que jamais devenue un cabinet de travail

incomparable, où rien ne trouble l'attention, où tout charme l'esprit et les yeux. On est loin du jour où le directeur Lagrenée, peu d'années avant la Révolution, se plaignait qu'il n'y eût pas à l'Académie un seul livre et avait de la peine à obtenir un insignifiant crédit pour acheter quelques vieux volumes que pourraient lire les pensionnaires. C'est que, de notre temps plus qu'autrefois peut-être, les directeurs comprennent l'importance de leur mission et en goûtent, en quelque sorte à plaisir, tout l'attrait, dans cette résidence qu'ils aiment et qu'ils proclament volontiers la plus belle, la plus agréable, qui, pour un artiste, soit au monde. Même lorsqu'ils se sont éloignés de la Villa Médicis, ils rêvent de la revoir et, ainsi que le notaient dans leur *Journal* les Goncourt à propos de l'un d'eux, quand leur revient le souvenir du temps qui n'est plus, « ils parlent de Rome, de l'Académie, de la campagne de là-bas, avec une voix amoureuse et comme un homme qui aurait là la patrie de son talent, de ses goûts et de ses bonheurs. » S'il en est ainsi, c'est qu'entre ses hôtes, directeurs ou pensionnaires, notre école de Rome, par une commune existence de plusieurs années, crée comme un indissoluble lien qui, sans rien enlever au caractère propre des conceptions de chacun, les unit dans le culte de l'art éternel.

S'adressant au directeur actuel, lors de sa réception à l'Académie française, un aimable écrivain, M. Alfred Mézières, disait : « Rome est la patrie de votre choix, le séjour que votre pensée habite de préférence, le lieu où vous vivez sur les sommets, dans la contemplation de ce que l'art antique et l'art moderne ont produit de plus achevé et de plus grandiose. » Ne croirait-on pas, à quatre siècles de distance, entendre, traduite en un éloquent commentaire, cette parole d'Érasme, qui résume les impressions de tant de visiteurs de Rome, illustres ou humbles : *Anima est Romæ?* Pour ceux qui ont habité ou fréquenté la Villa Médicis, c'est bien là le charme persistant de son souvenir : elle demeure « le lieu où ils vécurent sur les sommets, » où ils pensèrent, méditèrent, travaillèrent, en dehors et au-dessus du trouble de leur habituelle existence. Quelques-uns sont descendus de ces cimes élevées, mais, en ces calmes années du printemps de leur vie, beaucoup y ont puisé leurs inspirations les meilleures et les plus fortes.

Tel est le service que la Ville Éternelle a rendu à d'ininterrompues générations d'hommes. C'est en contemplant, en admi-

rant, en étudiant les chefs-d'œuvre dont abonde le sol romain qu'elles se pénétrèrent du culte de la beauté, à la fleur étincelante et féconde, pour rappeler la belle expression de Leconte de Lisle. Comme Poussin, comme Lorrain, comme Houdon, comme David, pour ne citer que ces Français, fils de Rome, c'est à ce contact que presque tous nos maîtres prirent le goût de l'harmonie, des nobles lignes, des proportions heureuses.

Pas plus cependant que toute autre institution, l'Académie de France, dans les polémiques du jour, ne pouvait échapper ni aux attaques violentes, ni aux critiques exagérées ou injustes. A diverses reprises, on est allé jusqu'à demander sa suppression. D'autres fois, on a cru faire envers elle preuve d'une méritoire générosité en préconisant sa transformation dans des conditions telles qu'il ne subsisterait, pour ainsi dire, rien de son passé, de ses traditions, de son enseignement. Dans ce système, la villa Médicis se trouverait réduite au rôle d'une sorte d'auberge ouverte à tout venant et où descendraient, si bon leur semblait, les boursiers de l'État ou les amateurs en voyage. Ces fâcheux projets paraissent, tout au moins pour l'instant, avoir fait long feu, et l'on ne saurait trop s'en féliciter. Les fêtes récentes par lesquelles a été célébré le centenaire de l'installation de l'Académie de France à la Villa Médicis; — l'universel et éclatant hommage rendu à la pléiade d'artistes qui en sont sortis et qui ont porté si haut le renom de l'art français; — la part importante que, sans sortir de sa sphère, l'Académie de France, dont les directeurs ont su, avec un tact si heureux et une courtoisie si goûtée de la société romaine, maintenir les vieilles traditions hospitalières, a prise au rapprochement de deux nations unies par tant d'ineffaçables souvenirs; — en un mot, tous ces faits heureux, si honorables pour la grande école française que nous possédons à Rome, semblent avoir triomphé de tendances aussi regrettables et aussi inquiétantes, en lui ramenant, nous ne dirons point la faveur, mais la justice de l'opinion. La pire des erreurs, en effet, ne serait-elle pas de dénaturer, on pourrait dire d'annihiler, l'enseignement si fécond qui pour les pensionnaires de l'Académie résulte de leur séjour dans la Ville Éternelle et des modèles, des chefs-d'œuvre que, sans cesse, il met sous leurs yeux? A propos d'une récente exposition d'envois de peinture « qui justifiaient peu les espérances qu'on avait pu concevoir du mérite de leurs auteurs, » le rapport présenté à l'Aca-

démie des Beaux-Arts conseillait aux jeunes pensionnaires de la Villa Médicis « de renoncer à de trop hautes prétentions, aux recherches d'un art qui veut être subtil et qui n'est que malsain, pour retourner à une étude sincère, à une scrupuleuse observation de la nature... Qu'ils se persuadent bien qu'ils ne doivent pas chercher l'expression de leur pensée en dehors de la réalisation des formes vivantes. Qu'ils méditent enfin, eux qui ne sont encore que des élèves, cette parole du Tintoret : « Je suis heureux de me faire de temps en temps écolier pour rester toujours maître. »

C'est dans cette voie, qui est celle-là même qu'elle a suivie avec tant de fruit depuis plus de deux siècles, que notre École de Rome doit continuer à marcher, s'inspirant de ces sages conseils, qu'on retrouverait presque textuellement, nous venons de le voir, dans les lettres de ses meilleurs guides, qu'ils s'appelassent Errard ou d'Antin, Suvée ou Ingres.

S'adressant à Le Nôtre, envoyé par lui en Italie, Colbert écrivait : « Vous avez raison de dire que le génie et le bon goust viennent de Dieu et qu'il est très difficile de les donner aux hommes... Mais, quoique nous ne tirions pas de grands sujets de ces Académies, ajoutait-il, non sans sévérité, elles ne laissent pas que de servir à perfectionner les ouvriers, et à nous en donner de meilleurs qu'il n'y en ait jamais eu en France. »

Ces paroles du fondateur de l'Académie de France restent vraies comme le bon sens qui les dicta : les meilleures écoles forment le talent, elles ne créent pas le génie, encore bien qu'au génie même, pour qu'il donne ses pleins effets, elles soient indispensables. Beaucoup de ces « ouvriers » dont parlait Colbert, sont devenus, après leur séjour à notre école de Rome, d'illustres artistes, et, parmi ceux-là mêmes qui n'eurent pas l'heureuse fortune d'être ses élèves, combien en est-il dont la dette fut grande envers les maîtres qu'elle leur avait donnés! Évoquer ces maîtres rappeler leurs œuvres, c'est l'histoire même de l'art français. Où trouver un plus éclatant, un plus sûr témoignage de la part que Rome a prise à sa naissance, à sa durée, à sa gloire?

ALPHONSE BERTRAND.

L'ISTHME ET LE CANAL DE SUEZ

J. Charles-Roux, *l'Isthme et le Canal de Suez : Historique, État actuel;* avec 5 planches, 11 cartes ou plans hors texte, 268 gravures. — Deux vol. gr. in-8°, Hachette, 1901.

M. Charles-Roux, ancien député de Marseille, vice-président du Conseil du Canal de Suez, a récemment consacré à l'histoire de cette grande voie interocéanique deux volumes d'une richesse de documentation incomparable. Toutes les collections, publiques ou privées, se sont ouvertes à ses recherches : la bibliothèque et les archives de la Compagnie lui ont fourni un précieux contingent d'informations. L'iconographie apportait un attrait de plus à cette publication. A côté de cartes, de plans, de graphiques ingénieusement démonstratifs, l'ouvrage ne renferme pas moins de 268 gravures : paysages de l'Égypte ancienne et de l'Égypte transformée par le Canal, scènes de la vie indigène et de la vie des chantiers, monumens antiques et constructions nouvelles, groupes de diplomates autour du tapis vert et triomphales inaugurations. Si le texte est comme le livre d'or de tous les chefs d'État, de tous les conquérans, de tous les hommes de pensée et d'action, philosophes, économistes, savans, ingénieurs, qui furent plus ou moins mêlés à l'histoire du Canal, les illustrations du texte en constituent comme le vivant panthéon. Il y a peut-être là cent cinquante portraits d'après les bas-reliefs des temples pharaoniques, les miniatures des manuscrits du moyen âge, les chefs-d'œuvre de la peinture, de la gravure, de la statuaire modernes. Cette galerie de

portraits se termine par ceux de Ferdinand de Lesseps et de ses principaux collaborateurs; elle commence à ceux de Séti Ier et de Rhamsès II Meïamoun, car nous avons l'image authentique de ces glorieux Pharaons : non pas seulement d'après les peintures des temples trente ou quarante fois séculaires, mais, ce qui semble paradoxal, d'après leur photographie. Arrachées par M. Maspéro à l'ombre jusqu'alors inviolée de leurs nécropoles royales, leurs momies ont posé devant l'objectif de nos appareils (1).

I

L'histoire du Canal, pendant de longs siècles, fut surtout l'histoire d'une idée. C'est seulement à partir de la première intervention de Lesseps qu'elle est devenue l'histoire d'un fait. Ce fait est entièrement nouveau, car le Canal, tel qu'il a été conçu et exécuté par Lesseps, n'a presque rien de commun avec celui qu'ébauchèrent les Pharaons et qui, avec des intermittences, paraît avoir été pratiqué jusqu'à la fin du VIIIe siècle de notre ère. Il importe de bien établir en quoi consiste la différence entre les deux entreprises.

Le Canal de Ferdinand de Lesseps perce l'isthme de part en part. Il ne forme qu'une ligne droite, de Port-Saïd, sur la Méditerranée, à Port-Tewfik, au sud de la vieille ville de Suez, sur la Mer-Rouge. Il fait directement communiquer les deux mers et les deux océans dont elles sont tributaires. Il est bien un Canal interocéanique. Rien de pareil dans le canal des Pharaons, dans cette œuvre qu'Hérodote attribuait à Néchao (Niko II, 26e dynastie), mais dont les recherches d'Ebers et de Maspéro reportent l'honneur à Séti Ier et à son fils Rhamsès II Meïamoun. (19e dynastie). Un bas-relief du temple de Karnak nous montre

(1) Signalons, à la fin du tome II, une Bibliographie qui ne comprend pas moins de 1 499 numéros, où sont indiqués, par ordre chronologique, tous les livres, brochures, rapports, cartes, articles de revues qui forment la vaste littérature de la question de l'Isthme et du Canal, de l'année 1766 jusqu'à nos jours.

Quelques-unes des premières et des plus importantes études ont paru dans la *Revue des Deux Mondes*. Il nous suffira de relever les articles les plus anciens : de Letronne, 15 juillet 1841, *l'Isthme de Suez : le canal de jonction sous les Grecs, les Romains et les Arabes;* Michel Chevalier, 1er janvier 1844, *Projets de percement de l'Isthme : l'Isthme de Panama et l'Isthme de Suez ;* J.-J. Baude, 15 mars 1855; Paulin Talabot, 1er mai 1855; Alexis et Émile Barrault, 1er janvier 1856, etc.

Séti Ier, sur son char de guerre, revenant victorieux d'une expédition en Syrie, et les prêtres et les grands de l'Égypte, avec une troupe de musiciens, se préparant à lui faire un accueil triomphal. Entre le souverain et ses sujets enthousiastes, le bas-relief dessine un large canal, que le vainqueur va franchir sur un pont, et que les hiéroglyphes désignent sous ce nom : *La Coupure*. C'est donc bien à Séti Ier, et *au moins jusqu'à lui*, qu'il faut faire remonter l'existence d'un canal.

Mais qu'était ce canal? Le tracé, bien qu'interrompu et, par endroits, presque effacé par les ensablemens, a été retrouvé par les ingénieurs du XIXe siècle. Partant de la Méditerranée, il suivait la bouche Pélusiaque du Nil, d'Avaris (Péluse) à Bubaste (Zagazig); il n'était donc, pour cette première partie, qu'une canalisation du fleuve; de Bubaste à Heroopolis, puis aux lacs Amers, s'étendait le vrai canal. Il ne continuait pas, au moins dans l'âge pharaonique, jusqu'à la Mer-Rouge. D'après les évaluations des écrivains anciens, il avait une largeur soit de cent coudées, soit de cent pieds, et une profondeur de quarante pieds, plus que suffisante pour les plus grands navires de l'époque. Comme il était alimenté par le Nil, la navigation n'y était possible que durant les hautes eaux du fleuve; quand celui-ci rentrait dans son lit, surtout quand il retombait à l'étiage, le niveau du canal baissait à proportion, jusqu'à ce qu'il fût presque à sec. Ainsi, pas de communication en ligne droite d'une mer à l'autre; un long détour en pleine terre d'Égypte; la navigation suspendue pendant une grande partie de l'année; enfin le point terminus aux lacs Amers : tels étaient les caractères de l'œuvre pharaonique.

Comment expliquer l'étrangeté apparente de ce tracé, et surtout sa brusque interruption? D'une part, la croyance à une différence de niveau entre la Méditerranée et la Mer-Rouge, à une *surélévation* de celle-ci, qui, par le canal continué jusqu'à elle, aurait submergé toute l'Égypte, devait être en pleine vigueur dans les âges antiques. Ne l'a-t-elle pas été durant tout le moyen âge et dans les temps modernes? Pendant la première moitié du XIXe siècle, certains travaux d'ingénieurs, des nivellemens mal exécutés comme ceux de Le Père, de complaisantes affirmations comme celles de l'Anglais Stephenson (encore en 1857), n'ont-ils pas donné une apparence de sanction scientifique à cette vieille erreur? D'autre part, il paraît certain que les Pharaons n'ont cherché qu'une amélioration des voies commerciales sur leur

propre territoire : ils n'avaient aucune des aspirations humanitaires dont s'inspirèrent les constructeurs du XIX[e] siècle; ils se souciaient fort peu de modifier la carte du monde et de faire communiquer des Océans presque ignorés d'eux ; ils craignaient plutôt d'ouvrir aux peuples de la Méditerranée, aux Phéniciens et aux Grecs si entreprenans, rivaux trop audacieux et déjà trop heureux du commerce indigène, un passage facile aux rivages de la Mer-Rouge, de leur livrer tout ou partie du trafic avec l'Arabie, avec Ophir (côte occidentale de l'Afrique), avec les Indes lointaines. Le canal des Pharaons suffisait aux besoins de leurs sujets; il était une œuvre purement égyptienne, étrangère à toute préoccupation internationale ou mondiale; se prolongeant à travers l'Égypte, il restait sous la surveillance et dans la main de ses rois. Hérodote nous raconte que ce qui empêcha Néchao de poursuivre le tracé jusqu'à la Mer-Rouge, ce ne fut pas seulement la perte des 120 000 terrassiers égyptiens, mais surtout l'oracle l'avertissant qu'il travaillait pour les Barbares. L'oracle, sans doute, n'avait pas prévu les jaquettes rouges, mais il exprimait la profonde inquiétude de l'âme égyptienne. Le canal des Pharaons ne devait jamais être, — ce qu'a été le canal rectiligne de Lesseps, — un danger pour l'indépendance du pays. Cette conception peut nous sembler étroite, médiocre, mesquine comme l'œuvre elle-même ; mais elle était bien adaptée aux idées, aux préjugés, parfois salutaires, de cet âge reculé, de ce pays mystérieux, qui cherchait dans le mystère même la sécurité de cette civilisation si particulière et qui redoutait, avec raison, un contact par trop direct avec les civilisations, les religions, les forces étrangères. Ce canal des Pharaons ne pouvait procéder d'une autre conception; un canal largement ouvert à toutes les nations eût été alors un prodigieux anachronisme : on ne peut cependant prêter aux Séti, aux Rhamsès et aux Néchao, les idées du Père Enfantin et des Saint-Simoniens.

Les potentats qui succédèrent aux Pharaons sur la terre d'Égypte étaient des étrangers; ils eurent sans doute des vues moins particularistes, se haussèrent à la conception d'intérêts plus généraux. Encore leurs idées ne furent pas celles qui hantèrent les cerveaux du XIX[e] siècle. Ils s'en tinrent au canal de leurs prédécesseurs, tout en cherchant à l'améliorer et à le prolonger. Darius le Perse paraît l'avoir continué, mais il n'osa le pousser jusqu'à la Mer-Rouge, influencé, à son tour, par l'idée tradition-

nelle de la *surélévation*. Ptolémée II Philadelphe, d'une mentalité déjà émancipée par la renaissance alexandrine, poussa l'audace jusqu'à creuser un fossé entre les lacs Amers et la Mer-Rouge ; mais un système d'écluses rassurait l'Égypte contre la crainte de l'inondation marine. Toutefois la navigation, même sous les Ptolémées, resta soumise aux variations du Nil : c'est ce qui empêcha Cléopâtre, après Actium, de faire passer sa flotte d'une mer à l'autre, car le Nil était alors à l'étiage. Vinrent les Romains. L'empereur Trajan reporta de 60 kilomètres en amont de Bubaste, près du point où s'élève aujourd'hui le Caire, la prise d'eau du canal sur le Nil : cette modification paraît avoir rendu possible la navigation durant l'année entière. Les Arabes n'en trouvèrent pas moins le canal presque ensablé : Amrou, le conquérant de l'Égypte, le fit recreuser jusqu'à Colzoun, petit port sur la Mer-Rouge ; les flottes égyptiennes portèrent l'abondance aux villes saintes de l'Arabie. Peut-être de nouveaux ensablemens vinrent entraver le trafic ; peut-être aussi les maîtres musulmans du pays craignirent-ils, à leur tour, de trop ouvrir l'Égypte à l'esprit entreprenant des peuples riverains de la Méditerranée. En 775, le khalife Al-Mansour fit percer le canal à Colzoun sur la Mer-Rouge. Ne recevant plus les eaux marines, les lacs Amers ne furent bientôt que des marécages salins. Puis la section entre Heroopolis et Bubaste finit par s'ensabler. Dès lors, le canal cesse de jouer un rôle dans l'histoire économique de l'Orient.

On voit que l'œuvre de Séti Ier, de Rhamsès Méïamoun, de Néchao, de Darius le Perse, etc., sous les noms qu'elle a successivement portés, — « canal des Pharaons, » « fleuve de Ptolémée » (*Ptolemæus Amnis*), « fleuve de Trajan, » « fleuve du Prince des Croyans, » — a toujours conservé ses caractères essentiels : intérêt purement local ; tracé à longs détours, resté d'ailleurs inachevé ; navigation intermittente. Ces chefs d'État ne se proposèrent jamais l'ouverture aux nations, *aperire terram gentibus*, qui fit la gloire de Ferdinand de Lesseps.

II

A partir du XIIe siècle, la voie de terre restant seule ouverte à travers l'Égypte, c'est Venise qui travaille et qui parvient à s'en assurer le monopole. La « reine de l'Adriatique » apparaît

alors comme la grande puissance commerciale de la Méditerranée; elle jouait à peu près le rôle que s'est arrogé de nos jours l'Angleterre; son triomphe dura tant que se prolongea l'âge purement méditerranéen du trafic universel.

C'est à la fin du xve siècle, lorsque commence l'âge océanique, que la prépondérance de Venise est sérieusement menacée. Les autres nations européennes aspirent toujours à prendre leur part des richesses des Indes et du Cathay; Venise leur barrant le seul chemin direct à peu près praticable, elles cherchent d'autres voies pour atteindre les Terres promises. Christophe Colomb croit, à travers l'Atlantique, avoir trouvé la route directe de la Chine et des Indes; Vasco de Gama la découvre par le cap de Bonne-Espérance; les Portugais prennent pied sur tous les rivages de l'Océan Indien. C'est dans la Mer-Rouge que s'engage entre eux et les Vénitiens la lutte pour la prépondérance commerciale. Venise comprend que sa prospérité est mise en péril par l'ouverture d'une voie maritime, plus détournée, plus longue, mais soumise à moins de risques, et que tendent à monopoliser les Portugais. Elle éprouve les mêmes inquiétudes, la même irritation que ressentit l'Angleterre quand, maîtresse à son tour de la route maritime par le Cap, elle vit s'ouvrir par le percement de l'isthme de Suez une voie concurrente, encore plus sûre et beaucoup plus rapide. Déjà, dans la partie qui s'engage entre Venise et le Portugal, la terre des Pharaons est l'enjeu. Aucune de ces deux petites puissances maritimes ne se sent de taille à se l'approprier par la conquête; mais le Portugal pense à détruire l'Égypte pour détruire la voie concurrente; Albuquerque projette de détourner le Nil dans la Mer-Rouge et à faire ainsi du « don du fleuve » un désert de sable; Venise, plus pratique, rêve d'améliorer cette même voie; et c'est Venise qui remet en circulation l'idée, presque oubliée pendant huit siècles, de percer l'isthme de Suez ou tout au moins de restaurer l'ancien canal.

La France, à qui devait rester un jour le dernier mot sur cette question, semble alors se désintéresser du conflit entre Venise et le Portugal. Sous François Ier, elle pensa surtout à s'assurer la voie commerciale par la Syrie et l'Euphrate, et c'est un des principaux articles des capitulations qu'elle obtint de Soliman le Magnifique. Il n'était pas possible cependant que les Français n'en revinssent pas à l'idée la plus simple et la plus

féconde : le passage par l'Égypte. On voit, dans une lettre de notre ambassadeur à Constantinople, Savary de Lancosme, adressée à Henri III, que la politique française s'intéressa vivement à un projet formé par Euldj-Ali, Beglierbeg d'Afrique, pour restaurer l'œuvre des Pharaons. Euldj-Ali voulait rendre le Nil, jusqu'au Caire, navigable pour les plus grands navires, et, du Caire, faire partir un canal aboutissant à la Mer-Rouge et permettant aux flottes ottomanes d'aller donner la chasse aux Espagnols et Portugais dans l'Océan Indien. Il estimait qu'avec 100 000 travailleurs, il viendrait à bout de l'entreprise. On remarquera que le canal d'Euldj-Ali était plutôt celui de l'empereur Trajan que celui des Pharaons. Le Beglierbeg ayant été empoisonné en 1587, les Turcs ne pensèrent plus à ce projet.

Les Français y pensèrent plus que jamais. C'est alors que l'idée vaguement entrevue par d'autres se précisa et devint, ce qu'elle resta jusqu'au bout : l'idée française. Sous chacun de nos rois, elle reparaît. Un mémoire adressé à Richelieu, et conservé à nos archives des Affaires étrangères, propose la création d'un canal allant du Caire à la Mer-Rouge. Les Turcs, maîtres de l'Égypte, se montrent de plus en plus réfractaires à tout projet de ce genre : ils craignent d'ouvrir aux infidèles une route trop directe vers les villes saintes d'Arabie. En présence de leur hostilité l'idée s'agrandit : pour creuser le canal, il faut d'abord opérer la conquête de l'Égypte. C'est l'objet du mémoire que Leibnitz adresse à Louis XIV. Sous Louis XV, d'Argenson propose de détruire l'empire ottoman par un effort combiné de toute l'Europe, par une croisade entreprise en plein XVIIIe siècle. Il ajoute : « Comptera-t-on pour rien de prodigieux avantages de commerce, par exemple de faire un beau canal de communication de la mer du Levant à la Mer-Rouge, *et que ce canal appartînt en commun à tout le monde chrétien.* » Voilà une idée nouvelle, féconde, pratique, qui se fait jour. Non seulement d'Argenson rêve la création d'un canal, mais il le conçoit, comme l'a conçu Lesseps, de caractère international et neutre.

Dans les dernières années de la monarchie, Montigny chargé, en 1776, d'une mission en Égypte, le baron de Tott, l'abbé Raynal, la chambre de commerce de Marseille, les hommes d'études et les hommes d'affaires ne cessent d'agiter la question de l'Égypte, de l'isthme, du canal. Vers 1784, Volney avait fait son voyage en Orient ; en 1788-1789, il le publia. Volney insistait

sur les difficultés du trafic par caravanes et indiquait sommairement, mais avec quelque précision, les travaux qu'exigeraient la restauration de l'ancien canal et de ses ports d'accès.

Dix ans après, Bonaparte débarquait en Égypte. Il n'y amenait pas seulement une armée française, mais tout un « institut » de savans et d'ingénieurs. Pour lui comme pour le Directoire, le Caire ne devait être qu'une première étape vers la conquête de l'Inde. Il avait lu et annoté tout ce qui s'était écrit avant lui sur l'Égypte et les voies nouvelles de communication. A peine maître du pays, il consulta l'ingénieur Le Père sur « ce qu'on pouvait espérer du rétablissement du canal de Soueys. » Le canal de Suez! C'est peut-être la première fois qu'il apparaît, dans nos textes, sous le nom qu'il portera dans l'avenir. Bonaparte en aura été, tout au moins, le parrain. Sur les affirmations encourageantes de Le Père, il quitte avec lui le Caire (24 décembre 1798), accompagné des généraux Berthier et Caffarelli, du contre-amiral Gantheaume, de Monge, Berthollet et d'autres membres de l'Institut d'Égypte. Il suit, sur environ huit lieues, les vestiges de l'ancien canal. Pendant une marche de nuit, il manque d'être surpris dans une lagune par la marée montante et, comme le Pharaon de la Bible, d'y périr avec ses hommes. Il rentre au Caire, mais en chargeant Le Père et toute une compagnie d'ingénieurs d'exécuter une exploration en règle du pays entre le Nil, les lacs Amers et la Mer-Rouge. Elle dure de janvier 1799 à la fin d'octobre 1800, au milieu de difficultés énormes, résultant surtout du manque d'eau potable. Le 6 décembre 1800, Le Père adresse son rapport à Bonaparte, devenu Premier Consul. Il y affirme que le rétablissement du canal ne présente aucune difficulté majeure; mais, comme il croit encore à la surélévation de la Mer-Rouge, il propose un système d'écluses. Cette vieille croyance fut d'ailleurs, dès cette époque, combattue par Laplace et Fourier. Il est probable que le plan de Le Père eût abouti simplement à reconstituer le canal de Trajan avec tous ses inconvéniens.

L'expédition de Bonaparte en Égypte, puis l'évacuation de celle-ci, auraient pu avoir pour conséquence de livrer le pays aux Anglais. Il se rencontra un aventurier de génie qui ajourna pour quatre-vingts ans le succès de leur ambition : en 1807, Méhémet-Ali jeta une armée britannique à la mer. Il se trouva en Égypte l'héritier des idées françaises et, à certains égards, le

continuateur de notre œuvre. Sans peut-être connaître les travaux de Le Père, il exécuta une petite partie de ses plans : c'est lui qui fit exécuter, sur un parcours de 80 kilomètres, le canal Mahmoudieh, entre Alexandrie et le Nil. Il y employa les bras de 300 000 fellahs et y dépensa près de huit millions. Encore lui fallut-il, vingt ans après, le reconquérir sur les sables et occuper à son curage 115 000 travailleurs. Cette expérience était bien propre à le dégoûter des grandes entreprises de canalisation. Avec deux ingénieurs français, Linant-bey et Mougel-bey, il réalisa encore une des idées de Bonaparte : les barrages du Nil à Rosette et à Damiette, afin d'élever le niveau du fleuve, d'augmenter ainsi la surface d'inondation et de culture. S'il n'essaya pas de restaurer l'ancien canal, c'est que des raisons politiques l'en détournèrent : surtout la crainte des difficultés que l'Angleterre ne manquerait pas de lui susciter à Constantinople,

III

Vers la fin du règne de Méhémet-Ali, il y eut en Égypte comme une seconde expédition française, celle-ci toute pacifique : ce fut le débarquement des Saint-Simoniens. Ils y séjournèrent de 1833 à 1837. Parmi les innombrables idées qui hantaient le cerveau du Père Enfantin et de ses disciples, deux surtout nous apparaissent en vedette : percer l'isthme de Suez et percer l'isthme de Panama. Ce double vœu avait déjà été formulé, en 1827, par Gœthe, dans un de ses entretiens avec Eckermann. Cette devise, *Suez et Panama*, Gœthe et les Saint-Simoniens la transmirent à Ferdinand de Lesseps, qui la fit sienne. Chez les Saint-Simoniens, il n'y avait pas seulement de la jeunesse, de l'enthousiasme et de l'utopie; il est sorti de leurs rangs des hommes à génie très pratique et qui ont contribué grandement à la transformation des idées et des faits. A côté de l'historien Augustin Thierry, du compositeur Félicien David, du publiciste Armand Carrel, des sociologues Pierre Leroux et Auguste Comte, ils ont fourni au monde contemporain des économistes, des remueurs de capitaux et de matériaux, des financiers et des ingénieurs : Maxime du Camp, Michel Chevalier, Le Play, Charton, Carnot, d'Eichthal, Duveyrier, Henri Fournel, Émile Pereire, les frères Barrault, les frères Talabot. Le Père Enfantin n'était que le théologien et le métaphysicien du

groupe; mais, parfois, c'était aussi des idées pratiques qu'il enveloppait d'une phraséologie pompeuse, mystique, toute religieuse. Dans sa correspondance, avec les effusions humanitaires et les sentences d'oracle alternent les recommandations très claires et les instructions techniques. Il écrivait à un de ses disciples : « Aujourd'hui, je sens que c'est ma face politique que je dois d'abord montrer à l'Orient... C'est à nous de faire, entre l'antique Égypte et la vieille Judée, une des deux nouvelles routes d'Europe vers l'Inde et la Chine. Plus tard, nous percerons aussi l'autre, à Panama. Nous poserons donc un pied sur le Nil, l'autre sur Jérusalem. Notre main droite s'étendra vers La Mecque, notre bras gauche couvrira Rome et s'appuiera encore sur Paris. Suez est le centre de notre vie de travail. Là nous ferons l'acte que le monde attend pour confesser que nous sommes mâles. »

Ces manifestations apocalyptiques n'empêchaient pas le Père Enfantin d'assigner, avec une parfaite précision, son poste de combat à chacun de ses ingénieurs, de s'assurer le concours de personnages officiels, d'organiser une campagne de publicité, de créer, en 1846, la « Société d'études pour le canal de Suez. » Elle comprend trois groupes d'associés, — Anglais, Allemands, Français, — ayant respectivement pour ingénieurs Stephenson, de Negrelli, Paulin Talabot. Les chambres de commerce de Lyon et Marseille lui apportent leur adhésion ; l'exemple est suivi par celles de Trieste, de Venise, de Prague, par le lloyd autrichien. On réunit des fonds, les ingénieurs se répandent sur les lignes à étudier et procèdent aux travaux de nivellement. Encore en 1844, Michel Chevalier s'en référait à ceux de Le Père et évaluait à un maximum de $9^{m},90$ la surélévation de la Mer-Rouge. Paulin Talabot, dans son rapport général de 1847, porte le coup de grâce à cet antique préjugé et constate que Laplace et Fourier avaient eu pleinement raison contre Le Père.

Il semblerait donc que les Saint-Simoniens dussent aboutir à cette conclusion : le tracé rectiligne d'une mer à l'autre. Il n'en est rien : à part Negrelli, tous les membres de la « Société d'études » en reviennent à des variantes de l'ancien tracé. Paulin Talabot projette un canal de 400 kilomètres qui, des lacs Amers, longeant le lac Timsah, ira rejoindre le Nil un peu au-dessous du Caire pour continuer sur Alexandrie. Plus tard, le projet des frères Barrault présentera des complications analogues, mais

encore plus grandes. Le groupe de ces hardis novateurs avait été un moment sur la vraie piste : presque aussitôt ils s'en écartèrent.

C'est alors qu'intervient Ferdinand de Lesseps. Né en 1805, entré fort jeune dans la carrière diplomatique, il avait été en 1826 élève consul à Alexandrie, où il ébaucha des relations qui devaient lui être précieuses en son âge mûr. Il y connut Méhémet-Ali, et le pacha lui avait dit : « C'est ton père qui m'a fait ce que je suis; rappelle-toi qu'en toutes circonstances, tu peux compter sur moi. » Ils ne devaient pas se revoir. Nous retrouvons Lesseps au consulat de Malaga (1839), puis de Barcelone (1841), puis à la légation de Madrid (1848), puis au poste si difficile de Rome dans les années critiques de 1848 et 1849. A ce moment, par suite d'un désaccord entre lui et le gouvernement du Prince-Président, il donna sa démission. L'Égypte l'attirait depuis trop longtemps : le problème de la jonction entre les deux mers n'avait jamais cessé de le passionner. Dès 1826, âgé de vingt et un ans, il avait étudié le rapport de Le Père. De tous les postes qu'il occupa ensuite, il suivait les travaux exécutés par Méhémet-Ali et ses collaborateurs français, les essais des Saint-Simoniens, les projets des divers ingénieurs. Il avait même rédigé un mémoire qui, traduit en arabe, fut placé sous les yeux d'Abbas-Pacha, dont la médiocre intelligence n'en tint aucun compte. La Turquie n'avait pas fait meilleur accueil au projet.

Successivement étaient morts Méhémet-Ali (novembre 1848), puis Abbas-Pacha (septembre 1854). La vice-royauté fut dévolue à Mohammed-Saïd, quatrième fils du fondateur de la dynastie. Lesseps, autrefois, s'était lié avec lui d'une amitié de jeunesse. Il s'empressa de lui adresser une lettre de félicitations sur son avènement, lui annonçant une prochaine visite. Pourtant sur le nouveau Khédive, il recueillait une information inquiétante : Saïd avait confié naguère au consul général de Hollande que, son père ayant renoncé à tout projet de canal interocéanique pour ne pas s'attirer des difficultés avec l'Angleterre, si lui-même devenait vice-roi, « il ferait comme son père. » Le 15 novembre eut lieu, au camp de Maréa, près du Caire, l'entrevue entre les deux anciens amis : Lesseps acheva de séduire Saïd par sa bonne grâce, sa bonne mine et ses prouesses de hardi cavalier. Le 30 novembre, le vice-roi signait un firman de concession accordant « à son ami M. de Lesseps le pouvoir exclusif de

fonder et de diriger une compagnie pour le percement de l'isthme de Suez. » Saïd pouvait-il se douter alors de quelles tribulations, pour son pays et pour lui-même, cet écrit si facilement donné serait le point de départ? Plus tard, Lesseps, dans une lettre intime, se demandera ce qu'aurait fait le vice-roi « si, dès la première heure, il eût pu entrevoir toutes les difficultés, tous les obstacles que l'Angleterre allait multiplier sous ses pas. » Moins de cinq ans après la signature du firman, Saïd montrait à Lesseps ses vêtemens flottant autour de lui et lui disait : « Voyez comme ces Anglais m'ont fait maigrir ! »

L'adhésion apportée naguère par Lesseps à leur Société d'études avait été saluée par les Saint-Simoniens comme un grand succès. Avant de s'embarquer de France pour l'Égypte, Lesseps avait vu, à Lyon, Enfantin et Arlès-Dufour; à Marseille, Paulin Talabot. En janvier 1855, il écrivait à Arlès-Dufour qu'il voyait en lui son successeur éventuel et « le président-né du futur conseil d'administration. » Cependant Paulin Talabot, soutenu par Arlès-Dufour, s'obstinait à prôner son plan de canalisation. Lesseps, dont les idées n'étaient pas moins arrêtées, faisait une vive critique du « tracé de M. Paulin Talabot, dont je suis loin de contester le mérite supérieur, mais qui, sans être jamais venu sur les lieux, coupait l'Égypte entière, au lieu de couper l'isthme de Suez. » La rupture ne tarda pas à se produire : elle devait avoir pour conséquence d'exclure du futur conseil Talabot, Arlès-Dufour et Enfantin. Celui-ci, avec une hauteur de vues et de caractère qu'on ne peut méconnaître, calma l'irritation de ses amis : « Que l'œuvre que j'ai signalée et fait mettre à l'étude, comme grandement utile aux intérêts matériels et moraux de l'humanité, s'exécute, et je serai le premier à bénir l'exécuteur. Sans doute, il sera bon et juste que l'on sache, dans l'avenir, que l'initiative de cette réalisation gigantesque a été prise par ceux-là mêmes en qui le vieux monde ne voulut voir d'abord que des utopistes, des rêveurs, des fous : mais rapportez-vous-en à l'histoire pour cela. » Un de ses disciples, Maxime du Camp, nous fait cette confidence : « Sans nous être donné le mot, et afin de ne point ranimer des pensées douloureuses, nous ne parlions jamais de l'isthme à Enfantin. » Pourtant, jusqu'au bout, il garda une attitude correcte, exempte d'envie et de jalousie. Quand le succès de l'entreprise se dessina, il disait encore : « J'ai été un vieux niais de m'affliger, car

tout ce qui est arrivé a été providentiel. Entre mes mains, l'affaire eût échoué ; je n'ai plus la force et l'élasticité nécessaires pour faire face à tant d'adversaires... Pour réussir, il fallait, comme Lesseps, avoir le diable au corps. Grâce à Dieu, c'est lui qui mariera les deux mers... Il importe peu que le vieux Prosper Enfantin ait subi une déception, mais il importe que le Canal de Suez soit percé, et il le sera. C'est pourquoi je remercie Lesseps, et je le bénis. »

En somme, le rôle des Saint-Simoniens, dans l'histoire du Canal, est des plus honorables. C'est grâce à leur ardeur, à leur foi dans le progrès, à leur élan de jeunesse, à leur enthousiasme presque religieux que le projet de jonction put sortir du domaine de l'utopie, échapper aux cartons des ingénieurs et devenir une préoccupation publique dans l'Europe entière. S'ils ont échoué sur une question technique, il ne faut pas oublier qu'ils eurent raison sur une autre question du même ordre : en détruisant le préjugé de la surélévation, ils rendirent possible l'exécution du tracé qu'ils se refusaient à adopter. Enfin, ils s'abstinrent de créer aucune difficulté à leur rival plus heureux et firent preuve, jusqu'à la fin, de grandeur d'âme et de désintéressement. Ce n'est pas un des moindres mérites de M. Charles-Roux que d'avoir apporté plus de lumière sur cette curieuse et puissante initiative des Saint-Simoniens.

IV

Ferdinand de Lesseps, ayant pris résolument parti pour le tracé direct, le fit approuver par le Khédive. Linant-bey et Mougel-bey, ces anciens collaborateurs de Méhémet-Ali, terminèrent en mars 1855 leur *Avant-projet pour le percement de l'isthme de Suez*. Il fallait maintenant s'assurer l'approbation du sultan Abdul-Medjid, suzerain du Khédive, celle du gouvernement français, surtout le concours ou la neutralité de l'Angleterre. C'est à cette tâche, de caractère tout diplomatique, que l'ancien consul allait consacrer les meilleures années de sa vie. Lesseps avait à obtenir du Sultan la ratification du firman accordé par Saïd. Il se rendit d'abord à Constantinople et fut admis à l'audience d'Abdul-Medjid. C'était en pleine guerre de Crimée, et le Padishah ne pouvait que manifester de la bienveillance pour un projet français Tout aussitôt se dressa l'opposition de l'am-

bassadeur britannique, lord Stratford de Redcliffe. Celui-ci fit ajourner, jusqu'à ce que son gouvernement eût été consulté, la ratification du Sultan.

Lesseps comprit que l'opposition de l'ambassadeur anglais ne pouvait être brisée que par une campagne en Angleterre. A la fin de juin 1855, il était à Londres. C'est moins au gouvernement britannique qu'il comptait faire appel qu'à l'opinion et aux intérêts britanniques. La Compagnie des Indes, la Compagnie péninsulaire et orientale de navigation, les négocians de la Cité, les chambres de commerce, les armateurs, les fabricans de machines applaudirent à une entreprise dont le succès diminuerait de plus de moitié la durée et les frais du voyage entre la Grande-Bretagne et les Indes. En revanche, le gouvernement se révélait intraitable. Palmerston adressait au cabinet des Tuileries une note où il dénonçait « la poursuite d'une œuvre chimérique qui pouvait altérer les bons rapports des deux grandes nations européennes. » Clarendon, ministre des Affaires étrangères, invoquait « la tradition du cabinet de Saint-James, qui a toujours été contraire à la canalisation de l'isthme de Suez. »

Revenu à Paris, Lesseps obtint une audience de Napoléon III, qui lui dit : « Cela se fera ; soyez fort, et tout le monde vous soutiendra. »

Pour être fort, surtout contre Palmerston et Clarendon, il sentit qu'il lui fallait s'appuyer sur l'opinion britannique et sur l'universalité de l'opinion européenne. Lesseps constitua une commission internationale, où furent appelés des savans et des spécialistes appartenant à tous les pays. Elle comprit même des Anglais. Elle tint deux séances à Paris (octobre 1855) et désigna quatre de ses membres, dont un Anglais, pour aller étudier la question sur les lieux mêmes. Lesseps présenta au vice-roi les délégués ; Linant et Mougel leur firent les honneurs de l'Égypte, les promenèrent du Caire à Suez, puis de Suez à Péluse, sur les vestiges de l'ancien canal et sur la ligne des nouveaux puits de forage. Les délégués rédigèrent un rapport sommaire approuvant le projet Lesseps et l'adressèrent au Khédive. De retour en Europe, ils préparèrent un rapport définitif qui parut l'année suivante. Déjà le vice-roi, le 5 janvier 1856, avait accordé un firman qui renouvelait celui de 1854 et qui devait être la charte de la Compagnie. Lesseps repartit pour l'Angleterre. Il y tint une vingtaine de meetings, recueillit l'adhésion des chambres

de commerce, et les témoignages d'une popularité presque universelle, mais sans réussir à désarmer l'hostilité des gouvernans. Palmerston déclarait à la tribune que l'entreprise était « physiquement impraticable; » que tout au moins la dépense serait beaucoup trop grande pour faire espérer au capital aucune espèce de rémunération; et qu'elle devait être placée « au rang de ces nombreux projets d'attrape (*bubble*) qui, de temps à autre, sont tendus à la crédulité des capitalistes gobe-mouches. » En même temps, il faisait, en secret, dire à Lesseps que, s'il consentait à lui livrer Suez et la garde du canal, l'opposition du cabinet anglais cesserait aussitôt. Lesseps éconduisit le porteur de ces propositions. Palmerston continuait, officiellement, à ne pas croire à la possibilité du canal; mais il avait soin de faire occuper l'îlot de Périm, qui devait en commander l'issue méridionale. Le gouvernement anglais semblait alors isolé parmi tous ceux de l'Europe, dont les sympathies se déclaraient hautement pour l'entreprise; en Angleterre même, il se trouvait en conflit avec les manifestations de l'opinion.

Lesseps, dans une réfutation publique du discours de Palmerston, mettait celui-ci en contradiction avec les conclusions de la science européenne, manifestée par les hommes les plus compétens et les plus désintéressés; avec les termes du rapport définitif de la commission internationale; avec les intérêts les plus évidens de l'industrie, du commerce et même de la politique britanniques. Il repoussait l'accusation d'avoir voulu tendre un piège à l'épargne britannique : lui avait-il seulement fait appel? « Les capitaux anglais font si peu besoin à l'entreprise dont je suis le précurseur que, si la part réservée à l'Angleterre (40 millions sur un capital de 200 millions) n'était pas entièrement acceptée par elle, cette part serait à l'instant couverte par les demandes supplémentaires qui me sont parvenues de diverses parties du monde. »

A la suite d'un échange d'observations entre les deux cabinets des Tuileries et de Saint-James, il fut verbalement convenu que « ni la France, ni l'Angleterre ne pèseraient sur les décisions de la Turquie ou de l'Égypte, et qu'elles laisseraient l'affaire de Suez suivre en toute liberté son cours commercial et industriel. » C'était une de ces clauses de *non-intervention* comme celles qui étaient alors à la mode dans la plupart des complications européennes. Elle n'empêcha point le gouvernement anglais de con-

tinuer sa campagne auprès du Sultan pour lui faire refuser la ratification du firman khédivial.

Lesseps, comme s'il eût déjà obtenu cette ratification, s'occupait de constituer la Compagnie et d'en faire rédiger les statuts. Le capital social était fixé à 200 millions, divisé en 400000 actions de 500 francs, réparties entre 25 000 souscripteurs. Lesseps aurait souhaité que toutes les nations européennes concourussent à la formation de ce capital ; mais leur concours fut très inégal : tandis que la France souscrivait à 207 111 actions et les pays ottomans à 96517, la Hollande n'était représentée que par 2615 actions, la Belgique par 324, la Suisse par 460, la Prusse par 15, le Danemark par 7. Ni l'Angleterre, ni l'Autriche, ni le reste de l'Allemagne, ni les États-Unis, ni la Russie n'avaient fait une seule demande. Lesseps n'en réservait pas moins, pour le cas où ces pays se décideraient enfin, un stock de 85 506 actions. Il avait refusé de s'adresser aux grands banquiers, qu'il estimait trop exigeans, et ne faisait appel qu'au public. La souscription prenait donc le caractère d'une manifestation presque entièrement française et en même temps très démocratique. C'est ce dernier caractère que ne manqua pas d'incriminer Palmerston, toujours acharné à discréditer l'entreprise. Il la dénonça comme étant uniquement l'œuvre de « petites gens. » Le *Globe*, journal officieux du cabinet anglais, paraphrasait en ces termes la boutade du premier ministre : « Les souscripteurs principaux sont des garçons de café, trompés par les journaux qu'ils ont sous la main, et des garçons épiciers, habitués à lire des *puffs* sur les enveloppes de leurs paquets. Le clergé a été largement victime, et 300 portefaix ont réuni leurs sous pour acheter des actions. Toute l'affaire est un vol manifeste, commis au préjudice de gens simples, qui se sont laissé duper, et jamais on ne percevra seulement un maravédi de péage sur un canal irréalisable. »

Lesseps, dédaignant de répondre à toutes ces attaques, achevait d'organiser ses chantiers. Le 25 avril 1859, il fit donner, en grande cérémonie, le premier coup de pioche au lido de Port-Saïd, sur la Méditerranée. Il annonçait au ministre des Affaires étrangères de France « le retentissement qu'a eu dans le monde entier notre coup de pioche. » De retentissement, il n'y en eut que trop. La diplomatie anglaise fit rage au Caire et à Constantinople. Justement la France se trouvait engagée dans la guerre

d'Italie, et la Grande-Bretagne profitait de nos embarras. On menaça le vice-roi de révocation. Il dut signifier à temps que les travaux préparatoires avaient été seuls autorisés, non l'exécution définitive, subordonnée à la ratification par le Sultan. Les membres du corps consulaire d'Égypte furent invités à donner communication de cette défense à leurs nationaux. Même le consul de France, par un étrange excès de zèle, interdit aux siens de prêter aucun concours à Lesseps. Celui-ci risquait de se voir abandonner à la fois par ses travailleurs fellahs et par ses collaborateurs européens.

Il résolut d'en appeler à Napoléon III et se rendit à Paris. Dans l'intervalle étaient survenus Magenta, Solférino, l'affranchissement de l'Italie, la paix de Zurich; l'empire français semblait à l'apogée de la gloire: l'Orient comme l'Occident s'inclinait devant son prestige. Lesseps fut reçu à Saint-Cloud, le 23 octobre, et l'empereur lui dit : « Comment se fait-il, monsieur de Lesseps, que tout le monde soit contre votre entreprise? — Sire, c'est que tout le monde croit que Votre Majesté ne veut pas nous soutenir. — Eh bien! soyez tranquille : vous pouvez compter sur mon appui et ma protection. » Le trop zélé consul de France fut rappelé d'Égypte. Notre ambassadeur à Constantinople, Thouvenel, reçut l'ordre d'y employer toute son influence en faveur de l'entreprise. L'ambassadeur anglais Bulwer, écrivait Lesseps, « cherche à détruire le soir ce que M. Thouvenel a fait le matin. Malheureusement pour lui, il se lève toujours trop tard, et, avec les Turcs, c'est de bonne heure qu'il faut faire les affaires. » Thouvenel trouva un précieux concours auprès de deux de ses collègues, l'Autrichien et le Russe. Bulwer eut beau tempêter. menacer d'une guerre la Turquie, Abdul-Medjid accorda son approbation. Toutefois ce n'était qu'en principe, et il fallut attendre longtemps encore l'iradé de confirmation.

La mauvaise humeur du gouvernement anglais se donnait carrière dans les discours de Palmerston, répétant en plein parlement que l'entreprise était « une des plus remarquables tentatives de tromperie qui aient été mises en pratique dans les temps modernes. » Le *Daily News* assimilait le roman de Lesseps « aux plus extravagantes fictions d'Alexandre Dumas ; » le *Times* assurait qu' « une nuit d'orage engloutirait tout dans le sable. » Un membre de la Chambre des lords, Carnarvon, accusait le gouvernement français de « se laisser compromettre dans le projet

d'une compagnie en banqueroute » et de « se faire le ravaudeur d'une spéculation qui n'est qu'un leurre aussi grossier et aussi trompeur qu'aucun de ceux qui aient été lancés sur la mer du commerce. » Lesseps, exaspéré, désigna deux témoins, le général Morris et l'amiral Jurien de la Gravière, pour aller demander au noble lord réparation par les armes. Ils lui firent comprendre que la meilleure réponse à ces calomnies serait de « mener à bonne fin la grande entreprise. »

La jalousie britannique cherchait, contre Lesseps, à faire vibrer toutes les cordes, même celles de l'humanitarisme et de la philanthropie. Dans son firman du 5 janvier 1856, le Khédive avait cru agir dans l'intérêt de ses sujets en stipulant que les « quatre cinquièmes au moins » des ouvriers employés aux travaux seraient égyptiens. Des membres du parlement anglais en prirent texte pour dénoncer l'exploitation du travail servile. Lesseps, dans une lettre rendue publique, réfuta ces accusations. A supposer que le travail servile fût une institution égyptienne, il demandait si un gouvernement étranger avait le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Égypte. L'Angleterre était-elle intervenue aux États-Unis pour faire cesser l'esclavage des noirs, en Russie pour demander l'abolition du servage? Quand l'Angleterre avait éprouvé le besoin, sous le vice-roi Abbas-Pacha, de faire construire un chemin de fer d'Alexandrie au Caire, s'était-elle inquiétée s'il avait été exécuté par la main d'œuvre servile? Quand les débordemens du Nil avaient endommagé une partie de la voie, n'était-ce pas sur ses instances que 50000 fellahs avait été rassemblés en quelques jours, dans les conditions les plus défavorables à leur bien-être et à l'hygiène? Au contraire, les indigènes employés aux travaux du Canal français recevaient une nourriture de choix, trouvaient, en cas de maladie, les secours médicaux les plus éclairés, étaient à l'abri de tout châtiment corporel, touchaient un salaire supérieur au taux du pays. On n'avait pas perdu deux hommes sur 10000, proportion très inférieure à la mortalité normale de l'Égypte. Les travaux du Canal procuraient aux indigènes des millions de francs en salaires ; « nous élevons le fellah à la dignité de l'ouvrier libre. » Donc « à quoi bon, ces coups d'épingles? »

V

A travers toutes ces difficultés et toutes ces polémiques, l'œuvre avançait. Le 2 février 1862, le canal d'eau douce, du Nil au lac Timsah, était terminé; le 15 mai, on posait la première pierre de la Ville du Lac (Ismaïlia); le 18 novembre, les eaux de la Méditerranée faisaient leur entrée dans le Timsah.

Le 18 janvier 1863, mourait le khédive Mohammed-Saïd. Son successeur Ismaïl prononça une parole qu'il convient de relever, car elle avait un sens profond, presque prophétique : « Personne n'est plus *canaliste* que moi; mais je veux que le Canal soit à l'Égypte, et non l'Égypte au Canal. » L'enchaînement des causes et des effets, ce que les Anciens eussent appelé la fatalité, devait être plus fort que la volonté d'un homme. Ismaïl verrait luire le jour où l'Égypte suivrait forcément les destinées du Canal et semblerait n'en être que la dépendance et l'accessoire.

Ismaïl n'avait pas l'énergie, la fermeté, la ténacité de son prédécesseur, ni sa franchise. Avec lui, les Anglais n'eurent que trop de facilités à continuer leurs menées. Ils trouvèrent moyen de séduire jusqu'à son ministre des Affaires étrangères, Nubar-Pacha. Quand celui-ci fut envoyé par son maître à Constantinople, il emportait deux séries d'instructions : les unes, qui lui étaient données par Ismaïl, mais dictées par les agens britanniques, avaient pour objet d'obtenir du Sultan qu'il réglât définitivement la situation de la Compagnie du Canal; les autres, qui lui étaient confiées par ces mêmes agens, tendaient à solliciter auprès de la Porte la déchéance pure et simple de la Compagnie. Les instructions officielles étaient déjà bien assez rigoureuses pour celle-ci : Ismaïl remettait en question la charte du 5 janvier 1856. Il demandait ou était censé demander que le contingent de travailleurs fellahs fût réduit à 6 000 hommes ; que les dimensions fixées pour le Canal fussent revisées; que les redevances payées au Khédive par la Compagnie fussent augmentées, tandis que les concessions territoriales primitivement accordées à celle-ci seraient énormément réduites. Si elle ne souscrivait pas, dans un délai de six mois, à ces conditions si dures, les travaux seraient interrompus, même par la force. Ces conditions firent le fond de l'ultimatum qui fut adressé à Lesseps par Fuad-Pacha, grand vizir de la Porte. En même temps les journaux anglais

donnaient à Lesseps et aux « aventuriers qui l'ont soutenu de leur argent, » le conseil charitable « de se tirer promptement d'une mauvaise affaire et de faire le meilleur marché qu'ils pourront avec le pacha. » Cette fois les Anglais ne contestaient plus la possibilité d'achever le Canal; ils travaillaient simplement à s'en réserver l'achèvement.

Nubar-Pacha, qui avait si bien réussi à Constantinople, était venu à Paris dans l'espoir d'y compléter son œuvre de destruction ou de spoliation. M. Charles-Roux nous révèle qu'il y trouva, jusque dans l'entourage et presque la famille de l'Empereur, d'étranges patronages. Lesseps les démasqua et les flétrit en quelques boutades énergiques. Puis c'est à Nubar-Pacha qu'il s'attaqua. Il l'assigna devant le tribunal civil de la Seine, « pour avoir, en sa qualité privée, pris la responsabilité de la publication de documens falsifiés et diffamatoires contre la Compagnie. » Les actionnaires de celle-ci donnèrent un grand banquet présidé par le prince Napoléon et où le monde officiel était largement représenté. Le prince, dans son toast, prit vivement à partie l'intrigant ministre du Khédive : « Nubar est venu ici, quoi faire ? Essayer de mettre le désordre parmi nous... Quelles furent ses lettres de recommandation ? Ai-je besoin de le dire ? Des lettres de crédit sur des banquiers anglais. Son argent de poche, de quoi se composait-il ? De livres sterling, et non de napoléons d'or. » D'autres manifestations achevèrent de terrifier le ministre infidèle. Pour comble, à Paris même, Lesseps put signifier à Nubar-Pacha le désaveu de son maître : Ismaïl s'en rapportait complètement à l'arbitrage de l'empereur des Français pour régler amiablement tous les litiges. Et Napoléon III avait accepté le rôle d'arbitre.

Assisté d'une commission de sénateurs, de députés et de conseillers d'État, l'Empereur étudia ces litiges et, le 6 juillet 1864, rendit sa sentence arbitrale : la Compagnie renoncerait à exiger du gouvernement égyptien tout contingent de travailleurs fellahs; elle lui rétrocéderait 60 000 hectares qu'elle avait obtenus de lui sur les bords du Canal, n'en gardant plus que 23 000, plus son domaine du Ouâdy ; elle cessait d'être propriétaire du canal d'eau douce, mais en restait usufruitière jusqu'à la fin de sa concession ; en échange, le Khédive s'engageait à lui verser, par annuités, une somme de 84 millions.

Lesseps éprouva quelque regret à rétrocéder ces 60 000 hec-

tares, qui devaient leur fécondité nouvelle à la proximité des canalisations, et où il avait rêvé de créer une vaste colonisation, comme avait fait le Joseph de la Bible dans la terre de Gessen; mais les 84 millions que la Compagnie devait recevoir du Khédive constituèrent une précieuse ressource, au moment où allaient commencer pour elle les difficultés financières. Un autre avantage sérieux, c'est que le gouvernement impérial, en assumant le rôle d'arbitre, s'engageait implicitement à soutenir la Compagnie contre toute malveillance de l'Égypte, de la Turquie, et même de l'Angleterre.

On ne pouvait espérer que l'arbitrage même ne fût pas discuté. Bulwer s'employait fiévreusement à le battre en brèche. Il rencontra dans le marquis de Moustier, successeur de Thouvenel à l'ambassade de Constantinople, un surveillant vigilant et un contradicteur résolu. Entre ces deux forces opposées, la résultante risquait d'être l'immobilité de la Porte. Elle s'avisa, pour gagner du temps, de demander un supplément d'informations. Bulwer lui-même tint à se documenter sur les lieux. Il se rendit en Égypte, et Lesseps lui fit, avec une joie peut-être ironique, les honneurs des travaux. Bulwer put se persuader que non seulement le Canal n'était pas une utopie, comme persistait à l'affirmer la presse britannique, mais que son achèvement n'était plus qu'une question de mois. Il revint à Constantinople absolument convaincu. Convaincu de quoi? De la nécessité, puisque le canal allait être réalisé, d'assurer sur lui la mainmise britannique. Son hostilité resta aussi active, mais elle changea d'objet. Il ne s'agissait plus d'empêcher, mais de prendre. Bulwer avait pu, comme ses compatriotes, garder l'espérance que la Compagnie verrait la fin de son capital social de 200 millions avant l'achèvement de son œuvre; or, voici que les deux Chambres françaises l'autorisaient à contracter un emprunt de 100 millions, qui fut aussitôt couvert. C'était donc bien avec de l'argent français, au profit des actionnaires français, que l'œuvre serait complètement réalisée. Bulwer n'eut plus d'autre souci que d'empêcher la ratification par le Sultan.

L'iradé se faisait toujours attendre. Quand l'empereur des Français, en avril 1865, vint à Marseille s'embarquer pour l'Algérie, Fuad-Pacha, qui faisait une cure dans notre Midi, s'empressa d'aller saluer le souverain. Celui-ci ne répondit pas à son salut. Très ému de ce froid accueil, le grand vizir demanda si l'Empe-

reur avait quelque grief contre lui ou son gouvernement. On lui répondit par ce simple mot : *Firman*. Le Turc comprit, et quelques jours après arrivait en France l'iradé vainement sollicité depuis douze ans, le firman libérateur.

Le 14 mars 1869, le Canal, poussé jusqu'aux lacs Amers, y déversait, en présence du vice-roi et du prince de Galles, les eaux de la Méditerranée. Elles s'y rencontraient avec celles de la Mer-Rouge. La grande œuvre était achevée. Il ne restait plus qu'à en faire l'inauguration solennelle. Elle eut lieu le 17 novembre, avec une splendeur exceptionnelle, au milieu d'un prodigieux concours d'indigènes et d'étrangers, en présence de l'impératrice des Français, de l'empereur d'Autriche, du prince royal de Prusse, du couple héritier des Pays-Bas, de l'émir Abd-el-Kader, d'une infinité de princes et princesses, de diplomates, de généraux, d'amiraux, de savans, d'armateurs, d'ingénieurs. On peut dire que toute l'Europe fut témoin à ce « mariage des deux mers. » Je ne peux que renvoyer à l'ouvrage de M. Charles-Roux pour le détail de ces brillantes cérémonies. Tous les hôtes purent contempler ces villes nouvelles que le génie français avait fait sortir des sables ou des marais : Port-Saïd sur la Méditerranée, Ismaïlia sur le lac Timsah, Port-Tewfik sur la Mer-Rouge. Ils purent, sur une flottille nombreuse et magnifiquement pavoisée, naviguer sur le Canal enfin ouvert à toutes les nations et que l'énergie d'un homme avait fait passer du domaine du rêve dans le domaine de l'éblouissante réalité. Ce fut pour Lesseps un jour d'apogée et la récompense de quinze ans de persévérance. Comme l'a dit excellemment le vicomte Melchior de Vogüé : « Désirs des vieux Pharaons, des conquérans romains, des khalifes arabes, du conquérant français et de ses savans confrères, désirs de Sésostris, d'Alexandre, de César et de Bonaparte, il n'a pas fallu moins que ces velléités pour forger enfin la volonté que nous avons vue vivre et vaincre dans la personne de Ferdinand de Lesseps. »

VI

La présence du prince de Galles à l'inondation des lacs Amers, celle de l'ambassadeur britannique George Elliot à la grande inauguration, indiquaient assez le revirement qui s'était opéré dans l'opinion britannique. Nous l'avons vu commencer dans le

cerveau de Bulwer. Il se poursuivait, avec l'alliage des arrière-pensées que Bulwer, à la fois convaincu et convoiteux, avait rapportées d'Égypte à Constantinople. Certes, l'amende honorable que l'on faisait au génie longtemps méconnu de Lesseps était aussi complète qu'il le pouvait désirer. Dès 1868, lord Stanley avait, à la stupeur des cotonniers anglais qui l'écoutaient, fait cette déclaration : « Je n'ai aucune espèce de doute sur l'achèvement définitif du canal de Suez. » Duckworth, président de la chambre de commerce de Liverpool, rendait un public hommage à un des « grands bienfaiteurs de l'humanité, » affirmant que la postérité le lui rendrait « d'une façon plus ample et illimitée. » Gladstone s'écriait : « Nos grands ingénieurs se sont trompés; M. de Lesseps était dans le vrai. » La reine d'Angleterre envoyait à celui-ci la grand-croix de l'Étoile de l'Inde, pour « l'énergie, l'habileté, la persévérance, avec lesquelles, pendant tant d'années et au milieu de si grandes difficultés, il avait poursuivi la création du Canal. » Avec des considérans analogues, la Cité de Londres lui décernait le titre de citoyen. Le *Times*, qui l'avait tant de fois diffamé, saluait par ces lignes son débarquement en Angleterre : « Le Canal de Suez est une des merveilles du monde moderne. Maintenant qu'il est fait, nombre de gens diront qu'il n'était pas difficile de le faire... M. de Lesseps arrive dans un pays qui n'a rien fait pour le Canal et qui, cependant, depuis qu'il est ouvert, l'a fait traverser par plus de navires que toutes les nations du monde ensemble. Ce pays lui fournira les dividendes presque entiers que ses actionnaires recevront. Que ce soit la satisfaction que nous offrons pour le tort que nous avons pu primitivement avoir ! »

Ainsi toute l'Angleterre, — commerçans, financiers, publicistes, les gouvernans eux-mêmes, — confessait « la grande faute d'incrédulité. » Restait à savoir comment on se proposait de la réparer. En ce qui concerne les intérêts français, la pénitence devait être pire que le péché. Les grosses difficultés, les vrais périls commencèrent lorsque les Anglais eurent cessé d'être « incrédules. »

Ce qui dominait la situation, c'était une dangereuse antinomie. Le Canal avait été exécuté uniquement par l'énergie française, presque uniquement par les capitaux français, sans aucune souscription britannique; mais la rémunération des capitaux français allait reposer, pour les quatre cinquièmes au moins,

sur les recettes fournies par la transit de vaisseaux britanniques. D'une part, des actionnaires surtout français; d'autre part, des cliens surtout anglais. Il y avait là deux intérêts diamétralement opposés, deux prétentions qu'on pouvait croire parfois inconciliables. L'antithèse est nettement posée dans un échange de vues, en février 1885, entre lord Granville et Waddington, ambassadeur de France à Londres. Le Canal de Suez, faisait observer celui-ci, est une œuvre essentiellement française. — Le Canal, répondait celui-là, bien que construit par des Français, ne vit que par le transit du commerce anglais. — C'est possible, répliquait notre ambassadeur, mais « si le Canal n'avait pas été creusé par M. de Lesseps, il n'y aurait de transit d'aucune espèce. » Ce court dialogue pourrait servir d'épigraphe à toute l'histoire ultérieure du Canal.

Peu de temps après l'apothéose de novembre 1869, que suivit de près la chute de l'Empire, la situation financière de la Compagnie se révéla très difficile. La réalisation de son œuvre avait coûté 432 807 885 francs. Or. la Compagnie n'avait pu disposer que des 200 millions du capital social (le Khédive ayant pris à son compte les 176 602 actions que Lesseps avait réservées pour l'option de l'Angleterre) et des 100 millions de l'emprunt de 1868. Les recettes et la progression des recettes n'avaient pas été suffisantes pour combler la différence. La Compagnie était en retard pour le paiement de trois coupons, soit de 15 millions, aux obligataires. Les réclamations des obligataires et des autres créanciers, les assignations devant le tribunal de commerce de la Seine se multipliaient. Il pleuvait du papier timbré. D'autre part, aucun dividende n'étant réparti, les actions tombaient au-dessous du pair. La spéculation en profitait pour organiser une campagne de presse contre la Compagnie, dont les titres s'en trouvaient encore plus discrédités. Elle tenta d'émettre un nouvel emprunt de 20 millions : il ne fut couvert que jusqu'à concurrence de 12 millions. On put croire un moment qu'elle serait contrainte à liquider.

A la taxe de 10 francs par tonne payée par les navires transitans dans le Canal elle voulut ajouter une surtaxe, temporaire à la vérité, de 1 franc par tonne. Cette tentative n'eut d'autre résultat que de provoquer les protestations des armateurs et de soulever la question très épineuse de l'évaluation du tonnage. La Compagnie imposait celle de l'ordonnance de Colbert (1681),

aux termes de laquelle la tonne équivaudrait à un cube de $1^m,44$; les armateurs prétendaient que l'évaluation portée sur le livre de bord devait faire foi; or, cette évaluation variait pour les navires d'une même nation. On plaida devant les tribunaux de Paris : la Compagnie perdit son procès en première instance et le gagna en appel. Quant à la surtaxe de 1 franc, elle ne fut admise ni par les armateurs, ni par le gouvernement égyptien, ni par la Porte, retombée sous l'influence britannique depuis les désastres de la France. Le Sultan envoya sur le Canal 10 000 soldats ottomans pour prêter main-forte aux revendications des armateurs.

Cette fois, ce n'était plus le gouvernement anglais qui se montrait hostile à la Compagnie; c'était ce monde commercial de la Grande-Bretagne sur qui Lesseps avait, naguère, pu prendre appui contre le gouvernement. En revanche, c'est celui-ci qui prépara le coup de théâtre de 1875 : on apprit tout à coup qu'il venait d'acquérir les 176 602 actions que le Khédive, dont la fortune était en pleine déconfiture, ne pouvait plus garder. Le gouvernement anglais les achetait au prix de 100 millions, soit 568 francs par action : en prenant le cours d'aujourd'hui, à environ 3 500 francs, on voit qu'il a réalisé un bénéfice d'environ 518 millions, plus les 120 millions de dividende qu'il a touchés. C'était une très bonne affaire comme acte de pure spéculation financière; c'en était une meilleure encore comme spéculation politique. Propriétaire de 176 602 actions sur un total de 400 000, le gouvernement devenait, dans une forte proportion, copropriétaire du Canal; il acquérait le droit de faire entrer dans le conseil d'administration trois et, par la suite, dix représentans de la Reine. C'est ainsi que l'Angleterre savait réparer, au mieux de ses intérêts, la « grande faute d'incrédulité. »

Cette désagréable surprise eut du moins son bon côté. Le gouvernement anglais se trouva intéressé désormais à défendre la Compagnie comme les tracasseries turco-égyptiennes, contre les attaques dénigrantes de ses propres journaux, contre les prétentions excessives de ses propres armateurs. Il y eut une période de calme et de prospérité. Le transit par le Canal suivait régulièrement une progression ascendante; il en était de même pour les dividendes, et les simples obligataires percevaient exactement le montant de leurs coupons. Si la Compagnie recourait à de nouveaux emprunts, de 27 millions en 1878 et de 100 millions

en 1885, ce n'était plus pour parer à un déficit ou pour échapper à la faillite : c'était uniquement pour réaliser certaines améliorations que l'expérience avait révélées nécessaires et qui, à leur tour, ne pouvaient que favoriser l'augmentation des recettes.

On put, sans compromettre les bénéfices raisonnables des actionnaires, accorder d'importantes détaxes aux armateurs.

Dans les années 1881 et 1882, une crise beaucoup plus grave que les précédentes, de caractère tout politique, faillit compromettre le caractère français, ou plutôt international, que Lesseps avait voulu garder à son œuvre. Dès janvier 1855, il semble qu'il eût prévu cette crise. Il avait alors fait remettre à Napoléon III une note destinée à être insérée dans les protocoles du futur traité de paix avec la Russie et qui était ainsi conçue : « Les puissances signataires garantissent la neutralité du Canal maritime de Suez en tout temps. Aucun bâtiment ne pourra être saisi ni dans le Canal, ni à quatre lieues des entrées sur les deux mers. Aucune troupe étrangère ne pourra stationner sur les bords du Canal, à moins d'avoir le consentement du gouvernement territorial. » Les craintes prophétiques de Lesseps ne furent pas prises alors en considération. Ni dans le traité de Paris de 1856, ni dans aucun acte ultérieur, aucune disposition ne fut insérée pour garantir la neutralité du Canal. Il restait dans une situation imprécise, comme en dehors du droit des gens.

L'inconvénient de cette situation se révéla quand éclatèrent les troubles qui provoquèrent et suivirent la déposition du vice-roi Ismaïl (26 juin 1879). L'histoire de l'Égypte et du Canal se confond avec celle de la politique générale européenne. Il nous est impossible, ici, d'entrer dans le détail de négociations où la France et l'Angleterre restèrent d'abord en tête à tête, où intervinrent ensuite les quatre autres puissances et la Porte Ottomane. M. Charles-Roux a exposé avec une lumineuse précision la politique qui fut suivie en Égypte successivement par Jules Ferry et son ministre des Affaires étrangères, Barthélemy Saint-Hilaire, puis par Gambetta, puis par M. de Freycinet, puis par la cabinet Duclerc, puis par Jules Ferry revenu aux affaires, enfin par M. Flourens. Deux fois la France, à la suite des plus tristes journées parlementaires, perdit la possibilité de se maintenir en Égypte. Deux fois la Chambre des députés fit échouer les plus sages combinaisons de nos gouvernans. Ce fut le

29 juillet 1882, lorsque les partisans d'une intervention complète en Égypte et ceux de la non-intervention absolue se coalisèrent contre M. de Freycinet, préconisant une intervention restreinte, mais qui eût suffi pour empêcher la mainmise de l'Angleterre sur l'Égypte, et le mirent en échec par 417 voix contre 75. Ce fut surtout le 30 mars 1885, lorsque les députés, affolés par les nouvelles de Langson, renversèrent Jules Ferry. Celui-ci, le matin même de cette journée, avait présidé la première séance d'une commission formée par les délégués des puissances, et dont il n'avait arraché à l'Angleterre la constitution qu'à force de persévérance et d'énergie. La neutralité du Canal devait y être traitée à fond, les résultats des victoires anglaises à Alexandrie et à Tell-el-Kébir soumis à l'examen de l'Europe. Jules Ferry pouvait compter, — ce fut la première manifestation de la future alliance, — sur le concours de la Russie et, dans une certaine mesure, sur celui des deux puissances germaniques. Le vote de la Chambre bouleversa toutes ces combinaisons; l'Angleterre recouvra sa pleine liberté d'action aussi bien en Égypte qu'en Indo-Chine, où elle se hâta d'opérer la conquête de la Birmanie, et en Afrique occidentale, où elle put contrecarrer à son gré le mouvement d'expansion française.

Pendant leur lutte contre Arabi-Pacha, bien que Lesseps eût obtenu de celui-ci qu'il se tiendrait éloigné du Canal, les généraux britanniques avaient occupé les établissemens de la Compagnie et suspendu le trafic international. Devant les protestations de Lesseps, ils réduisirent à quelques jours cette usurpation (20-24 août 1882). En fait, Lesseps avait obtenu un succès, de caractère tout personnel; en droit, la question n'était pas résolue. La chute de Jules Ferry semblait en reculer indéfiniment la solution. Pourtant les négociations furent reprises par M. Flourens. Elles traînèrent en longueur, parce que, d'une part, l'Angleterre entendait réserver au Khédive, c'est-à-dire à elle-même, un droit exclusif de police sur le Canal et que, d'autre part, elle n'acceptait pas que la convention à intervenir pût être opposée « à aucune mesure qui serait nécessaire pour la défense de l'Égypte, » c'est-à-dire à l'occupation britannique (Propositions de lord Salisbury, 4 mai 1887). Vainement M. Flourens essaya de savoir par qui ces mesures seraient prises et qui serait juge de leur nécessité : il ne recueillit que des explications tendant à identifier le Khédive et « son alliée » l'Angleterre.

Enfin, le 21 octobre 1887, un nouveau projet de convention fut remis à notre ambassadeur : entre autres concessions, l'Angleterre acceptait le principe de la surveillance collective des puissances sur l'exécution du traité à intervenir et la réunion annuelle d'une commission composée de leurs représentans. Cette fois, le gouvernement français accepta, et les deux cabinets soumirent aux autres puissances les termes de leur accord. Elles n'y firent que des modifications sans importance, et, le 22 décembre 1888, fut signée à Constantinople, par les représentans des six puissances et de la Porte, la « Convention internationale pour le libre passage du Canal de Suez (1). » M. Charles-Roux, se livrant à l'examen de ce document, constate que la commission permanente proposée par la France n'a pas été maintenue; que la surveillance internationale du Canal n'est pas organisée; et qu'il n'existe pas de sanction. Sa conclusion n'en est pas moins celle-ci : « Fût-elle encore plus platonique, plus dépourvue de sanction, plus entourée de réserves, la Convention de 1888 conserverait la valeur d'un traité international au respect duquel sont liés l'honneur et la bonne foi des puissances qui l'ont signé. »

VII

Six années après la Convention de Constantinople, — années qui furent les plus douloureuses de sa vie, — mourait Ferdinand de Lesseps (7 décembre 1894).

Les derniers chapitres de l'ouvrage de M. Charles-Roux présentent un intérêt tout autre que les précédens. L'économiste, chez lui, prend la place de l'historien. Il nous fait assister à

(1) Voici, en résumé, les principales dispositions : — Toutes les nations ont droit, dans le Canal, en temps de guerre comme en temps de paix, au libre transit de leurs navires de commerce, de leurs navires de guerre et même des prises convoyées par ceux-ci. — Toutes ont droit à un traitement égal; aucune ne pourra rechercher des avantages particuliers, territoriaux ou commerciaux. — En aucun cas, le Canal ne sera assujetti à l'exercice du droit de blocus. — Aucun acte de guerre ne pourra être accompli sur le parcours du Canal, ni sur ses bords, ni dans un rayon de trois milles de ses deux entrées. — Ces navires de guerre ne pourront séjourner ni dans le Canal, ni dans les ports d'accès, sauf les cas de force majeure. Il leur est interdit d'y débarquer ni troupes, ni munitions, ni matériel de guerre. — Si deux navires ennemis se suivent dans le Canal, un intervalle de vingt-quatre heures devra séparer leur sortie. — D'autres dispositions limitent strictement pour les belligérans le droit à se ravitailler sur le parcours du Canal et dans ses dépendances.

toutes les améliorations, à tous les perfectionnemens dont a bénéficié le service du Canal : rectifications de tracé, élargissement des berges, dragage des fonds, organisation de l'éclairage de nuit, qui réduit de moitié la durée du parcours et double l'utilité de cette voie. Le chapitre sur l'*Œuvre sociale de la Compagnie* démontre que celle-ci n'est restée étrangère à aucune des préoccupations d'humanité qui sont l'honneur de notre époque : organisation du service sanitaire et médical ; fondation d'hospices, de salles d'asile, d'écoles ; création des caisses de retraites ; indemnités de logement, de mariage, de voyage, pour les employés ; participation de ceux-ci aux bénéfices, pour une somme qui, aujourd'hui, ne s'élève pas à moins de 16 millions. Les deux chapitres sur l'histoire des titres de la Compagnie, — actions, obligations, parts de fondateur, parts civiles, — et sur l'avenir commercial de l'entreprise, avec une grande abondance de statistiques, de tableaux, de graphiques, sont fort instructifs et d'un intérêt tout pratique.

L'examen de la situation actuelle, l'appréciation de l'œuvre économique, financière, sociale, accomplie sous les auspices de Lesseps, donne la même impression que l'histoire de ses luttes contre la rivalité saint-simonienne, contre la timidité des Khédives, les tergiversations de la Porte, l'hostilité multiforme de l'Angleterre, contre la résistance des roches ou la mobilité des sables, contre les intrigues des spéculateurs ou les chantages de la presse, contre tant de fléaux, plus nombreux que tous ceux que Moïse déchaîna autrefois sur la terre d'Égypte. On sent en Ferdinand de Lesseps l'homme merveilleusement doué au physique comme au moral, armé de toutes pièces pour mener à bonne fin une entreprise compliquée de difficultés si diverses, d'une intelligence lucide pour découvrir aussitôt les solutions les plus pratiques, de prompte résolution pour les mettre aussitôt en vigueur, capable d'enthousiasme comme un saint-simonien des premières heures, de précision comme un ingénieur, de finesse, de patience comme un diplomate, surtout d'une volonté capable de dompter toutes les résistances et de briser tous les obstacles. On comprend mieux que les infortunes et même les erreurs des dernières années n'aient en rien diminué l'admiration ou découragé les dévouemens qui s'attachèrent tout d'abord à sa personne et qu'il tint en haleine pendant trente années de luttes heureuses et de victoires. La devise qu'il emprunta à Gœthe et

aux Saint-Simoniens, *Suez et Panama*, était peut-être trop ambitieuse : elle excédait les forces d'un seul homme et dépassait la durée d'une seule vie.

Il eût fallu deux jeunesses au brillant sportsman, à l'ardent lutteur, à l'avisé politique que fut le Lesseps du Canal de Suez. N'est-ce pas Charles-Quint vieilli qui disait que la Fortune est femme et ne sourit qu'aux jeunes? Plus près des événemens que nous ne le sommes, les hommes les plus éminens ont laissé tomber sur son cercueil des paroles qui ne se souvenaient que de la gloire et qui amnistiaient la défaite. Au lendemain de sa mort, M. Gréard, l'orateur de l'Académie française, saluait en ces termes le confrère disparu : « Dans la vie si pleine, si militante, de M. de Lesseps, tout, jusqu'au sommeil qui vint à temps l'endormir dans le sentiment de sa gloire et lui épargner les plus amères tristesses, tout prépara la légende dont, un jour, l'imagination populaire, comme pour les plus grands pionniers de la civilisation au XVIe siècle, enveloppera son histoire. » A mesure que les jours s'écoulaient, et que de plus près on étudiait cette vie, les plans les plus rapprochés s'effaçaient pour ne laisser apparaître que les sommets. Dès 1897, sur la proposition de son président, le prince Auguste d'Arenberg, l'Assemblée générale des actionnaires de la Compagnie décidait qu'un monument serait élevé à Lesseps sur cette terre d'Égypte qui lui avait pris le meilleur de son existence. L'emplacement choisi fut la jetée de Port-Saïd ; c'est au puissant artiste Frémiet que l'on confia la tâche de couler en bronze la statue colossale où revit Ferdinand de Lesseps dans toute la force et la grâce de ses belles années, le sourire de l'espérance sur les lèvres. Le 17 novembre 1899, fut célébrée l'inauguration, en aussi grand appareil que celle qui, trente années auparavant, jour pour jour, avait consacré le mariage des deux mers. Le nouveau khédive, Abbas-Hilmi, héritier de tant de vice-rois qui avaient, eux aussi, été à la peine, présidait la cérémonie. Il glorifia, dans une courte allocution, « la haute intelligence et l'infatigable activité » du fondateur. Le prince d'Arenberg terminait ainsi son discours : « Lorsque le soleil émergeant de l'horizon oriental se lèvera pour inonder de ses paillettes d'or les sables du désert, il enveloppera d'une éblouissante clarté la figure qui se dresse devant lui... Les pavillons des nations, en pénétrant dans le Canal de Suez, s'abaisseront devant la statue de Ferdinand de Lesseps, et ils salueront son im-

mortalité. » L'Académie française, toujours fidèle à ses membres dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, avait délégué le vicomte Melchior de Vogüé. Voici quelques lignes de sa péroraison : « L'humanité peut hésiter un moment devant les tâches rationnelles et nécessaires : armée du pouvoir souverain que la science lui a conféré, elle ne balancera pas longtemps à les accomplir. Le jour est prochain peut-être, le jour viendra certainement où un navire passera au pied de cette vigie anxieuse, qui l'attend : il aura fait le tour abrégé du monde en franchissant, dans les deux hémisphères, les deux canaux interocéaniques. Ah! que le Dieu juste l'amène vite, le vaisseau consolateur qui cicatrisera l'ancienne blessure, le messager de la revanche qui apportera cette complète réparation! Laissez-moi faire un dernier souhait : puisse-t-il battre les couleurs de France, le navire annonciateur de la bonne nouvelle! »

Assurément l'autre canal interocéanique s'exécutera quelque jour, bien qu'il ne soit guère permis d'espérer aujourd'hui que ce sera par des mains françaises. Quand même le vœu exprimé par l'éloquent académicien ne se réaliserait pas de tout point, il semble que les années, en s'écoulant, en isolant de nos dernières polémiques la mémoire de Lesseps, en le faisant justiciable uniquement de l'histoire, doivent amener pour cet homme de volonté et d'action, tour à tour si heureux et si malheureux, des appréciations de plus en plus équitables, peut-être de plus en plus clémentes. On distinguera mieux, parmi les succès et les fautes, ce qui lui appartient en propre. On n'oubliera pas que, sur la terre d'Égypte, il a laissé une trace plus profonde que les plus fameux conquérans qui y parurent avant lui et que, dans la transformation du monde, il a joué un rôle comparable à celui des Colomb et des Gama. Or, quel est l'homme, parmi ces grands découvreurs et ces grands conquérans, qui n'a compté que des victoires sans mélange d'infortunes? Quel est celui qui n'a doté l'humanité que de bienfaits sans compensation? C'est pourtant à leur toise qu'il convient de mesurer Ferdinand de Lesseps.

Alfred Rambaud.

LE THÉATRE

DE

GABRIEL D'ANNUNZIO

On s'était habitué à considérer exclusivement M. d'Annunzio comme un romancier et un poète, quand une tournée de Mme Duse, à travers l'Europe et les deux Amériques, le présenta à ses admirateurs sous la figure d'un auteur dramatique. Et, aussi bien, il semble que cette dernière incarnation de son talent soit chère entre toutes à l'auteur de *l'Enfant de Volupté*. Les lecteurs de ses romans, et la critique bienveillante, l'invitent vainement à revenir vers un genre auquel il doit le meilleur de sa réputation : il affirme chaque fois son droit de dépenser ses dons comme il lui plaît; et, dès aujourd'hui, son œuvre théâtrale, comparée à son œuvre de romancier, n'est guère moins considérable en importance et en nombre. Il a fait représenter à Paris, en 1897, *le Songe d'une matinée de printemps*. Cette pièce a été presque immédiatement suivie de la publication du *Songe d'un crépuscule d'automne*, écrit dans la même forme dialoguée, avec les mêmes intentions scéniques. *La Gioconde*, tragédie en quatre actes, a été représentée à Palerme au théâtre Bellini, le 15 avril 1899. *La Ville morte*, tragédie en cinq actes, a été donnée pour la première fois en français à Paris au théâtre de la Renaissance, le 21 janvier 1898. *La Gloire*, en cinq actes, a été produite au théâtre Mercadante de Naples, le 27 avril 1899. *Françoise de Rimini* a été jouée le 10 avril 1901 à Florence, et l'on annonce que l'écrivain vient d'achever un drame nouveau, *la Fille de Jorio*.

Cet effort de M. d'Annunzio vers le théâtre n'est pas, et on le sait, dans l'Italie contemporaine, un mouvement isolé. Les noms et les œuvres de MM. Giacosa, Rovetta, Praga, Bracco, Butti, des frères Traversi, de M. Verga, etc., ont passé la frontière. Un impresario parisien a donné l'hiver dernier, en français (1), une suite de représentations des pièces italiennes qui avaient le plus réussi de l'autre côté des Alpes. Mais, quelles que soient la valeur et les promesses de ces nouveautés, l'œuvre dramatique de M. d'Annunzio en demeure pourtant indépendante. Il y a un réel intérêt à l'étudier en elle-même, comme une affirmation nouvelle de la nature très originale et très attachante du romancier italien.

I

Le génie français, supérieur par ses qualités de bon sens, son amour de la clarté, son instinct merveilleusement social, a pu souvent paraître moins doué dans l'ordre du lyrisme. C'est au contraire dans le lyrisme que le tempérament italien se révèle avec le plus de facilité, d'abondance et d'éclat. Toutes les conditions historiques de la vie italienne qui, pendant des siècles, ont mêlé si étroitement les passions politiques, les passions religieuses et les passions d'amour, ont contribué à développer un penchant qui était naturel à la race. L'Italien est aussi spontanément lyrique qu'il est musicien et chanteur : c'est le pays heureux où le premier venu trouve des mots de génie pour exprimer les mouvemens de son cœur. Faut-il s'étonner après cela qu'un écrivain italien contemporain, en qui l'on se plaît à reconnaître comme une résurrection des qualités d'ardeur, d'exaltation, de violence passionnée, de raffinement voluptueux qui caractérisent son peuple, se soit manifesté dans une forme supérieurement lyrique?

Les deux premiers romans de M. Gabriel d'Annunzio, *Giovanni Episcopo* et *l'Enfant de Volupté*, masquaient un peu, sous des contraintes littéraires que l'auteur s'imposait comme une discipline, ce penchant de sa nature. Il ne faut pas s'en étonner. De même que, dans l'amour, on va, tout naturellement, à l'admiration des mérites que l'on ne possède pas soi-même, ainsi, dans

(1) Théâtre international d'Art (Bodinière) sous la direction de M. Bour.

les lettres et dans les arts, les jeunes ambitions s'attachent tout d'abord aux maîtres en qui brillent les dons qui lui manquent le plus. C'est pour cette raison qu'à ses débuts M. d'Annunzio subit, plus ou moins inconsciemment, l'influence du roman russe et de la psychologie de M. Paul Bourget. Mais déjà, dans *l'Intrus* et surtout dans *le Triomphe de la Mort*, il est emporté par son tempérament à travers les chemins qui seront les siens propres. C'est comme le bruit lointain d'une galopade d'abord étouffée par la distance et l'épaisseur du gazon, mais qui se rapproche, devient plus retentissante, plus nettement rythmée, plus écumante, et qui finit par passer, comme une trombe, avec des hurlemens de chevauchée fantastique.

Les romans des *Vierges aux rochers* et du *Feu* appartiennent, l'un comme l'autre, à cette période d'affranchissement où, sous le symbolisme du Nord, et le parti pris d'esthète qui faisait songer à une transposition, dans le roman, des manières combinées d'un Gustave Moreau et d'un Puvis de Chavannes, perce le lyrisme originel, ardent, incompressible comme ces flammes de volcan qui, ici et là, continuent de soulever la montagne italienne et de la couronner de flammes. Les règles de la composition, le souci de ménager le lecteur, le désir de se faire exactement comprendre de lui, sont abandonnés. Le romancier déborde d'une passion tout individuelle; on a le sentiment qu'il en étoufferait s'il ne l'exprimait point. La langue même lui cède, elle ne décrit plus, elle n'analyse plus; elle reflète des visions, elle bondit en élans d'oraison lyrique. Elle a des trouvailles splendides et des obscurités douloureuses; elle étonne et elle déconcerte; elle désole les admirateurs trop équilibrés, de passion moyenne, ceux qui s'étaient flattés d'avoir trouvé dans M. d'Annunzio un fournisseur excellent de la qualité de plaisir qu'ils aiment, moyenne et tempérée comme eux.

Et pourquoi leur plairait-il? Pourquoi les ménagerait-il, eux ou personne? Il suffit d'ouvrir son œuvre poétique pour constater que le « prochain, » toute cette partie de l'univers qui n'est pas lui-même et sa passion, lui devient chaque jour plus indifférente. Le poète brise, les unes après les autres, avec une inconscience dont il ne s'excuse pas, ou une volupté cruelle dont il triomphe, les infortunées qui l'ont aimé. Sa mère elle-même ne trouve qu'un instant grâce devant cet égoïsme splendide et destructeur. Le jeune poète s'écrie, dans un *Message*, « qu'il rentrera

dans sa maison, qu'il est las de mentir, que tout sera comme au temps lointain. » Mais c'est un vain engagement qu'il prend là. Il ne viendra pas voir « le sourire exténué de sa mère sur son visage flétri. » Il n'a jamais sérieusement songé à venir, il suit son chemin, il ne regarde pas à ses pieds ce qu'il foule ; il jette, contre le vent et contre le soleil, les mots qui libèrent son cœur ; il ne se sent de responsabilité que vis-à-vis de son art, il ne se connaît d'autre devoir que de servir sa passion de l'heure; il en arrive à ne jamais parler de lui-même qu'en se nommant l' « Initiateur : » le « Créateur. » Son lyrisme finit par faire en quelque sorte éclater sa propre personnalité, pour devenir à ses yeux une des forces de la nature.

C'est à ce moment de son évolution que M. d'Annunzio a décidé de se consacrer au théâtre. Allait-il frapper à cette porte en victorieux qui pense tout éclairer du reflet de l'étoile qui brille à son front? Avait-il résolu de déposer son orgueil byronien; et, puisqu'il descendait des sommets où s'était isolée sa pensée, pour se mêler à la foule, consentirait-il à faire les sacrifices qu'elle exige de ceux qui prétendent à ses applaudissemens?

II

Quand on présente, en une sobre analyse, les pièces que M. d'Annunzio a déjà données au théâtre, on se sent d'abord tenté de croire que leur auteur a voulu séduire son public en lui présentant des sujets qui comportent tous ces élémens d'émotion que l'on nomme dramatiques. Ceux qui, dans leur cœur, gardent à Shakspeare une gratitude particulière pour avoir donné la vie à ces figures de tendresse et de poésie qui s'appellent Juliette, Roméo, Titania, Ophélie, sont sûrement disposés à s'émouvoir si on leur résume en ces termes ce *Songe d'une matinée de printemps*, par lequel M. d'Annunzio a débuté au théâtre.

Une Juliette passionnée a reçu chez elle un Roméo qui n'a point passé par la chapelle du Père Laurent. Surpris entre les bras de celle qu'il aimait, l'amoureux n'a pas eu le temps de s'échapper par le balcon ; il a été poignardé. La Juliette de M. d'Annunzio a perdu la raison. Dans sa folie, elle est restée fidèle au cher souvenir. En vain ceux qui l'aiment, sa sœur, le frère de l'assassiné, essaient-ils de la guérir en lui faisant croire

que le mort n'est pas mort. Elle ne se laisse pas décevoir! Elle persiste dans sa déraison. C'est le seul refuge qui reste à une douleur comme la sienne.

Le Songe d'un crépuscule d'automne ne semble pas moins propre à fournir, sinon la matière d'un drame en prose, du moins l'action passionnée de quelque belle pièce en vers, — ou d'un dramatique livret d'opéra.

La dogaresse Gradeniga a empoisonné son vieux mari par amour pour un jeune homme. Longtemps elle a cru que sa maturité superbe fixerait ce jeune amant qui a connu, par elle, tout ce que peut donner la femme en qui s'unissent l'expérience de la passion et l'ardeur du sentiment. Mais l'adolescent qu'elle adore a tourné ses yeux d'un autre côté. Avec tous les hommes de Venise, il est fou de la jeune courtisane Pantea, en qui le désir semble s'être incarné sous forme de beauté, et il rêve d'être vu sous les pieds de cette victorieuse, le jour où elle passera au milieu des ovations, dans un décor d'apothéose. Alors Gradeniga veut que Pantea meure. Elle envoie ses suivantes épier la courtisane. Elle s'est fait apporter de ses cheveux. Elle a appelé à elle les plus savantes nécromanciennes. Au moment le plus glorieux du triomphe de la belle fille, le feu, déchaîné par les magies de sa rivale, prend sur le vaisseau où elle se promène. Mais la vengeance de Gradeniga dépasse son espoir; car ce n'est pas seulement la courtisane, qui disparaît dans l'incendie, le jeune amant y trouve sa fin avec elle, et Gradeniga, impuissante à arrêter le mal qu'elle a voulu, assiste à cette mort comme une criminelle épouvantée de son œuvre.

De même, quand on vient à résumer, dans la sécheresse d'un compte rendu, les cinq actes de *la Ville morte*, le lecteur a la sensation qu'on analyse une tragédie pleine de vie dramatique et de mouvement. Deux jeunes hommes, Alexandre et Léonard, sont venus fouiller, en archéologues passionnés, les ruines de Mycènes. Alexandre a une femme exquise, qui est devenue aveugle dès le seuil de sa jeunesse : Léonard a une sœur, Blanche-Marie, une jeune fille qui porte en elle tous les charmes et toutes les puretés de son âge. Or, emporté par un amour irrésistible, Alexandre déclare ses sentimens à Blanche-Marie. La jeune fille est prise de vertige. L'aveugle devine tout ce qu'on finira par lui avouer; elle sent qu'elle est maintenant une pauvre créature hors de la vie; elle serait prête à s'effacer pour faire le

bonheur de ces deux êtres qui se cherchent. Mais, comme si la flamme incestueuse qui dormait dans le tombeau des Atrides avec les trésors découverts par les deux hommes était vraiment venue empoisonner leurs âmes, Léonard ne peut plus enfermer dans son cœur la passion qu'il nourrit pour sa sœur, la pure Blanche-Marie. Il se confesse à Alexandre, sans se douter que l'homme à qui il parle est travaillé du même mal que lui. Il apprend enfin, par une confidence éperdue de l'aveugle, que cet Alexandre, à qui il vient de livrer un tel secret, est son rival. Qui va disparaître et, par son départ ou sa mort, dénouer le drame? La jalousie de Léonard décide que Blanche-Marie sera la victime. Il emmène sa sœur dans la campagne; il la fait mourir.

La Gloire, que M. d'Annunzio qualifie de « tragédie, » offre sûrement, elle aussi, une matière capable de soulever, chez le spectateur, l'émotion dramatique, puisqu'elle met en scène, dans le cadre d'une grande aventure politique, un meneur d'hommes épris d'une femme ambitieuse. Une créature superbe et impérieuse, sortie d'une antique lignée d'empereurs, Hélène Comnène, s'est fait épouser par un vieux tribun politique, Bronte, qui fut adoré du peuple. Mais Bronte touche à la fin de sa vie et de sa popularité. L'amour qu'il a pour cette femme d'appétits insatiables l'a compromis et ruiné. La Comnène n'aura pas la patience d'attendre qu'il meure. Déjà, elle est tournée vers l'astre levant, un jeune homme, celui-ci, Flamma, qui attire à soi les cœurs et les espoirs. Elle va à lui. Elle se promet, « s'il est capable d'oser. » Et, tout d'abord, elle lui immole Bronte, dont elle se débarrasse par le poison. Mais le succès de Flamma est de courte durée. Hélène le perd comme elle a perdu Bronte, par les mêmes moyens. Une troisième fois, la Comnène, qui n'a pas plus aimé Flamma que Bronte, mais qui n'est éprise que du succès, cherche à apercevoir le nouveau favori du peuple, pour trahir à son profit celui qu'elle a mis hors des routes de l'honneur. Elle va jusqu'à frapper Flamma comme elle a tué son prédécesseur, mais plus publiquement, plus effrontément encore, elle le poignarde sur un balcon, pour complaire à la foule et elle tend les bras vers l'émeute quand on lui crie : « La tête! jette-nous sa tête ! »

D'un ordre de sentimens plus intime, le sujet du drame que l'auteur a intitulé *la Gioconde*, atteint, lui aussi, le spectateur aux sources mêmes de sa sensibilité

Il s'agit, cette fois, d'un ménage d'artistes, traversé par la passion que le mari, le sculpteur Settala, porte à son modèle, l'admirable Gioconde. Pris entre ce vertige irrésistible et la volonté de ne pas briser le cœur de sa femme, la douce et fidèle Silvia, Settala s'est tiré un coup de pistolet, au pied de la statue qu'il venait d'achever. Il ne meurt pas. Sa femme le sauve. Après des semaines d'inconscience, il revient à la vie. Il voudrait croire, et faire croire à celle qui l'aime, que les souvenirs du passé sont abolis, qu'il recommencera près d'elle la vie d'autrefois. Mais il suffit qu'un billet de la Gioconde lui tombe dans les mains pour qu'il se retrouve dans l'état d'âme où il était avant d'essayer de se donner la mort :« En somme, pourquoi est-il né? Pour faire le bonheur de sa femme et de sa petite fille, ou pour créer des chefs-d'œuvre? » Silvia voit le péril, et décide de combattre jusqu'à la fin. Elle sait que la Gioconde attend Settala dans l'atelier, devant sa statue. Elle va au rendez-vous à la place de son mari. Elle lutte de toutes les forces de son droit et de son amour, et, quand la maîtresse affolée se rue sur cette statue pour la détruire, elle, Silvia, l'épouse, elle reçoit sur ses mains le marbre qui s'écroule, et laisse écraser sa chair pour empêcher que le rêve de Settala périsse. Au dramaturge, après cela, de nous dire ce que sera le destin de cette noble amoureuse. Qu'il nous la montre triomphante, ou sacrifiée (c'est le parti où il s'arrête), il nous a émus assez profondément pour nous mener où il veut, à la condition, bien entendu, qu'il ait le dessein de nous conduire quelque part.

La tragédie de *Françoise de Rimini*, n'ayant été ni jouée ni même traduite en français (il en est de même du *Songe d'un crépuscule d'automne*), mérite une analyse plus ample. Et, aussi bien, de l'aveu de la critique comme de M. d'Annunzio lui-même, c'est, de toutes les pièces que l'auteur a données au théâtre, celle où il fait le plus d'efforts pour observer, dans la distribution et la conduite de son action, les règles de la poétique dramatique.

Cette « tragédie » commence à Rimini dans une cour du palais des Polentani, les parens de Françoise. La politique de la famille a condamné la belle jeune fille à épouser Jean Malatesta, surnommé le Boiteux, qui est laid de corps, féroce d'âme. On a résolu d'user de ruse pour décider Françoise. Celui qu'on lui montre de loin comme le fiancé qu'un jour elle épousera est le beau Paolo, le propre frère de Jean Malatesta Il est venu en

ambassadeur demander la main de la jeune fille pour le Boiteux. Paolo est marié. Pour que personne ne désabuse Françoise, il importe qu'elle ne puisse causer avec âme qui vive de cet époux qu'on lui réserve. Elle aperçoit Paolo à travers une grille. Elle s'enchaîne à lui sans une parole, au milieu des louanges de ses femmes, en tendant une rose rouge à ce beau cavalier qui passe et lui prend le cœur.

Elle le retrouve au second acte, un soir de bataille. Maintenant elle est devenue, par surprise, la femme du Boiteux Malatesta. Mais que lui importent, à elle, ces luttes des Guelfes et des Gibelins qui se battent sur les tours de son château? La guerre ne lui est qu'une diversion à l'ennui. Pour que la passion lui remonte au cœur, il faut que Paolo rentre dans sa vie. Et justement le voici! Il vient pour livrer bataille à côté des siens. Défaite et tremblante, à sa vue, Françoise laisse tomber la torche qu'elle tenait à la main, elle s'adosse au mur, et Paolo, plus bouleversé qu'elle, en oublie de commander à ses soldats. Elle rappelle la trahison nuptiale dont elle a été victime. Lui, enivré par la passion, demande « s'il doit mourir pour racheter une telle faute? » A ce moment, la bataille est dans toute sa fureur, les arbalétriers occupent la tour : plusieurs tombent blessés ou morts. Paolo combat. Un trait lui effleure la tête. Francesca le croit blessé, elle prend cette tête chérie entre ses mains qui tremblent : « Paolo, Paolo! » Il n'est pas blessé, les doigts de la jeune femme ne se tachent point de sang, pourquoi alors Paolo est-il pâle comme s'il allait mourir? « Le fer ne m'a pas touché, » dit-il, « mais vos mains m'ont touché et mon âme a défailli dans mon cœur, et toutes mes veines se glacent. Je n'ai plus la force d'être vivant. » Cet entretien amoureux est interrompu par l'arrivée du mari. Il faut que le jeune homme aille où son devoir l'appelle; et l'acte s'achève dans la mélodie des adieux.

Tout un tableau, le troisième, est consacré à la mise en scène de l'épisode dantesque pour lequel M. d'Annunzio a visiblement écrit cette pièce.

L'action reprend au quatrième acte, quand Françoise est obligée de se défendre, non plus seulement contre les soupçons de son mari, mais contre les assiduités d'un de ses beaux-frères, Malatestino le Borgne, qui ne sait que couper des têtes et les apporter sanglantes pour faire sa cour. Éconduit, le Borgne jure de se venger. Il provoque une délation. met à découvert les

amours de Françoise et de Paolo. Il a la lâcheté de prévenir le mari: il s'associe à lui pour tendre aux amans un piège mortel. Ce sera la chambre même de Françoise qui servira de décor à ces scènes suprêmes. Un soir où Paolo, après le départ des servantes, vient apporter sa tendresse passionnée, les deux amans sont frappés au milieu de leur délire.

Et M. d'Annunzio aura le droit d'écrire, dans la préface qui sert d'avant-propos à ce drame, une phrase qu'il faut retenir : « Je me suis efforcé de faire valoir cette œuvre par la somme de vie active qu'elle contient. »

III

Quand on annonça à Francisque Sarcey que Mme Duse venait tout exprès à Paris pour représenter une pièce en un acte qui était, au théâtre, le début de M. d'Annunzio, il déclara, dans cette forme pittoresque qui lui était ordinaire : « Je veux croire que ce brillant romancier a jusqu'ici caché son jeu, et qu'il va se révéler homme de théâtre, mais alors — c'est un monstre de dissimulation! » Au sortir de la représentation du *Songe d'une matinée de printemps*, le critique déclara qu'il avait été bon prophète.

On ne reprochait pas à M. d'Annunzio d'avoir placé au centre de sa composition, comme principal protagoniste, le personnage de la folle par amour. On remarquait seulement que, contrairement à l'esthétique du théâtre, qui est action, c'est-à-dire progrès d'une situation, ce « songe » piétinait sur place. En effet, on n'assiste pas aux tendresses de ce Roméo et de cette Juliette. On ne voit pas la surprise des deux jeunes amans, l'assassinat du coupable. Quand le rideau se lève, l'infortunée Isabelle est déjà démente. Elle ne se reprendra pas une seule minute au cours du poème. La dernière ligne de la pièce la retrouvera au point de douleur où elle était quand le spectacle a commencé. Elle s'est contentée de tourner des fleurs entre ses doigts, — cette fois, comme Ophélie, — mais sa chanson est moins courte et, quelle que soit la grâce exquise de cette chanson-là, elle a paru longue au théâtre, même quand c'était Mme Eléonore Duse qui la disait.

On s'étonne d'abord qu'un artiste aussi doué que M. d'Annunzio n'ait pas prévu ce mécompte; mais, lorsque, rentré chez soi, on lit le texte de la pièce avec les « annotations scéniques » que l'auteur y a mises, on a une réponse à la question. M. d'An-

nunzio a des mots si merveilleux pour évoquer dans l'imagination de son « lecteur » les choses qu'il veut peindre et voit lui-même, que, la brochure en main, on respire vraiment avec lui l'odeur des roses. Les cyprès dont il parle éveillent le souvenir des temples de Vénus; le secret du bois qu'il a rêvé nous trouble autant qu'il lui plaît; la vétusté des statues qu'il y loge nous attendrit à sa volonté. Mais tout à l'heure, au théâtre, tout cela n'était que carton et toile peinte; les belles descriptions palpitantes du poème avaient fait comme le mystère et le parfum, elles étaient restées dans le livre fermé. Un vaudeville, joué dans le décor d'une villa de banlieue un peu abandonnée, et cette « élégie lyrique, » s'entourent sur la scène des mêmes apparences. L'art des décorateurs est limité dans ses ressources, la perspective est noire, grise, bleu pâle ou bien foncé : elle n'a pas de mystère. De même pour le long monologue où une grande actrice se débat en racontant ce qui devrait être montré, en faisant espérer par sa présence réelle ce qui ne viendra point. Il ne s'agit pas de savoir si elle débite, avec une émotion tragique, ou une grâce amoureuse qui donne le frisson, de superbes couplets lyriques. Nous sommes au théâtre et non devant un piano, où une chanteuse dit merveilleusement une romance qui trouble. Or, ici, l'affaire n'est pas d'émouvoir le spectateur par une tirade si belle qu'on ne peut l'imaginer autre qu'elle est, ou une scène isolément dramatique. Le théâtre commence seulement quand des scènes de cette couleur se lient entre elles pour faire progresser le développement d'un caractère, ou les épisodes d'une action.

M. Henry Fouquier, que son goût de la culture italienne et de l'œuvre romanesque de M. d'Annunzio disposait le plus favorablement du monde pour l'auteur d'*Une matinée de printemps*, qualifia ce « songe » de « poème dialogué; » il parla de « monotonie; » il dit, avec une intéressante clairvoyance du parti pris, dans lequel, volontairement ou non, allait s'enfermer d'Annunzio : « J'aime à considérer le personnage du Songe comme une abstraction, comme un « symbole. »

Un symbole aussi, un symbole de l'amour fatal, païen, passionné, que ne traverse nulle clarté de libre arbitre, voilà ce qu'elle est, cette dogaresse Gradeniga du *Songe d'un crépuscule d'automne*, que le souvenir des voluptés qu'elle va perdre secoue comme un vent furieux. Le cri qui lui jaillit de la poitrine est si surhumain que la vision de la femme s'efface; on pense malgré

soi, non pas même à une bacchante, mais à quelque panthère hurlante, campée sur ses ongles et creusant son échine. Le fauve rugissement, pour lequel M. d'Annunzio a écrit de bouleversantes paroles, emplit tout le palais :

... « Il faut mourir! Il faut mourir! Mais le voir encore une fois, le regarder une fois encore, une seule fois! Je ne l'ai jamais bien regardé! il me semble ne l'avoir jamais bien regardé quand je l'avais entre mes bras. Il a disparu de moi, il a emporté jusqu'au souvenir de son visage. Ma vue se trouble lorsque je veux revoir sa face dans mon âme... Tout se brouille et se fond dans mon âme comme dans un lac de feu... Tout a une seule couleur, comme les choses qui s'empourprent dans les fournaises, comme les péchés dans l'enfer. O Lentella, avant que l'enfer me prenne, fais que je le voie, fais que je le touche, que je lui demande si jamais il m'a aimée, si jamais il a posé sa joue sur mon cœur... Va, va, je te supplie. Dis-lui que je meurs, que je veux mourir pour le faire joyeux; que je ne rouvrirai plus jamais les yeux s'il vient me les fermer avec ses doigts; que je ne me lèverai plus jamais s'il me recouvre de terre quand je serai étendue à ses pieds... »

Évidemment le spectateur de théâtre, qu'une telle fureur, tout animale qu'elle soit, émeut malgré lui, attend avec impatience le moment où cet être tant aimé osera se présenter devant celle qui l'appelle. Il y aura aussi, sans doute, une apparition de cette courtisane Pantea, dont la magique jeunesse a plus de pouvoir sur les hommes que tous les sortilèges des nécromanciennes! Avec les ressources de verbe dont dispose M. d'Annunzio, la puissance poétique dont il est doué pour exprimer ses pensées et ses désirs par des images, on s'attend à une scène tragique entre les deux femmes. On est presque aussi impatient que l'infortunée dogaresse de voir l'adolescent sous les pieds de la courtisane, d'entendre les choses qu'il lui dit. On se demande enfin par quel glorieux artifice de mise en scène on pourra assister à l'incendie du *Bucentaure*, sentir que ce feu n'est pas un accident, mais la vengeance de Gradeniga.

Autant d'espoirs qui ne recevront pas de satisfaction! Le jeune amant ne paraîtra pas, l'auteur ne lui a même pas donné de nom : il est un regret dans la distance. Pantea demeurera aussi invisible que le *Bucentaure*. On ne nous montrera qu'une salle de palais, une grille, à travers laquelle la dogaresse aperçoit ce que

nous voudrions voir. Nous ne connaîtrons que les récits des suivantes qui battent la ville, ou qui veillent sur la terrasse du palais. Nous apprendrons comment on prépare un envoûtement en collaboration avec une sorcière, mais nous ne verrons pas comment on meurt de cette magie.

Il faut d'ailleurs noter ici, qu'éclairé peut-être plus qu'il ne voulait l'avouer, par l'expérience de la représentation du *Songe d'une matinée de printemps*, M. d'Annunzio a retardé jusqu'à ce jour la décision qui mettrait sur la scène la lamentation de la dogaresse. Cette réserve n'est cependant pas un désaveu de la poétique à laquelle il est attaché par libre choix de sa réflexion, ou par nécessité de son tempérament, car c'est elle qui soutient, dirige, éclaire, — et obscurcit, les cinq actes de *la Ville morte.* Dans la publication qu'il a commencée de son théâtre, le poète place cette « tragédie, » jouée seulement en 1898, en tête de toutes ses œuvres dramatiques. C'est qu'il y a donné la théorie et la formule de cette « fatalité » de l'amour qui est sa doctrine préférée, et qui, à son avis, relie son œuvre, par-dessus la foi chrétienne, aux conceptions de l'antiquité.

On se rappelle quelle est, dans Homère et dans les tragiques grecs, l'indulgence de Priam, de toute la famille troyenne, pour Hélène. Pas une seconde le vieux roi, ni ses fils, ni ses brus, ne songent à reprocher à la femme de Ménélas d'avoir attiré sur eux tant de maux. Elle leur apparaît comme la première victime de cette fatalité, que les hommes nomment amour. C'est parce qu'Hélène a subi ce vertige, et n'est point coupable, que Ménélas continue à l'aimer, qu'il la reprendra dans son palais. Mais, dans le temps même où l'on fait à M. d'Annunzio la concession de reconnaître avec lui que tel fut bien, en effet, l'aspect de folie, ou de « manie » sans responsabilité, sous lequel les tragiques grecs conçurent l'amour, comment s'empêcherait-on de lui faire observer que ces tragiques n'ont jamais donné pour trame, pour soutien, à leurs poèmes dramatiques, un sentiment qu'ils jugeaient si incapable d'évolution ? La politique, la cruauté des dieux, la tendresse paternelle et maternelle, sont le fond de tous ces drames antiques. L'amour fatal et monotone n'y est jamais qu'un accessoire. Ce parti pris n'apparaît-il pas dans toute sa clarté lorsque, par exemple, au sortir de la lecture de l'*Hippolyte* d'Euripide, on ouvre la *Phèdre* de Racine ?

Or, dans *la Ville morte* de M. d'Annunzio, c'est cet amour

fatal qui, seul, est en scène. Il habite l'aveugle qui, dès qu'elle aura découvert la passion de son mari pour la jeune Blanche-Marie, ne songera plus qu'à s'effacer, à disparaître, avec une abnégation sans lutte qui est l'acceptation de son destin. C'est cet amour fatal qui oblige Blanche-Marie à écouter et à subir la passion d'Alexandre; c'est lui qui se glisse dans le cœur de Léonard pour le contraindre à cette folie incestueuse dont la mort est la seule issue; c'est lui enfin qui jette l'un contre l'autre, irrésistiblement, les deux protagonistes du drame, pour sacrifier, à leurs irresponsabilités, une victime irresponsable.

C'est que cet amour-là n'est pas le sentiment né dans le tremblement, dans les incertitudes, dans les demi-désirs, la joie et les remords, développé dans la fougue d'une croissance subite, arrêté dans ce développement par les obstacles que la souffrance des autres, les nécessités de la vie sociale, le consentement des hommes à certaines lois fondamentales, opposent à l'égoïsme. Il est ici un poison, une pernicieuse émanation sortie des tombeaux des Atrides que la pioche de l'archéologue violait. M. d'Annunzio a pu lire, dans des traités de médecine modernes, que des fossoyeurs sont morts pour avoir exhumé, après des années d'ensevelissement, des corps qui avaient succombé à certaines infections, telles que la diphtérie. Il croit fermement qu'il en va de même pour ce « microbe » de folie amoureuse qui dormait dans le sépulcre des Atrides. Les vrais personnages de la pièce, ce sont elles, ces momies royales, bardées d'or. On les aperçoit au travers de Léonard, d'Alexandre, de Blanche-Marie, à qui elles donnent une apparence de fantômes, sans prendre, elles-mêmes, les contours de la vie :

«—Ah ! s'écrie Léonard, pourquoi n'étais-tu pas là, Alexandre?.. Ce que j'ai vu, je ne sais pas le dire... Une succession de sépulcres : quinze corps intacts, l'un à côté de l'autre sur un lit d'or, avec les visages couverts d'un masque d'or, avec les fronts couronnés d'or, avec les poitrines bardées d'or, et partout, sur leurs corps, à leurs côtés, à leurs pieds, partout une profusion de choses en or, innombrables comme les feuilles tombées en une forêt fabuleuse. Les quinze corps étaient là... comme s'ils y avaient été déposés à l'instant, tout de suite après le massacre, légèrement brûlés par les bûchers trop tôt éteints : Agamemnon, Aurymédon, Cassandre, et l'Escorte royale : ensevelis avec leurs vêtemens, leurs armes, leurs diadèmes, leurs vases, leurs bijoux,

toutes leurs richesses. Te souviens-tu, Alexandre, du passage d'Homère :... « Et ils gisaient parmi les vases et les tables servies ; et toute la salle était souillée de sang. Et j'entendais la voix lamentable de la fille de Cassandre que la perfide Clytemnestre égorgeait à côté de moi... » ? Pendant une seconde, mon âme a vécu d'une vie très ancienne et violente. Ils étaient là, les assassinés, les Rois des Rois, la Princesse esclave, l'Aurige et les Compagnons, là sous nos yeux, pour une seconde immobiles... »

Nul ne songera à reprocher à M. d'Annunzio d'avoir, cette fois, mis en « récit » l'histoire de cette découverte, et lui seul était capable de nous donner, en une telle occasion, cette sensation : « d'apparitions hallucinantes, » de : « richesses inouïes, » de : « splendeurs terribles révélées comme dans un songe surhumain, » dont il parle. Mais, nous, spectateurs, ce ne sont pas les Atrides qui nous intéressent ici, ce ne sont pas les précisions archéologiques, ce n'est même pas une conception, exacte ou non, des passions de l'amour ; ce qui nous importe, c'est la façon dont ces passions sont mises en œuvre, en action, à propos des quatre personnages qui ont l'air d'être de notre temps et qui sont : deux archéologues, une jeune fille, et une pauvre femme aveugle. A ce point de vue, nous n'avons pas satisfaction.

Le frisson, que des beautés de premier ordre éveillent tout du long de la pièce, lui est, pour ainsi dire, extérieur. On frémit tout le temps de ce qui, étant donnée la situation, pourrait arriver, et n'arrive pas.

De tous ces faits, que l'on prévoit comme certains, et que l'on appréhende, le plus dramatique est certainement la mort de l'innocente Blanche-Marie, prise entre ces deux fureurs d'hommes. Mourra-t-elle ? et, si elle meurt, à la suite de quels aveux, de quels débats ? en accusant les autres ? elle-même ? ou en pardonnant à ses bourreaux ? en maudissant l'amour ? ou en l'absolvant malgré tout ? Le drame est là, pour nous, et nous affirmons qu'il ne sera pas fini tant qu'on ne nous aura pas dit quelle clarté sort, pour Léonard et pour Alexandre, du sacrifice de la jeune fille ; si leurs yeux s'ouvrent enfin sur leur folie, ou quelles raisons ils se donnent, l'un à l'autre et à eux-mêmes, pour persister dans le principe de leur déraison. Mais rien de tout cela ne nous est montré ; quand le rideau se lève sur le dernier acte, on voit d'abord le cadavre de Blanche-Marie étendu sur le gazon, veillé par les deux hommes. Léonard conte qu'il

l'a noyée. Alexandre constate le fait présque sans révolte, et l'aveugle a beau paraître pour crier : « J'y vois! j'y vois! » personne ne sait clairement où l'auteur nous a menés, par où il a passé, et si vraiment il désirait nous conduire quelque part.

Du moins M. d'Annunzio donne-t-il son avis tout franc dans *la Gioconde :* « ... L'artiste a tous les droits dans son effort pour créer. » Quelque opinion que l'on ait de cette affirmation au point de vue social ou moral, il faut savoir gré à M. d'Annunzio de l'avoir laissée paraître. Sa pièce gagne en clarté, en mouvement, en intérêt dramatique, toutes les fois que cette idée renaît dans l'âme du sculpteur Settala; qu'elle y fait du progrès; qu'elle combat la tendresse qu'il éprouve, malgré tout, pour sa femme et pour sa petite fille; toutes les fois qu'elle s'affirme avec la férocité de l'égoïsme par la belle bouche de la Gioconde, voire lorsqu'on croit l'apercevoir, à la fin, après le sacrifice, à travers la résignation mutilée de Silvia. Comment M. d'Annunzio n'est-il pas averti, par l'émotion du spectateur, que sa théorie est fausse, du moins au théâtre? Les hommes qui l'écoutent sont certains qu'ils peuvent, pour une part, modifier leurs façons de sentir, lutter contre leurs passions, et c'est pourquoi, tous, ils sont remués d'une saine espérance à la minute où le sculpteur, guéri de sa blessure, rêve, les mains dans les mains de sa femme, de renoncer, pour l'amour d'elle, à son égoïsme.

... « Je ne me suis jamais trouvé aussi bien qu'aujourd'hui! Assieds-toi là, avec moi à tes pieds. De toute mon âme, maintenant, je t'adore! je t'adore... C'est comme un débordement qui vient de loin, un débordement de toutes les choses belles, de toutes les choses bonnes que tu as versées dans mon âme depuis que tu m'aimes; j'en avais le cœur si gonflé, que, tout à l'heure, je chancelais sous le poids... »

Et plus loin :

... « Écoute, écoute-moi : les peines que tu as souffertes, les blessures que tu as reçues sans un cri, les larmes que tu as cachées pour que je n'aie ni honte ni remords, les sourires dont tu voilais tes agonies, ton courage invincible devant la mort, ta lutte haletante pour ma vie, l'espérance toujours allumée à mon chevet, les veilles, les soins, l'attente, la joie, tout ce qu'il y a de profond en toi, de doux et d'héroïque, tout, je sais tout, chère âme... Je bénis l'heure où on m'a porté mourant dans cette maison de ton martyre, de ta foi, pour recevoir une seconde

fois, et de tes mains, — de ces mains divines qui tremblent, — le don de la vie... »

M. d'Annunzio nous soupçonnera-t-il de défendre, contre lui, un parti pris moral? Non, il n'est question ici que d'émotion dramatique. En effet, après avoir été si émus de son retour de tendresse vers sa femme, nous ne sommes pas moins touchés de ce cri qui jaillit du cœur du malheureux artiste quand, un peu plus tard, il juge avec ironie ce rêve d'humble bonheur auquel un instant il s'était arrêté

... « Peut-être j'aurais été sauvé si j'avais oublié aussi mon art... Certains jours, là, sur mon lit, en regardant mes mains affaiblies, il me paraissait incroyable qu'elles pussent créer encore... Je me sentais entièrement étranger à ce monde des formes, où j'avais vécu : « avant de mourir. » Je pensais : « Lucio Settala le statuaire est trépassé. » Et j'imaginais de me faire jardinier d'un petit jardin... Tu me vois là, n'est-ce pas? heureux, moi, le sécateur à la main et habillé de coutil!... »

Que Lucio Settala fasse le choix qu'il voudra, c'est affaire à lui et à son poète. Le spectateur ne prétend qu'une chose : si l'action de la pièce a l'étude des « caractères » pour objet, il veut qu'on lui montre les débats de ces âmes en révolte contre elles-mêmes; si l'action de la pièce est dans « la situation, » il exige qu'on mette sous ses yeux, en fait, — et non en récit, — les événemens par où cette action se dénoue.

Fatalisme dans la conduite de l'action, symbolisme dans le dessin des personnages, — au moins du principal personnage, — voilà les deux caractéristiques de *la Gloire*. Or, c'est le propre de la fatalité d'être une force extérieure, invisible, que l'homme indique comme la cause de ses bonheurs et de ses malheurs, lorsqu'il n'a pas su conduire sa vie, collaborer à son destin. La fatalité dominant, dans *la Gloire*, tous les événemens de la pièce, l'action n'est jamais visible, « en représentation » sur la scène. On ne la connaît que par des récits. Toutes les petites et les grandes audaces qui ont conduit Hélène Comnène à son triomphe actuel nous sont seulement contées. Le vieux Bronte, qu'elle a séduit et perdu, agonise; nous le verrons une seule fois avant qu'il meure. On ne met pas en sa présence le jeune Flamma, à l'amour duquel Hélène l'immole. Les actes qui ont préparé la fortune de Flamma se sont passés à la cantonade; on ne les connaît que par ouï-dire; et quant à l'homme auquel

le nouvel amant d'Hélène sera sacrifié à son tour, dès qu'un astre levant fera pâlir son étoile, on ne l'aperçoit pas. On pourrait suivre ainsi l'action d'acte en acte, de scène en scène, et montrer que M. d'Annunzio a évité, comme de parti pris, de la rendre visible.

La façon dont est dessiné le caractère du tribun Flamma n'est pas moins déconcertante. Ce jeune dictateur, qui met la puissance populaire dans sa main, est un faible; il laisse régler sa carrière, et finalement son destin, par la Comnène, comme s'il était, entre ses doigts, non pas un homme, et un homme de volonté exceptionnelle, mais le plus automate des pantins. Hélène elle-même, que la foule appelle « l'Impératrice, » n'arrive pas à éclairer la tragédie par la fougue de ses passions. Ni femme ni allégorie, participant de l'une et de l'autre, cette créature, que le poète a voulu faire irrésistible, ne touche pas les cœurs. Si elle est une allégorie, il faudrait la maintenir au dernier plan, comme une apparition wagnérienne, ou une figure d'apothéose. Si elle est une femme, elle devrait sentir et parler comme un être humain, découvrir au public les ressorts de sa psychologie particulière. Telle qu'elle est, elle semble inutilement cruelle. Sa fierté ambitieuse ne va pas vers un but tangible. On ne sait jamais au juste si elle aime ou non son amant; si elle veut sa gloire ou sa défaite. Son aspect est si multiforme que les hommes qui l'outragent ou l'aiment n'arrivent point à la définir. Bronte, son premier mari, n'a vu en elle que la courtisane, prête pour toutes les souillures, toutes les ruines; mais cette chair le captive, et il lui sacrifie tout. Pour Flamma, elle personnifie « la Gloire » avec ses beautés, ses horreurs, ses crimes, ses meurtres, ses splendeurs. Quel est l'avis du poète? Il ne fait pas le choix, et le résultat de cette hésitation, volontaire ou non, c'est qu'Hélène ne vit point; son caractère n'a pas d'unité. Différente à chaque scène, voire dans la même scène, elle ne donne pas une fois une sensation complète de réalité. Elle se recule, elle s'évapore, elle nous est indifférente, parce qu'elle est insaisissable.

Peut-être suffit-il de copier cette « annotation scénique » qui, dans la brochure même de *la Gloire*, accompagne, comme un commentaire, la première apparition d'Hélène, pour comprendre quelle raison la rend, jusqu'à la fin du poème, indéchiffrable : « A travers le voile épais qui lui enveloppe le visage, on voit

reluire les paillettes métalliques de son chapeau semblable à un casque ailé. Dans le drap sombre qui serre sa personne, extraordinairement souple et vigoureuse, chaque mouvement fait chatoyer les longues ondes lustrées du tissu. Le seul joyau qu'elle porte est une petite tête de Méduse qui scintille sur sa poitrine comme sur une cuirasse. » Il y aurait mauvaise grâce à analyser ici chacune des intentions de l'auteur et à démontrer qu'il faut choisir, au théâtre, entre le chapeau et le casque, entre la cuirasse et la robe de drap; que le spectateur ne peut, de son fauteuil, apercevoir le dessin des bijoux que porte une comédienne; que, reconnût-il dans le camée de la Comnène « une petite tête de Méduse, » on n'a pas le droit d'en attendre que la psychologie de l'héroïne de la pièce en soit éclairée. Un seul détail porte en plein. Ce « voile épais », dont M. d'Annunzio a enveloppé, masqué la Comnène, colle vraiment au visage d'Hélène: il empêche, jusqu'à la dernière scène du dernier acte, qu'on sache qui elle est.

M. d'Annunzio s'est révolté, à la première minute, contre l'accueil que la presse et la critique avaient fait à *la Gloire*. Dans un mouvement de mauvaise humeur, il avait même dédié la pièce « aux chiens qui l'avaient sifflée. » A la réflexion, il a reconnu sans doute que tout n'était pas injustice dans les observations qu'il avait essuyées; il s'est promis qu'il ferait, aux mœurs du théâtre, un sacrifice plus large. Sa *Françoise de Rimini* a été écrite dans ces dispositions.

On a vu que, par les nécessités mêmes du sujet, Françoise et le beau Paolo ne devaient pas se rencontrer pendant tout le premier acte. On ne saurait donc reprocher cette fois à M. d'Annunzio d'avoir évité volontairement ce que Sarcey nommait: « la scène à faire. » Encore est-il que le poète ne doit pas oublier que son spectateur déplore la résolution des parens de Françoise, s'indigne contre elle, pense dès cette minute: « Comment s'étonner après cela si le mariage de Françoise est malheureux! » Il n'aperçoit pas du tout, ce spectateur de théâtre, le symbole dont le poète se réjouit, dans la pensée que c'est toujours un inconnu, un autre que celui qu'elle croit épouser, à qui la jeune fille, de tous les âges, tend, à travers les grilles de sa prison, la rose rouge. Encore est-il qu'il faudrait que tout l'acte fût empli par les efforts que les deux jeunes gens font pour se joindre, par le désespoir qu'éprouve Paolo d'être mêlé à une telle

comédie, si toutefois il en est le complice. Tout cela est laissé dans l'ombre. On assiste à des scènes certainement très pittoresques, archéologiquement exactes, à des déballages d'étoffes rares, à des propos et des concetti qui sentent les mœurs du temps, à de gracieuses expansions entre Françoise et sa petite sœur : mais rien n'arrive de ce que nous attendons, et de ce qu'il nous faudrait.

Au second acte, nous espérons, avec une curiosité, certainement ardente, la scène où Françoise apprendra enfin qu'elle a été trompée. Sera-ce, chemin faisant, dans une confidence de Paolo? A la première vue du boiteux Gianciotto? Et alors que se passera-t-il entre eux deux, ou entre eux trois? Françoise se répandra-t-elle en imprécations contre celui qui l'a perdue? Lui fera-t-elle, malgré tout, l'aveu de ses sentimens? Rien de tout cela ne nous est révélé. Quand le rideau se relève, Françoise est mariée, et elle est calme en apparence. Le poète ne nous donne aucun renseignement sur son état d'âme. Au milieu des soldats qui défendent la tour contre l'assaut de l'ennemi, Françoise paraît, debout, une torche à la main. Emportée par un élan lyrique admirable, qui donne au spectateur le goût de faire bisser le couplet, comme s'il entendait un air de bravoure, elle célèbre en ces termes les vertus du feu :

« O belle flamme! Elle triomphe du jour! Comme elle est vive! Comme elle vibre fort! Toute la pique en vibre, et ma main, et mon bras, et mon cœur! Je la sens plus près que si je la tenais dans ma paume. Veux-tu me dévorer, belle flamme? Veux-tu me faire tienne? Je sens que je deviens folle de toi. Mais comme elle rugit! Elle rugit, demandant une proie, elle demande à voler. Je veux la lancer dans les nuages... Merveille! Joie des yeux! Désir de resplendir et de détruire! Dans le cœur silencieux de quelle haute montagne demeuraient-elles congelées, ces gemmes que la flamme délivre, et ressuscite en souffles d'ardeur? Vie terrifiante et rapide! Beauté mortelle! Elle vole par la nuit sans étoiles! Elle tombe dans le champ de bataille! Elle drape l'homme armé, enveloppe son armure, s'insinue entre les mailles, se rue partout où il y a une veine, fend l'os, atteint les moelles; le tord, le suffoque, l'aveugle! Mais, avant que ses yeux soient brûlés, toute son âme éperdument hurle, dans la splendeur qui le tue... »

Quel est le sens caché de cette magnifique invocation? Évi-

demment que Françoise se sent envahie par le feu de l'amour. Il ne l'enveloppe plus ainsi qu'une haleine parfumée, un zéphyr de fleur, comme au temps où elle circulait, jeune fille heureuse, dans les jardins de ses parens. Elle le porte maintenant « dans ses veines ; » elle devient « folle de lui. » Elle en est « atteinte dans ses moelles ; » elle est prête à laisser « brûler ses yeux, » pour jouir un instant « de la splendeur » de ce qui la tuera. Il est si évident que la pièce devait être cherchée, en action et en vérité, du côté des tendresses de Paolo et de Françoise, et non du côté des beautés exactes de la mise en scène et de la vérité archéologique, que la tragédie, languissante jusque-là, prend feu, elle aussi, dès que l'action se développe sur son terrain véritable, dès que l'amour de Françoise fait connaissance avec l'amour de Paolo, dès que l'occasion leur est enfin donnée d'évoquer le passé, de jouir et de souffrir du présent, de rêver leurs espérances, d'en mourir.

Si M. d'Annunzio avait besoin d'une preuve définitive pour se persuader qu'il faut laisser les symboles dans le rêve, et ne produire, dans la réalité crue du théâtre, que des personnages rapetissés à la taille, très humaine, de l'homme et de la femme tels qu'on les rencontre dans la vie, il n'aurait qu'à réfléchir sur les causes qui ont empêché que le troisième acte de sa *Françoise* produisît l'effet qu'il en espérait. Ce n'est pas évidemment dans le dessein de faire avancer, sur le fond du drame, comme un personnage de premier plan, le borgne Malatestino, frère de Paolo et de Gianciotto, que M. d'Annunzio a écrit sa *Françoise de Rimini*. C'est, au contraire, pour la joie de mettre en scène l'épisode dantesque :

... Quel giorno più non vi leggemmo avante...

Cependant les intentions de l'auteur sont trahies par l'exécution. La figure la plus solide de la tragédie, la seule qui vive vraiment d'une vie propre, est tout justement celle de ce comparse, de ce borgne Malatestino, qui n'est qu'un rustre et un jaloux affreux, mais que M. d'Annunzio a peint tout en mouvemens et en actes. Et pourtant, si, parmi les poètes contemporains, quelqu'un pouvait espérer ajouter une beauté lyrique à la beauté de la scène dantesque, c'était bien M. d'Annunzio. Il y a déployé toutes les richesses de sa séduction. Il l'a conduite avec un sentiment d'une délicatesse rare ; l'émotion en est graduée

savamment. Mais le poète moderne ne parvient pas à effacer, à son profit, l'impression que le passage de Dante a laissée dans le souvenir de tous ceux qui l'ont lu. Pourquoi?... C'est que nous sommes au théâtre, c'est qu'il faut, ici, « filer » une scène, mettre sous nos yeux des acteurs en chair et en os qui jouent sur des planches. C'est surtout que les deux ombres de Dante ne sont plus qu'un couple d'amour que l'imagination se représente à sa guise. On les diminue, inévitablement, quand on les fait descendre, du récit lyrique où ils planent, sur un théâtre où, à la minute où une porte s'ouvrira, ils ne seront plus qu'un couple illégitime surpris par le droit du mari.

IV

Lorsque le spectateur, qui est sorti quelque peu froid de la représentation d'une pièce de M. d'Annunzio, ouvre, plus tard, dans la solitude et le recueillement, les volumes de ces beaux poèmes, que l'interprétation altère, il est repris par une admiration qui va moins à l'œuvre même, qu'au poète qui l'a conçue. Il s'avise que chacune des « tragédies » de M. d'Annunzio est une sorte de chapelle où l'auteur se manifeste, tantôt comme le prêtre, tantôt comme le dieu. Et, du coup, on a l'explication de cet étrange dualisme d'impression : exaltation dans le tête-à-tête, indifférence ou déception au théâtre.

C'est que le spectateur de théâtre est un être social. Il ne s'appartient pas complètement. Il sent qu'il fait partie d'un ensemble, et que ses impressions, ses décisions, — comme celles d'un juré qui se traduisent par un verdict — auront, dans la réalité des mœurs, des conséquences dont lui-même et les autres pourront souffrir. De là ce qu'il permet et ce qu'il défend dans la peinture des passions de l'amour, de toutes les passions en général. Rentré chez lui, le livre en main, le même homme cesse d'être une petite fraction de la collectivité; il redevient un individu libre; il a le droit de se plaire à ce qui le charme, de se laisser séduire par ce qui le touche. Et, si violent que soit l'individualisme de M. d'Annunzio, il y a certains commencemens de passions qui jettent un pont entre la nature du premier venu de nos contemporains et la sienne.

Ceux qui ont suivi le poète, depuis ses débuts jusqu'à ses œuvres dernières, ne doutent point une seconde de sa sincérité.

Il est le fils de cette sensualité brûlante, follement voluptueuse, qui, dans son extrême jeunesse, avait encore sur les lèvres le sourire du « Plaisir. » Mais, à mesure que les expériences de désir s'accumulent, « l'Enfant de volupté » devient plus difficile à émouvoir. La douleur des autres finit par lui être nécessaire, — non point seulement le tourment psychologique de cette femme qu'il torture avec une pointe de délices dans l'escalier de la « Villa Chigi, » — mais la souffrance physique elle-même, la blessure qui saigne, et qui contraint le poète voluptueux, épuisé de sa volupté, à frôler parfois de l'aile les inquiétudes du sadisme. Tout le lyrisme, toute l'exaltation de M. d'Annunzio, n'empêchent pas que le spectateur sente constamment cette pointe aiguë sous les fleurs, et qu'il ne flaire le ver dans tous les fruits qu'on lui tend.

L'émotion qui sort de cette défiance est, de sa nature, très différente de l'horreur tragique dont les Grecs étaient secoués quand ils voyaient l'Amour monter sur la scène avec la figure du Destin. Leur angoisse descendait alors du ciel. Celle que M. d'Annunzio nous impose monte des fonds les plus obscurs de nous-mêmes. Elle comporte une perversité inconnue de l'honnête et saine nature. Si l'on rapproche cet état d'esprit d'un poète trop raffiné, devenu le prisonnier de cette volupté à laquelle il doit le meilleur de son talent, de la célèbre phrase de Térence : « *Homo sum, nihil humani a me alienum puto,* » on comprendra mieux pourquoi les personnages des drames de M. d'Annunzio ne nous touchent pas toujours, malgré ce qu'il y a d'excessif dans leurs souffrances ; et pourquoi, seul derrière leurs masques, le poète nous captive, nous charme, nous trouble, et trop souvent aussi nous révolte, avec son visage de tourment et ses stigmates de damnation.

Dans ce vertige, n'a-t-il pas fini par entonner, en l'honneur des dieux païens et des temples reconstruits, cet hymne d'exubérance antichrétienne qui, après tant de foudres de la critique, lui a attiré les foudres de la Rome pontificale ? La basilique de Saint-Pierre gêne, de son dôme, l'horizon de M. d'Annunzio. Les temples de Mars, de Saturne, d'Apollon, de Vénus suffiraient à sa dévotion. C'est sa force et c'est sa faiblesse. Il s'impose à nous, dans un siècle pratique, par la violence de ses passions ; il nous étonne quand, d'un trait de sa fantaisie poétique, il biffe deux mille ans d'histoire, deux mille ans d'évolution de

l'idée morale ; et, volontairement ignorant, ou dédaigneux, de tant de conquêtes du sentiment et de la justice, quand il veut retourner en arrière, et ressusciter, au xxe siècle, l'état d'esprit d'une Rome moins olympienne que néronienne ! Il suffit de feuilleter l'œuvre théâtrale de M. d'Annunzio pour y découvrir, presque à chaque acte, de ces élans lyriques où la volupté emprunte le langage du plus ardent mysticisme et nous trouble, à propos d'inquiétudes charnelles, comme si le divin était en cause. Ce sont comme des fontaines d'eaux vives jaillissant dans la forêt touffue et qui, au moment où on les goûte, dans la pensée que la soif va s'apaiser par leur fraîcheur, prennent soudain la saveur et la chaleur du sang. Tel, dans *le Songe d'une matinée de printemps*, le récit de l'infortunée Isabelle, contant comment on a tué, entre ses bras, l'homme qu'elle aimait :

« ... Vous voulez le reprendre, le porter à sa mère? comme cela? sans une goutte de sang? Tout son sang est sur moi... J'en suis inondée. Voyez mes mains, mes bras, ma poitrine, mes cheveux, je suis restée noyée dans son sang. Oh ! qu'elle ne me maudisse pas... dites-lui ce que j'ai fait pour son fils mourant. Je ne l'ai pas abandonné. Si le coup n'est pas venu jusqu'à moi, ce n'est pas ma faute... En une heure, je suis morte mille fois, mon corps est une blessure vivante et je n'ai plus une goutte de sang dans les veines. Dites-lui que je ne suis plus vivante. J'ai senti dans ma chair sa mort pénétrer comme un froid lourd et j'ai senti mes os craquer sous le poids. Cela, cela, c'est mourir ! Dites-lui que son fils n'a pas souffert. Il s'est endormi entre mes bras, dans la félicité. Il a fermé les yeux dans la félicité sur ma poitrine, et il ne les a plus ouverts. Mais moi, j'ai rouvert les miens, pour voir son agonie ; sa bouche me versait tout le sang de son cœur brûlant et pur comme la flamme... et j'étais submergée dans ce jet qui semblait ne jamais devoir tarir... Les hurlemens qui me montaient à la gorge, je les coupais avec mes dents pour qu'on ne les entendît point et qu'on ne vînt point le détacher de moi, l'ôter de mes bras. Dites-lui cela. Emportez-moi, ensevelissez-moi dans la même bière, puisque je ne suis plus vivante. Vous ne pouvez pas l'ensevelir entièrement si vous ne m'ensevelissez pas avec lui, car j'ai sur moi tout son sang, tout ce qui fut sa vie, je l'ai sur moi... »

On éprouve quelque joie, quand on a eu le chagrin de constater que le lyrisme de M. d'Annunzio s'est fourvoyé au théâtre,

de sentir, qu'à la lecture, quand rien ne s'interpose entre le poète et nous, pas même le talent d'une comédienne illustre, il a une prise si émouvante sur les âmes.

Si, du lit ensanglanté d'Isabelle, on passe à ce jardin d'automne dont les arbres chargés de fruits, les treilles lourdes de raisin, accablent la maturité amoureuse de la dogaresse Gradeniga, la certitude se fortifie encore que le théâtre est impuissant à traduire en réalité vivante les évocations et les splendeurs de l'imagination lyrique. Supposez que, sans explication et sans titre, le poète qu'est M. d'Annunzio ait placé, dans un de ses recueils de *Poésies*, avec une vague indication telle que : « *Voix d'automne*, » cette invocation douloureuse de Gradeniga à la saison où sa beauté, trop épanouie, se reflète, nous fermerions le livre dans cet enivrement particulier qui bouleverse les cœurs, par certains soirs de septembre, quand il semble que vraiment on entende, dans les jardins et dans les bois, une voix qui sanglote entre le ciel et la terre :

... « La vie, la vie ! Comme les fruits embaument ! Comme il est profond et touffu, le parfum des fruits qui se fondent de maturité et de douceur sur la branche courbée qui gémit ! Personne ne les cueille, plus personne n'emplit pour moi les paniers et les carènes ! Les arbres en sont chargés et alourdis, ils gémissent comme s'ils portaient le châtiment d'amours trop heureuses... La terre en est couverte et s'en nourrit, elle se fait blonde et grasse de leur pulpe défaite. Tous, elle les mange de sa grande bouche silencieuse. Ah ! perdus pour moi, perdus pour mon amour, pour mon désir qui ne les cueille pas ! Tous, un à un ils auraient dû passer par mes paumes dans leurs parfums voluptueux. Le désir aurait pu me donner d'innombrables lèvres pour sucer en un jour toutes leurs saveurs. Perdus pour moi ! Perdus ! O fruits ! beaux fruits ! que votre parfum et votre douceur soient encore un vêtement sur mes sens, comme lorsque j'étais la dogaresse Gradeniga et que l'ancienne loi convertissait pour moi votre prix en vêtemens d'or. Ah ! quand tous les jardins de l'île se dépouillaient pour que j'apparusse belle et magnifique sur mon trône, il m'aimait, il m'aimait ! De la terrasse, je voyais passer, sur le canal, les grandes barques débordantes de fruits. Les enfans, sur les proues, mordaient avidement les grappes qui paraissaient saigner sous leurs dents fortes ; et moi, en regardant toute cette douce nourriture qui se répandait dans ma ville de

marbre pour la remplir de délices, j'évaluais le tribut agreste, et je prévoyais la splendeur de mes brocarts et de mes ornemens! Ainsi, j'ai porté sur mon corps votre fraîcheur pour mon plaisir! Hélas! votre fraîcheur n'est plus sur moi, dans les plis de mes robes et de mes voiles; mais il me semble maintenant que toute votre maturité se défait dans mes veines, et que je suis toute dégouttante de votre bonté perdue! Ses lèvres trouveraient en moi un goût d'une puissance irrésistible, s'il me revenait de l'oubli qui le tient!... Vivre! vivre encore, pour l'envelopper, comme d'un feu, de ma vie qui souffre, pour donner à ses jours et à ses nuits des passions neuves, ignorées, des inventions inouïes de volupté et d'angoisse!... Ah! je veux me faire une beauté nouvelle avec mes larmes, avec ma fièvre, avec mes poisons... »

Sur les planches, entre la frise et la rampe, le jardin de la dogaresse, — à supposer qu'on le figurât, — n'aurait ni parfum ni splendeur de vie; il s'interposerait, au contraire, comme un mensonge médiocre, comme une reproduction inférieure à la réalité, entre les fécondités symboliques évoquées par le poète, et l'émotion du spectateur.

C'est le droit d'un poète lyrique de disposer, à son gré, des élémens, de supprimer, comme il lui plaît, les tyrannies de la physique, d'arracher nos corps aux lois de la pesanteur pour les élever à son gré, dans des ascensions. Mais à la scène, où on est dans le visible et le tangible, il faut, qu'on le veuille ou non, se conformer à ce qui est. Tout spectateur de théâtre est comme Thomas qui dit : « Si je ne mets pas ma main dans la blessure de Son côté, je ne croirai pas qu'Il est ressuscité! »

A la représentation de *la Gioconde*, on a eu la sensation directe de l'inconvénient qu'il y a à confondre l'intention lyrique avec la réalité plastique, le symbole avec le fait.

C'était assurément une très noble idée de nous montrer Silvia, l'épouse du sculpteur Settala, interposant ses mains entre la chute de la statue et la terre, pour empêcher que l'œuvre glorieuse, renversée par l'égoïsme de la maîtresse, se brisât en mille pièces sur le sol. Cela se peut lire dans un roman, cela peut s'écrire en vers lyriques : cela ne peut pas se montrer réellement sur le théâtre. M. d'Annunzio a cru tourner la difficulté en plaçant sa scène derrière ce fameux rideau qui, chez lui, cache perpétuellement l'action, — qu'il soit voilette sur la figure

d'Hélène Comnène, grille sur la terrasse de Gradeniga ou dans le jardin de Françoise de Rimini, tenture dans l'atelier du sculpteur Settala. Le public de théâtre, qui était venu pour « voir » un spectacle, est demeuré décontenancé.

En effet, à la première représentation de *la Gioconde*, une partie de la salle n'a pas tout de suite compris ce qui venait de se passer. Si l'on fut renseigné vite par les conversations, par les discussions sur les intentions de l'auteur, ce fut en vain que l'on chercha à se représenter matériellement, même sur l'écran de l'imagination, ce qui était arrivé de l'autre côté du rideau. Si la statue est une vraie statue et non un symbole, quand elle tombe du piédestal, elle doit tuer Sylvia; en tous cas, rien ne peut l'empêcher de se briser elle-même en morceaux. Si les mains de la jeune femme sont prises sous le bloc au point d'en être écrasées, on ne comprend pas comment, par ses seules forces, la malheureuse Sylvia pourrait s'arracher de ce piège. Il y a impossibilité physique à ce que les choses se passent comme M. d'Annunzio les raconte. Le spectateur le sent, et, comme rien ne l'a averti qu'il s'agit d'un symbole, et qu'il n'est pas venu au théâtre pour voir un symbole, — toujours invisible, — mais des acteurs qui « jouent » une pièce, il reste mal à son aise. L'effet ne porte point. Ce qui bouleverse à la lecture, où une indication suffit à avertir le lecteur, et où toute fantaisie, toute illusion, sont acceptées si l'auteur a le génie d'imposer sa volonté, laisse, à la scène, le public indécis et déçu.

La lecture du théâtre de M. d'Annunzio contient à chaque page l'aveu de l'impuissance où est un poète lyrique, — non point celui-ci ou celui-là, mais tout homme qui suit un rêve au lieu de développer une action, — de représenter sa pensée par des accessoires de décors, des costumes et des mouvemens. Tout ce qui est imprimé en petit texte dans les pièces publiées par M. d'Annunzio sous couleur d' « indications scéniques » est, proprement, — qu'on nous passe le mot, — le déchet lyrique de son rêve, et il arrive que ce « précipité » contienne, trop souvent, ce qu'il y avait de plus rare, de plus exquis, de plus scéniquement intraduisible, dans les intentions du poète Mais pour que ces nuances pussent être saisies, il faudrait que M. d'Annunzio ne se contentât point d'animer de sa personne et de sa pensée propre chaque protagoniste de ses pièces, il faudrait encore qu'il s'incarnât dans chaque spectateur, de telle façon que l'indi-

cible fût au moins dit par la voix intérieure qui, évidemment, dans l'âme du poète, chante en duo avec les sentimens ou les pensées qu'il exprime.

Pour le moment, c'est lui-même qui se donne la réplique à lui-même dans les poèmes dialogués qu'il appelle des drames. Il est toujours en scène, lui, l'auteur, le poète. S'il est absent, c'est à lui que l'acteur songe, et à qui le public doit songer. Jamais un écrivain n'a moins disparu derrière son œuvre, pour faire place à la diversité et au jeu des caractères, aux passions des autres, aux nécessités de l'action. Les femmes elles-mêmes, dans les pièces de M. d'Annunzio, apparaissent uniquement préoccupées du poète merveilleux, qui leur a donné la vie. Elles ne sont qu'une sensation de volupté pour celui qui les a créées; un pardon d'amour dont il éprouve le besoin; un regret, qu'il voudrait savoir brûlant après sa disparition. Toutes ces douloureuses héroïnes ne sont, pour ainsi dire, que des miroirs où le poète se contemple avec son sentiment, son désir, son remords, son caprice de l'heure. Le jour où il veut s'arracher à cette contemplation de soi à laquelle il doit, dans ses poèmes, dans ses romans, voire dans ses pièces, des litanies superbes et qui dureront, il écrit *Francesca da Rimini*, et il ne nous emporte pas à sa suite, parce que lui-même il ne s'est pas livré, parce qu'il est resté érudit et littéraire, incapable de s'attacher à cette héroïne d'amour à qui il permet d'aimer Paolo, — c'est-à-dire un autre homme que l'auteur du drame.

Peut-être toute l'aventure de M. d'Annunzio tient-elle dans cette définition de Victor Hugo : « Génie lyrique, être soi; génie dramatique, être les autres. » L'heure où la méditation de ce dogme s'imposera à l'auteur de *la Gloire* n'est pas encore venue.

JEAN DORNIS.

LA CORÉE

Les gouvernemens du Tsar et du Mikado ont entamé récemment des négociations extrêmement délicates au sujet de leur position respective en Extrême-Orient. La Russie a occupé la Mandchourie pendant l'automne de 1900. Établie ainsi à Moukden, à Niouchouang et dans toute la vice-royauté de Kirin, elle est devenue limitrophe de la Corée au Yalou, elle a consolidé ses cessions à bail de Taï-lien-ouan (Dalny) et de Port-Arthur, et elle commande les plus courtes routes de terre et de mer qui conduisent à Pékin et à Séoul. Le Japon, cet état de choses menaçant pour l'indépendance et la sécurité de la Chine et de la Corée, s'est mêlé aux pourparlers engagés par la Chine avec la Russie au sujet de l'évacuation de la Mandchourie. Des notes ont été échangées entre Saint-Pétersbourg et Tokio, et immédiatement on a eu partout l'impression que cet incident révélait et exaspérait un antagonisme latent et jusqu'à présent contenu par la procédure des chancelleries.

Il n'en faut pas chercher l'objet en Mandchourie. Sur cette province très éloignée de lui, affligée d'un climat glacial, patrie de la dynastie actuellement régnante à Pékin, le Japon ne saurait élever que des prétentions insoutenables, fondées sur la cession partielle qu'il en avait obtenue au traité de Simonosaki (8 mai 1895), et à laquelle il a renoncé moyennant une indemnité complémentaire de 150 millions, en octobre 1895.

Mais des considérations visant l'équilibre des forces et le respect de conventions, conclues par lui avec la Russie en 1896 et en 1898, lui ont permis d'essayer d'introduire dans le débat, sur le pied de solidarité, la question de ses droits prétendus en Corée. C'est cette « habileté » diplomatique et ses résultats faciles à prévoir que la Russie repousse, et c'est l'insistance du gouvernement mikadonal à en impo-

sur la discussion, et la résistance du ministère russe à l'admettre, qui enveniment le différend, et donnent lieu de craindre le recours à l'argument suprême des litiges dans lesquels sont engagés l'honneur et les intérêts essentiels de deux nations.

Il suffit d'analyser les élémens de la question coréenne pour justifier cette manière de voir. La Corée est *lapis iniquitatis et petra scandali* entre la Russie et le Japon, parce que l'une et l'autre sont condamnés à émettre tous les ans des essaims d'émigrans, et que le « Pays du Matin Calme » leur fournit la surface le plus à leur portée, le plus aisément occupable, la moins encombrée de population, et la plus propice par sa nature et son climat.

La principale chaîne coréenne, les montagnes de Diamant, dressée presque à pic le long du littoral oriental baigné par la mer du Japon, tient au système mandchourien des Kinghanes comme une côte à la colonne vertébrale. Les vallées divergentes du Touman et du Yalou continuent la plaine de l'Oussouri et du bas Saghalien. Et, au delà de ce fossé, tel le glacis d'une forteresse, la Corée s'allonge vers le sud en une pente, parfois fortement accidentée, dont les dernières ondulations plongent dans le bras de mer qui sépare le Japon du continent asiatique. L'orientation, presque nord-sud, de cette pente achemine, sans transition brusque, du climat sibérien au régime atmosphérique des zones tempérées et des régions subtropicales. Parti des maigres champs d'orge, d'avoine, des rives de l'Oussouri, du Touman et du Yalou, le voyageur passe, à travers une série de changemens si légers qu'ils sont à peine perceptibles, aux champs de pois et de blé du Daïdoko, aux rizières du Han, et bientôt aux cotonnières, aux plantations de mûriers et aux forêts de camphriers de la vallée du Nam-Kang, la rivière de Masampho.

Mais, d'autre part, cette Corée, prolongement naturel de la Sibérie, n'est pas totalement isolée du Japon. La convulsion géologique qui a donné à l'Asie son aspect actuel en exhaussant le Plateau Central, en vidant par les brèches de son rebord oriental l'océan intérieur que les vieilles annales chinoises nomment Han-Haï, et en creusant, par compensation, les profondes fosses des mers de Behring, d'Okhotsk, du Japon et de Chine, n'a pas fait disparaître tout lien entre le tronc continental et l'ancien rivage, devenu un chapelet rompu d'archipels. De Yézo, un géant chaussé de bottes-fées pourrait aller, de Kourile en Kourile, au Kamtchatka, et de Kiouchiou, par Iké et Tsouchima, jusqu'à Fousan, en voyant toujours, derrière lui et devant lui, les pierres successives de son gué. Ces rochers ne sont pas les « brillantes Cyclades, » mais

ils suffisent à des jonques, réplique inattendue des galères helléniques, pour passer de relâche en relâche, à petites journées, des îles nippones au continent asiatique, sans jamais perdre la terre de vue.

La géographie a donc, d'avance, préparé en Corée une rivalité entre les voisins continentaux et océaniques de ce pays, sans leur fournir un argument irrésistible pour terminer leur contestation. Débattue, depuis le IIIe siècle avant notre ère, entre la Chine et le Japon, résolue au détriment de la Chine, qui renonça à tous ses droits de suzeraineté par le traité de Simonosaki (1895), cette contestation renaît entre la Russie et le Japon, et risque de causer un jour une nouvelle guerre entre de nouveaux prétendans. La fatalité de leur développement a, en effet, achevé l'œuvre de la nature en les amenant front à front sur ce sol étroit comme une planche formant pont au-dessus d'un précipice. L'un ou l'autre peut-il reculer? Peut-il même vouloir reculer? Le lecteur en jugera. Ce développement a commencé presque simultanément, on ne l'a pas assez remarqué, par la suppression du servage en Russie (1861) et l'abolition du régime féodal au Japon (1867-1868). L'ukase du tsar Alexandre II avait complété l'affranchissement des serfs par des distributions de terres dans la région centrale de la Russie, nommée, sur les cartes : Plateau des Sources ou de Koursk, et par les géologues : Pays ou Continent des Terres Noires (Tchernoziome). Mais l'ignorance, la routine et l'avidité paysannes y sévirent immédiatement. Ce sol vierge fut exploité à blanc. A plusieurs reprises même, la famine apparut. Les tueurs de poule aux œufs d'or essayèrent alors d'aller porter ailleurs les méfaits de leur absurde économie domestique, et pensèrent tout naturellement aux immenses territoires étendus de l'Oural au Plateau Central de l'Asie et à l'Océan Pacifique.

Cette idée n'était pas nouvelle. Depuis 1562, après la défaite du khan tartare Komtchoum par l'hetman Yermak, des bandes d'aventuriers, venus indifféremment de toutes les Russies, s'étaient répandues et fixées, au hasard des rencontres et des préférences, un peu partout en Sibérie, sous des chefs comme Bonza, Postnik, Stradoukhine, Dejneff, Moskvitine, Paiarkoff, Atlassoff, Khabaroff; si bien que la population moscovite avait augmenté assez rapidement, de 77 000 en 1622, à 230 000 sous le règne de Pierre le Grand, et à près de 776 000 à la fin du règne de Catherine II. Et la transportation pénale n'avait apporté qu'un faible appoint à cet accroissement. Mais le gouvernement des tsars désirait conserver les forces économiques intentionnellement créées par lui. Jusqu'en 1890, il multiplia les mesures coercitives pour

empêcher les exodes de fermiers des Terres Noires vers les espaces inoccupés du Turkestan et de la Sibérie. Néanmoins, malgré toutes les précautions, 110 000 Russes réussirent à se glisser à travers l'Oural, de 1860 à 1880, et 440 000 les rejoignirent au cours de la période décennale suivante. Alors le tsar Alexandre III décida d'organiser pratiquement un mouvement qu'il reconnaissait ne pouvoir supprimer, et de le faire coopérer à l'établissement du chemin de fer transsibérien.

Une Société fut constituée, avec le patronage impérial, et mise sous la haute direction du Comité des Ministres. Elle fit composer et répandre à profusion des brochures vulgarisatrices; elle autorisa l'envoi, par des émigrans isolés ou groupés, de mandataires spéciaux dits *Khodoki*, chargés d'aller, préalablement au départ de leurs commettans, étudier en Sibérie l'emplacement et les conditions générales de leur établissement éventuel. Elle créa une caisse dite des Fonds d'avance. Elle les distribua aux émigrans, par sommes variant de 255 à 400 francs par tête, suivant les régions choisies, remboursables, à compter de la cinquième année, en vingt annuités égales. Dans d'immenses réserves ménagées tout le long de la future voie ferrée, elle attribuait 10 hectares à chaque famille. Réglant l'avancement de ce peuplement sur celui de la pose des rails, elle réduisait de 75 p. 100 le prix du voyage, fournissait, à l'arrivée, les moyens de transport nécessaires pour gagner l'emplacement de la concession, des instrumens aratoires, des bestiaux, des semences, des matériaux pour les maisons, le droit de couper du bois de charpente dans les forêts de l'État, exemption de la totalité de l'impôt pendant les trois premières années, de la moitié pendant les trois suivantes, et un sursis de trois ans pour le service militaire.

Ces mesures intelligentes, appliquées avec suite, firent merveille. Dès 1896, les lots de terre de colonisation devenaient rares au voisinage immédiat des rubans de fer du Transsibérien. Il fallut alors s'en éloigner et distribuer des concessions taillées dans les *taïgas* et les *ourmans*, vastes clairières ou zones marécageuses situées au milieu de forêts vierges. Le mouvement était si puissant que 44 p. 100 du nombre total des émigrans vint d'Europe sans s'être mis en règle avec la loi et sans avoir eu recours ni aux *Khodoki*, ni à la Société impériale.

Pendant quelques années, l'entreprise parut prospérer. Sept millions d'hectares furent défrichés et huit millions explorés scientifiquement. Une masse de 1 500 000 individus vint se fixer en Sibérie. Mais le plus grand nombre resta dans la zone des terres d'alluvion, où un

caillou est rare, presque introuvable. Le gouvernement de Tobolsk en reçut 146 000; celui de Tomsk, 645 000; celui d'Akmolinsk, 145 000; Iénisséisk, 99 000 seulement, et principalement dans le district, exceptionnellement favorisé par la nature, de Minoussinsk. Sémipalatinsk, sur les confins du Turkestan, n'en vit arriver que 19 000, et les territoires glacés d'Irkoutsk, 3 600. Plus loin encore de l'Europe, et dans un climat également inclément, dans la province de l'Amour et le Territoire Maritime ou de l'Oussouri, bien qu'on eût alléché, par l'octroi de 100 hectares à chaque famille, les émigrans, dont la politique de poussée vers l'Océan Pacifique faisait vivement désirer une large affluence, 34 000 seulement vinrent s'établir.

C'était un premier échec, dû aux fatalités du climat. D'autres suivirent. Les clairières et les marais s'obstinèrent, malgré le drainage et les forages de puits, à demeurer stériles; de mauvaises récoltes, en 1900 et 1901, éprouvèrent durement les colons, et l'enthousiasme des premiers jours tomba si bas, qu'un tiers de ceux qui arrivèrent ces deux années-là reprirent le chemin de la Russie.

L'exutoire ouvert par Alexandre III était donc d'une insuffisance démontrée. De plus, et tandis qu'il ne réussissait pas à l'épuiser, le trop-plein des Terres Noires continuait à monter. La population agricole y augmentait d'un million et demi d'âmes par année. Le malaise économique suivait une marche ascendante, révélée, de temps en temps, par de véritables scènes de jacquerie ; et le gouvernement, voulant empêcher ses malheureux sujets d'aller trouver la mort dans un sol occupé déjà ou inutilisable, replaçait des cordons de postes tout le long de l'Oural pour supprimer de nouveau l'infiltration de la Russie d'Europe dans la Russie d'Asie. Le tsar Nicolas II dispose donc d'une masse énorme de colons, auxquels manque une région colonisable.

La situation est identique au Japon. Cet empire, entièrement océanique, s'étend sur un archipel de 487 îles, mesurant 41 738 155 hectares, dont 2 774 339 cultivés en rizières; 1 791 734 en blé, orge et seigle; 1 649 224 en pois, haricots, millet, sarrasin, colza, pommes de terre, patates, coton, chanvre, tabac, indigo; 3 150 491 en mûriers; et 58 863 en thé. Au total, un peu moins du cinquième de la surface du sol, soit 9 343 951 hectares, produit de quoi alimenter directement la population. Mais les forêts couvrent 13 334 627 hectares, et le reste, — 19 059 579 hectares, — n'est que montagnes, pelouses, étangs, marais, lits de cours d'eau, tourbières, broussailles et centres habités.

Et il est très difficile et très dangereux de défricher la zone fores-

tière et broussailleuse, précieux régulateur climatérique et modérateur du régime des eaux, dans un climat soumis aux influences du Kouro Siwo, et sur un sol formé d'un granit détritique, désagrégé très vite et entraîné par le ruissellement partout où manque la végétation arborescente ou herbacée. De 1893 à 1898, les Japonais n'ont augmenté que de 94339 hectares la surface de leurs rizières et de 1210985 celle de leurs champs de céréales et de légumineuses. Et l'histoire de leurs mécomptes dans ce genre d'entreprises apparaît au flanc des coteaux imprudemment déboisés, sous forme de longs ravins rouges ou ocreux, et au pied, sous forme de longs *tumuli* de cailloux et de sable ensevelissant des guérets, fertiles auparavant.

Or, les recensemens quinquennaux font ressortir, de 1893 à 1898, les crues suivantes de la population : 394 005, en 1895 ; 369356, en 1896 ; 458 288, en 1897 ; et le dernier dénombrement connu, effectué en 1898, accuse une augmentation de 475 685 et porte le nombre des Japonais de 41 813 215, en 1893, à 43 760 754. Leur densité spécifique est donc globalement très proche de 105 au kilomètre carré. Or si nous cherchons le rapport entre la surface nourrissante et le groupe humain à nourrir, nous trouvons que chaque hectare de céréales ou de légumineuses doit alimenter quatre bouches. On sait qu'en France, le même nombre d'hommes dispose de deux hectares, c'est-à-dire du double. En vain on objectera que, grâce à l'emploi, invariable et traditionnel depuis des âges, de l'engrais humain, grâce à la douceur du climat, la Cérès japonaise donne, après le riz moissonné à l'automne, la moutarde, arrachée en janvier et février, l'orge coupée en mai, et ensuite des légumes. Cette culture intensive n'est pas praticable dans tout le Japon. Ne s'y prêtent que le pays de Cocagne étendu le long du Pacifique, de Yokohama à Kobé, les rives de la Mer Intérieure, et les anciens fonds lacustres qui la flanquent à distance dans Nippon, Chikokou et Kïouchiou. La mer japonaise est un vivier inépuisable, sans doute, et le Japonais est aussi ichthyophage que végétarien. La pêche fournit donc un appoint énorme à l'agriculture. Mais il reste insuffisant.

L'essor donné à l'industrie et au commerce nippon par l'établissement des étrangers dans les plus grands ports, par la suppression des entraves qu'imposait le régime féodal à l'esprit d'entreprise, la mise en exploitation forcée des richesses minières, la contrefaçon des marchandises européennes, ont soutenu pendant vingt-cinq ans l'effort ininterrompu du pullulement de la population. Mais tout leur effet utile est produit et ne se fait plus sentir depuis déjà dix ans. Le

milliard de l'indemnité chinoise n'a été qu'en partie semé sur le pays; les capitaux étrangers sont de plus en plus maîtres de l'industrie et du commerce national. L'adoption de l'étalon d'or a profondément troublé le monde ouvrier. Le mouvement d'émigration s'est développé, et le gouvernement mikadonal a dû chercher, lui aussi, à l'enrayer ou à le canaliser.

Il avait une colonie, l'île de Yézo, échangée avec la Russie, en 1805, contre l'île Sakkaline. Yezo ou Hokkaïdo a 77 022 kilomètres carrés et une population autochtone de 18 000 Aïnos, dont la crue annuelle ne dépasse pas 500. Mais le climat de cette île, sous la même latitude moyenne que Vladivostock, est très analogue à celui de la France, et ne convient nullement aux habitudes invétérées de travail et d'hygiène dont les Japonais paraissent impuissans à se défaire. Aussi, malgré les efforts de leur gouvernement d'abord, puis d'une société de colonisation dirigée par le vicomte Enomoto, un cinquième du maigre contingent annuel des arrivans nouveaux reflue régulièrement sur les pays qu'ils avaient quittés. Yezo n'abrite jusqu'à présent qu'environ 606 000 Nippons, et ils y sont bien à leur aise, à raison de 8 êtres de leur race par kilomètre carré.

Depuis le traité de Simonosaki (1895), l'empire du Soleil Levant possède Formose et les Pescadores. Mais déjà vivent, sur les 29 terres du premier groupe, 2 729 503 Chinois, répartis au taux moyen de 78 à l'unité spécifique, sur 34 752 kilomètres carrés. Ces Chinois, sobres, endurans et industrieux comme tous leurs congénères, sont parfaitement adaptés au milieu tropical, et serrent si étroitement leurs rangs que 16 321 Japonais seulement ont pu se faire place dans leur conquête. La plupart sont fonctionnaires ou employés dans des exploitations sucrières ou camphrières créées par des compagnies de leur pays, qui, d'ailleurs, ont économie à employer la main-d'œuvre chinoise. Aux Pescadores, la saturation est plus complète encore et le terrain est imperméable. Sur 47 îlots, mesurant 221 kilomètres carrés, s'entassent 51 719 Chinois, soit une densité de 234 au kilomètre carré. Aussi 700 Japonais à peine trouvent-ils à vivre dans cette fourmilière. Le Japon n'a donc de place à donner au trop-plein de sa population, ni dans sa colonie ancienne, ni dans les nouvelles.

L'Europe, l'Amérique et l'Océanie la lui fournissent-elles? Les statistiques publiées par le Cabinet impérial de Tokyo répondent : non. Elles constatent qu'au 31 décembre 1898, 70 801 Nippons étaient fixés à l'étranger : 3 257, en Russie d'Europe; 6 368, en Angleterre et

dans les possessions anglaises; 43 707, aux États-Unis d'Amérique. Il avait été, en outre, délivré 33 297 passeports pour l'étranger, dont 1217 pour l'Angleterre, 2 929 pour la Chine; 4 987 pour la Corée; 3 375 pour la Russie; 2 936 pour les États-Unis de Nord-Amérique; 1 493 pour Vancouver; 1 039 pour le Canada; 12 952 pour Hawaï; 1128 pour l'Australie, etc., etc. Au total, 104 000 Japonais vivaient officiellement hors de leur patrie, à la fin de 1898.

Il est certain que ces chiffres ne représentent pas la vérité. Il suffit d'avoir habité quelque temps le Japon pour savoir que les nationaux de ce pays se dérobent autant qu'ils le peuvent aux formalités fiscales de l'émigration temporaire ou définitive, et « déguerpissent » très souvent à l'insu de leur gouvernement, qui, d'ailleurs, avoue implicitement cet état de choses en ne consacrant pas, dans les statistiques officielles, un tableau ou un feuillet spécial au mouvement migrateur. De plus, sauf les États-Unis d'Amérique du Nord, le monde anglo-saxon, dans l'Océan Pacifique, se rend de moins en moins perméable à l'émigration asiatique en général, et à la japonaise en particulier, parce que celle-ci est particulièrement incommode.

Depuis 1895 et 1900, les Japonais, infatués de leurs victoires sur la Chine, persuadés que ce sont les leurs qui ont pris Pékin et sauvé les Légations le 14 août 1900, grisés par les flatteries excessives, formulent des exigences de salaire et de traitement disproportionnées avec la valeur de leur travail, et sont toujours prêts à recourir aux pires violences des grèves pour obtenir le redressement de leurs griefs même les plus futiles. En outre, ils apportent, par le bas prix de leurs offres, une perturbation profonde dans le régime des salaires ouvriers et domestiques nécessaires aux blancs.

Au Canada, par exemple, ceux-ci ne peuvent renoncer à gagner les gros gages de 25 ou 30 francs par jour (maçon); 30 ou 40 (charpentier); de 50 à 75 par mois (palefrenier, valet de chambre); de 100 à 125 par mois (cocher, cuisinier ou cuisinière). Dans ce pays presque vierge, où l'on voit encore, à Vancouver notamment, encastrés dans les trottoirs de bois, les troncs formidables des sequoias de la forêt, qui chantaient sous le vent hier, pour ainsi dire, à l'endroit où souffle dans sa corne le *wattman* du tramway électrique, un verre de bière est payé, à n'importe quel bar, 1 fr. 25; un coktail, 2 fr. 50; une bouteille de bière de table, le même prix; une bouteille de vin, 5 francs ou 7 fr. 50; les fruits sont vendus à la pièce! Or, les Japonais, exagérant encore le rabais consenti par les Chinois, contre lesquels il avait fallu élever un barrage fiscal, en 1885, et le surélever

en 1887, 1892 et 1896, supplantaient les bonnes, en ne demandant que 15 francs par mois, et les cuisinières, en se contentant de un franc par jour. Au mois de mai 1900, le ministère canadien dut promulguer une loi imposant à tous les émigrans asiatiques un droit d'entrée variant de 250 à 500 francs ; le Colonial Office de Londres fut obligé de s'incliner, et le gouvernement mikadonal interdit de délivrer à ses sujets plus de dix passeports par mois à destination du Canada, et plus de cinq à destination des États-Unis.

En Australie et en Nouvelle-Zélande, les ouvriers, groupés en syndicats pratiques, ne visant que des réformes simples, immédiatement réalisables, solidarisés avec les employés de commerce, acceptent le patronat et le salariat tels que le temps les a faits, mais se servent d'une organisation politique habilement conçue pour mener une « lutte de classes » victorieuse, qui ne les ankylose pas comme leurs confrères des *Trade's Unions* métropolitaines, et leur a permis de conquérir le bénéfice du dimanche anglais, du samedi à midi au lundi matin, et des salaires quotidiens de 10 et 11 fr. 25 dans les villes, de 6 et 8 francs dans les campagnes. Les patrons sont ainsi contraints de n'employer que les ouvriers les plus habiles et les plus vigoureux, et d'adopter tous les perfectionnemens mécaniques capables de leur assurer une production intensive et des bénéfices. Faibles et médiocres sont donc éliminés pour ainsi dire automatiquement, et les Japonais figurent à la place d'honneur dans cette catégorie. Néanmoins, par surcroît de précaution, les Parlemens australien et néo-zélandais ont voté en 1901 une prohibition absolue de tous les immigrans non désirables (*unwishable*), et nommément de tous les Asiatiques, sans en excepter les sujets hindous et autres de Sa Très Gracieuse Majesté.

Une seule contrée du monde anglo-saxon reste largement accueillante et ouverte aux Japonais : les îles Sandwich. 16 000 d'entre eux, en moyenne, y vivent, parce que les planteurs de canne à sucre sont trop heureux d'employer des coolies contens d'être payés seulement 25 francs par mois. Jusqu'à présent, rien n'écarte ces malheureux de l'archipel d'Hawaï, pas même l'annexion aux États-Unis, puisque le Congrès n'a pas étendu aux Japonais la prohibition absolue dont il a frappé les Asiatiques chinois. Ils jouissent même, depuis cette annexion, d'un véritable monopole, puisque la loi yankee a été déclarée applicable le jour même où la *stars spangled banner* a été hissée sur les bâtimens officiels de Honolulu, et que les Chinois ont dû immédiatement quitter le pays. Mais cet étroit débouché ne peut pas écluser l'énorme flot qui cherche tous les ans une issue hors du Japon.

Les Japonais ne peuvent penser à aller sceller la pierre de leur foyer ni en Indo-Chine, d'où des mesures fiscales rigoureuses les ont prudemment écartés, ni dans les îles de la Sonde, vigilamment gardées par les Hollandais, ni en Chine, où les Chinois, bien autrement armés pour les luttes contre la misère, sont loin de trouver tous de quoi vivre. Reste donc, pour hospitaliser l'émigration nipponne, la Corée. Elle étale, à 200 kilomètres de Kiouchiou et de l'entrée de la Mer Intérieure, une surface de 22 millions d'hectares, dont plus de la moitié est laissée en jachère par 10 millions des êtres humains les plus doux, mais aussi les plus insoucians et les plus jouisseurs, que supporte la Terre. C'est une Inde, une Égypte, à portée de la main, pour ainsi dire, des Japonais. Ils en connaissent mieux que personne les richesses souterraines et la fertilité superficielle. Rien ne les gênerait là : ni les rigueurs du climat, ni les droits des propriétaires séculaires du sol. Ils pourraient y déverser pendant un siècle la marée montante de leurs émigrans, sans les perdre, en enrichissant de leurs contributions le trésor mikadonal, et en augmentant de leurs recrues l'armée nationale. Aussi, depuis plus de deux mille ans, n'ont-ils pas renoncé au dessein de s'approprier la propriété des malheureux Coréens.

Une première fois, au IIIᵉ siècle avant notre ère, ils conquirent la presqu'île, sous le commandement de l'impératrice Daï Dzingou. Pour certifier l'existence de cette » princesse lointaine, » ils conservent et exhibent dans le temple de son ancêtre Amaterasou, à Kobé, un fragment, que j'ai vu, du casque porté par elle pendant cette victorieuse campagne. Mais leur conquête leur échappa presque aussitôt. Pendant les dix-huit siècles suivans, la dignité impériale s'affaiblit graduellement; le palefrenier Yoritomo fonda le shogounat, au temps où, chez nous, chantait au lutrin le roi Robert, et filait la reine Berthe aux grands pieds; et le régime féodal exerça sur le Japon tout entier sa turbulence anarchique. La Chine en profita pour s'emparer de la Corée. Le législateur Ki-tza est le héros éponyme de cette grande révolution. Au XIVᵉ siècle, la Chine intervint encore et pacifia le pays en donnant l'investiture à la dynastie, encore régnante, de Han, par l'intronisation de son plus ancien chef connu, Ouen-ta-tchao.

Au XVIᵉ siècle, le Japon ressuscita ses prétentions. En 1592, le shogoun Yedeyochi envoya une armée commandée par le général chrétien Konishi. La Corée fut conquise entièrement et sauvagement dévastée jusqu'en 1598, date à laquelle les Chinois expulsèrent les envahisseurs, en ne leur laissant que Fousan, pied-à-terre sur la côte sud, en face du détroit de Simonosaki, comme on sait.

Pendant les guerres civiles qui désolèrent le Japon sous les shogouns Yeyasou et Yemitsou, contemporains de Richelieu et de Mazarin, personne n'eut le loisir de réveiller la question des droits sur la Corée, d'autant moins que cet État avait pris la précaution d'envoyer à la cour de Tokyo une ambassade, en même temps qu'il adressait chaque année les complimens et les présens rituels à celle de Pékin. Il était facile de prendre cette politesse, un peu trop prudente, pour une reconnaissance de vassalité, et on entretint ainsi, dans l'archipel, la croyance à un droit « historique » sur le Pays du Matin Calme.

Vers le milieu du siècle dernier, les Blancs forcèrent à coups de canon les portes hermétiquement fermées du monde jaune. L'expédition de 1860-1861 démontra la paralysie militaire de la Chine. Les Japonais, pour éviter un sort pareil à celui qu'ils prévoyaient réservé à leur voisine, abolirent le régime féodal (1867-1868) et se transformèrent fiévreusement en État à l'instar de l'Europe et de l'Amérique. Le nouveau gouvernement, assailli par les sacrifiés et les mécontens, qu'il ne pouvait satisfaire chez lui, se laissa entraîner par eux sur le terrain où ils lui livraient bataille, et commença, dès 1873, une politique coréenne, fort peu respectueuse du droit des gens et de la correction diplomatique, dont l'achèvement fut un partage avec la Chine de suzeraineté sur la Corée (1885), puis, en 1894, la querelle, absolument inique, dénouée par la déclaration de guerre à la Chine.

Immédiatement, le 6 août 1894, le Japon conclut une alliance offensive et défensive avec la Corée. Le 8 mai 1895, il contraignit la Chine à reconnaître l'indépendance de cet État par l'article premier du traité de Simonosaki. Mais il eut bien soin de ne pas souscrire lui-même à ce chapitre nouveau du droit international. Maître des services postaux et télégraphiques, il agita le pays sans relâche, fit ou laissa assassiner la reine Taou-Lang-Dao, le 8 octobre 1895, mit le roi dans l'impossibilité de gouverner, et le réduisit à chercher un asile à la Légation russe de Séoul, le 8 janvier 1896. En même temps, il assurait sa position dans le pays en y introduisant près de 25 000 de ses nationaux, et en accaparant le plus possible des moyens d'y créer la richesse, grâce à la présence de deux lignes de postes militaires tendues de Chemoulpo à Séoul et Gensan, et de Fousan à Séoul, Pyng Yang, et Ouidjiou sur le Yalou.

La Russie résolut la difficulté présente et réserva l'avenir en obligeant le Japon à signer la convention Yamagata-Lobanoff à Moscou, le 28 mai 1896, et la convention Rosen-Nishi à Tokyo, le 25 avril 1898. Par ces deux actes, les gouvernemens contractans reconnurent et

garantirent bilatéralement l'indépendance de la Corée, s'engagèrent à n'y pas envoyer ou entretenir plus de soldats l'un que l'autre, à lui prêter conjointement l'aide dont elle pourrait avoir besoin, et à ne pas gêner réciproquement leurs entreprises industrielles ou commerciales chez leur allié. Le Japon était à pied d'œuvre et avait une belle avance. Il en profita complètement. Le Rapport consulaire français, établi par M. Lefèvre pour l'an 1899, nous apprend que le total des échanges en Corée avait atteint 80 145 956 francs, dont 28 245 313 fr. 20 au bénéfice du Japon, vendeur de 17 311 320 francs et acheteur de 10 933 993 fr. 20. La part de celui-ci représentait donc plus du tiers du commerce total. Et, dans le mouvement de la navigation, son pavillon couvrait à lui seul 2448 bateaux à voile et 1 179 vapeurs, en face desquels figuraient seulement 61 russes, 4 allemands et 421 coréens.

« Il tient la tête sans aucun doute, » disait M. Lefèvre, « avec les fils et filés de coton, les cotonnades, les allumettes, la bière, le charbon, le cuivre, les lingots, la porcelaine, les soieries. — A l'exportation, le Japon tient également le premier rang. Il achète, en Corée, du riz, des haricots, des peaux de bœuf, de la poudre d'or. La Chine, qui importe de Corée du ginseng, du papier, du poisson sec, de la poudre d'or, occupe le second rang. On peut dire que ces deux pays absorbent la presque-totalité du commerce d'exportation de la Corée. »

On s'explique, dès lors, que la conquête de cette presqu'île soit, en Extrême-Orient, la forme japonaise de l'*irrédentisme!* On l'avoue, du reste, franchement à Tokyo. Le journal *Djimmin* imprimait, au mois de mai 1899 :

« Nous regardons la péninsule coréenne comme notre sphère d'influence par excellence. Nous y avons, en effet, les droits les plus réels, et nos intérêts matériels et politiques y sont énormes. Nous n'avons à redouter, sur ce terrain-là, que la Russie, car elle seule pourrait sérieusement nous contester notre influence. Or, que pouvons-nous demander ? Depuis que le cabinet de Saint-Pétersbourg nous a laissé le champ libre à Séoul, nous ne pouvons désirer qu'une chose : c'est que la présente situation se prolonge indéfiniment. *Toute notre politique consistera donc à maintenir le statu quo.*

« *Tant que la Russie n'aura pas terminé sa formidable installation en Mandchourie, elle ne fera rien en Corée.* » C'était parler d'or ! Les actes ne furent pas moin bien inspirés. Le gouvernement mikadonal mit le sceau à sa conquête, patiente et pacifique, en rachetant à des Américains la ligne ferrée construite en 1900 de Séoul à Chemoulpo, et

en obtenant la concession d'une autre, qui ira, perpendiculairement à la première, de Séoul à Fousan, sur le détroit de Corée.

Mais la Russie a terminé le Transsibérien et cherche toujours, dans le sens déterminé par l'histoire et la géographie, la solution du problème de sa croissance. Elle sait qu'elle ne la trouvera, elle aussi, qu'en Corée.

L'occupation de la Mandchourie lui ouvre 900 000 kilomètres carrés. Mais, peuplée de 12 millions d'êtres, cette vaste surface suffit à grand'-peine à nourrir douze personnes par unité superficielle. De plus, les émigrans russes rencontreraient là, mais aggravées, les difficultés climatériques qui les éloignent des rives de l'Amour et de l'Oussouri. Dans les deux vice-royautés de Heï Loung Kiang et de Kirin, les minima de — 40° et — 50° centigrades sont fréquens en hiver; l'automne commence avec septembre, et les froids avec octobre. Il pleut très abondamment pendant les deux mois de juin et juillet. Dans la longue presqu'île du Chinking, dont les Chinois appellent la pointe : l'Épée du Régent, la température n'est supportable qu'aux environs immédiats de Port-Arthur, où le thermomètre descend rarement jusqu'au zéro. Mais elle est très dure dans les régions du centre et du nord. J'ai vu, le 20 janvier 1895, la baie de Taï-lien-ouan entièrement gelée, au point que les soldats traversaient sur la glace l'anse de Jokosan. En allant à cheval, ce jour-là, à Chin-chow-chang, distant de 10 kilomètres, j'ai constaté une tenue de — 21° centigrades.

L'armée du maréchal Nodzou, où servait, comme général de la 3e division, le président actuel du Conseil nippon, le maréchal Katsoura, a été très durement éprouvée par des températures de — 30°, en opérant contre Niouchouang, pendant les mois de janvier et février 1895. La gelée lui a coûté beaucoup plus de monde que le feu de l'ennemi. Et il faut encore tenir compte de la concurrence, certainement victorieuse, qu'opposeraient les Chinois et les Mandchous, parfaitement adaptés à leur milieu, et, sauf la passion de l'opium, indemnes des habitudes funestes des moujiks.

Est-il nécessaire d'ajouter que le Transmandchourien et le Transsibérien ne seront les puissans outils économiques voulus par leurs créateurs que si leur ruban d'acier aboutit droit à la grande route des paquebots autour de la Terre? Actuellement, les dernières gares sont à Vladivostok et à Port-Arthur, écartés de cette grande route par trois pleines journées de navigation. Et Vladivostok a, en outre, le grave désavantage d'être régulièrement bloqué par les glaces du 1er décembre au 15 mars. L'hiver, c'est un fond de sac.

Enfin, un chemin de fer de cette importance, posé à coups de milliards, peut-il développer sa section terminale sur un sol possédé par d'autres que ses constructeurs ? Une maison n'est le bien de son propriétaire que s'il en possède le corridor, la porte et la clef. Cette dernière section n'aura sa pleine valeur que si elle est solidement gardée par une population capable, à la fois, de défendre son débouché et de lui fournir une clientèle suffisante d'acheteurs et de vendeurs.

Toutes ces conditions sont réunies en Corée, et ne sont réunies que là. La nature a marqué elle-même l'emplacement du grand port terminal, de l'entrepôt asiatique de l'immense ligne ferrée qui traverse d'est en ouest tout l'ancien continent. Il est sur le littoral méridional, baigné par le détroit de Corée, à Masampho, où pourront trouver, sans se gêner mutuellement, tous les accommodemens désirables, un arsenal naval et un emporium commercial valant à la fois Toulon, Brest et Marseille. A 30 kilomètres au sud-ouest de Fousan, à l'abri des îles Koye et Katek, s'ouvre, dans la côte coréenne, un goulet, le Douglas Inlett. Long de 25 kilomètres, large en moyenne de 3, il débouche par un étranglement nommé Gate (la porte), dans un immense bassin, où la couche d'eau n'a nulle part moins de 8 mètres d'épaisseur, et qui est gardé au centre par une île, nommée Satao. Au nord, un canal entaille la berge. En le remontant pendant 6 kilomètres, on arrive à un second bassin où vient finir le Nam-Kang, artère fluviale, qui, par elle et par ses veines, draine tout le sud de la Corée. A l'angle du canal et du bassin Satao, est le petit village de pêcheurs, dont le nom, Masampho, a été donné à l'ensemble de cette admirable position navale.

L'espace est aussi vaste qu'à Taï-lien-ouan, où j'ai vu, en mai 1895, se mouvoir, et très à leur aise, cent grands vapeurs et vingt navires de guerre, dont les évolutions laissaient encore vide plus de la moitié de la baie. Qu'est, en comparaison de cet étang de Berre, non ensablé, le petit port de Fousan, si étroit que deux cargos n'y peuvent virer simultanément sans risquer une collision, et dont l'entrée, à peine large de 100 mètres, est toujours battue par une brise carabinée? Il mérite trop bien son nom de « marmite » (*Fousan* ou *Pousan*). L'île Vachon (Deer Island), qui le barre, n'empêcherait pas les pointeurs primés d'une escadre d'y loger leurs obus comme dans un « tonneau. » Un chemin de fer peut avoir là sa gare terminale, mais à la condition de ne desservir que la Corée, et encore! Une ligne transcontinentale ne peut aboutir qu'à Masampho. Mais, évidemment, Masampho est la clef stratégique et économique de la Corée et des mers du Japon et de la Chine septentrionale. Son possesseur les fermera à sa

volonté et drainera une part fort importante du commerce japonais et chinois, même si les compagnies de navigation font concurrence au Transsibérien en augmentant la vitesse de leurs bateaux et en diminuant la durée des escales qui allongent presque d'une semaine le voyage de Marseille à Yokohama.

Si ce possesseur est la Russie, avec cette position à mi-chemin entre Port-Arthur et Vladivostok, elle sera prépondérante, sans contestation possible, du détroit de Behring à Shangaï, et le rêve de grandeur dont s'enivrent les âmes japonaises s'évanouira... Mais la Russie n'a pas les mains libres. En 1886, pour obtenir l'évacuation de la rade de Port-Hamilton, occupée par les Anglais, elle s'est engagée formellement à ne jamais occuper aucun point de la Corée. Les conventions Yamagata-Lobanoff et Rosen-Nishi l'obligent, aussi étroitement que le Japon, à ne pas attenter à l'indépendance de la Corée.

La question de Masampho, même, n'est plus entière. L'empereur de Corée l'a déclaré port ouvert, en même temps que Tchinampo, Syengtjing et Mokpo, en novembre 1899, et y a mis en vente un peu plus de 40 000 mètres carrés de terre, sur le cap *Getsou-Yeï-Daï* (la base de l'ombre de la lune), contigu au village des pêcheurs. Les Russes ont acheté, en chiffres ronds, 16 000 mètres carrés, et les Japonais, 13 000.

Mais la diplomatie a des procédés pour délier les nœuds gordiens qu'elle a liés, surtout quand son ingéniosité est surexcitée par l'aiguillon pressant de besoins incoercibles... Et ce sont eux qui dressent l'un contre l'autre la Russie et le Japon.

Il serait bien téméraire de risquer une conjecture sur l'issue de ce conflit : nul n'est le confident du secret de l'avenir. Le présent nous révèle un pendant, inattendu pour le plus grand nombre, en Extrême-Orient, à la question du canal de Suez et de l'Égypte. Les puissances neutres pourront-elles intervenir et conjurer l'explosion d'une guerre, en trouvant un moyen de satisfaire les deux compétiteurs? Le voudront-elles? Et ce moyen peut-il encore, comme il le pouvait de 1895 à 1898, être la neutralisation de la Corée, et, par suite, du chemin de fer qui la traverserait du nord au sud, branché sur le Transmandchourien, avec la garantie du concert des puissances? Il faut le souhaiter ardemment, car, si le typhon accumulé aujourd'hui en Extrême-Orient se déchaîne, il sera peut-être malaisé de limiter sa malfaisance à la contrée nommée « Pays du Matin Calme » par un Chinois qui serait bien étonné d'avoir été un profond ironiste, sans le vouloir.

VILLETARD DE LAGUÉRIE.

REVUE MUSICALE

LA RÉFORME DE LA MUSIQUE D'ÉGLISE

Le 4 août dernier, quand le Conclave, par un vote qu'on n'attendait pas, donna pour successeur au Pape Léon XIII le cardinal Sarto, les musiciens ne furent pas les derniers à se réjouir. Une cause qui leur est chère deux fois, étant deux fois sacrée, avait trouvé naguère dans le patriarche de Venise un de ses plus fervens et de ses plus heureux défenseurs. On aimait à penser que le Pontife universel s'en déclarerait bientôt le juge unique et souverain. C'est aujourd'hui chose faite. En cette importante matière, le nouveau Pape a confirmé, bien plus, étendu ses promesses anciennes et rempli toutes les espérances. « *In peritiâ suâ requirentes modos musicos.* » Recherchant lui aussi dans sa sagesse les modes de la musique, Pie X a déjà mérité l'hommage que rendait l'Ecclésiaste aux chefs du peuple de Dieu.

Les instructions pontificales sur la musique ecclésiastique sont contenues dans un *Motu proprio*, qu'une lettre au cardinal-vicaire accompagne. L'un et l'autre forment la suite et comme l'épanouissement de la lettre pastorale publiée par le cardinal Sarto en 1895, et qui fit alors dans le diocèse de Venise assez de bruit et beaucoup de bien. L'esprit de ces documens peut se résumer en un seul principe, en une volonté unique et fortement exprimée : il faut que la musique à l'église redevienne d'église.

Aucune loi sans doute ne paraît plus naturelle, plus simple et plus juste; aucune pourtant n'était depuis longtemps plus oubliée ou méconnue. « Rien, aux termes du *Motu proprio*, ne doit se rencontrer

dans les temples, qui trouble ou seulement diminue la piété ni la dévotion des fidèles; rien qui puisse leur donner un motif raisonnable de dégoût ou de scandale ; rien surtout qui puisse offenser le décorum ou la sainteté des cérémonies; rien qui soit indigne de la maison de la prière et de la majesté de Dieu. » Or il semble bien que la musique d'église ait pris à tâche, si ce n'est à plaisir, d'enfreindre de telles défenses et de justifier d'aussi graves reproches. Son état actuel n'est fait en quelque sorte que de ces divers élémens d'indignité.

Quant aux raisons de cette déformation et de cette déchéance, le Souverain-Pontife les a très finement et même très musicalement discernées. L'une consiste dans l'évolution et dans la nature de la musique, « flottante et variable par elle-même, » semblable à l'air dont elle est faite, et dont le poète aurait pu dire aussi :

Muta nome perchè muta lato.

Une autre cause de la corruption de l'art ecclésiastique est le plaisir que la musique seule et directement nous procure « et qu'il n'est pas toujours facile de contenir en de justes limites. » Pour l'Église et pour lui-même, saint Augustin naguère s'était défié de ce plaisir. Souvenez-vous de certain passage des *Confessions :* « La douce mélodie semble demander quelque place dans mon cœur ; elle en réclame même une avantageuse, et j'ai de la peine à voir juste laquelle je dois lui donner. »

Ce n'est pas seulement la mélodie (et laquelle !), c'est l'harmonie (laquelle également !), c'est l'orchestre, en un mot c'est l'appareil ou l'attirail complet de la musique profane qui depuis longtemps a pris trop de place. On sait où sont descendus les offices religieux, et qu'à l'église, l'expression musicale de la vie tout entière, et de la mort même, en est trop souvent la contradiction, pour ne pas dire la dérision et la parodie. Nous n'exagérons pas, et le Pape, en ses instructions, dénonce et veut corriger non seulement « l'abus », mais « le scandale. » *More theatrico,* ces deux mots de saint Thomas d'Aquin, qu'on ne saurait trop rappeler, résument exactement l'art et le style ecclésiastique. Tout ou presque tout se passe à l'église comme à l'Opéra. Le mariage ou les funérailles sont accompagnées sur les planches de la scène et sur les dalles du sanctuaire par des chants analogues, si ce n'est par les mêmes chants. Il n'y a pas jusqu'à la prière, que la musique ne fasse mondaine et théâtrale, et, les jours de fête, on entend communément sur les airs du répertoire les paroles de la liturgie.

Une telle musique va plus loin encore. Autant elle défigure ou travestit nos relations avec Dieu, autant, par rapport à nous, elle dénature et rabaisse Dieu même. Comme s'il ne lui suffisait pas de transformer la vie chrétienne en un drame de la terre, elle fait de Jésus-Christ un héros terrestre et dramatique. De sa naissance et de sa mort, les messes de minuit, les *Stabat* et les *Sept paroles*, ne nous disent, ne nous chantent plus rien que d'humain.

Il n'est pas un croyant, pas un artiste, qui ne puisse témoigner des licences que l'art mondain prend avec la liturgie. Les exemples seraient innombrables. On connaît le programme ordinaire des « grands mariages » et des « services de première classe, » le style des messes de Noël ou de Pâques et des saluts qualifiés de solennels. L'*Agnus Dei* se chante également sur un air d'amour de *la Damnation de Faust* et sur l'intermède de *Cavalleria rusticana*. Ce n'est même plus la marche du *Songe d'une nuit d'été* qui fait escorte à la jeune épousée : c'est la « méditation » de *Thaïs*. Une absoute n'est que le dernier des concerts ou des opéras auquel assiste le défunt. On a vu des pèlerins entrer dans la basilique de Montmartre aux sons de l'ouverture d'*Obéron*, exécutée par une fanfare, et je sais une église normande où, le dimanche, à la « messe des baigneurs, » les Tziganes ont joué.

« Ma maison est une maison de prière ; » et la musique ne permet plus qu'on y prie. Toute d'apparence et d'extérieur, quand ce n'est pas de feinte et de mensonge, elle contredit, loin de les exprimer, les plus profondes, les plus surnaturelles vérités. Elle néglige, elle détruit l'essence ou l'âme de la pensée et du sentiment, de la croyance et de l'amour. Elle ne fausse pas seulement l'idéal religieux : elle le supprime. Elle est mortelle à l'esprit, que le son, comme la lettre, peut tuer.

C'est une confusion, dirait la Bible. Et ce n'est que la première. Une autre, non moins déplorable, s'y est ajoutée. La trop fameuse devise : « L'art pour l'art, » funeste même dans le monde, à l'église est impie. Elle y a régné pourtant ; elle y a consommé son œuvre pernicieuse. Elle a rompu, renversé le rapport logique et nécessaire des choses, en sacrifiant la liturgie ou le culte à la musique, c'est-à-dire le principal à l'accessoire et la fin au moyen. Il n'y a pas de pire désordre et qui se paie plus chèrement. Aussi, qu'est-il arrivé ? La musique à l'église s'est regardée ou mieux écoutée elle-même ; elle s'est complu en soi et n'a plus aimé que sa propre excellence. Alors elle a perdu le sceau de la ressemblance divine et n'est pas demeurée dans la vérité.

Il faut qu'elle y revienne ou qu'elle y rentre. Et les instructions pontificales désignent ou rappellent avec précision les voies ouvertes à son retour.

Le *Motu proprio* partage la musique d'église en trois genres : chant grégorien, chant palestrinien et musique moderne. Mais le partage est fort inégal, et les prescriptions autant que les restrictions édictées par le Saint-Père établissent fortement le privilège des deux premières formes, surtout du chant grégorien.

« Le chant grégorien est le chant propre de l'église romaine, le seul qu'elle ait hérité de ses anciens Pères, qu'elle ait conservé jalousement à travers les siècles dans ses codes liturgiques et qu'elle propose directement comme sien à ses fidèles ; le seul qui soit prescrit exclusivement en certaines parties de la liturgie et que des études récentes aient rétabli dans son entière pureté.

« C'est pour de tels motifs que le chant grégorien fut considéré de tout temps comme le modèle suprême de la musique sacrée et qu'on peut avec pleine assurance établir cette loi générale : une composition d'église est d'autant plus sainte et liturgique, que, par l'allure, l'inspiration et le goût, elle approche plus de la mélodie grégorienne ; au contraire, elle est d'autant moins digne du temple qu'elle s'éloigne davantage de ce type souverain. Le chant grégorien traditionnel devra donc être rétabli largement dans les cérémonies du culte, chacun tenant pour certain que les offices ecclésiastiques ne sauraient rien perdre de leur solennité à n'être pas accompagnés d'une autre musique que celle-là. »

Passant ensuite à la polyphonie du XVI[e] siècle et spécialement à celle de l'école romaine dont Palestrina fut peut-être le plus grand maître, mais non pas le dernier, le *Motu proprio* s'exprime ainsi : « La polyphonie classique se rapporte parfaitement bien à cette forme par excellence de la musique d'église qu'est le chant grégorien. Par cette raison, elle a mérité d'être associée au chant grégorien dans les cérémonies les plus solennelles de l'église, comme celles de la chapelle pontificale. Il faut donc la restituer elle aussi, largement, dans les offices ecclésiastiques. »

De ces deux genres de musique, si le premier possède « *in grado sommo* » (au suprême degré) le caractère vraiment religieux, l'autre en est doué encore à un degré excellent, « *in ottimo grado.* » Ainsi la hiérarchie n'est pas douteuse ; mais elle n'a rien non plus de rigoureux, et l'expresse volonté du pontife n'est pas d'opposer les deux types, mais de les distinguer légèrement et de les réunir.

Aussi bien, ils diffèrent sans doute par la forme ou par la surface ; mais, au fond, par le sentiment ou l'*ethos*, ils se ressemblent et ne sont pas très loin de se valoir.

Le chant grégorien, il est vrai, ne manque pas de mérites éminens par où sa faveur peut se justifier. Il a pour lui d'abord le droit d'aînesse et la consécration des siècles. Que les mélodies grégoriennes soient ou non, comme en architecture les basiliques (et la question se discute encore), des monumens de l'art antique appropriés au culte nouveau, elles constituent la plus ancienne musique dont les œuvres soient parvenues jusqu'à nous. Le chant grégorien, plus que tout autre, est contemporain et pour ainsi dire témoin des faits, des idées et des sentimens qu'il chante. Plus proche par les années de l'origine du christianisme, il en est aussi plus voisin par les lieux mêmes de sa naissance, et dans la monodie gréco-latine il n'est pas impossible que des souffles de l'Orient aient passé. Enfin, cette forme de la musique religieuse est de toutes la plus populaire. Elle l'est deux fois, car le plain-chant, fait pour le peuple, vient peut-être dans une certaine mesure de lui. La moderne musique d'église, au contraire, vient trop souvent du monde, et cela suffit pour qu'on la sacrifie à l'autre, car le peuple, et non le monde, est près de Dieu.

Le plain-chant a d'autres vertus encore, dont l'une, et non la moindre, est ce qu'on pourrait nommer la verbalité. Le *Motu proprio* constate ou rappelle à plusieurs reprises l'éminente dignité de la parole, ses droits au respect et à l'obéissance de la musique. « L'office principal de la musique sacrée est de revêtir d'une mélodie appropriée le texte liturgique proposé à l'intelligence des fidèles; sa propre fin est d'ajouter à ce texte une plus grande efficacité. » Plus loin : « Le texte liturgique doit être chanté tel qu'il existe dans les livres, sans altération ni transposition de mots, sans répétition indue, sans briser les syllabes et toujours d'une manière intelligible pour les fidèles qui écoutent. » Ces devoirs impérieux, le plain-chant seul est capable de les parfaitement accomplir. La parole est reine et maîtresse de l'art grégorien, où la phrase mélodique, docile non seulement au sens, mais à l'accent des mots, ne fait que suivre et comme épouser la phrase littéraire. « Au commencement était le Verbe. » Cela est vrai même de l'ordre sonore, et dans la primitive musique, dans la musique du commencement, le Verbe était Dieu.

Serviteur de la parole, le chant grégorien ne l'est pas moins de l'esprit. Il est la forme spirituelle par excellence de la musique. Si pure et si dégagée de matière que soit la polyphonie palestrinienne,

elle accorde pourtant un peu plus que la monodie grégorienne à la forme et, si l'on peut dire, au métier. L'harmonie et le contrepoint constituent un certain travail, un certain appareil, assurément tout idéal encore, dont le chant grégorien est exempt. La monodie liturgique est un art admirable par ses effets; dans ses moyens, c'est à peine si l'art est sensible.

Art deux fois religieux, le plain-chant relie les hommes avec Dieu et les hommes ensemble. La polyphonie palestrinienne elle-même serre moins étroitement ce second lien. Quatre voix, fût-ce les plus harmonieuses, ne sauraient signifier l'union, l'unité parfaite, comme font cent ou mille voix qui n'en sont qu'une. Le Souverain-Pontife souhaite « que la règle de la croyance, de la prière, et autant que possible du chant, soit unique. » Il est dans la nature ou dans la vocation particulière du chant grégorien de remplir le dernier de ces vœux.

Qu'il domine donc. Mais que le chant *alla Palestrina* concoure avec lui. Tant de beautés et de vertus leur sont communes ! Plus jeune que son rival, ou plutôt que son maître, l'art polyphonique a cependant pour lui déjà quelques siècles de gloire et d'une gloire où toutes les gloires sont mêlées : celle des grands hommes qui l'ont fondé ou rétabli et celle des chefs-d'œuvre qu'il a produits ; celle de l'Église qui l'a protégé, dans quelle ville et dans quels sanctuaires ! celle enfin de tant de génies qui ne dédaignèrent pas ses leçons : depuis l'enfant sublime, dont l'un des premiers miracles fut de retenir et d'emporter en son cœur le secret encore inviolé des harmonies sixtines, jusqu'au vieillard, sublime aussi, qui, dans son dernier chef-d'œuvre, a fait planer sur le cristal rougi du sang divin les divines consonances de Palestrina.

Si la polyphonie vocale nous unit moins étroitement que le plain-chant, elle sait pourtant nous rassembler encore ; elle est encore un signe assez sensible, un symbole assez touchant de sympathie et d'unanimité. Soprano, contralto, ténor et basse, toute la voix humaine est comprise en ces quatre voix. Et parce que jamais ou presque jamais elles ne se séparent, parce que l'interprétation personnelle, égoïste, qu'est le *solo*, leur est interdite, leur concert fraternel est encore une admirable expression, par la musique, non seulement de la foi, mais de la charité.

Nous disons : par la musique, et surtout par elle, car le chant *alla Palestrina*, — sa nature polyphonique en est cause, — ne saurait être un serviteur de la parole aussi fidèle, aussi dévoué que le chant grégorien. Il laisse moins entendre le texte. Il lui donne moins de valeur

et de relief. Sans le contredire jamais, il l'enveloppe toujours et quelquefois il le voile. Mais, si la polyphonie est inférieure au plain-chant pour ce que nous avons nommé plus haut la verbalité, pour la vocalité pure elle l'égale. Elle aussi ne sait et ne veut que chanter. Elle ne se sert que des voix, et de voix cachées, mystérieuses; elle redoute et défend que le moindre spectacle détourne l'attention des fidèles et trouble leur piété.

L'invisible, voilà tout l'objet de l'art palestrinien. Insensible aux dehors, cet art, qui ne fait aucune place au monde, n'accorde presque rien non plus à l'univers et à la nature. Il n'exprime ni l'apparence ni la figure, mais l'idée et le sentiment. Aussi éloigné que possible de l'action et même du mouvement, art de prière et de méditation, il se recueille plutôt qu'il ne se déploie, il est admirable moins par l'étendue que par la profondeur. « Tôt ou tard, a dit un philosophe, on ne jouit que des âmes. » Cela pourrait être la devise du chant *alla Palestrina* comme du chant grégorien, et parce que ces deux genres ou ces deux modes de la musique en sont les plus spirituels, les plus intérieurs, ils en sont aussi les plus religieux.

Ils le sont tout entiers : par toutes leurs qualités, on dirait presque par toutes leurs vertus. Ils mettent l'un et l'autre en pratique l'humble parole de Kundry pénitente : « *Dienen*, servir, » où se résume leur fonction et leur devoir. Ils servent, non pas leur intérêt et leur gloire propre, mais ces fins supérieures qui sont « l'honneur de Dieu et l'édification des fidèles (1). » En tout ils ne veulent que servir. Pas plus que sur le texte des offices, ils n'entreprennent sur leur durée; ils ne font pas attendre le prêtre devant l'autel. *Sancta sancte.* Par eux les choses saintes s'accomplissent saintement. Par eux, par eux seuls, la liturgie commande et la musique obéit. Ils observent, ils sauvent les rapports nécessaires et les suprêmes convenances qui sont la règle et presque la définition de l'art, surtout de l'art sacré.

D'après les instructions pontificales, la musique vraiment d'église doit avoir pour mérites principaux la bonté ou la sainteté des formes et leur universalité. C'est un peu, — qui l'aurait pu croire? — la doctrine de Taine : « la bienfaisance et la généralité du caractère » servant de mesure à la beauté. Ainsi, par une rencontre inattendue, mais que l'unité des lois fondamentales justifie, un des maîtres de l'esprit philosophique est ici d'accord avec le maître de l'esprit chrétien. La monodie grégorienne et la polyphonie classique satisfont à leurs com-

(1) Lettre pastorale du cardinal Sarto.

munes exigences. Mélodie, harmonie, rythme, elles sont à elles deux la musique entière, le timbre excepté, — j'entends le timbre instrumental, — et le timbre n'est que la couleur et le dehors plutôt que l'âme même des sons. Chacune de ces formes enfin, l'une étant mélodie, l'autre consistant en accords, représente un des deux élémens ou des deux pôles de l'art. Par cette double constitution, la musique d'église répond au génie divers et successif des peuples et des âges; nul ne demeure en dehors d'elle; elle réalise dans sa plénitude, autant que dans sa pureté, tout l'idéal religieux.

« C'est plus qu'une réforme, » s'écrieront quelques vendeurs chassés du temple : « c'est une révolution ! « Mais un de nos maîtres, parlant aussi d'*Affaires de Rome*, écrivait naguère ici : « Le mot de révolution, toujours sinistre pour nous, reprend sa valeur étymologique aussitôt qu'on l'applique à l'Église. Il signifie alors retour sur soi-même. » En musique, ainsi qu'en toute chose, ce retour n'est point aveugle ; il s'accomplit sans colère et sans injustice, dans un esprit de tolérance et de liberté.

Le *Motu proprio* rappelle que « l'Église a toujours reconnu et favorisé le progrès de l'art, en admettant au service du culte tout ce que le génie a su trouver de bon et de beau dans le cours des siècles, sous la réserve des lois de la liturgie.

« En conséquence, la musique plus moderne est admise à l'église, offrant, elle aussi, des compositions que leur bonté, leur sérieux et leur gravité ne fait pas indignes des cérémonies sacrées.

« Néanmoins, la musique moderne étant vouée surtout au service profane, il faudra veiller avec le plus grand soin à ce que les compositions musicales du style moderne admises à l'église ne contiennent rien de profane, n'offrent aucune réminiscence de motifs employés au théâtre, et, jusque dans leurs formes extérieures, ne se règlent aucunement sur l'allure des morceaux profanes.

« Parmi les genres divers de la musique moderne, celui qui nous a paru le moins propre à accompagner les cérémonies du culte, c'est le style théâtral qui, pendant le dernier siècle, eut le plus de vogue, particulièrement en Italie. Ce style est par nature en opposition absolue avec le chant grégorien et la polyphonie classique, par conséquent avec la loi la plus importante de toute bonne musique sacrée. En outre, la structure intime, le rythme, et ce qu'on appelle le *convenzionalismo*, d'un pareil style ne se plient que fort mal aux exigences de la musique vraiment liturgique. »

On doit remercier ici deux fois le Pontife réformateur : pour ce

qu'Il permet et plus encore pour ce qu'Il proscrit. De telles décisions fixent la musique d'église et ne la figent point. Elles en préviennent les erreurs et les écarts, sans en gêner le mouvement et la vie. Elles lui procurent la condition ou l'état le plus favorable : la liberté sous la loi.

C'est assez de cette loi — fidèlement observée — pour corriger tous les abus et rétablir en tout la vérité. Dans le temple redevenu le temple, rien du théâtre ou seulement du concert ne subsistera désormais. « La langue propre de l'Église romaine étant le latin, il est interdit de rien chanter en langue vulgaire. » Nous y perdrons le *Noël* d'Adam, le *Crucifix* et les *Rameaux*. Les textes liturgiques propres à chaque office, et ceux-là seulement, devant être mis en musique, sans que rien, dans leur teneur et dans leur ordre, soit changé, cela ne manquera pas de purifier, de simplifier et d'abréger fort heureusement le « programme » des grand' messes et des « saluts. » Ou plutôt les offices ne comporteront plus de « programme; » ils ne seront que les offices qu'ils doivent être, sans que rien de surérogatoire ou d'étranger les surcharge ou les altère. Plus de ces *Kyrie*, de ces *Gloria*, de ces *Credo* partagés en plusieurs numéros; plus de psaumes en concert; plus de ces *Tantum ergo* où — selon les expressions mêmes du Saint-Père — « la première strophe se compose d'une romance, d'une cavatine, d'un adagio, et le *Genitori* d'un allegro. »

Dans la musique liturgique, image ou symbole d'union et d'unanimité, il est de toute nécessité que le style choral prédomine. Le solo vocal, — et ceci est considérable, — n'y pourra donc figurer que par exception, et seulement comme une indication, comme une amorce ou comme une pointe mélodique (1), toujours étroitement liée au reste de la composition en forme de chœur.

Enfin le *Motu proprio* réduit avec raison la place et le rôle usurpé par les instrumens. L'orgue même est invité à la discrétion ; les préludes et les intermèdes sans fin lui sont interdits, et pareillement l'emploi d'un style trop souvent étranger soit à sa propre nature, soit à l'esprit de cette musique vocale qu'il est fait pour accompagner, mais pour accompagner seulement. Quant aux autres instrumens, l'usage en est restreint à des cas particuliers, sous la réserve de permissions expresses, et nous pouvons espérer que le violon et le violoncelle, la flûte, le hautbois et la harpe même nous prodigueront

(1) « *Accenno o spunto melodico* »

moins, aux jours d'hymen, de deuil ou de prière, leurs amoureuses, douloureuses et pseudo-mystiques effusions.

Voilà les conditions faites à la musique moderne, afin qu'elle soit d'église. Encore une fois, elles la règlent et la contiennent ; mais elles sont loin de l'étouffer. Elles consistent dans une conformité qui n'a rien de servile, à l'idéal du plain-chant et du chant palestrinien. Or, de ce double idéal, la musique liturgique peut vivre avec honneur, avec profit même, aujourd'hui, demain et toujours. Elle peut créer des chefs-d'œuvre avec et pour une voix seule, avec et pour de nombreuses voix. N'est-ce pas une délicieuse oraison que les *Laudes à la Vierge*, écrites par Verdi sur des vers de Dante pour quatre voix sans accompagnement? Notre pays possède une très noble école d'art, *la Schola Cantorum*, dont les maîtres et les élèves mêmes savent trouver dans la mélodie grégorienne et dans la polyphonie classique de pures et vraiment religieuses inspirations. Certain *Regina Cœli*, dont l'auteur est une jeune fille, Mlle Blanche Lucas, en fournirait une preuve charmante.

On ne saurait assez conseiller à la moderne musique d'église de s'engager en ce double chemin. Il peut la conduire à des sources inconnues, ou plutôt oubliées, et si riches, que l'autre musique même, la musique profane, en recevra comme la surabondance et le rejaillissement. Elle a déjà connu ces participations heureuses. On rappelait tout à l'heure que le Wagner de *Parsifal* s'était souvenu de Palestrina. Mais dès les premières notes de ce même *Parsifal*, dans l'étrange, vaste et lente mélopée où la mesure se fond en quelque sorte dans le rythme, il serait aisé de reconnaître aussi quelque vague influence de l'esprit ou du génie grégorien.

Que cet esprit et l'esprit palestrinien, qui n'est pas moins bienfaisant, se répondent et se concilient. Nous avons besoin de leur secours. Qu'ils nous rendent les biens que nous avons perdus : la mélodie d'une voix seule et l'harmonie de plusieurs voix, la richesse des rythmes, la diversité des modes, tous les élémens, toutes les beautés que la musique vraiment d'église possède en propre et qui, passant dans l'autre musique, sauront le mieux la renouveler et l'enrichir. Alors une réforme, qui ne devait être que liturgique, étendra plus loin ses bienfaits, et l'art chrétien, une fois encore, aura servi la cause et la gloire de l'art universel.

Il ne triomphera pas sans peine, ayant à vaincre le mauvais goût aidé par le mauvais vouloir, mais il triomphera. Les instructions pon-

tificales prévoient des objections et des résistances. Elles répondent aux unes et n'admettent pas les autres.

Ni dans l'ordre des sentimens, ni dans celui des faits, on ne saurait chercher de raisons ou d'excuses; la passion, pas plus qu'une « ignorance honteuse, » ne se peut désormais alléguer. Introduite en France par M. Charles Bordes, qui n'en sera jamais trop remercié, la polyphonie palestrinienne a conquis le respect et même l'admiration générale. Ses chefs-d'œuvre, publiés de nouveau, ne sont pas seulement à la disposition, mais au goût de tout le monde. Quant au chant grégorien, il était, en d'autres temps, « devenu méconnaissable, ses livres ayant été corrigés, altérés, tronqués. Mais les études longues et attentives qu'y ont apportées des hommes remarquables, qui ont bien mérité de l'art sacré, ont changé la face des choses. »

Ces « hommes remarquables, » vous les avez reconnus avant que nous les ayons nommés. Artistes, savans, — et nous taisons le reste de leur mérite, — ils comptent parmi les meilleurs, les plus grands que les maîtres de l'heure, de l'heure trouble où nous sommes, aient dépouillés et proscrits. Voici qu'un pouvoir supérieur à celui qui ne peut frapper que le corps, rappelle leur esprit de l'exil. Hors de France, pour la France et pour toute la chrétienté, l'œuvre de Solesmes se consomme; les livres, les manuels sont tout près d'être achevés, et dès qu'ils le seront, la musique d'église restaurée empruntera sa règle principale et sa beauté la plus pure à l'idéal bénédictin.

Intérêts, préjugés, routine, tout finira par céder aux vertus fraternelles du plain-chant et du chant *alla Palestrina*. « D'abord la nouveauté produira de l'étonnement chez plusieurs; on trouvera peut-être mal préparés quelques-uns des maîtres de chapelle et des directeurs de chœur; mais peu à peu la chose prendra d'elle-même, et dans la parfaite correspondance de la musique aux règles liturgiques, tous découvriront une beauté et une bonté qui leur avaient échappé tout d'abord. » Le plain-chant apparaîtra « doux, suave, très facile à apprendre. » Et quant à la polyphonie classique, pour nous répondre de son destin, il suffirait au Souverain Pontife d'invoquer l'expérience et les souvenirs personnels qu'Il daignait nous rappeler un jour. La première fois que dans son diocèse transformé par ses soins, sous la direction de Don Lorenzo Perosi, les fidèles de Saint-Marc entendirent de nouveau les accords trop longtemps oubliés de Palestrina, la messe à peine achevée, ils se pressèrent autour du cardinal Sarto et de son maître de chapelle, en murmurant avec émotion : « *Siamo incantati.* »

Mais le dimanche suivant, l'œuvre, encore mieux connue et peut-être aussi mieux exécutée, les jeta dans de plus vifs transports. « *Siamo innamorati*, » s'écrièrent-ils : le charme s'était changé en amour.

Cet amour, le Saint-Père fait plus que l'escompter : il le réclame comme le complément nécessaire et la perfection de l'obéissance. « Quand l'amour, dit-Il, entre dans l'accomplissement du devoir, tout se fait avec plus d'entrain et avec un fruit plus durable. » Aussi bien il s'agit ici d'un immédiat et rigoureux devoir. Hormis un délai de tolérance, accordé par une décision plus récente à la nécessité d'achever la publication des éditions grégoriennes, les instructions pontificales ne permettent pas d'attendre. Elles ne permettent pas non plus de discuter : elles ne donnent pas des avis, mais des ordres, et suivant une formule qui les résume, elles constituent « le code juridique de la musique sacrée. »

Autant que l'objet et l'esprit d'un si grand changement, elles en indiquent les moyens et jusqu'à la sanction. Désormais, dans l'enseignement des séminaires et des instituts ecclésiastiques, une part importante sera faite à la musique religieuse; les jeunes clercs devront être partout formés, non seulement à la connaissance théorique, mais à la pratique et à l'exécution du chant grégorien et de la polyphonie palestrinienne. Auprès du plus grand nombre d'églises possible, des *Scholæ cantorum* seront fondées ou rétablies, afin d'assurer le recrutement et l'éducation des chanteurs, ainsi que la tradition des chefs-d'œuvre anciens, afin de favoriser aussi la composition d'œuvres nouvelles conformes à l'idéal d'un art vraiment religieux. Enfin, — et cette prescription, qui n'est pas la moins importante, ne sera pas non plus la moins efficace, — pour garantir la pureté musicale de la liturgie, les évêques sont tenus, s'ils ne l'ont déjà fait, « d'établir dans leurs diocèses des commissions spéciales composées de personnes vraiment compétentes en matière de musique sacrée : ces commissions auront charge, dans les formes qui paraîtront les plus convenables, de veiller sur la musique qui sera exécutée dans les églises. »

Il semble bien, comme nous le disions plus haut, que les artistes chrétiens aient le droit d'être heureux et le devoir d'être reconnaissans. Ils attendaient beaucoup du nouveau Pontife : il leur a donné davantage. C'est à eux maintenant, à eux tous, d'user de ses dons et de montrer qu'ils ne les ont pas reçus en vain. Une grande réforme est ordonnée et définie : il n'y a plus qu'à l'accomplir.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

La séance que la Chambre des députés a tenue le 22 janvier est une des plus pénibles dont elle nous ait donné le spectacle. On y a discuté, au milieu du bruit, des interruptions, des vociférations de la gauche et de la droite, l'expulsion de M. l'abbé Delsor, député alsacien au Reichstag allemand. Nous ne reviendrons pas sur des faits connus de tous; les journaux en ont été remplis depuis plus de quinze jours. M. l'abbé Delsor s'était rendu à Lunéville, où il devait prendre la parole dans une réunion privée. Sans lui laisser le temps de le faire, en prévision d'un discours qu'il n'avait pas encore prononcé, mais dont les tendances lui étaient suspectes, l'administration préfectorale a pris contre lui un arrêté d'expulsion où les mots d' « étranger » et de « sujet allemand » étaient en quelque sorte prodigués, l'un venant à l'appui de l'autre. En vérité, l'un des deux aurait suffi! L'arrêté lui ayant été notifié, M. l'abbé Delsor a regagné aussitôt la frontière; mais l'incident a produit l'émotion la plus vive, et les amis mêmes du gouvernement, quelque décidés qu'ils fussent à le soutenir quand même et à tout prix, reconnaissaient volontiers qu'une lourde maladresse avait été faite. Ses adversaires n'en étaient pas moins convaincus. Il en est résulté de part et d'autre une polémique d'une violence extrême, où les intérêts les plus sacrés se sont trouvés engagés et plus ou moins compromis.

Il est presque toujours mal à propos de parler de l'Alsace et de la Lorraine; il l'est encore bien plus de les mêler à nos querelles intérieures. Mais comment échapper à ce péril? Comment empêcher les partis de se servir de l'arme à deux tranchans qui leur avait été fournie? Comment fermer la tribune à un débat? Cela paraissait diffi-

cile, et pourtant ne l'était point. Un gouvernement qui aurait compris son devoir n'aurait pas eu grand'peine à dissiper le gros orage qui se formait sur sa tête. Un mot y aurait suffi, et ce mot, M. le président du Conseil l'a presque dit, mais trop tard. Il a avoué, dans la séance du 22 janvier, que M. le préfet de Meurthe-et-Moselle avait pris un arrêté « plus ou moins malencontreux, » et que ce fonctionnaire, s'il avait été mieux inspiré, aurait pu atteindre son but par des procédés moins violens. Si tel était le sentiment de M. le président du Conseil, pourquoi n'a-t-il pas agi en conséquence? La moindre manifestation qu'il aurait faite dans ce sens à l'origine de l'affaire aurait apaisé le bouillonnement des esprits. La séance du 22 janvier n'aurait pas eu lieu, et tout le monde y aurait gagné. Mais, au lieu de dire en temps opportun le mot utile, ou, ce qui aurait encore mieux valu, de prendre tout de suite une mesure de pacification, M. le président du Conseil a demandé à la Chambre de remettre le débat à huitaine, ce qui lui a été naturellement accordé. Que voulait-il faire de ces huit jours? On n'a pas tardé à le voir. Les journaux ministériels, remontant dans le passé de M. l'abbé Delsor, relevant un à un, et souvent avec inexactitude, tous les actes de sa vie politique, épluchant ses écrits, qui sont très nombreux et ne sont pas toujours mesurés, ont poursuivi contre lui une campagne de délations et d'injures qui ne l'atteignaient pas seul. M. Delsor est prêtre; aussi sont-ce surtout les Alsaciens catholiques qui ont été rendus solidaires de son attitude et de son langage. Ni la majorité de la Chambre, ni le gouvernement lui-même ne paraissaient d'ailleurs se douter de ce qu'est aujourd'hui la situation de l'Alsace. Les coups étaient portés dans l'obscurité, parfois au hasard, toujours avec violence, et tombaient où ils pouvaient. Il était difficile et peut-être impossible qu'il en fût autrement; c'est pour cela qu'il aurait fallu, presque à tout prix, faire avorter le débat. Mais tel n'était pas le sentiment de M. le président du Conseil. Tout au contraire, il a employé ses huit jours de délai à composer le dossier d'où il devait tirer contre M. l'abbé Desor un furieux réquisitoire : au lieu de calmer les passions, il n'a rien négligé pour les surexciter. Le résultat a été la séance du 22 janvier. M. le président du Conseil y a obtenu la victoire, il a eu une cinquantaine de voix de majorité; mais c'est là une de ces victoires à la Pyrrhus qui laissent de l'amertume et de l'inquiétude dans le cœur même de ceux qui les remportent, et qui préparent les désagrégations futures. La majorité, quoique docile encore, éprouvait un véritable malaise à écouter et à suivre M. Combes, et, si celui-ci a l'oreille un peu fine, il a pu en-

tendre certains craquemens qui se produisaient en elle, signes révélateurs d'un présent précaire et d'un avenir incertain.

Au surplus, la question ministérielle était ce qui nous intéressait le moins dans cette affaire. Une question beaucoup plus importante et plus grave s'y trouvait posée dans les conditions les plus imprudentes : c'est celle dont Gambetta disait qu'il fallait y penser toujours et n'en parler jamais. Nous regrettons trop qu'on en ait parlé pour le faire à notre tour. Sans doute il serait intéressant de rechercher quel est actuellement l'état des esprits en Alsace, d'y entreprendre la revue des partis et de montrer comment ceux dont les sentimens sont restés le plus fidèles aux souvenirs d'autrefois ont renoncé à une protestation impuissante et stérile pour user d'une tactique nouvelle, dans l'espoir de reconquérir peu à peu l'exercice des libertés qu'on leur avait arrachées et d'obtenir une somme plus ou moins grande d'autonomie. C'est une étude que nous ferons peut-être un jour; elle serait indiscrète et déplacée au lendemain d'un incident où tant de passions ont été agitées. Laissons d'abord le calme rentrer dans les esprits. Nous reviendrons à l'Alsace lorsque la triste affaire Delsor sera loin de nous. Mais, si nous renonçons aujourd'hui à porter nos regards au delà de nos frontières, que ce soit du moins pour les retourner sur nous-mêmes.

Ce qui vient de se passer est de nature à nous imposer un sérieux examen de conscience. On a vu le gouvernement, sans nécessité aucune, on ne saurait trop le répéter, expulser de France un député alsacien et user contre lui d'expressions correctes, assurément, en droit international, mais qui, par cela même, sont pour nous infiniment douloureuses. Or, il n'y avait aucun danger pour la sécurité publique à laisser M. Delsor prendre la parole dans une réunion privée, qui ne devait être composée que d'Alsaciens. C'était là une réunion de famille dont le retentissement ne pouvait pas porter bien loin, et dont les journaux de Paris auraient à peine tiré la matière d'un fait divers. Il y avait d'ailleurs d'autres moyens d'empêcher, si on le voulait, M. Delsor de parler : le plus simple était de le prier de se taire et de s'en retourner discrètement. Il l'aurait fait; M. le président du Conseil s'en est montré convaincu lui-même. Alors, pourquoi cette mise en scène intempestive? pourquoi cet arrêté? pourquoi cette brutalité? toutes choses choquantes en elles-mêmes, et qui le deviennent plus encore par le contraste qui s'impose avec l'extrême tolérance, on pourrait dire la complaisance, témoignées à des députés belges qui ont récemment parcouru nos départemens de l'Ouest pour y prêcher

le socialisme et ce qu'on appelle la libre pensée. Toutes les opinions sont permises en France à un étranger, sauf l'opinion catholique. Celle-là seule est devenue intolérable. M. le président du Conseil a reproduit à la tribune un mot qui avait traîné depuis trois semaines dans les journaux de son parti : c'est celui de » Romain. » A l'entendre, M. l'abbé Delsor n'est ni Français, ni Alsacien, ni Allemand, mais Romain, ce qui veut dire qu'il ne connaît d'autre patrie que l'Église et qu'il travaille exclusivement pour le Pape. Si encore ce jugement sommaire ne visait que M. l'abbé Delsor, on pourrait le trouver injuste, mais négligeable : le malheur est que M. le président du Conseil et ses amis ont une tendance de plus en plus marquée à l'appliquer à tous les catholiques, ou même à ceux qui défendent en eux la liberté de pensée, parce que c'est en eux aujourd'hui qu'elle est attaquée. « Romain, » cela dit tout et répond à tout. Si ce n'est pas comme prêtre que M. Delsor a été expulsé, — et M. le président du Conseil s'en est défendu avec indignation, — c'est donc comme « Romain. » Seulement M. Combes, dans ses momens de sincérité, ne fait aucune différence entre l'un et l'autre. L'expulsion de M. Delsor a pu avoir des conséquences très fâcheuses au dehors ; c'est toutefois un acte de notre politique intérieure. Un étranger déplaît à M. Combes à cause de ses opinions, il le met à la porte : pourquoi se gênerait-il? On nous permettra de croire que le droit d'expulsion n'est pas fait pour cela, et que, s'il est discrétionnaire et absolu, c'est une raison de plus pour qu'il soit appliqué avec modération et avec tact. Mais, envers un « Romain, » fût-il Alsacien, on peut tout se permettre. Telle est la doctrine de M. le président du Conseil. Il aurait eu beaucoup de peine à la faire accepter à la Chambre, s'il ne l'avait pas mise en présence d'un fait accompli qui engageait gravement la responsabilité ministérielle. Renverser le ministère! le renverser pour un curé, pour un « Romain! » c'était plus qu'on ne pouvait attendre d'elle. M. Combes n'a pas manqué de dire quel triomphe ce serait là pour l'Église. Nous ne le comparerons pas à Barnave ; ce serait peu flatteur pour ce dernier. Mais enfin Barnave a eu lui aussi un mot « plus ou moins malencontreux, » lorsqu'il s'est un jour écrié : « Le sang qui a coulé était-il donc si pur? » C'est de ce même principe que M. Combes a usé contre M. Delsor. Le sang n'a pas coulé : grâce à Dieu, nous n'en sommes pas encore là! mais les plus hautes convenances morales ont été sacrifiées. M. Combes en est à peu près convenu. Soit, a-t-il dit, mais l'homme qui a été expulsé était-il donc si intéressant? Et ceux qui le défendent le sont-ils plus que lui?

Ainsi, du côté du gouvernement, nous retrouvons cette idée, habituelle aux temps révolutionnaires, qu'il n'y a pas de droit pour un adversaire. Le plus fort accable ou expulse le plus faible, et celui-ci est encore favorisé s'il n'est qu'expulsé. Mais, du côté de l'opinion, le sentiment a été différent. Lorsqu'on a appris qu'un Alsacien, et non pas le premier venu, mais un représentant de l'Alsace au Reichstag allemand, avait été expulsé dans les formes les plus brutales et dans des termes qui ajoutaient quelque chose à la tristesse de l'incident, l'émotion a été générale. L'esprit de parti l'a sans doute entretenue, mais ne l'a pas fait naître : il y a eu là quelque chose d'immédiat et de spontané. L'explosion en a eu lieu sur tous les points du territoire à la fois, à la manière du feu qui prend à une traînée de salpêtre. Sa violence a été telle que le gouvernement et ses amis ont été d'abord déconcertés ; ils ont eu peur, et c'est un des motifs pour lesquels M. Combes a demandé à la Chambre une remise à huitaine. Si la bataille avait été livrée tout de suite, la victoire était douteuse. Mais, en huit jours, on peut faire beaucoup d'ouvrage.

M. Combes n'a pas perdu son temps. Les journaux ont commencé par manifester une grande surprise de l'exaltation des esprits à propos d'un incident qui n'avait en lui-même rien que de très banal, et qui était justifié par des précédens : on sait que les précédens justifient tout ce qui leur ressemble. Ils ont raconté qu'en 1896, deux députés alsaciens au Reichstag allemand avaient déjà été expulsés de France, et que les arrêtés pris contre eux se servaient de ces mêmes termes d' « étrangers » ou de « sujets allemands » que M. le préfet de Meurthe-et-Moselle s'était contenté de reproduire. Quel était le président du Conseil en 1896 ? C'était M. Méline. Quel était le ministre de l'Intérieur ? C'était M. Barthou. M. Combes est même remonté plus haut dans notre histoire. Il a rappelé que M. Dufaure, en 1872, dans une circulaire adressée à ses procureurs généraux, avait indiqué l'expression de « sujet allemand » comme devant figurer dans les pièces d'extradition. Depuis, tous les arrêtés du ministère de l'Intérieur ont porté la même mention. N'y a-t-il donc pas une véritable déloyauté à faire un grief à lui, M. Combes, et à lui seul, de ce qu'on n'avait pas reproché à ses devanciers ? En ce qui concerne M. Dufaure, on pourrait dire que l'extradition et l'expulsion sont deux choses très différentes ; mais la vérité est qu'en 1872, au lendemain de nos désastres et au cours de l'exécution du traité de Francfort, qui a été si délicate et si difficile, nous devions garder envers nos vainqueurs, restés sur une portion de notre territoire, des ménagemens infinis. La corres-

pondance de M. Thiers, qu'on vient de publier, rappelle ce qu'ont été ces jours d'angoisse, et de quelles précautions il fallait qus nous usions pour ne pas nous exposer aux défiances, aux colères, ou même aux redoutables boutades de M. de Bismarck. C'est ainsi que la tradition s'est établie; mais, si nous devons nous y conformer, raison de plus pour n'expulser qu'à bon escient. On invoque le précédent des députés Bueb et Bebel en 1896 ; il n'est pas décisif. M. Barthou, qui était, en effet, ministre de l'Intérieur à cette époque, a expliqué dans une interview, et M. Ribot a reproduit l'explication à la tribune, que les deux députés socialistes étaient venus en France avec l'intention de rendre compte de leur mandat à leurs électeurs, qui devaient y venir de leur côté. Cette manifestation leur ayant été interdite chez eux, ils venaient la faire chez nous. On voit tout de suite que les convenances internationales pouvaient en être atteintes, et que notre gouvernement s'est trouvé, à cette époque, en présence d'un cas très différent de celui d'hier. Au reste, MM. Bueb et Bebel n'ont pas été matériellement expulsés de France ; on s'est contenté de ne pas les y laisser pénétrer, et c'est à la frontière même qu'on les a priés de rebrousser chemin. Nous reconnaissons d'ailleurs volontiers que ce n'est pas pour ces motifs que l'incident de 1896 a fait sensiblement moins d'impression que celui de 1904. L'opinion, dans son ensemble, voit les choses d'une manière beaucoup plus simple; elle n'entre pas dans ces subtilités. La vérité est donc que des faits, sinon identiques, au moins analogues, ont frappé les imaginations d'une manière très différente, à six années d'intervalle ; si différente que le gouvernement d'alors, après une discussion facile, a obtenu 364 voix contre 73. Mais c'est précisément ce qu'il faut expliquer.

M. Ribot l'a fait éloquemment, et avec beaucoup de précision. Incontestablement, l'opinion ne tolère pas aujourd'hui des choses qui la laissaient presque indifférente autrefois. Il y a plus d'inquiétude dans les esprits, plus de facilité et de promptitude à l'émotion. D'où cela vient-il? Autrefois, a dit M. Ribot, nous étions tous d'accord sur certaines questions; on n'avait même pas à les discuter. Tout le monde en France voulait une armée forte, respectée, aimée. Sans doute on ne voulait pas la guerre, mais on se tenait prêt à tous les événemens; les esprits étaient fermes et les cœurs dispos. Il n'y avait aucune divergence entre les partis : ils pensaient tous de même et ils sentaient à l'unisson. Cette unité morale du pays que les hommes aujourd'hui au pouvoir rêvent d'étendre partout existait au moins sur un point. Nous étions tous patriotes de la même manière, et, lorsque nous son-

gions aux devoirs que la défense du pays pourrait nous imposer un jour, nous n'avions tous qu'une façon de les comprendre, de même que nous n'aurions eu qu'une façon de les remplir, si l'heure des dévouemens suprêmes avait sonné. M. Ribot a fait à la tribune des citations curieuses de M. Jaurès, qui parlait alors comme M. Ribot le fait encore aujourd'hui. Il se moquait de ceux qui montrent les nations de l'Europe pliant sous le fardeau des armemens. « L'Europe est riche, disait-il, elle est puissante, elle peut continuer d'entretenir toutes ces armées... Ce n'est pas des dépenses de la guerre que souffrent les nations européennes, c'est d'une crise économique; et, le jour où l'industrie et le commerce se ranimeront, toutes les nations porteront leurs armées comme le soldat gaillard et leste porte son sac au début d'une étape. » M. Jaurès a peut-être oublié ces anciens articles, bien qu'il les ait réunis en volume. Croirait-on que, parlant alors du désarmement simultané des nations européennes, il le qualifiait de « chimère criminelle? » Quelle métamorphose s'est opérée en lui en si peu d'années! En faisant ces citations, M. Ribot ne s'abandonnait pas à des intentions de polémique, ni encore moins d'ironie : il voulait seulement prouver ce que nous venons de dire après lui, que, sur certaines questions essentielles, républicains ou réactionnaires, modérés ou socialistes, nous avions tous une même pensée, ou plutôt un même idéal. Notre patriotisme alors était tranquille et confiant. Nous étions sûrs les uns des autres. Malgré la vivacité de nos disputes, nous savions bien que, le moment venu, nous n'aurions qu'une seule âme. En est-il de même aujourd'hui?

Ce serait la plus sanglante injure à faire à un parti que de l'accuser de manquer de patriotisme; il protesterait aussitôt avec indignation, et, nous n'en doutons pas, avec sincérité. Mais, en prononçant le même mot, continuons-nous d'entendre exactement la même chose? Le mot sonne de même aux oreilles; l'idée se présente-t-elle de même aux esprits? Évidemment non. M. Jaurès, qui concluait naguère en disant : « Ni guerre, ni renoncement, » a écrit depuis à des camarades italiens la lettre où il justifie la Triple Alliance et la considère comme un contrepoids indispensable aux dangereuses fantaisies franco-russes. Le désarmement n'est plus, à ses yeux, ni chimérique, ni criminel, et il travaille à faire de l'armée une simple milice, au milieu des formidables armemens que poursuivent les nations voisines. Patriotisme, soit, mais patriotisme d'un nouveau genre. Et que dirons-nous de M. de Pressensé? M. de Pressensé était, il y a quelques semaines, rapporteur du budget des Affaires étrangères. Pour la pre-

mière fois, et nous voudrions bien que ce fût pour la dernière, on a entendu un homme investi d'un mandat parlementaire parler avec légèreté à la tribune de l'Alsace et de la Lorraine, et assurer que personne ne songeait plus, et n'avait d'ailleurs jamais songé sérieusement à les reprendre. Autant les sonneries de revanche et les fanfaronnades guerrières seraient ici déplacées et coupables, autant de pareilles paroles sont inconvenantes et impies. Elles opèrent comme du plomb fondu qu'on verserait sur nos blessures. Il n'y a pas longtemps encore, la Chambre ne les aurait pas tolérées; elle les aurait fait durement expier à l'orateur qui se les serait permises. Aujourd'hui, des protestations s'élèvent sans doute; de pareilles affirmations soulèvent encore des rumeurs, mais non plus de tempêtes, et celui qui les a énoncées ne s'en trouve pas plus mal. N'est-il pas un des amis, un des soutiens du ministère? N'appartient-il pas à cette fraction de l'extrême gauche sans le concours de laquelle M. Combes déclare ne pas pouvoir gouverner?

D'où vient ce changement profond dans un trop grand nombre d'esprits? Faut-il l'attribuer à ce simple fait que nous nous éloignons de plus en plus de nos désastres de 1870-1871, et que d'autres générations, qui n'en ont pas eu l'impression directe, sont venues au monde avec des idées nouvelles et des préoccupations qu'elles jugent plus impérieuses? Il y a un peu de cela sans doute; on ne saurait méconnaître l'influence des années qui passent et qui s'accumulent derrière nous; pourtant, ce n'est pas là le seul motif du phénomène moral que nous constatons. M. Ribot a peut-être tout dit, ou tout fait entendre, lorsqu'il a parlé du mauvais souffle qui était passé sur nous. D'où est-il venu? Peu importe : nous ne voulons pas, en le recherchant, augmenter encore nos divisions. Ce qui est sûr, hélas! c'est que beaucoup d'entre nous n'ont plus la même conception de la patrie, de l'armée, des grands devoirs dont ils ont hérité. Leurs pensées se portent de préférence ailleurs, et, lorsqu'elles en reviennent, elles sont changées. Mais il n'en est pas ainsi de tous, et nous sommes convaincus que l'immense majorité du pays est restée fidèle à ses vieux attachemens, à ses souvenirs, à ses espérances de relèvement.

L'incident d'hier en a lui-même apporté la preuve. M. le président du Conseil a dit à la tribune que, si la Chambre l'abandonnait dans l'affaire Delsor, ce serait un immense triomphe, non seulement pour l'Église romaine, mais pour le nationalisme. Il y avait sans doute quelque habileté de sa part à dénoncer le nationalisme et à le rendre responsable de toute l'agitation qui s'était produite; mais il y avait en

même temps une grande inexactitude. Qu'il y ait un parti qui s'appelle le nationalisme, nous le voulons bien; pourtant, il y a aussi quelque chose qui s'appelle le patriotisme. Quand M. le président du Conseil alarme, inquiète, offense le patriotisme, et qu'il entend une clameur s'élever autour de lui, il se contente de dire : Nationalisme ! C'est trop commode. Ce qui montre que le nationalisme a été pour peu de chose dans l'affaire, c'est la lettre que M. Déroulède a écrite de Saint-Sébastien, le lendemain de la séance du 22 janvier. M. Déroulède a été presque satisfait des explications de M. le président du Conseil, qui, a-t-il dit, n'avait pas désavoué l'Alsace et la Lorraine. Il n'aurait plus manqué qu'il les désavouât ! M. Déroulède, jugeant les choses de loin, les a jugées de sang-froid. Il n'a pas tort à quelques égards, l'incident étant vidé, d'en atténuer l'importance. Tout ce que nous voulons à notre tour, c'est en déterminer le vrai caractère. Notre patriotisme a quelque chose de plus délicat, de plus susceptible et, si l'on veut, de plus vibrant qu'autrefois, parce que les idées qui s'y rattachent sont devenues un objet de discussions entre nous et presque un terrain de combat. Et le fait est nouveau. Voilà pourquoi on a pu expulser deux députés alsaciens en 1896, sans provoquer le même sursaut d'indignation qu'aujourd'hui, où on n'en a expulsé qu'un. Le gouvernement, en 1896, n'était pas suspect comme maintenant. Les esprits n'étaient pas inquiets alors comme ils le sont devenus. Il s'en faut de beaucoup que les mêmes choses aient la même signification, lorsqu'elles sont faites par d'autres hommes et à des époques différentes. Un roi de France a pu faire frapper un pape : c'était un fait fort brutal, mais sans danger pour la foi elle-même. M. Combes n'emploiera pas de pareils procédés, mais il fera plus de mal à la religion. De même, lorsqu'on l'a vu expulser de France un député alsacien, il a semblé que cette goutte d'eau faisait déborder le vase, parce que le vase était déjà plein, et qu'après la campagne odieuse qui s'était poursuivie dans notre pays contre les institutions où il trouve sa principale sauvegarde, ce dernier trait a porté, à tort ou à raison, à son comble les craintes et la colère de l'opinion. Nous avons cru recevoir un soufflet d'autant plus sensible qu'il nous était donné sur la joue de l'Alsace, et que nous considérons l'Alsace comme une partie détachée de nous-mêmes, à laquelle nous lient, avec réciprocité nous voulons le croire, d'impérissables souvenirs. Ces sentimens sont dans le cœur, nous aurions dit récemment de tous les Français, nous nous contenterons de dire aujourd'hui de presque tous, sans qu'il y ait rien là d'incompatible avec nos devoirs internationaux à l'égard de l'Allemagne,

rapports qui, suivant l'expression de M. Ribot, doivent rester empreints de loyauté et de courtoisie.

Nous avons peu parlé jusqu'ici de la séance du 22 janvier en elle-même : c'est un triste sujet de chronique. La décadence de nos mœurs parlementaires s'était rarement, ne s'était peut-être jamais, manifestée d'une manière plus affligeante. L'auteur de l'interpellation, M. Corrard des Essarts, l'avait pourtant développée avec beaucoup de convenance et de tact. Député de Lunéville et ami de M. l'abbé Delsor, il avait été le témoin de tous les détails de l'expulsion. Représentant de populations voisines de la frontière et vivant au milieu d'Alsaciens, peut-être est-il encore plus sensible que nous à des choses auxquelles nous le sommes pourtant beaucoup. Sa parole était émue, mais son langage a été constamment grave et mesuré. Il a eu des expressions heureuses et un accent pénétrant qui ont paru produire un effet assez vif, mais malheureusement peu durable, sur la Chambre. « Si vous connaissiez, a-t-il dit, l'âme alsacienne, si vous en saviez le mystère, vous ne chercheriez pas à l'étaler à cette tribune ; vous ne tenteriez pas de connaître son secret, parce que son passé mérite qu'on lui fasse crédit de l'avenir... Si vous saviez, si vous aviez voulu savoir tout ce que depuis trente ans ces hommes-là ont consenti de sacrifices et subi d'humiliations pour essayer de concilier là-bas leurs préférences intimes avec la nécessité de vivre pour eux et pour leurs provinces ; si vous saviez tout cela, vous n'institueriez pas ici un pareil débat. » Mais ce débat, M. le président du Conseil le voulait. Nous avons dit que, huit jours auparavant, il lui aurait été facile de l'étouffer en quelques mots ; il a pris son temps, au contraire, pour l'étoffer et le corser davantage. Il tenait à faire publiquement le procès de M. l'abbé Delsor, et il s'était entouré pour cela de renseignemens ramassés un peu partout. Il n'a pourtant pas pu reprendre le député alsacien sur ses votes au Reichstag. On avait dit d'abord, dans les journaux ministériels, que M. Delsor avait voté les augmentations de crédit pour l'armée et pour la flotte allemandes : ces allégations s'étant trouvées fausses, il a fallu y renoncer. Mais M. Delsor a beaucoup écrit, trop sans doute. C'est un terrible métier que celui de journaliste, et qui expose à bien des désagrémens. Il ne résulte pourtant qu'une chose des nombreux articles de M. Delsor qui ont été lus à la tribune, c'est qu'ils ressemblent beaucoup à ceux qu'écrivent ou qu'ont écrits en France même les rédacteurs de certains journaux de l'extrême droite. Nous n'en approuvons, certes, ni le fond, ni la forme ; on étonnerait néanmoins beaucoup leurs auteurs si on leur disait qu'ils ne sont pas de bons Français. Quoi qu'il en soit,

dans la production littéraire de M. Delsor, qui paraît avoir été très abondante, M. Combes a choisi une dizaine de phrases : avec cela, il a assommé son homme, avec d'autant plus de facilité que celui-ci ne pouvait pas se défendre. Il a eu tort seulement d'employer le même procédé à l'égard de M. Ribot, qui était là, et dont la riposte ne s'est pas fait attendre. L'agression de M. Combes contre M. Ribot a eu un tel caractère de violence et de perfidie que ses amis mêmes en ont été gênés. M. Combes est susceptible : c'est généralement un tort chez un homme d'État. Huit jours plus tôt, au moment où il sollicitait la remise à huitaine, M. Ribot, qui d'ailleurs ne s'y opposait pas, lui avait demandé ce qu'il comptait faire de ce délai et s'il en avait besoin pour prendre des renseignemens auprès de son préfet « ou ailleurs. » Ce dernier mot, couvert d'applaudissemens par le centre et par la droite, avait blessé au cœur M. Combes ; nous ne supposons pourtant pas que ce soit son préfet qui lui a envoyé tout le dossier qu'il a déballé à la tribune.

On ne devinerait jamais quelle a été la vengeance de M. Combes. En furetant dans les cartons du ministère de l'Intérieur, il a mis la main sur deux arrêtés d'expulsion signés de M. Ribot, où le nom du lieu de naissance de l'Alsacien expulsé était suivie, entre parenthèses, du mot : Allemagne. Voilà votre chef ! s'est écrié M. Combes en dénonçant tragiquement M. Ribot au centre. « Il ne lui a pas suffi de se plier à la loi impitoyable du sort et de se conformer à la lettre inexorable d'un traité. De sa seule autorité, il les a aggravées. Sans hésitation, de son propre mouvement, il a effacé l'Alsace de la carte de l'Europe. D'après lui, les Alsaciens qu'il a expulsés ne sont plus des Alsaciens, etc. » Et M. Combes a conclu que c'était de peur qu'on ne retrouvât ces deux arrêtés que M. Ribot aurait si fort désiré que l'interpellation ne fût pas ajournée. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de la violence que M. Combes a mise dans sa dénonciation, ou de la niaiserie qui en fait le fond. Qu'y a-t-il de plus fort, de dire : M. Delsor, sujet allemand, — ou : Bischwiller, Allemagne ? M. Combes trouve que c'est la seconde formule qui est de beaucoup la plus blâmable, et que le qualificatif d'Allemand est plus désobligeant lorsqu'il s'applique à une localité qu'à un homme. Il faudrait le plaindre, si sa mauvaise intention ne provoquait pas un autre sentiment. « Il a fait cela, s'est écrié M. Ribot en reprochant à son tour à M. le président du Conseil de ne lui avoir même pas communiqué les pièces dont il comptait se servir contre lui à la tribune, il a fait cela, non pas comme une représaille d'honnête homme, mais comme

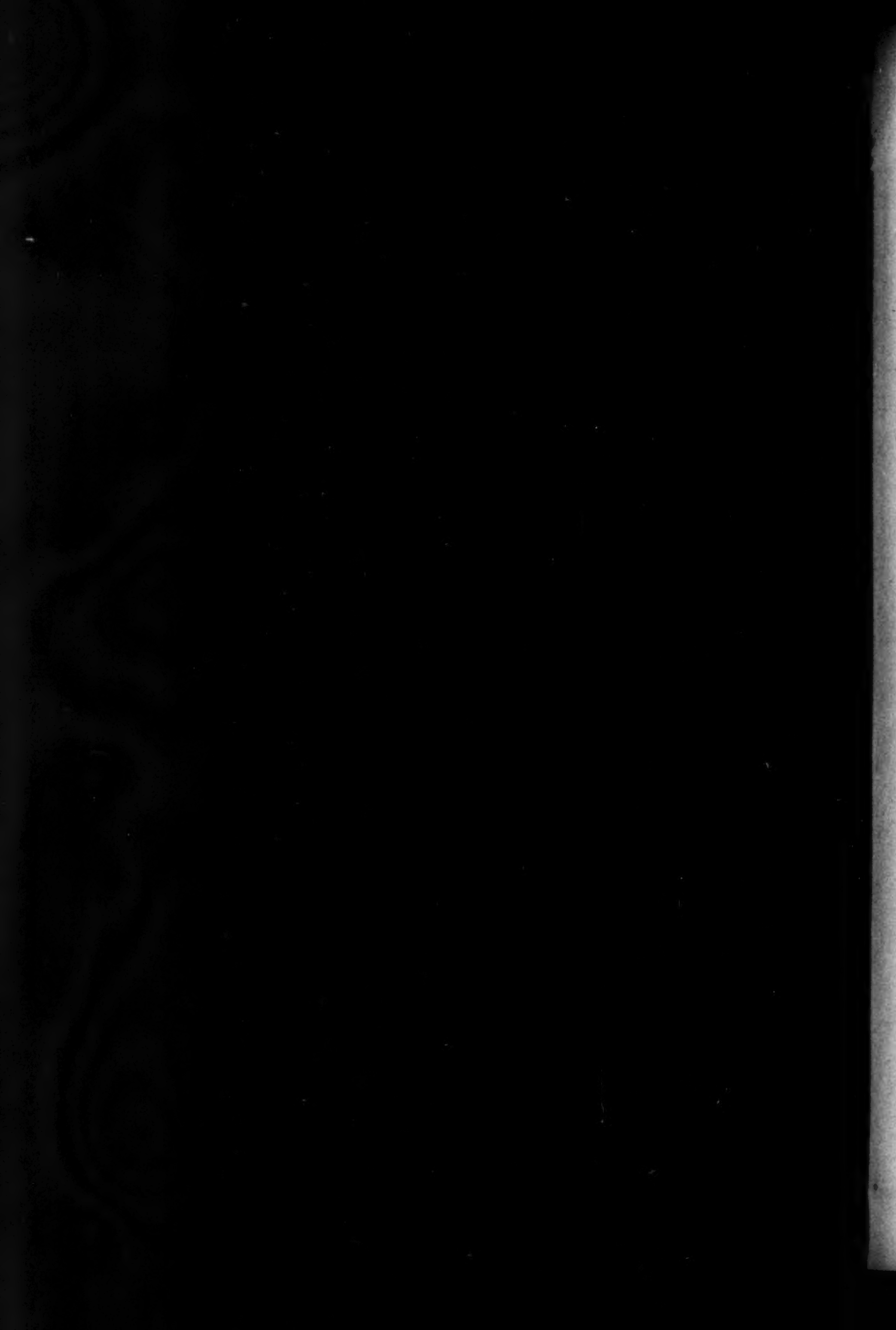
un guet-apens. » En sortant de la Chambre, nos yeux sont tombés par hasard sur le début des *Cahiers* de Sainte-Beuve. « L'homme grossier, y avons-nous lu, est tout au contre-pied du sentiment des nuances morales et de l'observation des convenances. Il passe outre, il les ignore; s'il a quelque puissance dans l'esprit, comme son propos est pesant, écrasant! Quel pied d'éléphant il met sur vous à chaque parole!... L'homme grossier, s'il est énormément orgueilleux, a d'étranges propos de vengeance, une fois blessé par vous. » Ce dernier trait surtout s'applique si bien à M. Combes, qu'on se demande s'il est « énormément orgueilleux. »

Il restera un fâcheux souvenir de cet incident, si inutile dans son origine, — car à quoi pouvait servir l'expulsion de M. l'abbé Delsor? — et qu'il aurait été si facile de terminer tout de suite, si M. Combes n'avait pas eu besoin de toute une semaine pour assembler ses foudres. L'ordre du jour pur et simple, qui y a mis fin au point de vue parlementaire, ne veut rien dire par lui-même, et c'est pour cela qu'on l'a choisi : un député a déclaré qu'il le voterait avec un sens d'approbation, et un autre avec un sens de désapprobation pour le gouvernement, mais avec l'espoir que celui-ci ne recommencerait pas. Voilà comment on fait une majorité. Au surplus, tout le monde sentait que l'affaire était mauvaise et la responsabilité pesante : il y avait du malaise dans l'air, et M. Ribot a probablement eu raison de dire que beaucoup de ceux qui allaient voter pour le gouvernement ne lui pardonneraient pas de les avoir mis dans cette obligation. Le ministère a été sauvé, ce qui ne signifie pas qu'il soit sorti sauf de l'impasse où il s'était maladroitement engagé. Quant au mal fait au delà de nos frontières par une discussion où toute la vie de l'Alsace a été outrageusement mise en cause, ce serait s'exposer à l'aggraver que d'en parler davantage.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.



LA ROUTE DE SAINTE-HÉLÈNE

LES DERNIERS JOURS DE NAPOLÉON
EN FRANCE

I

LA MALMAISON

I

Trois jours après l'abdication, le 25 juin 1815, l'Empereur se détermina à aller attendre à la Malmaison le moment de son départ pour Rochefort. Il y trouva la princesse Hortense, qui avait quitté Paris la veille afin de tout préparer dans ce château inhabité depuis la mort de Joséphine. La petite suite de Napoléon s'installa dans les chambres, trop nombreuses pour elle, du premier étage. Il y avait le Grand-Maréchal Bertrand, les généraux Gourgaud et Montholon, le chambellan de Las Cases, les officiers d'ordonnance Planat, de Résigny, Saint-Yon, les quelques fidèles qui s'étaient offerts à former dans l'exil la Maison de l'Empereur. Le service d'honneur et de sûreté était assuré par trois cents grenadiers et chasseurs du dépôt de la vieille Garde établi à Rueil et par un piquet de dragons de la Garde. Bientôt les visiteurs se succédèrent : les princes Joseph, Lucien et Jérôme, le duc de Bassano, Lavallette, le duc de Rovigo, qui avait pris la résolution de s'expatrier avec l'Empereur, le général de Piré, le général Chartran. L'Empereur était profondément triste, mais non abattu. Il exprima à chacun sa ferme résolution de partir pour Rochefort dès que l'ordre d'appareiller aurait été envoyé aux frégates qui devaient le conduire en Amérique. Avant

ces visites, à son arrivée même à la Malmaison, l'Empereur avait dicté une proclamation ou plutôt un adieu à l'armée : « Soldats, je suivrai vos pas quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier nos travaux ont vu dans les marques d'attachement que vous m'avez données un zèle dont j'étais seul l'objet. Que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant... Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter. » Cette proclamation, qui ne pouvait qu'enflammer les soldats contre l'envahisseur, fut envoyée à Fouché, président du Gouvernement provisoire, pour être communiquée aux troupes et imprimée dans le *Moniteur*. Fouché tremblait de rappeler à l'armée même le nom de Napoléon. Comme si elle l'avait oublié ! Il enfouit la pièce dans un tiroir.

Sur le soir, le général Beker arriva à la Malmaison. Il avait pour mission ostensible de veiller sur Napoléon et pour mission secrète de le surveiller. Il fut reçu dans la jolie bibliothèque, toute revêtue de hautes vitrines de cèdre, incrustées d'ornemens de bronze doré, qui servait de cabinet de travail à l'Empereur. Beker était confus et peiné de sa mission. Il ne l'avait acceptée qu'à contre-cœur, et ce n'est pas sans trouble qu'il présenta respectueusement à l'Empereur la lettre de service de Davout : « Sire, dit-il, voici un ordre qui me charge, au nom du Gouvernement provisoire, du commandement de votre Garde pour veiller à la sûreté de votre personne. » L'Empereur ne se méprit pas sur l'attention que Fouché et Davout portaient à sa sûreté. Il en eut une révolte qu'il maîtrisa vite, et dit avec hauteur : « Je regarde cet acte comme une affaire de forme, et non comme une mesure de surveillance. Il était inutile de m'y assujettir, puisque je n'ai pas l'intention d'enfreindre mes engagemens. »

Beker était ému jusqu'aux larmes. « — Sire, dit-il, c'est uniquement pour vous protéger que j'ai accepté cette mission. Si elle ne devait pas obtenir l'assentiment et l'entière approbation de Votre Majesté, je me retirerais à l'instant même. » L'émotion sincère de Beker toucha l'Empereur. Adoucissant sa voix, il lui dit avec bonté : « Rassurez-vous, général, je suis bien aise de vous voir près de moi. Si l'on m'avait laissé le choix d'un officier, je

vous aurais désigné de préférence, car je connais depuis longtemps votre loyauté. » Il l'entraîna dans le parc par la porte vitrée qui y donnait directement et commença de le questionner sur l'opinion de Paris, les espérances du gouvernement, les nouvelles de l'armée, les négociations. Au cours de cet entretien qui dura deux heures, Beker dit que l'Empereur aurait mieux fait de rester à la tête de l'armée; qu'il aurait gagné trois mois; qu'en abdiquant conditionnellement en faveur de son fils, il aurait fort embarrassé son beau-père, l'empereur d'Autriche. L'Empereur coupa court à ces niaiseries : « Vous ne connaissez pas ces gens-là ! » Puis il exposa les raisons très légitimes de son retour à Paris. « Mais, conclut-il, il n'y a plus d'énergie. Tout est usé, démoralisé. Comment compter sur un peuple que la perte d'une seule bataille met à la discrétion de l'ennemi ? » L'Empereur ne pouvait se faire à cette idée que la Chambre l'eût renversé parce qu'il avait perdu une bataille. Plus tard, il disait encore à Gourgaud : « Si j'avais été l'homme du choix des Anglais, comme je l'étais du choix des Français, j'aurais pu perdre dix batailles de Waterloo sans perdre une seule voix dans les Chambres. »

Bien que la nuit fût venue depuis longtemps, Napoléon continuait sa promenade dans le parc, sous le ciel profond, scintillant d'étoiles. Ses paroles embrassaient le présent et l'avenir. Il semblait moins affecté de sa position que Beker ne l'était lui-même et paraissait avoir oublié son empire. Quand il parlait de lui, c'était pour causer de sa retraite projetée en Amérique, des moyens de gagner les États-Unis, des prétentions que les alliés devaient avoir sur sa personne. « Il me tarde, disait-il, de quitter la France pour échapper à cette catastrophe dont l'odieux retomberait sur la nation. » Ses derniers mots en rentrant au château furent : « Qu'on me donne les deux frégates que j'ai demandées, et je pars à l'instant pour Rochefort. Encore faut-il que je puisse me rendre convenablement à ma destination, sans tomber aux mains de mes ennemis. »

L'Empereur, inoccupé et sans espérance, passa la journée du lendemain dans la rêverie et le souvenir. La Malmaison était encore telle qu'il l'avait habitée pendant le Consulat. C'était la même distribution des appartemens, le même décor néo-grec, les mêmes meubles, les mêmes statues, les mêmes tableaux, et, dans le parc, les vastes pelouses, les corbeilles de fleurs, les arbres exotiques, les taillis de sureaux et de lilas, les futaies

d'ormes, d'acacias et de hêtres, les sources nombreuses, les petites rivières, l'impression de fraîcheur et de calme. L'Empereur retrouvait les sites et les intérieurs qui lui étaient familiers, l'allée de tilleuls, l'étang aux cygnes, le temple antique, la salle du Conseil avec des trophées d'armes peints en trompe-l'œil, le salon décoré par Gérard et Girodet de scènes d'Ossian, son cabinet de travail où tout était religieusement conservé dans l'état où il l'avait laissé, cartes déployées, livres ouverts, enfin sa petite chambre attenante à celle de Joséphine. Chaque point de vue, chaque lieu, chaque objet le reportait à ces belles années du Consulat où les éclatantes faveurs de la Fortune séduite lui donnaient la croyance qu'il l'avait pour jamais asservie.

En 1815, aux mois d'avril et de mai, l'Empereur était venu plusieurs fois à la Malmaison avec la princesse Hortense. Mais il était encore dans la lutte et dans l'espérance; les souvenirs avaient moins d'action sur son esprit. Maintenant, ils le reprenaient tout entier. Il s'absorbait dans ces douces et mélancoliques évocations, oublieux du présent, revivant le passé. Tantôt il restait silencieux, ranimant et suivant dans sa pensée des ressouvenirs lointains. Tantôt il rappelait à Hortense, à Mme Caffarelli, à Bassano, avec une certaine volubilité, des scènes et des incidens domestiques qui s'étaient passés à la Malmaison. La vue d'une allée, d'une peinture, d'un guéridon, du moindre objet lui en donnait l'occasion en ravivant sa mémoire. Il redisait des paroles de Joséphine, répétait des plaisanteries de Lannes, de Rapp, de Junot, de Bessières, contait des épisodes des fêtes de nuit et des parties de barres. Pendant une promenade dans le parc, avec Hortense, il s'arrêta devant un massif de rosiers en pleine floraison, et dit, comme se parlant à lui-même : « Cette pauvre Joséphine! je ne puis m'accoutumer à habiter ici sans elle. Il me semble toujours la voir sortir d'une allée et cueillir une de ces fleurs qu'elle aimait tant... C'était bien la femme la plus remplie de grâce que j'aie jamais vue! »

II

Trois fois, depuis trois jours, Napoléon avait fait la demande formelle d'aller s'embarquer à Rochefort pour les États-Unis. Aux deux premières demandes, transmises verbalement par Bertrand, le 23 et le 24 juin, au ministre de la Marine Decrès et commu-

niquées par celui-ci à Fouché, le duc d'Otrante avait différé de répondre. Puis, le 25 juin, sans d'ailleurs donner à Decrès aucune instruction touchant l'appareillage des frégates, il avait fait demander par le ministre des Affaires étrangères, dans une lettre officielle au duc de Wellington, des sauf-conduits pour Napoléon.

Fouché ne pouvait douter du refus de Wellington. Aussi des contemporains mêlés aux événemens, Boulay, Thibaudeau, Rovigo, Lavallette, l'ont-ils accusé d'avoir fait cette démarche uniquement pour avertir les Anglais du départ projeté de Napoléon et les mettre à même de s'y opposer en renforçant leurs croisières sur les côtes de France. Fouché ne saurait être entièrement disculpé; mais il semble que cet avis, au moins très imprudent, sinon infâme, n'était pas le seul ni même le principal motif de la lettre à Wellington. Fouché comptait trouver dans l'attente des sauf-conduits un prétexte plausible aux retardemens qu'il présumait devoir apporter au départ de Napoléon. Il voulait, par là, couvrir ses menées aux yeux des partisans et des amis que l'Empereur avait conservés dans les Chambres et dans l'armée. Certes Fouché croyait que Wellington n'accorderait pas les sauf-conduits; mais Napoléon et plusieurs personnes de son entourage, qui se faisaient comme lui beaucoup d'illusions sur la magnanimité britannique, n'étaient pas sans espoir. Le duc d'Otrante ne risquait donc point d'être incriminé pour une démarche qui, au sentiment même de l'Empereur et de quelques-uns des plus fidèles bonapartistes, pouvait réussir. Et si, contre toutes ses prévisions, elle réussissait en effet, il serait heureusement dégagé par les alliés eux-mêmes de la responsabilité de Napoléon, et il se proclamerait son sauveur. Chez Fouché, il y a toujours double jeu, trame superposée, lame à deux tranchans, masque de *Janus bifrons*.

Le général Tromelin, porteur de la lettre à Wellington, courait vers le quartier général anglais, lorsque, le 26 juin, vers neuf heures du matin, Davout remit à Fouché la dépêche où Beker renouvelait, au nom de l'Empereur, la demande des deux frégates qui se trouvaient en rade de Rochefort. Lié implicitement par les termes de la lettre à Wellington, Fouché voulait moins que jamais consentir au départ de Napoléon. Mais Davout regardait la présence de l'Empereur à la Malmaison comme un grand embarras et même comme un danger. Il appréhendait qu'il

ne reprît le commandement de l'armée. Vraisemblablement, il convainquit Fouché, qui, lui aussi, savait les tentatives de plusieurs généraux pour entraîner l'Empereur à en appeler aux soldats et connaissait les sentimens persistans du peuple de Paris. Le duc d'Otrante fit donc prendre cet arrêté par la commission exécutive : « Art. 1er. Le ministre de la Marine donnera des ordres pour que les deux frégates du port de Rochefort soient armées pour le transport de Napoléon Bonaparte aux États-Unis. — Art. 2. Il lui sera fourni jusqu'au point de l'embarquement une escorte sous les ordres du général Beker, qui est chargé de pourvoir à sa sûreté... — Art. 5. Les frégates ne quitteront point la rade avant que les sauf-conduits demandés ne soient arrivés. » Fouché trouvait dans cette mesure le double avantage d'éloigner Napoléon de Paris et de le garder prisonnier à Rochefort.

Beker, incontinent mandé à Paris, revint, à la fin de l'après-midi, à la Malmaison avec l'ampliation de cet arrêté. L'Empereur éventa le piège. « — Je désire, dit-il, ne pas me rendre à Rochefort, à moins que je ne sois sûr d'en partir à l'instant même! » C'est ce refus, pourtant très raisonné et très explicite, qui a créé la légende des « tergiversations de Bonaparte. » Napoléon ne tergiversait pas. Il avait demandé trois fois de suite à s'embarquer pour les États-Unis. Au lieu de cela, on l'invitait à aller attendre à Rochefort la décision des alliés sur sa personne. Prison pour prison, il préférait la Malmaison. Là, du moins, lui restait la chance de quelque revirement d'opinion, de quelque révolution politique, de quelque tumulte militaire qui lui rendît son épée. A Rochefort, il ne pourrait, quoi qu'il advînt, profiter d'aucune circonstance. Mais la bonne foi de l'Empereur était entière. Il avait promis de quitter la France, il le voulait encore. S'il eût cherché un prétexte pour manquer à cet engagement, il l'aurait trouvé dans les conditions suspectes mises par Fouché à l'embarquement. Or, loin d'en profiter en s'enfermant obstinément dans une nouvelle résolution, il chargea le jour même Rovigo, puis Lavallette, qui étaient venus l'un et l'autre à la Malmaison, de parler à Decrès et à Fouché afin d'obtenir la levée de l'article restrictif.

Lavallette trouva Decrès déjà au lit : « Je ne puis rien, lui dit le ministre. Allez voir Fouché, parlez au gouvernement. Bonsoir! » Et il se renfonça sous ses couvertures. Lavallette tenta vainement de joindre Fouché et revint dans la nuit à la Mal-

maison rendre compte de sa mission avortée. Rovigo, parti une heure avant lui, avait été plus heureux. Après avoir vu Decrès, qui, tout en montrant beaucoup d'inquiétude de cet article 5, s'était déclaré impuissant à le faire rapporter, il avait couru aux Tuileries où la Commission tenait sa séance du soir. A l'issue du conseil, Rovigo arrêta Fouché au passage. Le duc d'Otrante l'écouta en feignant de ne pas bien comprendre tout ce qu'il racontait et finit par dire que, le lendemain, « il ferait résoudre cela selon le désir de l'Empereur par la Commission de gouvernement. » Carnot et Caulaincourt avaient entendu la fin de l'entretien. « On ne veut mettre nul obstacle au départ de l'Empereur, » déclara Carnot. Et il ajouta, avec une ingénuité un peu brutale, mais sans méchanceté : « Bien au contraire, on veut prendre des mesures pour ne plus le revoir. » « Qu'il parte! qu'il parte! s'écria Caulaincourt, il ne pourrait le faire trop tôt. » « Soit, répondit Rovigo, mais pourquoi ne satisfait-on pas à sa demande? Ce refus n'a point de motif raisonnable et les conséquences en rejailliront sur ceux qui s'en seront rendus coupables. » Le duc de Vicence s'éloigna sans répliquer.

Très peu confiant dans la promesse de Fouché, Rovigo vint le relancer le lendemain de grand matin. Fouché l'assura qu'il allait porter la question devant la Commission et que le ministre de la Marine ne tarderait pas à recevoir l'ordre de mettre les frégates à la disposition de l'Empereur. Cette fois, le duc d'Otrante disait vrai. Il s'était résigné à laisser Napoléon quitter la France. Ce changement d'idée était-il dû à des exhortations, à des remontrances de Carnot, de Caulaincourt, de Davout? Il pouvait aussi y avoir des motifs moins généreux et plus puissans. Peut-être, à la réflexion, Fouché jugeait-il qu'il serait dangereux de pousser à bout Napoléon. Il savait que, dans l'entourage de l'Empereur et parmi les officiers généraux présens à Paris, nombre de gens l'engageaient avec ardeur à reprendre le commandement. La veille, des ministres, des députés, des généraux, avaient été reçus par lui. « Vingt voitures, dit un rapport de police, stationnaient devant la grille de la Malmaison. » La population agissante de Paris manifestait son indignation que l'on eût relégué l'Empereur à la Malmaison comme un prisonnier. Des bandes d'ouvriers et de soldats parcouraient les rues avec des cris menaçans. Des appels à l'émeute, des écrits incendiaires étaient jetés la nuit sur le pas des portes. Enfin, la proposition de

rappeler Louis XVIII, que Fouché, d'accord avec Davout, comptait, ce matin même du 27 juin, soumettre à la Commission exécutive pour être portée devant les Chambres, risquait d'exciter dans le Parlement et dans le pays une révolte contre le Gouvernement provisoire et un revirement en faveur de Napoléon. Si l'Empereur était déjà loin de Paris, sur le chemin de Rochefort, la Commission aurait le temps d'agir avant qu'il ne pût profiter de ce retour de la Fortune.

Donc, Decrès reçut ce matin-là (27 juin), vers onze heures, une lettre de Fouché l'autorisant à regarder comme nulles les dispositions restrictives de l'article 5 et l'invitant à se rendre sur-le-champ à la Malmaison pour faire part à l'Empereur de cette nouvelle décision et le presser de se mettre en route. Accouru à la Malmaison, Decrès communiqua cette lettre à l'Empereur, qui déclara qu'il était prêt à partir.

Mais deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis que Decrès avait pris congé, quand une dépêche de lui arriva à la Malmaison. « En retournant à Paris, écrivait le ministre, j'ai rencontré vis-à-vis l'Élysée un courrier qui m'a remis une dépêche du duc d'Otrante, laquelle porte textuellement ce qui suit : « D'après les dépêches que nous avons reçues ce matin, l'Empereur ne peut partir de nos ports sans sauf-conduit. Il doit attendre ce sauf-conduit en rade. En conséquence, l'arrêté d'hier reste dans toute son intégrité, et la lettre que nous avons écrite ce matin pour annuler l'article 5 est nulle. Tenez-vous au texte de notre arrêté d'hier. »

Les dépêches ou plutôt la dépêche à quoi Fouché faisait allusion était celle que La Fayette et ses collègues avaient écrite à Laon la veille au soir, 26 juin, et qui, arrivée presque à l'issue de la séance extraordinaire de la Commission, venait de faire ajourner la reconnaissance du Roi, proposée par Davout. Les plénipotentiaires déclaraient en écervelés que la France serait laissée libre pour le choix de son gouvernement et qu'ils avaient bon espoir dans les négociations. Ils ajoutaient : « Des conversations que nous avons eues avec les aides de camp de Blücher, il résulte, et nous avons le regret de le répéter, qu'une des grandes difficultés sera la personne de l'Empereur. Ils pensent que les puissances exigeront des garanties afin qu'il ne puisse reparaître jamais sur la scène du monde. Ils prétendent que leurs peuples mêmes demandent sûreté contre ses entreprises. Il est de notre

devoir d'observer que nous pensons que son évasion avant l'issue des négociations serait regardée comme une mauvaise foi de notre part et pourrait compromettre essentiellement le salut de la France. »

Quand Bignon, ministre des Affaires étrangères *par intérim*, eut achevé la lecture de la dépêche, Fouché dit sans ambages : « — Le plus pressé est d'empêcher le départ de Napoléon. » Et comme, parmi les vingt personnes présentes (1), aucune, ni Caulaincourt, ni Carnot, ni Davout, ni Cambacérès, ni Thibaudeau, ne fit aucune protestation, il griffonna sur-le-champ l'ordre à Decrès de ne point laisser les frégates quitter la rade avant l'arrivée des sauf-conduits.

Les sauf-conduits! Si Fouché, avec une ingénuité qu'il est difficile de lui supposer, en avait fait la demande dans l'espérance de les obtenir, il était bien sûr désormais qu'ils ne seraient point accordés. Volontairement ou par ignorance, les aides de camp de Blücher avaient trompé La Fayette et ses collègues sur les desseins des Puissances à l'égard du futur gouvernement français, mais ils avaient dit vrai sur la question des garanties qu'elles comptaient prendre contre Napoléon. Les alliés voulaient en finir avec « le perturbateur du monde. » A la lettre de Bignon, portée par Tromelin au quartier général anglais, Wellington répondit : « Je n'ai aucun pouvoir de mon gouvernement pour donner une réponse quelconque à la demande de sauf-conduits pour Napoléon Bonaparte. » Castlereagh opposa un même refus, mais en termes plus inquiétans encore, dans une lettre au comte Otto. « La dépêche de lord Castlereagh, écrivait Otto, semblerait indiquer un engagement particulier pris envers les princes coalisés touchant la personne de Napoléon. »

Cet engagement n'était pas encore pris, mais déjà les ministres et les généraux de la coalition s'occupaient du sort plus ou moins rigoureux réservé à l'homme qui, si longtemps, avait ruiné leur politique, déchiré leurs traités, anéanti leurs armées, démembré leur pays. Metternich écrivait à sa fille Marie : « On a attrapé le chapeau de Napoléon. Il faut espérer que nous finirons par le prendre lui-même! » et, quelques jours plus tard, il avisait Wellington que les trois souverains « regardaient comme condition préalable et essentielle de la paix que Bonaparte fût

(1) La Commission de gouvernement tenait ce matin-là une séance extraordinaire où avaient été convoqués les bureaux des deux Chambres et les ministres.

confié à leur garde. » Le duc de Richelieu, dont les paroles pouvaient passer pour l'écho de celles du Tsar, écrivait de Mannheim : « Nous ne nous arrêterons pas tant que Bonaparte ne sera pas prisonnier. » Wellington déclarait, d'accord avec Blücher, que l'on ne suspendrait pas les opérations, si Bonaparte n'était pas livré aux alliés. Les plus modérés pensaient à un emprisonnement à vie dans une forteresse continentale ou à une relégation perpétuelle, sous bonne garde, en quelque île très lointaine. Lord Liverpool jugeait que « ce qu'il y aurait de mieux serait de remettre Bonaparte au roi de France, qui pourrait le traiter en rebelle. Il suffirait pour cela de reconnaître son identité ! » Blücher voulait purement et simplement faire exécuter Napoléon devant les têtes de colonnes de l'armée prussienne, « pour rendre service à l'humanité (1). » Sitôt pris, sitôt pendu. En bons piétistes, Blücher et Gneisenau se regardaient comme « les instrumens de la Providence, qui ne leur avait accordé une pareille victoire qu'afin qu'ils exerçassent la justice éternelle (2). »

Fouché ne pouvait connaître ces projets dans toute leur beauté. Mais, après avoir lu la lettre de La Fayette, il était bien certain du refus des sauf-conduits. Cette certitude lui imposait de précipiter le départ de l'Empereur. Il l'empêcha, et machina les choses de telle sorte que Napoléon dût rester prisonnier à la Malmaison ou se rendre à Rochefort pour y demeurer également prisonnier.

(1) Blücher à sa femme, Compiègne, 27 juin (*Lettres de Blücher*, 154). Cf. Wellington à sir Charles Stuart, Orvillé, 28 juin (Wellington, *Dispatches*, XII, 516) : « Blücher veut tuer Napoléon, mais je lui ai déclaré que je parlerai et que j'insisterai pour qu'on dispose de lui d'un commun accord. J'ai dit aussi à Blücher que, comme un ami particulier, je lui conseillais de ne pas se mêler d'une affaire aussi infâme ; que, lui et moi, nous avions joué un trop noble rôle dans ces événemens pour devenir des bourreaux, et que, si les souverains voulaient son supplice, j'étais résolu à leur faire nommer un exécuteur qui ne fût pas moi. »

J'aime à reconnaître que Stuart, Talleyrand et Louis XVIII répugnaient au supplice de l'Empereur. Stuart écrivit de Cambrai, le 29 juin, à Wellington : « On veut ici se débarrasser de Bonaparte, mais on approuve l'avis que Votre Grâce a donné au feld-maréchal Blücher. Le prince de Talleyrand m'assure que votre résolution guidera celle du Roi, si la question lui est soumise. » (*Supplementary Dispatches*, X, 625).

(2) Lettre de Gneisenau, Senlis, 29 juin (citée par Pfister, *Aus dem Lager der Verbündeten*, 388). Dans cette lettre si curieuse, Gneisenau dit encore : « Si Wellington s'oppose au supplice de Bonaparte, il pense et agit en vrai Anglais. L'Angleterre ne doit à personne plus de reconnaissance qu'à ce scélérat, car, par les événemens qu'il a menés, la grandeur et la richesse de l'Angleterre ont été augmentées. Il en a été autrement pour nous Prussiens. Nous avons été appauvris par Napoléon. »

Fouché fit plus. Les nouveaux plénipotentiaires nommés sur sa désignation par la Commission exécutive partaient ce soir-là pour le quartier général de Wellington : il leur donna comme instructions secrètes de livrer Napoléon à l'Angleterre ou à l'Autriche, si cette proposition devait engager les alliés à conclure un armistice.

La présence de l'Empereur à la Malmaison continuait cependant d'inquiéter gravement le président de la Commission exécutive et le ministre de la Guerre. Ils le voulaient tenir prisonnier à l'île d'Aix plutôt que dans le voisinage de Paris. Davout envoya ce jour-là une nouvelle dépêche au général Beker pour lui enjoindre de presser l'Empereur de partir et pour lui prescrire, si cette démarche restait vaine, d'augmenter les mesures de sûreté autour de la Malmaison. « Si l'Empereur, écrivait Davout, ne prenait point une résolution, vous exerceriez la plus active surveillance, *soit pour que Sa Majesté ne puisse sortir de la Malmaison*, soit pour prévenir toute tentative contre sa personne. Vous feriez garder toutes les avenues qui aboutissent de tous les côtés vers la Malmaison. J'écris au premier inspecteur de gendarmerie et au commandant de la place de Paris de mettre à votre disposition la gendarmerie et les troupes que vous pourriez lui demander. Toutes ces mesures doivent être prises dans le plus grand secret possible. Je vous réitère que cet arrêté a été entièrement pris pour l'intérêt de l'État et la sûreté personnelle de l'Empereur. Sa prompte exécution est indispensable. Le sort futur de Sa Majesté en dépend. » — Dans cette dernière phrase, il y avait, en vérité, une ironie cruelle.

III

L'Empereur était irrévocablement résolu à rester à la Malmaison tant que les frégates n'auraient pas l'ordre d'appareiller aussitôt après son arrivée au port. « Annoncez, dit-il à Beker, que je renonce à ce voyage, parce qu'en arrivant à Rochefort, je me considérerai comme prisonnier, mon départ pour l'Amérique étant subordonné à l'arrivée de passeports qui sans doute me seront refusés... Je suis déterminé à recevoir mon arrêt ici. J'y resterai en attendant qu'il soit statué sur mon sort par Wellington, à qui le gouvernement peut annoncer ma résignation. » En vain on le pressait de partir, on lui représentait les dangers

qu'allait lui faire courir l'approche de l'ennemi, il paraissait ne point s'en inquiéter. « Qu'importe ! » murmurait-il. Parfois aussi il répondait : « Qu'ai-je à craindre? Je suis sous la sauvegarde de l'honneur français. » Mais ceux qui l'entouraient de très près sentaient bien que ces paroles étaient affectées, qu'il ne se dissimulait pas la réalité du péril. Il se trahit, en disant à la princesse Hortense : « Moi, je ne crains rien ici, mais vous, ma fille, partez, quittez-moi ! »

Dans la matinée du 28 juin, il chargea son aide de camp, le général Flahaut, de faire une dernière démarche auprès de la Commission exécutive. Introduit dans le salon des Tuileries où se tenaient les séances, Flahaut renouvela la demande que les frégates missent à la voile sans attendre les sauf-conduits et déclara, au nom de son souverain, que, si le gouvernement refusait de donner cet ordre, l'Empereur ne quitterait pas la Malmaison. Davout était présent, adossé à la cheminée. Il gardait rancune à Flahaut de l'espèce d'inquisition que, sur l'ordre de l'Empereur, ce très jeune général avait exercée au ministère de la Guerre pendant les Cent-Jours. En outre, il ne voulait plus entendre parler de Napoléon. Converti par raison ou illusion patriotique à la cause du Roi, devenu, selon l'expression trop juste d'un contemporain, « le bras de la politique dont Fouché était l'âme, » il regardait la demande si légitime de l'Empereur comme un moyen de temporisation ; il soupçonnait des calculs politiques, des espérances persistantes, des intrigues secrètes. Son irritation éclata dans une apostrophe colère. Sans laisser au président le temps de formuler une réponse qui d'ailleurs eût été négative, il dit impétueusement à Flahaut : « Général, retournez auprès de l'Empereur, et dites-lui qu'il parte ; que sa présence nous gêne ; qu'elle est un obstacle à toute espèce d'arrangement; que le salut du pays exige son départ. Qu'il parte sur-le-champ ! Sans quoi, nous serons obligés de le faire arrêter. Je l'arrêterai moi-même. » Flahaut regarda fixement Davout, et, leurs regards de feu croisés comme des épées, il répondit d'une voix vibrante : « Monsieur le maréchal, il n'y a que celui qui donne un pareil message qui soit capable de le porter. Quant à moi, je ne m'en charge pas. Et si, pour vous désobéir, il faut donner sa démission, je vous donne la mienne. »

Le soir, Flahaut rendit simplement compte à l'Empereur du mauvais résultat de sa mission. Il s'était promis, « pour ne pas

ajouter à ses douleurs, » de ne rien lui dire de l'altercation avec Davout. Mais Napoléon, avec sa perspicacité ordinaire, s'aperçut qu'il lui cachait quelque chose. Il le questionna, dit qu'il lui importait de tout savoir. Flahaut, alors, se décida à lui rapporter les paroles du ministre de la Guerre. — « Eh bien! dit l'Empereur, qu'il y vienne! »

L'Empereur, cependant, croyait au succès de cette dernière démarche. En attendant que revînt Flahaut, il avait fait quelques préparatifs de départ. Il reçut son trésorier Peyrusse et son notaire Noël (le successeur du fameux Raguideau), pour les formalités nécessaires à la vente d'une inscription de rente 5 pour 100, nominative, représentant en capital 180 333 francs. C'était l'argent qu'il comptait emporter pour son voyage. Des sommes beaucoup plus considérables devaient être déposées chez le banquier Jacques Laffitte, qui les ferait passer en Amérique à mesure des demandes de Napoléon. L'Empereur donna à cet effet des ordres à Peyrusse, qui, le soir même, fit transporter secrètement des caves des Tuileries à la banque Laffitte trois millions en or.

Madame-mère et le cardinal Fesch quittèrent la Malmaison ce jour-là. L'Empereur fit aussi ses adieux à la comtesse Walewska, venue tout en larmes de Paris. Il y eut d'autres visiteurs: Bassano, Rovigo, Lavallette, la duchesse de Vicence, M[me] Duchâtel, la comtesse Caffarelli, la comtesse Regnaud, les généraux Lallemand et La Bédoyère, Meneval, Talma, dit-on, et Corvisart, déjà venu la veille. Après le départ de Corvisart, l'Empereur remit à son fidèle Marchand un très petit flacon rempli d'une liqueur rougeâtre. « Arrange-toi, lui dit-il, pour que j'aie cela sur moi, soit à ma veste, soit à une autre partie de mes vêtemens, mais de façon que je puisse m'en saisir vite. »

Quand l'Empereur se retrouvait seul, il reprenait sa lecture d'un livre d'Alexandre de Humboldt : les *Voyages aux contrées équinoxiales du Nouveau Continent.* Son imagination le transportait déjà en Amérique. Il rêvait d'y suivre les traces de l'illustre savant, de s'occuper à de grands travaux scientifiques. Trois jours auparavant, il avait dit à Monge : « Le désœuvrement serait pour moi la plus cruelle des tortures. Désormais sans armée et sans empire, je ne vois que les sciences qui puissent s'imposer fortement à mon âme. Mais apprendre ce que les autres ont fait ne saurait me suffire. Je veux faire une nouvelle carrière, laisser des travaux, des découvertes dignes de moi. Il me faut un com-

pagnon qui me mette d'abord et rapidement au courant de l'état actuel des sciences. Ensuite, nous parcourrons ensemble le Nouveau Continent, depuis le Canada jusqu'au cap Horn, et, dans cet immense voyage, nous étudierons tous les grands phénomènes de la physique du globe. « Monge aimait profondément l'Empereur. Sur le trône, à la tête des armées, il ne lui avait jamais paru si grand, si digne d'admiration, qu'en ce moment où, terrassé, écrasé, foudroyé, il se relevait pour une vie nouvelle. « Sire ! s'écria-t-il dans l'enthousiasme, votre collaborateur est tout trouvé. C'est moi qui vous accompagnerai. » Monge avait soixante-dix ans. Tout en le remerciant avec effusion, Napoléon lui rappela que ce n'était plus l'âge des voyages lointains. Le vieux savant se laissa convaincre, mais il promit et s'occupa aussitôt de trouver à l'Empereur un compagnon digne de lui. En lisant à la Malmaison le livre d'Humboldt, Napoléon continuait le rêve qu'il avait exposé aux yeux éblouis de Monge.

Par instans, cependant, le capitaine se réveillait en lui. On se battait entre Nanteuil et Gonesse. Quand le bruit du canon devenait perceptible, Napoléon s'arrêtait de lire, courait à la table où étaient déployées ses cartes de France, les méditait et piquait d'épingles à grosses têtes rouges et bleues les positions à défendre et la marche probable de l'ennemi.

Sur la fin de l'après-midi, Gabriel Delessert, adjudant-commandant de la troisième légion de la garde nationale, arriva à franc étrier. Introduit auprès de la princesse Hortense, il lui dit que les Prussiens approchaient, qu'ils étaient déjà près de Gonesse, et que l'Empereur eût à se bien garder, car l'état-major ennemi, qui le savait à la Malmaison, pourrait envoyer un parti de ce côté. Hortense communiqua aussitôt cet avis à l'Empereur. Il jeta un regard sur sa carte, et dit en riant : « — Ah ! ah ! je me suis en effet laissé tourner ! » D'après ses ordres, Gourgaud et Montholon visitèrent le parc et les abords au point de vue des positions à occuper en cas d'attaque. De petites reconnaissances, de trois dragons chacune, furent envoyées le long de la Seine, vers Épinay, Argenteuil, Bezons, Chatou et Saint-Germain. Gourgaud se montrait très agité et très inquiet. Il pensait à Charles XII à Bender. « Si je voyais l'Empereur, dit-il, au moment de tomber entre les mains des Prussiens, je lui tirerais un coup de pistolet. »

Presque en même temps, Beker reçut de Davout l'ordre pressant de brûler le pont de Chatou. Il se rendit au bord de la Seine

avec Gourgaud et un détachement de la Garde. Le pont brûla toute la nuit. Davout avait aussi chargé l'officier commandant les avant-postes de Courbevoie de faire couper le pont de Bezons. Ces précautions n'étaient pas inutiles : Blücher allait envoyer au major de Colomb l'ordre de se porter à la Malmaison avec le 8[e] hussards et de l'infanterie pour s'emparer de Napoléon.

Fouché avait fait de la personne de l'Empereur l'objet de négociations occultes avec les puissances, et, s'il eût fallu leur livrer son ancien maître en retour de certaines conditions, il s'y fût résigné sans scrupule et sans peine. Mais il ne voulait pas que Napoléon fût inopinément pris ou tué par des coureurs prussiens dans une échauffourée. Pareil événement eût non seulement traversé ses plans, mais engagé dangereusement et sans nul avantage sa responsabilité. A retenir plus longtemps l'Empereur, le duc d'Otrante voyait encore un autre péril pour sa politique. L'arrivée simultanée de l'armée ennemie sous Paris et de l'armée française dans Paris pouvait émouvoir si impétueusement Napoléon qu'il accourût à la tête des troupes pour les mener à une suprême bataille. Les sentimens des soldats ne laissaient aucun doute sur l'accueil qui lui serait fait. Peut-être même l'armée, apprenant que l'Empereur était encore si près de Paris, le réclamerait-elle spontanément comme chef, et serait-il arraché de la Malmaison pour être ramené en tumulte dans ses rangs par les dragons d'Exelmans ou les lanciers rouges de Lefebvre-Desnoëttes. Fouché, enfin, n'ignorait pas qu'au Luxembourg comme au Palais-Bourbon, on commençait à incriminer la conduite de la Commission envers Napoléon. Dans un comité secret tenu la nuit précédente à la Chambre des pairs, plusieurs membres avaient exposé qu'en retenant l'Empereur à la Malmaison, Fouché et ses collègues semblaient vouloir le faire enlever par un parti ennemi ou le livrer aux Puissances. Deux pairs furent délégués par l'assemblée pour transmettre ses craintes et ses remontrances à la Commission et pour la presser de lever les obstacles qu'elle n'avait cessé d'apporter au départ de l'Empereur. Quelques raisons d'honneur et d'intérêt qu'eût Fouché pour prendre ce parti, il ne s'y résolut que très tard dans la soirée. A neuf heures seulement, il se décida à écrire à Decrès : « ... Les circonstances actuelles faisant craindre pour la sûreté de Napoléon, nous nous sommes déterminés à regarder comme non avenu l'article 5 de notre arrêté du 26 de ce mois. En conséquence, les frégates sont

mises à la disposition de Napoléon. *Rien maintenant ne met obstacle à son départ.* L'intérêt de l'État et le sien exigent impérieusement qu'il parte aussitôt après la notification que vous allez lui faire de notre détermination. M. le comte Merlin doit se joindre à vous pour cette mission. »

On trouva Decrès au ministère de la Marine; mais Merlin était déjà couché, et l'âge, la richesse, les honneurs avaient rendu très craintif cet ancien conventionnel. Son portier parlementa à travers les carreaux de la loge. Merlin, réveillé en sursaut, ne crut pas qu'on pût le mander à pareille heure à la Commission du gouvernement. Il soupçonna un guet-apens et fit déclarer par sa femme elle-même qu'il « n'était pas rentré et qu'elle ignorait où il était allé passer la nuit. » Pour remplacer Merlin, Fouché pensa à un autre ministre d'État, Boulay de la Meurthe. Boulay, moins défiant, se leva à l'instant, rejoignit Decrès et partit avec lui longtemps après minuit.

Ils arrivèrent à la Malmaison le 29 juin au point du jour. Arrêtés par les « Qui-vive ? » des sentinelles, ils se firent reconnaître de l'officier commandant le poste et furent introduits au château. On réveilla l'Empereur, qui les reçut en robe de chambre. Les deux ministres lui communiquèrent les nouvelles instructions de Fouché, en vertu desquelles les frégates étaient mises à sa libre disposition. Decrès l'engagea à partir sans délai, la cavalerie ennemie se trouvant à proximité. Boulay, très ému, insista de même sur la nécessité d'un prompt départ. L'Empereur ne fit pas d'objection; il dit qu'il partirait dans la journée.

IV

Le matin, l'Empereur donna ses ordres pour son départ, mais sans fixer l'heure, et il envoya l'officier d'ordonnance Résigny faire une reconnaissance vers la Seine. Celui-ci, à son retour, sur les neuf heures, trouva l'Empereur en conférence avec Joseph, Bassano et Lavallette, arrivés tous trois de Paris. Le général Flahaut assistait aussi à l'entretien. L'Empereur avait commencé par annoncer son départ. « J'ai fait tout ce qu'on a voulu, dit-il. Voici les lettres du gouvernement provisoire et du ministre de la Marine. Les difficultés qu'ils m'ont faites pour me donner deux frégates armées m'ont retardé jusqu'à ce moment. C'est leur faute si je ne suis pas parti plus tôt, mais je partirai aujourd'hui. » Il

demanda des nouvelles de Paris, de l'armée, de l'ennemi. Chacun dit ce qu'il avait appris dans la soirée de la veille et dans la nuit. En qualité de directeur général des postes, Lavallette avait non seulement des avis du gouvernement, mais des rapports de tous les courriers. Il était le mieux informé. Il savait que les débris de la Garde et des corps Drouet d'Erlon, Reille et Lobau étaient rentrés dans Paris avec Grouchy par Claye et le Bourget, et que Vandamme ramenait les 3e et 4e corps et le gros de la cavalerie par Meaux et Vincennes. Il connaissait l'occupation de Gonesse, de Pierrefitte, de Stains, du Bourget, par les avant-gardes de l'armée prussienne, dont les masses défilaient sur les routes de Senlis et de Soissons. Il savait enfin que, dans les combats de la veille, on n'avait pas vu un seul corps anglais. Tandis que parlait Lavallette, on entendit de grands cris sur la route. Napoléon s'informa. C'étaient des : « Vive l'Empereur! » d'un détachement de la ligne qui allait détruire le pont du Pecq. Les soldats, sachant leur empereur à la Malmaison, le saluaient par des acclamations. Napoléon parut ému. Il réfléchit un instant, se pencha sur sa carte, changea de position les épingles qui y étaient piquées. Il releva la tête, ses yeux brillaient. « La France, dit-il, ne doit pas être soumise par une poignée de Prussiens. Je puis encore arrêter l'ennemi et donner au gouvernement le temps de négocier avec les Puissances. Après, je partirai pour les États-Unis afin d'y accomplir ma destinée. » Il remonta dans sa chambre par le petit escalier dérobé qui accède de la Bibliothèque au premier étage, redescendit presque aussitôt en uniforme, et fit appeler le général Beker.

Beker s'attendait à quelque nouvel ordre pour le départ. Il ne fut pas peu surpris de voir Napoléon avec l'habit de chasseur de la Garde, botté, éperonné, l'épée au côté et le chapeau sous le bras. Son visage rasséréné, sa voix ferme, respiraient la confiance. Il semblait rajeuni, transfiguré. Le morne captif de la Malmaison était redevenu l'Empereur. « Général, dit-il, la situation de la France, les vœux des patriotes, les cris des soldats réclament ma présence pour sauver la patrie. Je vous charge d'aller dire à la Commission de gouvernement que je demande le commandement, non comme Empereur, mais comme un général dont le nom et la réputation peuvent encore exercer une grande influence sur le sort de la nation. Je promets, foi de soldat, de citoyen et de Français, de partir pour l'Amérique, afin d'y accom-

plir ma destinée, le jour même où j'aurai repoussé l'ennemi. » Beker résista un moment, objecta que ce message serait mieux rempli par un aide de camp de l'Empereur. Mais il était déjà subjugué. Il avait une âme de soldat où les paroles de Napoléon avaient ranimé la fierté et fait renaître l'espérance. Il partit sur-le-champ, désirant ardemment le succès de sa mission. Comme il s'éloignait, la princesse Hortense, qui venait d'apprendre les nouveaux projets, demanda à Napoléon « si l'on serait en forces. » « Non, répondit l'Empereur, mais que ne fait-on pas avec les Français! »

Après avoir franchi, non sans difficulté, la barricade que l'on venait d'élever au pont de Neuilly, le général Beker entra à Paris, gagna les Tuileries, et fut introduit dans le salon où la Commission tenait séance. Sa vue provoqua la surprise et le dépit; on croyait qu'il était déjà avec Napoléon sur la route de Rochefort. Sans entrer dans des explications préalables, Beker répéta textuellement les paroles que l'Empereur l'avait chargé de transmettre. « Est-ce qu'il se moque de nous? s'écria Fouché d'une voix colère. Et ne sait-on pas comment il tiendrait ses promesses, si ses propositions étaient acceptables ! » Puis, s'adressant directement à Beker : « Pourquoi vous êtes-vous chargé d'une pareille mission, quand vous deviez hâter son départ, dans l'intérêt de sa sûreté personnelle que nous ne pouvons plus garantir?... Dites-moi qui était avec l'Empereur, lorsqu'il vous a donné ce message! » Beker nomma plusieurs personnes; entre autres, le duc de Bassano. A ce nom, Fouché l'interrompit : « Je vois d'où est parti le coup. Mais dites à l'Empereur que ses offres ne peuvent être acceptées... Tout espoir de négociation serait perdu... Il est de la plus grande urgence qu'il parte immédiatement pour Rochefort, où il sera plus en sûreté qu'ici. »

Caulaincourt, Carnot, Quinette, Grenier, assis autour de la table aux côtés du président, gardaient un silence contraint, mais glacial. La face bouleversée de Caulaincourt et de Carnot décelait le combat qui se livrait dans leur cœur. Carnot, n'y tenant plus, se leva brusquement, et marcha à grands pas au fond de la salle jusqu'au départ de Beker, mais il se tut comme les autres. Ils semblaient tous dominés par Fouché.

L'attitude défiante, presque haineuse, du duc d'Otrante, ses paroles emportées, la torpeur de ses collègues, troublèrent Beker. Il se sentit un peu embarrassé de la mission qu'il avait acceptée.

Il protesta que l'engagement de l'Empereur était sincère. Fouché répliqua vivement : « Croyez-vous que nous soyons ici sur un lit de roses ? Il ne nous est pas permis de rien changer aux dispositions prises par nous. » Beker, comprenant qu'il n'y avait pas à lutter contre la volonté omnipotente de Fouché, se sentit « le cœur navré de douleur : » Il dit : « Je voudrais au moins être porteur d'un avis du gouvernement, car, si je ne retourne à la Malmaison qu'avec une réponse verbale, Sa Majesté pourra douter de mon zèle à exécuter son mandat. » Fouché traça précipitamment et remit à Beker ce billet pour le duc de Bassano : « Le Gouvernement provisoire, ne pouvant accepter les propositions que le général Beker vient de lui faire de la part de Sa Majesté, par des considérations que vous saurez apprécier vous-même, je vous prie, monsieur le duc, d'user de l'influence que vous avez constamment exercée sur son esprit pour lui conseiller de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles. »

Fouché avait parlé et écrit sans consulter ses collègues, sans même leur demander le moindre signe d'acquiescement. « Ceux-ci ne semblaient être que des témoins. » A l'étonnement profond de Beker, le duc d'Otrante résolvait seul les plus graves questions et semblait disposer de la France comme un dictateur.

Quant Beker revint à la Malmaison, il vit dans la cour un mouvement fébrile comme aux abords d'une ruche d'abeilles. Des hommes d'écurie, des ordonnances amenaient les chevaux sellés et harnachés, les officiers en grande tenue sortaient du château, y rentraient l'air affairé, inspectaient les sangles et les fers des chevaux, vérifiaient la position des chabraques, visitaient les fontes et les portemanteaux. Beker ne pressentait que trop le motif de cette agitation. Il s'enquit cependant, redoutant que Napoléon ne passât outre à la décision du gouvernement. M. de Montaran, écuyer de service, lui dit que l'Empereur allait monter à cheval pour se rendre à l'armée. « Attendez de nouveaux ordres, se hâta de dire Beker. L'Empereur pourra modifier son projet quand il aura connaissance des faits que j'ai à lui apprendre. » En même temps, pour calmer l'effervescence des jeunes officiers, il leur fit un signe de tête négatif qui les désespéra.

L'Empereur attendait dans son cabinet. Il écouta sans l'interrompre le récit de Beker, et reçut son arrêt avec le plus grand sang-froid. « Ces gens-là, dit-il, ne connaissent pas l'état des esprits. Ils se repentiront d'avoir refusé mon offre. » Il réfléchit

un instant et reprit : « — Leur avez-vous rappelé mes paroles et ma promesse? — Oui, Sire. — Bien! alors je n'ai plus qu'à partir. Donnez les ordres. Quand ils seront exécutés, venez me prévenir (1). »

C'était une illusion de Fouché et de ses collègues de croire qu'ils tenaient Napoléon en leur pouvoir. A la Malmaison, l'Empereur était prisonnier, mais il était prisonnier uniquement sur parole. S'il avait persisté dans sa résolution, ni les ordres de Fouché, ni l'autorité toute nominale du général Beker, n'auraient pu l'empêcher de monter à cheval pour rejoindre l'armée. « Je n'aurais qu'un signe à faire, dit-il, et la troupe qui me garde arrêterait Beker et me servirait d'escorte pour passer où je voudrais ! » Mais, durant ces quatre ou cinq heures d'attente, la volonté d'agir, qui ne l'animait plus qu'avec intermittence, s'était épuisée. Il n'eut point de révolte. Il accepta son sort, moins par nécessité ou respect de sa parole que par lassitude. Les récens événemens lui avaient donné le découragement des choses et le dégoût des hommes. « Ils ont encore peur de moi! dit-il à Hortense. Je voulais faire un dernier effort pour le salut de la France. Ils ne l'ont point voulu. »

L'Empereur remonta dans sa chambre, déposa l'épée, revêtit un frac de couleur brune et prit un chapeau rond. Il se fit ouvrir la chambre où Joséphine était morte et y resta seul, portes closes, pendant quelques minutes. Rentré dans son cabinet, il fit ses adieux à Joseph et à Hortense; la princesse le pria d'accepter un collier de diamans, d'une valeur de 200 000 francs, qu'elle-même avait cousu dans une ceinture. Il reçut les officiers du dépôt de la vieille Garde qui formait la petite garnison. Ils pleuraient. L'un d'eux, voulant parler au nom de ses camarades, ne trouva à balbutier que ces dix mots : « — Nous voyons bien

(1) On a dit et maintes fois répété que ce fut l'approche d'un parti prussien, signalé sur la rive droite de la Seine, vers Chatou, qui détermina l'Empereur à partir. C'est inexact. A quatre heures et demie, il n'y avait pas un seul Prussien entre la Seine et l'Oise, à l'ouest de Saint-Denis. Dans l'après-midi seulement, Bülow avait transmis au major de Colomb, au Bourget, l'ordre de Blücher lui prescrivant de se porter sur la Malmaison pour enlever l'Empereur. Colomb se rendit par Gonesse à Farges, où il réunit à ses hussards deux bataillons du 15e d'infanterie. Pensant qu'il ne pouvait réussir ce hurrah qu'en pleine nuit, il ne se pressa pas et fit un long détour pour mieux dissimuler sa marche. Il prit par Deuil, Sannois, Saint-Gratien, Sartrouville et atteignit le 30 juin, à deux heures du matin, Montesson, où il dut laisser souffler sa troupe harassée. Pendant cette halte, il apprit que le pont de Chatou était brûlé et que l'Empereur était parti la veille.

que nous n'aurons pas le bonheur de mourir à votre service! » L'Empereur l'embrassa.

Les apprêts du départ traînaient par la faute de Bertrand, qui, en qualité de Grand-Maréchal, avait tenu à régler lui-même les moindres détails et y perdait la tête. « Je n'ai jamais vu homme plus empêtré, » écrivait l'officier d'ordonnance Planat. Enfin, les voitures impériales se rangèrent à la file dans la cour d'honneur, devant le porche en forme de tente qui servait de premier vestibule. En même temps, une calèche jaune, sans armoiries, attelée de quatre chevaux de poste, vint stationner à la petite porte du parc sur le chemin de traverse conduisant à la Celle-Saint-Cloud. C'était la voiture destinée à l'Empereur. Par une attention conforme à ses secrets désirs, on avait voulu lui épargner l'émotion de traverser la cour où ses serviteurs attendaient pour l'acclamer. Un peu avant cinq heures, le général Beker entra chez l'Empereur et lui annonça que tout était prêt. Napoléon embrassa encore une fois Hortense, promena un dernier regard sur son cabinet plein de tant de souvenirs heureux et de tant de pensées fécondes, et, sans dire un mot, il suivit le général. Il traversa la salle du Conseil, la salle à manger, le grand vestibule, passa dans le jardin par le frêle pont-levis que flanquaient deux obélisques de marbre rouge et gagna, au sud du parc, la petite porte où stationnait la calèche. Il s'y jeta d'un brusque élan. Bertrand s'assit à son côté, Rovigo et le général Beker prirent place en face de lui. Les chevaux partirent à une vive allure, s'enfoncèrent sous bois, et rejoignirent, par la Celle-Saint-Cloud, Rocquencourt et Saint-Cyr, la grande route de Paris à Rochefort. Napoléon était perdu dans sa rêverie. Le respect de l'Empereur, la grandeur de son infortune, la tristesse de ces jours maudits, imposaient à ses compagnons le recueillement et le silence. Jusqu'à Rambouillet, où il voulut s'arrêter, pas une parole ne fut prononcée.

HENRY HOUSSAYE.

VERS ISPAHAN

DERNIÈRE PARTIE (1)

Derrière cette ville de la sultane Zobéide, qui vient de nous montrer si soudainement là-haut ses mille coupoles et qui a l'air d'une grande apparition tout en cuivre rose, ce sont bien de vrais nuages cette fois, qui forment ce fond si sombre; — des nuages où la foudre, à chaque minute, dessine des zigzags de feu pâle. La tourmente d'où nous sommes à peine sortis, la tourmente de poussière et de sable, continue sa route vers le désert; nous voyons fuir sur l'horizon derrière nous son voile lourd et son obscurité dantesque. De plus en plus, tout se précise et s'éclaire, les choses redeviennent réelles; nous roulons maintenant au milieu des champs de l'oasis, un peu dévastés par la bourrasque, des champs de blé, de pavots, de coton et de riz. Quant à la ville, d'un premier aspect merveilleux auquel nous ne nous sommes plus laissé prendre, ce n'est comme toujours qu'un amas de ruines. — Et il s'agit maintenant d'y entrer, ce qui n'est pas tout simple; pour un cavalier, ce serait déjà difficile; mais, pour une voiture à quatre chevaux de front, cela devient un problème; il faut longtemps chercher, essayer d'un chemin, reculer, essayer d'un autre. Nulle part le travail de ces fourmis humaines, que sont les Iraniens, n'a été plus fouilleur

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre, des 1er et 15 janvier et du 1er février.

que là, ni plus acharné, ni plus imprévoyant. Il n'y a vraiment pas de passage parmi les éboulis de tous ces murs d'argile, qui durent à peine et qu'on ne relève jamais, parmi ces torrens au lit creux et profond, surtout parmi ces excavations sans nombre d'où la terre à construire a été retirée et qui restent éternellement béantes. Un de mes chevaux de flanc tombe dans une cave, risque d'y entraîner l'attelage et nous-mêmes, reste suspendu par son harnais, réussit à regrimper, — et nous finissons cependant par arriver aux portes.

L'orage s'entend déjà sourdement quand nous pénétrons dans la ville, qui est immense et lugubre ; des mosquées, des tours, d'archaïques et lourdes pyramides quadrangulaires, à étages gradués, comme celles de certains temples de l'Inde ; un audacieux entassement d'argile qui joue encore le grandiose dans sa caducité dernière.

Voici un carrefour où un vieux derviche en robe blanche, en longue barbe teinte de rouge vermillon, explique le Coran à une vingtaine de bébés bien sages, assis en cercle sur des pierres.

Voici un minaret d'au moins soixante mètres, immense et isolé, qui penche plus que la tour de Pise, qui penche à faire peur. (Il est le lieu de supplice des femmes adultères ; on les précipite d'en haut, — et du côté qui s'incline, afin de leur donner plus terribles, à l'instant qui précède la chute, les affres du vide où elles vont tomber.)

Et puis voici les grandes ogives gothiques et l'obscurité des bazars. Tout ce qui reste de vie et de bruit à Kachan s'est concentré sous ces voûtes, dans ces longues et hautes nefs où l'on y voit si mal et qui sont encombrées par des centaines d'énormes chameaux, encore tout bourrus dans leurs poils d'hiver. Pour pénétrer là, nous avons dû dételer nos deux chevaux de flanc : nous prenions trop de place en largeur ; et, avec les deux qui restent, c'est encore plus qu'il n'en faudrait, car ils s'épouvantent à entendre toutes ces voix qui crient, à sentir de si près tous ces chameaux ; malgré la fatigue de la journée, ils sont difficiles à tenir, n'avancent que par soubresauts et gambades. Le tonnerre gronde de plus en plus fort, et, quand nous passons par le bazar des cuivres, où les frappeurs donnent furieusement les derniers coups de marteau avant la nuit, le tapage devient si infernal que nos bêtes s'affolent ; il faut mettre pied à terre et dételer. Alors

nous nous trouvons sans défense contre les marchands, qui nous sollicitent et s'emparent de nos mains pour nous entraîner. Nulle part nous n'avions vu tant de longues barbes teintes en rouge, ni de si hauts bonnets noirs ; tous ces gens ont l'air d'astrologues. Bon gré mal gré, il faut les suivre ; tantôt dans des filatures de soie presque souterraines où les ouvriers, pour travailler, doivent avoir des yeux de chat ; tantôt au fond de cours à ciel ouvert où un peu de clarté tombe sur des grenadiers tout rouges de fleurs ; et là on déballe à nos pieds les trésors d'Aladin, les armes damasquinées, les brocarts, les parures, les pierres fines. Surtout chez les marchands de tapis, où il faut par force accepter un kalyan et une tasse de thé, nous sommes longtemps prisonniers ; on déplie devant nous d'incomparables tissus de Kachan qui chatoient comme des plumages de colibri ; chaque tapis de prière représente un buisson rempli d'oiseaux, qui étale symétriquement ses branches au milieu d'un portique de mosquée, et le coloris est toujours une merveille. Les prix commencent chaque fois par être exorbitans, et nous faisons mine de partir au comble de l'indignation ; alors on nous retient par la manche, on rallume notre kalyan et on nous fait rasseoir. Telle est, du reste, toujours et partout, la comédie du marchandage oriental.

C'est donc en plein crépuscule que nous finissons par arriver au grand caravansérail, où nous a devancés notre voiture ; — un caravansérail très délabré, il va sans dire, mais tellement monumental qu'aucun porche de basilique ne pourrait se comparer, comme dimensions, à cette entrée revêtue de faïence bleue. Un vieux sorcier, dont la barbe est rouge comme du sang, nous conduit à des chambrettes hautes, que balaie à cette heure le vent d'orage.

Ici est le point de croisement des chemins qui viennent des déserts de l'Est à Kachan et de ceux qui conduisent à la mer Caspienne : aussi y a-t-il un continuel va-et-vient de caravanes dans cette ville. Au jour mourant, nous regardons s'engouffrer au-dessous de nous, dans l'ogive du portique, deux cents chameaux pour le moins, attachés à la file ; d'étonnans chameaux parés avec une pompe barbare, ayant des plumets sur la bosse, des queues de coq sur le front, des queues de renard aux oreilles, des fausses barbes faites de coquillages enfilés. Les chameliers qui les conduisent, figures plates du type mongol, portent des

petits sayons courts, rayés de mille couleurs, et d'énormes bonnets à poil. Tout cela, paraît-il, nous arrive en droite ligne de Djellahadah, en Afghanistan, à travers l'infini des plaines de sel, et tout cela, avec une lenteur majestueuse, entre en carillonnant. Il y en a tant, que la nuit est venue quand les derniers paraissent, animaux tout à fait fantastiques alors, vus à la lueur des éclairs.

Dans une mosquée voisine, on psalmodie à plusieurs voix, sur un air monotone comme le bruit de la mer. Et tout cela se fond ensemble pour bercer notre premier sommeil : les chants religieux, le nom d'Allah modulé avec une tristesse douce sur des notes très hautes, les sonnailles des caravanes, les grondemens de l'orage qui s'éloigne, le tambourinement de la pluie, les plaintes flûtées du vent dans les trous du mur...

Mercredi 23 mai. — Huit heures de route aujourd'hui, à travers de très mornes solitudes. Halte le soir dans un hameau misérable : une dizaine de vieilles maisonnettes d'argile auxquelles un ruisseau clair apporte la vie; quelques petits champs de blé, un bouquet de trois ou quatre mûriers chargés de mûres blanches; rien de plus, le désert à perte de vue tout autour. Les gens paraissent très pauvres, et sans doute le lieu est malsain, car ils ont la mine souffreteuse. Dans le terrier qui sera notre chambre, les hirondelles confiantes ont plusieurs nids au-dessus de la cheminée ; en allongeant le bras, on toucherait les petits qui montrent tous leurs têtes au balcon.

Et nous arrivons précisément le jour où les anciens d'ici, — une dizaine de vieux desséchés, — ont décidé de faire la première cueillette des mûres. Cela se passe à l'heure du repos, du kalyan et de la rêverie, quand nous sommes assis, avec deux ou trois pâtres, devant la porte du gîte en ruines, à écouter le gentil murmure de ce ruisseau unique et précieux, à regarder le soleil disparaître au fond des solitudes. Les quelques enfans, tous bien dépenaillés et bien pâlots, font cercle autour des mûriers rabougris dont on va secouer les branches; pour une fois, la joie de cette attente anime leurs yeux, coutumiers de mélancolie. A chaque secousse donnée, les mûres tombent en pluie sur le triste sol durci, et les petits se précipitent comme des moineaux à qui l'on jette du grain, tandis que le plus décharné des vieillards arrête les trop gourmands, règle avec gravité le partage. Ces

arbustes sont les seuls à bien des lieues à la ronde; et sans doute, dans ce hameau si perdu, on pense plusieurs semaines d'avance à ces cueillettes crépusculaires, réservées aux longs soirs de mai; on ne connaît pas au cours de l'année d'autre fête... Quand c'est fini, la nuit tombe avec le froid; les solitudes, semble-t-il, s'agrandissent partout alentour, l'isolement extrême s'indique davantage. Ce petit groupement humain n'a pas de murailles, comme en avaient ceux des oasis du Sud; la porte de notre gîte enfumé ne ferme pas, et nous nous endormons le revolver à la main.

Jeudi 24 mai. — Départ de grand matin, afin d'arriver ce soir dans la ville de Koum, réputée pour sa mosquée revêtue d'émail d'or, où repose la sainte Fatmah, petite-fille du Prophète.

Après cinq ou six heures de route dans un lumineux désert, dont les sentes sont jalonnées d'ossemens, vers midi, à l'instant des fantasmagories et des mirages, quelque chose étincelle là-bas, dans l'inappréciable lointain, presque au delà des horizons; quelque chose qui n'est perceptible à l'œil que par son rayonnement, comme les étoiles; un astre qui se lève, un globe d'or, un feu, on ne sait quoi d'inusité et de jamais vu...

— Koum! dit le conducteur des chevaux, en indiquant cela du doigt... Alors, ce doit être le fameux dôme d'or, qui miroite au soleil méridien, qui est comme un phare de plein jour, appelant les caravanes du fond du désert... Cela paraît et disparaît, au hasard des ondulations du terrain, et, après que nous avons trotté plus d'une heure dans cette direction sans nous en être rapprochés sensiblement, cela s'éclipse tout à fait.

Il est quatre heures du soir, quand nous apercevons les arbres de l'oasis de Koum, les champs de blé, et enfin la ville; amas sans fin de ruines grises, toujours et toujours, décombres et fondrières. Il y a naturellement des coupoles par milliers, des donjons, des minarets partout, et de toutes les formes; des tours d'une couleur beige, des tours roses, qui sont coiffées comme d'un turban d'émail bleu. Et, sur chaque pointe dressée vers le ciel, se tient gravement une cigogne, debout dans son nid. Il y a beaucoup de jardins à l'abandon, qui sont remplis de grenadiers en fleurs et dont le sol est empourpré par la jonchée des pétales... Mais ce dôme d'or, ce tombeau de Fatmah, entrevu de

si loin, dans les mirages de midi, où donc est-il? Nous l'avions rêvé sans doute, car rien n'y ressemble.

De temps à autre, une porte s'ouvre, au roulement de notre voiture, au bruit de nos grelots, et quelque femme dévoilée risque un de ses yeux, une moitié de son visage toujours joli, pour regarder qui passe. Une vingtaine de petits enfans, tous adorables couverts d'amulettes, la chevelure teinte en rouge de flamme, nous suivent à la course, dans l'ébahissement de notre attelage, et nous entrons avec ce cortège sous les voûtes des bazars. Alors, pénombre subite, difficultés et frôlemens continuels, pendant vingt longues minutes, au milieu des chameaux velus, dont nos quatre bêtes reniflent avec dégoût la senteur musquée. Là se coudoient les nomades en haillons, les Iraniens en belle robe, les Afghans à bonnet pointu, les Bédouins de Syrie, la tête ornée de soies éclatantes et de cordelettes; toute sorte de monde, une foule énorme; et on y voit à peine.

La clarté du soir nous est cependant rendue, par l'ogive de sortie, et le dôme étincelant nous réapparaît enfin, tout proche, trônant au milieu d'un décor qui a l'air arrangé là par quelque magicien, pour nous éblouir. Le long d'une rivière desséchée, au lit de galets blancs, que traverse un pont courbe à balustres de faïence, un panorama de féerie se déploie; pêle-mêle, enchevêtrés, superposés, des portiques, des minarets, des dômes, ruisselans d'émail et d'or; tout ce qui avoisine le sol est d'émail bleu; tout ce qui s'élève est d'émail vert, à reflets métalliques comme la queue des paons; la décoration se fait de plus en plus dorée à mesure qu'elle s'éloigne de la base, et tout finit vers le ciel en pointes d'or. En plus des vrais minarets, assez larges pour que les muezzins y montent chanter, il y a quantité de minces fuseaux, évidemment impossibles à gravir, qui s'élancent aussi et brillent comme des orfèvreries. Et c'est si neuf, si beau, si flambant, si imprévu, au milieu de cette ville de débris et de poussière !... Parmi ces magnificences, croissent des arbres tout rouges, des grenadiers follement fleuris; on dirait qu'il a neigé dessus des perles de corail. Et derrière tout cela, les grandes cimes, deux fois hautes comme nos Alpes, se découpent toutes roses, dans leur gloire de la fin du jour, sur un fond couleur d'aigue-marine.

Mes yeux, qui ont vu tant de choses, ne se rappellent rien d'aussi étourdissant ni d'aussi fantastique, rien d'aussi éperdu-

ment oriental que cette apparition du tombeau de la sainte Fatmah, un soir de mai, au sortir d'une nef obscure.

Il existe donc encore en Perse des choses qui ne sont pas en ruines, et, de nos jours, on peut donc construire ou restaurer comme au temps des *Mille et une Nuits!...* C'est le Chah Nasred-din qui, en plein XIXe siècle, fit remettre à neuf, avec ce luxe insensé, et ordonna de recouvrir de mosaïques d'or la vieille mosquée très sainte, où son père et sa mère reposent aujourd'hui, à côté de Fath-Ali-Chah et de la petite-fille du Prophète

Le caravansérail, paraît-il, est encore loin, de l'autre côté du pont courbe et de la rivière sans eau. Alors, laissons partir la voiture, et, avant que le soleil s'éteigne, allons voir la mosquée.

Une place immense et bien étrange lui sert de parvis, une place qui est à la fois un vieux cimetière poudreux et une inquiétante cour des miracles. Ce semblant de pavage, ces longues dalles sur lesquelles on marche, sont des tombes alignées à se toucher; ce sol est plein d'ossemens de toutes les époques, il est amalgamé de poussière humaine. Et, comme les reliques de la sainte Fatmah attirent des pèlerins sans nombre et opèrent des miracles, une truanderie sinistre est accourue de tous les points de la Perse pour élire domicile alentour. Parmi les vendeurs de chapelets et d'amulettes, étalant leur marchandise par terre sur des guenilles, des mendians estropiés montrent des moignons rougeâtres; d'autres mettent à nu des lèpres, des cancers, ou des gangrènes couvertes de mouches. Il y a des derviches à longue chevelure, qui marchent en psalmodiant, les yeux au ciel; d'autres, qui lisent à haute voix dans de vieux livres, avec exaltation comme des fous. Tout ce monde est vêtu de loques terreuses; tout ce monde a l'air inhospitalier et farouche; le même fanatisme se lit dans les regards trop ardens ou dans les regards morts.

Au milieu de cette place, de ce champ de tombeaux, et entourée de cette foule pouilleuse en haillons couleur de cendre, la splendeur toute fraîche d'une telle mosquée rayonne avec invraisemblance.

Intérieurement le sanctuaire est, paraît-il, d'une richesse inimaginable, mais les infidèles comme nous en sont exclus sans merci, et il faut nous arrêter aux portes de l'enceinte extérieure.

C'est du reste une enceinte émaillée du haut en bas, et déjà magnifique; elle enferme jalousement, — comme la muraille d'un jardin persan enferme ses arbres, — les minarets et les fuseaux d'émail vert et or, qui s'élancent de terre avec la sveltesse des joncs, autour de la mosquée proprement dite et de ses coupoles étincelantes.

La truanderie nous harcèle, traînant ses plaies, sa fétidité et sa poussière, elle nous suit jusqu'à ces portes, où elle nous retiendrait avec une centaine de mains hideuses, si nous avions l'idée de passer. Rester sur le seuil et regarder de là, c'est tout ce qui nous est permis.

Les soubassemens de l'édifice sont de marbre blanc, et représentent des vases alignés en séries; des vases d'où paraissent sortir toutes ces fleurs, peintes sous l'émail des parois; les branches de roses, les gerbes d'iris, commencent à quelques pieds à peine au-dessus du sol; elles s'enlacent aux arabesques bleues, comme feraient des plantes grimpantes à un espalier, et montent rejoindre les mosaïques d'or des frises et des dômes. Je ne crois pas qu'il existe au monde, — à part peut-être les temples de la sainte montagne au Japon, — un monument revêtu au dehors avec un tel luxe et un tel éclat de couleurs; — et c'est là, dans une vieille ville de décombres et de grisailles, à deux pas des déserts.

Vendredi 25 mai. — Nous avions oublié, en dormant, dans quel voisinage sans pareil nous étions et sur quelles splendeurs avait vue notre misérable gîte. Ouvrir la porte de sa terrasse et apercevoir devant soi le tombeau de la sainte Fatmah, au pur lever du jour, est un saisissement rare : par-dessus les arbres tout poudrés de corail, les grenadiers tout rouges de fleurs, un monument d'une grâce orientale presque outrée et qui du haut en bas brille comme les robes du Chah Abbas; des pointes d'or, des coupoles d'or; des ogives bleues ou roses; des flèches et des tourelles aux reflets changeans, comme en ont seuls les oiseaux des îles; et, derrière tout cela, des ruines et le morne horizon des solitudes.

Cette ville de Koum nous réservait, au départ, une autre surprise : celle d'une vraie route, empierrée comme les nôtres, bordée de deux petits fossés et d'une ligne télégraphique, à travers d'immenses champs de blé. Et cela nous semble le comble de la civilisation.

Cela ne dure pas, il est vrai; dans la journée, nous sont rendus des coins de désert, où la route se dessine à peine, au milieu des sables, des sels brillans et des mirages.

Mais le logis du soir, parmi les saules et les platanes, dans le hameau d'une verte oasis, n'a plus rien du farouche caravansérail auquel nous étions habitués; c'est déjà presque une auberge, comme on en pourrait trouver dans nos villages d'Europe, avec un jardinet et une grille au bord du chemin. Tout le pays du reste prend un air de sécurité, et se banalise.

La tombée de la nuit, cependant, a du charme encore, et on recommence à sentir que le désert n'est pas loin; l'heure de la prière est touchante, dans ce petit jardin, sous ses tilleuls et ses saules, au chant des coucous et des grenouilles; tandis que les chats persans, à longs poils soyeux, circulent discrètement dans les allées obscures, les voyageurs s'agenouillent, les pauvres en robe de coton auprès des riches en robe de cachemire, ensemble quelquefois, deux par deux sur le même tapis.

Samedi 26 mai. — Ce qui change surtout à mesure que nous approchons du Nord, c'est notre ciel. Fini des limpidités incomparables qui étaient un continuel enchantement pour nos yeux.

On ne croyait plus à la pluie, et aujourd'hui la voici revenue; pendant nos sept heures d'étape, elle nous enveloppe, incessante et fine comme une pluie de Bretagne. Nous couchons dans une vieille maison froide aux murs ruisselans, qui est vide et isolée au fond d'un jardin immense. Comme hier, chant printanier des coucous et des grenouilles. Autour de nous, de jeunes peupliers, des troènes, des rosiers, de longs herbages. Et un vent de tempête tourmente toute cette frêle et nouvelle verdure de mai.

Avec défiance et ennui, nous arriverons demain à Téhéran, ville sans doute beaucoup trop modernisée qui à peine nous semblera persane, après les vieilles capitales du temps passé, Ispahan et Chiraz.

Dimanche 27 mai. — Départ sous la pluie, sous le ciel obscur. Par d'insensibles pentes, nous descendons dans des plaines moins désolées, plus vertes. Des champs de blé, des foins, mais toujours pas d'arbres, et parfois des zones d'une affreuse terre

gluante et blanchâtre où l'herbe même ne pousse plus. Autour de nous, c'est de la vraie laideur. La beauté est au-dessus, parmi les nuages noirs, où de terribles montagnes, dans les éclaircies, à des hauteurs qui donnent le vertige, nous montrent leurs grandes robes de neige. Et une déchirure nous laisse voir enfin, beaucoup plus haut que nous n'osions la chercher, la cime de ce mont Démavend qui domine Téhéran, qui a plus de six mille mètres et ne dépouille jamais son linceul de resplendissantes blancheurs.

Nous rencontrons beaucoup de monde, malgré la pluie froide et le ciel d'hiver : des caravanes; des dames-fantômes sur des ânesses ou dans des voitures ; des cavaliers en belle robe de drap, qui ont tout à fait l'air de citadins. On sent l'approche de la capitale, et notre cocher s'arrête, tire de son sac des flots de rubans rouges pour orner les crinières de nos quatre chevaux, ainsi qu'il est d'usage avant d'entrer en ville, au retour d'un long voyage sans accident.

La route maintenant est bordée de pauvres arbres chétifs : ormeaux rabougris; grenadiers brûlés par le froid; mûriers bien à plaindre, qui ont chacun dans leurs branches deux ou trois gamins, occupés à manger les petits fruits blancs. Et nous voici dans des cimetières à perte de vue ; sur l'horrible terre molle et grise, sans un brin de verdure, des coupoles funéraires ou de simples tombes, pour la plupart effondrées, se succèdent par myriades.

Un rayon de soleil, entre deux averses, nous montre, sur la droite de notre route, un dôme d'or brillant qui rappelle celui du mausolée de Fatmah : c'est cette mosquée de Chah Abd-ul-Azim, également très sainte et refuge inviolable pour les criminels de la Perse, où le Chah Nasr-ed-din, il y a une trentaine d'années, tomba sous le poignard d'un babiste.

Dans ce pays où les arbres ne croissent pas d'eux-mêmes, ils deviennent souvent énormes et magnifiques, lorsque les hommes les ont plantés, auprès de leurs innombrables petits canaux d'irrigation, pour ombrager leurs demeures. Le village de banlieue que nous traversons en ce moment est noyé dans la verdure, et Téhéran, que voici là-bas, semble mériter encore ce nom de « cité des platanes » qu'on lui donnait au XVIIIe siècle. Mais, pour nous, accoutumés jusqu'à ce jour à de si étonnantes apparitions de villes, dans la lumière ou les mirages, avec quel

aspect maussade se présente cet amas quelconque de maisons, froidement grises, sous un ciel de pluie !

De plus en plus nombreux, les passans sur la route; des gens qui nous croisent et qui tous ont l'air de s'en aller. Sans doute l'exode de chaque printemps commence; l'été de Téhéran est à ce point torride et malsain que la moitié de la population s'éloigne en mai pour ne revenir qu'en automne. C'est maintenant un défilé d'attelages de toutes sortes, — et chacun fait un écart, pour des chevaux morts, le ventre ouvert par les vautours, qui gisent de distance en distance au milieu de la voie, sans que personne ait l'idée de les enlever.

Comme tout est noir, au-dessus de cette capitale de l'Iran! Des épaisseurs de nuées, derrière lesquelles on devine des épaisseurs de montagnes, emplissent le ciel de leurs masses presque terrifiantes. — Et toujours, dans une déchirure qui persiste, le Démavend nous montre confusément sa pointe, argentée sur un fond sombre; on voit bien que ce n'est pas un nuage, que c'est une chose *solide*, de la nature des rocs, mais cela semble monté trop haut pour appartenir à la terre; et puis on dirait que cela surplombe... Cela fait partie de quelque astre étranger sans doute, qui s'approche sans bruit derrière ces rideaux de ténèbres, — et le monde va finir...

Les portes de Téhéran. Elles luisent sous la pluie cinglante. Elles sont flanquées de quatre petites tourelles ornementales, fines comme des hampes, et un revêtement de briques vernissées recouvre le tout, — des briques jaunes, vertes et noires, formant des dessins comme on en voit sur la peau des lézards ou des serpens.

Dans la ville, c'est la déception prévue. Sous l'averse, toutes les ruelles qu'il nous faut suivre, jusqu'à l'hôtellerie, sont des fleuves de boue, entre des maisonnettes en brique, sans fenêtres, maussades, incolores, donnant l'envie de fuir.

L'hôtellerie est pire que tout; le plus sauvage des caravansérails valait mieux que cette chambre obscure et démodée, sur un jardinet mouillé dont les arbres ruissellent. Et je reçois en libérateurs les aimables Français de la Légation qui viennent m'offrir l'hospitalité dans la maison de France.

Elle a déjà fui Téhéran, notre Légation, comme toutes les autres; elle s'est installée pour l'été à la campagne, à deux lieues

des murs, au pied du Démavend en robe blanche, — et nous nous transporterons là ce soir, quand seront arrivés mes bagages, qui traînent encore à mon arrière-garde, je ne sais où, sur des chevaux embourbés.

En attendant, allons quand même visiter un peu cette ville, avec laquelle j'ai hâte d'en finir.

Rien de bien ancien ni de bien beau sans doute. Il y a un siècle et demi, Téhéran n'était encore qu'une bourgade ignorée, quand Agha Mohammed Khan, le prince eunuque, en usurpant le trône, eut la fantaisie d'établir ici la capitale de la Perse.

D'abord les bazars. Ils sont immenses et très achalandés. Les mêmes grandes nefs gothiques déjà rencontrées partout; on y vend des quantités prodigieuses de tapis, qui sont tissés et coloriés par des procédés modernes, et paraissent vulgaires après ceux d'Ispahan, de Kachan ou de Chiraz.

Entre deux averses, dans un rayon de soleil, montons sur les toits pour avoir une vue d'ensemble. Toujours les myriades de petites terrasses et de petites coupoles en argile, mais il y manque la lumière qui les transfigurait, dans les vieilles villes immobilisées d'où nous arrivons; les dômes des mosquées sont vert et or, au lieu d'être bleu turquoise comme dans le Sud; quant à ces deux espèces de donjons, tout émaillés de rose, qui surgissent là-bas, ils indiquent le palais du Chah. — Et toutes ces constructions des hommes semblent vraiment lilliputiennes, au pied des écrasantes montagnes qui, depuis un instant, achèvent de sortir des nuages.

Il vient de partir pour l'Europe, Sa Majesté le Chah, et son palais aux donjons roses est désert. Nous n'avons d'ailleurs pas d'autorisation pour le visiter aujourd'hui. Mais essayons quand même.

Les gardes, bons garçons, nous laissent entrer dans les jardins, — en ce moment solitaires et sans doute plus charmans ainsi. Des jardins qui sont plutôt des lacs, de tranquilles et mélancoliques miroirs, entourés de murs de faïence, et sur lesquels des cygnes se promènent. L'eau, c'est toujours la grande rareté, et par suite le grand luxe de la Perse : aussi on la prodigue dans les habitations des princes. Ces jardins du Chah se composent surtout de pièces d'eau qu'entourent des bordures de vieux arbres et de fleurs, et qui reflètent les plates-bandes de lis, les ormeaux centenaires, les peupliers, les lauriers géans, les

hautes et jalouses murailles d'émail. Tout est fermé, cadenassé, vide et silencieux, dans cette demeure de souverain dont le maître voyage au loin ; certaines portes ont des scellés à la cire ; et des stores baissés masquent toutes les fenêtres, toutes les baies, qui prennent jour sur ces lacs enclos, — des stores en toile brodée, grands et solides comme des voiles de frégate. Aux murailles, ces revêtemens d'émaux modernes, qui représentent des personnages ou des buissons de roses, attestent une lamentable décadence de l'art persan ; mais l'aspect d'ensemble charme encore, et les reflets dans l'eau sont exquis, parmi les images renversées des branches et des verdures. — Il ne pleut plus ; au ciel, les masses d'ombre se déchirent et se dispersent en déroute ; nous avons une claire après-midi, dans ce lieu très réservé, où les gardes nous laissent en confiance promener seuls.

Ce store immense que voici, attaché par tout un jeu de cordes, nous cache la salle du trône, qui date de la fondation du palais et qui, suivant le vieil usage, est entièrement ouverte, comme un hangar, afin de permettre au peuple d'apercevoir de loin son idole assise ; des soubassemens de marbre, — sans escalier pour que la foule n'y monte point, — l'élèvent d'environ deux mètres au-dessus des jardins, et, devant, s'étale en miroir une grande pièce d'eau carrée, le long de laquelle, aux jours de gala, tous les dignitaires viennent se ranger, tous les somptueux burnous, toutes les aigrettes de pierreries, quand le souverain doit apparaître, étincelant et muet, dans la salle en pénombre.

Cette salle, nous avons bien envie de la voir. Avec l'innocente complicité d'un garde, qui devine un peu à quelles gens il a affaire, nous accrochant aux saillies du marbre, nous montons nous glisser par-dessous le store tendu, — et nous entrons dans la place.

Il y fait naturellement très sombre, puisqu'elle ne reçoit de lumière que par cette immense baie, voilée aujourd'hui d'une toile épaisse. Ce que nous distinguons en premier lieu, c'est le trône, qui s'avance là tout près, tout au bord ; il est d'un archaïsme que nous n'attendions pas, et il se détache en blancheur sur la décoration générale rouge et or. C'est l'un des trônes historiques des empereurs Mogols, une sorte d'estrade en albâtre avec filets dorés, soutenue par des petites déesses étranges, et des petits monstres sculptés dans le même bloc ; le traditionnel jet d'eau, indispensable à la mise en scène d'un souverain persan,

occupe le devant de cette estrade, où le Chah, dans les grands jours, se montre accroupi sur des tapis brodés de perles, la tête surchargée de pierreries, et faisant mine de fumer un kalyan tout constellé, — un kalyan sans feu, sur lequel on place d'énormes rubis pour imiter la braise ardente.

Comme dans les vieux palais d'Ispahan, une immense ogive, pour auréoler le souverain, se découpe là-bas derrière ce trône aux blancheurs transparentes; elle est ornée, ainsi que les plafonds, d'un enchevêtrement d'arabesques et d'une pluie de stalactites en cristal. Et tout cela rappelle le temps des rois Sophis; c'est toujours ce même aspect de grotte enchantée que les anciens princes de la Perse donnaient à leurs demeures. Sur les côtés de la salle, des fresques représentent des chahs du temps passé, sanglés dans des gaines de brocart d'or, personnages invraisemblablement jeunes et jolis, aux sourcils arqués, aux yeux cerclés d'ombre, avec de trop longues barbes qui descendent de leurs joues roses, pour couler comme un flot de soie noire, jusqu'aux pierreries des ceintures.

Un de nous, de temps à autre, soulève un coin du grand voile, afin de laisser filtrer un rayon de lumière dans cette demi-nuit; alors, aux plafonds obscurs, les stalactites de cristal jettent des feux comme les diamans. Nous sommes un peu en contravention, en fraude; cela rend plus amusante cette furtive promenade. Et un *chat*, un vrai, — si des Persans me lisent, qu'ils me pardonnent cet inoffensif rapprochement de mots, — un beau chat angora, bien fourré, aimable et habitué aux caresses, qui est en ce moment le seul maître de ces splendeurs impériales, un chat assis sur le trône même, nous regarde aller et venir avec un air de majestueuse condescendance.

Quand nous sortons de là, pour faire encore une fois le tour des pièces d'eau, même silence partout et même solitude persistante. Les cygnes glissent tranquillement sur ces miroirs; ils tracent des sillages qui dérangent les reflets des hautes parois en faïence rose, des grands cyprès, des grands lauriers, des fleurs et des nostalgiques bosquets. Rien d'autre ne bouge dans le palais, pas même les branches, car il ne vente plus; on n'entend que les gouttelettes tomber des feuillages encore mouillés.

A la fin du jour, nous quittons Téhéran par une porte opposée à celle de ce matin, mais toute pareille, avec les mêmes

clochetons fuselés, le même revêtement d'émail vert, jaune et noir, les mêmes zébrures de peau de serpent.

Et tout de suite notre voiture roule dans un petit désert de pierrailles et de terre grisâtre, où flotte une horrible odeur de cadavre : des ossemens jonchent le sol, des carcasses à tous les degrés de décomposition; et c'est le cimetière des bêtes de caravane, chevaux, chameaux ou mulets. Dans la journée, le lieu est plein de vautours; la nuit, il devient le rendez-vous des chacals.

Nous nous dirigeons vers le Démavend, qui s'est dégagé du haut en bas. Plus peut-être qu'aucune autre montagne au monde, il donne l'impression du colossal, parce qu'il n'est accompagné par rien dans le ciel; il est un cône de neige qui s'élance solitaire, dépassant de moitié toute la chaîne environnante. A ses pieds, on aperçoit la tache verte d'une oasis, déjà élevée de cent ou cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la ville; et c'est là que se sont réfugiées les légations européennes pour la saison brûlante.

En nous éloignant du petit désert aux vautours, nous rencontrons d'abord quelques grands bocages, laborieusement créés de main d'homme, ceux-ci, et entourés de murailles : résidences d'été pour des grands seigneurs persans et kiosques émaillés de bleu pour les dames de leur harem. La route ascendante devient bientôt presque ombreuse; elle a pour bordure des grenadiers, des mûriers chargés de fruits où des gamins en longue robe font la cueillette; et nous arrivons enfin à l'oasis entrevue. En ce pays où presque tous les parcs, tous les bosquets sont factices, on est ravi de trouver un vrai petit bois comme ceux de chez nous, avec des arbres qui semblent avoir poussé d'eux-mêmes, avec des buissons, des mousses, des fougères. — La Légation de France est dans cet éden, au pied des neiges, parmi les arbres d'eau, les frêles peupliers, les herbes longues; autour de la maison, courent des ruisseaux froids; on entend chanter les coucous et les chouettes; c'est tout l'appareil, toute la fraîcheur frileuse d'un printemps en retard sur le nôtre, d'un printemps qui sera court, très vite remplacé par une saison torride. Et, dès que la nuit tombe, on frissonne comme en hiver sous les feuillages de ce bois.

28 mai. — A une heure après-midi, je quitte le bocage si

frais pour redescendre en ville et y faire des visites. Téhéran, sous le soleil qui est d'ordinaire sa parure, me paraît moins décevant qu'hier sous l'averse et les nuages. Il y a des avenues bordées d'ormeaux centenaires, des places ombragées de platanes énormes et vénérables, des recoins qui sont encore de l'Orient charmeur. Et partout s'ouvrent les petites boutiques anciennes où s'exercent tranquillement les métiers d'autrefois. Les mosaïstes, penchés sur des tables, assemblent leurs minuscules parcelles d'ivoire, de cuivre et d'or. Les peintres patiens, au fin visage, enluminent les boîtes longues pour les encriers, les boîtes ogivales pour les miroirs des dames, les cartons pour enfermer les saints livres; d'une main légère et assurée, ils enlacent les arabesques d'or, ils colorient les oiseaux étranges, les fruits, les fleurs. Et les miniaturistes reproduisent, dans différentes attitudes, cette petite personne, avec sa rose tenue du bout des doigts, qui semble être toujours la même et n'avoir pas vieilli depuis le siècle de Chah Abbas : des joues bien rondes et bien rouges; presque pas de nez, presque pas de bouche; rien que deux yeux de velours noir, immenses, dont les sourcils épais se rejoignent. — Il existe d'ailleurs en réalité, ce type de la beauté persane; parfois un voile soulevé par le vent me l'a montré, le temps d'un éclair; et on dit que certaines princesses de la cour l'ont conservé dans sa perfection idéale...

De toutes ces avenues, plantées de vieux ormeaux superbes, la plus belle aboutit à l'une des entrées du palais, dite « Porte des diamans. » Et cette porte semble une espèce de caverne magique, décorée de lentes cristallisations souterraines; les stalactites de la voûte et les piliers, qui sont revêtus d'une myriade de petites parcelles de miroir, de petites facettes taillées, jettent au soleil tous les feux du prisme.

Je retourne au palais aujourd'hui, faire visite au jeune héritier du trône de la Perse, S. A. I. Choah-es-Saltaneh, qui veut bien me recevoir en l'absence de son père. Les salons où je suis introduit ont le tort d'être meublés à l'européenne, et ce prince de vingt ans, qui m'accueille avec une grâce si cordiale, m'apparaît vêtu comme un Parisien élégant. Il est frêle et affiné; ses grands yeux noirs, frangés de cils presque trop beaux, rappellent les yeux des ancêtres, peints dans la salle du trône; gainé de brocart d'or et de gemmes précieuses, il serait accompli. Il parle français avec une aisance distinguée; il a habité Paris, s'y

est amusé et le conte en homme d'esprit; il se tient au courant de l'évolution artistique européenne, et la conversation avec lui est vive et facile, tandis que l'on nous sert le thé, dans de très petites tasses de Sèvres. Malgré les consignes lancées en l'absence du souverain, et malgré les scellés mis à certaines portes, Son Altesse a la bonté de donner des ordres pour que je puisse demain voir tout le palais.

Ma seconde visite est au grand vizir, qui veut bien improviser pour demain un dîner à mon intention. Là encore, l'accueil est de la plus aimable courtoisie. Du reste, n'étaient les précieux tapis de soie par terre, et, sur les fronts, les petits bonnets d'astrakan, derniers vestiges du costume oriental, on se croirait en Europe : quel dommage, et quelle erreur de goût!... Cette imitation, je la comprendrais encore chez des Hottentots ou des Cafres. Mais, quand on a l'honneur d'être des Persans, ou des Arabes, ou des Hindous, ou même des Japonais, — autrement dit, nos devanciers de plusieurs siècles en matière d'affinemens de toutes sortes, des gens ayant eu en propre, bien avant nous, un art exquis, une architecture, une grâce élégante d'usages, d'ameublemens et de costumes, — vraiment, c'est déchoir que de nous copier.

Nous allons ensuite chez l'un des plus grands princes de Téhéran, frère de Sa Majesté le Chah. Son palais est bâti dans un parc de jeunes peupliers, longs et minces comme des roseaux, un parc qu'il a créé à coups de pièces d'or, en amenant à grands frais l'eau des montagnes. Les salles d'en bas, entièrement tapissées et plafonnées en facettes de miroirs, avec de longues grappes de stalactites qui retombent de la voûte, font songer à quelque grotte de Fingal, mais plus scintillante que la vraie et d'un éclat surnaturel. Le prince nous reçoit au premier étage, où nous montons par un large escalier bordé de fleurs; il est en tenue militaire, la moustache blanchissante, l'air gracieux et distingué, et nous tend une main irréprochablement gantée de blanc. (De mémoire d'étranger, on ne l'a vu sans ses gants toujours boutonnés, toujours frais, — et ce serait, paraît-il, pour ne pas toucher les doigts d'un chrétien, car on le dit d'un fanatisme farouche, sous ses dehors avenans.) Les salons de ce grand seigneur persan sont luxueusement meublés à l'européenne, mais les murs ont des revêtemens d'émail, et par terre, toujours ces velours à reflets, ces tapis comme il n'en existe pas. Sur

une table, il y a une collation prête : des aiguières d'eau limpide, une douzaine de grandes et magnifiques coupes de vermeil contenant tous les fruits du printemps, l'une remplie d'abricots, telle autre de mûres, telle autre encore de cerises ou de framboises, ou même de ces concombres crus dont les Iraniens sont si friands. Et on sert le thé, comme au palais, dans de très fines tasses de Sèvres. Nous sommes assis devant une grande baie vitrée, d'où l'on a vue sur le parc, sur le bois de jeunes peupliers qui s'agite au vent de mai comme un champ de roseaux, et sur le Démavend qui semble aujourd'hui un cône d'argent, audacieusement érigé vers le soleil. Le prince, qui est grand maître de l'artillerie, m'interroge sur nos canons, puis sur nos sous-marins dont la renommée est venue jusqu'en Perse. Ensuite il conte ses chasses, aux gazelles, aux panthères des montagnes voisines. Un jour clair d'automne, il a réussi, dit-il, à atteindre l'extrême pointe de ce Démavend qui est là devant nos yeux : « Bien qu'il n'y eût pas de nuages, on ne voyait plus le monde en dessous, il semblait d'abord qu'on dominât le vide même. Et puis, l'air s'étant épuré encore, la terre peu à peu se dessina partout alentour, et ce fut à faire frémir; elle semblait effroyablement concave; on était comme au milieu d'une demi-sphère creuse dont les rebords tranchans montaient en plein ciel. »

Le soir, pour rentrer à la Légation de France, il faut comme toujours traverser l'affreux petit désert où pourrissent les bêtes de caravane.

Ensuite, arrivés au pied des montagnes, nous nous arrêtons cette fois pour visiter l'un de ces édens factices et enclos de murs, destinés aux princesses toujours cachées, — le plus ancien de tous, un qui est à l'abandon aujourd'hui et qui fut créé par Agha Mohammed Khan, fondateur de l'actuelle dynastie des kadjars.

C'est une série ascendante de bosquets, de pièces d'eau, de terrasses conduisant à un grand kiosque nostalgique, où tant de belles cloîtrées durent languir. Là encore, on s'étonne de voir cette végétation apportée par les hommes atteindre une telle beauté tranquille, quand, en dehors de l'enceinte, les arbres venus d'eux-mêmes ont l'air si misérables, si mutilés par le vent de neige. Il y a des lauriers géans dont les cimes arrondies ressemblent à des dômes de verdure; des cèdres, des ormeaux énormes. Les rosiers, aux branches grosses comme des câbles de

navire, sont en pleine floraison de mai; ils s'enlacent aux troncs des arbres et leur font comme des gaines roses. Par terre, c'est de la mousse, jonchée de mûres blanches pour la plus grande joie des oiseaux, jonchée de pétales de roses et d'églantines. Des quantités de huppes et de geais bleus, que l'on ne chasse jamais, s'ébattent dans les sentiers sans craindre notre approche; les huppes surtout sont tout à fait sacrées dans ce bocage, à cause de certaine princesse de légende, dont l'âme habita longtemps le corps de l'une d'elles, — ou peut-être même continue à l'habiter de nos jours, on ne sait plus trop... Le vieux petit palais fermé, bâti au faîte de ce parc ombreux, sur la plus haute terrasse, commence de s'émietter, sous l'action des ans; dans le sable et la mousse alentour, on voit briller de ces minuscules fragmens d'émail ou de miroir qui firent partie de la décoration fragile... Et que deviennent les belles, qui vécurent dans ce lieu de soupçon et de mystère, les belles des belles, choisies entre des milliers? Leurs corps parfaits et leurs visages, qui furent leur seule raison d'être, qui les firent aimer et séquestrer, où en sont-ils dans leurs fosses? Par là sans doute, sous quelque pauvre petite dalle oubliée, gisent leurs ossemens.

Mardi 29 mai. — C'est donc aujourd'hui que toutes les salles du palais de Téhéran me seront montrées, grâce aux ordres donnés par le jeune prince.

Dans les jardins, autour des pièces d'eau, même silence qu'hier et qu'avant-hier; mêmes promenades des cygnes, parmi les reflets des murailles roses et des grands arbres sombres.

Il y a de tout dans ce palais aux détours compliqués, amas de bâtimens ajoutés les uns aux autres sous différens règnes; il y a même une salle tendue de vieux gobelins représentant des danses de nymphes. Beaucoup trop de choses européennes, et, contre les murs, une profusion, un véritable étalage de miroirs : des glaces quelconques, dans des cadres du siècle dernier, aux dorures banales, des glaces, des glaces, accrochées à tout touche, comme chez les marchands de meubles. — Pour s'expliquer cela, il faut songer que cette ville n'a que depuis deux ou trois ans une route carrossable, la mettant en communication avec la mer Caspienne et de là avec l'Europe; toutes ces glaces ont été apportées ici sur des brancards, en suivant des sentiers de chèvre, par-dessus des montagnes de deux ou trois mille mètres

de haut; combien donc de brisées en route, pour une seule arrivant à bon port, et devenant ainsi un objet de grand luxe! Peut-être même l'encombrement des cassons de miroirs a-t-il donné aux Persans l'idée première de cette décoration en stalactites brillantes, dont ils ont réussi à faire quelque chose de surprenant et d'unique.

C'est du reste tout ce qu'il y a de particulier dans cet immense palais, ces voûtes comme frangées de glaçons, que l'on a su varier avec une fantaisie inépuisable. Et rien de ce que nous voyons aujourd'hui ne vaut cette salle du trône, encore purement persane, où nous étions entrés le premier jour par escalade.

Au premier étage, une galerie, grande comme celles du Louvre, contient un amas d'objets précieux. Elle est pavée de faïences roses qui disparaissent sous les tapis soyeux, spécimens choisis de toutes les époques et de tous les styles de la Perse. Une quantité exagérée de lustres de cristal s'y alignent en rangs pressés; leurs pendeloques sans nombre, s'ajoutant aux stalactites de la voûte, donnent l'impression d'une sorte de pluie magique, d'averse qui se serait figée avant de tomber. Et les fenêtres ont vue sur les jardins de mélancolie, sur les pièces d'eau tranquillement réfléchissantes. Il y a là, dans des vitrines, sur des étagères, sur des crédences, partout, des milliers de choses, amassées depuis le commencement de la dynastie actuelle; des pendules en or couvertes de pierreries, avec des complications extraordinaires de mécanismes et de petits automates; des mappemondes en or, constellées de diamans; des vases, des plats, des services de Sèvres, de Saxe, de Chine, cadeaux de rois ou d'empereurs aux souverains de la Perse. En l'absence du Chah, une infinité de pièces rares ont été cachées, scellées dans des coffres, dans des caves; aux tréfonds du palais dorment des amas de gemmes sans prix. Mais, tout au bout et au centre de cette galerie, sous le dernier arceau frangé de cristal, la merveille des merveilles, trop lourde pour qu'un vol soit possible, est restée là, sans écrin, sans housse, posée sur le parquet comme un meuble quelconque : le trône ancien des Grands Mogols, qui figura jadis au palais de Delhi, dans la prodigieuse salle de marbre ajouré. C'est une estrade en or massif, de deux ou trois mètres de côté, dont les huit pieds d'or ont des contournemens de reptile; le long de toutes ses faces courent des branches de fleurs en relief, dont les feuillages sont en éme-

raudes, les pétales en rubis ou en perles. Sur ce socle fabuleux, parade orgueilleusement un étrange fauteuil en or, qui a l'air tout éclaboussé de larges gouttes de sang, — et ce sont des cabochons de rubis; au-dessus du dossier, rayonne un soleil en diamans énormes, qu'un mécanisme fait tourner quand on s'assied, et qui alors jette des feux comme une pièce d'artifice.

C'est ce soir le dîner que veut bien donner pour moi S. E. le Grand Vizir.

Une table garnie de fleurs et correctement servie à l'européenne; des ministres en habit noir et cravate blanche, avec des grands cordons et des plaques; on a vu cela partout. A part les kalyans, qui, au dessert, font le tour des convives, ce repas serait pareil à celui que notre ministre des Affaires étrangères, — qui est le grand vizir de chez nous, — pourrait offrir à un étranger de passage, dans un salon du quai d'Orsay. Entre cette ville et Ispahan, il n'y a pas seulement les cent lieues de solitudes dont nous venons de parcourir les étapes, il y a bien aussi trois siècles, pour le moins, trois siècles d'évolution humaine.

Mais le réel intérêt de cette réception est dans la sympathie qui m'est témoignée et qui s'adresse évidemment à mon pays bien plus qu'à moi-même; tous mes aimables hôtes parlent encore le français, qui, malgré les efforts de peuples rivaux, demeure la langue d'Occident la plus répandue chez eux. Et ils se plaisent à me rappeler que la France fut la première nation d'Europe entrée en relations avec l'Iran, celle qui, bien des années avant les autres, envoya des ambassadeurs aux Majestés persanes.

Mercredi 30 mai. — De Téhéran, par la nouvelle route carrossable, une voiture peut vous conduire en quatre ou cinq jours au bord de la mer Caspienne, à Recht, et de Recht un paquebot russe vous mène à Bakou, la ville du pétrole, qui est presque aux portes de l'Europe. Mais cette voiture, il n'est pas toujours facile de se la procurer; encore moins les chevaux, en ce moment où le récent départ de S. M. le Chah et de sa suite a dépeuplé toutes les écuries, aux relais de la poste.

Et, pendant que l'on cherche pour moi d'introuvables équipages, du matin au soir, dans le petit bois de la Légation de France, se succèdent les visites des marchands juifs, toujours

informés comme par miracle de la présence d'un étranger. Ils remontent de Téhéran, qui sur une mule, qui sur une bourrique, tel autre à pied, suivi de portefaix chargés de lourds ballots; sous les fraîches verandas, à l'ombre des peupliers, ils étalent pour me tenter les tapis anciens, les broderies rares.

Jeudi 31 mai. — On a réussi à me trouver une mauvaise voiture, à quatre chevaux, et un fourgon, à quatre chevaux aussi, pour mes colis. Je pars, à travers des plaines maussades et quelconques, sous de tristes nuages, qui nous cachent tout le temps l'horreur superbe des montagnes.

Vendredi 1er juin. — Toujours pas d'arbres. Sur le soir, nous entrons dans Kasbine, ville de 20 000 habitans au milieu des blés, ville aux portes de faïence, ancienne capitale de la Perse, jadis très populeuse et aujourd'hui pleine de ruines; dans ses rues, déjà un peu européennes, apparaissent les premières enseignes écrites en russe.

Le gîte est moitié hôtel, moitié caravansérail. Au crépuscule, à l'heure où les martinets tourbillonnent, quand je suis assis devant la porte suivant l'usage oriental, de jeunes Persans, qui ont deviné un Français, viennent m'entourer gentiment, pour avoir une occasion de causer en notre langue, qu'ils ont apprise à l'école. Ils parlent avec lenteur, l'accent donx et chanté; et je vois quel prestige, à leurs yeux, notre pays conserve encore.

Samedi 2 juin. — Un de mes chevaux est mort cette nuit, il faut en hâte en acheter un autre. Mes deux cochers sont ivres, et n'attellent qu'après avoir reçu des coups de bâton.

Plaines de moins en moins désolées; des foins chamarrés de fleurs, où paissent d'innombrables moutons noirs; des blés couleur d'or, où des nomades turcomans font la moisson. Le vent n'est plus si âpre, le soleil brûle moins; nous avons dû perdre déjà de notre altitude habituelle. Il fait idéalement beau, comme chez nous par les pures journées de juin. A midi cependant reviennent encore les mirages, qui dédoublent les moutons dans les prairies et allongent en géans les bergers.

Autour du petit village de Kouine, qui est notre étape du soir, nous retrouvons enfin les arbres : d'immenses noyers, qui doivent être vieux de plus d'un siècle, jettent leur ombre sur

des prés tout roses de sainfoins. Et, malgré le charme souverain qu'avaient les déserts, on se laisse reprendre à la grâce de cette nature-là.

Dimanche 3 juin. — Ivres, tous mes Iraniens. Ivres, mes nouveaux domestiques enrôlés à Téhéran. Ivres encore plus que la veille, mes deux cochers; ils ont mis leur bonnet de travers, et conduisent de même, dans des routes de montagne où nous nous engageons pour quatre heures, dans des lacets encombrés de chameaux et de mules, au-dessus d'abîmes contre lesquels aucun parapet ne nous protège. Avec les bons tcharvadars de la Perse centrale, on pouvait oublier le cauchemar de l'alcool; mais voilà, ma nouvelle suite a déjà reçu un léger frottis de civilisation européenne.

Nous descendons toujours, vers le niveau normal du monde. Halte pour midi, dans un recoin édénique, déjà complètement à l'abri de l'air trop vif des sommets; un ravin qui, à nos yeux déshabitués, produit une impression de paradis terrestre. Des figuiers énormes, puissans et feuillus comme des banians de l'Inde, étendent leurs ramures en voûte au-dessus du chemin; l'herbe haute est pleine de bleuets, d'amourettes roses; des grenadiers, sur la fin de leur floraison prodigue, font dans la mousse des jonchées de corail; un ruisselet bien clair sautille parmi des fleurs en longues quenouilles d'une teinte de lilas. Le lieu sans doute est réputé dans le pays, car des voyageurs de toute sorte l'ont choisi comme nous pour y prendre leur repos méridien; sur de somptueux tapis, tout boursouflés par les tiges des graminées qu'ils recouvrent, des Persans et des Persanes cuisinent leur thé, mangent des fruits et des gâteaux; des dames masquées, relevant d'une main leur cagoule blanche, se bourrent de cerises par en dessous; des Circassiens au bonnet de fourrure, au large poignard d'argent droit comme une dague, font bande à part sous un chêne; et des Turcomans, accroupis autour d'un plateau, prennent de la bouillie à pleines mains. Il n'y a point de village, point de caravansérail; rien que la vieille maisonnette en terre d'un marchand de thé, dont les trois ou quatre petits garçons s'empressent à servir les gens, dehors, à l'ombre et au frais. Tout se passe à la bonne franquette, gaîment, tant il fait beau et tant le site est charmeur; on voit d'opulens personnages, en robe de cachemire, aller eux-mêmes au ruisseau limpide, puiser dans

leur buire de cuivre ou leur samovar; et des mendians, des loqueteux demi-nus, qui ont collé de belles feuilles vertes sur les plaies de leurs jambes, attendent les restes qu'on leur donne. A l'abri des vastes figuiers, on nous installe sur des banquettes de bois, recouvertes de tapis rouges, où nous dînons, accroupis à la persane.

Mais, soudain, tapage épouvantable au ciel, derrière la montagne surplombante : un orage, que nous ne pouvions pas voir, est arrivé en sournois. Et tout de suite, tambourinement sur la feuillée qui nous sert de toit, pluie et grêle, averse, déluge.

Alors, sauve-qui-peut général; dans le terrier obscur du marchand de thé, on s'entasse tant qu'il y peut tenir de monde, pêle-mêle, avec les Circassiens, les Turcomans, les loqueteux. Seules les dames, par convenance, sont restées dehors. Il pleut à torrens; une eau boueuse, mêlée d'argile, coule sur nous par les crevasses de la toiture; la fumée odorante des kalyans s'ajoute à celle des fourneaux en terre où chauffent les bouilloires des buveurs de thé ; on ne respire plus; approchons-nous du trou qui sert de porte...

De là, nous apercevons les dames campées sous les arbres, sous les tapis qu'elles ont suspendus en tendelets; leurs voiles trempés plaquent drôlement sur leurs nez; le gentil ruisseau, devenu torrent, les a couvertes de boue; elles ont enlevé les babouches, les bas, les pantalons, et, toujours chastement mystérieuses quant au visage, montrent jusqu'à mi-cuisse de jolies jambes bien rondes; — d'aimable humeur quand même, car on voit un rire bon enfant secouer leurs formes mouillées...

Nous campons, le soir, dans un triste hameau, à la tête d'un pont jeté sur un gouffre, au fond duquel bouillonne une rivière. Et c'est au milieu d'un chaos de montagnes : tout ce que nous avions gravi d'échelons au-dessus de la mer d'Arabie pour venir en Perse, il faut naturellement le redescendre de ce côté-ci, pour notre plongée vers la mer Caspienne.

A peine sommes-nous entrés dans la maisonnette inconnue, il y a reprise du tonnerre et du déluge. Et, vers la fin de la nuit, un bruit continu nous inquiète, un bruit caverneux, terrible, qui n'est plus celui de l'orage, mais vient d'en bas, dirait-on, des entrailles de la terre. — C'est la rivière au-dessous de nous, qui

a monté de trente pieds subitement, qui est en pleine fureur et charrie des rochers.

Lundi 4 juin. — Départ le matin, sous des nuages encore pleins de menaces. Par une caravane qui remonte de Recht, des nouvelles mauvaises nous arrivent : plus bas, les ponts sont brisés, la route éboulée; de quinze jours, disent les chameliers, une voiture n'y saurait passer.

Et ces aventures sont dans l'ordre habituel des choses, en cette région chaotique, où l'on a construit à grands frais une route trop surplombée, sans laisser assez de champ libre pour les torrens, qui grossissent en une heure. Le jeune prince héritier de la Perse me contait à Téhéran que, dans les mêmes parages, il avait été pris par une de ces tourmentes, et en danger de mort; des blocs, dont l'un coupa en deux sa voiture, tombaient des montagnes, dru comme grêle, entraînés par le ruissellement des eaux.

Pendant les quatre premières heures, voyage sans encombre, au milieu de sites tragiques, et d'ailleurs aussi dénudés que ceux des hauts plateaux, — les arbres, jusqu'ici, ne nous étant apparus que comme exception, dans des recoins privilégiés où s'était amassé de l'humus. — Mais maintenant voici devant nous la route barrée, par tout un pan de roche qui, cette nuit, est tombé en travers. Des cantonniers persans, avec des pinces, des masses, des leviers, sont là qui travaillent. Il faudra, disent-ils, un jour pour le moins. Je leur donne une heure, avec promesse de récompense royale, et ils s'y mettent avec rage : faire éclater, diviser les blocs trop lourds, rouler tout cela jusqu'au bord et le précipiter dans les abîmes d'en dessous, en invoquant Allah et Mahomet. L'heure à peine écoulée, c'est fini et nous passons!

L'après-midi, quand nous sommes engagés dans des lacets audacieux, sur les flancs d'une montagne verticale, l'orage gronde à nouveau, le déluge recommence, avec une brusquerie déconcertante. Et bientôt les pierres volent autour de nous, des petites d'abord, ensuite des grosses, des blocs à écraser d'un coup nos chevaux. Où s'abriter! Pas une maison à deux lieues à la ronde, et d'ailleurs, quels toits, quelles voûtes résisteraient à des heurts pareils? Donc, rester là, et attendre son sort.

Quand c'est fini, personne de tué, nous recommençons à descendre grand train vers la mer, arrivant par degrés dans une

Perse humide et boisée qui ne ressemble plus du tout à l'autre, dont nous venons de sortir. Et nous nous prenons à la regretter, cette autre Perse, la grande et la vraie, qui s'étendait là-haut, là-haut, mélancolique et recueillie en ses vieux rêves, sous l'inaltérable ciel. Même l'air, cet air d'en bas que nous avions cependant respiré toute notre vie, nous paraît d'une lourdeur pénible et malsaine, après cette pureté vivifiante à laquelle nous avions pris goût depuis deux mois.

C'est pourtant joli, les forêts, les forêts de hêtres dans leur fraîcheur de juin! Autour de nous, maintenant, de tous côtés, elles recouvrent d'un manteau uniforme et somptueux ces cimes nouvelles, — moins élevées de mille mètres que les plaines désertes où nous chevauchions naguère. Une pluie incessante et tranquille, après l'orage, tombe sur ce pays de verdure. Tous les brouillards, tous les nuages issus de la mer Caspienne sont arrêtés par la colossale falaise de l'Iran et se déversent ici même, sur cette zone étroite, qui est devenue ombreuse comme un bocage tropical, tandis que, plus haut, les vastes solitudes demeurent rayonnantes et desséchées.

Nous arrivons le soir dans un village enfoui parmi les ormeaux et les grenadiers en fleurs; l'air y est pesant, les figures y sont émaciées et pâles. Il pleut toujours; dans le gîte d'argile, que l'on consent de mauvaise grâce à nous louer très cher, le sol est détrempé et l'eau tombe à peu près comme dehors. On nous apprend du reste qu'à un quart de lieue plus loin, le pont de la route a été enlevé cette nuit par le torrent; nos voitures ne passeront pas; — et il faut louer pour demain matin des mulets à un prix fantastique. Une caravane, qui a traversé à gué, nous arrive dans un état invraisemblable; les chameaux, enduits jusqu'aux yeux de boue gluante, sont devenus des monstres informes et squameux; quant aux mules qui les accompagnaient, elles se sont, paraît-il, noyées dans la vase. Et des paysans rapportent des poissons extraordinaires, — carpes fabuleuses, truites phénoménales, — que l'eau débordée a laissés sur les berges.

Une heure après, bataille, effusion de sang, entre mes domestiques et mes cochers qui ont bu de l'eau-de-vie russe. Personne pour nous préparer le repas du soir. Les gens du village, rien à en tirer. Mon pauvre serviteur français est étendu avec la fièvre; je reste seul pour le soigner et le servir.

Ainsi, cette traversée des déserts du Sud, réputée si dangereuse, a été un jeu, et les ennuis absurdes m'attendaient sur cette route banale de Téhéran, où tout le monde a passé, mais où les Persans, au contact des Européens, sont devenus effrontés, ivrognes et voleurs.

Mardi 5 juin. — Au soleil levant, ma journée débute par des coups de bâton à mon cocher, pour des tromperies par trop éhontées. C'est le tour ensuite du loueur de mules, qui exige ce matin le double du prix convenu la veille, et que j'envoie promener.

Une bande de villageois vient alors me proposer d'établir dans la matinée un pont de fortune, avec des rochers, des troncs d'arbres, des cordes, etc.; mes voitures vides passeraient là-dessus roulées par eux; à gué, ensuite nos chevaux, nos colis et nous-mêmes. J'accepte malgré le prix. Et ils partent avec des madriers, des pelles, des pioches, équipés comme pour le siège d'une ville.

A midi, c'est prêt. Mes deux voitures délestées passent par miracle sur leur échafaudage, et nous de même; quant à nos porteurs de colis et à nos chevaux, tout écaillés de boue comme la caravane d'hier au soir, ils finissent par atterrir aussi à la berge. On recharge, on attelle; les cochers dégrisés remontent sur leurs sièges.

Et jusqu'au soir nous voyageons dans le royaume des arbres, dans la monotone nuit verte, en pleine forêt, sous une pluie fine. A peine si les Tropiques ont une verdure plus admirable que cette région tiède et sans cesse arrosée. Les ormeaux, les hêtres, tous en plein développement et enlacés de lierre, se pressent les uns aux autres, confondent leurs branches vigoureuses, fraîches et feuillues, ne forment qu'un seul et même manteau sur les montagnes; on voit, dans les lointains, les petites cimes, aux contours arrondis, se succéder toutes pareilles, toutes revêtues de cette végétation serrée, qui semble une sorte de moutonnement vert.

Comme les aspects ont été brusquement changés autour de nous, et comme c'est inattendu de trouver, à l'Extrême-Nord de cette Perse, jusque-là si haute, froide et desséchée, une zone basse, humide et tiède où la nature prend tout à coup on ne sait quelle langueur de serre chaude!

La route qui serpente dans ces bois, en descendant toujours, est entretenue comme chez nous et rappelle quelque route de France dans les parties très ombreuses de nos Pyrénées; mais les passans et leurs bêtes demeurent asiatiques : caravanes, chameaux et mulets harnachés de perles ; dames voilées, sur leurs petites ânesses blanches.

Cependant on commence à rencontrer, le long du chemin vert, plusieurs maisons qui ont un air tout à fait dépaysé dans cet Orient : des maisons entièrement bâties en grosses poutres rondes, telles qu'au bord de l'Oural ou dans les steppes de Sibérie. Et sur le seuil de ces portes, se montrent des hommes en casquette plate, blonds et rosés, dont le regard bleu, après tous les regards si noirs des Iraniens, est comme voilé de brume septentrionale ; la Russie voisine, qui a construit cette belle route, a laissé partout des agens pour la surveiller et l'entretenir.

Vers la fin de l'étape, nous sommes au niveau de la mer Caspienne (qui est encore, comme on sait, de trente pieds plus élevé que celui des autres mers) et nous faisons halte au crépuscule, dans un vieux caravansérail en planches de hêtre, au milieu d'une plaine marécageuse, fleurie de nénuphars, habitée par des légions de grenouilles et de tortues d'eau.

Mercredi 6 juin. — Trois heures de voyage le matin, toujours dans la verdure, au milieu des figuiers, des noyers, des mimosas et des hautes fougères, pour arriver à la petite ville de Recht, qui n'a même plus la physionomie persane. Finis, les murs en terre, les terrasses en terre de la région sans pluie ; ces maisons de Recht, en brique et en faïence, ont des toitures recouvertes de tuiles romaines, et très débordantes à cause des averses. Des flaques d'eau partout dans les rues. Une atmosphère orageuse, et si lourde !

Une heure encore jusqu'à Piré-Bazar, où finit cette grande route presque unique de la Perse. Un canal est là, enfoui sous la retombée des joncs en fleurs, et surchargé de barques autant qu'un arroyo chinois; il représente la voie de communication de l'Iran avec la Russie, et tout un monde lacustre s'agite sur ce mince filet d'eau : bateliers par centaines, guettant l'arrivée des voyageurs ou des caravanes.

Il faut fréter une de ces grandes barques, et on s'en va, halé

à la cordelle par d'invisibles gens qui cheminent à terre, cachés derrière les hautes herbes; on s'en va tranquillement sous un tendelet, frôlant les verdures de la rive, croisant quantité d'autres barques pareilles et halées de même, pleines de monde et de bagages, pour lesquelles il faut se garer dans ce couloir de roseaux.

Un lac s'ouvre enfin devant vous, très vaste, très bleu, entre des îlots d'herbages et de nénuphars, au milieu d'un peuple innombrable de hérons et de cormorans. — Et on croirait un paysage japonais.

On aborde à cette rive nouvelle, dans les roseaux encore, parmi les cormorans et les hérons qui s'envolent en nuages. Il y a là, entre le lac et la mer, dans les beaux arbres presque trop frais, dans les bosquets d'orangers, une petite ville, d'apparence un peu turque, de loin riante et jolie, qui baigne des deux côtés dans l'eau; à l'entrée, un beau kiosque de faïence rose et bleue, avec des retombées de stalactites de cristal, — un dernier indice de la Perse, qui s'appelle la maison du « Soleil resplendissant, » — et qui sert à Sa Majesté le Chah, lors de ses voyages en Europe.

La petite ville, c'est Enzéli; de près, un horrible amas de boutiques modernes, à l'usage des voyageurs, un repaire de fripons et de pouilleux, ni persans, ni russes, ni arméniens, ni juifs, gens de nationalité vague, exploiteurs de frontière. Mais les jardins, à l'entour d'Enzéli, sont pleins de roses, de lis, d'œillets qui embaument, et les orangers poussent en confiance tout au bord de cette mer sans marée, au milieu des sables fins de la petite grève tranquille.

Dans cet Enzéli, il faut se résigner à attendre un paquebot russe, qui passera demain, à une heure incertaine, et vous emmènera à Bakou. De Bakou, on n'aura plus qu'à traverser la Circassie par Tiflis, jusqu'à Batoum, où les paquebots de la Mer Noire vous porteront à Odessa ou à Constantinople, à l'entrée des grandes lignes européennes, — autant dire qu'ici on est au terme du voyage...

Et le soir, sous les orangers de la plage, au bruissement discret de cette mer si enclose, je regarde; là-bas en arrière de ma route, la Perse qui apparaît encore, la haute et la vraie, celle des altitudes et des déserts; au-dessus des forêts et des nuages déjà assombris, elle demeure toute rose; elle continue pour un

instant de s'éclairer au soleil, quand pour moi le crépuscule est commencé. Vue d'ici, elle reprend ce même aspect de muraille mondiale qu'elle avait pour se montrer à nous la première fois, quand nous l'abordions par le golfe Persique ; elle est moins violente de couleur, parce que nous sommes dans les climats du Nord, mais elle se détache aussi nette dans la même pureté de l'air, au-dessus des autres choses terrestres. Quand nous l'avions aperçue, en arrivant par le golfe torride, il fallait la gravir et elle nous réservait tout son inconnu. Nous venons d'en redescendre maintenant, après y avoir fait une chevauchée de quatre cents lieues, à travers tant de montagnes, de ravins, de fondrières ; elle va s'éloigner, dans le lointain terrestre et dans le passé des souvenirs. De tout ce que nous y avons vu d'étrange pour nos yeux, ceci nous restera le plus longtemps : une ville en ruines qui est là-haut, dans une oasis de fleurs blanches ; une ville de terre et d'émail bleu, qui tombe en poussière sous ses platanes de trois cents ans ; — des palais de mosaïques et d'exquises faïences, qui s'émiettent sans recours, au bruit endormeur d'innombrables petits ruisseaux clairs, au chant continuel des muezzins et des oiseaux ; — entre de hautes murailles émaillées, certain vieux jardin empli d'églantines et de roses, qui a des portes d'argent ciselé, de pâle vermeil ; — enfin tout cet Ispahan de lumière et de mort, baigné dans l'atmosphère diaphane des sommets...

Pierre Loti.

LA
LUTTE POUR LE PACIFIQUE

Que la paix du monde et le repos de l'Europe pussent un jour dépendre d'une décision prise, à Tokio, par le Mikado et ses ministres, c'est à coup sûr ce que Napoléon Ier n'eût jamais imaginé et ce qui eût surpris le prince de Bismarck. Mais les conséquences de l'expansion des races européennes jusqu'aux extrémités de la Terre se font sentir avec une intensité chaque jour croissante. A mesure que les moyens de communication deviennent plus rapides et plus nombreux, les événemens qui s'accomplissent dans les pays les plus lointains ont une répercussion plus directe jusque dans l'antique foyer des vieilles nations civilisées. L'entrée en scène d'États nouveaux qui, jusqu'à ces dernières années, se tenaient en dehors du mouvement général de la vie, complétaient à l'écart leur outillage et développaient en silence leurs forces, a modifié profondément les données anciennes du problème de l'équilibre des Puissances et déplacé le théâtre où les grands intérêts de l'avenir entreront en conflit et où sera disputé l'empire du monde.

Autour du Pacifique, immense désert liquide, à peine moucheté çà et là de quelques oasis de terre ferme, qui semblait voué à l'éternel silence et destiné à séparer toujours deux mondes disparates et étrangers l'un à l'autre, s'agitent aujourd'hui des peuples jeunes, actifs, bien armés pour la lutte économique, âpres au gain, impatiens d'exercer leurs énergies et de prouver leur

vitalité. On parle de la domination du Pacifique (1) comme nous parlerions de l'empire de la Méditerranée et, à travers les vastes mers, moins redoutables au voyageur que les étendues stériles du Sahara, des intérêts nouveaux s'entre-croisent et menacent de mettre aux prises, dans un formidable conflit, les flottes et les armées. Une porte nouvelle, le canal de Panama, va bientôt ouvrir une communication directe entre le Pacifique et l'Atlantique. L'axe du monde se transporte peu à peu loin de la vieille Europe, jusque dans ce Pacifique où sont nos antipodes, mais qui baigne aussi les rivages surpeuplés de la Chine, de la Malaisie, et du Japon. Les grands intérêts et les grands conflits émigrent vers les pays où gisent les richesses de l'avenir, vers les inépuisables réservoirs d'hommes, les immenses terres vierges et les fabuleuses mines, vers les contrées où s'emmagasine une force intense de production et une faculté presque indéfinie d'absorption. La Chine attire, vers sa masse encore inexploitée, les convoitises des nations jeunes, énergiques et combatives, qui ont établi autour du Pacifique le siège principal de leur puissance ou les plus belles de leurs colonies. — La Russie a aujourd'hui une grande partie de ses forces et ses préoccupations les plus urgentes sur le Pacifique; la domination du Grand Océan tout entier tente l'impérial appétit des États-Unis; les Anglais, par la Colombie britannique ou par Singapour et Hong-Kong, les Français par leur empire d'Indo-Chine, les Allemands par Kiao-tcheou, tendent eux aussi vers l'antique Cathay. Telle est, en dépit de son immobilité, la force d'attraction des richesses latentes du Céleste-Empire, qu'elle a réussi à animer jusqu'aux espaces déserts du Grand Océan. Le problème de la domination du Pacifique est intimement lié à celui de la mise en valeur de l'Empire du Milieu.

Le Pacifique devenu une Méditerranée, c'est un paradoxe d'hier qui devient la réalité d'aujourd'hui. Autour de cette gigantesque mer intérieure, la plupart des grandes puissances qui, depuis tant de siècles, ont été, en Europe, les conductrices de l'histoire, sont représentées. L'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, la France, la Hollande ont pris leurs positions autour de ces champs de bataille de l'avenir; elles ont établi leurs comptoirs

(1) Un voyageur anglais bien connu, spécialiste pour toutes les questions qui touchent à la Chine ou à l'Extrême-Orient, J.-R. Colquhoun, a écrit un livre intitulé : *The Mastery of the Pacific* (Londres, 1902, Heinemann, in-8° illustré).

auprès de ces marchés. Nous voudrions aujourd'hui montrer, sur cette scène nouvelle, ces vieilles nations en concurrence avec les États plus jeunes qui sont issus d'elles : les États-Unis, le Dominion du Canada, la Fédération australienne; ou avec ce Japon, dont les dehors européens cachent une âme si profondément asiatique et si impénétrable à notre analyse.

I

Dans les brumes de l'Océan Glacial, le continent américain et le continent asiatique se rapprochent par leurs pédoncules extrêmes; au détroit de Behring, ils ne sont plus séparés que par un bras de mer peu large et peu profond; le chapelet des îles Aléoutiennes relie l'une à l'autre les deux côtes pareillement abruptes, glacées et stériles. Mais, à mesure que les deux masses continentales s'éloignent des solitudes polaires, elles se séparent rapidement l'une de l'autre, pour laisser entre elles l'immensité du Grand Océan. Entre ces deux rives du Pacifique le contraste est complet. La côte américaine, escarpée, constamment dominée par les sommets des Montagnes Rocheuses ou de la Cordillère, ne présente ni une embouchure de grand fleuve, ni une plaine de quelque étendue; de loin en loin seulement quelques vallées étroites et courtes, quelques rades cachées dans les rochers et, vers le nord surtout, une poussière de petites îles, débris des montagnes prochaines, témoins du séculaire combat de la vague et du granit. Dès que l'on a quitté la côte, on ne trouve plus une seule terre pendant des centaines et des centaines de milles; à peine quelques rochers isolés, comme les Galapagos ou cette île de Pâques, qui montre, au voyageur stupéfait, les vestiges grandioses d'une civilisation mystérieuse, œuvre d'une race inconnue, disparue peut-être dans l'abîme des flots avec le continent qui la vit fleurir. Sur sa rive asiatique, au contraire, le Pacifique s'émiette en un réseau de mers intérieures, de détroits et de golfes profonds; il s'insinue parmi d'innombrables îles, il entoure d'énormes archipels comme le Japon, la Malaisie, Bornéo, Célèbes; des fleuves gigantesques lui apportent leurs eaux troubles et font pénétrer ses marées à des centaines de kilomètres dans les terres; des plaines indéfinies viennent mourir sur ses bords en d'indécis rivages. Ces régions, où le Pacifique semble vouloir se mêler à l'Asie pour mieux s'unir à elle, sont

un des séjours d'élection de la race humaine. Plus de cinq cents millions d'individus, presque le tiers de l'humanité, grouillent au grand soleil sur ces terres fécondes. Là devait être fatalement, le jour où la vie se développerait sur le Pacifique, un pôle d'attraction pour l'activité européenne; là, depuis le temps des Portugais, sont venus les vaisseaux et les marchands des pays d'Occident; là, au contact du monde jaune et de la civilisation européenne, s'est tout à coup, au milieu du XIXe siècle, révélée une puissance nouvelle, à la fois très vieille et très jeune, qui tient aujourd'hui, dans le monde du Pacifique, l'une des premières places et qui prétend à la première : le Japon.

C'est la guerre sino-japonaise de 1894-1895 qui a dévoilé les conséquences des transformations politiques qui s'étaient accomplies en Extrême-Orient, et qui, d'un seul coup, a placé le Japon parmi les grandes puissances. Le seul fait de l'existence, dans les mers jaunes, d'un État organisé à l'européenne, muni d'une armée et d'une marine très fortes, posait le problème de la domination du Pacifique, car la puissance qui mettrait en circulation les richesses du Céleste-Empire, qui le dirigerait dans la voie de la civilisation et du progrès devait fatalement aussi exercer une action prépondérante sur toute la partie occidentale du Grand Océan. Il apparut dès ce moment que la question de la mise en valeur de la Chine n'était pas seulement en jeu, mais que, selon la prédiction du prince Henri d'Orléans, celui qui saurait faire écouter sa voix en Extrême-Orient pourrait aussi parler haut dans le reste du monde.

Les événemens qui, à l'heure actuelle, agitent l'Extrême-Orient, ne sont que la suite logique de ceux de 1894-1895 (1). On n'a pas oublié comment le Japon, au milieu de son triomphe, fut brusquement arrêté par l'intervention de la Russie unie à la France et à l'Allemagne, et comment le gouvernement du Mikado reçut le même jour, des trois puissances, le « conseil amical » d'évacuer la Mandchourie et de conclure la paix. Il ne tint alors, peut-être, qu'à la prudence et à la fermeté des représentans de la France, que le conflit n'éclatât, dès cette époque, entre la Russie et le Japon. Le traité de Shimonosaki fut conclu;

(1) Nous ne saurions revenir sur ces événemens et leurs conséquences. On nous permettra de renvoyer à l'article : *Qui exploitera la Chine?* paru ici même, le 15 septembre 1897, et au volume : *La Chine qui s'ouvre*, par René Pinon et Jean de Marcillac (Perrin, 1900, in-12).

mais, pas plus que les Russes après la guerre de 1878 et le Congrès de Berlin, les Japonais n'ont oublié comment leur fut ravi le fruit de leurs victoires. Leur orgueil patriotique, exalté par la guerre de Chine et par le merveilleux essor de l'industrie et du commerce, s'accrut encore du dépit d'avoir dû céder à l'intervention étrangère. Toutes les forces vives du gouvernement et de la nation furent dès lors tournées vers un seul but : constituer une armée et une marine capables de vaincre la Russie et d'exercer l'hégémonie dans les mers d'Extrême-Orient; reprendre en même temps le rôle d'éducateurs du Céleste-Empire, de protecteurs de son intégrité et d'excitateurs de ses énergies; arriver enfin, par ce double moyen, au but suprême : mettre la race jaune en état de se suffire à elle-même, chasser de l'Asie Orientale les Européens, leur arracher leurs colonies, affranchir tous les peuples jaunes et dominer, comme une Grande-Bretagne asiatique, sur toutes les mers et toutes les îles du Pacifique occidental. Dans l'opinion publique, dans la presse, dans l'armée, le ressouvenir des mécomptes de 1895, les progrès incessans de la puissance moscovite en Mandchourie et dans la Chine du Nord, la construction rapide du Transsibérien, l'occupation et la fortification de Port-Arthur, entretenaient la haine de l'ennemi traditionnel, celui que le Japon a rencontré devant lui depuis qu'il a un programme ou seulement des velléités d'expansion, le Russe.

L'indemnité de guerre chinoise, près de 943 millions de francs, fut en très grande partie employée à la réorganisation et à l'augmentation de l'armée et de la marine. Le programme naval de 1896, dont la moitié est achevée, devait donner au Japon une flotte homogène et entièrement neuve; à la même époque, il disposerait d'une armée de douze divisions d'infanterie, plus la garde et les réserves. Ces préparatifs étaient ostensiblement dirigés contre la Russie. Depuis longtemps, la redoutable échéance de la guerre était prévue et préparée pour 1902. Les événemens de 1900, en Chine, l'insurrection des Boxers et l'expédition des armées étrangères sur Pékin, apportèrent quelque retard et quelque confusion dans la marche des événemens; mais ce fut, pour les Nippons, l'occasion de montrer leur force et de faire parade d'une bravoure souvent héroïque, encore que parfois théâtrale. A la gare de Tien-Tsin, quand les Anglais s'étaient retirés, ils tinrent ferme à côté de nos « marsouins. » La confraternité

d'armes de 1900 ne modifia pas l'animosité profonde des Japonais vis-à-vis des Russes, dont ils constataient partout, dans la Chine du Nord, l'influence grandissante. Une crise économique et financière vint encore aviver les ressentimens et stimuler les ambitions des Japonais; les sentimens qui les poussent à la guerre et à l'expansion en Asie et dans le Pacifique ne sont, en effet, que l'expression de besoins économiques très pressans et la conséquence de l'organisation même de la vie matérielle du peuple japonais.

Dans les bornes étroites des îles nippones se presse une population de près de 44 millions d'habitans, qui s'accroît chaque année d'un demi-million, et qui atteint une densité moyenne de 140 habitans par kilomètre carré, qu'elle dépasse de beaucoup dans quelques endroits, comme l'île de Kiou-Siou. L'archipel est loin de suffire à nourrir toute cette masse d'hommes; certaines régions, notamment la plus grande partie du Hokkaido (l'île de Yeso) sont à peine cultivables et à peine habitées (1). C'est donc pour le Japon une nécessité de se procurer des colonies où le trop-plein de sa population puisse émigrer et qui lui fournissent le riz et le poisson séché dont il se nourrit. Ainsi s'explique l'expansion japonaise; à travers le Pacifique, elle s'est dirigée vers Hawaï, vers les Samoa, les États-Unis, l'Australie. Plus près de lui, le Japon a convoité les Philippines, mais, un beau jour, il y a trouvé, au lieu des Espagnols, les Américains et il a dû renoncer à cette belle proie. Aux Sandwich, dans les îles du Grand Océan, il se heurte à l'expansion des États-Unis; l'Australie ferme ses portes à toute immigration, l'Amérique les entr'ouvre à peine. Il ne restait aux Japonais que l'empire chinois déjà surpeuplé, où des ingénieurs et des industriels peuvent trouver leur place et réaliser des bénéfices, mais où la main-d'œuvre est trop bon marché et la terre trop bien cultivée pour permettre d'écouler le surcroît des populations misérables de l'archipel nippon.

A Formose, la seule conquête qu'ils aient gardée de leurs victoires de 1895, les Japonais se sont appliqués à mener à bien leur première expérience de colonisation; mais la prise de possession, violente, parfois même barbare, sans aucun respect des coutumes ou des droits des indigènes, a aliéné pour longtemps

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er février, l'article de M. Villetard de Laguérie.

aux nouveaux venus l'ancienne population. Ils essayent aujourd'hui de réparer les erreurs du début, ils organisent l'administration, ils soutiennent et encouragent les missionnaires chrétiens, comptant sur eux pour hâter la pacification; un missionnaire japonais est même l'un des ouvriers de cette évangélisation intéressée. Conquérans de l'île, les Japonais, qui, sur le continent asiatique, réclament à grands cris la « porte ouverte, » l'ont considérée comme un marché privilégié; un droit de 10 pour 100 *ad valorem*, a été établi sur toute marchandise importée; la récolte du camphre a été monopolisée par le gouvernement, qui s'occupe d'aménager et de protéger les forêts de camphriers; le commerce de l'opium, qui était considérable, a été prohibé : toutes ces mesures ont déjà obligé plusieurs maisons anglaises à abandonner la place à leurs concurrens jaunes. La culture du thé, du riz et de la canne à sucre, surtout dans la partie nord et ouest, donnent de bons résultats; les colons japonais y prospèrent. Le gouvernement consacre une subvention annuelle de quinze millions de francs à l'exploitation des mines de charbon médiocre de Kelung et de quelques gisemens de soufre, à l'extension des cultures, à l'établissement des colons, aux travaux publics, notamment à un chemin de fer qui doit traverser l'île du Nord au Sud, et aux travaux du port de Kelung. Mais les portions fertiles de Formose sont restreintes et il est à craindre que l'île ne « rende » pas à proportion des sommes que l'on y engloutit; elle est avant tout, — avec sa précieuse annexe, cet archipel des Pescadores auquel l'amiral Courbet attachait tant de prix, — une admirable position stratégique. A l'Est, la mer qui la baigne est battue des vents et troublée par de fréquens typhons; toute la navigation passe à l'Ouest, dans le canal qui sépare l'île de la Chine et qui réunit, comme le col d'un sablier, les deux ampoules énormes de la Méditerranée chinoise. Celui qui occupe fortement Formose et qui y dispose d'un refuge fortifié est le maître des routes maritimes dans tout le Pacifique occidental.

Cette terre d'émigration et de colonisation que Formose ne suffit pas à leur donner, les Japonais la cherchent depuis longtemps dans cette presqu'île qui s'allonge, comme un émissaire de l'Asie, au-devant de l'archipel nippon. Un détroit de 200 kilomètres, coupé par l'île de Tsu-Shima, sépare seul le Japon des côtes coréennes; de tout temps, dans l'histoire, d'incessans

échanges d'hommes et de marchandises se sont faits entre les deux pays. Un excellent climat, semblable à celui des îles nippones, une terre fertile peuplée d'une race sans énergie qui la cultive à peine, une côte orientale semée de havres et d'abris sûrs, une côte occidentale avec des pêcheries très prospères et des rizières magnifiques, une position stratégique de premier ordre qui commande tout le golfe du Pet-chi-li et les mers de la Chine et du Japon, voilà tous les avantages que les Japonais trouveraient en Corée. Les Nippons sont nombreux dans tout l'*Empire du Matin calme*, surtout dans les ports ouverts; ils y exercent une foule de petits métiers, et plusieurs y tiennent une place importante parmi les commerçans; mais dans les villes, à Séoul, par exemple, la plupart d'entre eux constituent une tourbe populaire prête à toutes les révolutions et même à des crimes comme l'abominable assassinat de la reine, ostensiblement préparé par les Japonais et qui a fait tant de tort à leur prestige. Quoi qu'il en soit, ils ont en Corée des intérêts si considérables qu'ils ne sauraient, sans risquer de voir fermer toute issue à leur émigration et à leur commerce, renoncer à y exercer une action politique prépondérante; ils ont besoin tout au moins d'être assurés qu'aucune autre puissance ne s'y pourra établir. Au delà du large pédoncule qui relie la Corée au continent, s'étendent les riches plaines de la Mandchourie, que les Japonais, en 1894-1895, ont parcourues en vainqueurs, qu'ils avaient commencé à organiser en provinces japonaises et où ils espéraient trouver une terre merveilleuse de colonisation et d'expansion. Le maître de la Mandchourie est, par terre, à peu de distance de Pékin; il est à portée d'exercer sur la capitale du Céleste-Empire une influence décisive. La Corée, la Mandchourie, l'hégémonie de la Chine du Nord, tel est l'enjeu de la partie que jouent, à l'heure actuelle, les diplomates de la Russie et du Japon.

Ainsi, au sentiment profond de jouissance que donne à un peuple cette pleine conscience de sa vie nationale que les succès militaires seuls sont de nature à procurer, au plaisir, naturel à un État jeune et à une race imitatrice, d'étonner le monde et de parader sur le devant de la scène, se joignent des besoins économiques urgens et essentiels. La politique japonaise, parfois incohérente et parfois éprouvée par les contre-coups d'agitations intérieures, a toujours été une politique consciente des grands intérêts du pays. Peut-être au moment d'aboutir au duel depuis

longtemps prévu et préparé qui décidera de l'hégémonie en Extrême-Orient, les hommes qui sont responsables des destinées du Japon reculeront-ils devant le terrible inconnu d'une guerre; mais il faut craindre que la situation politique et financière de l'Empire du Soleil Levant ne le pousse tôt ou tard vers cette fatale échéance. Les armemens du Japon sont trop coûteux pour ses facultés; non seulement il y a consacré la plus grande partie de l'indemnité de guerre chinoise, mais il s'est endetté et il a augmenté dans des proportions énormes les impôts directs. Le manque de capitaux arrête le développement économique du pays, paralyse le commerce et l'industrie. Pour un État arrivé au maximum de sa préparation militaire et obligé de se résigner à bref délai à une réduction de ses armemens, la tentation est forte de se servir d'un outillage si laborieusement constitué et si coûteusement acquis.

Une autre raison encore pourrait déterminer le gouvernement à une guerre prochaine. Son alliance avec l'Angleterre, qui a si fort exalté l'orgueil national, en faisant entrer définitivement le Japon au rang des puissances de premier plan, n'a été conclue, en 1902, que pour cinq années. En cas de conflit, elle garantit le Japon contre l'intervention de toute autre puissance; elle pourrait devenir en outre, en cas d'échec grave, une suprême ressource pour arrêter un ennemi victorieux et renouveler, en renversant la situation, l'intervention qui, après la guerre sino-japonaise, a si bien réussi à la Russie.

Enfin, ces dernières années ont profondément modifié la physionomie de l'empire nippon. La fumée des usines obscurcit en beaucoup d'endroits la transparence de l'atmosphère et ternit les grâces délicates du paysage. L'industrie s'est développée, elle a attiré à elle les habitans des campagnes, elle en a fait un prolétariat urbain, souvent misérable, volontiers révolutionnaire, qui ne vit que grâce à l'exportation et qui pousse à la conquête de nouveaux marchés. La superposition d'un fantôme de gouvernement parlementaire à un pays encore féodal et toujours divisé en clans a créé, dans la vie politique et sociale, une perturbation profonde dont les effets ne sont pas prêts de s'atténuer. De la décomposition du vieux corps social est sortie une nuée de politiciens professionnels, flatteurs des passions populaires; ils sont d'accord, pour pousser à la guerre, avec les descendans des belliqueux Samouraïs qui forment le cadre solide

de l'armée et de la marine. Un parti plus sage, qui s'intitule « parti libéral, » conscient des périls où court le Japon s'il se lance dans des aventures de guerre, prêche une politique d'économie, d'organisation intérieure et de paix; et il s'enhardit jusqu'à prétendre qu'entre les deux pays, les causes de guerre ne sont peut-être pas aussi irréductibles qu'elles le paraissent; que l'animosité du Japonais contre le Moscovite pourrait bien être, plus encore qu'un legs du passé national, une conséquence de l'éducation que le Japon a reçue quand il est entré dans le courant de la vie européenne et qui lui fait voir le monde à travers les préjugés anglais. Même victorieux, l'empire nippon ne saurait entamer la masse de l'empire russe; quelques esprits clairvoyans en concluent qu'il serait plus politique de s'entendre avec la Russie, État à demi asiatique, pour partager avec elle la domination de l'Extrême-Orient, et en exclure tous les concurrens étrangers.

II

Puissance essentiellement continentale, la Russie avait besoin d'un débouché sur une mer que ni les hommes, ni les glaces ne pussent obstruer, mais elle n'aspire pas à la domination du Pacifique. Prédisposé par sa nature et par son sang à demi oriental à régner sur les plaines indéfinies de l'Asie centrale, le Russe ne cherche pas fortune sur les océans, mais, immuablement fidèle à la politique que lui imposent les conditions mêmes de la vie de son empire, il continue sa marche vers le Pacifique comme vers le terme naturel de son expansion. Comment, à la faveur de la guerre sino-japonaise, les Russes se sont établis en Mandchourie et à Port-Arthur, comment ils y ont trouvé enfin ce port libre sur une mer ouverte que, depuis Pierre le Grand, ils cherchaient en vain dans toutes les directions, c'est ce que nous n'avons pas à rappeler ici, ayant déjà eu l'occasion de l'y exposer. Aujourd'hui, le chemin de fer transsibérien, avec son double *terminus* à Vladivostok et à Port-Arthur, est achevé, Saint-Pétersbourg est à quinze jours du Pacifique.

A mesure que la Russie entrait en contact avec un monde nouveau et des intérêts plus compliqués, ses forces et son activité se trouvèrent attirées vers l'Extrême-Orient. Ces positions si laborieusement acquises sur le Pacifique, il fallait encore les

rendre inexpugnables; il fallait amener du trafic au chemin de fer, russifier peu à peu le pays. Port-Arthur fut muni de fortifications et servit de port de refuge à une flotte qui n'a cessé de s'accroître et qui compte actuellement les meilleures unités de combat que la Russie puisse mettre en ligne; un bassin de radoub est sur le point d'y être achevé. Ta-lien-ouan, que l'on ne connaît plus que sous son nom russe de Dalny, devint une belle ville moderne, avec tout l'outillage d'un grand port de commerce. Sur tout le parcours des nouveaux chemins de fer, des colons russes vinrent se fixer; derrière les soldats, commerçans et agriculteurs s'installèrent. La Mandchourie, traversée par une voie ferrée russe, gardée par des troupes russes, se transforme peu à peu en une province russe : une Russie nouvelle grandit à l'extrémité de l'Asie. Ce fait capital fut rendu sensible le jour (12 août 1903) où l'amiral Alexeieff fut nommé vice-roi des provinces de l'Amour, et responsable, sous l'autorité directe du Tsar, de toute la politique russe en Extrême-Orient. Il fut évident ce jour-là qu'une partie de la Sainte Russie s'était transportée sur le Pacifique et que l'aigle à deux têtes n'était plus seulement le symbole d'un idéal, mais la représentation d'une réalité.

Dans son irrésistible glissement vers l'Océan, le « glacier russe » s'est heurté à un énorme rocher, la Corée, qui l'a forcé à se diviser en deux courans pour aboutir, d'une part au golfe du Pé-tchi-li, de l'autre à Vladivostok, sur la mer du Japon. Enserré, comme dans un étau, entre les deux branches du Transsibérien et entre les deux grands ports russes, cet empire de dix millions d'hommes, livré à l'anarchie, eût été une proie facile pour la Russie, s'il n'eût été convoité, en même temps, par le Japon. Entre ces deux puissans voisins, l'Empire du Matin calme reste absolument passif, comme ces esclaves qui assistent aux enchères dont ils sont l'objet; ni le peuple, ni le malheureux empereur Yi-Hong, ne sont capables de résistance ou d'organisation : le peuple est trop doux, le gouvernement trop faible. La Corée est le champ clos où Russes et Japonais se disputent la suprématie dans la Chine du Nord et dans le Pacifique occidental. Nous ne rappellerons ici ni les incidens multiples auxquels la rivalité des deux États a donné naissance, ni les alternatives qui ont fait, tour à tour, dans ces dernières années, prédominer l'influence de l'un ou de l'autre. La convention Lobanof-Yamagata,

expliquée et complétée par la convention Nishi-Rosen partage théoriquement l'influence entre les deux pays. Au point de vue économique, la première place appartient certainement aux Japonais, leur commerce l'emporte sur tous les autres, tout en ne dépassant guère dix millions de yen (25 millions de francs) par an; les échanges avec la Mandchourie russe ne sont que d'un peu plus de 200 000 yen; 25 000 Japonais environ sont fixés dans les ports et à Séoul. Mais si les intérêts économiques du Japon sont en Corée les premiers, on voit d'après ces quelques chiffres qu'ils sont loin d'avoir une importance telle qu'elle leur confère des droits exclusifs à y exercer une domination ou un protectorat. Haïs en Corée, surtout depuis l'assassinat de la reine, pour leur arrogance et leurs prétentions, les Japonais établis dans le pays ne sont généralement pas la partie la plus saine de la population; « ils sont loin, écrit l'un des derniers voyageurs qui aient bien étudié le Japon et la Corée, d'occuper la position de peuple supérieur en civilisation et en richesse qu'ils se targuent d'être aux yeux de leurs voisins; les Japonais, ceux de Séoul spécialement, sont la lie de la population nippone (1). » Dans ce pays, où l'empereur a tous les pouvoirs et ne sait en exercer aucun, les intrigues étrangères ont beau jeu. M. Dumolard cite à ce propos un mot bien topique du ministre à Séoul de l'une des grandes puissances : « Si je le veux, lui disait-il, il y aura une émeute ce soir dans la capitale et comme mon confrère japonais peut en faire autant, vous comprenez... »

Ainsi la Corée est à qui voudra la prendre et l'organiser; mais, plus encore que la tâche de l'administrer et que le bénéfice de la mettre en valeur, c'est l'ambition d'occuper une incomparable position stratégique qui fait de l'Empire du Matin calme une proie si tentante pour la Russie et pour le Japon. Pour la Russie, elle est le complément naturel de son empire asiatique et, elle peut devenir, si elle lui échappe, une formidable épine enfoncée dans sa chair. Maître de la Corée et du détroit, établi à Chemulpo, à Mokpo, à Masampho, le Japon séparerait Vladivostok de Port-Arthur, diviserait en deux tronçons l'empire russe d'Extrême-Orient. Les Russes, installés en Corée, à quelques heures des côtes nippones, ne seraient pas pour le Japon une menace moins redoutable; ils pourraient fermer le pays aux

(1) Henry Dumolard, *le Japon politique, économique et social;* Armand Colin, 1903, in-16, p. 312.

émigrans, interdire à l'empire du Mikado tout espoir d'expansion en Asie.

Tels sont les positions et les intérêts respectifs de la Russie et du Japon sur les rives du Pacifique. Il appartient à la diplomatie de trouver une solution pacifique au différend, ou aux armes de le trancher; nous ne nous proposions, ici, que de montrer les adversaires en présence, expliquer les origines du conflit et l'importance de l'enjeu.

III

L'apparition des États-Unis d'Amérique, dans les affaires de cet Extrême-Orient qui est pour eux l'Extrême-Occident, a été subite et foudroyante comme l'entrée de l'amiral Dewey dans la baie de Manille. Jusqu'à ces dernières années, des citoyens américains avaient bien des intérêts dans le monde jaune, mais les États-Unis n'y avaient pas de politique; dans la guerre de 1894-1895, ils n'intervinrent pas; en 1897 encore, le secrétaire d'État Sherman disait à un diplomate français que l'Union ne faisait pas un sou de commerce avec la Chine et qu'elle n'y enverrait jamais un soldat. Tout changea brusquement du jour où, à l'abri des tarifs protecteurs, l'industrie américaine se fut mise en mesure d'exporter ses produits et de faire concurrence aux articles anglais et allemands. Elle se tourna naturellement vers les grands marchés de l'avenir, vers l'immense Asie et vers ce monde du Pacifique qui s'ouvrait devant elle. Ce fut la concentration, entre les mains d'un homme d'audacieuse initiative, de deux des grandes lignes transcontinentales, le *Northern Pacific* et le *Great Northern*, qui accéléra le mouvement du commerce de l'Amérique du Nord vers les pays de l'Extrême-Asie. Aux deux chemins de fer, il s'agissait de trouver du fret : les trains allant vers l'Est étaient facilement chargés par les produits agricoles des ranchos de l'Ouest, le bétail, les blés, les beurres; mais les wagons revenaient à vide vers le Pacifique. Une compagnie se forma pour exporter en Asie les bois des Montagnes Rocheuses et ces grosses cotonnades du Massachusetts, tissées avec les fils de qualité inférieure que l'on tire des brins de coton trop courts; les Chinois du Nord font un grand usage de ces fortes étoffes qu'ils transforment en pantalons, en chaussures. Bientôt un courant d'échanges s'établit entre les ports du Pacifique et les pro-

vinces septentrionales du Céleste-Empire, en particulier la Mandchourie; c'est pourquoi les Américains attachent maintenant tant de prix à obtenir de la Russie l'engagement de ne pas mettre de droits de douane en Mandchourie et de ne pas « fermer la porte. » Ce trafic enrichit les deux compagnies de chemin de fer; elles font actuellement construire, dans les chantiers du Connecticut, deux bateaux énormes qui auront Seattle comme port d'attache et qui sont destinés aux relations d'échange avec l'Extrême-Orient. En même temps les armes américaines ouvraient de nouveaux débouchés au commerce de l'Union; un seul combat, en coulant bas l'escadre espagnole, établit les vainqueurs au cœur même du monde de l'Extrême-Asie, dans une admirable position, à proximité des côtes de la Chine, du Japon, de l'Indo-Chine française, de Bornéo, des îles Malaises et de l'Australie. Les États-Unis qui, quelques mois auparavant, se désintéressaient des affaires de l'Extrême-Orient, s'y installaient non seulement comme une puissance commerciale de premier ordre, mais encore comme une puissance territoriale et militaire.

Cette poussée d'expansion à travers le Pacifique, toujours plus loin vers l'Occident, est l'aboutissement naturel de cette marche vers l'Ouest qui a été la loi du développement des États-Unis. Étapes par étapes, à mesure qu'arrivaient les flots de l'immigration, les colons poussés par l'appât d'un gain plus fort, ou par « cet instinct de déplacement sans trêve et sans but qui est au fond du cœur de tout Américain (1), » franchirent d'abord les Alleghanys, se répandirent dans les bassins du Mississipi et de l'Ohio, « dirigèrent leur marche à travers les prairies nivelées et infinies comme la mer, ou remontèrent les vallées des grands cours d'eau solitaires, traversèrent les passes qui contournent les pics altiers des Montagnes Rocheuses, se frayèrent une route laborieuse à travers les déserts mélancoliques de sauge et de soude, et enfin, forçant le passage dans la sombre épaisseur des bois qui forment une lisière sur la côte, contemplèrent les vagues régulièrement soulevées du plus vaste des océans (2). » La fièvre de l'or a peuplé la Californie, fait de San Francisco l'une des grandes villes du monde. Après la ruée turbulente des mineurs, est venu le colon agricole, plus stable, plus pacifique.

(1) Roosevelt, *la Vie au rancho* (traduction Savine, Paris, Dujarric, 1905 p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 130.

Les vallées du San Joaquin et du Sacramento sont devenues d'admirables vergers où les pruniers, les vignes, les pommiers, donnent des récoltes merveilleuses ; un chemin de fer, bientôt suivi de plusieurs autres, unit les côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique. Dans ce *far west*, un peuple nouveau s'est formé, américain par le cœur et par le sang, mais très différent des hommes du New-York, du Massachusetts ou des Carolines : batteurs d'estrade ou chercheurs d'or, venus des États de l'Est ou débarqués d'Europe, aventureux parmi les aventureux, audacieux parmi les audacieux, ils sont comme le produit d'une sélection d'énergie ; ils incarnent « tout ce qu'il y a de plus américain dans le caractère américain. » C'est cette race au robuste appétit qui revendique aujourd'hui le Pacifique comme son domaine et qui commence à en prendre possession.

Dans son discours de Watsonville, au mois de mai dernier, le président Roosevelt déclarait, aux applaudissemens des hommes de l'Ouest, que la domination du Grand Océan était réservée aux États-Unis. Un sentiment intense de leur puissance d'action et de leur capacité de travail, une foi ardente, une confiance mystique dans leur mission providentielle et, en même temps, un sens pratique très aigu des intérêts et des opportunités, ne sont-ce pas là, en effet, les qualités qui font les grands peuples dominateurs, qui leur communiquent la fièvre de la conquête et l'ivresse des vastes espoirs ? Le Pacifique devenu une Méditerranée américaine, une Méditerranée à la taille des États-Unis, c'est un rêve qu'une imagination de l'Ouest était seule capable de concevoir, et que peut-être les énergies de l'Ouest seront capables de réaliser. A San Francisco, quelques jours après son discours de Watsonville, le président Roosevelt précisait et expliquait sa pensée :

La situation géographique qu'occupent les États-Unis dans le Pacifique est de nature à assurer dans l'avenir notre domination pacifique dans ses eaux, si nous saisissons seulement avec une fermeté suffisante les avantages que comporte cette situation. La marche des événemens qui nous donnèrent les Philippines avait un caractère providentiel.

Le meilleur moyen d'avoir la paix est de faire voir que la guerre ne nous effraye pas. C'est pourquoi les États-Unis doivent se pourvoir d'un plus grand nombre de cuirassés du meilleur modèle.

En attendant l'heure des grandioses conquêtes, les États-Unis ont déjà posé, à travers le Pacifique, les jalons de leur futur

empire. Honolulu, dans les îles Hawaï, qu'ils ont annexées en 1898 et dont ils ont fait un « territoire » de l'Union, est à 2080 milles anglais de San Francisco; c'est le port de relâche obligatoire pour tous les navires qui, d'Australasie ou de Chine, gagnent les ports des États-Unis ou de la Colombie britannique. Jouissant d'un climat délicieux et sain, mais souvent secouées par des convulsions volcaniques, les îles ont une population bigarrée, mélange étrange de Polynésiens, de Portugais, d'Américains, de nègres émigrés des États-Unis, de Chinois qui y accaparent les petits métiers, et enfin de 40 000 Japonais, imposante colonie, dont l'importance avait fait naître, dans l'empire nippon, des projets d'annexion auxquels l'intervention américaine est venue brusquement couper court (1).

Sur la route de Sydney et d'Auckland, les îles Samoa occupent une excellente position stratégique : elles commandent les communications entre l'Amérique anglaise et l'Australasie, de même qu'entre nos colonies de la Nouvelle-Calédonie et de Tahiti. L'archipel était, jusqu'en 1899, indépendant sous la triple garantie de l'Angleterre, de l'Allemagne et des États-Unis; un traité de partage attribua, à cette date, aux Américains les îles de Pango-Pango et de Tutuila; plus petites que les îles allemandes, Savaii et Upolu, elles ont l'avantage d'abriter le meilleur mouillage du Pacifique.

Honolulu, Pango-Pango et Guam, dans les Mariannes, sont surtout des points de relâche au milieu du Pacifique. Les Philippines constituent, au contraire, une magnifique colonie. Arrivés dans l'archipel sans autre objet que de détruire la flotte espagnole, les Américains furent entraînés par leur victoire même à s'y substituer aux vaincus; ils y ont trouvé une population insoumise, radicalement inapte à s'adapter aux mœurs de ses nouveaux maîtres, et ils se sont heurtés à des résistances meurtrières. Aujourd'hui encore, leur établissement aux Philippines n'est pas beaucoup plus solide que ne l'était celui des Espagnols. Les commerçans yankees ont cependant réussi à augmenter leurs affaires, aux dépens des maisons anglaises installées depuis longtemps dans les îles et qui luttaient déjà avec peine contre la concurrence allemande. Le gouvernement n'a pas établi de tarifs de faveur pour ses nationaux, mais, au moyen d'un

(1) L'archipel produit surtout du sucre (200 000 tonnes par an) qu'il envoie à San Francisco.

système de primes, l'importation américaine jouit en réalité d'un régime privilégié. Pour rendre la vie à ces îles si riches, pour les mettre en valeur, le plus grand obstacle est le manque de main-d'œuvre; si le Malais, a-t-on dit, est le plus paresseux des Orientaux, le Philippin est le plus paresseux des Malais. La Chine, il est vrai, avec ses millions de bras en quête de travail, est un réservoir illimité de main-d'œuvre à bon marché. « Un Chinois, écrit M. Colquhoun, porte en courant un fardeau que quatre Philippins s'attellent pour traîner péniblement. » Mais l'invasion de cette race tenace et prolifique, qui accaparerait tous les métiers et tout le commerce, ruinerait les anciens habitans; les Célestes et leurs métis n'y sont déjà, au gré des Yankees, que trop nombreux. Entre ces deux périls, l'envahissement chinois ou le manque de main-d'œuvre, les Américains hésitent et cherchent à recruter en Chine des travailleurs qui acceptent des contrats temporaires et qui rentrent dans leur pays à l'expiration de leurs engagemens. Quoi qu'il en soit, les Philippines, avec la merveilleuse baie de Manille, sont, pour le commerce et pour la puissance américaine dans les mers chinoises, une incomparable base d'opérations.

En Asie même, dans le Céleste-Empire surtout, le commerce des États-Unis a augmenté, dans ces dernières années, par bonds énormes; dans toutes les grandes affaires de chemins de fer ou de mines, les Européens rencontrent la concurrence yankee; le montant de leurs échanges était déjà, avant 1900, de près de 200 millions de francs; il s'est depuis considérablement accru. A mesure que la Chine s'ouvrira aux chemins de fer, au commerce et à l'industrie, elle demandera, de plus en plus, de l'acier, des outils, des machines, que les États-Unis, avec leur production intense, seront en état de lui fournir au meilleur compte. Nous avons déjà fait mention de l'importation des cotonnades; jusqu'à ce que les gisemens de la vallée du Yang-tse soient exploités, c'est aussi le pétrole américain qui éclairera les Chinois. Les États-Unis patronnent, à Tien-tsin et à Han-keou, des écoles professionnelles où de jeunes Chinois se forment à leurs méthodes commerciales et industrielles. En Corée, on vit apparaître un jour un parti américain, auquel les intrigues des missionnaires protestans et l'activité du ministre des États-Unis donnèrent, pendant quelque temps, une certaine importance politique; des Yankees sont concessionnaires d'importantes entre-

prises : le chemin de fer de Tchemoulpo à Séoul, revendu depuis aux Japonais, les tramways électriques de Séoul, une mine d'or. Ainsi, à travers le Pacifique, l'activité des États-Unis s'étend jusque sur le monde jaune ; ils ont pris part à l'expédition de Pékin en 1900 et aucun événement ne s'accomplit dans l'Asie orientale sans que leur diplomatie y intervienne : où, il y a six ans, leurs intérêts étaient presque nuls et leur influence politique insignifiante, ils ont aujourd'hui de vastes possessions territoriales, un trafic considérable, une politique active. L' « américanisation du monde » envahit l'Asie.

A cet essor de la puissance américaine dans le Pacifique et dans les pays jaunes, l'ouverture du canal de Panama viendra donner l'impulsion décisive. Si les citoyens de l'Union sont impatiens d'ouvrir une voie navigable entre les deux océans qui baignent leur empire, c'est par un effet naturel de leur expansion dans le Pacifique ; si bien que l'on pourrait dire que la révolution de Panama est une conséquence de l'ouverture de la Chine et des marchés de l'Asie orientale au commerce du monde. La côte américaine du Pacifique n'aura jamais, en effet, une vie aussi active et un développement humain aussi intense que la côte de l'Atlantique ; la géographie s'y oppose. Partout des montagnes abruptes bordent le littoral ; en deux points seulement, la baie de San Francisco et le Puget-Sound, la côte est accessible ; deux ports s'y sont ouverts : San Francisco, la métropole du Pacifique, et Seattle, le rival de Victoria. Partout ailleurs, la configuration du sol rend très difficile l'aboutissement d'un chemin de fer. L'arrière-pays, sauf dans les vallées de la Californie, est constitué par des montagnes, des plateaux désertiques qu'il faut traverser pour aboutir à l'Océan ; il n'y a rien là de comparable à la merveilleuse façade de l'Amérique du Nord sur l'Atlantique, avec ses profondes découpures, ses plaines fertiles et les immenses ressources de son arrière-pays. Permettre aux ports américains de l'Atlantique de porter directement jusqu'aux marchés d'Asie les produits du sol et de l'industrie des États de l'Est, c'est la véritable raison d'être du canal, et c'est pour obtenir au plus tôt ce résultat que le gouvernement de Washington n'a pas reculé devant la brutalité d'une solution révolutionnaire. L'ouverture de Panama entraînera la conquête du Pacifique par les Yankees et un essor prodigieux de leur commerce avec l'Extrême-Asie ; maîtres du canal, ils tiendront l'une

des portes du Grand Océan, l'un des passages de cette grande voie maritime qui fera le tour du globe et dont Suez est l'autre issue.

Que d'ailleurs l'ouverture de Panama doive produire une révolution dans le commerce européen et modifier radicalement ses routes, c'est ce qui reste fort douteux. La voie nouvelle facilitera l'accès de la côte occidentale des deux Amériques, mais elle n'enlèvera rien au transit de Suez et ne détournera pas de son chemin habituel le trafic des Indes, de l'Extrême-Orient, et même de l'Australie. De Liverpool à Sydney, à Chang-haï ou à Yokohama, la distance est moins longue par Suez que par Panama, et surtout les bateaux qui suivent l'ancienne ligne ne cessent pas de côtoyer les terres et trouvent partout du fret et du charbon, tandis que la nouvelle route coupe, d'Est en Ouest, les deux océans, presque sans rencontrer d'autre terre que l'Amérique centrale. L'achèvement du canal de Panama ne diminuera donc pas l'importance de la Méditerranée ou du canal de Suez, mais elle augmentera, dans des proportions énormes, l'activité des ports de la côte occidentale des Amériques, et surtout elle mettra la Nouvelle-Orléans et New-York en relations avec le Pacifique et les marchés du monde jaune. Les forces navales de l'Union s'en trouveront doublées. Ainsi le canal de Panama est, pour les États-Unis, un instrument d'impérialisme conquérant ; en assurant au pavillon étoilé la suprématie dans le Pacifique, il réalisera la prédiction audacieuse du président Roosevelt ; sa politique actuelle dans l'Isthme est la conclusion logique de ses discours de Watsonville et de San Francisco.

Depuis longtemps d'ailleurs, aux États-Unis, l'opinion publique et le gouvernement considèrent le canal interocéanique comme une voie américaine, dont la surveillance ne peut appartenir qu'aux États-Unis; depuis longtemps ils réclament l'application au canal de la doctrine de Monroë. Dès 1883, le publiciste allemand Rudolf Meyer, au retour d'un voyage d'études en Amérique, écrivait que les États-Unis ne reculeraient même pas devant une guerre pour empêcher qu'une puissance européenne pût avoir un droit de contrôle quelconque sur un canal américain (1); il citait un discours caractéristique du sé-

(1) Docteur Rudolf Meyer, *Die Ursachen der Amerikanischen Concurrenz ;* Berlin, 1883, Hermann Bahr, chap. XIX, p. 267 et suiv.

nateur Windom, déclarant que les États-Unis devaient être prêts, soit à empêcher que le canal fût creusé, soit à en revendiquer pour eux seuls la surveillance. Ce fut l'erreur initiale de ceux qui lancèrent la gigantesque entreprise, de ne l'avoir pas compris. A ces prétentions impériales, la convention Clayton-Bulwer, en réservant au gouvernement britannique un droit de contrôle sur le futur canal, et, d'autre part, la concession obtenue par M. Ferdinand de Lesseps pour la Compagnie française du canal, opposaient une barrière. L'Angleterre, à l'heure critique où ses forces étaient retenues en Afrique du Sud, et où elle rêvait d'une vaste fédération de tous les peuples anglo-saxons, consentit, pour complaire à l'oncle Sam, à renoncer à ses privilèges et à signer la nouvelle convention Hay-Pauncefote, qui reconnaissait le droit exclusif des États-Unis à exercer la surveillance sur le canal. En France, le désastre financier et parlementaire tristement célèbre sous le nom de « Panama » rendit difficile l'achèvement de l'œuvre entreprise par des Français, avec des capitaux français. Une tentative faite par de hauts personnages russes, pour obtenir de la Compagnie nouvelle une concession de six hectares, en bordure du canal, n'aboutit pas, et la dernière chance qui restait d' « internationaliser » le canal et de l'empêcher de devenir une voie exclusivement américaine fut perdue. Pour 200 millions, la nouvelle Compagnie vendit aux États-Unis le canal avec tous les travaux exécutés, les machines, les outils.

Ainsi, l'ouverture de l'isthme de Panama n'apparaît pas comme de nature à provoquer, à elle seule, une grande révolution économique ; elle n'est que l'une des circonstances qui concourent à porter les foyers les plus intenses de l'activité humaine vers les régions où s'ouvrent les plus vastes marchés, vers l'Asie orientale. Lorsque le canal sera creusé, l'activité des États-Unis tendra à s'exercer de plus en plus dans le Pacifique; une vie nouvelle se développera dans ce monde, naguère encore inconnu, du Grand Océan. Entre l'Amérique et l'Asie s'établiront les grands courans d'échanges, et peut-être verra-t-on l'hégémonie du monde passer de la vieille Europe à des pays plus jeunes, à des peuples plus virils et plus confians dans leurs destinées. L'ambition de dominer le monde peut venir, un jour, aux maîtres du Pacifique.

C'est sans doute le sens qu'il faut donner à cette conversation

rapportée par un écrivain américain (1). Quelques mois après la bataille de Cavite, le philosophe anglais M. Benjamin Kidd disait, dans un dîner à New-York : « A mon avis, le canon tiré par l'amiral Dewey dans la baie de Manille a été le plus important événement historique depuis la bataille de Waterloo. » A quoi le professeur Franklin H. Giddings repartit : « Je me vois obligé de différer du distingué hôte de ce soir, dans son appréciation de la bataille de la baie de Manille. A mon avis, ç'a été le plus important événement historique depuis que Charles-Martel fit rebrousser chemin aux musulmans, ce qui advint en l'an 732. » *The sea power!* L'empire de la mer, c'est l'empire du monde! La bataille de Manille, en décidant de la vocation maritime des États-Unis, en les obligeant à devenir les dominateurs du Pacifique, les conduira à l'hégémonie des mers. Elle a montré en même temps que le monde avait tourné sur ses gonds et que le premier rôle allait échoir à l'Amérique, située entre ses deux océans, entre le vieux monde européen et les immenses réservoirs d'hommes de l'Asie. Ainsi se formule la nouvelle foi impérialiste dont le capitaine Mahan est le prophète et dont les Yankees sont les croyans. Prenons garde, avant d'en sourire, que les conceptions les plus audacieuses, lorsqu'elles s'incrustent profondément dans l'âme d'un grand peuple, lorsqu'elles deviennent les inspiratrices de son initiative et les directrices de son énergie, portent en elles une vertu d'action qui bientôt fait éclore les réalités.

Sans suivre dans ces rêves d'avenir l'imagination grandiose des Américains, constatons seulement que l'expansion séculaire des États-Unis vers l'Ouest a rejoint, à travers le Pacifique, la marche plusieurs fois séculaire des Européens, et en particulier des Russes, vers l'Orient. C'est sur les flots du Pacifique que nos races occidentales, ayant achevé de soumettre la terre, viennent fermer le cycle de leur expansion. Les Anglo-Saxons, représentés par les Américains, se rencontrent face à face, sur les bords du Grand Océan, avec la puissance slave; les chemins de fer russes seront peut-être, dans un avenir proche, les seuls redoutables concurrens du commerce yankee pour la mise en valeur et l'exploitation de l'Asie orientale. Et déjà, entre les deux colosses, se dessine une rivalité (2) qui vient compliquer les dif-

(1) Cité par M. Izoulet, dans un de ses articles du *Figaro* (20 juin 1903).

(2) Les Américains ont obtenu récemment du gouvernement russe une assu

ficultés que suscite déjà la présence, au point de contact, où se rencontrent les deux courans européens, de cette force jusqu'alors inconnue des nations de l'Occident, le Japon. Les Américains ont supplanté les Japonais à Hawaï, mais ils les rencontrent comme concurrens en Chine, et peut-être les trouveront-ils un jour comme rivaux aux Philippines. Serré entre l'expansion russe et l'expansion américaine, le Japon réussira-t-il à rester une grande puissance et à l'emporter sur ses rivaux? c'est à coup sûr l'un des plus curieux problèmes de l'avenir.

IV

S'il pouvait appartenir à une seule puissance d'exercer la « maîtrise du Pacifique, » il semblerait, au premier abord, que le droit d'en revendiquer l'honneur et les profits dût revenir à la Grande-Bretagne. Ne possède-t-elle pas, à elle seule, un continent que baignent de tous côtés les flots du Grand Océan? N'étend-elle pas sa domination sur les plus grandes îles et sur une foule de petits archipels de l'Australasie? N'est-ce pas elle encore qui, par Singapour et Hong-Kong, détient les entrepôts du commerce des mers de Chine? elle qui partage avec les États-Unis la souveraineté des côtes américaines du Pacifique? N'a-t-elle pas, enfin, ses paquebots et ses câbles qui sillonnent l'immense désert liquide? Mais, entre ces divers territoires où flotte le drapeau de l' « empire » britannique, il n'y a ni similitude d'organisation, ni unité d'intérêts. L'Australie est, en réalité, une nation nouvelle, récemment organisée en une république fédérale (*commonwealth*); elle reste volontiers « loyale » envers la mère patrie, mais à la condition de n'être entravée en rien dans sa liberté d'action, ni dans son *self-government*. La Nouvelle-Zélande est à ce point jalouse de son indépendance qu'elle a refusé même d'entrer dans le *Commonwealth* australien. La Colombie britannique est une fraction du *Dominion of Canada* : elle a son administration et ses intérêts particuliers. Hong-Kong, Singapour, ne sont que des entrepôts et des « bases

rance formelle qu'ils respecteraient des ports ouverts en Mandchourie et n'y établiraient pas de droits de douane. Les États-Unis sont très libre-échangistes... pour les autres, et notamment vis-à-vis des Russes. Mais ils surtaxent les sucres russes, comme bénéficiant d'une prime à l'exportation, et causent ainsi un grand tort au commerce russe, les autres pays s'autorisant du précédent pour surtaxer, eux aussi, les sucres provenant de Russie.

d'opérations » commerciales; les possessions tropicales enfin sont inhabitables pour l'Européen et ne seront jamais que des colonies d'exploitation. Ainsi, lorsqu'on étudie la puissance anglaise dans le Pacifique, il est nécessaire de distinguer entre les différentes parties de l'Empire ; elles pourraient être très prospères, chacune dans sa sphère, sans que la Grande-Bretagne en recueillît d'autre bénéfice que la gloire un peu creuse de leur avoir donné, avec la vie, sa langue et sa civilisation.

C'est l'Australie qui a repris pour son compte, aux antipodes de la mère patrie, les traditions d'impériale ambition et de domination sur les mers. Avant même de s'être fédérées, les colonies australiennes ont, à maintes reprises, signifié à Londres qu'elles entendaient exercer un contrôle sur toutes les îles de l'Australasie ou de la Polynésie et que, si elles souffraient avec peine, provisoirement, que quelques-unes d'entre elles fussent aux mains d'autres puissances européennes, elles entendaient, du moins, ne point permettre que la France ou l'Allemagne pussent faire, dans le Pacifique, aucune annexion nouvelle. C'est ainsi qu'elles ont déclaré qu'elles n'admettraient pas que la France s'établît définitivement dans les Nouvelles-Hébrides, où cependant ses colons sont en majorité. On ne cache pas, du reste, en Australie, que l'on considère la Nouvelle-Calédonie et les îles voisines comme destinées à revenir, un jour ou l'autre, à la nouvelle république. L'ardeur des *jingoes* de Sydney ou de Melbourne va même jusqu'à réclamer toute la Nouvelle-Guinée et toute la Malaisie hollandaise. Cet impérialisme australien est d'autant plus intransigeant qu'il est moins coûteux : le *Commonwealth*, en effet, n'a ni armée ni marine; c'est la mère patrie qui entretient une escadre dans les eaux australiennes; lors de la guerre du Transvaal, le loyalisme des colonies s'est bruyamment manifesté par l'envoi de plusieurs corps de volontaires, qui ne donnèrent pas, pendant la campagne, les meilleurs exemples de discipline et d'endurance : autre chose est de conquérir le monde sur le papier, autre chose de faire la guerre.

Quelque prospère qu'elle soit, la Fédération australienne ne représente donc pas dans le monde une puissance de taille à justifier ces vastes ambitions. Les écrivains anglais, comme M. Colquhoun, pour se consoler des progrès gigantesques que les Yankees font dans le Pacifique, prédisent volontiers que la domination du Grand Océan appartiendra aux deux démocraties

anglo-saxonnes : les États-Unis et l'Australie. Mais, de l'une à l'autre, les ressemblances ne sont qu'apparentes : les Australiens étendent leur domination sur un immense territoire, mais ils ne sont même pas quatre millions d'hommes; un désert plus stérile que le Sahara occupe tout le centre du continent; la forêt tropicale envahit tout le Nord. Malgré ces désavantages naturels, l'Australie pourrait faire vivre trois fois plus d'habitans qu'elle n'en nourrit; mais elle s'entoure de barrières douanières et de lois prohibitives de l'immigration, et, à huis clos, elle se livre à toute une série d'expériences sociales, dont quelques-unes sont fort instructives, mais qui sont loin d'augmenter sa puissance extérieure. L'entrée du *Commonwealth* est, en fait, à peu près interdite à tout homme de couleur, nègre, Chinois, Indou ou Canaque : on a vu l'entrée de la rade de Sydney refusée à des paquebots, parce que quelques-uns des matelots ou des marmitons du bord étaient des nègres ou des *lascars* de l'Inde. Aucun contrat entre un employeur et des travailleurs venus des îles ne pourra être valable après le 31 décembre 1906; passé cette date, tout insulaire trouvé en Australie sera déporté. Le travailleur européen n'est guère mieux traité que le Canaque; pour débarquer, il lui faut remplir tant de formalités, exhiber tant de certificats, subir tant de visites médicales que les immigrans renoncent à pénétrer en Australie; en même temps, la natalité diminue par la pratique des théories malthusiennes; les travailleurs blancs, ainsi délivrés de toute concurrence, réduisent à leur gré la journée de travail, augmentent les salaires et réalisent le paradis socialiste. La victoire, aux élections récentes, du *labour party* présage une nouvelle aggravation des restrictions à l'entrée des immigrans et de nouvelles expériences politiques ou sociales. A ce régime d'isolement, l'Australie perd toute action sur le monde extérieur; sa population reste stationnaire, sa production n'augmente pas; les problèmes ajournés se poseront avec plus d'acuité au jour prochain où il deviendra de plus en plus difficile de fermer les frontières; déjà le Queensland, pays de climat tropical, où le blanc ne peut pas travailler, déclare qu'il ne saurait se passer des travailleurs de couleur. L'Australie sera peut-être, — c'est un point que nous n'examinons pas aujourd'hui, — une heureuse démocratie blanche, mais elle verra l'empire du Pacifique passer en d'autres mains, et c'est d'ailleurs ce dont il convient que

nous, Français, qui possédons dans le Pacifique tout un réseau d'îles que les Australiens convoitent, nous nous félicitions.

Autour de la massive Australie, sont rangées en demi-cercle, comme des satellites, d'autres colonies ou d'autres possessions britanniques. La Nouvelle-Zélande, de climat tempéré, a étonné le monde par sa croissance rapide et par sa prospérité merveilleuse; avec Sydney, Auckland est l'une des métropoles anglo-saxonnes du Pacifique Sud; l'une et l'autre sont reliées à Vancouver, dans la Colombie britannique, par des services réguliers qui, tous les quinze jours, font la traversée et touchent aux Fidji et à Tahiti. Les Fidji et, tout autour d'elles, des myriades de petites îles, étendent, vers le Nord, les domaines de la Grande-Bretagne et achèvent d'entourer d'un chapelet de terres anglaises notre Nouvelle-Calédonie et l'archipel contesté des Nouvelles-Hébrides. Le groupe des Salomon, presque sous les tropiques, est une dépendance géographique de la Nouvelle-Guinée, cette île immense, la plus grande du monde, encore presque inconnue, dont les Anglais occupent la partie Sud-Est, qui borde le détroit de Torrès. Port-Moresby est la capitale d'un pays brûlant et humide, dont les forêts abondent en essences précieuses, dont le sol est fertile, le sous-sol riche en métaux, mais qui est à peu près inhabitable. La portion hollandaise, à l'Ouest, possède les meilleurs ports et les plateaux les plus salubres; l'Allemagne, au Nord-Est, a un domaine montueux, rude et dépourvu de ports. De Bornéo, la Grande-Bretagne ne possède qu'une fraction dont elle a concédé l'exploitation à la Compagnie à charte du Nord-Bornéo. L'intérieur de l'île, couvert de forêts vierges, est à peine connu; mais le port de Labouan, où les Anglais sont établis depuis 1846, occupe, entre Singapour, Hong-Kong et les ports de l'Australasie, une position très avantageuse; l'on y exploite une houille médiocre, mais néanmoins précieuse. Les Chinois, à Labouan comme à Sarawak, sont les seuls travailleurs dont on puisse attendre d'utiles services; ils sont envahissans et, là où ils se sont établis, ils ne tardent guère à supplanter les indigènes, mais ils sont paisibles, laborieux, ponctuels, industrieux; déjà, à Bornéo, tout le commerce est entre leurs mains; c'est eux seuls qui pourront un jour mettre en valeur toutes ces terres tropicales.

A l'autre extrémité du Pacifique, le Dominion du Canada ouvre, comme les États-Unis, l'une de ses deux façades sur le

Grand Océan. La Colombie britannique est un merveilleux pays, jouissant d'un climat tempéré, très sain, riche en forêts, en pâturages, en mines, plus riche encore, grâce à ses chutes d'eau et à ses forêts, en « houille blanche » et en bois. La côte, découpée en une multitude d'îles et de presqu'îles, offre d'excellens abris; la rade de Victoria, cachée derrière l'île Vancouver, est l'une des plus belles et des plus sûres du monde. Malheureusement, les montagnes bordent de si près la mer qu'elles ne permettent qu'à peine à la culture de trouver sa place, et, dès que l'on s'avance vers le Nord, l'on rencontre la frontière de l'Alaska américain, qui, sur une grande étendue, ferme à la Colombie l'accès de la mer. Un arbitrage récent, où le gouvernement de Londres n'a pas donné satisfaction aux réclamations des Canadiens, a produit dans tout le Dominion un très vif mécontentement. Malgré ce désavantage, la Colombie britannique est appelée à un brillant avenir; elle n'est accessible que depuis l'ouverture, en 1885, du chemin de fer transcanadien et elle compte déjà 200 000 habitans; grâce au Transcanadien et à un service de paquebots rapides, qui relient Victoria à Nagasaki et à Chang-Haï, elle est aujourd'hui l'une des routes les plus fréquentées du globe.

Ainsi, parmi les terres où flotte le pavillon britannique dans le Pacifique, plusieurs sont déjà très prospères ou sont en voie de le devenir; mais ces anciennes « colonies » sont aujourd'hui des organismes politiques autonomes; et si faibles sont les liens qui les unissent à « l'Empire » qu'on s'est demandé s'ils n'étaient pas plus onéreux qu'avantageux pour la mère patrie. Le Canada accorde à la métropole des tarifs de faveur, parce qu'il cherche à augmenter son commerce avec les Iles-Britanniques pour se défendre contre l'absorption économique dont le menacent ses puissans voisins. Mais les douanes australiennes appliquent aux produits anglais le même traitement qu'à tous les autres : le commerce très considérable que la Grande-Bretagne fait avec la « Fédération » ne serait donc pas compromis si l'indépendance politique de l'Australie était complète, et elle ne risquerait pas, à propos des Nouvelles-Hébrides ou de quelque archipel polynésien, de se trouver dans l'alternative, ou d'abandonner à elle-même sa colonie, ou de se voir entraînée par elle dans un conflit avec une grande puissance européenne. M. Chamberlain et les « impérialistes » proposent, au contraire, une

solution tout opposée; ils rêvent d'unir toutes les colonies par un « Zollverein » impérial et de les fédérer pour résister à la concurrence étrangère. On annonce un voyage de M. Chamberlain aux Antipodes pour convertir à ses projets le *Commonwealth* et la Nouvelle-Zélande; mais comment croire qu'un pays qui protège par des tarifs douaniers sa propre production contre la métropole, et qui met les entraves les plus gênantes à l'immigration des citoyens anglais eux-mêmes, puisse marcher dans la voie où l'apôtre du protectionnisme « impérial » essayera de l'entraîner? Des esprits hardis, plus théoriques d'ailleurs que pratiques, ont porté plus loin encore l'audace de leurs grandioses espérances. Dans son curieux livre, *l'Américanisation du monde*, M. W. T. Stead entrevoit une fédération générale de tous les rameaux sortis du tronc anglo-saxon, et il se réjouit, comme d'une victoire pour la vieille Angleterre, de la concurrence heureuse que lui font ses enfans émancipés; volontiers il tenterait de persuader aux Américains, au nom de la gloire de la race, d'entrer dans un vaste système d'union et de fédération qui imposerait au monde l'anglo-saxonisme triomphant. — Les faits ne semblent pas jusqu'ici préparer la réalisation de ces beaux rêves; au contraire, le spectacle que nous offrent les différentes fractions de la famille anglo-saxonne dans le Pacifique, c'est plutôt une différenciation qui va s'accentuant chaque jour davantage. Modifiés par le climat, les croisemens et surtout la diversité des intérêts, ils tendent de plus en plus à former des organismes distincts, autonomes et séparés.

L'ancienne supériorité commerciale de la Grande-Bretagne est d'ailleurs, dans tout l'Extrême-Orient et dans le Pacifique, battue en brèche par la concurrence triomphante des États-Unis, du Japon, de l'Allemagne. En Chine, en dépit de ses efforts, l'Angleterre ne lutte qu'avec peine contre tant de rivaux; en Mandchourie, en Corée, elle est presque évincée par les Américains, les Japonais, les Russes. Aux Philippines, elle est distancée par les Américains; elle l'est par les Allemands dans les îles de la Polynésie. Partout surgissent, devant elle, des concurrens pour ses commerçans, ses bateaux caboteurs, ses industries. A l'exploitation de ces nouveaux marchés, qui s'ouvrent en Asie et dans le Pacifique, elle se rend compte que la force même des choses l'empêchera, sinon de prendre une part, du moins de prendre la meilleure part. Peut-être est-ce par ce

sentiment du recul fatal de son influence en Extrême-Orient qu'il conviendrait d'expliquer certaines hésitations de sa politique; nous les signalions naguère ici, à propos de la guerre sino-japonaise; et peut-être trouverait-on aujourd'hui de semblables observations à faire. L'alliance avec le Japon, si l'on en veut chercher les motifs profonds, apparaît comme une tentative désespérée d'arrêter la marche des Russes dans la Chine du Nord et de maintenir la « porte ouverte » dans l'Empire du Milieu; mais, en fortifiant la position du Japon en Extrême-Orient, en lui fournissant des capitaux pour développer ses ressources économiques, en lui donnant, par son alliance, droit de cité parmi les puissances civilisées, l'Angleterre n'a-t-elle pas travaillé, de ses propres mains, au succès du plus dangereux de ses rivaux? C'est ce que dira l'avenir et ce dont l'Angleterre semble déjà s'inquiéter, si l'on en juge par ses efforts pour calmer les ardeurs belliqueuses de son allié.

V

L'Allemagne est, dans le monde du Pacifique, une nouvelle venue; elle y a recueilli une partie de l'héritage de l'Espagne défaillante. L'histoire de son expansion dans le Grand Océan est l'un des épisodes les plus caractéristiques de son rapide essor économique; son commerce, en effet, y a précédé ses colonies, et elle a eu, dans l'Extrême-Asie et dans le Pacifique, de puissans intérêts avant d'y posséder un pouce de territoire; elle n'a cherché à acquérir des établissemens que pour servir de ports de ravitaillement et de refuge à ses bateaux de commerce ou à ses croiseurs et surtout de bases d'opérations pour son négoce. C'est ainsi qu'en 1885, elle a étendu son autorité sur six groupes d'îles : l'archipel Bismarck, les Marshall, une partie des Salomon et des Samoa, les Carolines avec Palaos, les Mariannes, à l'exception de Guam, qui appartient aux États-Unis. En outre, les Allemands ont acquis la partie Nord-Est de la Nouvelle-Guinée qu'ils appellent la Terre de l'Empereur-Guillaume, où une soixantaine d'Européens gouvernent environ 110000 Papou, et qui coûte par an 732000 marks au budget de l'Empire, tout en n'en rapportant guère que 75000. Tard venue dans le partage du monde, l'Allemagne, là comme en Afrique, n'a pas eu le meilleur lot, mais toutes ces îles disséminées à travers l'Océan sont précieuses pour

son commerce maritime et pour son expansion économique. Apia, dans le groupe des Samoa, occupe une position très favorable sur la route de l'Australasie à San Francisco et à Panama. Les Carolines et les Mariannes, à égale distance du Japon, de l'Australie et des Philippines, seraient, en cas de conflit en Extrême-Orient, un très utile poste d'observation pour l'escadre allemande; l'ouverture du canal de Panama ne saurait manquer d'accroître encore leur importance ; avec Kiao-tcheou, sur la côte chinoise, avec la Terre de l'Empereur-Guillaume et Samoa, elles jalonnent une ligne allemande qui coupe en deux toute la partie vivante et habitée du Grand Océan; ces possessions suffisent, en tout cas, pour donner aux Allemands l'occasion d'intervenir dans toutes les affaires de l'Extrême-Orient et d'y réclamer leur part de bénéfices. Malgré la concurrence américaine, leur commerce n'a cessé de s'accroître, grâce à l'excellente organisation de leurs services de cabotage; si leurs propres colonies sont pour eux d'un revenu médiocre, ils sont merveilleusement habiles à tirer profit de celles des autres puissances. A Tahiti, aux Philippines, au Japon, en Chine, dans la Malaisie hollandaise, et jusque dans les îles anglaises, l'article allemand s'insinue et supplante ses concurrens. Par son conmerce et ses possessions, l'Allemagne est loin d'être, dans le Pacifique, une puissance secondaire; mais, pour y exercer une action politique prépondérante, il lui manque d'y posséder une forte assiette territoriale.

Cet empire territorial qui fait défaut à l'Allemand, le Hollandais le possède; il s'est créé, dans la Malaisie, un immense domaine tropical, dont Java est le centre et dont une grande partie reste encore inexploitée et même inexplorée; sans bruit, patiemment, avec la ténacité de sa race, il prend peu à peu possession effective de son vaste apanage et il l'organise. Rien ne serait plus intéressant que de montrer ce vaillant petit peuple s'adaptant à la vie tropicale, se faisant planteur de café ou de tabac à Java, ou encore d'étudier les procédés que le gouvernement des Pays-Bas applique aux races indigènes. On a souvent médit des méthodes coloniales hollandaises; elles sont vieilles, on les connaissait déjà du temps de Colbert, mais en sont-elles pour cela plus mauvaises (1)? Mais tel n'est pas aujourd'hui

(1) Un seul fait montre les résultats de la méthode appliquée au gouvernement des indigènes; en un siècle, leur nombre a passé d'environ 4 millions à 23 millions.

notre objet. Les Hollandais, quelle que soit la prospérité de leurs colonies, ne songent ni à les étendre, ni à exercer dans tout le Pacifique leur activité commerciale; ni au point de vue militaire, ni au point de vue économique, ils ne disposent des ressources nécessaires à l'expansion, et c'est même une question que de savoir si leurs possessions ne risquent pas de leur être un jour disputées par quelque audacieux voisin. Les Japonais parlent volontiers de conquérir ces belles îles qu'ils considèrent comme une proie facile. Il est dangereux, pour un petit peuple mal armé et entouré de rivaux puissans, de détenir un territoire très riche et plus vaste que ne paraissent le comporter ses ressources. Des îles, grandes comme des continens, qui restent, faute d'hommes et faute de capitaux, improductives et inexploitées, c'est de notre temps, pour les peuples pressés de s'ouvrir des débouchés nouveaux, une trop violente tentation; le bon droit, sans la force, pourrait un jour ne pas être, pour les colonies hollandaises, une suffisante sauvegarde.

Dans la lutte pour la domination du Pacifique, la France n'aspire pas à un premier rôle, mais elle a des possessions, des intérêts et des droits qu'elle ne peut pas abandonner. Au moment où va être achevé le canal de Panama, qui aurait pu être une œuvre française, et où une activité nouvelle va se répandre dans le Pacifique, ce n'est pas pour nous un médiocre avantage de posséder, sur les routes du Grand Océan, des points de relâche presque obligatoires, comme Tahiti, des terres riches en minerais et en produits cultivés, comme la Nouvelle-Calédonie; l'heure est donc venue, non de renoncer à nos possessions lointaines, mais de les organiser, de les mettre en état de se défendre et de se suffire à elles-mêmes.

La Nouvelle-Calédonie, par ses dimensions, sa situation, ses richesses et sa population est le centre naturel des établissemens français en Polynésie. Quelle place elle pourrait tenir dans le monde austral et comment, dans ces dernières années, elle a été administrée et colonisée, c'est ce que nous avons naguère exposé ici assez complètement pour n'avoir pas besoin d'y revenir (1).

Géographiquement, les Nouvelles-Hébrides sont une annexe de la Nouvelle-Calédonie; à trente heures de Nouméa et à six jours de Sydney, l'archipel serait depuis longtemps français et

(1) Voyez *la France des Antipodes*, dans la *Revue* du 15 avril 1900.

il n'y aurait pas, aujourd'hui, une « question des Nouvelles-Hébrides, » si nous n'avions négligé, en différentes circonstances, de faire reconnaître en droit ce qui, depuis longtemps, existe en fait, la prédominance de l'élément français dans ce groupe d'îles. Il faudrait de longues pages pour retracer l'histoire accidentée de la Société française des Nouvelles-Hébrides et les péripéties à la suite desquelles un élément anglais put s'introduire dans l'archipel et contre-balancer l'influence francaise; mais la situation actuelle nous intéresse seule aujourd'hui. Des tentatives de colonisation aux Hébrides, quelques-unes seulement ont réussi; ce sont surtout celles de ces colons d'une catégorie un peu spéciale, coureurs d'aventures, « frères de la côte, » qui sont les plus aptes à se plier aux nécessités d'une entreprise de ce genre. Environ 200 ou 300 Français, la plupart venus de la Nouvelle-Calédonie, vivent là, au milieu des Canaques, loin des lois et des gendarmes; ils font du coprah, cultivent du maïs et du café, trafiquent avec les indigènes et luttent contre la concurrence de 100 ou 150 Australiens. Depuis longtemps ces hommes d'énergie auraient fait triompher notre pavillon, si la mère patrie les avait efficacement soutenus. En 1894, un aviso débarqua quelques troupes; mais l'émoi fut si grand parmi les Australiens, ils firent entendre à Londres des plaintes si vives, que notre ministre de la Marine se hâta de donner l'ordre de rembarquer les soldats. Depuis lors, la question des Hébrides est restée stationnaire, mais l'Australie met en œuvre de puissans moyens d'influence, tandis que nos colons sont à peu près réduits à leurs seules forces. Une société australienne de commerce et de colonisation s'est fondée; soutenue par une subvention annuelle de plus de 300000 francs, elle fait chaque mois un service régulier, avec de bons bateaux, entre les îles et le continent, et elle a réussi à drainer la plus grande partie du trafic. Que faisons-nous, de notre côté, pour soutenir la lutte? La Société des Nouvelles-Hébrides est, depuis deux ans, en liquidation, malgré les versemens annuels de 300000 francs que le gouvernement s'est engagé à lui fournir pendant quinze ans; depuis plusieurs mois, le service régulier entre Nouméa et l'archipel est suspendu; la Société est dans l'impossibilité de l'effectuer, et le gouvernement n'ose ni l'y contraindre ni s'imposer de nouveaux sacrifices pour assurer le service par d'autres moyens. Des négociations avec la Compagnie des Messageries maritimes, dont un paquebot an-

nexe toucherait, tous les vingt-huit jours, à deux ou trois des principaux points de l'archipel, n'ont pas encore abouti, et c'est actuellement une maison de Bordeaux et de Nouméa (maison Ballande), qui, à ses risques et périls, maintient les relations entre la Calédonie et les Hébrides, et soutient l'influence française (1). Depuis longtemps le gouverneur anglais des Fidji est « haut-commissaire » dans les Hébrides, tandis que ce n'est que depuis peu de mois que le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie a reçu le même titre et les mêmes droits. Enfin, les Anglais disposent d'une influence considérable, grâce aux quinze établissemens de missions protestantes installés dans les îles ; chaque pasteur reçoit un traitement de 12000 francs par an, plus 1000 francs pour chacun de ses enfans; il jouit de congés réguliers; il est secondé par des *teachers* indigènes, qui reçoivent, eux aussi, une allocation; toute l'influence du gouvernement est à la disposition de ces utiles agens de l'expansion britannique. Que peuvent faire, malgré leur dévouement et leur patriotisme, contre une pareille organisation, une douzaine de missionnaires maristes, qui vivent avec 700 ou 800 francs par an et qui sont souvent entravés dans leur œuvre par les mauvais procédés de certains gouverneurs français? — Des négociations générales sont actuellement pendantes entre la France et l'Angleterre, et la question des Hébrides serait, dit-on, sur le point de recevoir une solution. Nous espérons qu'en dépit des fautes commises, les droits de la France seront reconnus; le gouvernement de Londres ne les contesterait sans doute que faiblement, s'il ne redoutait le mécontentement violent des Australiens. On a parlé d'un partage de l'archipel, mais cette solution, outre qu'elle ne satisferait pas les Australiens, aurait pour conséquence de perpétuer les conflits de voisinage et de ne pas faire disparaître une cause de mésintelligence qui pourrait, un jour, entraîner des conséquences graves.

« Tahiti la délicieuse » est-elle vraiment encore une colonie française? c'est malheureusement une question qu'il n'est pas inutile de se poser. Le drapeau tricolore flotte sur Papeete, nos fonctionnaires administrent l'île, près de 3000 Français y vivent, mais le commerce nous échappe et de plus en plus l'influence

(1) Le commerce entre la Calédonie et les Hébrides se monte à environ 1 000 à 1 500 tonnes à l'aller et 2 000 à 3 000 tonnes au retour. L'archipel exporte du coprah (amande de coco séchée dont on extrait l'huile pour la fabrication des savons fins), du maïs, du café, des bananes, des coquillages nacrés.

et les capitaux américains se substituent aux nôtres. Les Français ne font pas aujourd'hui le sixième du commerce total des îles; la dernière grande maison française (Tandonet, de Bordeaux) a cessé ses affaires; quelques autres bien moins importantes subsistent, mais la plupart d'entre elles cachent, sous des noms français, de l'argent étranger; tout le trafic passe aux mains des Américains, des Australiens, des Allemands. Sans doute, San Francisco, Auckland, Sydney sont les grands ports les moins éloignés de Papeete, et il est naturel que Tahiti ait des relations fréquentes avec eux. Mais l'éloignement de la métropole n'est pas la cause principale du dépérissement du commerce national : le succès des maisons allemandes est là pour l'attester. Il suffirait que des relations directes fussent établies par une ligne française entre Nouméa et Papeete pour que la concurrence devînt possible à nos nationaux; or, les seules communications commerciales de Tahiti sont, d'une part avec Auckland, par l'*Union Steam Ship C°*, et, d'autre part, avec San Francisco par l'*Oceanic Steam Ship C°* qui, non seulement, reçoivent de fortes subventions de leurs gouvernemens, mais touchent encore, de la colonie française, l'une 150 000 francs par an et l'autre 12 000! A plusieurs reprises, des tentatives ont été faites pour créer une ligne française: des négociations infructueuses ont été ouvertes avec les Messageries maritimes; récemment, le gouvernement avait décidé de mettre en adjudication un service par bateau à voiles entre Nouméa et Papeete et un service de goélettes à pétrole entre Papeete et les groupes d'îles françaises. L'idée était heureuse et pratique; une maison française se présenta, mais, au moment où tout allait être conclu, le ministère des Colonies imposa des conditions telles que les pourparlers durent être rompus et n'ont pas été repris. C'est dans cette déplorable situation qu'il faut chercher la vraie cause de la ruine du commerce français dans nos archipels polynésiens. Paris, la ville du monde où l'on travaille le plus la nacre, achète à Londres la nacre de Tahiti! Le coprah, la vanille vont à San Francisco, et, de plus en plus, les colons s'habituent à tourner leurs regards vers les pays anglo-saxons; la langue commerciale est l'anglais, on compte par *pieds* et par *pouces*, et les étoffes se mesurent au *yard*. Les importations françaises sont cependant favorisées par la dispense du droit de 16 pour 100, que payent les produits étrangers, et elles ne sont soumises qu'à l'octroi de

mer de 15 pour 100; mais, malgré cet avantage, l'absence de moyens de transport rend la lutte impossible à nos nationaux : d'ailleurs, c'est grâce aux droits de douane payés par les étrangers que la colonie équilibre son budget, en sorte que l'administration française, pour maintenir le bon état de ses finances, aurait intérêt à ne pas favoriser l'importation française !

Quelque anormale que soit une telle situation, ses conséquences n'auraient cependant rien d'alarmant s'il ne s'agissait que d'une perte de quelques centaines de mille francs pour le commerce national (1); mais Tahiti occupe, au centre du Pacifique, sur la route directe de San Francisco et de Panama à la Nouvelle-Zélande et à l'Australie, une position qui la rend indispensable à qui veut régner sur le Grand Océan. Papeete et Pango-Pango sont, entre l'Amérique et l'Australasie, les ports de relâche obligatoires. Le second appartient aux États-Unis; prenons garde qu'un jour le premier aussi ne tombe entre leurs mains. La prédominance économique devient de plus en plus l'un des facteurs essentiels de la prépondérance politique; quand toutes les principales entreprises et les plus fortes maisons de commerce seront devenues, depuis longtemps, américaines, un jour viendra où les États-Unis invoqueront les droits acquis et nous demanderont de leur vendre Tahiti et ses dépendances, à moins qu'ils ne trouvent moyen d'y fomenter quelques troubles qui leur permettraient d'intervenir : l'événement de Panama doit être, pour nous, un enseignement. Il est triste de constater que les Américains trouveraient des complices dans une partie de la population maorie. On sait ce que sont, à Tahiti, les querelles religieuses et nationales : c'est un fait incontestable que les indigènes protestans sont plus portés vers les Anglo-Saxons que vers nous : ils considèrent le protestantisme comme la religion des peuples de langue anglaise; ils trouveraient un encouragement au moins tacite chez quelques-uns de leurs coreligionnaires français. La plupart des gouverneurs de Tahiti n'ont rien fait pour décourager de telles menées; plusieurs d'entre eux ont même réservé leurs faveurs aux protestans; une telle attitude, dans un tel pays, est plus qu'une erreur.

Pouvons-nous du moins compter, pour maintenir l'autorité

(1) Le commerce total de Tahiti et dépendances a été, en 1902, de 8211048 fr., dont 3913328 francs aux importations et 4297720 francs aux exportations. La part de la France sur le total a été de 1260950 francs, celle de l'étranger de 6950098 fr.

de la France à Tahiti, sur une solide garnison? L'heure où l'importance internationale des moindres îles du Pacifique s'accroît et où chaque grande puissance s'efforce de s'y assurer des stations navales, a été précisément celle où les Chambres françaises ont décidé de désarmer Tahiti. Cent hommes d'infanterie de marine, un tiers de batterie d'artillerie, un détachement d'ouvriers militaires avec les magasins nécessaires, c'était sans doute peu de chose : la Chambre, sur le rapport de M. Messimy, a décidé de ne laisser dans l'île qu'une section d'infanterie et d'évacuer tout le reste sur Nouméa, où seront concentrés tous les moyens de défense. Cette mesure aurait été explicable si Tahiti avait pu être exposée à l'attaque de toute une escadre et au débarquement de troupes nombreuses, et s'il était légitime de parler des 10000 hommes qu'exigerait, selon le rapporteur, la défense de l'île. Mais Tahiti est trop isolée pour pouvoir être attaquée avec de grandes forces ou bloquée pendant longtemps; elle ne peut être enlevée, pour ainsi dire, qu'en passant, par un ou deux bâtimens qui, la sachant sans défense, tenteraient un coup de main. Un projet d'ouvrage défensif, dominant Papeete et sa rade, et qui, avec quelques canons, aurait suffi à repousser toute tentative de ce genre, a été préparé et même approuvé en haut lieu; tous ces travaux, en y joignant le matériel nécessaire pour équiper les réserves européennes et indigènes, auraient coûté un million. La France a préféré, pour une mesquine économie, abandonner sa colonie à la merci du premier croiseur venu. Le gouvernement aurait l'intention de vendre toutes nos îles polynésiennes aux États-Unis ou de les leur laisser prendre, qu'il n'agirait pas autrement. Au moment où la lutte pour le Pacifique devient plus âpre et plus ardente, c'est là une faute qui bientôt peut-être sera irréparable.

Tels sont, dans cet Océan Pacifique dont on croyait naguère que ses dimensions seules suffiraient à en éloigner toute guerre, les intérêts en présence et les conflits en perspective. Ce ne sont plus, comme on disait autrefois, des « questions d'épices, » des querelles de marchands qui s'y disputent; ce sont les intérêts vitaux de plusieurs grands peuples qui sont en jeu; c'est l'empire maritime du monde. Le Japon, dans le Pacifique, lutte pour son agrandissement et pour sa vie même; la Russie y est attirée par la nécessité d'assurer à ses immenses domaines continen-

taux la respiration maritime dont ils ne peuvent se passer; l'Angleterre y combat pour sa prééminence navale et son hégémonie commerciale; l'Amérique s'y élance avec la fougue d'expansion que donnent à un peuple jeune les grands succès militaires et économiques; le Chinois, souple et laborieux, envahit silencieusement toutes les terres à sa portée et fait « tache d'huile » de Singapour à San Francisco; les Allemands, les Français, les Hollandais défendent leurs colonies et entendent prendre leur part de la mise en valeur des richesses de l'Extrême-Orient. Le monde, jusqu'ici, n'a jamais vu de pareils problèmes résolus pacifiquement; jamais, jusqu'à nos jours, de tels conflits d'intérêts ne se sont terminés sans un conflit armé. Est-il réservé à notre siècle de trouver une solution amiable à d'aussi graves compétitions, où se jouent les destinées des peuples et l'avenir de la civilisation? On voudrait le croire, mais il est prudent d'agir comme si l'on en doutait. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il est certain, — et c'est la conclusion qui s'impose pour ces quelques pages, — que, dans le monde du Pacifique, naguère encore ignoré des politiques, se préparent les grands événemens et se forment les grandes puissances de l'avenir; et, sur ce théâtre des antipodes, l'histoire prend des aspects inattendus et bouleverse les vieilles données du problème de l'hégémonie. Ici, la maison d'Autriche n'apparaît pas, ni le Turc ni l'Italie, ni l'antique antagonisme du chrétien et du musulman; l'Espagne a disparu de la scène au moment même où se levait le rideau; l'Allemagne et la France font encore figure, mais à l'arrière-plan, à peine au même rang que la Hollande; la race britannique garde un premier rôle, mais ce n'est plus la vieille Angleterre, ce sont des personnages nouveaux, l'Australie, le Canada; enfin, tout le devant du théâtre appartiendrait sans conteste aux deux colosses, au maître des continens et au maître du Pacifique, au Russe et à l'Américain, s'ils ne devaient faire place au remuant et audacieux petit homme jaune, au Japonais, en attendant peut-être le Chinois.

RENÉ PINON.

UN VAINQUEUR

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Les Romanèche partis, la soirée achevée, la discussion reprit dans la chambre commune que M. et Mme Délémont continuaient à partager malgré leur mésentente.

Un des pires défauts de Mme Délémont, c'était sa manière de s'appesantir sur l'objet d'un désaccord ou d'un litige. Elle aggravait ainsi chaque escarmouche en la prolongeant : vaincue au premier choc, elle geignait interminablement, sans dignité ; remportait-elle par hasard un léger avantage, elle le poursuivait jusqu'aux extrêmes conséquences, sans générosité. Quand ces combats éclataient pendant la journée, son mari se dérobait par la fuite, selon sa tactique habituelle. Mais, le soir, il était bien forcé de changer ses moyens défensifs : alors, tourné contre la ruelle du grand lit, il laissait passer l'orage que ses ronflemens finissaient par abattre ; ou bien il tâchait d'y couper court, en ripostant de ce ton bref qu'il prenait avec ses ouvriers, quitte à crier pour garder le dernier mot comme il advenait toujours, puisque sa voix dominait. Humiliée par la défaite, sa femme s'enfermait dans une muette rancune : c'étaient des soupirs, des larmes ravalées, un va-et-vient boudeur, un gloussement d'amour-propre froissé qui l'agaçaient et l'empêchaient de s'endormir. Il ne soup-

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

çonnait guère, lui si viril, que ces plaintes puériles exprimaient de longues souffrances, trop longtemps contenues : pendant qu'il en oubliait l'objet insignifiant, la pauvre femme se dévorait l'esprit de reproches, de craintes, de scrupules, refaisant le bilan de ses mécomptes, avivant les blessures de ses affections, retournant un petit nombre d'idées qui la harcelaient, telles que : « Personne ne m'aime dans la maison : quelle délivrance pour eux tous, si la mort me prenait ! » ou bien : « Je ne suis ni la femme qui conviendrait à mon mari, ni la mère qu'il aurait fallu pour ses enfans. J'ai voulu leur bien et fait leur malheur à tous. Ah ! pourquoi suis-je là ?... » Peu à peu, ces idées se diluaient, perdaient leur forme et leur sens pour se fondre en une tristesse morbide, dont elle sentait l'oppression sans en plus distinguer la cause. Du reste, ce travail nocturne ne l'empêchait point, dès le lendemain, de provoquer à nouveau, pour quelque bagatelle, une querelle dont elle était la victime : et rien n'est pire, dans la vie commune, que le perpétuel recommencement de ces vétilles dont l'enchaînement sans histoire remplit pourtant les journées.

Ce soir-là, la dispute prit de plus graves proportions :

La discussion avait excité l'esprit inquiet de Mme Délémont, où les moindres soucis grossissaient comme les images dans un miroir convexe. Elle ne comprit pas qu'énervé lui-même, son mari serait plus cassant que jamais, et se mit à le harceler de questions dont chacune le blessait : « Qu'était-ce donc que cette sœur dont elle ignorait jusqu'à l'existence ? Comment avait-il pu la laisser dans une telle gêne ? que savait-on du père de Valentin ? Et les autres sœurs, les autres frères ? Il ne parlait jamais d'eux ; pourquoi ? Où étaient-ils ? Que faisaient-ils ? Comment vivaient-ils ? » Délémont répondit d'abord sommairement, d'un ton ennuyé ; puis il cessa de répondre ; et elle réitérait ses questions en répétant, comme un refrain :

— Il faut que je sache !... Il faut bien !... Il y a longtemps que je devrais savoir !... Quelle femme, à ma place, ne demanderait pas ces choses ?...

A demi dévêtue, elle s'assit sur le lit, la tête entre ses mains. Son mari, ayant jeté rageusement son veston sur une chaise, marchait dans la chambre en mordillant ses moustaches, les mains derrière le dos. Mécontent de lui-même, poursuivi depuis la veille par des voix intérieures dont il n'admettait pas qu'une

bouche étrangère lui répétât les confuses paroles, il n'attendait qu'un prétexte pour laisser éclater sa colère. Et voici qu'en remuant ces griefs, sa femme en amena de nouveaux, sans fondement, ceux-ci, que jamais encore elle n'avait exprimés et qui l'atteignirent au vif de son amour-propre :

— Je voyais une tâche à remplir,... une belle tâche!... Je plaignais ces jeunes filles sans mère... Je ne demandais qu'à me dévouer... Ce sont elles qui m'ont repoussée... Ah! personne ne m'a comprise!... Je suis une étrangère, dans cette maison... Et pourtant!... Si elle est encore debout, qui l'a maintenue?... qui?... Oui, sans moi, où serait l'usine?...

Délémont venait d'envoyer son gilet rejoindre son veston, et remontait sa montre. Il s'arrêta net, la posa sans précaution sur le marbre de la cheminée, et se retourna frémissant, la menace dans les yeux.

— Qu'est-ce que vous me chantez là?... Vous avez mis vos fonds dans mes affaires. Et vous aviseriez-vous d'en être inquiète, par hasard?... N'y sont-ils pas aussi bien qu'à la Banque de France?...

La pauvre femme ne sut pas battre en retraite : elle ne gouvernait plus les mouvemens de son esprit, fatigué de ses efforts de la soirée. Elle sentait bien que ses paroles froissaient son mari; elle eût voulu les retirer ou en trouver d'autres; elle ne put pas, et dit, comme si une âme étrangère s'exprimait par sa bouche :

— Inquiète!... Moi?... Qui sait!... Oui, oui, quelle confiance avoir?... Tout est caché, il y a des mystères partout... Ainsi, cette surprise,... cette sœur,... ce neveu sans nom... Vous voyez bien!... Alors, l'usine?... peut-être aussi qu'un jour... Ah! qui sait si ses fondemens...

— Taisez-vous! cria Délémont. L'usine est solide! Je sais mon métier, moi : je l'ai construite sur du roc!... Sachez-le donc une fois pour toutes, et laissez-moi tranquille!...

Elle répliqua, et leurs deux voix montèrent dans le silence nocturne : l'une furieuse, lançant des menaces, des jurons, des blasphèmes; l'autre plaintive, mais persistante, reprenant toujours quand on la croyait étouffée.

Chaque fois que la dispute s'irritait ainsi, les échos en remplissaient la maison, légère et sonore. Ils pénétrèrent dans la chambre d'Alice, où Bernard venait d'entrer pour causer en confidence avec sa sœur des événemens de la journée.

Cette chambre était d'une simplicité sévère, sans tentures, meublée d'un lit de fer, d'un petit secrétaire Empire, en acajou, de trois chaises du même style. Un buste de Beethoven, en terre cuite, garnissait seul la cheminée, entre deux flambeaux de bronze. Quelques photographies de tableaux de maîtres, — dont une encadrée, celle des *Pèlerins d'Emmaüs*, — décoraient les parois. Une centaine de volumes, pour la plupart brochés, chargeaient les rayons d'une étagère. A l'exception de *la Justice* de Sully Prudhomme, d'un Shelley et d'*Anna Karénine*, ce n'étaient ni des romans ni des poètes, mais des ouvrages d'économie sociale ou de propagande socialiste : les classiques réduits de la religion nouvelle dont le *Capital* de Karl Marx est la Bible trop compacte, inaccessible aux initiés du second degré.

— *Elle* a beau jeu, ce soir! dit Bernard en écoutant le bruit des voix irritées : cette tare qu'on lui a cachée, cette tante pauvre qui ignorait notre aisance, cet héritage inattendu de honte et de misère!...

A cette heure, Alice elle-même en voulait à l'étrangère d'être entrée dans leurs secrets. Elle ne la défendit pas comme elle faisait souvent. Elle se contenta de murmurer pensivement, comme si ce soupir résumait une longue série de réflexions :

— Pauvre père!

— En effet, répondit Bernard, il n'est pas heureux... Oh! non, il n'est pas heureux!... Mais c'est lui qui l'a voulu.

La jeune fille le regarda, et dit :

— En est-il moins à plaindre?

— En ce moment, s'écria Bernard, ce n'est pas à lui que va ma pitié... Non!... Je pense à la pauvre femme qu'il aurait dû soutenir dans la défaillance, aider dans la lutte, soulager dans la pauvreté... Il était son frère, comme je suis le tien... Et il n'a rien fait pour elle, il n'a jamais prononcé son nom devant nous, il nous a rendus complices de son égoïsme, — ou peut-être qu'il l'a oubliée, simplement!... C'est pourquoi je ne pense qu'à elle.

Alice semblait réfléchir, le coude appuyé sur le secrétaire ouvert.

— Pourvu qu'*elle* n'ait pas raison, dit-elle. Pourvu que l'enfant n'ait pas à souffrir!...

Puis, changeant d'idée et de ton, avec un sourire dont la bienveillance affectueuse éclaira soudain son visage :

— Il a une si gentille figure, ce petit, ne trouves-tu pas?

Quand elle souriait ainsi, deux fossettes se dessinaient dans ses joues, changeant soudain son expression trop sérieuse qui devenait d'une bonté infinie, gracieuse, presque enjouée. Mais cette parenthèse si gentiment féminine suggéra d'autres réflexions à Bernard : ses études venaient de le conduire au déterminisme; il cherchait autour de lui des exemples de cette doctrine; sans s'apercevoir que, par une route différente, il rejoignait la pensée de sa sœur, il répondit :

— Qui sait? Le voilà conditionné par son origine, par le milieu de son enfance, par la décision qu'on va prendre pour lui, et qu'il faudra bien qu'il subisse, n'est-ce pas? Père ne lui demandera son avis sur rien, ne s'inquiétera ni des goûts ni des aptitudes qu'il peut avoir, le façonnera comme une chose, — volontaire et dur pour lui comme pour tous!

Alice l'arrêta, en lui prenant la main :

— Père a eu tant de peine, dit-elle, il a tant travaillé. Est-ce donc à nous de le juger?

Mieux encore que les paroles, le ton et l'attitude des deux jeunes gens marquaient alors la différence de leurs pensées : Alice restait calme, maîtresse de ses sentimens; la douce intelligence de sa physionomie indiquait la pénétration bienveillante d'une âme qui préfère l'excuse au reproche, et qui comprend plus qu'elle ne condamne. Plus ardent, plus nerveux, moins sage malgré sa récente philosophie, Bernard s'irritait au son de ses paroles; à coup sûr, il ne possédait pas au même degré le sens de la filiation des effets et des causes : persuadé par ses lectures que nos manières d'être dépendent d'influences étrangères sur lesquelles nous n'avons aucun pouvoir, et fier de penser ainsi, il n'en blâmait pas moins sévèrement son père pour les défauts qu'il lui voyait, comme si son père eût seul échappé à la loi dont il proclamait par ailleurs le caractère inévitable! Et la ferveur même de sa nature l'empêchait de remarquer cette contradiction :

— Tu me dis toujours cela! répondit-il. Que veux-tu! Je ne puis assister sans révolte à ce qui se passe ici!... Il y a trop de choses qui me blessent, qui m'indignent, — tant à l'usine qu'au foyer!... Pourtant je ne demanderais qu'à admirer mon père : ce doit être si bon d'aimer sans réserve ceux qu'on a le devoir d'aimer!... Mais il me décourage : sa dureté, sa sécheresse... Je

ne le comprends pas plus qu'il ne me comprendrait si je lui ouvrais mon cœur.

— Tu n'as jamais essayé.

— A quoi bon? Je suis trop loin de lui!

— Nous lui devons tant!

— Oui, oui, je sais. Sans son intelligence, nous serions des ouvriers, des prolétaires comme nos ancêtres. C'est lui qui nous a fait gravir plusieurs degrés de l'échelle sociale. Il n'a épargné ni ses efforts, ni sa fatigue, je sais; et il a créé son usine, qui est une fortune. Mais quoi! l'a-t-il fait pour nous? Cet effort représente-t-il un sacrifice? En travaillant, en créant, en brassant des affaires, cherchait-il autre chose que sa propre satisfaction? Il réalisait sa nature, sans penser plus loin!

Le jeune homme vibrait d'émotion en remuant ainsi des idées dont les racines plongeaient profondément dans son cœur.

— Ah! cette fortune que nous aurons après lui, quelle misère!... Ne vaudrait-il pas mieux moins d'argent dans le coffre, et de l'affection, et du bonheur dans la maison?... Il a relevé la *Grande Bouteillerie de l'Ile Saint-Germain*, admirable! Mais a-t-il su allumer à son foyer la chaleur dont on vit? A-t-il su mettre entre les membres de sa famille ce ciment qui en assure l'unité et la durée?... Il nous a donné la richesse, ou plutôt, il nous la donnera après lui, comme il le répète si souvent : nous a-t-il donné la tendresse et la joie? Nous a-t-il élevés, même? Avons-nous jamais eu les bonnes choses qui ne coûtent rien, qu'ont tant d'enfans pauvres, et qui préparent l'avenir? Jamais!... Aussi, je sens chez nous je ne sais quelle force ennemie, je ne sais quel ferment mauvais qui nous prépare de cruelles surprises! Celle d'aujourd'hui pourrait bien n'être qu'un commencement!

Alice ne l'interrompait plus : ces paroles exprimaient une sourde inquiétude qui la tourmentait souvent, et qui devenait plus précise à se sentir partagée.

— Cette maison qui lui a coûté son âme et son sang, poursuivit le jeune homme, sur quoi repose-t-elle?... Où est la faute de l'architecte? En tout cas, le sol tremble sous ses pieds... Peut-être le mal vient-il d'un excès d'âpreté, de trop d'ambition, de trop d'égoïsme, que sais-je? Peut-être est-il la revanche de tout ce que le vainqueur a dû fouler aux pieds pour gagner sa bataille?... Je ne sais pas, mais je sens un danger qu'il ignore, et qui nous menace avec lui... Oh! ce n'est pas quelque chose de

précis, de certain! Cela vient à la fois de nous et des autres. Il me semble que nous sommes dans une forteresse aux murs croulans, et qu'autour, on entend craquer le vieux monde où trop d'iniquités fermentent... Lui n'a rien fait pour en réduire le nombre!...

Alice pensait comme son frère, mais avec plus de mesure; elle connaissait ces obscurs pressentimens, mais son bon sens les repoussait; et puis, nature active, elle croyait qu'on va toujours vers le mieux, et qu'un peu de bonne volonté suffit pour aider cette marche en avant des individus et de l'espèce.

— Père n'a jamais eu le loisir de réfléchir beaucoup, dit-elle. Ne l'oublie pas : ce sont les efforts d'hommes de sa sorte qui préparent la tâche des hommes comme toi, la fixent et la rendent possible. Son énergie s'est dépensée tout entière à vaincre les obstacles, pour créer son œuvre. Songe qu'il a dû la tirer de rien! A présent, elle existe. Il te la léguera : à toi le soin de l'adoucir, de la rapprocher d'un idéal plus désintéressé, plus humain, plus pur!... Et puis, père est d'une époque où les intérêts matériels tenaient toute la place : la nôtre sera peut-être plus généreuse, meilleure. Tu sais que notre oncle Maximilien le croit et le dit...

L'attitude et les paroles de Romanèche, tout à l'heure, leur avaient laissé une impression douteuse, d'autant plus pénible qu'ils le tenaient en plus haute estime.

— Ne vaudrait-il pas mieux que les autres? murmura Bernard.

— En tout cas, reprit Alice en écartant la question, nos bonnes intentions sont portées par celles de notre temps, c'est certain : jamais on n'a vu un tel élan vers la solidarité, un tel désir du bien commun, tant d'œuvres collectives qui se fondent, tant de sacrifices spontanés! Chaque jour amène des adhésions nouvelles à ce grand mouvement : notre père est de ceux qui s'en méfient encore; peut-être le comprendra-t-il un jour!

— Puisses-tu avoir raison! s'écria Bernard. Ah! que je l'aimerais, si je le voyais faire un pas dans ce sens, un seul!

— N'en a-t-il pas fait un en recueillant cet enfant? Peut-être qu'un souffle d'air nouveau entrera chez nous avec l'orphelin... Et puis, père a besoin qu'on l'aime : après tout ce qu'il a fait, il n'est pas heureux...

Au moment où la jeune fille prononçait ces mots, la porte s'ouvrit devant Estelle : le bruit montant de la dispute l'avait

arrachée au roman qu'elle lisait dans sa chambre; énervée, elle se réfugiait chez sa sœur :

— Jamais *ils* n'ont fait un tel tapage, dit-elle. La maison tremble. Ils finiront par en venir aux coups! J'ai peur, moi, comme quand il tonne ou fait de l'orage!

Elle s'assit sur la troisième chaise. Son arrivée ayant rompu l'intimité, il y eut un silence. Elle reprit :

— Vous verrez qu'ils vont se quereller toute la nuit!... C'est pour ce gamin, je suppose... Il ne nous manquait que cela!... Comme si nous n'avions pas assez de désaccords et d'ennuis!...

Le fracas d'une porte tirée avec violence ébranla le corridor. Des pas précipités sonnèrent sur le plancher. Délémont, en bras de chemise, le visage ardent, l'œil en feu, fit irruption dans la chambre. Sans s'étonner autrement d'y trouver ses trois enfans réunis, il s'écria :

— Cette fois, j'ai perdu patience!... je l'ai giflée!...

Dans son exaspération, il avouait crûment son acte brutal, en oubliant à qui. Leur consternation, le blâme qu'il lut sur leurs visages, éveillèrent sa honte.

— Ma foi, tant pis!... ajouta-t-il en manière d'excuse... J'ai eu tort, mais la coupe était pleine!

Et il se mit à raconter, en mêlant les traits, les rancunes accumulées, les coups d'épingle répétés, les froissemens, les colères rentrées de leur long désaccord conjugal. Il s'excitait au jeu, il amplifiait, il exagérait; il remua d'anciennes histoires, rappela des mots oubliés, revint au présent :

— Croiriez-vous qu'elle se figure que je la ruine?... Pourquoi pas que je la vole, pendant qu'elle y est? Oui, oui, elle ose prétendre que son argent n'est pas en sûreté dans l'usine...

Au mot d'usine, Alice et Bernard se regardèrent avec la même idée, pendant qu'il continuait :

— Elle est capable de le dire au dehors!... A son notaire, peut-être!... Vous voyez ça!... Et quelle scène!... Pour ce petit!... Ma parole, si j'amenais la peste dans la maison, elle n'en dirait pas pire!... Du reste, si ce n'était pas ça, ce serait autre chose... Avec ses reproches, avec ses plaintes, c'est un enfer, ici!... Ah! mes pauvres enfans, quelle mère je vous ai donnée!...

Se trouvant malheureux, il se mettait à les plaindre. Il les regarda l'un après l'autre, pour les prendre à témoin de son

désarroi. Puis il s'assit sur la chaise de Bernard, qui restait debout, et fit, avec un geste découragé :

— Et je ne peux pas divorcer! Je ne peux pas!...

Estelle s'écria :

— Mieux vaudrait pourtant...

Alice l'interrompit, sans calculer les paroles qu'un instinct profond fit monter à ses lèvres :

— Oh! père, il ne faut pas parler de cela!... Un divorce est une chose affreuse, l'écroulement d'une maison!... Mieux vaut supporter,... supporter...

Maintes fois, en lisant dans les journaux quelque enquêtes sur la question, elle s'était prononcée pour une large extension de la loi Naquet; volontiers, elle se déclarait *pour* le divorce, comme *pour* toutes les innovations qui lui paraissaient relâcher les chaînes « conventionnelles, » rompre en visière avec les « préjugés, » préparer aux générations futures une existence « plus normale, » supprimer de la vie sociale quelques-unes des souffrances « arbitraires » qu'ajoutent aux cruautés de la destinée l' « esprit de routine, » l'attachement « à des abus surannés. » Mais en le voyant approcher du foyer, son véritable instinct féminin se révoltait tout à coup. Dans la jeune fille moderne, avertie par la liberté des propos, des lectures et des allures, s'éveillait la femme éternelle, gardienne inconsciente des traditions, retenue par des fibres invisibles au passé de son sexe et de sa race. C'était celle-ci qui frissonnait devant cette solution extrême des différends conjugaux, qui peut être nécessaire et n'en est que plus douloureuse. Et elle supposait qu'un sentiment pareil venait d'arracher à son père ce cri de forçat traînant son boulet.

Mais Délémont n'était point homme à connaître de tels scrupules : s'étant lié par le mariage pour arranger ses affaires, il n'eût pas hésité à s'en dégager si ses affaires l'eussent permis. C'étaient encore elles, comme toujours, qu'il considérait; il se mit à l'expliquer, simplement, après un silence où il se calma :

— Oui, oui, le divorce est toujours pénible, il n'est pas bien vu, je sais. Malgré cela, j'y recourrais sans hésiter, si je le pouvais, — puisque cette femme nous rend la vie insupportable,... et puisqu'elle veut encore se mêler de ce qui ne la regarde pas, maintenant!... Seulement, je ne peux pas!... Vous ignorez dans quelles circonstances je me suis remarié... Vous croyez peut-être

que j'ai fait un coup de tête... Oh! non pas!... L'usine était menacée, il me fallait des fonds pour la défendre... Elle s'est trouvée là,... à point nommé!... Mais les conditions!... Son notaire... Oh! pas elle, non! Elle, répétait sans cesse : « Je ne connais rien à ces questions d'intérêt, arrangez-vous avec mon notaire!... » C'était un vieux notaire, celui de son oncle, pointilleux en diable, tout rempli de méfiance et de ruses,... et d'une ténacité!... Il lui en fallait, des précautions et des garanties!... Il exigea même une clause,... ah! cette clause, si j'avais su!... Enfin, il fit spécifier dans le contrat que la moitié des bénéfices de l'usine appartiennent à ma femme... Jamais je n'aurais accepté ça; mais la nécessité m'acculait... Vous comprenez la situation?... L'usine s'est développée, elle a grandi, elle a triplé de valeur; mais tous les fonds dont je dispose s'y sont absorbés... Vous voyez d'ici : il faudrait rembourser à ma femme une somme considérable, — et comment la réaliser?... ou la garder comme associée... En partant, elle emporterait une part de notre bien, une part de mon œuvre!... Ah! non, non, non!... C'est mon travail, qui est là dedans, mon sang, mes forces!... Et aussi un morceau de la vie de votre pauvre mère, la compagne des mauvais jours... Elle y avait des droits, elle; mais celle-ci, cette étrangère!... L'usine est à moi seul, je n'en céderai rien, j'ai besoin de toutes mes ressources pour la développer... Et pour ça, mille tonnerres! je prendrai patience!...

Toujours les affaires, toujours l'argent! On jette dans les fours, avec les tonnes de charbon, la paix domestique, le bonheur, la dignité : qu'importe? si tout cela fait une flamme utile!

Les trois enfans se consultèrent des yeux, se sentirent d'accord. Bernard dit, d'une voix ferme :

— Écoute, père,... si tu es trop malheureux, ne vaudrait-il pas mieux faire un sacrifice, quel qu'il fût?

Alice ajouta :

— Un divorce serait douloureux; mais si la vie commune t'est à charge,... et s'il n'y a que des motifs d'intérêt qui t'arrêtent...

Et Bernard :

— Tu peux être sûr qu'aucun de nous ne te reprochera jamais rien!

Délémont les avait écoutés avec stupeur :

— Ma parole! s'écria-t-il, je crois que vous êtes fous!... Un

sacrifice !... Il y a des sacrifices qu'on ne fait pas!... Ce qu'on a voyez-vous, on le garde, avant tout!... Et s'il faut supporter quelque chose, eh bien! on supporte!... Quand je ne serai plus là, vous direz : « Notre père n'a pas été heureux, le pauvre homme! Mais il nous a laissé une magnifique affaire!... »

Il se leva là-dessus, leur dit bonsoir, et regagna la chambre conjugale.

II

Valentin fut choyé toute la journée du dimanche par Alice, qui gagnait sa confiance : et déjà, avec la mobilité de sensations qui est de son âge, il s'abandonnait à la douceur de cette affection, au bien-être de la vie facile. Mais, dès le lundi matin, son oncle entra dans sa chambre, où il dormait à poings fermés, et l'éveilla sans ménagement :

— Allons, houp ! mon bonhomme! Debout, viens avec moi. Je vais te montrer l'usine : tu me diras ce que tu en penses...

Il ouvrit les fenêtres et les volets, tandis que l'enfant, tiré de quelque rêve, et s'éveillant avec peine, clignait ses yeux ensommeillés.

— Si le travail te plaît, continua-t-il, je t'embauche tout de suite!... Mais ne crains rien ; on ne te forcera pas, tu comprends !... Allons, dépêche-toi !...

Le temps semblait indécis ; la teinte grise du ciel, où le jour commençait, s'accordait avec celle des bâtimens, des toits, du sol. De sa fenêtre, en s'habillant, Valentin voyait au premier plan l'usine avec ses dépendances, comme une large tache sombre, dans le cadre du paysage verdoyant. Tout le reste, les prés, le fleuve, les collines, les bois, souriait au loin dans la lumière qu'on devinait toute chaude, bienfaisante et joyeuse derrière une couche de nuages légers, qu'elle dissiperait sans peine ; pourquoi *cela* seul était-il triste et laid ? Des ouvriers passèrent entre les bâtisses, sous des fardeaux. On chargeait un camion. Un coup de vent abattit la fumée des grandes cheminées, qui pesa un moment sur les toits. Plus loin, des linges pendaient aux fenêtres de la cité ouvrière ; des femmes en camisole s'y montraient par instans. C'était le réveil triste, déjà fatigué, qui suit les nuits mauvaises des agglomérations, si différent du gai réveil des champs, quand la fraîcheur de la rosée et les voix des oiseaux invitent au

travail. La porte se rouvrit au moment où Valentin laçait ses souliers.

— Allons, tu n'as pas trop lanterné! Un bon point!... Veux-tu casser une croûte?... Tu auras du café au lait; on est matinal, tu sais, chez nous. Quoi qu'on fasse, vois-tu, il faut partir de bonne heure pour arriver plus tôt!

L'enfant enfila sa veste neuve, et suivit son oncle dans la salle à manger, où le café au lait fumait sur la table, entre le beurrier et le panier à pain.

— Sers-toi, ne te gêne pas.

Il obéit. Mais il regardait son pain sans y mordre, sa tasse sans y toucher. Puis il coupa des petits carrés de pain qu'il fit nager dans le breuvage, en avala quelques-uns avec effort, souffla sur sa tasse en gonflant ses joues. La figure de Délémont s'assombrissait; il finit par ordonner, avec impatience :

— Dépêche-toi donc, tu y mets un temps!

Le petit repoussa sa tasse en répondant :

— Mais je n'ai pas faim.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite? Quand je n'ai pas faim, moi, je ne perds pas mon temps à regarder la nourriture.

Ils sortirent. Step, attaché à sa niche, les suivit de ses yeux sanguinolens, en reniflant. Délémont, en passant devant les bâtimens accessoires, expliquait sommairement leur destination :

— Je ne te montre pas tout, inutile. Tu verras peu à peu, par toi-même. Ici, on trie le verre cassé : le déchet, pour le recuire. C'est un travail facile, bon pour les femmes... Là, c'est la forge, on répare les cannes, les moules... Ici, on fait la vérification des bouteilles: il y en a toujours quelques-unes qui n'ont pas les mesures, tu comprends... Ces tas de bouteilles? C'est la réserve, mon garçon!... Et tu ne vois pas tout : il y en a dans tous les coins... Quatre millions!... Qua-tre mil-lions, tu entends!... De quoi satisfaire aux commandes pendant six mois, si le travail venait à cesser... Avec ça, on est tranquille, vois-tu!... *Ils* parlent de grèves, *ils* en veulent organiser avec leurs syndicats du diable... Faites, mes enfans, faites!... On tiendra toujours aussi longtemps que vous, et vous y viderez vos caisses!... Au fond, ils le savent bien, les gaillards; c'est ce qui les empêche de trop faire les malins... Et quand les socialistes et les anarchistes et tous les entrepreneurs de désordre viennent leur prêcher leur

mauvais catéchisme, ils n'écoutent que d'une oreille!... Maintenant voici le vrai travail : regarde!

Sous un vaste hangar largement ouvert, Valentin vit une masse incandescente, d'où s'échappait comme un rayonnement intense de chaleur et de lumière. Autour de ce soleil emprisonné, sur une sorte d'estrade, s'agitaient des hommes à demi nus, les uns vêtus d'une simple chemise, les autres d'un pantalon et d'un tricot, des jeunes gens aux membres plus grêles, et, au-dessous de l'estrade, des enfans presque tous décharnés et craintifs, à la peau brune, aux cheveux noirs crépus, aux grands yeux de braise emplis de douleur. Tous maniaient des instrumens divers, tiraient de la fournaise des globes lumineux qui pâlissaient au bout de leurs outils, et leurs mouvemens étaient si rapides dans leur précision réglée, que pendant longtemps Valentin n'en distingua ni le but ni la raison, tandis que l'œil exercé du maître décomposait dans ses moindres détails la manœuvre routinière et, visiblement, prenait plaisir à la suivre.

— Eh bien! demanda au bout d'un moment Délémont, qu'est-ce que tu dis de ça?

Valentin balbutia :

— Mais... que font-ils?

— Tu ne le vois pas? As-tu donc tes yeux dans ta poche?... Ils font des bouteilles,... des bouteilles jaunes, avec un anneau, pour la bière,... des « allemandes, » comme nous disons.

En regardant encore, le petit distingua mieux les diverses phases du travail.

La boule de verre en fusion, cueillie dans la fournaise comme une fleur enflammée, roulait un instant sur le « mabre », au bout de la canne d'acier que rafraîchissaient de brèves aspersions; éteinte à demi, allongée comme une belle poire, elle retournait au four, passait entre les mains d'un autre ouvrier, s'allongeait encore, le col plus fin, le ventre moins lourd; le four la reprenait de nouveau, elle changeait de mains, et disparaissait dans un moule qui tournait pendant que les joues des souffleurs se gonflaient à l'extrémité de la canne. La poire incandescente était changée en bouteille : on l'approchait encore de la fournaise, on lui forgeait son anneau; éteinte, elle s'éloignait de l'estrade, emportée à l'extrémité d'une longue pince par un des petits moricauds, aux grands yeux tristes. Ces mouvemens se succédaient avec une régularité si parfaite, qu'on eût pu les croire

exécutés par des automates, — sans les regards, la sueur, les gestes imprévus de ces machines humaines. Valentin ne pouvait détacher ses yeux de ce va-et-vient, et toute sa petite personne vibrait dans un grand effort d'attention.

— Ça t'intéresse? lui dit Délémont. Allons, tant mieux! C'est bon signe!... Regarde les porteurs : ces gamins qui enlèvent les bouteilles... C'est par là qu'on commence. Ah, dame! il faut toujours commencer par le commencement!... En ai-je enlevé des bouteilles, moi qui te parle, au bout de la pince ou du sabot!... Des bordelaises et des bourguignonnes, des bourguignonnes et des bordelaises, par milliers, par centaines de mille!... A cette époque-là, on commençait plus tôt; il n'y avait pas encore de lois pour empêcher les pauvres gens de faire travailler leurs enfans; et nous étions dix à la maison... A ton âge, je trimais depuis longtemps avec mon père; il me trouvait plus leste que les autres, et cela lui faisait plaisir.

Valentin serrait les lèvres, et ne répondait pas. Il aimait l'école, les livres, apprendre, réfléchir. Cette affreuse chaleur, dans laquelle son oncle semblait à l'aise, lui faisait mal à la tête; le café au lait, avalé de force, lui pesait sur l'estomac, et la fournaise brûlait ses yeux, qu'elle attirait pourtant. Ces hommes demi-nus, ces gamins hâves, en guenilles, lui semblaient, dans le rayonnement du four, autant de démons et de diablotins occupés à quelque besogne maudite. L'idée d'être un d'entre eux, de courir avec eux autour de ce brasier terrible, bientôt, puis toujours, lui causait une insupportable répulsion; et il aurait voulu arracher sa main de celle de son oncle, pour s'enfuir, n'importe où... Mais en même temps, il se sentait une pauvre petite chose, une plante arrachée de son sol et emportée par une bourrasque, un être infime, perdu dans l'espace, faible, menacé. Cette grosse main vigoureuse, qui serrait la sienne, n'était-elle pas son unique appui? Que deviendrait-il si elle le repoussait? Aussi n'osait-il rien dire; et il continuait à regarder le four.

Cette passivité trompa Délémont; d'ailleurs eût-il pu supposer que ce travail, — le travail de son usine, — inspirât un sentiment d'horreur? C'était un travail comme un autre, pas plus difficile et beaucoup plus lucratif que la plupart des autres; il devait séduire un enfant.

— Ainsi, ça te plaît, décidément? reprit-il en se penchant vers son compagnon.

Comme, depuis deux jours, il avait à peine entendu la voix de Valentin, il prit le silence du petit pour une adhésion. Qui ne dit mot consent, n'est-ce pas? Il s'empressa donc d'appeler du geste un homme en veston qui tournait autour du four :

— Lustreau, voici un garçon qui va travailler avec nous. C'est un neveu à moi. Vous le mettrez avec Danzine, dès qu'on aura ses papiers.

Puis, à Valentin :

— Tiens, le voici, Danzine, qui sera ton chef d'équipe... Regarde-le : ce gros, fort, qui souffle les bouteilles !...

Il montrait un homme d'une quarantaine d'années, blanc, les bras solides, la poitrine découverte, qui travaillait avec deux autres : l'un, « le grand garçon, » à la mine verdâtre, aux bras flasques, comme vidés, où les muscles ressemblaient à des ficelles détendues ; et le « gamin, » mince et blond, avec une frimousse émoustillée, curieuse et vicieuse. Délémont les observa quelques instans, et dit :

— Solide, Danzine, parce qu'il est sobre. Tout est là, mon garçon. Il y a des farceurs qui prétendent que, s'ils deviennent malades, c'est la faute à l'ouvrage, à la chaleur, aux microbes qu'ils se communiquent, qu'est-ce que je sais, moi?... Un tas de sornettes !... C'est la faute à l'absinthe !... Regarde Crétot, par exemple. Il lui faut sa verte, à celui-là. Il verra ce que ça coûte !... Ceux qui finissent mal, vois-tu, ce sont ceux qui lèvent le coude, comme lui... Tu ne l'imiteras pas, j'espère... Danzine te servira d'exemple ; c'est un brave homme, tu seras bien avec lui...

Tout à coup, pris d'un scrupule :

— A propos, tes treize ans, tu les as bien sonnés?

— Oui, j'ai eu treize ans le 4 avril.

— Bon ! Tu comprends, je suis à la fois ton oncle et ton patron, je tiens à être en règle avec cette satanée loi qu'on trouve toujours devant soi, pour vous barrer la route... Entre nous, comme patron, je m'en moque, mais comme parent, c'est une autre affaire, j'ai une responsabilité, je n'entends pas que personne puisse jamais me faire des reproches... Maintenant, cours par là, mon bonhomme, amuse-toi comme tu voudras, regarde ce qui t'intéresse !

Là-dessus, Délémont lâcha la main de Valentin, et rejoignit Lustreau, avec lequel il se mit à causer en gesticulant. Et Valen-

tin resta seul, à quelques pas du four, comme un insecte égaré dans une ruche, au milieu d'abeilles laborieuses et féroces qui le dévoreraient peut-être si sa petitesse n'échappait à leurs yeux. Un moment il erra dans la tristesse de cette activité qui se poursuivait toujours égale, sans qu'un mouvement sortît de la régularité prévue, comme si tous ces hommes n'eussent été que les rouages d'une machine compliquée, merveilleusement solide et marchant sous l'impulsion d'un moteur invisible.

Que se passait-il dans sa petite âme, où tant de reflets rapides se succédaient depuis deux jours? Des choses vagues, incertaines, nuancées, de ces choses qu'on ne peut pas plus préciser que la forme des nuages, parce qu'elles sont mobiles et cessent d'être avant que le langage ait pu les figer dans ses formules. L'image de ces hommes blancs, velus, suans, aux mouvemens précis, remplissait ses yeux comme un tableau dont on ne sait s'il est vivant ou non. Et il tâchait de se figurer qu'il était l'un d'eux : demain, il recevrait la bouteille achevée dans la pince ou le sabot, comme ces gamins bruns dont les os faisaient saillie, sous la peau vidée, et il transporterait des milliers et des milliers et des centaines de milliers de bouteilles, comme avait dit son oncle; — après quoi, il irait cueillir le verre dans la fournaise, et il cueillerait des milliers et des milliers, et des centaines de milliers de ces fleurs enflammées; — et puis, pendant des mois et des mois et des années, il les recevrait d'un plus jeune pour les rouler sur le « mabre; » — plus tard encore, il soufflerait les bouteilles dans le moule tournant, sans avoir plus aucun changement à espérer, non plus pour un temps déterminé, mais jusqu'à ce qu'il soit vieux, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus, jusqu'à ce qu'il meure. Sa vie, toute sa vie s'écoulerait ainsi, dans cette chaleur, dans cet enfer. Il n'irait plus à l'école. Il ne lirait plus dans les livres qu'il aimait. La voix du maître n'ouvrirait plus à son esprit des horizons enchantés. Et tout cela lui paraissait impossible, et se réaliserait pourtant : en sorte qu'un désespoir profond l'accabla. En même temps, il songea qu'il n'avait plus sa mère, — oubliée un peu, la veille, parce qu'à treize ans les plus gros chagrins se dissipent quand on s'agite à travers des choses nouvelles, — et qu'il ne la reverrait plus, jamais plus, puisqu'elle était morte, là-bas, dans le cimetière. Il se rappela soudain, comme s'il allait la sentir encore, la caresse dans ses cheveux des mains gercées qu'il trouvait si douces. Et

des larmes coulèrent le long de ses joues, sans que personne vînt les sécher ou les remarquât. La fournaise brillait et brûlait toujours; les hommes à demi nus s'agitaient dans le rayonnement de la chaleur et de la lumière. Les enfans bruns, déguenillés, couraient autour de l'estrade, avec les bouteilles jaunes au bout de leurs pinces...

Valentin resta longtemps ainsi, dans cet isolement douloureux, osant à peine se déplacer de quelques pas; puis il s'éloigna peu à peu, avec des précautions, comme s'il craignait de mal faire ou d'attirer les yeux. Un moment, il erra parmi les dépendances, sur le sable gris auquel succéda bientôt un pré où l'herbe brûlée était rase et sèche. Il s'éloigna des bâtimens, soulagé d'échapper au rayonnement de la fournaise; et bientôt, il se trouva au bord du second bras de la rivière, dans un bosquet d'ornes, de vernes, de saules où il s'enfonça, sans plus voir l'usine. Des chars passaient sur l'autre rive. Dans les branches, une famille d'oiseaux se querellaient terriblement. Valentin écouta leurs bruissemens d'ailes à travers les feuilles et leurs piailleries. Sa présence les effraya : ils s'enfuirent, en continuant à se battre. Alors, il s'appuya contre un arbre et regarda l'eau couler. Elle était brune avec des reflets et des ombres. Elle fuyait, légère, sous les images renversées qui tremblotaient dans son miroir mobile. Elle s'en allait ainsi vers la grande mer inconnue. On oubliait tout en la regardant, parce qu'en changeant sans cesse elle semblait toujours la même. Cependant le soleil chassait les nuages et jouait avec elle, et l'air aussi, qui par momens la ridait, et les poissons dont les sauts faisaient courir à sa surface des cercles qui s'élargissaient à l'infini. Et le ciel était immense et bleu, avec des nuages de plus en plus rares, qui s'étiraient, changeaient de forme, et se dissipaient à la fin, comme si le grand soleil les aspirait dans sa lumière.

Ainsi que ces nuages, les souvenirs de deuil, le chagrin, l'inquiétude se dissipaient dans l'âme de Valentin : car c'était une de ces âmes d'enfant, toutes fraîches, où les sensations naissent et meurent dans la même minute, se chassent et se succèdent, et changent comme le ciel d'un matin de printemps; une petite âme dont nul n'aurait pu dire encore si elle serait triste ou joyeuse, saine ou gâtée, bonne ou mauvaise. A cette heure, il cessa de souffrir, il cessa de penser, il appartint tout entier à la minute présente, au bercement de la sereine inconscience des

choses, à la douceur dont l'air et le soleil imprégnaient son horizon, comme si ces quelques arbres au bord de la Seine, à deux pas de l'usine, eussent été le jardin du ciel. Oh! vivre là, toujours, devant cette eau brune, sous ces arbres, à contempler les jeux de la lumière avec l'ombre, ceux des poissons, des oiseaux et des nuages, et se mêler à ces jeux!... Oh! vivre là, toujours!...

Il ne pensa plus à rien, il ne fut plus qu'un atome perdu dans les choses. Mais tout à coup un souffle haletant, derrière lui, l'éveilla : c'était de nouveau le terrible Step, son ennemi, les yeux injectés de sang, la langue rouge pendante entre les crocs, qui était là, prêt à le dévorer. Il voulut crier; sa voix s'arrêta dans sa gorge. Une voix appela :

— Step! Step!... Ici, Step, tranquille, méchante bête!...

Le chien recula en grognant, son tronçon de queue entre les jambes, comme s'il renonçait difficilement à sa proie. Et Alice apparut en robe blanche, une ombrelle à la main.

— Hé! petit, c'est toi?...

Valentin, qui s'était dressé, tremblait sur ses jambes grêles; mais il eut honte de sa crainte, fit un grand effort pour se remettre, tâcha de sourire.

— Tu as eu bien peur?

— Un peu!

— Aussi, tu as disparu, ce matin... Voyons, que fais-tu là?

— Je regarde!

— Qu'est-ce que tu regardes?

Il élargit ses petits bras pour montrer l'espace, en répondant :

— Le fleuve, les nuages, les arbres... tout ça!

— Et tu trouves « tout ça » beau?

— Oh! oui!

Elle s'était approchée de lui; Step, ayant trouvé une bonne place à quelque distance, tourna sur lui-même et finit par se coucher en rond.

— Comment es-tu venu là?

Il s'assombrit.

— C'est oncle qui m'a amené.

Surprise, elle demanda :

— C'est mon père qui t'a amené au bord de l'eau?... Pas possible!

Il craignit d'avoir mal répondu, et s'assombrit davantage.

— Non... Il m'a amené... là-bas!

Il montra du doigt l'usine, entre les arbres.

— ... Il m'a fait voir le feu qui brûle toujours,... les hommes qui travaillent...

Et plus bas :

— C'est après, que je suis venu ici !

— Ah ! je comprends ! mon père t'a fait les honneurs de l'usine.

Dans son grand besoin de se confier, Valentin réunit son courage pour expliquer :

— Oui, il m'a tout montré !... Il m'a montré comme on fait les bouteilles... Et il m'a dit que j'en ferais, moi aussi !

— Il veut te mettre au travail, tout de suite ?

Valentin eut un mouvement de petit homme vaillant, qui affirme son droit.

— Non... il m'a demandé... si je voudrais !

— Tu as dit que oui ?

L'enfant devint tout à fait sombre, et baissa la tête. Alice répéta sa question :

— Je n'ai rien dit, fit-il enfin, très bas.

— Pourquoi ?... Tu n'osais pas ?... Mais, à moi, tu me diras bien ce que tu penses ?

Les yeux de Valentin se remplirent de larmes.

— Oh ! je comprends, va !... Tu n'as pas la moindre envie d'entrer à l'usine ?... Elle t'effraie, elle te déplaît, tu ne veux pas devenir ouvrier ?... C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Délicat comme tu l'es, tu n'as aucun goût pour ce gros travail !... Naturellement !... Je le savais bien, moi !... Voyons, parle, que veux-tu faire ?

Il hésita un instant encore, timide, effarouché, sans savoir ce qu'il craignait. Mais quoi ! il n'avait personne à qui confier ses pensées, et Alice le regardait avec des yeux si bons ! Son cœur s'ouvrit.

— Je veux apprendre ! dit-il.

Un désir infini sortait de son petit être qui se mit à vibrer. Sa timidité fondit. Il parla, les yeux dans les yeux de sa protectrice.

— Je veux apprendre dans les livres... tout !... tout !... Maman me disait : « Oui, tu apprendras, puisque tu aimes ! » Elle était pauvre, maman, mais ça ne fait rien !... Elle me disait : « Je veux que tu aies ce que tu aimes, et que tu saches tout ! »

A l'école, j'étais toujours le premier!... Oh! je voudrais tant retourner à l'école!...

Elle l'écoutait, pensive; de nouveau, elle le plaignit, comme au moment de leur première rencontre, comme si elle avait l'intuition de sa destinée.

— Pauvre petit!... Tu veux apprendre!... Ta mère pauvre aurait réalisé ton souhait. Ton oncle riche le voudra-t-il?... Écoute, j'essaierai de lui parler... Nous verrons... Maintenant, viens avec moi, rentrons... Allons, Step, vieux dormeur!... Hop!

III

Trois jours plus tôt, Alice n'aurait pas songé à discuter une décision de son père. Mais, depuis la scène de l'avant-veille, elle le croyait plus près d'elle : comme si d'avoir écouté ses plaintes eût suffi pour les rapprocher. Loin de là, Délémont s'en voulait de sa faiblesse : une nuit de ce sommeil qu'il tenait toujours sous ses ordres l'avait remis; ses préoccupations courantes reprenaient leurs droits, son travail l'absorbait de nouveau. Aux premières paroles d'Alice, il haussa les épaules :

— Te figures-tu que je vais dépenser de l'argent pour faire de ce moutard un raté? Ma foi, non! Il y en a déjà trop par le monde : ce sont eux qui répandent les détestables idées dont vous êtes tous plus ou moins infectés. L'usine est là : il y pourra faire une bonne carrière. Qu'il travaille : il n'aura rien à regretter!

La jeune fille le savait inflexible; elle essaya pourtant d'insister :

— Il paraît si faible!...

— A son âge, je n'étais ni plus grand ni plus fort que lui, fut la réponse.

Elle osa dire encore :

— Il a d'autres goûts : il voudrait tant apprendre, étudier!

On ne l'écouta plus.

— Tu prêtes tes goûts à tout le monde, ma parole! Je l'ai interrogé, moi aussi : il m'a dit le contraire. (Délémont traduisait ainsi, de bonne foi, le silence de Valentin.) D'ailleurs, a-t-il l'âge d'avoir des goûts? Les enfans changent, ne savent ce qu'ils veulent : on est bien obligé de décider pour eux.

Ainsi, le sort de Valentin parut réglé. Mais le petit, d'abord, ne s'en soucia guère : des promenades au bord de la Seine, loin

de l'usine, la rêverie, l'amitié d'Alice, les livres qu'elle lui prêtait, remplissaient des heures qui fuyaient doucement: et, pris au charme de cette vie facile, il oubliait qu'elle ne durerait pas toujours. Délemont l'y arracha brusquement, un jour qu'il le rencontra au jardin, en lui disant de ce ton de bonhomie qu'il prenait avec la même aisance quand il était en veine de bienveillance, ou quand sa volonté broyait des désirs contraires :

— Eh bien! mon garçon, tu aimes à courir les champs?... Dommage que ça ne soit pas un métier !... J'ai reçu tes papiers, tes affaires seront bientôt réglées. Ton oncle Maximilien s'en occupe aussi : c'est lui qui sera ton tuteur. Il est bien d'accord avec moi : tu entreras à l'usine, tu te mettras au travail lundi.

Les deux beaux-frères s'étaient en effet partagé la charge de leur neveu selon leurs aptitudes respectives : celui qui n'aimait pas les responsabilités officielles prenait les décisions ; l'autre les endossait ; le premier seul ouvrait sa bourse :

— Je ne puis rien faire matériellement pour cet enfant, avait dit Romanèche, j'ai tant de peine à élever les miens ! Mais, s'il s'agit de bons conseils, de directions à lui donner, de démarches, on peut compter sur moi !

Délémont, qui croyait son plan solide, répondit :

— Qu'il compte sur moi pour le reste !...

Et Romanèche n'eut garde de le contrarier.

Quelle vague de désespoir souleva le pauvre enfant quand il se trouva, demi-nu comme les autres, avec ses bras grêles, ses maigres épaules, ses jambes de sauterelle, devant le four qui flambait comme une bouche de l'enfer ! Il remplaçait un des petits moricauds tombé à la tâche, que Soutre avait fait porter d'urgence à l'hôpital des Enfans-Malades, sans avertir le *padrone;* et il se sentait si seul, si faible, si abandonné, au milieu de ces inconnus dont chacun répétait les mêmes mouvemens réglés, avec une exactitude d'automate ! Danzine lui expliqua la besogne, en paroles brèves :

— Tu vois que ça n'est pas malin ! Et tu te dépêcheras, j'espère : on nous paie à la tâche, nous autres ! Si tu lambines, ça retombe sur nous, tu comprends !

D'un geste expressif, il montrait dans l'équipe voisine un porteur à qui le souffleur lançait le sabot chargé de la bouteille ardente, et qui l'attrapait au vol, avec une adresse de singe. Valentin, très gauche de nature, hésitait sous les mauvais

regards de buveur d'absinthe que lui décochait Crétot, livide et les bras flasques. Une fois, le sabot glissa de ses mains, la bouteille se brisa sur le sol. Il se baissa machinalement pour ramasser les morceaux, se brûla un doigt de la main gauche, et retint héroïquement un cri de douleur.

— Tu te figures que ça te servira d'être de la famille? lui cria Crétot... Crois pas ça ! A l'atelier, on est tous égaux !

Danzine répéta, comme un écho :

— Tous égaux !

Et Valentin comprit qu'ils lui en voulaient ou se méfiaient de lui, à cause de cette parenté qui l'amenait là. C'était la solitude qui commençait ainsi, la pire, qui vous isole au milieu d'êtres de mêmes apparences et plus étrangers que des animaux d'espèces ennemies : elle vous enveloppe comme une atmosphère où vous étouffez sans pouvoir la fuir ; elle tourne avec vous comme votre ombre; elle respire dans votre haleine, elle est en vous, à côté de vous, partout où vos pas se portent... Il ne répondit que par un long regard d'angoisse qui fit le tour du chantier pour chercher une sympathie et ne rencontra que des indifférens, aussi insoucieux de son désespoir que du verre en fusion dans le four. Les « gamins » étaient presque des hommes : aucun ne lui adressa la parole, pas même Julien qui se contentait de l'observer en dessous. Quant aux petits porteurs italiens, ignorant leur langue, il les voyait aller, venir, travailler, disparaître, pareils à des mouches noires dont on ne comprend pas le bourdonnement. Et des minutes, des heures, des jours s'enfuirent ainsi. S'il s'approchait de la maison, Step grognait furieusement contre lui : le maudit dogue, hargneux et stupide, ne savait pas encore s'il fallait le classer parmi les bourgeois ou les ouvriers, et flairait peut-être, sous les habits neufs qu'Alice lui avait donnés, un pauvre quand même, un ennemi naturel. Dotty, avec un intérêt pareil, le fuyait, avec des airs pincés de petite commère dédaigneuse. Son oncle semblait le confondre avec la marmaille étrangère. Alice seule lui envoyait quelques sourires, sans oser lui parler, ayant des ordres. Oh ! c'était bien la solitude, partout ! Et d'éperdus désirs de fuite ou de mort germaient dans sa tête, quand, aux heures de repos, il allait s'asseoir au bord du fleuve dont l'eau courait toujours, si fraîche et si libre !...

Un matin, Valentin vit arriver au chantier, à côté de son

oncle, un grand jeune homme blond, de figure ouverte, qui regardait à gauche, à droite, avec des yeux clairs, à l'aise comme chez lui. Les ouvriers, de leur côté, l'observaient sans en avoir l'air, au risque de perdre quelques secondes, puis louchaient du côté du patron, en goguenardant. Délémont, cependant, avait ce sourire forcé, cette démarche nerveuse, ces mouvemens saccadés qui trahissent la contrainte. Et les deux hommes avançaient à la manière de deux chevaux qui souffrent de marcher ensemble : quand l'un pressait le pas, l'autre ralentissait instinctivement ; si celui-ci inclinait vers la droite, celui-là s'empressait de prendre la gauche ; quand Délémont faisait le geste de montrer quelque chose, son compagnon regardait du côté opposé. Ils causaient à voix basse, comme deux amis qui se font des confidences ; et les sourcils du maître-verrier, avec leurs pointes hérissées comme des virgules retournées, se fronçaient furieusement.

L'étranger s'arrêta devant Valentin, le considéra un instant, demanda :

— Ce petit-là, monsieur Délémont, vous êtes bien sûr qu'il a l'âge ?

— Parfaitement sûr, monsieur l'inspecteur.

— Vous avez ses papiers ?

— A votre disposition... D'ailleurs, si vous voulez tout savoir, c'est mon neveu.

— Ah !...

Le ton de cette exclamation parut signifier : « Dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. » Et les deux hommes continuèrent leur tournée.

Valentin les suivit des yeux. Fixé sur lui quelques secondes, le clair regard de l'inconnu lui avait donné comme un frisson d'espérance : énergique et fine à la fois, juvénile, blonde et lumineuse, cette figure étrangère l'attirait comme une figure surnaturelle de libérateur. Et voici qu'elle s'éloignait, voici qu'elle se perdait dans les groupes !...

Sans hâte, en visiteur qui ne veut rien manquer du spectacle, l'étranger fit le tour de l'estrade. Il appela quelques-uns des petits moricauds. Il les interrogea par gestes : tantôt les diablotins, feignant de ne pas comprendre, imposaient à leur physionomie expressive un mutisme qu'elle avait grand'peine à garder ; tantôt ils agitaient les bras, mettaient la main sur leur cœur, roulaient leurs yeux de braise, remuaient la figure dans une telle panto-

mime, qu'on devinait leurs moindres pensées, pendant que le *padrone*, derrière l'étranger, les fascinait du regard. Comme le travail en souffrait, les souffleurs prenaient des mines furieuses. Mais l'intrus ne s'en souciait pas plus que des signes d'impatience de Délémont. Puis il revint sur ses pas, pour mieux s'assurer de ce qu'il avait vu. Peut-être rencontra-t-il les yeux tristes de Valentin qui l'appelaient à l'aide; peut être devina-t-il la prière muette qui montait à lui du fond de ce petit cœur désespéré. Le fait est qu'il s'arrêta de nouveau devant l'enfant. Un moment il observa la grêle poitrine blanche, trempée de sueur, qui se soulevait sous la chemise ouverte, les omoplates qui s'accusaient à chaque mouvement des bras minces, l'effort des mains grêles crispées sur le manche du sabot. Il parut réfléchir, puis, le désignant du doigt, demanda au maître-verrier :

— L'avez-vous fait examiner par un médecin, avant de le mettre à cette besogne?

Délémont, stupéfait, se récria:

— Examiner par... Qu'est-ce que vous me dites là?... Va-t-on m'obliger à consulter la Faculté pour choisir mon personnel, à présent?

Le sang lui montait aux tempes, envahissait ses fortes oreilles velues, et ses lèvres tremblaient. Indifférent à ces signes menaçans, l'inspecteur répondit du ton calme d'un homme qui ne redoute aucune colère, étant sûr d'en avoir raison :

— Vous savez que la loi m'autorise à exiger cette précaution.

— Je vous ai dit que cet enfant est mon neveu! Vous devez comprendre que je ne désire que son bien. Et son tuteur est d'accord avec moi.

Il avait élevé la voix... Valentin l'entendit et resta le sabot à la main, l'oreille dressée pour tâcher de saisir au vol la réponse de l'inspecteur:

— J'en suis persuadé, monsieur. Mais avec les meilleures intentions du monde, on se trompe parfois. Cet enfant me paraît trop faible pour un tel métier : regardez-le, il est épuisé de fatigue, il n'en peut plus!

Le maître verrier haussa les épaules :

— C'est toujours ainsi les premiers temps. Après, ils s'habituent, la fatigue passe.

— Celui-ci est si chétif! Voyez ces membres fragiles, cette poitrine enfoncée!

— Il a eu une enfance trop sédentaire : l'exercice le fortifiera.

— Il ne s'agit pas d'exercice, mais d'un travail continu, excessif. Munissez-vous donc du certificat nécessaire, monsieur Délémont, je le réclamerai à ma prochaine visite.

Il ajouta, comme pour justifier son insistance :

— Chacun a ses responsabilités, monsieur, et les comprend à sa manière.

Et les deux hommes quittèrent le chantier, côte à côte.

Il y avait entre eux une antipathie naturelle, qui aggravait l'incompatibilité de leurs fonctions : de tempéramens, d'instincts, de caractères opposés, ils représentaient en outre, avec d'autant plus d'éclat que leurs deux individualités étaient plus vigoureuses, deux courans irréconciliables destinés à se heurter sans cesse, et violemment, dans la nouvelle organisation des forces sociales.

Alcide Délémont, cet ancien ouvrier fils de ses œuvres, créateur du petit monde dont il était l'axe et voulait être le dieu, tenait à son autorité d'abord par penchant despotique, ensuite parce qu'il l'estimait nécessaire. L'usine, en effet, dépendait des capacités grâce auxquelles il l'avait restaurée, qui la maintenaient à travers des obstacles où d'autres sombraient, qui en assuraient le progrès continu dans la dureté des temps. Étant sa création, elle devait lui appartenir, jugeait-il, sans réserves ; elle tenait à lui comme par une attache organique ; leurs deux destinées se complétaient jusqu'à se confondre ; la prospérité de l'usine dépendait de lui, comme sa prospérité dépendait de celle de l'usine. Cette étroite solidarité d'intérêts lui donnait à son sens le droit de tout exiger de ses subordonnés, comme elle lui imposait l'obligation de tout faire pour la bonne marche d'une entreprise qui lui devait d'être et qui absorbait sa vie. Étant seul responsable, il se jugeait seul maître, et maître absolu. Ceux qui travaillaient à l'usine, depuis lui-même jusqu'au dernier des manutentionnaires, n'existaient à ses yeux que par rapport à l'usine. De même, ce qui se passait au dehors de son enceinte n'importait qu'autant qu'elle en pouvait pâtir ou profiter. Il haussait les épaules quand quelque incident, qui ne touchait pas directement la verrerie, attirait un instant son attention sur ce mouvement social dont la courbe ascendante semble représenter un des plus grands efforts de notre temps. Ce qu'il en

voyait inquiétait à peine sa prévoyance, s'il n'en était pas atteint, et l'irritait, dès qu'il se sentait touché. Il ne pouvait comprendre, par exemple, au nom de quels intérêts supérieurs, ou de quels principes généraux, des législateurs ignorans de son industrie lui imposaient tout à coup les entraves de lois incohérentes, bâclées hâtivement, aussi fallacieuses, disait-il, que leurs programmes électoraux, et dont les élémens passables s'éliminaient au souffle des amendemens. Il les tenait pour de dangereux utopistes, qui préparent la ruine commune sous couleur de défendre les droits de chacun. Contre ces usurpateurs de la force publique, tout moyen de défense lui paraissait légitime; et la haine qu'il leur vouait retombait sur ceux qu'il appelait leurs suppôts.

Or, Antoine Burier était précisément un de ces « suppôts, » par ses fonctions d'inspecteur du travail que la loi du 2 novembre 1892 venait de préciser et d'élargir. Il l'était même avec un zèle, une compétence, une conviction qui eussent pu démontrer que l'axiome : *la fonction crée son organe* est aussi vrai dans l'économie sociale que dans les sciences naturelles. Blond, grand, svelte, le front volontaire, les traits fins, d'un dessin précis, il avait une expression ouverte, résolue, loyale, qui lui gagnait la confiance, sinon la sympathie; sa voix, d'un beau timbre sonore, donnait à ses paroles un singulier accent de gravité; ses gestes rares, un peu solennels, sa démarche, son attitude, indiquaient la parfaite assurance d'un homme qui sait que sa jeunesse est diplômée et que son inexpérience peut au besoin se réclamer d'une filière administrative infaillible. Il était imprégné des théories, des sentimens, des passions et des aspirations d'où sortit cette première des lois sociales que devait édicter la troisième République, avec peut-être plus de bonne volonté que de compétence. Investi par elle de fonctions délicates, il les remplissait avec une ardeur intransigeante que tempérait, — en apparence du moins, — la courtoisie de ses manières. D'intelligence assez pénétrante, mais étroite, d'esprit simplificateur, il rentrait dans la catégorie des jeunes hommes *à principes* comme l'éducation officielle en produit tant, qui sacrifieraient allégrement, dans la pratique, la terre entière avec ses habitans à l'excellence idéale de leurs doctrines. Ayant sur toutes choses des opinions tranchantes, il divisait d'un coup la société en deux parts inégales : d'un côté les capitalistes, — exploiteurs ou jouisseurs, oisifs,

inutiles, pervertis par la prospérité, malhonnêtes; de l'autre, les travailleurs, — surmenés, exploités, indispensables, soumis à toutes les privations injustes, ornés de toutes les vertus. Entre ces deux forces rivales, dont, par définition, l'une était excellente et l'autre détestable, qui se combattent et dont il faut régler l'équilibre en attendant que la seconde ait définitivement asservi ou supprimé la première, l'État lui semblait le régulateur nécessaire et tout-puissant. Jamais cette idée ne l'effleura, qu'en fait l'État constitue une troisième force qui, dépendant inégalement des deux autres, les favorisera tour à tour au gré de ses propres intérêts. Il en attendait la juste répartition des biens, l'émancipation des intelligences, tous les bienfaits que depuis les premiers temps du monde social les hommes attendent des tyrans qu'ils se donnent : il y croyait comme au vrai dieu des temps nouveaux. La loi du 2 novembre 1892 était à ses yeux la révélation, — incomplète encore ! — de cette religion naissante. Il la regardait comme un premier pas dans la voie du salut, ou mieux, comme une base de législation qui serait dans l'avenir ce que le Décalogue est à nos codes compliqués. Aussi en surveillait-il les contraventions avec une piété inflexible, qui exaspérait les industriels de sa circonscription.

Chaque fois qu'il entrait dans les ateliers de la Grande Bouteillerie, c'était pour Délémont une humiliation qu'exaspérait l'obligation de la supporter. Le maître verrier eût préféré voir arriver le pire fauteur de grèves, le plus dangereux pilier de syndicat, l'anarchiste le plus subversif aux poches bourrées de dynamite, plutôt que ce fonctionnaire correct, d'air bourgeois, de manières douces, de paroles courtoises, mais armé de sa loi comme d'une épée invincible. Contre ses autres ennemis, perturbateurs de l'ordre, il possédait la meilleure défense, puisqu'il n'avait qu'à requérir la force publique à son aide; celui-ci, au contraire, pouvait retourner contre lui les irrésistibles moyens de l'appareil judiciaire, et l'y broyer rien qu'en prenant une note sur son calepin. Vis-à-vis des autres, il était le maître qui triomphe à coup sûr, s'il découvre quelque trame ourdie contre lui; tandis qu'il se voyait forcé de ruser à son tour pour égarer la surveillance de l'inspecteur, dont la perspicacité perçait à jour ses roublardises. A cette heure, au terme de la promenade à travers les ateliers, — quelle rage secrète le forçait à accompagner pas à pas l'adversaire? — une dernière humiliation l'at-

tendait. Burier s'installa devant le bureau, comme chez soi, pour compulser les livrets des petits Italiens. Il les prenait l'un après l'autre, les ouvrait, en examinait avec une attention méticuleuse les dates, les signatures, les sceaux, les légalisations. Comme cet examen se prolongeait, Délémont perdit patience. Il repoussa nerveusement les papiers dont il feignait de s'occuper, et, revenant à l'entretien de tout à l'heure, s'écria :

— Ah çà! il ne vous suffit pas de surveiller nos relations avec nos ouvriers, vous voulez donc intervenir jusque dans nos relations de famille? L'État comprend mieux que les patrons les intérêts de l'industrie, c'est entendu : va-t-il comprendre ceux des enfans mieux que les pères, les oncles, les tuteurs?

Burier leva sur Délémont ses tranquilles yeux clairs, en répondant :

— L'État est le protecteur naturel des faibles, des mineurs. Pour moi, je m'en tiens à contrôler l'exacte observation de la loi.

D'un ton dont l'imperceptible ironie devenait légèrement agressive, il ajouta :

— Cela suffit à m'occuper, je vous assure!

Il se remit à examiner les carnets. Le maître verrier marchait dans la petite pièce comme dans une cage, en déplaçant rageusement les objets qui lui tombaient sous la main.

— Ah! sans doute, cela suffit, dit-il... Cela doit suffire abondamment!... C'est plus qu'il n'en faut pour préparer la ruine de notre industrie, et celle de toutes les industries, — la ruine du pays... Votre loi, — sa voix souligna ce mot d'un trait furieux, — bouleverse pour nous les conditions nécessaires de la production. Il nous faut des enfans : comment supporterons-nous la concurrence des Belges ou des Allemands, si nos porteurs et nos gamins doivent être des adultes, payés comme tels? Eh bien! monsieur, nous ne trouvons plus d'enfans!... Positivement, nous n'en trouvons plus!... Votre Assistance publique nous en offre quatre quand nous en demandons trente!... Nous ne savons plus où les prendre!...

Comme l'inspecteur gardait le silence, il l'interpella directement.

— Où voulez-vous que nous les prenions, dites?

— Ce n'est pas à moi de vous en procurer, monsieur, répondit paisiblement Burier. D'ailleurs, je ne vois pas que vous

chômiez, non plus que vos collègues. Chaque fois que je viens, — et vous trouvez sans doute que c'est assez souvent, — vos fours sont en pleine activité, vos équipes au complet.

Il s'attarda sur un des carnets, en consultant ses notes, finit par le refermer, et dit :

— En ce moment, par exemple, n'avez-vous pas tous les enfans qu'il vous faut? Il me semble que ces petits Italiens vous fournissent un contingent très raisonnable... Et ce ne sont pas des adultes, ceux-là, oh! non!... Ce sont des enfans, de petits enfans!...

Le maître verrier arrêta sa promenade, les mains derrière le dos.

— Que voulez-vous dire, monsieur l'inspecteur?... Prétendez-vous qu'ils n'ont pas l'âge légal?... Vous avez leurs livrets devant vous : vous pouvez voir qu'ils sont en règle!...

— En effet, ils sont en règle : il y a les dates et les signatures, c'est vrai... Mais...

Délémont l'interrompit en ricanant :

— Allez-vous m'accuser de les falsifier?

— Non certes, monsieur, pas vous. Mais ceux qui vous les fournissent, qui sait?

— Encore faudrait-il l'établir!

— Cela ne me sera peut-être pas impossible.

L'inspecteur montra un des carnets :

— Tenez, celui-ci, Gaspardo Cremona, regardez-le, je parie qu'il n'a pas douze ans. Et, ici, il en a quinze!... Vous comprenez que nous ne prendrons pas toujours des vessies pour des lanternes... D'autant plus que, de divers côtés, on commence à s'émouvoir de cette traite, on nous en signale les abus...

Un peu troublé peut-être, Délémont répondit, par bravade :

— Cherchez, monsieur l'inspecteur, cherchez, puisque c'est votre fonction!... En attendant, tout est en ordre, tout est régulier.

Burier corrigea :

— Tout *paraît* en ordre, tout *semble* régulier.

— M'en faut-il davantage, par hasard? Vous savez, je la connais aussi, votre loi, je suis couvert par le troisième paragraphe de l'article 26.

— Vous arguez de cet article pour vous contenter des apparences? Bon! Je vous avertis que mon administration a le devoir de se montrer plus exigeante.

— De quoi diable se mêle-t-elle, votre administration? Allez-vous alléguer que la République surveille l'hygiène et l'instruction de ses futurs citoyens? Ceux-ci n'en sont pas, ils viennent de provinces misérables où leurs camarades meurent des fièvres et de la pellagre quand ils ne crèvent pas de faim. Ils sont donc trop heureux de trouver ici un travail facile, bien payé!

Burier corrigea de nouveau.

— Bien payé... à leur négrier.

— Ainsi le veut le contrat qu'ont signé leurs parens. Moi, je paye bien, le reste ne me regarde pas. Comme leurs pères ne sont pas citoyens de la République française, mais sujets du roi d'Italie, ils conservent encore quelques libertés, dont celle de disposer de leurs enfans mineurs...

— Et ils en abusent pour les vendre comme des esclaves à d'épouvantables gredins qui les munissent de faux papiers... que vous acceptez... Mais le roi d'Italie, comme vous dites, pourrait bien s'émouvoir, si nous en jugeons par ce qui se passe à son ambassade. Le moment approche où des voix s'élèveront pour rappeler les droits de l'humanité : soyez sûr que je ferai mon possible, dans ma petite sphère, pour que cela ne soit pas en vain!

Sur ces mots, Burier rassembla les carnets, en fit une pile régulière, et se leva pour partir.

— Si vos collègues vous ressemblent, grommela Délémont, nous n'avons plus qu'à fermer toutes les usines de France.

Debout sur le seuil, sa serviette sous le bras, son chapeau à la main, Burier répondit, avec son implacable sérénité de théoricien.

— Qu'elles se ferment, monsieur, si, pour rester ouvertes, il leur faut violer la Loi! C'est une conséquence de la Loi qui ne me regarde pas. Je n'ai d'autre souci que d'en surveiller l'application. C'est pourquoi je vous ai prié de faire examiner votre neveu par un médecin. Et c'est pourquoi je vous conseille de vous méfier des forbans qui vous livrent ces petits malheureux : vous pourriez regretter un jour d'avoir trop facilement accepté leurs faux et leurs mensonges.

Il sortit là-dessus; Délémont jeta dans un carton vert les carnets qui venaient de lui attirer cette algarade.

« Dire que ces idées se répandent dans le pays! songeait-il. Dire que toutes les classes sociales s'en imprègnent, qu'elles infectent l'atelier, que nombre de patrons les acceptent, qu'elles se

glissent jusque dans ma famille! Je les sens partout autour de moi. Mes ouvriers ne me regardent plus comme un maître, c'est l'État qui est à ma place. Ils en attendent tout, ils savent qu'ils en peuvent tout exiger, parce que l'État, c'est-à-dire, en fait, le gouvernement, a besoin de leurs voix, qui sont le nombre. Ce n'est plus à moi qu'ils obéissent, c'est à lui seul. Et pas même, c'est à leurs instincts, à leurs passions, à leurs appétits. Sous couleur de les diriger, l'État les flatte et les suit, comme font les chefs en ces temps d'anarchie. Moi qui ai de l'énergie, des traditions, de l'autorité, je me défends encore. Mais après moi? Mon fils ne sera plus qu'un prisonnier dans son usine, enchaîné par des lois vexatoires, dénoncé par ses employés, surveillé par des brigades d'inspecteurs, tyrannisé, étranglé, dévalisé comme au coin d'un bois, et le plus légalement du monde!... »

A ce point de ses réflexions, il s'irrita en pensant que Bernard, loin de partager ses révoltes, acceptait allégrement cette tyrannie, avalait sans rancune ces humiliations, prenait au sérieux cette hypocrisie officielle.

« Et Soutre de même, se dit-il encore, cet imbécile de Soutre en qui j'avais confiance, parce que je le croyais trop bête pour tomber dans ces rêveries qui, toutes stupides qu'elles sont, n'en exigent pas moins quelque contention d'esprit! »

Justement Soutre arrivait, de son allure gênée d'homme trop grand, trop fort, encombré de muscles qu'il ne sait comment employer en temps ordinaire.

— Ah! Soutre, mon cher, que n'étiez-vous là tout à l'heure! Vous auriez entendu Burier, votre ami...

Le géant protesta : quelles que fussent ses tendances quand il s'agissait de la politique générale, il ne pouvait être l'ami d'un homme qui nuisait à l'usine.

— ... Votre coreligionnaire en socialisme, enfin, ou en solidarité, comme on dit dans votre jargon... Il sort d'ici. Ah! si vous l'aviez entendu!... Voyons, ne comprenez-vous pas où ils nous mènent, ces gens-là?... A la ruine, à la faillite, mon ami, et c'est ce qu'ils veulent!... Je vous assure que, pour un rien, je mettrais la clé sous la porte!... Cela vaudrait mieux... Oui, mieux vaut aujourd'hui casser des cailloux sur les grandes routes que d'être un chef d'industrie : on est un fonctionnaire, alors, on est protégé par le gouvernement; on en est, ma parole, ou peu s'en

faut!... On a pour soi les gendarmes, les tribunaux, l'État, quoi!... Tandis qu'un pauvre diable de patron n'ose plus embaucher un ouvrier sans trembler comme un malfaiteur... N'est-il pas coupable d'avoir créé quelque chose? Aussi on le surveille comme un forçat qui a fini son temps. Ah! mille tonnerres, notre métier devient un beau métier, et je plains ceux qui nous succéderont!

Soutre écoutait en hochant sa bonne grosse tête de gladiateur où se faisait un dur travail : oui, sans doute, les doléances du directeur lui semblaient justes, — mais aussi celles des ouvriers; il ne voulait déposséder personne de biens acquis honnêtement, — mais il désirait que tout le monde en pût acquérir; l'intervention de Burier dans les affaires de l'usine l'exaspérait, — mais la loi de 1892 n'imposait que des réformes équitables; ces réformes, les chefs d'industrie ne les accepteraient jamais de leur plein gré, et la santé publique, l'avenir de la race, en exigeaient la pratique. Comment sortir de ces difficultés?

— Voyons, répondez, si vous trouvez que j'ai tort! Défendez votre loi, vos inspecteurs, vos opinions, enfin!

— Oui, oui, soupira le géant de sa drôle de petite voix de crécelle, mieux vaudrait qu'il n'y eût ni lois, ni inspecteurs... Mais...

Il s'arrêta, sans cesser de balancer sa bonne tête perplexe sur son énorme cou, qui se plissait en bourrelets au-dessus du col; il n'était pas grand clerc; il ne redoutait rien tant que les discussions, où jamais il n'exprimait ses idées comme il aurait voulu :

— Mais quoi, mon ami?...

— Ah! voilà!... Il faudrait que... que... que les hommes soient parfaits, pour ainsi dire!

— Hé! que me chantez-vous là?... Il n'y avait pas de lois ouvrières autrefois : est-ce que les hommes valaient mieux qu'aujourd'hui? Pourtant ils n'en fondaient pas moins des usines! Ils n'en faisaient pas moins des affaires!

Soutre chercha laborieusement le point faible de cette argumentation; et il mit le doigt dessus :

— Bien sûr, oui, bien sûr... Ça ne gênait pas les usines, qu'il n'y eût pas de loi... Et les patrons étaient contens... Dame! ils pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient... Seulement... seulement... les ouvriers?... Et voilà, c'est pour eux, c'est pour les protéger qu'on a fait la loi...

Aussitôt Délémont se récria :

— Pour les protéger!... Contre qui? contre nous?... Oserez-vous soutenir que c'était nécessaire?... Sans chercher plus loin, avez-vous jamais vu qu'on ait abusé d'eux, ici?... Je leur ai construit une cité : vous ne prétendrez pas que leurs logemens sont insalubres? Ils ont de l'air, de la vue, de l'espace, tout ce qu'on peut souhaiter!... Et leurs coopératives, que j'ai organisées? Elles marchent à merveille, ils sont bien nourris, à bon compte, habillés de même, ils ont un médecin gratis, des secours s'ils sont malades, une salle de lecture, des conférences. Voyons, Soutre, soyez juste : qu'est-ce que l'État peut leur donner de plus?

Soutre resta perplexe : ses bons yeux de chien fidèle se chargeaient de tristesse; les veines de son front se gonflèrent dans l'intensité de son effort cérébral. Comment répondre? Il aurait fallu dire que la construction de la cité avait été une excellente spéculation, puisqu'elle rapportait du 7 pour 100 à son propriétaire et mettait les ouvriers dans sa main ; qu'il n'en allait pas autrement pour la coopérative; que Délémont, président honoraire du comité, la menait à sa guise, et souvent à son profit, puisque, par exemple, la Société consommait à elle seule tout le vin des vignes que sa femme possédait dans le Gard, et qui n'était pas fameux ; et qu'ainsi partout et toujours, chaque fois qu'un patron travaille au bien de ses ouvriers, ses efforts tournent à son avantage. Jamais Soutre n'aurait su expliquer des choses si complexes, à un homme si redouté.

— Si on faisait ce qu'on doit faire, murmura-t-il, c'est bien sûr qu'il n'y aurait pas besoin de lois... Mais est-ce qu'on le fait, monsieur Délémont?... Ici même, vous savez bien...

Il s'arrêta net, effrayé de son audace, foudroyé par un regard furieux.

— Ici?... ici?... Quoi?... Que dites-vous?... Il y a quelque chose ici qui ne va pas?... Allons, parlez, expliquez-vous, mille tonnerres!...

Soutre commença par battre en retraite :

— Oh! je sais bien que les ouvriers sont plus heureux ici que partout ailleurs, monsieur Délémont!... Ils gagnent assez, ils sont bien traités, ils vivent bien, quoi! personne ne dira le contraire.

Cette concession faite, il insinua :

— Mais voilà, il y a les enfans... C'est l'industrie qui veut ça, je sais... Mais enfin, les enfans... Ah! les enfans... surtout ces petits Italiens...

— Voulez-vous bien vous taire!... Est-ce ma faute, s'ils viennent d'un pays d'où ils apportent un tas de maladies?... et si leur *padrone* est une fripouille qui les exploite?... Ai-je à m'occuper de leurs rapports avec lui?... Suis-je leur père, par hasard? suis-je responsable d'eux?... Il nous faut des enfans, vous le savez mieux que personne! Je les prends où je les trouve, je les paie, qu'est-ce qu'on peut me reprocher?... Me direz-vous, comme l'autre, qu'il faut fermer l'usine?... Vous savez bien qu'elle marchera, moi vivant, malgré vos lois, malgré vos inspecteurs, malgré tout!... Quand je n'y serai plus, vous aurez bientôt fait de la mettre en bas, avec vos idées, entre vous, mon fils et ma fille... Mais, tant que j'aurai un souffle de vie, je la défendrai!... Et tant que je serai le maître, vous marcherez droit, Soutre, et Bernard aussi, et tout le monde!...

Il sortit là-dessus, furieux, congestionné, laissant son colosse de sous-directeur écrasé par le poids de tant d'insolubles problèmes, comme un Atlas sous un monde alourdi.

IV

La matinée entière du maître verrier s'était donc écoulée en discussions oiseuses. Aussi se mit-il à table de fort méchante humeur. Il défit brusquement sa serviette en grondant, sous prétexte que l'omelette n'arrivait pas exactement à la minute. Puis il trouva qu'elle manquait de sel. On mangea sans rien dire. Alice, Estelle et la petite Dotty échangèrent à peine quelques paroles à voix basse. Mme Délémont, les yeux fixés sur son assiette, roulait entre ses doigts ses boulettes de pain. Il y avait quelque chose de si dolent dans son attitude qu'Alice lui demanda si elle souffrait. Elle leva sur la jeune fille des yeux inquiets et troubles, et passa la main sur son front:

— J'ai mal à la tête, dit-elle.. Un peu!...

Son mari ne l'avait pas regardée: il poursuivait des réflexions qu'il jugeait inutile de communiquer. Pourtant, il lança tout à coup cette phrase inattendue:

— Décidément, Soutre est par trop bête!

Personne ne la releva. Estelle seule avait tressailli.

En apportant le café, qu'on buvait toujours immédiatement après le dessert, Jérôme dit :

— Il y a là un prêtre qui demande Monsieur.

— Un prêtre !... Pour quelque collecte, sans doute... Va le recevoir, Alice. Et ne sois pas trop généreuse, n'est-ce pas ? Cent sous, et encore !

Alice sortit. Esther et Dorothée la suivirent. Un instant après, Mme Délémont sortait à son tour, sans avoir touché à sa tasse pleine, comme si une voix qu'elle entendait seule l'appelait. Délémont leva les yeux au plafond, pour protester contre la singularité de ces allures, et déplia son journal. Ses yeux tombèrent sur les détails d'une grève dans des établissemens métallurgiques : on venait de relâcher des meneurs, arrêtés pendant une rixe ; loin de se calmer, ils recommençaient à semer la tempête. Ses sourcils se froncèrent, il plissa les lèvres et frappa du poing son genou : des gaillards comme ceux-là peuvent tout se permettre, pensait-il, mais qu'un malheureux patron néglige quelques formalités stupides... En ce moment, la porte se rouvrit ; Alice, très agitée, introduisait le prêtre, en disant :

— Papa, ce n'est pas pour une collecte. M. l'abbé Médal veut te parler : il faut que tu l'écoutes !

Délémont vit sur le seuil, dans une soutane râpée, un prêtre de peu d'apparence, d'âge incertain :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, en se levant.

C'étaient encore les petits Italiens ! Il le comprit aux premiers mots du prêtre, qui racontait avec un léger accent du Midi sa visite de l'avant-veille à l'hôpital des Enfans. Il s'y rendait pour un petit tuberculeux de sa paroisse ; le malade du lit voisin attira son attention :

— Personne n'entendait sa langue, monsieur. Ce pauvre enfant restait donc là, tout seul, sans pouvoir s'exprimer autrement que par des gestes. Il est vrai que ses yeux parlaient, de grands yeux noirs, des yeux désespérés !... J'ai reconnu un Italien, je me suis approché, je l'ai interrogé...

— Et il s'est plaint ! interrompit Délémont avec un petit ricanement sceptique.

Le prêtre le regarda, étonné du ton :

— Non, monsieur, il ne s'est pas plaint : c'est ce qu'il y a de pire. Bien qu'il ne fût à l'hôpital que depuis peu de jours, il devait souffrir depuis longtemps, pour être à ce point exténué.

Sa maigreur attestait de longues privations, et sans doute de mauvais traitemens. Il me dit pourtant qu'il était très heureux, bien soigné, bien payé, malade par la seule volonté de Dieu. J'ai eu mille peines à lui faire raconter qu'il venait de la Basilicate, avec d'autres enfans amenés par un nommé Gotto, et qu'il travaillait chez vous... Je connais les mœurs de ses compatriotes, monsieur, j'ai compris qu'il mentait par terreur de son *padrone*, et parce que, dans son pays, on ne dénonce jamais personne. En sortant de l'hôpital, je me suis livré à une rapide enquête : j'ai découvert le bouge où Gotto loge vos petits ouvriers, à Billancourt ; j'y ai pénétré :... Ah, monsieur !... Je ne leur ai rien demandé : ils m'auraient tous répondu comme le moribond. Mais j'ai interrogé quelques personnes du voisinage...

Délémont, qui écoutait avec impatience, interrompit :

— Vous avez interrogé des voisins sur ce qui se passe parmi mes employés ?... Mais... de quel droit, je vous en prie ?...

Le prêtre fixa sur lui ses yeux limpides, en répondant :

— Je ne me suis pas posé cette question, monsieur... J'ai pensé que vous ignoriez l'effroyable misère de ces petits êtres tombés dans des mains infâmes, et j'ai voulu vous renseigner...

Avec la volubilité de sa race, il dépeignit ce qu'il venait de voir ou d'apprendre : la cave humide, sans soupirail, plus noire qu'un cachot, la paille jetée sur le sol, rare et sordide, les déchets de légumes gâtés, ramassés autour des corbeilles du marché, qu'on leur donnait pour toute nourriture, et leurs pauvres corps zébrés de coups :

— Vous ne saviez rien de cela, continua-t-il, vous ne descendez pas à de telles minuties... Mais à présent, monsieur, je vous l'ai dit, vous le savez !...

Délémont ouvrit les bras, laissa retomber ses mains sur ses genoux, et répondit d'un ton insinuant d'avocat plaidant les circonstances atténuantes :

— Vous exagérez, monsieur l'abbé, vous exagérez, ma parole ! Vous avez écouté des commérages... Et les commérages, vous savez bien, ça vous montre un bœuf là où il y a un œuf... Et puis, après tout, rien de tout cela ne se passe chez moi... A l'usine, personne ne maltraite les enfans, je vous l'affirme... Ah ! non, je ne le permettrais pas !... Comprenez bien la situation : ces petits porteurs me sont fournis par un entrepreneur avec lequel je traite et je règle. S'il ne les nourrit pas, c'est un gredin,

puisqu'il a la charge de leur entretien... Mais que voulez-vous que j'y fasse ?... C'est à lui qu'il faut vous adresser !...

A ce dernier mot, le visage mobile du prêtre, qui n'exprimait encore que l'étonnement, se nuança d'indignation :

— Autant dire, s'écria-t-il avec un geste un peu déclamatoire : Adressez-vous à l'assassin pour protéger la victime, demandez au loup de défendre les agneaux !... Un homme comme celui-là, monsieur ? Mais il pilerait ces enfans dans un mortier pour faire argent de leurs os !... Et soyez sûr qu'il vous trompe autrement encore : il vous déclare qu'ils ont l'âge légal, n'est-ce pas ? Eh bien ! regardez-les, je vous en prie, regardez-les !...

L'Église après l'État, le prêtre après le fonctionnaire, et ces ennemis naturels d'accord pour tomber sur lui !... Celui-là, du moins, ne disposait ni de la police ni des tribunaux, ne pouvait ni verbaliser, ni requérir la force publique, ni infliger des amendes : il était désarmé, il était impuissant, ses paroles se perdaient. Délémont, se sentant plus fort que lui, l'arrêta en disant sèchement :

— Pardon, monsieur l'abbé ! Je n'engage ces enfans que munis d'un carnet de la mairie où leurs papiers sont examinés : je suis donc en règle avec la loi, à l'abri de toute réclamation.

Le prêtre riposta :

— Il ne s'agit pas de vous, monsieur, il s'agit d'eux !

Venu sans méfiance, en allié qui va d'un mot éclairer un honnête homme, voici qu'il découvrait en ce bourgeois correct un complice inconscient de l'affreux bandit aux doigts chargés de bagues qui amenait à travers la frontière sa contrebande humaine.

— Si ces papiers sont faux ? ajouta-t-il.

— Ah ! fit Délémont avec un geste à la Ponce Pilate, cela ne me regarderait pas : Gotto se débrouillerait avec la justice.

Alors, la voix du prêtre s'éleva :

— Dites que vous ne voulez pas voir ! Mais celui qui ferme les yeux parce qu'il veut les fermer...

— Monsieur l'abbé !...

Le prêtre se contint et se reprit :

— Pardonnez-moi, monsieur ! J'étais si sûr de votre appui ! J'étais si sûr qu'à peine averti, vous vous hâteriez de mettre fin à ce scandale ! J'étais si sûr que vous souffririez de l'avoir toléré

chez vous!... Pardonnez-moi de m'être trompé!... J'ai peine à concevoir qu'un homme heureux, riche, et qui est père, ne frémisse pas jusqu'aux moelles au spectacle de telles misères, surtout quand elles s'abritent sous son toit, quand elles contribuent à sa prospérité.

Il grandissait, comme un messager de vérité. Délémont, les yeux à terre, mordillait ses moustaches. Alice, debout derrière son fauteuil, lui toucha l'épaule en murmurant:

— Père! oh! père, est-ce possible?

Il se retourna, il la vit bouleversée. — Depuis que montait sa fortune, bien des souffrances s'agitaient ainsi autour d'elle sans qu'il en fût touché. A peine les distinguait-il: elles n'étaient à ses yeux que la part du mal nécessaire. Pour la première fois peut-être, il en eut une vision pénible, et n'osa répondre par les argumens qu'il se donnait à lui-même, quand par hasard il s'attardait à réfléchir sur ces problèmes.

— Je vous parais dur, monsieur l'abbé? dit-il. C'est que vous ignorez combien les conditions de notre industrie deviennent difficiles!... Songez que nous ne trouvons plus d'enfans... Ma parole, nous n'en trouvons plus dans le pays!.. Alors, nous prenons ceux qu'on nous amène... Puisqu'il nous en faut, n'est-ce pas?... Ce qui arrive n'est d'ailleurs pas de notre faute... Non, non... Dame! autrefois, les patrons se sentaient responsables de leur personnel... Naturellement, puisqu'ils étaient les maîtres!... Mais aujourd'hui, c'est le gouvernement!... Comprenez-vous tout ce que déplace cette substitution d'autorité, dites?... Réfléchissez: on nous impose des lois qui nous gênent, qui nous arrêtent, qui nous paralysent... Bon!... Les lois sont là, n'est-ce pas? Justes ou injustes, bonnes ou mauvaises, il nous faut les subir... Elles suppriment notre initiative, elles nous mettent en tutelle, monsieur l'abbé!... Et savez-vous le seul recours que nous ayons contre elles?... C'est de nous en tenir strictement à ce qu'elles exigent de nous!... Parce que, comme elles sont mal faites, compliquées, vexatoires, inutiles, on s'apercevra de leurs défauts quand les patrons se déchargeront sur elles de toute leur responsabilité et de tous leurs devoirs!...

L'abbé Médal avait écouté avec une attention un peu méprisante.

— Il faut bien rendre à César ce que César exige, dit-il: César a tant de moyens de soutenir ses droits! Mais il y a Dieu,

monsieur, qui ne fait pas de lois, qui ne dispose d'aucune force coercitive...

Le maître verrier esquissa de la main droite un large geste vague, et répondit avec un fin sourire :

— Ah! monsieur l'abbé, si Dieu était aussi exigeant que César, je n'aurais plus qu'à fermer mon usine!...

— Mettez que je ne vous parle pas en son nom, répliqua le prêtre, si vous êtes de ceux qui ne comptent pas avec lui. Reste pourtant l'humanité, qui nous engage tous envers les plus faibles que nous. Mettez que je m'adresse à votre humanité, à vos sentimens de bonté, de justice! Mettez que je n'aie rien exagéré, que ce que je vous ai dit soit l'exacte vérité. Voyons, monsieur, ne regretteriez-vous jamais de l'avoir ignoré?

Délémont eut le geste d'un ministre à qui l'on signale un abus :

— Je ferai une enquête, monsieur l'abbé.

Le prêtre se leva, peu rassuré, mais sentant bien qu'il ne pourrait obtenir davantage :

— Dieu veuille vous éclairer, dit-il.

Et, après une brève hésitation :

— Un dernier mot. Je ne puis guère pénétrer dans l'antre où ces enfans sont entassés : on m'en refuserait l'entrée. Me permettez-vous de les voir à l'usine?... Aux heures où le travail s'interrompt, bien entendu!...

Délémont eut un soubresaut, et fut, cette fois, catégorique :

— Ah! non, par exemple, non, non! J'ai déjà sur les bras l'inspecteur du travail, qui entre chez moi comme chez lui... Non... Mon usine est à moi; je n'en ouvrirai pas les portes à tout venant!

Alice s'avança pour intercéder à son tour; elle fut repoussée avant d'avoir dit un mot :

— Non, non, j'ai promis tout ce que je puis accorder, je ferai ce que je pourrai... Pas d'attendrissement inutile, je t'en prie!... Depuis ce matin, on me rebat les oreilles de cette histoire; je n'en veux plus entendre parler!...

Et il s'en alla, comme il faisait toujours dans les occasions difficiles, en laissant le prêtre avec sa fille.

Délémont n'admettait pas qu'on pût être gêné dans les grandes affaires par de tels incidens. Il jugeait les choses dans leur ensemble, sans s'attarder aux détails. Pour que l'usine mar-

chât, il fallait du sable, de la potasse, du charbon, des outils, des machines, des hommes et des enfans. Ces élémens ne se combinent pas sans perte : il y a toujours des bouteilles cassées, des sables perdus, du charbon gaspillé, un accident par-ci par-là, et de temps en temps une vie sacrifiée. C'est regrettable, à coup sûr; mais on ne fait rien avec rien; et il ne s'en troublait pas plus qu'un général ne s'émeut de voir tomber ses soldats dans une charge victorieuse. Ayant donc expédié l'abbé Médal, il s'en alla faire un tour dans ses chantiers, en cherchant un moyen de tenir sa promesse sans sacrifier le concours de Gotto. Les petits Italiens, avec leurs cheveux crépus, leur yeux de braise, leur peau brune que doraient les reflets du four, travaillaient comme des nègres. Cette activité, cet entrain, ne prouvaient-ils pas d'emblée qu'ils n'étaient ni affamés, ni maltraités? Elles le rassurèrent spontanément. Pourtant, puisqu'il l'avait promis, il voulut « faire son enquête. » Justement Gotto rôdait autour du chantier. Il l'appela. C'était un bel homme, gras, prospère, bien rasé, moustaches en crocs, yeux cruels et caressans, avec un diamant piqué dans sa cravate rouge et des bagues à tous les doigts de ses mains sales, aux ongles noirs. Il s'avança, le sourire aux lèvres, en se dandinant avec des effets de torse et de cuisse.

— Hé, Gotto, dites donc! est-ce vrai que vous maltraitez vos gamins?... que vous les logez dans une cave?... que vous oubliez de leur donner à manger?... C'est un curé qui vient de me raconter ça!...

Le négrier roula les yeux, leva les bras, joignit les mains, en protestant dans son jargon :

— Santa Caterina! Santa Barbara! si on peut dire!... Interrozez-les, Moussu, interrozez-les!... Ze dirai rien, moi, pas oun mot!... Qu'ils parlent, les pétits, qu'ils disent!...

— Comment voulez-vous que je les interroge? Je ne sais pas l'italien!

Gotto désigna deux des enfans :

— Céloui-ci parle le français, moussu Délémont,... et céloui-là... Interrozez-les, ils comprendront... Interrozez comme vous voulez! Moi, ze n'écoute pas, ze m'en vais, ze ne veux pas qu'on dise c'est moi qui les fais parler!...

Il s'éloigna avec la tranquillité d'un bon *camorriste* sûr que ses victimes se laisseront arracher la langue plutôt que de man-

quer à leur singulier point d'honneur, à cette vertu bizarre de l'*omertà* qui fait des victimes les alliés de leurs bourreaux, contre leur ennemi commun, la Justice.

— Voyons, petits, venez là! Dites-moi donc, avez-vous envie de retourner dans votre pays?

Il leur demandait cela d'une voix brève, comme l'aveu d'un sentiment coupable. Les deux enfans mirent la main sur leur cœur, en récitant ensemble :

— Non, non, l'Italie, pays trop pauvre!... Faim, là-bas... Paris, belle ville!...

— Ce n'est donc pas vrai que vous êtes mal nourris, mal traités?

La pantomime s'accentua, les quatre yeux noirs roulèrent éperdument.

— Ce n'est pas vrai? répéta Délémont, en fronçant les sourcils.

— Très bien ici, dit l'un, bien manger, jamais faim!...

Le second renchérit :

— La signora Gotto, très bonne!... Oun anze!... Oun anze du bon Dieu!... Il signore aussi!... Il signore!!...

Les mains croisées sur la poitrine et le regard pâmé exprimaient l'extase. Délémont ne vit ni les membres décharnés, ni les bleus marqués aux épaules, ni la misère des corps exténués. Les paroles répondaient à ses désirs : l'enquête était finie. Il s'éloigna.

Mais un cri, — un effroyable cri qui vibra et se tut, — le fit se retourner.

En retournant à l'ouvrage, un de ses deux petits Italiens, le plus adroit, le plus leste, venait de manquer le sabot lancé par le souffleur, que d'habitude il attrapait au vol. Atteint à l'épaule par la bouteille ardente, il se tordait sous la douleur atroce d'une large brûlure. Après ce cri unique arraché par la surprise, il resta muet; son visage, affreusement pâli, se convulsa dans un effort suprême de silence; de grosses larmes roulèrent sur ses joues; et l'on put lire dans ses yeux hagards, dans ses traits tendus, le plus tragique appel de souffrance et d'angoisse, qui fût jamais arrêté par la peur dans une poitrine d'enfant. Le souffleur, désolé, parlait de l'emmener chez lui, pour le faire soigner par sa femme. Lustreau proposait l'hôpital. Gotto s'empressa de leur enlever le blessé.

— L'hôpital?... Non, non!... Le pauvre pétit, à l'hôpital, il ne voudrait zamais!... Ze l'emmène avec moi... La signora mettra de l'ouile... Oun baume... et ça ne sera rien!

Et il l'emmena, il l'emporta plutôt, comme une proie.

Délémont, assombri, déclara qu'il serait maintenant interdit de lancer la pince ou le sabot :

— Je ne veux pas de ces accidens-là, expliqua-t-il à voix basse à Lustreau. C'est absurde, ma parole! On n'abîme pas des enfans par simple imprudence, par bravade!... Vous verrez que nous finirons par avoir des ennuis!...

Pendant que son père menait ainsi rondement l'enquête promise, Alice rejoignait l'abbé Médal à l'hôpital des Enfans. Ils y trouvèrent Burier. Debout à côté du petit lit de fer perdu dans la file des lits pareils, l'inspecteur contemplait cette tête brune et pâle qui pouvait être belle et n'était plus qu'un masque de souffrance où brillaient des yeux de fièvre. A ses premières questions, l'enfant, sans les comprendre, avait répondu en se nommant : Beppo Trina; ensuite, il jeta au hasard le nom de sa petite ville : Roccasecca; puis il se tut. Et, de temps en temps, il murmurait encore, comme si ce mot renfermait la clé de toutes les énigmes :

— *Italiano... Italiano!...*

Sa figure s'éclaira quand il vit arriver le prêtre, suivi d'Alice. Burier, interrompu dans son vain interrogatoire, s'inclina froidement, l'air rogue, en arrêt contre la soutane. L'abbé Médal passa de l'autre côté du lit, et tout de suite s'entendit avec Beppo. Alice, attentive, suivit un moment sur leurs lèvres le joli gazouillis de la langue inconnue, puis demanda ce que disait le petit malade :

— Il dit qu'il est bien soigné ici, expliqua le prêtre, mais qu'il ne peut causer avec personne, et qu'il s'ennuie... Surtout la nuit, quand il ne dort pas... Il désire qu'on écrive à ses parens : je lui ai promis de le faire.

— Que veut-il qu'on leur écrive? demanda Burier.

Le prêtre échangea de nouveau quelques paroles avec l'enfant avant de répondre :

— Qu'il pense à eux; qu'il ne faut pas s'inquiéter de lui, ni venir le chercher; qu'il a toujours été bien traité par son *padrone;* que, s'il est tombé malade, c'est par la volonté du Père Éternel; qu'il guérira bientôt.

La figure de l'inspecteur prit une expression de méfiance presque haineuse : évidemment, il ne croyait pas aux paroles du prêtre, le prenait pour un allié naturel de Gotto, le soupçonnait de falsifier les réponses du petit Trina pour éloigner de lui la main tutélaire de l'Administration.

— Il dit cela? murmura-t-il d'un air incrédule. Vraiment? Est-ce possible?

Inclinée sur le malade, Alice le plaignait en lui caressant les cheveux, — ces jolis cheveux noirs que la sueur de la fièvre collait aux tempes en tristes mèches aplaties, — et l'enfant jouissait de cette tendresse inconnue qui venait adoucir son agonie.

— Comme il est pâle!... Comme il est maigre!... Je vous en prie, monsieur l'abbé, demandez-lui s'il désire quelque chose? Je voudrais tant qu'il eût un petit plaisir!

Le prêtre posa la question. Les grands yeux noirs du malade errèrent un moment, comme s'ils cherchaient, loin de ces lits de souffrance, par delà ces murs blanchis, dans l'espace libre, dans le monde rempli de splendeurs. Mais ils ne trouvèrent rien à souhaiter, et revinrent avec une indicible expression de détachement se fixer sur le prêtre, qui traduisit la réponse que leur regard accompagnait :

— Il n'a besoin de rien, mademoiselle... Il répète avec insistance qu'on l'a toujours bien traité...

En bougeant, Beppo venait de découvrir son épaule, maigre et brune, que parcourait une longue cicatrice.

— Regardez! s'écria la jeune fille... Là!... C'est un coup! c'est une blessure!

Le petit refermait précipitamment sa chemise pour cacher la plaie, en murmurant :

— *Niente!... Niente!...*

— Il faut pourtant savoir la vérité, dit Burier. C'est un cas grave, qu'il importe de tirer au clair.

Il regardait, presque menaçant, l'abbé Médal, comme s'il le rendait responsable des réponses trompeuses de Beppo. Le prêtre comprit ce regard et dit :

— Il répéterait à tous ce qu'il me dit à moi-même. Il le répéterait devant la Justice, à travers les tortures, jusqu'à l'agonie. A moins qu'on ne parvienne à lui persuader que, s'il parle, ni lui ni les siens n'auront rien à craindre de ses bourreaux. Et peut-être se tairait-il encore, par point d'honneur...

Burier gardait des doutes, incapable de comprendre des sentimens si étrangers.

— Si je pouvais lui parler! murmura-t-il. Si je pouvais l'interroger comme je voudrais.

— Formulez vos questions, monsieur, je les traduirai!

Burier hésita, méfiant encore, humilié d'accepter un tel concours. Pourtant le désir de savoir l'emporta sur le préjugé.

— Dites-lui que je suis inspecteur du travail... Il ne sait pas ce que c'est, n'importe! Expliquez-lui que je fais partie de l'Administration.... Du Gouvernement, s'il comprend mieux! Ajoutez qu'il doit dire la vérité, qu'il peut la dire sans crainte, que nous sommes plus puissans que ceux qui l'ont tourmenté et que nous voulons les punir!... Dites-lui qu'il faut qu'il parle, dans l'intérêt de ses camarades,... et qu'il est sous la protection de l'État, sous celle de la Justice!...

Ces paroles ne rassuraient point Beppo : au contraire, à mesure que le prêtre les lui transmettait, sa figure exprimait un croissant effroi, qui atteignit son paroxysme au mot de « Justice. » Il agita les mains, comme pour repousser un objet menaçant, puis les croisa sur sa poitrine : et il tâcha de se soulever sur son oreiller, en répétant dans son dialecte :

— Non, non... Bien, très bien, nous sommes très bien... Personne ne nous a fait du mal!.. Malade, moi : c'est le Père Éternel qui...

Alice se redressa, pâle d'angoisse : le mensonge était d'autant plus poignant, que la vérité sortait de ce pauvre corps ravagé, de ces membres tachés d'ecchymoses, de ces yeux mêmes qu'habitait l'épouvante.

— Dites-lui que je sais tout! continua Burier en s'échauffant. Dites-lui qu'il est inutile de me tromper, qu'on arrêtera son *padrone* et sa *signora*, qu'on les mettra en prison...

D'inexprimables terreurs traversèrent les yeux de Beppo : il vit dans sa fièvre s'accomplir à la lettre les grandiloquentes imprécations de Gotto : « Ceux qui se plaindront, je leur arracherai la langue, je déchirerai le foie de leur père, je les étranglerai avec les entrailles de leur mère!... » Il étendit la main en balbutiant :

— Nous sommes bien!... Je le jure!... Nous sommes bien, monsieur!... Le signor Gotto, excellent!... Et la signora... Oh! la signora!... une sainte, une madone, la signora!

Sous la pression de la peur, il bandait ses suprêmes énergies pour défendre ses bourreaux. L'inspecteur perdit son sang-froid et haussa le ton :

— Dites-lui, monsieur, que, s'il continue à mentir, on le punira comme les autres, quand il sera guéri !... Dites-lui qu'on le mettra en prison avec eux !...

Cette fois, le prêtre secoua négativement la tête :

— Non, monsieur, je ne lui dirai pas cela : il y a bien assez de terreurs autour de son agonie, cet enfant a le droit de mourir tranquille !... Et maintenant, permettez-moi de lui parler pour mon compte, à ma manière : peut-être obtiendrai-je plus que vous !

Il se pencha sur le malade, le sourire aux lèvres et dans les yeux. Les mots aux belles sonorités chaudes tombèrent de sa bouche. Il parlait à Beppo de son pays, de sa petite ville, des siens qui pensaient à lui et l'attendaient, de Dieu, plus fort que les méchans, protecteur des faibles... A demi soulevé sur ses coussins, l'enfant garda longtemps son air obstiné, les yeux fixes, les lèvres serrées, buté dans son mensonge. Mais les paroles devinrent plus tendres, ressemblant presque à celles que les mères tirent de leur cœur quand le vol de la mort bruit au chevet de leurs bien-aimés. Beppo chercha la main du prêtre et la baisa : la peur fuyait ; des larmes montèrent à ses yeux ; dans un mouvement désespéré d'enfant poursuivi qui cherche un refuge, il se jeta contre lui, les bras au cou, en gémissant :

— Oui, oui, partir !... Partir !... Tout de suite !... Le *padrone* est un diable ! La signora... Ah ! Santa Lucia, délivrez-nous !...

Un affreux accés de toux l'arracha des bras du prêtre, le secoua, le jeta en avant sur ses couvertures. Alice s'empressa de le soutenir, puis, quand l'accès s'apaisa, l'arrangea sur les oreillers.

— Vous vouliez la vérité, monsieur l'inspecteur, dit l'abbé Médal à Burier : vous l'avez eue !..

— Ah ! les misérables ! s'écria le jeune homme en étouffant sa voix. Mais comment les atteindre ?... Je sens qu'ils nous trompent, et ne puis découvrir comment !... Et il y a les autres, leurs vrais complices, ces honnêtes gens qui s'engraissent de la misère et de la mort !...

Il ne remarqua pas le regard du prêtre qui lui montrait Alice, en mettant le doigt sur sa bouche.

— Le croiriez-vous? J'ai vu ce matin même un malheureux enfant, chétif, malingre, lamentable, dont on veut à tout prix faire un verrier... Un assassinat, monsieur l'abbé!... Et ce n'était pas un étranger, celui-là; c'était un des nôtres,... c'était le propre neveu du même patron...

Le prêtre lui serra le bras en soufflant :

— Mademoiselle Délémont!

La jeune fille avait entendu. Elle se redressa, en refoulant ses larmes dans un beau geste de défiance et de fierté :

— Croyez bien, monsieur, que, si mon père savait...

A cet instant, elle sentit qu'elle allait mentir, elle aussi, comme le petit moribond pour sauver son maître. La phrase inachevée s'arrêta dans sa gorge. Elle cacha sa figure dans ses mains, comme un coupable pris de honte. Et les deux hommes, émus par cette douleur dont ils sentaient la violence et la noblesse, l'entendirent murmurer :

— Ah! c'est affreux!... C'est affreux (1)!...

ÉDOUARD ROD.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

(1) L'idée et quelques traits de cet épisode m'ont été fournis par la réalité. Voir entre autres, les articles de M. le marquis Paulucci di Calboli, dans la *Riforma sociale* (15 juin 1897) et dans la *Revue des Revues* (1er septembre 1897 et 15 avril 1898); ceux de M. Giuseppe Prato et Luigi Einaudi, dans la *Riforma sociale* (fasc. 11, 8e année, vol. XI) et de M. G. Prato dans la *Rassegna nazionale* (1901 et 1903); et les rapports publiés dans le Bulletin de l'*Opera di assistenza degli operai italiani emigrati in Europa e nel Levante* (1er juin et juillet-octobre 1901), que M. Prato a eu l'obligeance de me communiquer.

L'ÉVOLUTION ACTUELLE

DE

LA TACTIQUE

PREMIÈRE PARTIE

I

La guerre sud-africaine se terminait à peine, que les écrivains militaires de presque tous les pays en discutaient les enseignemens. Deux courans d'opinion se sont aussitôt manifestés. « Cette guerre ne peut rien nous apprendre, disent les doctrinaires. Elle n'a aucun rapport avec la guerre continentale, la seule qui nous intéresse. Seules, des valeurs de même ordre peuvent être comparées; or, la nature du pays, les effectifs, l'organisation, l'état moral des belligérans, diffèrent des nôtres. Conservons donc nos anciens procédés de combat. Ils n'ont amené des désastres que parce qu'ils furent mal appliqués. »

Les partisans de l'autre opinion, qui attribuent une grande importance aux progrès de l'armement, estiment que la dernière guerre marquera une époque dans l'histoire de la tactique.

La première de ces opinions, quoique défendue par d'éminens écrivains militaires, est dès maintenant abandonnée dans plusieurs armées. Les Anglais, en particulier, cruellement éprouvés par l'emploi d'une tactique copiée sur celle qui est encore en usage chez les principales puissances continentales, n'ont pas hésité à changer leurs anciennes méthodes. Les protestations d'un certain nombre de leurs chefs, attachés aux vieux erremens,

n'ont pas empêché les généraux qui viennent de faire la dernière campagne d'imposer les modifications reconnues par eux nécessaires. Elles ont été profondes. En France, où les souvenirs du champ de bataille se sont presque effacés, la résistance est plus tenace. Elle n'a pas encore désarmé, car elle trouve son point d'appui dans le formalisme obligé des cours didactiques. Sous leur influence, la doctrine du combat moderne a dévié.

Après nos désastres de 1870, un certain nombre de principes s'étaient imposés avec une telle force, qu'il ne semblait pas probable qu'on dût jamais revenir en arrière. Le fait s'est cependant produit.

Il est utile d'examiner comment s'est transformée, puis s'est perdue, la doctrine de combat imposée par l'expérience de 1870, et de résumer les principes alors admis.

Les règlemens sur les manœuvres des différentes armes la fixaient, et, comme c'est l'infanterie qui décide de la bataille, la tactique des autres armes découle de la sienne. Le règlement de l'infanterie précise la tactique d'une époque.

Une commission d'officiers chargée de rédiger ce règlement s'exprimait ainsi dans son rapport au ministre en date du 12 juin 1875 : « Un fait incontestable s'est produit : les perfectionnemens apportés depuis un certain nombre d'années à l'armement de l'infanterie et à celui de l'artillerie ont profondément modifié la physionomie du combat. Les effets dus à l'augmentation de la portée, de la justesse et de la rapidité du tir ont dépassé toutes les prévisions. L'expérience des dernières guerres le prouve surabondamment : les faits qui s'y sont produits de la manière la plus irrésistible ont provoqué des études dont les conclusions sont déjà adoptées dans presque toutes les armées étrangères.

« Aussi la discussion a-t-elle fait ressortir et admettre par la Commission comme de véritables axiomes les principes généraux suivans :

« 1° Importance prépondérante du feu comme mode d'action ;

« 2° Impossibilité, pour une troupe d'un effectif un peu considérable, de se mouvoir et de combattre en ordre serré dans la zone efficace du feu ennemi, soit en ligne, soit en colonne ;

« 3° Par suite, nécessité de fractionner les troupes en première ligne, et d'adopter pour elles le mode d'action en ordre dispersé ;

« 4° Translation forcée du combat sur la ligne de tirailleurs, autrefois chargée seulement de la préparation.

« Des troupes massées en colonne ou en ligne pleine ne sauraient plus, sous le feu, manœuvrer, combattre, ni même se tenir en position, à moins qu'une configuration avantageuse du terrain ne compense les inconvéniens d'une disposition devenue trop vulnérable. Ces formations offrent au tir de l'adversaire des buts trop étendus ; elles ne permettent pas aux armes actuelles de produire tout leur effet utile ; elles n'ont pas une mobilité suffisante, ni assez de souplesse et d'élasticité pour qu'on puisse utiliser tous les couverts du terrain.

« Dans ces conditions, elles ne présentent même plus, en raison des effets destructeurs du feu, les garanties de solidité ni les ressources qu'elles offraient jadis pour maintenir la cohésion et faciliter au chef la direction de la troupe.

« Ces précieux avantages, plus indispensables que jamais, devront donc être recherchés aujourd'hui, à portée du tir ennemi, dans des formations autres que celles de l'ordre serré, ce dernier étant d'ailleurs conservé partout où une nécessité réelle n'obligera point à l'abandonner. »

Ne pourrait-on croire que ces lignes ont été écrites au lendemain de la guerre sud-africaine ? Elles datent cependant de vingt-huit ans.

On était en droit de croire que, la doctrine ayant été fixée dans de telles conditions, rien ne serait plus facile que de suivre la voie tracée et de perfectionner l'instruction d'après les nécessités que créeraient les nouveaux engins de destruction.

Ce fut le contraire qui se produisit. On revint bientôt en arrière.

Maintenant que les événemens de la guerre sud-africaine viennent de remettre en lumière ces principes directeurs et démontrer leur formelle vérité, les doctrinaires coalisés se refusent à l'évidence et se cramponnent à leur enseignement suranné.

Ce fait peut paraître si extraordinaire que, pour éviter toute discussion, il est nécessaire de citer des textes.

Le projet de règlement sur l'exercice et les manœuvres de l'infanterie, de 1901, en ce moment en essai, s'exprime ainsi : Titre V. — Art. 52. « — Les troupes de choc s'approchent progressivement et sont placées face à l'objectif choisi. Chacun de leurs bataillons est disposé sur une ou deux lignes, les compagnies en lignes déployées ou lignes de sections par quatre, ou en colonnes de compagnie séparées par les intervalles et les distances qui conviennent le mieux aux circonstances...

« Art. 53. — La marche se poursuit ainsi, jusqu'à distance d'assaut, et à ce moment les troupes de choc doivent être arrivées à 200-300 mètres de la chaîne. Leur chef fait alors battre la charge, qui est, pour la chaîne, le signal du feu à répétition et pour les troupes de choc, celui de la marche ininterrompue à l'adversaire. »

Et plus loin, Titre VII. art. 16 : « Lorsque la préparation est jugée suffisante par le général de division, les troupes de choc s'ébranlent sur son ordre, irrévocablement et sans arrière-pensée, n'ayant qu'un but, celui d'aborder coûte que coûte l'adversaire...

« La formation de ces troupes doit être mobile et aussi peu vulnérable que possible ; elles peuvent être disposées en lignes minces successives, en lignes de colonnes de compagnie, en lignes de sections par quatre... etc. ; » puis : « La chaîne exécute le feu à répétition ; les colonnes d'assaut la rejoignent, l'entraînent en avant, chacun n'ayant plus qu'une pensée : marcher sur la fraction qui précède et la pousser quand même vers l'ennemi. »

Sans doute on va objecter que le règlement de 1901 laisse au commandement toute latitude pour faire prendre aux troupes de choc des formations « aussi mobiles et aussi peu vulnérables que possible. » Il n'en reste pas moins établi qu'il préconise la réunion, en masses, de troupes disposées en profondeur pour former les colonnes d'assaut.

Dès lors se pose cette question : Qui est dans le vrai ? Est-ce le règlement de 1875 ou celui de 1901 ?

Depuis 1870, les armes ont-elles donc diminué de puissance ? Comment se fait-il que le règlement de 1901 ordonne d'exécuter, aujourd'hui, ce qui était déjà reconnu impossible il y a trente ans ?

On peut à bon droit s'étonner d'une telle contradiction et d'un tel retour aux procédés irrévocablement condamnés.

Pour l'expliquer, il faut d'abord se rappeler que la routine est coutumière de ce phénomène de régression inconnu de la nature. Les professeurs le représentent comme un retour aux saines traditions et l'histoire docile fournit les exemples dont ils peuvent avoir besoin pour défendre leur thèse. Il n'est pas de campagne ou de bataille dont un chercheur ne puisse faire sortir la démonstration de ce qu'il veut prouver.

Pour se rendre compte de la manière dont ce changement

s'est produit, il faut se rappeler le mouvement créé dans les esprits par nos défaites.

Au bout de peu de temps, il fut admis comme évident que leur cause essentielle résidait dans l'oubli des principes de la guerre napoléonienne. Le maréchal de Moltke avait dû ses succès à l'application de la stratégie et de la tactique impériales. Cette affirmation flattait notre amour-propre. Au lieu de regarder en face les nombreuses défaillances du commandement et des troupes, il fut convenu que celles-ci s'étaient toujours parfaitement comportées. Nos désastres ne pouvaient donc provenir que de l'ignorance des généraux.

Un mot d'une haute portée philosophique : « Nous avons été battus par le maître d'école, » fut pris au pied de la lettre. Il résumait le rôle prépondérant de l'instituteur, dans le développement du patriotisme et de l'énergie morale de la nation allemande. On n'y vit que la constatation de notre insuffisance scientifique. Une fièvre de travail s'empara de l'armée et les professeurs, émergeant de toute part, eurent tôt fait de créer les doctrinaires. L'École supérieure de Guerre, au lieu de fonder ses hautes études sur l'histoire de toutes les campagnes, concentra essentiellement son enseignement sur celles de Napoléon. Elle aboutit à en déduire des procédés schématiques, qui furent dès lors enseignés par les professeurs comme les seules méthodes rationnelles conduisant à la victoire.

Ainsi surgit la doctrine qui s'intitula « la guerre de masses. »

Elle se déclara seule capable de faire la grande guerre et conquit aussitôt les plus chauds partisans. D'abord la plupart des grands chefs, car il est dans la nature humaine d'accueillir avec faveur les dispositions qui augmentent l'importance de son commandement ; ensuite la foule, qui croit voir une manifestation essentielle de la force, dans la réunion en grosses unités des différens organes d'une armée. Aussi, quand les divisions de cavalerie furent formées, on envisagea aussitôt leur réunion en corps de cavalerie, et ce principe reçut sa consécration dans le règlement du 12 mai 1899. art. 717.

L'artillerie, poussée dans la même voie, organisa au camp de Châlons, de 1884 à 1897, des manœuvres de masses. On y vit des groupemens de 20 à 22 batteries évolutionner suivant des hypothèses que les plaines exceptionnelles de la Champagne permettaient seules de réaliser.

L'infanterie ne voulait pas rester en arrière. Elle imagina les feux de masse et les attaques en masse dites décisives. Nous venons de voir celles-ci décrites dans les citations empruntées au projet de règlement de 1901.

En ce qui concerne les feux de masse, une école de tir « normale » inventa « la gerbe, » faisceau théorique des trajectoires des balles partant d'un groupe serré de tireurs dont tous les fusils sont dirigés avec la même hausse sur le même objectif. Elle en déduisit des règles tactiques et formula même cette conclusion paradoxale, que l'instruction des tireurs n'a qu'une importance minime au point de vue des résultats obtenus à la guerre, la conduite scientifique du feu par les chefs pouvant seule amener des résultats.

Le soldat nerveux et impressionnable du champ de bataille était oublié; — un héros imaginaire, sans émotions, obéissant à des chefs savans et imperturbables, servait de base à toute cette doctrine. Pour forcer les positions, le commandement n'avait plus qu'à lancer les masses de son infanterie, au moment qu'il jugeait propice; c'est-à-dire au moment où il jugeait suffisante la préparation de l'attaque. Quelles que fussent les pertes, les survivans devaient pénétrer. Alors on discuta sur les formations à employer pour diriger ces marches à l'holocauste.

Les formalistes se mirent d'accord pour préconiser le système des vagues humaines qui viendront battre le rocher jusqu'à ce qu'il soit submergé.

Ils oublient que, si quelques milliers d'hommes lancés contre une position voient en peu d'instans tomber 5 ou 600 des leurs, le reste devient inerte, se couche ou se débande.

Ayant ainsi écarté les réalités de la guerre, les doctrinaires ne devaient pas s'arrêter. La bataille-type apparut. Elle est divisée en phases comme les drames se partagent en actes. Ce sont : La prise de contact. — L'engagement des avant-gardes. — Le déploiement. — Le combat d'usure. — La préparation de l'attaque. — L'attaque décisive. — La poursuite ou la retraite.

Ces phases doivent se dérouler dans un ordre logique, régulier et immuable. Cette disposition, étant scientifique, est par conséquent indiscutable, et l'ennemi ne peut pas s'y soustraire, puisqu'il est comme nous lié par les formules de la science.

La bataille, ce déroulement ininterrompu d'événemens subits et imprévus, où le génie du chef joue le rôle prépondérant, puis

qu'il doit prendre sans cesse les résolutions qui parent aux éventualités renaissantes; la bataille, où l'enthousiasme et la terreur se disputent les combattans et font tour à tour trébucher la victoire, la voici partagée en tranches et mise en formules. Son développement schématique sur le tableau noir établit l'équation de la victoire. Maintenant, tout bon élève peut se croire en état de commander des armées. S'il se conforme à quelques principes faciles à expliquer, le succès ne peut lui échapper.

Pour donner plus de poids à ces principes, les professeurs vont les attribuer à Napoléon.

Ce sont, dans l'ordre stratégique : le groupement des forces en une masse placée de manière à menacer les communications de l'adversaire; dans l'ordre tactique : le déploiement sur des fronts étroits permettant une grande densité des combattans dans la zone attaquée; enfin, la disposition des troupes en profondeur, pour pouvoir exécuter les attaques dites décisives.

Ces conceptions furent réalisées dans la plupart des grandes manœuvres d'automne ; les chefs qui s'en écartaient étaient considérés comme hérétiques.

Dans des manœuvres de quatre corps d'armée contre un ennemi figuré, on vit ces corps marcher étroitement liés et placés, les uns par rapport aux autres, dans des positions géométriques permettant de faire face à volonté dans trois directions.

Cela supposait, il est vrai, que la manœuvre à exécuter dépendait de celle de l'ennemi, en sorte que le commandement consentait à subordonner sa volonté à celle de l'adversaire. Mais peu importait! Les principes de la doctrine étaient appliqués. Faire face à l'ennemi, foncer sur lui en masse et le disperser par la bataille de rupture, c'était l'application correcte des principes enseignés.

La doctrine des fronts étroits et de la grande densité de l'ordre de bataille fut alors imposée à l'armée d'une façon formelle. Ce fait est d'autant plus étrange que les exemples napoléoniens dont l'École se réclame enseignent précisément le contraire.

Ce point est trop important, pour ne pas être complètement élucidé.

Au cours des opérations, Napoléon étendait son armée sur les fronts les plus vastes, qu'avant ou après lui aucun général, avec des effectifs analogues, ait jamais occupés. Il tenait à *em-*

brasser tout le théâtre des opérations. Une fois éclairé sur les emplacemens de l'ennemi, et dès qu'il arrivait à portée de celui-ci, il réunissait son armée, c'est-à-dire la réduisait à un front tel qu'il pût l'engager partout à la fois. Il la concentrait dans le laps de temps compris entre la prise de contact des partis les plus avancés, et la rencontre des gros.

En voici la preuve : *En 1805*, au début de la campagne, le front initial, pour 160000 hommes, est de :

200 kilomètres de Strasbourg à Wurzbourg.

Une semaine plus tard : 100 kilomètres d'Ulm à Ingolstadt sur le Danube (6, 7 octobre) ;

100 kilomètres encore, le 12, d'Ulm à Dachau ;

70 kilomètres, le 14, d'Albeck à Memmingen, en n'y comprenant que les troupes destinées aux opérations d'Ulm (2e, 4e, 5e et 6e corps), soit 120 à 130000 hommes.

La concentration et la crise finale ont lieu le lendemain 15.

Dans la période d'Austerlitz, pendant les derniers jours de novembre, l'armée est à l'affût sur un front de 180 kilomètres, d'Iglau à Presbourg, Soult faisant l'appât qui doit amener l'ennemi dans le piège.

Il y a encore, le 1er décembre, veille de la bataille :

100 kilomètres, d'Iglau à Nikolsbourg, ou bien, en ne comprenant que les troupes qui seront réellement engagées dans la bataille :

45 kilomètres, de Brunn à Nikolsbourg. La bataille a lieu le lendemain 2 décembre.

En 1806, pour une armée de 200000 hommes, le front initial, dans la vallée du Main, est de 230 kilomètres, de Francfort à Amberg. Il est réduit, le 3 octobre, à 150 kilomètres, de Kœnigshofen ou de Wurzbourg à Amberg. Pour passer le Franken-Wald, on est forcé de restreindre ce front à 45 kilomètres.

Mais, aussitôt après avoir débouché, l'armée se déploie en un demi-à gauche en bataille, sur un front de 60 kilomètres, de Saalfeld à Gera. Ce front est maintenu jusqu'au 12, entre Kahla et Naumbourg, qui sont dépassés l'un et l'autre. Le 13, veille de la bataille, il y a encore 32 kilomètres, d'Iéna à Naumbourg.

Dans la campagne d'hiver de 1807, le front initial est de :

200 kilomètres entre Varsovie et Mohrungen. Après l'offensive des Russes, il se trouve réduit, le 27 janvier, à :

160 kilomètres, de Brok à Löbau. Une partie des troupes étant hors de portée, n'est plus comprise dans le groupe à considérer, dont le front se réduit à :

100 kilomètres, de Löbau à Myszynics, le 29 janvier;

50 kilomètres, de Freimarkt à Wormditt, le 6 février (l'Empereur croyait à une bataille prochaine depuis plusieurs jours);

35 kilomètres, le 7 février, de Creuzbourg à Bartenstein. La bataille d'Eylau a lieu le lendemain.

Dans la campagne d'été de 1807, le front initial est de 200 kilomètres, le 5 juin, de Braunsberg à Ostrolenka, et de 80 kilomètres, de Braunsberg à Allenstein, si on ne considère que les troupes qui seront engagées à Friedland.

A partir du 10 juin, le contact est pris avec l'ennemi; on le rencontre à Heilsberg et on ne le perd jamais de vue. Le front reste donc, pendant trois jours, de 25 à 30 kilomètres jusqu'à la bataille de Friedland.

Dans la campagne d'avril 1809, le front initial est de 50 kilomètres, de Neustadt à Pfaffenhofen, et il reste à peu près le même jusqu'au 21 avril. La bataille décisive a lieu le 22.

Dans la campagne de 1812, le front initial, d'Elbing à Varsovie, est de :

250 kilomètres. Il va d'abord en augmentant et il atteint :

350 kilomètres le 12 juin de Tilsitt à Varsovie. Il retombe à 200 kilomètres, le 25 juin, de Tilsitt à Augustowo, non compris le 8ᵉ corps.

A ne considérer que les troupes engagées dans la première bataille, nous trouvons, pour les 180 000 hommes dirigés de Vitepsk et Mohilew sur Smolensk, 170 kilomètres, de Souraj à Mohilew, le 1ᵉʳ août;

130 kilomètres le 10 août, de Janowiczi à Dobrianka.

Ce front diminue très lentement jusqu'au 15 août, pour le passage du Dniéper. Il se réduit alors à 25 kilomètres, et la bataille a lieu le 17.

Dans la campagne de 1813, trois jours avant Lützen, le front est de 120 kilomètres, de Leipzig à Saalfeld, le 30 avril. Le 2 mai, il est de 90 kilomètres, si l'on comprend le 12ᵉ corps, et, sans le comprendre, de 60 kilomètres. La bataille a lieu le lendemain.

Dans la marche sur Bautzen, le 19 mai, le front est de 90 kilomètres, de Bautzen à Lückau, ou de 33 kilomètres, de Bautzen

à Hoyerbwerda, en ne comptant que les troupes qui réellement ont pu être engagées.

La bataille a lieu le lendemain. Aussitôt après, 75 kilomètres de front pour la marche en Silésie (Jauer-Breslau).

Ainsi, au début des opérations, l'Empereur étendait ses groupemens de manière à préparer l'enveloppement stratégique. Ce sont bien là les procédés que Moltke a essayé de mettre en pratique en 1866 et en 1870. On trouve, en 1866, les fronts suivans pour 300 000 hommes :

250 kilomètres pour le déploiement initial;

350 kilomètres à la date du 12 juin;

160 kilomètres, le 26 juin (dont 60 pour la 2ᵉ armée, 50 pour les deux autres ensemble de Glatz à Zwickau);

200 kilomètres, le 27 juin, de Niemes à Habelschwert;

80 kilomètres, le 29 juin (dont 10 pour chaque armée);

50 kilomètres, le 1ᵉʳ juillet;

40 kilomètres, le 2 juillet;

Bataille, le 3 juillet.

En 1870, pour 500 000 hommes, le front initial, le 1ᵉʳ août, est de 150 kilomètres. Le 15 août, les 1ʳᵉ et 2ᵉ armées ensemble ont 45 kilomètres, de Vigy à Marbache.

Voici donc complètement élucidée, au point de vue napoléonien, cette question des groupemens stratégiques initiaux.

Ils se sont toujours faits sur des fronts considérables, donnant l'espace nécessaire pour faire manœuvrer les corps d'armée suivant les circonstances et permettant les plus fécondes combinaisons. A ce propos, il n'est pas inutile de faire remarquer qu'il est d'usage d'imputer en grande partie nos échecs de 1870 à la dispersion de nos forces au début de la campagne. Il est admis que nos troupes étaient « en cordon » le long de la frontière, et par conséquent faibles partout.

Rien n'est moins exact.

A la fin de juillet, l'armée est ainsi disposée :

1° Une masse principale, compacte, formée des 2ᵉ. 3ᵉ, 4ᵉ corps et la Garde, entre Rosbrück, Saint-Avold, Boulay et Bouzonville;

2° Un corps (le 1ᵉʳ, Mac-Mahon) dans la Basse-Alsace;

3° Un corps (le 5ᵉ, de Failly) placé en liaison à Bitche et Sarreguemines, entre Mac-Mahon et la masse principale.

Il résultait de ce dispositif que la défaite, provenant d'une surprise de la division Douai à Wissembourg. nous ayant com-

plètement éclairés sur la présence de l'armée du Prince royal entre la rive gauche du Rhin et les Vosges, le maréchal de Mac-Mahon pouvait jeter une garnison dans Strasbourg, laisser une division pour défendre pied à pied les défilés des Vosges, et se dérober.

Alors, en se réunissant à Bitche au corps du général de Failly (5ᵉ), il pouvait rallier notre masse principale pour livrer bataille aux 1ʳᵉ et 2ᵉ armées prussiennes, avec une supériorité numérique certaine.

En effet, le 4 août 1870, notre 1ᵉʳ corps est réparti entre Reichshoffen, Soultz et Wissembourg. Le 5ᵉ est entre Bitche et Sarreguemines; le 2ᵉ corps, autour de Forbach et de Spickeren; le 3ᵉ entre Saint-Avold, Boulay et Teterchen; le 4ᵉ, à Bouzonville et Teterchen. Un faible garde-flanc à Sierck. La Garde entre Boulay et Courcelles.

Il y a 60 kilomètres, de Soultz à Sarreguemines, dont 35 de Soultz à Bitche; 40 kilomètres, de Boulay à Forbach.

Il était donc facile de réunir l'armée, le 5 août, entre Holkingen (10 kilomètres ouest de Forbach) et Bitche, sur un front de 50 kilomètres.

Dans la journée du 6, les 4ᵉ, 3ᵉ, 2ᵉ, 5ᵉ corps et la Garde pouvaient s'engager de front entre Volklingen et la Blies, tandis que le 1ᵉʳ corps (en grande partie) eût débouché par Bliescastel sur le flanc gauche de la 2ᵉ armée prussienne, en laissant une ou deux divisions (dont celle du 7ᵉ corps) aux défilés des Vosges.

Le 5 août, les Allemands ont quatre corps d'armée en première ligne (7ᵉ, 8ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ) à une journée de marche de la Sarre; le 10ᵉ corps et la Garde sont à 30 kilomètres en arrière. Peut-être auraient-ils pu intervenir en partie dans une bataille générale livrée le 6. Mais les 9ᵉ et 12ᵉ corps étaient hors de portée.

Le 5 août, la manœuvre qui vient d'être indiquée pour le 4 était encore possible. Au lieu de porter en avant les 3ᵉ, 4ᵉ corps et la Garde, il suffisait de faire reculer le 2ᵉ corps à hauteur des autres, pendant que le 1ᵉʳ tenait Bitche. On pouvait ainsi préparer une grande bataille, pour le 7, entre Creuzwald et Sarreguemines.

L'armée française n'était donc pas en cordon, et ses dispositions initiales n'étaient pas défectueuses.

Ce n'est pas l'étendue du front initial qu'il faut inculper, mais l'immobilité des troupes.

Quelle que soit la valeur des dispositions, elles deviennent inefficaces si le mouvement ne leur donne pas la vie.

A cette néfaste époque, notre armée croyait à la force des positions.

Elle avait oublié ce principe si essentiellement français: « Faire la guerre, c'est attaquer. » Partout on la vit se fixer, se cramponner au terrain. Elle attendait l'attaque, et c'est là qu'il faut chercher la cause essentielle de la défaite.

A l'heure actuelle, quelques officiers croient encore à l'importance des positions.

Bien plus, ils considèrent l'augmentation de la puissance de destruction des armes, qui, en réalité, est essentiellement favorable à l'offensive, comme donnant désormais aux positions une valeur plus grande que par le passé.

Il est clair que, dans l'ensemble du champ de bataille, les zones découvertes, et par conséquent passives, pourront être tenues par des effectifs moindres qu'autrefois, et cela permettra d'affecter des forces plus considérables à l'offensive, menée dans les zones actives, constituées par les parties coupées et couvertes du terrain.

Mais il ne faut jamais perdre de vue que le mouvement est la condition essentielle du succès. Dans l'avenir, son importance sera telle, que de faibles effectifs bien conduits pourront avoir raison de forces plus considérables, mais moins manœuvrières.

Les partisans de la tactique des attaques décisives du règlement de 1901 partagent bien cette manière de voir. mais ils tiennent à l'appliquer à des masses.

Ils en appellent au mot de Napoléon : « Si l'adversaire est percé sur un point, tout le reste devient inutile et tombe. »

D'après eux, telle est la formule de la bataille de rupture et ils en veulent conclure que le procédé favori de l'Empereur résidait dans cette forme de tactique. C'est encore là une erreur qu'il importe de rectifier.

L'attaque de Napoléon est généralement préparée par un mouvement tournant de grande envergure, destiné à déranger les dispositions de l'ennemi, à troubler son ordre de bataille, et à le prendre à revers dans la crise finale. Exemples :

Castiglione (5 août 1796). — L'arrivée de la division Sérurier (commandée par Fiorella) en arrière de la gauche de Wurmser lui fait retirer brusquement son aile gauche, et toute

la ligne française profite de cet instant de désarroi pour l'attaquer (voir la relation très frappante de Joubert).

Ulm. Bataille prévue sur l'Iller et qui n'a pas eu lieu. Soult devait déboucher par Memmingen et arriver sur les derrières de l'ennemi, que Marmont, Lannes, Murat et Ney devaient attaquer au sud d'Ulm.

Iéna. Les Prussiens étaient supposés à Weimar; l'Empereur marchait contre eux avec quatre corps d'armée; Davout, à 30 kilomètres vers la droite, devait se porter, le 14, sur le flanc et les derrières de l'ennemi (1); Bernadotte assurait la liaison de Davout avec le gros de l'armée. Les dispositions des Prussiens empêchèrent ce plan de se réaliser.

Eylau. Davout et Ney sont dirigés, chacun de leur côté, sur le flanc et les derrières des Russes. La marche de Ney est arrêtée par les Prussiens; l'arrivée de Davout décide du succès.

Ratisbonne-Eckmuhl. Davout doit attaquer, puis contenir l'ennemi, tandis que Masséna, venant de Landshut, tombera dans son flanc gauche à Eckmuhl. Les Autrichiens se trouvèrent serrés à l'ouest d'Eckmuhl et obligés de se retirer précipitamment.

Wagram. Pendant que le gros de l'armée combat dans la plaine, Davout progresse sur le plateau de Neusiedel, avec mission de déborder l'ennemi. L'Empereur suit ses progrès de loin avec anxiété, et c'est l'apparition de notre artillerie en avant de Neusiedel qui décide le moment de l'attaque générale.

Lutzen. Pendant que le gros de l'armée débouche sur le front des alliés, Bertrand a l'ordre de tomber dans leur flanc gauche. Son retard décida l'Empereur à renverser sa manœuvre et à déborder la droite.

Bautzen. Ney, venant d'Hoyerswerda, devait se diriger sur les derrières des alliés. Il se trouvait nettement séparé du gros, et son hésitation fit échouer la combinaison de l'Empereur.

La bataille de rupture ne constitue donc pas la tactique napoléonienne.

Les attaques ne se font généralement pas non plus avec des troupes en masse.

Austerlitz. Nous avons de 70 à 75 000 hommes sur un front

(1) Ordre donné, le 13 au soir, à Davout, d'après le journal du 3ᵉ corps : « L'Empereur avait le projet d'attaquer le lendemain. Il ordonnait à M. le Maréchal de se porter sur Apolda afin de tomber sur les derrières de cette armée. »

de 13 kilomètres, depuis le Santon (inclus) jusqu'au delà de Telnitz, soit une densité moyenne de cinq hommes et demi par mètre.

A gauche, Murat et Lannes ont de 21 à 22 000 hommes sur un front de 3 600 mètres, soit 6 hommes par mètre.

A droite, les divisions Legrand et Friant, avec les dragons de Bourcier et les cuirassiers d'Hautpoul, ont 15 000 hommes sur 3 000 mètres, soit 5 hommes par mètre courant.

Au centre, Soult s'engage avec deux divisions (13 000 hommes) sur un front de 5 000 mètres ; ces deux divisions (Saint-Hilaire et Vandamme) poussent le combat presque jusqu'au bout. Elles ont derrière elles, à 1 200 ou 1 500 mètres, les grenadiers d'Oudinot et le corps de Bernadotte (de 18 à 20 000 hommes), en formation *très ouverte* permettant une manœuvre rapide dans tous les sens. Plus loin encore, la Garde (5 000 hommes). Au total, 37 000 hommes, sur un front qui commence par être de 5 000 mètres et s'étend jusqu'à 7 000 ; la densité totale varie donc de 7 à 5 hommes par mètre, dont 2 hommes par mètre au plus sur le front de combat, pendant la plus grande partie du temps.

Ainsi la densité n'est pas très différente sur les divers points du champ de bataille (1).

Iéna. L'intention de l'Empereur était de décider la victoire par l'intervention de Davout. L'engagement des 7e, 5e et 4e corps n'est donc conduit que comme combat de front, et l'on n'y voit aucune combinaison. Cependant, le procédé tactique offre une singulière analogie avec celui d'Austerlitz : après deux heures de combat, les troupes de première ligne étant épuisées, « on fit avancer sur la première ligne toutes les troupes qui étaient en réserve. Le front, se trouvant ainsi appuyé, culbuta l'ennemi et le mit en pleine retraite. »

C'est ainsi qu'à Austerlitz, Bernadotte, Oudinot et la Garde étaient venus relever les deux divisions de Soult quand elles s'étaient trouvées absolument à bout de forces, après avoir soutenu tout le combat avec une densité de 1 à 2 hommes par mètre courant.

(1) Il convient de remarquer que l'attaque centrale n'était pas résolue d'avance aussi nettement qu'on l'explique dans les cours : l'Empereur avait massé les 5e, 1er, 4e corps, les grenadiers et la Garde autour de Girzikowitz et Schlapanitz, de manière à pouvoir les porter, soit sur Pratzen, soit au delà du flanc droit des Russes, suivant les mouvemens que feraient ceux-ci. Une attaque centrale n'est permise que si l'ennemi la prépare lui-même par ses faux mouvemens.

Eylau. Le 3e corps joue ici le rôle qui lui avait été destiné à Iéna. Engagé contre des forces supérieures, donnant dans la masse russe, il a recours à toutes les formations, s'engage jusqu'au dernier homme, et lutte jusqu'à la limite de ses forces.

Les succès partiels qu'il a remportés sont infimes et plus que contestables; c'est par sa situation seule qu'il oblige les Russes à évacuer le champ de bataille. Le reste de l'armée est en ordre déployé : « L'armée française, étant dans l'ordre mince, éprouva beaucoup moins de mal que l'ennemi, » dit la relation officielle.

Wagram. L'Empereur a cru d'abord que l'ennemi se trouvait au nord du Russbach, de sorte qu'il a déployé son armée de l'est à l'ouest, et il se disposait à faire son principal effort sur Wagram et Aderklaa, quand il aperçut les mouvemens de l'ennemi vers les ponts du Danube. Il fut obligé d'employer de ce côté le corps de Masséna, qu'il tenait en réserve, et, bientôt après, celui de Macdonald. Il n'a plus nulle part de forte réserve pour rafraîchir les attaques. Heureusement Davout parvient à refouler la gauche ennemie sans recevoir de renforts. La densité de l'ordre de bataille est sensiblement plus forte à Wagram qu'à Austerlitz : 160 000 hommes sont déployés sur 22 kilomètres environ, ce qui donne 7,5 à 8 hommes par mètre. La célèbre colonne de Macdonald est forte de 30 000 hommes environ sur un front de 2 kilomètres; c'est une densité de 15 hommes par mètre. Contrairement à ce que l'on croit, son effet a été des plus médiocres. On sait que, sur ces 30 000 hommes, le dixième à peine arriva au bout de la marche, qui ne fut que d'un kilomètre à peine. Le reste reparut pourtant à l'appel du soir.

Il semble inutile de pousser plus loin les exemples : on est en droit de dire que ce n'est pas avec des attaques en masse que l'Empereur a remporté ses victoires, et cependant c'est dans ces attaques que le règlement de 1901 synthétise sa doctrine; elle se résume, comme on l'a vu, dans l'action de masses lancées par le chef au moment voulu, droit sur l'ennemi.

Sans doute, il est entendu que la préparation de cette attaque doit être assurée avec le plus grand soin, par une action continue, « dure et laborieuse, » dit le règlement, dans laquelle l'infanterie et l'artillerie, superposant leurs feux, usent l'ennemi avant de l'aborder.

Cette action, qui est une des phases de la bataille-type théorique, est mise ainsi à la portée de tout chef. Le général choisit

son point d'attaque, accumule ses moyens d'action sur ce point, mène un combat d'usure, et, quand il juge la préparation suffisante, il lance l'attaque décisive.

A la lecture, ce procédé paraît simple et pratique ; dans tous les cas, il est clair. Mais les théoriciens ont omis d'indiquer le moyen dont peut disposer le chef pour reconnaître que l'attaque décisive est suffisamment préparée. Ils sont en effet dans l'impossibilité de le faire. Si le feu de l'ennemi se ralentit ou même cesse tout à fait, est-ce là un signe certain? Évidemment non. L'ennemi peut réserver son feu, comme l'ont fait les Turcs à Plewna, les Boers à Maggersfontein et ailleurs.

Une artillerie dissimulée derrière une crête et jusque-là insoupçonnée, par conséquent intacte, peut soudainement ouvrir le feu. L'ennemi peut être établi solidement en arrière de la crête militaire, de telle sorte qu'il n'ait rien à craindre de la préparation de l'attaque, comme les Allemands l'ont mis en pratique au parc de Villiers, le jour de la bataille de Champigny. Alors, c'est le désastre certain, analogue à ceux dont on pourrait citer tant d'exemples, depuis celui de l'attaque de la Garde prussienne à Saint-Privat, le 18 août 1870, jusqu'à l'attaque des Anglais à Maggersfontein, le 15 décembre 1899.

En réalité, une troupe ne sait que son attaque était suffisamment préparée que quand elle a pénétré dans la position. Les attaques ne sont appelées décisives qu'après qu'elles ont réussi.

II

Dans les journées du 1er au 6 mai 1902, l'empereur Guillaume passait, sur le terrain de manœuvres de Tempelhof, l'inspection de l'instruction de combat de l'infanterie, d'une partie des troupes de la Garde. C'était la première fois qu'une tactique nouvelle, issue des enseignemens de la guerre sud-africaine, était appliquée.

Une note impériale, expliquant, sur ce sujet, les vues du haut commandement, avait été préalablement adressée à tous les commandans de corps d'armée.

La partie du terrain où se passait l'inspection a la forme d'un trapèze d'environ 1 400 mètres sur 1 800 mètres et dont les bases sont orientées Est-Ouest. Dans l'angle Nord-Est, se trouve un bois, habituellement occupé par le parti servant de plastron

à l'attaque. Au Sud, une ligne de fer. A l'Ouest, des casernes. Le sol est gazonné et plat. Une large chaussée pavée, en remblai de 20 à 40 centimètres dans sa partie médiane, coupe ce terrain du Sud au Nord. C'est le seul abri qu'une troupe venant du Sud-Ouest peut trouver pour attaquer le bois au Nord-Est.

L'attaque disposait de trois bataillons avec de l'artillerie et de la cavalerie. Elle venait du Sud-Ouest, marchant contre le bois, défendu par deux bataillons et de l'artillerie.

Dès que l'avant-garde de l'attaque apparut, elle reçut des coups de canon de la défense. Elle envoya immédiatement en éclaireurs une vingtaine d'hommes, qui s'espacèrent sur un front d'environ 200 mètres et se couchèrent sans tirer.

A mesure qu'il débouchait, le reste du bataillon de tête s'égrenait par pelotons, qui obliquaient à gauche pour laisser l'espace nécessaire au bataillon qui suivait, et se couchaient.

Au bout de quelques instans, dans chacun des pelotons couchés, des groupes d'environ 10 hommes se levèrent, se portèrent en avant au pas de course en prenant entre eux des intervalles de 6 à 10 mètres, dépassèrent les éclaireurs et se couchèrent à leur tour.

Le second bataillon, en arrivant à la droite du premier, prenait une formation pareille et, dans chaque bataillon, le mouvement en avant ainsi entamé se continuait de la même manière; des groupes se levaient, partaient au pas de course, dépassaient la première ligne, tout en prenant de grands intervalles et en se couchant à tous les arrêts.

L'aspect était donc celui d'une succession de lignes distantes de 30 à 35 mètres, dans chacune desquelles les hommes étaient couchés à de grands intervalles les uns des autres (de 8 à 15 mètres).

Sur tout cet ensemble, on apercevait des hommes en mouvement rapide, se déplaçant en lignes espacées ou par groupes. L'effectif de ces derniers diminuait constamment à mesure que l'attaque avançait.

La première ligne du bataillon de gauche, une fois arrivée à la partie de la chaussée qui donnait un couvert aux hommes couchés, s'y arrêta et ne se déplaça plus.

Alors toutes les autres lignes, continuant leur mouvement en avant, vinrent s'y fondre dans un mélange complet des unités. Mais on sait que les Allemands n'attachent à cette confusion aucune importance.

Le bataillon avait alors de 500 à 600 mètres de front. Il était à environ 700 mètres de la défense et n'avait pas encore tiré un coup de fusil. A sa droite, le 2e bataillon avait dépassé la route et formait une ligne pareille.

Un bataillon en réserve en colonne double très ouverte suivait, les pelotons se portant en avant par mouvemens successifs et se couchant aussitôt arrêtés.

Alors seulement le feu commença sur toute la ligne et l'attaque reprit son mouvement en avant. La chaîne, se fractionnant elle-même, progressa pas bonds successifs de chacune de ses parties, sans être renforcée, ni entraînée par des troupes venant de l'arrière, et cela jusqu'à la fin de l'attaque.

Le 3 mai, les Schützen de la Garde, débouchaient face au Sud. Leur plastron s'était établi face au Nord, le dos au chemin de fer.

Leur manœuvre fut exactement pareille à celle du 1er mai. Le bataillon forma 7 à 8 lignes successives à des distances de 30 à 50 pas, pour arriver à se fondre en une seule ligne de 500 à 600 mètres de front. Lorsque tout eut rejoint, la ligne ouvrit le feu. Alors le mouvement en avant se continua par petites fractions et par petits bonds sans recevoir aucun renfort, jusqu'à la distance d'assaut.

Le 5 mai, une légère variante apparut dans la manœuvre.

La ligne avancée commença son feu avant d'avoir reçu tout son monde et les compagnies de réserve de chaque bataillon, au lieu de rester tapies très loin et d'envoyer de là leurs groupes de vingt hommes, continuèrent à s'avancer par le flanc des sections, fort éloignées les unes des autres, se couchant dès qu'elles s'arrêtaient et continuant toujours à envoyer en avant leurs essaims.

L'attaque fut menée par un débordement d'aile fait par le bataillon de réserve.

Ainsi, dès que l'artillerie de la défense empêche l'infanterie de l'attaque de progresser dans une formation serrée, celle-ci se disperse pour atteindre, avec le moins de pertes possible, la distance où elle estime que son propre feu sera efficace (entre 700 et 800 mètres). Lorsqu'elle est arrivée à rallier tout son monde sur une même ligne située à environ 700 mètres de l'adversaire, elle ouvre le feu, puis progresse par échelons et par bonds courts sans que sa chaîne soit renforcée autrement que par sa propre réserve de bataillon dont la force varie d'une compagnie à un peloton.

Il est évident qu'il ne faut voir là qu'un procédé auquel une troupe devra avoir recours pour traverser sous le feu un espace plat et sans abri. En terrain coupé ou couvert, beaucoup d'hommes s'attarderaient ou perdraient la direction. Si la dispersion ainsi réalisée a des avantages au point de vue de la diminution des pertes, elle a de sérieux inconvéniens.

Il serait difficile de faire relever sous le feu des hommes couchés loin les uns des autres et même d'acheminer ces hommes dans la direction voulue.

La chaîne, n'ayant presque rien pour réparer ses pertes, va en s'affaiblissant jusqu'au moment de l'assaut, et une contre-attaque d'infanterie serait à ce moment fort dangereuse pour l'assaillant.

Déjà, en septembre 1900, aux grandes manœuvres impériales, près de Stettin, où deux corps d'armée à trois divisions étaient opposés l'un à l'autre, l'influence de la guerre sud-africaine s'était fait sentir par des dispositions nouvelles : c'étaient le passage de l'ordre de marche à l'ordre dispersé, sans mouvemens à travers champs dans un ordre préparatoire de combat; l'occupation de tout le front par une ligne de tirailleurs aussi dense que possible; après une préparation vigoureuse par leur feu, l'assaut donné sans soutiens ni réserves.

Or, en 1889, dans la marche pour l'attaque, on trouvait, sur une profondeur de 500 mètres, de cinq à six hommes par mètre courant.

En 1900, les Allemands affirment qu'une masse pareille ne pourrait jamais s'avancer sous le feu d'une ligne de tirailleurs ou de quelques pièces.

A partir de cette époque, on ne voit plus en effet d'attaques dites décisives, menées au moyen de masses tenues en réserve. Ce sont les lignes de tirailleurs seules qui terminent les attaques. Le plus grand soin est d'ailleurs apporté dans l'utilisation du terrain pour se défiler aux vues, et les crêtes dangereuses ne sont franchies qu'après un déploiement préalable fait en arrière.

Les parties de la chaîne qui ne voient pas bien le terrain dans la position couchée prennent la position à genou. Le souci d'offrir à l'ennemi un objectif moins vulnérable est tel, que, lorsque la chaîne est arrêtée et que les formes du sol conduisent, pour améliorer le champ de tir, à rectifier par un léger mouvement en avant (de 20 à 30 mètres) la position de certaines fractions, le déplacement se fait sans que les hommes se mettent debout : ils marchent sur les genoux.

La position couchée est enseignée avec le plus grand soin. L'usage constant qui en est fait présente ce grand avantage, que la troupe, en ayant contracté l'habitude, exécutera le mouvement de se coucher et, ce qui est plus important encore, *de se relever*, comme un mouvement habituel du terrain d'exercice. Les Allemands parent ainsi, dans la mesure du possible, à la crainte, qui hante beaucoup d'esprits, de ne plus pouvoir, sous la feu, faire relever une troupe couchée. En pareille matière, l'habitude sera un puissant auxiliaire pour le chef.

La position couchée diminue la vulnérabilité et plus encore la visibilité de la troupe. Elle s'impose à la guerre, et il serait dangereux d'attendre ce moment pour en exiger la pratique constante. Les Allemands sont, avec raison, tellement convaincus de ce principe, que des troupes en réserve, arrêtées par un obstacle, sont couchées, même si elles ne doivent rester sur place qu'une ou deux minutes.

En 1902, dans les grandes manœuvres impériales exécutées près de Custrin, par les 3e et 5e corps, la nouvelle tactique s'accentue encore.

Les attaques en musique de jadis, exécutées par des troupes formées sur un grand nombre de lignes en profondeur, sont radicalement supprimées.

Il en est de même de la méthode de renforcement des lignes de tirailleurs, qui se faisait toujours par des unités constituées, marchant sur deux rangs, puis sur un rang, jusqu'à ce qu'elles fussent assez près de la chaîne pour s'y fondre.

Dès lors, on peut résumer le développement de l'attaque.

Le terrain d'approche comprend maintenant deux zones (l'une de 1800 mètres à 700 mètres de l'ennemi, l'autre de 700 mètres jusqu'à l'assaut).

Dans la première zone, l'assaillant ne se disperse que si le terrain l'y oblige. Il progresse par fractions constituées et sans tirer, en utilisant tous les couloirs abrités qu'offre le terrain, jusqu'à 700 mètres environ. Il atteint ainsi la deuxième zone. La chaîne est alors formée. Elle ouvre le feu et progresse par bonds rapides et courts. Derrière la ligne de feu (tirailleurs couchés), se trouvent deux, trois, quatre lignes analogues de tirailleurs couchés ne tirant pas. Chaque ligne est formée de fractions indépendantes les unes des autres, qui se portent en avant d'après les indications de leur chef, suivant que le terrain devant elles

se trouve libre par suite du mouvement en avant de la fraction qui précède.

Toutefois, en arrière, à 800 ou 900 mètres de ces lignes de tirailleurs et dans la partie couverte du terrain, se trouvent les réserves. Les compagnies sont généralement en colonne de peloton. Il n'y a pas de bataillon groupé. Tout le monde est couché.

Ainsi, sous l'influence de la guerre sud-africaine, l'infanterie allemande est, depuis trois ans, amenée à se conformer strictement aux principes de notre règlement de 1875, que nous avons si malheureusement abandonnés.

L'artillerie masque le plus possible ses mises en batterie. Elle entre en action dès le début des attaques. L'infanterie progresse sans attendre. Les batteries se déplacent peu et ne suivent pas pied à pied les attaques de l'infanterie. Mais, lorsqu'une crête est sur le point d'être conquise, elles s'y portent rapidement, de manière à y arriver en même temps que l'infanterie.

Les mitrailleuses Maxim sont traînées sur des avant-trains attelés à quatre chevaux et sont servies par des hommes des bataillons de chasseurs. Les voitures qui les transportent sont arrêtées en arrière de la crête à l'abri des vues. Les servans enlèvent la mitrailleuse, qu'ils portent à deux par des brancards, comme une civière. La machine est mise à terre. Elle n'a qu'un faible relief, 40 ou 50 centimètres. Tout le personnel est à genou. L'ensemble est très peu visible. Les officiers donnent la distance de tir, quelquefois 2000 mètres. Les six pièces d'une batterie produisent à certain moment un feu très intense. On fait tirer soit une pièce, soit les six à la fois.

L'emploi des mitrailleuses tend de plus en plus à se généraliser.

La cavalerie attachée aux divisions fait non seulement un service de sûreté rapprochée, mais encore de l'exploration. Un régiment de cavalerie est en effet affecté à chaque division, et cette disposition paraît dès maintenant indispensable, si l'on considère la nécessité de marcher sur de grands fronts. Les divisions allemandes, dans leurs marches à l'ennemi, sont souvent séparées par des intervalles de 15 kilomètres. Mais le front se resserre à mesure qu'on approche du combat, jusqu'à n'être plus que de 4 ou 5 kilomètres au moment du premier contact. Le reste de la cavalerie opère presque toujours en masse, et

souvent l'Empereur en prend directement le commandement. C'est un de ses sports favoris.

C'est ainsi que, le 11 septembre 1902, il s'est mis à la tête d'un corps de cavalerie de deux divisions, avec lequel il a débouché par le sud de Tempel et à 1500 mètres à l'Ouest de ce village, pour charger la 41e division d'infanterie dans toutes les directions.

Le prince Albrecht, chef des arbitres, a déclaré que la division eût été taillée en pièces

Le lendemain, le corps de cavalerie, toujours sous les ordres de l'Empereur, fait un grand circuit à l'Est et débouche sur le champ de bataille, par derrière. C'est la manœuvre de Condé à Rocroy. Les régimens se forment à mesure qu'ils arrivent et, dès qu'ils sont prêts, l'Empereur les lance à la charge dans différentes directions. Comme la veille, l'arbitre décide que tout a été sabré ou pris. Il n'est pas fait de combat à pied. Il semble que, si l'infanterie a changé sa tactique du tout au tout, la cavalerie est revenue à celle de Seydlitz à Künersdorff, le 12 août 1759.

Quoique, ce jour-là, elle n'ait eu affaire qu'à de mauvais fusils à pierre, on sait qu'elle y fut presque détruite et que son sacrifice ne put pas sauver l'armée prussienne de la déroute

Mais des idées nouvelles paraissent se faire jour.

Dans un article du *Militär Wochenblatt*, le 8 décembre dernier, le général de Pelet-Narbonne écrivait : « Dans les grandes attaques de cavalerie de la fin des batailles de manœuvres, qui reproduisent « l'événement napoléonien, » ne se trouverait-il pas des cas où il serait avantageux de faire coopérer à l'action de la cavalerie celle de tirailleurs armés de la carabine et jetés, par exemple, aux défilés situés sur la ligne de retraite de l'adversaire? Il faudrait s'ingénier pour que la cavalerie, lorsque l'attaque à l'arme blanche est impossible, trouvât le moyen d'apprendre à se rendre utile, même dans le combat. »

Ce qui précède ne donnerait pas des renseignemens suffisans sur l'orientation des idées en Allemagne, si la question n'avait pas été très clairement élucidée par le général allemand von der Goltz, l'auteur du livre sensationnel : *la Nation armée*.

Dans une remarquable étude, publiée à Londres par la *National Review*, dans son numéro de novembre 1903, le général établit d'abord que, au point de vue stratégique, les événemens de la guerre sud-africaine ne font que confirmer l'exactitude des anciens préceptes et des vieux principes.

Sous ce rapport, rien n'est à glaner.

Au point de vue tactique, il en est tout autrement :

« Les enseignemens de la guerre sud-africaine, dit-il, ont des conséquences plus profondes que celles qui apparaissent à la suite d'un examen superficiel. La guerre boer, à un certain point de vue, marquera une époque dans l'histoire de la guerre. Pour la première fois, cette guerre a fait disparaître cette croyance, que la victoire peut être obtenue par l'emploi de troupes en masse, croyance qui nous a été léguée par les campagnes de Napoléon.

« A cette époque, les armes étaient grossières, imparfaites, et un soldat était aussi bon qu'un autre. Il s'agissait principalement d'en rassembler un nombre aussi grand que possible dans un faible espace, pour y être le plus fort.

« La maîtrise de Napoléon dans l'art de conduire les troupes se reconnaissait dans le rassemblement rapide de nombreux bataillons et de centaines de canons sur un point du champ de bataille.

« Depuis, nous avons essayé de l'imiter dans cette manière de faire. Les batailles de 1870 le prouvent, et, dans les exercices théoriques, dans les voyages d'état-major, dans les jeux de la guerre, nous nous exposons au danger de nous fier à une énumération stupide des forces en présence, pour donner la prépondérance à l'un des partis. Cette erreur est aussi imputable aux phases injustifiables dans lesquelles on a voulu diviser la bataille, phases qui sont déjà décidées avant d'avoir commencé.

« *Tout cela est changé*.

« La guerre sud-africaine a enseigné que le simple groupement mécanique des troupes n'a exercé aucune action sur le champ de bataille de nos jours. C'est là peut-être le plus important résultat, la révélation la plus frappante qu'elle nous ait apportée, et ce qui exercera probablement la plus grande influence sur le développement de l'art de la guerre en Europe.

« La balle du fusil d'infanterie actuel, avec sa trajectoire tendue, peut facilement traverser quatre ou cinq hommes qui seraient en profondeur les uns derrière les autres. L'homme qui précède n'est plus une protection pour celui qui le suit, et celui-ci n'est pas davantage un soutien pour le premier.

« L'infanterie en ordre serré et en formation profonde aura souvent moins de chance de s'emparer d'une position de l'ennemi

qu'une ligne de tirailleurs bien conduits s'avançant adroitement et résolument.

« Le fait, observé dans l'Afrique du Sud, que les troupes de soutien, destinées à renforcer le front d'une ligne de feu, ne pouvaient que rarement l'atteindre en terrain découvert, montre qu'il est nécessaire d'abandonner le système ordinaire de renforcement. Lorsque le terrain offre des couverts, les soutiens peuvent être abrités jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Dans tous les autres cas, il vaut mieux qu'ils soient placés sur la ligne de feu.

« Dans leurs longs combats de mousqueterie, les Boers ont souvent retiré en arrière de la ligne une partie de leurs hommes, pour calmer leurs nerfs et permettre à leur sang et à leurs fusils de se refroidir. Il semble qu'il sera avantageux de les imiter.

« Précédemment, nous avons cherché à placer sur le front de combat autant de fusils que possible, de manière à former des lignes de feu denses. Ceci pourra se trouver encore justifié dans les momens décisifs. Mais, jusqu'à ce moment, nous ferons bien d'être modérés. L'expérience de l'Afrique montre qu'en renforçant à l'extrême la ligne de feu, il arrive un moment où les pertes sont si fortes, la position de chaque tireur si incommode, que l'accroissement du nombre de fusils en ligne ne correspond plus à une augmentation de puissance. Il serait préférable de veiller à un ample approvisionnement de munitions sur la ligne de feu, ce en quoi les Turcs à Plewna n'ont jamais été dépassés. Le fusil à tir rapide procure une augmentation de l'intensité du feu, sans le sacrifice nécessaire d'un plus grand nombre d'hommes.

« Ce sont évidemment des questions de détail, dont la solution peut être donnée par chacun. Mais le point important pour nous est ce fait, que, quand une grande quantité de troupes a été réunie vis-à-vis d'un point, il n'y a encore que peu de chose de fait, tandis que le point essentiel est la méthode de tenir en main les forces dans la bataille non moins que la manière dont le tirailleur a été dressé à se conduire lui-même.

« Ceci concerne à un haut degré l'instruction future de nos soldats.

« Il en est de même en ce qui concerne l'artillerie. La disproportion de l'artillerie engagée de chaque côté a été souvent plus

étonnante. Toutes les armées européennes ont récemment augmenté considérablement leur artillerie et nos artilleurs souhaitent de n'avoir plus à agir avec de simples batteries. Ils estiment que l'action d'une brigade d'artillerie, ou tout au moins d'un régiment, doit être la plus petite unité qui doit toujours être gardée réunie.

« Avec leurs faibles moyens, les Boers ont agi avec des canons isolés. L'effet écrasant que produit un canon moderne sur nos champs de tir nous a pendant longtemps conduits à tout attendre de la puissance de préparation de l'attaque par l'artillerie. Partout où une attaque a été repoussée, la critique a décidé, avec la plus grande régularité, que la préparation nécessaire par l'artillerie avait été insuffisante.

« Ce reproche ne peut pas être fait aux Anglais. Ils ont toujours eu soin d'engager leur artillerie avec vigueur, avant que l'infanterie n'avançât vers l'ennemi. Un témoin oculaire digne de foi, qui a fait la guerre de 1870 et a combattu en décembre à Beaugency, où le duel d'artillerie fut particulièrement sévère, tout en ayant égard aux conditions de cette époque, affirme que la canonnade de Colenso était beaucoup plus violente. Les pentes de la Tugela, où les tirailleurs boers se tenaient, furent rapidement cachées par un nuage dense de poussière et d'éclats de pierre, dès que les obus commencèrent à tomber. Cependant le résultat fut insignifiant. Çà et là, un Boer derrière un rocher fut légèrement blessé. Lorsque l'infanterie anglaise s'approcha, en dépit de tout ce bombardement, le feu destructif de l'infanterie éclata, nullement affaibli, de derrière cette poussière. Ceci doit nous donner à réfléchir. Nous ne pouvons pas plus longtemps espérer que nous soulagerons notre infanterie de la partie la plus difficile de sa mission par une canonnade préparatoire, si puissant que puisse être notre canon. Les deux armes doivent agir en coopération étroite. Ce n'est que quand l'infanterie approche de l'ennemi abrité de telle sorte qu'il est forcé de sortir sa tête hors de ses tranchées et de ses trous, comme la tortue hors de sa carapace, qu'alors l'artillerie peut user de ses shrapnels effectivement et avec succès. Dans tous les autres cas, non.

« Un canon boer isolé, dans une position bien choisie, a fréquemment été capable de mener un long et heureux combat contre des batteries anglaises formées les unes à côté des autres. De même que pour l'infanterie, le problème n'est pas résolu par

la masse et par la réunion de nombreuses batteries, les pertes produites par les projectiles de l'ennemi augmentant à proportion que nos pièces sont plus rapprochées les unes des autres. Là aussi, il y a une limite, lorsque l'augmentation du nombre n'augmente pas la force, mais augmente seulement les pertes.

« Pour calmer les esprits rendus anxieux par ces preuves répétées, que le simple groupement de masses d'hommes et de matériel ne suffit plus maintenant à rassurer et qui tremblent pour notre système militaire et nos énormes armées, nous ajouterons que l'importance du nombre, à la guerre, ne doit pas être méconnue, ou considérée comme une divergence avec ce qui vient d'être exposé. La guerre sud-africaine nous a donné en même temps la preuve la plus convaincante de ceci : que la cause essentielle du succès des Anglais provient de leur grande supériorité en hommes et en matériel de guerre. Le proverbe français est toujours juste : « Le bon Dieu est avec les gros escadrons. »

« Nous disons seulement que la décision ne peut plus maintenant être obtenue par le simple nombre de fusils et de canons employés, sur un point quelconque du champ de bataille, et aussi que les résultats dans une guerre future n'en dépendront pas. Plus que par le passé, les résultats dépendront d'une habile répartition des troupes sur le champ de bataille.

« Plus importante encore que la géniale conduite des masses sur la scène de la bataille, sera la prévision de la manière dont elles pourront être déployées pour faire de leurs armes le meilleur emploi possible.

« Celui qui comprend comment on peut contenir la masse de l'ennemi avec une partie de ses forces, et garder en main le restant de ses troupes pour un usage indépendant, gagnera la partie, comme Napoléon à Austerlitz.

« Ceci nous amène à une autre leçon, presque aussi importante, de la guerre boer. C'est la force défensive extraordinaire qui s'est dévoilée contre les attaques de front directes, même quand le front n'était que faiblement occupé. La rapidité du feu de nos armes à répétition compense jusqu'à un certain point la faiblesse du nombre. Apparemment, nous pourrons aller plus loin que nous ne le pensions autrefois dans l'application du principe de l'économie des forces pour tenir les positions défensives. Les Boers en ont fait une application heureuse. Dans tous

les combats du début de la guerre, le mouvement tournant redouté fut déjoué par une rapide extension de leur front.

« Mais tout système a ses points faibles, quoique, dans certaines conditions, il puisse donner de brillans résultats. Ce point faible réside dans les flancs et dans le manque de réserves, parce que ces dernières doivent alors être employées pour le prolongement du front...

« Le prolongement de la position a ses limites, quand ce moyen est employé contre de bonnes troupes européennes. Si le front est tenu trop faiblement, la ligne peut être percée et dispersée d'après les anciennes méthodes, et alors les masses de cavalerie pourraient cueillir des lauriers sur le champ de bataille, comme par le passé.

« Des positions simples, avec des approches qui offrent de bons champs de tir sur les flancs, et permettent de transporter le front plus loin, seront dans l'avenir plus convenables pour la partie faible de la ligne.

« Les forces, toutefois, ne devront pas être disposées en lignes rigides, mais bien échelonnées jusqu'à une certaine distance derrière les flancs.

« En ce qui concerne la mobilité et la nécessité pour l'assaillant de manœuvrer avant de frapper, nous devons examiner le phénomène le plus nouveau de la guerre sud-africaine, c'est-à-dire l'emploi de l'infanterie montée en grande quantité.

« On a prophétisé un grand avenir à cette arme pour les guerres futures, mais, ce faisant, on a oublié de considérer à quel point les forces sont différemment groupées en Europe lorsqu'une guerre éclate.

« Toutefois, si, dans une guerre de l'Ouest à l'Est, les événemens se déroulaient sur la frontière russe d'une manière analogue à ceux que nous avons décrits pour la campagne sud-africaine, nous pourrions penser à employer de grands corps d'infanterie montée. Il y aurait assez d'espace pour de grandes expéditions dirigées contre les derrières de l'ennemi, autour de ses flancs. Cet espace, cependant, n'est pas suffisant, comme nous l'avons cru, quand il s'agit des gigantesques armées européennes, et ce qui peut être invoqué en faveur de l'infanterie montée n'y joue aucun rôle.

« Dans les opérations éloignées du principal théâtre de la guerre, l'infanterie montée pourra rendre de bons services,

même en Europe, mais alors, sur les points où les actions décisives se passent, elle ne peut pas entrer dans les calculs.

« Toutefois prenons leçon sur elle en ce qui concerne la mobilité que nous devons rechercher pour toutes les armes, et qui est indispensable pour les opérations actives. Nous devons surtout compter sur cette mobilité pour augmenter notre force. »

On le voit : les considérations du général von der Goltz ne font que confirmer les principes de notre règlement de 1875. Elles prononcent la condamnation des attaques dites décisives.

Les Anglais, de leur côté, sont allés plus loin encore dans les voies nouvelles.

Les grandes manœuvres de 1903, dirigées par le feld-maréchal lord Roberts, ont été particulièrement intéressantes. Elles ont mis aux prises, dans les environs de Salisbury, le 1er corps d'armée, fort de 17000 hommes, sous les ordres du général French, et le 2e corps d'armée, d'un effectif de 14000 hommes, sous les ordres du maréchal Wood.

L'examen sommaire des opérations du 14 au 17 septembre permet de se rendre compte des idées qui ont cours, en ce moment, dans les hautes sphères du commandement anglais.

Le 14 septembre, le maréchal Wood tient ses troupes réunies. Il se porte au-devant de son adversaire, qui, par suite de dispositions antérieures imposées, est formé en deux groupes.

L'un d'eux, commandé par le général Bruce Hamilton, est à une distance telle que le maréchal Wood pourrait, en le retardant, se jeter avec une forte supériorité numérique sur l'autre, commandé par le général French.

Dès le premier jour, il est facile de constater que la cavalerie des deux partis n'est nullement employée d'après les idées qui ont actuellement cours sur le continent. Il ne lui est demandé aucun des renseignemens qu'elle pourrait obtenir par la vue. Il est en effet admis que la cavalerie, arrêtée par des coups de fusil venant d'un ennemi invisible, ne peut plus renseigner par les mêmes moyens que par le passé. Ce n'est que par le combat à pied qu'elle peut déchirer les rideaux dont s'enveloppe l'adversaire et éclairer la situation.

Une rivière, la Lambourn, barre la direction de marche du maréchal Wood. Celui-ci, aussitôt qu'il le peut, en fait occuper

les passages. Sa cavalerie s'y porte par une marche rapide de 24 kilomètres et tient les débouchés.

Le même jour, le général French, désirant, avant toute manœuvre, faire sa jonction avec le général Bruce Hamilton, lance sa cavalerie dans sa direction, pour assurer ainsi sa liaison avec lui. A cet effet, cette cavalerie fait une marche de nuit de 65 kilomètres et atteint Newbury. Le 16, elle se porte au-devant du général Bruce Hamilton, jusqu'à Wantage, et revient ensuite avec lui jusqu'à Newbury.

Elle n'agit donc pas comme cavalerie d'exploration, mais comme un corps tactique. L'exploration est confiée à des patrouilles, assez nombreuses, mais faibles, qui n'ont pas d'autre mission que de faire connaître le contour apparent du rideau de l'adversaire.

Le plus souvent, lorsque les escadrons se heurtent à quelque obstacle, fusillade d'infanterie montée, ou menace de la cavalerie adverse, ils s'arrêtent, mettent pied à terre et entretiennent sur leur front une fusillade prolongée, tandis qu'une fraction, par un mouvement rapide, tourne l'obstacle et prend l'adversaire dans le flanc ou dans le dos.

Il est recommandé à l'infanterie montée de se garder de loin avec soin. Si elle ne met pas pied à terre longtemps d'avance, elle risque d'être surprise par la cavalerie et enlevée. En revanche, si elle a eu le temps de mettre pied à terre, la cavalerie ne peut songer à l'aborder à cheval.

Quand la cavalerie et l'infanterie montée croient qu'elles peuvent être exposées au feu de l'artillerie, elles étendent leurs formations; les pelotons sont mis sur un rang, avec des intervalles entre les cavaliers de 4 à 5 mètres. Toutefois, ce moyen d'éviter les pertes paraît moins efficace que la rapidité des mouvemens pour se porter d'un abri à un autre.

L'importance donnée au feu de la cavalerie est accrue par la mitrailleuse Maxim et le canon automatique de 37 millimètres dit « Pom-Pom » affecté à chaque régiment. Ces pièces sont servies par les cavaliers. En outre, la proportion d'artillerie à cheval est plus grande que dans toutes les autres armées étrangères. Les Anglais affectent deux batteries à cheval, et quelquefois trois, à chaque brigade de cavalerie.

Dans une de ses critiques, lord Roberts disait :

« Dans l'Afrique du Sud, nous avions l'habitude d'attribuer

l'insuccès de nos tentatives pour obtenir des renseignemens à la connaissance parfaite du terrain que possédaient les Boers et à leur habileté naturelle à se dissimuler. Nos manœuvres viennent cependant de faire ressortir clairement que la portée plus grande des fusils, la poudre sans fumée et la grande dispersion des troupes rendront les renseignemens très difficiles à obtenir. Nous avons vu l'exemple d'un petit corps de troupes qui a réussi à se dissimuler et, par un feu rapide, à abuser l'adversaire sur son effectif, au point de faire croire à la présence de plusieurs bataillons et de faire prendre un escadron pour une brigade. C'est là un des points sur lesquels il nous faudra porter une attention particulière dans l'avenir, et les officiers envoyés en reconnaissance devront désormais être préparés à courir les plus grands risques s'ils veulent fournir à leur chef des renseignemens sérieux. »

Une plus grande dispersion des troupes sous le feu accentue encore l'importance que la mobilité donne à la cavalerie, qu'il s'agisse de renforcer un point faible de la ligne de combat, ou d'attaquer un point faible de la ligne ennemie. Par une utilisation intelligente de cette faculté, jointe à un emploi judicieux de la puissance des armes à feu modernes, soit en retardant une infanterie qui s'avance, soit en l'attaquant sur son flanc, la cavalerie aura dans l'avenir une grande mission à remplir.

C'est dans cet ordre d'idées que fut employée la cavalerie le 17 septembre, jour de la bataille entre le maréchal Wood et le général French. Des deux côtés, elle fut tenue en liaison étroite avec les autres armes, et, toute la journée, elle montra la plus grande activité, combinant sans cesse l'emploi du combat à pied et quelquefois de la charge, avec le feu de son artillerie, de ses mitrailleuses et de ses « Pom-Pom. »

L'infanterie, dès qu'elle entre dans la zone de l'extrême portée de l'artillerie ennemie, se déploie en lignes de tirailleurs, les hommes marchant à 4 ou 5 mètres les uns des autres. C'est l'unique formation adoptée pour la chaîne, les soutiens et les réserves. Peu importe qu'en terrain coupé il y ait enchevêtrement des sections déployées appartenant à toutes les compagnies. Au début, la brigade d'infanterie, qui comprend quatre bataillons à huit compagnies, déploie en général deux bataillons sur le front qui lui est assigné et garde les deux autres en réserve. Tous ces bataillons sont formés sur deux lignes de

tirailleurs, quelquefois sur trois lignes, distantes de 200 à 300 mètres. Les fronts sont ainsi de 600 à 800 mètres et parfois de 1 000 mètres par bataillon, les compagnies ayant souvent entre elles de larges intervalles où viennent s'encadrer les soutiens. L'ouverture du feu se fait souvent entre 1 500 et 1 000 mètres, ce qui amène une action de feu prolongée sur le front. Chaque bataillon a une mitrailleuse qui vient se placer sur la ligne même des tirailleurs.

Il convient de dire que le commandement et la direction de ces longues lignes est manifestement difficile. Une telle formation est rigide malgré son extrême dispersion, elle se prête mal à l'utilisation des points d'appui et à la marche en terrain couvert. Elle est aussi vulnérable qu'une série de sections espacées en raison des méthodes de tir de l'artillerie moderne qui permettent d'arroser uniformément une zone très étendue.

L'artillerie fait surtout usage du tir direct. Chaque batterie ouvre le feu dès qu'elle est prête. Elle appuie de près les attaques de l'infanterie; l'artillerie lourde est employée d'après les vues du commandement supérieur.

Dans la bataille, c'est l'enveloppement d'aile qui est surtout recherché. La manœuvre du 17 septembre en a donné l'exemple.

Devant la marche offensive du général French, le maréchal Wood s'était arrêté à Lambourndown, à 50 kilomètres environ de sa situation première. Il avait pris position et s'était retranché. Le général French commença aussitôt un mouvement tournant à grande envergure, qui obligea le maréchal Wood à abandonner sa position et à accepter le combat hors de la région où il l'avait préparé. Dans son mouvement, le général French n'a pas craint d'étendre son front sur 16 kilomètres pour un effectif de 17500 hommes. Ainsi paraît dominer la préoccupation de mettre en action tous les moyens dont on dispose, et à cet effet, d'étendre le front autant qu'il est nécessaire. La conception d'un coup de force, exécuté au moyen de grosses réserves et préparé par un violent combat d'usure sur tout le front, est donc complètement abandonnée.

Comme en Allemagne, les troupes ne combattent que couchées. La préoccupation de diminuer la visibilité est poussée si loin que la tenue de campagne de toutes les troupes est la même. La cavalerie ne se distingue de l'infanterie que par les éperons à la chevalière. La carabine lui a été retirée et rem-

placée par le fusil Lee Metford nouveau modèle, dont la crosse est soutenue par une sorte de petit seau en cuir pendu à la selle à gauche pour soulager l'épaule qui retient l'arme par une bretelle.

Les cartouches en chargeurs sont portées en bandoulière, de gauche à droite. Le sabre est fixé à la selle comme dans notre cavalerie, mais attaché à droite pour faire équilibre au poids du fusil. Toute l'armée porte le brodequin lacé par devant avec les bandes molletières de nos chasseurs alpins.

La couleur de tous les vêtemens est jaune verdâtre. Les officiers sont habillés comme la troupe. Les insignes de grade, de la couleur du fond, sont placés sur les manches pour les officiers des corps de troupe, et sur les pattes d'épaule pour les états-majors, de telle sorte qu'à dix pas, on ne peut reconnaître un officier d'un soldat.

Le fantassin ne porte pas le sac. Les Anglais ont reconnu l'impossibilité du combat de tirailleurs sac au dos.

L'homme a ses vivres dans une musette, avec une chemise de laine. Une gamelle-marmite individuelle dans un étui en toile est fixée au ceinturon, par derrière, ainsi que le bidon. La capote, roulée, sur les reins.

Tout objet brillant est écarté. Les cuirs sont fauves. A 1500 mètres, le mouvement seul indique la présence de troupes.

Ainsi, les nouvelles dispositions tactiques, tant en Angleterre qu'en Allemagne, sont tout à fait conformes aux principes fixés par notre règlement de 1875, tout en tenant compte des effets dus aux progrès de l'armement d'après le caractère des soldats de chaque nation.

Il devient donc possible de se rendre compte de ce que doit être en ce moment notre tactique, d'après le tempérament du soldat français.

***

POÉSIES

CLOCHES DE NOVEMBRE

Comme des oiseaux voyageurs,
Les voix des cloches de banlieue
Passent en carillons berceurs
Là-haut, parmi la brume bleue.

Toutes s'envolent à la fois
Des flèches à l'aiguille mince;
Je crois entendre au fond des bois
Tinter mes cloches de province.

L'une surtout, par les temps lourds
Où pleurent le vent et la pluie,
Me rapporte un écho des jours
Lointains de ma jeunesse enfuie...

Quand nos clochers lorrains chantans
Glorifiaient Pâques-fleuries
Et le frais éveil du printemps,
Par un luxe de sonneries,

Mes yeux se grisaient, au matin,
De la neuve beauté des choses;
Mon cœur était comme un jardin
De primevères et de roses.

Les désirs au fougueux essor,
Les beaux projets et les beaux zèles,
Pareils à des papillons d'or,
Y faisaient l'essai de leurs ailes.

Mais, sans un vouloir ferme et fier,
Hélas! le plus généreux rêve
N'est qu'une frêle bulle d'air
Qui se cogne au mur et qui crève...

Bien avant l'arrière-saison,
Les ailes d'or, les roses mortes,
De leur précoce effeuillaison
Avaient jonché le seuil des portes.

Pourquoi tant d'efforts sans vertus,
Tant d'orgueil et tant de faiblesse?
Qu'ai-je fait des printemps perdus?
A quoi m'a servi ma jeunesse?...

O cloches au timbre si doux,
Cloches de ma petite ville,
Je m'en suis allé loin de vous,
Seul avec mon regret stérile.

D'autres écouteront le soir
Votre cantique allègre et tendre;
Qu'ils sachent mieux que moi vouloir,
Et qu'ils sachent mieux vous comprendre!

Sous le ciel automnal et gris
D'une campagne de banlieue,
A deux pas de ce grand Paris
Que me cache la brume bleue,

Je n'entends plus, lorsque le vent
Et l'averse pleurent ensemble,
Que cette cloche de couvent
Dont la voix aux vôtres ressemble.

C'est son angelus matinal
Qui m'apportera, comme un leurre,
Un écho du pays natal
Pour adoucir ma dernière heure;

Et je m'endormirai soudain
Aux sons de sa claire musique,
Comme un enfant de citadin
Que berce une chanson rustique.

CHEMINERESSE (1)

Dès la prime aube, à la fraîcheur,
O lire laire,
Je vais dans le jardin en fleur
De celle qui m'a pris le cœur,
O lire lire!

Autour de ses roses vermeilles
Si fort bourdonnent les abeilles
Que leur musique la réveille!

A sa fenêtre, sous les toits,
O lire laire,
Un volet s'ouvre et je la vois,
Fraîche comme un muguet des bois;
O lire lire!

« J'aime tes roses, ô ma brune!
Veux-tu, ce soir au clair de lune,
Me permettre d'en cueillir une?

— Non, les roses de mon jardin,
O lire laire,
Seront à qui viendra demain
M'apporter le soleil en main...
O lire lire! »

(1) Dans le langage de la poésie populaire, on nomme *Chemineresses* les rustiques mélopées que les pâtres, en poussant leurs troupeaux, les valets de ferme, en chevauchant leur bidet, chantent pour accourcir le chemin; c'est la chanson de route des paysans

Dans la montagne inaccessible
J'ai grimpé le plus haut possible
Et j'ai pris le soleil pour cible...

J'ai visé le soleil flambant,
O lire laire,
Je l'ai manqué. En retombant,
La flèche a fait jaillir mon sang.
O lire lire!

Je m'en retourne chez ma mie.
Dès qu'elle a vu ma chair meurtrie,
La voilà qui pleure et s'écrie :

« Pardon de t'avoir fait souffrir,
O lire laire!
Pauvre ami, mon méchant désir
T'a mis en péril de mourir...
O lire! ô lire!

— Ne pleure pas, ma mie, et pose
Sur ma blessure encor mal close
Comme un baume, ta bouche rose.

Ma dernière heure sonnerait,
O lire laire,
Et mon cercueil serait tout prêt,
Que ta bouche me guérirait...
O lire lire! »

LES REINES-DES-PRÉS

Au long du chemin bordé d'eau courante,
L'aunée et la menthe
Semblaient se mouvoir et danser au fil
Du ruisseau, tandis que les demoiselles
Y mouillaient l'azur de leurs ailes...
— Amie aux yeux clairs, vous en souvient-il?

Des halliers lointains les hautes verdures
Bornaient les pâtures
Où les grands bœufs roux, au tomber du jour,
Sommeillaient d'un air de béatitude;
Une adorable solitude
Étendait sa paix profonde à l'entour.

Dans la bigarrure et les broderies
Des berges fleuries,
Les reines-des-prés, — vous en souvient-il? —
Penchant sous l'abri mobile des branches
Leurs panicules de fleurs blanches,
Répandaient à l'ombre un parfum subtil.

Leur arome épars embaumait la plaine;
On eût dit l'haleine
De la fenaison, quand, le soir venu,
Le bruit sourd des faux peu à peu s'apaise;
Il avait la saveur de fraise
D'un baiser très tendre et très ingénu.

Les reines-des-prés aux fines aigrettes,
Le chant des rainettes
Et de l'eau, formant un limpide accord;
Les battoirs au loin sonnant en cadence,
Même les momens de silence,
A l'heure ajoutaient plus de charme encor.

Ce n'était partout que molle harmonie,
Douceur infinie;
Tout sentait l'Amour, maître impérieux,
L'Enchanteur amour qui tient en servage
L'homme fou comme l'homme sage,
Et lui poind le cœur, qu'il soit jeune ou vieux.

Nos mains se touchaient en cueillant la plante
A l'odeur troublante;
Par le vif attrait de vos beaux yeux francs,
Par votre gaieté qui pétille et grise,
J'avais la tête déjà prise
Et ne songeais plus à mes cheveux blancs...

Et lorsqu'on revint au gîte, à la brune,
Dans la nuit sans lune,
Des reines-des-prés le pouvoir subtil
Avait d'un fil d'or lié pour la vie
Mon âme à la vôtre asservie...
— Amie aux yeux clairs, vous en souvient-il ?

LE MERLE D'EAU

Hardi plongeur, ô merle d'eau,
Le soleil d'août au milieu de sa course
A beau flamber à travers le rideau
Des arbres penchés vers la source,
Tu sais où trouver la fraîcheur
O merle d'eau, hardi plongeur !

Ruisselans de clarté, les pics des Pyrénées
Découpent sur l'azur leurs cimes calcinées,
La pierre brûle et la terre se fend,
Le lézard vert sommeille sous les ronces,
L'air est en feu... Toi, tu t'enfonces
Dans la profondeur du torrent.

O volupté ! Sous l'eau vierge et sonore,
Que l'ombre des tilleuls teinte d'un bleu d'acier,
Remonter le courant très loin, plus loin encore,
Jusqu'aux gradins du cirque altier
Où la cascade, ainsi qu'une blanche épousée
Déroulant les longs plis de sa robe irisée,
Descend des hauteurs du glacier...

Bel oiseau montagnard, cette joie est la tienne !
Après ton bain mystérieux,
Tu sors gaillard de l'eau céruléenne,
L'aile à peine mouillée et le duvet soyeux·
Puis, avec un cri de triomphe et d'aise,
Rasant les talus aux senteurs de fraise,
Vers le gave écumant tu voles de nouveau,
Hardi plongeur, o merle d'eau !

IMPRESSIONS D'HIVER

Comme je regardais le givre, ce matin,
Étoiler les rameaux des arbres et la mousse,
Un oiseau familier s'est approché soudain.
Frileux, ébouriffant sa gorgerette rousse,
Du haut de son perchoir flûtant un chant menu,
Très tendre, il m'envoyait une amicale aubade...
Et je t'ai de loin reconnu,
Rouge-gorge, mon camarade!

Parmi les brins verts d'un genêt,
Ta tête qui dodelinait
Et ton œil noir semblaient me dire :
« Mon pauvre ami, tu te fais vieux,
La neige a blanchi tes cheveux
Et ta bouche ne sait plus rire... »

O rouge-gorge, enfant gâté,
Toujours brave hiver comme été,
Tu n'as pas changé, toi! Tu gardes
Ton plumage au fauve collier,
Ta mine espiègle d'écolier,
Ton sang vif, tes amours gaillardes,

Ta câline et souple chanson
Vibre de la même façon
Qu'aux jours de ma prime jeunesse,
Et lorsque résonne ta voix,
Je sens mon cœur, comme autrefois,
S'emplir de la même allégresse.

O fortunés oiseaux chantans,
On croirait que les coups du temps
Vous épargnent... Je vous envie!
Aux eaux de Jouvence, la main
D'un dieu semble tremper sans fin
Le fil ténu de votre vie,

Nous autres, nous voyons nos fronts
Se dégarnir, et nous pleurons

Sur nos illusions tombées;
Sur nos morts fauchés dans leur fleur,
Pareils à l'herbe qu'un faneur
Aligne en épaisses gerbées.

Mais vous, nul ne vous voit souffrir;
Sachant vous cacher pour mourir,
Nul n'assiste à votre agonie,
Et, comme vos légers concerts
Forment sans cesse dans les airs
Une invariable harmonie,

Vous paraissez toujours durer,
Et nous pouvons nous figurer,
Trompés par sa voix charmeresse,
Que nous avons devant les yeux
Le même oiseau mélodieux
Qui chantait dans notre jeunesse.

C'est pourquoi j'ai cru, ce matin,
Ainsi qu'un vieil ami lointain,
Rouge-gorge, te reconnaître,
Tes doux tirelis cadencés
Me rappelaient les jours passés
Dans nos bois, à l'ombre d'un hêtre...

Tandis qu'au blanc soleil d'hiver
Les diamans du givre clair
Se dissolvaient en larmes brèves,
Je t'écoutais avec émoi
Et ta musique ouvrait pour moi
La porte d'ivoire des rêves :

Bercés sur un lac aux flots bleus,
Chargés de couples amoureux,
Des bateaux s'éloignaient de terre;
J'entendais les chants des rameurs,
Mêlés aux galantes rumeurs
D'un embarquement pour Cythère,

Peu à peu, les chœurs se taisaient,
Les barques s'évanouissaient

Dans les brumes de l'autre rive...
Et c'étaient mes propres printemps,
Les jours dorés de mes vingt ans
Qui s'en allaient à la dérive.

Jamais je ne les reverrai
Rentrer sous mon toit délabré;
Mais, par le soleil ou le givre,
D'autres jeunesses verdiront;
D'autres couples d'amans viendront
Savourer la douceur de vivre.

Il n'est pas de morte-saison,
L'hiver même a sa floraison.
Et toi, rouge-gorge fidèle,
Toi dont le cœur ne vieillit pas,
A ces heureux tu rediras
Ta chanson d'amour immortelle.

LA FORÊT

Puisque nous voilà tous, en la saison des nids,
Comme une Théorie antique, réunis
Sous le dôme feuillu de la forêt tranquille,
Jeunes ou vieux, enfans des bourgs ou de la ville,
O mes amis, chantons les arbres et chantons
La majesté des bois sonores et profonds.
Voici le temps où leur royaume se décore
De plus de poésie et de grâces encore :
— Les taillis sont fleuris et verts comme un jardin,
Le regard réjoui plonge ainsi qu'en un bain
Dans l'épaisseur de l'herbe et la fraîcheur des combes;
Les derniers rossignols et les douces palombes,
Les loriots avec les grives, tour à tour,
Mêlent l'enchantement de leurs hymnes d'amour
Aux carillons épars des cloches des dimanches;
Tandis que, par le souple écartement des branches,
Tout là-bas, le miroir du lac qui transparaît
Envoie un large et bleu sourire à la forêt.
Donc unissons nos voix, amis, comme il est juste,
Pour célébrer l'honneur de l'arbre et de l'arbuste.

Ils font du sol natal la force et la beauté;
Que chacun d'eux par nous soit dignement chanté:

Loués soient les grands pins dont les aiguilles grises
Soupirent comme un luth plaintif au vent du soir,
Et les sapins pareils à des flèches d'églises,
Qui répandent dans l'air une odeur d'encensoir.

Louons les chênes fiers et branchus!... Sous leur voûte,
A midi, le soleil glisse à peine un trait d'or
Fugace; l'eau du ciel y filtre goutte à goutte
Et la source à leurs pieds noueux prend son essor.

Elle s'épanche et donne à toute créature
Un renouveau de sève et de jeune vigueur;
Louons donc la belle eau chaste, chantante et pure
Qui féconde la terre et qui nourrit la fleur.

Louons aussi le hêtre où la faîne foisonne,
Le hêtre, gai décor des massifs forestiers;
Et le dur châtaignier dont les fruits, à l'automne,
Pleuvent, bruns et luisans, dans l'herbe des sentiers;

Et le bouleau qui tremble aux marges des allées,
Le pliant noisetier et le saule argenté,
Et le tilleul avec ses corolles ailées
Qui semblent la suave haleine de l'été

Au peuple merveilleux des arbres, los et gloire!
Pour rendre à chacun d'eux un culte solennel,
Près de la source vive où les oiseaux vont boire,
En plein cœur de futaie, élevons un autel.

Entourons-le, tenant en main comme des palmes
Les rameaux verts coupés aux pins mélodieux;
Et parmi la feuillée altière des bois calmes,
Selon le rite antique et cher à nos aïeux,

Versons, amis, versons dans nos rustiques verres
Les breuvages dont les Sylvains ont le secret :
Les sucs de la myrtille et ceux des primevères;
Puis portons tous un toast vibrant à la Forêt :

« O reine de beauté, Forêt, tu nous accueilles
Avec tes bras charmans, fleuris de chèvrefeuilles.
Tu nous ouvres sans peur tes seuils hospitaliers,
Et nous y pénétrons, hardis et familiers,
Tandis qu'autour des fûts vénérables des hêtres
Errent pensivement les ombres des ancêtres,
Et que dans les vapeurs du soleil matinal
Les Dryades en chœur semblent mener leur bal,
Aux sons flûtés et clairs d'invisibles fontaines.
O Forêt, ô déesse aux grâces souveraines,
Enchanteresse dont les attirans regards
Rayonnent à travers de longs cheveux épars;
Du toucher de tes doigts, du souffle de tes lèvres,
Tu panses notre plaie et tu guéris nos fièvres.
En ton giron jonché de sauges et de thyms,
Dans la tiédeur des soirs et le frais des matins,
Tu nous prends, maternelle et bonne; tu nous berces
Avec ton chant d'aïeule... Et nous, races perverses,
Pour te remercier de tes dons infinis,
Nous arrachons tes fleurs et détruisons tes nids,
Nous déracinons l'arbre et tarissons la source
Qui reverdit les champs et les prés dans sa course... »

Amis, n'attendons pas que le sol forestier
Aux mains des défricheurs soit livré tout entier,
Et restaurons le vieux royaume héréditaire :
La Forêt, poésie et parfum de la terre.
Au plus profond des bois la Patrie a son cœur;
Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt.
Pour que les nôtres soient plus belles et plus grandes,
Conservons la futaie, ensemençons les landes
Et les versans rongés par la dent des troupeaux
Où les rocs décharnés percent comme des os.
Et puissent nos enfans voir, aux saisons futures,
Les chênes et les pins aux robustes ramures
Onduler sur la plaine et moutonner dans l'air,
Pareils aux flots mouvans et féconds de la mer!

ANDRÉ THEURIET.

LA NOUVELLE UNIVERSITÉ

DE LONDRES

Après Berlin et Paris, Londres nous fait assister au laborieux enfantement d'une grande Université. Le spectacle est intéressant en lui-même; il le devient plus encore par les souvenirs, les comparaisons et les prévisions qu'il suggère. Je voudrais raconter comment est né le besoin de cette Université nouvelle, comment l'idée a grandi au milieu des difficultés et des contradictions; de quels élémens est composée l'Université et de quels organes elle a été pourvue; enfin, ses premiers efforts pour vivre et agir.

J'essaierai de faire comprendre en quoi elle diffère des vieilles universités et en quoi elle leur ressemble. Quant au rapprochement qui s'impose entre l'œuvre des Anglais, celle des Allemands et la nôtre, je le laisse à ceux qui ont dirigé de haut ou suivi de près ces mémorables expériences pédagogiques. Je ne ferai qu'une seule remarque à ce sujet. Par suite des circonstances où se trouvaient placées les deux Universités de Paris et de Londres, leur genèse et leur mode de formation ont présenté des caractères entièrement opposés. L'Université parisienne a commencé humblement, silencieusement. Elle n'avait ni avocats dans la presse, ni patrons parmi les politiciens, ni fonds pour subvenir à ses besoins. Nul ne s'occupait d'elle et elle était déjà grande qu'elle n'avait pas encore de nom. Tout au contraire, il y avait à Londres, avant que l'Université existât, quelque chose qui portait ce titre. Il y a dix-neuf ans qu'on la discute et trois ans, seulement, qu'elle est venue au monde. Dans ces discussions, la logique absolue des réformateurs a tenu quelquefois plus de place que l'expérience des hommes pratiques. On dirait qu'une

fois par hasard les deux nations ont échangé leur méthode traditionnelle. Mais cet échange, — je le dirai tout de suite, — a aussi bien réussi à l'une qu'à l'autre, puisque les deux organismes ainsi créés paraissent vigoureux et bien vivans, appelés à une longue et utile carrière et qu'en dépit des moyens employés, ils sont profondément empreints de la pensée nationale.

I

C'est en 1828 que l'Université de Londres s'ouvrit dans les locaux occupés aujourd'hui par University College. Il ne s'agissait nullement de doter la grande cité d'une Université qui lui fût propre. Londres, simple agglomération de clubs, de théâtres, d'églises, de banques et de boutiques, Londres, résidence temporaire de l'aristocratie pendant les trois mois de la saison et habitation permanente d'un million d'êtres appelés *Cockneys* dont, seul, Charles Lamb avait eu, jusque-là, la patience d'étudier le caractère et les mœurs, Londres ne réclamait rien, ne se croyait en droit de rien réclamer. Les gens bien nés et bien élevés, au sortir des *public schools*, passaient trois ans à Oxford, à Cambridge ou à Dublin. On savait vaguement qu'il existait en Écosse deux ou trois vieilles Universités où de pauvres diables travaillaient désespérément pour acquérir un peu de latin, de grec ou de philosophie et s'en faire un gagne-pain. Quant à assurer les « bienfaits de l'éducation supérieure » aux Londoniens, l'idée eût paru vraiment drôle et on en eût beaucoup ri entre Hanover Square et Park Lane.

Alors pourquoi une Université?

Simplement, pour donner un *Status* universitaire à toutes les catégories d'étudians que le serment religieux (*test*) excluait d'Oxford, de Cambridge et de Dublin, aux catholiques, aux israélites et, surtout, aux non-conformistes. Moins nombreux, mais plus influens, les libres penseurs, groupés autour de Jeremy Bentham, entendaient profiter de la nouvelle institution qu'ils avaient contribué à créer et qui s'ouvrait sous leurs auspices. Ce qui lui valut l'honneur de compter John Stuart Mill parmi ses premiers élèves. Sa statue décore aujourd'hui le hall de la Faculté des arts, à University College.

Pendant dix ans, l'Université primitive fit des cours et distribua des diplômes. Les choses marchaient bien, si bien qu'on

s'en émut dans le camp adverse, c'est-à-dire dans le clan ultra-anglican. C'est pourquoi on fonda, dans une aile de Somerset House, un établissement rival de celui qui avait si heureusement réussi à Gower Street. On l'appela King's College et, pour lui assurer l'égalité avec son aîné, on dépouilla la maison créée par Bentham et ses disciples de son titre et du privilège de conférer des degrés. Tout en gardant son organisation enseignante, l'Université de Londres devint University College; le nom d'Université fut transféré à un jury d'examen, dont tous les fonctionnaires étaient à la nomination du gouvernement et auquel on abandonna quelques salles d'un vaste bâtiment, situé entre Piccadilly et Burlington Street, où siègent aussi l'Académie de peinture, la Société Royale, la Société d'astronomie et, je crois, d'autres sociétés encore, du même ordre ou de rang inférieur.

Les deux collèges furent « affiliés » à cette Université nominale, mais ils sont restés à peu près étrangers l'un à l'autre, parce que la divergence primordiale subsiste. Rien ne semble plus propre à entretenir la mésintelligence et la haine entre les hommes qu'une légère différence d'opinion sur les dogmes. Pour les uns, University College fut « ce nid d'athées, » et King's College, pour les autres, demeura « cette pépinière de cagots. » Cependant, il y avait un point de contact : l'*Indian School*, où les étudians des deux collèges travaillaient en commun, sous les mêmes maîtres, et cette réunion, si je suis bien renseigné, donnait de bons résultats.

Quant au corps d'examinateurs siégeant à Burlington House et décoré du nom décevant d'Université, il a rempli en conscience, pendant plus de soixante ans, les fonctions pour lesquelles il avait été créé. Les degrés de Londres se sont fait leur place sur le marché aux diplômes où tant de pseudo-universités jettent chaque jour des titres qui ne valent pas le prix du parchemin. Si les bacheliers qui ont passé à Londres l'examen dit des honneurs ont quelque peine à se faire prendre au pair avec les *Wranglers* de Cambridge et les *Greats men* d'Oxford, il n'en va pas de même pour la maîtrise ès arts. Êtes-vous maître ès arts d'Oxford ou de Cambridge? Cela signifie que vous aviez trois ans de diplôme inférieur et vingt livres sterling dans votre poche lorsque vous avez pris le degré supérieur. Êtes-vous maître ès arts de Londres? Cela signifie que vous avez passé, soit dans les langues anciennes, soit dans les langues vivantes,

soit dans les sciences morales, soit en mathématiques, soit en philosophie, un examen plus difficile qu'une de nos licences. Londres conférait des degrés en médecine, en loi, en musique, en littérature, comme les anciennes universités. Tandis que la science, à Oxford et à Cambridge, se confondait dans la Faculté des arts, elle obtenait, à Londres, une existence distincte, consacrée par une hiérarchie de degrés, aboutissant au doctorat, pour l'obtention duquel on exigeait un travail personnel et original. Londres ne donnait point de degrés en théologie : ce qui la constituait indépendante de tous les cultes et assurait sa laïcité absolue. Elle ne conférait jamais aucun de ces degrés honorifiques que les autres Universités ont prodigués et qui ont contribué, dans une certaine mesure, à avilir leurs diplômes.

La charte de 1837 a été retouchée maintes fois, en 1850, en 1858, en 1863, en 1868, en 1878. Il me semble inutile d'entrer dans aucun détail à propos de ces modifications successives. Elles portent, de la façon la plus curieuse et la plus manifeste, les traces d'une lutte que l'on retrouvera partout lorsqu'on étudiera l'histoire de l'évolution politique et sociale des Anglais au milieu du XIXe siècle. Je veux dire la lutte entre l'esprit organisateur qui est naturel à cette race et la tendance décentralisatrice préconisée par l'école dominante et où l'Angleterre, alors en pleine prospérité, semblait se dissoudre, s'éteindre de la plus douce des morts, après s'être ouvert les quatre veines dans un bain de richesse et de philosophie.

En effet, les deux collèges affiliés étaient rendus à leur existence individuelle, tandis que l'Université de Londres s'agrégeait les établissemens les plus lointains et les plus disparates. Une université australienne et un collège canadien figuraient sur cette liste, qui ne constituait aucun lien réel entre ces établissemens, ni aucun privilège substantiel en leur faveur, puisque tout individu, âgé de seize ans au moins, qu'il fût autodidacte ou qu'il sortît d'une « usine » (*cramming shop*), pouvait se présenter aux examens de l'Université de Londres. Les femmes, encore exclues des vieilles Universités, obtenaient l'accès à ces mêmes examens, et l'égalité absolue des diplômes pour les deux sexes était proclamée en 1878.

En bien des choses, l'Université de Londres semblait avoir à cœur de se défaire de tout ce qui pouvait la localiser, la particulariser. Cependant, d'autres signes faisaient pressentir qu'une sorte

de vie universitaire, encore latente, commençait à fermenter dans son sein. A mesure que le nombre des diplômés augmentait, ils avaient formé une sorte de corporation. Cette corporation renferme peu de noms glorieux : jusqu'ici, les *London men* ne se sont distingués que dans la médecine, et tout le monde comprend qu'ils devaient, dans cette branche d'études, éclipser les étudians de Cambridge et d'Oxford, à cause des ressources sans parallèle offertes par les dix grands hôpitaux de la capitale. En général, les gradués en science et en arts sont répandus dans des écoles provinciales, où leur vie s'écoule obscurément, mais honorablement. Leur diplôme est toute leur fortune et ils y tiennent; même à distance, ils exercent les privilèges qui s'y attachent. Tous les docteurs, tous les maîtres ès arts et les bacheliers de trois ans pouvaient faire partie de l'assemblée générale appelée *Convocation*. Avant la création de l'Université nouvelle, la Convocation comptait environ quatre mille membres. Jamais on ne les voyait tous présens aux réunions plénières, mais ils jouissaient du privilège de voter *by proxy*, c'est-à-dire par bulletin cacheté, dans les élections auxquelles ils avaient le droit de prendre part : celle de leur président et celle d'un certain nombre de membres du Sénat. L'assemblée de la Convocation avait lieu deux fois par an, mais le président avait le pouvoir, si vingt membres lui présentaient une motion à cet effet, de réunir des assemblées extraordinaires à trois mois d'intervalle. De plus, la Convocation élisait une commission permanente (*standing committee*) pour veiller à ses intérêts, et cette commission a fait beaucoup parler d'elle dans ces dernières années. On me pardonnera d'entrer dans ces détails sur les attributions et le fonctionnement de la Convocation, lorsque j'ajouterai que c'est la seule partie de l'ancienne Université qui subsiste, sans modifications essentielles, dans la nouvelle.

Le Sénat, qui administrait l'Université et réglementait les examens, avait été composé d'abord exclusivement de membres choisis par le gouvernement, c'est-à-dire de notabilités empruntées aux autres Universités. Mais l'élection y avait fait entrer avec les « hommes de Londres » un esprit nouveau. Depuis 1863, l'Université avait reçu le droit d'ester en justice et de posséder, à la condition que son revenu n'excédât pas dix mille livres (250 000 francs). De plus, elle envoyait un député à la Chambre des communes, comme les anciennes Universités. Elle avait donc

une personnalité civile et politique, mais elle demeurait toujours muette et il n'était nullement question de lui donner la parole. Le corps enseignant et le jury d'examen restaient absolument distincts l'un de l'autre.

Cependant les temps étaient bien changés. Le cockney pouvait être rangé parmi les espèces disparues. La grande ville, dont la population avait quadruplé en trois quarts de siècle et dont la superficie, démesurément agrandie, s'étendait sur le territoire de cinq comtés, avait pris conscience d'elle-même; elle allait s'incarner dans une assemblée démocratique, avide de progrès, pleine d'hommes nouveaux et maniant un budget égal à celui d'une puissance européenne de second ordre. Grâce aux collections qu'elle renferme et qui offrent à la recherche scientifique et érudite de précieuses ressources, grâce à l'afflux incessant des talens et des capitaux qui tendait à en faire, de plus en plus, un des centres du monde, elle était animée, maintenant, d'une vie intellectuelle intense, et cette vie, comme la vie matérielle, réclamait qu'on assurât son approvisionnement régulier et quotidien. L'exemple des grandes cités du continent, Berlin et Paris, s'imposait à toutes les réflexions. Un idéal, encore inconnu, de l'Université moderne, de ses nécessités et de ses devoirs, se levait à l'horizon. Pendant des siècles, il avait été très doux de s'isoler à l'ombre des tours et des clochers d'Oxford et de Cambridge pour y lire Platon et Sénèque, en compagnie de savans maîtres et de camarades choisis, d'écouter l'orgue, à la chapelle, tout en regardant la lumière du matin et du soir qui joue à travers les vitraux, de se perdre en rêveries, en causeries, en promenades sans fin, jusqu'à une heure tardive, sous les étoiles, autour du velours vert des pelouses ou des vieilles cours muettes, tapissées de lierre, pareilles à des cloîtres du moyen âge que le temps aurait oubliés.

Oui, elle avait été charmante, cette vie studieuse et, en quelque sorte, rétrospective, égayée, çà et là, de gamineries enfantines et où l'esprit se remplissait de connaissances de luxe, de mille précieuses superfluités, dont la possession était un privilège de la race ou de la fortune. A ces cloîtres qui étaient des clubs, à ces clubs qui étaient des cloîtres, il fallait le décor médiéval et le silence de la petite ville.

Mais on commençait à comprendre que l'Université moderne doit être située le plus près possible du lieu où la vie moderne

bat son plein, là où sont les livres, les instrumens, les informations, les matériaux de toute sorte que la science emploie. Le voisinage même de la foule est nécessaire, car c'est sur elle et pour elle qu'on travaille. Elle est un sujet d'étude pour l'Université nouvelle, s'il est vrai que sa mission est de donner à ce vivant chaos une forme, des organes, un cerveau pensant.

A ces idées, encore confuses et traitées de paradoxes en 1880, se joignaient d'autres considérations qui frappaient les esprits, pratiques. Il en coûte, au bas mot, quatre ou cinq mille francs pour subvenir aux frais des six mois de résidence annuelle qu'exige, pendant trois ans, l'éducation d'Oxford et de Cambridge. Ce chiffre en dit beaucoup : il exclut de la vie universitaire 95 pour 100 de la nation. Ouvrir une Université enseignante à Londres, c'était appeler à la culture supérieure une nouvelle couche de la Middle Class, qui en était privée et qui en est digne, peut-être même une élite ouvrière. Non seulement la vie et les rétributions scolaires sont moins chères à Londres, mais nombre d'étudians peuvent continuer à suivre les cours en résidant dans leur famille et d'autres peuvent faire coïncider, jusqu'à un certain point, leurs travaux universitaires avec les obligations d'une profession quelconque. A ce point de vue, la création de l'Université de Londres s'imposait comme un corollaire de l'œuvre de la démocratisation politique de l'Angleterre, commencée depuis un demi-siècle, poursuivie sans relâche par le parti libéral, et à laquelle le parti conservateur, soit dit, en passant, à sa louange, s'est loyalement associé. J'ai raconté, dans cette Revue, certains épisodes de ce mouvement, et quelques-uns de mes lecteurs se souviendront peut-être d'une remarque qui est revenue plusieurs fois au cours de ces études. C'est que la transformation politique devait être accompagnée d'une transformation dans les mœurs et, notamment, dans l'éducation. La démocratie ne peut rester ignorante alors qu'elle devient toute-puissante. On comprend maintenant comment l'Université de Londres, jugée d'abord à peine possible et d'utilité incertaine, était devenue nécessaire dès 1880.

II

C'est alors que commence la période d'incubation. En 1884, se formait une association pour l'établissement d'une Université

enseignante à Londres. Un des plus actifs, parmi les zélés de la première heure, fut M. Fry, homme très éclairé et l'un des juges des Cours supérieures. L'attention était éveillée et l'idée fut discutée dans les journaux par ceux qui avaient quelque autorité en pédagogie. Elle était assez mûre, déjà, pour motiver la nomination d'une Commission royale (2 mai 1888), qui étudia la question et remit son rapport le 29 avril de l'année suivante. Le Sénat de l'Université s'empara alors de ce projet et rédigea un plan de reconstitution qui fut soumis à la Convocation et que cette assemblée refusa d'endosser. Or, si l'on a bien voulu suivre les explications données plus haut sur le caractère et la composition de l'ancienne Université, c'est le corps des gradués qui en formait l'élément essentiel. Impossible de se passer de leur assentiment. Le diplôme dont ils étaient porteurs était, ai-je dit, en beaucoup de cas, leur unique fortune. J'ajoute que ces diplômes avaient pris une réelle valeur, à raison de la sévérité, toujours croissante, des examens. Les membres de la Convocation étaient persuadés que le niveau de ces examens baisserait, le jour où les degrés conférés par la nouvelle Université ne seraient plus que des certificats d'assiduité et de bonne conduite, délivrés par les professeurs à leurs élèves ordinaires. D'autre part, il y avait, dans le monde scolaire et pédagogique d'alors, un vif mouvement de protestation et de réaction contre l'abus des examens. Pour quelles raisons? Mes lecteurs n'ont qu'à se rappeler ce qu'ils ont lu à ce sujet dans nos journaux et nos revues, car ce vent a soufflé et souffle encore chez nous. La réaction contre les examens était d'autant plus puissante en Angleterre que l'esprit anglais est opposé, par nature, à ce mode de sélection et n'a reçu qu'avec méfiance cet emprunt fait aux nations continentales. Les succès remportés dans les examens et les concours de l'Université de Londres par les *Cramming Shops* (usines à bachot) semblaient à beaucoup de gens un argument sans réplique contre cette institution. Les professeurs des véritables collèges d'enseignement supérieur étaient comme paralysés par ces programmes dont la pensée hantait sans relâche l'esprit de leurs étudians. Le maître s'en écartait-il? on désertait ses cours. S'y soumettait-il? son enseignement perdait toute indépendance, toute largeur, toute originalité.

Ainsi deux tendances contradictoires se tenaient en échec et un temps d'arrêt se produisit. C'est alors que les autorités de

University College et de King's College se réunirent pour présenter un projet de charte qui eût créé une seconde Université à Londres, sous le nom de Gresham University. Pourquoi ce nom? Sir Thomas Gresham a été une des figures les plus caractéristiques de la grande époque d'Élisabeth. Il fut le type de ces marchands pleins d'audace, de patriotisme et de génie qui ont fait ou, du moins, qui ont commencé l'Empire britannique. C'est à lui que Londres doit son Stock Exchange et son Gresham College, qui eût été, en effet, une véritable université, si l'institution, fondée avec les fonds légués par Gresham, avait évolué et s'était développée avec le temps. Mais le salaire des professeurs est resté tel qu'il avait été fixé d'après les conditions économiques de l'an 1600, et l'on devine la conséquence. Aujourd'hui une heure de causerie hebdomadaire, donnée par des conférenciers de troisième ordre, à un auditoire d'ignorans, a remplacé l'enseignement continu et quotidien dont Gresham avait tracé le programme. Quant au legs, il avait produit une richesse considérable, qui s'accumulait dans les mains des *trustees* et qu'ils employaient à d'autres usages. L'idée était venue de reprendre à la fois, dans l'intérêt du haut enseignement à Londres, la pensée, le nom et l'argent de Thomas Gresham.

Les deux collèges qui proposaient la charte, unis aux dix écoles de médecine attachées aux grands hôpitaux, devaient former le noyau de la nouvelle Université, qui aurait le droit, parallèlement et concurremment avec l'ancienne, de faire passer des examens et de délivrer des diplômes. C'étaient les professeurs de ces établissemens qui devaient exercer sur la conduite des uns et l'obtention des autres un contrôle direct et absolu.

Ce projet rencontra une opposition presque universelle dans le Sénat et la Convocation de l'ancienne Université, dans la Chambre des communes, dans la presse et le public spécial qui s'intéresse à ces questions, jusque dans le personnel des deux collèges qui avaient élaboré la charte. Quoi! disait-on, deux universités rivales, qui se combattraient et s'affaibliraient l'une l'autre, dont les degrés, plus ou moins inégaux en valeur, se disputeraient la faveur des étudians pour aboutir, peut-être, à une commune déconsidération, car la concurrence a pour résultat inévitable l'avilissement de toute marchandise offerte au public! Nul ne pouvait affirmer que le dernier mot ne resterait pas aux examinateurs les plus coulans et aux degrés les plus faciles à

conquérir. On remarquait, en outre, que la médecine obtiendrait dans l'Université Gresham une prépondérance excessive. On avait trouvé large jusqu'au ridicule le plan de l'Association *for promoting a teaching University in London*, qui embrassait toutes sortes d'institutions disparates : on jugea étroit jusqu'à l'absurde le projet de charte qui enfermait l'Université dans un coin du monde scolaire londonien.

La commission du Conseil privé chargée de l'examen rejeta la charte comme impraticable. Pourtant, elle contenait de précieux élémens; elle mettait en lumière l'idée, très juste et généralement admise, que les professeurs sont les mieux placés et les mieux qualifiés pour juger de l'intelligence et des progrès de leurs étudians; que la condition la meilleure pour assurer ces progrès et l'avancement de la science elle-même est dans les relations journalières, continues, intimes des maîtres entre eux et des maîtres avec les élèves; qu'en un mot, l'Université serait « locale » ou ne serait pas du tout.

Quand même la charte, présentée par University College et King's College, n'aurait pas plaidé ces thèses excellentes, elle aurait eu, en tout cas, le singulier mérite de remettre la question à l'ordre du jour. C'est vers ce temps, en effet, que fut nommée la seconde commission royale chargée d'étudier le projet d'Université enseignante (30 avril 1892). Elle se composait du comte Cowper, de lord Reay, de l'évêque Barry, du professeur Sidgwick et de plusieurs autres notabilités scientifiques et pédagogiques de premier ordre. Après avoir comparé les différens systèmes, pesé les objections, recueilli les témoignages et tenu compte des travaux antérieurs, cette commission rédigea, en 1894, son rapport, qui est un monument de patience, d'honnêteté et de raison, et qui devait servir de base à l'organisation définitive de l'Université.

Je ne puis analyser ce beau rapport chapitre par chapitre, mais j'en indiquerai en peu de mots le caractère général ainsi que la solution donnée aux grandes questions préliminaires. La commission Gresham (c'est ainsi qu'on la nommait, à cause du projet qui avait motivé sa convocation) se montrait éclectique dans son esprit et dans sa méthode. Avec une sagesse presque aussi rare chez les assemblées délibérantes que chez les individus, elle s'était dit, dès le début, qu'il devait y avoir quelque chose de vrai et de bien fondé dans chacune des théories con-

tradictoires qui se disputaient la future Université : soit un vieux droit à respecter, soit un principe nouveau à établir. Elle se donna pour tâche d'"en tirer un ensemble harmonieux, de faire vivre et travailler ensemble ces élémens antipathiques et réfractaires en leur assignant à chacun leur place légitime.

Tout d'abord, les commissaires admettaient comme justes les raisons présentées en faveur du contrôle actif des professeurs sur l'obtention des diplômes ; ils reconnaissaient, sans difficulté, que le programme des examens doit être subordonné au programme des cours, et non le programme des cours au programme des examens. L'Université devait être locale, soit. Mais pourquoi ne conserverait-elle pas aussi le caractère « impérial » qu'elle avait eu pendant tant d'années et qui la différenciait des autres Universités? Pourquoi fermer l'accès de ses examens à ces étudians lointains qui envoyaient leurs compositions à corriger du fond de leur province, ou, même, du Nouveau Monde et de l'autre hémisphère? Si l'on veut juger sainement les choses anglaises, il faut se défaire de ce petit agacement nerveux que nous cause ce mot d'Impérialisme. On peut être un impérialiste sans être un Jingo, et nous serions, j'en ai peur, des impérialistes convaincus, si nous étions nés de l'autre côté de la Manche. Peut-être même sommes-nous, en matière de haute pédagogie, des impérialistes sans le savoir. N'ouvrons-nous pas toutes grandes à tous venans les portes de nos Universités, en admettant à l'équivalence des diplômes étrangers dont la valeur est parfois équivoque ? N'ai-je pas entendu dire à l'un des maîtres les plus populaires de l'Université parisienne : « Nous reconstituerons les « nations » de la vieille Université. » Pourquoi nous étonnerions-nous si l'Université de Londres qui, en tant que simple jury d'examens, s'est fait une clientèle mondiale, prétend la garder dans l'avenir et refuse de se laisser enclore dans le district postal de la ville et de ses faubourgs?

La commission de 1892 proposa de rendre l'Université locale tout en la laissant impériale. Il y aurait deux espèces d'étudians : les étudians internes et les étudians externes. Bien entendu, ces deux mots ne doivent pas être pris dans le sens littéral où nous les entendons en France. L'étudiant interne serait celui qui suivrait les cours d'un des collèges affiliés, sous un des professeurs reconnus par l'Université (*recognised teachers*), qui se soumettrait, en toutes choses, à la discipline de ces collèges et à l'au-

torité de ces professeurs. L'étudiant externe travaillerait où et comme il lui plairait, sans autre obligation que de se présenter pour l'obtention des diplômes dans les délais prescrits. A ces deux ordres d'étudians s'adapterait une série d'examens, tantôt communs, tantôt distincts. L'examen d'entrée serait identique pour tous. L'*intermediate* et, plus tard, le baccalauréat seraient conférés aux étudians du dehors par un jury analogue au jury actuel, tandis que les étudians du dedans seraient examinés par leurs professeurs auxquels s'adjoindrait un étranger, afin d'assurer à la fois, dans le bureau, la compétence et l'impartialité. Enfin, pour l'obtention de la maîtrise ès arts et des doctorats, les deux ordres d'étudians se trouveraient réunis de nouveau devant les mêmes juges. Ce dédoublement, cela va sans dire, ne concernait pas la médecine, où la présence assidue de l'étudiant avait toujours été jugée necessaire.

Cette combinaison réalisait, dans ses heureux côtés, mais non dans ses graves inconvéniens, le système des deux Universités présenté par University College et King's College. Elle faisait tomber la principale objection des membres de la Convocation contre la réforme universitaire. En effet, il était manifeste que l'émulation entre les deux ordres d'examens et entre les deux corps d'examinateurs maintiendrait le niveau ancien, si même elle ne l'élevait. En sorte que les parchemins, laborieusement conquis depuis quarante ans, conserveraient tout leur prestige.

Restait à satisfaire un facteur très important dans la reconstitution de l'Université londonienne. Je veux dire l'élément démocratique, représenté par le County Council de Londres qui, en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, s'incarnait dans M. Sidney Webb. L'inspirateur de la *Fabian Society*, le fondateur de la *London School of Economics* est assez bien connu en France pour que je n'aie nul besoin de le présenter au public. Il a joué un rôle considérable dans les discussions qui ont préparé l'éclosion de la nouvelle Université : il en joue un, non moins considérable, dans la gestion de ses affaires, à présent qu'elle est créée. On pouvait craindre que ce rôle ne fût pas toujours bienfaisant. C'est que la démocratie était à la fois une force et un danger pour l'institution naissante. Jusqu'ici, les universités ont été essentiellement et exclusivement aristocratiques ; elles doivent le demeurer, je crois, dans une certaine mesure et pour un long temps encore. On ne saute pas, à pieds joints, de

l'École primaire à l'Université, en passant par-dessus l'enseignement secondaire. Vous pouvez faire entrer brusquement cinq cents ouvriers dans un amphithéâtre où étaient rassemblés, la veille, une vingtaine de bourgeois, sortis des *public schools* ou des *grammar schools;* vous n'aurez pas fait de ces ouvriers des étudians. Ce qui détermine le rang, le caractère de l'enseignement, ce n'est pas le programme, ce n'est même pas le professeur, c'est l'auditoire; et, suivant le degré de préparation de cet auditoire, vous aurez une leçon d'université, une conférence mondaine, ou une classe populaire. Beaucoup de gens, voyant le vaste réseau enseignant créé par le mouvement de l'*University Extension*, étaient portés à dire : « Mais, la voilà, l'Université de Londres ! Elle existe : il n'y a plus qu'à lui donner un chancelier, un Sénat, des revenus et des privilèges. » Erreur capitale et funeste ! L'*University Extension* n'est qu'un effort plus ou moins intelligent, pour acheminer vers la vie universitaire l'adolescent des classes ouvrières qui sort des *board schools.* C'est un premier pas sur la route, rien de plus. On aura beau annoncer un cours sur Dante dans l'East End de Londres, je défie l'orateur de parler de *la Divine Comédie* dans Whitechapel comme il en parlerait à Christ's ou à Balliol.

Je pourrais aller plus loin et me demander si, — à part quelques brillantes exceptions, — il n'existe pas chez l'écolier des classes populaires une incapacité naturelle à s'élever jusqu'à la culture universitaire. Si nous nous l'assimilons plus facilement, c'est que nous y sommes aidés sans le savoir par ceux qui dorment au cimetière et dont le sang coule dans nos veines. J'ai pris part à l'enseignement du peuple ; j'ai assisté de près à cette lutte d'une curiosité ambitieuse contre un organisme cérébral rudimentaire et mal assoupli. Combien d'années, — ou de siècles, — faudra-t-il pour corriger cette inégalité-là ?

Quoi qu'il en soit, les partisans de la véritable éducation universitaire s'épouvantaient en apprenant qu'il était question d'englober dans l'institution à créer non seulement le système de conférences organisé par l'*University Extension Movement*, mais les écoles normales d'instituteurs, les collèges techniques, et jusqu'à ces clubs populaires où la physique amusante est un des moyens employés pour faire échec aux attractions du cabaret : « Prenez garde ! » écrivait le professeur Karl Pearson dans *the Academy;* vous allez faire de l'Université de Londres

une gigantesque classe du soir! » Ses contradicteurs demandaient ironiquement : « Le professeur Pearson voudrait-il nous faire croire qu'il y a une science du matin, une science de l'après-midi, une science du soir? La différence entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur est-elle, selon lui, une question d'heures et dépend-elle de la position de l'aiguille sur le cadran? » Le professeur Pearson répondit : « Oui, certainement. L'ouvrier, après une journée de fatigue, est hors d'état d'appliquer son esprit à un travail ardu qui demande un cerveau frais et des forces intactes; il ne peut attendre de la science qu'une heure de distraction intelligente. L'éducation supérieure, pour produire des résultats, exige qu'on se donne à elle tout entier ou, du moins, qu'on lui donne le meilleur de soi. »

Pour résoudre ce problème et mettre d'accord les opinions extrêmes, la commission Gresham fut encore très bien servie par son éclectisme. Elle proposa une Université à plusieurs étages. Elle réunissait dans la même organisation et sous un nom commun des établissemens très inégaux au point de vue du personnel, des programmes et de la clientèle, mais en les laissant à leur place et en leur assignant une représentation proportionnelle et une part d'autorité correspondant à leur importance réelle. L'*University Extension* serait rattachée à l'Université sans en faire partie intégrante. Le « mouvement » aurait son centre au siège universitaire et on y donnerait, chaque année, des cours qui serviraient de modèles et d'étalons à toutes les conférences de cet ordre. Les écoles secondaires du district seraient placées sous le contrôle de l'Université, qui nommerait des inspecteurs spéciaux et, par le moyen de ces inspecteurs, surveillerait l'enseignement donné par ces écoles, l'unifierait, en quelque sorte, de façon que le certificat de fin d'études (*school leaving certificate*) fût comme le degré inférieur et la préface nécessaire au brevet d'immatriculation qui donne accès dans l'Université elle-même. De la sorte, il y aurait connexion, continuité, mais non confusion entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur.

L'idée avait été si bien mûrie par les commissaires de 1892 qu'il ne restait plus, semblait-il, qu'à lui donner forme de loi. C'est ce qui fut fait dans le projet soumis par lord Playfair à la Chambre haute. C'était sous le ministère de lord Rosebery et la sympathie du gouvernement était acquise au projet qui passa en première lecture. Par malheur, la dissolution du Parlement

intervint entre la première et la seconde lecture et le bill disparut. Le ministère tory, arrivé au pouvoir en 1895, paraissait peu pressé de le faire revivre. Néanmoins, comme tout le monde, — ou à peu près, — était maintenant d'accord, il fallut se résigner à doter Londres de son Université. Le dernier converti, — le détail ne manque pas d'humour! — fut le ministre de l'éducation. Le duc de Devonshire, avec le titre de Président du Conseil (il s'agit du Conseil privé, non du Conseil des ministres) exerçait ces très hautes et très inutiles fonctions. Quand le bureau de la Convocation lui vint soumettre une pétition tendant à l'établissement de l'Université enseignante sur les bases indiquées par la commission Gresham, il chicana les pétitionnaires sur la validité de leur démarche et sur le nombre des diplômés qui marchaient avec eux. Pour que Londres reçût son Université, il fallait obtenir la permission écrite de ces gradués de province, apathiques ou hostiles, qui s'étaient abstenus de voter. On l'obtint, et le ministre, n'ayant plus un seul bâton à jeter dans les roues, s'inclina et rentra dans sa somnolence légendaire. Une commission statutaire fut nommée en 1898. Elle fit son œuvre et, le 29 juin 1900, comme si le XIX[e] siècle eût voulu réparer, avant de rendre le dernier soupir, une injustice et une faute, fut promulgué l'acte qui donnait une existence légale à l'Université nouvelle.

III

Trois ans après, presque jour pour jour, le 24 juin dernier, j'assistais à la séance solennelle pour la clôture de l'année universitaire 1902-1903. C'était dans l'immense rotonde de l'Albert Hall, si propice au majestueux déploiement des grandes cérémonies. J'ai peu de goût, en général, pour les défilés et les processions de robes et d'uniformes. Mais, lorsque, du haut de la tribune de l'orgue, je vis entrer dans la salle, déjà pleine de brillantes toilettes et inondée de lumière, et s'avancer lentement la bigarrure mouvante des Facultés avec leurs couleurs et leurs insignes, à commencer par les obscurs bacheliers de la veille et à finir par le chancelier, lord Rosebery, qui est, à l'heure présente, un des représentans les plus éminens de sa race, je compris que je n'avais pas seulement devant mes yeux une vaine et splendide figuration. L'Université était là présente, cette Université dont l'enfantement avait été si laborieux. Les élémens qui s'étaient si

longtemps tenus en échec, suspectés, combattus, étaient devenus les membres et les organes d'un corps vivant. Chaque nuance, chaque détail de costume représentait une fonction et, par conséquent, un rouage de ce grand mécanisme compliqué ; chaque rayon de cet arc-en-ciel universitaire rappelait une difficulté vaincue et promettait une action concertée pour l'avenir.

Devant le chancelier marchaient lord Kelvin et lord Lister, qui allaient recevoir le degré honorifique de docteur ès sciences. Ils précédaient d'un pas l'héritier présomptif et la princesse, sa femme, l'un avec les insignes de docteur ès lois, l'autre portant la robe de docteur en musique. A leur entrée, cinq cents voix, sous la direction de sir Frederick Bridge, dont la chaire, nouvellement fondée, porte le nom d'Édouard VII, entonnèrent l'hymne *God bless the Prince of Wales*. Ainsi s'affirmait la Faculté de musique : « Je chante, donc je suis. »

Les diplômes furent remis aux quatre docteurs honoraires dans les formes voulues et cette remise donna lieu à des nuances intéressantes dans les sentimens manifestés par l'auditoire. Le prince de Galles fut accueilli avec politesse, la princesse avec une respectueuse sympathie, lord Kelvin et lord Lister avec un bruyant enthousiasme. Ensuite furent délivrés les parchemins de docteurs, de maîtres ès arts et de bacheliers aux jeunes gens et aux jeunes filles qui les ont gagnés pendant la session. Il ne leur reste plus qu'à apprendre à la foule ou à l'élite les noms qui y sont inscrits. En terminant, lord Rosebery a fait remarquer, aux applaudissemens de ses auditeurs, que cette cérémonie serait rarement renouvelée et que l'Université de Londres se montrerait, dans l'avenir, très avare de ses titres honorifiques. C'est, en effet, le meilleur moyen de leur conserver tout leur prestige.

Le trait le plus important de la séance, au point de vue qui nous occupe, a été la lecture du rapport présenté par le principal, M. Rücker, qui donne une idée très nette et très juste de l'état présent de l'Université. Si l'on médite ce document et si l'on y joint une lecture attentive de la *Gazette officielle* que l'Université publie de quinzaine en quinzaine (sauf pendant les vacances) et qui contient, avec les actes du Sénat, les nouvelles universitaires, on se rendra compte de ce qui se passe dans l'Université et de ce qui s'y prépare.

A la tête de l'Université est placé le chancelier, élu à vie par la Convocation et assisté du vice-chancelier, nommé chaque

année par le Sénat. Elle a pour élémens constitutifs, ainsi que cela avait été indiqué par la Commission royale de 1892, le Sénat, la Convocation et les Facultés. Le chancelier et le président de la Convocation sont membres de droit du Sénat. Cette assemblée compte 54 autres membres qui se décomposent de la manière suivante : 4 sont nommés par le gouvernement, 16 sont élus par les Facultés, et 16 par la Convocation. Chacune des 4 *Inns of Court* et l'*Incorporated Law Society* élisent un sénateur. University College et King's College ont, respectivement, deux représentans ainsi que le *Royal College of Physicians* et le *Royal College of Surgeons*. La corporation de la Cité a une voix dans le Sénat, ainsi que le *City and Guilds Institute for technical Education;* le *County Council* de Londres en compte 2. Ce n'est pas tout. Le nombre des membres à élire pour chaque Faculté est minutieusement déterminé d'après leur importance relative. Les 4 membres nommés par la Couronne et les 16 élus de la Convocation doivent également être pris dans des catégories spéciales, fixées d'avance. De cette façon est assurée la représentation complète, indépendante, proportionnelle de toutes les opinions comme de tous les intérêts pédagogiques. Le Sénat réunit dans ses mains toute l'autorité, mais réserve seulement le pouvoir législatif à ses assemblées plénières et délègue le pouvoir exécutif à ses trois grandes sections permanentes : le conseil académique qui règle les affaires intérieures, le conseil des étudians externes, et le conseil de l'*University Extension*. Le Conseil académique centralise les documens et prépare les décisions du Sénat en tout ce qui touche l'enseignement. Il est aidé dans cette besogne, quotidiennement renseigné et avisé par les *Boards of Studies*, qui deviendront, je crois, les rouages essentiels de cette grande machine. Car c'est là, devant les compétences spéciales, que se discutent tout les problèmes, petits ou grands, relatifs à la direction des études, à la réforme des examens, à l'emploi des fonds, au choix des personnes. Ces *Boards of Studies*, qui ont un domaine parfaitement circonscrit dans chaque branche d'enseignement, sont choisis par le Sénat dans trois catégories. La première et la plus nombreuse est composée des professeurs appartenant à l'ordre particulier de connaissances dont il s'agit. On leur adjoint des maîtres pris dans les branches voisines et connexes, avec une ou deux autres personnes étrangères au corps professoral, mais dont les travaux font autorité en ces matières. De cette

façon on fait pénétrer l'air du dehors dans les *Boards of Studies* et on tempère, le cas échéant, l'exclusivisme des spécialistes.

La Convocation est le seul des élémens constitutifs de la vieille Université que nous retrouvions dans la nouvelle sans modification sensible. Elle a toujours son président élu, sa commission permanente, ses assemblées ordinaires et extraordinaires, son droit de surveillance qui va presque jusqu'au veto suspensif.

Quant aux Facultés, elles ont pour chef un doyen élu pour quatre ans. Elles se composent des professeurs et des *recognised teachers* auxquels ce droit a été spécialement conféré par le Sénat. Elles sont au nombre de huit (au lieu de six proposées par le rapport de 1894), à savoir : 1° les arts qui comprennent les langues classiques ou vivantes, l'histoire, les sciences morales et les mathématiques; 2° la science, c'est-à-dire la physique, la chimie, la biologie et la mécanique théorique; 3° l'*Engineering*, qui embrasse toutes les applications des mathématiques et de la physique aux mines, aux ponts et chaussées, aux chemins de fer, aux constructions navales, à l'architecture et à l'agriculture; 4° l'économie politique et la sociologie, avec l'industrie et le commerce; 5° la médecine et la chirurgie ; 6° les lois; 7° la théologie; 8° la musique.

Cette nomenclature suggère déjà quelques réflexions. Quelle humble place occupent aujourd'hui dans ce défilé, en bon ordre, des connaissances humaines, les langues classiques, ce qu'on appelait autrefois, en France, les Humanités ! Il y a cent ans, elles eussent été toute l'Université : aujourd'hui, elles n'ont même plus une Faculté à elles et, dans le domaine des langues, elles voient la faveur se porter surtout vers les idiomes vivans. La science qui se dégageait il y a cinquante ans de la Faculté des arts, mais qui y conserve toujours un pied, engendre à son tour deux Facultés nouvelles (*Engineering* et *Economics*) sans compter son étroite affinité avec la médecine. La Faculté de théologie (*Divinity*) montre déjà une certaine vitalité et ses degrés seront recherchés, parce qu'ils donnent, pour la première fois, un *status* universitaire et, par conséquent, une position sociale aux clergymen qui ne font point partie de l'église d'État. En revanche, la Faculté des lois n'a pu encore être organisée, parce que les *Inns of Court* et l'*Incorporated Law Society* n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à se mettre d'accord sur cette organisation. Il ne faut pas oublier que les *barristers-at-law* (avocats) font partie de la

vieille Angleterre aristocratique; ils datent du temps où il n'y avait que trois carrières possibles pour le fils d'un gentleman : l'Armée, l'Église, la Loi. C'est pourquoi ils s'identifient volontiers avec les vieilles Universités et ne sont pas fâchés d'enrayer un peu le progrès de la Démocratie. Ils entreront dans l'Université de Londres, mais ils y entreront les derniers et après s'être fait longtemps prier. En attendant, il existe déjà à University College une chaire de droit international qui attire et retient des auditeurs.

Les collèges affiliés sont au nombre d'une cinquantaine. Au premier rang, University College et King's College qui, ayant été des universités au petit pied, ressortissent à plusieurs Facultés. C'est aussi le cas de Bedford College et du Royal Holloway College, qui sont exclusivement fréquentés par les femmes. Il est inutile d'expliquer à quelle Faculté se rattachent les dix écoles de médecine annexées aux hôpitaux ainsi que l'école de médecine pour les femmes, les trois écoles de musique, les six écoles de théologie qui existent aujourd'hui dans Londres ou dans ses environs immédiats. Un groupe très nombreux d'établissemens, en tête desquels se trouve placé le *Royal College of Science*, répond aux besoins de ceux qui veulent étudier, dans leurs applications diverses, les sciences physiques et mathématiques; ce groupe est placé sous le contrôle de la Faculté des sciences et de la Faculté d'*Engineering*. La *London School of Economics* forme le noyau de la Faculté qui porte ce nom. De même, le premier acte de la Faculté des lois sera de s'agréger les quatre *Inns of Court* (*Lincoln's Inn*, *Gray's Inn*, *Inner Temple*, *Middle Temple*) et l'*Incorporated Law Society*.

Le Sénat a le pouvoir soit d'ajouter un nouvel établissement à cette liste (il l'a fait, cette année même, pour Westfield College), soit d'éliminer un de ceux qui y sont inscrits. On cherchera à établir une solidarité morale entre les collèges, et même quelque chose de plus, une sorte de vie intercollégiale qui aura pour effet des travaux communs sous les mêmes professeurs, avec les mêmes moyens d'étude ou de recherche, laboratoires ou bibliothèques. J'ai déjà signalé l'Indian School où se rencontrent les étudians de King's College et de University College. J'ajouterai que ce dernier établissement a des cours d'allemand communs avec Bedford College, sous la direction de l'éminent professeur Priebsch, et ouvre à tous les étudians les magnifiques ressources

de sa bibliothèque allemande (1). En spécialisant de plus en plus les collèges, on évitera les doubles emplois, l'excédent de dépenses et de personnel ; on fortifiera l'enseignement, et on assurera aux étudians des maîtres plus compétens qui seront plus dignement rétribués.

La réforme des examens a été commencée et se poursuit activement. Je viens de relire les programmes : ils marquent un progrès sensible sur les anciens. L'esprit en est plus large et, en toutes choses, plus véritablement scientifique. On ne verra plus dans les examens de langues vivantes ces niaises charades grammaticales dont nos journaux se sont souvent égayés. Aux examens de science, certaines questions sont posées en français et en allemand ; le temps n'est pas éloigné où l'on exigera des candidats qu'ils répondent dans la même langue. Dans les questions d'anglais et d'histoire, je vois apparaître une préoccupation bien moindre des détails, des noms, des dates, un souci plus grand de marquer et de caractériser les mouvemens généraux où toutes les nations sont associées, et les lois qui régissent ces mouvemens. Si je comprends bien les programmes des examens de théologie, ils sont conçus de façon à être accessibles aux chrétiens de toutes les communions, et je ne vois rien qui empêche les femmes de s'y présenter.

Sauf en ce qui touche les langues modernes, l'examen oral continue à être absolument nul. En physique et en chimie, les manipulations ont, comme par le passé, une importance considérable. Les anciennes précautions qui assuraient l'anonymat impénétrable des candidats ont été maintenues. Le mécanisme pratique des examens est surveillé par un fonctionnaire spécial, appelé le surintendant des examens. Les questions sont formulées par les examinateurs en chef et visées par les « modérateurs. » Les examinateurs en chef se partagent avec leurs adjoints la correction des compositions. Les « douteux » sont relus une seconde et, souvent, une troisième fois par des examinateurs différens. Une prévoyance minutieuse rend impossibles les cas de favoritisme, d'incompétence ou de distraction. La liste des examinateurs et l'énumération de leurs titres m'apprend que ces

(1) L'enseignement de l'allemand a été richement doté par le *County Council*. J'ose exprimer ici le vœu que notre compatriote, M. Brandin, qui est, lui aussi, professeur de l'Université et qui a également le siège de son enseignement à University College, soit traité avec la même libéralité.

fonctions sont recherchées par des hommes distingués et parfaitement qualifiés pour ces délicates besognes.

Le degré de bachelier en théologie a été donné pour la première fois cette année à cinq candidats. Les facultés d'*Engineering* et d'*Economics* font des bacheliers et des docteurs ès sciences avec une mention particulière qui les différencie des gradués de la Faculté des sciences. Le baccalauréat en médecine et en chirurgie, jusqu'ici assez négligé, devient obligatoire pour les futurs docteurs, et les futurs chirurgiens devront tous, à l'avenir, se pourvoir du diplôme de bachelier en médecine.

Un point sur lequel le principal a beaucoup insisté dans son rapport du 24 juin, c'est l'importance que prennent déjà les *post-graduate studies*. Ce sont les études, communes ou individuelles, par lesquelles les bacheliers de l'Université se préparent à l'obtention des degrés supérieurs, maîtrise ès arts, doctorat ès science, doctorat en littérature. Aider et encourager ces études, c'est aider et encourager la recherche originale en matière de science, d'érudition ou de critique, car le degré de docteur n'est accordé qu'à une thèse qui contient des élémens nouveaux. Un laboratoire de physiologie expérimentale a été annexé au chef-lieu de l'Université et inauguré en novembre 1902 par le chancelier en personne. On le doit à la générosité d'un grand industriel, M. Palmer (un fabricant de biscuits, si je ne me trompe). Ce laboratoire, placé sous la direction du professeur Waller, donne déjà des résultats. En dehors du laboratoire de physiologie, l'Université compte de nombreux *post graduate students*, dont la majorité appartient à University College et quelques-uns à la *London School of Economics*. Deux cent neuf gradués d'autres Universités ont obtenu, avec l'équivalence des diplômes inférieurs, l'autorisation de se présenter au doctorat de Londres. Sur ce total, 31 proviennent des Universités coloniales ou étrangères, et je remarque que Paris et Lille figurent sur la liste pour une unité chacune, ainsi que Heidelberg et Berlin (1).

Le vœu exprimé par les commissaires de 1892 touchant la subordination des écoles secondaires et de l'*University Extension* à l'autorité universitaire a été réalisé. Le conseil qui dirigeait

(1) La question de l'équivalence des diplômes est difficile, complexe, et ne peut être résolue qu'au prix d'une foule de concessions réciproques. Elle est trop technique pour être seulement effleurée ici et ne saurait être traitée que dans une revue pédagogique, devant des experts.

le mouvement de l'Extension depuis 1876 a abdiqué entre les mains du Sénat et les cours-modèles vont fonctionner cet hiver. Les écoles secondaires (non pas les *public schools*, mais les établissemens privés que nous désignerions sous le nom vague et collectif de pensions) vont être visitées régulièrement par les inspecteurs de l'Université et le *School-leaving certificate* va recevoir son estampille. L'Université londonienne, en cela, ne fait que suivre l'exemple donné par Oxford et Cambridge, en s'efforçant d'unifier et de systématiser cet enseignement dans le rayon plus particulièrement soumis à son influence et où se recrute la majorité de ses étudians.

IV

Je n'ai pas la prétention d'avoir tout dit, ni même tout le nécessaire, mais j'espère avoir éveillé l'attention des spécialistes qui pourront approfondir le sujet en se référant aux documens techniques.

Je ne me risquerai pas à prédire quel sera l'avenir de l'Université de Londres. Mais ce qui me rassure sur ses destinées futures, c'est de voir que, sortie de discussions académiques, elle s'adapte, maintenant, de son mieux, aux circonstances, aux hommes, aux besoins.

Rien ne serait plus déplorable que de se croire arrivé, au moment même où l'on part, et de se dire avec un sot optimisme : « Voilà qui est fait et parfait ! Çà, reposons-nous et laissons la machine aller toute seule. » Les machines ne vont jamais toutes seules ; il faut les graisser, les réparer, les diriger et, s'il se peut, les perfectionner pour leur donner plus de force, de précision ou de rapidité. Une université stationnaire est une université qui recule, et la routine envahit tout ce que le progrès ne vivifie pas. Rien à craindre de ce côté et, si l'Université, d'autre part, sait se garder contre l'esprit d'inquiétude, de tatillonnage et de bouleversement qui précipite et multiplie les expériences, elle est sûre de vivre et de rendre des services non seulement à Londres et à l'Empire, mais à la science internationale et à la civilisation universelle.

Peut-être serai-je plus habile à dire ce qu'elle ne sera pas qu'à expliquer ce qu'elle sera. Et, pour le faire, je n'ai qu'à regarder les vieilles Universités. Londres devait, en vertu de la nature

même des choses, différer de ces vénérables institutions. Oxford et Cambridge, — à la manière des fées invitées, dans les contes, au baptême d'une petite princesse, — ont été consultées sur la création de la jeune Université et se sont efforcées de rendre cette différence inévitable encore plus sensible et encore plus profonde. C'est dans ce sens que s'est constamment exercée leur influence. Qu'elles le sachent ou non, elles visent surtout à garder ce monopole qui leur a appartenu sans conteste pendant tant de siècles et qui consiste à achever l'éducation des gentlemen.

En quoi consiste cette délicate et mystérieuse opération par laquelle se polit, s'achève le gentleman anglais et qui ne peut se pratiquer, paraît-il, que dans l'air d'Oxford ou de Cambridge? Cela est difficile à expliquer et, probablement, difficile à voir, au moins pour les étrangers, car j'ai reçu plus d'une fois de jeunes Français qui avaient passé six mois à l'Université et qui n'avaient rien compris au procédé. Le travail, disons-le franchement, entre pour très peu de chose dans la culture du gentleman. Une dame me racontait que, remarquant la prodigieuse ignorance déployée par un de ses neveux en diverses circonstances, elle n'avait pu s'empêcher de lui dire : « Mais vous ne travaillez donc pas à Eton? » L'enfant répondit avec un calme dédain : *It is not the thing to work at Eton*. Or, les Universités continuent les *public schools* et rien ne ressemble à un écolier de la sixième forme comme un *fresher* (conscrit) d'Oxford ou de Cambridge. Lorsque l'enfant en question sera devenu un jeune homme, il trouvera qu'au collège comme à l'école, ce n'est pas *the thing* de travailler. C'est aux sports que les *undergraduates* consacrent le meilleur de leur temps. Les professeurs, très familiers, très bons garçons, donnent leurs cours au galop et ne demandent pas de devoirs écrits. Quand approche le moment critique des examens, — quelques-uns sont fort difficiles, mais me semblent mettre en jeu la mémoire bien plus que l'intelligence, — on va s'installer pendant les vacances dans quelque retraite, où l'on pioche en compagnie d'un ou deux camarades, quelquefois sous la surveillance d'un *coach* ou professeur particulier, spécialement engagé pour la circonstance. C'est ce qu'on appelle *read for the exam*.

Lorsque vous entrerez dans le *hall* d'un grand collège, vous y remarquerez trois tables, ou trois séries de tables : celle des étudians, celle des bacheliers, celle des maîtres ès arts. Ces trois

tables correspondent aux trois étapes de la vie universitaire. Je viens de faire une esquisse de l'étudiant des trois premières années, et ce portrait est plutôt flatté, puisqu'il permet au lecteur de croire que la paresse est le seul vice connu à Oxford et à Cambridge. Quant aux bacheliers qui résident d'une façon permanente et concourent pour les *fellowships,* il faut reconnaître que, dans cette zone-là, on respire un air un peu plus chargé d'intellectualité. Mais cette activité d'esprit se perd en conversations, en discussions, en lectures. Peu de travail régulier et méthodique. On a peur d'être trop sérieux : on sourit des emballés ; on adopte une certaine attitude douteuse et narquoise, qui est commode pour les médiocres et qui passe pour élégante.

Au-dessus des bacheliers qui attendent une *fellowship*, s'étend le troisième cercle universitaire, qui est habité par les *Dons :* ce sont les *fellows* qui se sont décidés à passer leur vie à l'Université, contens de remplir dans leur collège des fonctions professorales ou administratives. Beaucoup se marient et vivent d'une vie un peu étroite et monotone qui rappelle trop celle des petites garnisons. Dans ce milieu, le génie serait paralysé et le talent a peine à se développer. Il faut des circonstances bien rares pour qu'il sorte de là un beau livre ou une grande découverte. Les hommes de second et de troisième ordre s'y assoupissent dans une léthargie qui n'est pas sans douceur, mais qui a, pourtant, des réveil amers. Et la vie s'achève, qu'on délibère encore sur la meilleure façon de l'employer.

Tout ce que je viens d'écrire est admis des universitaires eux-mêmes. Aussi les Universités ont-elles fait des efforts extraordinaires pour se réveiller, se rajeunir, se mettre à la mode et au courant ; mais j'espère ne pas être considéré comme un impertinent si j'ajoute qu'elles n'y ont pas encore réussi. Les exclusions religieuses ont disparu ; l'obligation du célibat, qui faisait des *fellows* de véritables moines, a été supprimée. Oxford a modernisé ses bibliothèques et Cambridge a perfectionné son outillage scientifique et ouvert ses laboratoires aux gradués des autres Universités sous le nom d'*advanced students* et de *research students*. Les deux Universités ont pris une part active dans l'œuvre des *Social settlements,* que j'ai décrite ici même ; elles ont aussi largement contribué au mouvement de l'University Extension et ont cherché, par les examens locaux auxquels leur nom reste attaché, à exercer un contrôle sur l'enseignement secon-

daire. Mais la routine et l'esprit de caste ont prévalu. Cet esprit de caste est devenu encore plus jaloux, — ceci n'étonnera personne, — depuis que l'Université a été envahie par les enrichis de la démocratie qui viennent s'y décrasser, non s'y réformer. Les *research students*, d'abord très nombreux, se sont aperçus qu'on ne les recevait pas tout à fait en égaux. Ils se détournent et leur nombre tend à décroître. L'œuvre des *settlements*, commencée sous une très noble inspiration, a été confisquée par les clergymen au profit du prosélytisme religieux et, d'ailleurs, le véritable peuple, avec lequel on voulait entrer en contact, moitié timidité, moitié méfiance, s'est dérobé. En somme, les Universités restent ce qu'elles étaient : une pépinière de gentlemen, et, aussi longtemps que ceux qui en sortent se trouveront placés, de par leur naissance ou leur fortune, à la tête de la société, la population de Cambridge et d'Oxford ne court aucun risque de diminuer.

Je ne sais si l'Université de Londres contribuera à civiliser les jeunes gens de la petite bourgeoisie et des classes laborieuses qui formeront sa première clientèle. Mais je suis persuadé que l'intimité entre maîtres et élèves, qui est nécessaire à l'étude et à la recherche en commun, pourra s'y établir aussi facilement et aussi complètement que dans les vieilles Universités. Au début, à cause de l'immensité de la ville et de la modicité des ressources, on se verra moins, on boira ensemble moins de café et de claret. Mais, d'autre part, la présence des femmes dans l'Université peut imprimer aux réunions un caractère différent et meilleur. Les *London men* auront sur ceux de Cambridge et d'Oxford un grand avantage, leur pauvreté, cette pauvreté dont le vieux Théocrite disait déjà qu'elle éveille l'intelligence et rend l'homme ingénieux. Au lieu des arches gothiques et des chênes bicentenaires, ils auront chaque jour sous les yeux les mornes rues de Londres avec ce flot d'humanité inquiète qui n'y tarit jamais; au lieu des souvenirs du passé, les problèmes du présent. Ces problèmes, ils ne les envisagent pas en curieux, en simples spectateurs, en dilettanti de la sociologie. Un âpre souci personnel se mêlera à toutes leurs pensées, le souci de la position à conquérir, de la famille à construire. Il arrivera quelquefois, il est déjà arrivé à plus d'un d'incarner ce rêve d'avenir dans une jeune fille que le hasard fit sa compagne d'études et qui lutte contre les mêmes difficultés. Très différente de la cousine ou de la voisine

de campagne que l'étudiant d'Oxford et de Cambridge retrouve au temps des *holidays*, avec laquelle il patine à Noël, joue au tennis à Pâques, flirte en toute saison, l'étudiante de Londres exercera une influence tout autre. La vie, l'amour, la science, tout se présentera aux jeunes gens sous un autre point de vue. Ils seront deux races dans la même race, qui devront s'adapter ou se combattre.

Par tous ses actes, par toutes ses tendances, l'institution londonienne annonce clairement qu'elle veut être à la fois ce qu'a été l'Université d'autrefois et ce que doit être l'Université moderne. En même temps qu'elle s'emparait d'une Faculté qui enseigne à ses élèves la science idéaliste par excellence, elle créait deux Facultés nouvelles où la théorie s'éclipse devant la pratique. A l'entrée, elle réclame une culture générale, mais exige une spécialisation de plus en plus caractérisée, qu'accuse nettement le programme des cours et des examens ; elle conduit ainsi l'étudiant au seuil de sa profession définitive et ne se sépare de lui qu'après l'avoir armé de toutes les connaissances qui en feront un membre utile de la société actuelle et, au besoin, un chef de la société future.

Les nouvelles couches, en Angleterre, n'ont eu jusqu'ici pour *leaders* que des déchus et des transfuges des hautes classes, ou des autodidactes, sortis de leur sein, qui s'étaient péniblement élevés à la vie intellectuelle et avaient acquis le minimum de notions indispensables pour discuter, avec les habiles du parti traditionnel, quelques questions spéciales, relatives à l'organisation du travail. L'Université de Londres donnera-t-elle des guides à la démocratie ou se contentera-t-elle d'ajouter quelques noms à la liste des chevaliers-commandeurs du Bain qu'on institue, chaque année, à la fête du roi ? Sera-t-elle, dans le plus large sens du mot, l'Université de Londres ou s'amusera-t-elle à élaborer, dans trois ou quatre coins de Londres, une contrefaçon, ouvrière ou bourgeoise, de Cambridge et d'Oxford ? Un quart de siècle s'écoulera avant qu'on puisse répondre à cette question, car ce sont les faits qui la résoudront.

AUGUSTIN FILON.

REVUE LITTÉRAIRE

LES « MÉTAMORPHOSES » DE SAINTE-BEUVE

Sainte-Beuve aimait à répéter que pour connaître un écrivain c'est au temps de ses débuts qu'il faut l'étudier. On assiste à la formation de son esprit, on voit naître les tendances qui parviendront plus tard à leur plein épanouissement, on découvre le fond véritable de la nature, on démêle les influences subies. Cette méthode s'impose lorsqu'il s'agit d'un écrivain à l'esprit très complexe ; et c'est dire qu'on ne saurait l'appliquer mieux qu'à Sainte-Beuve lui-même. Aussi M. G. Michaut a-t-il été bien inspiré en consacrant à *Sainte-Beuve avant les Lundis* (1) un livre qui est un modèle de recherche patiente et scrupuleuse, attentive aux moindres détails, et poussée jusqu'à l'infiniment petit. M. Michaut est, comme son collègue à l'Université de Fribourg, M. Victor Giraud, un de ces jeunes savans qui nous rendent l'incomparable service de faire connaître à l'étranger notre enseignement. Il s'est déjà placé en bon rang par des travaux d'érudition. Il fait aujourd'hui vraiment œuvre d'historien des lettres. Plusieurs, en soupesant son livre, ont éprouvé une espèce d'effroi, et se sont demandé comment il a pu consacrer sept cents pages à Sainte-Beuve avant Sainte-Beuve : Combien lui en faudra-t-il, s'il lui prend quelque jour fantaisie d'étudier l'œuvre même du critique et non plus de rester au seuil de son sujet, mais d'y entrer ? Or M. Michaut ne conteste pas que Sainte-

(1) G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les « Lundis.* » Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique, 1 vol. in-8° ; Fontemoing. — Latreille et Roustan, *Lettres inédites de Sainte-Beuve à F.-Z. Collombet*, in-12 ; Lecène et Oudin. — Victor Giraud, *Table alphabétique et analytique des « Lundis ;* » Calmann-Lévy.

Beuve ne soit pour nous surtout l'auteur des *Lundis*, des *Nouveaux Lundis* et du *Port-Royal*, dont le complet achèvement est bien postérieur à la date où s'arrête son étude. Cette partie de l'œuvre du critique est celle où il a donné sa mesure, parce que c'est celle où il est arrivé à prendre pleine conscience de lui-même, à s'installer définitivement dans son rôle, à faire le compte de ses idées et à organiser sa méthode. Mais, pour parvenir à cette époque de plénitude, il lui avait fallu plus de vingt-cinq années de recherche inquiète, d'hésitations et de tâtonnemens, d'excursions en tous sens, de retours et de repentirs. Que d'enseignemens ne comportent pas ces années d'apprentissage et de voyage d'un critique! Donc M. Michaut s'est proposé de suivre son auteur à travers chacune de ces expériences; à propos de chacune d'elles, il montre quelle influence nouvelle Sainte-Beuve a subie, comment elle a, d'une façon plus ou moins passagère, modifié ses idées, quel gain en est résulté pour sa critique. La méthode suivie par M. Michaut est d'une sévérité didactique irréprochable; on peut seulement regretter qu'il s'y soit astreint avec trop de docilité. Soucieux d'accompagner le plus mobile des écrivains à travers tous les détours de sa marche capricieuse, il ne nous a fait grâce d'aucun des accidens de la route. Il a voulu tout dire et épuiser la collection de ses notes. Le résultat est que les traits essentiels sont trop souvent noyés dans le flot des détails de moindre importance et que le relief du portrait disparaît sous l'excès des menues retouches.

Au surplus, le plan de ce travail avait été tracé par Sainte-Beuve lui-même, et cette étude de ses « métamorphoses » successives, c'est lui qui l'avait esquissée dans un passage souvent cité, mais qu'il faut bien rappeler, puisqu'il servira toujours de point de départ à toute recherche de ce genre. « Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment, dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens

que je donnais *les plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale. » Ce sont là des indications précieuses, dont encore ne peut-on se servir qu'en les contrôlant avec soin. Outre certaines erreurs de détail, elles contiennent une sorte d'inexactitude générale. C'est ce qui arrive à tous ceux qui écrivent leurs souvenirs. A distance, et de la meilleure foi du monde, ils sont devenus incapables de se représenter les dispositions morales qui jadis ont été effectivement les leurs. Ils ne se reconnaissent plus dans leurs portraits d'antan, parce qu'ils ont cessé d'y ressembler. Ils projettent dans le passé leurs sentimens actuels. Parce qu'il est actuellement en dehors de toutes les écoles, Sainte-Beuve ne peut plus imaginer qu'il ait jamais adhéré à aucune. Comment admettre qu'il ait été vis-à-vis de Hugo ou de Lamennais dans la posture de disciple? Tout juste convient-il qu'il s'est prêté à eux et leur a rendu de bons offices littéraires. Comment croire qu'il ait été dupe de quoi que ce soit et par exemple du saint-simonisme? « Si l'on veut dire que j'ai assisté aux prédications de la rue Taitbout en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse, et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. » Il ne veut avoir été que spectateur et témoin. C'est de propos délibéré qu'il a entrepris ces voyages d'exploration. Ç'a été pour lui un instrument de recherche, une méthode. Et voilà justement ce qui est inexact, qui ne s'accorde pas avec la nature de Sainte-Beuve, telle que nous la connaissons par ses propres confidences, et qui irait à dénaturer le rôle qui a été le sien pendant ces longues années de préparation. L'étude de M. Michaut remet les choses au point; c'en est l'utilité et la portée que d'avoir montré combien Sainte-Beuve a été sincère dans chacune de ses évolutions, avec quelle sympathie il a adhéré aux doctrines, avec quelle chaleur d'enthousiasme, il s'est mis au service des personnes.

Sainte-Beuve a parlé maintes fois de ces « natures secondes » qui ont besoin de suivre et de s'attacher. « Comme elles restent à la merci des âmes plus fortes et volontiers tyranniques qui les possèdent, qui les exploitent et en font leur proie! Et quelles douleurs et quelles aigreurs ces mécomptes de l'admiration apportent tôt ou tard dans la

Beuve ne soit pour nous surtout l'auteur des *Lundis*, des *Nouveaux Lundis* et du *Port-Royal*, dont le complet achèvement est bien postérieur à la date où s'arrête son étude. Cette partie de l'œuvre du critique est celle où il a donné sa mesure, parce que c'est celle où il est arrivé à prendre pleine conscience de lui-même, à s'installer définitivement dans son rôle, à faire le compte de ses idées et à organiser sa méthode. Mais, pour parvenir à cette époque de plénitude, il lui avait fallu plus de vingt-cinq années de recherche inquiète, d'hésitations et de tâtonnemens, d'excursions en tous sens, de retours et de repentirs. Que d'enseignemens ne comportent pas ces années d'apprentissage et de voyage d'un critique! Donc M. Michaut s'est proposé de suivre son auteur à travers chacune de ces expériences; à propos de chacune d'elles, il montre quelle influence nouvelle Sainte-Beuve a subie, comment elle a, d'une façon plus ou moins passagère, modifié ses idées, quel gain en est résulté pour sa critique. La méthode suivie par M. Michaut est d'une sévérité didactique irréprochable; on peut seulement regretter qu'il s'y soit astreint avec trop de docilité. Soucieux d'accompagner le plus mobile des écrivains à travers tous les détours de sa marche capricieuse, il ne nous a fait grâce d'aucun des accidens de la route. Il a voulu tout dire et épuiser la collection de ses notes. Le résultat est que les traits essentiels sont trop souvent noyés dans le flot des détails de moindre importance et que le relief du portrait disparaît sous l'excès des menues retouches.

Au surplus, le plan de ce travail avait été tracé par Sainte-Beuve lui-même, et cette étude de ses « métamorphoses » successives, c'est lui qui l'avait esquissée dans un passage souvent cité, mais qu'il faut bien rappeler, puisqu'il servira toujours de point de départ à toute recherche de ce genre. « Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé franchement et crûment par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-Simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme, et j'ai dû m'efforcer à l'intéresser. Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment, dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme), je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens

que je donnais *les plus grandes espérances* aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation, m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale. » Ce sont là des indications précieuses, dont encore ne peut-on se servir qu'en les contrôlant avec soin. Outre certaines erreurs de détail, elles contiennent une sorte d'inexactitude générale. C'est ce qui arrive à tous ceux qui écrivent leurs souvenirs. A distance, et de la meilleure foi du monde, ils sont devenus incapables de se représenter les dispositions morales qui jadis ont été effectivement les leurs. Ils ne se reconnaissent plus dans leurs portraits d'antan, parce qu'ils ont cessé d'y ressembler. Ils projettent dans le passé leurs sentimens actuels. Parce qu'il est actuellement en dehors de toutes les écoles, Sainte-Beuve ne peut plus imaginer qu'il ait jamais adhéré à aucune. Comment admettre qu'il ait été vis-à-vis de Hugo ou de Lamennais dans la posture de disciple? Tout juste convient-il qu'il s'est prêté à eux et leur a rendu de bons offices littéraires. Comment croire qu'il ait été dupe de quoi que ce soit et par exemple du saint-simonisme? « Si l'on veut dire que j'ai assisté aux prédications de la rue Taitbout en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse, et voilà tout. Je suis comme celui qui disait : J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. » Il ne veut avoir été que spectateur et témoin. C'est de propos délibéré qu'il a entrepris ces voyages d'exploration. Ç'a été pour lui un instrument de recherche, une méthode. Et voilà justement ce qui est inexact, qui ne s'accorde pas avec la nature de Sainte-Beuve, telle que nous la connaissons par ses propres confidences, et qui irait à dénaturer le rôle qui a été le sien pendant ces longues années de préparation. L'étude de M. Michaut remet les choses au point; c'en est l'utilité et la portée que d'avoir montré combien Sainte-Beuve a été sincère dans chacune de ses évolutions, avec quelle sympathie il a adhéré aux doctrines, avec quelle chaleur d'enthousiasme, il s'est mis au service des personnes.

Sainte-Beuve a parlé maintes fois de ces « natures secondes » qui ont besoin de suivre et de s'attacher. « Comme elles restent à la merci des âmes plus fortes et volontiers tyranniques qui les possèdent, qui les exploitent et en font leur proie! Et quelles douleurs et quelles aigreurs ces mécomptes de l'admiration apportent tôt ou tard dans la

sensibilité! » Sainte-Beuve est originairement une de ces natures secondes : il a pu observer et analyser en lui le phénomène dont il dramatise ici légèrement l'expression. Il est timide ; ç'a été dès le début un trait essentiel de sa complexion physique et morale : il lui est impossible de se trouver en face d'une volonté forte, d'une originalité puissante, sans aussitôt en subir l'ascendant, ployer devant elle, et fléchir. Il est d'une malléabilité extraordinaire. On en est frappé en lisant ses lettres : elles prennent une teinte différente suivant la nature d'esprit de chaque correspondant. Nul ne s'est mis plus vite au ton de chaque milieu qu'il a traversé ; nul n'en a plus rapidement adopté les idées et les préjugés, et, d'un mot, nul n'a été plus docile aux influences. Mais cette souplesse est fuyante. Sainte-Beuve est de ceux qui, à peine entrés, cherchent par où l'on sort. Les liens si aisément acceptés lui semblent aussitôt des chaînes. D'ailleurs, sa curiosité une fois satisfaite, le déplaisir ne manque pas de se faire sentir. L'esprit d'analyse, qui chez lui ne sommeille jamais longtemps, s'éveille décidément et mine par l'intérieur sa foi passagère. « Ses continuels engouemens, dit un de ses secrétaires, aboutissaient avec une régularité déplorable, avec une sorte de périodicité à de non moins continuels désenchantemens. » Il n'était pas dans son caractère de rompre avec brusquerie ; mais il laissait les liens se détacher dans le temps même qu'il en reformait d'autres. Les transitions lui étaient faciles, et il passait sans peine de la société doctrinaire du *Globe*, à la camaraderie du *Cénacle*, ou des bureaux du *National*, au salon aristocratique de l'*Abbaye aux Bois*. Il se trouvait aussitôt en harmonie avec son nouveau milieu. Aussi, pour connaître les idées et les sentimens de Sainte-Beuve à chacun des momens de cette période de formation, il n'est que de passer en revue les milieux divers et souvent opposés qui l'ont successivement façonné à leur ressemblance.

Le premier en date a été un milieu dévot. Sainte-Beuve a été élevé dans une ville de province par une mère et une tante très catholiques. Formé par elles, il a eu une « enfance pieuse. » Un jour est venu où il n'a plus voulu s'en souvenir et où il a rayé de sa biographie ce premier chapitre. Force nous est bien de le rétablir, si nous voulons comprendre la suite de la biographie psychologique de l'homme, et nous expliquer certaines parties de son œuvre. Il s'en faut en effet que Sainte-Beuve, héritier direct des philosophes du XVIIIe siècle, se soit tout de suite installé dans leur incrédulité tranquille. Nous verrons au contraire la sensibilité religieuse des premières années affleurer de nouveau chez lui dans certaines circonstances : il sera

plus d'une fois encore sollicité par le désir de croire ; le fait est qu'il a, jusqu'à une époque assez avancée de sa vie, tourné autour de la religion. Et toute son intelligence n'aurait pas fait de lui l'auteur de *Port-Royal*, s'il n'avait connu par lui-même, et retrouvé, dans les premières impressions auxquelles son âme s'était ouverte, la douceur et la force de l'émotion religieuse.

Mais il quitte Boulogne, il arrive à Paris ; son compatriote Daunou, ancien oratorien retourné contre l'Église, s'intéresse à lui et l'oriente dans le sens de son propre scepticisme. En même temps qu'il achève son année de philosophie, il fréquente l'Athénée, où régnait le plus pur esprit condillacien : il y suit les cours de physiologie, de chimie, d'histoire naturelle. Il prend connaissance des travaux de Cabanis, est présenté à Tracy. Il a dix-huit ans ; il est possédé par cette fièvre d'émancipation que connaissent tous les jeunes gens et qui les fait adhérer de toutes leurs forces à la doctrine quelle qu'elle soit qui se présente à eux sous une apparence libératrice. Nul doute que l'enseignement de l'Athénée, qui aussi bien trouvait dans l'esprit du jeune homme un terrain propice, n'y ait déposé les germes d'un scepticisme destiné quelque jour à envahir tout l'être. Puis Sainte-Beuve passe par l'École de médecine. Est-il vrai qu'il lui doive, comme il lui en a fait hommage, « l'esprit de philosophie, l'amour de l'exactitude et de la réalité physiologique, le peu de bonne méthode qui a pu entrer dans ses écrits même littéraires ? » En tout cas, il lui doit certaines touches de son Joseph Delorme, qu'on appellera justement un « Werther carabin » et c'est à ces études qu'il faut rapporter l'importance qu'il attachera toujours au tempérament physique, à l'état de maladie ou de santé des écrivains. Dubois, qui avait été son professeur, le fait entrer au *Globe;* et il ne se trouve pas dépaysé dans ce journal libéral, anti-catholique, classique au fond, mais qui, distinguant entre le classicisme de la belle époque et sa moderne parodie, se montrait favorable aux novateurs.

Un hasard le met en relations avec Victor Hugo. Quoique celui-ci soit à peine plus âgé que lui, désormais il va, pour quelques années, subir la domination de son génie, graviter dans l'orbite de l'astre dont il s'est fait le satellite. L'élève de Daunou et de Tracy, le carabin matérialiste, le doctrinaire du *Globe* est introduit dans le cénacle catholique et romantique. « J'y étais assez antipathique, a-t-il dit, à cause du royalisme et de la mysticité que je ne partageais pas. » Il partagea bientôt la mysticité, sinon le royalisme. Et on pourra parler de conversion au sens religieux du mot. Quelques-unes de ses lettres

à son ancien ami de pension, l'abbé Barbe, ne laissent sur ce point aucune espèce de doute. Il lui écrit en 1829 : « Mes idées qui, pendant un temps, avaient été fort tournées au philosophisme, celui du XVIIIe siècle, se sont beaucoup modifiées et ont pris une tournure dont je crois déjà sentir les bons effets. » Et, quelques mois plus tard : « Nous nous accorderons mieux sur les idées religieuses. Après bien des excès de philosophie et des doutes, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, en la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. » Sainte-Beuve ne fait pas difficulté d'avouer que, si le retour aux idées chrétiennes a pu renouveler son cœur, il n'a pas réformé ses mœurs; et la sincérité même de l'aveu nous est une raison de plus pour accepter en entier les confidences de ces lettres intimes. Et c'est bien à Victor Hugo que Sainte-Beuve fait honneur de la révolution qui s'est accomplie en lui et l'a ramené de si loin. Il l'en remercie dans la préface des *Consolations* : « Le devoir de l'ami clairvoyant envers l'ami infirme consiste à lui ménager cette initiation délicate qui le ramène d'une espérance à l'autre, à lui rendre d'abord le goût de la vie, à lui faire supporter l'idée de lendemain; puis, par degrés, à substituer pieusement dans son esprit, à cette idée vacillante, le désir et la certitude du lendemain éternel. Tel est, mon ami, le refuge heureux que j'ai trouvé en votre âme. Par vous, je suis revenu à la vie du dehors, aux mouvemens du monde et de là, sans secousses, aux vérités les plus sublimes. » Sainte-Beuve ramené à la religion par Hugo, ce n'est sans doute pas une des moindres curiosités de cette époque lointaine. Plus complète encore est la conversion littéraire de Sainte-Beuve. C'est le temps où il publie le *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, à la manière de ces complaisans faiseurs de généalogies, pour trouver à ses amis des ancêtres de bon renom et de souche bien française; c'est celui où il médit de Boileau et de Racine, où il embouche la trompette en l'honneur de chaque nouvelle œuvre de Hugo et, suivant le mot de Henri Heine, proclame en celui-ci le buffle du romantisme.

Cependant la révolution de 1830 cause dans les esprits un ébranlement profond : Sainte-Beuve ne peut manquer d'en être troublé. Ses instincts démocratiques se réveillent : il est en quête d'une religion humanitaire : il la trouve dans le Saint-Simonisme auquel il adhère tout de suite avec une ferveur de néophyte. « On se jettera en larmes dans les bras de Saint-Simon, écrit-il; on se hâtera vers l'enceinte infinie où l'humanité nous convie par sa bouche et où l'on conviera en

lui l'humanité; on se jettera au pied de l'autel aimant et vivant dont il a posé et dont il est lui-même la première pierre. » Il n'est pas étonnant qu'en présence de ce zèle débordant, le Père Enfantin ait été d'avis que sur celui-là on pouvait tout à fait compter. Mais déjà il subissait l'ascendant de Lamennais : il assistait, dans une des chambres des Oratoriens de Juilly, à la lecture d'un de ses ouvrages; et, assis entre l'abbé Gerbet et Lacordaire, il était captivé par les « accens vibrans de la voix et les révélations de la face qu'une lumière intérieure semblait éclairer. » Avec lui, a dit Sainte-Beuve, on n'était jamais lié à demi; et de fait, l'amitié fut tout de suite si vive que Lamennais voulut emmener son nouveau disciple à Rome en 1831. Entre Sainte-Beuve et Lamennais, il ne semblait guère y avoir d'affinités de nature; mais il est vrai qu'il n'y en avait pas davantage entre lui et Armand Carrel qui, pour une période d'ailleurs assez brève, hérite de l'honneur d'être à son tour son chef de file.

Ici se place dans la vie de Sainte-Beuve une période mondaine. Après avoir fréquenté à l'Abbaye aux Bois dont il gardera un médiocre souvenir, ayant souffert de n'y occuper qu'une place assez effacée, il est accueilli dans un petit cercle aristocratique moins fermé, qui continuait dans la société du temps de Louis-Philippe les traditions de la politesse d'autrefois. Il va chez Mme d'Arbouville, Mme de Boigne, M. de Broglie, le chancelier Pasquier; il s'était lié surtout avec le comte Molé, et passait souvent ses vacances dans un des châteaux de la famille. Dans cette petite société, il s'efforçait de plaire, et il y réussissait. Il mettait les femmes au courant des mille petits dessous sentimentaux de la vie littéraire; les lettres confidentielles où George Sand lui confessait ses expériences personnelles circulaient, paraît-il, de boudoir en boudoir, « contenues dans une large enveloppe, sur le dos de laquelle Sainte-Beuve effaçait à peine le nom des femmes auxquelles il les avait successivement envoyées. » Il composait pour ses amies du monde, des sonnets, des épîtres, des apologues poétiques, ou choisissait des sujets d'articles capables de leur plaire : Mlle Aissé, Mme de Krudener, Mme de Charrière. Sainte-Beuve devait enfin subir une influence protestante, qui s'incarna pour lui dans la personne d'Alexandre Vinet. Ses auditeurs de Lausanne furent de ceux qui espérèrent beaucoup de lui. Vinet consulté, répondait qu'il le croyait convaincu, mais non converti. Aussi bien sur les sentimens de Sainte-Beuve à l'époque de son séjour à Lausanne dans le milieu méthodiste, sa correspondance avec Juste Olivier, publiée ici même par M. Léon Séché, a jeté la pleine lumière, et elle est trop

présente à l'esprit de nos lecteurs pour qu'il y ait lieu d'y insister

Au surplus, la preuve est suffisamment faite et, si Sainte-Beuve a voulu quelque jour se faire illusion à lui-même, il nous est bien impossible de prendre le change. La disposition fondamentale de sa nature si étonnamment malléable éclate à travers ces pérégrinations sans nombre. Non, ce n'est pas seulement par curiosité que le critique traversait des milieux si différens, et il n'est pas exact qu'au cours de chaque expérience nouvelle, il ait conservé sa liberté ; il la reprenait ensuite, mais ce n'est pas la même chose. Pour un temps, il s'était laissé dominer, maîtriser, absorber.

Un autre trait est caractéristique, c'est que de chacun de ces voyages Sainte-Beuve ait su rapporter un profit intellectuel. D'autres, à force de se prêter à tant d'influences auraient fini par ne plus pouvoir se ressaisir, et leur personnalité à travers tant d'avatars se serait comme écoulée. Mais notez qu'il y a chez Sainte-Beuve, dès les débuts, un fond solide de qualités, qui est le signe et la garantie de sa vocation critique, et qui subsistera à travers toutes les aventures que court son esprit. D'abord il a reçu très profondément l'empreinte de la culture gréco-latine : il est et il restera un humaniste. Puis il a la passion de l'histoire, et cette passion, qui, avec le temps, ne fera que grandir, l'inclinera à ne pas séparer l'œuvre littéraire de l'atmosphère où elle apparaît, à ne pas méconnaître les rapports nécessaires que l'art soutient avec la vie. Enfin, il a ce don premier, cette qualité spécifique du critique, qui, à coup sûr, ne suffit pas, mais que rien aussi ne remplace : la justesse d'esprit, ou, si l'on veut, le goût. Il s'est tenu en garde contre beaucoup des excès auxquels sa ferveur romantique eût exposé tout autre fanatique de Hugo. Il ne s'est jamais rendu vis-à-vis des grands classiques coupable de certaines impertinences. Il n'a jamais admis qu'en art on eût le droit de se tenir trop loin de terre, de se lancer dans l'extravagance et de « fabriquer des monstres. » Au contraire il a toujours conservé un sens très précis de la mesure, un souci de la réalité, du détail intime et familier. C'est ce fonds permanent qui à chacune des expériences de Sainte-Beuve va s'enrichir, en sorte que nous le verrons s'élever par degrés à une conception de plus en plus complète de la critique, de sa méthode et de son rôle.

Ses premiers articles du *Globe* sont d'une insignifiance, d'une maigreur, qui au surplus nous aident à apprécier les services qu'il a par la suite rendus à la critique, et le chemin qu'il lui a fait parcourir. C'est dans les pensées imprimées à la suite des poésies de Joseph

Delorme que se trouve cette comparaison de l'esprit critique avec une rivière qui ne fait qu'embrasser et refléter. « L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif... » Lorsqu'il a serpenté autour des œuvres et des monumens de la poésie et réfléchi tous les aspects et tous les accidens du paysage, il a rempli tout son rôle. Et ce rôle, en dépit des termes agréables dont Joseph Delorme se sert pour le définir, est singulièrement modeste. Comprendre est sans doute la première condition pour le critique; encore faut-il trouver les moyens de comprendre et d'expliquer. A ce point de vue, les cours de Villemain ont pu montrer à Sainte-Beuve l'utilité de s'aider de l'histoire; mais en passant par le romantisme la critique de Sainte-Beuve réalise un profit considérable : elle acquiert la notion de l'individu. « En fait de critique littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus récréante, plus délectable et à la fois plus féconde en renseignemens de toute espèce que les biographies bien faites des grands hommes... de larges, copieuses, et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses œuvres; entrer dans son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers, le faire vivre, se mouvoir et parler comme il a dû faire; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut, le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres. » C'est la biographie que Sainte-Beuve fait ainsi entrer dans la critique, et à sa suite toute la psychologie, sinon toute la physiologie. En traversant le Saint-Simonisme et le Mennaisianisme, cette critique s'élargit encore, dépasse la considération de l'individu et replace celui-ci dans les conditions de la vie générale. A mesure d'ailleurs qu'il s'écarte de ses amis romantiques et recouvre sa liberté, Sainte-Beuve retrouve la véritable tradition et fait à Boileau amende honorable. Il est désormais d'avis que la critique n'a pas seulement le devoir de comprendre et d'expliquer, mais qu'elle a le droit de juger. Il reste à fonder ce droit en nature, et à l'établir sur d'autres principes que l'idéal raisonnable dont s'était contenté le dogmatisme des siècles précédens. C'est ici la principale trouvaille de Sainte-Beuve et par laquelle il a fait faire à la critique un progrès décisif. Il la doit apparemment à ses longues méditations dans son cloître de Port-Royal. Il n'avait pu vivre dans l'intimité de Nicole et de Pascal, sans s'apercevoir que ces esprits ne sauraient être de même ordre et de même plan. Et c'est dès les premières pages de *Port-Royal*, en effet, qu'il formule sa fameuse théorie

des familles naturelles d'esprits. « Les familles véritables et naturelles des hommes ne sont pas si nombreuses; quand on a un peu observé de ce côté et opéré sur des quantités suffisantes, on reconnait combien les natures diverses d'esprits, d'organisations, se rapportent à certains types, à certains chefs principaux. Tel contemporain notable qu'on a bien vu et bien compris vous explique et vous pose toute une série de morts, du moment que la réelle ressemblance entre eux vous est manifeste et que certains caractères de famille ont saisi le regard. C'est absolument comme, en botanique, pour les plantes, en zoologie, pour les espèces animales. Il y a l'histoire naturelle morale, la méthode (à peine ébauchée) des familles naturelles d'esprits. Un individu bien observé se rapporte à l'espèce qu'on n'a vue que de très loin et l'éclaire. » La critique avec Sainte-Beuve, comme le roman avec Balzac, se trouve ainsi rapprochée de l'histoire naturelle. Elle ne se confond pas avec elle, sans doute, et l'assimilation ne saurait avoir une rigueur scientifique ; mais pour éviter cet excès on peut compter sur la prudence de Sainte-Beuve. L'essentiel est d'avoir montré le lien de parenté qui existe entre tous les genres d'étude qui ont la vie pour objet. Ajoutez enfin qu'il n'a pas nui à Sainte-Beuve d'avoir traversé les milieux mondains, et cherché les suffrages d'une société d'élite. Il y a évité de donner dans le pédantisme d'école. Sans l'urbanité du ton, le souci d'une forme accessible à tous, et sans une certaine recherche artistique, il n'y a pas de critique digne de ce nom.

C'est ainsi que Sainte-Beuve arrive peu à peu à achever l'instrument délicat et précis qu'il lui restera à employer dans la dernière partie de sa carrière ; et de cette façon il est vrai de dire que cette étude de *Sainte-Beuve avant les Lundis* pourrait bien être le meilleur moyen pour nous renseigner sur ce qui fait la véritable valeur des Lundis. En effet, du livre de M. Michaut deux conclusions se dégagent, également précieuses. Car il se peut bien qu'après tous ces détours, Sainte-Beuve soit revenu, en quelque manière, à son point de départ et que le critique des *Lundis* ressemble à celui du *Globe* plns qu'à aucun de ceux que nous avons vus se succéder en lui ; mais, s'il revient au point d'où il était parti, c'est avec une intelligence singulièrement élargie et un esprit remarquablement averti. Quelles que soient les idées qui composent son « fond véritable, » il sait pourquoi il les préfère à d'autres, et il s'y tient. Dorénavant il pourra se prêter à des formes d'esprit et de sensibilité très différentes de celles qu'il a lui-même adoptées, mais ce ne sera que pour faire œuvre de compréhension critique. Sur les matières essentielles, il ne variera plus. A dé-

faut d'un système et d'un dogme, il a sur l'art et sur la vie des idées qui forment un tout harmonieux et une doctrine. C'est du jour où il est en possession de cette doctrine qu'il est devenu capable de faire vraiment son œuvre. On se laisse volontiers tromper aux allures sinueuses de la critique de Sainte-Beuve dans les *Lundis*, et on prend pour l'effet de la mobilité de son humeur ce qui n'est qu'un procédé pour varier les points de vue et égaler la complexité de la nature. Ou encore on feint de croire qu'il ait prolongé jusqu'à la fin de sa carrière les hésitations et les incertitudes qui ont rempli la première partie de sa vie d'écrivain. Par suite, on fait de la versatilité un droit ou un devoir pour le critique. On veut qu'il soit libre de suivre son propre caprice et de subir l'influence de son milieu. Mais au contraire ce que prouve l'exemple de Sainte-Beuve, c'est que le critique ne devient tout à fait égal à sa fonction qu'autant qu'il a su se dégager de toutes ces causes de variations.

Une autre conclusion n'est pas moins frappante : c'est que la critique de Sainte-Beuve a commencé d'avoir toute sa valeur le jour où elle a cessé d'être personnelle. Entendez par là d'abord que Sainte-Beuve ne s'est plus réduit, dans la plupart des cas, à subordonner l'appréciation des œuvres à ses préférences particulières; ensuite qu'il n'y cherche pas un moyen pour se raconter lui-même, nous faire confidence de ses goûts ou de ses émotions; enfin et surtout, que la critique n'est plus pour lui une dépendance de ses projets de vers ou de romans. On sait assez que le rêve longtemps caressé par Sainte-Beuve a été de rivaliser avec les plus grands « créateurs » de son temps et d'être, lui aussi, un écrivain d'imagination. Il fallut le demi-échec de *Volupté* et l'échec complet des *Pensées d'août* pour le contraindre à chercher ailleurs le succès, et adopter la critique comme un pis aller. C'est à lui-même qu'il songe lorsqu'il écrit : « Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, ou du moins il y a eu une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une manière d'essai ou un pis aller. Jeune, on rêve la gloire littéraire sous une forme plus brillante, plus idéale, plus poétique : on tente l'œuvre lyrique ou la scène, on se propose, tout bas ce qui donne le triomphe au Capitole et le vrai laurier. Ou bien c'est le roman qui nous séduit et nous appelle : on veut se loger dans les plus tendres cœurs et être lu des plus beaux yeux. Mais viennent les mécomptes, les embarras de la carrière, les défaillances du talent, les refus sourds et obstinés. On se lasse, et, si l'on aime véritablement les lettres, si

une instruction solide n'a cessé de s'accroître et de se raffiner au milieu et au moyen même des épreuves, on est en mesure alors d'aborder ce que j'appelle, en un sens très général, la critique. » Encore Sainte-Beuve n'est-il pas complètement résigné à ce « pis aller, » et c'est ce qui désormais lui nuira le plus dans son œuvre de critique. Parce qu'il ne s'est jamais entièrement consolé de l'insuccès de ses œuvres d'imagination, il n'a pas su rendre une entière justice aux poètes ou aux romanciers ses contemporains. Parce qu'il ne s'est pas résigné entièrement à laisser en lui mourir le poète, il a continué d'affecter dans son style une élégance précieuse qui dégénère souvent en manière. Et c'est la réponse à ceux qui, aujourd'hui encore, pensent que tout critique est un romancier ou un poète manqué, et que pour faire de la critique intelligente et avertie, il faut au moins s'être essayé aux œuvres d'imagination et en avoir tant bien que mal pratiqué les procédés. C'est le contraire qui est vrai. Le préjugé dont Sainte-Beuve est resté prisonnier, l'erreur dont il a été dupe, mais qui après son exemple n'est plus défendable, consiste à croire qu'il n'y a en art d'autres procédés de création que ceux de l'écrivain de théâtre, du poète lyrique ou du romancier. Le fait est que le critique fait, sur les idées, le même travail de création que fait, par exemple, le romancier sur les élémens que lui fournit la société de son temps. Joseph Delorme ou Amaury ne sont que des ombres, mais les *Lundis* contiennent autant d'humanité que l'œuvre des plus fameux de ces poètes ou de ces romanciers dont Sainte-Beuve enviait le sort. C'est en qualité de critique que celui-ci a été un créateur, et, à vrai dire, l'égal des plus grands.

RENÉ DOUMIC.

REVUES ÉTRANGÈRES

LE ROMAN D'UNE REINE

A Queen of Tears. Caroline-Matilda, Queen of Denmark and Norway, par W. H. Wilkins, 2 vol. in-8°, illustrés. Londres, Longmans and C°, 1904 (1).

Lorsque, dans les derniers mois de l'année 1764, la princesse Caroline-Mathilde, sœur du roi Georges III d'Angleterre, apprit que son frère venait de la fiancer au prince héritier de Danemark, elle fondit en larmes, accablée d'un chagrin si profond que, longtemps, on crut que ni les caresses ni les remontrances n'auraient le pouvoir de la consoler. La princesse Amélie lui ayant dit qu'elle trouverait bientôt l'occasion de réaliser un de ses rêves les plus chers, qui était de voyager : « Je devine à quoi vous faites allusion, ma tante, répondit-elle ; mais je donnerais tout au monde pour pouvoir rester où je suis, au lieu de devoir aller vivre si loin, auprès d'un prince que je n'ai

(1) Dans ce beau livre, dont je ne saurais trop louer la scrupuleuse érudition, l'impartialité historique, et l'excellente tenue littéraire, M. Wilkins a raconté la vie et les aventures de la protectrice du fameux Struensée. C'était lui déjà qui, naguère, d'après des lettres conservées à la Bibliothèque d'Upsal, avait fait revivre devant nous les amours tragiques de la princesse Sophie-Dorothée avec Kœnigsmarck. (Voyez la *Revue* du 15 juin 1900). Mais sa biographie de la reine Mathilde est plus intéressante encore, d'une humanité plus touchante, d'un art à la fois plus discret et plus sûr ; elle s'appuie, entre autres documens inédits, sur la correspondance diplomatique des agens anglais à la cour de Danemark. J'ai essayé d'en extraire, sommairement, les portraits des trois acteurs principaux du drame mémorable de 1772.

jamais vu! » L'enfant, — elle avait à peine treize ans et demi, — finit toutefois par se distraire de son chagrin : elle voyait encore devant elle les trois ans de répit, le mariage ayant été fixé à l'été de 1767; et, en attendant, chacune de ses journées lui était une fête. Au château de Kew, elle avait un jardin à elle seule, où elle se plaisait à planter et à entretenir toute sorte de fleurs exotiques. Elle aimait aussi à apprendre par cœur des vers, anglais et français, parfois de longs rôles tragiques qu'elle déclamait avec un sérieux et une flamme extraordinaires. Mais surtout c'était la musique qui l'amusait et la passionnait : soit qu'elle chantât elle-même les beaux airs de feu M. Hændel, en s'accompagnant sur le clavecin, ou qu'elle allât entendre, au Palais de Saint-James, les tours de force d'un enfant prodige salzbourgeois, le petit Mozart, qui faisait à ce moment les délices de Londres.

Pourtant son chagrin n'était qu'endormi : il se réveilla tout entier quand, au mois de juin 1766, on lui dit que son fiancé, qui dans l'intervalle était devenu roi, désirait avancer d'un an la date du mariage. L'admirable et excellent sir Joshua Reynolds, qui eut alors à peindre son portrait, a raconté plus tard que jamais aucun portrait ne lui avait coûté autant de peine, parce que, disait-il, « la pauvre jeune princesse ne cessait point de pleurer. » Ses grands yeux bleus étaient pleins encore de larmes contenues, le soir du 1er octobre 1766, pendant que, dans la Chambre du Conseil de Saint-James, l'archevêque de Cantorbery célébrait son mariage, par procuration, en présence du roi et de toute la cour, l'unissant à un prince dont elle continuait à ne rien savoir, sinon que son union avec lui devait servir à le détacher de ses sympathies françaises, pour l'amener au projet d'une alliance du Danemark avec l'Angleterre. Le lendemain, au petit jour, elle eut à se mettre en route pour sa nouvelle patrie. Sa mère, personne sèche et dure, ne put s'empêcher d'être tristement émue en la voyant partir d'aussi mauvais gré. Elle lui donna, au dernier moment, une bague où elle avait fait graver ces mots : « Puisse-t-elle vous porter bonheur ! » Et l'on raconte que la jeune reine était si pâle et si défaite, si manifestement désespérée, sous l'effort qu'elle s'imposait pour paraître gaie, que, tout le long de la route, jusqu'au port de Harwich, les dames de sa suite pleurèrent autour d'elle.

On la plaignait d'autant plus que, depuis longtemps, on n'avait pas connu à la Cour de Londres une princesse aussi douce, aussi charmante de cœur et de manières, ni aussi jolie. Le vieux Reynolds se désolait de n'avoir pas pu lui rendre justice, dans le portrait qu'il avait fait d'elle; mais ce portrait n'en suffit pas moins à nous donner une idée de

la gracieuse et touchante beauté qui bientôt, à Copenhague et dans tout le Danemark, allait lui valoir le surnom de « la Rose Anglaise. » Sous de magnifiques cheveux blonds, d'un blond doré avec des reflets d'argent, elle avait des yeux bleus d'une tendresse exquise, un nez finement, arqué, et le teint de blonde le plus délicieux que l'on pût rêver. Seule, sa lèvre inférieure, déjà un peu forte, rattachait sa figure au type « bovin » très particulier que nous font voir tous les portraits de ses frères, comme aussi de sa sœur aînée Augusta de Brunswick ; et encore ce défaut, assez sensible sous l'expression mélancolique du portrait de Reynolds, avait-il vite fait de s'effacer dès que sa petite bouche s'illuminait d'un sourire.

Après une longue et pénible traversée, suivie d'un voyage lugubre sous des rafales de neige, la reine Mathilde arriva, le 25 octobre, dans la ville danoise d'Altona, où, parmi de nouvelles larmes, elle dut se séparer des dames et servantes anglaises qui l'avaient escortée. Mais ses larmes séchèrent, l'espoir et la confiance lui revinrent au cœur, lorsque, le matin du 2 novembre, à Rœskilde, — le Saint-Denis du Danemark, — elle vit pour la première fois son royal époux. Car non seulement celui-ci, élégamment vêtu à la dernière mode de Versailles, s'était ingénié pour la circonstance à prendre le port et les façons les plus raffinés : à peine eut-il aperçu la jeune reine que, ravi sans doute de se trouver en possession d'une femme aussi belle, il s'élança vers elle, la saisit dans ses bras, et la couvrit de baisers.

C'était un jeune garçon de dix-sept ans, court de taille, mais solidement bâti ; très blond, lui aussi, et avec un petit visage pointu qui n'était pas déplaisant. Il ne manquait pas non plus de bonté, au fond de son cœur, ni même d'un certain esprit, imprévu et volontiers cynique, rappelant un peu celui du roi Louis XV, avec qui d'ailleurs Christian VII avait encore d'autres traits communs. Malheureusement, sous ses apparences de vigueur, il était sujet à des crises d'épilepsie qui n'allaient point tarder à lui troubler la raison : sans compter que, élevé au hasard, — sa mère était morte quand il avait deux ans, et son père s'était empressé de se remarier, — la détestable influence de ses compagnons de jeux avait fait de lui une véritable brute. Il se divertissait à lancer du thé bouillant au visage des dames d'honneur de sa Cour, à se cacher sous les tables pour leur pincer les jambes, mais plus particulièrement encore à errer, la nuit, dans les rues de Copenhague, où il cassait les vitres, attaquait les passans, et se colletait avec la police.

De telle sorte qu'il ne fallut pas beaucoup de temps à la pauvre

Mathilde, pour découvrir que ses sombres pressentimens ne l'avaient point trompée. Pendant le grand bal de noces qui fut donné le 17 novembre au palais de Christiansborg, le roi tint absolument à faire pénétrer une troupe de ses camarades dans les appartemens privés de la jeune reine. Au reste, dès le surlendemain de la cérémonie de son mariage, il avait publiquement conseillé à un de ses amis de ne jamais se marier, lui assurant que « l'état de célibataire était bien plus agréable. » Une autre fois, comme on lui signalait l'évidente tristesse de Mathilde : « Hé ! avait-il répondu, que m'importe ? elle doit avoir le *spleen*, voilà tout ! » L'ambassadeur français à Copenhague, Ogier, trois semaines après le mariage, écrivait à Versailles : « La princesse anglaise n'a guère produit d'impression sur le cœur du roi ; mais, eût-elle été encore plus aimable, tout porte à croire qu'elle aurait éprouvé le même sort, car le moyen, pour elle, de plaire à un homme qui croit qu'il n'est pas de bon air, à un mari, d'être amoureux de sa femme ? » Au banquet du couronnement, le 1er mai 1767, le roi était ivre en se mettant à table ; délaissée, méprisée, entourée de visages indifférens ou hostiles, la reine baissait les yeux pour cacher ses larmes ; et, dans une tribune, les choristes de la chapelle royale chantaient un hymne dont voici quatre vers : « Bien du temps se passera avant que les enfans du Nord recommencent à pleurer ; — car, tant que vivra Christian, tant que vivra Mathilde, — il n'y aura, dans le royaume, rien que de la joie, — et tout homme pourra demeurer en paix sous sa tente. »

Mais je n'en finirais pas à vouloir citer des exemples de la façon abominable dont, après son arrivée en Danemark, la charmante jeune femme fut traitée par son mari. Peut-être Christian croyait-il réellement que le « bon air » et sa dignité d'homme lui ordonnaient de traiter sa femme d'une telle façon ? Peut-être y était-il encouragé par ses favoris, dont sa faiblesse naturelle le condamnait à subir toujours la domination ? Ou peut-être ressentait-il le besoin de se venger de la désapprobation dédaigneuse qu'il lisait dans les yeux de la reine Mathilde pour la grossièreté de ses mœurs et de sa tenue ? Le fait est que, sans cesse davantage et plus cruellement, il lui infligeait les affronts les plus scandaleux. Le 22 juillet 1767, il lui signifia que, pour la punir, il ne célébrerait pas le jour de sa fête.

Le mois suivant, il lui refusa durement la faveur, qu'elle sollicitait, de l'accompagner dans son voyage à travers le Holstein. Et quand, au retour du roi, Mathilde, très fatiguée d'une grossesse difficile, prit la peine de faire huit lieues pour aller à sa rencontre, il n'eut pas une

bonne parole pour l'en remercier. En vain, maintenant, elle s'humiliait, domptait toutes ses répugnances, s'offrait à partager les ignobles plaisirs de Christian : celui-ci l'insultait à découvert, la raillant de sa grossesse, ou même excitant ses compagnons à lui faire la cour. Il s'était choisi une maîtresse attitrée, une grosse fille qu'on appelait « Catherine aux culottes, » parce que, dans son enfance, elle avait servi chez un petit tailleur; il dansait avec elle aux bals du palais; après quoi il allait par les rues, avec une liste des bourgeoises de la ville dont elle avait eu à se plaindre, pénétrait dans les maisons de ces femmes, y brisait les meubles et les jetait sur la chaussée. Ayant su que la reine, dans son abandon, s'était liée d'amitié avec sa première dame d'honneur, Mme de Plessen, une excellente vieille femme dont le cœur s'était ému au spectacle de tant de gentillesse et de tant de souffrance, Christian n'eut pas de repos qu'il ne l'eût congédiée. Il finit par la chasser, sans l'ombre d'un motif, et mit à sa place la propre sœur de son favori Holck, qui ne se cachait pas de sa haine pour elle. Enfin, au mois de mai 1768, il annonça son intention de quitter le Danemark, pour aller se divertir en Angleterre et en France : Mathilde le supplia, à genoux, de la prendre avec lui dans ce voyage : et cela encore lui fut refusé. Christian l'autorisa simplement à faire revenir Mme de Plessen durant son absence; puis, au premier relais, il lui écrivit qu'il révoquait son autorisation.

Le seule excuse de ce misérable est que, sans doute, dès ce moment, son épilepsie native et toute espèce d'excès l'avaient rendu fou : à moins encore d'admettre qu'il ait été fou de naissance, ce qui expliquerait l'étrange et inquiétant sourire qu'on voit déjà dans un portrait officiel peint, en 1766, par Wichman, pour être offert en hommage à la Cour de Londres. Mais, comme je l'ai dit, la folie s'est toujours accompagnée chez lui d'une verve amère et sarcastique qui, maintes fois, lui a valu d'être pris pour un profond observateur se plaisant à cacher son jeu. Et jamais cette verve ne paraît s'être aussi abondamment déployée que pendant le fantastique séjour de deux mois qu'il fit à Londres, fort mal accueilli de la Cour, mais fêté avec enthousiasme par la ville entière, qui l'avait surnommé « le Viveur du Nord, » et ne se lassait pas d'admirer ses excentricités. Ennuyé d'avoir à subir des réceptions solennelles, — car il n'était venu expressément que pour « s'amuser, » — il disait à son ministre Bernstorff, en arrivant à Cantorbery : « Le dernier roi de Danemark qui est entré à Cantorbery a réduit la ville en cendres. Si on rappelait cela aux habitans, peut-être se décideraient-ils à me laisser passer sans cérémonie? » Sa belle-mère, la Princesse-

Douairière de Galles, ayant fait mine de lui reprocher sa froideur pour sa femme, il lui répondait en lui demandant des nouvelles de lord Bute, que l'on avait autrefois accusé d'être son amant. Au théâtre, il applaudissait avec affectation toutes les allusions contre le mariage. Et, lorsque la princesse Amélie, la vieille tante de Mathilde, qui elle-même raffolait de lui, s'enhardit à lui demander pourquoi il ne s'entendait pas mieux avec sa gentille femme : « *Pourquoi?* répondit en français cet extraordinaire mari, *pourquoi? Elle est si blonde!* »

Contraint à partir de Londres, d'où Georges III l'avait presque chassé, il se transporta à Paris, et y poursuivit la même existence. Mais, quand il revint à Copenhague, le 14 janvier 1769, Mathilde, toujours aussi désireuse de lui plaire, lui prodigua les témoignages de son indulgente affection; et lui, le malheureux, dès qu'il la revit ce jour-là, il s'éprit d'elle, en devint passionnément amoureux pour le reste de sa vie. Avait-elle changé, mûri pendant son absence? Le repos et le séjour au grand air l'avaient-ils encore rendue plus jolie? — comme nous le ferait croire un portrait, pitoyable et charmant, que l'on peignit d'elle à peu près vers ce temps? Ou bien le revirement n'était-il que l'effet d'une nouvelle crise dans l'âme de plus en plus chancelante et déséquilibrée de Christian? Celui-ci, en tout cas, se trouva conquis au premier regard; et l'on peut dire que, désormais, il n'eut plus d'autre rêve que d'obéir à l'exquise jeune femme naguère dédaignée. Hélas! il rapportait avec lui, de Paris ou de Londres, un mal fâcheux qu'il communiqua bientôt à sa chère Mathilde; et elle en fut à la fois si effrayée et si dégoûtée que, pendant que son mari s'exaltait dans son amour pour elle, jamais plus elle ne put s'empêcher de ressentir pour lui un mélange profond de mépris et de répulsion. Tout ce qui venait de lui, tout ce qui l'avait approché lui faisait horreur. Longtemps, elle refusa de se soigner, un peu par désespoir de vivre, mais surtout pour n'avoir pas à recevoir auprès d'elle le nouveau médecin de la Cour, un Allemand, que le roi avait ramené de son voyage, et qu'elle savait être son confident préféré. Ce n'est que sur un ordre formel, après des semaines de résistance, qu'elle se résigna à le recevoir. C'était, ce médecin, un grand et gros homme de trente-deux ans, d'apparence commune et même assez laid, avec un énorme nez busqué sous un front fuyant : mais beau parleur, mielleux, insinuant et, du moins à l'entendre, le plus savant du monde. Il s'appelait Jean-Frédéric Struensée.

On risquerait, je crois, de se méprendre tout à fait sur le rôle joué par Struensée, tant dans la vie de la reine Mathilde que dans l'histoire politique du Danemark, si l'on ne commençait point par se rendre

compte de l'origine, du caractère et de la position sociale de ce personnage. Sous son titre de médecin, il avait toujours été et continuait d'être un domestique. Né d'une obscure famille d'ouvriers et de pasteurs, il s'était élevé dans des antichambres, s'ingéniant à obliger des cliens nobles ou riches au moyen de mille petits services plus ou moins honorables. Recommandé par un de ses maîtres au roi Christian, lors du départ de celui-ci pour l'Angleterre, il avait été admis à l'accompagner, mais toujours plutôt en qualité de domestique que de fonctionnaire; et c'était encore par toute sorte d'humbles complaisances qu'il avait réussi à se glisser dans la familiarité de son nouveau maître. Il avait d'un domestique la tenue, les façons de parler et les sentimens; aussi plat devant ses supérieurs qu'il était insolent avec ses égaux, dissimulé, indiscret, d'une lâcheté sans nom malgré ses airs de bravache dès que le danger avait fui. Intelligent, à coup sûr, il paraît bien toutefois n'avoir jamais eu qu'une intelligence de domestique, c'est-à-dire habile seulement à s'approprier les idées d'autrui, sans même s'efforcer de les approfondir, et l'on ne voit pas que la médecine ni aucune autre science l'ait jamais intéressé autrement que comme un moyen de se rendre indispensable à ses protecteurs. Mais cette âme de valet avait été rongée, dès l'enfance, d'une ambition monstrueuse. A vingt ans, pendant qu'il administrait des clystères aux boutiquiers d'Altona, Struensée rêvait déjà de présider aux destinées du Danemark. De la lecture de Rousseau et des « philosophes » de son temps, il s'était déduit une doctrine qui ressemblait fort à celle que Nietzsche devait appeler plus tard « la morale des maîtres, » mais accommodée à ses habitudes personnelles de domesticité. Il s'était dit que, tous les dogmes religieux n'étant décidément que des mensonges, et tous les principes moraux s'effondrant du même coup, l'unique devoir de tout homme était de conquérir, à n'importe quel prix, la plus grande somme de plaisirs dont il était capable, et son plaisir, à lui, instruit de tout temps à servir les autres, était de s'élever jusqu'à un rang où le reste des hommes se trouverait forcé de le servir à son tour. Au retour de son voyage en France, il raconta à son frère qu'il était allé voir, à Fontainebleau, la chambre où Christine de Suède avait jadis demeuré avec Monaldeschi; ajoutant que la pensée de cette visite lui avait été inspirée par un rêve où était apparue la reine Mathilde. Et, comme son frère le regardait avec étonnement : « Mais oui, reprit-il; tout est possible à qui sait oser! »

On ne possède guère de renseignemens précis sur la façon dont il

s'est emparé du cœur et de l'esprit de la jeune reine, toutes les pièces de son procès ayant été détruites ou tenues secrètes dans les archives danoises. Mais d'excellens observateurs, et qui l'ont connu de près pendant les trois ans qu'a duré sa toute-puissance, s'accordent à affirmer que l'empire qu'il a exercé sur la jeune femme présentait tous les caractères d'une fascination magnétique; et l'hypothèse paraît d'autant plus vraisemblable que, par ailleurs, on a la preuve certaine que Struensée lui-même n'a jamais éprouvé l'ombre de tendresse, ni de pitié, ni de reconnaissance, pour la malheureuse créature dont il disposait à son gré. Nous savons même que Mathilde s'efforça d'abord de lutter noblement contre cette influence qui l'envahissait. Sur une fenêtre de son oratoire de Fredericksborg, elle écrivait, avec le diamant d'une bague, cette touchante prière : « Seigneur, fais que d'autres deviennent grands, mais garde-moi innocente ! » Puis elle céda, se livra tout entière.

Au mois de juin 1770, le prince Charles de Hesse, beau-frère du roi, étant venu à la cour de Danemark, avait demandé à la reine Mathilde de l'accompagner auprès de sa femme. Tout à coup, dans un corridor, Mathilde aperçut Struensée; aussitôt elle se troubla, pâlit, balbutia vaguement : « Ne me retenez pas ! Il faut que je m'en retourne ! » Après quoi elle s'enfuit, laissant le prince fort embarrassé. A table, pendant toute la visite du prince de Hesse, Struensée s'asseyait toujours en face d'elle : et, dès que leurs yeux se rencontraient, on la voyait saisie d'un tremblement nerveux. Il la traitait d'ailleurs, dès ce moment, et en présence de toute la Cour, avec ce fantastique sans-gêne qui allait, pendant deux ans, devenir pour toute la ville un sujet de risée ou d'indignation. « Eh bien ? lui disait-il, vous n'entendez pas ce qu'on vous demande ?... Allons, à quoi pensez-vous ? Pourquoi ne jouez-vous pas ? » Il l'empêchait de recevoir aucune lettre, de parler à personne. Quand la vieille Princesse-Douairière de Galles vint exprès à la frontière danoise pour revoir sa fille, Struensée défendit à celle-ci de rester seule avec sa mère ; et, en effet, elle exigea qu'il fût présent à tout l'entretien. Son mari, ses frères, ses enfans même, rien n'existait plus pour elle ; à toute heure du jour, on la rencontrait chevauchant dans la campagne avec Struensée, ou bien assise à table entre lui et le pauvre Christian, qui, devenu à présent tout à fait imbécile, tremblait devant elle tandis qu'elle tremblait devant son amant. Sitôt qu'elle se trouvait seule, dans sa chambre, elle s'affaissait sur un sofa, et fondait en larmes. Ses beaux yeux avaient pris une fixité vide, un air d'égarement qui faisait mal à voir. Il n'y a pas en vérité un trait,

dans tout ce que l'on rapporte d'elle à ce moment de sa vie, qui n'éveille tout de suite l'image d'une de ces suggestions hypnotiques dont, précisément, les Mesmer et les Cagliostro venaient alors de rappeler au monde la possibilité.

Quoi qu'il en soit, au reste, des moyens employés par Struensée pour la dominer, et pour devenir ainsi le maître absolu du royaume, le fait est qu'il y avait réussi au delà de tout ce que son ambition avait pu espérer. Il avait renvoyé ministres et favoris, s'était fait nommer, tour à tour, « maître des requêtes » et « ministre du cabinet privé, » avait obtenu que les décrets portant sa signature n'eussent pas besoin d'être signés du roi. Et, naturellement, il s'était mis dès le premier jour à décréter des réformes. Ces réformes, dont plusieurs avaient une portée expressément antireligieuse, lui ont même valu, par la suite, dans les pays scandinaves et en Allemagne, une réputation de grand politique. Mais, sans vouloir contester le mérite humanitaire de quelques-unes d'entre elles, — qu'on suppose d'ailleurs lui avoir été inspirées par la reine Mathilde, — j'avoue qu'il me semble difficile d'attacher une importance sérieuse à des décisions aussi brusques, aussi radicales, et qui, si elles avaient été appliquées, auraient bouleversé du jour au lendemain toute la vie d'un peuple. La noblesse et l'armée, le clergé, la propriété, la famille, Struensée entamait tout cela d'un seul trait de plume : plus ardent à son œuvre de destruction que n'allaient bientôt l'être les révolutionnaires français, et travaillant sur un terrain infiniment moins préparé d'avance. Là comme partout, l'impression qu'il nous fait (et il la faisait déjà aux plus réfléchis de ses contemporains est celle d'un domestique qui se serait emparé par surprise de la maison de ses maîtres, et qui, sous prétexte de réformes, assouvirait là un vieux fonds de rancunes amassées à l'office.

Les trois ans de son règne ont offert un spectacle qui, dans d'autres conditions, aurait pu aisément devenir sinistre; mais, en fait, il paraît avoir été surtout d'un imprévu extraordinaire. Le premier ministre dictait à son souverain, pour être envoyées à l'impératrice Catherine, des lettres écrites en style d'antichambre, où Christian appelait son impériale sœur « Votre Majesté, » et signait ingénument : « J'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté le très-humble et obéissant serviteur. » Toute la noblesse du royaume s'abstenant soigneusement d'assister désormais aux fêtes de la Cour, ces fêtes n'en avaient pas moins lieu, plus fréquentes et plus somptueuses que jamais; mais on n'y voyait figurer que les bourgeois de la ville avec leurs familles. C'est ainsi que le Prince-Royal de Suède, durant sa vi-

site à son beau-frère Christian VII, avait trouvé le roi et la reine assis à table en compagnie d'une douzaine de dames, qu'on lui avait présentées comme « les épouses des principaux négocians de Copenhague. » L'ambassadeur anglais Keith écrivait à son père : « Cette Cour-ci n'a pas la moindre ressemblance avec aucune autre qui soit sous le soleil. » Et l'honnête Suisse Reverdil, l'ancien précepteur de Christian VII, revenu en Danemark après deux ans d'absence, nous raconte, dans ses curieux *Mémoires*, que « le ton de la conversation et l'allure générale des réceptions, à la Cour de Copenhague, évoquaient irrésistiblement l'idée d'une troupe de domestiques de grande maison installés à table pendant un voyage de leurs maîtres. » Parfois, au cours d'une des réceptions de la reine (où Struensée aidait invariablement Mathilde à faire les honneurs), on voyait apparaître tout à coup le roi, en robe de chambre, et qui, sans saluer personne, se mettait à débiter un poème français ; après quoi, il s'en retournait dans ses appartemens, où son chambellan Brandt, l'homme de Struensée, lui donnait le fouet comme à un enfant.

Et cette comédie aurait pu se prolonger indéfiniment, — car le pauvre roi était sans cesse plus épris de sa femme, qui sans cesse se soumettait davantage à la volonté de son Ruy Blas nietzschéen, — si bientôt l'invraisemblable lâcheté du « sur-valet » n'avait pas ouvert les yeux, et rendu le courage, à ses ennemis. Chaque fois que des ouvriers, ou des soldats, ou des marins, ayant à se plaindre de quelque nouvelle mesure prise contre eux par Struensée, menaçaient celui-ci de représailles violentes, le puissant ministre pâlissait, tremblait de tous ses membres, et se hâtait de révoquer les mesures en question. La chose finit par être sue de tous ; et c'est ainsi qu'une troupe d'aventuriers, ayant à leur tête la reine Juliana, seconde femme du père de Christian VII, comprirent que le moindre effort leur suffirait pour renverser une fortune aussi mal défendue. Dans la nuit du 16 janvier 1772, Juliana, profitant du désordre d'un bal masqué, parvint à s'introduire auprès de Christian, lui montra une fausse lettre où Struensée et la reine étaient censés avoir formé un complot pour le tuer, et arracha de force au malheureux fou l'ordre de faire emprisonner la reine et le ministre. Sur quoi, les conjurés allèrent saisir Struensée, qui dormait dans son lit, lui signifièrent son arrestation, et le firent mener à la citadelle, malgré ses supplications et ses gémissemens. Puis ils s'emparèrent de la reine Mathilde, avec une violence, une grossièreté, une cruauté scandaleuses, et l'enfermèrent à la prison d'Elseneur, dans une pièce sans feu, où, pendant des semaines, seule, privée de vête-

mens, à demi morte, elle resta soumise au régime des voleurs et des assassins.

Désormais, le drame n'allait plus comporter d'épisodes comiques, à moins que quelqu'un ne trouve la force de sourire de l'écœurante bassesse des aveux, ou plutôt des dénonciations de Struensée. Celui-ci, d'abord, avait tout nié, comptant toujours sur la faveur de la reine, dont il ignorait le sort. Un matin, ses juges, par manière d'épreuve, lui révèlent que Mathilde est emprisonnée ; qu'elle ne peut plus rien pour lui, et que même, il a chance de s'innocenter en disant tout ce qu'il sait contre elle ; et, aussitôt, le drôle non seulement reconnaît qu'elle a été sa maîtresse, mais, obstinément, une semaine de suite, il se met à la charger des accusations les plus effroyables, affirmant que c'est elle qui l'a « tenté, » séduit, obligé de force à devenir son amant. On lui fait signer ses déclarations, on les emporte à la prison, où Mathilde, indifférente à sa propre destinée, ne cesse point de trembler et de prier pour son bien-aimé. Et alors s'ouvre une scène si tragique, d'une horreur si poignante à la fois et si simple, que peut-être aurait-on de la peine à en rencontrer l'équivalent dans aucun autre drame, inventé ou réel. Les juges montrent à Mathilde les aveux de Struensée. « Si cette confession n'est pas vraie, madame, il n'y a point de mort assez cruelle pour ce monstre, qui a osé vous compromettre d'une telle façon ! » La reine frémit, pâlit, lève sur les juges « un regard affolé. » Elle se rend compte de la gravité suprême de la réponse qu'elle va faire : son rang, son honneur, sa vie même sont en jeu. Mais son amour finit par l'emporter sur tout cela. « Si je confirmais que ces paroles de Struensée sont vraies, dit-elle, pourrais-je sauver sa vie par ce moyen ? — En tout cas, madame, répond le président de la commission, votre aveu serait compté en sa faveur, et modifierait sa situation. Vous n'avez qu'à signer le papier que voici ! » La reine jeta les yeux sur ce papier où, d'avance, on avait écrit l'aveu de son adultère. « Eh bien ! soit, s'écria-t-elle, je signerai ! » Elle prit la plume que lui tendait le juge, signa sa condamnation, et elle tomba de tout son long, évanouie, sur les dalles.

Elle ne fut point mise à mort, cependant ; et Struensée le fut, malgré l'infamie de ses dénonciations. Voyant que ce système de défense ne suffisait pas à lui sauver la vie, le « philosophe » avait ensuite imaginé de se convertir. Longtemps il édifia par sa piété le digne pasteur préposé au soin de son âme. Mais ce système-là, non plus, ne lui réussit pas : il fut publiquement dégradé et exécuté, le 28 avril 1772,

en compagnie de son protégé Brandt, le chambellan qui s'amusait à rouer de coups le roi Christian VII.

Quant à Mathilde, elle fut sauvée par l'excès même de la haine de ses ennemis. Ceux-ci, avant de procéder contre elle à d'autres mesures, avaient commis l'imprudence de faire proclamer son divorce : ce qui fournit à l'ambassadeur anglais Keith l'occasion d'exiger, sous la menace d'un bombardement de Copenhague, que, étant redevenue une princesse anglaise, elle fût remise au pouvoir du roi Georges III. Elle reçut l'ordre d'aller vivre au château de Celle, en Hanovre, le lieu où était née jadis son aïeule, — sa sœur d'infortune, — l'ardente et charmante Sophie-Dorothée. C'est à Celle qu'elle est morte, trois ans après, d'une fièvre prise au chevet d'un enfant qu'elle avait recueilli et soignait par charité. Elle est morte au moment même où des amis inconnus, Anglais et Danois, avaient formé le projet de lui rendre le trône : projet qui n'était pas sans avoir maintes chances de réussir, car le pauvre Christian VII continuait à regretter, et à appeler de tout son cœur la compagne dont on l'avait séparé, il ne savait pourquoi. Du moins, dans ses intervalles de lucidité, a-t-il affirmé jusqu'au bout que Caroline-Mathilde était innocente; c'est ce qu'affirmaient aussi, sans cesse en plus grand nombre, à la cour de Copenhague, à la ville, et dans tout le royaume, ceux qui se rappelaient la grâce, la douceur, la longue souffrance de la jeune reine. Elle-même, pourtant, a signé l'aveu de sa faute; et il ne paraît pas qu'elle l'ait jamais sérieusement retracté. Mais je ne crois pas que personne, en présence d'une destinée telle que fut la sienne, puisse s'empêcher d'éprouver le sentiment, tout chrétien, exprimé jadis dans ce beau vers de l'un des poètes qu'elle aimait le plus :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février.

Les rêves de paix perpétuelle et universelle dans lesquels se complaisaient, depuis quelque temps surtout, un si grand nombre d'esprits généreux, mais chimériques, viennent d'être dissipés par un réveil en sursaut. Brusquement, violemment, brutalement, la guerre a éclaté en Extrême-Orient, et les mers qui baignent le continent jaune ont déjà du sang mêlé à leurs flots. Les Japonais, ayant résolu de faire la guerre, l'ont commencée sans perdre une minute et par les actes les plus significatifs. Ceux qui, après la rupture des négociations, conservaient encore quelque espérance pacifique n'ont pas tardé à reconnaître qu'ils se trompaient. La guerre, on peut le dire maintenant, était dans la fatalité de la situation respective du Japon et de la Russie; elle devait éclater, un jour ou l'autre, et c'est tout au plus si on pouvait croire que les efforts de la diplomatie réussiraient à en proroger la redoutable échéance. Tout d'un coup, les Japonais se sont aperçus que le temps travaillait contre eux. Ils avaient toutes leurs forces militaires réunies, et leur entretien sur le pied de guerre leur coûtait fort cher, sans qu'ils eussent d'ailleurs le moyen d'en augmenter la qualité ou la quantité. Il n'en était pas de même des Russes, qui pouvaient envoyer sans cesse des troupes nouvelles en Mandchourie, et qui le faisaient effectivement. Les forces des deux adversaires étaient à peu près les mêmes au moment où les hostilités ont pris naissance : il n'en aurait plus été ainsi, au moins sur terre, dans quelques semaines ou dans quelques mois. Voilà pourquoi les Japonais ont brusqué l'événement: ce n'est pas l'excuse, mais c'est l'explication de leur conduite.

On croyait généralement à la prolongation de la paix, et la rupture des négociations a été une surprise. Mais ceux qui avaient suivi d'un œil attentif le développement des préparatifs militaires de part et d'autre ne partageaient pas cet optimisme. Malgré le vieil axiome qui dit : *Si vis pacem, para bellum*, il y a une manière de préparer la guerre qui ne peut conduire qu'à elle, et c'est bien celle que les Russes et les Japonais ont employée. Il est juste pourtant d'établir entre eux une différence. La Russie, tout en se disposant à la guerre pour le cas où elle deviendrait immédiatement inévitable, a fait tout ce qui dépendait d'elle pour y échapper. On ne saurait en dire autant du Japon. Le seul reproche qu'on puisse adresser au gouvernement russe, et le seul d'ailleurs que les Japonais lui aient adressé jusqu'ici, est d'avoir été très lent dans ses opérations diplomatiques. Il a mis six semaines pour répondre à l'avant-dernière note japonaise, et, au bout de trois semaines, il n'avait pas encore répondu à la dernière, malgré l'impatience croissante qui se manifestait à Tokio. Un peu plus de hâte aurait été certainement désirable : mais, si on songe à l'étendue et à la gravité des intérêts en cause, il était naturel et légitime que la Russie prît tout le temps qui lui paraîtrait nécessaire pour chercher à les concilier. Au surplus, on ne peut plus se faire d'illusion aujourd'hui sur la ferme résolution où étaient les Japonais de recourir aux armes. Les lenteurs de la diplomatie russe leur ont fourni un prétexte ; la raison sérieuse qui les a déterminés est ailleurs. Sinon, comment expliquer qu'ils aient rompu les négociations la veille du jour où la note devait leur être enfin remise ? Leur conduite ne comporte pas deux explications. Ils ont attendu tout le temps qui leur a été nécessaire pour réunir le maximum de leurs forces, mais pas un jour, pas une heure de plus : en quoi il faut constater en même temps leur esprit pratique et leur parfait dédain pour les formes diplomatiques. Ils en ont donné tout aussitôt une preuve nouvelle et encore plus décisive en commençant la guerre sans la déclarer. Une telle absence de préjugés dénote une absence de scrupules non moins grande. Nous ne savons pas encore si les Japonais sont appelés à faire faire de notables progrès à l'art militaire, mais ils ne paraissent pas devoir perfectionner le droit des gens.

La dernière note russe, n'ayant pas été remise à Tokio, ne sera peut-être jamais connue. Toutefois, si elle est conforme à ce que les bruits de Saint-Pétersbourg permettent de supposer, le gouvernement russe aurait sans doute intérêt à la publier : on verrait alors jusqu'où il avait poussé ses concessions. A tort ou à raison, l'opinion

générale avait réduit la question pendante entre les deux pays à des élémens très simples. On croyait que les intérêts russes étant prépondérans en Mandchourie et les intérêts japonais en Corée, il n'était pas impossible de trouver un moyen d'entente. Les prétentions du Japon sur la Corée, si elles se bornaient là, pouvaient être admises, sauf à prendre quelques dispositions pour assurer, au Sud, la libre navigation des détroits. Nous avons dit, d'autre part, à maintes reprises, que la Russie, depuis qu'elle est à Port-Arthur et qu'elle en a fait un des points d'aboutissement de son chemin de fer, pouvait laisser au Japon une liberté d'action à peu près complète en Corée. Les bases d'un arrangement amiable semblaient donc, au premier abord, tout indiquées : la Mandchourie à la Russie, la Corée au Japon. Lorsqu'on a appris que celui-ci ne se contentait pas de cette solution et qu'il demandait en outre à la Russie de prendre envers lui certains engagemens relatifs à la Mandchourie, on a commencé par croire qu'il y avait là de sa part un jeu diplomatique dont le but était de rendre la Russie encore plus conciliante en Corée. Mais on n'a pas tardé à reconnaître qu'il avait des vues plus profondes.

La prodigieuse rapidité de sa croissance, le premier et heureux essai qu'il a fait de ses forces, enfin l'enivrement de ses faciles succès, lui ont fait croire qu'il avait une mission à remplir sur la race jaune tout entière. Après avoir vaincu la Chine, il l'a prise sous sa protection, et il espère bien communiquer un jour à cette masse énorme le mouvement et la vie dont il est lui-même animé. Parvenu le premier à ce qu'il juge être la plénitude de la civilisation occidentale, parce qu'il a appris à en manier les instrumens, il se propose, par une initiation dont il réglera et surveillera les développemens, d'en faire profiter les multitudes inertes qui fourmillent le long des grands fleuves asiatiques. C'est une immense conception, dans la poursuite de laquelle il pourrait bien, lui aussi, rencontrer des déboires. Quoi qu'il en soit, il s'est fait le tuteur de la Chine, incapable de se suffire à elle-même, et une de ses prétentions dans ses négociations avec la Russie a été d'obtenir d'elle l'engagement de respecter l'intégrité de la Chine et sa souveraineté en Mandchourie. Aussi, lorsque la Russie, croyant sans doute avec tout le monde que les préoccupations du Japon étaient toutes en Corée, s'est montrée disposée à lui faire là les plus larges concessions, le Japon a répondu que ces concessions allaient de soi; qu'elles étaient d'ailleurs le renouvellement d'anciennes promesses, enfin qu'il les avait escomptées d'avance dans sa pensée et qu'il ne les considérait pas comme un avantage nouveau. Mais,

a-t-il dit, parlons de la Mandchourie. C'est à quoi la Russie s'est refusée dans ses notes antérieures, et il est probable qu'elle s'y refusait également dans celle d'hier, celle qui n'a pas pu être remise au gouvernement japonais. Dès lors, la rupture aurait eu lieu le lendemain de cette remise comme elle a eu lieu le veille. Il est clair, en effet, que la Russie ne pouvait pas reconnaître au Japon, en ce qui touche la Chine et la Mandchourie, une situation privilégiée. Elle voulait bien le traiter sur le même pied que les autres Puissances, lui faire les mêmes déclarations, lui donner les mêmes garanties, mais non pas dépasser pour lui seul cette commune mesure. Or, le Japon voulait davantage; il voulait un traité qui, en obligeant la Russie a reconnaître vis-à-vis de lui la souveraineté de la Chine en Mandchourie, l'en constituerait en quelque sorte le garant. La Russie a dit non, et on ne saurait lui donner tort. Le meilleur moyen pour elle de reconnaître la souveraineté de la Chine sur la Mandchourie était de ne parler de la Mandchourie qu'à la Chine, et de repousser toute conversation avec tout autre que la Chine sur une province chinoise. L'accord était donc impossible. Le Japon le savait et se préparait en conséquence. Le moment venu, il a tiré l'épée et s'est précipité sur l'ennemi, sentant bien que, si c'est quelquefois, aux yeux de l'opinion, un avantage d'être défendeur quand on négocie, c'en est presque toujours un d'être l'agresseur quand on se bat. La guerre défensive est généralement une duperie : les professionnels de la paix perpétuelle doivent en prendre leur parti.

Le canon a retenti. Après une surprise nocturne, dans laquelle ils ont endommagé deux cuirassés et un croiseur russes, les Japonais ont immédiatement ouvert le feu sur Port-Arthur. Le résultat de leur tir paraît avoir été nul sur la place. mais non pas sur l'escadre. Dès le premier jour, sept navires russes ont été atteints, et, le lendemain, deux autres ont été coulés ou capturés à Chemulpo. Avant l'ouverture des hostilités, les forces navales en présence étaient sensiblement égales, avec cette circonstance à l'avantage des Japonais que leurs navires sont tout neufs et ont profité naturellement des derniers progrès apportés à l'art de les construire. Le choc initial a tourné contre les Russes. On a beau dire qu'il est le fait d'une surprise, le résultat n'en est pas moins acquis, et il est très regrettable. La flotte russe se trouve aujourd'hui dans un état d'infériorité, dont les Japonais, avec l'activité qui les caractérise, ne manqueront pas de profiter. La première question qui se posait était de savoir s'ils resteraient les maîtres de la mer, et s'ils pourraient par conséquent transporter avec sécurité

leurs troupes en Corée : elle paraît tranchée désormais en leur faveur.

Du reste on s'y attendait, et, sans diminuer la gravité de l'événement, il ne faut pas l'exagérer. Le champ de bataille naturel des Russes, et nous allions dire leur élément, c'est la terre. Ils ont déjà accumulé en Mandchourie des forces considérables, et qui dépassent notablement 200 000 hommes : ils devront en employer une partie à la surveillance et à la défense de leur chemin de fer, mais le reste est disponible et peut être accru en nombre, de semaine en semaine, dans des proportions de plus en plus grandes. Les Japonais ont une excellente petite armée, qui s'élève actuellement à 250 ou 260 000 hommes : mais ils ne peuvent en transporter qu'une partie en Mandchourie. Ils ont déjà commencé. La différence entre eux et les Russes est que les armes et les munitions dont ils disposent, leurs cadres d'officiers et de sous-officiers, les ressources de leur budget et celles qu'ils peuvent trouver dans l'emprunt sont des quantités peu extensibles, tandis que, pour leurs adversaires, elles le sont presque indéfiniment. Les Japonais jettent en une seule fois toute leur mise sur le tapis des batailles ; les Russes peuvent renouveler la leur autant de fois qu'il le faudra pour avoir la supériorité finale. Au moment où une guerre éclate, il est dangereux et imprudent d'émettre des pronostics quelconques sur la manière dont elle évoluera. Il y a toutefois des vraisemblances qui, dès maintenant, se dégagent. Si les Japonais sont fougueux, les Russes sont opiniâtres, et il suffit que la guerre dure pour que les premiers soient épuisés avant les seconds. Ceux-ci regretteront sans doute un jour le coup de tête qu'ils viennent de faire. Un peuple moins sujet aux entraînemens de la jeunesse, un gouvernement plus expérimenté et plus sage, auraient d'abord pris ce que la Russie était disposée à leur abandonner, et auraient renvoyé à l'avenir la suite de leurs destinées. Le Japon n'a pas su attendre. Il peut remporter des succès au début des opérations, et il l'a déjà fait sur mer ; seulement, ce n'est pas sur mer que la question sera résolue. Si les Russes avaient détruit la flotte japonaise, la guerre aurait fini incontinent, les Japonais ne pouvant plus sortir de leurs îles. Mais la proposition inverse n'est pas vraie. Les Russes pourraient, en mettant les choses au pis, perdre leur flotte tout entière sans que leur puissance continentale fût diminuée. Les coups portés sur mer sont rapides, terribles même autant qu'on le voudra : ils ne sont pas décisifs.

On aurait bien surpris nos vieux diplomates si on leur avait dit, il y a seulement quelques années, que le vingtième siècle s'ouvrirait par une guerre que le Japon déclarerait à la Russie, et dont il prendrait

hardiment la responsabilité par une provocation directe. Depuis que David a attaqué Goliath, on a vu quelquefois dans l'histoire les petits s'en prendre aux grands et aux forts et leur causer de graves désagrémens. Hier encore, le monde a assisté avec étonnement et admiration à une longue lutte entre l'Angleterre et le Transvaal, et si, le résultat en était dès le premier jour certain, il s'est fait attendre beaucoup plus longtemps que nul ne l'aurait cru. Mais ce sont là des exemples qu'il est d'autant plus périlleux de suivre que presque toujours ils finissent mal. Sans doute la disproportion des forces n'est pas aussi considérable entre le Japon et la Russie qu'elle l'était entre le Transvaal et l'Angleterre : elle est telle toutefois qu'elle aurait dû conseiller au gouvernement de Tokio une autre attitude.

D'où lui est venue son audace ? Le traité qu'il a conclu avec l'Angleterre au commencement de 1902 y a été certainement pour quelque chose. Il a singulièrement enflé le sentiment, déjà excessif peut-être, que le Japon avait de lui-même. Puisque l'Angleterre, qui n'a pas l'habitude de se lier avec une autre puissance, quelle qu'elle soit, par un traité en bonne et due forme, a passé outre à toutes ses traditions pour s'engager avec lui, le Japon a cru occuper dans le monde une situation exceptionnelle, déjà très grande et destinée à grandir encore, et nous ne disons pas qu'il se soit trompé complètement. Devenir l'allié de l'Angleterre, la nation maritime la plus puissante du monde et celle à laquelle il aime le mieux à se comparer, parce qu'il occupe un groupe d'îles à côté du continent asiatique comme l'Angleterre à côté du continent européen, c'était un rêve dont la réalisation soudaine était de nature à exalter une imagination déjà trop disposée à vagabonder dans des espaces infinis. Tout le monde, en Angleterre, n'a pas approuvé le traité avec le Japon. Quelques-uns de nos voisins, les plus prévoyans peut-être, se sont demandé s'il n'y avait pas là une imprudence commise, et si, pour obtenir un avantage dans le présent, on ne s'était pas exposé à compromettre l'avenir. La présomption des Japonais n'avait pas besoin d'être encouragée : cependant elle l'a été, et d'une manière très excitante, par la convention signée avec la Grande-Bretagne. Bien que celle-ci ne se soit engagée à intervenir en faveur de son allié que dans un cas déterminé et peu vraisemblable, le fait seul d'avoir traité avec lui et décidé que, dans certaines hypothèses, leurs forces auraient à collaborer à une œuvre commune, devait singulièrement accroître la confiance et les prétentions des Japonais. Pendant le cours des négociations qui viennent d'être si malheureusement rompues, M. Balfour, le chef du gouvernement britannique, a

jugé utile de dire dans un discours public que l'Angleterre remplirait éventuellement tous ses engagemens envers son allié. Cela allait de soi et personne n'en doutait; mais était-il bien opportun de le déclarer à ce moment, et M. Balfour, en tenant ce langage, ne s'exposait-il pas à jeter d'avance de l'huile sur le foyer qui allait s'allumer?

Cependant, rien ne permet de croire que telle ait été son intention. Si l'attitude du gouvernement anglais a, dans cette circonstance, un peu manqué de réserve, elle a néanmoins été très correcte. L'Angleterre a donné de bons conseils à son allié; seulement, en lui accordant son alliance, elle avait un peu affaibli d'avance l'efficacité de ses conseils. Il est impossible qu'un gouvernement aussi sensé, aussi avisé que celui du roi Édouard, n'ait pas envisagé avec quelque appréhension les éventualités diverses qui pouvaient sortir d'une guerre entre le Japon et la Russie; mais, si le gouvernement a été presque toujours circonspect, il n'en est pas de même de l'opinion. A très peu d'exceptions près, les journaux anglais, — et ce sont les seuls qui l'aient fait avec cet ensemble et cette continuité, — ont prodigué au Japon de véritables excitations. Il était impossible de lui dire plus haut qu'il avait raison, qu'il était dans son droit, qu'il n'avait qu'à aller de l'avant, et que la justice de sa cause travaillerait pour lui. L'irresponsabilité de la presse s'est rarement exercée d'une manière plus dangereuse. L'opposition d'intérêts, la rivalité qui existe entre l'Angleterre et la Russie sur plusieurs points du monde sont l'origine probable de cet entraînement de l'opinion, entraînement funeste par ses conséquences. Pour des motifs contraires, la presse française devait avoir et avait effectivement des sympathies en faveur de la Russie : elle ne les a pourtant jamais exprimées dans des termes qui auraient pu porter celle-ci à repousser les prétentions du Japon dans ce qu'elles avaient de légitime, et elle s'est appliquée au contraire, en ménageant l'une et l'autre parties, à rechercher tout ce qui était propre à les concilier et à assurer par là le maintien de la paix. Certains journaux allemands en ont même pris prétexte pour nous accuser de tiédeur à l'égard de la Russie, et afficher à son égard des sentimens plus chaleureux. La presse américaine, à l'exemple de la presse britannique, s'est montrée extrêmement favorable au Japon : ceux qui voudront en connaître le motif, ou du moins un des motifs principaux, le trouveront dans un article de M. René Pinon qui paraît dans le présent numéro de la *Revue*. La préoccupation des États-Unis est surtout commerciale; celle de l'Angleterre est à la fois commerciale et politique. Il semble que les déclarations formelles de la Russie au sujet

des traités passés par la Chine en Mandchourie, traités qu'elle est résolue à respecter, auraient dû rassurer les nations inquiètes pour la liberté de leur commerce dans cette province; mais il faut bien constater que ces assurances, quoique formellement données, n'ont pas produit tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Le Japon a été habile en ayant l'air de prendre en main la défense de la liberté commerciale en Mandchourie. La Russie a eu beau faire, une certaine défiance a persisté contre elle, et c'est en partie pour cela qu'on a vu l'Angleterre et les États-Unis pencher sensiblement du côté du Japon, tandis que la France penchait du côté de la Russie. Mais cela ne veut pas dire, — en dépit d'une démarche un peu équivoque dans la forme du cabinet de Washington, — qu'aucune de ces Puissances ait la moindre velléité de rendre ses sympathies plus actives, en sortant de la neutralité qui est conforme à l'intérêt de toutes. Elle est même de l'intérêt des belligérans, car une intervention, si elle se produisait, pourrait en provoquer une autre en sens contraire, et nul ne sait où s'arrêterait ce mouvement. La localisation de la guerre doit être l'objet commun de tous les efforts.

Le succès de ces efforts ne sera pas, au moins pour le moment, très difficile. De toutes les Puissances européennes, l'Angleterre seule a un traité formel qui l'oblige à prendre parti pour le Japon dans le cas où, une autre Puissance prenant parti pour la Russie, le Japon aurait à combattre deux adversaires à la fois. Ce serait là le *casus fœderis :* il n'y a pas d'apparence qu'il vienne à se poser. Nous ne voyons aucun inconvénient à parler ici avec une franchise absolue, et à revenir sur des considérations que nous avons d'ailleurs déjà exposées. Une seule nation serait à même d'intervenir en faveur de la Russie, c'est la France. Bien qu'elle n'y soit pas tenue par ses arrangemens antérieurs, elle pourrait être amenée à le faire spontanément, si ses intérêts se trouvaient en cela d'accord avec ses sympathies. Mais, aussi longtemps que l'Angleterre elle-même s'abstiendra, l'abstention de la France est d'autant plus certaine que, si elle en sortait, l'Angleterre serait forcée de sortir aussitôt de la sienne, et on ne voit pas bien ce que, soit l'un, soit l'autre des belligérans, y gagnerait. Au surplus, le concours que l'Angleterre apporterait au Japon serait purement maritime, et dès lors, il serait sans doute inutile, si le Japon garde sur mer la liberté de ses mouvemens, c'est-à-dire s'il réussit à faire passer son armée en Corée et à maintenir ses communications avec la mère patrie. On ne voit plus, dès maintenant, ce qui pourrait l'en empêcher : une intervention anglaise n'est donc pas probable. Admettons toutefois qu'elle se pro-

duise, nous ne serions pas obligés d'effectuer la nôtre pour ce seul motif. Notre situation à l'égard de la Russie ne ressemble pas, en effet, à celle de l'Angleterre à l'égard du Japon. L'Angleterre a un engagement ferme, celui d'intervenir si son allié a affaire à la coalition de deux adversaires. Nous n'avons, nous, aucune obligation de ce genre; nous n'en avons même d'aucun genre, excepté bien entendu celle qui découlerait de nos propres intérêts, c'est-à-dire celle que nous nous imposerions spontanément.

Peut-être est-il bon d'entrer à cet égard dans quelques détails. La question s'est posée dans beaucoup d'esprits, et on a même dit un moment qu'elle allait être portée à la tribune, de savoir ce que nous pourrions être obligés ou amenés à faire. Obligés, nous ne le sommes à rien ; amenés, cela dépendra des événemens. Mais on comprend combien toute discussion de ce genre serait aujourd'hui déplacée dans une assemblée politique. Qui peut prévoir comment tournera la guerre qui commence, et qui probablement sera longue? Qui peut dire à quelles éventualités, non seulement la France, mais toutes les Puissances auront à pourvoir? Qui peut annoncer ce qu'il fera ou ce qu'il ne fera pas? Nous sommes libres par les traités; ne nous engageons ni dans un sens, ni dans l'autre, par des paroles prématurées.

M. Denys Cochin avait eu d'abord l'intention d'amener M. le ministre des Affaires étrangères à la tribune et de lui poser là quelques questions : il n'a pas tardé à y renoncer, et on ne peut que l'en approuver. Il est d'ailleurs allé voir M. Delcassé et il a demandé à M. Ribot de se joindre à lui dans cette démarche. Que lui a dit M. Delcassé? Il lui a dit n'avoir rien à ajouter aux explications publiques qu'il lui avait déjà données au mois de mars 1902, après la publication de la note franco-russe de cette époque. Ce qui était vrai alors l'est encore maintenant : il n'y a rien de plus, ni rien de moins. La note franco-russe du 19 mars 1902 était la contre-partie du traité russo- anglo-japonais du 30 janvier; elle lui faisait pendant en quelque sorte; elle n'avait pourtant pas le même caractère. Par le traité, l'Angleterre et le Japon prenaient l'engagement réciproque de se prêter main-forte dans certaines hypothèses. Il n'y a rien de semblable dans la note. Au surplus, en voici le texte, qui précise le sens et la portée du traité anglo-japonais avant de passer au point de vue franco-russe :

Les gouvernemens alliés de la France et de la Russie ayant reçu communication de la convention anglo-japonaise du 30 janvier 1902, conclue dans

le but d'assurer le *statu quo* et la paix générale en Extrême-Orient et de maintenir l'indépendance de la Chine et de la Corée, qui doivent rester ouvertes au commerce et à l'industrie de toutes les nations, ont été pleinement satisfaits d'y trouver l'application des principes essentiels qu'ils ont eux-mêmes, à plusieurs reprises, déclaré constituer et qui demeure la base de leur politique. Les deux gouvernemens estiment que le respect de ces principes est en même temps une garantie pour leurs intérêts spéciaux en Extrême-Orient. Toutefois, obligés d'examiner, eux aussi, le cas où, soit l'action agressive de tierces puissances, soit de nouveaux troubles en Chine, mettant en question l'intégrité et le libre développement de cette puissance, deviendraient une menace pour leurs propres intérêts, les deux gouvernemens alliés se réservent d'aviser éventuellement aux moyens d'en assurer la sauvegarde.

On aperçoit tout de suite une première différence entre la convention anglo-japonaise et la note franco-russe : c'est que la convention se propose pour but de maintenir l'indépendance de la Chine et de la Corée, tandis que la note ne parle que de la Chine. Nous ne savons pas si le Japon est aujourd'hui partisan aussi absolu de l'indépendance de la Corée ; nous le restons autant qu'autrefois de celle de la Chine. L'intégrité de la Chine, le Japon en prend la défense contre la Russie ; nous n'avons pas à prendre contre lui la défense de l'indépendance de la Corée, et nous en sommes heureux. Quoi qu'il arrive, en effet, cette indépendance court de grands risques, et elle périra probablement, sous les coups du Japon lui-même, ou sous ceux de la Russie. Mais l'intégrité de la Chine, qui donc la menace? Elle ne court aucun danger sérieux, et on ne voit pas comment les obligations qui résultent pour nous de la note que nous avons signée viendraient à nous incomber. Supposons le contraire : quelles seraient nos obligations ? A dire vrai, elles sont nulles, puisque les deux gouvernemens français et russe se sont seulement réservé, dans certaines éventualités, d'aviser à la sauvegarde de leurs intérêts. Nous l'aurions fait quand bien même nous n'en aurions pas pris l'engagement, et dès lors, le seul reproche qu'on pourrait faire à la note est d'avoir été inutile. En politique internationale, il vaut presque toujours mieux s'abstenir de ce qui est inutile. Toutefois la note se trouve avoir aujourd'hui un avantage ; elle aide à dissiper une préoccupation de l'opinion.

On s'est demandé, en effet, si en dehors de la note et antérieurement à elle, notre traité général avec la Russie ne pourrait pas nous obliger à lui donner notre concours en Extrême-Orient. Ici, nous ne pouvons plus répondre avec des documens, puisqu'ils n'ont pas été publiés ; mais cela ne nous empêchera pas d'être aussi affirmatifs sur

le fond des choses. Il a toujours été entendu, — le fait a été maintes fois affirmé et n'a jamais été contredit, — que notre traité d'alliance ne s'appliquait qu'aux affaires d'Europe. Ses auteurs n'ont certainement pas obligé la Russie à venir à notre secours au Congo ou à Madagascar, si nous y étions attaqués, de même qu'ils n'ont pas obligé la France à intervenir en Extrême-Orient en faveur de la Russie si elle y était elle-même l'objet d'une agression. En veut-on une preuve plus explicite? Elle est dans la note du 19 mars 1902 : les deux gouvernemens ne l'auraient pas rédigée et signée s'ils avaient déjà été liés par un texte antérieur. Il est clair également que, si le texte antérieur nous avait imposé des obligations plus grandes, elles n'auraient pas été atténuées dans la note. La note n'aurait pas été faite pour restreindre et réduire nos engagemens. Il est donc certain qu'il n'y avait rien dans le traité primitif qui pût, en aucun cas, s'appliquer à l'Extrême-Orient. C'est pour cela même que la note a été faite : on a vu à quoi elle nous oblige. Nous pouvons suivre le cours des événemens avec une parfaite liberté d'esprit, car nous sommes restés maîtres de notre politique. Mais pouvons-nous dire dès aujourd'hui ce que nous ferons? Pouvons-nous le savoir? Ne serait-il pas imprudent de chercher tout haut à le prévoir? Nos sympathies ne sont pas douteuses, elles ne peuvent pas l'être : trouverait-on un ministre des Affaires étrangères pour déclarer que, dans tous les cas qui peuvent se présenter, elles resteront platoniques et inertes? Et en trouverait-on un autre qui consentirait à déterminer dès aujourd'hui les circonstances et les conditions où elles deviendraient effectives? La première affirmation ressemblerait fort à une faiblesse que rien n'excuserait, puisque personne ne nous demande rien, et la seconde, à une provocation en expectative. Mieux vaut se taire que de parler sans dignité ou sans prudence. Après un peu d'hésitation, tout le monde l'a compris au Palais-Bourbon. Les questions ou les interpellations y attendront un meilleur moment de se produire. Témoins attristés d'un duel qu'il a été impossible d'empêcher, il y aurait aussi peu de convenance que d'à-propos à troubler les deux adversaires par des discussions sur le passé dont nous avons dit tout ce qu'on peut en dire, ou sur l'avenir, qui échappe à toutes les prévisions.

Il serait à souhaiter que les pièces du procès, c'est-à-dire les dépêches diplomatiques qui ont été échangées entre les divers gouvernemens, fussent publiées; mais il n'y a guère lieu d'espérer qu'elles le soient, au moins d'une manière complète. Si elles l'étaient, il deviendrait plus facile de déterminer toutes les responsabilités. Nous ne

pouvons en juger jusqu'ici que par ce qu'il nous a été donné de voir. Le gouvernement russe a montré un calme et un sang-froid qui auraient été les meilleures garanties de la paix, si elle avait pu être maintenue. L'empereur Nicolas la voulait sincèrement et fortement, et il était disposé à faire de grandes concessions pour la conserver. S'il n'y a pas réussi, qui oserait s'engager à être plus heureux que lui, quoi qu'il advienne ? La lenteur que son gouvernement a mise à la rédaction de la dernière note, lenteur dont le Japon lui a fait un grief, est une preuve de plus de sa conscience scrupuleuse : on pèse longtemps les mots lorsqu'ils peuvent contenir la guerre. En même temps, la Russie a poussé ses armemens avec une activité extrême, et c'est un nouveau reproche que le Japon lui adresse. Il est bien vrai que la Russie a fait de grands préparatifs; mais ce qui s'est passé depuis montre surabondamment qu'elle avait raison de le faire, et que les chances de paix étaient beaucoup moindres qu'on ne l'a cru généralement en Europe. Quant au Japon, à supposer même qu'il eût les meilleurs motifs de précipiter les hostilités, il a mis tous les torts de forme de son côté. S'il avait attendu un ou deux jours de plus, il aurait eu la note russe, et il lui suffisait d'une heure pour procéder correctement à la déclaration de guerre, ce qu'il a regardé sans doute comme une formalité insignifiante et négligeable. Quels que soient nos sentimens à l'égard de la Russie, notre alliée en Europe et notre amie partout, notre jugement reste impartial et équitable. Il n'est pas douteux que le Japon a voulu la guerre ; qu'il l'a cherchée ; qu'il l'a provoquée : on verra bientôt s'il n'a pas lieu de s'en repentir.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CINQUIÈME PÉRIODE — LXXIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-NEUVIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 43066.